This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

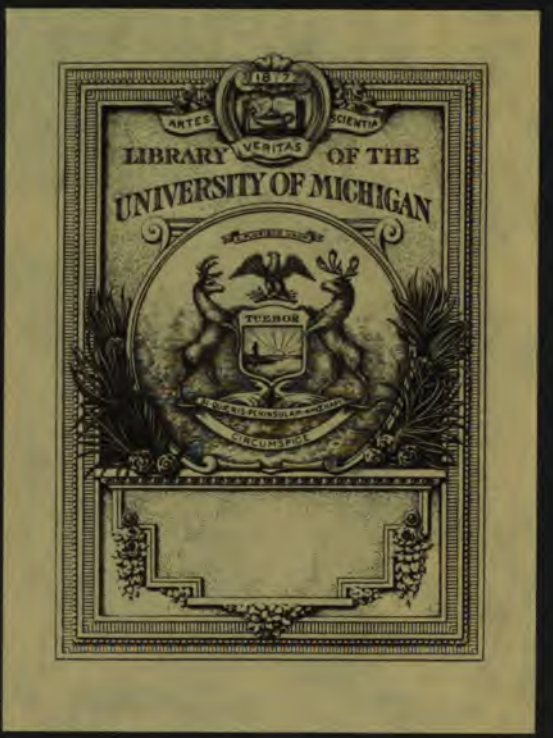
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

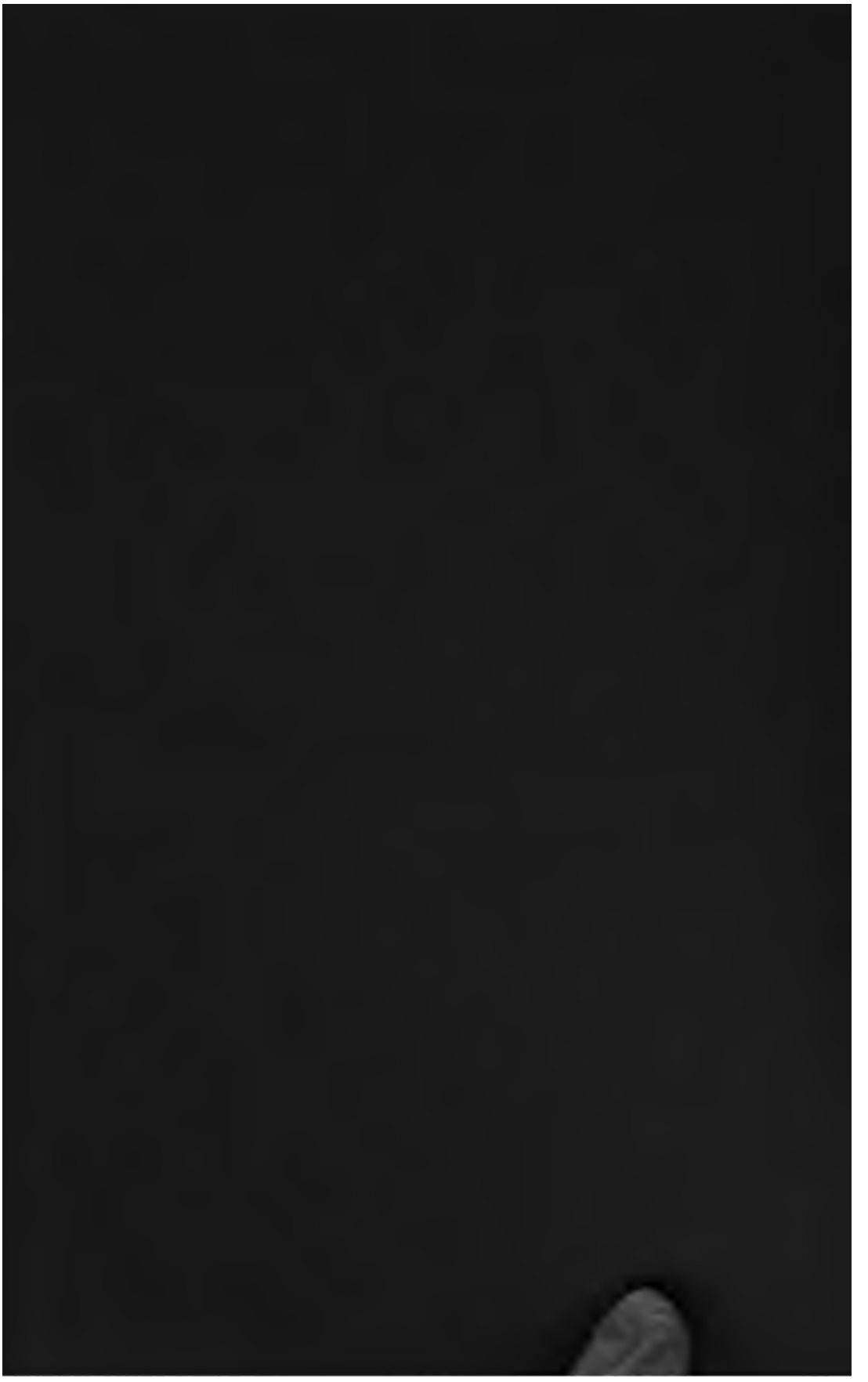
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,095


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



compl get A 50
Ue
Z
1007
.P78

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1893. T. LXVII. 1.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-SEPTIÈME

(SOIXANTE-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON

1893

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

Compl. sets
Swets
7-14-37
33231

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Paris ignoré*, par PAUL STRAUSS. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893), gr. in-4 de 486 p. et 550 dessins inédits. Rel. fers spéciaux, 25 fr. ; rel. d'amateur, 40 fr. — 2. *Les Écoles et les écoliers à travers les âges*, par L. TARSOT. Paris, Henri Laurens, 1893, in-8 de 339 p., orné de 130 grav. de L. Libonis, etc.; broché, 10 fr. — 3. *Devant l'ennemi*, par le P. FRÉD. ROUVIER, S. J., quinzième mille. Paris, V. Retaux et fils, 1893, gr. in-8 de 342 p. Broché, 4 fr. — 4. *Les Françaises à toutes les époques de notre histoire*, par H. GOURDON DE GENOUILLAC. Paris, Hennuyer, 1893, gr. in-8 de IX-462 p., illustrations de F. Lix, P. Merwart, J. Geoffroy, J. Girardet, etc. Broché, 9 fr. — 5. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes barbaresques. De Tripoli à Tunis*, par MARIUS BERNARD. Paris, Henri Laurens, s. d., gr. in-8 de 374 p., orné de 120 illustrations et d'une carte-itinéraire. Broché, 9 fr.; relié, 12 fr. — 6. *A travers les tropiques*, par lady BRASSEY, trad. de l'anglais, par GASTON BONNEFONT. Paris, Charavay, Mantoux, Martin, s. d. (1893), gr. in-8 de 314 p., orné de 300 grav. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux, 12 fr. — 7. *L'Héritage de Marie-Noël*, par LOUIS MAINARD. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 320 p., illustré par Leroux. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 12 fr. — 8. *La Lutte pour le devoir. Mademoiselle Volonté*, par FERNAND CALMETTES, Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 290 p., illustré par l'auteur. Broché, 9 fr.; rel. fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 9. *Trop mondaine*, par Mme JULES SAMSON. Paris, Hennuyer, 1893, in-8 de 440 p., avec de nombr. illustrations dans le texte et hors texte par Paul Merwart. Broché, 7 fr.; relié toile bleue, dos et coins genre crocodile, non rogné, tête dorée, 10 fr. — 10. *Les Cinq Nièces de l'oncle Barbe-Bleue*, par JACQUES LERMONT. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 227 p., illustré de 60 dessins de Mas. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 11. *Le Roi Bou-Bou*, par EDGAR MONTEIL. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 228 p., illustration de Mès. Broché, 6 fr.; relié, fers spéciaux, 8 fr. — 12. *Louis et Louisette*, par Mlle MARIE MIALLIER. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-4 de 276 p., avec 80 compositions de L. Maîtrejean et L. Laguey. Broché, 5 fr.; relié toile, fers spéciaux, 8 fr. — 13. *Notre pays de France. En cheminant. (Auvergne)*, par EDOUARD-D. LABESSE et H. PIERRET. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-4 de 246 p., avec 100 compositions de Clair, Guyot, L. Mouchot, Toussaint et Bélichon. Broché, 5 fr.; relié toile, fers spéciaux, 8 fr. — 14. *La Guerre à toutes les époques*, par le Dr QUESNOY. Paris, H. Laurens, s. d. (1893), petit in-8 de 309 p., orné de 128 grav. Broché, 3 fr. 50. — 15. *Les Voleurs de locomotives*, grand roman d'aventures, par FERNAND-HUE. Paris, Lecène et Oudin, 1893, gr. in-4 de 318 p., illustré par G. Roux. Broché, 5 fr. — 16. *Le Coq rouge, aventures de deux petites Parisiennes en Russie*, par CONSTANT AMÉRO. Paris, Lecène et Oudin, 1893, gr. in-8 de 315 p., nombr. illustrations de Bélichon. Broché 3 fr.

1. — Privat d'Anglemont, créole « emparisienné » et bohème par tempérament, mort en 1859, a publié un volume singulier, dont la gaieté est parfois assez rabelaisienne : *Paris inconnu*. Entre ce livre et celui que M. Paul Strauss vient d'écrire sur *Paris ignoré*, rien de commun. Privat d'Anglemont n'était qu'un humoriste; M. Strauss est un observateur sérieux, qui, grâce à sa situation de conseiller municipal en

la « Ville-Lumière, » n'a trouvé close aucune des portes administratives auxquelles il lui a plu de dire : Sésame, ouvre-toi ! Disons tout de suite que l'auteur, beaucoup plus connu que le Paris dont il nous parle, a une manière de penser entièrement opposée à la nôtre. Mais nous sommes trop juste pour ne pas reconnaître le mérite chez nos adversaires. Or, *Paris ignoré* a droit à des éloges. Sauf, d'ailleurs, quelques rares passages où M. Strauss encense discrètement la Révolution de 1789 ou la troisième République (cette navrante et actuelle restauration du Veau d'or), l'œuvre entière ne contient rien qui soit de nature à froisser personne. — Les mortels ordinaires ne pénètrent pas facilement dans l'intérieur des nombreux établissements fermés à leur curiosité, tels que les refuges de nuit, les asiles d'aliénés, les prisons, les écoles professionnelles et autres, les hôpitaux, les hospices; aucun guide ne les conduit dans les sous-sols des halles, dans les caves des entrepôts, à l'usine à gaz, dans les coulisses du Mont-de-Piété, de la Morgue, de la fourrière, au laboratoire municipal, dans une caserne de pompiers, à la Préfecture de police, aux abattoirs, aux postes, télégraphes et téléphones, etc.; aucun livret ne leur révèle l'intimité des services publics, le fonctionnement de l'octroi, la navigation de la Seine et des canaux (l'un des chapitres les mieux faits du volume), le rôle des mairies et de l'hôtel de ville, en un mot l'ensemble particulier de la vie municipale. En conséquence, M. Strauss a voulu, dans *Paris ignoré*, nous montrer une notable partie de ce que la grande ville renferme de plus mystérieux, et il y a réussi. Deux remarques, entre parenthèses : constatons d'abord (p. 205) le piteux échec de la crémation, qui « s'accomplit d'une manière trop brutale, » manière que l'auteur décrit brièvement et qu'il qualifie de « procédé grossier. » Notons ensuite (p. 366) que « l'Hôtel-Dieu est, avec l'hôpital Saint-Louis, le seul établissement qui soit encore desservi par des religieuses. » Mais ce que l'auteur oublie de nous dire, c'est : 1° Si ces religieuses remplissent leur fonctions mieux ou moins bien que les laïques; 2° Si elles coûtent plus cher ou moins cher aux contribuables. Ces deux choses-là ne manquent cependant pas d'intérêt. Mais ne cherchons point noise autrement à M. Strauss et déclarons, en résumé, que son livre est un travail instructif, visiblement composé à vue de documents officiels et aussi au moyen des renseignements fournis par différents chefs de service, très au courant de leur affaire. Quant à l'illustration, elle est des plus curieuses et des plus artistiques : elle a été exécutée sous la direction de M. Constant Chmielenski, connu en littérature sous le nom de Constant de Tours, lequel n'en est plus à faire ses preuves comme talent et comme bon goût.

2. — M. L. Tarsot, rédacteur au ministère de l'instruction publique, a écrit un beau livre sur *les Écoles et les écoliers à travers les âges*. Remontant jusqu'à l'antiquité, il nous présente le jeune Spartiate, le jeune Athénien, le jeune Romain. Il consacre une page émue à l'enfant

que le Christ dit de laisser venir à lui. Au moyen âge, il a de chaleureux accents pour constater les services rendus par les moines et Charlemagne. Son histoire de l'Université de Paris au moyen âge est très nette, sans sécheresse aucune. Lisez l'horaire du collège de Montaigu et les souvenirs de Francion (Charles Sorel) au collège de Lisieux. L'instruction populaire ne prend de développement, d'après M. Tarsot, qu'avec la fondation du bienheureux de la Salle. Il ouvre la période des temps modernes par un brillant tableau des jésuites jugés par leurs élèves : Voltaire et Marmontel ; de Port-Royal, avec l'épitaphe du bon Racine ; de l'Oratoire, avec l'appréciation de M. Compayré. A côté de ces grands éducateurs, le rôle de l'Université est bien faible. A peine y a-t-il lieu de parler du Collège de France, de Rollin et du concours général avant 1789. La Révolution, c'est l'esprit de Rousseau, de Condillac, de Diderot, qui domine ; c'est l'anéantissement de l'organisation scolaire qui en résulte. Pour héros, on n'a à citer que Bara et Viala. Le tableau moderne, incomplet, est écrit un peu rapidement : M. Tarsot a oublié quelques-unes de nos grandes écoles : l'École des chartes, l'École des langues orientales. Il a surtout voulu balancer les éloges qu'il avait donnés avec raison aux éducateurs chrétiens par d'autres éloges à la Révolution, à son système anti-croyant, par des accusations imméritées, par des paroles fâcheuses (p. 184, 188, 293, etc.). C'est regrettable, et c'est là ce qui nous empêche de dire que ce beau livre est un bon livre.

3. — *Devant l'ennemi.* Sous ce titre le R. P. Fréd. Rouvier fait paraître une nouvelle édition illustrée (15e mille) du bel ouvrage qu'il a consacré au souvenir de la guerre de 1870-71. Avec le talent qu'on lui connaît, il a passé en revue tous les faits relatifs à la part prise aux événements militaires par le clergé séculier, le clergé régulier, les frères, les religieux, les élèves des collèges religieux. Ce sont les actes des martyrs de la foi et du patriotisme que l'auteur fait passer sous nos yeux. Le succès qui a accueilli son livre ne peut que s'accentuer. Tout le monde voudra lire et faire lire ces pages émouvantes remplies des détails les plus admirables et les plus touchants.

4. — *Les Françaises à toutes les époques de notre histoire* est « l'histoire des femmes à travers la civilisation française. » Cette simple définition de M. H. Gourdon de Genouillac nous paraît exacte. En très bons termes, cet auteur nous fait d'abord le tableau de la situation des femmes avant et après la venue du christianisme. Il passe ensuite au moyen âge, puis à la Renaissance et arrive aux deux époques caractéristiques de la France au siècle de Louis XIV. Le XVIIIe siècle, la période révolutionnaire, le Consulat, l'Empire, enfin les temps présents, sont également passés en revue par M. Gourdon de Genouillac. Vaste kaléidoscope où défilent, avec des éloges ou des critiques méritées, les physionomies des personnalités les plus diverses : religieuses, femmes de lettres

ou de théâtre, femmes guerrières ou bienfaitrices de l'humanité, etc. Livre intéressant, brillamment illustré et qui convient surtout aux personnes instruites.

5. — M. Marius Bernard entreprend une série de très belles publications sous le titre : *Autour de la Méditerranée*; elle ne comprendra pas moins de neuf volumes qui paraîtront successivement, d'hiver en hiver. Le premier, que nous avons sous les yeux, décrit la Tripolitaine et la Tunisie et recevra certainement du public l'excellent accueil qu'il mérite. L'auteur n'est pas un enthousiaste; il voit les choses et les hommes sans optimisme et, d'ailleurs, ne s'occupe que fort peu des questions de colonisation. Il s'attache seulement au côté pittoresque, en semant quelques anecdotes de voyage à travers ses descriptions. Il constate, en passant, le peu d'intérêt que présente la Tripolitaine au point de vue de son exploitation par une puissance européenne. Le sud de la Tunisie lui laisse une impression analogue; mais à mesure qu'il monte vers le nord, ses appréciations se modifient. Il s'intéresse vivement à la ville sainte de Kairouan et plus encore aux souks de Tunis, où il trouve des sujets d'études vraiment inépuisables, et qu'il peint de main de maître. Son style est coloré, animé, attachant, surtout lorsqu'il décrit le kaléidoscope des foules grouillantes dans les bazars orientaux. Il se montre vraiment sympathique aux missionnaires et aux religieuses et il proclame que seule la religion catholique peut inspirer de tels dévouements. Mais il se trompe lorsque, voulant blâmer la croisade antiesclavagiste du cardinal Lavigerie, qu'il juge prématurée, il affirme que l'Évangile autorise l'esclavage. Nous voudrions aussi que le récit de la mort de saint Louis à Carthage fût conté sur un ton plus ému et plus respectueux. Signalons une description un peu trop réaliste de la fameuse danse du ventre. Par contre, on ne peut qu'approuver les considérations pleines de sagesse et de modération sur la question juive en Tunisie : ni persécution ni naturalisation. Les gravures qui ornent ce bel ouvrage sont bien faites; l'édition est soignée.

6. — Lady Brassey était la femme d'un des chefs du parti libéral qui fut premier lord de l'Amirauté. Digne en tous points de son mari, elle joignait à un goût déclaré pour les voyages maritimes une intelligence et une instruction très remarquables. Avec son yacht *Sunbeam*, commandé par sir Brassey en personne, elle fit de nombreux voyages dans les diverses parties du monde et en publia de charmants récits sous des titres appropriés : *Voyage d'une famille autour du monde; Voyage d'une famille dans la Méditerranée*, et *A travers les tropiques;* elle mourut, il y a cinq ans, au cours d'une dernière campagne racontée par son mari dans un quatrième volume intitulé : *Last Voyage*. Ce qui caractérise les œuvres de lady Brassey, c'est la simplicité et la sincérité : c'est une bonne mère de famille qui se sent heureuse de mettre le public dans la

confidence de ses joies et de ses fatigues. Le volume que nous avons sous les yeux donne ses impressions sur une croisière aux Antilles, dont l'itinéraire comprend Madère, la Trinité, la Jamaïque, les îles Bahama, les Bermudes et les Açores. On y sent un fond de tristesse dû à l'état de sa santé, déjà fort délabrée, et cependant elle lutte de son mieux contre cette dépression morale. La traduction est fort bien faite; toutefois nous nous permettrons de signaler à M. Gaston Bonnefont une légère erreur : les ananas ne croissent pas sur les arbres, comme il le laisse entendre en bon français. Les gravures sont absolument charmantes. C'est, en somme, un beau livre d'étrennes, que l'on peut mettre entre toutes les mains.

7. — Une enfant trouvée, Marie-Noël, petite servante dans une ferme, est distinguée par un vieux châtelain qui, pour « faire pièce » à d'avides collatéraux, lui lègue son immense fortune. La fillette est soigneusement élevée et devient une « vraie demoiselle. » Elle vit tranquille en ses domaines, lorsqu'un jour elle découvre un testament postérieur en date à celui qui l'a mise en possession de la fortune dont elle jouit. Alors, après une courte hésitation, elle restitue cette fortune au neveu que son bienfaiteur a désigné, puis, sans crier gare, elle quitte le pays et se place comme institutrice dans un intérieur étrange où elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien. Enfin les circonstances deviennent telles que l'héritier légitime, pour lequel Marie-Noël s'est dépouillée, est heureux d'épouser celle-ci. Tout est bien qui finit bien; mais tout cela serait mieux encore si Dieu n'avait pas été considéré, par l'auteur de *l'Héritage de Marie-Noël*, comme quantité négligeable, à très peu de chose près. La reliure et l'illustration de ce volume, aussi honnête qu'émouvant, sont tout à fait charmantes.

8. — Raymonde Mac-Elluys est une jeune demoiselle de dix-huit ans, habituée à tout voir plier devant ses caprices et qui se glorifie de ne jamais céder à rien ni à personne. Mais le voyage qu'elle a entrepris de pousser jusqu'au Caire en voiture — une manière de se distinguer des autres, — par les accidents accumulés et souvent peu vraisemblables auxquels elle se heurte, brise son orgueil, dessille ses yeux et fait de *Mademoiselle Volonté* une personne aimable en lui faisant perdre les défauts qui ternissaient ses qualités. Telle est du moins l'impression que M. Fernand Calmettes s'est proposé de nous laisser. Mais, encore une fois, son imagination lui a trop fait trouver de choses invraisemblables. L'ouvrage est amusant par endroits, mais le sentiment religieux en est absent, ou, s'il s'y trouve, c'est trop à la façon d'Agrippine.

9. — Quel joli roman mondain que *Trop mondaine !* Pour avoir été coquette au delà de ce qui est permis à la femme, Jeanne Leclerc, recherchée en mariage par un sien cousin, Roger Meyrianne, garçon sérieux et charmant tout à la fois, paraîtra suffisamment punie d'être finalement réduite à agréer les hommages d'un sceptique auquel, d'ailleurs, sa na-

ture frivole semblait la destiner. Mais, d'autre part, sa sœur Gilberte, une manière de Cendrillon devenue avec l'âge semblable à la princesse du conte de fées, recevra sa récompense en épousant ce même Roger dédaigné par Jeanne, le seul homme qu'elle eût distingué, le seul mari que son cœur pût accepter. Écrit d'un style agréable, très moral, rempli d'excellentes leçons, le livre de Mme Jules Samson, aussi bien illustré que gracieusement relié, plaira beaucoup aux jeunes femmes et aux jeunes hommes aussi.

10. — Dans les *Cinq nièces de l'oncle Barbe-Bleue*, nous faisons connaissance avec M. Maranday qui, après avoir réalisé une fortune dans le Nouveau Monde, a épousé une jeune créole et s'est fixé au Mexique, où sa femme possède d'immenses propriétés. Un tremblement de terre ensevelit sous les ruines de la « casa » sa femme et ses deux fils aînés. Échappé à ce désastre, Maranday ramène en France son fils cadet, cruellement puni de ses désobéissances par la fracture des deux jambes survenue pendant la traversée. Le malheureux enfant, désespéré, a pris en grippe le genre humain tout entier, et il refuse obstinément de voir d'autres personnes que son père et une négresse qui l'a élevé. Sur l'avis du médecin, il faut, pour ramener le pauvre estropié à une vie normale, faire appel à des influences bienfaisantes et salutaires. C'est le rôle de cinq gentilles nièces, expressément invitées à cet effet à passer les vacances près de leur oncle, qu'elles appellent Barbe-Bleue à cause de sa sombre humeur. Les caractères des jeunes filles sont finement analysés, leurs récréations narrées avec beaucoup de grâce et de vie. De sa prison volontaire, le pauvre garçon suit leurs ébats, leurs allées et venues, prend parti pour les unes ou pour les autres. C'est la délicate et gracieuse Valentine qui guérit son jeune cousin, et elle en sera magnifiquement récompensée, comme bien on pense. Ce livre se ferme sur des impressions de paix et de bonheur. Aussi regretterons-nous d'une façon d'autant plus vive que la note chrétienne ne résonne pas dans ces pages si attachantes.

11. — La faveur qui s'attache dans le public aux explorations africaines fait éclore, comme on pouvait s'y attendre, des fantaisies plus ou moins ingénieuses à l'usage de la jeunesse. Le thème varie peu : c'est toujours un jeune voyageur qui découvre un nouveau royaume nègre, dont il séduit le souverain au point de le décider à l'accompagner en France pour y contracter alliance avec le Président de la République et visiter l'Exposition universelle de 1889. Naturellement la naïveté du roi et de sa suite, qui ne connaissent rien aux usages les plus élémentaires de notre civilisation, donne lieu aux incidents les plus cocasses, sinon les plus imprévus, et pour couronnement de cette équipée grotesque, en rentrant dans ses États, le nouvel allié de la France veut y transformer toutes choses pour reproduire sous le soleil africain les merveilles qui l'ont ébloui dans la vieille Europe. Tel était le thème du *Roi des Rata-*

poilos, dont nous avons parlé récemment, tel est encore celui du *Roi Bou-Bou ;* la ressemblance entre ces deux livres est telle qu'on pourrait croire que l'un des auteurs a pastiché l'autre. *Le Roi Bou-Bou* est irréprochable au point de vue moral, mais on ne trouve pas dans tout le volume un seul mot qui fasse allusion à un sentiment religieux quelconque; c'est vraiment se conformer un peu trop scrupuleusement à la neutralité officielle. Les illustrations sont assez bonnes ; quelques-unes sont spirituelles.

12. — C'est assurément un livre honnête que celui publié par Mlle Marie Miallier sous le titre de *Louise et Louisette*. Il prouve qu'avec du cœur, du courage, de la persévérance, les déshérités de ce monde peuvent arriver à vaincre la mauvaise fortune et se faire une place au soleil. Il est permis, toutefois, de ne pas partager absolument l'avis de l'auteur, qui (p. 64) range sans restrictions, parmi les « grands historiens, » Michelet et Thiers : leurs œuvres, certes, ont été assez justement critiquées et à des points de vue multiples. Quant à la pensée religieuse, sans être ici totalement absente, elle nous apparaît bien effacée. Au fond, cependant, nous le répétons : livre honnête.

13. — *En cheminant* avec MM. Labesse et Pierret, on parcourt l'Auvergne, en joyeuse, aimable et savante compagnie. Ce volume donne des détails surtout en matière de géologie. On y apprend aussi un peu de botanique et d'histoire naturelle, sans compter que les auteurs touchent, à l'occasion, quoique assez rarement, au domaine de l'histoire et de la légende. Tout cela est intéressant ; mais pourquoi MM. Labesse et Pierret ont-ils gâté leur joli livre par quelques réflexions d'ordre peu grave heureusement, mais qui ne laisseront pas cependant de contrarier des catholiques ?

14. — *La Guerre à toutes les époques* constitue une agréable leçon d'histoire générale. M. le docteur Quesnoy, ancien inspecteur du service de santé des armées, esquisse, dans ce volume, un tableau assez complet de la guerre depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque actuelle. C'est la France toutefois qui a fait l'objet principal de l'étude du docteur. Ce nouveau volume de la *Bibliothèque d'histoire et d'art* éditée par la maison Henri Laurens, illustré avec soin, eût certainement mérité nos éloges sans restriction si l'auteur n'eût laissé apercevoir en quelques endroits, notamment à propos des croisades, un léger bout d'oreille que nul ne qualifiera de clérical.

15. — Le *Polybiblion* a déjà rendu compte (t. XLVII, p. 306) des *Voleurs de locomotives*. Ce volume de M. Fernand-Hue est un épisode fort dramatique de la guerre de sécession, qui prêtait réellement à l'illustration. M. Georges Roux s'en est tiré d'une manière satisfaisante. La présente édition peut servir à deux fins : comme cadeau à un adolescent et comme récompense scolaire.

voir. En ses jeunes années, Francis Nayrac a, pendant douze mois, une liaison criminelle avec une femme mariée, Pauline Raffraye. La jalousie de Francis et la coquetterie de Pauline ont amené une rupture. Ils se sont séparés après des scènes atroces et des outrages féroces. Dix ans plus tard, Francis Nayrac rencontre à Palerme une jeune fille accomplie, Henriette Scilly, dont le père, un officier supérieur, a été tué dans la dernière guerre. Il en devient passionnément épris et demande sa main. La demande est agréée par la mère d'Henriette, qui accorde toute sa confiance à Nayrac, croyant celui-ci libre de tout passé compromettant. Il ne reste plus qu'à fixer l'époque du mariage. Un événement imprévu survient qui dérange et détruit tous ces projets. L'ancienne maîtresse de Francis Nayrac, arrivée à Palerme, est descendue dans le même hôtel qu'Henriette Scilly et sa mère. Contre Pauline, Francis se sent fort, car c'est de la haine qu'il éprouve maintenant pour elle. Mais cette femme n'est pas seule : elle est accompagnée de sa petite fille, Adèle. Or l'enfant ressemble trait pour trait à Francis. Il reconnaît à n'en pouvoir douter qu'il en est le vrai père. Le trouble que sa paternité lui cause et le sentiment du devoir impérieux qu'elle lui impose, — maintenant que Pauline Raffraye est veuve, — le jettent dans un tel désarroi, dans une telle perplexité, qu'il se trahit et laisse échapper son douloureux secret. Henriette Scilly est une fleur de pureté. Elle ne sait rien de la vie, et pour la première fois elle a la révélation de ses réalités misérables. L'idée que l'homme qu'elle aimait si chastement, si profondément, a pu lui cacher la vérité, faillir à l'honneur, lui est odieuse. Henriette n'est sauvée de sa crise d'âme que par sa foi religieuse et un admirable vœu d'immolation. Francis a commis plus qu'une faute : un crime. Henriette expiera pour lui dans un couvent du Carmel. Avant de quitter le monde, elle demande à son crucifix le courage d'écrire à celui qui fut son fiancé : « Nous ne pouvons plus, lui dit-elle, être l'un à l'autre, et vous n'avez qu'un moyen de vous réhabiliter, c'est d'épouser la mère de votre enfant. Accomplissez ce sacrifice, comme j'accomplis le mien. » Épouser la mère de son enfant, Francis Nayrac s'y résoudrait aujourd'hui certainement. Mais Pauline, bien que revenue à des sentiments chrétiens, est vindicative par caractère : elle ne peut oublier les soupçons injurieux dont l'abreuva jadis l'homme qui, à cette heure, sollicite son pardon. Le coupable demeure seul, sous le poids de sa double détresse : il comprend enfin qu'on ne viole pas impunément la loi morale. Cependant Dieu a pitié du pécheur repentant. Pauline Raffraye meurt d'une maladie de poitrine, et Francis Nayrac peut se consacrer tout entier à l'éducation de sa fille, à qui néanmoins il ne pourra jamais avouer sa paternité, car ce serait faire rougir de sa mère l'enfant innocente.

Il y aurait peut-être témérité à conclure de *Terre promise*, comme l'ont fait deux critiques trop pressés, que M. Paul Bourget « a renoncé à

l'intellectuelle volupté du dilettantisme pour embrasser définitivement les dogmes précis et nettement affirmatifs du christianisme. » Mais on aurait tort de ne pas lui tenir compte de ses excellentes intentions et de sa bonne volonté. Depuis la publication du *Disciple*, il s'est fait dans son esprit un véritable retour vers les idées évangéliques. *La Terre promise*, certes, a bien quelques pages où revit encore l'auteur efféminé de *Cruelle énigme :* elles sont très clairsemées. Dans son ensemble, l'impression qui se dégage de l'ouvrage est bonne. La conclusion est morale, le crime reçoit son châtiment. M. Bourget déclare lui-même ce châtiment juste, et il fait donner au coupable, par une âme véritablement chrétienne, la sublime leçon de renoncement et d'immolation qui le terrasse et le ramène au devoir. *Terre promise* est précédée d'une curieuse préface littéraire, dans laquelle, en ce style élégant, délicat et subtil dont il a le secret, M. Paul Bourget plaide la cause du roman psychologique, du roman d'analyse. Le plaidoyer est éloquent, mais il était inutile. Encore moins que des « couleurs, » il faut disputer du genre des romans. C'est le « goût » du lecteur qui est en définitive le vrai juge.

2. — M. Edmond Tarbé, dans son *Crime d'Auteuil*, avait essayé du roman « rocambolesque. » L'essai ne fut pas heureux. Il revient aujourd'hui au roman de mœurs, ce dont il faut le féliciter, car il y réussit mieux. *L'Histoire d'Angèle Valoy* a des qualités littéraires que *le Crime* n'avait pas, et l'auteur y fait preuve d'une remarquable puissance d'analyse. Comme M. Paul Bourget, mais à un autre point de vue, M. Edmond Tarbé s'occupe de la destinée des enfants dont la naissance est irrégulière. Cette fois, ce sont les enfants nés d'une courtisane qui se trouvent en cause. La société les repousse, et ils se voient souvent obligés de vivre selon les fatalités de leur vice originel. En ce sens, on peut dire que *l'Histoire d'Angèle Valoy* a aussi une portée sociale. Angèle est la fille d'une de ces femmes que le Paris faisandé appelle « galantes, » et qui sont tout uniment des « prostituées » de plus ou moins bas étage. Cette femme meurt. Angèle est recueillie par une tante qui fait le métier de sa mère, — un fichu métier, — et qui vit maritalement avec un vieux célibataire millionnaire, M. Lavaroc. Fière de caractère et honnête par instinct, l'enfant reste pure jusqu'à dix-huit ans dans ce milieu corrompu. Mais son abominable tutrice lui tend un guet-apens, et Angèle se laisse séduire par un homme veuf, le baron de Chamaran. Elle vit avec lui sans l'aimer, et, en dépit du luxe dont elle est entourée, a horreur d'elle-même. Un jour, l'amour se présente à elle dans la personne d'un jeune compositeur de musique, Jacques Larderay, qui a pour lui son esprit, son entrain, sa bonne humeur, mais qui a tous les défauts d'un bohème, joueur, libertin, mauvais sujet. Pour le suivre, Angèle n'en quitte pas moins le baron. Elle souffre avec Jacques mort et misère. Rien ne la rebute : elle supporte tout. Son rêve est d'améliorer Larderay.

Elle y parvient. Rangé, travailleur, célèbre et riche, celui-ci reconnaît les qualités privées d'Angèle et lui offre son nom et sa main. Il faut néanmoins à ce mariage le consentement de la mère de Jacques, pour laquelle le compositeur a un culte. Mme veuve Larderay habite la Picardie, où elle est universellement vénérée. La nouvelle du mariage de son fils avec sa maîtresse lui porte un coup dont elle ne se relève pas. Avant d'expirer, elle fait promettre à Jacques de renoncer à son projet : il promet, et Mme Larderay expire contente : le « déshonneur » que le mariage de Jacques eût infligé à son vieux nom bourgeois lui sera épargné. Quant à Angèle, déchue dans ses rêves, victime d'une morale conventionnelle, qui peut être mondainement acceptable, mais qui est à l'opposé de l'esprit évangélique et de la morale chrétienne, elle meurt de douleur, écrasée sous les roues de la fatalité natale. La thèse de M. Edmond Tarbé ne fait pas faire un pas à un problème dont l'Église catholique seule possède la solution. Ajoutons qu'il a gâté son œuvre par l'élasticité vraiment singulière de sa casuistique. S'il n'excuse pas précisément le concubinage de M. Lavaroc avec la tante d'Angèle Valoy, il le trouve tout naturel et presque légal. Il pare le vice des plumes de la vertu, et pourvu qu'il n'ait pas des allures trop incorrectes, cela suffit au romancier. Il n'a pas un mot de blâme pour ce baron de Chamaran qui met Angèle dans ses meubles et déguise sous le nom de « protectorat » sa passion libertine. Car, dans ce simili-monde, tout, même les mots, y a une apparence de pudeur. De tels « accommodements » peuvent plaire aux vieux messieurs, coureurs de coulisses. Ils ne sauraient passer ici sans être sévèrement jugés.

3. — Il n'y a pas, dans *l'Histoire d'Angèle Valoy*, de développements pervers, risqués à plaisir, d'expressions grossières, de crudités réalistes. Il n'y en a pas davantage dans *Peau de satin*, de M. Paul Ponsolle. Cependant, je ne recommande pas plus ce roman-ci que l'autre, et même encore moins. « Peau de satin » est l'odieux surnom donné par d'insupportables viveurs à la jeune veuve d'un général, Mme de Trémont, dont la vertu est inattaquable, mais dont la beauté fait partout sensation. Moralement, Mme de Trémont appartient à cette rare catégorie de femmes très pures, très honnêtes, très chrétiennes même, qui, sans le savoir, sans le vouloir, possèdent un attrait d'autant plus dangereux et troublant qu'elles n'en ont aucune conscience. Le charme se dégage de leur naïveté, de la musique de leur voix, de leur candeur et de leur douceur. Telle était la jeune veuve. Pour la punir d'avoir repoussé son lubrique amour, un monstre de perversité, Armand de la Garlière, fait le serment de la déshonorer. Il se ligue, pour ce bel exploit, avec le marquis de Lussan, et se sert d'un explorateur renommé, Léon Bracaussey, pour arriver à son but. Bracaussey a autrefois courtisé Mme de Trémont. Le haineux La Garlière suscite sa jalousie, et Bracaus-

sey entre en plein dans l'ignoble complot. Mais, à ce jeu, lui-même est pris qui voulait prendre : il se met à aimer sincèrement Mme de Trémont, et il finit par l'épouser, malgré les embûches tendues contre eux. La Garlière, voyant ses calculs canailles déjoués, s'enfonce dans la crapule, et ce virtuose du mal s'éteint en gaga. Le milieu où nous conduit M. Paul Ponsolle paraît bien singulier : il le dit vrai. C'est possible. Est-il vraisemblable ? J'en doute. Le complot tramé par La Garlière contre la vertu de Mme de Trémont est de ceux qui amènent leurs auteurs, quand ils sont découverts, devant les tribunaux. Or, les viveurs de haute marque, s'ils n'ont pas la crainte de Dieu, ont surtout celle de la police correctionnelle. M. Paul Ponsolle ouvre son roman par une préface qui a les allures d'un programme. L'auteur y part en guerre contre le « réalisme cynique » et y bataille pour la « littérature en habit noir. » De la part d'un écrivain qui a pris M. Ohnet pour modèle et qui a tout au plus deux romans à son actif, une pareille croisade, si louable soit-elle, paraît un peu prétentieuse. Et puis, cette « littérature en habit noir » qu'il préconise, que de vilains dessous parfois ne cache-t-elle pas aussi ?

4. — M. Georges Beaume, lui, avec cependant plus de réserve dans l'expression et plus d'idéalisme dans les tableaux, reste de l'école de M. Zola. L'influence littéraire de l'auteur des *Rougon-Macquart* est même un peu trop visible dans *Une Race :* roman de mœurs rustiques dont le principal intérêt réside dans l'étude des caractères et dans la peinture des coutumes traditionnelles. M. Georges Beaume a étudié les uns en observateur sagace et a décrit les autres avec un vigoureux talent. Pour ce qui concerne la fable elle-même, elle est des moins compliquées. Le forgeron César Boulard, du village de Pouzols, en Bas-Languedoc, a quarante ans. Il aime une fille perdue, qui a fauté, qui a un enfant, mais qui essaie de ne plus mal faire. Il l'épouse malgré les blâmes de ses voisins, malgré la volonté de ses parents, les maîtres de la ferme de l'Oustalière. Inflexibles, ceux-ci considèrent ce mariage comme un outrage. Eux, les paysans sans reproche, donner leur fils « à une fille perdue, à une gueuse, » jamais, au grand jamais ! César adresse à son père une lettre respectueuse, se moque du qu'en-dira-t-on et n'en fait qu'à sa tête. Tout le village, depuis le riche et hypocrite M. Donat Courbe jusqu'au brave et savant abbé Carol, est contre les nouveaux mariés ; mais leur existence est si correcte et la conduite de la femme de César tellement irréprochable, qu'ils finissent par conquérir l'estime de tout le monde. Il y a néanmoins un point noir dans le bonheur du forgeron. Non pas par impiété, car il n'est pas libre penseur, mais par dépit contre le curé, César n'a pas fait baptiser ses enfants. Cela le préoccupe. Bientôt les sentiments religieux, les croyances héréditaires, reprennent chez lui le dessus. Il amène toute sa progéniture à l'église, et on la baptise ensemble.

Quelque temps après, l'un de ses fils tombe dangereusement malade. Il appelle le prêtre au chevet du moribond, et, lorsque, à la fin du sacrement, la foule se disperse dans une rumeur bienveillante, il lui semble qu'« un péché vient de s'éteindre en lui » et qu'il redevient libre et meilleur. » Sans les vieux démonstrations pieuses, la tradition, en eux, est plus forte que le sentiment. M. Beaume a l'air de les blâmer. C'est à tort. Êtres simples et rudes, ils restent tels que la tradition les a faits, et un romancier qui se pique de sincérité doit les prendre tels quels. A signaler dans *Une Rose* quelques types très réussis de paysans campagnards. Aujourd'hui l'exemple partout pénètre, même dans les plus humbles hameaux, et il est en voie de détruire l'esprit national. C'est la peste des pestes.

X. — M. Lucien de Lamarche en est au dernier volume de sa *Comédie moderne*, *Tome X*, *Voyage*. C'est le surtout superbe du marquis Jean de Prysseuhert. Mais, à vrai dire, le volume aurait dû être intitulé, comme certain poème de Lamartine : *La Chute d'un ange*. Petit-neveu du ministre de l'instruction publique, allié du département le plus élevé, doué d'opérables ambitions adéquates à son esprit, Jean de Prysseuhert habite, rue de Lille, à Paris, une chambre perdue dans les combles de l'hôtel des Ambassadeurs et vit avec la sidérale d'un anachorète, ignorant des vers et repoussant incessamment sa pensée des chimères les plus enchantées, des plus splendides illusions. D'une famille périgourdine où le culte des sentiments curés va de pair avec la pénurie des ressources, mais que rien ne rendresse, âme indépendante et libre, portée par son impétueuse nature à jouir pleinement de la vie matérielle, Jean se condamne par raison à un poste perpétuel et par bonté à une continence absolue. Un ami, le P. Flavy, de la Compagnie de Jésus, lui conseille de ses anciens élèves, Ernest de Boulaivry, qui vient au quartier latin terminer le droit. Jean a pour mission de faire travailler le jeune Ernest, de lui donner de bons conseils et de l'éloigner des cercles et des Sapho de la rive gauche. Tout d'abord, notre poète remplit avec succès son office de Mentor, et son Télémaque se conduit à merveille. Mais l'influence de Jean est contrecarrée par celle d'un des parents d'Ernest, le major Grandjean, un dissipé de Bacchus qui entend que jeunesse se passe, et c'est le cas d'employer. Boulaivry mène une vie dissipée et débauchée, au grand désespoir de Jean, qui le suit partout, même dans les lieux les plus risqués, pour le préserver autant que possible, restant lui-même toujours inébranlablement vertueux. Mais voilà qu'un jour tout change. Las de sa vie folle, Ernest de Boulaivry se range et épouse une charmante demoiselle, tandis que l'impérieux, l'austère, l'ange Prysseuhert tombe. Pour être dès le début, purement « intellectuelle, » la sedduction à laquelle il cède, et sans résistance, n'en est pas moins humiliante, étant donné qu'il s'était cru jusqu'ici invulnérable. Elle me

tarde pas d'ailleurs à devenir « sensuelle, » et M. de Larmandie a le tort d'en décrire avec trop de complaisance les débordements. La Circé qui a dompté Montorgueil, une fille étrange et mystérieuse, a cependant cela de bon qu'elle prévient Jean que son amour ne peut être le but de la vie d'un homme tel que lui. Jane Hamlet (c'est son nom de guerre) meurt d'une maladie de poitrine, et, trempé par la douleur, Jean se relève. *Montorgueil* se termine par la victoire du front, l'apothéose du cerveau ; mais, je le répète, M. de Larmandie a trop insisté sur le triomphe même momentané des sens. Je lui reprocherai aussi d'avoir trop poussé à la caricature, d'avoir portraituré avec trop de fiel certains vicomtes et certaines douairières du faubourg Saint-Germain. On dirait qu'il leur en veut encore de ce que, il y a vingt ans, dans une élection du quartier, ils lui préférèrent à lui, candidat catholique, le protestant conservateur Bartholoni. Ces réserves faites, il y aurait injustice à ne pas reconnaître le talent sincère dont *Montorgueil* fait preuve. L'œuvre déborde de lyrisme et dénote un vrai souci d'art.

6, 7, 8 et 9. — Les récits de la vie militaire sollicitent toujours la plume de nos romanciers. J'ai à signaler cette fois : *Souvenirs d'un grenadier*, par M. Laisnel de la Salle; *Les Combats*, par M. Eugène Granger; *Le Cuirassier blanc*, par M. Paul Margueritte, fils du regretté général de ce nom; *Au pays des étapes*, par M. Charles des Écorres.

Dans les *Souvenirs d'un grenadier*, nous voyons un jeune Berrichon, Julien Morel, s'engager en 1849, par dépit plutôt que par vocation, et finir par prendre goût au métier. Son premier régiment est le 52e de ligne, en garnison à Châteauroux. Julien écrit à un de ses amis tous les détails de sa nouvelle carrière : plaisirs, misères, incidents sérieux, épisodes burlesques, qui émaillent, l'attristant ou l'égayant, la vie du soldat, rien n'est oublié. On ne trouvera ici, comme dans *Sous-Offs* et autres œuvres de même genre, ni thèses contre la discipline, ni déclamations tapageuses, ni esprit de dénigrement, ni souffle de révolte. Ce sont de simples causeries, des réflexions sans malice aucune, tout au plus quelques inoffensives plaisanteries sur un commandant qui ne sait ni monter ni se tenir à cheval. Entre temps, de pittoresques descriptions des contrées parcourues par le tourlourou : le Nivernais, la Bourgogne, la Franche-Comté. Julien va en Crimée : il est blessé à Sébastopol, mais il en réchappe, et, après sept ans de service, il revient au pays épouser Juliette, sa promise. M. Laisnel de la Salle a la note juste, souvent la note émue : témoin son parallèle entre les recrues qui sortent des villes et les conscrits qui arrivent de la campagne. Les premiers ne quittent pas les rues de la localité où stationne le régiment; les seconds dirigent de préférence leurs pas vers la banlieue, vers les champs. Là tout les intéresse et leur rappelle leur existence passée; leur cœur se serre; les larmes leur viennent aux yeux, à la vue du laboureur traçant

son sillon dans la plaine, ou du vigneron qui, la poitrine et les bras nus, donne à ses vignes la dernière façon. Ce sont d'excellents soldats tout de même. On pourrait tirer des *Souvenirs d'un grenadier* cette conclusion que le « service de sept ans » avait du bon.

Les Combats, de M. Eugène Granger, ont été écrits sous le coup d'une inspiration passagère, mais sincère. Réserve faite sur certaines idées de l'auteur, qui, par exemple, nourrit pour Jean-Jacques Rousseau un enthousiasme peu justifié, on ne peut qu'admirer le *Défilé*, hymne à l'armée, glorifiant surtout les soldats obscurs qui passent et vont mourir pour la patrie; le *Sapin d'Alsace*, dans les aiguilles duquel vibre le frisson de la revanche; le *Couard*, un fantassin méconnu et calomnieusement traité de lâche, qui ne fait rien pour détromper la foule, fort du témoignage de sa conscience; *Un rat*, aventure héroï-comique de deux pioupious qui ont peur et peine à se défendre d'un rat de quarante centimètres de long; les *Fiançailles* de Marie-Rose et de Gérard, interrompues par la guerre, tranchées par la mort, — tout, jusqu'à quelques paysages et historiettes du Limousin qui ont le parfum du terroir, dénote, dans *les Combats*, un talent réel; et il n'est plus étonnant que le Parisien Richepin ait voulu servir de parrain au provincial Eugène Granger.

Le Cuirassier blanc, de M. Paul Margueritte, donne son titre à une série d'articles publiés par lui dans le *Gil Blas* ou l'*Écho de Paris*, et qu'il a réunis en volume. Il y a, dans la plupart de ces articles, un fond de sensualisme regrettable, bien qu'il ne soit ni grossier ni brutal. Il y a aussi la constante préoccupation de la mort, de l'invisible, de l'inévitable, une sorte de pessimisme à la Loti. Mais nous ne voulons retenir que *le Cuirassier blanc*, le meilleur de tous ses récits. Le jeune Margueritte, alors élève du Prytanée militaire de La Flèche, se rencontra en 1871 avec un groupe d'officiers allemands, dont un cuirassier blanc. Il fut contraint de répondre à leurs avances, courtoises en somme, et le compagnon du jeune Fléchois le présenta en ces termes : « C'est le fils du général Margueritte, tué à Sedan. » Les officiers prussiens, subitement, spontanément, firent à l'élève de La Flèche le salut militaire. Puis un dialogue entre eux s'engagea, chacun racontant ses deuils. Le cuirassier blanc murmura : « J'ai perdu mon frère à Frœschwiller, il était colonel de hussards : un obus l'a coupé en deux sur son cheval. » Ses yeux devinrent humides. Le plus vieux du groupe dit alors d'une voix très dure : « Mon fils aussi a été tué à Strasbourg, pour la patrie. » Le cuirassier blanc, se détournant du vieil officier, soupira dans sa barbe d'or, et, avec un geste pensif, dit à son jeune compagnon de rencontre : « Triste chose, monsieur, que la guerre ! » Que de profondeur dans ces quelques lignes et quelles pensées n'évoquent-elles pas, quand on songe qu'il est des hommes qui osent prendre sur eux de faire, souvent pour les motifs les plus futiles, s'entr'égorger l'élite d'une

nation, la jeunesse, et de gaspiller les forces vives de tout un pays !

De la gaieté, de l'humour, de l'entrain, mais une morale trop facile dans le *Pays des Étapes*, de M. Charles des Écorres. L'auteur fait évidemment partie de l'armée actuelle : il la connaît, il a vécu de la rude vie du soldat, il a partagé de cette vie les rancœurs, les grosses naïvetés, les brutales réalités, les brusques élans, les défaillances lamentables, les dévouements spontanés, les généreuses aspirations. Le Breton, mâtiné de Normand, qu'il fait s'engager dans la légion étrangère, se battre au Tonkin, revenir en France avec les galons de lieutenant et une brochette de décorations exotiques, n'est que son truchement. Mais pourquoi donner à ce porte-voix une langue si épicée ?

10. — J'ai rarement lu un roman historique plus dramatique, plus saisissant et surtout plus conforme à la vérité que *l'Argentier de Milan*, de M. Pierre Sales. Sujet du roman : luttes que l'Italie du XIIe siècle eut à soutenir pour son indépendance contre Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne ; rôle de la Papauté dans ces luttes ; Guelfes et Gibelins. Les partisans de l'Allemagne se déclarèrent Gibelins ; ceux de l'indépendance italienne, Guelfes. Le chef des Guelfes était le Pape ; le chef des Gibelins, l'Empereur. Celui-ci envahit trois fois l'Italie, s'empara de Sienne, de Rome, de Milan qu'il fit raser. Alexandre III occupait alors la chaire de saint Pierre. Il avait succédé à Adrien IV. C'est une belle et grande figure, que l'auteur de *l'Argentier de Milan* montre dans toute sa grandeur et toute sa beauté. Il organise la Ligue lombarde : il parcourt les villes, déliant les peuples de leur serment de fidélité à l'impie, traître et félon Barberousse ; il excommunie les trois antipapes que lui avait suscités l'envahisseur. Sous son inspiration, les Italiens reprennent courage ; les Milanais rebâtissent leurs murs. Fondée par lui, Alexandrie, que Barberousse appelle par dérision « Alexandrie la paille, » porte le premier coup à la puissance du Teuton. Défait à Côme, chassé de Rome, repoussé de partout, Barberousse reconnaît le Pape et laisse enfin l'Italie tranquille. Tous les souverains pontifes de cette époque furent à la hauteur de leur mission civilisatrice. Adrien IV lui-même, malgré sa vieillesse, soutint avec une dignité parfaite les droits du Saint-Siège. S'il sacra l'Empereur, il ne céda qu'à la force et avec la promesse (non tenue) que celui-ci retournerait en Allemagne et poserait bas les armes. Tous ces faits sont très impartialement exposés dans le roman de M. Pierre Sales. C'est la part de l'histoire : la part de l'imagination se trouve dans le récit des aventures et des chastes amours de Giuseppe Manzotti, argentier et armurier de Milan, ambassadeur de la Seigneurie près d'Alexandre III. Patriote ardent, défenseur de la religion et de la liberté, l'argentier aime Micaela Vercerix, victime des envahisseurs qui ont fait périr ses parents, confisqué ses biens, brûlé sa ville natale. Ce n'est qu'au dénouement du livre que Giuseppe et Micaela, mariés par le

Pape, peuvent goûter un bonheur acheté par la souffrance et la persécution. Tout à côté, parallèlement, on assiste aux tortures subies par la Lucrèce de Sienne, Pia dei Tolomei, nièce d'Alexandre III, mariée à un Gibelin, calomniée par son mari, enfermée dans un château malsain des Maremmes, en butte aux obsessions de Barberousse et du reître allemand, qui la garde, mais toujours fidèle à elle-même, à la patrie, à l'honneur conjugal. Que les temps sont changés! Les Italiens acclament ceux qu'ils abhorraient autrefois, et combien diffère l'Italie césarienne d'aujourd'hui avec l'Italie du XIIe siècle, éprise de liberté, séduisante de jeunesse, vibrante d'enthousiasme catholique et d'irréductible patriotisme !

11. — Un autre roman historique bien intéressant aussi, c'est la *Périnaïk*, de M. J. Cantel. On connaît la vie de cette Jeanne d'Arc bretonne, née à Coatmor, au pays de Kerué. Sur les vitraux de l'église de sa paroisse était racontée, en douze médaillons, la légende de sainte Roscoët, vierge et martyre. Son père, le roi de Cambrie, voulait lui faire épouser un prince païen du pays de Galles; mais Roscoët (la petite Rose des bois) avait été baptisée par saint Patrice. Elle s'échappe, monte dans une auge de pierre blanche, et les vagues amies, les vents caressants, la portent jusqu'aux rivages de l'Armorique. Là, des idolâtres cruels la martyrisent. Un lis pousse sur le tombeau de la vierge, et les Armoricains se convertissent au christianisme. Chaque jour, Périnaïk méditait la légende de sainte Roscoët. Elle résolut de se dévouer, comme elle, à une noble cause et de ne pas se marier. Le vieux mendiant Quellen lui parle, en termes expressifs, des malheurs du temps; il lui raconte que là-bas, au pays de France, chaque coin de terre est devenu champ de bataille, de carnage et de désastre, où les cadavres d'un grand nombre de chrétiens, morts en état de péché, pourrissent sous les arbres; il lui révèle que souvent, la nuit, dans la grande lande d'Auray, lui, Quellen, a entendu les gémissements de toutes ces âmes mortes sans absolution; il lui récite la prophétie de l'enchanteur Merlin, prédisant la « Vierge qui doit sortir du bois et arrêter les fléaux. » Tous ces récits de sang, de guerre, de famine, de mort et d'éternelles souffrances, bouleversent le cœur de Périnaïk. Elle a des visions, elle se croit être la vierge annoncée par Merlin. Encouragée par un jeune cordelier italien qui prêche au peuple en plein air, avec une éloquence entraînante, les béatitudes du Sermon sur la montagne, l'amour pur, le mépris des richesses et des plaisirs grossiers, Périnaïk quitte son village, va à Rennes trouver le duc Arthus de Bretagne, et l'incite à porter secours au roi de France. Celui-ci se laisse convaincre, et la jeune inspirée le suit jusqu'à Bourges. Elle rencontre Jeanne d'Arc, et, à sa vue, comprend qu'elle n'est même pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. La vierge libératrice, prophétisée par Merlin, ce n'est pas Périnaïk, c'est Jeanne. Elle s'attache à la « bonne Lorraine » et se fait sa

servante. Prise comme elle par les Anglais, comme elle elle est brûlée, comme elle on la traite de relapse, d'hérétique et de sorcière. Sur le même bûcher monte son confesseur et directeur, fra Severino, le cordelier. La doctrine du moine italien n'était peut-être pas très orthodoxe, et, à mon avis, se rapprochait beaucoup plus de l'illuminisme de Joachim de Flore que de l'évangélisme de François d'Assise. Mais l'hétérodoxie, dans sa condamnation, ne fut qu'un prétexte : on le brûla parce qu'il aimait véritablement le peuple. *Périnaïk* est une œuvre originale, de belle langue, de sentiment élevé, d'émotion profonde. Je la louerais sans réserve, si elle n'était un peu amoindrie par le dénouement. Si éthéré qu'il paraisse, si épuré qu'il soit, l'amour que le cordelier mourant témoigne pour « sa sœur bretonne » a quelque chose d'offusquant, et son ardente paraphrase du Cantique des Cantiques produit ici l'impression d'une fausse note. M. Cantel a également tort de donner à entendre que Périnaïk et le cordelier furent condamnés à mort par l'Église. Ceux qui les condamnèrent et qui condamnèrent aussi Jeanne d'Arc formaient un groupe de prélats, de théologiens et de docteurs vendus à l'Angleterre; mais un groupe n'est pas l'Église. C'est d'ailleurs l'erreur de Michelet et de bien d'autres, à propos de Jeanne d'Arc. Le Pape seul a le droit de parler au nom de l'Église, soit qu'il le fasse en vertu de son magistère infaillible, soit par la voix d'un concile général régulièrement assemblé. Or, la Papauté, loin de ratifier la condamnation de la Pucelle d'Orléans, a déclaré, par la bouche de Calixte III, cette condamnation inique et a relevé Jeanne de tout soupçon d'hérésie, de toute accusation de sorcellerie. Voilà la vraie tradition : même au sujet de Périnaïk, M. Cantel aurait bien fait de la suivre.

12. — La *Bibliothèque des romans historiques* augmente sa collection d'un volume de plus : *Pougatcheff*. A vrai dire, il faudrait : *Les Pougatchevistes*. C'est, en effet, le titre d'un long roman du comte Palhias de Tournemine, paru en Russie il y a une vingtaine d'années, et dont M. Candiani nous donne aujourd'hui une adaptation. Les proportions énormes de cette œuvre touffue ne permettaient pas d'en présenter une traduction pure et simple aux lecteurs français, habitués à des récits d'allure plus alerte et plus rapide. M. Candiani l'a donc allégée de tous les épisodes inutiles et de certaines particularités peu attrayantes. Son adaptation n'en demeure pas moins, dans ses grandes lignes, conforme à l'original. Nous sommes en 1773. La révolte gronde dans les steppes de l'est : un faux Pierre III vient de surgir au pied de l'Oural. Le bruit s'est propagé que le Tsar a miraculeusement échappé aux coups des assassins que sa femme, l'impératrice Catherine II, pour régner seule, avait armés contre lui. Pendant dix ans, il a erré obscur dans les déserts de la Perse et dans les montagnes de la Turquie. Il vient enfin de se faire reconnaître par les Cosaques du Iaïk, et il se prépare à marcher sur

Moscou et Pétersbourg. Il ne tardera pas à châtier son épouse criminelle et, remontant sur le trône de son grand aïeul, il mettra fin à tous les abus qui, de par les Allemands fonctionnaires de l'Impératrice, Allemande comme eux, pèsent si durement sur la « nation orthodoxe. » Or, ce faux Pierre III n'est autre qu'un ancien forçat évadé des prisons de Kasan, un ataman des Cosaques du Don, Emilian Pougatcheff, homme d'ailleurs hardi, courageux et de belle prestance. Il impose par son audace et il voit des milliers de soldats et de paysans accourir sous ses étendards. Son état-major sait parfaitement à quoi s'en tenir sur l'origine de Pougatcheff; mais, comme il est composé de révoltés, il a tout intérêt à son triomphe. La lutte de l'ancien forçat contre Catherine II a tous les caractères d'une véritable guerre sociale : ère d'épouvantables représailles, explosion féroce des ressentiments depuis de longues années accumulés par les serfs contre la tyrannie des boyards, haine implacable des tribus cosaques pour le régime centralisateur qui les avait dépouillées de leurs anciennes franchises, il y eut de tout cela dans la levée de boucliers du faux Pierre III. Il rassemble en armée ces cohues de rebelles et d'opprimés, s'établit à Berdsk, non loin d'Orembourg, d'où il organise des incursions et tient en échec les troupes impériales. Il se fait même sacrer par un archimandrite. Mais Pougatcheff est un être brutal, qui ne sait point commander à ses passions, qui manque de résolution dans les moments décisifs, qui piétine sur place et qui froisse ses plus dévoués partisans par son insupportable orgueil. Aussi est-il bientôt abandonné, trahi par ceux-là mêmes qui avaient mis en lui la réalisation de leurs ambitions et de leurs convoitises. Dans cette trahison, le principal rôle est joué par une femme : l'éternelle Dalila. Tel s'offre à nous ce roman historique qui aurait encore gagné à être réduit. Le style du comte Palhias de Tournemine ne manque pourtant pas de saveur, et nul n'a peut-être mieux rendu l'impression produite par la steppe russe, la « petite mère la steppe, » immense, infinie, balayée l'hiver par les ouragans de neige, desséchée l'été par un soleil de plomb, en tout temps monotone et somnolente, comme si pesait sur elle quelque enchantement.

13, 14, 15 et 16. — Ce trimestre-ci nous fournit un fort contingent de romans honnêtes, la plupart religieux, d'une moralité irréprochable; il est seulement à regretter que quelques-uns d'entre eux n'aient aucune valeur littéraire. Ma critique ne s'adresse ni à *la Comédie des champs*, de M. Charles d'Héricault, ni à *l'Élu du peuple*, de M. Joseph Maurain, ni aux *Expériences d'un maître d'école allemand*, de M. Frédéric Polack, ni à *l'Institutrice des Chantepôt*, de Mme Mary Floran, qui sont des œuvres consciencieusement menées.

La Comédie des champs surtout est écrite avec ce souci de la forme, ce respect de la langue, cette originalité que M. Charles d'Héricault

apporte dans toutes ses publications. En un style alerte, plein de verve, pétillant d'esprit et de bonne humeur, *la Comédie des champs* prêche aux citadins nés au village la nécessité d'y retourner. L'auteur suppose deux jeunes Parisiens, Alfred Huriel et sa sœur Clotilde, que la volonté testamentaire d'un vieux parent oblige d'aller habiter la Picardie. Alfred n'y répugne point, au contraire ! il est las du boulevard. Mais Clotilde a horreur de la campagne : elle n'y voit que du fumier puant et des gens grossiers. Elle s'irrite, se débat, se désespère, et il faut toute la fermeté d'Alfred pour la contraindre à quitter Paris. L'héritage du cousin Athanase Huriel est d'ailleurs à ce prix. Les voilà donc en route pour le manoir de Sainte-Godeleine. Rien de plus amusant que ce voyage plein d'étonnements et de contrariétés. L'arrivée au manoir est plus amusante encore. Il y a là un régiment de francs Picards et de Picardes délurées, tous ruraux de la tête aux pieds, durs à la peine, respectueux, traditionnels, et avec cela baptisés de noms propres d'un romanesque étonnant : Florimond, le Maître-Jacques de la maison, cocher, régisseur, premier valet, indiquant aux hommes et aux bêtes le labeur quotidien; Clairemonde, sa femme, chargée de la cuisine et des servantes ; Argentine, Romanie, qui sais-je encore? on dirait une bergerie de Florian : pour les noms, bien entendu ! car, en fait, Sainte-Godeleine n'a aucun rapport avec *Estelle et Némorin*. La ferme est magnifique : elle vaut plus d'un million et se développe en paysages ravissants. Alfred Huriel y vit comme un poisson dans l'eau. Il y est heureux, il s'y plaît, il devient rural pour de bon. Quant à Clotilde, c'est autre chose. Il lui faut du temps pour s'habituer au « fumier » et aux « gens. » Elle y arrive néanmoins, grâce à des parents charmants qu'elle a rencontrés dans le voisinage. L'un d'entre eux, Jacques de Sains-le-Noble, sauve deux fois la vie de la jeune Parisienne. Il l'aime et l'épouse. Aujourd'hui, l'enfant gâtée est une fermière modèle. Alfred, lui, aurait bien voulu se marier avec la sœur de Jacques, Marthe de Sains, mais celle-ci s'est promise à Dieu, et elle part pour le Carmel de Lourdes. Alfred Huriel unit sa destinée à celle de Christine Gerberoy, et la paroisse de Sainte-Godeleine compte deux ménages chrétiens de plus. Alfred et Clotilde remercient Dieu de leur bonheur. Firent-ils pas mieux que de végéter dans leur cinquième étage de la Chaussée d'Antin?.... A signaler, dans *la Comédie des champs*, une maîtresse page sur le réveil de la nature, le matin : c'est d'abord un silence profond, mystérieux; un bruissement général suit; puis ce sont de vagues murmures ; puis le cri des oiseaux ténébreux que fait fuir l'aurore; puis l'aboiement vigilant des chiens de ferme, puis, enfin, la voix de Chanteclair, du béni Chanteclair, dont les allègres cocoricos chassent jusqu'au soir les fantômes nocturnes.

L'Élu du peuple, de M. Joseph Maurain, est d'un tout autre genre et d'une autre facture que *la Comédie des champs*. Ici nous voyons, dans

ses paroles et dans ses actes, le politicien radical, le député libre penseur et athée, incarné en la personne du Périgourdin Valentin Ducressieux. C'est le fils de ses œuvres ; parti de bas, élevé par la charité de l'Église, il commence par être ouvrier mécanicien. Les questions sociales le préoccupent : il s'y lance à corps perdu et se met à pérorer dans les réunions publiques. Doué d'une éloquence naturelle, il subjugue les foules aveugles, qui le nomment leur représentant à la Chambre des députés. Ducressieux ne tarde pas à y prendre une place prépondérante : il est bientôt un des chefs du radicalisme. Le socialiste disparaît alors peu à peu, pour ne laisser place qu'au politicien. Ducressieux est maintenant riche : il s'est marié; il a une fille, Renée, à qui il s'est fait un devoir d'inculquer ses principes. Mais il est bientôt puni par où il a péché. Renée aime le journaliste Javault, qui, s'il a beaucoup de talent, n'a pas un sou qui vaille. Ducressieux s'oppose formellement à ce mariage, et l' « élu du peuple » raisonne en cette affaire comme le plus vulgaire bourgeois. Renée se fait enlever par Javault. Il ne reste plus à Ducressieux que sa nièce, Marcelle, une orpheline qu'il a recueillie ; mais celle-ci a reçu une éducation des plus chrétiennes. Elle quitte la maison de son oncle pour entrer chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul. Par ses déclamations et par ses votes, Ducressieux avait combattu, comme un préjugé du vieux temps, le foyer, la famille, le respect filial. La conduite de sa fille a logiquement répondu au libre penseur. Lui-même se détraque et s'amourache d'une prostituée juive qui le ruine, le berne et le rend ridicule. Furieux, l' « élu du peuple, » en plein Parlement, dénonce les juifs comme le plus dangereux fléau social des temps modernes. Un des députés dont il a surtout flétri les maltôteries l'assassine en duel. Sa fille Renée, toute libre penseuse qu'elle fût, avait une grande droiture d'âme. Elle était restée l'amie de sa cousine Marcelle, et la jeune femme et la sœur de charité continuent à correspondre. La double conversion de Javault et de Renée fut le fruit de cette influence et de cette correspondance. *L'Élu du peuple* a donc, on le voit, une véritable portée sociale. M. Joseph Maurain, en effet, sans prêcher, sans disserter, rien qu'à l'aide d'un récit vigoureusement mené, nous montre l'importance de l'éducation religieuse, les tristes conséquences de l'enseignement antichrétien, les périls nationaux que provoque l'accaparement de la fortune publique par la juiverie cosmopolite, et autres questions qui sont aujourd'hui d'un intérêt majeur. Conçu dans un excellent esprit, et pour tous les motifs qui précèdent, *l'Élu du peuple* est un livre à répandre.

Il s'agit aussi de l'éducation populaire dans *les Expériences d'un maître d'école allemand.* Ce maître d'école s'appelle Fritz de son nom de baptême. Enfant, il a éprouvé toutes sortes d'accidents. Un coup de marteau lui a démantibulé la mâchoire gauche ; un coup de hache lui a

coupé deux doigts. Que faire ? Travailler la terre comme ses frères ? il n'y fallait pas songer. Le petit Fritz se fit maître d'école, et ce sont ses impressions, ses souvenirs, ses humiliations, ses déboires, ses triomphes, ses douleurs et ses joies qu'il raconte lui-même avec une bonhomie, une simplicité, un naturel charmants. L'action, cette fois, est nulle, et tout se borne au récit de quelques changements de résidence. Mais l'ouvrage intéresse, en ce sens que si l'auteur a dit vrai, je n'ai vu mieux peint nulle part l'état de l'enseignement primaire protestant en Allemagne, il y a quarante ans, ni décrites avec plus d'austère franchise les mœurs du corps populaire enseignant. En Allemagne, la religion est la base de l'instruction primaire. Cependant, le maître d'école Fritz se plaint, avec raison, que l'on mette la Bible tout entière entre les mains des enfants, et qu'on les oblige à la lire, peu à peu, d'un bout à l'autre, sans choix des morceaux, sans discernement. « Certains pasteurs, dit-il, sont d'avis que toute l'instruction d'un villageois doit être tirée de la Bible, même les éléments du calcul. » Et le bon magister ajoute : « En traînant ainsi le Livre des livres dans la vulgarité, on blesse le sentiment religieux, on le détruit même complètement dans certaines âmes. Certains passages choquants peuvent être d'ailleurs un danger pour le développement moral des enfants. » Ceci indique, évidemment, que l'instituteur Fritz appartient à la religion luthérienne ; mais un catholique ne dirait pas mieux. Au surplus, *les Expériences d'un maître d'école allemand* ne renferment ni allusion blessante ni attaque d'aucune sorte contre le catholicisme.

Entre instituteur et institutrice il n'existe généralement d'autre différence que le genre de la personne, et l'on pourrait croire, à simple vue des titres, que le sujet traité dans *l'Institutrice des Chantepôt* ressemble à celui qui fait le fond des *Expériences d'un maître d'école allemand*. Il n'en est rien. Mme Mary Floran nous réédite tout simplement, en bon style d'ailleurs, l'éternelle histoire de la jeune fille ruinée qui, pour vivre, est obligée de se mettre en service chez autrui, sinon à titre de domestique, du moins à titre de dame de compagnie, de gouvernante ou d'institutrice. C'est à cette dernière profession que se résout Anne Marsan. Seulement, — et là est l'originalité de l'œuvre, — au lieu de viser à la fortune de ces grossiers Chantepôt, qui l'ont abreuvée d'humiliations, la pauvre fille repousse énergiquement les avances de leur sot héritier, préférant à sa main de millionnaire celle d'un modeste ingénieur, tout à fait digne d'elle. *Les Expériences d'un maître d'école allemand* et *l'Institutrice des Chantepôt* font partie de la « Bibliothèque des mères de famille. »

17 et 18. — A la « Bibliothèque Saint-Germain » appartiennent *Une lumière dans la nuit*, roman imité de l'anglais, par M. L. Rousseau, et *la Châtelaine de Trélivier*, par Mme Gabrielle d'Éthampes. Dans le pre-

mier de ces romans, il y a trop de péripéties, trop de complications. On s'y perd, on est dérouté, et ce n'est guère qu'au dénouement que l'on devine la véritable origine du principal personnage, Jane Boston. Elle habitait d'abord le château du colonel Bryant et tout le monde la croyait, malgré certaines humiliations, la sœur de la fille aînée du vieil officier. Hélas ! non. Cette Cendrillon anglaise se trouvait avoir pour mère une Française, abandonnée et ruinée par son indigne mari. Si la malheureuse femme avait laissé son enfant grandir ainsi loin d'elle, c'était pour la sauver de la misère et du déshonneur. Quelques peintures très réussies de la vie bourgeoise en Angleterre dédommagent le lecteur d'*Une lumière dans la nuit* de la fatigue que lui procure une série d'événements enchevêtrés, multipliés comme à plaisir. — Dans *la Châtelaine de Trélivier*, c'est un autre genre : il n'y a pas de complications du tout. L'action s'y déroule d'une façon naturelle, entre des familles où un mariage mixte amène la dualité de croyance. De là des mésintelligences intimes, des scènes pénibles, des tiraillements incessants à propos de l'éducation religieuse des enfants : le tout constituant un drame latent, dans lequel les acteurs catholiques ont le beau rôle. Il se dégage de l'ensemble du livre une leçon morale et sociale très salutaire, qui fait dire des unions mixtes ce que l'on a dit des champignons : les meilleures ne valent rien.

19, 20, 21 et 22. — La « Bibliothèque Saint-Michel » rivalise de zèle avec la « Bibliothèque des mères de famille » et la « Bibliothèque Saint-Germain. » Elle vient de s'enrichir des romans que voici : *Miss Louisa*, par Jérusalémy, récit pittoresque et animé des aventures d'une orpheline d'origine anglaise, que les événements transportent en France d'abord, à Constantinople ensuite, où elle remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade et, devenue riche, méprisant les avances d'un misérable coureur de dots, se donne tout entière aux œuvres de charité ; — *Le Crime de Kéralain*, par la comtesse de Beaurepaire de Louvagny, drame de famille où l'on voit la fille d'un honnête homme, injustement accusé d'assassinat, s'expatrier avec son père, pour revenir plus tard en Bretagne prouver l'innocence de celui-ci et châtier deux bandits, les vrais coupables, alors qu'ils se croyaient sûrs de l'impunité de leur crime et jouissaient orgueilleusement de leur triomphe ; — *L'Heure maudite*, par le même auteur, étude morale tendant à prouver combien est funeste l'influence d'une créature hypocritement perverse, lorsqu'elle s'exerce sur une personne relativement bien intentionnée, mais faible de caractère, comme cette Mme Sénéchal qui, par un amour maternel mal compris, en arrive à haïr, à souhaiter et même à hâter la mort des enfants d'un beau-frère dont elle convoite pour les siens le riche héritage ; — *Les Chevaliers de la dynamite*, par M. Lucien Thomin, œuvre d'une actualité palpitante, qui a pour théâtre le bassin houiller de

la Saône et pour principaux acteurs : le docteur Dufresnay, démocrate farouche, bienfaisant à ses heures, frappé dans la personne de son fils et s'inclinant enfin sous la main de Dieu ; Jacques Baudouin, le mineur impie, ivrogne et brutal, qui maltraite sa mère, l'affame et la tue ; le faux comte d'Armagny, qui pousse à la guerre sociale pour pêcher en eau trouble ; l'ouvrier Paul Didier, intelligent et bon, accusé bêtement d'espionnage par les anarchistes et, fort de sa conscience, leur tenant courageusement tête ; la douce Madeleine, la fiancée du fils Dufresnay, qu'elle prépare à une mort chrétienne ; le juif Abraham, haineux, dissimulé, corrupteur à froid, un scélérat dans la force du terme. A mon sens, bien qu'il soit écrit un peu à la diable, ce roman-ci est de beaucoup le plus intéressant des trois ; il renferme des scènes véritablement empoignantes, notamment celle où Paul Didier comparaît, la nuit, dans le bois de Sauvignes, devant les Chevaliers de la dynamite réunis en tribunal. Livre à propager dans le monde des travailleurs.

23, 24, 25 et 26. — La « Bibliothèque du journal *l'Ouvrier* » nous donne aussi quelques ouvrages recommandables, savoir : *Honneur et Bonheur*, par M. B. de Buxy, touchante histoire d'une humble fille des champs qui est à la fois le bon ange et le souffre-douleur d'une enfant gâtée, d'illustre origine, d'un caractère altier, capricieux, mais d'une âme droite et d'un excellent cœur ; — *Noëlle*, par Champol, autre émouvante histoire d'une autre jeune fille de basse extraction, qui, adoptée par une riche veuve sans enfants, grandit heureuse auprès de sa bienfaitrice jusqu'au jour où, sur le point d'épouser l'homme qu'elle aime, celui-ci, infatué de ses titres aristocratiques, se détourne d'elle, en apprenant qu'elle a pour père un pauvre paysan ; —*Portrait de famille*, par Mme Maryan, roman de mœurs, dont les principaux épisodes se passent à Kermaria, triste et vieux château breton, que Robert de Bévry, jeune lieutenant (retour du Tonkin), vient relever de ses ruines, mais dont il ne ranime la vie et n'égaie la solitude que lorsqu'il s'est décidé à épouser une petite fée, Stéphanie de Gévras ; — *La Dernière Bataille du général Berger*, par M. Jacques Bret, récit humoristique d'un combat qui ne laisse ni sang ni larmes, puisqu'il s'agit du mariage de Solange d'Aliette avec René de Verrières, mariage contrarié par les caprices d'une entêtée douairière, que les savantes manœuvres d'un général en retraite finissent par vaincre. Le cœur du vieux brave s'était mis de la partie, et c'est une arme d'une puissance irrésistible. J'ai dit que *la Dernière Bataille* ne faisait couler aucune larme : je me trompe, elle fait couler des larmes de joie (celles de la victoire) et des larmes de bonheur.

27, 28, 29, 30, 31 et 32. — Mentionnons encore, dans la même note honnête et morale, *Monsieur le Maréchal*, par Mme Étienne Marcel, scènes de l'Ukraine, où se joue une comédie de mœurs entre un orgueilleux magnat polonais, un pauvre garçon d'origine cosaque, une douce et rési-

gnée jeune fille, un moine paterne et miséricordieux, qui essaie, mais sans y parvenir, de mettre [illegible] d'accord ; — *Messine*, par M. Pascal Lauroy, récit patriotique, [illegible] décousu et diffus, dont le double but est d'exciter notre admiration pour les Alsaciens-Lorrains, toujours attachés à la France malgré les vexations [illegible] dont ils sont victimes, et d'entretenir en nous une noble haine pour leurs persécuteurs, incarnés ici dans la vilaine personne du docteur Stéphas, prussien fanatique, qui s'acharne, sans y parvenir, à accaparer l'âme d'une jeune fille française, à la pétrir de sentiments allemands et à en faire une sorte de [illegible] de la race [illegible] ; — *La Conversion d'un franc-maçon*, par Mme Morisson-Lacombe, [illegible] sous forme romanesque, et dans lequel la [illegible] avec [illegible], [illegible] la prétrophobie et la libre pensée pour ramener à Dieu l'âme [illegible] d'un vieux [illegible] ; — *[illegible]*, par [illegible] M. [illegible], [illegible] en chef de l'Anjou, esquisses de la vie [illegible], [illegible] la vibrante [illegible] la poésie, [illegible] des âmes simples, [illegible] l'égoïsme des jouisseurs, leur sécheresse de cœur, leur matérialisme mondain ; — [illegible] par [illegible] esquisses [illegible] dans les [illegible] sous forme d'histoires [illegible] d'observations, [illegible] par [illegible] — [illegible]

[illegible]

[illegible]

C'est évidemment une œuvre étrange où, d'un bout à l'autre, la terreur domine, une terreur toute morale, car elle ne procède ni d'apparitions fantomatiques ni d'événements merveilleux, mais de passions féroces, d'instincts criminels. Au premier aspect, les principaux personnages du livre, M. Heatchliff, sa femme, son domestique Joseph, le jeune M. Hareton, ressemblent à tout le monde. Ils ont l'apparence de braves et riches paysans, un peu rudes et grossiers seulement. Bientôt leurs yeux hagards ou cruels, soupçonneux ou railleurs, se fixent sur vous et vous troublent; leurs allures équivoques, leurs paroles énigmatiques, leurs réponses d'une insultante brièveté, ajoutent à l'effroi. On se sent en présence de quelque chose de terrible, d'inouï, de criminel. Il y a de tout cela, en effet, dans *Un amant :* passion sauvage, mais matériellement chaste, pour une femme mariée; torture d'une femme légitime, que l'on fait incessamment souffrir sans la maltraiter physiquement; séquestration d'enfants, captation d'héritages. Tantôt nous assistons à une idylle villageoise, tantôt à la plus sombre tragédie lyrique, et, comme impression pénible, rien n'approche de celle que produit la conduite tenue par l'implacable Heatchliff, fils de gitane devenu propriétaire, Dieu sait comment! à l'égard de la femme qu'il aime. Il la laisse tranquillement se marier à un autre; il va la voir ensuite quand il lui plaît; il cultive son affection adultère, sans jamais lui manquer de respect, se contentant de tenir sa volonté sous sa griffe d'oiseau de proie et de posséder son âme. Malgré tout, ce roman finit par être ennuyeux. Ce qui fatigue surtout, c'est la constante répétition de scènes pareilles dans des cadres pareils. La sinistre sauvagerie des expressions ne cadre pas toujours avec l'horreur des faits. Quant au titre : *Un amant*, il a été traduit sans doute ainsi pour amorcer les curiosités malsaines. Mais c'est une véritable trahison, et il ne répond nullement au titre anglais : *Wuthering heights*, qui veut dire : *La Colline battue des vents*.

Il y a peut-être moins de talent, mais beaucoup plus d'intérêt dans cet autre roman anglais que l'on vient pareillement de traduire et qui a pour titre : *La Fille à Lowrie*. Cette fille a pour père un mineur qui passe la plus grande partie de son temps à boire du gin, à se quereller, à se battre. La mère de Jane Lowrie est morte de misère, de privations et de mauvais traitements. La fille n'est pas mieux partagée. Son père la roue de coups : il la fait travailler à la mine et prélève le gain de ses journées, lui laissant tout juste de quoi très pauvrement s'habiller. Elle ne l'abandonne pas pour cela. C'est son père, après tout. Jane d'ailleurs se distingue de ses pareilles en ce sens que si elle a quelques-uns de leurs défauts, elle n'a pas un de leurs vices. On la craint et on la révère. A la fin pourtant, cette vie horrible lui pèse et elle s'écrie : « N'y a-t-il donc pas pour moi en ce monde la place d'une femme? Faudra-t-il que ce soit toujours la même chose? Ne pourrai-je jamais

monter plus haut? J'ai tant essayé, tant prié. » Un jour cependant, sa fierté naturelle l'abandonne, Jane tombe, et très bas. Mais ce n'est que la défaillance d'une heure. Elle ne tarde pas à se relever. Alors un jeune ingénieur à qui elle a sauvé la vie lui offre sa main. Jane refuse et accepte : « Attendez, lui dit-elle, laissez-moi devenir digne de vous. » Cette conclusion est une sorte de paraphrase des derniers vers de la *Femme qui tombe*, de Victor Hugo :

> Il suffit — c'est ainsi que tout remonte au jour,
> D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

La Fille à Lowrie nous initie, d'une façon un peu crue, aux mœurs des mineurs anglais et à leur langage, qui n'a rien d'académique. Mais l'auteur, mistress Burnett, une Anglo-Américaine, est d'une sincérité louable, et son réalisme, brutal parfois, est éclairé çà et là par de lumineuses échappées dans les domaines du sentiment et de l'idéal. Par exemple, elle a beau reproduire les sermons des ministres méthodistes, chapitrant leurs ouailles de la mine, ces sermons nous laissent froids. Pourquoi? parce que, en dehors d'un jeune vicaire, véritablement dévoué, tous les autres, gros et gras, se contentent de parler sans jamais agir. Leur égoïsme rend leur prédication stérile. M. Robert de Cérisy a très élégamment traduit *la Fille à Lowrie*, et Mme Th. Bentzon a enrichi cette traduction d'une excellente étude sur Mrs Frances Hogson Burnett. Faut-il ajouter que nous avons pris à la lecture de cette étude au moins autant de plaisir qu'au roman lui-même? Il s'y trouve notamment un fragment charmant d'une autre œuvre de mistress Burnett : *Little lord Fauntleroy*, qui fait désirer aussi la traduction de ce livre, écrit pour la jeunesse.

Il paraît que les romans russes trouvent toujours chez nous des lecteurs assidus, car les éditeurs en dénichent toujours quelques nouveaux. Dans le nombre, il en est pourtant de bien insignifiants. Deux seulement, depuis la dernière fournée, font exception. En voici les titres : *Lioudmila*, par Polevoï; *Pochékhonié d'autrefois*, par Chtchédrine.

Nicolas-Alexis Polevoï fut un des écrivains les plus féconds et un des plus célèbres journalistes de la Russie dans la première moitié de ce siècle. Né en 1796, il mourut à l'âge de cinquante ans. Ses articles de polémique quotidienne sont oubliés, comme tout ce qui est éphémère. Il n'en est pas de même de ses drames, de ses romans et de ses nouvelles. Le meilleur récit qu'ait laissé Polevoï est *Lioudmila*. Le regretté Xavier Marmier a pu en achever la traduction, quelques mois avant sa mort. Cette Lioudmila, par ses humiliations et ses souffrances, rappelle la petite Cendrillon des *Contes* de Perrault. Son père se remarie avec la fille d'un greffier de tribunal, qui lui donne une demi-douzaine d'enfants. Dès lors, comme Lioudmila est très timide, très craintive,

qu'elle ne se plaint jamais, sa marâtre l'accable de travaux, d'injures et de coups. A la fin, elle n'y tient plus et se place, car elle a beaucoup d'instruction, dans une riche famille en qualité de gouvernante. Le jeune barine la distingue, la courtise et fait semblant de l'aimer. Croyant à un prochain mariage, Lioudmila se laisse naïvement séduire, mais le barine part et ne revient plus. On flétrit la gouvernante d'un nom outrageant : elle se noie de désespoir. Quant à son séducteur, il est aujourd'hui le mari d'une riche héritière et occupe une brillante position dans le monde. Ce n'en est pas moins un misérable, sinon devant les hommes, du moins devant Dieu.

Chtchédrine a autant de réputation en Russie que Léon Tolstoï, Dostoiewsky et Gogol. Il s'est surtout attaché à l'étude des mœurs du peuple et de la noblesse, mais toujours à un point de vue satirique. Est-il exactement vrai ? N'exagère-t-il point ? Nous sommes d'ici placés trop loin pour en bien juger. Cependant, il nous semble avoir réellement poussé au noir, dans *Pochékhonié d'autrefois*, la condition des paysans russes avant l'abolition du servage. La fameuse page de La Bruyère est dépassée, et si le romancier a dit la vérité, il n'est pas en France de paria de la terre, de la mine et de l'usine, qui voudrait, durant une heure, subir le sort du serf russe, véritable bête de somme aux mains dures des barines du « vieux temps. » Ces réserves faites, il ne m'en coûte pas de reconnaître que le récit de la vie et des aventures d'un membre de la petite noblesse slave, Nicanor Zatrapezny, racontées par lui-même, contient des pages exquises. Il y a surtout, dans ce livre farouche, une page délicieuse : c'est celle où Chtchédrine expose qu'à la lecture de l'Évangile, l'âme enfantine de Nicanor comprit subitement que tous les hommes sont frères et s'éprit pour les serfs de cette pitié dont brûlait l'âme généreuse du tzar Alexandre II, et à laquelle ils ont dû leur émancipation. Il se trouve aussi, dans *Pochékhonié d'autrefois*, quelques tableaux très amusants, d'une psychologie mordante, dont le sujet a trait à l'existence à la fois tyrannique, précaire et burlesque des seigneurs de village russe, en un temps dont le souvenir s'efface de plus en plus.

37 et 38. — M. J. Bonneton appartient au barreau. Il ne le dit pas, mais on le devine, à l'éloge bien senti que, dans ses *Études, souvenirs et récits*, il fait de saint Yves. Un homme de la profession pouvait seul aussi bien parler de ce saint, lequel fut « avocat et non larron, » ce qui stupéfiait le bon peuple de Bretagne. M. Bonneton doit exercer en province, à Riom probablement. Il se console des aridités judiciaires par le commerce des lettres. Son livre renferme des poésies, des travaux d'érudition, des contes, des nouvelles, une véritable olla-podrida. Parmi ces nouvelles, celle-ci est à signaler : *Jacquemin Gringonneur, imagier du roi Charles VI*. C'est un modèle de nouvelle historique : elle ressuscite toute l'époque, les superstitions du temps, l'alchimie, la

kabbale, et détruit la légende qui attribue au roi de France l'invention des cartes à jouer.

C'est pareillement une vraie macédoine que *les Soirées de Calibangrève*, de M. Ernest Bergerat. L'auteur dit les avoir écrites l'été dernier, sur les bords de l'Océan : de là leur titre. Elles sont au nombre de trente. M. Bergerat déclare qu'il y en a pour tous les goûts, toutes les classes, tous les sexes, tous les âges. Ce qui équivaut à dire que toutes ne peuvent pas être lues par tous indistinctement. De plus, les illustrations dont M. de Lambert a orné le livre sont un peu légères. Je voudrais aussi retrancher de ces *Soirées* la fantaisie intitulée : *Bismarck et Dieu*. Les railleries qu'elle contient sur le « Dieu des armées » sont du plus mauvais goût. A retrancher aussi : *Quelques pensées philosophiques pour les jours de pluie*, d'un pessimisme navrant, et *la Légende du moine noir* (Berthold Schwartz), poème par trop mécréant et d'un caractère historiquement faux, dédié par l'auteur à M. Leconte de l'Isle. A lire, au contraire : *La Manifestation des bacheliers*, fantaisie paradoxale cachant de rudes vérités sur les conséquences sociales de nos baccalauréats; *Le Mariage symbolique*, saynète comique, ridiculisant les décadents et les volapukistes; *Lazoche*, un conte gai à la Murger; *La Question des bonnes*, causerie étourdissante qui, avec une bien jolie malice, venge les maîtres des tours que leur jouent ces ennemis domestiques; de très curieux *Proverbes turcs*, dont celui-ci est à retenir : « Qui fait le nid d'un oiseau aveugle? Dieu. » La « soirée » sur *les Fées* est la réhabilitation franche de ces êtres poétiques. Elle a été écrite, de même que *les Poupées*, pour les petits enfants. J'y cueille cette réflexion : « Il y a des gens pour qui la rêverie est un crime de lèse-humanité, et qui marchent le front baissé, les yeux fixés au sol, comme si tout venait de la terre seule et seulement pour y retourner. Ces philosophes grognons prétendent remplacer les fées par des machines à vapeur : c'est comme si on voulait substituer le canon à la Providence. » Mais les deux perles des *Soirées de Calibangrève* sont : *Tante Lise* et *le Chevalier de Frileuse*. Un Greuze détaché de son cadre, ce chevalier ! Il est arrivé à la cinquantaine sans songer au mariage. Ce n'est pas cependant un célibataire endurci, et il n'y a pas de plus galant homme. Seulement, le mariage lui fait peur, et il a un véritable ami, son bon chien Turc, dont il ne veut pas départager l'affection. Un jour néanmoins, il se décide à accepter la main de sa voisine, la comtesse de Villanel. Mais, au moment de la déclaration, Turc, que l'on avait laissé dehors, saute par la fenêtre et bondit dans le salon : « L'horrible bête ! chien stupide ! » s'écrie la comtesse. Le chevalier de Frileuse pâlit et prend son chapeau. L'année suivante, la comtesse de Villanel épousait le vicomte de la Paludière, dresseur émérite de chiens courants, de chiens couchants, de chiens savants : tout le château en était plein. « Pour un que j'avais, songe mélancoliquement le che-

valier, c'était bien la peine !.... Ah ! la femme ! » *Le Chevalier de Frileuse* fait sourire ; *Tante Lise* fait pleurer. Il s'agit d'une digne et sainte fille, qui a cru devoir continuer le commerce de son frère, marchand de bois. Pour un vulgaire délit commis par un de ses employés, on la condamne à quinze jours de détention dans le pénitentiaire de Saint-Lazare. Elle mourut en sortant, d'épouvante et d'horreur de tout ce qu'elle avait vu et entendu là. « Lorsque je ramassai son paroissien, écrit M. Bergerat, j'en vis toutes les marges souillées par des dessins obscènes. Les hyènes du pénitentiaire national lui avaient fait cette plaisanterie. J'espère tout de même qu'il y a un paradis. »

M. Bergerat peut en être sûr. FIRMIN BOISSIN.

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *La Défense des frontières de la France.* Étude par le général PIERRON. T. I. Paris, Baudoin, 1892, in-8 de XIV-832 p., 12 fr. — 2. *Éléments de la guerre*, 1re partie. *Marches, stationnement, sûreté*, par le colonel L. MAILLARD. Paris, Baudoin, 1892, in-8 de XXIV-484 p., avec atlas, 12 fr. — 3. *L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, par le colonel LANGLOIS. Paris, Baudoin, 1892, 2 vol. in-8 de 620-392 p., 16 fr. — 4. *Solutions de douze sujets tactiques donnés aux examens d'entrée de l'école supérieure de guerre*, par P. P., officier d'infanterie. 2e édit. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 de 72 p. et 1 vol. de croquis, 3 fr. 50. — 5. *Ce que doit être le nouveau règlement de manœuvres de l'infanterie française.* Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8 de 64 p., 1 fr. 25. — 6. *Lebel contre Mannlicher et Vetterli dans la prochaine guerre*, par le colonel ORTUS. Paris, Baudoin, 1891, in-8 de 84 p., 2 fr. — 7. *Du soutien de la cavalerie par des fantassins dans les temps anciens et dans les temps modernes*, par le comte RAOUL DE COLIGNY, ancien officier supérieur d'infanterie. Paris, librairie du *Spectateur militaire*, 1892, in-8 de 70 p. — 8. *Récits d'un soldat. Les Prussiens en France, Longwy, Verdun, Thionville, Valmy (1792)*, par le commandant GRANDIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 320 p., 4 fr. — 9. *Le Général Marceau, sa vie civile et sa vie militaire*, avec portraits et fac-similés, par NOËL PARFAIT, député d'Eure-et-Loir. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-8 de 468 p., 7 fr. 50. — 10. *D'Essling à Wagram. Lasalle*, correspondance recueillie par A. ROBINET DE CLÉRY. Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8 de 222 p., avec 13 grav. et une carte, 5 fr. — 11. *Journal du canonnier Bricard, 1792-1802*, publié en l'an 1891 par ses petits-fils ALFRED et JULES BRICARD. Paris, Delagrave, 1891, in-12 de 494 p., 3 fr. 50. — 12. *Français et Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, par le général HERBÉ. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-8 de 442 p., 7 fr. 50. — 13. *La Lutte dans la mer Adriatique en 1866. Bataille de Lissa.* Extrait du tome V des *Luttes de l'Autriche en 1866.* Trad. de l'allemand par FRANZ CROUSSE, colonel d'état-major en retraite, avec une biographie authentique de l'amiral Tegetthoff, 2 cartes et 6 tableaux. Bruxelles, Th. Falk, 1892, in-8 de 146 p. — 14. *Souvenirs du général Jarras, chef d'état-major général de l'armée du Rhin (1870)*, publiés par Mme JARRAS. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de XII-404 p., 7 fr. 50. — 15. *L'Heure suprême à Sedan*, par l'abbé LANUSSE, aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de XIII-382 p., 3 fr. 50. — 16. *Armée de Chalon. Charges héroïques*, par GEORGES BASTARD. Paris, Savine, 1891, in-12 de 382 p., avec 10 dessins, 3 fr. 50. — 17. *Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870*, par THÉODORE FONTANE. Introduction par T. de Wysewa. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 18. *Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande.* 1re partie. *Événements ayant eu lieu dans la zone frontière (15 juillet-2 août 1870)*, fasc. 1 et 2, par le général VON VERDY DU VERNOIS, ancien ministre de la guerre. Traduction du capitaine MONET, de l'état-major du 3e corps. Paris, Westhausser, 1892, 2 vol. in-8 de 133 et 294 p., 3 fr. 50 et 4 fr. — 19. *Guerre franco-allemande de 1870-1871*, par CH. ROMAGNY.

Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 de 388 p., avec atlas comprenant 15 cartes-croquis, in-4 en deux couleurs, 10 fr. — 20. *Précis historique des campagnes modernes*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, in-12 de 224 p., avec 36 cartes du théâtre des opérations, à l'usage des candidats aux diverses écoles militaires, 3 fr. 50. — 21. *Étude sommaire des campagnes d'un siècle*, par le capitaine Ch. Romagny (campagnes de 1813, 1814, 1815, 1859, 1866, 1877-1878). Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, 6 vol. in-18 de 104-84-48-88-124-88 p. Chaque vol. 0 fr. 50. — 22. *Les Vertus guerrières. Livre du soldat*, par le général Thoumas, 2e édit. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-12 de 400 p., 3 fr. 50. — 23. *Causeries militaires*, par le général Thoumas. 4e série. Paris, Plon et Nourrit 1892, in-12 de 412 p., 3 fr. 50. — 24. *Trente ans de la vie militaire*, par le capitaine H. Choppin. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-12 de 248 p., 3 fr. — 25. *Conseils à un jeune gradé*, par le lieutenant de Cissey. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-12 de 40 p., 0 fr. 60. — 26. *Petit traité d'éducation du soldat*, par V. Coquinet, capitaine adjudant-major au 69e d'infanterie. 1re série : *Six conférences à faire par le capitaine pendant la première période d'instruction*. Paris, Berger-Levrault, 1890, in-8 de 30 p., 1 fr. — 27. *L'Armée française à travers les âges*, par L. Jablonski. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, 3 vol. in-12 de 496-476-538 p., 15 fr. — 28. *Manuel d'administration et de comptabilité en temps de paix et en temps de guerre*, à l'usage des capitaines-commandants et des sous-officiers comptables, par J. Mangin, lieutenant officier-payeur du 26e régiment d'infanterie. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-8 de 374 p., 3 fr. — 29. *Essai sur l'application de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée, ou Manuel du recrutement de l'armée française*, par J.-P.-V. Simon, commandant de recrutement. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 de 440 p., 4 fr. — 30. *La Loi militaire sur le recrutement de l'armée et la loi sur le rengagement des sous-officiers*, commentées et annotées par Daniel Mérillon, substitut du procureur général près la Cour d'appel de Paris. Paris, Charles-Lavauzelle, 1890, in-8 cart. toile de 828 p., 10 fr. — 31. *Agenda de mobilisation. Infanterie*, 2e édit. mise à jour jusqu'en mars 1892. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 cart. toile de 128 p., 2 fr. — 32. *Aide-mémoire de l'officier d'infanterie en campagne*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-18 cart. toile de 326 p., 5 fr. — 33. *Aide-mémoire de l'officier d'état-major en campagne*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1890, in-18 cart. toile de 412 p., 5 fr. — 34. *État militaire des principales puissances étrangères au printemps de 1891. Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Italie, Russie, Suisse*, par S. Rau, colonel du service d'état-major. 5e édit. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-12 de 580 p., 5 fr. — 35. *L'Amateur d'équitation*, par L. Peyremol, sous-directeur de l'école de dressage de Rochefort-sur-Mer. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 de 240 p. et 1 vol. de planches coloriées, 10 fr. — 36. *L'Infanterie de marine (organisation, recrutement, service colonial)*, par G. de Sinely, chef de bureau adjoint au ministère de la marine. Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8 de 342 p., 6 fr. — 37. *Les Pigeons voyageurs et leur emploi à la guerre*, par Eugène Caustier. Paris, Masson, 1892, in-12 de 124 p. avec fig., 1 fr. 50. — 38. *Memoria acerca de la enseñanza práctica dada en la Academia general militar* (Mémoire sur les écoles pratiques de l'Académie générale militaire en 1890-1891), avec planches. Tolède, J. Pelaez, 1891, in-18 de 182 p., 2 fr. — 39. *Prontuario del Zapador* (Aide-Mémoire du sapeur du génie), par D. Mariano Rubió y Bellvé, capitaine du génie espagnol. Barcelone, imp. del Universo, 1892, 4 fr. — 40. *Cours de géographie rédigé conformément au nouveau programme d'admission à l'École spéciale militaire pour 1891*, par J. Molard, capitaine d'infanterie breveté, professeur adjoint de géographie à l'École spéciale militaire. Paris, Jouvet, 1892. 3 vol. in-12 : France, 376 p ; Europe, 336 p. ; Colonies françaises, Asie, Afrique, Amérique, Océanie, 238 p., avec 3 atlas, les vol. de texte, ensemble, 9 fr. 50 ; les atlas, ensemble, 15 fr. 50.

1. — *La Défense des frontières de la France*, que nous donne aujourd'hui M. le général Pierron, n'est pas, comme on pourrait le croire, une étude de fortification. L'auteur a employé ici la méthode qu'il avait suivie pour les trois volumes qu'il a intitulés : *Méthodes de guerre actuelle et du commencement du XIXe siècle*. Il n'y a pas d'officier en France, sauf peut-être le général Thoumas, qui ait autant lu que le général Pier-

ron, et l'un et l'autre ont le mérite, non pas seulement de lire beaucoup, mais de savoir lire, de lire de façon à s'instruire et à instruire les autres. Il n'est pas de lecture qui ne laisse chez eux de trace. Tout livre lu est annoté, commenté, découpé, de façon à en extraire la moelle, cette « quinte essence » dont parlait Montaigne. Et, à propos de la défense des frontières de la France, M. le général Pierron, après avoir lu tout ce qui avait trait à son sujet, a réuni en un gros volume les pages qu'il a ainsi extraites d'une foule considérable d'écrivains militaires, politiques ou diplomatiques, et il nous met sous les yeux, coordonnés et amalgamés, ces avis de centaines d'auteurs différents. A vrai dire, cet amalgame ne constitue pas un corps de doctrine nettement défini, et après avoir lu cette série nombreuse de documents curieux, il ne se présente point à l'esprit de conclusion bien franche ; mais l'auteur a moins voulu, dans ce livre, trancher nettement la question de la défense de nos frontières que donner sur le sujet tous les documents publiés, épars en une multitude de rapports peu ou point connus, et de mettre ainsi à même les ingénieurs de prendre un parti en meilleure connaissance de cause. Sous ce rapport, le livre est extrêmement précieux, nous dirons extrêmement curieux et intéressant. Le premier volume, le seul qui ait paru jusqu'ici, comprend l'étude de la frontière des Pyrénées et celle de la frontière allemande. Dans la première, nous regrettons de ne pas trouver quelques-uns des très curieux mémoires publiés au XVIIe siècle sur les divers plans de campagne à adopter pour la France dans une guerre contre l'Espagne. On rencontre, dans beaucoup, des idées qui n'ont pas vieilli et des propositions qui seraient tout à fait de mise aujourd'hui : nous prenons la liberté de signaler cette petite lacune au savant écrivain militaire. En ce qui concerne la deuxième partie du volume, la défense de la frontière franco-allemande, le général Pierron a résumé ses idées sur la matière en quelques pages où apparaît la pensée personnelle de l'écrivain. Le général Pierron ne croit pas à une attaque de l'Allemagne par la Belgique, par la raison qu'en outre des difficultés internationales qui pourraient résulter pour notre adversaire d'une violation du sol belge, l'armée allemande aurait, si elle choisissait cette voie, 421 kilomètres à parcourir pour atteindre Paris, alors qu'elle en aurait seulement 316 en partant de Metz. — L'écrivain étudie ensuite quelle doit être la ligne de défense mobile occupée par notre armée et l'établit sur le front Épinal, Chaumont, Reims et Mézières. Puis, envisageant les diverses hypothèses qui pourront se présenter le lendemain de la première bataille, il les résout tant dans le sens de la poursuite que dans celui de la retraite. Le rôle du généralissime français est tout tracé, écrit le général Pierron : traîner la lutte en longueur au début, sur la frontière allemande, en détruisant les voies de communication et en couvrant de retranchements les cours d'eau successifs entre la frontière et la Seine, sans en-

gager prématurément nos masses dans une bataille décisive. Temporiser, dût-on rétrograder jusque derrière la Loire et le Morvan, jusqu'à ce que les armées russes entrent vigoureusement en action et forcent l'adversaire commun à se dégarnir sur la frontière française pour faire face des deux côtés : le moment sera venu alors de passer résolument à l'offensive.

2. — Avec le livre du colonel Maillard, *Éléments de la guerre*, nous passons du domaine de la stratégie dans celui de la tactique ; non pas de cette tactique étroite, qui n'est qu'une amplification des règlements, mais de la tactique du champ de bataille, celle qui fait mouvoir les masses pour le combat et les agence pour la lutte. Ce premier volume comprend les marches, le stationnement, le service de sûreté ; il est probable que le tome second aura trait au combat. L'éminent professeur à l'école supérieure de guerre a pris pour épigraphe cette maxime de Napoléon : « La victoire est aux armées qui manœuvrent, » et il la développe avec une netteté d'exposition, une connaissance de l'histoire militaire, qui font véritablement de cet ouvrage le plus intéressant des traités techniques. Et nous avons été bien heureux de voir un écrivain de la valeur du colonel Maillard affirmer avec son autorité ce principe que nous défendions naguère ici même, à savoir qu'en dépit de la poudre sans fumée, du perfectionnement des armes à feu, des bases nouvelles qui régissent l'organisation des troupes, « les principes régulateurs de la conduite des armées n'ont pas varié. » Et, effectivement, est-ce que Napoléon, qui connaissait la puissance du feu et qui savait s'en servir, n'a pas puisé chez les anciens les principes qu'il a appliqués ? Qu'a-t-il fait autre chose qu'exposer dans une éloquente synthèse les campagnes d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Gustave-Adolphe, de Turenne, de Frédéric II, donnant l'exemple que tous ces capitaines illustres ont dirigé leurs opérations d'après les mêmes principes : « Tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point, se porter rapidement sur les points importants, s'en rapporter aux moyens moraux. » Ces principes sont indépendants du temps et de l'armement. En effet, quelles que soient les circonstances, la dispersion de forces ne peut engendrer que la faiblesse et la vulnérabilité ; la rapidité est une des formes de l'énergie : elle seule frappe et surprend ; quant aux moyens moraux, ils sont éternels et dérivent de la nature de l'homme. Développant ces idées, le colonel Maillard détermine six bases ou principes principaux qui règlent, au XIXe siècle, la conduite des armées : 1° discerner le point important ; 2° prendre la résolution de marcher sur ce point ; 3° choisir la direction qui y mènera ; 4° s'y porter rapidement ; 5° éviter la vulnérabilité ; 6° assurer la réunion des forces au moment voulu et au point important. Ce sont, en somme, les principes qu'affirmait, au commencement du siècle, Napoléon Ier, et ce serait bien le cas de citer le fameux

adage suivant lequel il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Dans le plan d'opérations contre la France élaboré en 1867 par le grand état-major prussien, on trouve des phrases comme celles-ci : « L'idée maîtresse était qu'il fallait attaquer l'ennemi où qu'on le trouvât. » Mais, déjà en 1806, Napoléon écrivait à Lannes : « L'art est aujourd'hui d'attaquer tout ce qu'on rencontre. » Moltke ajoutait : « Tenir les forces massées de telle sorte qu'on puisse attaquer l'ennemi en disposant de la supériorité numérique; » Napoléon avait écrit avant lui : « Tout le secret de la guerre consiste à se diviser pour vivre et à se rassembler pour combattre. » Voilà les principes, bien nôtres, que nous avions oubliés en 1870, dont l'oubli nous fut fatal, d'autant plus fatal que l'ennemi, lui, après nous les avoir empruntés, les conservait précieusement en mémoire, principes que le colonel Maillard nous remet devant les yeux et que nous serions désormais impardonnables de ne pas suivre. Ce premier volume est plein d'intérêt, d'enseignements. Bien que la guerre y soit considérée dans ses problèmes les plus élevés, il se lit couramment, sans efforts, et demeure par là même aussi bien à la portée des militaires que des gens qui ne sont pas du métier proprement dit. Il indique à tous comment se fait, comment doit se faire la guerre aujourd'hui; sa portée est considérable : il est un de ces ouvrages qui marquent, dans une littérature, en dehors de leur sphère spéciale.

3. — A un degré inférieur du précédent travail, mais pas bien loin, se placent les deux volumes du colonel Langlois sur *l'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*. L'artillerie, qui fut longtemps un hors-d'œuvre parmi les combattants, a fait un chemin considérable depuis Gribeauval et elle a une tendance à s'attribuer aujourd'hui une part prépondérante dans la bataille. Sans tomber dans cette exagération, il y a lieu d'affirmer que l'artillerie, en raison de ses progrès récents, est devenue un élément d'importance capitale dans la guerre et qu'il convient au plus haut point de l'employer d'après des principes judicieux et fixes. Mais faut-il attendre, pour choisir des principes, que la guerre les ait consacrés? Oui, en ce sens que la guerre d'hier doit suggérer des motifs pour établir la tactique de demain; mais aujourd'hui surtout, avec les progrès constants, rapides, effectués dans l'armement, le matériel de toute sorte dont disposent les armées, ne pas chercher à découvrir, dès le temps de paix, les modifications à la tactique d'hier qui deviendront décisives dans la bataille de demain, serait agir d'une façon erronée en sacrifiant aux lois d'une expérience aveugle celles d'une logique rationnelle et éclairée. La tactique, écrit à ce sujet le colonel Langlois, ne s'improvise pas au cours de la guerre, elle se prépare de longue main par une instruction poussée dans un sens parfaitement déterminé; le jour de la bataille, les troupes exécuteront ce qu'on leur aura enseigné; il ne sera plus temps de leur enseigner autre chose. On doit donc arri-

ver devant l'ennemi avec une tactique ferme, connue de tous, appliquée par tous sans hésitation. Le travail du colonel Langlois comprend six parties qui résument très heureusement la situation et le rôle de l'artillerie dans la guerre contemporaine. L'écrivain étudie d'abord les moyens d'action et les effets de l'artillerie de campagne actuelle, et il étaie ses raisonnements sur quelques faits historiques récents; il passe ensuite au mode d'emploi tactique de l'artillerie à obus à balles, discute l'influence des engins nouveaux, obus-torpille, obus-fougasse, *spreng-granaten*, etc., développe le rôle de l'artillerie dans le combat des unités isolées, et termine par l'étude de la préparation de l'artillerie à la guerre. Comme le livre du colonel Maillard, l'ouvrage du colonel Langlois, malgré sa spécialité, est d'une lecture facile, abordable à tous, rempli de données intéressantes, de renseignements peu connus qui, pour bien des gens, seront autant de révélations. Sa lecture s'impose à tous les militaires et se recommande à quiconque veut avoir une idée de l'emploi de l'artillerie dans la guerre moderne.

4. — C'est encore de la tactique que nous voyons traitée par M. P. P. dans son travail intitulé : *Solutions de douze sujets tactiques donnés aux examens d'entrée à l'École supérieure de guerre*. L'ouvrage, d'une envergure modeste, est plein d'utilité. Sans doute il a été écrit uniquement pour les officiers de l'armée, mais, en dehors même des candidats à l'École de guerre, les lieutenants et capitaines proposés pour l'avancement y trouveront des indications pour la rédaction de leur composition militaire.

5. — Est-il vraiment nécessaire de changer le règlement actuel des manœuvres de l'infanterie? Nous ne le croyons pas. Assurément, il peut y avoir, dans la théorie actuelle, quelques principes que la poudre sans fumée a modifiés; mais, de là à jeter le règlement de 1889 aux orties, il y a loin. Les études du général Clément sur la poudre Vieille et les très remarquables considérations du général Philebert sur les manœuvres de 1889, ne concluent pas dans un sens aussi radical que l'insinue l'auteur du petit traité intitulé : *Ce que doit être le nouveau règlement des manœuvres de l'infanterie française*. Et en fait de règlements nous sommes de l'avis du général Dragomiroff que : « Tous les règlements sont bons, quand on sait les appliquer judicieusement. » Nous avons constaté plus haut que telle était aussi l'opinion du colonel Maillard. Bien que nous ne partagions pas la manière de voir développée dans la brochure dont nous inscrivons ici le titre, nous n'en recommandons pas moins sa lecture aux officiers, comme étant l'œuvre d'un écrivain consciencieux, qui nous paraît seulement avoir dépassé un but excellent.

6. — Le colonel Ortus dans sa brochure : *Lebel contre Mannlicher et Vetterli*, étudie, comme l'écrivain anonyme que nous venons de voir,

quelles sont les modifications à apporter aux règlements sur le tir depuis que l'adoption d'une arme à petit calibre est devenue générale dans les armées européennes. La compétence de l'auteur lui a suggéré des arguments dont tous nos officiers feront bien de tenir compte, mais nous rappelons ici ce que nous disions à propos d'un livre précédent : « Modifions le moins possible le fond de nos règlements; sachons les adapter aux exigences d'une tactique nouvelle. » La partie inattaquable de cette brochure est la comparaison entre les trois fusils français, austro-allemand et italien : elle est consolante pour nous, puisqu'elle nous démontre la supériorité de l'arme dont est dotée notre infanterie. Petit livre sur une question toute spéciale, mais d'un intérêt très réel, écrit avec une grande compétence et une possession absolue du sujet.

7. — Beaucoup moins instructif est le volume du comte de Coligny sur la façon de faire soutenir la cavalerie par des fantassins. La plupart des citations de l'auteur nous paraissent caduques. Comme nous le disions avec le colonel Maillard, Napoléon a appliqué les principes d'Alexandre et de César, mais vouloir emprunter à Agésilas et à Xantippe des procédés de détail qui avaient jadis leur valeur, nous paraîtrait une résurrection dangereuse dans la tactique moderne. Le général de Gallifet est, on le sait, l'adversaire acharné d'une façon de faire qui enlèverait sa mobilité et son indépendance à la cavalerie pour arriver à un résultat douteux : nous sommes entièrement de son avis.

8. — Avec le livre du commandant Grandin, *les Prussiens en France en 1792*, nous quittons le domaine de la tactique pure pour entrer dans celui de l'histoire militaire. Longwy, Verdun, Thionville, Valmy, telles sont les grandes divisions du travail, cadres distincts dans lesquels un soldat, qui est un écrivain de talent, nous montre, à côté des premiers faits de guerre qui marquèrent les débuts de la Révolution, les erreurs, les cruautés, les infamies de divers genres dont nos succès aux frontières ne parvinrent pas à atténuer l'horreur. Ces pages sont écrites dans un esprit chrétien très remarquable et un souffle de patriotisme vivifiant les anime. Ouvrage à répandre et que nous recommandons spécialement pour la jeunesse, qu'il instruira, moralisera et intéressera tout à la fois.

9. — *Le Général Marceau* a été l'objet de bien des notices, et dans aucune nous n'avons trouvé jusqu'ici un portrait fidèle de ce jeune général qui mourut assez tôt pour qu'on ne sache jamais s'il devait être un véritable homme de guerre ou seulement un soldat heureux. La nouvelle biographie de M. Noël Parfait est un résumé de tout ce qui a été écrit sur Marceau, complété par la publication de diverses pièces inédites. Il est regrettable qu'en voulant faire de son héros le champion d'un parti, l'auteur tombe souvent dans une partialité évidente.

10. — Moins connu du grand public que Marceau, Lassalle jouit dans

l'armée, et spécialement dans la cavalerie française, d'une réputation non moins bien établie. Sa vie militaire, si courte et si glorieusement remplie, ses actes extraordinaires de vigueur, son audace toujours couronnée de succès, sa mort en plein triomphe, à l'âge de trentre-quatre ans, en conduisant les dernières charges qui devaient décider la victoire de Wagram, ont entouré sa mémoire d'un prestige sans égal. Il fallait donc s'attendre à voir les biographes s'arrêter de préférence sur une figure aussi en vue, aussi facile à mettre en relief. Cependant le héros de Stettin était encore à attendre l'écrivain qui fît nettement ressortir devant la postérité ses traits accentués, quand M. Robinet de Cléry est venu combler une véritable lacune dans notre histoire militaire en publiant l'étude dont nous donnons ici le titre. La nouvelle biographie de Lasalle, bourrée de documents, la plupart inédits, est une étude plus littéraire que militaire, mais elle trace du héros un portrait original et ressemblant, plus ressemblant que ne l'avaient été tous les précédents. Nous recommandons ce livre non seulement aux officiers de cavalerie, aux bibliothèques régimentaires, mais à tous ceux qui veulent connaître l'une des physionomies les plus sympathiques des guerres du premier Empire.

11. — Le *Journal du canonnier Bricard* appartient à cette catégorie de Mémoires, Mémoires de soldats, dont M. Lorédan Larchey a entrepris la publication et dans laquelle il nous a donné déjà les *Récits des captifs de Baylen*, les *Cahiers du capitaine Coignet*, enfin le *Journal du sergent Fricasse*. A une époque comme la nôtre, où l'on cherche dans l'histoire les petits côtés, la « petite bête, » des ouvrages du genre de celui-ci doivent avoir et obtiennent effectivement du succès. Certaines gens pensent qu'en d'autres temps des livres comme celui-là seraient lus sans intérêt. Il faut pourtant reconnaître que sous ces remarques un peu vulgaires, dans ces détails qui frisent souvent la trivialité, il y a parfois de véritables enseignements. Ces sergents à quatre brisques, qui eussent été souvent bien empêchés d'écrire leur nom sans faute d'orthographe, étaient parfois de grands philosophes. Et puis, en histoire, souvent un détail infime peut expliquer un gros événement, et c'est dans les souvenirs de ces humbles, qui ne pouvaient comprendre, qui ne voyaient que des détails, qu'on rencontre ces futilités grosses souvent de révélations. Le *Journal du canonnier Bricard* est donc un livre intéressant, d'une lecture non pas seulement attrayante, mais instructive aussi et par moments très empoignante. Il faut bien reconnaître cependant qu'il y a çà et là des détails qui empêchent de le mettre aux mains des jeunes gens; mais l'historien et le moraliste le parcourront avec plaisir et profit.

12. — De Bricard au général Herbé il y a un grand pas. L'un raconte en soldat qui ne voit guère au delà de ce qui se passe à côté de sa file,

l'autre écrit en officier qui comprend non seulement les choses, mais les causes de bien des évènements. *Français et Russes en Crimée* sont le récit vécu de cette campagne d'Orient qui, sinon au point de vue de la conduite des opérations, tout au moins au point de vue des qualités natives de notre soldat, demeurera une des plus belles pages de notre histoire militaire. On y suit non seulement les détails militaires de cette lutte acharnée dans laquelle deux peuples faits pour s'apprécier et s'aimer furent lancés l'un contre l'autre par les hasards d'une politique d'aventure, mais les mille péripéties de cette longue période de souffrances qu'eut à supporter notre armée pour faire le jeu de nos bons ennemis les Anglais contre nos alliés naturels. — L'ouvrage, semé d'anecdotes, de confidences intimes (ce sont les lettres du général Herbé, alors capitaine, à ses parents), est d'un intérêt très vivant, empreint d'un chaud patriotisme et rempli de ces pensées morales qui se trouvent toujours sous la plume d'un homme de cœur.

13. — *La Bataille de Lissa*, que M. Falk, le grand éditeur militaire de Bruxelles, vient de publier à part, est un extrait des *Luttes de l'Autriche en 1866*, dont trois volumes, si nous ne nous abusons, ont paru déjà il y a quelques années. Ce récit officiel renferme une série de faits peu connus sur la grande victoire de l'amiral Tegetthoff. Cet anéantissement de la flotte cuirassée italienne par quelques mauvais navires en bois intrépidement commandés est un exemple qu'en dépit des perfectionnements matériels apportés aux engins militaires, les qualités morales conserveront toujours leur suprématie et leur prépondérance sur le champ de bataille.

14. — Ces qualités morales, — si le maréchal Bazaine les avait possédées en 1870, — eussent contre-balancé sans doute l'écrasante supériorité qu'avaient sur nous les Allemands dans cette guerre maudite. Mais que pouvait faire notre vaillante armée, dans la pénurie où elle se trouvait d'hommes, de canons, de matériel, d'éléments de succès de toute sorte, alors qu'elle était commandée par le chef fatal chez qui l'absence de toutes qualités militaires n'était pas compensée par cette qualité indispensable à un général d'armée : le caractère ? Les *Souvenirs du général Jarras*, rédigés un peu comme un plaidoyer personnel, n'en contiennent pas moins de nouvelles charges écrasantes contre l'ancien commandant en chef de l'armée du Rhin, charges d'autant plus lourdes que le livre est écrit avec une grande modération et une entière possession de soi. Quand le général Jarras fut appelé en 1870 auprès du maréchal Bazaine, il n'était point un inconnu dans l'armée, et sa notoriété comme officier d'état-major méritait mieux que l'éloignement systématique dans lequel le tint volontairement son nouveau chef pendant toute la campagne. A la guerre, le succès ne peut être obtenu qu'à la condition d'une union intime entre le généralissime qui dirige et le chef d'état-major

qui règle les conditions d'exécution. Il n'est pas possible que le second ne soit pas mis entièrement au courant des projets du premier, ou, dans le cas contraire, l'issue des opérations s'en ressent forcément. Mais cette intimité n'est possible qu'avec un chef pénétré de ses devoirs, uniquement occupé de la pensée de vaincre, seulement adonné aux préoccupations militaires de la mise en œuvre des forces qu'il commande. Telle n'était pas évidemment la situation du maréchal Bazaine. Notoirement inférieur, au point de vue militaire, à la tâche écrasante qu'il avait assumée, il lui déplaisait d'avoir un témoin journalier de ses faiblesses, et, dès le commencement de septembre, des projets bientôt criminels qu'il méditait. Il s'isola donc, cherchant perfidement à associer à ses faiblesses des hommes de cœur qui ne soupçonnaient, qui n'osaient soupçonner l'abîme vers lequel on les entraînait. Les *Souvenirs du général Jarras* n'éclairent pas d'un jour entièrement nouveau cette désastreuse campagne de 1870, mais ils grandissent les regrets qu'on éprouvait déjà en voyant qu'avec un autre chef nous eussions pu, à diverses reprises, ressaisir la victoire. L'écrivain s'est borné à dire ce qu'il avait vu personnellement; mais bien que, comme nous le disions tout à l'heure, il n'ait pas été tenu par le maréchal à la place qu'il eût dû occuper, il a eu connaissance mieux encore de bien des choses dont le récit est pénible à entendre pour un Français. L'ouvrage, nous l'avons dit déjà, est écrit avec une impartialité, une modération, un accent de vérité, qui lui devront une place marquée dans la bibliographie militaire de la guerre de 1870.

15, 16. — *L'Heure suprême à Sedan*, de M. l'abbé Lanusse, et les *Charges héroïques*, de M. Gustave Bastard, sont consacrés tous deux au récit de ces grands chocs de cavalerie dans lesquels, suivant l'expression du sympathique aumônier de Saint-Cyr, « les soldats de Margueritte, de Gallifet, de Bauffremont, de Dalincourt, arrivés au paroxysme du courage, de la fièvre de mourir.... voulurent au moins sauver l'honneur. » L'un et l'autre de ces écrivains se sont fait connaître déjà par des livres consacrés à notre brave armée : leurs deux dernières productions ne sont point inférieures aux précédentes. Les *Charges héroïques*, de Georges Bastard, écrites par un chasseur d'Afrique, contiennent une foule de ces faits inédits, de ces faits que seul un soldat dans le rang peut voir et noter, faits dédaignés par les historiens proprement dits, mais qui n'en ont pas moins leur portée, leur intérêt et leur enseignement. Ces deux ouvrages sont l'un et l'autre excellents : le premier plus général, le second plus technique, plus militaire, écrit en un style pittoresque qui en rend la lecture infiniment attachante.

17. — Les *Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870*, publiés par M. Théodore Fontane, un de ces Prussiens d'origine française

chez lesquels on trouve un sentiment de gallophobie d'autant plus outré qu'il s'y mêle la honte mal dissimulée de la trahison, est un récit qui a pu avoir du succès en Prusse, mais qui sera accueilli en France sans doute avec froideur. Ce journaliste, qui profite de l'invasion de son ancienne patrie pour venir la visiter en amateur, le cigare aux lèvres et une fleur à la boutonnière, ne nous est nullement sympathique. Il a été fait prisonnier, considéré comme espion, légèrement malmené; nous ne le plaignons pas. Autant nous avons de respect pour le prisonnier de guerre qui est pris sur le champ de bataille, les armes à la main, autant nous nous sentons froid vis-à-vis de ce voyageur d'origine douteuse qui cherche à nous apitoyer sur ce qu'il appelle ses malheurs. Que M. Théodore Fontane se contente de la gloire littéraire qu'il a pu acquérir parmi ses nouveaux compatriotes : son talent, s'il en a, est aujourd'hui trop germanisé pour que nous l'appréciions en France.

18. — Si nous sommes un peu sévère pour le livre de M. Fontane, nous serons plus indulgent pour les *Études de guerre* du général Verdy du Vernois, — un ancien Français, lui aussi; mais celui-là, du moins, nous l'avons trouvé luttant contre nous en 1870, les armes à la main. C'est un adversaire déclaré : aussi sommes-nous heureux de signaler cette publication, dont M. le capitaine Monet, le studieux et brillant officier de l'état-major du 3e corps, vient de nous donner une traduction à la fois élégante et fidèle. Il est certain que si l'étude des guerres passées constitue le meilleur cours de science militaire possible, c'est surtout celle des campagnes récentes qui nous fournit des exemples salutaires. De plus, pour que cette étude soit réellement profitable, il faut qu'elle soit minutieuse, très détaillée, et c'est là un mérite que ne saurait offrir une histoire d'ensemble, embrassât-elle autant de volumes que la relation du grand état-major prussien. — Le général von Verdy du Vernois, ancien ministre de la guerre, était tout à fait en situation d'écrire ce livre sur les débuts de la guerre de 1870, et son travail, extrêmement intéressant, est également une œuvre pleine d'enseignements. Effectivement, l'éminent écrivain militaire ne se contente pas d'exposer les faits avec une clarté et une précision qui sont les premières qualités d'un livre de tactique : il étudie aussi les faits, les compare, les juge et en fait ressortir l'enseignement avec une logique très sûre. Au point de vue militaire, les remarques dont nous pourrons tirer profit pour notre instruction tactique sont nombreuses. Ainsi, par exemple, le général du Vernois remarque qu'en 1870 nous faisions souvent des reconnaissances avec des forces considérables, quand une simple patrouille aurait suffi pour atteindre le même but. Évidemment, si la pensée du chef français était de faire faire une marche d'entraînement à sa troupe, il n'y a rien à dire à son système ; mais si son but était de « reconnaître, » il était inopportun de se livrer

à un déploiement de forces excessif, de se servir d'une troupe considérable qui ne pouvait cacher aucun de ses mouvements à l'ennemi, et qui la fatiguait inutilement sans mieux voir qu'une escouade. Pleines d'enseignement aussi sont les remarques à propos de la circonspection avec laquelle un général en chef doit accueillir les divers renseignements qui lui sont adressés sur la position et les mouvements présumés de l'ennemi, sur la nécessité de corroborer ces renseignements par des avis recueillis de sources diverses, sur l'utilité de les comparer avant de prendre une décision. La prudence, en ces circonstances, n'est pas de l'irrésolution, et les minutes alors employées en plus sont généralement rattrapées par la plus grande somme de résultats obtenus. Le général von Verdy, avec une impartialité dans laquelle nous retrouvons le vieux fond du sang français qui coule dans ses veines, ne signale pas seulement les fautes que nous avons commises en 1870, il met également en lumière celles de l'armée allemande et ne lui marchande pas les critiques. Cette façon d'agir donne une autorité nouvelle à ses assertions. En somme, les deux fascicules des *Études de guerre*, que publie la librairie Westhausser, méritent d'être accueillis avec une faveur particulière par nos officiers, auxquels ils s'adressent spécialement. Dans la masse des hors-d'œuvre militaires qui sont journellement publiés, ces deux volumes surnagent comme un travail essentiellement pratique et utile.

19, 20, 21. — Les ouvrages que nous venons d'étudier sont consacrés à des épisodes militaires dans lesquels la plupart des écrivains ont été acteurs. Avec la *Guerre franco-allemande de 1870-1871*, le *Précis historique des campagnes modernes*, l'*Étude sommaire des campagnes d'un siècle* (1813 à 1877), nous revenons à des ouvrages didactiques dans lesquels M. le capitaine Romagny, ancien professeur d'histoire à Saint-Maixent, a essayé d'exposer sommairement les événements des grandes campagnes contemporaines et d'en extraire les enseignements militaires qui en découlent.

La *Guerre franco-allemande de 1870-1871* est un récit sobre, concis, clair, un sommaire suffisamment étoffé que liront avec plaisir les jeunes gens qui voudront se rendre compte de ce que fut la guerre de 1870, et qui n'ont ni le loisir ni le courage de parcourir de volumineux ouvrages comme le récit du grand état-major allemand, ou même les quatre volumes du colonel Lecomte. Le capitaine Romagny déclare n'avoir pas voulu s'ingénier à contester nos défaites, à dissimuler nos défaillances, ni à flatter hors de propos l'amour-propre national, et il en donne une raison fort juste. Contester, dit-il, l'étendue du désastre ou déprécier sans raison le vainqueur, serait peu nous estimer et mal nous juger en présence d'un traité aussi dur que celui de Francfort. Le capitaine n'est ni doctrinal, ni apologétique, ni agressif. Il s'attache

à des faits notoirement authentiques, il en recherche les causes ou les origines, en étudie le développement, constate le résultat et déduit l'enseignement à tirer des leçons subies, tout cela sans se soucier de ménager ou d'aduler les personnes quelconques mises en jeu. Et il a raison. L'intérêt supérieur de la patrie doit primer tous les autres. Les *Sujets de réflexion* dont l'écrivain a fait suivre chaque chapitre, et qui ne sont autre chose que le résumé des enseignements contenus dans les événements qu'il vient de raconter, faciliteront aux jeunes officiers et à tous les lecteurs en général la lecture de l'ouvrage, en leur mettant sous les yeux, nettement souligné, ce qu'ils doivent retenir de leur lecture.

Le *Précis historique des campagnes modernes* est un résumé des campagnes principales de 1648 jusqu'à nos jours, qui serait trop écourté pour étudier, même sommairement, les événements, mais qui servira d'utile mémento à des candidats, la veille d'un examen sur l'histoire militaire. A ce titre, cet ouvrage rendra de véritables services. — Quant aux six petits volumes qu'a consacrés M. Romagny aux campagnes de 1813 à 1877 et qu'il a réunis sous le titre général d'*Étude sommaire des campagnes d'un siècle*, ils ont été écrits dans le même esprit et dans la même méthode que la *Guerre de 1870-1871*, méthode à la fois démonstrative et didactique, suivant laquelle le maître, après avoir exposé les faits, en extrait les enseignements.

Les trois ouvrages que nous venons d'étudier ont été écrits spécialement pour les sous-officiers candidats aux écoles militaires; mais ils feraient très bonne figure entre les mains des élèves de nos collèges divers et entre celles de bien des gens curieux de connaître notre histoire militaire.

22. — L'histoire militaire, nous venons de le dire, nous fournit les principes qui nous permettront de former des officiers manœuvriers, de faire la guerre d'une façon logique et en mettant à profit les leçons de l'expérience. Elle nous apprend en outre à connaître les hommes qui ont brillé aux armées par ces qualités morales qui ont une si grande influence sur les événements : elle nous les fait aimer, elle nous invite à les imiter. A ce sujet, nous ne saurions trop recommander le livre du général Thoumas : *Les Vertus guerrières*. Ce n'est point là un aride traité de morale; une exposition théorique des vertus que doit posséder le soldat pour être véritablement un serviteur exemplaire de Dieu et de la patrie. M. le général Thoumas procède autrement. Grâce à son immense lecture, grâce à une mémoire étonnante, l'auteur des *Transformations de l'armée française* met sous les yeux du lecteur des vertus pratiquées, et conclut que puisque nos pères nous ont donné de tels exemples, leurs fils sont capables de les imiter. Il ne nous faut pour cela que du bon vouloir, une forte éducation ; nous ajouterons une éducation

chrétienne. L'ouvrage est bourré d'exemples ; à vrai dire, ce n'est guère qu'une réunion d'exemples d'un haut intérêt, d'un puissant enseignement. C'est en montrant à nos enfants l'audace d'un Lassalle et d'un Lecourbe, le dévouement du sapeur Vallée au siège de Dantzig, du grenadier Guillemain, du canonnier Levillain au siège de Sébastopol, l'héroïsme d'Éblé à la Bérésina, de Barbenègre à Huningue, etc., etc., que nos enfants apprendront, bien mieux que de toute autre façon, de quelle manière un soldat doit être audacieux, dévoué, héroïque. — Livre à propager.

23. — La quatrième série des *Causeries militaires* du général Thoumas sera, comme les précédentes, accueillie avec faveur. Cette histoire militaire, par chapitres détachés qui n'ont entre eux souvent aucun rapport, est d'une lecture facile : c'est l'instruction à petite dose, coupée par tranches, la seule que puisse prendre une grande partie de la société affairée de notre époque. Nombre de ces articles sont des bibliographies de livres parus récemment; mais tout est bon au général pour mettre en lumière une science d'historien et un talent d'écrivain très personnels et très remarquables.

24. — D'une portée moindre, mais ayant bien aussi sa valeur morale, est le livre du capitaine Choppin : *Trente ans de la vie militaire*. A une époque où la vie militaire n'est plus guère décrite que par d'anciens engagés conditionnels, le volume du capitaine Choppin sera lu avec intérêt et profit, comme une œuvre consciencieuse et véritablement vécue. L'auteur, un type de soldat au plus juste sens du mot, a vu certainement les mauvais côtés du métier, et il a été payé lui-même pour savoir que l'avancement n'est pas toujours donné au vrai mérite ; n'importe, il n'a pas voulu voir les misères d'une carrière qui en enferme de grandes; il n'a pensé qu'aux journées joyeuses ou aux journées tristes que coloraient néanmoins de leur reflet glorieux ces vertus du soldat qu'on appelle le désintéressement, la discipline, l'endurance. Écrit avec verve, en troupier autant qu'en homme du métier, ce petit livre est, dans sa forme humoristique, un véritable traité de morale militaire; nous voudrions le voir répandu, mis aux mains de notre jeunesse. Nos futurs soldats verraient là que nos *sous-offs* ne sont guère ceux que nous a dépeints, dans un livre tristement célèbre, un pamphlétaire qui avait voulu n'envisager dans nos modestes et vaillants sous-officiers que des souteneurs et de vulgaires escrocs.

25. — Après les moralistes à barbe blanche, passons aux moralistes sans barbe. Le droit de donner des conseils est généralement l'apanage de la vieillesse, et telle maxime n'a souvent de mérite que pour avoir été prononcée par une bouche édentée. Il faut pourtant convenir que l'expérience ne s'acquiert pas toujours avec le nombre des années, et que l'observation, la gravité, se montrent souvent à un degré supérieur

chez des hommes que leur âge ferait plutôt ranger parmi les élèves que parmi les maîtres. Cette réflexion nous vient à l'esprit en tournant le dernier feuillet d'un petit livre, modeste dans sa forme, mais d'une portée très élevée, qu'un jeune officier de notre armée vient de publier à l'adresse de ses frères d'armes. L'auteur, qui porte un nom dont le souvenir est encore tout vivant dans l'armée, s'adresse à cette classe de jeunes hommes auxquels les nécessités de la vie, plus encore que leur mérite, font attribuer au bout de six mois, d'un an de service, les galons de caporal ou de sergent, de brigadier ou de maréchal des logis, avant, bien souvent, qu'une éducation convenable ait pu les élever moralement à la hauteur de leurs fonctions. L'écrivain leur dit ce qu'ils doivent être ; il leur montre comment un chef doit imposer son autorité, donner l'exemple, conserver toujours devant ses subordonnés une attitude irréprochable ; il leur indique la façon d'inspirer la confiance, le moyen de faire preuve d'une réelle supériorité intellectuelle ou morale ; il leur enseigne dans quel sens on doit entendre la fermeté, la paternité ; il leur fait sentir la nécessité d'étudier le caractère du soldat ; il leur fait comprendre ce qu'est le droit de punir, la manière dont ce droit doit être entendu, pratiqué. Les *Conseils à un jeune gradé*, du lieutenant de Cissey, s'adressent à des sous-officiers, mais leur portée va beaucoup plus loin. Il y a dans ces quelques pages un traité de morale qui sera lu avec fruit par quiconque détient, dans l'armée, une parcelle quelconque d'autorité ; car la morale est essentiellement une et il n'y en a pas de spéciale suivant le nombre des galons. Il serait utile que ce catéchisme franchît les limites de la caserne : il ferait bonne figure dans nos établissements scolaires, où trop souvent l'éducation morale est négligée. C'est en entretenant dès le premier âge nos enfants d'idées élevées que nous les préparons à être, à la caserne, de bons soldats, et dans la vie des citoyens honnêtes.

26. — Plus modeste que le livre du lieutenant de Cissey, la petite brochure du capitaine Coquinet, *Traité d'éducation du soldat*, rendra des services à la caserne et dans les écoles primaires où un maître intelligent aura l'idée de les lire à ses élèves. Ces pages, simples d'allure et de forme, sont écrites pour des soldats, des paysans, et l'on y nomme les choses par leur nom. *J'appelle un chat un chat....* C'est bien là le ton qu'il fallait dans un traité de ce genre. Sobres, bourrés de principes excellents, empreints d'un patriotisme éclairé, ces entretiens méritent d'être accueillis avec faveur. Ils rendront des services à plus d'un capitaine pour cette éducation morale sur la nécessité de laquelle le *Service intérieur* n'insiste pas assez.

27. — *L'Armée française à travers les âges*, de M. Jablonsky, peut être, par un côté, rapproché des quatre derniers ouvrages dont nous venons de parler. Si l'écrivain ne s'est pas arrêté à nous retracer la morale dans les

individus, il nous parle de celle qu'enferment les institutions : il nous dépeint le passé qui fit la France grande, pour nous tracer la voie qui lui rendra sa prépondérance dans l'avenir. Nous en voulons un peu à l'auteur de laisser croire que personne avant lui n'avait abordé le sujet qu'il traite, de faire table rase notamment du P. Daniel, d'Audoin et de Boutaric, qu'il a cependant très probablement consultés. Cette réserve faite, nous sommes heureux de dire que son livre est intéressant et qu'il a fait œuvre salutaire et patriotique en le publiant. L'ouvrage de M. Jablonsky se compose de trois gros volumes dans lesquels l'histoire de nos institutions militaires est étudiée consciencieusement depuis l'origine jusqu'à nos jours, avec une abondance de détails peut-être exagérée en ce qui concerne la période contemporaine. L'ouvrage a cet avantage sur ceux que nous citions tout à l'heure — le P. Daniel, Audoin, Boutaric, Montzey, etc. — qu'il les renferme tous et que sa lecture attentive donnera, à quiconque l'aura menée à bonne fin, une idée générale très nette non seulement de notre système militaire depuis les origines, mais de la constitution générale de notre nationalité, puisqu'en somme c'est la puissance militaire qui a été la base de notre organisation sociale. Le livre de M. Jablonsky a nécessité un grand travail, de minutieuses recherches, en dehors des guides qu'il a suivis. Cette étude du passé sera salutaire, puisqu'elle enseignera, par l'exemple, comment doit agir une nation pour être et pour demeurer grande. *L'Armée française à travers les âges* est d'ailleurs écrit avec un amour de la tradition qui fait honneur à M. Jablonsky et qui recommande chaleureusement son livre : « La glorieuse épée de la France, dit l'auteur, s'est forgée dans les temps antiques, et ceux-là sont des ingrats qui, dans la prospérité présente, oublient la source de leur fortune. Or, nos biens les plus chers, à qui les devons-nous, sinon à nos aïeux ? Soyons donc grands par le respect de nos grandes traditions : si nous oublions le passé, nous succomberons sans retour. » L'ouvrage est de ceux que l'on doit vulgariser le plus possible à l'école comme à la caserne. Sa lecture est à la fois intéressante, instructive et fortifiante.

28. — Quittons maintenant le domaine de l'histoire et des grands enseignements qu'elle renferme, pour arriver à une science non moins intéressante, mais, hélas! beaucoup plus aride : l'administration militaire. Dans cette branche, nous citerons tout d'abord le *Manuel d'administration et de comptabilité* de M. Mangin, que vient de publier la librairie Berger-Levrault. La prodigieuse fécondité des bureaux de la guerre fait le désespoir des écrivains militaires qui ont entrepris la rude tâche d'écrire sur l'administration. Le *Beaugé* de 1892 n'est déjà plus au courant, il s'en faut de beaucoup ; il en est de même du *Chabannaud;* jusqu'à quand le manuel du lieutenant Mangin pourra-t-il rendre des services ? Nous n'oserions déterminer, ici, une date quelconque. Il est vrai

qu'il y a, dans ce dernier ouvrage, toute une partie fixe qui prolongera son existence. Il est cependant remarquablement composé, ce manuel : très clairement écrit, bien divisé, d'une consultation facile. Il rendra certainement de grands services dans l'armée, où l'on n'aura plus à acheter nombre de documents souvent très difficiles à trouver. Il doit faire obligatoirement partie de la bibliothèque du sergent-major ou du maréchal des logis chef, du commandant d'escadron, de batterie ou de compagnie. Livre indispensable aux comptables militaires.

29. — Le *Manuel de recrutement* de M. J.-V.-P. Simon traite spécialement de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée et rendra de grands services à bien des gens que l'application de ladite loi rend souvent perplexes. Après une introduction dans laquelle l'auteur expose à grands traits le caractère et le principe du recrutement moderne, M. Simon donne la loi elle-même, avec tous les documents, tableaux, annexes, etc., qui s'y rattachent. Nous regretterons qu'une table analytique méthodique ne facilite pas les recherches dans ce dédale de pièces dont la plupart n'ont avec leur voisine qu'un rapport très éloigné. C'est là une lacune qu'il serait facile de combler, même dans l'édition actuelle, et qui ajouterait un mérite à ceux que possède déjà ce livre utile.

30. — Du même genre que le précédent, mais plus scientifique au point de vue du droit, d'une valeur juridique très supérieure, est l'œuvre de M. Daniel Mérillon, ancien député et secrétaire de la commission de l'armée, actuellement substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris : *Commentaire de la loi militaire du 15 juillet*. Nous répéterions volontiers à propos de cet ouvrage les éloges que nous avons donnés au précédent, en ajoutant qu'il possède cet avantage sur son devancier, que bien des obscurités de la loi du 15 juillet sont, là, très heureusement éclaircies et que sa lecture évite une foule de recherches aussi arides que longues et minutieuses. Qu'on en juge : M. Mérillon a eu l'idée heureuse de faire précéder son livre de tous les décrets, arrêtés, instructions, circulaires ayant trait à la loi qu'il commente, et en comptant ces documents on arrive au chiffre de cinquante et un ! Il faut avoir servi quelque temps dans un état-major, c'est-à-dire s'être trouvé en butte aux sollicitations des multiples catégories d'individus qu'atteint la loi du 15 juillet, pour comprendre combien la majorité de la population demeure ignorante des plus simples principes de législation militaire. Et qu'on ne croie pas rencontrer cette ignorance seulement chez de pauvres maires de village ou des agents subalternes de l'administration. Hélas ! non ; c'est à tous les degrés que l'on trouve des gens ne se doutant ni de leurs obligations personnelles en fait de recrutement ni de celles que leur impose leur situation administrative. Que de lettres reçues dans les corps d'armée ou les divisions, dans les subdivisions territoriales, portant l'en-tête Sénat ou Chambre des députés et contenant

les demandes les plus hétéroclites, les questions les plus baroques! Assurément si tous les gens qui ont besoin de lire le livre de M. Mérillon achetaient cet ouvrage pratique, les presses de Charles-Lavauzelle ne suffiraient pas à contenter tout le monde. Souhaitons pourtant voir répandre cet ouvrage, dont la lecture, grâce aux commentaires, est relativement facile et intéressante.

31. — Avec l'*Agenda de mobilisation* nous passons aux ouvrages purement techniques que l'officier n'est pour ainsi dire pas libre de ne pas posséder. Extrait du *Journal de mobilisation*, l'*Agenda* rappelle au commandant d'unités, résumées et heureusement groupées, les obligations multiples qui lui incomberont le jour où sa compagnie viendra à être mise sur le pied de guerre. Cet agenda comprend deux parties : la première renferme, outre des renseignements généraux, des notes particulières sur la mobilisation du corps et sur celle de l'unité administrative. La seconde partie contient les situations, contrôles et états divers, qui doivent être tenus dès le temps de paix afin de permettre, à n'importe quelle époque, d'effectuer rapidement et sûrement les diverses opérations détaillées dans la première partie.

32 et 33. — L'*Aide-mémoire de l'officier d'infanterie en campagne* et l'*Aide-mémoire de l'officier d'état-major en campagne* sont l'un et l'autre deux manuels excellents que chaque officier devrait posséder (l'un ou l'autre, suivant qu'il est fantassin ou officier d'état-major), car ils contiennent tout ce qu'un gradé doit connaître à la guerre, y compris la tactique du combat. L'*Aide-mémoire de l'officier d'infanterie* a été composé à l'aide de tous les règlements officiels traitant du service; quant à l'*Aide-mémoire de l'officier d'état-major*, c'est, comme on sait, une publication officielle éditée à l'Imprimerie nationale et pour la vente duquel les libraires militaires ne servent que d'intermédiaires. Ces deux volumes constituent à eux seuls une bibliothèque : c'est une mine de documents et de renseignements qu'on rencontre là heureusement condensés et réunis.

34. — Un peu du même genre est, en ce qui concerne les principales armées européennes, l'ouvrage du colonel Rau : *État militaire des principales puissances étrangères au printemps de 1892*. On nous a beaucoup reproché, en 1870, de ne pas connaître l'Allemagne, et le reproche était fondé. Depuis cette époque nous avons compris qu'un des premiers moyens d'être supérieurs à nos ennemis était de n'ignorer rien de ce qui les touche et nous nous sommes mis à les étudier consciencieusement. Des ouvrages comme celui du colonel Rau ont puissamment contribué à cette vulgarisation, qui, on peut l'affirmer, est aujourd'hui très satisfaisante. Écrit à l'aide de documents empruntés au deuxième bureau de l'état-major de l'armée, *l'État militaire des principales puissances étrangères* — aujourd'hui à sa cinquième édition — est un

livre bien informé, suffisamment complet, qui nous donne non seulement la situation militaire de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Belgique, de l'Espagne, de l'Italie, de la Russie, de la Suisse, mais aussi les procédés employés par ces diverses puissances pour constituer leur organisation militaire et la façon dont elles passeraient du pied de paix au pied de guerre, c'est-à-dire leur système de mobilisation et d'organisation d'armées d'opérations.

35. — L'ouvrage que vient de composer sous le titre : *L'Amateur d'équitation*, M. Peyremol, sous-directeur de l'école de dressage de Rochefort-sur-Mer, sera lu avec plaisir et profit non seulement par les gens qui ne font pas de l'équitation un métier, mais aussi par nombre d'officiers. Ce livre n'est point un traité d'équitation mathématique comme celui du commandant Bonnal, ce n'est point non plus un ouvrage élémentaire : il suppose au lecteur quelque connaissance du cheval, il ne lui attribue pas celle d'un écuyer. M. Peyremol a surtout essayé de mettre au jour et d'analyser à fond certaines questions de pratique dont la solution, traitée avec une simplicité voulue, donne à l'ouvrage un cachet particulier d'originalité. Le *travail au trot*, par exemple, qui est la pierre d'achoppement de tous les débutants, a été pour ainsi dire disséqué minutieusement et présenté sous une forme que les élèves apprécieront mieux que personne. *L'Amateur d'équitation* est donc bien un livre original et non point, comme il arrive trop souvent dans ces sortes de traités, une compilation de principes empruntés à tous les grands auteurs hippiques, de Pluvinel au comte d'Aure. M. Peyremol place le débutant en face de la difficulté et lui apprend à la surmonter par tous les moyens qui se trouvent à sa portée. L'ensemble de l'ouvrage constitue un cours rédigé de telle sorte que les répétitions dues aux nombreux renvois du texte ou aux teintes de l'atlas remplacent, pour les cavaliers privés de professeur, les observations qui reviennent si souvent pendant la leçon donnée de vive voix. Livre d'une utilité certaine, surtout quand on se souviendra qu'il n'existe dans la partie que des ouvrages techniques, tels que le cours d'équitation de Saumur, des règlements militaires, et, en fait d'équitation civile, que des travaux traitant de haute école et de dressage, intelligibles seulement pour des gens possédant déjà à fond l'équitation.

36. — L'infanterie de marine est mal connue en France, non pas au point de vue historique, mais sous le rapport législatif, organique et administratif. Il nous souvient de l'ahurissement que causèrent, pendant l'exposition dernière, les tirailleurs sénégalais, annamites ou tonkinois, qui montaient la garde à la porte des palais de nos pays de protectorat, et l'on entendait une foule de gens se demander : « Qu'est-ce que c'est que ces Chinois, armés du fusil Lebel ? » M. de Singly a donc eu une excellente idée de nous faire connaître cette armée coloniale,

qui grandit au fur et à mesure que s'augmentent nos possessions d'outre-mer et qui, non moins intéressante que notre armée continentale, est beaucoup plus curieuse. L'auteur aborde ici toutes les questions relatives au recrutement, aux engagements et rengagements, réserves, relève des troupes, etc. Autant de points très ignorés même des militaires, en France, et qui méritent d'être vulgarisés. Que de jeunes gens avons-nous vus qui, au moment de s'engager dans l'infanterie de marine, auraient bien désiré obtenir quelques renseignements sur le corps objet de leurs désirs, mais qui étaient fort empêchés pour avoir, à ce sujet, le moindre éclaircissement ! Il fallait précédemment, pour avoir ces renseignements, franchir le seuil peu abordable du ministère de la marine, et beaucoup hésitaient. M. de Singly abaisse pour les intéressés une barrière épineuse. L'ouvrage se termine par des appendices historiques, qui le complètent sans lui enlever son caractère administratif spécial.

37. — La colombophilie militaire, à peu près inconnue en France avant la guerre de 1870, s'est développée depuis vingt ans au delà de tout ce que l'on pouvait attendre. Elle a non seulement ses adeptes, ses concours, mais elle possède aussi ses journaux et sa littérature. C'est à cette dernière qu'appartient le petit livre que M. Eugène Caustier, agrégé des sciences naturelles et professeur au lycée Blaise Pascal, vient de publier sous le titre : *Les Pigeons voyageurs et leur emploi à la guerre.* L'ouvrage n'a aucune prétention à l'originalité. L'auteur s'est borné à résumer des renseignements empruntés çà et là à Dupuy de Podio, à Gobin, à La Perre de Roo, et aux autres colombophiles-écrivains, qui ont publié des travaux originaux sur la matière. Dans son chapitre sur les colombiers militaires, nous signalerons une erreur regrettable. M. Caustier affirme qu'après 1870 le gouvernement ne songeait nullement à installer un colombier militaire et que ce fut seulement en *1877* que M. La Perre de Roo, un Belge, « parvint, avec des peines infinies, à faire accepter le don patriotique et superbe de quatre cents pigeons, provenant de colombiers célèbres.... Le grand triomphe de M. La Perre de Roo eut pour conséquence la construction *en 1878*.... d'un premier colombier modèle.... C'est ALORS qu'on organisa, sous la direction du génie militaire, des colombiers militaires dans toutes les places fortes du Nord et de l'Est. » Il n'est pas permis d'ignorer, quand on écrit sur les colombiers militaires, que la première « instruction pour l'installation des colombiers militaires » date du 15 octobre 1875 et qu'elle fut suivie d'abord, le 5 avril 1876, de l' « instruction sommaire à l'usage des directeurs et des gardiens de colombiers militaires, » puis de la circulaire du 1er mai 1876. Quand M. La Perre de Roo offrit ses pigeons en 1877, c'était donc lui qui retardait et non pas nous. Signalons encore plusieurs petites erreurs de M. Caustier dans les

réseaux des colombiers militaires de l'Europe. C'est ainsi qu'il ne parle pas du colombier de Sébastopol, créé en 1889, si nos souvenirs sont exacts. De même en Portugal, le colombier de *Vedra-Novas* doit être celui de Vendas-Novas. Le modèle du *panier à transport* qu'il donne n'est plus réglementaire ; l'ouverture est aujourd'hui sur le côté, ce qui permet d'empiler les paniers les uns sur les autres, tout en pouvant enfermer ou mettre les pigeons en liberté.

38. — Les enseignements abstraits donnés dans les écoles militaires ne porteraient point leur fruit si les théories développées entre les murs de l'école n'étaient jamais mises en pratique, sur le terrain, sous les yeux mêmes des élèves. L'art militaire est, en effet, de tous le moins spéculatif ; il tend avant tout à l'action, au mouvement. L'Espagne a bien compris cette nécessité, plus grande aujourd'hui que jamais, de posséder des officiers praticiens, et c'est en conformité de cette idée que les élèves de l'Académie générale militaire de Tolède sont appelés chaque année, à la fin des cours, à appliquer, au camp de Los Alijares, les principes théoriques qui, pendant l'année écoulée, leur ont été développés *ex cathedrâ*. Le résumé des travaux de toute nature : fortification, topographie, service en campagne, manœuvres, exécutés cette année et depuis 1885 à Los Alijares, fait l'objet de la notice que nous avons sous les yeux : *Memoria acerca de la enseñanza práctica*. Nos officiers trouveront là des détails intéressants ; ils y verront, en outre, que l'armée espagnole, l'égale de toutes ses sœurs au point de vue énergie et bravoure, ne leur paraît pas inférieure sous le rapport scientifique.

39. — Le corps du génie espagnol, spécialement, s'est toujours maintenu au niveau des progrès scientifiques effectués dans les autres armées d'Europe et il suffit, pour se convaincre de cette vérité, de parcourir quelques-uns des nombreux écrits dus à une multitude de membres de ce corps d'élite. D'ailleurs, certains d'entre eux, le regretté général Ibañez par exemple, jouissent dans le monde scientifique d'une réputation qui a franchi depuis longtemps les Pyrénées. Bien que le *Manuel du sapeur du génie* écrit par le capitaine Rubió y Bellvé soit d'une allure plus modeste que les travaux d'un Coello ou d'un Ibañez, il n'en a pas moins son mérite. Destiné à l'instruction des sous-officiers et brigadiers du génie, il est écrit non seulement avec une parfaite possession du sujet — cela va sans dire — mais avec une netteté, une clarté d'exposition, très appréciables dans un travail de ce genre. L'ouvrage comprend quatre parties : 1° Notions de géométrie et de topographie ; 2° éléments de fortification, nomenclature des outils, profils, tracés, revêtements des ouvrages, etc. ; 3° batteries de siège ; 4° tranchées. Orné de nombreuses figures, ce petit livre pourrait rendre des services même dans notre armée, si une traduction permettait de le vulgariser chez nous.

40. — Tout à l'heure nous disions qu'on nous accusait, en 1870, d'avoir mal connu la Prusse : un autre grief était notre ignorance en géographie. Qu'il fût inexact, il serait facile de le démontrer ; mais ce reproche, quoique mal fondé, a eu le mérite de stimuler, depuis vingt ans, le goût des études géographiques en France, de telle sorte que nous sommes, en ce point aujourd'hui, la nation la plus avancée de l'Europe. Le système d'enseignement, qui était défectueux chez nous en 1870, — il faut l'avouer — défectueux en France comme partout ailleurs, a été remanié sur une base scientifique et rationnelle : le professeur s'adresse désormais à l'intelligence plutôt qu'à la mémoire des élèves, les cours écrits sont composés suivant un programme méthodique ; aussi les progrès ont-ils été considérables. Rédigé dans le sens que nous venons d'indiquer, le cours de géographie du capitaine Mollard, professeur de géographie à Saint-Cyr, est un travail tout à fait remarquable dans les limites relativement étroites qu'imposaient à l'auteur celles du programme d'admission à l'École militaire, qu'il s'était fixées. Le premier volume est consacré à la France, le deuxième à l'Europe, le troisième aux colonies françaises et aux divers continents. Et au lieu d'une aride nomenclature de lieux, de fleuves, de montagnes, nous trouvons un livre véritablement « écrit, » dans lequel la partie forcément mnémotechnique de la géographie est exposée suivant une idée maîtresse nouvelle, suivant cette idée que la géographie n'est pas seulement la science de la description de la terre, le γῆν γράφειν du sens littéral, mais une science sociale donnant la raison du plus ou du moins de puissance des peuples, montrant leurs conditions d'habitat, c'est-à-dire ne se bornant pas seulement à la description des formes extérieures d'un pays, mais aussi étudiant les richesses que la nature y a placées, celles que l'industrie des hommes y a créées.

Dans un cours destiné à des jeunes gens, à des candidats à Saint-Cyr, l'éminent professeur n'a pu développer sa thèse avec l'envergure, la hauteur d'idées qu'il eût atteinte s'il avait rédigé son livre pour d'autres élèves, pour des officiers par exemple, ou pour l'École supérieure de guerre. Mais, tout en demeurant au niveau des jeunes intelligences qu'il s'est donné la mission d'éclairer, il a su garder une ampleur de doctrine, une élévation de principes, qui donnent à son œuvre un cachet très particulier d'originalité, une valeur scientifique réelle. La maison Jouvet, propriétaire déjà de l'*Atlas de Saint-Cyr*, la meilleure publication de ce genre qui existe actuellement, a édité l'ouvrage du capitaine Mollard avec la netteté typographique qui caractérise les publications de cette maison. Les trois atlas-croquis joints au nouveau cours de géographie complètent heureusement cette excellente publication.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Les Livres liturgiques du diocèse de Langres. *Étude bibliographique suivie d'un appendice sur les livres liturgiques du diocèse de Dijon et d'une note sur les travaux d'histoire liturgique en France au XIXe siècle*, par l'abbé L. Marcel. Paris, A. Picard; Langres, Rallet-Bideaud, 1892, in-8 de xx-354 p. — Prix : 8 fr.

Le volume de M. l'abbé Marcel sur les livres liturgiques du diocèse de Langres est appelé à rendre des services, non seulement aux érudits qui s'intéressent en particulier à ce diocèse, mais encore à ceux qui s'occupent en général d'études sur la liturgie. Cet ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur donne la description détaillée de tous les livres liturgiques manuscrits du diocèse de Langres qu'il a pu découvrir dans les diverses bibliothèques de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie. Dans la seconde partie, il décrit les livres liturgiques imprimés qu'il a découverts dans ces différentes bibliothèques. Enfin, en appendice, se trouvent deux notes, l'une sur les livres liturgiques de Dijon postérieurs à 1731, l'autre sur les études d'histoire liturgique en France au XIXe siècle et sur les liturgies diocésaines. Ce dernier appendice, qui renferme des renseignements bibliographiques considérables, sera très utile à tous ceux qui se livrent à ces études.

Les descriptions des manuscrits ou des imprimés que fait connaître M. l'abbé Marcel sont très complètes ; l'auteur procède toujours de la manière suivante. Pour les manuscrits, en premier lieu, il donne le titre du volume avec la date du siècle ou de l'année à laquelle il appartient ; puis viennent l'indication de la bibliothèque qui le possède avec le numéro sous lequel il y est inscrit, du nombre de folios, de la matière sur laquelle il est écrit, de ses dimensions, enfin des différentes divisions qu'il comporte et des miniatures, s'il y en a. Pour les imprimés, il procède d'une façon analogue ; il donne en plus le titre exact du volume, après avoir dit dans quelle bibliothèque il se trouve. En somme, on ne peut que louer M. l'abbé Marcel du soin qu'il a mis à composer cet ouvrage ; de nombreuses et copieuses notes, ainsi que quatre tables, augmentent encore l'intérêt du volume. Jules Viard.

JURISPRUDENCE

Die Lehre von den Kirchenrechtsquellen, von Dr. Philipp Schneider. Zweite (vollständige) Auflage. Regensburg, F. Pustet, 1892, in-8 de viii-212 p. — Prix : 3 fr. 20.

Faire connaître et apprécier les Décrétales et le droit canonique en général, tel est le but que s'est proposé M. Schneider, professeur de théologie au lycée royal de Regensburg. Il a donc entrepris la composition d'un manuel où se trouveraient condensés les résultats des vastes

et minutieux travaux d'un Schulte, d'un Maassen, d'un Phillips. Qu'on ne s'attende pas à rencontrer ici une énumération complète de toutes les indications documentaires et bibliographiques que ces savants ont assemblées au prix de tant de peines : destinée aux étudiants, cette *introduction* au droit canonique est nécessairement condamnée à se restreindre aux informations essentielles.

L'auteur, après avoir brièvement décrit la nature du droit de l'Église et de ses sources, expose rapidement leur théorie. A la base, il nous montre le droit divin, tel qu'il apparaît d'après l'Écriture sainte et la Tradition, puis il énumère, en les distinguant, chacune des sources matérielles du droit écrit : Constitutions pontificales, décrets des conciles (pour les lois générales) ; statuts, concordats, etc. (pour les lois particulières) ; enfin, droit non écrit ou coutumier. C'est en définitive un commentaire logique des titres II, III et IV du premier livre des Décrétales, dont il n'y a pas grand'chose à dire. — La partie du livre qui fait le plus d'honneur à M. Schneider est incontestablement la seconde. Il s'agit ici des sources formelles du droit. L'auteur a réparti sa matière en trois divisions fort nettes : I. Sources juridiques antérieures au *Corpus Juris ;* II. Collections composant le *Corpus* (XIIe au XVe s.) ; III. « Jus novissimum. » Son mérite est d'avoir profité de tous les travaux importants qui font autorité dans les matières qu'il expose, et de s'être également tenu au courant des différents sujets spéciaux traités par les canonistes ou historiens récents. Les indications fort nombreuses qu'il multiplie ainsi seront d'une utilité incontestable pour les étudiants désireux d'approfondir davantage les questions dont il fournit les données essentielles. En somme, excellent livre, parfaitement au courant du mouvement scientifique et dont nous souhaitons l'équivalent chez nous.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

L'Histoire dans l'enseignement primaire, par Alfred Pizard. Paris, Delagrave, 1891, in-18 de I-XII et 222 p. — Prix : 2 fr.

Le livre de M. Pizard, très intéressant à une époque où les questions d'enseignement sont à l'ordre du jour, se compose de trois parties. La première : Introduction de l'histoire dans les programmes de l'enseignement primaire, est tout historique : elle nous expose les vicissitudes de cet enseignement depuis la Révolution, et s'appuyant constamment sur les circulaires et instructions ministérielles, nous montre combien l'on hésita et l'on tâtonna avant de trouver la vraie solution du problème. La deuxième partie étudie les « Effets de l'enseignement de l'histoire » et nous démontre sans peine qu'il met en jeu la plupart des facultés de l'esprit, contribue puissamment à l'éducation morale, enfin éveille et fortifie le

patriotisme. Quant à la vertu d'apaisement que cette science doit avoir, il est permis de douter que l'instituteur la lui laisse toujours et de craindre que trop souvent des vues intéressées ne lui faussent le jugement. Dans la troisième partie, la plus développée, l'auteur traite des programmes et des méthodes d'enseignement avec la compétence toute particulière qu'il doit à ses fonctions et la prudence d'un homme expérimenté qui juge que les réformes radicales ne produisent que de mauvais effets et qu'une amélioration successive vaut mieux qu'une destruction totale, même en vue d'établir le bien. ALBERT ISNARD.

La Démocratie libérale, par E. VACHEROT. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de XXVI-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il règne tout à la fois dans ce livre un ton de désillusion et d'optimisme : désillusion pour bien des choses qu'encensa l'auteur dans son âge mûr; optimisme pour l'avenir, que M. Vacherot se plaît à considérer avec tendresse, non sans être le premier à énumérer des symptômes alarmants. Un grand air de sincérité, de franchise et de modestie donne à sa parole un poids véritable; il ne cache pas son regret de certaines idées professées par lui, il y a quelque vingt-cinq ans, et ces aveux rehaussent singulièrement le mérite de l'écrivain, la valeur du penseur.

Après une longue préface, M. Vacherot traite de la démocratie, de l'aristocratie, de la monarchie; il passe en revue l'administration, la diplomatie, l'armée, la commune, l'Université, le clergé, la question sociale, l'association ouvrière. On voit quelle ampleur comportent ces sujets. J'aurais bien des restrictions à présenter sur quelques passages; « les passions furieuses » de la Chambre de 1815 gagneraient à être dévoilées; en attendant, je récuse l'épithète. Le tableau idyllique de l'Université sous Louis-Philippe est de pure fantaisie : c'était le temps du monopole dans tout ce qu'il avait de plus hideux, sauf pour les professeurs de l'*Alma mater* et ses nourrissons; tout le monde enseignait, excepté les catholiques, et cette restriction suffit à juger un pareil système. Quant à M. Cousin, il serait de bon goût de ne plus venir vanter ses mérites quand on connaît trop sa vertu et ses mœurs. — J'aime mieux quand l'auteur demande la séparation de l'Université et de l'État, et j'applaudis des deux mains.... sans peut-être avoir les mêmes intentions au fond du cœur!

C'est avec un grand désir de pacification qu'il aborde la question religieuse; mais il y porte d'anciens préjugés. Pour juger l'Église, sa doctrine et ses actes, il lui manque la base : la foi pratiquante. « Je ne signerais peut-être pas le symbole de Nicée, » dit-il, mais « en lisant l'Evangile je me sens redevenir chrétien. » — Allons, courage, monsieur Vacherot, et peu à peu vous en viendrez à admettre l'éternité des peines, qui vous choque actuellement. Vous brûlez aussi, sans assez de

respect, vos dieux d'antan, alors que vous attendiez, grâce à de bonnes lois, un notable soulagement aux maux de la classe ouvrière, et, par conséquent, une heureuse solution de la question sociale. Ces moyens ne sont pas usés; leur efficacité, du moins, est encore à souhaiter, et de bons esprits y travaillent. La liberté toute seule est bien inefficace, et toutes les belles phrases ne peuvent prévaloir contre l'expérience de chaque jour, où l'écrasement du plus faible par le plus fort nous apporte la douloureuse évidence de cette chimère « libérale. » — Ce sont des intelligences ouvertes et des cœurs sincères comme le vôtre qui sont faits pour ne pas abandonner cette cause à l'heure où le mouvement corporatif ne peut plus être enrayé.

M. Vacherot convient avec une bonne foi dont on ne saurait trop le louer que, sous le second Empire, le mot « démocratie » lui paraissait suffisant pour expliquer son idéal de liberté et son choix de gouvernement; depuis, il a vu à l'œuvre ces prétendus démocrates et le dégoût lui est venu; aujourd'hui, il estime devoir ajouter l'épithète de « libérale » pour caractériser ses espérances; sans doute il voudra faire un dernier pas, le pas décisif, et il reconnaîtra que l'avenir appartiendra au peuple délivré par l'Église du joug des sociétés secrètes et de l'exploitation des politiciens, et il concourra à l'avènement de la « démocratie chrétienne. » G. DE G.

L'Établissement pénitentiaire de l'État de New-York à Elmira, par ALEX. WINTER. Paris, Ve Babé, 1892, in-12 de v-190 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume raconte une très intéressante expérimentation pénitentiaire. En 1876, M. Z. R. Brockway obtenait de la législature de New-York les fonds nécessaires pour organiser à Elmira une prison dans laquelle il pourrait moraliser les détenus selon un plan systématique et la faculté de libérer sur parole, provisoirement, avant le temps légal de l'expiration de leur peine, ceux d'entre eux qui donneraient des espérances fondées de réforme morale. Ce plan consiste dans le travail, l'apprentissage d'un métier, l'éducation physique, des classes graduées, un cours de morale pratique secondé par les visites des ministres du culte, enfin par un système de discipline intérieure qui relève dans le prisonnier l'empire sur lui-même, l'habitue à regarder sa réhabilitation morale comme possible et le soutient par la perspective d'une libération anticipée. Un patronage accepté volontairement vient en aide aux libérés conditionnels. M. Winter indique comment les récentes lois, votées sous la pression du parti ouvrier pour interdire le travail productif dans les prisons, ont créé de grandes difficultés à l'institution d'Elmira.

Les récidivistes sont en principe exclus de la prison d'Elmira et les criminels qui se montrent incorrigibles sont renvoyés par M. Brockway

dans les prisons ordinaires de l'Etat. Un pouvoir absolument discrétionnaire lui a été conféré par la législation pour l'application d'un système qui suppose chez celui qui le met en œuvre et ses collaborateurs un dévouement et une intelligence peu ordinaires. L'expérience paraît avoir pleinement réussi. La prison d'Elmira, depuis son ouverture jusqu'au 30 septembre 1889, a eu 3,990 pensionnaires, dont à cette date 944 faisaient leur peine. Sur 3,309 libérés sur parole, plus de 83 0/0 ont persévéré dans le bien. Des prisons établies dans le même système ont été récemment créées dans les États de Massachussetts, Pennsylvanie, Ohio, Minnesota, Kansas, Texas, Californie.

Le présent travail n'intéresse pas seulement les criminalistes : il jette aussi un jour très vif sur la manière dont les Américains conçoivent l'éducation de l'homme par lui-même et la hardiesse avec laquelle ils appliquent leurs idées en cette matière même aux criminels. C. J.

Raffet et son œuvre, par Armand Dayot. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1892, gr. in-8 de 100 p. — Prix : 6 fr.

Raffet, par F. Lhomme. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 206 p. — Prix : 8 fr.

Charlet, par F. Lhomme. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 123 p. — Prix : 4 fr.

Il faut prendre ces trois volumes pour ce qu'ils sont, avant tout des albums d'images, bien choisies, bien reproduites, accompagnées d'un texte destiné à orienter le lecteur dans la masse des illustrations. Au reste, pour les maîtres dessinateurs et lithographes qui ont donné à la postérité les types du soldat français de toute la première moitié du siècle, la meilleure manière de les faire connaître est encore de laisser parler devant le lecteur leur pittoresque crayon. Une exposition récente des œuvres de Raffet à l'École des beaux-arts a ramené l'attention et, on peut le dire, l'admiration publique à l'auteur de la *Revue nocturne* et du *Réveil*. M. Dayot, inspecteur des beaux-arts, qui a été un des organisateurs de cette exposition, en a réuni les principaux souvenirs dans les cent planches de son illustration. Les dessins inédits, qui sont en assez grand nombre et se rattachent surtout aux campagnes d'Algérie, proviennent presque tous des collections de Chantilly.

— L'ouvrage de M. Lhomme sur Raffet, plus nourri de texte, n'est pas moins intéressant comme illustration. Les collections privées ont fourni beaucoup à l'auteur, qui n'avait d'ailleurs qu'à puiser au catalogue de l'Exposition Raffet. Je signalerai toute une série qui manque au précédent volume ; ce sont des portraits de prélats et de personnages romains (Pie IX et sa famille, cardinal Antonelli, prince Odescalchi, etc.) exécutés pour le *Siège de Rome,* album qui n'a jamais été achevé. Ces études au crayon et à l'aquarelle, conservées au Cabinet des estampes,

et des croquis de voyage en Espagne, en Italie, en Crimée, etc., font connaître un côté resté moins populaire du talent de Raffet.

— Raffet eut Charlet pour maître, et nous avons entendu parler d'une exposition nouvelle qui serait consacrée, en 1893, à célébrer à son tour le créateur des « grognards. » Moins fougueux et moins distingué que son élève, d'un talent moins souple aussi et moins varié, Charlet, mort en 1845, représente en lui toute une époque. Une bonne part de son œuvre est moins d'un artiste que d'un homme de parti. Son exaltation un peu vulgaire de l'épopée impériale a été pour lui non seulement une manifestation patriotique très sincère de ses souvenirs de jeunesse, mais encore une arme d'attaque contre le gouvernement de la Restauration. Aucun crayon n'a contribué plus que le sien à populariser la légende des « fourgons de l'étranger » et à idéaliser, pour l'imagination du peuple, les tristes réalités de l'Empire. La colonne.... le grand empereur.... les hommes noirs.... ; c'est l'illustration de Béranger. Ses satires ont continué d'ailleurs contre le gouvernement de Juillet ; et, comme son caractère resta intègre, on peut conclure qu'il était né pour l'opposition. Aujourd'hui, ces lithographies héroïques de Charlet, ces caricatures, ces pamphlets du crayon, n'ont qu'un intérêt documentaire ; on peut se féliciter d'en trouver un choix réuni dans le volume qui prend place dans la collection des *Artistes célèbres* à côté du *Raffet*. Il aurait été préférable toutefois, étant donné le caractère populaire de la collection, de supprimer la gravure de la page 105. M. Lhomme a joint à son travail, avec un catalogue de l'œuvre lithographique de Charlet, le facsimilé de plusieurs lettres adressées par lui à Raffet. P. DE N.

Traité pratique de chimie métallurgique, par le baron H. JÜPTNER DE JONSTORFF. Trad. de l'allemand par ERN. VLASTO, édition française revue par l'auteur. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de x-360 p. et 2 planches. — Prix : 10 fr.

On rencontre en chimie, comme dans toutes les sciences expérimentales, deux ordres de questions : l'étude des corps et de leurs propriétés, et celle des moyens d'observation que requiert cette étude : les méthodes, les résultats. Un traité complet de chimie métallurgique donnerait les uns et les autres. Mais on peut aussi séparer ces deux parties de la science ; c'est ainsi qu'un chimiste allemand bien connu, Rammelsberg, a composé un traité de chimie métallurgique qui n'est qu'un recueil des résultats de recherches chimiques propres à éclairer la théorie des opérations métallurgiques. Au contraire, l'ouvrage que nous avons sous les yeux traite uniquement des méthodes d'analyse et d'essai spécialement applicables aux produits des usines métallurgiques et aux matériaux qu'on y emploie.

C'est sans doute ce que l'auteur a voulu faire entendre par le qualifi-

catif de Traité pratique. Il se borne d'ailleurs à ce qui intéresse la métallurgie du fer, et il eût été bon de l'indiquer d'un mot.

Attaché pendant de longues années à la grande Société minière et métallurgique des Alpes autrichiennes, dite des Alpines, le baron Jüptner de Jonstorff y a rencontré toutes les branches de cette métallurgie ; presque tous les procédés qu'il décrit ont été expérimentés par lui. Il fait preuve en outre, par la manière dont il expose et discute les questions, d'un savoir approfondi et d'un véritable esprit scientifique. Les allures de la chimie allemande sont, dans le détail des procédés, assez différentes de la nôtre, et nous avons beaucoup à y prendre. Par tous ces motifs, l'ouvrage du baron Jüptner me semble de nature à rendre de très sérieux services à nos industriels.

Un reproche que je ne puis me dispenser de faire à l'auteur, c'est que, très au courant de tout ce qui s'est fait, non seulement en Autriche et en Allemagne, mais en Angleterre et en Amérique, il semble ignorer que la France existe. Ainsi, en décrivant le procédé classique pour le dosage du fer par le permanganate de potasse, il avait oublié d'en nommer l'inventeur, Margueritte. Le traducteur a fini par s'en apercevoir et a ajouté le nom en erratum. Il aurait dû aussi ramener à sa forme française le nom d'Ebelmen transformé indûment en Ebelman (p. 332). Mais ce sont là des vétilles ; il y avait plus à faire pour lui. Qu'il ne soit pas allé rechercher tous les procédés en usage dans nos laboratoires, je le comprends : c'eût été un ouvrage nouveau à composer. Mais en fait de procédés connus et publiés, il y avait de grosses lacunes à combler. Je citerai, par exemple, la méthode de Boussingault pour le dosage du carbone par le chlorure de mercure; elle pouvait certes figurer avec avantage à côté de celles que donne l'auteur. Quelques additions de ce genre s'imposaient dans une traduction française. — L'ouvrage eût sensiblement gagné par là. Tel quel, il est néanmoins très bien fait et fort utile. E. V.

BELLES-LETTRES

Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo, da Arturo Graf. *Il mito del Paradiso terrestre. — Il Riposo dei dannati. — Le Credenze nella fatalità.* T. I. Turin, Ermanno Loescher, 1892, in-8 de xxiii-310 p.

La tradition d'un état d'innocence et de félicité perdu par une faute s'est perpétuée chez tous les peuples. Les Indiens, les Égyptiens, les Chinois, les diverses branches sémitiques, les Grecs, les Latins, les Germains, ont conservé ce lointain souvenir que l'on retrouve en Amérique comme en Océanie. C'est cette tradition universelle qu'au début de son volume M. Graf étudie sous le titre *Mythe du Paradis terrestre*, en la considérant quand elle s'est séparée des sciences historiques et sans toucher, si ce n'est accessoirement, aux discussions théologiques.

M. Graf s'occupe d'abord de la situation de l'Éden, d'après les légendes de différents peuples, des merveilles de ce lieu de délices et ensuite de ses premiers habitants. Nous ne pouvons raconter tout ce qui fut inventé de bizarre à leur sujet ; les recherches de M. Graf sur nos premiers parents sont condensées en de bien curieux récits après lesquels viennent des détails sur les voyages entrepris pour découvrir le Paradis terrestre. De nombreuses notes succèdent à cette dissertation qui se compose de quatre chapitres, complétés par des appendices dont l'un est consacré au pays de Cocagne. Le second travail de M. Graf a pour donnée cette croyance, jadis fort répandue, qu'à certaines époques un jour de répit était accordé aux souffrances des damnés. Dans sa dernière dissertation, M. Graf examine comment au moyen âge on put concilier la croyance au destin, telle que la comprenaient les anciens (du destin, du sort, existant en soi, par soi, comme une puissance à part), et la fidélité au dogme chrétien, qui repousse la fatalité. Les hommes du moyen âge reconnaissaient le libre arbitre tout en admettant qu'on pouvait considérer les actions humaines et certains événements comme soumis à des influences, à des nécessités multiples. La Providence dominait, mais laissait place à d'autres puissances obscures et mal définies. Cette croyance à une sorte de prédestination devint la base d'innombrables légendes venues jusqu'à nous. Elles ne manquent pas, les légendes, dans le volume de M. Graf, et le recommandent à toute l'attention des folkloristes. Ils rendront justice aux recherches si patientes de l'auteur, elles ne s'arrêtent pas devant les œuvres de notre ancienne littérature. M. Graf paraît fort bien connaître nos vieux poètes et sait les citer à propos.

TH. P.

Le Théâtre chrétien dans le Maine au cours du moyen âge, par le R. P. Dom PAUL PIOLIN. Mamers, Fleury et Dangin, 1892, in-8 de 204 p.

Le R. P. Dom Piolin a publié, en 1858, des *Recherches sur les mystères qui ont été représentés dans le Maine*, travail qui fut d'autant plus remarqué qu'à cette époque la matière était entièrement neuve en ce qui regardait cette province, et que les documents à consulter étaient encore inédits. Le savant critique revient aujourd'hui sur le sujet qu'il avait déjà éclairé d'une si vive lueur et il complète très heureusement son essai d'il y a trente-deux ans. Mais il n'est plus seul à occuper le terrain, et, comme il le reconnaît avec une extrême bonne grâce, il a pu profiter des travaux de ceux qui ont été ses successeurs, notamment du mémoire de M. Henri Chardon sur *les Greban et les Mystères dans le Maine* (1879), de l'importante publication de MM. Gaston Paris et Gaston Raynaud (*le Mystère de la Passion d'Arnoul Greban*, 1878), enfin de l'ouvrage pour ainsi dire classique de M. L. Petit de Julleville (*His-*

toire du théâtre en France. Les Mystères, 1880). Dom Piolin constate avec une légitime fierté que les documents ainsi publiés ne changent rien aux conclusions qu'il avait présentées dès le premier jour, ce dont nous nous plaisons à le féliciter, car un tel résultat montre combien le vénérable auteur avait été à la fois consciencieux, sagace et judicieux. Son nouveau travail lui vaudra de nouveaux applaudissements. Il a tant et tant cherché qu'il a fini par beaucoup trouver, et c'est en toute justice qu'il a pu présenter son *Théâtre chrétien au moyen âge dans le Maine* « comme un chapitre presque inédit de l'histoire littéraire et sociale d'une province qui s'est montrée autrefois vivement éprise de toutes les jouissances que procurent les lettres et les arts. » Il y fait connaître, en effet, « les noms de plusieurs écrivains restés inconnus jusqu'à ce jour aux critiques et aux historiens qui se sont occupés avec le plus de zèle, soit de l'histoire de notre littérature, soit des antiquités du théâtre français. » Après avoir examiné deux petits drames liturgiques que l'on trouve dans les livres propres au diocèse du Mans, le docte religieux traduit du latin la scène de l'Adoration des Mages représentée dans plusieurs églises de ce diocèse et qui nous a été conservée par des textes liturgiques (p. 21-32). Il rappelle ensuite que le premier nom inscrit en tête du théâtre hiératique du moyen âge est le nom d'un Manceau, d'un clerc élevé à l'école ecclésiastique du Mans, d'un disciple de saint Benoît, Geoffroy, abbé de Saint-Albans, qui, d'après le formel témoignagne de Matthieu Paris, composa le *Jeu de sainte Catherine*. Il place (p. 57 et suiv.) les deux frères Arnoul et Simon Greban au premier rang de tous ceux qui écrivirent des mystères durant le xve siècle et il prouve, contre La Croix du Maine, que le Maine fut le berceau de ces deux grands dramaturges, comme Guillaume Colletet l'avait déclaré et comme l'ont reconnu MM. G. Paris, Petit de Julleville et E. Renan (ce dernier dans le tome XXX de l'*Histoire littéraire de la France*). L'étude de la vie et des œuvres des deux frères est le morceau capital de la dissertation. Puis Dom Piolin s'occupe du *Mystère de saint Jehan l'Évangéliste*, œuvre de Loys Choquet, de la moralité *Du bien et du mal advisé*, représentée à Laval le 15 août 1448, date authentique et qui ruine l'opinion de ceux qui affirmaient que ce drame n'était que de 1475 (les frères Parfaict, Sainte-Beuve, comte de Douhet, etc.), des œuvres dramatiques du Manceau Guillaume Le Doyen (né à Laval avant 1470, mort en cette ville vers 1540), de plusieurs représentations théâtrales au Mans et à Laval dans le xvie siècle, omises par tous les historiens de la scène française. Nous tenons à citer les dernières lignes du savant auteur si sensées et si vraies : « L'étude incomplète que nous terminons ici sera reprise par d'autres à qui nous souhaitons le plaisir de mettre au jour des documents nouveaux. Quelles que soient leurs découvertes, elles tourneront à la gloire de nos ancê-

tres. Une population qui peut se livrer à des divertissements et à des fêtes du genre de ceux que nous avons fait connaître n'est pas une population malheureuse. En recherchant avec avidité des spectacles qui étaient toujours moraux et même religieux, elle prouvait que ses sentiments étaient élevés et que ses aspirations tendaient vers un but surnaturel. Là est la vraie distinction, là est le bonheur vrai et solide. »

T. DE L.

Origini del Teatro italiano. *Libri tre con due appendici sulla rappresentazione drammatica del contado toscano e sul teatro mantovano nel sec. XVI. Seconda edizione rivista ed accresciuta*, per ALESSANDRO D' ANCONA. Turin, E. Loescher, 1891, 2 vol. gr. in-8 de 670 et 624 p. — Prix : 20 fr.

Il faudrait bien des pages pour analyser d'une manière satisfaisante les deux énormes volumes de M. d'Ancona. Je ne puis malheureusement disposer que d'une place fort restreinte et dois me borner à faire un rapide voyage à travers toutes les recherches du savant professeur de Pise. Dans ses premiers chapitres M. d'Ancona traite d'une manière générale de la naissance du théâtre au moyen âge : vestiges de la littérature païenne, représentations indécentes poursuivies par les évêques et les conciles, attachement du peuple pour ces divertissements, sorte de concurrence qu'on leur crée en traitant des sujets pieux, fatigue qu'ils finissent par causer, introduction de scènes accessoires, de personnages d'invention qui prennent une place prépondérante et, peu à peu, abandon du drame liturgique pour des données romanesques en dehors des traditions bibliques. Après avoir tracé ce tableau dont toutes les littératures médiévales peuvent offrir les diverses phases, M. d'Ancona arrive à l'Italie, où le genre dramatique, resté fort inférieur au genre lyrique et au genre épique, ne fut vivifié ni par un Shakespeare, ni par un Lope de Véga ou un Calderon. M. d'Ancona s'occupe longuement de fêtes, d'espèces de représentations religieuses ou populaires dont, à partir du XIIIe siècle, il rencontre les traces dans des chroniqueurs ; mais qu'étaient ces sortes de représentations ? Des pantomimes ? des actions dialoguées ? des processions ? des tableaux vivants ? C'est ce qu'on ne sait pas. L'ignorance où l'on est à cet égard ne rendait peut-être pas nécessaire d'autant s'arrêter aux mentions insuffisantes qui en furent faites. C'est ailleurs que M. d'Ancona pense trouver les origines du drame sacré ; c'est dans l'Ombrie, au milieu des Flagellants. Ces fanatiques récitaient une composition appelée *lauda*, composition dérivée des Évangiles et s'adaptant aux principales fêtes chrétiennes. Tel dut être le point de départ du drame sacré. La lauda se répandit d'abord dans les contrées voisines de l'Ombrie, puis finit par arriver à Florence, où elle changea son nom en celui de *sacra rappresentazione* et devint le drame liturgique qui, chez nous, a reçu le titre de mystère. Le savant professeur donne les plus

grands détails non seulement sur le caractère, le style, les sujets, les rythmes de la *sacra rappresentazione*, mais sur la mise en scène qu'elle exigeait. Chose bizarre! quelques personnages y parlaient diverses langues propres aux pays dont ils étaient censés originaires. C'est un réalisme auquel nous n'avons pas encore songé. On poussait si loin l'amour de la vérité qu'on ne reculait pas à mettre sous les yeux des spectateurs, grâce sans doute à des mannequins substitués aux acteurs, les plus affreux détails des supplices subis par les martyrs; on ne reculait pas davantage devant l'exhibition de scènes d'un tout autre genre et d'une incroyable indécence. M. d'Ancona croit pourtant que ces situations scabreuses étaient rapidement indiquées. Il croit aussi que les nudités n'étaient point réelles et qu'Adam, Ève et d'autres personnages étaient, comme le mentionne une didascalie dans le mystère de *Santa Uliva*, vêtus *con tela color della carne*.

Ce fut au xve siècle et à l'occasion de la fête de saint Jean-Baptiste, patron de Florence, que la *sacra rappresentazione* apparut dans cette ville. Là elle se développa considérablement, et obtint la haute protection des Médicis. De Florence le drame liturgique gagna toute l'Italie. En 1494, à Turin, en l'honneur de Charles VIII, et en langue française, on donna un mystère, ou plusieurs mystères, tirés du *Vieux* et du *Nouveau Testament*, et aussi « plusieurs histoires de Lancelot du Lac. »

Ce nom de Lancelot indique la transformation qui s'opérait. Lassé de la monotone répétition de sujets purement religieux, on cherchait ailleurs des épisodes propres à exciter par leur nouveauté l'intérêt des spectateurs. On trouva ces situations dans les romans de chevalerie, dans les nouvelles des conteurs. Des souvenirs païens, toujours vivaces en Italie, vinrent souvent remplacer les saints par les personnages de la Fable; ainsi Poliziano écrivit sa tragédie d'*Orphée*, mais il en calqua les formes sur celle des *sacre rappresentazioni*. Bientôt le ciel de Jupiter et l'enfer païen remplacèrent le ciel et l'enfer chrétiens. A Charon s'adresse notre compatriote Lautrec dans une pièce qu'on imagina de composer sur ce chevalier dont les violences et les exactions avaient fort irrité les Italiens. Lautrec ne fut pas le seul personnage moderne qu'on mit en scène. Alexandre VI et César Borgia figurèrent dans une pièce « con molto disprezzo di loro e diletto grandissimo del popolo. » Les sombres épisodes de l'histoire des Eccelini fournirent aussi le sujet d'une sorte de tragédie. A côté du drame, la comédie naissait dans des *farces* souvent supérieures à nos moralités. La comédie classique ne devait pas tarder à reparaître. On traduisit les pièces de Plaute et de Térence, on chercha à en copier les formes et le caractère dans des imitations pompeusement représentées et dont Raphaël ne dédaigna pas de peindre les décors. Ce fut le retour aux modèles laissés par l'antiquité, qui, en supprimant l'indépendance dont avaient joui les mystères et que l'école

romantique a proclamée, empêcha sans doute l'Italie de posséder un théâtre national. Ce retour vers les âges païens dut aussi singulièrement favoriser la dépravation ; elle était effroyable au XVIe siècle. L'Italie était corrompue jusqu'à la moelle, *corrotta nelle medolle*, les représentations sacrées ne pouvaient plus la charmer comme autrefois. Elles s'étaient continuées pourtant en dehors du théâtre nouveau, et en 1835, dans une pauvre maison de Florence eut encore lieu une *sacra rappresentazione*, mais bien peu semblable aux merveilles qui, l'an passé, ont attiré tant de foules à Oberammergau, où le drame liturgique a brillé d'un éclat sans pareil.

Plus de la moitié du second volume des *Origini* est remplie par des appendices qui complètent le texte et que fournissent divers articles publiés par l'auteur dans des revues italiennes. Il faudrait s'arrêter longuement à ces importantes adjonctions. Je dois me borner à les recommander aux lettrés qui s'occupent de l'origine du théâtre. Je veux cependant dire un mot des *Maggi*. En Italie, comme dans bien d'autres contrées, le mois de mai (*maggio*) était célébré par des chants, par la plantation d'un arbre, le mai. A ces réjouissances se mêlèrent des scènes dramatiques dont l'usage doit remonter loin dans le passé et qu'on appela *Maggi*. Une de ces pièces a pour nous, Français, un intérêt particulier. Elle est toute moderne et a pour sujet la mort de Louis XVI. Toute la sympathie du poète populaire contemporain de l'événement est pour le malheureux roi. Dans les noms de Maratte, Mirabo, Datore, on reconnaît ceux de Marat, Mirabeau et Danton; mais l'histoire est fort altérée et l'on pourrait croire que l'action se passe en plein moyen âge plutôt qu'au XVIIIe siècle.

J'ai dit qu'une analyse exacte des *Origini del Teatro italiano* n'était pas possible. L'œuvre est si complexe que souvent, pour plus de clarté, j'ai dû intervertir l'ordre suivi par l'auteur. Il a tracé à travers le passé une grande route de laquelle se détachent des chemins, des sentiers, conduisant vers des points de vue pleins d'intérêt, mais où je n'aurais pu m'engager sans m'égarer. Les notes si nombreuses au bas des pages sont elles-mêmes fort curieuses, fort instructives. M. d'Ancona y cite consciencieusement tous les auteurs qu'il a consultés, et notre ami et collaborateur M. Marius Sepet n'y est pas oublié. M. d'Ancona regrette que son exemple n'ait pas été suivi par M. Petit de Julleville. Son livre sur les mystères a paru trois ans après la première édition de celui de M. d'Ancona, que M. de Julleville ne nomme pas une fois. Mais il y a chez nous des hommes fort savants en certaines branches, qui ont négligé l'étude des langues et ne sont guère en état de lire aisément les plus faciles. Dans leur silence à l'égard des littératures étrangères, on aurait tort de voir, comme M. d'Ancona, « une preuve de la superbe incurie avec laquelle on traite trop souvent en France les travaux des Italiens. »

Qu'il nous arrive d'au delà des monts de bons livres comme celui-ci, comme ceux de Comparetti, de Rajna, de Pitrè, et une critique compétente et sympathique leur fera toujours l'accueil qu'ils méritent.

TH. P.

HISTOIRE

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, par M.-N. BOUILLET. Nouvelle édition entièrement refondue sous la direction de L.-G. GOURRAIGNE. Paris, Hachette, 1893, in-8 de x-2079 p. — Prix : 21 fr.

Depuis 1842, date de la première publication du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* de M. M.-N. Bouillet, cet ouvrage a eu trente éditions dont quelques-unes ont été de véritables refontes; notamment celle de 1864 par M. Bouillet lui-même, et celle de 1884 faite sous la direction de M. Chassang. Ce grand nombre d'éditions est tout ensemble une preuve de l'utilité — peu contestable — d'un pareil ouvrage et du soin que l'on a apporté à l'améliorer. M. Gourraigne, chargé de la nouvelle refonte, s'est efforcé de rendre meilleure encore l'œuvre primitive, et pour cela il s'est assuré la collaboration de plusieurs professeurs et savants parmi lesquels nous citerons seulement MM. Bourciez, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, De La Ville de Mirmont, maître de conférences à la même Faculté, C.-V. Langlois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris ; C. Levêque et G. Maspero, membres de l'Institut. De cette collaboration l'œuvre est sortie certainement fort améliorée. Tout en respectant le plus possible le texte de M. Bouillet, l'on a pris soin non seulement de compléter le volume par l'addition de nouveaux articles, mais de le mettre au courant des progrès de la science historique. L'impression d'un ouvrage aussi considérable étant toujours fort longue, on a dû ajouter un petit supplément pour noter les personnes notables mortes dans les derniers mois de 1891 et les premiers de 1892.

Malgré ses mérites réels, le dictionnaire est loin d'être parfait. Il y a des erreurs de dates : par exemple, lord Beaconsfield n'est pas né en 1805, mais le 21 décembre 1804; *Contarini Fleming* et *Venetia* ne sont pas antérieurs à 1832, mais l'auteur a publié l'une en 1833 et l'autre en 1837; la *Geology of the voyage of the Beagle* de Darwin ne date pas de 1840, mais a été publiée pendant les années 1842 à 1846; la publication du *Frédéric le Grand* de Carlyle n'a pas commencé en 1856, mais en 1858; Mgr Freppel n'est pas mort en 1892, mais en 1891. Il y a des erreurs de fait; pour n'en citer qu'une, sœur Juana-Inès de La Cruz n'est pas plus née dans le Guipuzcoa, comme le dit la nouvelle édition du dictionnaire, qu'à Mexico, comme l'affirmait l'ancienne; cette poétesse célèbre a vu le jour, en 1651, à San Miguel Nepantla, au

Mexique. Il n'est pas indifférent d'écrire Jeanne d'Arc ou Jeanne Darc, l'une de ces orthographes est fautive. L'histoire de Barat est une légende, comme celle de Viala (dont le nom n'est même pas mentionné dans le dictionnaire) ; la statue élevée à Dolet sur la place Maubert n'autorise pas à s'apitoyer sur le sort de ce vilain homme. Il faut être Corse et Calvais pour prétendre, après les preuves surabondantes qui ont été données du contraire, que Christophe Colomb est né « vraisemblablement à Calvi ! » Affirmer d'une manière générale, même dans une simple et courte parenthèse, que les jésuites « faisaient le commerce » est une inexactitude qu'il fallait laisser aux anciennes éditions de Bouillet.

A côté des erreurs, — dont nous n'avons pu donner que quelques spécimens, — il faut signaler les lacunes. Nous regrettons, sans en être étonnés, que les pays étrangers ne soient pas aussi bien représentés qu'ils devraient l'être dans un travail de ce genre. Nous noterons au hasard, pour l'Italie, l'absence de noms connus tels que Serafino Aquilano et Antonio Tebaldeo, tous deux célèbres sur la fin du xve et au début du xvie siècle ; Luigi Groto, lui aussi illustre en son temps ; le chanoine San Severino qui, au milieu de ce siècle, eut une influence philosophique assez considérable ; Minturno, l'auteur de la Poétique ; le savant Quadrio, dont les travaux sont si précieux ; Michele Amari, le grand historien sicilien. Pour l'Angleterre, nous nous contenterons de citer la romancière Charlotte Bronte et le célèbre historien philosophe Buckle. Le Mexicain espagnol fra Manuel Navarrete (1768-1809), dont les mérites et les défauts ont passionné le public ; le poète espagnol Antonio-Feliciano Castilho (1800-1875), auquel on doit une résurrection de l'esprit classique en littérature, méritaient bien une mention. Nous en dirons autant du philosophe suédois Chr.-J. Bostrœm, et des poètes dramatiques du même pays A.-J. Prytz, J.-F. Lundgren, Aug. Blanche, F.-T. Hedberg. En France même eût-ce été trop que de consacrer quelques courtes lignes au musicien Olivier Métra, à M. Rosseeuw Saint-Hilaire, au savant comte Riant, à l'explorateur Mage, au poète romancier Villiers de l'Isle-Adam, au philosophe chrétien Hello ?

Une critique d'un autre genre porte sur les indications bibliographiqnes. A une époque où se répand de plus en plus le goût de la précision scientifique, on désirerait la voir s'introduire dans des ouvrages de référence que l'on a sans cesse sous la main et où l'on doit trouver les renseignements indispensables. Je sais bien que la bibliographie a été plus soignée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes ; mais que de défauts encore ! C'est d'abord le peu de souci de donner des indications complètement exactes ; il est dangereux, et il est de moins en moins permis de donner des titres tronqués, approximatifs. Les ouvrages étrangers devraient être cités dans leur langue — quitte à en donner une traduction abrégée. En second lieu, les renseignements bibliogra-

phiques insérés dans les diverses notices sont distribués d'une manière arbitraire. L'on ne peut indiquer pour toute référence sur l'Allemagne l'histoire de M. Zeller. Il a paru sur Alexandre le Grand d'assez bons travaux — quand ce ne serait que celui de Droysen, — pour qu'il ne soit plus permis de se borner aux ouvrages du siècle dernier ou du début de celui-ci. C'est une bonne idée que de citer la bibliographie de Carlyle donnée par Sepherd ; mais pourquoi ne pas agir de même pour les autres grands écrivains et ne pas indiquer les listes des éditions de leurs ouvrages ou des travaux les concernant publiés de divers côtés? Il a paru des monographies de ce genre pour Goldoni, pour Pétrarque, pour le Tasse, pour l'Arioste, pour Dante, pour Corneille, pour Molière, pour Voltaire, et pour bien d'autres, tous écrivains à tout le moins égaux à Carlyle. Pourquoi ne pas les avoir citées? Quand un personnage a joué un certain rôle, comme le général de La Motte-Rouge, et qu'on a publié ses Souvenirs, il est bon de le faire savoir. Il eût été bon aussi d'indiquer les meilleures éditions récentes données des grands écrivains, les meilleurs travaux publiés dans les derniers temps sur eux; trop souvent les auteurs du dictionnaire manquent à ce devoir et se contentent de reproduire les notices déjà vieillies de M. Bouillet. Un seul exemple pour ne pas allonger indéfiniment ce compte rendu : à l'article Mirabeau l'on ne trouve pas l'ouvrage de M. Stern, ni même celui de M. de Loménie.

Ces critiques ne sont pas faites, certes, pour rabaisser la valeur d'un ouvrage important, ni surtout pour détourner nos lecteurs d'acquérir ce volume, qui sera pour eux un très utile instrument de travail; nous avons cru devoir les prévenir qu'il ne fallait pas trop lui demander, et nous avons voulu inviter M. Gourraigne et ses collaborateurs à améliorer davantage encore leur œuvre dans une nouvelle édition que nous souhaitons prochaine. E.-G. Ledos.

Le Fondateur de Lyon. Histoire de L. Munatius Plancus, par Émile Jullien. Paris, Masson, 1892, gr. in-8 de 217 p. — Prix 5 fr.

Par ses deux thèses de doctorat, dont la plus importante, *les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*, a été analysée ici même (t. XLIX, p. 141), M. E. Jullien avait mis heureusement en lumière sa double vocation comme érudit et comme écrivain. Depuis lors, en voulant étudier de plus près la date de la fondation de Lyon, il a été insensiblement amené à s'occuper du fondateur même de la cité. Ce titre est conféré par la tradition à Munatius Plancus, ami et correspondant de Cicéron, dont les lettres nous renseignent assez complètement sur la valeur et la physionomie morale d'un homme qui fut « remarquable en tout sans être supérieur en rien. »

Ce Plancus, dont M. Jullien nous raconte la curieuse et instructive

histoire, était né au plus fort de la rivalité sanglante entre Marius et Sylla, lamentable prélude de ces guerres de partis où devait sombrer, un demi-siècle plus tard, la liberté romaine. « L'éducation d'alors n'était pas faite pour réagir contre le spectacle démoralisateur de la vie publique; elle tendait plus à éveiller l'esprit qu'à fortifier le caractère, et poussait vers le scepticisme moral des jeunes gens à qui la première expérience avait déjà appris le culte de la force (p. 11). » Orateur insinuant, habile écrivain, durant la période bien courte d'ailleurs où la fortune lui fut contraire, il n'hésita pas à entrer au barreau, où il maniait la plaisanterie avec une verve redoutable. Homme privé, il a plus travaillé à satisfaire ses passions qu'à les dompter : homme politique, aussi prompt à servir les autres qu'adroit à s'en servir, il s'est enrôlé successivement, pour ne pas dire simultanément, dans tous les partis. C'était l'ami de tout le monde, et, selon la remarque spirituelle de son biographe, pareil rôle en tout temps ne laisse pas que d'être singulièrement compliqué. Mais où étaient alors la fermeté et la constance? Le Sénat lui-même, qui semblait comme autrefois tout diriger, au fond était obligé de tout subir. Plus de loi, plus de droit, plus même d'opinion publique librement exprimée : des armées toutes-puissantes, et à leur tête des généraux qui mesurent leurs prétentions à la crainte qu'ils inspirent. Plaire au dominateur du jour, là était tout le secret de l'art de parvenir. « Le grand tort de Plancus ne fut pas de passer d'un camp à un autre (malheur alors bien difficile à éviter), mais de porter tour à tour dans chacun d'eux une ardeur sans égale. Ce sceptique était tenu d'affecter l'enthousiasme pour qu'on crût à sa sincérité.... Ainsi, au milieu des ruines publiques et privées, il ne cessa pas de grandir : sa fidélité fut changeante, son bonheur a été constant » (p. 211).

Envoyé en Gaule d'abord et plus tard en Syrie en qualité de gouverneur, allié d'Antoine après avoir été l'ami de Brutus, Plancus vit son étoile pâlir en même temps que celle du fameux triumvir. Tombé du pouvoir, il fut saisi d'une mélancolie profonde. « Les hommes qui ont vécu au milieu de l'émotion des grandes affaires et joué un premier rôle dans le drame passionnant de la politique ne peuvent plus vivre d'une autre vie. Ils ne trouvent que fadeur dans le calme de leur foyer, petitesse dans les soucis privés, monotonie dans les occupations ordinaires. Leur pensée est ailleurs : ils se font un ennemi de leur repos » (p. 177).

Heureusement pour Plancus, Octave comprit sans peine tout l'intérêt qu'il avait à s'attacher un adversaire influent et d'ailleurs tout prêt à accepter ses avances. Il alla jusqu'à le nommer censeur, l'investissant ainsi de la plus haute et de la plus respectée parmi les anciennes magistratures.

C'est pendant que Plancus intriguait en Gaule avec Lépide qu'il reçut par sénatus-consulte la mission de fonder une cité nouvelle au confluent

de la Saône et du Rhône, afin de donner asile aux colons romains que les Allobroges venaient d'expulser de Vienne. Pour l'auteur, cet épisode avait, nous l'avons dit, une importance exceptionnelle : s'il ajoute peu aux recherches et aux commentaires de ses devanciers, et notamment de M. Allmer, en revanche son récit est conduit avec une remarquable précision. On peut appliquer le même éloge aux autres parties de l'ouvrage : mais à l'exemple de M. Gaston Boissier, l'auteur est lettré autant et plus encore qu'érudit. Par la vivacité du trait, par la profondeur des réflexions, mainte page prend une valeur philosophique et fait songer tantôt à Tacite, tantôt à Montesquieu. Ainsi médité, le tableau du passé devient là l'explication, ici la leçon du présent. C. Huit.

L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804), par Geoffroy de Grandmaison. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de vii-356 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Pacte de famille sous la République, telle est la formule qui pourrait résumer le sens des précieux renseignements rassemblés dans ce livre. L'alliance conclue entre les Bourbons de France et d'Espagne n'avait pas été brisée sans retour par la Révolution ; un moment rompue, elle se renoua, et si bien, qu'elle devint sous le Directoire et le Consulat, selon un mot bien connu, l'alliance de l'homme et du cheval. L'homme n'était plus pourtant l'aîné des petits-fils de Louis XIV, mais Barras ou Bonaparte.

M. Geoffroy de Grandmaison a employé comme source principale les dépêches des envoyés français à Madrid de 1789 à 1804 ; c'est dire qu'il a passé complètement sous silence la période de guerre ouverte, ainsi que les négociations pour la paix de Bâle. Sur la période antérieure, il se borne à un exposé assez rapide qu'il eût pu, avec les documents du fonds Bourbon, rendre plus complet. On voit bien dans ses premières pages comment, on ne voit pas assez pourquoi Charles IV et ses ministres se détachèrent peu à peu de la France « constitutionnelle. » Les premiers ils avaient été sollicités à intervenir en faveur de Louis XVI, dès la fin de 1789, par l'entremise de ce même Fonbrune que nous voyons ici reparaître à Madrid vers 1796 ; sollicités d'autre part par les émigrés, comme le témoignent les correspondances de Las Casas, de l'abbé Froment, etc., ils ne voulurent point adhérer à la politique des comtes de Provence et d'Artois, si différente de celle de Louis XVI, et se bornèrent à bouder le gouvernement de Paris. Il fallut le régicide pour que Charles IV entrât dans la coalition. Il eût volontiers secouru directement son cousin ; l'occasion et les forces lui manquèrent, et, après avoir combattu pendant deux campagnes pour l'honneur des couronnes, il se réconcilia avec la France républicaine ; bien mieux : il s'agenouilla devant elle.

Le livre de M. Geoffroy de Grandmaison, qui commence vraiment à l'année 1795, est plein de détails originaux, peignant sur le vif les agents de la République à Madrid, Pérignon, Lucien Bonaparte, Beurnonville, et ce Guillemardet que le beau portrait de Goya, au musée du Louvre, fera plus longtemps connaître que ses exploits diplomatiques. On voit aussi à l'œuvre, dans sa triste promiscuité, ce triumvirat ou plutôt ce ménage à trois qui gouvernait l'Espagne, Marie-Louise, Charles IV, Godoï. Sur la propagande révolutionnaire, sur la proscription et la vie errante des évêques et des prêtres français, sur les émigrés, leurs intrigues et leurs misères, M. Geoffroy de Grandmaison a réuni aussi une foule de traits nouveaux. Les contemporains nous en avaient dit quelque chose, notamment l'auteur des *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté* (par Chantreau), que je ne vois point cité. Les ambassadeurs français sont ici les peintres non suspects du tableau qui nous révèle les vicissitudes de l'émigration royaliste en Espagne.

Tous ces récits sont curieux, substantiels, pittoresques; il leur manque à mon sens quelques pages. Pourquoi les avoir arrêtés à la proclamation de l'Empire, ne les avoir pas poussés jusqu'aux scènes de Bayonne et à l'invasion de 1808? On aurait vu, dans un épilogue caractéristique, où aboutit cette singulière alliance, à la rupture violente qui, dans la pensée de Napoléon, devait reconstituer sur de nouvelles bases le Pacte de famille, à l'insurrection nationale qui répara la honte et les humiliations des souverains. M. Geoffroy de Grandmaison n'en a pas moins apporté à l'histoire extérieure de la Révolution une contribution neuve par les sources où il a puisé, sérieuse et intéressante par les développements qu'il a donnés à son travail. L. Pingaud.

Histoire populaire de Son Ém. le cardinal Charles-Martial-Allemand Lavigerie, archevêque de Carthage et d'Alger, primat d'Afrique, par Mgr Émile Lesur, chanoine de Cagliari, protonotaire apostolique A. S. P., prélat de la chapelle de Sa Sainteté, chanoine titulaire de Carthage, et l'abbé J.-A. Petit. Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-12 de 227 p. — Prix : 2 fr. 50.

La biographie du cardinal Lavigerie a déjà tenté plus d'un auteur. Nous avons parlé ici de l'excellent ouvrage de M. l'abbé Klein; celui de Mgr Lesur et de M. l'abbé Petit, sous le titre modeste d'*Histoire populaire*, le complète très heureusement sans faire double emploi. Les deux savants ecclésiastiques suivent leur héros à travers toute sa carrière et le montrent constamment animé d'une sainte ardeur, semant les œuvres partout où il passe et les marquant de son empreinte vraiment géniale. Celles qu'il a fondées en Afrique pour l'évangélisation et le soulagement des affreuses misères du continent noir sont, pour ainsi dire, innombrables, et l'éminent prélat s'est efforcé de les établir sur une base solide en les dotant généreusement; ce qu'il a ainsi dépensé est vraiment prodi-

gieux. Les auteurs citent aussi très volontiers les passages remarquables des éloquents discours qu'il a prononcés dans diverses circonstances : établissement de l'aumônerie de l'armée d'Afrique, inauguration de la cathédrale de Carthage, croisade anti-esclavagiste, etc. Ils ne reculent pas devant la justification de la conduite du cardinal dans deux épisodes critiques de sa vie si mouvementée. Le premier est son désaccord avec le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général de l'Algérie, au sujet des orphelins arabes qu'il avait recueillis pendant la disette qui éprouva si cruellement la colonie; le droit à la charité que revendiquait hautement l'archevêque ne paraît pas contestable, et il est regrettable qu'en cette circonstance le duc de Magenta se soit laissé influencer par les injustifiables protestations de quelques sectaires. Plus discuté est le fameux toast républicain qui a éclaté comme un coup de foudre en un moment qui semblait bien mal choisi. On sait que l'émoi fut considérable en France et que les admirateurs du grand cardinal furent alors consternés. Il est facile, aujourd'hui que les événements ont marché, de plaider pour cette manifestation les circonstances atténuantes; depuis lors, nous en avons entendu bien d'autres, et il n'est plus douteux que Mgr Lavigerie n'agissait pas alors de sa propre initiative. Les auteurs affirment qu'avant de consentir à attacher ce grelot retentissant, Son Éminence fit à qui de droit de sérieuses objections, dont la plus topique était le préjudice considérable qu'un tel éclat causerait inévitablement à ses œuvres. Il faut convenir que, vu sous cet aspect, c'est tout simplement un acte de soumission héroïque. Cet ouvrage est bien conçu, bien écrit, édifiant et intéressant à la fois. COMTE DE BIZEMONT.

BULLETIN

Analekten zur Papst- und Konziliengeschichte im 14. und 15. Jahrhundert, von HENRY SIMONSFELD. München, Verlag der kön. Akademie, 1891, in-4 de 56 p.

Dans cet opuscule, extrait des *Mémoires* de l'Académie des sciences de Vienne, l'auteur a produit le texte d'une dizaine de documents, conservés en copies à la Bibliothèque impériale; l'un d'eux existe, en outre, en original aux Archives. Il importe d'en indiquer sommairement l'objet : 1° Urbain VI recommande aux prélats le nonce apostolique qu'il envoie prêcher la croisade contre l'antipape Clément VII (3 juin 1382); 2° le même, prisonnier à Lucera, invoque le secours du bras séculier (27 février 1385); 3° le même signifie au monde chrétien la confession de six cardinaux contre l'antipape (14 février 1385); 4° lettre de l'empereur grec Manuel II Paléologue au pape Alexandre V; 5° demandes de l'université de Paris et réponses du pape Jean XXIII (1412, 1413); 6° lettre des représentants de la nation gallicane au concile de Constance à Louis, duc de Bavière-Ingolstadt (16 décembre 1416); 7° autre des mêmes au même (1417?); 8° reconnaissance d'une somme de 23,000 florins prêtée par ce prince aux présidents des quatre nations du

concile (29 juin 1415); 9° lettre de l'empereur Sigismond au patriarche d'Antioche (1er février 1416); et 10° autre du duc Louis à Sigismond, au sujet de ce prêt. Ces textes, souvent défectueux, auraient pu être améliorés. La préface résume les événements auxquels ils se rapportent. U. C.

Histoire de la commune de Pourrain pendant la Révolution (1789-1800) *(Documents pour l'histoire de la Révolution dans l'Auxerrois)*, par Th. Ménain. Auxerre, Lanier; Sens, Poulain-Rocher, 1892, in-16 de 94 p. — Prix : 0 fr. 50 c.

Les éléments de cette monographie sont empruntés à trois registres de la municipalité de Pourrain, contenant jour par jour les actes de 1793 à 1796. Levée de soldats en mars 1793 : les volontaires se croyaient déjà la force armée et coupaient d'office, pour les vendre à leur profit, des ormes et des chênes sur les terrains communaux autour de l'église et ailleurs. La municipalité ne put, paraît-il, que constater le délit; mais le district d'Auxerre prétendit droit sur les arbres, comme étant biens nationaux, et la municipalité de Pourrain ne se tira qu'avec peine de ce mauvais pas. — Le 5 mai 1793, constitution du Comité de salut public : sur cent quatre-vingt-quatre électeurs, on n'en compte que quarante-trois qui aient voté. — La vente du presbytère, la pénurie des vivres occupent les séances : telle était la disette que les chiens affamés déterraient les cadavres dans le cimetière pour les dévorer. — Le 3 septembre 1793, réquisition générale de tous les citoyens de dix-huit à vingt-cinq ans; le 10, réquisition de grains pour Auxerre : Pourrain ne se soumettait pas sans lutte.

Le deuxième registre comprend l'année 1794, on plutôt l'an II. On descend la cloche, on vend les biens-fonds de la fabrique et de la cure; on envoie au district « les effets et ustensiles d'argent provenant du culte catholique de Pourrain : » le culte est interrompu; un club s'installe dans l'église; le curé s'éloigne, ce qui n'empêche pas les catholiques de la localité de s'assembler le jour de Pâques et de faire *émeute* contre le citoyen Philippe, juge de paix du canton de Toucy, qui, montant en chaire, veut attaquer la foi des assistants. Cependant les réquisitions de toutes sortes continuent à pleuvoir sur la malheureuse commune.

Dans le troisième registre (du 10 août 1794 jusqu'en 1800), on rétablit la sonnerie des cloches au moins pour les usages civils, on vend la maîtrise, on désarme les jacobins. L'abbé Leroy fait sa déclaration et rétablit le culte. On constate l'état déplorable de l'instruction primaire : l'institutrice, l'instituteur, renoncent à rester. Le 18 thermidor an IV, le presbytère fut vendu 2,312 fr.; l'acquéreur y établit une auberge; en 1796, de tous les biens de la maîtrise, de la fabrique et de la cure, la commune n'avait plus qu'une armoire et un bureau qu'elle ne savait où loger et qu'un citoyen voulut bien recueillir dans sa maison. Un prêtre n'en fit pas moins la déclaration de soumission exigée par la loi (1er frimaire an IV) : il eut à subir bien des avanies.

On aime à suivre cette modeste histoire dans ces procès-verbaux authentiques que l'auteur a extraits avec sobriété et avec goût. Des souvenirs de famille l'ont aidé à les bien comprendre. Victor Pierre.

Duguay-Trouin, par le docteur Philippe. Paris, Ch. Delagrave, 1892, in-8 de 236 p. orné de 7 grav. — Prix : 1 fr. 40.

L'auteur de la nouvelle biograghie de Duguay-Trouin ne s'est pas mis en grands frais de rédaction : il s'est borné à reproduire textuellement les

principaux passages des Mémoires de l'illustre marin. Ce procédé commode est, d'ailleurs, excellent lorsqu'il s'applique à un homme aussi sincère et impartial que notre Malouin; en outre, il inspire pour le personnage une singulière sympathie. En effet, Duguay-Trouin ne s'y montre pas seulement marin habile et intrépide entre tous, mais encore bon chrétien et animé des sentiments d'honneur les plus élevés. On l'admire surtout lorsqu'il s'efforce de témoigner son estime aux ennemis qui l'ont vaillamment combattu. La prise de Rio-Janeiro, qui couronne sa carrière militaire, est un fait d'armes des plus remarquables accompli avec une sûreté de coup d'œil et un sang-froid qui nous reportent à la destruction de Fou-Tchéou par l'amiral Courbet. Toutefois l'auteur pousse l'enthousiasme jusqu'à l'exagération en proclamant que Jean Bart et Duguay-Trouin « résumaient en eux, sous le règne de Louis XIV, toute l'illustration de la marine française.» Les exploits de ces deux corsaires, si merveilleux qu'ils soient, ne sauraient faire oublier les grandes batailles gagnées par Duquesne et Tourville.

COMTE DE BIZEMONT.

Le Vicomte de Maurès de Malartic (Ambroise-Eulalie), maréchal de camp, maire de la Rochelle, député aux États généraux, par le comte GABRIEL DE MAURÈS DE MALARTIC, son arrière-petit-neveu. La Rochelle, imp. Noel Texier, 1892, in-8 de 43 p.

Ambroise-Eulalie de Maurès, vicomte de Malartic, né à Montauban le 27 juillet 1737, entra au service militaire en 1755 comme lieutenant au régiment de Vermandois; il prit part à l'expédition des Baléares, où il resta jusqu'en 1763. De 1767 à 1769, il servit dans les Antilles; chevalier de Saint-Louis en 1777, il fut nommé maréchal de camp le 1er mars 1791. En 1783, le corps municipal de La Rochelle l'élut maire de la ville; il occupa ce poste laborieux jusqu'en 1788. Choisi par son ordre comme député aux États généraux, il arriva à Paris le 18 avril 1789. Il a tenu un *Journal de sa députation* qui va jusqu'au 1er octobre 1789, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de La Rochelle : on y voit qu'il s'en tint au vote par ordre et qu'il ne consentit pas à renier les mandats impératifs de ses commettants. Il émigra en Allemagne; en 1795, il vint habiter Hambourg, où il mourut le 17 février 1796.

V. P.

Numismatique de la principauté de Stavelot et de Malmédy, par le baron DE CHESTRET. Bruxelles, J. Goemaere, 1892, in-8 de 35 p. et 4 planches.

Le mémoire de M. de Chestret est destiné à servir utilement à la monographie numismatique de Stavelot, qui est encore à faire. Pour toute la période postérieure au milieu du XVIe siècle, nous voyons une série de monnaies émises par des prélats qui tenaient les abbayes de Stavelot et de Prum; quant aux temps antérieurs, le droit de monnaie de Stavelot et de Malmédy n'est constaté que par un diplôme de Frédéric Ier, de 1152, dont le texte devra être soumis à une critique sévère, d'autant que jusqu'ici il n'a été confirmé par aucune preuve matérielle. Certains deniers du XIe siècle sont attribués à Stavelot, mais il y a lieu de déterminer par qui ils ont été émis.

B.

Essai de sigillographie. Saint Luc, patron des anciennes Facultés de médecine, par le Dr DAUCHEZ. Paris, 1891, in-8 de 35 p.

Sous ce titre, M. le docteur Dauchez vient de publier une étude où il traite du culte rendu à saint Luc par les médecins et les Facultés de méde-

cine. Tant en France qu'à l'étranger, saint Luc a été considéré comme le patron des médecins et honoré comme tel. Cette tradition subsiste encore dans plusieurs Facultés. Les sceaux des anciennes Facultés attestent, pour la plupart, ce culte cher aux médecins : c'est pourquoi M. Dauchez les a recherchés avec une louable persévérance. Il en décrit un certain nombre et présente au lecteur la représentation de quelques-uns d'entre eux appartenant aux Facultés de Paris, Pont-à-Mousson, Montpellier, Lyon, Reims, Angers, Avignon et Poitiers. Ainsi M. Dauchez a rendu un véritable service à l'histoire des études médicales et donné un exemple qui mérite d'être imité. F.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Auguste-Siméon Luce a été enlevé à l'érudition française, dont il était l'un des meilleurs représentants, dans la pleine activité de sa vie littéraire. Il est mort à Paris le 15 décembre, à peine âgé de cinquante-neuf ans. Il était né le 29 décembre 1833, à Bretteville-sur-Ay (Manche). Sorti de l'École des chartes en 1858 avec une thèse fort remarquée sur la Jacquerie, il se présenta deux ans après au doctorat avec le même sujet comme thèse française et une étude sur Gaidon comme thèse latine, et soutint la discussion avec succès. Le jeune docteur, qui se sentait beaucoup de goût pour l'enseignement, voulait se présenter à l'agrégation des lycées. Mais à cette époque il fallait un stage de cinq ans dans l'enseignement public avant d'être admis aux épreuves : le doctorat dispensait de trois ans, le diplôme d'archiviste-paléographe de deux; on refusa d'accorder à M. Siméon Luce le bénéfice de la double dispense et il se vit forcé de renoncer à son projet. Tour à tour archiviste des Deux-Sèvres, puis aux Archives nationales, où il devint par la suite chef de section, M. Luce se livra avec une ardeur passionnée à la recherche des documents capables d'éclairer l'histoire de France pendant la guerre de Cent ans. Ses travaux sont de deux sortes : d'abord les publications de textes, la chronique des quatre premiers Valois, la chronique du Mont Saint-Michel, et surtout cette édition considérable de Froissart, dont les notes sont un véritable trésor d'érudition et qui malheureusement reste inachevée; puis les études originales, qui commencent avec cette *Histoire de la Jacquerie*, si remarquée, trop vite épuisée et dont l'auteur préparait une nouvelle édition remaniée. Comme le Froissart, reste inachevée l'étude qu'il avait entreprise sur Du Guesclin et dont le premier volume, seul paru, lui valut, avec les suffrages de l'Académie pour le grand prix Gobert, la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire nationale de la France. Dans les dernières années de sa vie, il s'était surtout senti captivé par la belle et sympathique figure de Jeanne d'Arc; et il avait cherché à démêler les origines humaines de sa mission. L'on se rappelle que l'étude qu'il publia sur ce sujet et où se rencontraient quelques erreurs sur le rôle des dominicains lui attira une verte et savante critique du P. Chapotin ; sans détruire le mérite incontestable de l'ouvrage de l'érudit archiviste, les remarques du dominicain rétablirent la vérité de faits involontairement altérés. C'est qu'à côté de ses grandes qualités d'érudition, M. Luce avait quelques défauts : son esprit manquait notamment de souplesse, et comme la recherche du style le conduisait souvent à des étrangetés de langage, la recherche de la composition le poussait un peu au système, et le système était parfois étroit. Tout cela n'empêche point M. Luce d'avoir rendu d'éminents services aux historiens et d'être

l'un des hommes dont peuvent le plus s'honorer l'École des chartes, dont il fut un des meilleurs élèves et l'un des professeurs les plus estimés, l'Académie des inscriptions, qui, après lui avoir décerné ses plus hautes récompenses, fut heureuse de lui donner un de ses fauteuils, et l'érudition française. Voici la liste de ses publications : *Du rôle politique de Jean Maillard en 1358 (Bib. Éc. Ch.*, 1856-1857, t. XVII, p. 415); — *D'un emploi du point souscrit dans les manuscrits français (Bib. Éc. Ch.*, 1858, t. XIX, p. 360); — *Du progrès social en France sous Napoléon III* (1858, in-8); — *Histoire de la Jacquerie* (1859, in-8); — *Visites par les prieurs de Barbézieux et de Saint-Sauveur de Nevers des monastères de la Congrégation de Cluny en Poitou (Bib. Éc. Ch.*, 1859, t. XX, p. 237); — *Quittances de la Trémoille et de la Hire (Bib. Éc. Ch.*, 1859, t. XX, p. 560); — *De Gaidone, carmine gallico vetustiore, disquisitio critica* (1860, in-8); — — *Pièces inédites relatives à Étienne Marcel (Bib. Éc. Ch.*, 1860, t. XXI, p. 73); — *Examen critique de l'ouvrage intitulé : « Étienne Marcel et le Gouvernement de la bourgeoisie au XIXe siècle » par M. F.-T. Perrens (Bib. Éc. Ch.*, 1860, t. XXI, p. 241); — *Chronique des quatre premiers Valois, 1327-1393* (1862, in-8); — *Gaydon, chanson de geste* (t. VII des *Anciens poètes de la France*, publiés sous la direction de M. Guessard (1862, in-12); — *De l'utilité matérielle et pratique des travaux d'archives (Bib. Éc. Ch.*, 1863, t. XXIV, p. 237); — *Chroniques de Jehan Froissart* (1869-1890, 8 vol in-8, t. IX en préparation); — *Louis, duc d'Anjou, s'est-il approprié après la mort de Charles V une partie du trésor? (Bib. Éc. Ch.*, 1875, t. XXXVI, p. 299); — *Négociations des Anglais avec le roi de Navarre en 1358 (Mém. Soc. Hist. Paris*, I, 1875, p. 43); — *Guillaume l'Aloue (Ann. Bull. Soc. Hist. de Fr.*, 1875, p. 149); — *Histoire de Bertrand Du Guesclin et de son époque*, t. I, seul paru (1876, in-8); — *De l'exploitation des mines et des conditions des ouvriers mineurs en France au XVe siècle (R. Q. H.*, t. XXI, 1877, p. 189); — *Le Maine sous la domination anglaise (R. Q. H.*, t. XXIV, 1878, p. 226); — *Les Juifs sous Charles V (Rev. hist.*, t. VII, 1878, p. 262); — *Notice sur le trésor royal anglais à Paris en 1431 (Ibid.*, p. 164); — *Communication sur la corruption du clergé au XVe siècle (Bull. Soc. Hist. Paris*, t. V, 1878, p. 130); — *Chronique du Mont Saint-Michel. 1343-1468*, avec notes et pièces diverses relatives au Mont Saint-Michel et à la défense nationale en Basse Normandie, pendant l'occupation anglaise (1879-1886, 2 vol. in-8); — *Note relative à Pierre Gilles (Bull. Soc. Hist. Paris*, VI, 1879, p. 188); — *Documents nouveaux sur Étienne Marcel (Mém. Soc. Hist. Paris*, VI, 1880, p. 305); — *Discours à l'assemblée générale de la Société de l'Histoire de France (Ann. Bull. Soc. H. F.*, 1881, p. 82); — *Jeanne d'Arc et les Ordres mendiants (R. des Deux Mondes*, 1er mai 1881); — *Jeanne d'Arc et le Culte de saint Michel (Ibid.*, 1er décembre 1882); — *L'Entrevue d'Ardres en 1396 (Ann. Bull. Soc. H. F.*, 1881, p. 209); — *Cours d'étude critique des sources de l'histoire de France, professé à l'École des chartes; leçon d'ouverture (Bib. Éc. Ch.*, 1882, t. XLIII, p. 653); — *Les Menus du prieur de Saint-Martin des Champs en 1438-1439 (Mém. Soc. Hist. Paris*, IX, 1883, p. 223); — *Jeanne d'Arc à Domremy (Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1885); — *Jeanne d'Arc à Domremy, recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle*, accompagnées de pièces justificatives (1886, in-8); — *Germain Demay (Bib. Éc. Ch.*, 1886, t. XLVII, p. 473); — *Discours à la Société des anciens textes français (Bib. Éc. Ch.*, 1887, t. XLVIII, p. 616); — *Origine de la Pucelle de Voltaire (Corresp.*, 10 novembre 1888); — *Les Chiens de guerre (Corresp.*, 10 janvier 1889); — *Jean de Berry (Ibid.*, 25 avril 1889); — *Jeanne d'Arc, son lieu natal et ses premières années (Ibid.*, 25 juillet 1889); — *Les Jeux populaires dans l'ancienne France (Ibid.*, 25 novembre 1889); — *La*

France pendant la guerre de Cent ans. Épisodes historiques et vie privée aux XIVe et XVe siècles (1890, in-12); — *Louis d'Estouteville. Le Bâtard d'Orléans et la Défense du Mont Saint-Michel (Corresp.*, 25 septembre 1890); — *Du Guesclin au siège de Rennes (Bib. Éc. Ch.*, 1891, t. LII, p. 615); — *L'Hôtel de Bertrand Du Guesclin à Paris (Corresp.*, 10 mars 1891); — *Jeanne Paynel à Chantilly* (1892, in-4); — *La Mort du roi Charles V (Corresp.*, 10 oct. 1892).

— La mort de sir Richard Owen, survenue le 19 décembre, prive l'Angleterre de l'une de ses gloires scientifiques les moins contestées. Né à Lancaster en 1804, après quelques années passées à titre d'enseigne dans la marine anglaise, il prit ses grades universitaires, et dès 1828 fut attaché à l'*Hunterian Museum*, où il enseigna au Collège royal de chirurgie; en 1856, il quitta cet établissement pour prendre la surintendance de la section d'histoire naturelle au Musée britannique, fonctions qu'il garda jusqu'en 1884. Dès l'abord, ses travaux, qui se multiplièrent d'une manière d'autant plus prodigieuse que la quantité ne nuisit jamais à la qualité, attirèrent sur lui l'attention du monde savant, et les témoignages les plus éclatants vinrent établir ou confirmer sa réputation. L'illustre Humboldt n'hésitait pas à voir en lui « le plus grand anatomiste des temps modernes, » tandis que d'autres voix le proclamaient le « Cuvier de l'Angleterre » ou le « Newton des sciences naturelles. » Ces titres glorieux, il s'appliqua constamment à les mériter par l'excellence de ses travaux scientifiques. Reptiles fossiles de la Grande-Bretagne et de l'Afrique australe ; mammifères fossiles de l'Australie ; anatomie des vertébrés, ostéologie des marsupiaux et mille autres sujets tentèrent sa plume féconde et lui fournirent la matière de volumes admirables. Aussi se vit-il accablé de distinctions honorifiques; et les sociétés savantes les plus illustres (Association britannique, Association microscopique de Grande-Bretagne, Institut de France, Académie américaine) se firent gloire de le compter parmi leurs membres. Voici les principaux ouvrages qu'on lui doit : *Catalogue of the contents of the Museum of the R. college of surgeons* (1830, in-4); — *Memoir on the Pearly Nautilus (Nautilus Pompilus)* (1832, in-4); — *Descriptive and illustrated catalogue of the physiological series of comparative anatomy* (1833-1840, 5 vol. in-4); — *Directions for collecting and preserving animals and parts of animals for anatomical purposes* (1835, in-4); — *The Fossil mammalia collected in the voyage of the Beagle* (1840, in-4); — *Odontography, or a treatise on the comparative anatomy of the teath* (1840-1845, 2 vol. in-4); — *Description of the skeleton of an extinct gigantic sloth* (1842, in-4); — *Catalogue of calculi and other animal secretions* (1842, in-4); — *Lectures on the comparative anatomy and physiology of invertebrate animals* (1843, in-8); — *Descriptive and illustrated catalogue of the fossil organic remains of mammalia and aves* (1845, in-4); — *Synopsis of the arrangements of the preparations in the Museum* (1845, in-8); — *Lectures on the comparative anatomy and physiology of the vertebrate animals* (1846, in-8); — *A History of British fossil mammals and birds* (1846, in-8); — *On the nature of limbs* (1849, in-8); — *On Parthenogenesis* (1849, in-8); — *Zoology or instructions for collecting and preserving animals* (1849, in-8); — *A History of British fossil reptiles* (1849-1851, 5 vol. in-4); — *Lectures on the rare materials from the animal kingdom displayed at the great exhibition* (1851, in-8); — *Catalogue of the osteological series in the Museum of the R. college of surgeons* (1853, in-8); — *The principal forms of the skeleton* (1855, in-12); — *Crocodilia and ophidia of the London Clay* (1859, in-4); — *Lecture on the classification of mammalia* (1859, in-8); — *Palæontology* (1860, in-8); — *Memoir on the Megatherium* (1861, in-4); — *On the extent of a national museum of natural history* (1862, in-7); — *On the anatomy of vertebra-*

tes (1866-1868, 3 vol. in-8); — *Descriptive and illustrated catalogue of the fossil reptilia of South Africa in the collection of the British Museum* (1876, in-4); — *On the fossil mammals of Australia and on the extinct marsupials of England* (1877, 2 vol. in-4); — *Memoir of extinct wingless birds of New Zealand* (1878, 2 vol. in-4); — *Ova of the Echidna Hystrix* (1881, in-4); — *Remains of the gigantic land-lizard from Australia* (1881-1882, 3 vol. in-4); — *Experimental Physiology* (1882, in-8); — *The Conario-Hypophysial tract* (1883, in-8); — *Tusk of a proboscidian mammal (Notelephas Australis)* (1883, in-4); — *Affinities of thylacoleo* (1884, in-4); — *Pelvic characters of thylacoleo carnifex* (1884, in-4); — *Evidence of large extinct lizard, Notosaurus Dentus* (1884, in-4); — *Large extinct monotreme, Echidna Ramsay* (1884, in-4); — *Teeth of large extinct (marsupial ?) genus Sceparnodon Ramsay* (1884, in-4); — *The Antiquity of man deduced from the discovery of a skeleton at Tilbury* (1884, in-8); — *Fossil remains and foot-bones of megalania prisca* (1887, in-4); — *Fossil remains of two species of megalanian genus* (1887, in-4); — *Parts of the skeleton of meiolonia platiceps* (1888, in-4).

— L'évêque anglican de Saint-André d'Écosse, que la mort a également frappé dans ce mois de décembre, Mgr Charles Wordsworth, était né en 1806 à Borking (Essex). De brillantes études au collège de Christ Church d'Oxford le firent appeler à y enseigner; il y resta deux ans à ce titre, puis, après avoir pris les ordres sacrés, il se fit nommer (1835) directeur du collège de Winchester. Il le quitta pour diriger en 1847 l'École de Glenalmond, fondée par le haut clergé d'Écosse. C'est en 1852 qu'il fut appelé au siège épiscopal de Saint-André. Sans entrer ici dans le détail de ses ouvrages, presque tous consacrés à des questions d'enseignement ou de théologie, nous indiquerons les principaux : *Communion in prayer* (1843, in-12); — *Christian Boyhood at a public school*, recueil de 53 sermons (1846, 2 vol. in-8); — *History of the college of S. Mary Winton* (1848, in-4); — *Catechesis* (1849, in-8); — *A United Church of Scotland, England and Ireland advocated* (1861, in-8); — *On Shakspeare knowledge and use of the Bible* (1864, in-8); — *The Outlines of the christian ministry delineated* (1872, in-8); — *A Discourse on Scottish Church history from the Reformation* (1881, in-8); — *Ecclesiastical union between England and Scotland* (1888, in-8).

— M. Werner von Siemens mérite encore ici une mention spéciale. Né à Leutha le 13 décembre 1816, il est mort à Berlin le 6 décembre dernier. Il était entré dans l'artillerie prussienne, où il obtint en 1838 le titre d'officier, quand les nouvelles découvertes sur l'électricité captivèrent son attention. Après s'être occupé de dorure et d'argenture électriques, il se distingua par les mines sous-marines avec appareils électriques qu'il établit en 1848 dans le Schleswig-Holstein. L'on remarqua également les améliorations qu'il apporta dans la télégraphie électrique. Aussi le gouvernement prussien n'hésita-t-il pas à s'assurer son concours pour la construction de lignes souterraines. La maison qu'il établit à Berlin avec M. Halske se fit connaître dans le monde entier. Les découvertes scientifiques de M. W. von Siemens, qu'il exposa avec détails dans les fameuses Annales de Poggendorf, lui firent attribuer un fauteuil à l'Académie des sciences de Berlin (1874). Ses œuvres ont été réunies en volume à Berlin (1887, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé Birbes, missionnaire apostolique du Yunnan, mort en novembre, dans sa mission; — de M. Édouard Chantepie, dont on cite les études sur la société féminine au xviiie siècle, mort à soixante-deux ans, le 13 décembre; — de Mlle Clerc, qui, non content de produire de nombreux ouvrages dramatiques dont quelques-uns ont été goûtés du public, collaborait à plusieurs journaux de Paris, mort le

26 décembre, à cinquante-quatre ans; — de M. François Favre, bibliothécaire au Conservatoire des arts et métiers, mort le 25 décembre à Paris, âgé de soixante-treize ans; — de M. Girault, dit de Prangey, qui de ses voyages laborieux avait rapporté des collections dont il dota le musée de Langres et la matière d'ouvrages estimables parmi lesquels le plus important est consacré aux *Monuments arabes et mauresques de Cordoue, Séville et Grenade*, mort à Prangey (Haute-Marne), à quatre-vingt-huit ans, le 15 décembre; — de M. Georges Hachette, l'un des chefs et le deuxième fils du fondateur de l'importante maison de librairie de ce nom, mort à cinquante-quatre ans, le 15 décembre; — de M. John Lemoinne, sénateur, membre de l'Académie française, journaliste de talent, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des Débats*, mort à soixante-dix-sept ans, le 14 décembre; — de M. Joseph Petasse, fécond poète beaunois, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 15 décembre; — de M. César-Henri-Joseph de Moré, comte de Pontgibaud, poète et économiste, mort en novembre; — du R. P. de Ressèguier, de la Compagnie de Jésus, mort à Castres, le 15 décembre, âgé de trente-deux ans; — de M. Honoré Roux, botaniste marseillais estimé, mort à Marseille le 13 décembre; — de M. Auguste Salmon, ancien sénateur, membre correspondant de l'Académie des sciences, mort à Paris le 26 décembre, dans sa quatre-vingt-neuvième année; — de M. Sicre du Breilh, directeur du Cercle de la librairie, mort à Asq, le 18 décembre; — de M. Léon Soubeiran, professeur à l'école supérieure de pharmacie de Montpellier, correspondant de l'Académie de médecine, mort à soixante-cinq ans, le 18 décembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Bruno Berlet, mort à Annaberg, le 30 novembre, à soixante-huit ans; — de M. James-William-Edmund Boyle, collaborateur de *The Month* et auteur d'ouvrages importants, parmi lesquels nous citerons : *Chronicle of England* (1864, in-4), et *Official Baronage of England* (1886, 3 vol. in-fol.), mort le 3 décembre, à soixante-dix ans; — de sir Bernard Burke, éditeur de *The Peerage*, et auteur d'ouvrages héraldiques, mort en décembre; — de M. Iwan Ditjalin, professeur de droit public à Dorpat, mort le 10 novembre; — de M. Pietro Dona, honorablement connu par ses publications sur la langue grecque, mort à Bologne, le 23 novembre; — de M. J.-R. Forman, éditeur du *Nottingham Guardian*, mort en décembre; — de M. Fryer, connu en Angleterre par ses inventions scientifiques; — de M. A. Galakhof, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, auteur, entre autres ouvrages, d'une littérature russe fort estimée, mort à Saint-Pétersbourg, à quatre-vingt-cinq ans, au commencement de décembre; — de M. F.-J.-A. Hors, professeur de théologie à l'Université de Cambridge, auteur de *Monogenes Theos* et collaborateur de Westcott pour l'édition grecque du Nouveau Testament, mort à la fin de novembre; — de M. Axel Iversen, professeur de chirurgie à l'Université de Copenhague, mort à quarante-huit ans, le 22 novembre; — de M. Joham-Georg Jössel, professeur de médecine à l'Université de Strasbourg, mort à cinquante-quatre ans, le 4 décembre; — de M. le pasteur Louis Körber, dont on estime les travaux sur les langues de l'Esthonie et de la Lithuanie, mort à Dorpat, le 27 novembre; — de M. le docteur James Roseburgh Leaming, qui s'était particulièrement occupé de l'étude des maladies de poitrine, mort à New-York, le 5 décembre, dans sa soixante-douzième année; — du célèbre éditeur de Turin, M. Ermanno Loescher, mort à soixante et un ans, le 22 novembre; — de M. Johann-Jakob Merian, professeur de philologie classique à l'Université de Bâle, mort à soixante-six ans, le 15 novembre; — de Mgr Alexandre Munro, auquel on doit de nombreux opus-

cules et une vive critique du protestantisme calviniste sous le titre de *Calvinism in its relations to scripture and reason,* mort le 23 novembre, dans sa soixante-treizième année; — de M. Auguste Nanck, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mort en Finlande vers le milieu de décembre; — de M. Rudolf Seydel, professeur à l'Université de Leipzig, mort le 6 décembre, à cinquante-huit ans; — de M. Alexander Skofitz, fondateur et longtemps directeur de l'*Oesterreichische botanische Zeitschrift*, mort à Vienne, le 17 novembre, âgé de soixante et onze ans; — de M. Adolf Speyer, dont les travaux sur les lépidoptères ont attiré les éloges de tous les hommes compétents, mort à Rhoden le 14 novembre, dans sa quatre-vingt-unième année; — de M. Stainton, entomologiste anglais, dont nous devons citer : *Natural History of the Tineina*, et *Manual of British Butterflier*, mort en décembre; — de M. Streintz, connu par ses recherches de physique mathématique, mort à Graz en novembre, âgé de quarante-quatre ans; — de M. W. Matthew Williams, vulgarisateur anglais, dont on estime les travaux sur la chimie métallurgique, mort le 20 novembre; — de M. William-Noel Woods, philologue anglais, mort le 17 novembre, à peine âgé de trente-six ans; — du prince Napoléon-Bonaparte Wyse, qui, bien qu'Anglais de naissance, s'est surtout fait connaître dans le monde littéraire par ses poésies provençales et par son rôle dans la fondation du félibrige.

Congrès. — La Société bibliographique a tenu son troisième congrès provincial à Besançon, du 22 au 24 novembre dernier, sous la présidence de M. le marquis de Loray. Trois sections : dans la première, consacrée à la Société bibliographique, M. le marquis de Beaucourt a parlé de l'objet de la Société; M. le comte de Bourmont a présenté la *Revue des questions historiques*, le *Polybiblion* et les publications scientifiques de la Société; M. V. Pierre a fait connaître les publications de propagande; M. de Vorges, la Société d'histoire contemporaine. La seconde section, consacrée à l'étude, a été la plus fournie, naturellement, de rapports intéressants pour nos lecteurs. Les Franc-Comtois ont tenu à honneur de montrer leur science : M. de Lurion a dressé le tableau de l'*Administration de la Franche-Comté en 1789*. M. le comte de Sainte-Agathe a présenté aux congressistes les *Sociétés savantes de Franche-Comté;* M. Lieffroy a esquissé l'*Histoire de la bibliothèque de Besançon. L'Archéologie religieuse en Franche-Comté* a été exposée par M. l'abbé Élie Perrin. M. Émile Longin a parlé de la nécessité d'une *Bibliographie franc-comtoise* et a esquissé le plan qu'on pourrait suivre pour la rédiger. C'est encore à cette section que des voix autorisées ont fait connaître les différentes conférences d'études qui existent en Franche-Comté. Enfin, nous signalerons à la troisième section la lecture d'un rapport de notre collaborateur M. Maurice Lambert sur *la Presse périodique en Franche-Comté*. Comme nos lecteurs peuvent en juger, les noms des rapporteurs leur sont presque tous connus par le *Polybiblion*.

— Nous avons sous les yeux le compte rendu de l'*Assemblée des catholiques, 21e année (10, 11, 12, 13 et 14 mai 1892)* (Paris, bureaux du Comité catholique, 35, rue de Grenelle, in-18 de viii-521 p.). Sans le présenter en détail à nos lecteurs, nous devons en indiquer l'économie. Deux parties : la première, la plus considérable, consacrée au compte rendu *in extenso* des séances générales; la seconde aux procès-verbaux des cinq sections (1° œuvres de foi et de prière; 2° enseignement; 3° presse et conférences; 4° économie sociale et œuvres catholiques; 5° œuvres catholiques de jeunes gens). Dans la première partie, notons au passage le discours de M. Chesnelong sur

Guerre à la société chrétienne et la Résistance; les rapports et discours de M. Émile Eude sur *l'Art chrétien et ses tendances actuelles*; de M. de Lamarzelle sur *le Nouveau Projet de loi contre les associations;* de M. A. Gibon sur *les Lois d'assurances obligatoires en Allemagne et le Socialisme d'État;* de M. Hubert Valleroux sur *l'Origine du budget des cultes;* de M. Védie sur la *Création d'un centre de renseignements et d'un comité d'études en vue de conférences;* de M. Paul Nourrisson sur la *Criminalité de l'enfance;* de M. Godefroid Kurth sur le *Congrès scientifique international des catholiques* qui doit se tenir à Bruxelles en 1894. Nous nous joignons à l'éminent orateur pour engager tous nos amis à donner leur concours à cette œuvre utile. Dans la seconde partie du volume, nous trouvons encore un point sur lequel il nous plaît d'appeler spécialement l'attention de nos lecteurs : c'est l'œuvre des Universités catholiques. Il y a, à Lille notamment, une puissante Université que Mgr Baunard a fait connaître en quelques mots et sur laquelle on vient de publier un magnifique *livret;* la Faculté de médecine y est particulièrement bien organisée et offre des ressources qu'on ne trouve guère qu'à Paris, dans les Facultés de l'État. A Paris, l'Institut catholique, pour prendre tous les développements qu'il mérite, a besoin du concours généreux des catholiques. Mgr d'Hulst a rappelé que des terrains avaient été achetés pour construire de nouveaux bâtiments, et il a été vivement applaudi quand il a annoncé que l'on allait faire appel aux catholiques pour donner les sommes nécessaires à ces constructions. Nous espérons que ces applaudissements se changeront en espèces sonnantes.

— Nous ne pouvons donner ici un récit développé du troisième congrès catholique espagnol qui s'est tenu à Séville du 18 au 22 octobre, avec beaucoup d'éclat et de succès. Mais nous croyons utile de noter quelques-unes des résolutions adoptées par cette assemblée. Nous les empruntons à la *Ciudad de Dios* (numéros du 20 novembre et des 5 et 10 décembre 1892). Ce sont les seconde et quatrième sections dont les vœux nous intéressent le plus. Le désir de combattre l'enseignement dit laïque, qui, hélas ! fait des progrès même en Espagne, a conduit le congrès à émettre un vœu pour la fondation d'Universités et d'établissements d'instruction sous le patronage de l'Église. La nécessité se fait également sentir, — et l'assemblée de Séville l'a compris, — de lutter contre l'esprit irréligieux par la propagande écrite et par l'établissement de bibliothèques populaires. Il nous semble que le développement de la Société bibliographique en Espagne ou la fondation d'une œuvre analogue pourrait aider beaucoup à la réalisation de ce vœu. La quatrième section a émis entre autres vœux celui de voir les études préhistoriques se développer chez les catholiques d'Espagne pour leur permettre de réfuter les erreurs et les attaques contre la religion qu'on fait au nom de l'histoire primitive. D'autres résolutions sont relatives au développement des études philosophiques et thomistes, des études orientales, à l'établissement d'académies savantes et à la fondation de revues scientifiques.

Institut. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé le 2 décembre à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Renan, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Philippe Berger a été élu par 26 voix contre 8 à M. Eugène Müntz.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a tenu, le 3 décembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. G. Picot. Après le discours du président, M. Jules Simon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Ed. Charton. Voici la liste des prix décernés :

Prix du budget (philosophie). — Prix : M. Théophile Desdouits. — Mention très honorable : M. René Worms.

Prix du budget (histoire). — Prix : M. Émile Bourgeois.

Prix Victor Cousin. — Prix : M. Charles Huit.

Prix Gegner. — Prix : M. E. Segond.

Prix Bordin. — Prix : M. Michel Revon.

Prix Rossi. — Prix : M. le vicomte d'Avenel. — Récompense de 3,000 fr. : M. Daniel Zolla.

Prix Aucoc et Picot. — Le prix n'est pas décerné. — Récompense de 1,000 fr. : M. Paul Griveau.

Prix Doniol. — Prix : MM. Paul Fauchille et Charles de Bœck.

Prix Thorel. — Le prix n'est pas décerné. — Récompense de 1,200 fr. : M. Gérard. — Récompense de 800 fr. : Mlle Elvire Roch.

Prix Audiffred. — Le prix n'est pas décerné. — Médaille de 2,500 fr. : M. Henry Joly. — Médaille de 1,000 fr. : M. Ricardon. — Médaille de 1,000 fr. : M. Marmottan. — Médaille de 500 fr. : M. Fernand Nicolay.

Prix Le Dissez de Penanrun. — Le prix n'est pas décerné. — Médaille de 1,000 fr. : M. Debidour. — Médaille de 1,000 fr. : M. Raymond Thanin.

— Le 24 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire dans la section d'économie politique en remplacement de M. Courcelle-Seneuil. M. Clément Juglar a été élu au premier tour de scrutin par 19 voix contre 15 données à M. de Foville, 1 à M. Cheysson et 1 à M. Lagneau.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 décembre, après une communication de M. d'Arbois de Jubainville sur le barbarisme Teutates employé par Lucain au lieu de Teutatis, nom réel du dieu gaulois, M. Foucart a lu une note sur les empereurs romains initiés aux mystères d'Éleusis. — Le 9 décembre, M. Oppert a lu un mémoire sur Sin-Sar-Iskun, dernier roi d'Assyrie ; M. Vercontie a communiqué une note sur la reproduction du symbole de la trinité punique dans les tatouages actuels des Tunisiens ; enfin M. Viollet a lu le résumé d'un travail tendant à établir que jusqu'à Louis X les femmes ont eu le droit, en France, de succéder à la couronne. — La lecture de M. Oppert a été achevée dans la séance du 23 décembre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 10 décembre, après la continuation de la lecture du mémoire de M. A. Desjardins sur le congrès de droit maritime de Gênes, M. Léon Say a communiqué à ses collègues un mémoire de M. Gould sur les conditions du travail en Europe et en Amérique. — La lecture de M. Desjardins a été achevée dans la séance du 17 décembre.

Les Lettres de Marie-Antoinette. — La Société d'histoire contemporaine, qui vient de donner un recueil de documents sur *la Captivité et les derniers moments de Louis XVI*, a décidé la publication d'un recueil des lettres de Marie-Antoinette. Elle a confié à M. Maxime de la Rocheterie, l'auteur bien connu de cette belle *Histoire de Marie-Antoinette*, déjà parvenue à sa seconde édition, et à M. le marquis de Beaucourt, le soin de réunir les matériaux qui doivent entrer dans l'ouvrage. Déjà les éditeurs ont recueilli une moisson abondante et ont obtenu les autorisations nécessaires pour reproduire les lettres déjà publiées dans divers ouvrages ; mais ils voudraient être à même d'offrir au public toutes les lettres authentiques de la Reine. La Société d'histoire contemporaine adresse donc un pressant appel à tous ceux qui possèdent, dans leurs archives de famille, des lettres de Marie-Antoinette, et les prie de vouloir bien se mettre en relations avec M. le marquis de Beaucourt. (Écrire au siège de la Société, 5, rue Saint-Simon.) Les ventes d'autographes ont été inondées de lettres fausses ; il importe que les éditeurs soient mis à même de remonter à la source et de recueillir toutes les lettres

authentiques conservées, soit dans des archives privées, soit dans des dépôts publics. La Société d'histoire contemporaine compte sur le concours de tous les amis de notre histoire, aussi bien que sur celui des personnes qui ont conservé le culte de l'infortunée Reine ; elle espère que, grâce à ce concours, il lui sera donné de publier un recueil aussi complet que possible et offrant toutes les garanties désirables d'authenticité.

Livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg. — Ce *Livre d'or*, publié par les soins de M. Noël Le Mire (gr. in-8 de LXXIII-453 p.), est à la fois une curiosité et une rareté, — car cette nouvelle édition, publiée en 1889, sera certainement la dernière. Rien de plus intéressant que de parcourir la liste des élèves, où figurent tant de noms connus ayant joué un rôle honorable et parfois important dans l'armée, dans la magistrature, dans le clergé, dans les assemblées parlementaires, dans les carrières libérales ou industrielles. On passe en revue cette génération qui de 1827 à 1847 a été élevée dans la maison de Fribourg sous la direction de maîtres aimés et vénérés. Beaucoup ont disparu déjà ; mais les survivants attestent combien ces hommes étaient fortement trempés : c'étaient des caractères et des hommes de principes. A la suite de la liste alphabétique qui remplit la meilleure part de ce beau volume vient un classement des élèves par nationalités, par départements, par professions ; puis la liste (trop nombreuse) des élèves sur lesquels il n'a pas été possible de se procurer de renseignements ; enfin une série de petits portraits photographiques, au nombre de quatre cent quarante-cinq, avec un répertoire numérique et alphabétique. — Ajoutons que, dans une introduction, se trouvent un précis historique sur le collège de Fribourg et des notices sur les RR. PP. jésuites ayant exercé des charges dans le pensionnat.

Paris.—Le fascicule VI de la *Petite bibliothèque oratorienne* est intitulé : *Les Pères de l'Oratoire qui ont été évêques* (Paris, Ch. Poussielgue, in-8 de 25 p. Tiré à 150 ex.). Le P. Adry, à la fin de sa *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire*, l'abbé Binardy, dans son curieux recueil bibliographique, donnent la liste de ceux des membres de l'Oratoire qui ont été élevés à la dignité épiscopale. Cette liste, extraite de ces documents manuscrits, est imprimée par le P. Ingold pour la première fois, augmentée de diverses pièces tirées des chroniques de l'Oratoire. Le savant éditeur a suivi l'ordre chronologique des nominations à l'épiscopat.

— M. René Worms entreprend la publication d'une *Revue internationale de sociologie* (Paris, Giard et Brière, bimensuelle). La Revue, qui prétend à un caractère absolument scientifique, a pour objet de faire connaître les faits sociaux les plus intéressants dans le passé et dans le présent. Les conclusions qui s'en dégagent ne seront qu'indiquées avec sobriété.

—M. l'abbé Tougard consacre, dans le *Bulletin du Bibliophile* (tirage à part, Paris, Techener, in-8 de 15 p.), une notice à la *Défense des fables par P. Corneille, son édition de 1671 et la « Réponse » à cette édition.* L'exemplaire dont s'est servi M. Tougard pour nous donner le texte de la *Réponse à la défense des fables* lui a permis aussi de fournir quelques variantes au texte de l'œuvre même du grand Corneille.

— Signalons la *Messe en l'honneur de saint Louis de Gonzague à deux voix égales* que M. l'abbé C. Boyer, maître de chapelle au petit séminaire de Bergerac, vient de publier, texte et musique (Paris, Delhomme et Briguet, gr. in-8 de 16 p.).

— La *Correspondance judiciaire* (Paris, 16, rue Grange-Batelière, gr. in-8, 12 fr. par an) est une *Revue de droit* pratique et usuel qui se publie sous la direction de MM. Raoul Rosse et E. de la Gimonière, depuis le mois d'oc-

tobre dernier. Elle traite de toutes matières relatives au droit civil et criminel, commercial et maritime, administratif et ecclésiastique, à la procédure, à l'économie politique, etc. Le principal intérêt de la Revue nous paraît être d'assurer aux abonnés une réponse aux questions posées sur les divers points litigieux qui les occupent.

— M. Vaucanu (Paris, 93, avenue Kléber) vient de publier une suite d'eaux-fortes très intéressantes sur Constantinople. Ces eaux-fortes représentent la plupart des anciens monuments de cette ville si curieuse. Beaucoup d'entre elles ont été exposées au dernier Salon.

Artois. — Vient de paraître : *L'Église de l'abbaye royale de Sainte-Austreberte à Montreuil-sur-Mer. Son historique, sa description, son trésor,* par M. Aug. Braquehay (Abbeville, imp. du Cabinet historique de l'Artois, etc., in-8 de 50 p.).

Auvergne. — M. A. Tardieu publie une notice sur les *Sources du nobiliaire d'Auvergne* (Saint-Amand, imp. Destenay, gr. in-8 de 23 p.).

Bourbonnais. — Un curieux *Document inédit relatif aux tombeaux (à Souvigny) et au château (à Moulins) des princes de Bourbon* a été trouvé par notre confrère M. Tamizey de Larroque dans une lettre de Noël Cousin à Peiresc (septembre 1620) et publié par lui dans les *Annales bourbonnaises* (tiré à part, Moulins, E. Auclaire, in-8, 17 p.).

Bourgogne. — La ville de Dijon vient de faire paraître le tome III de l'inventaire de ses importantes archives municipales, rédigé par MM. de Gouvenain et Ph. Vallée (Dijon, in-4 de 60-56-86-216 p., séries I, J, K, et L).

Bretagne. — Dans le compte rendu de l'ouvrage de Mme la comtesse de la Motte-Rouge, page 162, nous avons déclaré avoir quelque doute sur le caractère de juveigneurie de Dinan attribué au fief de la Motte. Dans des « additions et rectifications » publiées depuis par l'auteur, on fait connaître un aveu du 26 novembre 1555, rendu par François de la Motte, écuyer, à Jean de Bretagne, comte de Penthièvre; cet acte établit qu'il tenait la Motte-Rouge en ramage de Montafilant-au-Chemin-Chaussé. Les La Motte-Rouge descendaient directement d'un frère de Geoffroi de Dinan, fils de Rolland Ier.

Champagne. — M. Henri Jadart publie une notice sur les *Sceaux, emblèmes et devises des sociétés savantes de France en relations avec l'Académie de Reims* (Reims, F. Michaud, gr. in-8 de 25 p. Tirage à part à cinquante exemplaires). Cette notice contient la liste alphabétique de soixante-neuf sociétés dont on a pu connaître le sceau. Ce tableau, dressé par M. Jadart, est très curieux et il est à désirer que ce premier essai d'une sigillographie académique soit complété de façon à reproduire les sceaux, emblèmes et devises de toutes les sociétés savantes de la France.

— M. l'abbé Pierrefitte, curé de Portieux, publie un travail intitulé : *La Justice à Vittel avant 1789* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8 de 50 p. Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, année 1891-1892). L'auteur nous fait connaître quelle était l'organisation judiciaire de cette petite ville, à partir du xive siècle. A la fin, il s'occupe des procès de sorcellerie intentés à plusieurs personnes de cette localité au xviie siècle.

Dauphiné. — La famille de Patras, originaire du Gapençais, a joui d'une grande illustration, et plusieurs de ses membres ont occupé, en Hollande, les premières charges et les plus hautes dignités civiles et militaires. Or, c'est à peine si Rochas consacre quatre lignes à Abraham Patras. L'histoire de cette famille est autrement présentée par M. Edmond Maignien dans une jolie plaquette, *Abraham Patras, gouverneur général des Indes néerlandaises* (Grenoble, J. Baratier, in-8 de 45 p.). Le sujet ne paraissait pas devoir donner lieu à des révélations; mais avec M. Maignien, on peut toujours s'at-

tendre à d'agréables surprises. Un portrait et des armoiries sont joints.

— Il ne reste aujourd'hui de l'antique et importante abbaye de Montmajour, située dans les environs d'Arles, que de pauvres ruines. Dans sa brochure : *Colonies dauphinoises de l'abbaye de Montmajour* (Valence, Lantheaume, in-8 de 49 p.), M. l'abbé Fillet nous fait connaître, d'après les chartes de l'abbaye, des détails assez généralement ignorés de son histoire. A la vérité, ces détails s'entassent bien un peu rapidement dans cette plaquette, mais comme elle est écrite en un style précis et parfois élevé, on la lit avec plaisir.

— Dans son *Rapport sur les archives du département en 1891-1892* (Gap, Jouglard, in-8 de 23 p.), M. l'abbé Paul Guillaume nous tient au courant de ce qui a été fait, mais nous voyons encore mieux ce qui reste à faire : il faudrait là-bas quatre archivistes et non pas un. Heureusement pour les Hautes-Alpes, M. P. Guillaume est infatigable.

— On peut se faire, une fois de plus, une idée des richesses qui ont disparu dans la tourmente révolutionnaire en lisant l'*Inventaire des Archives du chapitre métropolitain d'Embrun en 1790-1791* (Gap, Jouglard, in-8 de 44 p.). Les meubles et effets des églises et collèges, les livres, les fusils et les baudriers ont bien été déposés au district, mais on voit les papiers établissant les droits féodaux brûlés sur la place de la Commune, le tout en vertu de délibérations dont le texte est étrange.

— L'Académie protestante de Die a été le principal foyer intellectuel des protestants français du sud-est, et elle a déjà été l'objet de diverses publications. Sous ce titre : *Règlement de l'Académie protestante de Die (1604-1663)* (Paris, Leroux, in-8 de 20 p.), M. Brun-Durand fournit, avec des commentaires sobres et des notes précieuses, un texte resté volontairement incomplet jusqu'ici. Ce sévère règlement donne lieu à de bien amusantes observations, concernant les mœurs universitaires de l'époque. Il est enjoint aux professeurs de classer leurs élèves par ordre de mérite, sans tenir compte de ce « qu'ils ont receu ou non receu » pour « les estrennes du jour de l'an ; » ailleurs nous lisons que les fenêtres manquaient de croisées, que les professeurs emportaient chez eux le combustible apporté par leurs disciples, etc. C'est à lire entièrement.

— Le père Jean Faure, de Chabottes, l'auteur du *Banc des officiers*, ne paraît pas avoir emporté dans la tombe toute la joyeuseté des Hautes-Alpes. Le Rob d'Ettemor nous donne aujourd'hui *la Ligousada, ou lou Proucés de Jean Ligousa em bë traducien en vers francès* (Gap, Jean-Louis, in-8 de 205 p.). Le poème est écrit en patois gapençais-champsaurin, tel qu'il se parle actuellement, et accompagné de la traduction. Nous avons là, précédé d'une étude intéressante, un bien amusant et curieux exemple de respect des idiomes particuliers qui ont été la source de la langue nationale.

— Si nous en exceptons la revue bibliographique, à laquelle une heureuse extension est de nouveau donnée, l'*Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné* pour 1891 (Grenoble, Allier, in-8 de 373 p.) est entièrement consacré à la région. Le Dauphiné devient à la mode, la revue alpine seule suffit à le prouver. M. Coolidge nous promène dans la région peu connue des Rochilles, et M. Kilian consacre un deuxième article à la neige et aux glaciers. Après la réimpression d'un curieux récit de voyage en Oisans, MM. Henri Ferrand et Armand Chabrand écrivent deux notices émues sur l'abbé Guétal, un grand peintre doublé d'un grand cœur. On chercherait vainement dans les publications similaires la bibliographie alpine telle qu'elle est présentée ici par divers auteurs et traducteurs. Deux phototypies, que nous préférerons aux dessins souvent malheureux dont le Club alpin

agrémente son Annuaire, et une bonne esquisse de M. Boiton sont ajoutées.

Franche-Comté. — La philologie, la philosophie et la critique ont assurément beaucoup perdu quand Gustave Fallot est mort à l'âge de vingt-neuf ans, en 1836. Cela résulte fort nettement de l'excellente notice biographique dont M. Léonce Pingaud a fait précéder la publication des *Lettres de Gustave Fallot, premier pensionnaire Suard* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 40 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie de Besançon*). A peu près inconnu en dehors de sa province natale, Fallot, par les quelques lettres qui viennent d'être mises au jour, annonçait devoir être quelqu'un à bref délai. Mais il semblera sans doute à plusieurs que c'était, au fond, un caractère d'une indépendance quelque peu redoutable : certaine épître à Charles Weiss, communiquée à M. Pingaud par M. Estignard, suffirait seule à le faire penser. M. Léonce Pingaud est un chercheur heureux qui n'aura jamais assez d'émules.

— M. Henri Mairot est entraîné du côté des montagnes comme d'autres sont attirés par la mer : on l'a vu déjà quand cet écrivain élégant et correct a donné les gracieuses pages que nous avons signalées ici sur *Xavier Marmier, voyageur en Franche-Comté*. Aujourd'hui nous devons noter son étude sur *les Alpes suisses d'Eugène Rambert* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 20 p.), dont l'Académie de Besançon a eu la bonne fortune d'entendre la première lecture et qu'elle a insérée dans ses Mémoires. Voilà un travail qui sera justement apprécié et recherché par les alpinistes et aussi par d'autres.

— Certains magistrats, plus avocats que lettrés ou historiens, assomment consciencieusement leur auditoire (légistes exceptés, peut-être) à l'occasion de la rentrée des cours d'appel. Leurs discours ont trop souvent pour objet quelque aride question de droit plus ou moins actuelle qui n'intéresse guère que le petit nombre. Longtemps, la cour d'appel de Besançon a eu le privilège de faire exception à cette règle. Et, sans rappeler les nombreux et remarquables discours historico-juridiques dont les échos du Palais bisontin retentissent encore, nous nous bornerons à enregistrer ici l'attachante étude que M. Cottignies, avocat général, vient de publier sur *le Palais de justice de Besançon* (Besançon, imp. Millot frères, in-8 de 37 p.). Visiblement, ce travail a été inspiré, au moins dans les grandes lignes, par l'important ouvrage de M. Alexandre Estignard : *Le Parlement de Franche-Comté*, dont nous avons salué avec éloges le tome Ier en attendant que nous rendions compte du tome II. M. Cottignies ne pouvait suivre, sur la matière, un meilleur guide.

Languedoc. — Dans le tome XV du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Béziers, imp. Sapte, in-8 de 459 p.), nous trouvons : *Notice généalogique sur la famille de Lamotte de Cairou*, par M. A. Soucaille (avec nombreux documents inédits); *Le Bréviari d'Amor*, fragments traduits en français par M. F. Donnadieu; *État de la ville de Béziers en 1789*, par M. A. Soucaille; *État estimatif des revenus de l'évêque d'Agde, pour la fixation de sa pension en 1790*, par M. Louis Bonnet; *Notice biographique et bibliographique sur l'abbé de Torche*, par M. F. Donnadieu; *Historique de la Société populaire de Béziers d'après les procès-verbaux de ses séances*, par M. A. Soucaille; *L'Hôpital général Saint-Joseph de Béziers créancier du maréchal de la Fare*, par M. A. Soucaille.

— M. C. Barrière-Flavy a fait paraître une excellente monographie : *La Seigneurie de Navès, étude historique sur une terre noble du pays de Castres*, 1244-1750. Extrait de la *Revue du Tarn* (Albi, imp. Nouguiès, gr. in-8 de 42 p.). Le récit est accompagné d'importantes pièces inédites.

Lyonnais. — M. Arnoûld Locard, connu par de nombreux travaux d'histoire naturelle, principalement sur les mollusques, vient de publier une luxueuse brochure intitulée : *Recherches historiques sur la coquille des imprimeurs* (Lyon, Al. Rey, imprimeur de l'Académie, gr. in-8 de 62 p.). Cela n'a, assurément, que des rapports assez éloignés avec les études précédentes de M. A. Locard. Avec autant d'agrément que d'érudition, l'auteur fait l'historique contradictoire de l'expression « coquille » appliquée aux fautes typographiques. Et voici comment il conclut : « En résumé, à part l'interprétation purement technique, basée sur une expression dont nous n'avons pu constater suffisamment l'ancienneté, c'est, croyons-nous, à la coquille des pèlerins, au véritable coquillage, qu'il convient d'attribuer l'origine du mot *coquille* employé comme terme d'imprimerie. » Très intéressante et fort curieuse étude, à laquelle on ne peut reprocher que d'avoir été tirée à trop petit nombre (cent exemplaires).

Périgord. — M. A. de Roumejoux, vice-président de la Société historique et archéologique du Périgord, publie la relation de la *Cinquième excursion de la société*, 1er et 2 juin 1892 (Périgueux, gr. in-8 de 16 p.), excursion faite sur les rives de la Vézère, de Terrasson aux Eyzies. Le savant archéologue décrit à la fois les paysages et les monuments, parmi lesquels on remarque les belles églises de Saint-Sour et de Saint-Amand, les châteaux de Montignac, de Losse, de Clérans (avec gravures représentant ce bijou architectural du xve siècle), de Marzac.

Provence. — M. L. de Berluc Perussis consacre une très intéressante notice à un poète provençal mort nonagénaire le 21 février 1892 *(Le Dernier Troubaire. Eugène Seymard.* Avignon, Roumanille, gr. in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue félibréenne).* Seymard appartenait à l'école antérieure au félibrige et il ne se rallia pas à la nouvelle pléiade. M. de Berluc parle avec une chaude sympathie et une verve spirituelle de celui qu'il appelle un « aimable récalcitrant. » Des souvenirs personnels, de piquantes anecdotes, ajoutent à l'attrait de ce tout neuf chapitre d'histoire littéraire.

—Si elle se bornait à apporter au Midi ses eaux fécondantes, la terrible Durance n'appellerait que des bénédictions; malheureusement elle lui apporte aussi, avec une intensité qui va croissant, le fléau des inondations ruineuses. Si, à l'origine du cours d'eau, on reboise avec une lenteur forcée, en bas on s'ingénie à étudier le singulier régime des crues, les lois compliquées des temps, des vitesses, des hauteurs et des débits ; en attendant l'époque éloignée où le mal aura été supprimé à sa source, on cherche à organiser un système d'annonces hydrométriques. Sur ce sujet, M. Imbaud, ingénieur des ponts et chaussées, vient de publier sous ce titre : *La Durance, régime, crues et inondations* (Paris, Dunod, in-8 de 200 p.), un livre de science pure rempli de hauts enseignements. Mais que de réserves à faire avec un torrent dont les eaux marchent avec la vitesse de l'étincelle électrique ! Quatre planches permettent de suivre sans trop de peine les savantes études de l'auteur.

— *Les Documents inédits sur Mirabeau*, publiés par M. Alexandre Mouttet, dans la *Revue sextienne* du 15 novembre 1892, sont le contrat de mariage de Gabriel-Honoré de Riqueti, comte de Mirabeau, passé devant Me Raspaud et Me Boyer, notaires à Aix, le 22 juin 1772, et l'acte de mariage rédigé, le lendemain 23, par le curé de la paroisse Saint-Esprit de cette ville. Le savant magistrat a entouré ces deux actes de notes fort intéressantes. Dans une de ces notes, il rappelle que *Riqueti* est la forme latine de Riquet, abréviation de *Henriquet*, et que littéralement *Riqueti* veut dire *fils de Riquet*, et il ajoute spirituellement que le notaire qui conserva la finale *i*

au bout de Riquet ne se douta pas que cette modeste voyelle servirait de point de départ à la légende d'une extraction florentine qui ne repose sur aucun titre authentique.

Quercy. — M. l'abbé Taillefer, curé de Cazillac, a inséré dans le *Bulletin* de la Société des études du Lot (tome XVII) et a fait tirer à part (Cahors, gr. in-8 de 13 p.) un travail fort curieux relatif à une aliénation de biens ecclésiastiques pour une somme de 50,000 écus d'or demandée, en 1576, par le roi Henri III au pape Grégoire XIII. M. l'abbé Taillefer reproduit *in extenso* le rôle détaillé de la taxe pour le diocèse de Cahors.

Touraine. — M. l'abbé Marsaux vient de publier, sous le titre de : *Notes d'un voyage en Touraine* (Paris, Quelquejeu, in-8 de 40 p.), le récit d'une excursion dans laquelle il s'est attaché à signaler, à ses confrères de la Société académique de l'Oise, les souvenirs historiques relatifs au département de l'Oise qu'il a pu relever, et les comparaisons qu'il a cru devoir établir entre les monuments de ces deux pays.

Allemagne. — Le premier volume du *Neues Archiv für die Geschichte der Stadt Heidelberg und der rheinischen Pfalz*, que MM. Albert Mays et Karl Christ publient sous les auspices de la municipalité de cette ville, vient de paraître (Heidelberg, G. Kaerter, in-8). Il est entièrement consacré à la liste des habitants d'Heidelberg en l'année 1588.

— Les *Ergebnisse der Anatomie und Entwickelungsgeschichte*, dont MM. Fr. Merkel et R. Bonnet ont entrepris la publication, avec le concours de nombreux collaborateurs, ont pour objet de tenir au courant des progrès annuels de l'anatomie et de l'histoire du développement animal. Le premier volume, relatif à l'année 1891, vient de paraître (Wiesbaden, J.-F. Bergmann, in-8). La publication, qui paraît fort bien faite, diffère par la manière dont elle est conçue des publications analogues que l'Allemagne nous envoie sous le titre de *Jahresberichte*. Tandis que ces annuaires ne sont souvent qu'une liste de titres d'ouvrages avec de brefs renseignements sur leur contenu, les *Ergebnisse* ont la prétention de faire un exposé systématique et critique des résultats fournis par les derniers travaux. Le volume est divisé en deux parties, l'une consacrée à l'anatomie, l'autre à l'évolution. Voici l'économie de chaque partie. *A.* Anatomie : 1° Technique (M. Hermann); 2° Cellule (M. Flemming); 3° *a.* Anatomie générale (M. Disse); 3° *b.* Régénération (M. Barfurth); 4° Ligaments articulaires et muscles (M. Bardeleben); 5° Circulation (M. Eberth); 6° *a.* Appareil digestif (M. Stöhr); 6° *b.* Appareil respiratoire (M. Merkel); 7° Système urino-génital (M. Hermann); 8° *a.* Peau (M. Merkel); 8° *b.* Organes sensitifs (M. Merkel); 9° Système nerveux (M. Golgi); 10° Anatomie topographique (M. Merkel); — *B.* Évolution : 1° Généralités (M. Bonnet); 2° Fécondation (M. Boveri); 3° Premiers préparatifs de l'évolution (Bonnet); 4° Placenta et peau de l'œuf (M. Stahl); 5° Évolution de la tête (M. Froriep); 6° Évolution des organes excréteurs (M. Rückert); 7° Évolution du système vasculaire (M. Hochstetter); 8° Problèmes de l'évolution du système nerveux.

— Nous avons encore à signaler une revue de droit canonique, consacrée plus particulièrement à l'étude du droit évangélique, que deux professeurs de l'Université de Leipzig et de celle d'Erlangen, MM. Emil Friedberg et Emil Sehling, publient pour prendre la place d'une revue disparue : la *Zeitschrift für Kirchenrecht* de Dove. Le nouveau périodique, intitulé *Deutsche Zeitschrift für Kirchenrecht*, se publie chez M. Paul Siebeck, à Fribourg en Brisgau.

— Sous le titre de *Hallische Beiträge zur Geschichtsforschung*, M. Theodor Lindner se propose de publier des fascicules irréguliers destinés principa-

lement à recevoir les travaux historiques de ses élèves. (Halle a. S., A. Kaemmerer, in-8.)

— Nous trouvons un article particulièrement intéressant pour les lecteurs français dans le premier fascicule d'une nouvelle revue d'histoire militaire allemande : *Darstellungen aus der bayerischen Kriegs- und Heeresgeschichte.* (Munich, Schöpping, in-8.) Cette revue, publiée sous les auspices des archives de la guerre à Munich, n'accueille que des travaux fondés sur les pièces d'archives. L'article sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs est consacré à la position du 2e corps d'armée bavarois devant Paris en 1870-1871.

Angleterre. — M. David Douglas, l'éditeur du *Journal* de sir W. Scott, publiera prochainement les *Familiar Letters* écrites par l'illustre écrivain de 1797 à 1825. Les lettres manuscrites sont au nombre de deux cents environ, mais les plus intéressantes seront seules reproduites avec les notes et les éclaircissements qu'elles semblent devoir comporter.

— Le prochain roman de M. Émile Zola : *Le Docteur Pascal*, sera publié en feuilletons dans le *Weekly Times and Echo*, en même temps qu'il paraîtra dans une Revue parisienne.

— M. H.-G. Keene prépare une *History of India from the earliest times to the present day*, qui comprendra deux gros volumes. L'historien a mis à contribution les derniers travaux publiés : pour la période la plus reculée, les recherches de Kægi, Zimmer, et les rapports de l'« Archæological Survey of India; » pour le moyen âge, les études de M. Ed. Thomas, les écrits de MM. Fleet, Sewel et Burnell; et le premier tome de *Ain Akbari* du professeur Blochmann.

— Le *New Review* de décembre contient un article du major Le Caron et un travail de M. Charcot sur « La Guérison par la foi. »

— La « Société bibliographique anglaise » a tenu sa séance d'inauguration le 21 novembre dans les locaux de la *Library Association* (Hanover square), sous la présidence de M. W.-A. Copinger. Parmi les rapports présentés, nous citerons : *The Present condition of English Bibliography*, par M. Wheatley;—*Method in Bibliography*, par M. F. Madau, de la Société Bodléienne;—*The official Record of current Literature*, par M. Tedder;—*The ideal Book*, par M. William Morris, et *The Printing and Publishing of modern Books*, par M. C. T. Jacobi.

Belgique. — M. E. Beauvois a étudié *la Découverte du Groenland par les Scandinaves au Xe siècle* (Extrait du *Muséon*, Louvain, gr. in-8 de 16 p.), avec une grande sûreté de critique et une grande richesse d'érudition. Il montre fort bien que la *Terre verte* a été ainsi baptisée par les Islandais, qui en firent une étape pour arriver en Amérique, et que l'exploration d'Eirik eut lieu de 983 à 985, c'est-à-dire qu'elle est la plus ancienne de toutes celles qui ont été faites dans le Nouveau Monde par des Européens du moyen âge, la plus ancienne qui ait date certaine. M. Beauvois rectifie les erreurs commises par ses devanciers, notamment par le célèbre historien norvégien P.-A. Munch.

Italie. — Un recueil important vient de paraître à Padoue (imp. Randi), sous ce titre : *Omagi a Galileo Galilei per il terzo centenario dalla inaugurazione del suo insegnamento*, etc., *pubblicati per cura della R. Accademia di Padova* (in-4 de 46 p.). Le directeur de la publication est M. Antonio Favaro. A l'éditeur des œuvres complètes de l'illustre mathématicien appartenait l'honneur d'écrire l'introduction du recueil : *Galileo Galilei e l'Accademia di Padova.* Divers savants ont répondu à l'appel de l'Académie de Padoue en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Suède (on s'étonnera du

silence gardé dans la patrie de Newton). L'érudition française est représentée dans ce fascicule par les communications du mathématicien Paul Tannery et de l'éditeur de la correspondance de Fabri de Peiresc, lequel éditeur a rappelé les cordiales relations qui existèrent entre son héros et Galilée.

Suède. — Sous le nom de *Humanistiska Vetenskapssamfundet* s'est constituée définitivement en 1889, à Upsala, une société pour l'étude des sciences philologiques, historiques et philosophiques. La société se compose actuellement de trente et un membres et possède un actif de 78,218 kronor 38. Nous avons sous les yeux le premier volume de ses Mémoires, qui vient de paraître : *Skrifter utgifna af humanistiska vetenskapssamfundet, Upsala* (Upsala, Almqvist et Wiksells, in-8). Il comprend une introduction où le secrétaire, M. Geijer, retrace l'historique de la Société; et cinq dissertations dont chacune forme un tout avec titre et pagination distincts.

— La même Société vient de donner la bibliographie fort complète des sources imprimées et manuscrites sur la topographie et l'histoire de Stockholm et du pays environnant : *Förteckning a tryckta och otryckta källor till landskapet Uplands och Stockholms stads historiskt-topografiska beskrifning* (Upsala, Almqvist et Wiksells, in-8 de v-114 p.). Le rédacteur de cet important ouvrage est M. L. Bygden.

États-Unis. — En juillet dernier a été lancé le premier numéro de la *Kansas University Quarterly* (Laurence, in-8), sous la direction de M. V.-L. Kellog. A en juger par le premier fascicule, c'est l'histoire naturelle qui tient la première place dans la revue. La souscription est de 10 fr. par an.

Publications nouvelles. — *Les Sciences modernes en regard de la Genèse de Moïse*, par J.-G. van Zeebroek (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Psallite sapienter. « Psalliret weise! »* von Maurus Wolter. Dritter Band. Psalm LXXII-C (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Les Prophètes*, par J. Darmesteter (in-8, Calmann Lévy). — *Le Règne du Christ*, par l'abbé Thomas (in-8, Bloud et Barral). — *Œuvres de Saint-François de Sales, évêque de Genève*. T. I. Les Controverses (in-8, Genève, H. Trembley). — *Introduction scientifique à la foi chrétienne*, par Un ingénieur de l'État (in-8, Bloud et Barral). — *Medicina pastoralis*, edidit Dr C. Capellmann (in-8, Retaux). — *Diccionario de ciencias eclesiasticas*, par N.-A. Perujo et J. Perez Angulo (10 vol., Madrid, Subirana hermanos). — *Conférences de Notre-Dame et Retraite de la semaine sainte*, par M. d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *La Prière selon les PP. Bourdaloue, de Ravignan, de la Compagnie de Jésus* (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Les Sublimités de la prière*, par l'abbé H. Bolo (in-8, Haton). — *La Voie sûre du salut par l'oraison mentale*, par l'abbé A. Rebufat (in-12, Vic et Amat). — *Lectures pieuses*, par la Cte M. de Beaurecueil (in-16, Poussielgue). — *Fleurs et fruits d'or cueillis dans la vie et les écrits des saints*, par l'abbé J. Pailler (3 vol. in-16 carré, Vic et Amat). — *Les Principaux Faits miraculeux de Lourdes*, par l'abbé Barbé (Paris et Lille, Lefort, gr. in-8). — *Enseignements à la jeunesse catholique*, par l'abbé Fava (in-8, Bloud et Barral). — *Explication élémentaire du droit romain*, par P. Rambaud. T. I (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Transformations du droit*, par G. Tarde (in-12, Alcan). — *Les Théories politiques et le Pouvoir international en France jusqu'au XVIIIe siècle*, par E. Nys (in-8, Alcan). — *L'Idée du droit en Allemagne depuis Kant jusqu'à nos jours*, par Aguiléra (in-8, Alcan). — *Éléments du droit constitutionnel français*, par M. de la Bigne de Villeneuve (in-8, Marchal et Billard). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, t. IV, art. 516 à 710, par T. Huc (in-8, Pichon). — *Code des droits successoraux des époux*, par E. Gerbault et L. Dubourg (in-12, Pedone-Lauriel). — *Du contrat d'association, ou la Loi*

permet-elle aux associations non reconnues de posséder? Etude de droit civil, par le comte de Vareilles-Sommières (in-8, Pichon). — *La Protection industrielle et le Nouveau Régime douanier*, par A. Typaldo-Bassia (in-8, Chevalier-Marescq). — *Platon, sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits*, par C. Bénard (in-8, Alcan). — *La Philosophie de Hobbes*, par G. Lyon (in-18, Alcan). — *Les Races et les langues*, par A. Lefèvre (in-8 cart., Alcan). — *Die Hauptprobleme der Sprachwissenschaft in ihren Beziehungen zur Theologie, Philosophie und Anthropologie*, von A. Giesswein (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder).—*Entretiens sur l'immortalité de l'âme*, par J. Le Fèvre-Deumier (in-4, Firmin-Didot). — *Le Problème de la mort*, par L. Bourdeau (in-8, Alcan). — *Les Passions criminelles, leurs causes et leurs remèdes*, par Bérard des Glajeux (in-12, Plon et Nourrit). — *La Pathologie des émotions*, par Ch. Féré (gr. in-8, Alcan). — *Le Secret de l'absolu*, par E.-J. Coulomb (in-18, Bibliothèque de la renaissance orientale). — *Les Éléments du beau, analyse et synthèse des faits esthétiques d'après les documents du langage*, par M. Griveau (in-18, Alcan). — *Précis d'économie politique et de morale*, par G. de Molinari (in-18, Guillemin). — *La Seconde Révolution française, solution et dénouement pacifique de la question sociale ouvrière*, par F. Husson (in-18, Guillaumin). — *La Lutte des races, recherches sociologiques*, par L. Gumplowicz, trad. de C. Baye (petit in-8 cart., Guillaumin). — *La Sociedad civil cristiana*, par P. Schumacher (in-12 cart., Fribourg en Brisgau, Herder). — *Sentences et proverbes*, par P. Soullié (in-8, Lecoffre). — *La Décevance du vrai*, par E. Thiaudière (in-32, Westhausser). — *Les Maladies de la première enfance*, par le Dr E. Jacquemet (in-8, Baillière). — *L'Hygiène nouvelle dans la famille*, par le Dr A.-A. Cancalon (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Le Pain et la viande*, par J. de Brevans (in-8 cart., J.-B. Baillière). — *Le Chauffage*, par J. Lefèvre (in-8, J.-B. Baillière). — *Études de guerre (3e fasc. de la 1re partie)*, par le général J. du Verdy du Vernois, trad. de l'allemand par H. Monet (in-8, Westhausser). — *Le Cicerone, guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie, 2e partie*, par J. Burckhardt (in-18, Firmin-Didot). — *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps*, par E. Michel (in-4, Hachette). — *J.-B. Greuze*, par Ch. Normand (in-8, Allison). — *Les Brueghel*, par E. Michel (in-8, Allison). — *Les Van de Velde*, par Émile Michel (in-8, Allison). — *Abraham Bosse*, par A. Valabrègue (in-8, Allison). — *Les Huët. Jean-Baptiste et ses trois fils*, par C. Gabillot (in-8, Allison). — *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française à l'usage des écoles*, par E. Blanc (in-18, E. Vitte). — *Exercices sur la Petite Grammaire française du P. A. Sengler*, par G. Gabiolle. *Classes élémentaires* (in-18 cart., Delhomme et Briguet). — *Traditions populaires de la Haute-Saône et du Jura*, par Ch. Thuriet (in-8, Lechevalier). — *L'Église et les Belles-lettres*, par l'abbé A. Laveille (in-18, Lyon, Vitte). — *Le Roman en France, depuis 1610 jusqu'à nos jours*, par P. Morillot (in-8, Masson). — *Les Grands Écrivains de la France*, nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Regnier. *Saint-Simon. IX. Mémoires.* — *Écrits inédits de Saint-Simon*, t. VIII, publiés par P. Faugère (in-8, Hachette). — *Voltaire, études critiques*, par E. Champion (in-18, Flammarion). — *Les Grands Écrivains français, J.-J. Rousseau*, par A. Chuquet (in-16, Hachette). — *Heine intime, lettres inédites avec notes biographiques et commentaires*, par L. de Embden, éd. française par M. S. Gourovitch (in-18, H. Le Soudier). — *La Littérature russe*, par L. Léger (in-18, Colin). — *Jahresberichte für neuere deutsche Litteraturgeschichte* (gr. in-8, Stuttgart, Goschen). — *Les Littératures étrangères. Italie-Espagne*, par H. Dietz (in-18, Colin). — *Trois poètes italiens. Dante, Pétrarque, le Tasse*, par A. de Lamartine (in-18, Lemerre). — *Les Manuscrits de Dante des bibliothèques de France*,

par L. Auvray (in-8, Thorin). — *Antologia de poetas liricos castellanos*, par Mendez y Pelayo, t. III (in-8, Madrid, Hernando). — *Le Cœur*, poésies, par C. Fuster (in-18, Fischbacher). — *Vers et prose*, par S. Mallarmé (in-18, Perrin). — *La Dorotéa*, par L.-F. Véga-Carpio, trad. par C.-B. Dumaine (in-18, Lemerre). — *L'Ennemi des lois*, par M. Barrès (in-8, Perrin). — *Les Disciples d'Emmaüs, ou les Étapes d'une conversion*, par T. de Wyzewa (in-32, Perrin). — *L'Étui de nacre*, par A. France (in-18, Calmann Lévy). — *L'Histoire d'Angèle Valoy*, par E. Tarbé (in-18, Calmann Lévy). — *Typhonia*, par J. Peladan (in-18, Dentu). — *L'Hermine*, par G. Lafargue-Decazes (in-18, Savine). — *Si....*, par A. Chirac (in-18, Savine). — *Mon Chevalier*, par G. Franay (in-18, Colin). — *Les Cousins de Normandie*, par C. d'Héricault (in-8, Delhomme et Briguet). — *Midi à quatorze heures*, par E. d'Hervilly (in-8, Westhausser). — *Cœur d'Or*, par Mme Chéron de la Bruyère (in-18, Haton). — *Les Grands Historiens du moyen âge*, par L. Constans (in-18 cart., Delagrave). — *Les États-Unis*, par le P. C. Crosnenberghs (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, de M.-N. Bouillet, nouvelle édition entièrement refondue sous la direction de L.-G. Gourraigne (gr. in-8, Hachette). — *Chronologie et généalogie de l'histoire sacrée, histoire sainte et histoire de l'Église*, par C.-A. Colin (gr. in-8, Lyon, Vitte). — *Table générale alphabétique de tous les sujets traités dans la collection intégrale et universelle des orateurs sacrés* (édition Migne), par le P. J.-B. Nicolas (in-4, chez l'auteur, à Notre-Dame de Mont-Roland, près Dole (Jura). — *Histoire de l'Église*, par F.-X. Kraus, trad. par Godet et Verschaffel (3 vol. in-8, Bloud et Barral). — *L'Église et les campagnes au moyen âge*, par G.-A. Prevost (in-4, Champion). — *L'Ancien Clergé de France*, t. I, par l'abbé Sicard (in-8, Lecoffre). — *Saint-Joseph, sa vie et son culte*, par Mgr Ricard (gr. in-8, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Françoise de Bona*, par l'abbé J. Séaume (in-16, Avignon, Aubanel frères). — *Vie de la R. M. Suzanne Lévêque*, par le R. P. Dom L. Lévêque (in-12, Lethielleux). — *Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, par l'abbé L. Chapot (2 vol. in-8, Poussielgue). — *Histoire du R. P. Clorivière*, par le P. J. Terrien (in-8, Poussielgue). — *Dix grands Chrétiens du siècle*, par J.-M. Villefranche (in-8, Bloud et Barral). — *Une âme de prêtre, histoire intime. L'Abbé C.-A. Estève, du clergé de Bordeaux*, par l'abbé Naudet (in-8, Tolra). — *Vie et œuvres de M. A. Legentil*, par le P. M. Bony (in-8, Retaux et fils). — *Histoire de l'ordre hospitalier du Saint-Esprit*, par l'abbé P. Brune (in-8, A. Picard). — *L'Expédition du Dahomey en 1890*, par V. Nicolas (in-8, Charles-Lavauzelle). — *La France au pays noir*, par L. d'Estampes (in-8, Bloud et Barral). — *A travers le champ de bataille* (in-8, Gand, G. Eylenbosch). — *D'où vient le XIXe siècle et où va-t-il ?* par G. de Farguettes (in-8, Roger et Chernoviz). — *Voyage en zigzags à travers l'opportunisme (1892)*, par L. Bertrand (in-16, Bloud et Barral). — *La Première Jeunesse de Louis XIV (1649-1653) d'après la correspondance inédite du P. Charles Paulin, son premier confesseur*, par le P. H. Chérot (in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). *Les Grandes Compagnies de commerce*, par L. Bonnassieux (in-8, Plon et Nourrit). — *La Chute de l'ancienne France. Les Débuts de la Révolution*, par M. Sepet (in-8, V. Retaux). — *Un ami de la Reine*, par P. Gaulot (in-18, Ollendorff). — *La Journée du 14 juillet 1789, fragments des Mémoires inédits* de L.-G. Pitra (in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Rouget de Lisle et l'Hymne national*, par E.-C. Gaudot (in-8 et in-4, Besançon, Jacquin; Paris, Lamulle et Poisson). — *Les Confessions de Théroigne de Méricourt*, par F. de Strobl-Ravelsberg (in-8, Westhausser). — *Étude sommaire des campagnes d'un siècle, 1792-1806*, par le capitaine Ch. Romagny (in-32 cart., Charles-

Lavauzelle). — *Madame Mère (Napoleonis Mater)*, essai historique, par le baron Larrey (2 vol. in-8, Dentu). — *Estudios sobre la guerra franco-germana de 1870*, par J. Almirante (gr. in-8, Madrid, imp. del Memorial de ingenieros). — *Histoire anecdotique de la France. Période contemporaine*, par Ch. d'Héricault (in-8, Bloud et Barral). — *Histoire du Collège de France*, par A. Lefranc (in-8, Hachette). — *Famille et Collège*, par P. Harispe (in-12, Letouzey et Ané). — *Englands « Oeffentliche Schulen » von der Reformation bis zur Gegenwart*, von A. Zimmermann (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *John Looke und die Schule von Cambridge*, von Dr G. Freiherrn v. Hertling (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). *La Sépulture dolménique de Mareuil-lez-Meaux*, par E. Petitot (in-18, Bouillon). — *La Corporation des bouchers de Limoges*, par le marquis de Moussac (in-8, Lamulle et Poisson). — *Fressin*, par l'abbé Fromentin (in-8, Lille, imp. Salésienne). — *Histoire de l'Islamisme et de l'empire ottoman*, par L. de la Garde de Dieu (in-8, Bruxelles, O. Schepens). — *Souverains, hommes d'État, hommes d'Église*, par C. Benoist (in-18, Lecène et Oudin). — *Christophe Colomb, sa vie, ses voyages*, par l'auteur des *Deux nouveaux martyrs* (in-12, Casterman). — *Johannes Mabillon*, von P. Suitbert Bäumer (in-8, Augsbourg, Seitz). — *Johannes Janssen, 1829-1891*, par L. Pastor (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Biographies du XIXe siècle* (in-8, Bloud et Barral). — *Le Général Ambert, sa vie et ses œuvres*, par G. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *Il Condottiere Giuseppe Garibaldi (1870-1871)*, par A.-C. de la Rive (in-18, Savine). — *L'Archéologie chrétienne*, par A. Pératé (in-8 cart., May et Motteroz). VISENOT.

QUESTION

Le Retour de l'Ile d'Elbe. — Quel est l'ouvrage de M. H. Lasserre où se trouve « le Retour de l'Ile d'Elbe, raconté selon la méthode Renan? »

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STERÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCE SOCIALE, ÉCONOMIE POLITIQUE, SOCIALISME

1. *Le Gouvernement dans la démocratie*, par ÉMILE DE LAVELEYE. Paris, Alcan, 1891, 2 vol. in-8 de XV-392 et 472 p., 15 fr. — 2. *La Société moderne, études morales et politiques*, par COURCELLE-SENEUIL. Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de 542 p., 5 fr. — 3. *L'Interprétation économique de l'histoire*, par J. THOROLD ROGERS, trad. et introd., par E. CASTELOT. Paris, Guillaumin, 1892, in-8 de XVI-454 p., 8 fr. — 4. *Le Passé et l'avenir des Trade's Unions*, par GEORGES HOWELL, trad. et préface par CH. LE COUR GRANDMAISON. Paris, Guillaumin, 1892, in-8 de XXXII-248 p., 8 fr. — 5. *Des Anciens Prix et des difficultés inhérentes à leur évaluation actuelle*, par DE VIENNE. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1891, in-8 de 113 p. — 6. *Des Transformations successives du sou*, par le même. Paris, Rollin et Feuardent, 1892, in-8 de 16 p. — 7. *Traité d'économie sociale, ou l'Économie politique coordonnée au point de vue du progrès*, par A. OTT, 2e édit. Paris, Fischbacher, 1892, 2 vol. in-12 de 504 et 503 p., 8 fr. — 8. *Essais sur les lois de la population*, par CHARLES BERTHEAU. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 480 p., 6 fr. — 9. *D'où vient le XIXe siècle et où va-t-il?* par G. DE FARGUETTES. Paris, Roger et Chernoviz, 1892, in-18 de 214 p., 2 fr. — 10. *Anarchie et Nihilisme*, par JEHAN PRÉVAL. Paris, Savine, 1892, in-18 de 240 p., 2 fr. — 11. *Où mène le socialisme*, par E. RICHTER, trad. française avec une préface de Paul Leroy-Beaulieu. Paris, Le Soudier, 1892, in-18 de 82 p., 1 fr. 50. — 12. *Le Socialisme chrétien*, par HENRY JOLY. Paris, Hachette, 1892, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 13. *Transportation et colonisation pénale*, par G. PIERRET. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, gr. in-8 de 107 p., 3 fr. — 14. COBDEN. *Discours parlementaires et écrits politiques*, avec une introd. par Léon Say Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de XXII-303 p., 1 fr. 50. — 15. *Staatslexikon*, publié sous les auspices de la *Gœrresgesellschaft*, par le Dr ADOLF BRUDER, 17e à 20e livraisons. Fribourg en Brisgau, Herder, 1892, gr. in-8, 1 marc 50 la livraison.

1. — M. de Laveleye, l'éminent professeur de Liège, qui, l'an dernier, a été enlevé à la science, a publié une vingtaine d'ouvrages, les uns sur l'économie politique, les autres sur la politique; mais c'était de ce dernier côté que penchaient ses préférences et ses aptitudes. Dans ses deux principaux ouvrages économiques, *la Propriété et ses formes primitives* et *le Socialisme contemporain*, la préoccupation politique l'emporte de beaucoup sur l'analyse économique. Les deux gros volumes sur *le Gouvernement dans la démocratie*, qui ont paru à la veille de sa mort, étaient certainement son œuvre favorite. L'on y retrouve, condensés et coordonnés, les articles qu'il écrivait depuis trente ans dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Belgique* et bien d'autres publications. L'ouvrage est partagé en douze livres : *Le Droit et l'État; — La Formation des États et le Développement de la commune; — L'Église et l'État; — Les Libertés; — Les Formes de gouvernement et leur influence sur la prospérité des peuples; — La Démocratie; — La Séparation des pouvoirs : le pouvoir exécutif; — Le Pouvoir législatif; —*

Le Régime électoral ; — Le Régime parlementaire ; — De la République et de ses conditions de succès ; — Les Enseignements de l'histoire. Les chapitres sont très multipliés, avec des titres qui mettent l'idée en saillie. Tout l'ouvrage est écrit d'un style incisif qui rappelle la manière de Tocqueville ; on le lit rapidement, et comme l'auteur possède une vaste érudition, et que constamment il cite à l'appui de ses thèses des faits tirés de l'histoire politique de l'Angleterre, des États-Unis, de la France, de la Belgique, de l'Allemagne, de la Suisse, voire de la Hollande et de la Suède, cette lecture est loin d'être sans profit. Quant au fond des idées, M. de Laveleye est resté jusqu'à la fin un centre gauche. Il se demande avec une grande franchise si la démocratie, dont le principe fondamental est l'égalité, est compatible avec la liberté. La question domine tout l'ouvrage, peut-on dire. Il signale très vigoureusement les vices du régime parlementaire et indique, comme pouvant les corriger, l'éloignement des ministres des Chambres, comme aux États-Unis, le *referendum* populaire, le veto du pouvoir exécutif et la représentation proportionnelle des minorités ; mais, sauf sur ces deux derniers points, il est assez hésitant, et, effectivement, le *referendum* vient de prendre en Suisse une extension menaçante, qui fait que les Belges ne veulent plus en entendre parler. M. de Laveleye reconnaît que la monarchie constitutionnelle est la meilleure sauvegarde de la liberté, la seule garantie qui empêchera un jour ou l'autre la démocratie de verser dans le césarisme. Mais il voue la France irrémédiablement à la république. Ce qui affaiblit un peu la portée des raisonnements de l'auteur, c'est l'éloge dithyrambique qu'il fait du Président actuel et même de Mme Carnot. L'expression de ces sentiments personnels, quelque respectables qu'ils soient, n'est pas à sa place dans un livre de science, et ne peut, bien contre la volonté de l'auteur, que fournir un aliment aux défiances des « purs » et des « incorruptibles, » quand la question de la réélection se posera. Mais le point le plus faible du livre est celui où M. de Laveleye traite des rapports de l'Église et de l'État. Il est très convaincu de la valeur propre et de la nécessité de la religion ; il l'estime particulièrement indispensable dans les démocraties ; mais il regarde l'Église catholique comme la grande ennemie, et tout est subordonné pour lui à la nécessité de la combattre. Ainsi, après avoir reconnu formellement que le droit de faire des fondations est légitime et nécessaire même au bien public, il conclut à ce qu'on ne l'introduise pas en France et en Belgique, parce que l'Église pourrait en profiter ! Il parle dans un chapitre des traitements ecclésiastiques, sans même indiquer le titre légal sur lequel ils reposent, c'est-à-dire le paiement de l'intérêt de la dette contractée par la nation quand elle s'est emparée du capital représenté par les biens de l'Église. Il y a vingt-cinq ans, M. de Laveleye avait écrit un petit pamphlet intitulé : *De l'avenir des peuples catholiques*, dont la propagande protestante a fait des éditions

dans toutes les langues, et où il conseillait aux nations latines d'embrasser une des innombrables formes du protestantisme, à leur choix. Hélas! rien, dans les événements contemporains, n'a éclairé l'auteur, et une grande partie du vaste ouvrage que nous venons d'analyser semble inspirée par le cri de Gambetta : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi!* On en conviendra, c'est peu scientifique. Nous aurions, dans le même ordre d'idées, à faire des réserves sur l'insuffisance des considérations économiques, qui expliquent le développement de la démocratie. Mais une fois sur son terrain favori de la politique, le savant professeur oubliait évidemment ses études professionnelles. Le chapitre sur le luxe reproduit les brillantes pauvretés d'un des chapitres de ses *Éléments d'économie politique*, que M. P. Leroy-Beaulieu a solidement réfutés.

2. — Un autre économiste, l'un des principaux représentants de l'école qui s'appelle elle-même orthodoxe, M. Courcelle-Seneuil, a laissé en mourant un volume considérable d'études morales et politiques, ce qui prouve une fois de plus que s'il est convenable d'étudier l'économie politique comme une science distincte, il est impossible de traiter aucun des problèmes pratiques qu'elle soulève sans y joindre le point de vue moral et politique. Les dix-neuf études, pour la plupart articles du *Journal des économistes* ou de la *Nouvelle Revue*, qui composent ce volume, ont pour principaux objets *l'Étude et l'enseignement de l'histoire*, *la Démocratie*, l'*Esquisse d'une politique rationnelle*, *la Morale civique et laïque*, *l'Usage de la richesse*, *l'Enseignement et l'étude du droit*, *le Droit de propriété*, l'*Organisation de l'instruction publique*, *la Condition des fonctionnaires et l'organisation des administrations centrales*. M. Courcelle-Seneuil débute par une profession de foi agnostique. Dieu ou la nature sont pour lui des mots vides de sens, par lesquels on désigne l'inconnu. L'intelligence humaine ne peut saisir que l'ordre matériel dans lequel l'homme est enserré ; la science consiste à dégager les lois sur lesquelles cet ordre se formule et la raison à les observer. La morale et le droit ne reposent donc que sur la notion de l'utile, de l'utile, immédiat et tangible par les sens.

La même théorie, qui n'est au fond qu'une conséquence de l'athéisme sous sa forme brutale ou sous sa forme adoucie, qu'on appelle l'agnosticisme, a été soutenue en même temps par M. Albert Ritschl, professeur à Gœttingue, dans un discours d'apparat pour le jubilé de cette Université. Cela lui a attiré une magistrale réfutation de M. de Hertling, l'illustre professeur de Munich (*Zur Beantwortung der Gœttinger Jubilæums*, Munster, 1887). La question a non seulement une importance philosophique capitale, elle a encore un intérêt pratique très grand ; le droit positif, en effet, sera tout différent, selon que le législateur reconnaîtra ou non l'existence d'un droit naturel. C'est ce qu'a récemment très bien démontré un professeur américain fort distingué, M. Taylor. Il a établi

solidement l'existence d'un droit naturel dans un travail publié par les *Annals of the american Academy of political and social science*, d'avril 1891.

Toute l'économie politique de M. Courcelle-Seneuil s'est ressentie de ce triste point de départ. Elle méconnaît les instincts idéalistes de l'homme, elle est dure et rude, ses solutions n'admettent point les tempéraments que comporte le caractère complexe de toutes les choses humaines. Aussi, malgré son talent incontestable, M. Courcelle-Seneuil n'aura pas contribué à rendre son école populaire. Ces graves défauts n'empêchent pas que l'auteur, avec le bon sens indépendant et la pénétration d'esprit qui le caractérisaient, n'ait sur bien des points des idées justes, et ne les développe avec une grande force de logique. C'est ainsi qu'il se montre un adversaire très vigoureux de l'extension des attributions de l'État et un critique éclairé de la *Déclaration des droits de l'homme*. Les chapitres sur la démocratie, sur le mandarinat français, tel qu'il résulte des diplômes universitaires, sur le recrutement et l'avancement des fonctionnaires, sont pleins de vues originales. On les traitera peut-être de paradoxales; mais elles n'en méritent pas moins d'être méditées ; elles sont peut-être la vérité.

3. — La politique tient une certaine place dans l'ouvrage du savant professeur d'économie politique d'Oxford, mais elle n'altère pas en réalité ses jugements scientifiques. Dans une préface fort bien écrite, M. Castelot nous explique comment Thorold Rogers fut injustement dépouillé de sa chaire par le Sénat universitaire, pour avoir attaqué trop vigoureusement certains abus, et comment il n'y rentra que vingt ans après, par une réparation tardive et après avoir, entre-temps, siégé six années au Parlement comme représentant libéral de Southwark. Ces indications étaient nécessaires pour expliquer le ton agressif contre les personnes et les choses qui règne dans ce volume, formé par vingt-trois leçons publiques prononcées dans l'année qui suivit sa réintégration. A lire ses attaques contre la science orthodoxe et les principaux économistes contemporains, on croirait que Thorold Rogers est un novateur en économie politique et un radical. Il n'en est rien. En réalité, il soutient toutes les thèses classiques de la science : le libre-échange, le monométallisme notamment. Il attaque avec une rare vigueur les projets d'extension des attributions de l'État dans l'industrie, les systèmes de Stuart Mill et de Henry George sur la nationalisation du sol, la fixation par la loi du maximum de la journée de travail de l'adulte à huit heures, le rachat des chemins de fer par l'État. Il combat seulement ce qu'il y a d'excessif dans la théorie de Ricardo sur la rente, il demande l'abrogation des privilèges existant encore en Angleterre en faveur de la propriété foncière, qui s'opposent au morcellement de la terre, enfin il propose une réforme du système des impôts locaux et de l'*income tax*, qui dé-

chargerait en partie les occupants, pour grever à leur place les propriétaires, trop ménagés selon lui. Voilà l'objet de ces leçons, où les principaux chapitres de l'économie politique sont traités sans grande suite, mais avec beaucoup de verve et une érudition aussi sûre que variée. Pour M. Thorold Rogers, l'abaissement de la condition actuelle des ouvriers anglais s'explique par les injustices dont ils ont été jadis victimes et dont les conséquences persistent jusqu'à nos jours; car ce n'est pas en matière sociale qu'on peut dire : *Cessante causa cessat effectus.* Au premier rang de ces injustices, il place la confiscation des biens des monastères et des guildes par Henri VIII et Somerset, le renchérissement universel des prix, causé par la fausse monnaie émise à cette époque, la fixation des salaires par les juges de paix, la loi des pauvres.

Dans ce volume qui est une de ses dernières œuvres, Thorold Rogers a reproduit une grande partie des résultats historiques auxquels ses incomparables labeurs d'érudition l'ont conduit et qui sont consignés notamment dans son *History of agriculture and prices in England from the XIV*th *century to the XVIII*th qui forme six volumes in-8, dans les *Six centuries of prices and wages* (1 vol. in-8), et dans les *First nine years of the Bank of England* (1 vol. in-8). Ces ouvrages-là dépassent beaucoup la capacité des lecteurs ordinaires. Celui au contraire dont la maison Guillaumin nous a donné la traduction, pour inaugurer sa nouvelle *Collection d'auteurs étrangers contemporains,* est accessible à tout le monde. Son manque de méthode empêchera seulement plus d'un lecteur d'en comprendre la vraie portée.

4.— C'est pour la même collection que l'éminent député royaliste de la Loire-Inférieure, M. Ch. Le Cour Grandmaison, publie une traduction d'un ouvrage de M. Charles Howell, ancien secrétaire du comité parlementaire des *Trade's Unions* et lui-même membre de la Chambre des communes. L'ouvrage est intitulé en anglais : *Trade's Unionism old and new.* Ces grandes associations ouvrières, qui ont reproduit au XIXe siècle une partie des avantages des guildes du moyen âge et qui ont si puissamment contribué à améliorer le salaire de l'ouvrier, à relever son niveau intellectuel, sont attaquées aujourd'hui par les meneurs socialistes. Le socialisme a pris en effet en Angleterre, depuis dix ans, une importance qu'on ne prévoyait pas. Au fond, les chefs de ce nouveau mouvement sont imbus des théories de Karl Marx et veulent arriver à une révolution. Mais le caractère anglais les oblige à des ménagements. Ils ont commencé par fonder de nouvelles *Trade's Unions* parmi les manouvriers (*unskilled labourers*) tandis que les anciennes *Trade's Unions* se composaient exclusivement d'ouvriers de métiers. L'*Union des ouvriers des docks* en est le type. Ces nouvelles *Trade's Unions* ne s'occupent que de lutter contre les patrons; elles se bornent à recueillir des fonds pour la grève et ne créent pas des institutions de prévoyance comme les

anciennes. C'est là le grand point de la controverse entre les anciens unionistes et les socialistes déguisés qui dirigent les nouvelles. Ces derniers demandent des cotisations moindres à leurs adhérents, ils en recrutent un plus grand nombre, et n'ayant pas à perdre de capitaux destinés à un usage sacré, ils sont disposés beaucoup plus facilement à engager la grève. M. Charles Howell réfute cette théorie en montrant comment les anciennes *Trade's Unions*, avec leurs nombreuses institutions de prévoyance, ont ouvert à l'ouvrier l'accès à la propriété sous la forme collective, la seule qui lui soit possible, et par conséquent lui permettent de faire valoir pleinement sa position sur le marché du travail. A cette occasion, M. Charles Howell énumère les institutions de prévoyance : elles sont au nombre de neuf dans les Unions les mieux organisées (secours funéraires, — secours en cas de maladie, — secours en cas d'accident, — secours en cas de chômage, — indemnité pour frais de route,— indemnité pour pertes d'outils, — retraites,— secours extraordinaires, — fonds de grèves), et il donne la comptabilité des quatorze principales Unions aux dates de 1869, 1879, 1889. On pénètre ainsi dans la vie intime de ces grandes institutions qui sont devenues une des forces conservatrices de la société anglaise. Mgr le comte de Paris l'indiquait avec une grande perspicacité dans son ouvrage célèbre sur *les Associations ouvrières en Angleterre* il y a vingt-trois ans, et tout ce qui s'est passé depuis a pleinement confirmé la justesse de ses vues.

Les nouvelles *Trade's Unions* réclament l'intervention de l'État pour fixer à huit heures la journée de travail de l'adulte, et elles ont enlevé un vote en ce sens au Congrès annuel des *Trade's Unions* réuni en 1891, à Liverpool. M. Charles Howell soutient que ce vœu ne répond pas à la volonté réelle des ouvriers intéressés sérieusement à la question : la journée de huit heures peut être obtenue par l'effort des associations ouvrières dans un certain nombre de métiers ; mais elle ne saurait être, selon lui, une mesure générale, et il y a les plus grands inconvénients à ce que le législateur intervienne dans une question de ce genre. Une réforme paraît nécessaire dans la manière dont est constituée la représentation aux congrès des *Trade's Unions*.

M. Le Cour Grandmaison a rendu un grand service en mettant sous les yeux du public français un livre si utile. On ne saurait trop le répandre dans les bibliothèques populaires et surtout parmi les personnes qui cherchent à s'occuper d'une manière pratique des questions ouvrières. L'introduction que M. Le Cour Grandmaison a écrite en tête de ce volume est une œuvre fort remarquable.

5 et 6. — L'étude des comptes anciens est la base de l'histoire économique ; mais elle est hérissée de difficultés. Un érudit distingué, M. Louis Blancard, a tracé, il y a quelques années, le cadre de cette étude, auquel il voudrait donner le nom de Logismétrique (*Mémoires de*

l'Académie de Marseille, 1883). Le problème est double : il faut d'abord savoir quelle est la « valeur intrinsèque » des monnaies anciennes comparées à la monnaie actuelle, et en second lieu quel était, à l'époque en question, le « pouvoir d'acquisition » de cette quantité de métal. C'est à la première partie du problème que s'est attaché M. de Vienne dans une série de publications. Son étude sur *les Transformations successives du sou* porte seulement sur une question de détail. Il établit que le sou en France, depuis les Carolingiens, est une monnaie de compte représentant 12 deniers ; mais ces douze deniers se sont, suivant les temps, composés d'une quantité très diverse d'argent fin et de billon. C'est seulement en 1719 que fut frappé le premier sou de cuivre tel que nous en avons actuellement l'idée. A travers plusieurs transformations il est devenu le type du décime à 10 grammes de cuivre frappé en 1790, à l'origine du système métrique. Cet opuscule se termine par un tableau des diverses pièces françaises frappées depuis 1308, se rapportant au sou, avec le tableau de leur valeur intrinsèque : 1° comparativement à l'argent ; 2° comparativement à l'or.

La brochure sur *les Anciens Prix*, où M. de Vienne reprend des idées exposées précédemment par lui dans un ouvrage intitulé : *Des malentendus habituels au sujet des anciens procédés monétaires* (Nancy, Berger-Levrault, 1890), a un caractère beaucoup plus général. L'auteur estime que Natalis de Wailly, dans son ouvrage classique sur *les Variations de la livre tournois*, a fait complètement fausse route en voulant déduire la valeur intrinsèque des différentes monnaies successivement émises du prix du marc d'argent fin auquel elles auraient été achetées par le Roi. Il n'y avait pas alors, selon M. de Vienne, de marché libre des métaux précieux. Le prix du marc d'argent, dont il est question dans les ordonnances, prescrivant la frappe de monnaies est un prix payable en monnaies nouvelles, c'est-à-dire un prix comprenant le seigneuriage et le profit que le Roi prétendait tirer de l'opération ; or, comme les anciennes monnaies fortes continuaient à circuler, les comptes étaient toujours faits en livres de compte, auxquelles on rapportait ces monnaies-là. Elles jouaient en réalité le rôle d'étalon de la valeur, et on leur rapportait les diverses espèces de valeurs légales, de titres et de poids divers. Dans les petites transactions intérieures, quand elles n'étaient pas réglées en nature, les monnaies récentes circulaient comme monnaies fiduciaires. Quant aux grands paiements internationaux, aux rançons, aux dots des princesses, depuis le XIVe siècle ils furent faits en pièces d'or qui étaient pesées. Il faut donc, pour se rendre compte de la valeur intrinsèque des paiements portés dans un compte du moyen âge ou de l'ancien régime, déterminer le poids et le titre de la monnaie forte d'argent pour lors restée en circulation. Ce n'est qu'à la longue, au fur et à mesure que les espèces monétaires

fortes en circulation diminuaient, que les prix haussaient peu à peu. Il faut faire exception pour les périodes de violente perturbation, comme la folle tentative de Philippe le Bel; mais ces coups de violence ont été rares. En Angleterre, où le titre n'a jamais été altéré (sauf temporairement sous Henri VIII, de 1543 à 1552), et où la diminution du poids de la livre a été très graduelle, les prix manifestent pendant tout le moyen âge une grande stabilité. M. Thorold Rogers en fait aussi la remarque, mais sans en donner la même explication.

Telle est la thèse de M. de Vienne. Nous nous bornons à l'exposer, n'ayant pas assez de connaissances dans la numismatique du moyen âge pour émettre une opinion dans le procès qu'il intente à l'œuvre de Natalis de Wailly. La conclusion nous paraît être cependant qu'il faut faire de nouvelles recherches sur les valeurs pour lesquelles s'échangeaient les unes contre les autres les diverses monnaies du moyen âge. Précisément dans les dernières pages de sa belle *Étude sur le liber censuum de l'Église romaine* (Thorin, 1892), M. Paul Fabre indique les éléments précieux que fourniraient, pour ce genre de recherches, les comptes de la perception des cens dus au Saint-Siège dans les différents royaumes de l'Europe. Nous pouvons au contraire avoir un avis sur la seconde partie de son mémoire. Il démontre que l'or étant aujourd'hui la seule monnaie véritable, il faut, pour apprécier la valeur intrinsèque d'une monnaie ancienne, se rendre compte de la quantité d'or qu'elle achetait alors : jusqu'au XVIIIe siècle, l'or s'est à peu près maintenu dans le rapport de 1 à 11 à 12 comparativement à l'argent, en d'autres termes, l'argent, qui était l'étalon de la valeur au moyen âge, avait une puissance d'acquisition par rapport à l'or plus grande qu'aujourd'hui. Ce mode de calcul, parfaitement justifié, relève sensiblement les valeurs intrinsèques des monnaies anciennes. Avant 1860, l'argent étant au moins sur le continent l'étalon de la valeur, c'est à ce métal qu'il fallait rapporter les monnaies anciennes; or, les calculs de N. de Wailly déterminent la valeur moyenne des monnaies comparativement à l'or et à l'argent; ils méconnaissent la loi économique selon laquelle il ne peut y avoir à la fois qu'un dénominateur véritable de la valeur. En cela nous ne pouvons qu'adhérer à la thèse de l'auteur.

Il a également raison quand il dit qu'après le XIVe siècle, la dépréciation des métaux précieux n'a pas été proportionnelle à l'augmentation de leur quantité, et il l'explique parfaitement; Cliffe Leslie et M. Clément Juglar avaient fait cette démonstration avant lui. Il ne paraît pas connaître leurs travaux.

7. — M. A. Ott nous ramène aux questions d'intérêt général par son *Traité d'économie sociale*. Disons tout de suite que c'est une œuvre très étudiée et très nourrie; l'auteur, il y a près de trente ans, avait publié une première édition qu'il a refondue complètement. C'est aussi une

œuvre absolument sincère et dans laquelle les vues ingénieuses abondent. A tous ces titres elle mérite d'être étudiée par les économistes. Ajoutez à cela que M. A. Ott a des vues philosophiques très élevées, qu'il est franchement chrétien et qu'il veut pénétrer tout l'ordre économique de la moralité chrétienne. Cela rend la lecture de son œuvre autrement attachante que les œuvres de maints économistes en renom dont le matérialisme pratique et le vulgaire terre à terre enlèvent toute autorité même aux plus judicieux raisonnements. Cela dit, nous devons faire des réserves formelles, et sur la conception que l'auteur a de la science, sur un grand nombre de ses théories et sur plusieurs des réformes pratiques qu'il préconise.

Pour lui l'économie politique est inséparable de la morale. Elle est aussi une science pratique qui ne saurait se désintéresser de l'amélioration des rapports sociaux; mais cela ne justifie pas sa définition : « *La science qui a pour but* D'ORGANISER *le travail en vue de la conservation la plus parfaite de la société et de l'individu, et de la réalisation de la liberté et de l'egalité.* » Elle méconnaît l'existence de lois économiques congénielles à l'ordre humain en vertu duquel le travail humain s'organise de lui-même et n'a pas besoin d'une organisation arbitraire, fruit de l'invention ou dominée par le fétiche de quelques idées générales et vagues comme l'égalité et la liberté. Sans doute, les mobiles moraux supérieurs, les actions sociales concertées, les institutions publiques aussi peuvent agir heureusement sur les conditions économiques de l'humanité. La lutte contre le mal sous toutes ses formes est une nécessité en raison de la chute originelle; mais cette action ne peut être utile qu'en s'exerçant dans le sens des lois économiques et non à l'encontre; car, selon le mot que Bacon appliquait au monde physique, on ne commande à la nature qu'en obéissant à ses lois.

M. A. Ott, avec beaucoup de modération dans la forme, attaque plusieurs des principes fondamentaux de l'ordre social. Il prétend que la reconnaissance du droit du capital à prélever une part du produit, que le fermage, que l'hérédité ab intestat, que la propriété foncière en tant qu'elle porte sur les qualités natives du sol et les accroissements de valeur qu'il peut prendre dans la suite des temps, sont contraires à la justice absolue, et que, dans un ordre social sain, les capitaux ne devraient être *possédés* que par ceux qui les exploitent eux-mêmes, et que tous les produits devraient s'échanger exclusivement sur la base de la quantité de travail qui y est incorporé. Heureusement l'auteur, qui est un des rédacteurs ordinaires du *Journal des économistes*, admet une *justice relative* qui rassure la conscience des lecteurs de ce très orthodoxe journal, et il proteste qu'il ne veut apporter aucun changement violent aux institutions actuelles, ce qui est fait pour rassurer les rentiers. Il voit dans un lointain avenir un monde meilleur sortant des associations ou-

vrières possédant un capital indivisible et inaliénable. C'était là l'idée favorite de Buchez, dont M. A. Ott demeure le disciple fidèle. En elle-même, elle est intéressante, et, si elle ne demandait que la liberté, elle mériterait toutes les sympathies des philanthropes ; mais M. A. Ott veut y aider en faisant établir par la loi le minimum des salaires, le maximum des fermages qui, selon lui, vont toujours en s'accroissant, et même des tarifications générales des prix par les syndicats professionnels. Enfin, pour détruire peu à peu la propriété irrationnelle *(sic)*, il propose l'impôt progressif sur le revenu, la restriction du droit de succession au troisième degré en ligne collatérale, enfin une confiscation partielle des successions et donations même en ligne directe.

Voilà comment M. A. Ott, avec la droiture d'intentions qui convient à un socialiste chrétien, estime qu'on pourrait *organiser* la société.

8. — En 1891, l'Académie des sciences morales et politiques, à la suite d'un concours très brillant sur *la Population, les causes de ses progrès et les obstacles qui en arrêtent l'essor*, a attribué un second prix au mémoire que M. Ch. Bertheau publie aujourd'hui en volume sous ce titre : *Essai sur les lois de la population*. C'est un excellent travail. L'auteur met en relief ce qu'il y a de faux dans les théories de Malthus, et ce qu'il y a de dangereux dans des conseils qui ont été entendus par ses disciples tout autrement qu'il ne l'aurait voulu sans doute. L'arrêt presque complet d'accroissement de la race française — on sait le rôle que l'immigration étrangère a dans nos maigres excédents de population, — est devenu, suivant le mot de Raoul Frary, un péril national, péril devant l'étranger et péril à l'intérieur, car il amène le déclin des qualités essentielles de la race. Les causes de la lenteur de cet accroissement sont au nombre de trois d'inégale importance : l'âge tardif des mariages et le ralentissement depuis quinze ans du nombre des mariages, la forte mortalité des enfants naturels et mis en nourrissage, enfin et surtout la restriction volontaire du nombre des enfants dans les mariages par suite de fraudes dans les relations des époux.

Les mœurs françaises se sont de plus en plus formées en ce sens. M. Bertheau en recherche les causes avec une grande liberté scientifique et beaucoup de sagacité. Il met au premier rang la méconnaissance des préceptes de la religion, si positifs en ces matières, le goût du luxe, le mépris du travail par lequel la bourgeoisie cherche à imiter la noblesse de l'ancien régime, le service militaire, les grandes agglomérations industrielles, les vices de l'hygiène. Il reconnaît aussi que le partage égal et forcé a pu contribuer dans une certaine mesure à la propagation du malthusianisme, et voudrait une réforme des lois de succession dans le sens d'une extension de la liberté testamentaire.

L'auteur conclut en préconisant comme remèdes avant tout le retour aux idées morales ; il recommande aussi en seconde ligne des exemp-

tions de service militaire pour les familles nombreuses, des exemptions d'impôt même, et aussi une modification dans ceux de nos impôts qui grèvent proportionnellement davantage les familles nombreuses, et ils sont variés. L'application plus sérieuse des lois sur l'hygiène publique aurait aussi une certaine efficacité. En résumé, la situation si grave de la société française ne permet de négliger aucun moyen. Les exemptions d'impôt notamment, si elles n'engagent pas directement des familles à avoir un plus grand nombre d'enfants, sont cependant de nature à agir sur l'opinion, et l'opinion est pour beaucoup dans les mœurs. Les livres inspirés par une grande honnêteté morale et une vraie science, comme celui que nous venons d'analyser, y peuvent aussi. Voilà pourquoi il ne faut jamais médire des concours académiques qui les provoquent.

9 et 10. — Le péril socialiste croissant inspire les deux ouvrages de M. de G. de Farguettes et de M. Jehan Préval. Le premier : *D'où vient le XIXe siècle et où va-t-il ?* est un exposé très oratoire des funestes conséquences de la renaissance de l'humanitarisme au XVIe siècle et de la Révolution française. Les idées en sont justes et le volume peut être placé avec utilité dans les bibliothèques chrétiennes. — M. Jehan Préval serre de plus près les questions. Il fait un ingénieux parallèle entre *l'Anarchie et le Nihilisme*, et démontre que le nihilisme, malgré le recours aux mêmes attentats criminels, n'a rien de commun avec les anarchistes occidentaux. Ç'a été une maladie spéciale à la Russie, maladie très patriotique, très slave, fort superficielle d'ailleurs, et qui a pu facilement être réprimée. L'anarchisme, au contraire, a des racines vivaces dans le mécontentement des couches profondes des populations ouvrières, et il peut, d'un moment à l'autre, prendre la tête du mouvement ouvrier. A ces chapitres fort sensés et assez bien documentés en succèdent d'autres qui sont des articles de *la Libre Parole* et des citations des pamphlets de Fernand Maurice, le fondateur de la *Ligue agraire*. Nous avons déjà plus d'une fois signalé les inconséquences et les erreurs de statistique de ces maladroits copistes du socialiste américain Henri George. M. Jehan Préval, dans son amour pour la Russie, voudrait que l'épiscopat français ressemblât à l'épiscopat moscovite, et il exprime le vœu que le Pape fasse un coup d'État ou donne « un coup de balai, » suivant son expression, pour le placer encore plus sous la main du gouvernement de la République française.

11. — M. Eugène Richter, le chef du parti progressiste au Reichstag allemand, s'est toujours montré un défenseur loyal de la liberté et l'adversaire résolu du socialisme. Il vient d'écrire un petit livre dont on pourrait dire, comme Louis XVIII à propos d'un écrit de Chateaubriand, qu'il vaut une armée pour la défense de l'ordre social. *Où mène le socialisme* est le journal d'un petit patron relieur de Berlin, très avant dans le mouvement socialiste, qui commence à noter les événements et les

réfl… … généralement défaut, la
titu… … préciser les idées envelop-
qui … … les contradictions, à dé-
des … une grande supériorité, quoi-
Bel … personnes. En terminant, il
po… … tenu dans l'Encyclique sur la
p… … ment ces thèses aventurées, et
fo… … roy-Beaulieu bonne justice des
j… … emparer du document pontifical
c…

… intérêt d'actualité, est de ceux
… mouvement d'idées et une source
… doctrine des Pères et des Scolas-

… et des malfaiteurs incorrigibles
… l'occasion, et la multiplication des
… les grands périls de la société mo-
… gré à M. Pierret, avec sa double
… nt de la Guyane, de s'élever contre
… pénitentiaire qui, imbus d'une fausse
… fait un sort digne d'envie aux dange-
… Guyane et à la Nouvelle-Calédonie.
… principe même de la transportation
… p coûteuse. M. Pierret montre que le
… un élément utile de la colonisation,
… es natures perverses et qu'on ne leur
… lui des ouvriers honnêtes. Deux règle-
… , des 4 et 15 septembre 1891, sur le
… ssements de travaux forcés aux colonies
… vre des condamnés, ont en partie donné
… de l'auteur.
… aire de Cobden (1839-1864) marque l'a-
… en ce siècle. M. Léon Say a publié, dans
… que de Guillaumin, un choix de discours
… n'ont pas reproduit la traduction qu'en
… que les parties accessoires de ces discours
… avait la doctrine de Cobden, mais on ne con-
… orateur populaire. Dans une courte mais
… Say fait ressortir le talent et l'élévation mo-
… en relief la portée de sa doctrine qui, par-
… rêts, aboutissait au libre-échange et à la paix
… a pu dire, avec raison, de sa philosophie du
… le pendant de la doctrine morale qui enseigne

12. — Un des grands dangers de la situation présente, ce sont les avances doctrinales et les concessions légales qu'un bon nombre d'honnêtes gens veulent faire au socialisme. Des chrétiens ardents, en Allemagne, en Autriche et même en Angleterre et en France, se distinguent par leur zèle en ce sens, espérant par là concilier à l'Église le mouvement socialiste. L'expression de *Socialisme chrétien*, quoique les deux mots expriment des idées contradictoires, est entrée à bon droit dans la langue courante pour désigner cet état d'esprit. Un philosophe de haute valeur, M. Henry Joly, dans un volume où une grande érudition s'allie à une exposition très attachante et à une dialectique alerte, a voulu « combattre l'excès d'un zèle religieux, méconnaissant aussi bien les maximes et la doctrine dont il se réclame que les conditions naturelles de l'organisation des sociétés. »

Il remonte aux Pères de l'Église, qui avaient à lutter contre les oppressions et les sensualités léguées par le paganisme à la société nouvelle et qui condamnaient sévèrement les abus commis par les puissants. Les socialistes ont prétendu trouver en eux des ancêtres. M. Henry Joly démontre qu'il n'en est rien et que jamais ils n'ont sacrifié les droits de la propriété. En face d'eux des hérétiques de toute sorte, depuis les Gnostiques jusqu'aux Manichéens et aux Albigeois, préconisaient les diverses formes du communisme; or, l'Église n'a jamais manqué à les condamner sur ce point comme sur leurs autres aberrations morales. Aucun texte des Pères, aucun canon des Conciles n'a échappé au savant professeur. C'est dans son volume qu'il faudra désormais aller les chercher, au lieu de répéter des citations tronquées qui ont été mises en circulation pour la première fois par les démocrates chrétiens de 1848 et qui traînent depuis lors partout, même dans des leçons de Faculté. Après avoir étudié avec non moins de soin la doctrine des Scolastiques sur la propriété et le travail et montré que, là non plus, les socialistes ne trouvaient point d'ancêtres, M. Henry Joly arrive à ce curieux mouvement, qui semble naître de l'école menaisienne, et qui fut représentée par Buchez d'une part, par l'*Ère nouvelle* de l'autre. Quoiqu'il n'ait guère laissé de trace, ce n'en est pas moins un chapitre curieux de l'histoire des idées, une face intéressante, quoique très secondaire, du mouvement de cette époque.

Mais la partie principale du volume de M. Henry Joly est consacrée aux idées particulières soutenues sous le patronage du comte Albert de Mun par l'*Association catholique*, et par de petites revues comme *la Corporation*, *le XXe Siècle* et d'autres peut-être. On l'appelle quelquefois l'école des cercles catholiques ; mais M. Henry Joly dit fort judicieusement qu'il faut distinguer l'œuvre, qui est fort louable, de l'école, pour laquelle il est justement sévère. Ces thèses étant soutenues par des personnes qu'on pourrait appeler des « amateurs » parce que les études

juridiques et économiques régulières leur font généralement défaut, la tâche de l'auteur a consisté principalement à préciser les idées enveloppées sous des expressions confuses, à relever les contradictions, à déduire les conséquences. Il l'a accomplie avec une grande supériorité, quoique avec une grande bienveillance pour les personnes. En terminant, il montre comment l'enseignement social contenu dans l'Encyclique sur la condition des ouvriers ne favorise aucunement ces thèses aventurées, et il fait avec Mgr Turinaz et M. Anatole Leroy-Beaulieu bonne justice des écrivains téméraires qui ont prétendu s'emparer du document pontifical au profit de leurs thèses personnelles.

Le livre de M. Henry Joly, outre son intérêt d'actualité, est de ceux qui resteront comme résumant un mouvement d'idées et une source précieuse de renseignements sur la doctrine des Pères et des Scolastiques.

13. — Le monde des récidivistes et des malfaiteurs incorrigibles fournit au socialisme une armée à l'occasion, et la multiplication des malfaiteurs professionnels est un des grands périls de la société moderne. Voilà pourquoi il faut savoir gré à M. Pierret, avec sa double compétence de magistrat et d'habitant de la Guyane, de s'élever contre les aberrations de notre système pénitentiaire qui, imbus d'une fausse philanthropie, ont trop longtemps fait un sort digne d'envie aux dangereux malfaiteurs transportés à la Guyane et à la Nouvelle-Calédonie. Devant ces abus, on condamne le principe même de la transportation pénale comme d'une réalisation trop coûteuse. M. Pierret montre que le travail des condamnés peut être un élément utile de la colonisation, pourvu qu'on sache dompter les natures perverses et qu'on ne leur fasse pas un sort supérieur à celui des ouvriers honnêtes. Deux règlements d'administration publique, des 4 et 15 septembre 1891, sur le régime disciplinaire des établissements de travaux forcés aux colonies et sur l'emploi de la main-d'œuvre des condamnés, ont en partie donné satisfaction aux idées si justes de l'auteur.

14. — La carrière parlementaire de Cobden (1839-1864) marque l'apogée de l'économie politique en ce siècle. M. Léon Say a publié, dans la *Petite Bibliothèque économique* de Guillaumin, un choix de discours qui la résume. Les éditeurs n'ont pas reproduit la traduction qu'en avait donnée Bastiat, parce que les parties accessoires de ces discours avaient été supprimées. On avait la doctrine de Cobden, mais on ne connaissait pas l'incomparable orateur populaire. Dans une courte mais attachante notice, M. Léon Say fait ressortir le talent et l'élévation morale de Cobden. Il met bien en relief la portée de sa doctrine qui, partant de l'harmonie des intérêts, aboutissait au libre-échange et à la paix entre les nations. « On a pu dire, avec raison, de sa philosophie du commerce, qu'elle était le pendant de la doctrine morale qui enseigne

[illegible] est la meilleure [illegible] et qu'elle [illegible]
[illegible] des autres [illegible] des [illegible]
[illegible] aux [illegible]
[illegible] pas d'excellentes [illegible]
[illegible] à dix heures la [illegible]
[illegible] dans les [illegible]
[illegible] pour l'interdiction [illegible]
[illegible] Cela était [illegible]
[illegible] de répéter que [illegible]
[illegible] protection légale de la femme [illegible]
— Dans les deux dernières [illegible]
[illegible] science catholique que [illegible]
[illegible] et que [illegible]
[illegible] signalerons particulièrement [illegible]
— *L'Émancipation* [illegible]
[illegible]

s
i
e
»
il
il
e
t
i-
ar
ie
o-
la

Clermont-Ferrand, Bellet, 1892, in-32 de 152 p., 0 fr. 50. — 4. *Enseignements à la jeunesse catholique*, par l'abbé FAVA, aumônier. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-12 de 468 p., 3 fr. — 5. *Les Sublimités de la prière*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Halon, 1893, 2e éd., in-12 de 364 p., 2 fr. 50. — 6. *De la Beauté merveilleuse du corps des bienheureux*, par l'abbé J.-F. BRINQUANT, curé de Vauxbuin. Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-8 de XVI-180 p., 2 fr. 40. — 7. *Jésus adolescent. Récits, descriptions, élévations*, par Mgr RICARD, prélat de la maison de Sa Sainteté. Paris, Lefort, 1892, in-12 de 240 p., 2 fr. 75. — 8. *Jésus connu, aimable, aimant, aimé*, par l'abbé AUBRY. Dijon, Pellion et Marchet, 1892, in-18 de 320 p. — 9. *La Dévotion au Sacré Cœur et le Vén. J. Eudes;* réponse aux *Études religieuses*, par le R. P. LE DORÉ, supérieur général des Eudistes. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-8 de 32 p., 0 fr. 75. — 10. *Regulae Jesu et Mariae*, auctore V. J. EUDES, institutore Congregationis Jesu et Mariae. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de 126 p., 0 fr. 50. — 11. *Louanges de la Vierge Marie*, par saint BERNARD, recueillies et traduites par l'abbé SCHWENDINGER. Paris, Berche et Tralin, 1892, in-12 carré de XXXII-224 p., 2 fr. — 12. *Une année de méditations*, par saint ALPHONSE DE LIGUORI. Trad. nouvelle par le P. EUG. PLADYS, rédemptoriste. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, 2 vol. in-12 de VIII-632 et 710 p., 6 fr. — 13. *La Vraie Épouse de Jésus-Christ*, par saint ALPHONSE DE LIGUORI. Trad. nouvelle par le P. EUG. PLADYS, rédemptoriste. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, 2 vol. in-12 de 417 et 405 p., 5 fr. — 14. *La Voie sûre du salut par l'oraison mentale*, par l'abbé AUG. RÉBUFFAT, curé-doyen de Saint-Tropez. Paris, Vic et Amat, 1892, in-12 de VI-444 p., 2 fr. 50 — 15. *Introduction à la vie spirituelle par des exercices disposés pour la méditation et la lecture selon la méthode de saint Ignace*, par le R. P. JACQUES MASÉNIUS, S. J. Trad. par l'abbé Z.-C. JOURDAIN. Paris, Walzer, 1892, in-12 de XII-924 p., 5 fr. — 16. *Probation religieuse sur l'humilité*, par M.-F. MAUCOURANT, curé d'Oulon. Nevers, Mazeron, 1890, in-12 de XXXII-158 p., 0 fr. 60. — 17. *Probation religieuse sur l'obéissance*, par M.-F. MAUCOURANT. Nevers, Mazeron, 1892, in-12 de XVI-196 p., 0 fr. 60. — 18. *Probation religieuse sur la pauvreté*, par M.-F. MAUCOURANT. Nevers, Mazeron, 1890, in-12 de XVI-210 p., 0 fr. 60 — 19. *Élévations sur les grandeurs de Dieu, les perfections de Jésus-Christ, les misères et la dignité de l'homme*, etc., *composées sur d'anciens manuscrits*, par le R. P. HYACINTHE-MARIE CORMIER. Paris, Poussielgue, 1891, in-18 de XIII-286 p., 1 fr. — 20. *La Colombe du tabernacle*, par le R. P. H. KINANE, P. P. Paris, Delhomme et Briguet, in-12 de XVI-358 p., 2 fr. — 21. *La Prière selon les PP. Bourdaloue et de Ravignan*, S. J. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-12 de 288 p., 1 fr. 50. — 22. *Lectures pieuses extraites des Pères et des principaux écrivains catholiques*, par Mme la comtesse MAX DE BEAURECUEIL. Paris, Poussielgue, 1892, in-12 de VIII-532 p., 2 fr. 50. — 23. *Fleurs et fruits d'or cueillis dans la vie et les écrits des saints. Les Docteurs de l'Église. Saint Alphonse de Liguori : Manière de converser avec Dieu*, par l'abbé J. PAILLER. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 carré de 136 p., 1 fr. — 24 *Fleurs et fruits d'or. Saint Anselme. Incarnation et Rédemption*, par le même. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 carré de 154 p., 1 fr. — 25. *Fleurs et fruits d'or. Saint Bernard : Jésus et Marie*, par le même. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 carré de 150 p., 1 fr. — 26. *Vie de saint Jean-Baptiste. Élévations contemplatives sur la vie du saint précurseur*, par l'abbé J.-B. DEWEZ Ouvrage édité par l'abbé I. NOLET DE BRAUWERE VAN STEELAND. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-12 de X-358 p., 3 fr. 50. — 27. *Abrégé de l'histoire sainte, à l'usage des classes inférieures des établissements d'instruction publique*, par le Dr F. SCHUSTER. Fribourg en Brisgau, Herder; Paris, Lecoffre, 1892, in-12 carré cartonné, orné de 46 grav., 0 fr. 60. — 28. *Officium parvum Beatae Mariae Virginis nec non Officium defunctorum juxtà ritum sanctae romanae Ecclesiae in graecam linguam translata* a MONACHIS BENEDICTINIS. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de XVIII-212 p., 1 fr. 50. — 29. *Le Manuel du Saint Rosaire, à l'usage des personnes pieuses*, 2e éd. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 316 p., 1 fr. 50. — 30. *Le Mois du saint Rosaire*, par F.-I. MICHEL Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 80 p., 0 fr. 30. — 31. *Mois des saints anges*, par F.-I. MICHEL. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 50 p., 0 fr. 25. — 32. *Manuel de dévotion à saint Dominique, contenant l'office et les plus belles prières en l'honneur du saint, suivies de l'Imitation de saint Dominique*, par le R. P. MATTHIEU-JOSEPH ROUSSET. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de XII-304 p., 1 fr. 50. — 33. *Le Mois des trépassés*, trad. du breton par l'abbé

KERNÉ. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 192 p., 0 fr. 75. — 34. *Recollectiones precatoriae desumptae ex XIV libris de perfectionibus moribusque divinis* R. P. LEONARDI LESSII, S. J. Fribourg en Brisgau, Herder, s. d., in-18 de 182 p.

1 à 6. — DOCTRINE. — Dans son Bref *Dives in misericordia* décernant l'auréole du doctorat au saint évêque de Genève, Pie IX déclare qu'aux œuvres de saint François de Sales est assuré le privilège spécial d'être « citées, produites et employées dans les écoles » comme répandant une vive clarté sur la croyance que l'Église catholique, apostolique et romaine a pour mission d'enseigner à ses enfants. » Ce sont ces paroles de l'illustre et bien-aimé Pontife qui ont inspiré aux religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy la pensée de publier une nouvelle édition, celle-ci la plus complète possible, des œuvres de leur saint fondateur. Mgr Isoard, évêque d'Annecy, les y a encouragées, et ce travail, confié à l'érudition et à la piété du religieux bénédictin Dom Benedict Mackey, secondé par son frère, Pierre-Paul Mackey, de l'ordre de Saint-Dominique, s'est accompli à la grande satisfaction des érudits et des admirateurs de l'évêque de Genève. Le premier volume de cette édition complète vient de paraître : il contient *les Controverses*. Les autres suivront régulièrement, préparés avec un soin égal, et permettront ainsi de juger l'importance et l'utilité des œuvres du saint docteur. Le Souverain Pontife, qui a daigné accepter la dédicace de cette édition, a donné l'approbation la plus flatteuse à cette publication, qu'il juge « aussi importante par les services qu'elle est appelée à rendre qu'elle est élevée par son objet. » De son côté, Mgr l'évêque d'Annecy ne craint pas de déclarer que la publication « authentique et définitive » des œuvres de saint François de Sales est d'une providentielle opportunité. « Cette publication, beaucoup de lettrés la demandaient depuis fort longtemps; les fidèles l'appelaient de leurs vœux; maintes fois, elle avait été sur le point d'être entreprise, mais l'absence de quelqu'une des conditions requises pour un travail de ce genre en avait toujours fait ajourner l'exécution. Elles se sont au contraire trouvées toutes réunies en ces jours où la qualité de docteur de l'Église confère à la parole de saint François de Sales la plus haute autorité que puisse acquérir une parole humaine.... » Mgr Isoard ajoute que, pour mener à bonne fin une telle entreprise, il s'est trouvé deux hommes merveilleusement préparés pour un travail de ce genre, et qui réclamait une vaste érudition, une grande sûreté de doctrine, une patience et une habileté à toute épreuve : Dom Benedict Mackey, bénédictin, et son frère, le R. P. Pierre-Paul, des Frères Prêcheurs; ils ont été assez heureux l'un et l'autre pour obtenir communication de plusieurs manuscrits qu'ils ont déchiffrés et qui font la valeur de cette édition nouvelle. En ce qui concerne le premier volume, que nous avons sous les yeux et qui est consacré tout entier aux *Controverses*, c'est la famille des princes Chigi qui a bien voulu mettre à la

disposition du P. Pierre-Paul Mackey le manuscrit de cet ouvrage capital, autographe précieux que le savant dominicain s'est appliqué à reproduire avec l'exactitude la plus scrupuleuse. « Il aura rendu par ce travail, qui demandait autant de patience que d'intelligence, un service de premier ordre aux théologiens et aux historiens. Cette édition a donc le singulier mérite de donner *les Controverses* telles qu'elles ont été écrites par le saint, avec les corrections et les variantes ; on peut ainsi saisir et suivre le travail de sa pensée lorsqu'il les composait. » Le volume s'ouvre par les Brefs de Léon XIII et de Pie IX relatifs à saint François de Sales. Vient ensuite la lettre de Mgr Isoard, après laquelle on lit avec le plus vif intérêt une longue et savante « Introduction » due à la plume de Dom Bénédict Mackey, renseignant le lecteur sur tous les soins donnés à cette nouvelle édition. Un *Avis au lecteur* clôt ces préliminaires. *Les Controverses* occupent près de 400 pages et sont divisées en trois parties. Dans la première partie, saint François de Sales prend la défense de l'autorité de l'Église, et il y traite de la mission, de la nature et des marques de l'Église. La seconde partie est consacrée à démontrer que les prétendus réformateurs ont violé les huit règles de notre foi. Dans la troisième et dernière, il est parlé des sacrements et du Purgatoire. C'est le style et même l'orthographe du saint évêque de Genève que l'éditeur nous offre; ils ont leur charme inappréciable, et nous remercions Dom Mackey de nous avoir fait goûter cette saveur. Mais, comme certains mots, tombés en désuétude depuis saint François de Sales, ou détournés de leur ancienne signification, pouvaient embarrasser le lecteur, Dom Mackey a remédié à cet inconvénient en faisant suivre *les Controverses* d'un *Glossaire* des locutions et mots surannés employés dans cet ouvrage. Nous ne saurions trop le féliciter de cette délicate prévenance, dont tous ses lecteurs lui auront très bon gré. En finissant, exprimons le vœu de voir cette édition se poursuivre rapidement : la librairie H. Trembley, de Genève, y apporte, au point de vue typographique, toute la sollicitude dont elle est capable, et tout se réunit ainsi pour faire de ce travail une véritable « merveille. » Nous allions omettre de dire qu'une fort belle gravure du temps, « l'apothéose du saint, » et un fac-similé de son écriture ornent le volume que nous annonçons.

Les Controverses de saint François de Sales ont encore de nos jours, contre les mêmes hérétiques, une incontestable opportunité, mais nous avons d'autres adversaires à combattre, contre lesquels il faut employer d'autres armes, parce qu'ils attaquent par de nouveaux arguments les dogmes même fondamentaux de notre foi. Parmi les apologistes de la vérité catholique, en notre siècle de matérialisme et de scepticisme, se place en bon rang M. l'abbé de Broglie, qui vient de publier ses *Conférences prêchées dans l'église des Carmes, en 1890, sur l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament*. L'éminent orateur n'a pas voulu opposer aux

négations de l'athéisme la démonstration philosophique et rationnelle de l'existence de Dieu; il pense qu'une telle démonstration « n'a pu, quand elle a été isolée, produire une croyance efficace, durable, populaire et pratique au vrai Dieu, » et il lui préfère « la manifestation que Dieu a faite aux hommes de son existence, en leur révélant la vraie religion. » C'est la méthode « traditionnelle. » Sept conférences, conçues et rédigées d'après cette méthode, ont pour objet : l'idée de Dieu dans la Genèse; les révélations faites aux Patriarches et à Moïse; l'alliance entre Dieu et le peuple d'Israël; les lois cérémonielles, sociales et civiles de Moïse. Le livre contient encore un sermon de charité en faveur des œuvres ouvrières catholiques, et se ferme sur deux importantes « notes » relatives aux châtiments infligés à des innocents par solidarité avec les coupables, et au problème de l'origine du mal. Nous n'avons pas à parler du genre et du style de l'auteur : l'abbé de Broglie n'en est plus à faire ses preuves, et il suffit d'annoncer un de ses livres pour que son succès soit assuré. Nous souhaitons que ses nouvelles conférences soient lues par les libres penseurs avec l'attention qu'elles méritent : si elles ne réussissent pas à triompher de leur incrédulité, elles sont assurées, du moins, de satisfaire leur raison.

Une des manifestations de Dieu, dans l'Ancien Testament, eut pour objet la promulgation de sa loi. Ce sont ces dix commandements que Louis de Grenade commente et explique avec la plus grande lucidité dans quelques pages de ses œuvres. Le R. P. Hébrard a eu l'excellente pensée de traduire cette explication du *Décalogue :* son petit opuscule de 152 pages, plein d'une doctrine substantielle, écrit dans une langue correcte, claire et précise, approuvé par les supérieurs de l'ordre et par l'Ordinaire de Clermont, doit se trouver entre les mains de tous les catéchistes ; on ne saurait désirer pour les enfants un enseignement plus facile et plus complet. Beaucoup d'adultes, parmi le grand nombre de fidèles qui ont besoin d'être éclairés, gagneraient aussi à se procurer et à consulter souvent un livre si précieux.

Sous une autre forme, le livre de M. l'abbé Fava : *Enseignements à la jeunesse catholique*, est appelé à produire les mêmes fruits salutaires. Ainsi que le dit avec raison le savant examinateur de cet ouvrage, ces pages nous semblent devoir être très utiles à ceux qui donnent l'enseignement religieux — dans les lycées ou collèges — et à ceux qui le reçoivent. Les autres y trouveront aussi beaucoup à prendre : c'est comme une formation graduée aux idées saines et aux vertus chrétiennes pour les jeunes gens de l'époque actuelle. » Rien ne saurait mieux justifier cette assertion, auprès de nos lecteurs, que le simple énoncé de quelques titres de ces allocutions : Dieu dans l'enseignement; nécessité de la religion comme devoir envers Dieu et comme besoin pour l'homme; vraie religion ou Église de Jésus-Christ; Jésus,

source de vie; les instruments de la Passion; respect du saint lieu; liberté; conscience; péché; vertu; respect aux parents; obéissance; travail; vie surnaturelle; pensée de la présence de Dieu; Eucharistie; Marie, Mère de Dieu; patriotisme, etc., etc. Le livre se termine par les panégyriques de saint Berckmans et du bienheureux La Salle. Non seulement le docte chanoine chargé de l'examen du livre n'y a rien trouvé de contraire à notre foi, mais il déclare avoir « souvent admiré comment l'auteur sait présenter à son jeune auditoire les aperçus élevés de la divine théologie, en se servant d'un langage fort bien approprié aux personnes et aux circonstances. » Nous n'avons pas à contredire un témoignage si autorisé et une si juste appréciation : les nombreux lecteurs que nous souhaitons à ces excellentes pages seront certainement de notre avis. L'auteur nous dit avoir longtemps hésité à publier son livre, et, après s'y être résolu, il a craint encore de trop présumer de lui-même. Qu'il se rassure : plusieurs de ses confrères lui sauront gré de les avoir fait profiter de son travail; ils s'en inspireront pour instruire leur jeune auditoire, et c'est ainsi qu'après avoir réussi à produire une salutaire impression sur les élèves qui les ont entendues tomber de ses lèvres, ces instructions procureront le même bienfait à d'autres plus nombreux encore.

Les Sublimités de la prière, tel est le titre du nouvel ouvrage que nous offre M. l'abbé Henry Bolo. A peine nous arrive-t-il, qu'il en est déjà à la deuxième édition. C'est dire le succès qu'il a obtenu, succès de bon aloi et bien mérité. M. l'abbé Bolo n'est pas un inconnu pour nos lecteurs : nous le leur avons déjà maintes fois présenté, et nous sommes convaincu qu'ils sont bien loin de nous reprocher nos pressantes invitations à le lire. L'ouvrage que nous leur annonçons aujourd'hui est digne en tous points de ceux qui l'ont précédé. Ce sont bien les « sublimités » de la prière que l'auteur nous expose et nous développe : dès les premières lignes, il nous dit : *Sursum corda !* et, nous enveloppant de son aile, il nous fait monter avec lui dans les plus hautes sphères du monde spirituel. Il considère d'abord Dieu comme objet de notre prière, et puis l'âme, à qui Dieu accorde toute grâce et toute aptitude pour prier; il nous parle de l'obligation qui nous est faite de la prière, ainsi que de la toute-puissance dont la prière est investie; il dit les bienfaits et les conditions de la prière en famille, de la prière nationale et de la prière de l'Église. Rien ne manque à ce traité sur la prière, avec cet autre avantage d'être écrit dans un style élégant, imagé, abondamment émaillé de citations de nos livres saints. Peut-être devrions-nous regretter un excès d'élégance et d'images qui nuit parfois à la clarté et à la précision du langage, mais c'est là l'exception, et le remarquable talent de M. l'abbé Bolo ne saurait être atteint de ces imperfections si peu importantes dont il pourra d'ailleurs, en prenant tout son développement, se débarrasser

avec la plus grande facilité. Nous serions plus sévère pour l'absence de tout *Imprimatur* ou de toute approbation; un livre de doctrine ou d'enseignement religieux, pour offrir à ses lecteurs une sûre garantie de son orthodoxie, doit être toujours revêtu du *visa* épiscopal : c'est une simple formalité dont la doctrine de M. l'abbé Bolo n'a rien à redouter, mais elle est obligatoire, et les lecteurs aiment bien à ce qu'un livre d'enseignement ou de piété leur arrive avec cette haute recommandation.

Nous l'avons toujours trouvée en tête des ouvrages de M. l'abbé Brinquant, et nous avons été heureux de le constater encore cette fois. Continuant son œuvre, le savant curé de Vauxbuin traite, dans son nouvel ouvrage, *De la Beauté merveilleuse du corps des bienheureux.* Nous dirons volontiers, avec Mgr l'évêque de Soissons, que les lecteurs des deux premiers traités sur le bonheur sensible du ciel attendaient avec « impatience » la publication du troisième. Vivement intéressés par les aperçus nouveaux de l'auteur « sur la part de la vue et de l'ouïe dans les jouissances célestes des saints, leur pieuse curiosité leur promettait le même religieux et salutaire plaisir à le suivre dans le développement des preuves aussi ingénieuses que fortes de *la Beauté merveilleuse du corps des bienheureux.* » Mgr Duval se plaît à louer « la foi ardente et la piété vraiment sacerdotale de l'écrivain; ses vues et ses sentiments élevés...., le tableau saisissant de l'influence efficace de l'âme sur le corps....; les citations heureuses des Saintes Écritures et des docteurs de l'Église. » Le sujet traité par l'auteur offre le plus piquant intérêt; il excite la plus vive curiosité, et l'on dévore ces pages où l'on aime à apprendre de quelle beauté réelle et durable sera revêtue notre chair, aujourd'hui mortelle et sujette à toutes les misères, un jour glorieuse et immortelle. On serait tenté parfois de croire que l'auteur se fait illusion et qu'il exagère, mais on est bientôt obligé de convenir que si ces tableaux de la beauté corporelle des bienheureux sont d'une splendeur incomparable, le fond en est des plus solides. « Son œuvre très littéraire, très agréable par la forme, est essentiellement théologique et philosophique. A part certains points assez rares et qualifiés par lui-même d'hypothèses probables, toutes ses propositions sont appuyées de preuves inattaquables. » Pour résumer en quelques mots notre appréciation sur cet excellent livre, constatons avec M. le chanoine Magnier que l'ouvrage de M. l'abbé Brinquant réunit toutes les qualités propres à instruire, à édifier et à délecter le lecteur : « nouveauté du sujet, science, logique, charmes du style, originalité de bon aloi, pieux mouvements de l'âme. »

7-11. — Jésus et Marie. — En attendant que, par la pratique des conseils qui terminent le livre de M. le curé de Vauxbuin, intitulé : *Jésus adolescent*, nous puissions mériter d'être associés à la gloire et au bonheur de l'Homme-Dieu dans le ciel, efforçons-nous de suivre sur la terre les traces de Jésus. Mgr Ricard nous montre le divin Sauveur donnant, dans

son adolescence, les exemples de toutes les vertus propres à cette époque de notre vie. C'est aux enfants de nos écoles, aux élèves des Frères des écoles chrétiennes que le savant prélat offre son livre : il l'a écrit pour eux, et nous devons ajouter qu'ils ont tout à gagner à le lire, à le méditer. Qu'ils ne s'effraient pas : l'ouvrage, tout sérieux qu'il leur paraisse, est à leur portée. « Écrit pour des jeunes gens, dit l'auteur, ce livre ne touche qu'en les effleurant aux points de vue théologiques et philosophiques qui s'imposaient à notre regard. Sobre de réflexions spéculatives, il s'attache davantage aux aspects qui fixent l'imagination et émeuvent le cœur. » Mgr Ricard aurait pu trouver en son propre fonds assez de richesses pour orner ses pages et les rendre non moins utiles qu'intéressantes ; il a craint « l'uniformité » et a préféré s'effacer le plus souvent pour donner la parole aux auteurs les plus estimés. Beaucoup ont été mis à contribution : Mgr Gaume, le P. Didon, l'abbé Darras, le P. Monsabré, Mgr Gay, l'abbé Le Camus, l'abbé Filion, le P. Coleridge, etc. Mais ces citations nombreuses, en apportant chacune son contingent de descriptions, de récits ou d'élévations, sont le plus souvent fondues l'une dans l'autre, « de manière à former une trame nouvelle sur un fonds ancien. » Donnons au moins le titre des douze chapitres qui composent ce livre : Jésus vient ; Premiers holocaustes ; L'Exil ; Nazareth ; Douze ans ; Les Choses de mon père ; Il descendit à Nazareth ; Il leur était soumis ; la Croissance ; Jésus ouvrier ; Fêtes et repos ; La Vie de famille. Les Litanies de Jésus adolescent terminent le volume.

L'ouvrage de M. l'abbé Aubry, *Jésus connu, aimable, aimant, aimé*, est encore destiné à nous faire mieux connaître le Sauveur, et ici c'est le Sauveur tout entier, c'est-à-dire dans toutes les phases de son existence, que l'auteur s'attache à nous présenter. Dans le premier livre, il expose les plus puissantes preuves de la divinité de Jésus ; dans le second, il nous montre combien Jésus est aimable, aimant et aimé ; dans le troisième, il nous apprend la manière de former Jésus dans nos sens ; dans le quatrième et le cinquième, il nous révèle la présence de Jésus dans les créatures, dans le temple, dans le tabernacle ; dans un court appendice, il nous enseigne une courte pratique pour communier avec piété. Des appréciations élogieuses portées sur ce livre, citons seulement les suivantes qui nous paraissent les plus autorisées. Mgr de Prilly disait : « Ce livre convient à toutes les classes de la société, à tous les catholiques.... il n'est personne qui n'en puisse beaucoup profiter.... » Mgr Mioland veut « qu'on se hâte de le livrer à tous les fidèles. » Enfin, Mgr Pie, au plus fort de la lutte pour la cause de l'Église, consacre son admirable valeur et en fait imprimer un éloge où il dit que ce volume « est plein de charme et d'onction. » Tous ces témoignages sont confirmés par celui de Mgr l'évêque de Dijon qui écrit : « Cet ouvrage, dont le style est concis et gracieux, renferme, au point de vue de la doctrine, de véritables tré-

sors, et présente à la piété de suaves aliments.... Les fidèles.... y apprendront, comme à l'école la plus autorisée, la connaissance, l'amour et l'imitation du divin Maître. »

La brochure du R. P. Le Doré sur *la Dévotion au Sacré Cœur* n'a pas pour objet une étude théologique ou mystique sur le Cœur de Jésus ; elle contient simplement une justification du rôle du Vénérable Eudes dans l'établissement et la propagation du culte du Sacré Cœur ; encore même le travail de l'éminent auteur se borne-t-il à préciser sa pensée, qu'un collaborateur des *Études religieuses* lui paraît avoir dénaturée au sujet de ce rôle du Vénérable Eudes. Nous n'avons pas à entrer dans le fond même du debat ; nous nous bornons à constater que « la réponse aux *Études religieuses* » nous paraît convaincante, et qu'en tout cas elle est conçue dans les termes les plus courtois, tels qu'ils conviennent à des adversaires qu'anime l'esprit de foi et de charité.

Nous recommanderons encore plus volontiers l'opuscule que publie le même auteur sous ce titre : *Regulae Jesu et Mariae*. Ce sont les règles de la congrégation des religieux eudistes, règles conçues et formulées par le vénérable fondateur. Spéciales à cette congrégation, elles peuvent très bien s'adapter à toute vie sacerdotale, et c'est bien en vue d'être utile à tous les prêtres que le R. P. Le Doré a voulu les livrer au public. Un coup d'œil d'ensemble suffira pour faire entrevoir la valeur de cet ouvrage. Pour le Vénérable Eudes, la sainteté sacerdotale doit s'appuyer sur quatre principes qui sont comme les fondements de toute sa spiritualité. La grâce en fait l'essence et en fournit les moyens ; la croix est sa méthode ; la volonté divine est sa loi, et la dévotion à Jésus et à Marie lui imprime le cachet catholique.... Le pieux auteur conduit l'âme à travers la triple voie de la vie purgative, illuminative et unitive, et termine son œuvre en traçant à grands traits tout ce qui touche à la dignité, à la sainteté et aux principaux devoirs des prêtres. Ce petit livre se rapproche beaucoup de l'*Imitation de Jésus-Christ :* il exhale un parfum de piété qui fait du bien à l'âme, et tout prêtre qui voudra méditer ces courtes pages en retirera certainement le plus excellent profit.

De Jésus à Marie la transition est facile, et sans circonlocution nous présentons aussitôt à nos lecteurs le livre de M. l'abbé Schwendinger contenant les *Louanges de la Vierge Marie, par saint Bernard*. Nous félicitons l'auteur de l'heureuse idée qu'il a eue de rechercher dans saint Bernard ce que ce grand docteur a écrit de plus doctrinal et de plus suave sur l'auguste Mère de Dieu. Ce n'est là qu'un modeste recueil, mais tout ouvrage de ce genre n'est pas peu difficile ; il faut du tact, du goût, du discernement, de la vraie et solide piété, bien d'autres qualités encore, qu'il est rare de trouver réunies, pour arriver à faire un bon et utile recueil. Ces qualités, M. l'abbé Schwendinger les possède : qu'on en juge par les principaux titres sous lesquels l'auteur a groupé ses ex-

traits ou ses emprunts : Prédestination de Marie; Figures prophétiques de Marie; Son nom; Ses fiançailles; Marie visitée et saluée par l'ange; Maternité de Marie; Sa purification; Sa vie silencieuse; Son martyre; Son assomption, etc., etc. C'est comme une histoire complète de la vie de la Très Sainte Vierge; les nombreux et divers extraits, tirés des œuvres de saint Bernard, convergent ainsi vers un but unique, et l'ouvrage, fait de pièces et de morceaux, dissimule si bien ses emprunts qu'on le dirait fait tout d'un seul jet. Ajoutons que la traduction de M. l'abbé Schwendinger, dans un style très agréable qui a toutes les allures d'une phrase originale, achève de donner à ce volume un caractère spécial, la valeur d'un « véritable monument élevé tout ensemble à la gloire de la Mère de Dieu et à l'honneur du chantre immortel de ses privilèges, de sa puissance et de sa bonté. » Mgr l'évêque de Nancy, que nous venons de citer, ajoute que « ce *Mois de Marie* éclairera, touchera les âmes et les conduira dans la confiance et l'amour aux pieds de la Vierge immaculée. » Nosseigneurs de Dijon, de Sébaste, d'Autun et de Chartres ont aussi approuvé et loué ce livre.

12-18. — Spiritualité. — Parmi les auteurs qui ont traité de la spiritualité, il n'en est pas qui soit plus expérimenté et plus accrédité que saint Alphonse de Liguori. Aussi est-ce avec la plus vive satisfaction que nous voyons ses œuvres propagées sous toutes les formes et sous les titres les plus divers. Les œuvres complètes du saint docteur ne pouvaient être aux mains de tous : les religieux rédemptoristes ont eu raison, en se partageant le travail, de scinder ces œuvres et de les mettre ainsi, les unes après les autres, à la portée du plus grand nombre : chaque fidèle peut choisir celles qu'il croit lui mieux convenir, et l'utilité qu'il peut en tirer est ainsi plus opportune et plus efficace. L'*Année de méditations* que publie le R. P. Pladys sera favorablement accueillie par le public spécial auquel elle s'adresse. En tête du premier volume, une courte introduction reproduit les conseils du saint docteur pour faire une bonne oraison, et indique la vraie méthode à suivre pour que l'oraison soit réellement profitable. Cette méthode est à peu près celle de saint Ignace; elle consiste en trois parties essentielles qui sont : la préparation, la méditation, la conclusion. Dans la préparation il y a trois actes à faire : actes de foi, d'humilité et de demande; dans la méditation, il faut poursuivre la lecture jusqu'à ce qu'on se sente frappé d'une bonne pensée, et alors on doit se livrer à trois opérations successives, qui sont les affections, les prières, les résolutions; enfin, dans la conclusion, il importe de remercier Dieu, de promettre fidélité aux résolutions prises, de demander à cet effet le secours de Jésus et de Marie. L'ordre adopté pour la suite des sujets de méditations est celui-là même de l'année liturgique. La série s'ouvre dans le premier volume par le premier dimanche de l'Avent pour se clore en la fête de l'Ascension.

Suivent deux appendices où se trouvent des méditations pour les principales fêtes qui se célèbrent dans cet intervalle de l'année et dix-sept autres méditations que l'auteur appelle supplémentaires, destinées à combler certaines lacunes ou à attirer davantage l'attention des fidèles de préférence à d'autres sujets qui paraîtraient leur moins convenir. Le second volume comprend tous les jours de chaque semaine, depuis la fête de l'Ascension jusqu'au samedi de la vingt-quatrième semaine après la Pentecôte. Il se termine comme le premier par deux appendices contenant vingt-sept méditations de circonstance sur les principales fêtes de cette époque de l'année et vingt-sept autres méditations sur divers sujets. Ainsi l'année est plus que complète : l'auteur n'a omis aucun jour et il a ajouté en outre près de quatre-vingts méditations qui peuvent servir à varier les sujets, selon la convenance de chacun. Chaque méditation contient en moyenne la valeur de trois pages, étendue plus que suffisante pour les esprits qui ont besoin de quelque développement; elle peut être abrégée à volonté par ceux qui, plus habitués à réfléchir, peuvent se contenter des idées principales. L'ouvrage est revêtu de l'approbation des supérieurs qui attestent « la fidélité de la traduction. »

Le même écrivain nous donne encore de son saint fondateur le traité qui a pour titre : *La Vraie Épouse de Jésus-Christ, ou la Religieuse sanctifiée par la pratique des vertus propres à son état.* Cet ouvrage s'adresse plus spécialement aux membres des congrégations religieuses, mais il peut être utile aux personnes pieuses qui, quoique vivant dans le monde, désirent avancer dans les voies de la spiritualité ; en maints endroits celles-ci trouveront des avis, des exhortations dont elles pourront tirer le plus grand profit. Après un avertissement de l'auteur, l'ouvrage débute par un chapitre consacré à la virginité, vertu d'un prix inestimable dont l'auteur précise la nature, énumère les avantages et les prérogatives, indique les conditions et les caractères. Le chapitre second traite des avantages de la vie religieuse. Dans le troisième, il est dit comment la religieuse doit être toute à Dieu. Le désir de la perfection fait l'objet du quatrième chapitre. Dans le cinquième et le sixième, il est question des péchés et de la tiédeur. Le septième et le huitième traitent de la mortification intérieure et extérieure. Les quatre derniers ont pour objet la pauvreté religieuse, le détachement, l'humilité et la charité. Douze autres chapitres font la matière du second volume et complètent l'ensemble des sujets à traiter pour qu'une âme devienne « la vraie épouse de Jésus-Christ. » Ces chapitres sont consacrés à la patience, à la résignation, à l'oraison mentale, au silence, à la lecture spirituelle, à la fréquente communion, à la pureté d'intention, à la prière, à la dévotion envers la Sainte Vierge, à l'amour envers Jésus-Christ. L'auteur joint à ses sujets des avis particuliers qui concernent les divers emplois des religieuses et un « règlement de vie pour une religieuse qui veut se

sanctifier. » Comme on le voit, cet ouvrage, d'une spiritualité pratique, contient tout ce qui doit aider une âme à marcher dans la voie de la perfection ; il doit se trouver dans la bibliothèque de toute communauté pour passer tour à tour entre les mains de chaque religieuse. Il servira aussi très utilement aux prédicateurs des retraites spirituelles : la science qu'il contient est celle d'un docteur et d'un saint, on n'en saurait désirer une plus sûre.

Ce ne sont plus des règles de perfection religieuse ou des sujets de méditations que nous offre M. l'abbé Rébuffat dans son livre : *La Voie sûre du salut par l'oraison mentale.* Le vénérable curé-doyen de Saint-Tropez a eu pour but de nous enseigner l'usage de la méditation ; il veut nous en faire comprendre la nécessité et les avantages, nous en indiquer la méthode. Plaise à Dieu que le plus grand nombre des fidèles se laissent convaincre par ses considérations si justes et si persuasives ! Que de préjugés ! que de prétextes ! que d'objections contre cette pratique, pourtant si utile et à la portée de tous ! M. l'abbé Rébuffat s'attache à répondre à toutes les objections, à combattre tous les prétextes, à détruire tous les préjugés ; il excelle surtout à exposer la vraie méthode de l'oraison en suivant les voies ordinaires de la vie purgative, de la vie illuminative et de la vie unitive. « Votre ouvrage, lui écrit le vicaire général de Fréjus, est un traité complet de l'oraison ; vous conduisez votre lecteur depuis les principes élémentaires de la méditation jusqu'aux sommets ardus de la vie unitive. Vous y marchez d'un pas sûr ; on voit que tous ces sentiers vous sont connus. » — Confirmant le témoignage de son vicaire général, Mgr Mignot dit à son tour : « Votre ouvrage ne contient point d'erreur doctrinale, et, si vos lecteurs vous suivent, vous les conduirez sûrement dans la voie du ciel. Vous trouverez des disciples fidèles parmi les prêtres et les religieux ; vous en trouverez aussi parmi les âmes de choix qui mènent dans le monde une vie céleste et sont vraiment, par leurs exemples et leurs vertus, le sel de la terre. »

Avec l'*Introduction à la vie spirituelle*, du R. P. Masénius, dont M. l'abbé Jourdain nous donne une excellente traduction, nous voici de nouveau à la pratique même de la méditation. C'est une retraite de huit jours que nous aide à faire le vénérable auteur avec quatre méditations par jour, en conformité complète avec la méthode de saint Ignace. Ces exercices spirituels sont précédés de Prolégomènes, ou d'une étude préliminaire consacrée à faire connaître la méthode d'oraison, à donner de sages avis ou à développer des considérations sur la lecture spirituelle, les deux examens de conscience et la confession générale. Quant aux exercices spirituels eux-mêmes, ils sont assez connus pour que nous n'ayons à en indiquer ici ni la suite ni les divers sujets. Mais la manière dont ils sont exposés et développés est spéciale à l'auteur :

elle nous a paru une des meilleures. Ces exercices de retraite sont suivis d'un *Traité de l'élection* ou du choix d'un état de vie et du moyen d'y vivre, ainsi que de huit méditations à l'usage particulier des ecclésiastiques. Nous n'avons pas à insister sur la valeur d'un ouvrage qui a été, depuis deux siècles, si souvent édité ; la faveur dont il a toujours joui est son meilleur éloge. La traduction française qui nous en est donnée pour la première fois ne pourra que servir à faire connaître davantage ce livre, qui doit rendre aux âmes pieuses les plus signalés services.

La vie spirituelle, pour le religieux, consiste dans la pratique des quatre vertus qui embrassent tous ses devoirs : l'humilité, l'obéissance, la pauvreté et la chasteté. Nous avons, sur les trois premières, les opuscules de M. l'abbé Maucourant, qui sont de nature à favoriser, en cette voie, les progrès spirituels d'une âme ; la chasteté fera l'objet d'un nouveau traité qui sera suivi d'autres encore sur la dévotion au saint Sacrement, sur l'aménité, etc., etc. M. le curé d'Oulon a intitulé ses opuscules : *Probation religieuse*, parce que dans son travail il place l'âme en présence de chaque vertu, la lui fait étudier et puis l'invite à se regarder elle-même : l'âme « s'éprouve » ainsi, en acquérant la double connaissance d'elle-même et de la vertu. « Connaître la vertu, c'est l'aimer, dit l'auteur ; se connaître soi-même, c'est vouloir être meilleur. Les probations développent cette bonne volonté, l'encouragent, la mènent à la perfection. » Dans le traité de l'humilité, M. l'abbé Maucourant expose d'abord la nature, les degrés, la nécessité et les avantages de cette vertu ; il nous fait connaître ensuite la pratique de l'humilité soit envers Dieu, soit envers le prochain, soit envers nous-même ; il indique les signes distinctifs de cette vertu et les modèles que nous en avons en Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la Sainte Vierge, en tous les saints ; il dit un mot des obstacles que nous devons rencontrer et encourage enfin nos efforts en nous excitant à la persévérance. L'opuscule se termine par un examen sur la vertu d'humilité et par l'indication de certaines pratiques propres à développer l'esprit de cette vertu. La *Probation religieuse sur l'humilité* a mérité les suffrages de plusieurs évêques, et en particulier de Mgr l'évêque de Nevers.

Le même prélat recommande encore les deux autres livres de M. l'abbé Maucourant sur l'obéissance et la pauvreté. Dans ses trente méditations sur l'une et l'autre de ces vertus, M. le curé d'Oulon suit la même méthode et le même ordre que dans ses méditations sur l'humilité : il traite tour à tour de la nécessité, de la grandeur des qualités de l'obéissance, de ses avantages, de son objet, de ses modèles, des obstacles qu'elle rencontre. De même pour la pauvreté : nous sommes initiés à la nature de la pauvreté chrétienne, à ses avantages, à ses degrés, à sa pratique, à ses qualités ; l'auteur nous parle de l'amour du pauvre, des manquements contre la pauvreté, de l'esprit et

des récompenses de cette vertu. Comme dans le premier opuscule, ces deux traités contiennent, en forme d'appendice, un examen sur l'obéissance et la pauvreté, ainsi qu'une série de pratiques pouvant aider d'abord à les acquérir, ensuite à les développer.

19-27. — Piété. — *Les Élévations sur les grandeurs de Dieu*, par le R. P. Cormier, sont extraites d'un ouvrage plus étendu, publié il y a quelques années par le savant dominicain. Ce sont comme des méditations ou des lectures qui doivent servir aux fidèles pour « se former dans l'esprit une connaissance claire et distincte de leurs devoirs et de l'excellence de leur vocation, en même temps qu'à exciter dans leur cœur des affections conformes à cette lumière. » Ces considérations prennent la forme d'élévation et de colloque afin qu'il n'y ait pas même à opérer le moindre changement pour les employer à s'entretenir directement avec Dieu. Le chapitre premier contient des élévations sur les grandeurs de Dieu. Dans le second et le troisième, les élévations ont pour objet les perfections et les vertus de Jésus-Christ ; le chapitre quatrième est consacré aux élévations sur les misères et les grandeurs de l'homme ; enfin, dans le cinquième chapitre se trouvent des considérations sur les dons du Saint-Esprit et sur les béatitudes. Certaines vérités et certaines aspirations reviennent plusieurs fois dans différentes élévations : « Ces répétitions, nous dit l'auteur, sont faites à dessein pour imprimer plus fortement dans l'âme les sentiments qui lui sont les plus nécessaires, les plus avantageux et les plus consolants.»

La Colombe du tabernacle, par le R. P. Kinane, n'a pas l'étendue et la variété des matières du précédent ouvrage ; l'auteur concentre toute son attention sur le mystère de nos autels et nous présente, sous une forme attrayante, les considérations les plus élevées et aussi les plus pratiques sur l'Eucharistie. Une préface, par Mgr l'archevêque de Cashel, sert d'introduction au lecteur pour lui permettre de bien comprendre le but et l'objet de cet ouvrage. « Augmenter, dit-il, dans le cœur des fidèles l'amour et la dévotion pour Notre Seigneur dans la divine Eucharistie, tel a été le but du pieux auteur de ce modeste petit livre que nous recommandons fortement à nos diocésains. D'une piété naïve et simple, il est destiné à se trouver entre les mains de chacun, sans exception. Tous, les savants comme les ignorants, y trouveront les motifs d'édification et de perfectionnement spirituel.... Les cœurs sincères apprendront dans ce livre à aimer plus ardemment Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie ; à le recevoir plus fréquemment et dans de meilleures dispositions ; à le visiter plus souvent.... Ce petit livre, appelé avec raison *la Colombe du tabernacle*, est bien fait pour répandre partout l'esprit de piété. » Quatorze chapitres suffisent pour épuiser un sujet si vaste et si complexe ; ils traitent de l'Incarnation et du saint Sacrement ; du divin Enfant et de la sainte hostie ; de la sainte

maison de Lorette; de la vie cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre et dans l'Eucharistie; du Calvaire et de l'autel; de la présence réelle, du sacrifice adorable de la Messe et de la manière de l'entendre; de la sainte communion; de la communion fréquente; de la communion spirituelle; des visites au saint Sacrement; des saluts et du saint viatique; de la sainte habitude de la présence de Dieu. Un choix de prières indulgenciées et les exercices pour la sainte Messe terminent le volume. Nous nous réjouissons que cet ouvrage, écrit en anglais, ait été traduit en notre langue; cette traduction, dont les lecteurs sauront apprécier les incontestables qualités, nous permet de profiter des excellentes considérations du P. Kinane sur l'Eucharistie et étendra parmi nous les bienfaits qu'en attendait Mgr l'archevêque de Cashel.

La pratique de la prière est aussi nécessaire et aussi utile que la pratique de la divine Eucharistie; et de la prière, comme du sacrement de l'autel, il est vrai de dire qu'elle n'est pas assez connue, qu'on n'en use pas assez. « Ce qui m'afflige, dit saint Alphonse de Liguori, c'est qu'on ne parle presque point de la prière...., c'est que les livres de piété n'insistent pas assez sur ce sujet.... » Le désir de faire connaître davantage *la Prière* et de la recommander plus instamment aux fidèles a inspiré au P. Caels, de la Compagnie de Jésus, le livre que nous annonçons. Se défiant trop, et bien à tort, de ses propres lumières, c'est à Bourdaloue et au P. de Ravignan que l'auteur est allé demander les considérations les plus élevées et les plus convaincantes sur la pratique de la prière. Il a choisi de préférence ces deux auteurs parce que, dit-il, « ces deux princes de la chaire sacrée se sont fait un devoir, dans leurs prédications et leurs exhortations, d'exciter à cette pratique.... Ils parlent de la prière avec une insistance et une éloquence singulièrement persuasives. On sent, en lisant leurs discours, qu'ils enseignent ce qu'ils ont fidèlement pratiqué eux-mêmes. » Voici en quel ordre l'auteur a disposé les emprunts qu'il leur a faits. Le livre est divisé en quatre parties. Dans la première, l'auteur fait connaître la nature et l'importance de la prière; dans la seconde, il expose les méthodes et les formes de la prière; il consacre la troisième aux avantages, aux consolations et aux fruits de la prière; enfin les modèles, les conditions et les défauts de la prière font l'objet de la quatrième et dernière partie. Ce court aperçu doit suffire pour donner une idée du volume qui contient les meilleures pages de deux illustres orateurs sur la prière : « Ce traité, nous n'en doutons pas, sera lu avec fruit, même après tant de bons ouvrages qui ont été composés sur un sujet si fécond. »

Voici un autre livre fait aussi de citations, mais celui-ci sans unité de plan; il n'a, d'ailleurs, pour but que d'offrir un choix de *Lectures pieuses*. Mais comme ce choix s'est inspiré du meilleur goût, ces pages

nous produisent l'effet d'un délicieux écrin où sont renfermées les pierres les plus précieuses. « Ceux qui respireront les parfums de vos fleurs, écrit Mgr de Chartres à Mme de Beaurecueil, vous sauront gré d'avoir rassemblé pour eux ce qui était épars dans beaucoup de volumes et de leur en avoir préparé un qui peut en suppléer plusieurs autres. » Mgr Lagrange a raison : les *Lectures pieuses* renferment ce qu'il y a de meilleur dans plus de vingt gros volumes et en tiennent suffisamment lieu. Nous voyons défiler saint Jérôme, saint Augustin, sainte Paule, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Mme Acarie, sainte Chantal, Mme Barat, Silvio Pellico, P. de Ravignan, etc., etc., qui viennent nous offrir, pour notre intelligence et pour notre cœur, la plus agréable et la plus substantielle nourriture. Mais à l'arrivée de chacun de ces saints ou illustres personnages, l'auteur nous le présente en nous donnant un résumé de sa vie ; il nous est aussitôt sympathique et ce qu'il va dire nous plaira davantage. Ces résumés et ces extraits représentent une somme considérable de travail; il a fallu à Mme de Beaurecueil de longues et sérieuses *Lectures* pour arriver à préparer celles qu'elle offre aujourd'hui. Nous désirons vivement que chacun fasse pour le livre dont nous parlons ce que l'auteur a fait pour tous ceux qu'elle a consultés et lus; qu'ils le lisent « la plume à la main » ou au moins avec attention : c'est le seul moyen pour eux d'en profiter réellement.

Ce sont encore des *Fleurs* que M. l'abbé Pailler a cueillies dans la vie et les écrits des saints, et dont il a formé comme un délicat et odorant bouquet. Nous avons sous la main trois de ses opuscules, contenant chacun trente et une lectures extraites des œuvres de quelque docteur de l'Église : l'un est consacré aux œuvres de saint Alphonse de Liguori, l'autre à saint Anselme, le troisième à saint Bernard, avec ces sous-titres : Manière de converser avec Dieu; Incarnation et Rédemption; Jésus et Marie. On pressent quelles pages délicieuses renferment ces opuscules et combien l'auteur a eu raison de nous prévenir qu'il a cueilli dans le parterre de l'Église des *Fleurs et des fruits d'or*. Que nos lecteurs s'empressent de savourer le parfum de ces fleurs et de goûter à ces excellents fruits ! Ce sont des livres qui ne s'analysent pas : ils demandent à être lus et médités; nous leur souhaitons un grand nombre de lecteurs.

Après la théorie, la pratique; après la leçon, l'exemple. La *Vie de saint Jean-Baptiste* s'offre maintenant pour nous montrer comment il nous est possible de traduire en actes les préceptes et les conseils dont nous avons appris à connaître l'obligation et l'importance. Cependant, il nous convient d'ajouter que « l'œuvre de M. l'abbé Dewez n'est pas un travail exclusivement historique; » il est formé de méditations et d'élévations mystiques. L'auteur rapporte les passages des évangélistes

ayant trait à la vie du Précurseur et y ajoute les développements historiques, philosophiques et moraux que comportent les textes sacrés. Les citations nombreuses, empruntées avec discernement aux saints Pères, à Bossuet, à Bourdaloue, etc., prouvent le soin que l'auteur a mis à la partie littéraire de son travail. M. l'abbé Dewez est mort depuis bientôt cinq ans et il n'a pu mettre la dernière main à son livre. M. l'abbé Nolet, son ami, s'est chargé de le suppléer, et il s'est acquitté de cette tâche avec tout le soin qu'elle réclamait. Aussi a-t-il raison de dire : « La lecture de ces pages ascétiques et littéraires plaira, nous en sommes persuadé, aux personnes qui recherchent les livres dont le fond et la forme sont également recommandables; elle édifiera les communautés religieuses....; elle trouvera bon accueil auprès de tous ceux qui, portant le nom du saint Précurseur, désireront lire cette nouvelle publication faite en son honneur. »

Saint Jean-Baptiste est le dernier anneau de cette longue chaîne de saints personnages qui ont vécu depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, et le premier de cette chaîne nouvelle qui rattache notre époque à celle du Sauveur. Pour ne parler que de l'histoire sainte, qui comprend les quatre mille ans écoulés depuis la création jusqu'à l'Ascension du Sauveur, que de faits intéressants à connaître! Parmi les résumés nombreux de cette histoire, nous distinguons volontiers celui que vient de publier le docteur I. Schuster avec l'approbation d'un grand nombre d'évêques. Le style en est excellent, clair, rapide, littéraire; les coupures des récits sont courtes, très fréquentes, précédées toujours d'un titre bien en évidence; il n'est presque pas une page sans une gravure destinée à rappeler le fait le plus saillant dont il est question. Aussi ne nous étonnons-nous pas de la faveur avec laquelle ce petit *Abrégé de l'histoire sainte* a été accueilli partout, dans nos écoles chrétiennes; il en est déjà à sa neuvième édition et il ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

28-34. — Dévotions. — La meilleure pratique de dévotion en l'honneur de la Très Sainte Vierge est sans contredit la récitation du *Petit Office :* elle est aussi la plus agréable à l'Église, qui a pris soin de composer un office spécial pour cette dévotion. Un grand nombre de communautés le récitent, et, dans le monde, on pourrait bien trouver assez de fidèles qui disent cet office au moins le samedi et les jours de la fête de la Vierge. Ce qui est moins commun, c'est la récitation du *Petit Office* en grec : ceci est spécial aux savants, aux prêtres, mais ce n'est pas si rare qu'on le pense. Aussi les moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Dominique de Lilos ont-ils eu l'excellente pensée de faire une édition de l'office de la Vierge en latin et en grec, répondant ainsi au désir d'un certain nombre de leurs confrères et de prêtres séculiers. La langue grecque est aussi la langue de l'Église; elle a sa liturgie reconnue et approuvée; elle mérite bien de n'être pas oubliée. D'autre part, le grec, discrédité de

plus en plus auprès de nos universitaires, risque fort de devenir le privilège de quelques rares érudits : il est bon que la langue de Chrysostome, qui est aussi celle de Démosthène, soit assurée de trouver un refuge au sein du clergé, à qui Dieu a confié la garde de toutes les sciences. Au *Petit Office* en l'honneur de la Vierge est joint, dans le même volume, et aussi dans les deux langues, l'office des morts.

Une autre dévotion excellente envers la Mère de Dieu est celle du saint Rosaire, qui a pris en notre siècle, et surtout depuis Léon XIII, une grande extension. Les livres qui traitent de cette dévotion sont innombrables, mais ils n'ont pas tous, il s'en faut, les mêmes qualités et la même valeur. Celui que nous annonçons nous paraît pouvoir être classé parmi les bons : il est assez étendu pour comprendre tout ce qu'il est nécessaire de dire sur cette dévotion ; il ne l'est pas trop pour que les simples fidèles en puissent être effrayés. L'auteur a eu pour but l'instruction du commun des fidèles et ses efforts ont tendu à se mettre à leur portée. « Les mystères sont faciles à comprendre, dit-il ; les personnes les plus simples les connaissent déjà pour la plupart, quoique d'une manière confuse : il ne leur manque, pour y mettre de l'ordre, que l'enchaînement historique des faits qui en sont l'objet. Les vertus pratiques qui sont le fruit naturel de ces mystères sont plus difficiles à saisir. Les personnes dépourvues d'instruction ont besoin d'un guide qui les dirige dans cette étude.... » L'auteur du *Manuel du saint Rosaire à l'usage des personnes pieuses* s'offre à être ce guide, et, à en juger par les bonnes qualités de son travail, il ne présume pas trop de lui-même ; ses explications sont courtes, précises, intelligibles, surtout très exactes ; elles sont propres à faire mieux connaître le Rosaire, à le faire aimer et à en propager la pratique. Six chapitres sont consacrés à rappeler l'origine de la dévotion et de la fête du Rosaire ; à donner la vraie notion de cette dévotion ; à indiquer la manière de réciter le Rosaire ; à en démontrer l'excellence ; à expliquer les prières qui le composent, à exposer les mystères et à méditer sur les vertus qui en sont le fruit. La deuxième partie du livre est spéciale à la confrérie du Saint-Rosaire, et puis, en appendice, se trouvent des exercices spirituels pour la sainte Messe, pour la communion, la visite au saint Sacrement, pour la dévotion au Sacré Cœur et aux âmes du Purgatoire, etc. Manuel complet de piété.

Le Mois du saint Rosaire, par le R. P. Michel, est exclusivement pratique : c'est la méditation d'un des quinze mystères pour chaque jour du mois, chaque mystère étant doublé par la considération qui en est faite, soit par rapport à Jésus, soit par rapport à Marie. Cette nouvelle et ingénieuse manière de méditer les saints mystères nous a bien plu et beaucoup intéressé, d'autant mieux que ce rapprochement est fait sans effort, très naturellement. Rien, d'ailleurs, de plus logique et de plus vrai que cette union intime et constante du Fils et de la Mère.

Mgr l'évêque de Chartres a loué « ces pages simples, pieuses, élégantes, qui contribueront à mettre en honneur une dévotion si salutaire et sanctifiante. » Ces mots suffisent à recommander ce petit opuscule.

Le *Mois des saints anges*, du même auteur, approuvé aussi par Mgr l'évêque de Chartres, est fait sur le même plan que le *Mois du saint Rosaire*. Dans une cinquantaine de pages, le P. Michel a su condenser ce que la théologie et les Pères nous ont enseigné sur les esprits célestes, ce que les auteurs spirituels nous apprennent de leurs vertus qui doivent nous servir d'exemples. Ce petit livre contribuera aussi beaucoup à propager la dévotion aux saints anges, « dévotion solide, ancienne, approuvée et éprouvée, dévotion aimable et gracieuse, dévotion salutaire. » Nous serions heureux que ce *Mois des saints anges* fût répandu à profusion dans nos écoles, afin que nos enfants, formés de bonne heure à cette dévotion, fussent plus excités à imiter de tels modèles et à rechercher le secours de tels protecteurs.

Le *Manuel de la dévotion à saint Dominique*, par le R. P. Mathieu, comprend d'abord l'office en l'honneur du saint et un grand nombre de prières et de pratiques en usage dans l'ordre des Frères Prêcheurs et parmi beaucoup de simples fidèles dévots à saint Dominique. Une seconde partie comprend, en trente chapitres, l'Imitation de saint Dominique. *Le Culte* de ce saint fait l'objet d'une troisième partie et l'ouvrage se complète par les *Dévotions* de l'ordre. Ce manuel peut convenir à tous les fidèles, mais il s'adresse spécialement aux religieux et religieuses du grand ordre dominicain, aux tertiaires de l'un et de l'autre sexe vivant au milieu du monde, aux membres si nombreux de la confrérie du Saint-Rosaire. Il est revêtu de l'approbation des Supérieurs et de l'Ordinaire, ce qui est un gage de son orthodoxie ; à chacun de nous maintenant d'en goûter la suave onction, de savourer le parfum de piété qui s'en exhale, de nous laisser charmer par ce style facile, correct et élégant qui le distingue.

Le Mois des trépassés avait été écrit en breton par M. l'abbé Kerné. Devenu populaire dans cette région où la foi s'est conservée si forte et si ardente, il devait franchir les limites trop étroites de la Bretagne et se répandre dans toute la France. Du breton, l'auteur lui-même l'a traduit en français, « en s'efforçant de conserver à son nouveau travail la couleur et la simplicité naïve de l'original. » Ce qui n'a pas empêché cette traduction d'être faite en un excellent français. Ce « mois » est absolument écrit selon le mode de nos anciens Mois de Marie, le meilleur mode pour cette dévotion populaire : une lecture pour chaque jour avec un exemple ou une histoire à l'appui. Il y a là de quoi satisfaire tous les goûts et de quoi contenter les plus exigeants, avec ce caractère spécial que soit l'exemple, soit la méditation, y revêt « cette forme toute familière et toute paternelle de l'enseignement religieux en Bretagne. »

L'auteur dédie son livre aux saintes âmes du Purgatoire, en faveur desquelles il veut exciter la plus efficace compassion.

Un mot seulement des *Recollectiones precatoriae* extraites des œuvres du R. P. Léonard Lessius, de la Compagnie de Jésus. Ce petit volume, destiné aux prêtres et aux fidèles instruits, comprend quatorze méditations en forme de prières sur les perfections divines et sept autres sur les fruits à tirer des considérations précédentes. Ces pages sont bien anciennes, elles ont plus de deux siècles d'existence, mais elles n'ont fait que gagner à cette longue épreuve du temps, toujours bien lues et très appréciées. L'édition nouvelle, qui paraît avec l'approbation de l'archevêque de Fribourg, permettra à un plus grand nombre de lecteurs de goûter ces *Recollectiones* si remplies « de la plus suave onction et de la plus profonde doctrine. » F. Chapot.

THÉOLOGIE

Étude sur la canonicité des Saintes Écritures, par le chanoine Magnier, ancien professeur d'Écriture Sainte au grand séminaire de Soissons. I. *Ancien Testament.* Paris, Lethielleux, 1892, in-12 de 392 p. — Prix : 4 fr.

L'*Étude sur la canonicité des Saintes Écritures,* de M. l'abbé Magnier, est la critique et la réfutation de l'*Histoire du canon de l'Ancien Testament* par M. l'abbé Loisy, professeur d'Écriture Sainte à l'Institut catholique de Paris. Cette étude a paru d'abord en articles, du moins quant au fond, dans le journal *l'Univers.* M. Magnier reproche à M. Loisy de reculer la canonicité des Écritures de l'Ancien Testament à des époques prodigieusement éloignées de la composition des livres et de l'appuyer sur un fondement absolument ruineux, d'ailleurs insaisissable : l'autorité de la Bible partagée en deux : l'une d'un ordre supérieur, l'autre d'un ordre inférieur, lesquelles semblaient être essentiellement distinctes dans la pensée de l'auteur. M. Loisy suppose, d'après M. Magnier, que l'inspiration, source de l'autorité biblique, varie selon l'objet des Livres Saints; qu'elle est plus intense en certains livres qu'en d'autres; dans un même livre, en quelques parties plus qu'en d'autres. Il ne donne que des idées vagues et indécises sur la nature de l'inspiration; il ne dit pas nettement si elle préserve l'écrivain de l'erreur ou si elle l'abandonne au contraire à ses propres connaissances et même aux préjugés de sa formation intellectuelle. Il semble admettre deux auteurs des Saintes Écritures, Dieu et un homme. Tout ce qui touche au dogme aurait Dieu pour auteur principal, et c'est sans doute relativement à cet objet que l'inspiration atteindrait le degré le plus intense, en sorte que, sur ce point, l'écrivain serait réellement et efficacement prémuni contre l'erreur; mais il ne dit point en quoi consiste l'inspiration qui se

rapporte aux autres objets et qui paraît être de second ordre. Telle est la doctrine que M. Magnier attribue à M. Loisy. Il est certain que ce n'est pas la doctrine des docteurs catholiques. Mais nous pensons, sans prétendre que l'auteur de l'*Histoire du canon de l'Ancien Testament* soit à l'abri de toute critique et sans vouloir justifier toutes ses assertions, que M. Magnier l'a mal compris et lui a attribué des idées et des opinions qu'il n'a point. M. Loisy, écrivant l'histoire du canon, n'a pas traité *ex professo* la question de la nature de l'inspiration, qui est en effet différente. M. Magnier a d'ailleurs raison de soutenir dans la première partie de son livre que l'inspiration est le fondement de la canonicité des Livres Saints. Mais tout ce qu'il dit, dans la seconde partie, sur la démonstration de la canonicité des Livres de l'Ancien Testament dans la synagogue juive est-il également satisfaisant et suffisamment prouvé? Ce qu'il dit, page 115, sur la révélation divine est assez peu précis. Ce qu'il dit, pages 122-123, sur la manière dont les juifs reconnaissaient la canonicité d'un livre inspiré l'est moins encore et repose sur de simples affirmations, non sur des preuves. Il est vrai que la question est fort difficile, et si l'auteur n'est pas toujours aussi démonstratif qu'on pourrait le désirer, on doit toujours rendre hommage à l'orthodoxie de sa doctrine et à la science théologique et patristique dont il fait preuve.

N. O.

Le Droit social de l'Église, par P. Ch. M., docteur en droit. Paris, Retaux; Larose et Forcel, 1892, in-8 de 414 p. — Prix : 4 fr.

Voici un livre qui, dans les circonstances présentes, peut être fort utile. Rien de plus à propos, j'ajouterai de plus nécessaire que de mettre en relief le rôle social de l'Église. Depuis que la foi a diminué parmi nous, il s'est fait entre les incroyants et les croyants timides une sorte d'opinion moyenne qui tend à considérer l'Église comme une école de philosophie. Ce sont croyances intimes que l'on adopte ou que l'on rejette, selon son point de vue; c'est affaire de goût personnel, et entre honnêtes gens, on ne se préoccupe point de ces divergences individuelles. Tout autre est l'idée que l'Église nous donne d'elle-même. Elle se présente comme une société, un peuple, suivant l'expression de l'Écriture, société qui a des droits comme telle et qui les réclame, et qui prétend même à une certaine supériorité sur les sociétés civiles formées dans son sein.

L'auteur de ce livre cache son nom, mais il ne cache point ses idées. On voit de suite que l'on a affaire à un catholique décidé. Il se donne même des airs d'intransigeance qui ne sont point justifiés par la suite de l'ouvrage, car ses conclusions nous ont paru en définitive plus modérées que ne l'annonçaient ses prémisses. Au premier moment, on eût pu croire qu'il exigeait une subordination complète de l'État à l'Église,

ce qui eût fait crier, par bien des gens, à la théocratie. Aux conclusions, on voit qu'il ne s'agit que de la liberté d'action de l'Église, du respect de ses droits et de la conformité obligatoire de la loi dans les États chrétiens aux lois divines positives. Tout cela ne saurait être sérieusement mis en doute, car on ne saurait accepter, au point de vue rationnel, la prétention de l'État révolutionnaire d'être la première et l'unique source du droit. L'Église a déjà rencontré cette prétention dans l'Empire romain : elle y a été, et elle serait encore aujourd'hui, la cause d'une tyrannie effroyable.

Après avoir établi les notions fondamentales, l'auteur expose la nature de la société civile et de la société religieuse, les rapports de l'une et de l'autre. Il montre la nécessité de la morale pour la prospérité même de l'ordre social, et l'impossibilité de fonder une morale vivante et pratique en dehors de la religion. Il indique ce qu'il faut penser des prétentions du gouvernement, prétentions qu'on n'hésite pas à renouveler de cet ancien régime, qu'on décrie tant d'ailleurs : nécessité du visa aux lettres pontificales, appel comme d'abus, vente des biens des menses épiscopales, etc., tout cet attirail de mesures que l'on prétend défensives, et qui n'ont d'autre but que d'étouffer peu à peu l'Église dans une foule d'entraves.

L'auteur explique encore ce qu'il faut penser de l'interdiction des processions, des écoles neutres, de la police purement civile des cimetières, de la crémation et d'autres questions actuelles.

Cet ouvrage, on le voit, a une portée très pratique. Mais pour le lire avec fruit, il faut croire préalablement à la mission divine de l'Église. Excellent pour agir sur les catholiques, il ne peut guère avoir d'action sur les libres penseurs. C'est une des difficultés de notre époque de publicité à outrance, que le livre va à la fois à ceux auxquels il est nécessaire et à ceux qu'il heurte et dont il exaspère les préjugés. Le seul moyen de diminuer cet inconvénient inévitable, c'est un grand soin à n'apporter que des arguments absolument certains, et d'éviter, même en exprimant une indignation justifiée, un ton de pamphlet qui nuise à la dignité de la matière. A ce point de vue, il nous semble que l'auteur s'est par moments laissé entraîner. Toutefois, il nous paraît avoir fait une bonne œuvre. La France n'est plus catholique du fait du gouvernement, elle l'est encore par les mœurs. Cette situation ambiguë crée des difficultés spéciales. Il importe, dans cet état troublé, qu'au moins les catholiques sachent bien ce qu'est l'Église, ce qu'elle veut et quels sont ses droits, encore que les circonstances les obligent souvent, dans l'application, à se contenter de peu. D. V.

SCIENCES

Les Passions et la volonté, par [illegible]
1892, in-12 de 506 p. — Prix : [illegible]

Le nouvel ouvrage de M. Gardair est [illegible]
lant défenseur de la philosophie [illegible]
printemps de 1892. On y trouvera [illegible]
belle et profonde théorie de saint [illegible]
haine, le plaisir et la douleur. [illegible]
fines et pénétrantes analyses de [illegible]
M. Gardair avec exactitude et dans un style [illegible]
Il y a beaucoup à apprendre dans [illegible]
mas sur les passions est [illegible]
tique, et elle résout heureusement [illegible]
s'agitent en vain les penseurs modernes.

Si j'avais un regret à exprimer au [illegible]
donne ce livre, ce serait qu'il s'est [illegible]
plaisir de suivre dans tous leurs détails les [illegible]
Prince de l'école. J'aurais souhaité qu'il [illegible]
Dans la chaire de la Sorbonne la chaleur [illegible]
lecture, cette suite pressée de distinctions délicates [illegible]

Un des principaux mérites de M. Gardair est [illegible]
suivre pas à pas l'enseignement du maître : il [illegible]
puyé sur des textes du Prince de l'école. Il y a [illegible]
son livre où il est plus personnel; il n'en est que [illegible]
celle où il traite de la volonté, du bien et du libre [illegible]
depuis longtemps conçu l'idée très juste qu'il y a un [illegible]
derrière le péripatétisme de saint Thomas. Il s'applique [illegible]
mettre en lumière. Mais la préoccupation de [illegible]
elle pas fait exagérer certaines conclusions? Les [illegible]
saint Thomas identifie la notion universelle [illegible]
et avec Dieu même, veulent-ils dire autre chose [illegible]
l'homme peut et doit chercher la réalisation [illegible]
de la notion du bien? Est-il bien vrai que [illegible]
tendance nécessaire vers le bien absolu et [illegible]
ne nous induirait-elle pas à conclure que [illegible]
bien nous est due même dans l'ordre [illegible]
cultés qui nous venaient à l'esprit en lisant [illegible]
lonté et le bonheur, pleines d'ailleurs [illegible]
rations si religieuses.

La Philosophie de l'écriture, par Louis Deschamps. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 160 p. — Prix : 3 fr.

Nous ouvrons ce volume, et un spectacle inattendu frappe aussitôt nos yeux : au frontispice, à la place d'honneur, figure un bel autographe de M. Crépieux-Jamin, « fondateur de la graphologie ; » quant à l'abbé Michon, il aura son tour plus loin, parmi les pages du texte, avec une part de fondateur galamment octroyée ; les dates sont là, d'ailleurs, pour atténuer l'anachronisme. Le livre qui nous révèle ainsi, dès avant sa première ligne, son esprit et sa note dominante, est édité avec beaucoup de soin ; il contient vingt-six planches d'écritures-types d'une reproduction parfaite ; il comprend, à la suite d'un *Avant-propos,* quatre chapitres, savoir : I. *Principes généraux ;* II. *Études pratiques ;* III. *Les Signes graphologiques* ; IV. *Bibliographie.* Le premier d'entre eux est le meilleur, à notre avis, car il présente sous une forme heureusement condensée la justification de la doctrine dont il traite, et, se tenant dans les sphères élevées de la philosophie et de la science, il est généralement de nature à rallier les suffrages des lecteurs réfléchis. Les deux chapitres suivants sont à peu près consacrés à exposer la méthode de M. Crépieux-Jamin, basée, nous dit-on, sur le principe suivant : « Un signe n'a pas de valeur absolue. Considéré seul et détaché des signes voisins, il n'a qu'une valeur relative.... » Le *Polybiblion* a déjà apprécié, en temps opportun, les ouvrages de ce dernier auteur, à qui nous sommes redevables de vues nouvelles parfois remarquables, parfois traduites en généralisations de vérités partielles, et qui mérite mieux que de dangereuses apothéoses ; bornons-nous à rapprocher de la proposition précitée la phrase textuelle du *Traité pratique* (p. 28) : « Si nous considérons un signe en lui-même, il a une valeur absolue, mais dans un ensemble il a une valeur relative. » M. Louis Deschamps aurait dû nous dire comment il concilie ces deux assertions ; sa discussion eût pu l'amener à tracer, en cette matière, la ligne de partage entre la certitude et la conjecture. Malheureusement la critique joue un rôle des plus effacés dans cette partie de son livre. Vient ensuite un *Index bibliographique*, le plus complet qu'on puisse lire sur ce sujet : nous y trouvons, entre autres, deux notices intéressantes, l'une sur le journal *la Graphologie*, l'autre sur l'abbé Michon ; mais la plupart des écrits spéciaux contemporains sont l'objet de jugements des plus sévères, où l'on eût du moins aimé à découvrir ce vernis d'aménité qui ne dépare jamais la critique. En résumé, si *la Philosophie de l'écriture* motive l'expression de quelques *desiderata*, il faut reconnaître que M. Louis Deschamps y a fait preuve de qualités peu communes d'exposition, qui nous permettent de saluer en lui une recrue de valeur pour la graphologie.

L. V.

Jahrbuch des Naturwissenschaften. 5. Jahrgang, 1889-1890. Unter Mitwirkung von Jachmännern herausgegeben von Dr Max Wildermann. Fribourg en Brisgau, Herder, in-8 de xi-595 p., avec 37 fig: dans le texte.

Jahrbuch.... 6. Jahrgang, 1890-1891. Fribourg en Brisgau, Herder, in-8 de xi-527 et xxvi p., avec 35 fig. dans le texte.

Jahrbuch.... 7. Jahrgang, 1891-1892. Fribourg en Brisgau, Herder, 1890-1892, in-8 de xvi-560 p., avec 35 fig. dans le texte. — Prix de chaque volume : Broché, 7 fr. 25; relié toile, 8 fr. 75.

En présentant aux lecteurs du *Polybiblion* les trois derniers volumes du *Jahrbuch der Naturwissenschaften*, nous n'avons pas à revenir sur l'économie générale de cette utile publication, qui a été indiquée dans un précédent compte rendu (t. LVIII, p. 431). La distribution et le mode de division des matières sont restés les mêmes que pour le tome IV, sauf quelques changements dans le personnel des collaborateurs. Ainsi, pour la chimie, M. Klingemann remplace, dans les tomes V et VI, M. Hovestedt, qui revient avec le tome VII; pour la météorologie, M. W. Trabert s'adjoint à M. Peruter, puis reste seul chargé de la rédaction; la zoologie, confiée d'abord à plusieurs naturalistes, est désormais traitée par M. Westhoff. A partir du tome V, M. F. Behr prend la géographie; le rapport consacré aux sciences médicales qui, jusqu'au cinquième volume, avait pour auteur M. le docteur Schmitz, passe aux mains de M. le docteur Bouibaum dans le sixième, etc.

Des répertoires de cette nature, dont le titre indique d'ailleurs suffisamment l'objet, se recommandent, mais ne s'analysent pas; disons seulement que ces trois nouveaux volumes nous ont paru confirmer notre impression première sur les qualités et les défauts du *Jahrbuch :* malgré les quelques critiques que l'on pourrait formuler, soit au sujet du plan, soit au sujet de l'exécution du travail, ces archives annuelles n'en restent pas moins, sous leur forme sommaire, d'un maniement commode pour les gens du monde: l'on voudrait toutefois, dans quelques chapitres, notamment dans ceux où il est question d'histoire naturelle, une allure plus synthétique et moins de menus faits isolés, qui rappellent un peu trop, parfois, la chronique des revues hebdomadaires.

Au tome VI est jointe une table générale des cinq premiers volumes; cette table, qui n'occupe pas moins de trente-six pages en petits caractères, est disposée par ordre alphabétique pour chacune des grandes divisions adoptées dans le recueil. Le tome VII contient en outre un long article nécrologique sur les savants morts en 1891, et un intéressant calendrier indiquant les principaux phénomènes célestes observables en Europe du 1er mai 1892 au 1er mai 1893. E. M.

BELLES-LETTRES

Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, à l'usage des écoles, par Élie Blanc. (Collection F. T. D.) Lyon, E. Vitte, 1892, in-16 de 1115 p. — Prix cartonné : 2 fr. 40.

Nous ne saurions recommander trop vivement à nos lecteurs l'excellent petit ouvrage que vient de publier M. Élie Blanc. Nous ne nous arrêterons pas sur la partie alphabétique du dictionnaire ; elle ne diffère pas sensiblement des autres publications de ce genre ; la nomenclature cependant nous en a paru sur certains points plus complète. Mais, ce qu'il y a de plus neuf dans ce travail, ce qui mérite tous éloges, tant pour la conception que pour l'exécution, c'est la partie analogique ; et c'est là-dessus que nous voulons attirer l'attention du public. L'auteur a pour objet, ici, de grouper dans un ordre systématique les mots épars dans la partie alphabétique. On a là comme les cadres d'une encyclopédie résumée. L'auteur explique excellemment l'idée qui a présidé à son plan et au classement des mots dans cette partie. Sous seize chefs différents sont groupés tous les objets de la connaissance humaine : 1. Dieu (théologie) ; 2. L'être en général (métaphysique et logique) ; 3. L'âme (psychologie) ; 4. Vertu (morale) ; 5. Sciences et arts (logique) ; 6. Corps humain (médecine) ; 7. Société (sciences sociales) ; 8. Signes (belles-lettres et beaux-arts) ; 9. Ordre social (droit et politique) ; 10. Loi (jurisprudence) ; 11. Valeur (économie politique, arts, industries) ; 12. Instruments (sciences et arts mécaniques) ; 13. Animaux (zoologie) ; 14. Végétaux (botanique) ; 15. Matière (astronomie, géologie, chimie, etc.) ; 16. Accidents de la matière (mathématiques, physique, etc.). Chacun de ces seize livres comprend des notes philosophiques, qui en donnent l'idée générale ; la table des mots qui s'y rapportent ; puis des considérations sur les synonymes, sur leur exacte valeur, sur le rapport qu'ils ont entre eux. On voit toute l'utilité que l'on peut retirer d'un tel ouvrage, et combien de choses y sont renfermées. L'on appelait autrefois « Trésor » les dictionnaires de langue ; on pourrait appliquer ce nom au *Dictionnaire alphabétique et analogique*.

E.-G. Ledos.

La Vie littéraire, par Anatole France. 4e série. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-12 de xvi-372 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai eu plusieurs occasions de dire et le plaisir que m'avaient causé les premiers volumes de *la Vie littéraire*, et le regret que m'avaient fait éprouver certaines opinions qui parfois y venaient contrarier ce plaisir. Je n'ai pas à revenir sur les qualités d'exposition et de style de l'écrivain, ni sur le scepticisme du penseur. Les impressions précédemment ressenties restent les mêmes, et je dois me borner à peu

près à l'annonce de ce nouveau volume. Impossible de m'arrêter aux nombreux articles qui le composent et qui lui donnent beaucoup de variété. C'est une trentaine de personnages, les uns contemporains : Barante, Weiss, Th. de Banville, M. Gaston Boissier, Gyp, etc. ; les autres, anciens, comme César Borgia, Pascal, Mme de la Fayette ; d'autres enfin tout à fait antiques : Cléopâtre, Mithridate, l'empereur Julien ; — ces derniers à propos de récentes publications inspirées par eux, — dont M. A. France fait le sujet, ou très souvent plutôt, le prétexte de ses causeries. L'une d'elles, très intéressante, *Apologie pour le plagiat*, est en quelque sorte la paraphrase du vers de Musset :

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.

Dans cet article, M. France s'occupe de rencontres bizarres, mais qu'il regarde comme involontaires (et alors il n'eût pas dû employer le mot *plagiat)*; il s'en occupe à propos de l'*Obstacle* de M. Sardou, qui rappelle la donnée d'un drame de M. Maurice Montégut, qui rappelle à son tour une nouvelle de Pontmartin, laquelle fait souvenir de l'*Héritage fatal* de M. Jules Dumay...., et la généalogie remonte encore plus loin. Il est certain qu'on ne peut toujours crier : au voleur ! mais parfois les ressemblances sont vraiment bien étranges ; ainsi je connais un jeune écrivain, M. Étienne de Besancenet, qui a publié un roman, *l'Épouse vierge*, dont l'idée est absolument la même que celle du *Mariage blanc*, de M. Jules Lemaître, venu beaucoup plus tard. Dans tout ceci la ressemblance peut être fortuite, mais dans d'autres cas le plagiat est visible, comme quand Molière prend plusieurs scènes de *Tartuffe* à Scarron ; ce plagiat avait déjà été signalé par La Harpe (*Cours de littérature*, éd. Emlée, 1829, t. VI, p. 286), que M. A. France oublie de citer. Mais La Harpe n'avait pas su que Scarron, lui, avait pillé une nouvelle espagnole. Il y aurait un curieux volume à faire sur les larcins littéraires et qui causerait bien des surprises. TH. P.

Alcuni Studi su Dante Alighieri, del prof. D. GIACOMO POLETTO, *come appendice al dizionario dantesco* del medesimo autore. Siena, tip. Bernardino, 1892, in-16 de IX-345 p. — Prix : 3 fr.

Le *Dizionario dantesco* en sept volumes, ouvrage d'une érudition colossale, a fait connaître à tous les amis de Dante le nom de Mgr Poletto. Le docte prélat a voulu traiter, dans ces *Études*, certains points d'exégèse dantesque plus particuliers.

Le volume s'ouvre par une dissertation sur Béatrice, où l'auteur prouve jusqu'à l'évidence sa réalité historique ; le plus curieux, c'est qu'il y réussit presque exclusivement à l'aide de citations abondantes et habilement rapprochées, qu'il emprunte à la *Divine Comédie* et à la *Vita Nuova*. Dans l'appendice consacré à la *Selva selvaggia*, il précise la vé-

ritable signification de ce symbole, en écartant l'allégorie politique de Marchetti, et l'allégorie philosophique imposée par Karl Witte à ses disciples avec l'opiniâtreté que l'on sait, malgré les objections de Klackzko. Il reproduit sur ce point les conclusions de Bartoli, le dernier historien de la littérature italienne, et affirme avec raison que la *forêt sauvage* n'est que la forêt des vices et des péchés. On lira avec grand intérêt la thèse absolument neuve que soutient Mgr Poletto, dans son chapitre sur le symbolisme des trois animaux au premier chant de l'*Inferno*, car il y combat l'opinion de tous les anciens commentateurs avec une force d'argumentation capable, tout au moins, d'ébranler les convictions de leurs partisans : pour lui, la louve désigne la cupidité sous toutes ses formes, et la panthère, ou plus exactement le lynx, désigne l'envie. Au cours de l'étude relative au mystérieux envoyé de Dieu, au lévrier annoncé par Dante, nous avons eu le plaisir de voir une de nos opinions personnelles défendue par l'auteur à l'aide de toutes les ressources que lui fournissent son talent et sa science : pour lui et pour nous, ce sauveur ne peut être un Pape, étant donnés son caractère et sa mission. Il doit, en effet, détruire la louve, symbole de la cupidité, ou désir immodéré des biens terrestres. Or, quiconque a lu les nombreuses invectives de Dante contre l'avarice et l'ambition de certains pontifes, envers lesquels il se montre sévère jusqu'à l'exagération, ne saurait douter qu'il ne les crût sujets, comme les autres hommes, à pécher par cupidité. Mais l'Empereur, possesseur et maître suprême de l'univers, ne saurait désirer d'accroître son domaine ni sa puissance, qui sont universels : il n'est donc point capable de cupidité. Il est d'ailleurs seul investi du pouvoir de refréner les dissensions et les abus engendrés par cette passion, et il incarne en sa personne la justice, qui est directement opposée à celle-ci; enfin, l'autorité pontificale ne doit pas, selon Alighieri, intervenir dans le domaine civil, réservé à l'Empereur.

Il explique à merveille ce que sont, dans la pensée de Dante, la Papauté et l'Empire : deux institutions également nécessaires et providentiellement coordonnées par la volonté divine, pour la réalisation de ses desseins sur l'humanité en ce monde et dans l'autre. Toutes deux doivent agir ensemble et parallèlement et procurer, l'une le bonheur terrestre de la grande famille humaine, l'autre son salut éternel. Elles sont indépendantes, mais celle dont la mission est purement terrestre est inférieure à l'autre, et son chef doit au vicaire de Jésus-Christ le respect d'un fils envers son père. Et comme le bon ordre social et politique est favorable à l'action de la religion sur les âmes, l'Empereur seconde indirectement la Papauté dans son ministère. Il y a loin de là à cet antagonisme irréductible que Dante aurait, dit-on, imaginé entre les deux pouvoirs, tombant ainsi dans le fanatisme gibelin des partisans de Louis de Bavière.

L'étude consacrée à la recherche de la véritable opinion de Dante sur le pouvoir temporel des Papes offre une argumentation très neuve, et d'ailleurs aussi judicieuse qu'elle est originale. Mgr Poletto montre que Dante n'a point attaqué les droits du Saint-Siège à posséder et à administrer ce qu'on appelle les États de l'Église, mais qu'il a blâmé seulement la substitution de l'autorité pontificale à l'autorité impériale dans la direction politique de l'Europe. Cette démonstration s'appuie sur de nombreux passages du traité *De Monarchia;* Mgr Poletto nous prouve une fois de plus l'importance des *Opere minori* pour l'intelligence de la *Divine Comédie.*

Signalons la nouvelle explication de l'allégorie du chant XIV de l'*Inferno,* empruntée au songe de Nabuchodonosor : d'après l'auteur, Dante a voulu symboliser dans cette statue d'or, d'argent, d'airain et d'argile, non pas la succession des diverses monarchies, mais la décadence progressive de l'humanité. D'après lui encore, « la plante dépouillée de fleurs et de feuilles, » à la fin du *Purgatorio,* indique tout à la fois les vicissitudes de la race humaine et de Rome, impériale et pontificale. Et il voit dans la Mathilde de Dante la double représentation de la vie active et de la vie contemplative. Toutes ces opinions sont défendues avec une grande vigueur de logique.

Des aperçus intéressants sur la bibliographie dantesque, sur l'influence que la *Divine Comédie* a exercée dans le domaine des beaux-arts; la reproduction d'une très savante dissertation de M. l'abbé Bortolan, relative à un passage historique du chant IX du *Paradiso,* des considérations instructives sur le symbolisme des nombres dans Alighieri, et un tableau chronologique des principaux événements de son époque, si accidentée, si difficile à bien connaître, complètent ce remarquable volume.

MAXIME FORMONT.

Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace, traduites du latin pour la première fois, par VICTOR DEVELAY. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-16 de XIX-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un volume, le *Canzoniere,* a rendu le nom de Pétrarque immortel, mais le poète ne comptait pas sur ses vers en langue italienne pour protéger sa mémoire contre l'oubli. Engoué de l'antiquité, il chercha, par une patiente étude, à se faire le contemporain de Virgile, et ce fut dans son idiome qu'il écrivit une quantité d'ouvrages que les analyses de quelques critiques nous avaient fait connaître fort imparfaitement. Nous devons à M. V. Develay la révélation si curieuse de ces travaux dont une enveloppe trop savante ne permettait l'accès qu'à quelques érudits. M. Develay vient d'ajouter, aux traductions qu'on lui doit déjà des œuvres latines de Pétrarque, un volume qui contient les lettres du poète à Boccace. Ce fut en se rendant à Rome pour le Jubilé de 1350

que Pétrarque se lia avec Boccace d'une amitié qui dura vingt-cinq ans sans un refroidissement, qui peut paraître singulière quand on songe à la différence de caractère et de mœurs des deux correspondants, et qui ne cessa que par la mort. Une lettre de l'auteur du *Décaméron* (M. Develay la donne dans son introduction) exprime la douleur que lui cause la perte de son ami, et atteste à la fois des sentiments religieux dont on pourrait être surpris si l'on ne savait les étranges contrastes qu'offrent les hommes du moyen âge. Les lettres que M. Develay vient de traduire sont au nombre de vingt-huit. Écrites dans une langue morte, elles n'ont pas le laisser aller qui plaît surtout dans le style épistolaire, elles sont travaillées comme si leur auteur eût dû les adresser à quelques-unes de ces grandes ombres romaines dont le souvenir le dominait, elles sont intéressantes néanmoins à divers titres. La dernière de ces lettres renferme l'histoire de Griselidis empruntée au *Décaméron*, que Pétrarque s'était plu à traduire en latin, et qu'un de ses amis, un habitant de Padoue, ne put lire sans fondre en larmes. L'histoire est touchante, mais, blasés que nous sommes, nous ne comprenons guère une telle émotion.

J. DE V.

Le Reporter d'un évêque. *Lettres de Boursault à Monseigneur de Langres*, publiées et annotées par ÉMILE COLOMBEY. Paris, May et Motteroz, 1891, in-16 de 257 p. — Prix : 8 fr.

Trois comédies, manquant d'intrigue, pièces à tiroir, comme l'on dit, mais pleines de scènes charmantes, de vers admirablement frappés, de la verve la plus caustique, ont placé Boursault parmi nos meilleurs auteurs dramatiques du XVIIe siècle, mais on ne connaît pas assez ses œuvres en prose ; ses lettres à Babet et celles au duc-évêque de Langres ont cependant été pillées par tous les dénicheurs d'anecdotes, qui se sont bien gardés d'indiquer les livres qu'ils mettaient à contribution. Les historiettes, les bons mots qui y foisonnent, se sont donc reproduits de tous côtés, mais le cadre que leur donnait Boursault mérite bien l'attention des gourmets littéraires, et M. Émile Colombey, qui précédemment a publié les premières lettres de Boursault, a parfaitement fait de nous donner une jolie édition des secondes. Seulement nous n'aimons pas beaucoup ce titre : *Le Reporter d'un évêque :* il est trop de notre époque et apparaît comme une sorte d'anachronisme. Le destinataire des dernières lettres de notre auteur était ce prélat qu'on appelait volontiers le bon Langres, excellent homme, dit Saint-Simon, qui n'avait rien de mauvais même pour les mœurs, mais qui n'était pas fait pour être évêque. Cet évêque, de son vrai nom Armand de Simiane de Gordes, regardait sa ville épiscopale comme un lieu d'exil, il demanda à Boursault de le tenir au courant de ce qui se passait à Paris, et de là les cancans, les amusants commérages recueillis par son correspondant et narrés avec

une liberté de langage dont on ne se scandalise pas trop quand on se reporte à l'époque où il vivait et qu'on se souvient de certaines lettres de Mme de Sévigné. Il y a des pages bien spirituelles, bien fines, dans les communications de Boursault, et une foule de curieux renseignements sur son temps. Nous y voyons que les prétentions nobiliaires s'y épanouissaient non moins que dans notre siècle démocratique. Boursault a l'horreur de ce que, dans une de ses comédies, il appelle la noblesse à la détrempe, et sur la noblesse véritable il adresse à l'évêque des observations fort judicieuses (p. 108), mais assez satiriques. Son époque, par exemple, diffère fort de la nôtre par le respect qu'on avait pour la langue. Boursault trouve que M. de Segrais a été bien hardi d'employer le mot impardonnable; cependant M. Chapelain, M. Pelisson, M. Ménage, Mlle de Scudéri, ont admis que le poète pouvait se servir de ce mot nouveau. Les néologismes ne nous inspirent plus de pareils scrupules. Il y aurait une foule de petites choses à tirer des lettres de Boursault; nous y renvoyons nos lecteurs, mais en les avertissant bien que le volume ne devra pas traîner sur la table d'un salon. M. Colombey a joint des notes utiles au texte de Boursault et a terminé le livre par un bon index onomastique. TH. P.

HISTOIRE

Étude sur le Liber censuum de l'Église romaine, par PAUL FABRE, ancien membre de l'École française de Rome *(Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. LXII). Paris, Thorin, 1892, in-8 de VII-233 p. — Prix : 7 fr.

M. Fabre a commencé, il y a trois ans, la publication du *Liber censuum* de l'Église romaine; le 1er fascicule a seul paru : j'en ai rendu compte ici même (t. LVI, p. 49-50). Le présent volume, d'un format différent, en est la préface naturelle. L'auteur l'a dédié à la mémoire de son ancien maître, Fustel de Coulanges. « L'Église romaine, dit-il dans son Avant-propos, a eu de très bonne heure de grandes propriétés foncières. Aussi éprouva-t-elle bien vite la nécessité de faire dresser un état général de ses revenus ou, comme on disait alors, un *Polyptyque;* à la fin du Ve siècle, le pape Gélase s'acquitta de cette tâche avec tant de succès, que son œuvre, à peine modifiée par saint Grégoire le Grand, était encore d'un usage courant quatre siècles plus tard. Mais durant les épreuves qu'eurent à subir au Xe et au XIe siècle la ville de Rome et la Papauté, il se creusa un véritable abîme entre les temps anciens et les temps nouveaux. Les vieilles archives, les vieux titres de l'Église romaine disparurent dans la tourmente, et lorsque Grégoire VII entreprit de réorganiser toute chose, il eut grand'peine à rassembler les débris qui avaient échappé au naufrage. C'est de ce moment que date à Rome le double mouvement qui pousse, d'une part, à recueillir et à coordonner

des titres domaniaux, c'est-à-dire à former des cartulaires, et d'autre part à établir de nouveaux polyptyques, c'est-à-dire de nouveaux états de revenus. De là différents essais auxquels le camérier Cencius, l'officier chargé des temporalités de l'Église, donna, en 1192, leur forme définitive. » Son œuvre comprend deux parties : « 1° un registre où sont inscrits, province par province, les noms des débiteurs de l'Église romaine et la quotité de leurs redevances ; 2° un cartulaire qui contient les titres constitutifs de la propriété et de la suzeraineté du Saint-Siège (donations, contrats d'achat ou d'échange, serments d'hommage, etc.). » La première constitue à proprement parler le *Liber censuum*, qui fait l'objet de cette étude. Il marque « le point d'arrivée d'une longue évolution historique, qui a constitué, au profit du Saint-Siège, une seigneurie d'un caractère spécial et d'une immense étendue. » Il y a plaisir à suivre dans le chapitre II (qui occupe à lui seul plus de la moitié du volume) l'analyse des origines multiples et des significations graduées du « cens apostolique ; » le suivant traite de sa perception. L'objet et les sources du *Liber censuum* sont étudiés dans le Ier chapitre, ses manuscrits dans le IVe et dernier. On pourra critiquer cette disposition, adoptée sans doute par l'auteur pour rejeter à la fin et comme en appendice la partie purement technique. Cencius, on l'a vu, avait eu des prédécesseurs ; son œuvre est la résultante des travaux antérieurs : une collection perdue du pontificat de saint Grégoire VII, la collection canonique d'Anselme de Lucques, celle du cardinal Deusdedit, le polyptyque du chanoine Benoît, le livre censier d'Eugène III, celui du cardinal Boson, enfin les Xe et XIe livres des *Gesta pauperis scholaris Albini*. Le dernier chapitre, relatif aux manuscrits, est divisé en trois paragraphes : description, classement, histoire. Après avoir soigneusement décrit les dix-neuf manuscrits qui sont venus à sa connaissance, M. Fabre fait remarquer que treize d'entre eux (tous ceux qui sont en papier) sont la pure reproduction des manuscrits Riccardi 229. De six autres sur parchemin, celui des Archives Vaticanes, xxxv, 18, n'est que la copie du Riccardi 228 ; les quatre autres dérivent du *Vaticanus* 8486, qui est le prototype original. Les péripéties de son existence le rendent doublement précieux : deux fois il fit le voyage de Lyon, à l'occasion des conciles de 1245 et 1274 ; au xive siècle, il fut transféré à Assise, puis à Avignon. Au xve, on le retrouve à la bibliothèque du Vatican ; il en disparaît lors du sac de Rome (1527). Il y était rentré sous Paul III, mais on ne saurait affirmer avec certitude s'il fit partie de l'*Archivio* créé par Paul V en 1611. Au commencement de ce siècle il faisait partie de la bibliothèque Colonna ; à sa vente (1821) il a été réintégré au Vatican par les soins du cardinal Maï : *habent sua fata libelli*. On ne saurait assez remercier et louer M. Fabre du soin avec lequel il a élucidé un chapitre important de l'histoire du domaine temporel des Papes. U. Chevalier.

Histoire de Bretagne. — Critique des sources. — Saint Goulven. *Texte de sa vie latine ancienne et inédite publié avec notes et commentaire historique*, par ARTHUR DE LA BORDERIE, de l'Institut. Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1892, gr. in-8 de 35 p.

Saint Hervé. *Texte latin de la vie la plus ancienne de ce saint publié avec notes et commentaire historique*, par ARTHUR DE LA BORDERIE. Mêmes éditeurs, 1892, in-8 de 52 p.

M. A. de la Borderie, qui a fait de l'histoire et de la géographie féodale de la Bretagne l'objet de ses études favorites et de ses studieuses et savantes investigations, poursuit avec ardeur la critique des sources bretonnes hagiographiques qu'il a entreprises en 1887 et qui l'ont, depuis lors, désigné comme le véritable successeur de Dom Lobineau. Les deux brochures dont le titre précède, toutes deux enrichies d'un *Avertissement* des plus instructifs et de notes fort érudites, sont, l'une et l'autre, extraites des *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord* (t. XXIX, p. 214-250 et p. 251-304).

La première reproduit le texte de la *Vie de saint Goulven* d'après une copie des bénédictins bretons du XVIIe siècle, que vient ensuite éclairer un remarquable commentaire historique, dans lequel l'éminent auteur, après s'être expliqué tour à tour sur l'époque de la rédaction de la vie de saint Goulven, sur l'époque de ce saint et sur celle du comte Even le Grand, nous retrace les traits caractéristiques de l'histoire de Goulven, nous démontre que saint Goulven et Even le Grand n'ont pas été contemporains, et nous entretient enfin des dernières années et de la mort de saint Goulven. — Dans sa conclusion, M. de la Borderie considère comme une pure et gratuite hypothèse l'opinion d'après laquelle une vie de saint Goulven aurait été écrite au VIIe siècle, peu après la mort du saint et apparemment par un contemporain. Dans tous les cas, à supposer qu'elle ait jamais été composée, elle périt dans les désastres des invasions normandes, longtemps avant l'époque où fut rédigée celle qu'il publie aujourd'hui. C'est actuellement le plus ancien document qui existe de saint Goulven et dont l'auteur n'employa ni ne connut la prétendue vie du VIIe siècle. Ayant eu pour guide unique la tradition orale, il n'est point surprenant qu'on y rencontre des erreurs que M. de la Borderie ne manque pas de relever. Malgré la date récente de sa rédaction, la vie latine de saint Goulven, de cet austère anachorète et de cet incorrigible ascète, fournit des notions précieuses à l'histoire antique de la Bretagne et reste un des documents curieux de la littérature bretonne hagiographique.

— La seconde des deux monographies dont nous nous occupons est consacrée à saint Hervé, et contient la reproduction de la vie de ce saint si populaire, dont le culte est si public et si ancien en Bretagne, d'après le plus ancien document venu jusqu'à nous et dont le texte n'est pas, d'ailleurs, d'une époque fort reculée. Comme la publication de la vie latine

de saint Goulven, celle de la vie latine de saint Hervé est suivie d'un excellent commentaire historique, dans lequel M. de la Borderie commence par rechercher l'époque et le caractère de la vie de saint Hervé, les traditions modernes et anciennes qui existent sur lui ; puis il nous entretient du mariage de ses parents, de sa jeunesse, de la fondation du monastère d'Hervé, de la grande assemblée du Menez-Bré, de la vision béatifique et de la mort de saint Hervé.

Avec un soin et une conscience qui lui font le plus grand honneur, M. de la Borderie a recherché et déterminé les traits, les épisodes opposés aux mœurs et aux idées du XIIIe siècle, et même, pour la plupart, à celles du IXe, que la vie actuelle qu'il publie a recueillis par conséquent dans une tradition remontant, par ses linéaments essentiels, à l'âge mérovingien. Il excelle à nous peindre la physionomie du saint telle qu'elle se dégage de sa vie latine et à nous montrer que, surtout d'après la partie ancienne, dont il rapporte la rédaction au IXe siècle, tandis que la partie plus récente a été composée au XIIIe siècle, il est moine actif, ardent, agissant et, malgré sa cécité, toujours pérégrinant, commençant par le désert, puis de son ermitage faisant une école, façonnant ensuite des écoliers, des moines, devenant, quoique laïque, le chef de la communauté qu'il a fondée, communauté ambulante comme lui, allant à travers les déserts et les forêts, partout où il y a quelque bien à dispenser, se résolvant, en fin de compte, à construire un monastère statif, comme Hervé à être un abbé en titre, en forme régulière, mais se refusant à tout ordre ecclésiastique plus élevé que celui d'exorciste, et, malgré l'humilité de ce grade, se rendant bientôt célèbre et étant vénéré dans toute la Bretagne. Aussi l'auteur est-il en droit de conclure que « la vie latine de saint Hervé, si altérée, si mutilée qu'elle soit par les fantaisies du XIIIe siècle, est un des documents qui prouvent le mieux l'influence capitale, le rôle souverain du monachisme dans l'Église bretonne au VIe siècle. » X.

Histoire contemporaine de la transformation politique et sociale de l'Europe. *L'Italie et la Pologne, 1860-1864*, par le prince LUBOMIRSKI. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8 de 896 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ni le titre ni le sous-titre du livre énoncé ci-dessus n'en donnent une idée juste et adéquate. En vain y chercherait-on quelque chose qui rappelât les belles études de M. Taine ou de Tocqueville. L'auteur s'est borné à des digressions sans importance qui doivent probablement, dans son idée, remplacer l'histoire promise des transformations. Tout le livre est écrit plutôt sous forme d'annales, à peu près comme la *Quinzaine politique* de certaines revues, et ce sont les journaux qui semblent avoir servi de source principale.

Que si le titre en dit trop, le sous-titre, au contraire, n'en dit pas assez. L'auteur ne traite pas seulement de l'Italie et de la Pologne, mais de l'Europe entière, de l'Asie, de l'Afrique, des deux Amériques, de l'Australie. Il est vrai que l'Italie et la Pologne occupent plus de place que les autres pays, et c'est à cause de cela sans doute qu'elles ont bénéficié d'une mention particulière.

Nous n'ajouterons que les deux observations suivantes. D'abord, sauf quelques souvenirs personnels, on ne trouvera pas dans ce livre de nouveaux renseignements. Ensuite, les principes de l'auteur sont souvent hasardés et inadmissibles, et leur application est plus ou moins arbitraire. A la page 512 nous lisons ces mots : « Celui qui affirme son incrédulité en présence de l'inconnu (il s'agit du moment de la mort) est non seulement très brave, mais encore il peut se glorifier d'un courage peu banal. » Ailleurs (p. 524), l'auteur parle de Pie IX dans des termes indignes d'un historien sérieux. P. S. P.

Il Caso della partenza del papa da Roma. Studio di Nerio Malvezzi. Bologna, Zanichelli, 1891, in-8 de 67 p. — Prix : 1 fr.

Les Italiens sont d'excellents politiques : tout le monde le dit, eux surtout. Cela n'empêche pas toutefois leurs belles combinaisons de les plonger dans une misère des plus noires, et l'expérience qu'ils ont acquise à leurs dépens leur fait craindre (quand leur fièvre ambitieuse leur permet de juger un peu sainement) des maux plus grands encore. Que deviendraient le commerce italien, les chemins de fer italiens, les propriétaires, les hôtels italiens, et tous les *monsignori* de là-bas, si le Pape partait de Rome ? « Réfléchissez donc que la Papauté, si elle a une patrie, n'en peut avoir d'autre que l'Italie; pensez que les plus grands papes furent des Italiens, que la majorité des cardinaux, nonces, prélats, sont Italiens, et maintenant, aurez-vous le triste courage ou la folle imprudence de vouloir que le gouvernement de l'Église sorte de l'Italie ?.... » (p. 13 et 14). A qui profiteraient désormais le Denier de saint Pierre et toutes ces belles offrandes obtenues sous de touchants prétextes, qu'on sait si bien amener à bon port ?.... *Vergogna !* mes amis, quelle besogne faites-vous ? Tombez sur la religion, mais pas trop fort, n'oubliez pas qu'elle donne une suprématie spirituelle à notre pays et qu'elle lui apporte un bénéfice annuel qui n'est pas à dédaigner. Nous avons escamoté le pouvoir temporel au moment propice, mais la situation n'est pas encore tirée au clair.... Prudence ! Respectons au moins la loi si peu gênante des Garanties, car si nous ne nous bornions, des voisins, qui n'ont pas renoncé à jouer un rôle dans l'affaire, pourraient trouver leur intérêt à réclamer voix au chapitre (Voir p. 39). « C'est une légèreté scientifique que d'affirmer définitivement résolue la ques-

tion romaine et de ne pouvoir supporter que d'autres l'étudient, la méditent, en parlent » (p. 15).

Voilà ce qu'avec beaucoup de sagesse, un publiciste, respectueux pourtant de « l'illustre Gibbon » et très fidèle à la mémoire du « glorioso monarca, » crie sur tous les tons à ses imprévoyants compatriotes. La brochure n'est pas longue, mais elle est fort instructive, et c'est à cause de son importance que nous n'avons pas craint d'élargir un peu les limites d'un compte rendu ordinaire. Au reste, à côté de la note italianissime que nous avons déjà relevée dans d'autres factums analogues, on rencontre, à travers les pages de cette étude, des réflexions inspirées par une observation bien intelligente des événements contemporains, relativement à la politique pontificale et à l'opposition que peuvent lui faire certains catholiques (p. 7). A signaler aussi la pensée suivante, plusieurs fois émise récemment, bien qu'avec une certaine timidité, mais qui pourrait devenir pour l'Église le programme de demain : « Ceux qui croient que le christianisme doit durer autant que le monde ne jugent pas que des modifications disciplinaires, des changements apportés au droit canonique, à la liturgie, etc., soient graves et importants au point de compromettre la cause éternelle de la religion, ou que la Papauté perdrait de son autorité si la cour du Vatican venait à être réformée » (p. 34). Bien juste encore cette remarque, dont non seulement l'autorité politique qui préside aux destinées des nations, mais nos chefs religieux surtout, devraient se pénétrer, comme l'ont fait les évêques d'Allemagne : « Il serait bon que le clergé sortît de cette vie à l'écart où on l'a cantonné, et beaucoup de désordres prendraient fin si le prêtre n'était pas systématiquement exclu de la vie administrative du pays. »

Le rêve de M. Malvezzi serait de voir la bonne intelligence se rétablir entre la Papauté et la maison de Savoie : Rome resterait une métropole éminemment italienne, mais en même temps « mondiale, » où les deux pouvoirs juxtaposés s'exerceraient dans la plus belle harmonie. Malheureusement, l'auteur n'a pas indiqué le moyen pratique d'arriver à cette solution. Il se borne en définitive à rééditer ce souhait si longtemps caressé, mais toujours aussi irréalisable, de voir un congrès européen sanctionner le fait accompli en attribuant à la loi des Garanties le caractère international qui lui fait défaut, ou encore (touchant spectacle !) de contempler un pape italien donnant, du haut de la *loggia* de Saint-Pierre, à ses compatriotes enthousiasmés, la solennelle bénédiction, gage d'une parfaite réconciliation ! L'espérance est une douce chose ; espérez donc, Monsieur, mais il semble qu'il coulera encore beaucoup de bonne entre les rives du Tibre, avant qu'un accord puisse intervenir sur de telles bases.

G. Péries.

Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage Roi Charles V, par Christine de Pisan. Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1892, in-8 de 393 p. — Prix : 4 fr.

Nos lecteurs connaissent de longue date les publications par lesquelles la Société de Saint-Augustin s'efforce de vulgariser les œuvres de nos vieux auteurs. Le nouveau volume qui s'ajoute à la collection nous offre un des textes les plus importants pour l'histoire de Charles le Sage. Fille de l'astronome-astrologue Thomas de Pisan, qui fut fort estimé du successeur de Jean le Bon, Christine fut élevée à la cour des rois de France. Aussi fut-elle à même de bien connaître les personnages dont elle parle. Son *Livre des faits* est un panégyrique plutôt qu'une histoire proprement dite, et l'on ne peut accepter sans contrôle toutes les assertions de l'auteur; d'ailleurs quelques erreurs matérielles se sont glissées dans la rédaction, qui viennent de ce que Christine raconte d'après les témoignages de personnes dont la mémoire peu sûre a pu brouiller les faits. L'instruction savante qu'avait reçue la fille de Thomas de Pisan l'a fait tomber parfois dans le pédantisme; son travail n'est pourtant pas dépourvu de tout intérêt littéraire, et, à ce titre encore, il méritait l'honneur qu'on lui a fait de lui donner une place dans cette bibliothèque de vulgarisation. L'on saura gré à l'éditeur d'avoir joint au *Livre des faits et bonnes mœurs* quelques poésies de Christine de Pisan, parmi lesquelles plusieurs, notamment des ballades ou des rondeaux, ont vraiment bonne tournure.

Une publication de textes rajeunis ne peut avoir de prétentions à l'érudition; mais ce n'est pas une raison pour pardonner à l'éditeur quelques grosses erreurs qu'il a commises : par exemple, page 15, il ne faut pas donner à Gilles Malet le nom de Guy Maled; page 79, n. 1, il eût été bien facile de s'assurer que c'est de Philippe-Auguste que veut parler Christine de Pisan ; le passage des Grandes Chroniques auquel elle fait allusion est le chapitre XX du livre consacré au règne de ce prince. De même, page 90, n. 1, « probablement » est de trop ; c'est certainement de Henri le Boiteux qu'il s'agit dans la phrase de Christine. Page 135, ce n'est pas Ambert, mais Amburs, que Christine désigne sous le nom des Embeurs. Il n'est pas permis de défigurer en « Théodore de Nieus » le fameux Dietrich ou Théodoric de Niem (p. 337, n. 1). Nous voulons croire que c'est une simple faute d'impression, d'autant plus que les coquilles abondent dans ce volume : par exemple, page 116, Rué pour Rue ; page 127, n. 2, Du Haillau pour du Haillan ; page 137, n. 1, Orrouville pour Orronville. Cela dit sans vouloir décrier le travail utile et méritoire que nous donne la Société de Saint-Augustin.

E.-G. Ledos.

La Politique extérieure de Louise de Savoie. — *Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François Ier (1525-1526)*, par G. Jacqueton. Paris, Bouillon, 1892, in-8 de xxiii-467 p. — Prix : 13 fr. 50.

Voici une thèse d'École des chartes qui est devenue rapidement un bon livre, sobrement documenté, clairement écrit, et il faut savoir gré à l'auteur de ne pas l'avoir gardé dans ses cartons. L'information est abondante et sûre : en dehors des grands dépôts de Paris, les archives de plusieurs autres villes ont été mises à profit; le British Museum et le Record Office, consultés avec soin ; les publications italiennes ou espagnoles, maniées avec circonspection. La liste des ouvrages cités (xvii-xxiii) est brève : il n'y a pas étalage d'in-folio, le lecteur la parcourt sans fatigue. Trois cents pages de texte découpé en neuf chapitres, qui se subdivisent eux-mêmes en alinéas de moyenne longueur, une soixantaine de pièces choisies « illustrant » ledit texte, telle est l'économie de cet ouvrage agréable à l'œil et à l'esprit. — Trois points à signaler : 1° le caractère pécuniaire des relations franco-anglaises ; 2° les relations si mal connues de Wolsey et de Henri VIII ; 3° le portrait de Louise de Savoie. — 1° Les rois d'Angleterre deviennent nos pensionnaires en 1475; leurs ressources matérielles sont médiocres, et ils sont heureux de vendre la paix ; la France paie sans mot dire, son budget est d'une élasticité complaisante qui permet les largesses : cinquante mille écus sur un revenu de quatre millions de livres, n'est-ce pas une bagatelle ? Deux fois seulement la paix est troublée (en cinquante ans) : en 1492 et en 1513 ; mais Henri VIII s'arrête à Boulogne et se rembarque avec joie devant des offres séduisantes et « sonnantes ; » son fils fait une promenade militaire, un de ces élégants tournois où il excelle, et enlève Tournai à la pointe de sa lance. Ce n'est point sérieux : le peuple anglais, pastoral et commerçant, se soucie médiocrement des aventures et déteste la guerre ; il lui faut son confort, le rosbif et l'ale à discrétion.... M. Jacqueton a bien éclairci ce premier point. — 2° Il croit que Wolsey était l'humble exécuteur des volontés de son maître : idée nouvelle, contraire à la légende qui représente le cardinal comme ayant une politique à lui et insurgé parfois contre son roi. C'est bien connaître les Tudors qui ont implanté l'absolutisme outre Manche : Henri VIII était trop amant du pouvoir pour en abdiquer une parcelle ; quand il préparait quelque volte-face diplomatique, il lançait Wolsey en éclaireur pour sonder le terrain, et il se tenait prudemment en arrière, attendant le résultat ; Wolsey réussissait-il, il venait à la rescousse en applaudissant ; en cas d'échec, il le désavouait. Wolsey a été victime de son dévouement : ce jeu dangereux lui a coûté la vie et l'honneur de sa mémoire. — 3° Louise de Savoie sort transfigurée du livre de M. Jacqueton. Reconnaissons avec lui qu'elle fut bonne mère et « fine mouche » en matière politique. Jeune

et jolie, elle refusa toujours de se remarier, pour se consacrer tout entière à son fils et travailler à sa gloire. Régente parvenue au comble de ses vœux, elle se révéla bonne Française et sortit avec honneur d'un pas périlleux : le Roi prisonnier en Espagne, des ennemis tout autour de soi, une noblesse mécontente.... Elle rallia le peuple et les seigneurs et joua une partie serrée avec Henri VIII : elle finit par conclure une paix avantageuse et remporta d'autres succès en Italie et « tra los montes. » — Mais il ne s'agit pas de déflorer ici l'intérêt de l'ouvrage ; les lecteurs en apprécieront la nouveauté désormais mise en lumière. — M. Jacqueton a écrit un important chapitre d'histoire diplomatique et il a choisi l'épisode capital des relations franco-anglaises dans la première moitié du XVIe siècle. A.

Nouvelles Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1378 à 1461, par ALFRED LEROUX, archiviste de la Haute-Vienne. Paris, Émile Bouillon, 1892, gr. in-8 de VIII-368 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Alfred Leroux avait choisi pour sujet de thèse à l'École des chartes, en 1878, l'histoire des relations politiques de la France avec l'Allemagne sous Charles VII. Depuis il n'a pas cessé de recueillir des matériaux pour élucider le difficile problème des relations diplomatiques entre la France et l'Allemagne aux XIVe et XVe siècles. De novembre 1885 à mars 1887, il fut chargé par l'École des hautes études d'explorer les archives de Vienne, de Munich, de Francfort, de Weimar, etc. Après avoir donné, en 1882, un premier volume des *Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1292 à 1378*, il continue aujourd'hui ses études, qui seront complétées par des *Dernières Recherches,* comprenant le règne de Louis XI et les dix premières années de Charles VIII, et par un travail sur *la Royauté française et le Saint-Empire romain au moyen âge.* De cet ensemble de publications résultera non point un travail définitif sur un si vaste sujet, mais un ensemble d'indications précieuses rassemblées avec érudition et avec méthode qui permettra, à l'aide des matériaux nouveaux que la science nous offre chaque jour, de se rendre un compte exact de ce que furent de 1292 à 1493 les relations politiques de la France avec l'Allemagne.

M. Alfred Leroux a partagé ses *Nouvelles Recherches* en trois livres : le premier comprend les chapitres suivants : Le Grand Schisme ecclésiastique ; Wenceslas et Robert ; En Italie (1380-1409) ; Sur la frontière (1378-1405) ; Les Ducs de Bourgogne et d'Orléans (1384-1409) ; La Guerre de Cent ans (1378-1408). — Le second livre comprend les chapitres suivants : Les Conciles de Pise, de Constance et de Sienne ; La Guerre de Cent ans (1414-1422) ; Sur la frontière (1408-1430). — Le troisième livre comprend les chapitres suivants : Le Duc de Bourgogne et l'Allemagne

(1430-1448); Lutte du roi de France contre le duc de Bourgogne dans l'empire : I. Alliances avec les ducs d'Autriche et de Lorraine; II. L'Expédition de Suisse et de Lorraine; III. Relations avec les princes et les villes (1445-1450); IV. Relations avec les princes et les villes (1452-1461); Le Nouveau Schisme ecclésiastique; En Italie et dans le royaume d'Arles; La Croisade contre les Turcs. Tel est le vaste champ qu'a parcouru l'auteur; il a glissé sur les parties de son sujet qui avaient été élucidées par ses devanciers, dont il s'est borné à résumer les recherches, s'arrêtant avec plus de développement aux points sur lesquels il apportait des informations nouvelles. Nous ne pouvons entrer dans l'analyse de cet important travail. Bornons-nous à constater le soin et l'érudition dont M. Alfred Leroux a fait preuve dans l'élucidation de ses nombreux matériaux et félicitons-le d'avoir apporté un si précieux contingent à l'histoire diplomatique de la France pour une période si peu connue.

G. DE B.

Le Parti des Politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy. La Molle et Coconat, par FRANCIS DE CRUE. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de VII-365 p. — Prix : 7 fr. 50.

Pour quiconque connaît un peu par le menu l'histoire des derniers Valois, il n'y a pas de lecture plus attachante que celle du nouveau volume de M. de Crue. Il regorge, en effet, de renseignements, de portraits, d'anecdotes sur les personnages que les passions religieuses, les intrigues politiques, les haines de famille ou les entraînements du cœur faisaient mouvoir à cette époque élégante et affinée, relevée à l'occasion par un reste de cruauté et de barbarie. L'auteur est un chercheur aussi heureux qu'infatigable; il est précis autant qu'exact : on peut se fier à ses documents, sans contrôler les sources nombreuses qu'il indique. Mais dans l'interprétation des faits qu'il a recueillis, dans leur mise en œuvre, nous craignons qu'il ne se soit laissé aller à une idée personnelle, assez excusable et naturelle après tout, puisqu'elle lui avait déjà valu un succès éclatant et incontesté. Son ouvrage tourne un peu trop autour de la seule maison de Montmorency. *Les Fils du connétable*, tel aurait dû être le titre unique de ce travail. Et s'il était vraiment louable de donner la juste note historique sur le roman et le drame populaire de *la Reine Margot*, il ne fallait pas chercher à faire concurrence à l'imagination du vieux Dumas, en attribuant à la conspiration de La Môle et Coconas — La Molle et Coconat, si l'on veut — des proportions qu'elle n'eut pas.

Le parti des politiques, très français, très gallican, pour mieux dire, oui, il exista à la fin du XVIe siècle; mais il eut pour chefs l'Hospital d'abord, Catherine de Médicis elle-même un instant, Henri IV jusques et y compris l'édit de Nantes, les parlementaires de la *Satire Ménippée*,

les patriotes ennemis des Espagnols et de l'ambitieuse famille de Guise. Faire figurer en tête de cette phalange Anne de Montmorency, ce catholique fougueux et intransigeant, cet esprit plus droit, plus fier, que bon manœuvrier et fin diplomate, c'est un contresens que sa profonde connaissance de l'époque aurait dû éviter à M. de Crue. Si un grand guerrier contemporain pouvait être rangé parmi les politiques ou les modérés, c'était le rival de Montmorency dans toute sa carrière, avec moins de prestige, moins de cette influence que donne un somptueux état de maison et de princières alliances, mais meilleur général, plus heureux négociateur, ce maréchal de Vieilleville, fidèle à la foi catholique jusqu'à sa mort, qu'on peut reconnaître comme libéral, à ce signe infaillible, à savoir, que les purs l'accusèrent d'être huguenot et que, sans jamais abandonner son roi, il se tint toujours à l'écart des querelles religieuses.

Quant aux fils du connétable, l'auteur les a bien caractérisés, en distinguant les deux aînés des plus jeunes, Thoré et Méru, « les aventureux et les aventuriers, » comme il les appelle par deux fois (p. 101 et 225), et qui se sont montrés de simples fauteurs de guerre civile; mais il s'est plu à attribuer au maréchal un rôle prépondérant qu'il n'a jamais eu. Pourquoi aussi répéter à satiété qu'il occupait à la cour la place de beau-frère du Roi? (V. p. 127, 154, 205, 213, 247, 297.) Il est vrai qu'il avait épousé la fille naturelle de Henri II et de Diane de Poitiers; mais les Valois la traitaient-ils absolument comme leur sœur? Catherine en particulier, qui aurait pu dire, comme autrefois Valentine de Milan, qu'elle lui avait été dérobée, fit-elle jamais l'effort un peu outrageant et inutile de l'adopter dans la famille royale, et n'est-on pas choqué d'une phrase ainsi conçue : « La réconciliation des deux beaux-frères (le duc d'Anjou et François de Montmorency) arracha des larmes à la Reine-mère? » Ce sont des détails sans importance, qui prouveront du moins à M. de Crue que nous ne l'avons pas lu sans attention. Et puisque nous en sommes aux vétilles, signalons en passant un procédé de style qui semble dangereux : c'est la tendance trop fréquente à ajouter au récit des réflexions en forme de proverbes ou de maximes, qui n'ont même pas toujours le mérite de la nouveauté. On en citerait vingt exemples : « Rien n'ouvre l'esprit comme les voyages » (p. 24); — « Il en coûte moins de courir des risques à qui n'a rien à perdre » (p. 85); — « Un bien présent vaut mieux qu'un plus grand à venir » (p. 107); — « Le mariage adoucit les mœurs » (p. 128); — « La galanterie et la superstition vont bien ensemble » (p. 163); — « Le bien sort maintes fois de ce que l'on juge de pire » (p. 222); — « S'il est facile d'allumer l'incendie, il l'est moins de l'éteindre » (p. 305), etc. Quand les faits parlent d'eux-mêmes, qu'ils sont intéressants, dramatiques, la grande histoire n'a pas besoin de ces agréments étrangers. C'est assez d'y joindre des tableaux

amenés naturellement et que la plume de M. de Crue sait tracer avec charme, comme la description de Chantilly à propos de l'hospitalité princière offerte à Charles IX, comme la « satrapie » du Languedoc et la situation presque royale que s'y était ménagée Damville. Le récit de l'effet produit « en France » par la fausse nouvelle de l'empoisonnement de ce gouverneur trop indépendant, un peu après l'avènement de Henri III, est construit avec un art merveilleux, trop poussé au tragique peut-être, lorsque l'auteur ajoute qu'en apprenant la rumeur, « Catherine rit comme jamais elle n'avait fait et que le Roi guérit. »

Pour ce qui est de la conspiration de 1574, et de la guerre qui se termina par la paix de Monsieur, il ne serait pas juste de dire que « les politiques » en furent les chefs et que leurs doctrines en sortirent triomphantes. Au fond les vrais vainqueurs, les seuls alliés du duc d'Alençon, ce furent les protestants de France et d'Allemagne. Mézeray, auquel il faut toujours revenir, surtout quand il s'agit de l'histoire moderne, et qui a écrit beaucoup plus qu'on ne le croit sur les documents, a dit à l'occasion de ces événements : « Il y avait une grande division entre les chefs et une puissante faction de trois sortes de gens, appelés mal-contents, fidelles et nouveaux. Les mal-contents étaient ceux qui se fâchaient de n'avoir pas de l'employ selon leur mérite.... Tous les seigneurs étaient mal-contents de la Reine-mère qui gouvernait tout par les mains de deux ou trois estrangers. » Voilà le grand mot lâché ! C'est contre Catherine de Médicis et l'influence qu'elle exerçait sur son fils mourant, Charles IX, sur le duc d'Anjou, qu'elle venait de faire roi de Pologne et auquel elle gardait soigneusement le trône de France, c'est contre elle seule que les factieux tentèrent leurs entreprises, en s'appuyant principalement sur les huguenots. La Reine-mère le savait si bien qu'elle paya d'audace, en faisant mettre à la Bastille sans jugement les maréchaux de Montmorency et de Cossé. Mais à cette époque le roi de Navarre ne songeait pas encore à sortir de sa retraite ; personne ne pensait à la Ligue ; le tiers-parti ne se formait pas. Il y avait de grands seigneurs « mal-contents, » comme il y en eut sous toutes les régences ; et les fils du connétable de Montmorency étaient du nombre, créant beaucoup d'embarras à la Royauté et en tirant pour eux très peu de profit.

G. Baguenault de Puchesse.

Maurice de Saxe et le marquis d'Argenson, par le duc de Broglie, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1891, 2 vol. in-8 de 452 et 398 p. — Prix : 15 fr.

La Paix d'Aix-la-Chapelle, par le même. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8 de 346 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si un homme sort amoindri des nouvelles et belles études de M. le duc de Broglie sur le XVIIIe siècle, — qui, nous l'espérons bien, ne

sont point encore les dernières, — c'est évidemment le marquis d'Argenson : esprit élevé à certains points de vue, mais essentiellement chimérique, et qui, pendant son passage aux affaires étrangères, accumula fautes sur fautes et fut la dupe à peu près de tous ceux avec lesquels il eut à traiter. Son obstination à poursuivre en Italie un plan de confédération, irréalisable à cette époque, compromit les armées françaises en l'aveuglant sur les intentions pacifiques du roi de Sardaigne, et son intervention intempestive dans les choses militaires fit battre le maréchal de Maillebois, au moment où il devait se croire assuré du succès. Sa facilité à accueillir les ouvertures plus ou moins sincères de la Hollande faillit, à l'autre extrémité du théâtre de la guerre, compromettre les opérations du vainqueur de Fontenoy et de Rocoux. Heureusement Maurice de Saxe fut moins docile et plus clairvoyant que Maillebois, et c'est dans les Pays-Bas et par lui que fut sauvé l'honneur du drapeau français et que furent frappés les coups décisifs qui déterminèrent une paix, si souhaitée par le pays. Mais cette paix même, ou du moins les avantages que la France eût dû en retirer, furent compromis aussi par la naïveté du ministre qui, dès le début, déterminant le minimum des prétentions du Roi, les fit tellement modestes que cela semblait plutôt la résignation humiliée d'un vaincu que les conditions d'un vainqueur. Son successeur, d'ailleurs, le marquis de Puisieulx, n'eut ni plus de clairvoyance ni plus d'habileté. La situation n'était point facile, il est vrai; l'Espagne était une alliée singulièrement exigeante et incommode, et, plus d'une fois, les prétentions de ses généraux et de ses diplomates vinrent contrecarrer et faire échouer les opérations des nôtres. Mais la concorde ne régnait pas davantage entre nos adversaires, et des politiques habiles eussent pu tirer un merveilleux parti des ambitions, des jalousies et des rancunes des Autrichiens et des Anglais. Au lieu de cela, les admirables campagnes du maréchal de Saxe n'aboutirent qu'à cette déplorable paix d'Aix-la-Chapelle, où la France ne garda rien de ses conquêtes et se laissa imposer l'humiliante expulsion du vaillant et malheureux Charles-Édouard.

Le résultat le plus clair, — mais celui-là, ni d'Argenson ni Puisieulx ne l'avaient prévu, — ce fut la volte-face opérée dans les alliances européennes et le nouveau groupement des puissances. Tandis que les ministres français se mettaient aux genoux et à la remorque du roi de Prusse, celui-ci, avec sa cynique désinvolture, les trahissait pour préparer son accord avec l'Angleterre. Il fallait d'autres alliés, et par une rare bonne fortune, à ce moment même Marie-Thérèse cherchait à se rapprocher de la France. Ses ouvertures avaient été nombreuses et pressantes; hypnotisé par Frédéric, d'Argenson les avait repoussées. Il fallut bien les accepter plus tard, mais, comme le remarque justement M. le duc de Broglie, trop tard. Si, au lieu d'attendre jusqu'en 1756,

l'alliance austro-française avait été réalisée dès 1748 et même plus tôt, qui ne voit combien les conditions en eussent été plus avantageuses et les conséquences plus heureuses ? Une fois de plus, l'illustre auteur proclame la légitimité et la nécessité même du changement opéré par Louis XV dans la politique française et qui a donné lieu, au XVIIIe siècle et même de nos jours, à tant de critiques injustes et de sottes légendes.

« Ces contes, d'une ineptie ridicule, dit-il, propagés par les flatteurs gagés de Frédéric, répétés par les déclamations démagogiques de nos clubs révolutionnaires, et pieusement transmis ensuite à la crédulité populaire par des historiens français même de notre âge, n'ont pas l'ombre d'un fondement. Le traité de 1756 ne fut point, comme on l'a dit, la faute du règne ; la faute fut d'avoir attendu, pour le conclure, une nécessité si pressante, que rien n'en avait préparé l'exécution et qu'il ne restait plus qu'à y apposer d'une main tremblante une signature tardive. »

MAX DE LA ROCHETERIE.

Machault d'Arnouville. Étude sur l'histoire du contrôle général des finances de 1749 à 1754, par M. MARION. Paris, Hachette, 1892, in-8 de xx-463 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, très dense de matière et d'impression, exigerait un long compte rendu s'il fallait le mesurer au nombre, à l'étendue et à l'importance des sujets traités. Machault n'occupa que quelques années le poste de contrôleur général des finances ; mais l'impôt du vingtième qu'il établit en 1749 et les luttes soit contre les parlements, soit contre le clergé, qui en furent la conséquence, ont donné à cette période un intérêt qui subsiste encore. Outre sa valeur financière, cet impôt en avait une autre d'un caractère plus général : il touchait toutes les classes, il embrassait les trois ordres, il ne tenait pas compte des privilégiés, il frappait les biens du clergé au même titre que les autres. Aussi, après avoir très soigneusement étudié l'établissement et l'organisation du nouvel impôt et la manière dont il fut accueilli soit dans les pays d'États, soit dans les pays d'élections (15-198), l'auteur examine l'organisation financière et les contributions du clergé au milieu du XVIIIe siècle ; sans garantir les chiffres qu'il donne, il croit pouvoir évaluer les revenus à soixante millions et le produit des dîmes à quatre-vingts millions. Nous recommandons la lecture de ce chapitre, autant pour les renseignements qu'il fournit que pour la prudence des conclusions. L'assemblée du clergé de France de 1750, la campagne de brochures qui s'ensuivit, l'attitude de la Cour, enfin la question de refus de sacrements sur laquelle s'engagea entre les Parlements et la Cour une lutte si vive, où la raison et le respect de la liberté religieuse furent du côté du Roi, composent des chapitres très précieux d'informations et que de récentes décisions ministérielles rendent encore plus opportunes à étudier.

Machault succomba. Dans sa lutte contre le clergé, s'inspira-t-il de sentiments d'hostilité que l'époque où il vécut suffirait à expliquer? Ne fut-il pas plutôt un financier qui se bornait à son rôle et qui cherchait à faire de bonnes finances, sans s'inquiéter d'anciens privilèges qui le gênaient ? M. Marion écrit : « Les sentiments chrétiens de Machault étaient vifs et sincères. A cet égard comme à bien d'autres, il se rapprochait plus de la société austère et croyante du XVIIe siècle que du monde volontiers impie et libertin de son temps. Il était très pratiquant et partout connu comme tel. Sa fréquentation des sacrements dépassait les bornes d'une simple régularité, et pouvait faire ranger dans la catégorie des hommes dévots cet adversaire acharné, à la Cour, du parti de la dévotion » (p. 243). Ajoutons encore, avec l'auteur de ce livre, que le fils aîné de Machault, plus tard évêque d'Amiens, n'eut aucunes attaches jansénistes, et que, dans une certaine mesure, « les sentiments du fils sont les garants de ceux du père. »

Ce livre est donc à étudier de près. Il ne faut pas s'arrêter à quelques phrases imprudentes auxquelles la passion de son sujet et le culte de son héros ont pu entraîner l'auteur : il faut aller au fond. Pour l'érudit et le chercheur, il y a là ample matière, bien que les documents soient plutôt l'objet de renvois que de citations ; mais, pour le lecteur ordinaire, il manque peut-être, ou des sommaires un peu détaillés en tête des chapitres, ou, à la fin de chacun d'eux, des résumés qui les embrassent en quelques lignes : ce qui ne dispenserait pas de lire, mais donnerait des points de repère. En somme, c'est une excellente thèse, bien écrite, bien digérée, témoignant de longues études ; elle gagnerait auprès du public à devenir un livre moins compact. VICTOR PIERRE.

Un Ami de la Reine (Marie-Antoinette — M. de Fersen), par PAUL GAULOT. 2e éd. Paris, Ollendorff, 1892, gr. in-18 de VIII-379 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ami de la Reine, c'est le comte de Fersen, et non pas seulement un ami de la prospérité, mais un ami de la vie entière, un fidèle du malheur surtout. Il semble bien, s'il faut en croire une dépêche célèbre de l'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, qu'il y eut de la part de la Reine pour Fersen plus qu'une sympathie banale, un véritable sentiment, et ce sentiment ne put être que fortifié par toutes les preuves de dévouement que le chevaleresque Suédois prodigua à la famille royale pendant les heures sombres. Mais que ce sentiment soit resté honnête et pur, il n'y a que les calomnieux Mémoires de lord Holland qui en aient douté, et leurs insinuations sont démenties par tous les témoins. De son côté, chez Fersen, le dévouement à la souveraine se doublait d'un certain sentiment chevaleresque pour la femme, ce qui ne l'empêcha point pourtant d'avoir des liaisons passagères, comme

cela résulte manifestement des lettres saisies chez lui et publiées par M. Bimbenet, lettres que M. Gaulot paraît n'avoir point connues. Bien accueilli par Marie-Antoinette, d'abord Dauphine, puis Reine, Fersen lui voua un attachement reconnaissant qui ne s'éteignit qu'avec sa vie. Dans les jours de bonheur, lorsque le service militaire ne le retenait point à son régiment, ou que son goût des aventures ne l'entraînait point en Amérique, il fut l'un des habitués de Trianon. Mais c'est surtout pendant les années d'épreuves que son rôle grandit. Personne n'ignore qu'il fut le principal organisateur du projet d'évasion qui aboutit si déplorablement à Varennes. Et il n'a pas tenu à lui que le résultat n'ait été tout autre ; si ses conseils avaient été plus écoutés, s'il y eût eu moins de luxe de précautions et de troupes, si surtout Fersen, après avoir préparé la fuite, l'avait dirigée jusqu'à la fin, peut-être Louis XVI aurait-il réussi comme le comte de Provence. Ce qu'on sait moins, ce qui est connu aujourd'hui grâce à la publication de ses *Papiers*, et ce que M. Gaulot raconte en grands détails, c'est le rôle prépondérant joué par Fersen après le 20 juin 1791. Il reste, hors de France, l'homme de confiance du Roi et surtout de la Reine, leur intermédiaire avec le roi de Suède et l'Empereur. Là, comme au 20 juin, il échoue; mais il lutte jusqu'à la fin, et lorsque la famille royale est au Temple, lorsque après l'assassinat de Louis XVI, Marie-Antoinette est menacée à son tour, tandis que les puissances semblent indifférentes au sort des augustes prisonniers, que Mercy, le confident de Marie-Thérèse, le mentor de Marie-Antoinette, les abandonne, Fersen remue ciel et terre pour les sauver. Grande et noble figure, à laquelle n'a pas même manqué l'auréole du martyre; car lui aussi, comme ses royaux clients, meurt victime d'une populace en délire, abandonné par ceux qui eussent dû le protéger. C'est cette vie si pleine et si une que M. Gaulot a retracée dans un volume plein d'intérêt, parfois trop sévère pour la Reine et pour le Roi, mais dont une deuxième édition, si voisine de la première, atteste le légitime succès. Qu'il nous permette toutefois de lui demander pour le prochain volume qu'il annonce de contrôler plus sévèrement les sources auxquelles il puise et de se défier davantage des mémoires apocryphes comme ceux de Mlle Bertin, ou justement suspects comme ceux de Lauzun, de lord Holland et de Lafond d'Aussonne.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Société française avant et après 1789, par VICTOR DU BLED. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-12 de VIII-337 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Société française avant et après 1789, ce titre n'est-il pas un peu ambitieux? Car enfin les trois études différentes qui constituent le volume, et qui ont d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes*, ne forment pas et n'ont pas la prétention de former un tableau complet de

cette société française du XVIIIe siècle, faite de tant de contrastes, si charmante et si corrompue. Sans doute; mais autour du héros de la seconde de ces études, « le client de l'ancien régime, » l'auteur a su grouper tant de personnages, il nous a fait à sa suite pénétrer dans tant de salons, il a décrit tant de scènes diverses que nous finissons par avoir, à force de détails, une sorte de vue d'ensemble. Le chevalier de l'Isle n'est qu'un comparse, mais c'est un comparse aimable qui pénètre partout. Voici le salon des Choiseul et celui de Mme du Deffand, le « grand-papa » et la « petite-fille; » autour du premier tout ce qui compte à la cour et dans la politique, autour de la seconde tout ce qui compte dans les lettres et la philosophie, et entre les deux la « grand'maman, » cette exquise duchesse de Choiseul, si bonne, si dévouée, si fidèle à un mari qui ne l'était guère. Et un peu plus tard, voici le salon des Polignac avec cette société de la duchesse, devenue si vite et trop complètement la société de Marie-Antoinette, et le séjour paisible de Trianon, où la séduisante et malheureuse Reine va oublier les ennuis de la représentation et les soucis de la politique pour se sentir et s'écouter vivre et pour se donner toute à l'amitié, amitié dangereuse; car, dit justement M. du Bled, « c'est une question de savoir si la favorite d'une reine ne nuit pas autant à la royauté que la favorite d'un roi, » surtout lorsque le mari de cette reine s'appelle Louis XVI.

Au milieu de ces sociétés diverses, le chevalier de l'Isle va, vient, récite des vers, compose des chansons, raconte des anecdotes, écrit des lettres pleines de gaieté et d'humour, dont une partie considérable a été recueillie par un de ses petits-neveux et qu'il serait bien souhaitable de voir publier; car leur ton léger même peint bien ce monde séduisant et frivole, qui rit de tout, qui va, en s'amusant, à la catastrophe, sans paraître s'en douter, et qui ne voit l'abîme que lorsqu'il s'ouvre béant sous ses pas.

La catastrophe vient cependant, et elle est terrible; les salons ne sont plus à Versailles ou au faubourg Saint-Germain, ils sont à la Conciergerie, à la Force, dans les prisons; car c'est là que se sont réveillés ces seigneurs et ces grandes dames endormis dans un rêve de plaisir. Mais là aussi l'on est gai, là aussi l'on est héroïque. On va à la guillotine comme l'on allait au bal, et c'est ce que M. du Bled nous montre dans l'étude intitulée *les Prisons sous la Terreur*. Et là reparaît enfin ce sentiment chrétien qui anime par exemple la duchesse d'Ayen et la vicomtesse de Noailles, et qui fait dire au maréchal de Mouchy ces fières paroles : « A seize ans, je suis monté à l'assaut pour mon roi ; à quatre-vingts je monte à l'échafaud pour mon Dieu : je ne suis pas à plaindre. »

Sur la première de ces études : *Un amour platonique au XVIIIe siècle*, nous aurions quelques réserves à faire. Il nous semble que M. du Bled a un peu trop suivi, sans les contrôler suffisamment, les Mémoires de

Lauzun, qui sont loin d'être véridiques, et dont l'authenticité même a été suspectée. Et quant à la marquise de Coigny, nous avouons éprouver pour elle peu de sympathie : la femme dont les indicibles souffrances du Temple n'ont pas suffi à apaiser les envieuses rancunes contre les Bourbons pouvait être et était certainement une femme d'esprit; quelque amour platonique qu'elle ait pu avoir pour Lauzun, ce n'était pas une femme de cœur. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville. T. III, *Charles X, la Duchesse de Berry, le Comte de Chambord.* Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de 591 p., héliograv. et fac-similé d'autographes. — Prix : 7 fr. 50.

Voici le troisième et dernier volume des Mémoires du baron Hyde de Neuville; on le lit avec le même intérêt que les deux premiers et on le quitte à regret; car il faut dire adieu à l'une des figures les plus sympathiques de la première moitié de ce siècle troublé. Nommé à son retour d'Amérique, et presque simultanément, député de la Nièvre et ambassadeur à Lisbonne, le baron Hyde de Neuville prend une part décisive aux graves événements qui troublent le Portugal le 30 avril 1824. Il soutient énergiquement la cause et amène le triomphe du roi Jean VI, prisonnier d'une insurrection militaire dirigée par sa femme et son fils, et cette vigoureuse et efficace intervention porte au plus haut degré l'influence de la France dans ce petit pays, au détriment de la séculaire prépondérance de notre éternelle rivale, l'Angleterre. M. Hyde de Neuville avait donc bien mérité du pays et de la légitimité; malheureusement, la chute de Chateaubriand, avec lequel il était intimement lié, entraîna sa propre chute; l'ambassadeur fut mis en disponibilité aussi brutalement que le ministre, et réduit à combattre, à la Chambre des députés, une politique qu'il ne pouvait plus servir, il le fit non par rancune, mais par conviction. Très royaliste — il l'avait bien prouvé en risquant plus d'une fois sa vie pour les Bourbons pendant la Révolution, — mais aussi très libéral, dans le meilleur sens du mot, M. Hyde de Neuville croyait que la Restauration ne pouvait durer qu'en donnant satisfaction aux vœux de la France par une sage liberté; la Charte, à ses yeux, n'était pas seulement une garantie pour le pays, mais aussi pour la dynastie. C'est à ce titre qu'il fit partie du ministère Martignac, lorsque M. de Villèle tomba pour avoir cherché trop exclusivement son appui dans l'extrême droite; mais il eût voulu fortifier ce ministère par le grand nom de Chateaubriand; l'inintelligente rancune du vieux Roi ne le permit pas, et le cabinet, très sage, très loyal, mais manquant un peu de prestige, combattu sous main par les ultras, mal vu par le souverain, et abandonné par ses alliés du centre gauche, fut renversé à son tour et, pour le malheur de la France, remplacé par le cabinet Polignac. M. Hyde

de Neuville en comprit les désastreuses conséquences ; il prévit aussitôt la chute de la monarchie, mais il pouvait se rendre la justice qu'il avait tout fait pour la prévenir.

Ce même esprit clairvoyant et sage, il le conserva jusqu'au bout ; quand la duchesse de Berry rentra en France pour soulever la Vendée, il s'efforça de tout son pouvoir d'empêcher cette héroïque folie, et plus tard il chercha, avec toute l'autorité de son âge et de ses services, à inspirer au comte de Chambord une politique plus large et moins « barre de fer. » Il échoua près du petit-fils comme il avait échoué près de l'aïeul ; mais n'est-il pas permis de penser que si ses conseils avaient été suivis, les choses eussent tourné autrement, pour le plus grand avantage de la France et de la monarchie? MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Colonisation de l'Indo-Chine. *L'Expérience anglaise,* par J. CHAILLEY-BERT. Paris, Colin, 1892, in-12 de XVI-398 p. — Prix : 4 fr.

M. Joseph Chailley accompagna naguère au Tonkin M. Paul Bert en qualité de chef de cabinet. L'admiration enthousiaste qu'il professait pour son beau-père ne l'a pas empêché de se rendre compte des vices organiques qui s'opposaient au développement de notre colonie indo-chinoise ; et, dans un consciencieux travail, il a voulu dégager les principes de colonisation appliqués par les Anglais à leurs possessions d'Extrême Orient.

L'ouvrage comprend deux études distinctes ayant trait l'une à Hong-Kong, cet îlot rocheux et dénudé, à la rade merveilleuse, où le génie et la patience des Anglo-Saxons ont édifié une ville salubre et riante et établi d'immenses entrepôts ; l'autre à la Birmanie, vaste région similaire au Tonkin, — car le delta de l'Iraouaddy ressemble fort à celui du Fleuve Rouge et les *Shans* de la haute vallée du Salouen ne diffèrent pas sensiblement des *Muongs* de la Rivière Noire.

M. Chailley-Bert rend tout d'abord justice aux « méthodes coloniales de l'ancien régime, auxquelles la France a dû tant de possessions magnifiques qui, au XVIIIe siècle encore, faisaient douter qui, d'elle ou de l'Angleterre, serait la grande nation colonisatrice (pag. 3) ; » puis il fait un tableau précis des conditions de la conquête anglaise et des gouvernements intronisés ; il insiste tout particulièrement sur le régime des lois et le recrutement des fonctionnaires.

Tandis qu'au Tonkin l'on applique une législation unique, empruntée à l'arsenal administratif qui donne des armes uniformes aux colonies les plus disparates, la Birmanie est, sous le rapport des lois, divisée en cinq régions : 1° l'ancienne Birmanie britannique, régie par la législation générale de l'Inde ; 2° l'ancienne Birmanie supérieure, où l'on applique une loi de 1886 infiniment moins formaliste ; 3° les districts de la basse Birmanie, où l'on se contente du *Scheduled districts act*, interprété avec une

grande souplesse d'esprit; 4° les districts de la haute Birmanie, soumis encore, en raison de leur situation de provinces frontières, à un régime autoritaire et d'exception ; 5° les États Shans, où l'on a respecté presque dans leur intégralité les coutumes indigènes.

Mais les lois ne sont pas tout. Il faut des soldats, des fonctionnaires et des juges pour les faire appliquer, et tandis que le recrutement des fonctionnaires anglais est entouré de toutes les garanties désirables, les résidents de France en Indo-Chine sont choisis d'une façon déplorable parmi les fruits secs des ministères et les créatures des députés. Et l'on s'étonne des conflits permanents qui mettent aux prises les officiers et les administrateurs civils ! M. Chailley nous explique pourquoi un tel antagonisme n'existe pas aux Indes, où « le vice-roi, représentant de la Reine, commande aux autorités de toute nature, soit civiles, soit militaires, » et « où les fonctionnaires civils, comme la plupart des fonctionnaires anglais, sont d'une respectabilité et d'un mérite qui s'imposent (p. 187). »

Au Tonkin, le gouverneur général n'est que le représentant éphémère d'un ministère républicain plus éphémère encore ; et, depuis qu'existe le régime civil inauguré par M. Paul Bert, les fonctionnaires n'ont brillé ni par leur respectabilité ni par leur mérite. ROGER LAMBELIN.

Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude, par Dom P. BENOÎT. Paris, A. Picard, 1890-1892, 2 vol. gr. in-8 de VII-672 et 1009 p., illustrés de 267 fig. et de 24 planches, plans et cartes hors texte. — Prix : 30 fr.

De la ville romaine d'Izernore, — que M. Gravot a cru pouvoir, en 1862, sans succès d'ailleurs, identifier avec l'Alésia des Commentaires de César, — à la cité d'Antre, dont les ruines ensevelies ont été pour la première fois signalées en 1709 par le savant Dunod, s'étendait une vaste région montagneuse inhabitée, presque entièrement couverte de forêts. C'est le haut Jura, qui s'est appelé « le Mont-Joux durant tout le moyen âge, » et que, actuellement, les gens du pays désignent sous cette simple appellation : la Montagne. Au commencement du Ve siècle, les premiers habitants de ces solitudes furent « deux frères et deux saints, saint Romain et saint Lupicin. » Ce sont ces pieux ermites qui fondèrent le monastère de Condat, lequel, par la suite, devait jeter le plus vif éclat et devenir, sous le nom de Saint-Claude, sinon la plus célèbre, du moins l'une des plus illustres abbayes de l'Europe. Le quatrième abbé de Condat, saint Oyend, donna le spectacle d'une si grande vertu qu'après sa mort son nom même fut substitué à celui de Condat. A cette époque, la gloire du monastère rayonna au loin ; car saint Oyend était tout à la fois un administrateur, un lettré et un savant.

Au temps de saint Olympe, deuxième successeur de saint Oyend,

c'est-à-dire vers le milieu du VIe siècle, se produisit un fait important. Jusqu'alors il n'y avait eu à Condat que des religieux; mais bientôt, dit la *Chronique rimée*, saint Olympe « admit les laïques à Condat, leur concéda des terres et leur permit d'y construire des maisons, sous la condition d'un cens annuel et en réservant au monastère le droit de propriété. » Ainsi, l'abbaye de Condat ou de Saint-Oyend et le bourg auquel elle avait donné naissance étaient en pleine prospérité lorsque parut « le plus illustre des saints de Condat, celui dont l'abbaye, la ville et toute la terre monastique ont pris le nom. Nous avons nommé saint Claude. » L'auteur s'est étendu, et avec raison, sur les faits et gestes du grand thaumaturge qui, en un jour de grâce, renonçant à son archevêché de Besançon, se fit moine et mourut abbé du monastère du haut Jura.

Je ne saurais suivre Dom Benoît dans les détails de l'immense monographie que notre collaborateur M. Charles Huit, en deux articles remarquables, a justement qualifiée (Cf. le *Monde*, numéros du 24 août 1891 et du 22 août 1892) d' « œuvre de bénédictin. » Je me bornerai à envisager l'ensemble du travail et à présenter quelques critiques d'ordre secondaire.

Le tome Ier de l'ouvrage va des origines jusqu'au XIVe siècle. Cette partie, qu'on ne saurait considérer comme la moins intéressante, est certainement celle dont l'exposition est le plus ardue. Dom Benoît insiste sur les droits de propriété de l'abbaye relatifs au haut Jura, droits qui semblent parfaitement établis par des chartes de souverains dont il s'applique à démontrer l'authenticité qui, en ce qui concerne du moins les plus anciennes, a été souvent contestée depuis l'avocat Christin. Il examine aussi quelles furent les causes assez multiples de la décadence de l'abbaye; il donne des détails sur les conditions de la Terre de Saint-Claude vis-à-vis des empereurs d'Allemagne, des ducs de Bourgogne ou des rois de France; enfin il appuie volontiers sur tout ce qui constitue les mœurs et les coutumes du pays, ainsi que sur le régime sous lequel vivent les habitants, la plupart soumis à la mainmorte.

Dans le tome II, l'auteur parle d'abord des fiefs et des vassaux de l'abbaye depuis le milieu du XIIe siècle jusqu'aux premières années du XIVe; il rappelle certaines contestations qui s'élevèrent dans le même temps entre le monastère et plusieurs voisins; puis, constatant le relâchement des religieux, il parle assez longuement des deux fléaux qui s'abattirent sur le pays entre 1328 et 1348 : la peste noire et les routiers.

En 1448, le pape Nicolas V prescrivit la réforme de l'abbaye; mais les effets qu'elle devait produire furent à peu près nuls. D'ailleurs, les luttes sanglantes dont la Franche-Comté fut le théâtre, avec quelques interruptions, depuis Louis XI jusqu'à Louis XIV, ne pouvaient que préjudicier à cette mesure.

La guerre de Dix ans, qui commença en 1636, vit se produire dans la

Terre de Saint-Claude un héros très populaire et devenu, depuis, presque fabuleux : le capitaine Lacuzon. L'auteur lui consacre des pages extrêmement intéressantes, qui n'ont d'équivalentes que celles où il est question de Marquis, le curé de Saint-Lupicin, un prêtre-soldat tout à fait extraordinaire, même pour l'époque où il vécut. A ce propos, Dom Benoît me permettra de lui signaler l'erreur qu'il a commise (t. II, p. 541) en donnant à Lacuzon pour lieutenant un nommé « La Curée, dit le Marquis. » Cela paraît, à première vue, un calembour historique. Dom Benoît a pris sans doute cette indication dans l'*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France*. Or, si notre auteur avait consulté le volume de M. Émile Longin : *Lettre d'un Franc-Comtois sur un ouvrage couronné par l'Académie française*, il aurait vu (p. 303) ce qu'il faut penser de cette fantaisie.

Enfin les combats, dans la Terre de Saint-Claude comme dans le reste de la province, ayant cessé faute de combattants et grâce aussi à certaines défections (on dit aujourd'hui, d'une façon ultra-polie, des « ralliements »), le pays entier fut, dès 1674, réuni effectivement à la France, et le traité de Nimègue (1678) ratifia la conquête du grand Roi.

Dès les premières années du XVIIIe siècle, dont la fin devait voir tant de catastrophes, les causes de la ruine morale et matérielle du monastère s'accentuent, tant et si bien que le Roi et le Pape ne tardèrent point à se mettre d'accord pour remplacer l'abbaye par un évêché (1742), qui, avant la Révolution, fut successivement occupé par Mgr Méallet de Fargues et par Mgr de Chabot. Il convient de rappeler ici que c'est sous ces deux prélats qu'eurent lieu les retentissants procès engagés par les mainmortables de la Terre contre les chanoines. L'esprit public voulait l'affranchissement des derniers serfs ; l'évêché, de son côté, conseillait vivement cette mesure libérale ; il semble donc que, sinon en droit, du moins en fait, les chanoines eurent tort de ne point céder.

Arrive la Révolution. Alors l'affranchissement, si discuté précédemment, est chose faite. Alors aussi, les démagogues commettent toute sorte d'excès et d'horreurs dont le couronnement est la destruction par le feu du glorieux corps de saint Claude (nuit du 6 au 7 mars 1794). Il est vrai que la ville ne tarda pas à subir le châtiment d'un crime auquel elle avait sinon participé, du moins donné son adhésion : le 19 juin 1799, la cité devenait à son tour la proie des flammes.

Les derniers chapitres de l'ouvrage sont relatifs à la restauration du culte catholique à Saint-Claude, au rétablissement du siège épiscopal et aux événements qui se sont accomplis dans la région jusques et y compris le cyclone du 19 août 1890.

Le livre de Dom Benoît est orné à profusion de gravures hors texte, de cartes, de reproductions phototypiques de chartes, et de vignettes dans le texte. Ces deux dernières catégories d'illustrations laissent à désirer :

observation qui ne touche qu'au point de vue matériel un travail qui, dans son ensemble, malgré certaines affirmations hasardées, quelques longueurs et plusieurs détails inutiles, constitue une œuvre de réel mérite. Mais comme il n'est pas donné à chacun de pouvoir aborder avec fruit la lecture d'un volume tout d'érudition et d'un prix assez élevé, je conseillerai au savant auteur de publier, quelque jour, de son *Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude* une édition abrégée, de format petit in-8 illustré, à l'usage du grand public. E.-C. GAUDOT.

Notice sur la Chambre des comptes de Dole, *suivie d'un armorial de ses officiers*, par ROGER DE LURION. Besançon, Paul Jacquin, 1892, in-8 de VII-322 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le travail de M. de Lurion apporte une utile contribution à l'histoire des Chambres des comptes provinciales jusqu'ici peu étudiée. Malgré l'affirmation de divers auteurs, la Chambre de Dole, il est vrai, ne remonte pas à une haute antiquité : elle ne fut établie qu'en 1494, et encore cette première institution disparut dès l'année 1500. Jusque-là le comté de Bourgogne avait été administré par la Chambre des comptes de Dijon, et il le fut au XVIe siècle par celle de Lille. C'est seulement en 1562 que Philippe II établit d'une manière définitive la Chambre des comptes de Dole. Elle subsista jusqu'en 1771, et son histoire ne présente guère d'autres faits marquants que les luttes perpétuelles qu'elle eut à soutenir contre le Parlement ou l'Université de la province. Il faut noter cependant la part importante qu'elle prit à la défense de la Franche-Comté, lors de la conquête de Louis XIV.

L'introduction de cette étude contient une indication des principales sources des revenus de la Comté, et un résumé intéressant de l'histoire de l'administration financière de ce pays aux XIVe et XVe siècles. Enfin les noms et armes de tous les membres de la Chambre, avec les dates auxquelles ces derniers ont exercé leurs fonctions, terminent le volume et en remplissent près de la moitié. Cette dernière partie paraît étudiée avec soin et exactitude.

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas consacré aux attributions de la Chambre au moins un chapitre spécial. Les renseignements qui les concernent, disséminés çà et là au cours de la narration, eussent gagné à être réunis, présentant ainsi dans leur ensemble un aperçu du ressort et de la jurisprudence de la Chambre, de ses usages intérieurs, comme aussi de la nature et du contenu de ses archives et de ce qui en subsiste actuellement. Cette réserve, toutefois, ne diminue pas l'intérêt d'un travail qui comble une lacune dans l'histoire des Chambres des comptes provinciales et nous donne des notions précises sur une de ces institutions si intimement liées à l'histoire des provinces, et, par là, à celle de la nation. J. DE CROY.

Modern English biography, *containing many thousand concise memoirs of persons who have died since the year 1850,* by Frederic Boase. Tome I. Truro, Netherton and Worth, 1892, in-4 de viii p. et 1710 colonnes. — Prix : 37 fr. 50.

L'objet que s'est proposé M. F. Boase dans l'ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui le premier volume, il nous l'expose lui-même dans sa préface : il a voulu donner des notices sur les membres des divers conseils et des diverses administrations, sur le personnel judiciaire, sur les membres de l'armée, du clergé, du parlement, sur les inventeurs, les savants, les artistes et les littérateurs, sur toutes les célébrités, même sur les excentriques connus et les grands criminels, sur tous les personnages dont il peut être question dans la conversation. Ce vaste répertoire ne comprend que les personnes mortes depuis 1850 et avant 1887. Cette dernière date n'est pas indiquée par l'auteur ; mais nous n'avons pas rencontré dans ce premier volume de notice sur les personnes décédées postérieurement au 1er janvier 1888.

L'épigraphe inscrite par M. Boase en tête de son volume : *Facta non verba*, montre assez l'esprit dans lequel il a conçu son ouvrage, le peu de souci qu'il a pris de rédiger ces notices dans une forme littéraire, l'intention qu'il a eue de résumer brièvement, mais exactement, les faits principaux de la vie des personnages dont il parle. En effet, chaque notice se compose d'une suite de phrases aussi courtes que possible, indiquant le lieu et la date de naissance de chaque personne, le lieu où elle a été élevée, ceux où elle a passé sa vie, — M. Boase pousse le scrupule de l'exactitude jusqu'à indiquer parfois les rues où ont habité ses héros, — les titres qu'elle a obtenus, les fonctions qu'elle a remplies, les ouvrages qu'elle a composés, le lieu et la date de sa mort. Chaque notice se termine, quand il est possible, par l'indication des principaux ouvrages ou articles biographiques consacrés à la personne dont il est question, et des portraits qui en ont été faits. Nous devons proclamer, à la louange de l'auteur, que dans ces articles courts et secs, on trouve une foule considérable de renseignements précis. Ce n'est pas à dire que tout soit parfait et qu'il n'y ait rien à reprendre. L'on sera choqué, par exemple, de la coutume adoptée par M. Boase, de ne citer, parmi les ouvrages d'un auteur fécond (Dickens, par exemple), que les deux ou trois plus anciens. S'il fallait faire un choix, ce n'étaient pas les premiers ouvrages dans l'ordre chronologique que l'on devait choisir, mais les premiers par le mérite littéraire ou scientifique et par la réputation dont ils jouissent.

Nous exprimerons aussi le regret de ne pas trouver dans le Dictionnaire, quand un personnage a été connu sous deux noms différents, de renvois de l'un à l'autre. Je sais bien que la table placée à la fin du volume y supplée en partie, mais en partie seulement. Un seul exemple

suffira à expliquer notre critique : pendant les soixante premières années de sa vie, lord Clyde a été connu simplement sous le nom de Colin Campbell ; ce n'est qu'en 1855 qu'il a été élevé au baronnage ; il eût donc été utile de trouver au mot CAMPBELL un renvoi à CLYDE, sous lequel naturellement se trouve son article. Nous venons de mentionner la table qui termine ce premier volume ; elle en est un des principaux avantages. C'est une table des matières les plus intéressantes contenues dans le volume. Quelques articles méritent d'être particulièrement signalés : la liste des acteurs, avec celle de leurs noms d'artistes ; la liste des duels célèbres ; les listes des initialismes, des pseudonymes et des noms d'emprunt ; celles des compositeurs, des revues ; les articles consacrés aux diverses communions et sectes (*religious denominations*), etc. Cette table double la valeur de cet ouvrage considérable, dans lequel elle facilite les recherches et dont elle fait une sorte de petite encyclopédie des quarante dernières années. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Premières leçons d'algèbre élémentaire (*Nombres négatifs et positifs. Opérations sur les polynomes*), par HENRI PADÉ. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-12 de 80 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette petite étude ne jette pas de lumière nouvelle sur la théorie des nombres positifs ou négatifs, non plus d'ailleurs que sur celles des opérations sur les polynomes : un vocable nouveau et une notation également nouvelle, voilà à peu près tout ce que l'on peut raisonnablement signaler. Il ne s'ensuit pas que la brochure de M. Padé soit sans valeur ; bien au contraire : d'abord parce que les débuts toujours épineux de l'algèbre ne sauraient être envisagés sous trop de faces différentes, puis, surtout, parce que l'auteur sait demeurer clair jusqu'à la fin, gros mérite pour un sujet aussi ardu. Cette double considération rend intéressante la lecture de ces « premières leçons » et la rend aussi recommandable aux élèves et aux professeurs. D. MARTEL.

Bulles de savon, quatre conférences sur la capillarité faites devant un jeune auditoire, par C.-V. BOYS. Traduit de l'anglais par CH.-ED. GUILLAUME. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-16 de 145 p., avec 60 grav. — Prix : 2 fr. 75.

Il est, en physique, une branche importante sur laquelle on a déjà beaucoup écrit, et sur laquelle il reste toujours beaucoup à dire ; cette branche, c'est la capillarité. M. C.-V. Boys vient de traiter cette question d'une façon neuve et originale à l'aide d'expériences bien curieuses qui confirment une fois de plus ces paroles de sir W. Thomson : « Soufflez une bulle de savon et regardez-la ; vous pourrez l'étudier votre vie durant et toujours en tirer des leçons de science. » W. Thomson avait raison, le lecteur pourra s'en convaincre en parcourant cette intéressante brochure, qui s'adresse aussi bien au simple amateur qu'à celui qui cultive la physique par profession.

D. MARTEL.

Vincenzo Bellini. — *Arte-Studi e ricerche*, per ANTONINO AMORE. Catania, N. Giannotta, 1892, in-12 de XIV-449 p. — Prix : 4 fr.

Bellini est né dans une famille qui comptait déjà quatre générations de bons musiciens. A sept ans, il composait un *Gallus cantavit*, un *Salve Regina*, un *Tantum ergo*. Au conservatoire de Naples, il eut pour maître Zingarelli. En 1829, il débutait au théâtre de San-Carlo avec un opéra en un acte, qui fut interprété par Lalande, Rubini et Lablache. Le roi François Ier donna le signal des applaudissements qui, d'après l'étiquette, n'auraient pu éclater sans cette initiative. La *Sonnambula* et *I Puritani* eurent un succès énorme. La mort atteignit l'artiste en pleine gloire, le 23 septembre 1835. A ses derniers moments il disait : «Je commence à devenir un compositeur. » M. Amore peint sous des couleurs agréables le physique de son héros, dont on peut se faire une idée par la jolie gravure placée en tête du volume et qui est signée « La Malibran dip. » Le panégyriste sent frémir en Bellini l'âme de la patrie italienne : il rappelle l'enthousiasme excité à Milan par le chœur *Guerra ! Guerra !* dans l'opéra de *Norma*. Les relations avec Rossini sont exposées en détail.

Au point de vue de l'art, M. Amore estime que Bellini, rompant avec les errements de l'école italienne, a établi l'accord de la mélodie avec le poème et fait entrer le récitatif dans la mélodie : il serait un précurseur de Wagner. Il a aussi fait progresser l'orchestration. Du reste, il travaillait beaucoup. Ses mélodies, qui paraissent si naturelles et si faciles, exigeaient un grand travail et de nombreuses retouches. Plusieurs des lettres insérées au cours du récit présentent plus d'intérêt que les documents de famille reproduits à la fin du volume, qui sera lu avec plaisir, même par les personnes qui ne partageront pas complètement l'enthousiasme du biographe.

A. D'AVRIL.

Henrick Ibsen et le Théâtre contemporain, par AUGUSTE EHRHARD. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18 de 470 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Dame de la mer. — Un ennemi du peuple, traduction de AD. CHENEVIÈRE et H. JOHANSEN. Paris, Savine, 1892, in-18 de XI-314 p. — Prix : 3 fr. 50.

Hedda Gabler, trad. par M. PROZOR. Paris, Savine, 1892, in-18 de 292 p. — Prix : 3 fr. 50.

Devons-nous dire avec Voltaire :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

A l'engouement pour la littérature russe, en succède un autre pour la littérature norwégienne, représentée surtout par Ibsen. A ces lueurs septentrionales nous préférons les grands beaux soleils du Midi, et le livre de M. Ehrhard, tout bien fait et bien écrit qu'il soit, ne nous fait pas changer d'avis. Mais ce livre arrive à propos, on parle beaucoup de l'écrivain anarchiste, il faut un peu savoir ce qu'il est, ce qu'il a produit. M. Ehrhard le place au premier rang dans la littérature contemporaine, étudie son caractère, son talent et analyse soigneusement ses drames : drames romantiques, philosophiques, modernes, symboliques. Le lecteur à qui ce consciencieux examen ne suffirait pas, qui aurait été mis en goût d'une initiation plus complète, pourra lire la traduction de plusieurs drames d'Ibsen, entre autres du *Canard sauvage* et de *Romersholm*, dont il a été dit un mot dans cette revue, de *la Dame de la mer*, d'*Un ennemi du peuple*, traduction de Ad. Chenevière et H. Johansen, et de *Hedda Gabler*, que M. Prozor a fait passer dans notre langue et qui, d'ailleurs, a été représentée au Vaudeville et a été le sujet

d'une conférence de M. J. Lemaître; la pièce, selon nous, la plus intéressante du dramaturge norwégien. GRISBERG.

Christian Goël, par ÉMILE CHAMBE. Lyon, Dizain et Richard, 1891, in-8 de 48 p. — Prix : 5 fr.

Christian Goël est un musicien de génie dont la musique et plus encore l'orgueil et le besoin de marcher hors du sens commun ont quelque peu détraqué la cervelle. Pour comble de malheur, il est devenu sourd et ne peut plus entendre l'affreux charivari où il s'est efforcé de réaliser la musique de l'avenir. Il en meurt, et deux jeunes amoureux, Nau et Olly, assistent à ses derniers accès de folie, qui se terminent par la mort. Voilà le sujet du drame à trois personnages que vient de publier M. Émile Chambe, sous une forme élégante qui est dans les traditions de l'imprimerie lyonnaise. Cette plaquette a été tirée à 250 exemplaires numérotés, avec une jolie eau-forte de Lalauze. Nous la signalons aux bibliophiles amateurs. Les pèlerins de Bayreuth ne la liront pas sans profit, si toutefois ils savent en comprendre la leçon. P. TALON.

Bibliothèque littéraire de la famille, publiée sous la direction de F. LHOMME, agrégé de l'Université. — VOLTAIRE, *Œuvres choisies* (prose et vers.) — *Les Chefs-d'œuvre de la chaire.* — SAINT-SIMON, *Scènes et portraits.* — *Les Femmes écrivains, œuvres choisies.* — Paris, Librairie de l'Art (s. d.), 4 vol. gr. in-8, illustrés de 390-458-436-546 p. — Prix : 6 fr. le volume.

Dans le premier volume de cette nouvelle collection, M. Lhomme explique son but, qui est de « recueillir dans tous les genres de la littérature ce qu'on s'accorde à reconnaître comme excellent.... ce qui a été écrit de meilleur en France depuis trois siècles. » Toutefois il fera connaître les grands auteurs, non point, comme dans la plupart des collections similaires, « par de courts extraits, mais par des ouvrages entiers ou par des fragments qui présenteront un sens complet. » Mais il aura soin d'ailleurs de n'introduire rien, dans ses volumes, « qui puisse offenser les convictions religieuses. » Tout sera « littérairement excellent et d'une morale irréprochable. » Au point de vue matériel, M. Lhomme et son éditeur se proposent de donner à tous leurs volumes l'attrait d'une impression nette, d'un format commode et de belles illustrations. Voilà le programme : nous pouvons assurer qu'en ce qui concerne les quatre premiers volumes, il est très bien rempli.

— C'est par *Voltaire* que commence la collection : l'éditeur l'a choisi à dessein, pour permettre d'apprécier avec quel scrupule il accomplit sa tâche, même quand il s'agit des auteurs les plus suspects. Son recueil d'*Œuvres choisies* de Voltaire embrasse tous les genres : histoire, critique littéraire, lettres, romans et contes, variétés, poésie épique, philosophique et dramatique, épîtres et satires. Une notice biographique ouvre le livre, qui se termine par des notes et remarques, où les erreurs de Voltaire sont très soigneusement redressées. Quant à l'illustration, elle comprend des portraits de Voltaire à tous les âges et une série de gravures qui, empruntées toutes au dernier siècle, constituent une très intéressante source de documents historiques où la fantaisie n'a point de part.

— Le second volume est consacré aux *Chefs-d'œuvre de la chaire.* Il comprend des œuvres de Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Mascaron, Fénelon, Massillon, Maury, Bridaine, Frayssinous et Lacordaire, toujours précédées de notices biographiques, éclairées par des notes, et illustrées avec beau-

coup de goût. Nous ne parlons pas de l'impression, qui, comme pour tous les volumes de la collection, est très soignée.

— Saint-Simon occupe tout le troisième volume avec ses *Scènes et portraits*. Ici encore, comme pour Voltaire, les redressements et corrections sont bien nécessaires. M. Lhomme remplit avec beaucoup de science et de goût cette partie délicate de sa tâche. Les gravures font revivre les scènes et personnages que Saint-Simon sait si bien représenter et décrire.

— Enfin le quatrième volume nous fait faire connaissance avec les plus distinguées des *Femmes écrivains*, depuis Marguerite d'Angoulême jusqu'à Mme de Souza, en passant par les Motteville, les Sévigné, les Maintenon, les Caylus et autres auteurs célèbres de lettres, de Mémoires ou de romans. Nous souhaitons bonne chance à cette collection, qui mérite vraiment de devenir la *Bibliothèque littéraire de la famille*. P. Talon.

Léon XIII et l'Union catholique, par Un prêtre lecteur assidu de l'*Univers*. Paris, Lamulle et Poisson, 1893, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur, justement contristé des divisions qui se sont produites au sein des catholiques, a voulu montrer : 1° le but que nous indiquent les deux Encycliques ; 2° les moyens qu'elles nous proposent ; 3° quelle doit être la base de la Ligue catholique ; 4° quelles sont les obligations qui découlent des enseignements pontificaux pour tous les Français dignes de ce nom. Sa brochure est écrite avec talent, avec netteté, avec une force d'argumentation qu'il serait difficile de réfuter. Nous engageons vivement à la lire et à la faire lire. Plus que jamais il est temps de serrer les rangs et de s'unir en un faisceau compact contre la Révolution. Nous nous associons pleinement aux conclusions de l'auteur : « Tout à l'heure, les ligueurs ne seront ni républicains, ni monarchistes, ni impérialistes, il n'y aura parmi eux que des Français, de vrais enfants de l'Église, prêts à tous les sacrifices pour ces deux choses qui toujours firent battre les nobles cœurs : l'Église et la Patrie. » G. de B.

Monografias de Catalunya. *Diccionari historich-geographic anotat*, per J. Reig y Vilardell. Barcelona, Fidel Giro, 1891-1892, fasc. II, III, IV, formant 364 p.

Nous avons parlé des *Monographies de la Catalogne* en donnant à cette publication des éloges que justifient les nouveaux fascicules qui viennent de nous parvenir (*Polybiblion*, tome LX, p. 275). La deuxième, la troisième et la quatrième livraisons contiennent la suite des notices consacrées aux localités dont le nom commence par un B. Nous avons là un important article sur Balaguer et un plus ample travail encore sur Barcelone, mais dans cette dernière monographie, l'auteur n'a pas suivi la division, fort bonne, selon nous, qu'il a adoptée pour des villes moins considérables : situation, communication, population, productions, églises, monuments, histoire, folklore. Il a placé les matières dans un ordre alphabétique ; ainsi à la lettre A, le lecteur trouve *Arxius* (archives), etc. ; à la lettre B, Bibliothèques, etc. ; à la lettre C, *Carrero* (rues), et ainsi de suite. Tout en comprenant que pour tant de choses qui concernent une ville de plus de deux cent cinquante mille âmes, cette classification devait rendre la besogne moins difficile, on pourra regretter que M. Reig y Vilardell ait momentanément renoncé au premier classement. On aimerait à suivre dans ses diverses périodes l'histoire de la capitale de la Catalogne ; on se perd

dans ce mélange de sujets disparates qui, souvent sans aucune liaison entre eux, se placent sous une lettre. Peut-être était-il impossible d'agir autrement; mais, dans cette hypothèse, un aperçu historique placé en tête des pages consacrées à Barcelone était toujours exécutable. C'eût été une bonne introduction à tout ce qui devait suivre.

Ces dernières livraisons, comme celles qui les ont précédées, sont ornées de jolies illustrations, et nous serions heureux de voir nos provinces devenir l'objet d'un travail tel que M. Reig y Vilardell l'a entrepris pour sa patrie.

TH. P.

Thomas Martin de Gallardon, par le capitaine PAUL MARIN. Paris, Carré, 1892, in-18 de 222 p. — Prix : 3 fr. 50.

Thomas Martin était un laboureur de Gallardon, près de Chartres; en 1816, il prétendit avoir des visions. C'était l'ange Raphaël qui lui apparaissait, vêtu d'une redingote blonde, et qui lui ordonnait de se rendre auprès de Louis XVIII et de lui faire certaines révélations. Jeanne d'Arc déclarait à Charles VII qu'il était légitime; Martin avait mission de déclarer à Louis XVIII qu'il occupait illégitimement le trône. La contrefaçon est visible. Thomas Martin fait des ouvertures à l'évêque et au préfet; on le conduit d'abord à Charenton, puis devant le Roi. Partout, à chaque pas, l'ange en redingote blonde se manifeste. Louis XVIII fut, dit-on, très ému; quant à Martin, il rentra chez lui fort paisiblement, n'ayant plus affaire qu'aux jansénistes, de qui il était bien vu, spécialement de M. Silvy, l'acquéreur de Port-Royal.

Le fond de ces rêveries exploitées par qui de droit, c'est l'existence de Louis XVII, à propos de qui on réédite des déclarations maintes fois démenties, et de plus les remords de Mme la duchesse d'Angoulême. Justement, il y a quelques mois, Mgr Ricard publiait une lettre écrite à ce sujet par M. de Montbel à l'abbé Combalot : elle est datée de Frohsdorf, 10 juin 1851, c'est-à-dire peu de temps avant la mort de la princesse et par ses ordres; loin d'avoir des remords, la princesse déclarait être certaine de la mort de son frère et n'avoir aucune sympathie pour « les vingt-six fripons » qui avaient pris son nom (*Vie de M. l'abbé Combalot*, 457-460).

L'auteur de ce livre est-il, à l'endroit de ces légendes, un sceptique ou un croyant? Tantôt l'un, tantôt l'autre, mais plutôt disposé en faveur du visionnaire. Il ne semble pas s'être rendu compte de l'action janséniste qui s'est jouée dans cette affaire; l'*Ami de la Religion* est pour lui comme une île, jusqu'ici inconnue, qu'il découvre à ses lecteurs. S'il cherche sincèrement la vérité, qu'il sonde plus à fond, qu'il use avec confiance de son jugement, et, au travers des documents dits originaux qui n'apparaissent qu'en copie, des mensonges habilement répandus et des déclarations qui tombent mystérieusement du ciel ou qui arrivent par des voies inconnues, il reconnaîtra les procédés d'un vieux parti qui exploite une sottise pour perpétuer une intrigue.

VICTOR PIERRE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Nous annonçons avec douleur la mort de S. Ém. Joseph-Alfred FOULON, cardinal-archevêque de Lyon, survenue le 23 janvier. C'est une perte pour l'Église et plus spécialement pour le diocèse de Paris, où le regretté prélat était né le 29 avril 1823, où il avait fait ses études théologiques, où la tendre affection de Mgr Darboy l'avait appelé à la direction

du petit séminaire. Tour à tour évêque de Nancy et de Toul (1867), archevêque de Besançon (1882), il fut appelé en 1887 au siège de Lyon et créé cardinal au titre de Saint-Eusèbe en 1889. Il ne nous appartient pas de retracer ici les vertus ecclésiastiques par lesquelles Mgr Foulon s'est honoré dans l'exercice de ces diverses fonctions; mais nous devons rappeler toute la doctrine du théologien et les mérites de l'écrivain. Le peu de travaux qu'il laisse suffisent à sa bonne réputation. Ce sont des *Œuvres pastorales* (1882, 2 vol. in-8), et une *Vie de Mgr Darboy* (1889, in-8). Nos lecteurs n'ont pas oublié la juste part d'éloges donnée ici à ce dernier ouvrage (t. LVIII, p. 117), auquel nous dûmes cependant reprocher une trop grande indulgence pour l'archevêque de Paris. Mgr Foulon faisait partie des congrégations du Consistoire, de la Propagande, des saints Rites et des Études.

— Le R. P. Charles Daniel, de la Compagnie de Jésus, fondateur des *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, est mort à Paris, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, à l'âge de soixante-quinze ans. Né à Beauvais, le 31 décembre 1818, il suivit d'abord les cours de droit, se fit recevoir docteur, et, en 1841, entra dans la Compagnie de Jésus. C'est en 1856 qu'il fit paraître pour la première fois, avec le P. Jean Gagarin, les *Études de théologie, de philosophie et d'histoire*. D'abord publiées à intervalles éloignés, les *Études* prirent la forme d'une revue mensuelle et devinrent, sous le titre que tout le monde connaît, un des recueils périodiques les meilleurs pour la forme et pour le fond. L'un des premiers collaborateurs de cette œuvre excellente a été notre vénéré collaborateur, le R. P. Martinov. Peu après 1880, le P. Daniel fut rudement affligé de Dieu, qui le priva de l'ouïe et presque de la vue; mais cette épreuve n'abattit pas son courage et sa bonne humeur. Écrivain distingué, le fondateur des *Études*, outre les nombreux articles qu'il a insérés dans ce recueil, laisse quelques ouvrages remarquables. Nous citons ici les principaux : *Des Études classiques dans la société chrétienne* (1853, in-8); — *Le Devoir du chrétien dans les jours d'épreuve et de combat* (1861, in-18); — *Une vocation et une disgrâce à la cour de Louis XIII* (1861, in-18); — *Madame Swetchine, sa vie et son influence religieuse* (1864, in-8); — *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation Sainte-Marie, et des origines de la dévotion au Cœur de Jésus* (1865, in-8); — *La Liberté d'enseignement, les Jésuites et la cour de Rome en 1845. Lettre à M. Guizot sur un chapitre de ses Mémoires* (1866, in-8); — *Le Mariage chrétien et le Code Napoléon* (1870, in-8); — *Alexis Clerc, jésuite et otage de la Commune, fusillé à la Roquette, le 24 mai 1871* (1875, in-12); — *Les Jésuites instituteurs de la jeunesse française au XVIIe et au XVIIIe siècle* (1880, in-12).

— Le *Polybiblion* perd plus qu'un collaborateur ordinaire dans la personne de M. Achille Le Vavasseur, mort à Livrecy (Calvados), le 10 janvier. Né au même endroit, le 25 octobre 1862, il entra à l'École des chartes à la suite d'études solides. La thèse qu'il soutint avec succès en 1886 fut l'origine de deux publications où se révélèrent ses excellentes qualités d'érudit: *Valeur historique de la « Chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne » (1393-1458), par Guillaume Gruel* (Extrait des tomes XLVII et XLVIII de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1887, in-8), et une bonne édition faite par la Société de l'histoire de France de cette même *Chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458), par Guillaume Gruel* (1890, in-8). De 1886 à 1888, M. Le Vavasseur fut bibliothécaire adjoint de la Société bibliographique et secrétaire de la rédaction du *Polybiblion*. Il se donna de tout cœur à ces fonc-

tions, comme à tout ce qu'il entreprenait, et nous apporta le concours précieux d'un esprit méthodique et soigneux, d'un jugement sain, d'un caractère laborieux, d'une érudition sûre et attentive. Sa retraite, motivée en grande partie par des raisons de santé, ne nous priva pas complètement de son aide, et il resta notre collaborateur. Nous rappellerons encore l'utile aperçu qu'il présenta en 1888 au Congrès bibliographique sur les *Sources de l'histoire de France*. Entré en 1887 à la Bibliothèque nationale, le principal poids du *Bulletin des livres étrangers* reposait sur lui. Lorsque la mort est venue le surprendre, il travaillait avec activité à une Bibliographie des élèves de l'École des chartes. Le travail est malheureusement resté inachevé.

— M. Albert Delpit, littérateur et auteur dramatique, est mort à Paris le 4 janvier 1893. Né à la Nouvelle-Orléans, de parents français, il vint en France à l'âge de dix-sept ans et fit son apprentissage d'écrivain sous les yeux d'Alexandre Dumas père. Il collabora à la *Revue des Deux Mondes* et à un grand nombre de journaux. Voici la liste complète de ses œuvres : Romans : *Le Mystère du Bas-Meudon* (1876, in-12) ; — *La Famille Cavalié* (1878, in-12) ; — *Le Fils de Coralie* (1879, in-12) ; — *Le Mariage d'Odette* (1880, in-12) ; — *Le Père de Martial* (1881, in-12) ; — *La Marquise* (1882, in-12) ; — *Les Amours cruelles* (1884, in-12) ; — *Solange de Croix-Saint-Luc* (1885, in-12) ; — *Mademoiselle de Bressier* (1887, in-12) ; — *Thérésine* (1888, in-12) ; — *Disparu* (1888, in-12) ; — *Passionnément* (1890, in-12) ; — *Comme dans la vie* (1891, in-12) ; — *Toutes les deux* (1891, in-12) ; — *Belle-Madame* (1892, in-12). — Poésie : *La Vieillesse de Corneille* (1877, in-12) ; — *Les Chants de l'invasion* ; — *Les Dieux qu'on brise* (1881, in-12). — Théâtre : *Robert Pradel*, quatre actes en prose (Odéon, 1873) ; — *Jean Nu-pieds*, quatre actes en vers (Vaudeville, 1875) ; — *Le Messager de Scapin*, un acte en vers (Comédie-Française) ; — *Les Chevaliers de la patrie*, drame historique en cinq actes (Théâtre historique, 1876) ; — *Le Fils de Coralie*, comédie en quatre actes (Gymnase, 1879) ; — *Les Maucroix*, comédie en trois actes (Comédie-Française, 1883) ; — *Le Père de Martial*, en quatre actes (Gymnase) ; — *Mademoiselle de Bressier*, drame en cinq actes (Ambigu) ; — *Passionnément*, comédie en trois actes (Odéon, 1892). — Au moment où la mort est venue le surprendre, M. Albert Delpit mettait la dernière main à un poème consacré à *Jeanne d'Arc*.

— La mort de don José Zorrilla y Moral, survenue le 22 janvier, est pour l'Espagne un deuil national et y a été pleurée avec une douleur au moins égale à celle qui, en France, accueillit la mort de Victor Hugo et en Angleterre celle de lord Tennyson. Fils d'un magistrat, don José Zorrilla, et de doña Mercedes Moral, le poète naquit à Valladolid le 21 février 1817. A dix ans, il fut envoyé à Madrid et reçut une bonne éducation au séminaire des nobles. A dix-sept ans, il dut suivre les cours de l'Université de Tolède pour se former à la science du droit. Mais en même temps, il se livrait à son goût pour la poésie ; c'est en 1835 que parut sa première poésie *Elvira* dans *El Artista*. Enfin, émancipé de la tutelle de son père, il s'empressa de fuir les études arides auxquelles on avait voulu le plier et se fixa dans Madrid (1836), où il fonda un journal et vécut inconnu jusqu'à ce que, le 15 février 1837, la mort du poète Larra lui donnât l'occasion de révéler son talent par la lecture de cette belle poésie, qui commence ainsi :

Ese vago clamor que rasga el viento
Es la voz funeral de la campana.

Cinq mois après, son premier volume de poésies excitait de vives discus-

sions dans la presse. Sa réputation, commencée par une élégie, fut établie définitivement par la publication (1840-1841) des *Cantos del trovador*, et un peu plus tard de son poème consacré à la Très Sainte Vierge : *Maria* (1846). Nous ne pouvons oublier que le romantisme français exerça une certaine influence sur le poète que pleure l'Espagne, ni que l'une de ses œuvres les plus goûtées, *Granada*, fut publiée à Paris même (1853). Quant à ses aspirations, le poète les a résumées en ces deux vers :

Cristiano y caballero, como Español sin tacha,
Canté la fe y las glorias que en mi nación hallé.

Voici une liste des œuvres du grand écrivain, que nous regrettons de ne pouvoir donner plus complète, et où nous ne faisons pas entrer divers recueils auxquels il a collaboré, tels que l'*Album literario español* (1846, in-8), la *Corona funebre del dos de mayo 1808* (1849, in-4), l'*Album de Morno* (1847, in-4), l'*Album religioso* (1848, in-4), l'*Album del bardo* (1850, in-4) : *A la memoria desgraciada del joven literato D. Mariano José de Larra* (1837); — *Poesias* (1837, in-8); — *Vivir loco y morir mas, comedia* (1837, in-8); — *Mas vale llegar a tiempo che rondar un año, comedia antigua* (1838, in-8); — *A buen juez mejor testigo* (1838, in-8); — *Para verdades el tiempo y para justicia Dios* (1838, in-8); — *Cada cual con su razon* (1839, in-8); — *Gañar perdiendo, comedia* (1839, in-8); — *Juan Dandolo, drama* (1833, in-8); — *Lealtad de una mujer y aventuras de una noche, comedia* (1840, in-8); — *Poesias* (1840, 13 vol. in-8); — *Apoteosis de D. Pedro Calderon* (1841, in-8); — *Libro de la juventud escrito en italiano por Silvio Pellico*, traduction (1841, in-8); — *Los dos virreyes, drama nuevo* (1842, in-8); — *Sancho Garcia, tragedia* (1842, in-8); — *Un año y un drama* (1842, in-8); — *El eco del torrente, drama* (1842, in-8); — *El Caballo del rey Sancho, drama* (1842, in-8); — *Cain Pirata* (1842, in-8); — *El molino de Guadalajara, drama* (1843, in-8); — *El Puñal del godo, drama* (1843, in-8); — *Vigilias del estio* (1842, in-8); — *La Mejor razon, la espada* (1843, in-8); — *La Oliva y el Laurel. Alegoria escrita para las fiestas de la proclamacion de S. M. la reina doña Isabel II* (1843, in-8); — *Sofronia, tragedia* (1843, in-8); — *Don Juan Tenorio, drama* (1844, in-8); — *La Copa de Marfil, tragedia* (1844, in-8); — *Recuerdos y fantasias* (1844, in-8); — *La azuana silvestre, leyenda* (1845, in-8); — *La Calentura, drama fantastico* (1845, in-8); — *El Desafio del diablo y Un testigo de bronce, dos leyendas* (1845, in-8); — *Sancho Garcia, composicion lirica* (1846, in-18); — *El Zapatero y el Rey, drama* (1846-1848, 2 vol. in-8); — *El Rey loco, drama* (1847, in-8); — *Obras*, formant les tomes XXXIX et XL de la *Colección de los mejores autores españoles* (1847, 2 vol. in-8); — *Ofrenda poetica al liceo artistico y literario de Madrid* (1848, in-8); — *El Alcalde Ronquille, drama* (1848, in-8); — *El Excomulgado, drama* (1848, in-8); — *La Creacion y el diluvio* (1848, in-8); — *Maria, corona poetica de la Virgen* (1849, in-8); — *Traidor inconfeso y martir, drama* (1849, in-8); — *La fe cristiana, oda* (1849, in-8); — *Un Cuento de amores* (1850, in-8); — *Cuento de cuentos, mil leyendas granadinas* (1851, in-8); — *Ensayos poeticos por Don P. de la Vera e Isla Fernandez* (1852, in-4); — *Obras, nueva edicion con su biografia por Ildefonsa de Ovejas* (1852, 3 vol. in-8); — *La Rosa de Alejandria, leyenda* (1857, in-8); — *Album de un loco* (1866, in-8); — *El Drama del ahma, leyenda* (1867, in-8); — *Leyenda del Cid* (1871, in-8); — *Lecturas publicas hechas en el Ateneo* (1877, in-8); — *Recuerdos del tempo viejo*, notes autobiographiques parues dès 1879 dans l'*Imparcial* (1880, in-8); — *Composiciones varias* (1877, in-8); — *Gnomos y mujeres* (1886, in-8); — *De Murcia al cielo* (1888, in-8); — *A escape y al vuelo* (1888, in-8); — *Coronación de Zorrilla* (1890, in-8).

— M. le général Charles-Antoine Thoumas est mort le 9 janvier. Né à Laurière (Haute-Vienne) le 19 juillet 1820, il entra en 1839 à l'École polytechnique, sortit dans l'armée, se distingua dans l'affaire d'Inkermann. En 1870, il fut nommé colonel et chargé par le gouvernement de la Défense nationale de la direction de l'artillerie, qu'il organisa rapidement. Général de division en 1878, il fut mis à la retraite en 1885. C'est seulement à cette époque qu'il commença sa carrière d'écrivain. Les articles militaires qu'il donnait au *Temps* étaient fort remarqués. Il publiait aussi des mémoires dans la *Revue de cavalerie*. Voici la liste des excellents ouvrages dus à cet écrivain : *Les Capitulations, étude historique militaire sur la responsabilité du commandement* (1886, in-12); — *Les Cadres de l'armée devant le Parlement* (1887, in-8); — *Le Général Curély, itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée (1793-1815)*, d'après un manuscrit authentique (1887, in-12); — *Les Transformations de l'armée française, essais d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France* (1887, 2 vol. gr. in-8); — *Autour du drapeau (1789-1889). Campagnes de l'armée française depuis cent ans* (1888, in-4); — *Causeries militaires* (1889-1890, 2 vol. in-12); — *Autour du drapeau tricolore (1789-1889) : l'Armée française depuis cent ans* (1889, gr. in-8); — *Exposition rétrospective militaire du ministère de la guerre en 1889* (1890, in-4); — *Les grands Cavaliers du premier Empire* (1890, in-8); — *Le Maréchal Lannes* (1891, in-8).

— M. Antonin-François Rondelet est mort le 24 janvier. Né à Lyon le 28 février 1823, c'est dans cette ville qu'il fit ses études et se prépara aux examens de l'École normale supérieure, où il fut reçu en 1841. Tour à tour professeur de philosophie aux collèges de Rennes, de Poitiers et de Marseille, puis, après qu'il eut été reçu docteur, à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Lors de la fondation de la Faculté catholique des lettres de Paris, M. Antonin Rondelet y accepta la chaire de philosophie. Ce sont surtout les questions philosophiques et économiques sur lesquelles s'est portée l'attention de l'écrivain catholique. Parmi les revues auxquelles il a collaboré, nous citerons la *Revue d'économie chrétienne* et la *Revue contemporaine*. Quant aux ouvrages qu'il a écrits, voici les titres des principaux : *Exposition critique de la morale d'Aristote* (1846, in-8); — *De modalibus apud Aristotelem* (1847, in-8); — *Programmes de philosophie* (1851, in-18); — *Madame Récamier* (1851, in-18); — *Du spiritualisme en économie politique* (1859, in-8); — *De la philosophie pratique* (1859, in-8); — *Conseils aux parents sur l'éducation de leurs enfants* (1861, in-12); — *Les Mémoires d'Antoine* (1860, in-12); — *Mémoires d'un homme du monde* (1861, in-12); — *Théorie logique des propositions modales* (1861, in-8); — *La Morale de la richesse* (1863, in-12); — *Nouvelles et voyages* (1863, in-12); — *Londres pour ceux qui n'y vont pas* (1864, in-12); — *Le Lendemain du mariage* (1866, in-12); — *La Science de la foi* (1867, in-12); — *Petit Manuel de l'économie politique* (1868, in-12); — *Les Lois du travail et de la production* (1868, in-18); — *L'Économie politique dans la vie pratique* (1868, in-18); — *Le Danger de plaire* (1869, in-12); — *Le Travail et ses lois* (1869, in-32); — *L'Opposition et la révolte* (1871, in-12); — *Les Limites du suffrage universel* (1871, in-12); — *Du Découragement* (1871, in-18); — *L'Emploi du loisir à l'École de droit* (1872, in-12); — *L'Éducation de la vingtième année* (1873, in-12); — *Un Drame en omnibus* (1875, in-12); — *Mon Voyage au pays des chimères* (1875, in-12); — *L'Art d'écrire* (1878, in-8); — *L'Art de parler* (1879, in-8); — *Réflexions de littérature et de philosophie, de morale et de religion* (1881, in-8); — *Manuel chrétien d'instruction civique* (1883, in-18); — *Philosophie et sciences sociales* (1883, in-12); — *La Vie dans le mariage* (1884, in-12); — *La Ressuscitée de Cologne* (1888,

in-12); — *Le Livre de la vieillesse* (1888, in-12); — *Une Femme bien malheureuse* (1890, in-12).

— M. Gustav Volkmar, qui est mort à Zurich le 9 janvier, était un des principaux représentants, à l'heure actuelle, de l'École de Tubingue. Né à Hersfeld, le 11 janvier 1809, c'est à l'Université de Marbourg qu'il fit ses études. Après quelques années passées dans l'enseignement secondaire en Allemagne, il se vit destitué par le gouvernement, à la suite d'une brochure politique (1850). Il ne tarda pas à se retirer en Suisse, où il trouvait plus de liberté pour exprimer ses pensées. L'Université de Zurich l'admit comme *privat-docent* (1853-1858), puis comme professeur extraordinaire (1858-1863), et enfin lui confia la chaire de professeur ordinaire d'exégèse du Nouveau Testament (1863). C'est, en effet, à cette étude que s'est surtout livré le professeur de Zurich, et c'est par elle qu'il a conquis toute sa réputation : l'un des premiers exégètes de son époque, si les hardiesses d'une critique aventureuse, les emportements passionnés de la discussion, soutenus d'ailleurs par une érudition étendue, sont dignes de ce titre. L'on connaît le système de M. Volkmar, fondé sur l'hypothèse d'un Évangile primitif de saint Marc, dont les synoptiques et les apocryphes ne seraient que des déformations faites au profit de telle ou telle école. Voici la liste chronologique des principales œuvres du savant allemand : *De vocabulorum agios et agnos, sacer et sanctus, origine* (1837, in-8); — *De verbi legendi natura atque progenie præcipua verborum relegendi et religendi ratione habita* (1838, in-8); — *Der höchste Grundsatz des Christenthums, der Reformation und des freien Katholizismus der Gegenwart* (1846, in-8); — *Ueber Justin den Märtyrer und sein Verhältniss zu unsern Evangelien* (1853, in-8); — *Die Quellen der Ketzergeschichte bis zum Nicänum* (1855, in-8); — *Ueber die römische Kirche, ihren Ursprung und ersten Conflict* (1857, in-8); — *Die Religion Jesu und ihre erste Entwicklung nach dem gegenwärtigen Stande der Wissenschaft* (1857, in-8); — *Das vierte Buch Esra und apokalyptische Geheimnisse überhaupt* (1858, gr. in-8); — *Handbuch der Einleitung in die Apokryphen* (1860-1863, 2 gr. in-8); — *Eine neutestamentliche Entdeckung und deren Bestreitung, oder die Geschichtsvision des Buches Henoch* (1862, gr. in-8); — *Commentar zur Offenbarung Johannes* (1862, gr. in-8); — *Der Ursprung unserer Evangelien nach den Urkunden* (1866, gr. in-8); — *Mose Prophetie und Himmelfahrt* (1867, gr. in-8); — *Die Evangelien oder Marcus und die Synopsis der kanonischen und ausserkanonischen Evangelien* (1869, gr. in-8); — *Zwingli, sein Leben und Wirken* (1870, gr. in-8); — *Die römische Papstmythe* (1873, gr. in-8); — *Die Herkunft Jesu Christi nach der Bibel selbst* (1874, gr. in-8); — *Die neutestamentlichen Briefe* (1875, gr. in-8); — *Die kanonischen Synoptiker in Uebersicht mit Randglossen* (1876, gr. in-8); — *Die wahre Gottesverehrung nach Offenbarung Johannes cap. IV* (1879, in-8); — *Jesus Nazarenus und die erster christliche Zeit* (1882, gr. in-8); — *Die neuentdeckte urchristliche Schrift : Lehre der zwölf Apostel an die Völker* (1885, in-8); — *Paulus von Damascus bis zum Galaterbrief* (1887, in-8).

— M. Amédée-Victor Guillemin est mort le 4 janvier, à Pierre (Saône-et-Loire), où il était né le 5 juillet 1826. Ses études, commencées à Beaune, furent achevées à Paris. Professeur de sciences, il sut mettre un très grand talent à la vulgarisation des idées scientifiques. De nombreux articles signés de lui parurent dans la *Revue philosophique*, dans la *Revue politique et littéraire*, dans l'*Avenir national*, dans la *Savoie*, journal démocratique qu'il avait fondé et qui n'eut qu'une existence passagère, et dans beaucoup d'autres recueils. Les sciences qu'il s'est plus particulièrement efforcé de faire connaître au grand public sont l'astronomie et les sciences physiques. Voici

d'ailleurs la liste de ses ouvrages, tous estimables : *Les Mondes, causeries astronomiques* (1861, in-12) ; — *Simple explication des chemins de fer* (1862, in-12) ; — *Le Ciel, notions d'astronomie à l'usage des gens du monde et de la jeunesse* (1864, gr. in-8) ; — *Éléments de cosmographie* (1866, in-12) ; — *La Lune* (1866, in-12) ; — *Les Phénomènes de la physique* (1867, in-12) ; — *Les Chemins de fer* (1867-1884, 2 vol. in-12) ; — *Le Soleil* (1869, in-12) ; — *La Vapeur* (1873, in-12) ; — *Les Applications de la physique aux sciences, à l'industrie et aux arts* (1873, in-8) ; — *Les Comètes* (1874, in-8) ; — *La Lumière et les couleurs* (1875, in-12) ; — *Le Son, notions d'acoustique physique et musicale* (1876, in-12) ; — *Les Étoiles, notions d'astronomie sidérale* (1877, in-12) ; — *Les Nébuleuses, notions d'astronomie sidérale* (1880, in-12) ; — *Le Monde physique* (1880-1885, 5 vol. gr. in-8) ; — *Le Feu souterrain ; volcans et tremblements de terre* (1886, in-12) ; — *Le Télégraphe et le téléphone* (1886, in-12) ; — *Le Beau et le mauvais Temps* (1887, in-12) ; — *Les Comètes* (1887, in-12) ; — *Les Météores électriques et optiques* (1887, in-12) ; — *La Terre et le ciel* (1888, gr. in-8) ; — *Les Machines à vapeur et à gaz* (1888, in-12) ; — *Les Étoiles filantes et les pierres qui tombent du ciel* (1889, in-12) ; — *Le Magnétisme et l'électricité* (1889-1890, 2 vol. in-12).

— Nous devons encore une notice spéciale à M. le chanoine Ulysse Maynard, mort à Poitiers le 22 janvier. Le défaut d'espace nous empêche de nous étendre longuement sur cet écrivain, qui eut de grandes qualités de critique et d'historien. Tout le monde connaît notamment son étude si solide sur Pascal. L'on se rappelle aussi, non sans un certain regret, la violente polémique qu'entama l'ardent chanoine contre Mgr Lagrange à propos de la *Vie de Mgr Dupanloup*, et aussi à propos de la publication d'une Vie de saint Vincent de Paul, dont le principal défaut était peut-être de traiter un sujet que M. l'abbé Maynard croyait avoir épuisé. Nous donnons ci-dessous l'indication des principaux ouvrages de M. le chanoine U. Maynard : *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie* (1850, 2 vol. in-8) ; — *Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence* (1860, 4 vol. in-8) ; — *Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul* (1864, in-12) ; — *Voltaire, sa vie et ses œuvres* (1867, 2 vol. in-8) ; — *Vie de Voltaire* (1869, in-12) ; — *Vie* (abrégée) *de saint Vincent de Paul* (1874, in-12) ; — *Jacques Crétineau-Joly, sa vie politique, religieuse et littéraire* (1875, in-8) ; — *La Sainte Vierge* (1877, in-4) ; — *Mgr Dupanloup et M. Lagrange, son historien* (1884, in-8) ; — *Maximes et pratiques de saint Vincent de Paul, extraites de sa vie, ses lettres et ses conférences* (1885, in-12).

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé Berthon, prêtre de la Société des missions et missionnaire en Chine, mort à Paris au commencement de janvier ; — de M. Chabrillat, ancien directeur de l'Ambigu, rédacteur au *Figaro*, mort à cinquante ans, le 15 janvier, à Courbevoie ; — de M. Chesnier du Chesne, ancien collaborateur de l'*Union*, mort au début de janvier, dans son château de La Roche-Chargé ; — de M. le docteur Joseph Desnos, médecin des hôpitaux, mort le 14 janvier, âgé de soixante-quatre ans ; — de M. Laurent de Gavoly, fondateur de la *France moderne*, de Marseille, mort le 1er janvier ; — de M. Garipuy, conservateur du musée de Toulouse et directeur de l'École des beaux-arts de cette ville, mort à soixante-seize ans, le 24 janvier ; — de M. le docteur André Gay, médecin lyonnais, qui remplit pendant un temps les fonctions de bibliothécaire de la Société de géographie de Lyon, mort le 26 décembre ; — de M. le docteur Hardy, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Paris, ancien président de l'Académie de médecine, ancien médecin de l'hôpital Saint-Louis, mort le 23 janvier ; — de M. le docteur Horteloup, chirurgien de l'hôpital Necker, mort à

Hyères le 13 janvier ; — de M. Joly, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Caen, honorablement connu par de nombreux travaux d'érudition, en partie consacrés à la littérature médiévale, mort le 16 janvier à Caen ; — du R. P. de la Tour de Rochemure, de la Compagnie de Jésus, mort en janvier à Lyon ; — de M. Ferdinand Lavainne, directeur honoraire du conservatoire de musique de Lille, mort le 10 janvier ; — de M. le docteur Ozanne, premier chirurgien honoraire de l'hôpital civil de Versailles, mort dans cette ville, dans sa quatre-vingtième année, le 10 janvier ; — de M. Charles Philippon, pendant de longues années secrétaire de la Faculté des sciences de Paris, mort à soixante-douze ans, le 25 janvier ; — de M. l'abbé Joseph Rouquette, ancien curé du Sacré-Cœur à Millau, dont on connaît les estimables travaux d'histoire locale, et notamment une excellente Histoire du Rouergue sous la domination anglaise, mort à la fin de décembre ; — de M. Vendryes, inspecteur honoraire d'Académie, professeur agrégé d'histoire, mort le 19 janvier, à quatre-vingt-trois ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Nicolaï Vladimirovitch Adlerberg, écrivain russe, mort le 13 décembre ; — de M. Evan-Canuce Buller, éditeur catholique de Preston, dont on cite quelques poésies et une *History of Ushaw* (1889, in-8), mort en janvier ; — de M. James-Edmund Doyle, qui a donné une estimable *Chronicle of England* (1863, in-8), et un ouvrage considérable : *The official Baronage of England*, mort aussi dans le courant de janvier ; — de M. Cesare Foucard, autrefois archiviste de Venise, auteur de publications paléographiques et historiques estimées, mort le 7 novembre à Florence ; — du minéralogiste Axel Gadolin, mort en janvier à Saint-Pétersbourg ; — de M. le chanoine Jacopo-Luigi Grassi, bibliothécaire de l'Ateneo de Gênes de 1840 à 1849, l'un des meilleurs collaborateurs des *Atti della società ligure*, dont nous devons citer entre autres bons travaux : *Serie dei vescovi ed arcivescovi di Genova* (1872, in-4), et *Catalogo dei Liguri che ebbero alte dignità ecclesiastiche* (1858, in-8), mort à Gênes le 25 octobre, âgé de quatre-vingt-deux ans ; — de M. Thomson Hankey, économiste distingué, mort à quatre-vingt-sept ans ; — de M. James-Augustus Hessey, archidiacre de Middlesex, théologien anglais, dont on cite avec éloges *Biographies of the Kings of Judah ; Moral Difficulties connected with the Bible* et une brochure sur la question du repos dominical *(Sunday, its origin, history and present obligation)*, mort à sa résidence de Leicester Garden, le 24 décembre, dans sa quatre-vingtième année ; — du général russe Nicolas Kokcharov, correspondant de l'Académie des sciences, géologue et minéralogiste distingué, dont les travaux sur la minéralogie de la Russie jouissent d'une légitime réputation, mort le 2 janvier à Saint-Pétersbourg, à soixante-quinze ans ; — de M. August Lammers, économiste, mort à soixante-deux ans, le 28 décembre, à Brême ; — de M. Nicolaï-Loginovitch Loman, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort le 5 décembre ; — de M. Richard-Halkett Lord, journaliste, éditeur de *The Book mart*, mort le 19 novembre à Londres ; — de M. John P. Lundy, pasteur protestant, auteur de nombreux ouvrages religieux, parmi lesquels l'on cite : *Monumental christianity, or the art of symbolism of the primitive christian Church*, mort à Philadelphie, le 12 décembre, âgé de soixante-dix ans ; — de M. F. von Mocnik, mathématicien, mort à Graz, le 1er décembre, à soixante-dix-huit ans ; — de M. le capitaine Franck-E. Moran, collaborateur de *The Century* et d'autres recueils, mort à Baltimore, le 9 décembre ; — de M. M.-J. Popov, collaborateur de l'*Astrakanskii Viestnik*, et d'autres revues, mort le 14 novembre ; — de M. T. H. Rowney, chimiste et géologiste, mort à soixante-cinq ans ; — de M. Reichensperger, l'un des chefs du centre allemand au Reichstag,

auteur d'assez nombreux écrits, notamment sur le *Kulturkampf*, mort au commencement de janvier, à Berlin; — de M. Hans SCHULZE, connu par ses recherches de chimie analytique, mort le 24 novembre à Santiago; — de M. SCHRUMP, qui s'était fait une spécialité de la philologie arménienne, mort en décembre; — de M. Howley SMART, romancier anglais; — de M. Daniel SPITZER, humoriste d'un esprit caustique, dont tout le monde connaît les *Wiener Spaziergänge*, mort le 11 janvier, à Meran, âgé de cinquante-huit ans; — de M. STEFAN, président de l'Académie des sciences de Vienne, dont les travaux ont surtout porté sur l'étude de la physique, mort à cinquante-huit ans, le 7 janvier; — de M. SWINFLEET, archéologue de mérite, collaborateur des *Notes and Queries*, mort le 6 janvier; — de M. TAFEL, théologien allemand, mort à soixante et un ans, le 9 janvier; — de M. Anton THORMACHTEN, poète allemand fort goûté, mort à Milwaukee, le 10 décembre, à soixante-trois ans; — de M. Benjamin VETTER, connu par ses travaux de zoologie, mort à Dresde le 1er janvier; — de M. George WEST, dont on cite : *Methodism in Marshland*, mort en janvier; — de M. Montagu WILLIAMS, auteur de *Leaves of a life*, mort le 23 décembre, à Ramsgate; — du chanoine Théodore-Ignace WELVAERTS, prieur et bibliothécaire de l'abbaye des Prémontrés de Postel en Campine, collaborateur du *Kempisch Museum*, mort en décembre.

CONGRÈS. — A l'occasion de l'exposition universelle de Chicago aura lieu un très important congrès de folklore; des invitations à en faire partie ont été adressées à des savants du vieux et du nouveau monde. Parmi les invités français nous remarquons MM. Henri Gaidoz, d'Arbois de Jubainville, le comte de Puymaigre, le vicomte de la Villemarqué, Paul Sebillot, le comte de Charencey, G. Maspero, H. Carnoy, le prince Roland Bonaparte.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 13 janvier, après une communication de M. Philippe Berger sur une inscription néo-punique trouvée à Maktar, M. Théodore Reinach a commencé la lecture d'un mémoire sur la représentation en matière de successions féminines dans les droits égyptien, grec et romain. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 20 janvier; ensuite M. de Mas-Latrie a communiqué un mémoire sur l'empoisonnement politique employé comme moyen ordinaire de gouvernement dans la république de Venise.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 21 janvier, M. Charles Gomel a lu un mémoire sur le ministère de d'Ormesson, contrôleur général des finances du 30 mars au 3 décembre 1783. — Le 28 janvier, M. Levasseur a présenté à l'Académie un tableau graphique du prix du blé en France depuis l'an 1200, à propos duquel il a exposé une suite d'observations sur les variations du prix du blé depuis le XIIIe siècle.

LE LIVRE D'OR DE LA BELLE DÉFENSE DE SAINT-JEAN-DE-LOSNE EN 1636. — L'année 1636 a vu les sièges successifs de deux villes héroïques : Dole et Saint-Jean-de-Losne. Celle-ci, d'importance moindre, n'eut guère à tenir tête à l'ennemi que pendant une semaine, tandis que celle-là résista victorieusement, trois mois durant, à une armée de 28,000 hommes commandée par le père du grand Condé et pourvue d'une artillerie formidable. Dole était la capitale de la Franche-Comté, province appartenant alors à l'Espagne, et Saint-Jean-de-Losne, petite ville forte sur la Saône, relevait du duché de Bourgogne. Quand le siège de Dole eut été levé par les Français, l'armée impériale accourue au secours des Comtois, « combinée d'Allemagne, Espagne, Hongrie et Lorraine, commandée par quatre généraux, » mais sur l'effectif de laquelle les historiens varient, non sans exagération,

entre les chiffres de 50,000 et 200,000 hommes, l'armée impériale, disons-nous, se décida, par représailles, à envahir la Bourgogne. Après avoir saccagé quelques localités pourvues de fortifications, elle se présenta, sous les ordres du général Gallas, devant Saint-Jean-de-Losne, et, malgré plusieurs assauts, ne put se rendre maîtresse de cette bicoque énergiquement défendue par quelques soldats, de simples bourgeois et même les femmes de ceux-ci. L'histoire de cette défense célèbre a été écrite par différents auteurs et notamment par M. l'abbé Jules Thomas, en 1886. Pour compléter en quelque sorte son travail, l'érudit ecclésiastique vient de publier *le Livre d'or de la belle défense de Saint-Jean-de-Losne en 1636* (Dijon, chez l'auteur, in-8 de 248 p.). Ce « Livre d'or » n'est autre que le catalogue alphabétique des habitants de Saint-Jean-de-Losne (des deux sexes) qui vivaient au temps du siège. Il est précédé de 33 pages explicatives de l'éditeur du manuscrit et suivi d'appendices relatifs aux anniversaires, trentenaires, cinquantenaires et centenaires célébrés à l'occasion de la « belle défense. » Il convient de noter que ce catalogue, dressé par un nommé Nicolas Fleury, receveur de la ville en 1760, n'avait jamais été imprimé. Les curieux de l'histoire locale, en général, et les habitants de Saint-Jean-de-Losne, en particulier, ne peuvent manquer de savoir grand gré à M. l'abbé Jules Thomas de s'être décidé à mettre au jour ce document.

Paris. — L'administration de la Bibliothèque nationale vient de publier le *Catalogue des livres provenant des collections d'Eugène Piot, vendues à Paris en 1891* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 164 p.). L'on a eu raison de dresser rapidement et de mettre à la disposition du public l'inventaire de cette collection fort importante surtout pour l'histoire et la littérature de l'Italie. Les ouvrages sont classés suivant l'ordre méthodique. Nous y notons : un recueil de 38 pièces relatives au concile de Trente ; 36 poésies sur la bataille de Lépante, la plupart fort rares ; et enfin une importante collection de pièces de théâtre en italien (plus de 1,300). L'on trouvera là un utile supplément à la *Drammaturgia* d'Allacci et de ses continuateurs. Nous regretterons seulement que l'on n'ait pas assez pris soin de restituer les pièces anonymes ou pseudonyques à leurs véritables auteurs, même dans les cas où la chose était facile. Quand des pièces sont l'œuvre d'écrivains aussi connus que Métastase (par exemple *Adriano in Siria*, p. 102; *Demetrio*, éd. de 1742, p. 120 ; *L' Impresario dell' isole Canarie*, p. 132), ou Goldoni (*De Gustibus non est disputandum*, p. 119; *La Fondazion di Venezia*, p. 128) ; *Lugrezia romana in Costantinopoli*, p. 136), il n'est guère permis de les laisser anonymes. Pourquoi avoir omis de dire (p. 127 et 138) que Polisseno Fegejo est le pseudonyme bien connu de Carlo Goldoni, alors qu'on le rappelle un peu plus loin ? L'on a eu recours à l'édition de 1755 de la *Drammaturgia*, mais pas assez souvent, puisqu'on n'a pas profité de mainte indication qui s'y trouve : par exemple, *l'Honor al cimento* (p. 131) est de Girolamo Collatelli ; *Mauritio* (p. 138), d'Adriano Morselli; *La Verità nell' inganno* (p. 160), de l'abbé Silvani. Il eût été aussi facile (p. 136) de résoudre les initiales G. P. du *Maresciallo d'Ancre* (Giovanni Peruzzini). P. 144, c'est à tort que l'on attribue à Leone Tottola plusieurs éditions d'*Otello, ossia l'Africano di Venezia;* le titre de l'édition de 1833 porte en effet cette attribution; mais M. Salvioli a déjà observé que l'auteur de cet opéra est le marquis Berio (*Arch. Veneto*, tome XVI, p. 379); et il eût été facile de s'en assurer en comparant ce texte avec celui des éditions qui donnent le nom du véritable auteur et que l'on cite à côté. L'on pourrait encore présenter quelques observations sur d'autres parties de cet intéressant catalogue : l'on est trop habitué en France à nommer Arioste l'auteur du *Roland*, pour

n'être pas choqué de la forme Ariosti (p. 94); le cardinal Bernardo da Bibiena étant aussi connu sous son nom patronymique de Divizio, ce nom devait, sinon servir de vedette pour le classement, du moins être mentionné. Pourquoi classer tantôt au prénom, tantôt à celui d'origine, les personnages qui sont désignés sous ces deux noms? Quelques fautes d'impression : p. 5, κατηχισμός pour κατηχισμὸς ; p. 95, *tratteni menti* pour *trattenimenti*, etc. Terminons en remerciant une fois encore la Bibliothèque d'avoir publié ce catalogue fort intéressant.

— *Les Gloses latino-françaises de Jacques Greptus*, et la *Poésie en patois savoyard de 1564*, que publie M. François Mugnier (Paris, Champion, in-8 de 63 p.), sont, comme le dit l'auteur en empruntant aux Allemands une expression barbare, d'utiles *contributions à l'étude de la langue française et du patois en Savoie au XVIe siècle*. De lien entre ces deux pièces, il n'en faut d'ailleurs point chercher. Les gloses se rapportent aux *Elegantiae* de Valla; la poésie est écrite à l'occasion de la convalescence d'Emmanuel-Philibert de Savoie. Le vers 20 (post loz lau devan aveyr vieu) ne peut se traduire : « Peut en face regarder les loups, » ce qui n'aurait ici aucun sens; « devan » veut dire « auparavant, » et c'est une allusion à la croyance populaire si répandue autrefois et dont on trouve déjà la trace dans Pline l'Ancien (XXXIV, 1) que le regard des loups est nuisible, et que pour échapper à cette influence maligne il faut voir le loup avant d'en être vu.

— Notre collaborateur M. Henri Stein vient de reconstituer heureusement *Un épisode de la guerre de Cent ans dans le Gâtinais, l'affaire de Villemaréchal (1366)* (Paris, A. Picard, in-8 de 32 p.). Il prétend — et il nous semble étayer son assertion sur des preuves solides — que c'est à Villemaréchal en Gâtinais qu'il faut rapporter l'affaire des Tournelles, mentionnée par les *Grandes Chroniques* (Ed. P. Paris, VI, 168). Le plan de Villemaréchal et celui des Tournelles, ainsi que les sceaux de famille des chevaliers français qui prirent part à la lutte, accompagnent cette intéressante dissertation.

— « Il manquait en France une revue documentaire qui ne fût inféodée à aucun parti de gauche ou de droite, et servît la vérité toute nue aux travailleurs, » tels sont les termes dans lesquels M. Léon Séché nous annonce la création d'une revue bimensuelle, *l'Archiviste* (Asnières, 5, rue Parmentier), dont le premier numéro a paru le 25 décembre. Quatre parties dans la revue : la première, consacrée à l'étude de questions historiques ; la deuxième, purement documentaire ; la troisième, bibliographique ; la quatrième, réservée aux questions et réponses. Est-il bien sûr que l'impartialité sera là observée aussi rigoureusement que l'annonce M. Séché ; ses travaux sur le jansénisme n'en sont pas une garantie suffisante. La revue n'en mérite pas moins d'être signalée. Outre un travail du directeur sur les Origines du Concordat, elle nous annonce la publication de la Correspondance du chevalier d'Azara; de celle de Cacault (Négociations entre le Directoire et Pie VI) ; de celle des préfets du Consulat. La disposition typographique des questions et réponses ne nous paraît pas heureuse; elle perd trop de papier.

— Annonçons également la publication, commencée le 15 janvier à la librairie Hachette et Cie, d'une *Revue de métaphysique et de morale*. Le titre en dit suffisamment l'objet ; nous nous bornons à dire que la Revue paraîtra tous les deux mois.

— Au contraire, il faut quelques mots pour expliquer ce qu'est la *Haute science, revue documentaire de la tradition ésotérique* (Librairie de l'art indépendant, in-8. Mensuelle). C'est à la connaissance de la kabbale, de la magie,

de l'occultisme en général, que prétend servir cette nouvelle revue, qui commencera dès le 29 janvier la publication de traductions du Zohar, de l'*Antre des nymphes de Porphyre*, de la *Brihaddranyaka-Upanishad*.

—Le libraire Georges Brunox entreprend une œuvre importante, qui sera comme une nouvelle continuation de la *France littéraire* de Quérard : *La Librairie française pendant cinquante ans (1840-1890)*. L'ouvrage, qui comprendra dix volumes, semble d'abord devoir faire double emploi avec le *Catalogue* de Lorenz, mais, outre qu'il sera sans doute plus complet, il offrira l'avantage de renfermer dans une seule série ce qui se trouve morcelé en quatre parties dans le *Catalogue de la librairie française*.

— Vient de paraître le premier numéro de la *France-album* (Paris, 51, cité des Fleurs. Publication mensuelle. Abonnement : France, 6 fr. ; Union postale, 8 fr.). Ce premier numéro, qui renferme 32 dessins de Karl, est consacré au département des Alpes-Maritimes ; pour la saison, cela est tout à fait d'actualité. Et voici dans quels termes les éditeurs tracent les lignes principales de leur programme : « Nous présentons au public, et plus particulièrement aux voyageurs, aux touristes, aux amis de notre beau pays et aux admirateurs de ses merveilles, un ouvrage unique en son genre, qui réunira sous un format commode une immense collection de dessins représentant tout ce que la France possède de curieux, d'intéressant et de remarquable aux points de vue artistique, pittoresque, ethnographique et monumental, classé par albums régionaux ayant pour centre une ville importante et donnant la reproduction fidèle des curiosités contenues dans les environs. » Si tous nos départements sont traités de la sorte, cette publication, d'un bon marché réel, est appelée à un succès certain.

Artois. — Le tome XXIII (2e série) des *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras*, qui vient de paraître (Arras, imp. Rohard-Courtin, in-8 de 282 p.), contient, entre autres travaux, les études suivantes qu'il est utile de signaler ici : *Un Salon au XVIIIe siècle (Mme Geoffrin)*, par M. de Mallortie; — *Jean Le Febvre, chanoine, théologal et 57e prévôt du chapitre d'Arras, sa vie et ses œuvres dans leurs rapports avec l'histoire locale*, par M. l'abbé Depotter; — *Mon voyage en Irlande*, par M. le baron Cavrois; — *Le Pas-de-Calais sous l'administration préfectorale de M. le baron de la Chaise (1803-1815)*, par M. Gustave de Hauteclocque; — *Les Brigittines à Arras. Histoire du monastère de Notre-Dame de Sainte-Espérance, en la cité d'Arras, 1608-1792*, par M. l'abbé Depotter; — *L'Égypte au temps de Joseph*, par M. l'abbé Rohart.

Bourgogne. — Parmi les articles les plus intéressants que comprend le tome IX (2e série) des *Annales de l'Académie de Mâcon*, que nous venons de recevoir, nous devons mentionner spécialement : *Vignes américaines, sélection, adaptation*, par M. de Benoist; — *L'Abbaye de Saint-Chaffre-du-Monastier et ses rapports avec Cluny*, par M. F. Lacroix; — *Enlèvement de l'artillerie du château de Pierreclos en 1790*, par M. A. Arcelin; — *La Science sociale*, par le même; — *Un Banquet au XVe siècle*, érudite communication de M. A. Villars; — *Mâcon au XVIe siècle, notes bibliographiques, historiques et biographiques*, sources et preuves, par M. A. Jeandet (suite); — *L'Année 1800*, curieuse dissertation, par M. de Chambrun de Rosemont, sur la question de savoir si l'an 1800 appartient au XVIIIe ou au XIXe siècle; — *Une Page de philosophie sur la vraie liberté*, par M. l'abbé Canet; — *Marius Chaumelin*, par M. P. Martin; — *La Dépopulation de la France*, par M. A. Putois; — *Le Vicomte de Tavannes*, par M. A. Jeandet; — *Du Prix des choses comparativement à la valeur de l'argent et de l'accroissement des*

dépenses, par M. A. Villars; — *Les Prairies et les débordements de la Saône*, par M. de Benoist; — *L'Obituaire de Saint-Vincent*, par M. le baron Lombard de Buffières.

Bretagne. — M. Frain de la Gaulayrie nous donne le quatrième fascicule des *Tableaux généalogiques, notices et documents inédits, au soutien du mémoire où il est fait mention de plusieurs familles établies à Vitré et paroisses environnantes aux XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* (Vitré, imp. Lécuyer, in-4 de 81 p. Tiré à 150 exemplaires). Ce nouveau fascicule, où l'on remarquera notamment vingt-trois lettres de l'intendant général du duc de la Trémoille, baron de Vitré, écrites de 1696 à 1700 à l'avocat fiscal de la baronnie de Vitré, montre une fois de plus que M. Frain de la Gaulayrie est un des plus recommandables généalogistes de Bretagne.

— M. Paul Sébillot, bien connu de tous les traditionnistes par ses travaux, a eu l'excellente idée de mentionner dans une table alphabétique tous les incidents, tous les personnages qui figurent dans les contes publiés par lui, tant dans ses livres que dans des revues françaises ou étrangères, avec des renvois à ces si nombreux récits (*Les Incidents des contes populaires de la Haute-Bretagne*. Vannes, Lafolye, 1892, in-8 de 39 p.). Cette table, dont l'exécution a exigé du temps et de la patience, sera du plus grand secours pour les recherches des références. Cet aride mais utile labeur peut être cité comme un exemple à suivre à tous les chercheurs de contes populaires.

Champagne. — Encore un bon travail de M. Henri Jadart: *La Famille de la Salle à Reims du XVIe au XVIIIe siècle*. Nouveaux documents extraits des archives de cette ville (Arcis-sur-Aube, imp. Frémont, gr. in-8 de 24 p.). Cet érudit, revenant sur un sujet qu'il avait déjà traité en 1888 (*Revue de Champagne et de Brie*), écartant les données fournies par les notes inscrites sur un livre d'heures, manuscrit de la bibliothèque de Reims, où M. L. Delisle a reconnu l'œuvre d'un faussaire, établit, d'après des pièces authentiques (anciens registres paroissiaux, minutes des notaires, etc.), que la famille de « l'éducateur des enfants pauvres, » du « bienheureux fondateur des frères des écoles chrétiennes, » est de très simple origine. Les aïeux de J.-B. de la Salle « furent des commerçants honnêtes et laborieux; ils s'enrichirent, comme ceux du grand Colbert, dans le négoce et les affaires. » De nombreux documents inédits complètent cette étude généalogique, dont les principales indications sont résumées dans un tableau des ramifications de la famille de la Salle à Reims du XVIe au XVIIIe siècle.

Dauphiné. — M. Prudhomme, archiviste du département de l'Isère, vient de faire paraître l'*Inventaire-sommaire des archives historiques de l'hôpital de Grenoble* (Grenoble, in-4 de xxx-436 p.).

Franche-Comté. — Nous ne connaissions M. Henri Mairot que comme voyageur dans les montagnes du Jura à la suite de Xavier Marmier et de Mme de Gasparin, et dans les Alpes suisses où dernièrement il nous a conduits en compagnie d'Eugène Rambert. Aujourd'hui l'historien se révèle à propos d'*Une ambassade suisse en Franche-Comté (1674)* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 35 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie de Besançon*). M. Henri Mairot raconte, d'après une thèse soutenue en langue allemande par M. Mag, professeur à l'école supérieure de Glaris, devant la Faculté de philosophie de Zurich, et aussi d'après des documents manuscrits qu'il a pu consulter aux archives historiques du ministère de la guerre, l'intervention assez molle des Cantons suisses en faveur de la Franche-Comté pour conserver à cette province, envahie par les troupes de Louis XIV, une neutralité tout à l'avantage, en somme, de la République helvétique. Il résulte de cette courte et substantielle étude que les Comtois perdirent, en

cette circonstance, leurs pas et leurs démarches, ainsi que leur argent, car les « Magnifiques seigneurs, » après réflexion, jugèrent peu profitable de s'aliéner le grand Roi, fort généreux à leur égard. De sorte que désormais la Suisse « eut pour voisin, sur toute sa frontière du Jura, le puissant royaume de France, » et que la Franche-Comté put recueillir, quoique malgré elle au début, le bénéfice de sa rentrée dans la grande patrie française à laquelle elle a de tout temps appartenu par la langue, les mœurs et la religion.

— M. Théodore Courtaux, né de parents lorrains à l'île Maurice, vient d'enrichir la bibliographie franc-comtoise d'un gracieux volume intitulé : *Sonnets franc-comtois écrits au commencement du XVIIe siècle* (Paris, Cabinet de *l'Historiographe*, 52, rue d'Amsterdam, in-16 de 172 p., avec deux blasons en couleurs et un fac-similé héliographique de l'écriture du manuscrit. Prix : 4 fr.). Ces sonnets, parmi lesquels il s'en trouve d'excellents, pleins de couleur et de mouvement, sont extraits d'un recueil d'*Emblèmes* gravés par Pierre de Loysi, à Besançon, vers 1615. La bibliothèque de Besançon possède un exemplaire de ce recueil, mais les planches ne sont pas accompagnées du texte (vers manuscrits) que M. Courtaux a trouvé dans un deuxième exemplaire des *Emblèmes* acheté par lui, en mai 1883, lors de la vente après décès de la bibliothèque du général de Valdan, à l'Isle-Adam. Quelle aubaine ! L'éditeur mérite des remerciements pour la publication qu'il a faite de sa précieuse trouvaille et aussi des éloges pour la consciencieuse introduction historique dont il l'a fait précéder. Il résulte de cette introduction, bien que des preuves certaines n'en soient point fournies, que, selon toute probabilité, l'œuvre doit être attribuée au poète Jean-Baptiste Chassignet, né à Besançon en 1578, mort vers 1635, et qui exerça la charge de procureur fiscal au bailliage de Gray. Ajoutons que M. Th. Courtaux donne, avant chaque sonnet, une description de l'estampe placée en tête dans le manuscrit original et qu'il y joint de nombreuses notes historiques et philologiques. Dédié à la ville de Besançon, ce petit volume, qui sort des presses de D. Jouaust, ne peut manquer de faire la joie des lettrés, des érudits et des bibliophiles de tous pays.

— L'Académie de Besançon a fait récemment une excellente recrue, M. Armand Boussey, qui, à l'occasion de sa réception, a prononcé un discours dont *Un aventurier franc-comtois au XVIIIe siècle, Gonzel*, a fait les frais. Ce discours a été tiré à part (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 27 p.). L'auteur retrace avec autant de modération que de netteté les intrigues avec la cour d'Autriche d'un certain Gonzel, abbé des moins recommandables, créé comte d'Empire pour ses services occultes, et dont la figure énigmatique et l'existence scandaleuse n'inspireront d'estime ni de sympathie à personne. Enfermé à la Bastille en 1702, ce conspirateur y mourut en 1706.

— *Histoire de Luxeuil* serait certainement un titre quelque peu prétentieux pour le petit volume que M. E. Jeudy vient de publier sur cette localité, s'il n'avait pour correctif ce sous-titre : *Guide du baigneur et du touriste* (Luxeuil-les-Bains, E. Jeudy; Piquerey, petit in-18 de 155 p. Prix : 2 fr. 50). L'auteur a un esprit mordant qu'il met volontiers au service de la religion, ce dont il convient de lui savoir gré. Il expose sommairement, en s'arrêtant à l'époque révolutionnaire, les divers événements qui se sont accomplis à Luxeuil depuis les temps les plus reculés et donne quelques détails sur les bains, les monuments curieux de la ville et les promenades et excursions que l'on peut faire aux environs. Un certain nombre de dessins hors texte ornent ce volume, qui gagnera à renfermer plus tard, ainsi que se le propose l'auteur, une carte et un plan. Nous engageons M. Jeudy à attendre

pour cela la deuxième édition de son travail qu'il fera bien de compléter, surtout pour la partie historique qui devrait être conduite jusqu'à nos jours.

— MM. Delacroix et Castan n'ont pas laissé, au point de vue archéologique, de meilleur continuateur en Franche-Comté que M. l'abbé Guichard, curé de Pupillin. Déjà nous avons eu ici l'occasion de mentionner élogieusement son travail : *Une Tour du guet gallo-romaine* (Cf. *Polybiblion*, t. LVI, p. 471). Nous sommes heureux, présentement, de recommander à ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'archéologie sa nouvelle brochure sur *la Cité gallo-romaine de Grozon* (Lons-le-Saunier, Déclume, in-8 de 42 p., avec 6 planches), qui a fait l'objet d'une lecture remarquée au congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, en juin dernier. M. Guichard a fait exécuter, avec quelques subsides qui lui ont été accordés par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, des fouilles intéressantes sur le territoire de Grozon (Jura), et ce n'est là qu'un commencement. Plusieurs des nombreux objets exhumés ont été déposés au musée de Saint-Germain. Les recherches auxquelles M. Guichard continue à se livrer font espérer des résultats grandement appréciables : aussi souhaitons-nous que les sociétés savantes et les riches particuliers de la région viennent en aide à l'érudit ecclésiastique, qui, de la sorte, sera mieux à même de poursuivre fructueusement ses investigations.

— L'an dernier (Cf. *Polybiblion*, t. LXIV, p. 181) nous avons signalé aux amateurs de patois le curieux, mais peu édifiant *Almanach des bonnes gens du pays de Montbéliard*. Le même almanach pour 1893 (Montbéliard, A. Pétermann, petit in-4 de 95 p., avec de nombr. grav.) se fait remarquer par les mêmes défauts graves pour les catholiques et par les mêmes qualités pour les philologues. L'esprit montbéliardais, entre parenthèses, nous paraît bien « aigu, » pour ne pas dire autrement. Notons aussi que les morceaux intitulés : *In P'teut saint* et la sixième partie de *Poulot et Djoset*, par M. P. de Résener, qui porte le sous-titre de : *Une veillée à Mandeure*, sont des plus répréhensibles : l'auteur y ridiculise les deux illustres patrons de la Franche-Comté, saints Ferréol et Ferjeux. Quand, au bas de la pièce de vers français : *Montbéliard*, d'un réel mérite, on lit la signature de M. P. de Résener, on est en droit de s'étonner qu'il fasse, en patois, de si détestable besogne.

Guyenne et Gascogne. — La *Revue catholique de Bordeaux* vient de faire paraître un long article de 81 pages in-8 sur *Peiresc, abbé de Guîtres*, par M. Tamizey de Larroque (Paris, Alphonse Picard). Ce sont les documents de la collection Libri, rapportés d'Angleterre par M. Delisle, qui ont fourni à un de nos plus éminents collaborateurs l'occasion de compléter la notice de M. de Lantenay sur l'abbé de Guîtres. Encore M. Tamizey de Larroque a-t-il supprimé « par discrétion et prudence » quelques passages (p. 45). Nous ne comprenons pas très bien ses raisons, surtout en matière d'érudition, et nous regrettons d'autant plus sa discrétion et sa prudence que ce qu'il nous donne est savoureux. Songez qu'il ne s'agissait pas de moins pour M. de Peiresc que de se défendre contre M. de Sourdis et M. le cardinal de Richelieu, voire même contre les bons Pères de l'abbaye. Joignez-y une petite anecdote (p. 24, n° 2) sur les exigences fiscales de la cour romaine déjouées par M. de Montesquieu, et contée le plus galamment du monde par M. Tamizey de Larroque; et cette intervention si « franche » (p. 23) de M. Le Camus, procureur général de la cour des Aydes à Paris, un « père de famille, » dit l'annotateur. Un curieux appendice nous conte comment on devenait moine de Guîtres en l'an 1710.

— M. Francisque Habasque consacre une fine et spirituelle étude au

Théâtre en Agenais au XVIIe siècle (Issoudun, imp. Gaignault, gr. in-8 de 23 p. Extrait de la *Revue d'art dramatique*). Le premier des documents qu'il analyse remonte à l'année 1585 ; le dernier date de l'année 1788. Les amateurs de récits anecdotiques sauront gré à M. Habasque d'avoir tiré de poudreuses liasses d'amusantes particularités qui pourront figurer dans une nouvelle édition des *Curiosités théâtrales*.

— M. Ernest Gaullieur, archiviste la ville de Bordeaux, publie une notice sur *Louis de Foix* (Bordeaux, Gounouilhou, gr. in-8 de 52 p. Extrait du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux)*, laquelle contient des renseignements inédits qui complètent ceux déjà fournis sur l'éminent architecte par MM. Gustave Labat, Charles Marionneau, Tamizey de Larroque. Les devanciers du savant archiviste avaient signalé les beaux travaux exécutés par Louis de Foix en Bretagne, à Bayonne, surtout à Cordouan, mais ils n'avaient pas connu la part considérable prise par l'ingénieur parisien à l'assainissement de la ville de Bordeaux, à la suite de la cruelle épidémie de 1585-86. Une autre découverte de M. Gaullieur, c'est celle de l'architecte Pierre de Foix, fils et associé de Louis de Foix. En revanche, le consciencieux biographe a ignoré que l'on a inséré, dans le dernier volume paru des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (1891), des documents qui lui auraient révélé diverses particularités sur le mariage et sur la famille de son héros.

— M. Charles Baradat, marquis de Lacaze, a extrait du tome XXVII des *Archives historiques du département de la Gironde*, une communication très importante sur *la Vicomté de Fezensaguet, capitale Mauvezin, ses vicomtes, sa composition, ses coutumes* (Paris, H. Champion ; Auch, Villot, in-4 de 120 p.). La publication est divisée en trois parties : I. Les Vicomtes de Fezensaguet; II. Composition de Fezensaguet (détails sur les localités, Mauvezin, paroisses et châtellenies diverses, et sur les familles principales) ; III. Coutumes de Mauvezin et du Fezensaguet. L'éditeur a fait précéder le texte des coutumes (XIIIe siècle) d'un sommaire analytique dont chaque numéro correspond à un paragraphe du texte. Soit comme document historique, soit comme document philologique, les coutumes, très bien publiées par M. Baradat de Lacaze, seront utilement consultées.

Ile-de-France. — M. L. Morize a tout récemment publié de très intéressantes notes topographiques, historiques et archéologiques sur *le Canton de Chevreuse* (Tours, imp. Deslis, in-8 de X-129 p. *Société archéologique de Rambouillet. Documents pour servir à l'histoire du département de Seine-et-Oise*). C'est l'un des guides les mieux faits que l'on puisse se procurer sur ce coin de la grande banlieue parisienne. « Cette étude, dit l'auteur, embrasse les vingt communes du canton. Elle comprend donc non seulement Chevreuse, Dampierre, les Vaux-de-Cernay, Port-Royal, qui attirent chaque année un si grand nombre de promeneurs et d'artistes, mais encore des localités moins célèbres, partant peu visitées, peu connues et qui méritent de l'être davantage; tels sont : le château de Pontchartrain, le prieuré de Haute-Bruyère, Notre-Dame de la Roche, la Ville-Dieu, Maurepas, l'orphelinat d'Élancourt, etc. Les planches qui accompagnent cette brochure, au nombre de quinze, ont été exécutées d'après les monuments, et la carte que l'auteur a ajoutée, quoique très simple, rendra des services.

Languedoc. — Le tome IV de la neuvième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de 567 p.) contient les morceaux suivants : *L'Ange gardien de Socrate*, par M. A. Dumesnil ; — *Considérations sur l'origine des espèces*, par M. A. Lavocat; — *Le Latin moderne, étude d'histoire littéraire*, par

M. Deschamps (2e partie, la poésie); — *Notes sur les caractères qui distinguent les races dans les animaux domestiques*, par M. Baisset; — *Une hypothèse sur la statue de Clémence Isaure*, par M. Roschach; — *Cicéron et sa famille. Marcus Tullius Cicero, son fils*, par M. F. Antoine; — *Observations sur le mariage, d'après le nouveau code civil espagnol*, par M. J. Brissaud; — *Note sur le caractère de la propriété foncière dans les poèmes homériques*, par M. Lécrivain; — *Note sur l'histoire du roi Chrocus*, par le même; — *De la balnéation au Japon*, par M. Berson; — *Code civil du Japon*, par M. Paget; — *Notice sur l'état de l'observatoire de Toulouse*, par M. B. Baillaud; — *Clinique médicale. Exposition rétrospective de documents anciens*, par M. le docteur Alix; — *De la responsabilité des criminels*, par M. Fabreguettes; — *La Lutte pour la vie*, par M. A. Crouzel; — *Les Carrés magiques*, par M. Massip; — *Le Marquis de Pégneirolles*, par M. l'abbé Douais, etc.

— Viennent de paraître : *Les Coutumes de Tarascon* (XIVe siècle), publiées par M. Édouard Bondurand, archiviste du Gard (Nîmes, Catélan, in-8 de 136 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Nimes*).

Limousin. — M. Camille Chabaneau publie une brochure fort importante (*La Langue et la littérature du Limousin, notice suivie d'un double appendice* communiquée par M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne. Montpellier et Paris, in-8 de 58 p.) où sont énumérés tous les troubadours qui ont employé dans leurs œuvres ce dialecte limousin, « la langue littéraire et classique des provinces d'outre-Loire. » D'excellents renseignements bibliographiques abondent dans les notes dont M. Chabaneau a enrichi son étude et dans l'*appendice I*, où son digne collaborateur a indiqué les *Documents rédigés en limousin, en dehors des textes littéraires*. L'appendice II contient *Divers Textes limousins du moyen âge*.

Lorraine. — M. F. des Robert, en compulsant les vieux papiers de famille qui lui ont fourni, il y a quelque temps, le sujet d'un intéressant article sur M. Lattier de Bayane, a découvert une série de lettres échangées en 1784-1790, entre deux amis. Il a pensé que rien n'était à négliger de ce qui concerne cette époque, et a donné, dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, une analyse de sa trouvaille, dont il a fait faire un tirage à part (*Correspondance de deux officiers de marine en 1787*. Nancy, Berger-Levrault, in-8 de 48 p.).

Lyonnais. — M. A. Vachez a lu, dans la séance du 10 décembre 1891 du Congrès provincial de la Société bibliographique tenu à Lyon, une bien intéressante étude sur les *Livres de raison dans le Lyonnais et les provinces voisines*, qu'il vient de faire paraître (Lyon, L. Brun; A. Cote, in-8 de 70 p.). Grâce à ces registres de famille si curieux pour l'histoire des mœurs et de la vie sociale aux temps passés, l'auteur a pu examiner un ensemble de choses et de faits qui, ayant son point de départ au XIVe siècle, ne s'arrête qu'à la veille de la Révolution et s'applique aux classes les plus diverses. Les neuf premiers de ces documents ont été analysés d'une façon aussi attrayante que sagace. Puis M. A. Vachez publie des extraits du *Livre de raison d'une famille de robe au XVIIe siècle* (1547-1693) : c'est celui de la famille Fornet, établie à Étoile, dans le département actuel de la Drôme. Ensuite est reproduit intégralement le *Livre de raison d'un paysan du Lyonnais au XVIIIe siècle* (1682-1763); et c'est par l'analyse et quelques extraits du *Livre de raison d'une famille bourgeoise au XVIIIe siècle* (1764-1779) que se termine cette excellente brochure. Nous souhaitons à M. Vachez de nombreux imitateurs dans toutes nos provinces.

Périgord. — Parmi les hommages rendus à M. *Jules Delpit*, aucun n'est plus sincère et plus érudit que celui de notre collaborateur, M. Tamizey de

Larroque, dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (Périgueux, in-8, 20 p.). Il en résulte que l'homme de bien égalait tout au moins le savant, et que M. Delpit a bien mérité de la patrie languedocienne. A noter la bibliographie fort intéressante qui termine la notice.

Provence. — M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône, vient de faire paraître l'inventaire sommaire des archives des *États de Provence* (série C, tome II; Marseille, in-4 de 524 p.).

Rouergue. — M. l'abbé A. Bouillet, correspondant des Antiquaires de France et lauréat de la Société française d'archéologie, vient de faire paraître *l'Église et le trésor de Conques (Aveyron), notice descriptive* (Mâcon, imp. Protat, in-12 de xiv-122 p. avec 27 gravures). Les touristes et les pèlerins qui visitent cette curieuse église et ce merveilleux trésor auront plaisir et profit à prendre pour guide cet excellent opuscule.

Vendée. — *Les Inventaires de la maison noble de la Levraudière au XVIIe siècle,* que Mgr Barbier de Montault nous fait connaître (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 12 p.), sont au nombre de trois : de 1625, de 1635 (répétant à peu près le premier) et de 1652. Mobilier fort modeste, réduit au strict nécessaire : batterie de cuisine, linge, tables, bancs, buffets, coffres et lits. Intéressant pour montrer ce qu'était en Vendée, à l'époque, une simple gentilhommière. P. 9, n° 52, au lieu de « ung poislon ronge, » ne faut-il pas lire « rouge ? »

Angleterre. — MM. Putnam viennent de publier : *The Campaign of Waterloo* par M. J.-C. Ropes. L'auteur est convaincu que, jusqu'à ce jour, aucun historien n'a pu rendre compte avec une complète impartialité de cette dernière campagne de Napoléon. Le texte est accompagné d'un atlas in-folio contenant quatorze plans et cartes où sont indiquées les positions respectives des armées ennemies et les péripéties de la bataille des quatre jours.

— M. T. Fisher Unwin va faire paraître une édition en deux volumes de *Sixty years of an agitator's life*, qui sont, comme on sait, les « Souvenirs » de M. G.-C. Holyoake.

— M. E.-F. Knight, l'auteur de *The Cruise of the Alerte*, termine un livre destiné à MM. Longmans, et qui sera consacré au voyage qu'il a récemment accompli dans les régions du Kashmir, Baltistan, Ladak et Gilgit. On y trouvera une curieuse description des « Lamaseries » du Tibet occidental et des renseignements intéressants sur la politique anglaise et sur la défense des frontières indiennes.

— M. W.-C. Macpherson vient d'écrire pour l'éditeur Murray, sous le titre : *The Baronage and the Senate*, une monographie et une histoire de la Chambre des Lords, où il étudie toutes les réformes qui ont été proposées pour la modifier ou la remplacer.

— Le premier numéro de la *Westminster Gazette* a paru le 31 janvier, date de l'ouverture du nouveau Parlement.

Belgique. — Cette année, l'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* (Bruxelles, F. Hayez, in-18 de 617 p.) contient sept notices biographiques. M. Walter Spring raconte la vie et les travaux de l'illustre chimiste Jean-Servais Stas (1813-1891), d'une manière intéressante, mais dans un style souvent bizarre et avec des pensées qui ne le sont guère moins; qu'a voulu dire par exemple M. Spring en écrivant (p. 218) que « l'esprit créateur n'est le plus souvent dans les sciences qu'un esprit d'à peu près? » Astronome, mathématicien, historien, Nicolas-Édouard Mailly (1810-1891) a joué un rôle moins important que Stas, et son biographe, M. François Terby, a pu résumer sa vie en quelques pages. Tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux langues romanes connaissent

et consultent les travaux de Jean-Auguste-Ulric Scheler (1819-1890), sur lequel M. J. Stecher a écrit une bonne notice. C'est M. F.-A. Gevaert qui nous présente le chevalier Léon de Burbure (1812-1889), musicien et archéologue. Les trois autres notices sont consacrées à Louis-Frédéric-Henri Melsens (1834-1886), chimiste, par M. P. de Heen; à Anatole-François Hue, marquis de Caligny (1811-1892), connu par ses recherches sur les oscillations de l'eau, par M. E. Catalan, et enfin à Louis-Chrétien Roersch (1831-1891), bien connu par ses travaux de philologie et de linguistique, par M. P. Willems. Toutes ces notices sont accompagnées de portraits, sauf celle de M. de Caligny, et toutes, sauf celle-ci et celle qui est consacrée au chevalier de Burbure, complétées par des bibliographies.

— De la *Découverte archéologique faite à Foy en mai 1892*, par M. Mathieu, *d'une inscription latine inédite* (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. Louvain, C. Peeters, in-8 de 26 p.), M. J.-P. Waltzing tire la preuve de l'existence à Foy d'une station militaire dès le premier siècle de notre ère. L'inscription confirme aussi la mention faite par un autre texte d'un dieu Entarabus ou Intarabus.

— M. H. Hauser a donné au *Messager des sciences historiques de Belgique* (t. LXVI) et a fait tirer à part *Trois Lettres de Fr. de la Noue sur la guerre de Flandre, 1576-1587* (Gand, imp. Vanderhegen, gr. in-8 de 36 p.). Ces trois lettres sont précédées d'une excellente notice analytique. C'est le complément de la thèse de doctorat du savant professeur.

Espagne. — Divers ouvrages nous rendent l'ancienne littérature espagnole accessible, on peut même avec Ticknor la suivre jusqu'au début de ce siècle, mais pour l'époque contemporaine on est peu renseigné; quelques articles d'Antoine de la Tour et de M. de Teveret, quelques autres pages fugitives dans divers périodiques, un volume de M. Boris de Tannenberg sur les poètes seulement, voilà à peu près ce que nous possédons, et l'époque tout à fait actuelle n'y est pas représentée. Nous signalerons de nouveau une publication que nous avons déjà louée et qu'écrit Don Melchor de Palau. Ce littérateur très distingué, dont nous avons eu à faire grand éloge comme poète, fait dans d'intéressants fascicules connaître les événements littéraires de sa patrie (*Acontecimientos literarios*. Madrid, libreria de San Martin). Son dernier cahier *(cuaderno 10)* nous donne une étude biographique et critique sur Velarde, qui ne naquit pas à Séville, comme l'a dit de Gubernatis, mais à Conil, et un examen remarquable de quatre drames récents. Les appréciations de Don Melchor de Palau sont judicieuses, ses connaissances sont très étendues, et nous sommes heureux de le voir si bien au fait des termes de comparaison que lui offrent souvent nos poètes et nos prosateurs. Il serait à désirer que M. de Palau entreprît une histoire complète des lettres en Espagne depuis les premières années du XIXe siècle, car ses livraisons trop rares, trop brèves, dénotent bien tout ce qu'il pourrait faire.

— Sous ce titre : *Un Catalá ilustre*, M. J. Reig y Vilardell, l'auteur des *Monografias de Catalunya* dont nous avons eu à faire l'éloge, a publié à cent exemplaires (Barcelone, in-32 de 20 p.) une brochure sur Bernat Boil, moine du Montserrat, qui eut un rôle dans la découverte de l'Amérique. Au moment où le centenaire de ce grand événement a tant attiré l'attention, la notice de M. Reig y Vilardell peut être lue avec intérêt.

— M. Suarez Bravo a traduit de l'allemand, de M. Charles Justi, et publié dans une élégante plaquette imprimée à cent exemplaires *(Estudios sobre el renacimiento en España*. Barcelone, in-32 de 114 p.) un travail consacré à deux sculpteurs fort distingués : Bartolome Ordoñez et Domenico Fancelli.

La reproduction de plusieurs monuments dont ils sont les auteurs orne ce joli petit volume.

Italie. — Nous sommes heureux de voir renaître de ses cendres la revue *Analecta juris pontificii*, mais renaître avec un programme plus vaste. Les *Analecta ecclesiastica* (Rome, 50, via Gregoriana, 35 fr. par an) seront une « revue théorique et pratique de théologie, droit canonique, jurisprudence, administration, liturgie, histoire, et sciences accessoires. » Voici quelle en sera l'économie : I. Analecta nouveaux (actes pontificaux et documents émanés de congrégations, en y comprenant les procès de la congrégation du concile et des évêques et réguliers); II. Analecta vetera, ou documents inédits sur les matières qui rentrent dans le cadre de la revue; III. *a)* Articles de fond ; *b) Ephemerides curiae romanae*, ou chronique de la Rome pontificale; *c)* Œuvres pontificales ; *d)* Bibliographie. Parmi les collaborateurs qui travaillent sous la direction de Mgr Félix Cadène, prélat domestique de Sa Sainteté, nous notons : Mgr Isidoro Carini, le R. P. dom Gregorio Palmieri, le R. P. Pie de Langogne.

— Depuis le 22 janvier, paraît à Rome une revue d'un caractère tout nouveau pour l'Italie, hebdomadaire, entièrement consacrée à l'actualité politique, économique, artistique et littéraire. La *Nuova Rassegna* est dirigée par M. L. Lodi. Elle s'annonce comme démocratique en politique et positiviste en philosophie ; mais elle semble devoir grouper dans une collaboration plus éclectique que ce programme les noms les plus en vue de l'Italie littéraire du moment. Au point de vue politique, les premiers numéros étudient la question brûlante des banques d'émission, celle de la réforme des Universités et la création d'un parti agricole dans la nouvelle Chambre.

— Il paraît à Pise une nouvelle revue : *Rassegna bibliografica della letteratura italiana*. D'après un prospectus signé par un éminent écrivain, M. Al. d'Ancona, cette revue rappellera assez le *Polybiblion*, seulement elle restreindra ses indications à l'Italie, tandis que le *Polybiblion* a un cadre beaucoup plus vaste et étend ses informations à tous les pays. Le *Rassegna bibliografica* publiera chaque mois une livraison de vingt-quatre pages in-8 ; prix de l'abonnement annuel : 7 lire (Pise, F. Mariotti, Piazza dei Cavalieri, n° 5).

— Nous avons reçu de Palerme, de M. Salomone Marino, l'ami et le collaborateur de M. G. Pitrè, un certain nombre de brochures. Dans *la Rivoluzione francese de 1789* (extrait de l'*Archivio storico siciliano*, Palerme, in-8 de 31 p.), nous voyons que les Siciliens ne nous pardonnent pas trop d'avoir été massacrés chez eux, le lundi de Pâques 1282. Il paraît que cette antipathie, qui a diminué cependant, rendit les Siciliens hostiles aux idées révolutionnaires et leur fit prendre parti pour Louis XVI, sur lequel M. Salomone Marino a réuni plusieurs curieuses poésies populaires. La *Rivoluzione siciliana del 1848-49* (extrait de l'*Archivio per lo studio della letteratura popolare*, in-8 de 28 p.) est un article intéressant par les morceaux de poésie populaire qu'il renferme, mais où, si nous avions à nous occuper de la politique chez nos voisins, nous jugerions certains événements et certains hommes autrement que ne le fait l'auteur. *La Surci-giurania di L. d'Eredia* (extrait de l'*Archivio storico*, in-8 de 28 p.) est la publication, précédée d'une étude d'un poème de Luigi d'Eredia dont M. S. Marino a jadis publié les œuvres dans un joli volume dont nous avons parlé. La *Surci-giurania* est suivie d'un glossaire fort utile. Dans la *Storia de li miracoli di santo Sano* (extrait de l'*Archivio per lo studio delle tradizioni*, in-8 de 40 p.), M. Salomone Marino s'occupe de saints apocryphes et souvent peu édifiants qu'a inventés l'imagination populaire et publie sur l'un d'eux, *santu Sanu*, un poème qu'il a fini par recueillir patiemment de la bouche du peuple. Dans

Intorno al Parnasso siciliano, M. S. Marino examine un manuscrit contenant d'anciennes poésies siciliennes, dont plusieurs doivent intéresser les folkloristes. Dans les *Luoghi e nomi storici della provincia di Palermo* (seconda edizione, Palerme, in-8 de 15 p.), M. S. Marino, comme l'indique le titre de la brochure, se livre à de savantes recherches qui touchent à l'histoire de sa patrie. On sait qu'en Italie, un lettré ne laisse guère un de ses amis se marier sans, comme présent de noces, offrir à la jeune épouse quelque rareté bibliographique; un cadeau de ce genre, c'est le conte populaire imprimé sous ce titre : *La Omnipotenza dei proverbi dimostrata da una novelletta siciliana* (Palerme, in-8 de 22 p.). Ces publications *per nozze* sont des raretés très estimées des bibliophiles. Une rareté plus grande est la jolie plaquette : *L' Ora e la solennita del battesimo negli usi del popolo siciliano*. Dans cette plaquette tirée seulement à cinquante exemplaires, numérotés et consacrés au souvenir du baptême de son fils, M. S. Marino raconte les coutumes dont ses compatriotes entourent cette pieuse solennité.

— A une époque où quelques esprits hardis essaient de transformer entièrement les théories de la science pénale, une revue qui tiendra ses lecteurs au courant de ce mouvement d'idées ne peut être qu'intéressante. Tel est l'objet que se propose la *Nuova scienza penale* qui, à partir de cette année, paraît le dernier jour de chaque mois, sous la direction de M. Francesco Magri (Pise, Piazza dei Cavalieri, 5, gr. in-8, 10 fr. par an).

— Sous forme de lettre à M. Letterio Lizio-Bruno, M. Giuseppe di Napoli Baudo, dont nous avons signalé autrefois à nos lecteurs les poésies, publie dans la *Rivista Marchiziana* (Tirage à part. Catanià, G. Ricedoli, in-8 de 6 p.) une curieuse note (*Intorno ad un' usanza di Troina*) sur les représentations populaires en usage à Troina, sous le nom de *'ntrillazzata* ou de *jocu*. Ce dernier nom rappelle — comme le remarque l'auteur, — le *jeu* de nos anciens poètes (*Jeu de saint Nicolas* de Bodel). L'argument de la 'ntrillazzata est aussi pris dans l'Ancien ou le Nouveau Testament. L'auteur de la note nous donne sur ces compositions des renseignements concis, mais précis.

— M. U. Hœpli, le vaillant éditeur de Milan, vient de publier un fort intéressant catalogue : *Manoscritti, incunaboli ed edizioni rare dei Giunti, Aldi, Gioliti, etc., della prima metà del secolo XVI* (in-8 de 134 p.). Ce catalogue, qui comprend plus de 1,000 numéros, dont 170 pour les manuscrits, et plus de 400 pour les incunables, donne la description abrégée d'ouvrages pour la plupart curieux, quelques-uns rarissimes, et est accompagné de cinq curieux fac-similés.

— C'est à saint Thomas que le P. Torregrossa, de la congrégation des *Servi de' poveri*, emprunte ses explications sur le rôle de la charité dans l'organisme social : *La Carità nell' organismo sociale* (Palermo, tip. *Boccone del Povero*, in-8 de 21 p.). Cette conférence, lue au congrès catholique d'études sociales tenu à Gênes en novembre, montre excellemment que le christianisme seul peut sauver la société, par la charité.

— Signalons sans commentaires une brochure de M. A.-J. de Johannis : *Le Monopole de la production de l'argent* (Florence, sans nom d'éditeur, in-8 de 16 p.), écrite en faveur du monométallisme-or.

— Le chevalier Emmanuel Portal, dont le *Polybiblion* a naguère mentionné les *Note araldiche e storiche*, publie une curieuse notice sur les familles nobles siciliennes d'origine française, *Sulle Famiglie nobili siciliane di origine francese* (Bari, gr. in-8 de 22 p. à deux colonnes). Parmi les familles que mentionne le savant généalogiste, avec indication de leurs armes, on remarque les Aceto, les Albaneto, les Ardoino, les Aicenso, les Avarna, les Barrese, les Bellacera, les Branciforti, les Chiaramonte, les

Cottone, les Filangeri, les Gravina, les Grimaldi, les Manno (représentés aujourd'hui par le savant baron Manno), les Mazzarino, les Palizzi, les Portal (famille à laquelle appartient l'auteur et à laquelle appartenait le baron Portal, le célèbre ministre de la Restauration), les Rosso, les Sammartino, les Trigona.

— On a signalé ici (t. LXVII, p. 92) un recueil d'hommages rendus à la mémoire de Galilée et somptueusement imprimé à Padoue. Voici un nouveau recueil commémoratif plus magnifique encore : *Per il terzo centenario dalla inaugurazione dello insegnamento di Galileo Galilei nello studio di Padova. VII décembre MDCCCXCII* (Firenze, tip. di G. Barbera, in-fol. de 29 p. avec 25 pl.). Le recueil, dédié au roi d'Italie, est orné d'un beau portrait de Galilée représenté à l'âge de quarante ans. La notice sur le séjour de Galilée à Padoue (*Galileo a Padova*) est faite de main de maître. Parmi les documents groupés à la suite de ce brillant chapitre de la biographie du « Sommo maestro, » on trouve le fac-similé de divers autographes, la reproduction du frontispice de divers ouvrages de Galilée, la reproduction de diverses pièces du temps relatives au professorat à Padoue de l'illustre mathématicien, etc.

— M. Vittorio Fanucci vient de publier : *Le Relazioni tra Pisa e Carlo VIII* (Pisa, tip. Nistri, in-8 de 83 p.). L'auteur a parfaitement complété tous les travaux antérieurs. Il s'est servi de nombreux documents inédits dont les plus importants, au nombre de treize, ont été reproduits à la suite de son étude.

Portugal. — M. J. Leite de Vasconcellos, professeur à la bibliothèque nationale de Lisbonne, a écrit, et en très bon français, une curieuse dissertation sur les amulettes portugaises (*Résumé d'un mémoire destiné à la 10e session du congrès international des orientalistes*. Lisbonne, Imp. nationale, in-8 de 12 p.). M. de Vasconcellos pense que les amulettes fort nombreuses et d'espèces très différentes qu'il décrit sont les vestiges des religions des peuples qui ont tour à tour occupé le territoire portugais. Il compte revenir dans un travail complet et considérable sur ce sujet.

Publications nouvelles. — *Le Livre d'Hénoch, fragments grecs découverts à Akhmîm (Haute-Égypte)*, publiés avec les variantes du texte éthiopien, traduits et annotés par A. Lods (in-8, Leroux). — *Histoire du bréviaire romain*, par P. Batiffol (in-18, A. Picard). — *Die Lehre von den heiligen Sacramenten*, von Dr P. Schanz (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Œuvres posthumes de Mgr Le Courtier*, recueillies et publiées par l'abbé Grégoire (t. I en deux vol. in-18, Féchoz). — *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. Meschler, trad. par l'abbé Ph. Mazoyer, t. I (in-18, Lethielleux). — *Le Règne social de Jésus-Christ*, par le R. P. A. Delaporte (in-18, Retaux). — *L'Année chrétienne*, par Don Sarda y Salvany, trad. par l'abbé A. Thiveaud (in-18, Lethielleux). — *Traité de l'oraison mentale suivi de soixante considérations d'après le Vénérable Sarnelli*, par l'auteur du *Chrétien sanctifié* (petit in-12, Haton). — *Pratique des vertus*, par le P. Bouchage (3 vol. in-8, Haton, Delhomme et Briguet). — *Les Agonies du cœur*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton); — *Quelques fleurs du parterre évangélique*, par l'auteur de la nouvelle « Histoire de saint Augustin » (in-18, Paris, Palmé; Bruxelles, Société belge de librairie). — *Nos morts, consolations chrétiennes*, par l'abbé L. Roger (in-18 carré, Orléans, Herluison). — *Code manuel des électeurs et des éligibles*, par A. Maugras (in-18, Giard et Brière). — *Code des cours d'eau non navigables ni flottables (France continentale)*, par A. Boulé et P. Lescuyer (in-12, Pedone-Lauriel). — *Projet de code civil allemand*, trad. avec introd. par R. de la Grasserie (in-8, Pedone-Lauriel). —

Estudios sobre el codigo civil, par D. Jesús Firmaty Gabrero (in-8, Zamora, Calamita). — *Code de commerce argentin*, trad., annoté et précédé d'une introd. par H. Prudhomme (in-8, Pedone-Lauriel). — *Sancti Thomae Aquinatis O. P. Doctrina de cooperatione Dei*, scripsit V. Frins (gr. in-8, Lethielleux). — *L'Existence de l'âme*, par l'abbé H. Ceillier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Paradis terrestre et la Race nègre devant la science*, par l'abbé Dessailly (in-18, Delhomme et Briguet). — *A. E. Brehm. Merveilles de la nature. La Terre, les mers et les continents*, par F. Priem (gr. in-4, J.-B. Baillière). — *Histoire de la botanique du XVIe siècle à 1860*, par le Dr J. von Sachs, trad. par H. de Varigny (in-8 cart., Reinwald). — *Les Trois Livres de Jérôme Fracastor, sur la contagion, les maladies contagieuses et leur traitement*, traduction et notes par L. Meunier (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Lecciones de Patologia medica*, por el Dr D.-M. Alonso Sañudo (in-8, Madrid, J. Ducazcal). — *De la cataracte corticale vulgaire, dite cataracte spontanée ou sénile*, par le Dr A. Ferret (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Hygiène et traitement du diabète*, par le Dr E. Monin (in-18, Société d'édit. scient.). — *Trois saisons à Hammam-Meskoutine, 1890-1891-1892*, par le Dr A. Piot (in-8, Société d'édit. scient.). — *Les Chefs-d'œuvre de l'art au XIXe siècle. La Peinture étrangère au XIXe siècle*, par T. de Wyzewa (gr. in-4, Librairie illustrée). — *La Femme dans l'art*, par M. Vachon (gr. in-4, Rouam). — *La Vie artistique*, par G. Geffroy (in-18, Dentu). — *Commodien, Arnobe Lactance, et autres fragments inédits*, par Mgr Freppel (in-8, Retaux). — *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique complète, par l'abbé J. Lebarq, t. V, *1666-1670* (in-8, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Bossuet et l'Éloquence sacrée au XVIIe siècle*, par Mgr Freppel (2 vol. in-8, Retaux). — *Les Grands Écrivains de la France, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Régnier. J. de la Fontaine. Lexique*, t. X-XI (2 vol. in-8, Hachette). — *Essais de littérature contemporaine*, par G. Pellissier (in-12, Lecène et Oudin). — *Les Récréations poétiques. Poésies*, par le R. P. A. Marc (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Peuple*, par H. Bossane (in-18, Retaux). — *Les Heures calmes*, par F.-E. Adam (in-18, Lemerre). — *Les Chants oraux du peuple russe*, par A. Millien (in-18, Champion). — *Cœur de sceptique*, par H. Ardel (in-18, Plon et Nourrit). — *La Vie privée de Michel Tessier*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *Athanase Cocardeau l'apostat*, par J. Rosier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Alpes françaises*, par A. Falsan (in-18, Baillière). — *La France coloniale, histoire, géographie, commerce*, par A. Rambaud (in-8, Colin). — *La Khroumirie et sa colonisation*, par le Dr H. Guérard et E. Boutineau (in-8, Challamel ; Lecène et Oudin). — *Les Origines de l'Église. Saint Paul, ses missions*, par l'abbé C. Fouard (in-8, Lecoffre). -- *Glorification religieuse de Christophe Colomb*, par l'abbé Casabianca (in-18, Poussielgue). — *Saint Louis et Innocent IV*, par E. Berger (in-8, Thorin). — *Histoire du pape Étienne X*, par U. Robert (in-12, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Messire Jean-Louis de Fromentières, évêque et seigneur d'Aire, prédicateur ordinaire du Roi, 1632-1684*, par l'abbé P. Lahargou (in-8, Retaux). — *Monseigneur Freppel*, par le R. P. E. Cornut (in-8, Retaux). — *Vie de la Très Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph (Ernestine d'Augustin), ancienne prieure du Carmel de Tours (1819-1890)*, par le R. P. Mercier (in-8, Retaux). — *Compendio de historia antigua Griega y Romana*, por R. Eyzaguirre (in-18 cart., Santiago de Chile, imp. de Emilio Perez). — *L'Église et les campagnes au moyen âge*, par G.-A. Prevost (in-8, Champion). — *A une supérieure religieuse au sujet d'un récent décret pontifical*. Lettre du R. P. Secondo Franco, de la Compagnie de Jésus, trad. par l'abbé A.-E. Gautier (in-18, Téqui). — *L'Apothéose de Renan*, par le P. V. De-

laporte (in-16, Retaux.) — *L' « Amusez-vous » de M. Renan et le Credo du P. Didon,* par H. de Villeneuve (in-12, Bonhoure). — *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan,* par Mgr L. Meurin (in-8, Retaux). — *La Politique de Léon XIII,* par le R. P. Brandi, trad. par M. Wetter (in-18, Lethielleux). — *La Turquie et l'Hellénisme contemporain,* par V. Bérard (in-18, Alcan). — *Correspondance des beys de Tunis et des consuls de France avec la cour, 1577-1830,* publiée par E. Plantet, t. I *(1577-1700)* (in-8, Alcan). — *Recueil des traités de la France,* par J. de Clercq, t. XVIII, 1888-1890 (gr. in-8, Pedone-Lauriel). — *L'Europe politique en 1892-1893,* 2e fasc. (*L'Autriche-Hongrie. La Belgique*), par L. Sentépury (in-8, Lecène et Oudin). — *La Restauration impériale au Japon,* par le vice-amiral Layrle (in-12, Colin). — *Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues,* par L. Pingaud (in-8, Plon et Nourrit). — *Napoléon et Alexandre Ier,* t. II, par A. Vandal (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile,* par C. Pfister (in-8, Berger-Levrault). — *Mélangse pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui le département de l'Oise,* par le vicomte de Caix de Saint-Aymour (in-18, Claudin; Champion). — *Monographie de la paroisse de la Mancellière au diocèse d'Avranches,* par A. de Tesson (in-8, Avranches, imp. Durand). — *Armorique et Bretagne,* par R. Kerviler (3 vol. in-8, Champion). — *Le Compte de l'armée anglaise au siège d'Orléans, 1428-1429,* par L. Jarry (in-8, Orléans, Herluison). — *Monographies paroissiales du diocèse de Marseille,* par l'abbé E. Brieugne (in-8, Marseille, Imp. marseillaise). — *Lettres de Francisco Nelli à Pétrarque,* publiées par A. Cochin (in-8 carré, Champion). — *Michel-Ange, sa vie, son œuvre,* par L. Roger-Miles (gr. in-8, Rouam). — *Montaigne, l'homme et l'œuvre,* par P. Bonnefon (in-8 carré, Rouam). — *Jean Daniel Beykert, professeur au gymnase de Strasbourg. Notice biographique. Relation de sa captivité à Dijon, etc. Lettres à sa femme (1793-1794)* (in-8, Strasbourg, Heitz; Paris, Bouillon). — *Joseph Kerviler. Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate,* publiés par son fils. *Campagne du Levant (1826-1829)* (in-12, Champion). — *Lamennais, d'après des documents inédits,* par A. Roussel (2 vol. in-8, Rennes, Caillière). — *Bouquineurs et bouquinistes. Physiologie des quais de Paris,* par O. Uzanne (gr. in-8, May et Motteroz). — *Bibliographie de la bibliographie générale du droit français et étranger,* par E. Dramard (in-8, Larose et Forcel). — *Bibliographie générale et complète des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 14 octobre 1892* (in-8, Marchal et Billard).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSE

Le Retour de l'Ile d'Elbe (LXVII, 96). — L'ouvrage de M. Lasserre, où se trouve le retour de l'Ile d'Elbe raconté d'après la méthode de M. Renan, a pour titre : *Le Treizième Apôtre.* Ce petit volume est dédié à M. Ravelet. La 5e édition a paru en 1866 chez V. Palmé.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

BEAUX-ARTS

1. *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps*, par ÉMILE MICHEL, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de XII-630 p. avec 343 reproductions directes, 40 fr. — 2. *Les Artistes célèbres. Les Brueghel*, par ÉMILE MICHEL. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 100 p. avec 45 grav., 5 fr. — 3. *Les Artistes célèbres. Les Van de Velde*, par ÉMILE MICHEL. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 131 p. avec 73 grav., 4 fr. 50. — 4. *Les Artistes célèbres. Les Clouet et Corneille de Lyon*, par HENRI BOUCHOT. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 66 p. avec 37 grav., 3 fr. — 5. *Les Artistes célèbres. Abraham Bosse*, par ANTONY VALABRÈGUE. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 116 p. avec 42 grav., 4 fr. — 6. *Les Artistes célèbres. Les Audran*, par G. DUPLESSIS. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 87 p. avec 41 grav., 5 fr. — 7. *Les Artistes célèbres. J.-B. Greuze*, par CH. NORMAND. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 116 p. avec 69 grav., 4 fr. 50. — 8. *Les Artistes célèbres. Les Huet. Jean-Baptiste et ses trois fils*, par C. GABILLOT. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 180 p. avec 177 grav., 10 fr. — 9. *Les Artistes célèbres. Les Boulle*, par HENRY HAVARD. Paris, Librairie de l'Art, 1893, gr. in-8 de 94 p. avec 40 grav., 4 fr. — 10. *Les Arts de l'ameublement. La Serrurerie*, par H. HAVARD. Paris, Delagrave, s. d., in-16 cart. de 174 p. avec 125 illustr., 2 fr. 50. — 11. *Les Arts de l'ameublement. L'Horlogerie*, par H. HAVARD. Paris, Delagrave, s. d., in-16 cart. de 183 p. avec 80 illustr., 2 fr. 50. — 12. *Les Arts de l'ameublement. La Tapisserie*, par H. HAVARD. Paris, Delagrave, s. d., in-16 cart. de 199 p. avec 90 illustr., 2 fr. 50. — 13. *Les Styles français*, par LECHEVALLIER-CHEVIGNARD. Paris, May et Motteroz, 1892, in-8 de 377 p. illustré, br., 3 fr. 50; rel., 4 fr. 50. — 14. *L'Architecture de la Renaissance*, par LÉON PALUSTRE. Paris, May et Motteroz, 1892, in-8 de 352 p. illustré, br., 3 fr. 50; rel., 4 fr. 50. — 15. *Michel-Ange, sa vie, son œuvre*, par L. ROGER-MILÈS. Paris, Rouam, 1893, gr. in-8 de 112 p. avec 40 grav., 3 fr. 50. — 16. *Murillo et ses élèves, suivi du catalogue raisonné de ses principaux ouvrages*, par PAUL LEFORT. Paris, Rouam, 1892, gr. in-8 de 102 p. avec 22 grav., 6 fr. — 17. *Léonard de Vinci, l'artiste et le savant*, par GABRIEL SÉAILLES. Paris, Perrin, 1892, in-8 de XV-550 p., 7 fr. 50. — 18. *L'Art et la nature*, par V. CHERBULIEZ. Paris, Hachette, 1892, in-16 de 322 p., 3 fr. 50. — 19. *La Vie artistique*, par G. GEFFROY, 1re série. Paris, Dentu, 1892, in-16 de XVI-375 p., 5 fr. — 20. *La Peinture étrangère au XIXe siècle*, par T. DE WYZEWA. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-4 de 163 p. avec 20 pl. hors texte, 20 fr. — 21. *La Femme dans l'art*, par MARIUS VACHON. Paris, Rouam, 1893, gr. in-8 de VI-616 p. avec 400 grav., 30 fr. — 22. *La Manufacture nationale des Gobelins*, par E. GERSPACH. Paris, Delagrave, 1892, in-8 de 271 p., 5 fr. — 23. *Le Cicerone, guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie*, par JACOB BURCKHARDT, trad. par AUGUSTE GÉRARD sur la 5e édition. Partie II. (*Art moderne.*) Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de CXLVII-830 p., 10 fr. — 24. *Guide-programme du Cours d'histoire de l'art*, par F. LHOMME et S. ROCHEBLAVE. Paris, Librairie de l'Art, 1892, in-16 de VII-290 p., 2 fr. 50. — 25. *Album classique de l'histoire de l'art*, par S. ROCHEBLAVE et F. LHOMME. Fascicule spécimen : *Les Arts sous Louis XIV*. Paris, Librairie de l'Art, 1892, in-fol. de 20 pl., 4 fr. — 26. *L'Art antique*, choix de lectures, 2e partie : *La Grèce, Rome*, par GASTON COUGNY. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-8 de 306 p., 4 fr. — 27. *Histoire de l'art en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par L. HORSIN-DÉON, 1re partie. (*Des origines au XIVe siècle*) Paris, H. Laurens, s. d., in-8 de 330 p., 3 fr. 50. — 28. *La Peinture antique*, par PAUL GIRARD. Paris, May et Motteroz, 1892, in-8 de 336 p., broch., 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50. — 29. *L'Archéo-*

logie chrétienne, par André Pératé. Paris, May et Motteroz, 1892, in-8 de 368 p., br., 3 fr. 50 ; cart., 4 fr. 50.

1. — Si le *Rembrandt* de M. Émile Michel n'était qu'un très bon livre de plus, il y aurait lieu de féliciter la maison Hachette de l'avoir édité avec son soin ordinaire. Mais ce volume me semble marquer, dans la librairie d'art, une évolution décisive, dont je demande la permission de dire quelques mots. Le goût de l'art se répand de plus en plus, un public avide de sensations fines et respectueux des maîtres anciens (ce public qui fait le succès de l'*Histoire de l'art* de M. Müntz) se forme et s'étend de jour en jour. Il n'a eu jusqu'ici, pour s'instruire, que des ouvrages accompagnés de gravures plus ou moins infidèles ou d'autres excellemment illustrés, il est vrai, mais d'un format peu maniable et d'un prix inaccessible aux bourses moyennes. Les progrès constants de l' « art du soleil » doivent permettre aujourd'hui d'exécuter le livre d'art abordable à tous, qui soit en même temps abondamment et entièrement illustré de reproductions photographiques, les seules qui ne trahissent rien de l'œuvre reproduite. Plusieurs librairies françaises travaillent dans cette voie; l'outillage des éditeurs du *Rembrandt* leur a permis de devancer leurs confrères et d'atteindre dès à présent le but. Chacun sent que le livre à cent francs a fait son temps, puisqu'on peut avoir aussi bien et mieux pour quarante. Le caractère particulier du *Rembrandt* est, en effet, d'être illustré entièrement par des reproductions directes. Aucun autre intermédiaire que le soleil entre le maître et nous. Toiles de musées ou de galeries privées, eaux-fortes choisies du plus génial des graveurs, sanguines ou crayons tirés des cartons les moins connus et réduits habilement aux proportions du volume, tout cela est accumulé ici avec une profusion inaccoutumée. Rembrandt illustre ainsi lui-même sa propre biographie, nous initie aux secrets de son atelier, et donne même, à qui se borne à feuilleter ce recueil, une impression déjà exacte de son génie. — C'est beaucoup parler peut-être du côté extérieur du livre ; mais ce sera louer assez l'auteur, à présent, que de reconnaître l'œuvre elle-même digne de la forme dont on l'a revêtue. On sait, d'ailleurs, qu'elle a achevé d'ouvrir à M. Émile Michel les portes de l'Académie des beaux-arts. Adonné depuis de longues années à l'étude du maître hollandais, à qui il avait consacré un premier essai biographique, ayant longtemps parcouru l'Europe pour chercher et comparer ses œuvres, il a refait, en préparant le livre, une partie de ses voyages antérieurs, afin de vérifier ses premières impressions, recueillir des documents nouveaux, consulter les spécialistes nombreux qui ont travaillé sur l'œuvre de Rembrandt et les collectionneurs qui la détiennent. Aidé surtout du maître lui-même, qui avait l'usage presque constant de dater ses ouvrages, il a pu dresser une biographie complète, rapprochant sans cesse la production de l'ar-

tiste de la carrière de l'homme privé et du milieu social où il a vécu. On annonce, sur le même grand sujet, un autre ouvrage d'ensemble préparé par M. Wilhelm Bode, directeur au Musée royal de Berlin, qui a déjà rendu les plus sérieux services à l'œuvre pictural de Rembrandt ; je doute qu'il ajoute, aujourd'hui, rien d'important au livre de M. E. Michel. Le travail français, en effet, est singulièrement précis et il satisfera diverses sortes de lecteurs. Rembrandt compte des fidèles de tout genre : il a ceux qui célèbrent en lui, avant tout, le poète de l'ombre et de la lumière, le « luminariste » par excellence, selon le mot de Fromentin ; il a ceux qui font de lui le premier des portraitistes, le psychologue qui a le mieux exprimé l'accord de la physionomie extérieure de ses modèles avec leur vie morale, suave ou voluptueux dans ses jeunes têtes, plus délicat et plus touchant dans ses portraits de vieillards ; il a ceux qu'enthousiasment son puissant idéalisme, sans cesse retrempé dans l'étude de la nature, et cet effort dont toute son œuvre témoigne pour exalter l'âme et pour exprimer le monde invisible ; il a ceux qui l'aiment de sa haute inspiration religieuse et d'avoir rendu si profondément la figure de Jésus-Christ, sentie dans son humanité vivante et dans sa divinité miséricordieuse. Tous ces amis de Rembrandt remercieront M. Émile Michel d'avoir aussi patiemment et aussi solidement travaillé pour eux.

2, 3. — Deux livres moindres du même auteur ont paru dans la même année. Ils font partie, ainsi que les suivants, de la collection des *Artistes célèbres*, aujourd'hui très rapidement poussée. Le premier est consacré aux Brueghel, le second aux Van de Velde, deux familles qui ont joué un long rôle, l'une dans l'art flamand, l'autre dans l'art hollandais, à une époque où le talent semblait un héritage domestique. Le plus ancien des Brueghel et le plus important de tous est Pierre Ier, celui qui a produit, avec une vigueur extraordinaire, le tableau de genre, le tableau religieux, l'allégorie et le pur paysage. Son mérite est d'avoir ramené dans sa voie originale la peinture flamande qui s'égarait à la suite des italianisants. De ses fils, Pierre II, dit Brueghel d'Enfer, et Jean, dit Brueghel de Velours, à cause du fini caressant de son pinceau, le second passa en Italie plusieurs années et travailla pour le cardinal Frédéric Borromée avant de devenir le peintre favori des archiducs. Plusieurs de ses fils peignirent à leur tour. Les questions très complexes que soulèvent les attributions aux divers Brueghel sont traitées brièvement avec toute la précision possible en pareille matière. — La dynastie des Van de Velde, dont les origines se rattachent aux débuts mêmes de la peinture hollandaise, se trouve plus nombreuse encore et plus féconde. Le plus ancien maître de la famille est Esaïas Van de Velde, peintre militaire et paysagiste ; le plus illustre et le plus puissamment doué est Adrien, mort en 1672, qui peignit surtout les ani-

maux, les chasses et les scènes champêtres, et fut pour les figures le collaborateur des principaux paysagistes de son temps. De nombreux dessins de lui et d'admirables marines de Willem Van de Velde le jeune donnent un grand intérêt à l'illustration du volume. Dans ses *Brueghel*, M. Michel a groupé, autour de la biographie des peintres, beaucoup de renseignements sur la situation d'Anvers et des Flandres dans la seconde moitié du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, et sur la condition des artistes d'alors ; dans les *Van de Velde*, les considérations de ce genre sont seulement indiquées, l'auteur les ayant réservées pour son Rembrandt et pour les études déjà données dans la même collection sur Gérard Terburg, sur Hobbema et sur le « divin » Ruysdael.

4. — Peu de volumes des *Artistes célèbres* ont la même valeur que les précédents et que le mince fascicule publié par M. Henri Bouchot sur *les Clouet et Corneille de Lyon*. Si l'on en croit les collectionneurs, les peintures des Clouet courent le monde, car il n'est presque pas un de ces élégants petits portraits que nous a laissés le XVIe siècle français auquel n'ait été attribué ce nom illustre. M. Bouchot a établi, en grande partie sur des documents inédits, la biographie encore bien incertaine de ces vieux maîtres et a montré quel petit nombre d'œuvres peuvent leur être laissées avec assurance. Ses attributions seront jugées d'autant plus sûres qu'à beaucoup elles sembleront trop timorées ; il dit, par exemple, du peintre de François Ier : « Parmi tous les portraits, panneaux peints ou crayons conservés au Louvre, à Versailles, à Chantilly ou à Azay-le-Rideau, donnés à Jean Clouet le père un peu facilement, je n'en sais pas trois que j'oserais lui reporter sans crainte. » L'auteur ajoute, il est vrai, qu'un jour « viendra peut-être où quantité d'Holbein aujourd'hui reconnus reviendront à Janet, » et, dès à présent, il apporte sur des miniatures de la Bibliothèque nationale et des crayons de Chantilly les hypothèses d'authenticité les plus vraisemblables. Quant à Corneille de Lyon, on peut dire que M. Bouchot nous révèle ce maître ; il restitue à l'art français, à l'aide des inventaires de Gaignières récemment publiés par M. Ch. de Grandmaison, les œuvres d'un peintre qui n'était pas jusqu'ici beaucoup plus sérieusement connu qu'Apelle ou Zeuxis. Sur tous ces points, nous pouvons écouter sans défiance un critique qui ne s'avance qu'à coup sûr et qui est en même temps le spécialiste connaissant le mieux l'histoire de l'ancien portrait français.

5, 6. — Deux ouvrages nous introduisent dans le monde des graveurs, *Abraham Bosse*, par M. Antony Valabrègue, *les Audran*, par M. G. Duplessis. Bosse, qui a gravé plus de quinze cents pièces, catalguées autrefois par M. Duplessis, est le témoin le plus fidèle et le mieux informé de la société française du temps de Louis XIII, et la biographie

même de ce contemporain de Corneille, fort agréablement contée par M. Valabrègue, a tout l'attrait d'un roman de mœurs. M. Duplessis a jeté la lumière sur la généalogie et sur l'histoire des divers membres de la famille des Audran, souvent confondus entre eux et dont il n'y a pas moins de quatorze à avoir marqué dans la peinture et la gravure au XVIIe et au XVIIIe siècle. On ne saurait trop féliciter la direction des *Artistes célèbres* de faire une bonne place aux graveurs, j'entends à ceux qui inventent et ne se contentent pas d'interpréter. Ces artistes, dont le talent s'exerce dans un domaine plus modeste que d'autres, n'en sont pas moins quelquefois des maitres de premier rang, ce qui est le cas pour Abraham Bosse et Gérard Audran. Ajoutons qu'avec eux l'illustration est toujours aisée à composer et toujours intéressante.

7, 8. — Les deux volumes suivants se rapportent à la seconde moitié du XVIIIe siècle. Comme l'art du temps fut toujours un peu libertin, le caractère des gravures ne peut manquer de s'en ressentir; mais la mesure nécessaire me semble dépassée par endroits, au moins pour une collection populaire, didactique, et qui veut atteindre un jeune public. Je signale le fait au lecteur qui veut être averti. Les ouvrages sur *Greuze* et *les Hüet* ont d'ailleurs un sérieux mérite. L'œuvre de Greuze est populaire par ses tableaux conservés en grand nombre dans les galeries et par les estampes innombrables qui les reproduisent. Ce faux observateur de la nature, ce moraliste mièvre et trop souvent corrupteur, a joui d'une gloire démesurée, que la postérité met longtemps à réduire à de justes limites. M. Charles Normand, professeur au lycée Janson-de-Sailly, n'a point trop surfait son héros et a mis en exacte lumière ce « crayon agile, curieux, fureteur et barboteur. » Pourquoi n'a-t-il pas connu une œuvre capitale de Greuze, la plus importante peut-être de la fin de sa vie, le curieux portrait du Premier Consul du Musée de Versailles ? Ce Bonaparte grêle, maladif, inquiet, le plus « suggestif » et le moins connu des portraits du grand homme, est tout à fait inattendu sous le pinceau de la *Cruche cassée* et de l'*Accordée de village*. — *Les Hüet*, de M. Gabillot, forment un volume très étendu, presque exclusivement relatif à Jean-Baptiste Hüet, avec un court chapitre sur ses trois fils, peintres et dessinateurs comme lui. Cela fait un bien grave monument à la mémoire d'aimables artistes de second plan ; mais, outre que l'ouvrage est grossi par de nombreuses reproductions de dessins hors texte, J.-B. Hüet a tenu, par sa féconde production, une place plus importante qu'on ne se le rappelle aujourd'hui dans l'art du XVIIIe siècle. Ses décors de trumeaux, il est vrai, toujours galants, toujours les mêmes, nous laissent froids, mais le peintre d'animaux est en lui très supérieur, très original ; c'est un précurseur de nos grands animaliers modernes. Ce titre seul justifierait la couronne de laurier, peut-être un peu touffue, fort habilement tressée en son honneur.

9. — M. Henry Havard a rencontré bien des fois le nom et l'industrie des Boulle, en composant cette encyclopédie historique de l'art décoratif qui s'appelle le *Dictionnaire de l'ameublement*. De là, sans doute, lui est venue l'idée de leur consacrer un livre, dont tous les éléments se rassemblaient naturellement sous sa main. La création par André-Charles Boulle (et non Boule) du meuble qui porte son nom et qui est resté le type le plus célèbre de la somptuosité du mobilier, n'est pas le seul titre de cet artiste à la renommée. « Ébéniste, ciseleur, et marqueteur ordinaire du Roi, » il a été un des plus actifs et des plus utiles collaborateurs de Le Brun dans la belle mise en scène du « siècle de Louis XIV. » M. Havard a établi avec précision sa biographie, ainsi que celle de ses quatre fils, tous « ébénistes du Roi, » et a inventorié sa production artistique. Il a très bien dégagé son rôle dans la transformation du mobilier français, dont il étudie sommairement les vicissitudes antérieures. Il a su montrer ce qui aurait manqué à Boulle, s'il n'eût pas vécu au milieu des circonstances qui favorisèrent l'éclosion de son génie, et ce qui aurait manqué à l'art du temps, si Boulle n'y eût point travaillé.

10, 11 et 12. — L'auteur des *Boulle* fait preuve d'une belle activité : nous le trouvons occupé à la fois à écrire l'histoire et à propager le rôle de l'art décoratif, à poursuivre ses études sur la peinture hollandaise avec une monographie, qui n'est pas bien ancienne, sur Van der Meer de Delft, à diriger enfin cette œuvre patriotique de mise en valeur de nos monuments nationaux, qui a pour titre *la France artistique et monumentale*. Au milieu de tant de travaux divers, il semble revenir avec prédilection aux arts de l'ameublement et aux applications de l'art à la vie courante. Il met une passion particulière à aider au relèvement ou au maintien de ces industries d'art, qui ont donné à la France d'autrefois et gardent à la France d'aujourd'hui un renom de goût incomparable. Ce sentiment a visiblement inspiré sa collection populaire des *Arts de l'ameublement*, qu'il publie chez l'éditeur Delagrave. Aux trois volumes déjà annoncés vient s'adjoindre une série nouvelle : *La Serrurerie*, *l'Horlogerie*, *la Tapisserie*. Ces ouvrages, d'usage très pratique, comprennent toujours deux parties, la première technique, la seconde historique. Comme tout le monde aujourd'hui s'intéresse plus ou moins à l'art industriel, en un moment où le mobilier de goût devient de rigueur, ces monographies seront aussi consultées au salon qu'à l'atelier. Bien illustrée, cartonnée avec élégance, la petite collection de M. Havard se présente comme le complément tout indiqué de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*.

13. — Le dernier volume de cette *Bibliothèque*, *les Styles français*, se rattache précisément au même ordre d'idées artistiques et en donne, pour ainsi dire, la philosophie. Il y est question de l'art tout entier, de l'architecture aussi bien que de la miniature, de l'art de Jean Fouquet

comme de celui de Boulle ou de Bérain ; et le cadre chronologique est immense, puisqu'il va de l'époque gallo-romaine (ce dont on aurait pu se passer) jusqu'à la fin du règne de Louis XVI (en oubliant l'Empire, qui eut un style pourtant). On peut faire des reproches au plan, trouver qu'il est beaucoup trop vaste, qu'il empiète sur trop de volumes de la même collection, auxquels il est forcé d'emprunter nombre de gravures, enfin qu'il résume trop de faits et analyse trop de monuments en un nombre de pages insuffisant. Tous ces reproches seraient fondés, mais en somme ce résumé, si condensé qu'il soit, n'était point inutile à donner, et rien d'essentiel ne semble y avoir été omis. Il était, en outre, extrêmement difficile à composer ; l'auteur, M. Lechevallier-Chevignard, à force de patience et de conscience, et grâce à un art d'écrivain qui n'est pas commun, s'est tiré à son honneur de cette tâche ardue.

14. — Un manuel de *l'Architecture de la Renaissance,* écrit par M. Léon Palustre, ne peut manquer d'offrir grand intérêt. J'oserai pourtant indiquer quelques réserves. L'introduction générale sur les débuts de la Renaissance en Italie me paraît assez inutile ; la partie historique relative à l'architecture italienne est écourtée et par suite insuffisante ; enfin la part des artistes italiens dans l'éducation des architectes français, autrefois très exagérée, si l'on veut, est tout de même trop réduite à présent. « En vain quelques-uns d'entre eux, s'écrie l'auteur, parlant des Italiens, comme Serlio par exemple, s'évertuaient-ils à présenter des projets, on ne leur permettait jamais de passer à l'exécution » (p. 138). M. Palustre, dont les idées sont bien connues, n'admet ici aucune discussion : « Sur ce point, dit-il, il n'y a plus et il ne saurait plus y avoir de dissentiments aujourd'hui. » L'auteur ne se trompe-t-il pas ? La critique d'outre-monts, tout au moins, semble loin de le suivre. La question reste peut-être ouverte encore, bien que M. Palustre ait fait plus que personne pour apporter à la solution des éléments importants et nouveaux. Il convient de dire, à présent, que sur le terrain français, qui est le sien avant tout, l'écrivain retrouve toute sa supériorité. Il étudie et classe, avec l'autorité qui lui appartient, les monuments de l'architecture française du XVIe siècle, dernières merveilles créées par la grande lignée de nos constructeurs nationaux. Les belles recherches de l'auteur de *la Renaissance en France* ont déposé ici leur meilleure substance.

15, 16. — Un court travail sur *Michel-Ange*, écrit sans prétention et modestement présenté par M. Roger-Milès, sert de cadre à une quarantaine de gravures groupées par la librairie Rouam dans un but de vulgarisation et représentant les principales œuvres du maître. Quelques dessins y ont été utilement ajoutés. Le texte est exact et d'un ton juste. — L'ouvrage sur *Murillo et ses élèves* a une portée plus grande. En partie publié déjà dans la *Gazette des beaux-arts*, c'est le résultat de

recherches critiques dues à l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de l'art espagnol, M. Paul Lefort, inspecteur des beaux-arts. A la suite des chapitres de biographie et d'esthétique figure un catalogue raisonné, fort étendu, des principaux ouvrages du grand peintre réaliste et mystique. Deux bonnes eaux-fortes, *le Divin berger* et *Saint François d'Assise au pied de la croix*, ornent le volume.

17. — Le livre de M. G. Séailles sur *Léonard de Vinci* demanderait à être analysé et discuté plus longuement que je ne puis le faire dans ces brèves indications bibliographiques. La personnalité si puissante, si complexe et, à certains égards, unique de Léonard n'avait jamais été embrassée dans un ouvrage d'ensemble clair et satisfaisant. On était en droit de l'attendre cependant, après un si grand nombre de publications de détail sur sa vie et son œuvre, surtout après l'édition intégrale de ses manuscrits et de ses dessins d'étude, faite avec tant de soin, pour la partie qui est en France, par M. Ravaisson-Mollien. M. Séailles a le mérite d'avoir tenté cette synthèse, dans cet « essai de biographie psychologique. » Il nous a montré la formation intellectuelle de Léonard, le caractère exceptionnel de son rôle et l'importance de ses conceptions d'artiste et de savant. Le savant tient ici, et c'est justice, plus de place que l'artiste. C'est le côté le plus neuf du livre, au moins pour le grand public; pour les spécialistes mêmes, qui connaissent les travaux de M. Grothe et de M. Richer, c'est une mise en œuvre très personnelle des registres de Léonard, de ce journal de son génie, où tant de découvertes modernes sont en germe, où se trouvent posés, cent ans avant Galilée, les vrais principes de la mécanique, où sont devinées et indiquées les applications les plus inattendues de la science dans tous les domaines, astronomie, géologie, physiologie, etc. Le maître de la *Cène* et de la *Joconde* tient une place immense dans l'histoire de la science et du développement des idées qui mènent le monde. Des réserves de détail que je pourrais faire je n'en retiens ici qu'une seule, relative à la religion de Léonard. Le grand artiste de la Renaissance est visiblement hors de l'esprit chrétien, cela n'est pas contestable; mais il s'en faut, à mon avis, qu'il ait rompu consciemment avec l'Église. De tous les passages réunis par M. Séailles pour prouver l'incrédulité de Léonard, pas un seul ne me semble probant; tous ont leur équivalent chez les penseurs un peu hardis du temps, demeurés en somme rigoureusement fidèles au christianisme et même au catholicisme, tels par exemple qu'Érasme. Je suis plutôt surpris du très petit nombre de saillies de ce genre jetées par le maître sur des pages écrites pour lui seul. — Le livre que va faire paraître très prochainement M. Eugène Müntz nous donnera surtout sans doute Léonard de Vinci artiste; M. Séailles l'a complété par avance en nous faisant connaître, dans l'artiste, le savant, l'esthéticien et le philosophe.

18. — Avec le livre de M. Cherbuliez, *l'Art de la nature*, nous restons exclusivement dans le royaume de l'esthétique. L'auteur passe d'abord en revue les caractères communs aux divers arts et en dégage une définition de l'œuvre d'art applicable à tous. La deuxième et la troisième partie contiennent une pénétrante étude de l'imagination, des lois, de son activité, de ses joies et de ses tourments dans ses rencontres avec la réalité et dans son commerce avec la nature; l'auteur aboutit à ces jolies formules : « L'art, étant la nature débrouillée et concentrée, nous délivre de ce qu'elle a d'obscur et d'accablant pour nous. L'art nous délivre aussi des chagrins que causent à notre imagination le peu de durée de la beauté naturelle et les hasards perturbateurs. » La dernière partie de l'ouvrage traite de la personnalité de l'artiste, des écoles, des principes du vrai et du faux réalisme, du vrai et du faux idéalisme. M. Cherbuliez prend ses exemples dans l'art ancien et on sent en lui un fervent des maîtres classiques. Les pages éloquentes, fines ou fortes, abondent dans ce livre, qui affecte, évidemment par une coquetterie de lettré, la forme didactique d'un « traité. »

19. — Il y a aussi de l'esthétique, mais batailleuse et toute contemporaine, dans le volume de M. Gustave Geffroy, *la Vie artistique*. Toutefois, c'est surtout comme recueil d'information qu'il restera. C'est une réunion d'articles sur l'art contemporain, donnés au jour le jour dans la presse quotidienne par un de nos critiques les plus hardis et les plus sincères. Le premier volume de ce recueil, qui doit être continué, porte en tête une pointe sèche de M. Carrière et une préface de M. de Goncourt; c'est assez dire quels maîtres ont les prédilections de l'auteur, quelle école compte seule à ses yeux pour le mouvement d'art de demain.

20. — L'évolution artistique contemporaine tient une très large place dans le livre de M. de Wyzewa sur *la Peinture étrangère au XIXe siècle*, qui complète une riche collection de volumes sur l'art français de ce siècle, éditée par la Librairie illustrée. Il est accompagné de bonnes eaux-fortes d'après les maîtres les plus notables de l'étranger, Kaulbach, Menzel, Edelfelt, Leys, Goya, Turner, Bonington, J. de Nittis, Sargent, etc. Depuis les expositions universelles, qui ont amené à Paris tant de chefs-d'œuvre dans les sections artistiques étrangères, nous ne sommes plus en France aussi ignorants qu'autrefois du mouvement qui s'accomplit hors de nos frontières, ni aussi sottement sûrs de notre supériorité nationale. Ce livre trouve donc un public préparé à le goûter. La rédaction en paraît un peu improvisée; l'information est parfois incomplète : l'Italie actuelle, par exemple, si maltraitée par l'auteur, est assez pauvre en artistes de talent pour qu'on ait tort d'omettre, en parlant d'elle, le nom populaire de Michetti. Bien peu de critiques d'art, il est vrai, seraient en état de porter un jugement historique et

motivé sur des écoles si diverses et si éloignées. M. de Wyzewa a le mérite d'être au courant de beaucoup d'entre elles; je le crois excellent surtout pour l'Allemagne, qu'il connaît particulièrement.

21. — *La Femme dans l'art* tient à la fois du livre d'érudition et du livre d'art, dans la mesure où l'aime le grand public auquel s'adresse l'ouvrage. Le sujet en est si heureusement choisi qu'on s'étonne de ne l'avoir pas vu paraître plus tôt, et, de fait, c'est la première fois qu'auteur et éditeur songent à consacrer un volume à la femme, considérée comme modèle et inspiratrice de l'art, en même temps qu'aux femmes qui l'ont pratiqué avec honneur. M. Marius Vachon nous rappelle les modifications que le type féminin idéal a subies à travers les siècles civilisés, et son admiration pour la Grèce, créatrice des plus belles formes humaines, ne le rend pas injuste pour le moyen âge, qui a célébré la femme avec une sérénité et une pureté incomparables. Mais ce qui intéressera plus encore que ses considérations esthétiques, c'est la partie anecdotique, où défilent à tour de rôle les femmes illustres, princesses, grandes dames ou dames moins grandes, hélas! qui ont protégé l'art et les artistes. Deux époques surtout, et des plus brillantes au point de vue artistique, ont professé le culte de la femme et subi son influence, la Renaissance et le XVIIIe siècle. L'inspiration de ces deux moments fut d'ailleurs très différente et de noblesse très inégale, comme on peut s'en rendre compte en évoquant le nom des deux plus célèbres Mécènes féminins de chaque temps, Isabelle d'Este, duchesse de Mantoue, à côté de Mme de Pompadour. En aucun siècle, d'ailleurs, la femme n'a exercé à demi son influence, bonne ou mauvaise, et le livre de M. Vachon en groupe habilement les preuves, en déguisant, autant que possible, les parties scabreuses de son sujet. La typographie, sans être luxueuse, est agréable, et c'est dommage que les noms propres y soient quelquefois écorchés. Les gravures sur bois sont au nombre de quatre cents; il en est d'excellentes; celles qui comportent le nu ne sont pas toujours les plus heureuses, l'*Hécate* de Baudry, par exemple. Ce volume a paru un peu tard pour avoir un succès aux étrennes dernières; mais il est tout indiqué pour les prochaines comme étrenne-madrigal aux femmes artistes, et c'est un succès qui l'attend, puisque de nos jours elles sont légion.

22. — La monographie de *la Manufacture nationale des Gobelins* a été préparée et composée par M. Gerspach, nommé il y a peu de jours administrateur honoraire de la manufacture, alors qu'il était encore administrateur en fonctions. La création de Colbert et de Le Brun a été une des gloires de l'art national et tient encore dans le monde une place honorable et enviée. M. Gerspach fait connaître le fonctionnement ancien et actuel de cette vénérable maison, donne la liste des modèles qui se sont succédé sur ses métiers, et résume pour l'instruction des

curieux et des artistes l'histoire de ses illustres ateliers; il analyse les divers modes de fabrication des tapisseries, indique le rôle de l'atelier des tapis de la Savonnerie, annexé aux Gobelins en 1826, celui des ateliers de broderie, ébénisterie, orfèvrerie, mosaïque, raconte les vicissitudes des collections et l'organisation du musée récemment ouvert au public. Un appendice de documents tirés des archives de l'administration complète ce volume, qui sera souvent consulté.

23. — Voici à présent une bonne nouvelle aux voyageurs d'Italie et aux amateurs qui voyagent dans leur cabinet et veulent classer avec méthode et précision leurs connaissances artistiques. La partie du *Cicerone* de M. Burckhardt qui traite de *l'Art moderne* vient de paraître en traduction, à un assez long intervalle de la première. On sait que cette grande œuvre est tout à fait classique, puisque la traduction a été faite sur une édition allemande qui est la cinquième, revue et complétée par M. Bode. Le célèbre professeur de l'Université de Bâle a guidé en Italie de nombreuses générations d'artistes et de voyageurs; le public français, qui avait jusqu'ici trop peu profité des ressources qu'offre sa précieuse compilation, doit remercier aujourd'hui le traducteur, M. Auguste Gérard, ainsi que ses collaborateurs, dont l'un, M. de Geymüller, a enrichi de sa haute compétence les chapitres relatifs à l'architecture, dont l'autre, M. G. Pawlowski, a rédigé un morceau capital du volume, les tables. L'édition allemande, sur laquelle M. Gérard a travaillé, diffère des plus anciennes en ce que la mention ou la description des œuvres d'art est enchâssée dans des chapitres qui forment un texte suivi et qui exposent méthodiquement l'histoire de chacune des périodes de chaque art. De même que le premier volume formait de façon semblable une sorte de manuel d'art antique, le second constitue un manuel d'art moderne en Italie, depuis l'âge des Catacombes jusqu'au XVIIIe siècle. C'est la table géographique qui doit servir de guide pratique au voyageur: sous chaque nom de localité figurent les édifices, églises, palais, galeries, qui méritent d'y être visités, et sous chaque nom d'édifice ou de galerie est la liste des principaux objets à voir, avec renvoi aux pages du texte où ils se trouvent mentionnés. Cette table est beaucoup plus complète et plus exacte que la table allemande; elle est mise au courant de certains remaniements tout récents de collections, même de ceux de la galerie Sciarra, qui sont en ce moment soumis aux tribunaux de Rome. (Il manque peut-être une table des matières, qu'on aurait pu constituer avec les simples titres courants du volume. L'impression est très correcte : p. CIV, col. 2, lire *Fontebranda;* au titre du plan I, lire *Uffizi.*) Le *Cicerone* ainsi rajeuni trouvera place dans les valises de tous les touristes qui aiment assez l'art italien pour braver l'inévitable ennui de manier du matin au soir un volume d'un millier de pages.

24, 25. — Avec la présente année scolaire a été inaugurée, dans les

lycées d' « enseignement secondaire moderne, » une étude nouvelle, celle de l'histoire de l'art, qui est destinée, selon toute apparence, à trouver place prochainement dans les rhétoriques classiques. Cette réforme n'est pas de celles qu'on doive blâmer : on ne verra plus des générations entières d'écoliers rester entièrement ignorantes de la part que l'art a prise dans la civilisation, et achever leurs études sans connaître de Phidias, de Raphaël, de Rembrandt, autre chose que leur nom. Mais une double difficulté se présente. Les maîtres ne possèdent pas eux-mêmes les matières de cet enseignement nouveau, plein d'attrait sans doute, mais aussi complexe qu'étendu ; les programmes officiels, d'autre part, ne leur indiquent pas la forme pratique sous laquelle ils peuvent le distribuer. Le *Guide-programme* que j'ai sous les yeux a été composé pour parer à ces premiers besoins. MM. Rocheblave et Lhomme, deux professeurs d'expérience, qui ont, en même temps, fait leurs preuves comme écrivains d'art, apportent à leurs confrères embarrassés l'instrument de travail qui leur manquait. Ils leur donnent, en trente-sept leçons, une orientation générale sur l'histoire de l'art depuis les origines jusqu'à Ingres et Delacroix, terme extrême du programme. Ces leçons, presque toutes rédigées, ne forment, d'ailleurs, ni un cours ni même un manuel au sens complet du mot ; ce sont seulement des cadres nettement tracés, contenant les définitions, les divisions, les dates, les aperçus généraux, et une précieuse bibliographie des principaux sujets, distinguant d'ordinaire assez bien l'essentiel de l'utile. Ce livret est consciencieux, exact et surtout pratique, ce que les auteurs ont avant tout cherché. Ils vont le compléter par un *Album classique de l'histoire de l'art*, dont la publication par livraisons est commencée. (La livraison spécimen, relative aux *Arts sous Louis XIV*, illustre la trentième leçon du *Guide*.) La librairie qui édite l'*Art* n'aura qu'à puiser dans ses abondantes collections de clichés pour former presque entièrement les séries de gravures indispensables pour donner la vie au genre d'enseignement dont on fait l'essai et pour mettre sous les yeux des élèves les documents les plus significatifs de chaque époque. La souscription à l'ensemble est assez coûteuse (cent francs), mais on pourra se procurer séparément les fascicules. MM. Rocheblave et Lhomme se flattent de constituer un recueil historique et méthodique des principaux monuments de l'art ancien et moderne, qui intéressera les familles aussi bien que les écoles. Ils préparent en même temps des choix de lectures et des manuels destinés à outiller et à diriger l'enseignement nouveau ; toutes ces initiatives, inspirées par un esprit très honnête, seront intéressantes à suivre.

26. — Pour ce qui est des « lectures d'art » à l'usage de l'enseignement, M. Gaston Cougny avait déjà pris les devants. La première partie de son recueil était relative à l'Orient antique. La seconde, *la Grèce*,

Rome, vient de paraître. C'est une ingénieuse pensée de présenter ainsi un cours complet d'archéologie et d'art, sous la forme d'une anthologie empruntée aux plus illustres ou aux plus sûrs des spécialistes français. De bonnes notes et quelques gravures relient et complètent cette publication, qui va aborder l'art moderne et dont j'ai déjà dit tout le bien qu'elle mérite.

27. — C'est aussi un ouvrage de vulgarisation et d'enseignement que l'*Histoire de l'art en France* depuis les temps les plus reculés jusqu'au XIVe siècle, publiée par M. Horsin-Déon. On aime à voir se multiplier les ouvrages de ce genre, qui apprennent à connaître et à respecter notre vieux patrimoine artistique. Quelle que soit la faveur officielle dont jouissent aujourd'hui nos monuments du moyen âge, elle n'a pas mis fin malheureusement aux actes de vandalisme. Il n'y aura jamais, dans ce domaine, trop d'efforts faits pour instruire, car instruire, ici, c'est sauver. Je souhaiterais seulement, sans avoir à relever d'erreur grave chez M. Horsin-Déon, que son information fût plus rajeunie. Reproche plus sérieux et qui porte sur le plan même du livre, l'auteur a divisé son travail en sections trop égales ; il a consacré « aux temps les plus reculés, » à l'art gaulois, à l'art gallo-romain, à l'art mérovingien, autant de pages qu'à l'art roman et à l'art ogival. Cet équilibre n'est pas équitable ; les époques d'art ne sont pas grandes en proportion des années qu'elles ont duré, mais bien des chefs-d'œuvre qu'elles ont produits.

28. — Les deux volumes d'archéologie récemment parus dans la collection Quantin y compteront parmi les meilleurs. Illustrés tous les deux avec un soin particulier, composés par des érudits qui sont aussi des écrivains, ils font honneur l'un à l'École d'Athènes, à laquelle l'auteur a appartenu, l'autre à l'École de Rome, où les éléments en ont été recueillis. Il y a plaisir à louer ces travaux sans restriction d'aucune sorte. — *La Peinture antique* était un sujet neuf, au moins en France, difficile à traiter sans appareil d'érudition, difficile aussi à exposer avec précision en l'absence des monuments principaux détruits par le temps. On pouvait craindre l'aridité et l'obscurité, et je trouve que M. Paul Girard a accompli un véritable tour de force en nous offrant en telle matière un livre de lecture aussi agréable. Il commence par étudier la peinture dans son principe d'art et dans ses procédés techniques au berceau de tous les arts de l'Orient, l'Égypte, et il met en lumière le caractère réaliste qu'y revêtit la représentation des types de diverses races et de la physionomie individuelle. Il parcourt ensuite les régions de l'Asie, où la polychromie, par les conditions mêmes de la lumière, parut un élément essentiel de toute décoration; il indique les rares monuments et les traditions d'art qui nous sont restés de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Phénicie et de la Perse. La Grèce l'arrête plus longtemps;

mais comment juger les écoles qui s'y sont succédé? « On s'est demandé souvent si la peinture des Grecs avait égalé leur sculpture. Il est bien difficile, dans l'état de nos connaissances, de répondre à une pareille question. Ce qui est certain, c'est que la peinture, en Grèce, a été un grand art, que les Grecs l'ont aimée et cultivée pour elle-même, » bien qu'on doive « probablement renoncer pour toujours à l'espoir d'en retrouver même d'informes fragments » (p. 91). L'auteur reconstitue cette histoire glorieuse au moyen des témoignages antiques et des représentations des vases peints, qui se sont tant de fois inspirés du grand art contemporain, à l'aide aussi des tableaux de Pompéi, dont tant de motifs ont une origine grecque. Les portraits d'un grand intérêt psychologique et artistique, découverts dans le Fayoum (Haute-Égypte) et exposés à Paris il y a peu d'années, fournissent les éléments principaux du chapitre sur la peinture hellénistique. L'art étrusque et l'art romain, tous les deux, et surtout le second, dérivés de l'art grec, sont brièvement étudiés. Ce sont les points les plus connus du sujet, que l'auteur à tenu à ne pas développer particulièrement, réservant tout son effort pour les parties obscures, où il y avait à faire converger les rayons d'une claire esthétique et d'une critique lumineuse.

29. — De *la Peinture antique* à *l'Archéologie chrétienne*, la transition est aisée. L'art nouveau qui se met au service du christianisme naissant, pour en interpréter les leçons et en populariser les symboles, n'est qu'une émanation et une purification de l'art païen. Longtemps, la technique et même une part du symbolisme restent identiques. C'est ce que M. André Pératé met en lumière, au seuil même de son livre, avec une remarquable netteté. Il parcourt ensuite le vaste domaine de l'art chrétien primitif, qui comprend essentiellement la peinture des Catacombes, la sculpture des sarcophages, l'architecture et la décoration des basiliques. Les grandes découvertes dont le monde savant remerciait récemment M. De Rossi dans une solennité mémorable, les publications du P. Garrucci, les importantes recherches de MM. Le Blant, Duchesne et de la pléjade romaine et étrangère des élèves de M. De Rossi, ont créé, on peut le dire, en ces quarante dernières années, l'archéologie chrétienne. Le jeune écrivain français, qui a travaillé lui-même en chercheur à l'œuvre commune et qui connaît par conséquent le sujet de première main, avait toute qualité pour présenter au public les résultats d'ensemble acquis par ses devanciers et par ses maîtres. Je ne puis entrer dans le détail du livre, dédié d'ailleurs à M. De Rossi, et dont l'illustration même est si scrupuleuse que l'auteur a tenu à en dessiner de sa main plus de la moitié. Mais je tiens à signaler la nouveauté de l'exposition, en ce qui concerne le symbolisme et l'iconographie chrétienne : les œuvres d'art sont classées partout et étudiées par catégories de sujets et non plus uniquement dans l'ordre

chronologique; cette disposition, qui n'existe pas dans des traités archéologiques plus importants, donne lieu à des rapprochements d'une fécondité inattendue. On remarquera aussi, outre les pages sur les origines païennes du symbolisme chrétien, celles qui se rapportent à la peinture de portraits et aux scènes de la vie ordinaire dans les Catacombes. Quand on a vécu à Rome et qu'on a eu le bonheur d'y suivre sur place le mouvement si attachant, mais si complexe, de l'archéologie, on saisit mieux le mérite de M. Pératé à prendre parti sur tant de problèmes controversés et à rester clair sans cesser d'être informé. Il jette discrètement son avis personnel dans plusieurs questions, quoiqu'il ne s'attarde jamais dans la discussion pure. Enfin, il met, à exposer ce grand sujet d'érudition chrétienne, le goût d'un lettré attique et quelque chose de mieux encore, ce sentiment de respect intime qui fait deviner l'âme religieuse du passé. Son livre est le meilleur manuel existant à l'heure actuelle sur les origines et les neuf premiers siècles de l'art chrétien. NOLHAC.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES

1. *Atlas universal para las escuelas primarias, secundarias y normales, segun los ultimos adelantos de la pedagogia alemana*, publicado por VOLCKMAR : I. Edicion grande con 38 mapas, para al Reino de España, 6 fr. — II. Edicion pequeña para el Reino de España con 34 mapas, 5 fr. — III. Edicion sur-americana con 34 mapas, 5 fr. — 3 albums in-4, Friburgo de Brisgovia (Alemania), B. Herder, 1892. — 2. *Géographie de la France et de ses colonies*, par MARCEL DUBOIS. *Cours supérieur*. Paris, G. Masson, 1892, in-12 de 645 p. avec figures, cartes et croquis, 6 fr. — 3. *La France coloniale. Histoire, géographie, commerce*, par ALFRED RAMBAUD, avec la collaboration d'une société de géographes et de voyageurs. 6e édition entièrement refondue. Paris, A. Colin, 1893, in-8 de 790 p. avec 13 cartes, 8 fr. — 4. *Du Saint-Gothard à la mer. Le Rhône. Histoire d'un fleuve*, par CHARLES LENTHÉRIC. Paris, Plon et Nourrit, 1892, 2 vol. in-8 avec 17 cartes et plans, 18 fr. — 5. *Rome et l'Italie sous Léon XIII*, par le baron JEHAN DE WITTE. Paris, H. Chapelliez, 1892, gr. in-18 de 516 p., orné de portraits, 4 fr. — 6. *Huit jours en Italie. Pèlerinage de la jeunesse française à Rome (septembre-octobre 1891)*, par LOUIS D'ESLION et J. DE LA NÉZIÈRE. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 356 p., orné de nombr. vignettes, 3 fr. 50. — 7. *A Rome et en Italie. Impressions d'un pèlerin*, par l'abbé J.-M. BUATHIER, curé-archiprêtre de Saint-Trivier-de-Courtes. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, petit in-18 de 166 p., 1 fr. 25. — 8. *L'Europe illustrée* (nos 160-161). *Spiez et la vallée de la Kander dans l'Oberland bernois*, par ERNEST MÜLLER, pasteur. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, petit in-8 de 71 p., orné de 32 illustr., 1 fr. 50. — 9. *De Paris au Cap Nord. Notes pittoresques sur la Scandinavie*, par PAUL GINESTY. Paris, Rouam, 1892, gr. in-8 de 252 p., orné de 47 grav., 8 fr. — 10. *Les Établissements français dans l'Inde et en Océanie*, par G. HAURIGOT. Paris, Lecène et Oudin, s. d., in-8 de 237 p., orné de 27 grav., 0 fr. 95. — 11. *Lettres sur l'Inde*, par Mgr LAOUÉNAN, archevêque de Pondichéry, publiées par ADRIEN LAUNAY, de la Société des missions étrangères. Paris, V. Lecoffre, 1893, in-8 de 276 p. avec grav. et carte, 3 fr. 50. — 12. *Une Excursion en Indo-Chine. De Hanoï à Bangkok*, par le prince HENRI D'ORLÉANS. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-12 de 94 p., 1 fr. — 13. *Tunisie. La Khroumirie et sa colonisation*, par le Dr GUÉRARD et ÉMILE BOUTINEAU. Paris, A. Challamel, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 163 p. avec une carte, 3 fr. — 14. *Choses d'Afrique. Voyage d'un curieux*, par PIERRE D'ARLAY. Paris, Lecoffre, 1892, in-8 de 398 p., orné de 4 grav., 3 fr. 50. — 15. *Souvenirs de la côte d'Afrique* (*Ma-*

dagascar-Saint-Barnabé), par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 308 p., orné d'illustr. par Riou, 4 fr. — 16. *Trois ans dans l'Amérique septentrionale (1885, 1886, 1887). Les États-Unis*, par le R. P. CH. CROONENBERGHS, S. J. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, 2 vol. in-8 de 385 et 366 p., ornés de 49 grav. et plans, 10 fr. — 17. *Un Royaume polynésien. Iles Hawaï*, par G. SAUVIN. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-18 de 321 p., avec une carte, 3 fr. 50.

1. — C'est avec regret que nous voyons encore l'Amérique latine, et spécialement la République argentine, commander en Allemagne les atlas destinés à l'enseignement dans leurs écoles des divers degrés. Cela dit, il faut reconnaître que la maison Herder a bien rempli le programme qui lui était imposé. Les cartes de ses atlas sont d'un bel aspect et d'une clarté très satisfaisante, ce qui n'est généralement pas la qualité dominante de la cartographie allemande. Les teintes, peu variées puisqu'elles n'embrassent que les nuances du vert et du jaune, indiquent les diverses altitudes et non les divisions politiques ; ce procédé est conforme aux nouvelles méthodes, qui attachent une importance capitale à la géographie physique et considèrent le tracé des frontières comme d'un intérêt secondaire, parce qu'il est en quelque sorte accidentel et sujet à des modifications fréquentes. Au premier abord, cette innovation étonne et déroute : le tout est d'y habituer l'œil.

La grande édition *(edicion grande)* comprend toutes les parties du monde, mais en détaillant plus spécialement l'Espagne, ses possessions d'outre-mer et les républiques sud-américaines, notamment le Chili, la République argentine et le Mexique.

L'édition réduite *(edicion pequeña)* est identique, sauf la suppression des cartes détaillées du Chili et de la République argentine; celles-ci figurent au contraire dans l'édition spéciale de l'Amérique méridionale *(Sur-Americana)*, où, par contre, sont supprimées les cartes détaillées de l'Espagne.

Les cartes de ces trois atlas sont empruntées, presque sans modifications, à l'atlas allemand de Hummel, paru en 1886. On y a suivi l'orthographe réformée, adoptée récemment par l'Académie espagnole. Le méridien initial est celui de Greenwich.

2. — Nous avons eu déjà maintes fois occasion de louer les ouvrages classiques de M. Marcel Dubois, dont la plume infatigable s'efforce de suffire aux exigences multiples de l'enseignement aux divers degrés; aussi est-ce avec plaisir que nous voyons la Société de géographie de Paris lui attribuer cette année un de ses prix. Sa description de la France et de ses colonies réunit les diverses qualités signalées dans les autres volumes du même auteur : style agréable et facile, absence complète de parti pris doctrinaire, spécialement en ce qui concerne les systèmes économiques, neutralité bienveillante et courtoise en tout ce qui touche aux questions religieuses. Il faut louer aussi la méthode rationnelle, qui consiste à procéder de l'étude géologique et physique du

sol, ainsi que de la climatologie, pour arriver à déduire les conditions ethnographiques, politiques, économiques, qui en découlent comme les effets répondent aux causes. A la suite de chaque chapitre sont indiqués des sujets de travaux propres à développer l'intelligence des élèves, et une nomenclature des sources, nécessairement bien sommaire, et, par conséquent, incomplète. Les erreurs de détail sont peu nombreuses, mais il nous paraît important de les signaler à l'auteur pour qu'il les fasse disparaître d'une prochaine édition qui ne peut tarder à devenir nécessaire. Page 247, nous lisons que, sur le littoral de la Méditerranée, le vent du sud-ouest est plus violent que le vent de nord-ouest; c'est évidemment le contraire qu'on a voulu dire, puisque le vent de nord-ouest n'est autre que le fameux mistral, le fléau de la Provence. Plus loin, on lit que, dans le nord-est de la France, on ne rencontre guère d'adeptes d'autres cultes que le culte catholique; or on sait qu'en Lorraine, les protestants et surtout les israélites sont loin d'être en quantités négligeables. Pages 430 et suivantes, les considérations exposées sur le mouvement de la population française semblent bien optimistes. Page 480, l'île de Saint-Domingue est citée parmi les colonies qui, perdues pour la France, ont grossi le lot de l'Angleterre. L'Oued-Medjerda, le grand fleuve tunisien, ne se jette pas dans la lagune d'El-Bahira, ainsi qu'il est dit page 518, mais sensiblement plus au nord, près de Porto-Farina, comme on le voit page 519. L'auteur dit, à la page 520, que l'exploitation des forêts a été organisée plus rapidement en Algérie qu'en Tunisie; c'est évidemment le contraire qu'il a voulu affirmer. Page 573, l'Ouellé est indiqué comme un affluent de l'Oubanghi; or, au point de vue de la délimitation de nos frontières avec l'État indépendant du Congo, il importe d'établir que ces deux noms désignent un seul et même cours d'eau. Enfin, il n'est pas exact de dire que les deux saisons qui se partagent l'année en Cochinchine sont également humides : l'été y est au contraire absolument sec. Sauf ces légères erreurs, pour la plupart involontaires, l'ouvrage de M. Marcel Dubois a une grande valeur à la fois littéraire et scientifique, qu'augmentent sensiblement les nombreuses figures et cartes disséminées dans le texte.

3. — Nous avons rendu compte (*Polybiblion*, t. XLVII, p. 196) de la première édition de la *France coloniale* par M. A. Rambaud; nous nous bornerons donc à signaler la sixième édition, complètement mise à jour et sensiblement augmentée. Les collaborateurs de cet important ouvrage sont presque tous les mêmes, sauf M. Paul Soleillet, mort depuis, au cours d'une mission en Afrique occidentale, mais dont l'article sur Obock est maintenu avec quelques corrections qui ne sont pas toutes heureuses, car nous y lisons avec étonnement qu'en 1890 « le coup de main tenté par le cosaque Achinof sur le fort de Sagallo obligea l'*amiral Gervais* de recourir à la force; » c'est

l'*amiral Olry* qui a cru devoir tirer le canon en cette malheureuse circonstance : *suum cuique*. Ainsi qu'il a été dit à propos de la première édition, l'esprit général du livre est nettement républicain; la note est surtout marquée dans les chapitres consacrés à la Guadeloupe par M. Isaac, sénateur, et à la Martinique par M. Hurard, député. Dans la préface, écrite par M. Rambaud, on voit que deux grands hommes personnifient le génie colonial de la France : l'amiral de Coligny dans le passé, et M. Jules Ferry dans le présent. Le même auteur reproche à Louis XVIII de n'avoir pas relevé notre empire colonial, comme si ce souverain n'avait pas eu assez à faire de restaurer les ruines amoncelées par la Révolution sur le sol même de la patrie. Par contre, on peut louer sans restriction l'article sur l'Indo-Chine française, par MM. le colonel Bouïnais, de l'infanterie de marine, et A. Paulus, et ceux sur l'Algérie et la Tunisie, par MM. Foncin et J. Tissot. Il convient de signaler aussi une excellente étude de M. Léveillé sur les colonies pénitentiaires, qui ne se trouvait dans les précédentes éditions qu'à l'état embryonnaire.

4. — De tous les ouvrages parus dans le courant de l'année dernière, le plus remarquable est certainement la description du Rhône par M. Lenthéric, ingénieur en chef des ponts et chaussées; aussi trouvons-nous bien justifiée, comme pour M. Marcel Dubois, la récompense que la Société de géographie de Paris doit lui décerner prochainement. Le savant auteur y envisage le grand fleuve français comme une personnalité vivante, et il décrit son action puissante sur la conformation physique de sa vallée, et sur la marche des civilisations qui se sont développées sur ses rives. Il le suit depuis sa source jusqu'à ses embouchures, depuis les périodes glaciaires jusqu'à l'époque actuelle. Dans la première partie, consacrée aux temps anciens, il fait ressortir l'accord qui existe entre les plus récentes découvertes de la science sur l'homme préhistorique et les traditions chrétiennes; puis il détermine le tracé des grandes voies romaines dans le bassin du Rhône, et spécialement de l'itinéraire d'Annibal, d'après les textes des auteurs classiques. La seconde partie, qui est la plus étendue, comprend l'étude du fleuve et de sa vallée à travers l'histoire. On y remarque une magnifique description du glacier qui donne naissance au grand fleuve et un intéressant récit du martyre de la légion Thébéenne (*sic*), qui eut pour théâtre le haut Valais. Le chapitre suivant traite de la géographie du lac Léman; à signaler la théorie largement exposée des seiches ou ondulations du niveau du lac, ce que l'on a justement appelé ses mouvements respiratoires. Dans le chapitre intitulé *De Genève à Lyon*, l'éminent ingénieur donne de curieux détails sur les usines de Bellegarde et les divers systèmes de transmission de la force à distance. Un long chapitre est consacré au confluent du Rhône et de la Saône; on y lit avec un vif

intérêt une reconstitution de l'antique *Lugdunum*, de ses théâtres, de ses hippodromes, des mœurs et coutumes de sa population essentiellement cosmopolite.

Le second volume s'ouvre sur une belle description des monuments de Vienne, la métropole des Allobroges. L'auteur s'y montre bien sévère pour les déprédations des seigneurs dont les châteaux forts dominaient la vallée : « Cette époque, dit-il en parlant du moyen âge, aurait été un long et lamentable deuil si la société, menacée d'un retour à la barbarie, n'avait trouvé le salut providentiel dans les hommes d'Église et leurs puissantes institutions. » Et à ce sujet, il trace un beau tableau des services rendus par les ordres monastiques et par les confréries, notamment celle des *pontifes*, instituée pour la construction et l'entretien des ponts. La légende du pont Saint-Esprit, construit par saint Bénézet, est vraiment charmante. A l'occasion de la poétique fontaine de Vaucluse, le lecteur passe agréablement d'une savante dissertation géologique au récit des chastes amours de Pétrarque et de Laure. Dans le chapitre relatif à la ville d'Avignon, M. Lenthéric donne, d'après Pétrarque, de peu édifiants détails sur la cour pontificale et sur l'acquittement de la reine Jeanne de Naples par le conclave des cardinaux. Après une description fort érudite d'Arles la Grecque, l'auteur aborde la curieuse région, en partie aride, en partie marécageuse, qui forme le delta du Rhône ; il indique les moyens de l'assainir et de la rendre propre à l'agriculture. Il discute ensuite scientifiquement la touchante légende des Saintes-Maries ; à la vérité, cette froide et rigoureuse dissection produit sur le lecteur catholique une impression pénible. Le dernier chapitre est formé d'un exposé magistral des travaux exécutés récemment et de ceux qu'il resterait à faire pour améliorer la navigation du fleuve et tirer de sa riche vallée tout le parti possible.

Cet ouvrage, accompagné de cartes et de plans d'une exécution parfaite, représente une somme de travail considérable ; le style en est élégant et coloré ; enfin, sauf les réserves que nous avons dû faire sur certains passages, l'esprit en est excellent et dénote chez l'auteur des convictions religieuses profondément enracinées.

5. — Nous avions déjà de M. le baron J. de Witte un charmant récit de voyage en Palestine ; le volume intitulé : *Rome et l'Italie sous Léon XIII* a plus de valeur encore ; le jeune auteur s'y montre le digne fils de l'éminent académicien dont la science déplore la perte. Il semble, au premier abord, que tout ait été dit sur l'Italie : depuis le joyeux président de Brosses, d'innombrables touristes l'ont visitée et beaucoup l'ont décrite. Cependant M. J. de Witte trouve encore du nouveau à glaner, même sur le terrain classique, et il apporte dans ses appréciations une note bien personnelle. Il passe en revue les villes principales de la péninsule, mais s'arrête plus complaisamment à Naples et surtout

à Rome. Partout il fait ressortir en homme de goût et en fin connaisseur les beautés naturelles du pays et les chefs-d'œuvre de l'art humain; en même temps, son érudition s'applique à résoudre les problèmes archéologiques et spécialement la question si intéressante de l'origine des catacombes romaines. Très ardent catholique, l'auteur conte avec une émotion communicative les pieuses légendes des premiers temps de l'Église; il proteste comme il convient contre la barbarie des Italiens modernes, qui s'acharnent à défigurer, en l'haussmannisant, la poétique capitale de la chrétienté; la gallophobie et la mégalomanie de nos bons voisins excitent sa verve patriotique; la misère qu'il observe partout lui semble la juste conséquence de la triple alliance et de la rupture des relations commerciales avec la France. En revanche, M. de Witte laisse déborder son enthousiasme en décrivant les fêtes du jubilé sacerdotal de Léon XIII et les magnifiques cérémonies de la canonisation des saints. Il est regrettable qu'un livre aussi bien pensé et aussi agréablement écrit ne puisse être mis entre toutes les mains à cause de quelques passages relatifs aux mœurs dissolues des empereurs romains et aux peintures et bijoux obscènes retrouvés dans les fouilles de Pompéi.

6. — Nous avons à signaler encore un excellent livre sur le *Pèlerinage de la jeunesse française à Rome* à l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII. MM. L. d'Eslion et J. de la Nézière, qui l'ont signé, ont toutes les qualités de la jeunesse; leur texte est plein d'entrain et de bonne humeur, en même temps qu'empreint d'un vif sentiment religieux; l'un d'eux est, en outre, un artiste distingué qui a illustré le volume de fort jolies vignettes. Après une description rapide et sans aridité des principaux monuments de Rome, une large place est donnée au récit du trop fameux incident du Panthéon, qui a bien failli tourner au tragique. L'accent de sincérité des auteurs n'exclut pas la légitime indignation que leur inspirent les procédés stupides et odieux des francs-maçons italiens. Ce charmant livre peut être mis entre toutes les mains.

7. — Le petit ouvrage de M. l'abbé Buathier : *A Rome et en Italie, impressions d'un pèlerin*, offre moins d'originalité; le digne chanoine y raconte son voyage à Rome en compagnie de son évêque. Il décrit consciencieusement la basilique dans laquelle il a le bonheur de célébrer la sainte messe, ainsi que celles visitées dans la journée. Nous y trouvons aussi la description enthousiaste de la réception d'une troupe de pèlerins par le Saint-Père, et d'une réception plus intime dont il est honoré avec son évêque. Le retour s'effectue à petites journées par Assise, Ancône, Lorette, Bologne, Padoue, Venise, Milan et Turin. C'est un ouvrage édifiant qui convient aux bibliothèques paroissiales.

8. — L'excellente collection de *l'Europe illustrée* compte un nouveau fascicule digne de ses aînés par le charme du texte et la beauté des gravures. A la vérité, aucun pays ne se prête mieux à d'alléchantes descrip-

tions que les environs de ce magnifique lac de Thoune, qui est bien l'un des joyaux de la Suisse. La vallée de la Kander, avec ses précipices, ses pâturages verdoyants, ses sombres forêts de sapins, la pittoresque ville de Spiez, les bains de Fauleusee et de Henstrich, les jolis villages d'Aeschi, de Wimmis, de Frutigen, d'Adelboden, forme un ensemble merveilleusement varié, que ce petit guide donne grande envie de visiter. L'air y est pur et fortifiant, et l'on y jouit de la vie la plus paisible, tout en se trouvant à deux pas des stations mouvementées de Thoune et d'Interlaken.

9. — Le voyage de M. Paul Ginesty *De Paris au Cap Nord* est de ceux que l'on entreprend aujourd'hui sans grande difficulté et sans forte dépense; c'est une excursion à la portée de tous les touristes. On traverse rapidement l'Allemagne, on s'arrête à Copenhague, on franchit le Cattégat ou le Sund pour atterrir en Norwège; puis on monte, tantôt en chemin de fer, tantôt en bateau à vapeur, jusqu'à la pointe extrême de la vieille Europe; en redescendant, pour varier ses plaisirs, on peut visiter Stockholm. Si peu de Français se laissent encore séduire par les charmes de ce pittoresque itinéraire, en revanche les Anglais y pullulent. Et cependant le plus cordial accueil attend nos compatriotes parmi ces bonnes et patriarcales populations scandinaves, si différentes des farouches pirates normands dont elles descendent en droite ligne. Et que de paysages originaux et d'une beauté à la fois majestueuse et mélancolique offrent ces fiords profonds, ces glaciers qui descendent jusqu'au niveau de la mer, et les innombrables îles Loffoten! Tout cela est fort agréablement décrit par M. Paul Ginesty, avec un style alerte et facile avec d'instructives observations. Malheureusement, il s'en faut que toutes les légendes suédoises qu'il raconte soient à l'usage des pensionnats de jeunes filles; on affirme que les mœurs sont généralement pures dans les régions hyperboréennes, mais, à en croire l'auteur, on y rencontre des passions dont l'ardeur semblerait enflammée par le soleil du Midi. Il est à regretter aussi qu'en matière religieuse, M. Paul Ginesty se montre d'un scepticisme absolu.

10. — La librairie Lecène et Oudin continue à reproduire sous diverses formes, et séparément, les études variées qui se trouvent condensées dans le volume intitulé « Nos petites colonies. » Cette fois, elle a réuni dans une même brochure les renseignements relatifs aux *Etablissements français dans l'Inde et en Océanie*, bien qu'ils n'aient entre eux que les plus vagues rapports. L'historique des vicissitudes de la compagnie française des Indes résume parfaitement le beau volume de M. Tibulle Hamont : *Histoire de Dupleix;* la lecture en est fort attristante. L'auteur glisse sur les mœurs dissolues des insulaires de l'Océanie; il parle en fort bons termes des missionnaires catholiques, mais il se montre moins tendre pour les ministres protestants.

11. — Les *Lettres* de Mgr Laouënan, publiées par M. l'abbé Adrien Launay, datent de 1860, alors que, simple missionnaire, il accompagnait en qualité d'assesseur son évêque, Mgr Bonnand, dans sa visite apostolique aux différentes missions de l'Inde. Il parcourut ainsi l'île de Ceylan, la côte de Malabar, le Maïssour, le Nizam, Bombay et Agra. Ces lettres, écrites pour la plupart à des confrères, manquent un peu d'actualité, mais elles donnent néanmoins des notions très justes et assez personnelles sur l'histoire des religions de l'Inde, sur la question si compliquée des castes, et sur quelques monuments, notamment les temples souterrains d'Elephanta et les grottes de Nassick. Ce volume offre une lecture à la fois édifiante et intéressante. Les gravures sont assez bonnes; la carte est suffisante.

12. — On connaît les idées du prince Henri d'Orléans sur la colonisation française en Indo-Chine; son ardent patriotisme lui fait entrevoir la possibilité de fonder un nouvel empire des Indes dans l'Extrême Orient, et il se complaît à redire ce mot d'un homme d'État anglais que, grâce à ses inépuisables mines de houille, le Tonkin est appelé à jouer dans les mers de Chine le même rôle que l'Angleterre dans l'Océan Atlantique. Ces convictions très sincères n'en donnent que plus d'autorité aux critiques du jeune voyageur contre les agissements de l'administration française. Il a réuni dans une même brochure un mémoire présenté au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences tenu à Pau, et un article sur la piraterie publié d'abord dans la *Politique coloniale*. Dans *Une Excursion en Indo-Chine, De Hanoï à Bangkok*, il fait ressortir la coupable faiblesse de nos ministres, qui compromet gravement l'avenir de cette belle colonie. D'une part, les autorités chinoises protègent et encouragent ouvertement les chefs pirates qui violent incessamment nos frontières; d'autre part, les Siamois, poussés par les Anglais, nos éternels rivaux, s'infiltrent lentement dans les régions du Laos, qui naguère appartenaient sans conteste au royaume d'Annam, notre protégé. Bernés ainsi par tous nos voisins, nous voyons notre prestige s'amoindrir de plus en plus; le mot d'ordre, parti de Paris, est de laisser faire, de ne pas créer de complications, et ceux de nos agents qui ont encore quelque perspicacité au service de leur patriotisme en sont réduits à se laisser impunément insulter. Après avoir lu, la rougeur au front, ces pages émues, on ne peut que souscrire à la conclusion qu'en tire le noble voyageur : si le gouvernement français ne se sent pas capable d'une politique plus énergique, mieux vaut renoncer à toute entreprise de colonisation et abandonner l'Indo-Chine à de plus dignes d'en tirer parti.

13. — Sous l'expression géographique de Khroumirie, on comprend le massif montagneux qui s'élève au nord-ouest de la Tunisie entre la Méditerranée, la frontière algérienne et l'Oued-Ghezalla, affluent de

l'Oued-Medjerda. C'est une région encore peu connue, extrêmement boisée, probablement riche en minéraux variés, et propre à l'élevage des troupeaux de bœufs et de moutons. La population, aujourd'hui parfaitement soumise, appartient à la race arabe; elle est paresseuse et routinière. MM. le docteur Guérard et E. Boutineau, tous deux attachés à l'hôpital militaire d'Aïn-Draham, chef-lieu de la Khroumirie, l'ont soigneusement étudiée au point de vue de la colonisation. Ils ont consigné les résultats de leurs observations dans une brochure intitulée : *Tunisie. La Khroumirie et sa colonisation*, où l'on trouve des renseignements pratiques sur la géographie, la climatologie, la faune, la flore, l'ethnographie, l'agriculture de ce curieux pays, en distinguant les districts montagneux propres à l'élevage et la plaine de Tabarka, où la culture proprement dite peut avantageusement se développer. C'est un excellent guide pour les colons qui voudraient tenter l'entreprise d'un établissement dans cette zone accidentée, où tout est encore à faire.

14. — Avec M. Pierre d'Arlay, nous abordons le genre du roman géographique que M. Jules Verne a mis à la mode. Dans *Choses d'Afrique*, on lira les aventures d'un jeune sous-officier de chasseurs d'Afrique, dont les parents sont morts depuis plusieurs années, dépouillés de toute leur fortune par un mandataire infidèle. Pris de la passion des voyages, il ambitionne de renouveler les exploits des Livingstone, des Cameron, des Stanley, des Trivier, et de traverser l'Afrique de part en part. Il se rend à la côte de Mozambique; en passant par Aden, il y rencontre un négociant marseillais et sa fille, qui s'offrent à l'accompagner sous prétexte de nouer des relations commerciales avec les tributs du continent noir. Les trois aventuriers engagent des porteurs à Mombaz, et s'enfoncent dans le pays des Massaï, où ils ne tardent pas à être vigoureusement attaqués par des indigènes qu'excitent contre eux des Arabes esclavagistes. Ils échappent, non sans quelques pertes, et atteignent une station de missionnaires catholiques établis au sud du Victoria-Nyanza. Là ils renouvellent leur escorte, contournent le lac, échappent comme par miracle aux embûches que leur tend l'ombrageux souverain de l'Ouganda, gagnent le lac Albert-Édouard, récemment découvert par Stanley, et s'engagent dans l'immense forêt équatoriale où ils ont à combattre les fameux nains décrits par l'explorateur anglais. A cette heure critique, leur escorte les abandonne et le Marseillais succombe à ses fatigues; en expirant, il avoue que c'est lui qui a dépouillé les parents du jeune sous-officier et, pour réparer son crime, il lègue à celui-ci toute sa fortune et lui recommande sa fille. C'est à bout de forces, épuisés par les fièvres, réduits à la plus extrême misère, que les survivants de l'expédition atteignent le Congo près des chutes de Stanley. Là ils s'embarquent sur un vapeur de l'État indépendant qui les mène à Brazzaville, où naturellement les deux jeunes

gens contractent un légitime mariage. Ce récit, d'une moralité irréprochable et pénétré d'excellents sentiments religieux, n'est pas très ingénieusement charpenté ; les situations y sont souvent bien invraisemblables. En outre, l'auteur, malgré le soin qu'il a pris de compulser les livres écrits par divers explorateurs, n'a pas su éviter de tomber dans quelques erreurs grossières dont nous signalerons les principales : il attribue deux bosses aux chameaux d'Afrique ; il vante les riches cultures et les bois d'orangers de l'île de Malte qui n'est qu'un rocher aride ; il confond les missionnaires blancs d'Alger avec les Pères du Saint-Esprit et donne au lac Albert-Édouard le nom indigène de Monta-Nzigé, qui appartient légitimement au lac Albert, situé plus au nord ; enfin, les indications d'orientation sont souvent confuses. Malgré ces graves défauts, le livre de M. d'Arlay peut être mis sans inconvénient entre les mains de la jeunesse, pour laquelle il a été écrit.

15. — Les lecteurs du *Correspondant* n'ont certainement pas oublié les pages humoristiques où M. le baron de Mandat-Grancey, ancien officier de marine, a conté ses *Souvenirs de la côte d'Afrique;* ils seront certainement heureux de les retrouver groupées en volume et enrichies de charmantes illustrations aussi joyeuses que le texte et dues au fin crayon du dessinateur Riou. Certes, l'aimable auteur s'est surpassé cette fois dans le genre comique et ses aventures sont vraiment désopilantes. Quel dommage d'avoir à faire des réserves à propos d'un livre aussi amusant ! Mais M. de Mandat-Grancey lui-même conviendrait volontiers qu'il ne l'a pas écrit pour les pensionnats de jeunes filles, et il ne se plaindrait certes pas si nous bornions nos critiques à ce point sans importance à ses yeux. Malheureusement, il faut encore condamner ses théories sur le célibat des prêtres, bien étonnantes chez un bon catholique. On ne peut laisser passer davantage sans protestation ses idées sur l'esclavage : il reprend les pitoyables arguments des philosophes du XVIIIe siècle, qui cherchaient à justifier la traite des nègres parce qu'ils y trouvaient leur intérêt : il faudrait laisser les Arabes dévaster, piller l'Afrique, massacrer ou réduire ses habitants en esclavage, car, abandonnés à eux-mêmes, ceux-ci se plongent dans la plus épaisse barbarie ; mieux vaut pour eux être eunuques dans un harem musulman que soumis aux caprices d'un despote sanguinaire. Quant à prétendre civiliser ou christianiser les Africains, c'est pure utopie. Pour s'abandonner à d'aussi désespérantes théories, il conviendrait au moins que leur justesse fût bien démontrée ; or, les missionnaires et, avec eux, la plupart des explorateurs affirment au contraire que si le nègre est naturellement vicieux, comme tout homme à l'état sauvage, il n'en est pas moins perfectible par une bonne éducation. Il ne faut pas juger les peuples africains par les tristes échantillons que les marins ren-

contrent sur le littoral et qui ont été corrompus par le contact d'Européens peu scrupuleux et surtout peu attentifs à leur donner de bons exemples. Il est regrettable que, sur ce sujet, M. de Mandat-Grancey se soit laissé aller au plaisir de divertir ses lecteurs à coup de paradoxes.

16. — Nous rendions compte, il y a six mois, d'un livre sur le Canada écrit par le R. P. Croonenberghs, S. J.; les deux volumes du même auteur sur *les États-Unis* sont bien supérieurs. Rappelons que le saint missionnaire a dû parcourir l'Amérique septentrionale pour y recueillir des aumônes destinées aux chrétientés de l'Afrique australe. Dans ce but, il a séjourné successivement dans toutes les grandes villes de l'Union, donnant des conférences de trois heures au moins sans que l'attention de ses auditeurs en soit jamais fatiguée, et ses quêtes ont toujours été fructueuses ; de plus, il a reçu partout une large hospitalité dans de bonnes familles catholiques. Aussi son admiration pour ce grand peuple est-elle profonde, malgré de graves défauts sur lesquels il ne s'aveugle pas, d'ailleurs. En première ligne, le R. P. Croonenberghs salue le rapide développement du catholicisme, et d'un catholicisme sincère qui rappelle bien plus celui des premiers temps de l'Église que celui de notre sceptique Europe. L'émiettement incessant des sectes protestantes favorise singulièrement cet admirable épanouissement, et la lutte semble de plus en plus se circonscrire entre la vraie religion et la franc-maçonnerie, qui, malheureusement, gagne aussi beaucoup d'adeptes ; le grand danger provient de l'éducation athée donnée dans un grand nombre d'écoles publiques. Mais, Dieu merci, les catholiques résistent vigoureusement à cette invasion, sous la direction d'un clergé aussi éclairé que pieux, et de toutes parts se créent de nouveaux établissements d'instruction dont la grande Université catholique de Washington est le couronnement. D'autre part, le R. P. Croonenberghs ne s'illusionne pas sur les points faibles de l'organisation politique et sociale de la grande République. Il ne croit pas l'union des États bien solidement cimentée et prévoit une scission que déterminera la diversité des intérêts dans chaque région. En outre, les grèves sanglantes qui éclatent fréquemment sur divers points indiquent, à n'en pas douter, un malaise profond qui ne peut que s'accentuer. La force armée, très peu nombreuse, suffira-t-elle pour maintenir l'ordre en cas de conflagration générale ? Cette dernière appréhension n'est pas sans fondement si l'on considère la formidable organisation des Chevaliers du Travail ; les dangereuses utopies du socialiste Henry George exercent une telle séduction que des catholiques de bonne foi et même un des prêtres les plus intelligents ont cru pouvoir y adhérer avec enthousiasme, et il n'a pas fallu moins que les foudres du Saint-Siège pour enrayer ce pernicieux entraînement. Comme on le voit, le R. P. Croonenberghs ne craint pas d'aborder les questions les plus diverses et les plus graves : religion,

politique, économie sociale. Son livre est sérieusement conçu et agréablement écrit, malgré quelques locutions plus flamandes que françaises. Les gravures sont assez bonnes et représentent bien les monuments principaux et les sites les plus pittoresques des régions visitées ; quelques plans facilitent l'intelligence du texte. Bientôt l'œuvre du zélé missionnaire sera complétée par un volume sur le Mexique que nous attendons avec impatience.

17.— La question des *Iles Hawaï* ou Sandwich est tout à fait d'actualité ; il semblerait que ce royaume polynésien, le seul qui ait réussi à s'élever jusqu'à la hauteur d'une réelle civilisation, soit à la veille de perdre son indépendance. Il est donc temps de fixer la silhouette de ce curieux microcosme parlementaire auquel l'adaptation trop rapide aux mœurs européennes ne semble pas avoir réussi. M. Sauvin vient de le faire dans un charmant volume d'une lecture très agréable et qui résume les impressions d'un voyage accompli dans les meilleures conditions pour observer avec impartialité. On y trouve d'abord un résumé historique très complet, puis des détails sur les mœurs du pays, le récit d'une excursion au Kilauea, le plus grand volcan du monde, et celui bien touchant d'une visite avec la reine des îles Hawaï à Molokaï, le lazaret des lépreux. L'auteur manifeste d'excellents sentiments à l'égard des missionnaires catholiques, qui représentent dignement la France sur cette terre lointaine ; mais sa description d'une danse indigène est vraiment trop suggestive pour que son livre puisse être laissé entre des mains trop jeunes. C'est la seule restriction que nous puissions faire à notre éloge de cet amusant volume écrit d'un style correct et coloré, et où se succèdent des tableaux vivement peints, pittoresques et bien vécus.

COMTE DE BIZEMONT.

PHILOLOGIE

1. *Le Français et le Provençal*, par H. SUCHIER. traduction par P. Monet. Paris, E. Bouillon, 1891, in-8 de IX-223 p., 6 fr. — 2. *La Langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XIe siècle*, par E. ÉTIENNE. Paris, 1890, E. Bouillon, in-8 de IX-372 p., 10 fr. — 3. *Glossaire de la langue d'oïl (XIe-XIVe siècles)*, par le docteur A. Bos. Paris, Maisonneuve, 1891, in-8 de XVII-465 p., 16 fr. — 4. *Les plus anciens Chansonniers français (XIIe siècle)*, publiés d'après tous les manuscrits par JULES BRAKELMANN. Paris, E. Bouillon, 1870-1891, in-16 de III-228 p., 5 fr. — 5. *Essai d'étymologie historique et géographique*, par CHARLES TOUBIN. Paris, Alphonse Picard, 1892, in-16 de 462 p., 4 fr. — 6. *La Philologie classique*, par MAX BONNET. Paris, C. Klincksieck, 1892, in-16 de III-224 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Latin dans la langue française*, par M. MICHELIN-TRONSON DU COUDRAY. Paris, Delagrave, 1890, in-16 de IX-146 p., 2 fr. — 8. *La Révision de l'orthographe et l'Académie française*, par A. COTY. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-16 de III-134 p., 2 fr.

1. — C'est un livre écrit par un maître, que nous avons la bonne fortune de présenter en première ligne à nos lecteurs, et nous devons ajouter que l'excellente traduction de M. Monet sert le texte de M. Su-

chier. Quelles sont les limites du domaine gallo-roman : limites actuelles, limites anciennes? Cette question posée et bien résolue, M. Suchier étudie les limites des races, et fait la statistique des habitants de langue française. Ce chapitre est un modèle de précision, de méthode, et aussi un sujet d'encouragement à nos espérances patriotiques.

Le chapitre II est consacré au développement phonétique de la langue littéraire. Pour cette étude, il distingue trois périodes; la première s'étend jusqu'au XIIe siècle. Alors les voyelles provençales subissent le même traitement ou à peu près que les voyelles françaises. Le même phénomène se reproduit aussi pour les consonnes, bien qu'il y ait quelques dissemblances dans les deux langues. Après avoir tracé un aperçu des sons français et provençaux (consonnes et voyelles) il expose, au XIIIe siècle d'abord, le développement des sons français, dont la caractéristique est la séparation du normand (français ancien) d'avec le francien (français pur), séparation qui se traduit par la graphie et le son. Au XIVe et au XVe siècle, ce sont précisément les changements phonétiques (quatre, d'après l'auteur) qui amènent l'ancien français à la langue moderne. Au XVIe siècle, altération des diphtongues *au*, *oi*, *ai*, et amuettissement des consonnes finales sauf *r* devant un mot commençant par une consonne. Le XVIIe siècle a favorisé la prononciation ouverte pour les voyelles nasales; le XVIIIe siècle donne à *E* et à *ie* leur prononciation actuelle. Puis il passe au français moderne. Il démontre que la langue actuelle a encore de véritables diphtongues. Elle fournit une articulation précise et bien définie, et une labialisation énergique. Au point de vue de la quantité, la prononciation parisienne a devant *r*, par exemple dans *dire* et *finir*, un excès de longueur. Mais la remarque maîtresse de ce chapitre, à notre avis, consiste dans la comparaison de l'accent français avec l'accent allemand : au dire de M. Suchier, le français est moins fort, et répartit en proportions à peu près égales dans la prononciation la somme d'intensité attribuée aux diverses syllabes.

Pour étudier les dialectes, il a pris comme base les traits linguistiques. Ces traits se rencontrent dans les patois vivants. Seulement, comme en beaucoup de cas on manque de textes imprimés et d'études grammaticales, M. Suchier a dû se contenter des textes dialectaux du XIIIe siècle. C'est l'*A* libre accentué qui lui sert à déterminer les dialectes. Tous les dialectes qui conservent l'*A* sont provençaux ; tous ceux qui le transforment en *E* sont français. Entre les provençaux et les français se trouvent le franco-provençal, appelé moyen-rhodanien par M. Suchier. Deux des traits importants de ce dialecte sont la conservation de l'*o* atone, et la chute des explosives *T* et *D* dès le XIe siècle, c'est-à-dire avant que pareil phénomène se produisît en français. Au sud, il faut distinguer le gascon du provençal. Dans les groupes provençaux, la distinction s'opère surtout par le traitement des groupes *ÇA* et *CT*. A si-

gnaler, comme une ombre au tableau, la légère confusion qui se produit dans l'ordre admirable de cet ouvrage par suite de la remarque sur les domaines du *CH* (p. 73), qui aurait mieux trouvé sa place dans des considérations d'ordre général.

En français, c'est la limite qui sépare le domaine de *ca* du domaine de *cha* qui peut servir à diviser les dialectes français, y compris ceux de la Suisse romande. La transformation de *en* devant une consonne en *an* amène aussi une nouvelle scission des dialectes français. A l'est, on trouve le bourguignon et le lorrain, qui n'ont entre eux que peu de différences.

Le chapitre IV est consacré aux changements associatifs dans les formes de flexions. Dans le verbe d'abord, influence du simple sur le composé, unification des formes et tendance à reporter dans les formes du présent l'accent de l'antépénultième sur la pénultième. L'étude de toutes les personnes de l'indicatif présent, de l'imparfait, du parfait, du futur, du subjonctif présent, etc., termine le paragraphe. Au nom, maintenant. D'abord plus que quatre déclinaisons, puis perte du neutre, enfin assimilation par la seconde déclinaison latine de la plupart des noms masculins, et par la première, de la totalité des féminins, ce qui était resté réfractaire ayant pris la forme de la seconde déclinaison. La formation du féminin dans l'adjectif donne lieu à d'intéressantes remarques. Pour le pronom personnel, M. Suchier admet la formation expliquée par Tobler, tout en citant celle de Diez.

Dans la permutation de sons (ch. V), M. Suchier étudie les phénomènes tels que la présence de *ch* dans *évêché*. Il détermine l'âge auquel ces phénomènes se sont produits, et il les retrouve à l'heure actuelle dans « les cuirs, les velours et les pataquès. » Le croisement entre deux mots lui donne lieu à d'utiles remarques (ch. VI). Exemple : *Doins*, de don et dois, *oreste* de orage et tempeste. De même les assimilations de vocables, les étymologies populaires et (ch. VII) les changements de signification. Dans les changements d'emploi (ch. VIII), il y aurait peut-être lieu à quelques critiques sur l'étymologie et la signification de certains mots, mais en de rares points. Au contraire, il n'y a que des éloges à adresser à la théorie sur la relation, l'accord et le genre, l'ellipse et les phénomènes semblables, le croisement syntaxique, l'ordre des mots et des propositions, l'origine des formes de flexions, la création de mots et l'emprunt, la perte des mots et les phénomènes d'isolement.

Nous regrettons que l'espace limité dont nous disposons ne nous ait pas permis de donner une analyse plus complète de cet excellent ouvrage, aussi indispensable aux débutants qu'aux érudits dans la philologie franco-provençale.

2. — Le livre de M. Étienne concerne une période fort restreinte de *la Langue française depuis ses origines jusqu'à la fin du XIe siècle*. Il

se justifie de ne pas pousser plus loin en montrant tout l'intérêt tant au point de vue phonétique qu'à celui de la déclinaison, de la conjugaison et de la syntaxe. Les mots « s'allègent, » dit-il très justement, des sons latins. Ils prennent la déclinaison et la conjugaison qu'ils vont garder pendant deux siècles. Dans la syntaxe, « la phrase a déjà la netteté qui sera une des qualités distinctives de notre idiome. » Son avertissement contient en neuf numéros une très utile bibliographie des plus anciens monuments de la langue française. Il y a lieu de lire ce que M. Étienne dit des éditions critiques de nos anciens textes (p. VIII). D'où il résulte qu'il ne reste guère comme certains que trois textes sur neuf. Ce sont les *Serments de Strasbourg*, la *Prose de sainte Eulalie*, et le *Fragment de Valenciennes*.

Dans la phonétique, il étudie les lois de la transformation des sons, voyelles et consonnes. Des graphiques et des tableaux permettent de s'y reconnaître. Sa règle de l'accent tonique est très claire. Il y a, du reste, le même éloge à faire de tout ce qu'écrit M. Étienne; ce qui est assez rare chez les philologues. Sa division même : en voyelles accentuées et atones, hiatus, consonnes au commencement, au milieu et à la fin du mot, et groupements de consonnes (deux ou plus de deux) soit en latin, soit en roman, permet à tout travailleur de se retrouver dans une étude qui, autrefois, à cause de son obscurité, présentait aux commençants quelques difficultés. Or, si nous avions peut-être quelque réserve à formuler sur certains cas, surtout ceux très nettement tranchés, nous n'avons que des éloges sur le plan et la méthode, qui sont parfaits.

Nous aimons moins l'exposé de la déclinaison, où l'auteur a suivi les règles tracées en parlant d'abord de l'article, puis du substantif, de l'adjectif et du pronom. Mais il faut lui accorder qu'il a tiré tout le parti possible de chacune de ses têtes de chapitre. Ses divisions méthodiques sont rigoureusement enchaînées les unes aux autres. Notez ses recherches sur l'emploi du démonstratif latin avec le sens affaibli de notre article, qui sont un des nombreux points nouveaux et intéressants de ce travail.

La conjugaison est traitée non moins bien et d'une façon nouvelle, parce qu'au lieu de passer immédiatement du latin au roman, M. Etienne a placé une étude intermédiaire : celle des vicissitudes éprouvées par la conjugaison latine du ve au IXe siècle. Les principaux points sont la transformation de l'imparfait, et la conjugaison populaire du verbe latin *Habere*. Puis vient la conjugaison romane que domine la répartition des conjugaisons, basée sur celle du latin vulgaire. En guise d'appendice, un résumé sommaire de la phonétique, destiné aux commençants, et qui leur sera précieux.

Il serait à souhaiter que tous nos manuels de philologie romane se distinguassent par les mêmes qualités que celui de M. Étienne. Le sien est parfait.

3. — Le *Glossaire de la langue d'oïl*, par le docteur A. Bos, est un travail destiné à la jeunesse. « Tous les mots qui pouvaient, même de loin, offenser la pudeur ont été rigoureusement exclus » (p. XVII). Il y a cependant (p. 386) tel verbe qui est le cousin germain d'un mot sale et réputé toujours pour tel. La base de ce glossaire est le dictionnaire de M. Godefroy, que M. Bos n'a pu « malheureusement consulter que pour une partie de son travail » (p. x). Il est venu à l'idée de M. Bos qu'à l'heure actuelle encore nombre de jeunes gens croyaient qu'avant Malherbe « le français n'était qu'un informe et grossier langage » (p. v), et « qu'un Français lettré, comprenant Homère et Virgile, ne savait pas lire la chanson de Roland et Joinville (p. VI). » Pour leur faire comprendre nos anciens textes, il leur a donné ce glossaire, « catalogue nécrologique en commémoration des mots trépassés » (p. VII). Il a éliminé les mots qui comportaient deux sens, l'un ancien et l'autre moderne; il a même éliminé « les mots techniques qui ne sont point entrés dans l'usage commun ; » les adverbes dont il donne le radical et qui sont formés de ce radical et de la terminaison *ment ;* la plupart des diminutifs, les mots formés d'une préposition et d'un autre mot; les mots de même sens mais de terminaison différente. On le voit, c'est la fine fleur de l'ancien français qui se trouve dans ce volume.

4. — L'avertissement nous indique tout ce que contiennent les quatorze feuilles d'un petit volume : *Les plus anciens Chansonniers français*, imprimé en 1870 et livré à la publicité plus de vingt ans après. L'éditeur a, par avance, excusé les défaillances de l'auteur en les rejetant sur l'état de la philologie à cette époque. Il explique le noble but que s'était proposé Brakelmann, celui de former « un *corpus* de la poésie lyrique française des XIIe et XIIIe siècles. » La quatorzième feuille était déjà imprimée quand la guerre éclata : Brakelmann fut rappelé en Allemagne, et tué dans les rangs de l'armée envahissante le 16 juillet 1870. Au lieu de livrer au pilon les feuilles tirées, le successeur de Vieweg, M. Émile Bouillon, nous les a données telles quelles. Elles contiennent les chansons de Gautiers d'Espinal, de Crestiens de Troies, de Morisses de Creon, de Hues d'Oisy, Quenes de Bethune, li chastelains de Couci, Blondels de Neele, et Richars d'Engleterre. On voit tout l'intérêt de cette publication, quoiqu'elle soit faite avec des méthodes vieillies.

5. — Feu M. Charles Toubin, officier de l'instruction publique, a écrit un essai d'étymologie historique et géographique, que son frère Édouard (p. 338 et 462, n° 1), a revu et corrigé. L'auteur ne se contente pas de l'étymologie immédiate, il remonte jusqu'au celte et au sanscrit avec une imagination vertigineuse. Ainsi *Laumes* (p. 227), pour lui, ne vient pas du latin : *Lacrymas* (vallée des larmes), mais du gaélique : *Lom.* — Les *Véliocasses* (p. 350) ne se trouvent pas à l'endroit indiqué par le renvoi. Ne faudrait-il pas d'ailleurs lire et interpréter par *Viducasses ?*

6. — Quel beau et bon livre nous avons lu en prenant dans nos mains *la Philologie classique* de M. Max Bonnet. Le jeune professeur à la Faculté des lettres de Montpellier a donné un exemple que nous souhaiterions voir suivre par tous ses confrères. Il a convié les élèves des Facultés de lettres et les professeurs de l'enseignement classique secondaire à étudier la philologie comme science appliquée (p. 1). Rien de plus juste et de plus difficilement compréhensible cependant pour la majorité des travailleurs. M. Bonnet s'est élevé à la plus grande hauteur en définissant la philologie, en étudiant son histoire, en disséquant ses diverses branches : grammaire, rhétorique et poétique, en montrant son affinité étroite et nécessaire avec l'histoire et les antiquités, l'art et la littérature. Parmi tant de vues si judicieuses, si neuves (en dépit de la modestie de l'auteur), et malgré la brièveté imposée à notre analyse, il nous est impossible de passer sous silence les lignes excellentes où M. Bonnet traite à la fois, au point de vue dogmatique et au point de vue pratique, de l'étude des textes. Un pareil manuel devrait être entre les mains de tous ceux qui aiment la philologie. Il l'est, sans aucun doute.

7. — *Le Latin dans la langue française* est une charmante plaquette écrite par M. Michelin Tronson du Coudray et dédiée à sa petite fille. La locution latine (ex. *per absurdum*) est suivie d'un exemple où elle a été prise et citée sans traduction par un auteur français (ex. Laboulaye). Malheureusement il n'y a pas assez de sources citées (par ex. pour *Aliborum*, p. 11). Ailleurs (*Committimus*) n'est pas suffisamment défini. (Nous ne connaissons pas d'exemple de *Committitur*.) D'autres fois l'explication n'est pas exacte : *D. O. M.* aux temps païens voulait dire : *Diis omnibus Manibus*, et ce sont les chrétiens qui ont postérieurement changé la signification en : *Deo omnipotenti maximo*. — *I. H. S.* signifie *Jesus Christus* (grec : χρίστος; d'où le H latin = χ grec), *Salvator* (grec : σωτήρ). C'est une ancienne inscription grecque traduite en lettres romaines, etc. Dans la seconde partie : *Age quod agis* n'est pas d'origine inconnue, mais a pour auteur saint Augustin. *Hic locus ;* la première source n'est pas indiquée. N'est-ce pas Sévigné ? — Petits défauts, grandes qualités.

8. — L'Académie française, disent les journalistes, s'occupe enfin de l'orthographe ; lasse du dictionnaire historique et incapable de tout nouveau travail de souris. Juste à point, M. Coty nous sert une remarquable brochure où il nous expose l'état de la question et où il réclame avec une modération parfaite les plus justes réformes. C'est un sage ; et il est d'autant plus à craindre qu'il ne soit pas écouté. En tous cas, gens du monde et savants (nous ne parlons pas de l'Académie française) feront bien de lire ce judicieux opuscule où, signalant tant au point de vue historique qu'au point de vue pratique les bizarreries du phonétisme à outrance, et celles de l'orthographe à outrance, il requiert humblement

la Dame du quai (au bout du pont) de ne se laisser entraîner ni dans une réforme excessive ni dans un rigorisme outré. Il est douteux que les grands hommes du salon de ladite Dame se rendent à d'aussi bonnes raisons. Ce serait pourtant justice. B. A.

THÉOLOGIE

Conférences de Notre-Dame. *Carême de 1892,* par Mgr D'HULST. Paris, Ch. Poussielgue, 1892, in-8, IV-495 p. — Prix : 5 fr.

Après avoir traité en 1891 des fondements généraux de la morale, Mgr d'Hulst a employé sa seconde station quadragésimale à expliquer nos devoirs envers Dieu. Il devait d'abord montrer à des auditeurs dont la foi est souvent faible et vacillante comment on connaît Dieu, et quels sont les vrais caractères qui distinguent le vrai Dieu du Dieu vague de l'idéalisme et du Dieu nature du panthéisme. Trois chemins mènent l'intelligence à Dieu, la nécessité d'un ordonnateur, la nécessité d'une cause première, et la nécessité d'un être absolu. Tout homme a le sentiment implicite de ces trois nécessités; aussi n'est-ce jamais avec sérénité qu'on nie Dieu. Mais ce n'est pas seulement avec la raison qu'il faut chercher Dieu, c'est avec son cœur. C'est par le cœur surtout qu'on connaît non seulement l'existence, mais la véritable nature de Dieu. Suivant la belle expression de l'orateur, « le cœur perce les ténèbres, il prend le contact de l'infini. » Dieu n'est pas en effet une idée abstraite que l'on démontre comme un théorème, c'est une réalité vivante, qui fait vivre toutes choses, et qui a sa vie propre. L'Église nous a indiqué, par le mystère d'un Dieu en trois personnes, quelque chose de cette vie immuable par laquelle Dieu précède et domine, du haut de son éternité, les effets de son activité créatrice.

Dieu connu nous impose des devoirs, et c'est précisément par crainte de ces devoirs que plusieurs ont tant de peine à convenir qu'il est connu. Ces devoirs se ramènent à quatre principaux, qui font le sujet de quatre conférences: la foi, l'obéissance, l'espérance et l'amour.

Comme l'année dernière, l'éditeur a joint aux conférences les sermons prêchés pour la retraite pascale et qui ont pour sujet la nature, les suites et l'expiation du péché.

Le succès des conférences de Notre-Dame, tant au point de vue de l'assistance nombreuse et sympathique qu'au point de vue du livre, est aujourd'hui un fait acquis et devant lequel tout éloge risquerait de paraître banal. Nous nous bornerons donc à remarquer que cette seconde année, l'orateur nous paraît avoir pris définitivement possession du genre d'éloquence approprié à sa tâche. On avait reproché à ses premières conférences d'être trop abstraites et trop subtiles. On ne fera pas ce reproche à celles de 1892. Le philosophe y paraît sans doute, le prêtre encore

plus. Toujours le même style élégant et limpide qui est la marque propre du talent de l'orateur, mais un raisonnement plus large, plus populaire, des vues justes à la fois et originales renouvelant le point de vue auquel on se place d'ordinaire, une connaissance fort exacte des besoins de l'apologétique contemporaine, une chaleur douce de conviction s'élevant parfois jusqu'à la haute éloquence, surtout quand l'orateur puise ses accents, comme il le fait souvent avec bonheur, à cette source intarissable, si connue de Bossuet, et qu'on appelle l'Écriture Sainte. Nous avons été particulièrement frappé de la conférence sur la soumission à Dieu, ainsi que des beaux sermons sur les suites du péché et sur la confession. Non seulement ces discours nous ont instruit, mais ils nous ont fait du bien.

Mgr d'Hulst aura donc été, cette seconde année, à la fois plus élevé et plus à la portée du grand nombre. Quant à ceux que réjouissent surtout les fines dissertations philosophiques, ils auront de quoi se satisfaire dans les notes, où ils trouveront un grand nombre des questions difficiles : la valeur de l'argument de saint Anselme, le devoir absolu, la doctrine du pur amour, etc., traitées avec une vigoureuse logique et une grande pénétration. D. V.

Œuvres posthumes de Mgr Le Courtier, *ancien évêque de Montpellier, archevêque de Sébaste,* pieusement recueillies et publiées par M. l'abbé Grégoire, chanoine titulaire de Montpellier. Tome Ier, en deux parties séparées. *Temps de l'Avent et de l'Épiphanie. — Temps du Carême.* Paris, Féchoz, 1893, 2 vol. in-12 de vi-760 p. — Prix : 6 fr.

Mgr Le Courtier a été l'un de nos meilleurs orateurs contemporains. A Paris surtout, où il exerça longtemps le saint ministère, soit comme vicaire à Saint-Roch, à Saint-Nicolas-des-Champs et à Saint-Étienne-du-Mont, soit comme curé des Missions-Étrangères et comme archiprêtre de Notre-Dame, il obtint un succès inouï auprès des esprits d'élite qu'il attira, séduisit et subjugua. Le genre où il excella fut l'homélie : « Ses instructions simples, sans exclure l'élégance, avaient surtout un caractère pratique dont le fond, pris dans l'Évangile, charmait et touchait les cœurs les plus rebelles. » Il faut savoir gré à M. le chanoine Grégoire d'avoir pris un si grand soin pour recueillir toutes ces instructions prononcées par l'ancien évêque de Montpellier : cette tâche, que lui avait imposée une sincère et fidèle amitié, le vénéré chanoine a su l'accomplir avec le rare discernement du théologien, avec le goût et le tact d'un bon littérateur. L'ordre qu'a dû adopter le pieux éditeur lui était tout indiqué par la méthode de l'auteur lui-même. Mgr Le Courtier s'était attaché, dans ses prédications, à s'inspirer des circonstances dans lesquelles il devait les prononcer, à suivre l'ordre que lui imposait le roulement de l'année liturgique ; il s'efforçait en outre de ramener tous les commentaires de l'Évangile à l'explication de la doctrine catholique, de telle

sorte que l'ensemble de ses allocutions pourrait être donné comme un cours à peu près complet de l'enseignement catéchistique. M. l'abbé Grégoire a eu raison de respecter cette méthode : les œuvres du célèbre orateur revêtiront ainsi un caractère d'unité qui servira à mettre davantage en relief leur incontestable mérite et à éclairer d'une plus vive lumière les esprits sérieux qui voudront les méditer.

Les œuvres inédites de Mgr Le Courtier seront partagées en trois volumes. Le premier, qui vient de paraître, contient les prônes sur l'année ecclésiastique, depuis l'Avent jusqu'à Pâques : trois Avents, un Carême, des Homélies pour les fêtes et les dimanches qui se trouvent dans cette époque de l'année liturgique. Les deux autres volumes, qui suivront bientôt, renfermeront un second carême et des homélies pour tout le propre du temps jusqu'à la Dédicace; puis des homélies pour les fêtes de la sainte Vierge, des panégyriques, des sermons de charité, etc., etc. « Car, ajoute M. l'abbé Grégoire, Mgr Le Courtier emprunta de temps à autre les accents de l'éloquence solennelle; plusieurs de ses discours de circonstance révèlent la riche fécondité de son génie.... Presque tous ses sermons de charité sont les œuvres d'un maître. En ce genre il n'a été égalé par aucun prédicateur de notre temps.... Ces sermons et ces discours seront « le joyau le plus précieux de cette publication. »

En publiant ces œuvres posthumes, M. le chanoine Grégoire n'aura pas eu seulement la douce satisfaction de prouver sa respectueuse affection pour celui qui fut son maître et son père; il aura encore la consolation de pouvoir perpétuer auprès d'un grand nombre de fidèles le bien spirituel que produisit dans les âmes la parole de Mgr Le Courtier. Un critique distingué écrivait en 1840 : « L'éloquence simple, paternelle de M. Le Courtier, est celle que nous croyons la plus utile en ce moment dans notre pays.... Elle s'est réservé plus particulièrement d'éclairer ceux qui sont déjà réunis sous la houlette pastorale, de consoler les douleurs qui viennent demander dans le temple appui à l'Évangile.... Il y a comme un parfum véritablement apostolique dans cette église des Missions-Étrangères chaque fois que l'admirable pasteur monte en chaire.... » Ce « parfum, » le lecteur le respirera encore aujourd'hui, s'exhalant de ces pages si remplies de l'esprit de l'Évangile et de solide piété; il y trouvera « les grands principes de la vie chrétienne tracés d'une main sûre et des observations qui sont le fruit d'une longue expérience et d'une connaissance approfondie du monde contemporain. »

Nous croyons aussi que cette publication aura encore le précieux avantage de fournir au clergé de nos paroisses et à tous nos prédicateurs de carême ou de mission de véritables modèles d'instructions pratiques et populaires.

F. Chapot.

Constitutiones dogmaticae sacrosancti œcumenici concilii Vaticani ex ipsis ejus actis explicatae atque illustratae a Theodoro Granderath, S. J., presbytero. Fribourg en Brisgau, Herder, 1892, in-8 de 243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si l'on possédait pour les conciles anciens, et particulièrement pour le fameux concile de Trente, tous les documents relatifs aux discussions théologiques, aux propositions et corrections qui ont précédé la rédaction définitive du texte, il est incontestable, remarque le P. Granderath dans sa préface, qu'au point de vue dogmatique ou disciplinaire, ces éléments historiques fourniraient des renseignements d'une valeur inappréciable. Le concile du Vatican est heureusement près de nous encore, et il a pu être dirigé avec assez de prévoyance et de régularité pour que ce souhait ne se change pas à son égard en un irréalisable *desideratum*. Nous avons donné ici même, il y a deux ans, le compte rendu du septième volume de la *Collectio Lacencis* entièrement consacré à ces grandes assises de la religion, interrompues d'une façon si fâcheuse. C'est une source documentaire d'une extrême richesse et qu'on n'apprécie bien qu'en recourant fréquemment à ses multiples renseignements. Le R. P. Granderath est un des travailleurs persévérants qui ont le plus contribué à l'achèvement définitif de cette grande œuvre : mieux que tout autre par conséquent, il se trouvait désigné pour la mettre à profit en composant un commentaire des constitutions dogmatiques *de Fide* et *de Ecclesia*.

Sous forme de *Prolégomènes*, le savant jésuite donne d'abord un rapide aperçu de l'ordre observé pour la rédaction des décrets du concile et indique les sources auxquelles il a recouru. Du premier chapitre, qui se borne à rappeler la constitution *Multiplices inter* et l'intelligente application qui en a été faite, nous n'avons rien à dire, sinon qu'il est le meilleur exposé qu'on puisse faire de la police intérieure des séances. Le second, où se trouve l'énumération des documents employés pour la composition de l'ouvrage, a par cela même une signification particulière. Signalons rapidement ces sources, en partie imprimées dans les *Acta et Decreta sacrosancti Œcum. Conc. Vaticani :* 1° les deux *Schemata* « de doctrina.... contra.... errores ex rationalismo derivatos » et « de Ecclesia Christi ; » 2° le protocole des sessions « de fide » conservé aux archives du Vatican et dont la publication complète n'a pas encore été autorisée ; 3° le journal privé d'un des Pères du Concile ; 4° les *Schemata Constitutionum*. Ceci suffit à faire supposer l'intérêt que va présenter au théologien, au canoniste, à l'historien, le double commentaire rédigé par le P. Granderath. Dans l'étude des deux constitutions, il suit une marche analogue et d'une logique entraînante pour l'esprit : I. Histoire de la Constitution. II. Explication détaillée de certains points difficiles. Et enfin : III. Texte richement annoté de la

constitution elle-même. Un excellent index des personnes et des matières termine le tout. C'est là un de ces livres qui demeurent et qui dénotent chez leur auteur une érudition consciencieuse et une rectitude de jugement qu'on souhaiterait rencontrer dans de semblables proportions chez beaucoup d'écrivains. Nulle part, en effet, le P. Granderath n'affecte le ton outré de l'apologie et ne s'oublie à ces vaines flagorneries qu'on se croit souvent obligé de prodiguer dès qu'il s'agit de Rome et de concile. Son style reste toujours digne de la science, à la hauteur de n'importe quelle critique, et en face de la franche simplicité de ses exposés, on constate vraiment que la foi s'éclaire en même temps que la raison s'affermit. De telles pages rendent véritablement fier d'être chrétien catholique, membre de cette noble société où, en dépit de défaillances individuelles, on est toujours sûr de rencontrer la vérité, la justice et la charité. G. Péries.

Table générale alphabétique de tous les sujets traités dans la collection intégrale et universelle des Orateurs sacrés, par le P. J.-B. Nicolas, de la Société de Jésus. Chez l'auteur, à Notre-Dame du Mont-Roland, près Dole (Jura), 1892, in-4 de 267 p. — Prix : 20 fr.

La collection des Orateurs sacrés recueillie par le savant abbé Migne renferme quatre-vingt-dix-neuf volumes in-4, où se trouvent réunis une foule de sermons qu'il est souvent assez difficile de retrouver au moment opportun, soit parce qu'on a oublié par quel orateur ils ont été composés, soit parce qu'il est impossible de parcourir quatre-vingt-dix-neuf tables des matières, dans le but de comparer entre eux divers morceaux d'éloquence où l'on cherche l'inspiration d'une œuvre personnelle souvent hâtive. Ajoutons à cela que chacun n'a pas toujours sous la main la collection Migne des Orateurs sacrés tout entière. — Nous ne saurions donc trop féliciter le R. P. Nicolas du travail qu'il a pris la peine de faire. Assurément il a fallu du temps et de la patience pour dresser la table fort nette qu'il a composée, et il évitera ainsi bien des dérangements et des pertes inutiles d'instants précieux aux prédicateurs pris au dépourvu et obligés de chercher dans leurs devanciers les idées que leur esprit se refuse à enfanter. — Une première colonne est réservée au titre des sujets rangés par ordre alphabétique, la seconde aux auteurs qui les ont traités, la troisième au tome, et la quatrième à la page de la collection. G. P.

JURISPRUDENCE

Code manuel des électeurs et des éligibles, par A. Maugras. Paris, A. Giard et E. Brière, 1893, in-12 de 344 p. — Prix : 3 fr.

Une année d'élections voit toujours éclore plus d'un manuel de l'électeur ou du candidat. Mais de tous les ouvrages de ce genre que nous

connaissions, celui que vient de publier M. Maugras est certainement le plus complet et le plus pratique. C'est le plus complet, car il embrasse toute la législation électorale relative au Sénat et à la Chambre des députés, aux conseils généraux, aux conseils d'arrondissement, aux conseils municipaux, aux tribunaux de commerce, conseils de prud'hommes, chambres de commerce et chambres consultatives des arts et manufactures. C'est aussi le plus pratique, parce qu'il ne se borne pas à fournir pour tous les cas la règle juridique : il y ajoute le moyen de la mettre en action, la formule qu'il convient d'employer dans chaque hypothèse. Ce petit livre est ainsi de nature à rendre service à bien des électeurs, sans parler des candidats et sans excepter même ceux qui par état ou par fonctions connaissent généralement les principes de notre droit électoral. Il sera surtout très utile aux membres des commissions administratives chargées de la confection et de la revision des listes électorales. Il doit être aussi recommandé aux hommes dévoués qui, comprenant l'importance de ces opérations, veulent bien prendre la peine de vérifier les listes et d'en demander, quand il y a lieu, la rectification. Il fournira enfin toutes les indications dont on pourra avoir besoin, au moment des élections, touchant les affiches et les professions de foi, les réunions publiques, la constitution des bureaux de vote, les opérations du scrutin et les réclamations contre l'élection. M. L.

Souvenirs d'un président d'assises. Les Passions criminelles, leurs causes et leurs remèdes, par M. Bérard des Glajeux, président de Chambre à la cour d'appel. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-12 de vii-271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette seconde série des *Souvenirs* de M. Bérard des Glajeux n'offre pas moins d'intérêt que la première série, dont nous avons rendu compte (Cf. *Polybiblion*, t. LXIV, p. 160). Il s'agissait surtout, dans la première, de la situation des accusés au moment où ils comparaissent devant la cour d'assises. Maintenant M. Bérard des Glajeux remonte aux causes qui font les accusés et qui les amènent sur le banc d'infamie. Il en signale trois principales : la passion, les mauvaises mœurs et l'argent. Il s'occupe dans ce second volume de ce qu'il appelle les crimes d'amour et les crimes de mœurs. Un troisième volume sera consacré aux crimes d'argent.

Les crimes d'amour ou de mœurs ont un caractère qui les rend particulièrement odieux : les victimes qu'ils font sont presque toujours des enfants ou des jeunes filles ; quelquefois aussi des mères de famille, comme dans l'affaire Chambige. C'est aussi dans ce genre de crimes que la passion semble le plus irrésistible, et M. Bérard des Glajeux a eu raison d'étudier à cette occasion la question du libre arbitre ; il montre l'inanité des doctrines lombrosiennes et des prétendus effets de la sug-

gestion en matière criminelle. Enfin, dans la dernière partie du volume, l'éminent magistrat se préoccupe des remèdes qui peuvent prévenir ou guérir les excès des passions coupables. Il rapporte à ce sujet les idées d'un vieil aumônier de filles repenties, qui disait : « Je suis comme les vieux médecins qui ne croient plus qu'à l'hygiène; la mienne est une hygiène religieuse, non pas parce que je suis prêtre, mais parce que l'expérience de toute ma vie a formé ma conviction. » M. Bérard des Glajeux ne dissimule pas que pour lui les remèdes religieux et moraux, qui rendent l'âme plus forte que l'amour et supérieure à l'entraînement des sens, sont incontestablement les plus efficaces. Dans les derniers chapitres, il signale et recommande à tous les cœurs charitables les œuvres de patronage qui se consacrent à la régénération des condamnés. M. L.

Manuale di Storia del diritto italiano, *dalle invasioni Germaniche ai nostro giorni*, per G. Salvioli, professore ordinario di diritto nella R. Università di Palermo. Torino, Unione tipogr., 1890, in-8 de 575 p.

Ce volume appartient à la collection de Manuels entrepris sous la direction de M. le commandeur Saredo, qui doivent résumer pour le public italien les connaissances nécessaires dans le domaine du droit, de l'économie politique, de la science administrative et de la science financière. M. le professeur Salvioli a entrepris d'y présenter en raccourci toute l'histoire du droit italien public et privé. La tâche était rude : M. Salvioli dit dans sa préface qu'il a mis quatre ans à l'accomplir : je l'admire d'avoir pu s'en tirer en un délai aussi bref.

Dans une première partie, l'auteur traite assez longuement de la Germanie avant les invasions. — Il aborde l'histoire des sources dans la seconde partie; étudiant d'abord les lois germaniques, les capitulaires, les formules, les documents (tout ceci le plus souvent en une forme extrêmement sommaire). Du droit germanique il passe au droit féodal et communal, et signale successivement les constitutions des empereurs, les *livres des fiefs* et les ouvrages analogues, la jurisprudence lombarde, les statuts des villes et des corporations, les textes de droit maritime; un chapitre particulier est occupé par l'histoire du droit et de la législation de l'Italie méridionale, pour laquelle l'auteur manifeste une prédilection particulière. En troisième lieu, l'attention de M. Salvioli se porte sur l'histoire du droit romain ; il fait connaître les études dont ce droit fut l'objet dans les siècles du haut moyen âge, la restauration des compilations justiniennes à laquelle, d'après lui, l'influence de l'Italie byzantine a dû largement contribuer, le rôle des glossateurs et des commentateurs, l'enseignement des Universités, enfin la jurisprudence qui en sortit; il pousse jusqu'à nos jours l'histoire de la jurisprudence italienne. Cette partie s'achève par l'indication des législations

un parfait sang-froid, en présence des exagérations de pensée et des outrances de style qui déparent le travail de M. Lot.

Que l'organisation de l'enseignement national ait chez nous, comme partout, d'ailleurs, ses côtés défectueux; qu'il y ait lieu de procéder à des réformes, mais à des réformes sages et mûries, personne ne le nie. Mais qu'on vienne à nous parler du « bourbier d'ignorance où nous croupissons depuis cent ans; » qu'on nous exhorte à effacer, à propos de l'enseignement supérieur, les « hontes du XIXe siècle, » sans être aveuglé par le chauvinisme et ignorant de ce qui se passe en dehors de nos frontières, on aura le droit de protester vivement. Grâce à Dieu, dans tous les ordres de travaux intellectuels, notre pays a pu s'honorer, en ce siècle, de maîtres incontestés, et ces maîtres ont produit des œuvres qui resteront. Nous n'avons manqué ni de mathématiciens, ni de chimistes, ni de physiologues, ni de juristes, ni d'historiens, ni d'archéologues, ni d'orientalistes, ni même de philologues. La philologie! Voilà, si on en croit M. Lot, à peu près « l'unique nécessaire, » et la supériorité, en ce genre, de nos rivaux d'Allemagne suffirait à motiver sa dure critique de notre situation présente sur le terrain des hautes études. Ici encore il y a exagération manifeste. Un autre argument auquel revient souvent notre réformateur, c'est la comparaison — comparaison numérique d'ordinaire — entre notre production scientifique et historique et celle de nos voisins, entre le chiffre de leurs thèses de doctorat et le chiffre des nôtres. Sans doute, il y a là un indice d'activité intellectuelle qu'on aurait tort de négliger. Mais, d'autre part, n'y a-t-il pas en Allemagne un souci trop exclusif du détail? Ces milliers de dissertations, surtout philologiques, font-elles tant avancer la science et contribuent-elles si fort au développement normal des esprits? Je ne serais pas étonné qu'il se trouvât plus d'un penseur en Allemagne et même en France pour appliquer à son pays le mot de Tacite : *Ut multarum rerum, sic litterarum intemperantia laboramus.*

Je ferai à M. Lot un autre reproche. Il semble croire que l'organisation plus ou moins parfaite de l'enseignement, surtout de l'enseignement supérieur, est le facteur unique du développement intellectuel des nations : facteur important, oui, assurément, et c'est pour cela que les questions qui s'y rapportent appellent et retiennent l'attention de tous les hommes soucieux des intérêts de la patrie et des intérêts de la science; facteur unique, non. Au XVIIIe siècle, les Universités françaises étaient en décadence surtout parce qu'elles étaient restées beaucoup trop en dehors du mouvement scientifique du temps; mais il n'en est pas moins vrai que ce mouvement existait, très puissant et très fécond, que les savants de premier ordre abondaient; que pour donner un exemple précis, malgré l'état vraiment misérable des anciennes Facultés de droit, la Constituante et le Conseil d'État du Consulat ont réuni un

très grand nombre de jurisconsultes éminents. Aujourd'hui encore, il y a en dehors du corps enseignant officiel et parmi les hommes qui n'ont pas pu ou n'ont pas voulu passer par les écoles supérieures de l'État des travailleurs éminents qui honorent la science et l'érudition françaises.

Il me semble, pour ces motifs, que M. Lot ne peut échapper au reproche d'exagération et de généralisation excessive.

Si maintenant j'en viens aux parties essentielles de son travail, j'ai le plaisir de constater qu'il est rempli de renseignements utiles et de chiffres précis en ce qui concerne l'état présent des facultés françaises et des Universités allemandes. Il expose fort bien l'organisation de celles-ci et les avantages que présente le système adopté pour le recrutement des professeurs d'abord, *privat docenten*, puis professeurs extraordinaires, enfin professeurs ordinaires; ce qu'il y a de bon dans l'usage des cours payés, dans l'affranchissement pour les Universités de la servitude des examens analogues à notre baccalauréat. Comme chez nous les choses vont d'une façon toute différente, louer l'organisation d'outre-Vosges, c'est blâmer la nôtre, et je souscrirais volontiers à la sentence de M. Lot s'il avait su la formuler en termes plus modérés. On peut admettre aussi ses critiques à l'endroit de notre licence et de notre agrégation, où évidemment de profondes réformes s'imposent. J'ajouterai enfin que beaucoup de celles qu'il indique en ce qui concerne les chaires de Faculté et l'enseignement des écoles spéciales méritent d'être prises en considération. Sur celles-ci, notamment, on relèvera dans son livre beaucoup de faits intéressants et d'idées justes. Il m'est évidemment impossible ici de discuter l'une après l'autre les innombrables observations et critiques de M. Lot. Je me contenterai de dire qu'on aurait grand tort, après avoir lu son exorde, de « rejeter, comme il le dit lui-même, cette étude avec incrédulité et dégoût. » Mais c'est une œuvre composée et écrite avec précipitation et dont le ton n'est pas pour concilier à son auteur les sympathies du public; et, encore une fois, il y aura lieu, pour les esprits sérieux, d'y faire soigneusement le départ entre les réformes réalisables et les utopies plus ou moins spécieuses. ERNEST ALLAIN.

L'Instruction religieuse dans l'enseignement secondaire, par l'abbé CH. DEMENTHON. Lyon, E. Vitte, 1891, in-8 de 40 p.

L'enseignement religieux a-t-il dans nos collèges catholiques la place qu'il devrait avoir? Cet enseignement y est-il d'ordinaire organisé et donné de façon à produire son maximum d'effet dans l'esprit des jeunes gens? M. Dementhon estime que non, et il n'est pas seul, tant s'en faut, à penser ainsi. Après avoir constaté le mal, il se met immédiatement en devoir d'indiquer les moyens de rendre plus intéressantes, plus fortes, plus utiles par suite, les leçons d'instruction

religieuse dans nos établissements. Il y a là sur la division des cours de religion, sur leur objet, sur la méthode à employer (choix des questions, choix des preuves, choix des objections à résoudre, forme catéchistique, usage des histoires et images, piété, style convenable), une série de considérations théoriques et de renseignements pratiques qui m'ont paru toujours marqués au coin du bon sens et de l'expérience. La forme en est d'ailleurs excellente, et dénote chez son auteur un rare talent. Il n'a pas manqué de fournir toutes les indications bibliographiques désirables avec une précision toujours suffisante. Je ferai, à propos de cet opuscule, une seule observation. Malgré les avantages que M. Dementhon reconnaît aux « travaux personnels longuement médités » qui servent de thème d'enseignement à certains catéchistes, il pense qu'en raison des inconvénients manifestes soit de la dictée de ces thèmes, soit de ce que peuvent avoir d'incomplet ou d'inexact les notes prises par les élèves, il faut renoncer à ce système et se servir d'un cours imprimé. Il y a pourtant un moyen pratique très simple d'éviter, dans l'espèce, soit la dictée, soit l'enseignement simplement oral, et j'en parle en connaissance de cause. C'est l'autographie ou l'autocopie, qui est aujourd'hui très facile et ne coûte à peu près rien. Au surplus, je donne cette idée pour ce qu'elle vaut et on peut toujours recourir aux ouvrages existants, parmi lesquels il en est de fort bons. E. A.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, fondé par MM. Guillaumin et J. Garnier, continué depuis 1856 par M. Maurice Block, 49e année. Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de 1048 p. — Prix : 9 fr.

Avec le présent volume, l'*Annuaire de l'économie politique* est à la quarante-neuvième année de sa publication. Se complétant chaque fois, il est arrivé, comme nous l'avons déjà dit précédemment, à être une véritable encyclopédie des matériaux nécessaires ou simplement utiles au statisticien et à l'économiste. Tous les documents parus çà et là, en France et à l'étranger, qui offrent un intérêt pour l'étude des sciences morales et politiques, se trouvent reproduits *in extenso* ou analysés avec grand soin. Comme toujours, le classement est le même : documents concernant la France en général, Paris plus spécialement ensuite, puis l'Algérie et les colonies. Les pièces relatives aux pays étrangers sont rangées dans la quatrième partie, et l'ouvrage se termine par des Variétés comprenant des index de bibliographie, de bourse, et les sommaires des travaux des Académies des sciences morales et politiques et de la Société d'économie politique. G. de S.

Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour les années 1892 et 1893. *Météorologie. — Chimie. — Micrographie. — Applications à l'hygiène.* Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-18 de VI-584 p. — Prix : 2 fr.

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1893. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-18 de V-692 p., A. 10, B. 75, C. 20, D. 3, E. 16, F. 12, G. 38 = V + 866 p. — Prix : 1 fr. 50.

Depuis quelques années, la publication de l'*Annuaire de Montsouris* avait été graduellement retardée jusqu'à ne paraître plus que dans les derniers mois de l'année à laquelle il se rapportait, tout en ne donnant d'ailleurs que les résultats des travaux de l'année précédente. Ne pouvant parvenir, paraît-il, à retrouver, pour cette publication, la célérité des années écoulées, on a pris un moyen terme. Le présent annuaire, rendant compte des travaux de l'année 1891, porte, en tête, le calendrier de l'année 1892 et, à la fin, le calendrier de 1893; on l'intitule: *Annuaire pour les années 1892-1893*. C'est la transition. Celui qui paraîtra à la fin de la présente année 1893 sera l'*Annuaire pour 1894*, bien que donnant les résultats seulement des travaux de l'année 1892. Et ainsi de suite. Pas de changements importants dans la disposition générale de l'ouvrage. A la suite des renseignements et tables diverses fournis chaque année, les mémoires habituels occupent le surplus et la majeure partie du volume.

Dans le premier de ces mémoires, qui est dû à M. Léon Descroix, chef du service météorologique, et qui est intitulé: *Climatologie parisienne*, on remarque, en plus de la continuation des données fournies les années précédentes, la série des températures extrêmes à Paris, de 1699 à 1890; les températures moyennes de 1763 à 1891; les hauteurs mensuelles des pluies de 1689 à 1890; le nombre des jours de gelée par mois, et diverses autres indications comparées relatives à la pluie, à la température, à la pression barométrique, avec de très importantes considérations sur la relation constatée entre les troubles climatériques et les variations de l'état sanitaire à Paris.

Le second mémoire, dont l'auteur est M. Albert Lévy, a pour objet l'*Analyse chimique de l'air et des eaux*. En premier lieu, dosage des substances contenues en combinaison ou dissolution dans chaque échantillon. Il y trouve des acides carbonique, phosphorique, sulfurique, de l'oxygène, du chlore, de l'azote organique et ammoniacal, de la silice, du fer, de l'alumine, de la magnésie, de la chaux, etc. Ensuite, exposé des résultats des analyses, les unes rapides, les autres détaillées et complètes, mais plus minutieuses, beaucoup plus longues et, par suite, non toujours possibles. De même que les autres années, l'auteur donne le résultat de l'analyse des eaux de toutes les provenances (sources, fleuves, rivières, égouts, drainages, nappe souterraine en

amont et en aval de Paris). — Même marche pour l'analyse de l'air.

M. le docteur Miquel complète le volume avec son *XIVe Mémoire sur les poussières organisées de l'air et des eaux*. C'est la continuation des recherches, commencées depuis d'assez nombreuses années, sur les microorganismes contenus dans l'atmosphère, avec le récit des opérations qui ont été pratiquées en vue de l'exposition internationale de micrographie générale et rétrospective d'Anvers en 1891, et où les appareils exposés par son laboratoire de micrographie ont valu, à l'Observatoire météorologique de Montsouris, les plus flatteuses distinctions.

— Passant de l'Observatoire de Montsouris au Bureau des longitudes, nous trouvons, comme toujours, dans l'*Annuaire* de ce dernier, une partie technique, — de beaucoup la plus volumineuse, mais n'offrant, sur celle de l'année précédente, qu'un petit nombre de changements, — et des *Notices*.

I. — Une éclipse de soleil, en partie visible à Paris, est annoncée pour le 16 avril, de 3 h. 58'3 à 4 h. 28'3. Elle n'y sera que de 28 millièmes seulement du diamètre de l'astre.

Un tableau supplémentaire de celles des petites planètes comprises entre Mars et Jupiter, qui ont été découvertes par la photographie, est ajouté au tableau des 322 autres.

L'existence d'un 5e satellite de Jupiter a été constatée, le 9 septembre 1892, à l'observatoire de Lick, en Californie, par M. Barnard. Il figure, avec ceux de ses éléments qui ont pu être déterminés jusqu'ici, au tableau des éléments écliptiques des satellites : ce satellite n'est distant du centre de la planète que de deux fois et demie le demi-diamètre équatorial de celle-ci, et accomplit sa révolution en moins de douze heures (exactement 11 h. 48'38).

Des *Tables de mortalité*, communiquées par la Société des Actuaires français, ont été ajoutées aux données diverses comprises sous la rubrique : *Géographie et statistique*.

Enfin, on a complété le tableau comparatif des thermomètres Fahrenheit et centigrade, en y ajoutant les concordances de — 40° F = — 40° C jusqu'à — 4° F, correspondant à — 20° C, et de + 107° F équivalant à 41°67 C jusqu'à 212 F correspondant à 100° C, puis de 100° en 100° F jusqu'à 500°, au regard des degrés centigrades équivalents qui sont respectivement : 93°33 — 148°89 — 204°44 — 260°00.

Telles sont les principales additions apportées à la partie technique de l'*Annuaire*.

II. — Les *Notices* sont au nombre de huit (si toutefois l'on compte pour trois Notices les discours prononcés aux obsèques de M. l'amiral Mouchez et compris tous trois sous la lettre E).

La première, lettre A, est la continuation, par M. l'astronome Janssen, du compte rendu des travaux qui se poursuivent, sous sa direction

et par suite de son initiative, pour la construction d'un *Observatoire* au sommet même *du Mont Blanc*.

La seconde Notice (B), de beaucoup la plus importante, est un savant mémoire, qui vise pourtant à être élémentaire et à la portée de tout esprit cultivé non étranger au mouvement scientifique; dû à M. Cornu, il est intitulé : *Notice sur la corrélation des phénomènes d'électricité statique et dynamique et la définition des unités électriques*. Il serait impossible, dans un compte rendu aussi restreint que celui-ci, de donner un résumé même incomplet d'un exposé qui est lui-même un résumé très succinct des données générales et des principes premiers de la science actuelle de l'électricité. Nous dirons seulement que l'auteur montre l'identité qui existe au fond entre les deux électricités statique et dynamique, que si longtemps l'on avait crues différentes; il fait voir comment la première se retrouve tout entière dans la seconde, qui n'est qu'une manifestation différente d'une même cause. Il donne enfin, en les faisant précéder des explications et démonstrations nécessaires, les définitions de ces termes nouveaux et qui seraient barbares s'ils n'étaient, « le plus souvent, exacts, brefs et expressifs, » tels que *potentiel*, *volt*, *ohms*, *watts*, *ampères*, *mégohtts*, *kilowatm*, etc., etc. Nous ne pouvons que renvoyer à ce très savant mémoire ceux de nos lecteurs qui, sans tenir à posséder une connaissance approfondie des théories électriques et de leur application, quoique cependant familiarisés déjà avec les éléments de cette science, seraient désireux de connaître les idées générales qui y règnent aujourd'hui, ainsi que le langage technique qu'elle a dû adopter pour exprimer des idées nouvelles et des phénomènes nouvellement reconnus et étudiés.

L'auteur de la Notice A, M. l'astronome Janssen, publie, en Notice C, le discours qu'il a prononcé, au congrès des sociétés savantes, sur l'*Aéronautique*. C'est un aperçu historique sur les tâtonnements empiriques d'abord, puis sur les essais méthodiques entrepris à la lumière de la science, dans l'art de se soutenir et de se diriger dans les airs. Des résultats concluants ont enfin été obtenus, ces années dernières, quant à la solution théorique, ou, si l'on veut, scientifique du problème : s'appuyant sur eux, le savant astronome voit déjà le xxe siècle en possession de la solution pratique et industrielle, et aussi maître des profondeurs atmosphériques que les générations contemporaines sont aujourd'hui souveraines de l'empire des mers.... C'est le cas de dire : Qui vivra verra.

La lettre D marque le *Discours prononcé aux funérailles de M. Ossian Bonnet*, le 24 juin, par M. Tisserand au nom du Bureau des longitudes, dont M. Bonnet était membre. Ce sont quelques paroles affectueuses à la mémoire de ce savant qui avait bien mérité de la science par son beau mémoire sur la « Figure de la terre, » ainsi que par l'accroissement de précision qu'il avait donné aux formules de la mécanique céleste.

Une perte non moins sensible pour la science a été celle du contre-amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire astronomique de Paris. Trois discours ont été prononcés sur sa tombe le 28 juin, et figurent sur l'Annuaire, à la lettre E. Au nom du conseil de l'Observatoire, M. Faye s'est attaché surtout à faire ressortir les titres scientifiques du regretté amiral, notamment sa belle conception du levé photographique de la carte du ciel. Le Bureau des longitudes avait pour interprète l'éminent hydrographe, M. Bouquet de la Grye, qui a mis en relief la carrière à la fois militaire et scientifique de l'illustre marin. Enfin, parlant au nom de l'Observatoire, M. Lœwy, de l'Institut, a rappelé les travaux et les œuvres du défunt au service de la science; il a signalé l'aménité de son caractère, qui lui avait fait des amis de tous les savants qui ont été en rapport avec lui.

La Notice F, qui clôt la série, est due, comme la première et la troisième, à M. Janssen. C'est un *Discours prononcé à l'inauguration de la statue du général Perrier*, à Valleraugue (Gard). Pendant de longues années, membre du Bureau des longitudes appartenant au ministère de la guerre, le commandant, puis colonel, puis général Perrier a rendu d'immenses services en matière géodésique, au point que l'orateur a pu, en toute justice, le qualifier de restaurateur de la géodésie française.

JEAN D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

Altkeltischer Sprachschatz, von ALFRED HOLDER. Dritte Lieferung : *Branoscus-Corentius*. Col. 513-768. Leipzig, Teubner, 1892, in-8 de 109 p. — Prix : 10 fr.

La rapide apparition de cette troisième livraison du grand répertoire onomatologique de l'antiquité celtique montre combien l'œuvre de M. Holder était mûrie et complète. Elle s'étend sur cette antiquité dans tous les sens, puisqu'elle comprend :

Les noms d'hommes : nous avons ainsi, par exemple, les textes relatifs aux deux hardis conquérants qui s'appelèrent *Brennus* ;

Les noms de lieux et de pays : les articles *Brittani*, *Brittania*, *Brittones*, *Burdigala*, *Cadurci*, etc., donnent tous les textes et documents anciens relatifs à ces pays ou à ces villes. — A propos de Britto, remarquons que le superlatif pittoresque *Brittonissimus* a été récemment fabriqué pour être appliqué, comme compliment, à l'auteur de *Barzaz-Breiz*, M. de la Villemarqué. — M. Holder ne se borne ni à la Gaule ni à l'Europe occidentale : il a réuni toutes les traces de l'expansion de la race gauloise ; ainsi l'article sur les *Britolagae* qui occupaient la Bessarabie actuelle.

Les mots de la langue gauloise conservés dans les inscriptions gau-

loises ou signalés par les écrivains anciens, noms d'armes, d'instruments, de vêtements, de plantes, d'animaux, etc. La collection scrupuleuse de ces mots et des textes qui les concernent est utile pour l'histoire de la civilisation celtique : aussi nous pensons que son ouvrage achevé, M. Holder classera dans un index rapide tous les noms de ce genre, dispersés ici par l'ordre alphabétique du dictionnaire.

H. Gaidoz.

The Tzegiha language, by James-Owen Dorsey, formant le t. VI de *Contributions to North American ethnology,* édité pour le *Department of the Interior* (*United States geographical and geological Survey of the Rocky mountain region),* par J.-W. Powell. Washington, Government printing Office, 1890, in-4 de xviii-794 p.

Le nom de *Tzegiha*, qui signifie *autochtone* dans l'idiome des Omahas, est appliqué par M. Dorsey non seulement à ceux-ci, mais encore aux Ponkas, leurs frères, pour distinguer ce groupe des Kansas, des Osages et des Kwapas, qui appartiennent comme eux à la famille des Sioux. Les deux tribus (de onze à douze cents âmes) qui parlent le tzegiha, après avoir habité à l'est du Mississipi, le traversèrent au-dessous de son confluent avec le Missouri, dont elles remontèrent le cours jusqu'au Nebraska, où elles sont actuellement établies dans la péninsule formée par le confluent de ce fleuve avec la Platte-River. L'auteur de ce volumineux ouvrage, après avoir été missionnaire chez les Ponkas de 1871 à 1873, et chez les Omahas de 1878 à 1880, est actuellement attaché au Bureau d'ethnologie. Il a publié une trentaine de monographies sur les idiomes, les croyances, les traditions, les chants, les institutions des Sioux, et il prépare une grammaire et un dictionnaire du tzegiha qui devaient paraître avec le présent recueil et en justifier le titre. Celui-ci n'est plus rigoureusement exact, car le volume auquel il s'applique ne comprend que la plupart des textes, une partie d'entre eux (*Omaha and Ponka Letters*. Washington, 1891, in-8) ayant été réservés pour le Bulletin du Bureau d'ethnologie.

M. Dorsey n'a rien voulu laisser perdre de cet idiome, pour lequel il a forgé un alphabet et qui n'est écrit que par un seul Omaha, Frank La Flèche, ancien chasseur de bisons, devenu en 1881 secrétaire au commissariat des affaires indiennes. Il a donc transcrit tout ce qui lui a été conté par celui-ci, par son père le Ponka Joseph La Flèche, ancien chef de la tribu des Omahas, par sa mère Marie, issue d'une famille de Blancs, et par une douzaine d'autres indigènes. Il a de plus reproduit nombre de lettres dictées par des Omahas et des Ponkas. Chaque texte est accompagné d'une traduction interlinéaire, suivi de notes grammaticales ou autres et d'une traduction moins littérale. Il y a donc là de précieuses ressources pour l'étude du tzegiha, mais la plupart des lettres ne concernent que des affaires privées ou contiennent des plaintes contre les

usurpations des Blancs. Un peu plus intéressants sont les récits historiques, qui, d'ailleurs, ne remontent pas au delà d'un demi-siècle. Mais ce qui a le plus de valeur à nos yeux, ce sont les contes et légendes. Non pas que tout soit original dans les soixante-cinq spécimens (sans compter les diverses versions de quelques sujets) qui sont mis sous nos yeux. Par suite d'un contact deux fois séculaire avec les chasseurs et colons européens, les Indiens ont bien pu adopter quelques traits de nos contes, d'autant plus que certains narrateurs sont de sang mêlé et portent même des noms français. Mme Marie La Flèche croyait qu'une des traditions rapportées par son mari était d'origine française (p. 126). Comme chez nous, c'est le cadet qui a les sympathies du conteur et qui joue le beau rôle; de même pour l'orphelin, qui remplace notre Cendrillon et qui, grâce à ses chiens et à son épée magique, tue le monstre à sept têtes et obtient en récompense la fille du chef (p. 108-116). Nous retrouvons, dans ces contes d'outre-mer, le chapeau qui rend invisible celui qui en est coiffé (p. 203-204). Le *coyote* (chacal) est la personnification de la ruse et, par ses tours de maître Gonin, il triomphe non pas d'un simple ours, comme fait le renard des contes norvégiens (Asbjœrnsen et Moe, 2e édit., 1852, p. 91) et lapons (Friis, 1871, p. 2-3), mais bien du retors Ictinike (p. 96-98), l'esprit malin des Iowas. Si une fois le coyote se laisse tromper par le renard gris, c'est que le conte où ce fait est rapporté (p. 570-571) doit être emprunté au cycle européen, car il peut servir de pendant à un conte lapon (Friis, p. 1) et un homme blanc y figure. Le coyote a d'ailleurs pour émule le lapin, qui ne tient pas moins de place chez les Omahas que chez les Micmacs (*The Algonquin Legends of New-England*, par Charles-G. Leland, Boston, 1884, in-18). Quoique celui-ci soit généralement patient, il devient parfois agressif, de sorte que là-bas on pourrait dire, sans ironie : « C'est le lapin qui a commencé ! » On lui attribue la supériorité non seulement sur des êtres beaucoup plus gros, comme les ours et les géants, mais encore sur l'hiver et le soleil. Beaucoup de ces contes ont la prétention d'expliquer l'origine de telle ou telle particularité chez les animaux, et l'un d'eux offre d'étranges parallèles avec un épisode de l'*Edda* de Snorré (*Gylfaginning*, ch. 44). Il nous représente Ictinike rendant la vie à un castor qu'il vient de manger, rien qu'en replaçant les os de celui-ci dans la peau de l'animal (p. 557); de même dans l'*Edda* prosaïque, le dieu Thor avec son compagnon Loké, qui correspond à Ictinike, tue ses deux boucs, les fait cuire et les ressuscite après avoir remis les os dans la peau.

Si l'on peut signaler quelques analogies entre ces contes et ceux de l'ancien monde, les différences sont bien plus importantes. A force de croire aux métamorphoses, de prendre les animaux pour emblèmes, d'en adopter les noms et de se déguiser avec leurs peaux, les Indiens ont fini

par en contracter les mœurs; la barbarie domine dans leurs récits; la morale en est absente. Il n'y a pas trace d'esprit chevaleresque; les traîtres y sont applaudis, et l'un des héros tue quatre femmes sans défense pour les scalper (p. 302). On peut remarquer, à ce propos, que le chiffre quatre y joue presque toujours le même rôle que trois chez nous; les continuelles quadruplications du même fait ne contribuent pas à alléger le récit, qui est d'ailleurs alourdi, comme ceux de nos paysans, par les fréquentes répétitions de « disent-ils (*biama*), dit-on. » Mais, si ce recueil a peu de valeur au point de vue littéraire, il n'en manque ni pour la linguistique, ni pour la mythologie ou la démomathie.

E. Beauvois.

Das Faustbuch des christlich Meynenden, d'après l'édition de 1725, édité par Siegfried Szamatólski, avec trois portraits d'après Rembrandt. Stuttgart, Göschen, 1891, in-8 de xxvi-30 p. — Prix : 2 fr.

La rédaction de la légende populaire du docteur Faust connue sous le nom de *Faustbuch des christlich Meynenden,* a pris place dans la précieuse collection des *Monuments de la littérature allemande aux XVIIe et XVIIIe siècles.* Avant de reproduire le texte primitif de 1725, M. Szamatólski étudie dans une courte introduction, avec ce soin qu'apporte aux plus petites choses un véritable érudit, les variantes et la filiation des éditions de l'opuscule. Il a eu, en outre, l'heureuse idée de donner le fac-similé de trois des portraits du docteur Faust qui ornent ces différentes éditions. Le type représenté n'est pas constant : le portrait n'en est pas moins toujours attribué à Rembrandt, sans que personne se soit jamais préoccupé jusqu'ici d'en rechercher l'original. M. Szamatólski l'a retrouvé dans une planche de Jan Joris van Vliet, d'après le maître hollandais. Mais si le monogramme « RHL in » permet d'attribuer en toute certitude l'esquisse de la figure à Rembrandt, rien n'indique que celui-ci ait voulu portraiturer le docteur magicien plutôt que crayonner une tête d'étude.

E. S. A.

Poèmes et Poésies de Nicolas Lenau, traduction de V. Descreux. Paris, Savine, 1892, in-18 de cv-258 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nicolas Niembsch, baron de Strehlenau, devenu célèbre sous le pseudonyme de Lenau, était né à Csatad, en Hongrie, en 1802. Il étudia pendant dix années à Vienne, tantôt les lettres, tantôt le droit ou la médecine, fit un voyage en Amérique, fut atteint d'aliénation mentale en 1844 et mourut six ans plus tard à Dœbling, près de Vienne. Lenau étant presque un inconnu parmi nous, ce simple croquis de biographie n'eût pas été inutile en tête de ses *Poèmes et Poésies.* M. Descreux n'en a pas jugé ainsi. Ce n'est pas qu'il n'ait senti la nécessité de nous renseigner sur la vie et les œuvres de son poète, mais,

par modestie sans doute, il s'est borné à traduire une centaine de pages extraites des souvenirs de M. Frankl. L'ensemble de ces notes, pour qui aura le courage de les lire, rend, il est vrai, avec un certain relief la physionomie si mobile de Lenau. Malheureusement, destinées au public allemand, elles ne sont qu'un complément d'information, l'anecdote intime à côté de l'histoire, et supposent une connaissance préalable de l'essentiel. Elles sont en outre fort décousues, n'ont ni ordre ni méthode, confondent les temps et les lieux, et gardent une telle saveur allemande qu'elles pourraient bien être indigestes pour nos estomacs français. Des œuvres dramatiques de Lenau, *Faust*, *Savonarole*, *les Albigeois*, *Don Juan*, M. Descreux, sans nous donner le motif de son choix, n'a traduit que la première. Tout inachevé qu'il est, et nonobstant la comparaison qu'il provoque avec l'œuvre de Gœthe, le *Faust* de Lenau est peut-être la plus intéressante des grandes compositions du poète hongrois. Il s'y met lui-même en scène avec la fougue de son cœur et les inquiétudes de son esprit : ses longues études dans presque toutes les branches des connaissances humaines ne lui avaient laissé que doute, ennui et souffrance; une sorte de fatalité l'entraînait à la folie. Racontant une lecture de *Faust* que fit un jour Lenau devant un cercle d'amis, M. Frankl ajoute : « C'était comme un chant de tendresse douloureuse qui résonnait sur le mode mineur et dont la mélodie monotone s'interrompait soudain pour laisser passer un son aigu, de sauvages accords. Le noble visage de Lenau était un vivant commentaire de son poème; on l'y voyait passer en images successives; ses yeux s'ouvraient largement, fixement, puis les paupières retombaient pour longtemps. Tous les auditeurs, au nombre desquels étaient Grillparzer, Hammer-Purgstall, Zedlitz, Schurz, bien d'autres encore, furent enthousiasmés; nous dûmes convenir que dans son *Faust*, dont le panthéisme n'est guère d'accord avec la tendance chrétienne du *Faust* légendaire, Lenau avait représenté un individu, un certain homme, d'une haute portée, il est vrai, tandis que Gœthe avait fait du sien le symbole de ce qu'il y a d'éternel, d'universel dans l'homme. » Cependant le poète lyrique chez Lenau est incontestablement supérieur au poète dramatique, et M. Descreux nous donne un excellent choix de ses poésies diverses. On goûtera certainement la sensibilité touchante, presque maladive, qui y règne. Lenau aimait la nuit et les fantômes, les horizons déserts et les sommets inaccessibles, la musique et les tziganes ; les tableaux charmants qu'il fait passer sous nos yeux, pour être le plus souvent voilés de mélancolie, ne sont pas monotones. Il est si sincère, et il a tant observé, tant médité! Je citerai parmi les meilleures pièces : *Le Postillon*, une des perles de la littérature allemande, *l'Auberge de la lande*, *les Sirènes*, *le Voyage nocturne*, *l'Armoire ouverte*, *le Lac noir*, *Anna*, légende fantastique qui donne le frisson. E. S. A.

Histoire de la littérature grecque, par Max Egger. Paris, Delaplane, s. d., in-12 de vii-396 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage fait partie d'une collection d'*Histoires littéraires* dont les auteurs se sont sagement proposé, tout en étant très précis, de « restreindre le plus possible les indications qui chargent la mémoire sans grand profit pour l'esprit. » Donnons acte à M. Egger du talent avec lequel il a réalisé ce programme. Ainsi, le génie d'Aristote est assurément tout autre que celui d'Aristophane ; néanmoins, le métaphysicien sévère et le comique folâtre sont ici appréciés et analysés avec une netteté que l'on demanderait parfois vainement à de gros et savants volumes. Sans doute, l'auteur n'est pas toujours aussi heureux : ce qu'il écrit, par exemple, sur les origines lointaines de la prose grecque ou sur les caractères distinctifs du style de Sophocle n'est pas exempt de quelque obscurité. En revanche, comme l'âme hellénique est parfaitement saisie dans ce peu de lignes : « Il y a chez les Grecs de l'optimisme et de la gaieté ; ils ont senti les peines de la vie, mais la plainte douloureuse est chez eux chose rare ; ils ne connaissent pas les longs désespoirs, ils aiment l'action et la recommandent, et par là l'étude de leurs œuvres est éminemment saine et morale » (p. 3).

J'ajoute que le sens philosophique qui s'attache à expliquer les vicissitudes de la littérature se joint ici dans une juste mesure au sens historique qui les retrouve et les raconte. A ce point de vue, le premier chapitre, intitulé : *L'Épopée héroïque*, est moins satisfaisant que ceux qui suivent : les chefs-d'œuvre de l'époque attique, notamment, semblent passer dans l'admiration de l'auteur bien avant l'*Iliade* et l'*Odyssée*. La partie peut-être la plus irréprochable du livre, ce sont les traductions, encore que dans telle et telle occasion on éprouve quelque étonnement en face des passages auxquels est fait l'honneur d'une citation. Certains jugements particuliers trouveront peut-être des contradicteurs : est-il exact de dire que les histoires grecques et romaines sont « froides, » que Socrate a fait « table rase » des études de ses devanciers, que c'est « par bonté que le Dieu de Platon a créé les Idées? »

En se souvenant que l'ouvrage est avant tout destiné aux élèves de nos collèges, on comprendra mieux pourquoi les premiers philosophes sont si parcimonieusement traités, même ceux qui, comme Parménide et Héraclite, se sont fait une réputation d'écrivains ; pourquoi aussi la période alexandrine, dont les odes et les élégies ont eu à Rome tant d'imitateurs, se trouve ici réduite à la seule pastorale de Théocrite. Plutarque lui-même, tout classique qu'il est par certains côtés, est obligé de partager le sort des auteurs de la décadence ; M. Egger n'a que quatre pages à lui consacrer. Plotin, qui nous a laissé dans ses *Ennéades* tant de dissertations éloquentes, doit se contenter de la sèche mention de son nom. Même les quinze pages réservées à la littérature chrétienne paraîtront

bien courtes à quiconque connaît le rang éminent qu'occupent les Pères du IVe siècle.

En somme, par la finesse du goût et la sûreté de la doctrine, cette *Histoire de la littérature grecque* mérite le plus favorable accueil tant dans nos collèges libres que dans les établissements universitaires. Après avoir écrit dans son *Avertissement :* « Élevé dans le culte de l'hellénisme, je dois beaucoup aux livres et aux nombreuses notes manuscrites du père qui fut pour moi le premier et le meilleur des maîtres, » le jeune auteur a pu sans présomption ajouter ce souhait filial : « Puisse ce modeste essai ne pas paraître trop indigne de sa mémoire et de son nom ! »

C. Huit.

Trois poètes italiens, Dante, Pétrarque, le Tasse, par A. de Lamartine. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de II-373 p. — Prix : 3 fr. 50.

La publication de ces pages, tirées du *Cours familier de littérature*, est doublement opportune, au moment où s'accuse de plus en plus la réaction en faveur de Lamartine, et où les récents progrès de la critique en Italie et ailleurs ont éclairé bien des points obscurs de l'histoire des trois poètes en question. Outre cet intérêt d'actualité, le volume offre une grande valeur littéraire, surtout en certaines de ses parties, et il contient de fort belles pages, écrites dans cette langue colorée et délicieusement facile, avec ce charme souple et cette irrésistible séduction d'éloquence, qui sont les apanages incontestables de la prose lamartinienne. La critique y relèvera même un mérite assez inattendu chez l'écrivain dont Sainte-Beuve disait à tort :

Lamartine ignorant qui ne sait que son âme,

c'est-à-dire, du moins en ce qui concerne Pétrarque et le Tasse, une connaissance sérieuse du sujet traité, et une compréhension parfois étonnante des caractères et des œuvres. Soit que l'on ait le plaisir de constater la justesse des aperçus et la sûreté de l'interprétation, ou qu'on se sente obligé d'y mettre des réserves, on est constamment intéressé et subjugué souvent.

La partie consacrée à Pétrarque est, sous ce rapport, tout à fait remarquable. Lamartine reconstitue l'histoire du poète, non seulement d'après ses sonnets, mais aussi et surtout d'après ses œuvres familières, notamment sa correspondance. Il nous rend un Pétrarque bien vivant, et qui ne doit guère différer du véritable que par une certaine idéalisation ; hâtons-nous d'ajouter que cette idéalisation est toujours inévitable quand on a à parler d'un poète, et que, dans ce cas, elle est plus voisine de la vérité que le réalisme : c'est pourquoi nous préférons, en somme, le Pétrarque de Lamartine à celui de M. Blaze de Bury dans ses *Dames de la Renaissance*. On trouvera peut-être, surtout après avoir lu les savants travaux de M. de Nolhac, que le rôle immense de Pétrarque

dans l'histoire de l'humanisme est ici quelque peu négligé; mais il est indiqué cependant, et tous les autres traits de cette grande physionomie littéraire sont marqués avec une rare délicatesse de touche. Lamartine nous a prouvé maintes fois qu'il savait lire jusqu'au fond de l'âme de son poète préféré : cette étude littéraire, qui est une vraie biographie morale, offre donc presque autant de valeur critique que de charme, et ce n'est pas peu dire.

Quant au morceau sur le Tasse, nous devons constater que, malgré des prétentions un peu ingénues à l'érudition, il ne contient pas, à proprement parler, la vérité historique : c'est une reproduction des vieilles légendes auxquelles le talent enchanteur de Lamartine prête une apparence de vie et de réalité, ou plutôt c'est un beau chapitre de roman chevaleresque. Toutefois, on y trouvera d'excellentes définitions du genre littéraire de la *Jérusalem délivrée*, et des qualités particulières du génie de Torquato. Ici encore, Lamartine s'est montré excellent juge et parfait interprète.

Nous ne pouvons blâmer l'éditeur d'avoir ajouté à ces deux études le factum relatif au poème de Dante : c'est un document. Mais ce n'est que cela. Jamais, depuis Voltaire et Bettinelli, on n'a rien écrit d'aussi révoltant sur *la Divine Comédie*. Nous n'osons pas dire d'aussi inintelligent par respect pour une grande et pure mémoire. MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Nouvelle Géographie universelle. *La Terre et les Hommes*, par ÉLISÉE RECLUS. T. XVIII. *L'Amérique du Sud, les Régions andines, Trinidad, Vénézuéla, Colombie, Ecuador, Pérou, Bolivie, Chili*. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 800 p., avec 3 cartes en couleurs, 170 cartes insérées dans le texte et 70 grav. — Prix : 25 fr.

Le nouveau volume qui vient de sortir de la plume féconde de M. E. Reclus est le XVIIIe de la magnifique collection que nous lui devons. Cette fois, il aborde l'étude de l'Amérique méridionale. Il se borne à ce qu'il appelle les *Régions andines*, occupées par tous les États sud-américains, sauf les Guyanes, le Brésil, la République Argentine, l'Uruguay et le Paraguay. Dans une sorte de préface générale sur tout l'ensemble du vaste continent, l'auteur en décrit la configuration, les systèmes orographiques et hydrographiques, le climat, la flore, la faune, la population. Il y joint un aperçu historique sur les voyages de découverte et d'exploration dont il a été l'objet, et des considérations économiques sur son commerce. A lire cette remarquable synthèse de soixante-dix pages, on s'aperçoit vite combien on ignore ces régions, et on ne peut s'empêcher de savoir grand gré au savant qui les révèle d'une façon si intéressante. Ce sont là des sentiments qu'on éprouve plus vivement encore

lorsqu'on passe avec M. Reclus à l'étude détaillée des Régions andines. S'il les a séparées ainsi du reste de ce continent, c'est que cette immense arête des Andes constitue une région à part et a une importance capitale dans l'Amérique du Sud.

Les Antilles du littoral, le Vénézuéla, la Colombie, l'Ecuador, le Pérou, la Bolivie et le Chili, sont décrits tour à tour. Le plan de l'auteur ne laisse rien échapper : à la suite de la configuration physique de chacun de ces pays, la flore et la faune ont leur place. Puis il aborde l'étude des races qui les peuplent et des institutions qui les régissent. Ainsi l'œuvre est complète. La description physique de ces contrées nous fait explorer tour à tour et ces formidables massifs montagneux, mystérieux encore, presque inaccessibles et perpétuellement secoués par les éruptions volcaniques, et ces fleuves aux verdoyantes vallées, aux eaux larges et profondes, aux cours bizarres et bifurqués comme l'Orénoque. On y retrouve tous les aspects d'une nature tantôt souriante, tantôt majestueuse, tantôt sauvage, sous des climats tour à tour torrides et glacials.

Et comment parler des richesses de l'Amérique du Sud sans noter ses gisements précieux, les légendaires mines du Pérou ? On verra, dans ce volume que le Pérou n'est pas seul privilégié sous ce rapport. Tous les États andéens participent à sa fortune et possèdent en abondance des mines variées. C'est là une richesse depuis longtemps largement exploitée, et bien loin encore d'être épuisée. Il est seulement fâcheux pour ces régions que le bénéfice en soit surtout accaparé par l'étranger. Ce n'est pas d'ailleurs la seule richesse de ces contrées : leurs produits végétaux en constituent pour elles une incalculable et nos vieux continents sont ici les tributaires de ces pays nouveaux.

Ce qui concerne leur population n'est certes pas la partie la moins curieuse et la moins intéressante du volume. La lenteur de l'immigration des Européens et leurs sanglants conflits ont épargné les tribus indiennes bien plus que dans l'Amérique du Nord. Aussi leurs représentants sont-ils plus nombreux et plus faciles à étudier. M. Reclus se fait historien pour narrer les vicissitudes de leur passé, de leur civilisation, de leurs empires; linguiste pour rappeler la merveilleuse richesse et la littérature étonnamment développée de leurs idiomes ; archéologue enfin pour faire parler leurs nombreux vestiges, dont le musée ethnologique du Trocadéro peut donner une idée.

M. Reclus ne s'en tient pas là. Il raconte le sort des tribus en face de la conquête et depuis. Cette transition l'amène à parler des nouveaux venus, blancs et noirs. Les voyages de conquête et d'exploration montrent côte à côte la rapacité sanguinaire des Espagnols et l'action pacifique des missionnaires.

En dépit de tant de raisons de séparation entre ces races différentes,

nulle région pourtant ne présente le spectacle d'une fusion entre elles plus facile, plus rapide, et déjà plus avancée. Au point de vue économique, bien des inégalités sans doute se remarquent, et la cause en tient aux difficultés souvent insurmontables des communications. L'industrie, toutefois, n'y est pas nulle, mais elle est en grande partie accaparée par des étrangers plus riches en capitaux. L'exploitation des mines, des voies de transport, de tant de richesses en un mot, est assurément un grand appât, et malgré leur éloignement, les Anglais accourent et se montrent singulièrement envahissants. Certes, les peuples sud-américains ne se laisseront pas battre sans résister. Les progrès de leur civilisation sont proportionnellement plus considérables que dans notre vieux monde. Le Chili tient la tête, et pour tous l'avenir est incontestablement plein de promesses.

Le point de vue politique n'est pas négligé dans le nouveau volume de M. Élisée Reclus. Après l'histoire de la conquête espagnole, il rappelle celle de l'affranchissement, et celle aussi des perpétuelles révolutions de ces pays. Sans doute le manque de traditions politiques y a sa part, mais ce qui y entre davantage, c'est que les différents États de l'Amérique du Sud en sont encore à leur période de formation. Lors de l'affranchissement, les chefs de l'indépendance rêvaient la constitution en une seule République de toutes les anciennes colonies espagnoles ; mais la difficulté des communications créa des centres rivaux qui se séparèrent violemment et qui sont demeurés jusqu'à ce jour dans un état de conflit permanent : pas un de ces États n'a de frontière délimitée, et chacun d'eux revendique sur tous ses voisins d'immenses territoires.

Leur pacification définitive n'est vraisemblablement qu'une question de temps. En effet, la grande analogie de leur situation économique, de leurs institutions politiques où, chose curieuse, le suffrage n'est point universel, mais censitaire et capacitaire, de leur religion qui fait partout, chez eux, de la « religion catholique, apostolique et romaine » la religion d'État, de leurs races enfin si facilement fusionnées; cette analogie, disons-nous, qui existe par tant de côtés entre ces États, tend à les ramener à l'unité. L'Amérique du Nord seconde cette aspiration de tout son pouvoir dans un but intéressé sans doute, mais qui lui attirera peut-être plus d'une déception. Quoi qu'il en soit, on peut prévoir que le développement des voies de communication contribuera grandement à la réaliser. Le jour où ce sera fait, nul doute que la vieille Europe ne soit congédiée et qu'elle n'en pâtisse grandement. Nous n'y sommes pas encore, il est vrai ; mais il est intéressant de voir les premiers symptômes de si grands changements, et de constater l'importance, plus grande qu'on ne croit en ces matières, de la condition géographique d'une contrée.

ROQUEFEUIL.

Deux papyrus démotiques, expliqués par L. Denisse. Paris, Leroux, 1892, in-4 de 60 p. autographiées.

Ne pouvant entrer dans un examen approfondi de la thèse que M. Denisse, élève de M. Revillout, l'éminent professeur de démotique à l'école du Louvre, vient, avec succès, de soutenir sur deux papyrus, je dois me borner à signaler l'ingénieux et correct procédé qu'il a employé pour découvrir la date précise du papyrus n° 31 du fonds Eisenlorh (précieux document sur un partage de biens entre parents), qui n'avait été soumis à aucune étude jusqu'à ce jour; peut-être bien aussi, les difficultés qu'on y rencontrait à première vue ont-elles arrêté les essais tentés pour sa traduction. Ce papyrus n'a pas de protocole, mais une simple mention « l'an 52. » Après une étude comparative de la paléographie de ce papyrus, M. Denisse a conclu, avec raison, qu'il ne pouvait appartenir qu'à l'époque des Lagides; cependant, ne trouvant, dans la dynastie des Lagides, aucun prince qui ait compté cinquante années de règne, M. Denisse s'est appliqué à coordonner des faits, et, par des rapprochements, il en est arrivé à pouvoir affirmer ceci : Evergète II n'a bien régné effectivement que pendant vingt-neuf années, mais de plus, il avait occupé le trône pendant la captivité de son père Philométor, et lors de la mort de celui-ci, quand il reprit la couronne qu'il lui avait rendue à son retour, on compta les années de son règne comme partant de son premier avènement, d'où il résulte que son règne fut de cinquante-quatre ans; l'« an 52 » écrit sur le papyrus est donc logiquement la cinquante-deuxième année du règne d'Evergète II (115 av. J.-C.).

Par le seul exemple que je viens de citer et qui appartient à la section d'égyptologie, il est facile et satisfaisant de constater qu'à l'école du Louvre on n'enseigne et ne travaille pas en vain. *Ab uno disce omnes!*

L.-Ad. Duhoux.

L'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs, par René Cagnat. Paris, Imprimerie nationale, 1892, in-4 de xxiv et 811 p., 22 pl.

M. Cagnat vient de publier un livre qui, malgré ses dimensions considérables, est destiné à figurer sur le bureau de tous ceux qui s'occupent de l'histoire et des antiquités de l'Afrique. Il aurait pu lui donner un volume moindre; là où les documents africains font défaut, l'auteur a recours à des textes étrangers à l'Afrique, concernant l'armée romaine en général, qu'il suppose avoir été appliqués à cette province. Il en résulte qu'il s'étend parfois longuement sur des questions auxquelles il donne des solutions conjecturales. Toutefois on ne peut lui chercher querelle, puisqu'il a réuni ainsi une foule de renseignements que son lecteur n'a pas à chercher un peu partout. Celui-ci se trouve parfaite-

ment éclairé sur ce qui est acquis à la science et sur ce qui reste encore à déterminer.

L'ouvrage commence au règne d'Auguste et se termine à l'arrivée des Vandales ; il est divisé en quatre livres. — Le premier est consacré aux guerres d'Afrique, d'abord contre les Gétules jusqu'au règne de Domitien, ensuite contre les Maures, depuis Antonin jusqu'au moment où Boniface, voulant se défendre contre des intrigues de cour, appela à son aide les Vandales, qui mirent fin à l'occupation romaine.

Le deuxième livre traite de l'armée d'occupation jusqu'à Dioclétien : des trois corps d'armée de Numidie, de Mauritanie Césarienne et de Mauritanie Tingitane; — pour chaque corps, M. Cagnat fait l'histoire de l'état-major jusqu'aux grades les plus inférieurs ; — de la légion IIIe Auguste qui tient garnison sédentaire en Numidie et sur laquelle Lambèse a conservé de nombreux souvenirs; des troupes auxiliaires formant les deux autres corps ; de l'escadre d'Afrique; de tout ce qui se rattache aux services administratifs, culte, état civil des soldats, caisses d'épargne, vétérans. Les connaissances spéciales de M. Cagnat lui ont permis de trouver dans l'épigraphie africaine de précieuses indications complétées par ses recherches personnelles sur les lieux. — Le troisième livre est relatif à l'occupation territoriale, camps, postes de frontières, routes stratégiques, le *limes* et son système défensif. Le chapitre qui traite du *limes* est fort intéressant bien que, dans l'état des connaissances, il ne soit encore qu'une ébauche.

A propos de ce livre, nous ferons quelques réserves : il semble que M. Cagnat aurait pu, non sans utilité, avoir recours à un spécialiste qui lui aurait évité quelques erreurs en fait de fortifications et de castramétation. On peut être un excellent latiniste et ne pas saisir la valeur exacte de certains termes employés par Végèce. Le grand mérite de la traduction, malheureusement inachevée, des *Commentaires de César*, par MM. Alex. Bertrand et Creuly, vient de ce que, de ces deux collaborateurs, l'un était un latiniste éprouvé et l'autre un officier du génie.

Le quatrième livre est consacré à l'occupation militaire de l'Afrique après Dioclétien. A cette époque, le gouvernement de l'Empire subit de grandes réformes. L'Afrique fut divisée en six provinces; au lieu d'un légat et de procurateurs il y eut un fonctionnaire militaire, le *comes*, et des fonctionnaires civils, des *praesides ;* dans les circonstances graves, un *dux*. L'armée fut divisée en deux groupes, l'armée sédentaire et l'armée mobile. A propos de ces modifications, M. Cagnat fait connaître tout ce qu'il a pu recueillir sur la composition de ces deux armées et il termine par une étude sur le *limes*, c'est-à-dire la ligne stratégique qui limitait, au sud, le territoire occupé par les Romains en Afrique.

Il ne faut pas omettre de signaler les plans, les héliogravures et les cartes, qui offrent un grand intérêt non seulement aux lecteurs, mais en-

core à tous les savants qui seront tentés de continuer les recherches si heureusement entreprises par M. Cagnat. JEHAN DE MALMY.

Kirchengeschichtliche Studien. *Wolfenbüttler Fragmente, Analekten zur Kirchengeschichte des Mittelalters*, von MAX SDRALEK. Münster i W. H. Schoningh, 1891, in-8 de x-191 p. — Prix : 5 fr. 75.

Les professeurs *Knöpfler* de Munich, *Schröre* de Bonn, et *Sdralek* de Münster, se sont réunis pour éditer de concert une série d'études ou de manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique. A en juger par les deux premiers fascicules, cette entreprise promet des résultats d'une importance considérable, à cause de l'excellente méthode qui semble présider au choix et à la disposition des documents. Sans nous attarder à reprocher à M. Sdralek d'avoir adopté un titre qui fait, malgré tout, naître dans l'esprit une certaine confusion due au souvenir de Lessing, nous constaterons l'intérêt des manuscrits que le rédacteur a mis en ordre, et dont il nous fait connaître le contenu. Le diocèse de Térouanne, aujourd'hui profondément remanié, et partagé entre plusieurs sièges, était autrefois une église importante du nord de la France ; c'est à lui qu'appartenait la compilation canonique qui nous est d'abord présentée. Une collection en neuf livres, inconnue jusqu'ici, les synodes de Rome (1099) et de Poitiers (1100), des canons ecclésiastiques assez insignifiants, rangés en soixante-dix-sept chapitres, des documents divers et une réunion de lettres variées en forment les éléments principaux. (Cod. Gude, 212, XIIe siècle). Un autre manuscrit (Cod. Helmst., 454) dont l'origine semble devoir être attribuée à Trèves, et le Cod. Helmst. 718, concernant des controverses théologiques de l'époque des luttes des investitures, nous sont ensuite décrits et commentés dans leurs principaux éléments. Ce dernier manuscrit contient trois écrits anonymes dont un seul était jusqu'à présent connu. Après nous avoir ainsi fourni les indications historiques et bibliographiques qu'il a pu recueillir, M. Sdralek réunit enfin dans la seconde partie de son livre les sources mêmes qu'il a extraites dans un ordre logique et par rang de date. Une excellente table des matières termine l'ouvrage. Il est incontestable que c'est là un fécond travail, faisant le plus grand honneur à son auteur, et destiné par sa correction et sa méthode rigoureusement scientifique à prendre (malgré le peu d'importance relative et le caractère très spécial des points qui en font l'objet) une place respectable au milieu des études de critique qui se multiplient si heureusement aujourd'hui. G. PÉRIES.

La Minorité de Louis XIII, Marie de Médicis et Sully (1610-1617), par BERTHOLD ZELLER. Paris, Hachette, 1892, in-8 de XXX-394 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. B. Zeller semble s'être fait une spécialité de l'histoire de France

sous Louis XIII. Après avoir publié deux ouvrages sur le connétable de Luynes et sur Richelieu et un volume sur *Henri IV et Marie de Médicis*, il a entrepris de raconter les débuts de la régence de la veuve, très vite consolée, du grand Béarnais. En dehors d'une connaissance fort complète des sources générales, l'auteur a cherché particulièrement ses informations dans l'abondante correspondance des ambassadeurs florentins à Paris. La Reine, très attachée à sa patrie, ne semble pas avoir eu de secrets pour eux ; et la faveur insigne de l'Italien Concini et de sa femme acheva de leur donner à la Cour petites et grandes entrées. De là des renseignements très précis, dont quelques-uns fort importants, sur les mobiles cachés de la politique de la Régente. De là aussi une foule d'anecdotes sans grande portée, de ce que nous nommons aujourd'hui, dans notre langage peu français, des « potins » d'antichambre, qui enlèvent à l'histoire sa gravité et à l'historien l'unité de son œuvre. Il juge Marie de Médicis d'après la tradition française, qui est la bonne, comme une femme légère, inconsidérée, amie des expédients et dont la direction fut souvent néfaste ; mais, en même temps, il la peint quelquefois d'après les impressions bienveillantes et intéressées des Italiens, et il lui attribue des qualités qu'elle n'avait pas toujours. Son principal mérite est de bien faire comprendre les événements et d'expliquer leur suite naturelle. Son récit ne comprenant guère que les deux années 1610 et 1611, nous voyons se dérouler peu à peu des faits qui de loin nous semblaient s'être accomplis tout d'un coup. C'est une surprise de curiosité, à laquelle les amateurs de détail seront sensibles.

Ainsi la disgrâce de Sully nous paraissait avoir presque suivi la mort de Henri IV. Elle mit neuf mois à se produire, et se passa avec une sorte de convenance apparente, qui fut très habile de la part de la Reine-mère et empêcha le surintendant de se créer un parti d'opposition à la cour. Sully tomba sur une question de finances, ce qui en France ne fait jamais grand effet, tandis que c'était toute la politique extérieure de Henri IV qui était en jeu. Cela était si vrai que parmi les grands seigneurs de médiocre valeur qui entouraient le trône, les rôles d'autrefois se trouvèrent intervertis : ce furent les Guises, le vieux Mayenne, le cardinal de Joyeuse, le duc d'Épernon, qui soutinrent avec le grand ministre protestant les intérêts français, tandis que les princes du sang, Condé et Soissons, se tournaient avec la Régente du côté de l'Espagne et de l'Autriche. Au fond, Marie de Médicis, très soucieuse de suivre l'exemple de la grande reine, dont elle portait le nom sans en avoir le génie, n'avait aucune des aptitudes de gouvernement de la mère des Valois. Sa politique de bascule consistait à ruiner le trésor royal, en distribuant des places et de l'argent aux représentants des deux partis. Mais, une fois l'épargne dilapidée, elle n'eut plus d'influence à exercer sur personne, et elle devint l'instrument presque inconscient de cet

infâme Concini, dont M. B. Zeller ne nous parle encore qu'incidemment. Le règne de l'étranger ne pouvait commencer que quand tous les amis de Henri IV auraient disparu.

Un autre point, par lequel la mère de Louis XIII diffère essentiellement de Catherine de Médicis, c'est qu'elle n'aime ni son mari ni ses enfants. Cette Florentine avait plus de vanité que d'ambition, et elle ne paraît pas avoir été douée d'un cœur facile à émouvoir. M. Zeller passe légèrement sur l'accusation de complicité dans le meurtre de Henri IV, récemment remise en lumière. Mais il cite, d'après le témoignage de l'ambassadeur Cioli, une scène singulièrement déplacée qui se passa publiquement à Compiègne, un mois après l'assassinat de Ravaillac, à la veille des obsèques solennelles de Saint-Denis, dans laquelle la Reine plaisante gaiement le duc d'Épernon sur un changement qu'il a fait dans la coupe de sa barbe, et s'amuse de la réponse du vieux courtisan : « Madame, je me suis fait jeune, afin de vous mieux servir. » L'année suivante, on la trouve médiocrement touchée de la mort, presque subite, de son second fils, le duc d'Orléans. Quant au petit Roi, qui avait beaucoup de sensibilité et de bonne grâce native, la Régente ne s'en occupe guère : elle l'a rarement près d'elle, et ne préside ni à son éducation ni à ses jeux. On lui avait donné un gouverneur assez morose, qui ne connaissait que le fouet, et un précepteur tellement médiocre, que l'enfant lui-même s'apercevait de son insuffisance. Il prit de bonne heure le goût des exercices violents et de la chasse ; et Concini, pour conserver sur lui de l'influence, plaça près de sa personne un jeune Florentin, nommé Jacobi Spini, qui tirait merveilleusement de l'arbalète, mais ne sut pas ruiner le prestige du fauconnier Albert de Luynes, fort malheureusement pour le favori.

Beaucoup d'autres traits piquants pourraient être extraits du volume de M. Berthold Zeller. Qu'il nous suffise d'avoir donné une idée de la méthode de travail de l'historien. C'est seulement en le lisant qu'on peut juger de l'art avec lequel il a enchâssé ses nombreuses citations.

G. Baguenault de Puchesse.

La France et Rome de 1700 à 1715, d'après des documents inédits, par Albert Le Roy. Paris, Perrin, 1892, in-8 de xxiii-794 p. — Prix : 8 fr.

M. Albert Le Roy est un écrivain de talent ; il sait tirer des documents les éléments nécessaires à la restitution d'une époque, et sa plume traduit avec énergie les luttes et les passions d'autrefois. Le chapitre qu'il a consacré à l'élection de Clément XI, ceux où il raconte l'évasion de Quesnel et les derniers moments de Louis XIV sont vivants et saisissants à l'excès ; les ingrates questions doctrinales abordées dans le cours de ce gros volume ne manquent même pas d'intérêt, bien qu'elles se

ressentent forcément de l'esprit chicanier et des tartufferies subtiles qui ont toujours accompagné le sort du *Livre des réflexions morales*, du *Problème ecclésiastique*, et du *Cas de conscience*. Nous voudrions donc dire beaucoup de bien de cette histoire diplomatique de la bulle *Unigenitus*, pour laquelle la volumineuse correspondance conservée aux archives d'Amersfoort et une foule de documents accumulés au dépôt des affaires étrangères ou dans l'importante bibliothèque janséniste de M. Gazier ont été dépouillées; malheureusement, l'auteur a un défaut bien préjudiciable à son caractère d'historien : il écrit en homme prévenu, et par là même injuste. Admirateur enthousiaste de Quesnel, parce qu'en l'exaltant, il peut se répandre avec fiel contre l'Église romaine et les jésuites, il s'écarte résolument de l'unité catholique et présente en sa personne cet étonnant spectacle d'un janséniste transplanté en plein XIXe siècle, avec toutes les haines et les mesquines rancunes d'antan, moins l'excuse de l'entraînement. Quand une vingtaine, une cinquantaine d'années se sont écoulées à la suite d'une grande querelle, après la mort d'un homme politique discuté ou quelque grave événement, on est ordinairement en mesure de porter un jugement plus sain, car on a eu le temps de laisser s'apaiser un peu l'ardeur méprisante, souvent injuste, née des préventions et de la présence de l'adversaire; mais ici, après bientôt deux siècles, alors que des questions si différentes préoccupent les esprits, nous retrouvons la même acrimonie qui animait les jansénistes pendant les dernières années de Louis XIV, et c'est même ce ton, volontairement hautain et outrageant, qui est la caractéristique de tout le livre. M. Le Roy, qui aime à parler de la « nuit lourde du moyen âge, des massacres et des bûchers, de la tyrannie de l'Église, » n'hésite pas à avancer ce ridicule paradoxe que la Compagnie de Jésus, « établie depuis deux cents ans et répandue de toutes parts, ne peut produire ni un homme ni un livre qui s'impose; » Fénelon n'est pour lui qu'un ambitieux hypocrite, le pieux Albani un roué pleurard et impie.... Il semble qu'après cela il n'y ait plus qu'à tirer l'échelle, mais non; poursuivez la lecture de l'ouvrage : à toutes les pages à peu près, vous rencontrerez des énormités de ce genre. M. Le Roy serait-il un ignorant, manque-t-il de critique? Non, c'est un érudit, c'est un styliste qui dessine finement un portrait (fantaisiste parfois), c'est un travailleur sérieux, un homme distingué. Comment donc expliquer l'étrangeté de ses appréciations? — C'est qu'il a une idée fixe : le spectre du jésuite l'épouvante, Rome lui fait horreur, et il sacrifiera tout, même la vérité, pour satisfaire sa méchante humeur. Il agira ainsi, du reste, avec la meilleure conviction du monde et une absolue bonne foi. Il est janséniste, janséniste pratique, logique, allant jusqu'au bout du principe, et ne craignant pas d'écrire des phrases comme celles qu'on va lire et qui nous dispensent de la nécessité désagréable de dire

à leur auteur ce qu'il est, puisqu'il le proclame lui-même : « Nous trouvons actuellement, dit-il, l'image de cette conception religieuse si large et si démocratique (le jansénisme), d'une part dans l'Église vieille catholique de Hollande, de l'autre dans l'Église épiscopale d'Angleterre et d'Amérique. Sous une forme plus catholique à Utrecht, moins ritualiste à Londres ou à New-York, *c'est bien l'application aussi parfaite que possible des doctrines de Port-Royal* sur le maintien de l'épiscopat et *la création d'Églises nationales* dans la vaste unité du christianisme. » Voilà le programme de l'auteur : un schisme; tel est le but auquel son livre nous montre le jansénisme marchant sans relâche. La gloire mélancolique du grand Arnauld et du profond penseur Pascal, tout ce qu'on essayait de sauvegarder de Port-Royal, se trouve ainsi bien imprudemment compromis par l'historiographe posthume du défunt parti; jamais la mémoire du jansénisme ne se relèvera d'un pareil coup de massue. La poésie du panégyrique de Sainte-Beuve s'est pour toujours dissipée et l'orgueilleuse hérésie demeure seule dans sa sombre réalité. Remercions M. Le Roy d'avoir opéré cette exécution si méritée.

G. Péries.

La Chute de l'ancienne France. Les Débuts de la Révolution, par Marius Sepet. Paris, Victor Retaux, 1893, in-18 de ix-528 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un précédent volume, M. Marius Sepet a retracé les *Préliminaires de la Révolution ;* aujourd'hui, il traite des divers épisodes qui, en cinq mois de l'année 1789, ont déterminé et, pour mieux dire, constitué la Révolution. Il y en eut quatre : 1° le serment du Jeu de paume, qui brisa le mandat que les députés avaient reçu de leurs électeurs ; 2° la prise de la Bastille, qui fut le signal de ce qu'on a appelé l'anarchie spontanée, terme plus heureux que vrai et qui définit des apparences, sans rendre compte de la réalité ; 3° la nuit du 4 août, où s'abîma volontairement, avec plus d'entrain que de sagesse, la vieille organisation féodale ; 4° les journées des 5 et 6 octobre, qui firent du Roi et de sa famille les prisonniers de la Révolution. Ces quatre épisodes forment, chez M. Sepet, autant de chapitres, subdivisés en sections.

Bien que, dans sa préface, l'auteur cite loyalement certains livres d'histoire générale qui lui ont été, dit-il, d'un grand secours ; bien que, en tête de chaque chapitre, il rappelle les ouvrages spéciaux qu'il a dû consulter, il ne faudrait pas le croire sur parole ; il lit ses prédécesseurs, il est très au courant des publications les plus récentes ; il n'en est pas moins très indépendant dans sa marche. Ce qu'il a voulu, il est facile de le voir, c'est appliquer à cette époque, théâtre de tant de disputes, la méthode d'un médiéviste qui se soucie plus de l'exactitude des faits et des appréciations que des préoccupations des partis.

La place nous manque pour suivre ses récits, mais nous pouvons déclarer, de façon générale, qu'ils sont contrôlés avec assez de rigueur pour paraître tantôt nouveaux et tantôt plus sûrs. Pour la prise de la Bastille, il la raconte avec précision, notant pas à pas les progrès de l'insurrection ; pour la nuit qui la suivit, il s'en rapporte au tableau qu'en a tracé M. Victor Fournel. On sait tous les désordres qui succédèrent en province à cet événement parisien ; l'un des exemples les plus saisissants est ce massacre commis à Ballon, dans le *jeudi* et le *vendredi fous*, comme on dit alors, et qu'a raconté d'une façon si magistrale M. Robert Triger. Cette page sinistre, qu'on négligeait autrefois, a sa place maintenant dans toute histoire exacte, et, à la lumière des renseignements nouveaux, on reconnaît que tous ces soulèvements furent provoqués par un signal donné à toutes les parties de la France : le jour fut le même, pareils furent les procédés, les moyens et les actes.

On remarquera, dans la suite du travail de M. Marius Sepet, les portraits-notices qu'il donne de Camille Desmoulins, de Brissot, de Marat, de Danton : ses renseignements sont puisés aux meilleures sources et c'est là que ressort toute son impartialité. Comme d'autres, il s'étonne de la facilité avec laquelle Danton paya sa charge d'avocat aux Conseils et comment il ne le fit qu'après s'être engagé dans la politique, c'est-à-dire à un moment où elle devait lui rapporter moins que jamais. On trouvera aussi, à propos de la nuit du 4 août, le discours de Sieyès et une partie de ses remarquables observations imprimées sur l'abolition des dîmes : ce sont des documents précieux et qui font honneur à leur auteur.

M. Marius Sepet nous donne à tous un bon exemple : celui de considérer et d'étudier la période révolutionnaire d'abord avec calme, puis sans préoccupation étrangère. Nos principes n'ont rien à craindre de cette allure scientifique, et si, de loin en loin, une étude plus sévère des textes modifie quelques jugements de convention, gardons-nous de nous en alarmer : les illusions ne sont qu'un terrain mouvant sur lequel rien ne se fonde, et la vérité seule peut servir de base soit aux constructions politiques, soit aux monuments historiques de l'avenir. VICTOR PIERRE.

Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues, par LÉONCE PINGAUD. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de 428 p., avec 3 portraits en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

A l'opposé des biographes ordinaires, M. L. Pingaud ne se laisse pas séduire par son héros. Dès l'introduction, il rassemble les qualifications que les ennemis ou les adversaires de d'Antraigues ont accumulées sur son nom : polisson, insolent, fleur des drôles, charlatan, intrigant déhonté, coquin fieffé : ce sont des injures et non des jugements. A la fin du livre, c'est un intrigant, un politicien, d'ailleurs « plein de talents et de ressources, mais indiscret, affairé, mécontent de tout. » Sa mère

le jugeait avec bien de la clairvoyance : « Je vous crois presque toujours agité.... Si vous aviez eu par moitié en jugement ce que vous avez en esprit.... Il suffit que vous ayez promis quelque chose pour ne pas le tenir. » Et cette phrase de Saint-Priest : « Il n'y a pas de considération dans le monde pour qui ne tient à rien. Vous croyez que l'esprit, les belles-lettres suppléent à cela, et vous vous trompez. » Il lui écrivait ainsi en 1777 : d'Antraigues avait vingt-quatre ans.

Il suffit que l'auteur de ce livre ait, avec un grand bonheur secondé de beaucoup d'activité et de pénétration, porté à propos de cet homme ses recherches de tous côtés ; qu'il ait eu la patience d'éclairer autant qu'il était possible tous les abords et tous les secrets de cette vie ; qu'il ait réuni tant de documents sur cet unique personnage, d'ordre en apparence secondaire, pour que le « politicien » qu'on sacrifie volontiers se relève de sa réputation, d'autant qu'elle ne lui a été faite que par ses adversaires. Avec d'Antraigues, nous reconnaissons au début le caractère incertain de la noblesse qui se jette aveuglément dans la critique des abus et qui, devant l'abîme, se rejette brusquement en arrière ; il s'est contredit, mais n'est-ce pas arrivé à tant d'autres, que leur talent signale moins ? Il émigre : un homme en lumière comme il l'était pouvait-il se taire, s'abstenir, rester dans la coulisse ? Il savait écrire, il avait connu dans les lettres d'illustres amitiés ; il était, on ne peut le contester, très supérieur à ses rivaux de l'émigration ; comment ne se fût-il pas trouvé, comme tant d'autres, des aptitudes d'homme d'État ? Qu'on l'en critique, soit ; mais avec lui, il faudra frapper de même d'Avaray, Puisaye et tant d'autres, ou plutôt tous ceux qui, en ce temps-là, se permettaient de remuer et qui n'ont pas réussi. Ils s'insultaient et se détestaient les uns les autres : n'y a-t-il pas à doser aujourd'hui ces insultes et ces haines d'antan ? Jusqu'en 1797, Louis XVIII goûtait d'Antraigues ; il le jugeait « digne de la plus extrême confiance ; » c'est l'affaire du portefeuille qui a tout gâté.

Elle reste mystérieuse, même après les recherches de M. Pingaud. Chacun y peut édifier son roman. Si d'Antraigues n'y a pas joué un rôle de héros, n'est-il pas téméraire de lui imputer un rôle de traître ? Il est arrêté : s'est-il fait arrêter ? On saisit ses papiers : les avait-il livrés ? Sur trois portefeuilles, deux disparaissent par ses soins ou par ceux de sa femme. Était-il coupable d'avoir conservé la conversation Montgaillard ? Oui, s'il avait pu craindre d'être surpris ; non, s'il pouvait se croire abrité par les privilèges diplomatiques que Bernadotte et Bonaparte n'ont pas voulu reconnaître. Il a écrit de sa main cette conversation, et c'était la certifier ; sans doute, mais elle n'avait pas besoin, pour paraître authentique, de ce surcroît de copie, puisqu'elle existait en original de la main de d'Antraigues. On lui reproche, sans en être sûr, de l'avoir tronquée et d'en avoir retranché tout ce qui pouvait con-

cerner Bonaparte; cette mutilation était la rançon de la liberté que Bonaparte lui rendait. Content de perdre un rival en écartant de lui-même les soupçons, on comprend que Bonaparte ait traité d'Antraigues avec égards. Plus tard, d'Antraigues menaça de publier les lettres où Montgaillard lui racontait ses pourparlers avec le général en chef de l'armée d'Italie : celui-ci se serait écrié alors : « Si ces lettres paraissent, d'Antraigues disparaîtra, de quelque manière qu'on doive s'y prendre, » et, lorsqu'il tenait ce langage, Pichegru venait de mourir au Temple. Il plut aux rivaux de d'Antraigues de le déclarer « traître ; » l'ingratitude naturelle aux princes s'en accommoda ; mais que prouva-t-on contre lui ? Qu'il avait sauvé sa liberté, sa vie peut-être. Ses concurrents et ses chefs avaient-ils donc été si prodigues de la leur?

De Moscou, de Vienne, de Londres, de Paris et d'ailleurs, M. L. Pingaud s'est procuré nombre de documents inédits, qui forment la trame très serrée de son livre. Il est de ceux qui estiment qu'il faut tirer des documents le suc qu'ils renferment et qu'il suffit ensuite d'y renvoyer. Cette théorie, très littéraire, ne comporte-t-elle pas quelque tempérament? La conversation de d'Antraigues avec Champagny, les extraits des correspondances de l'*ami* et de l'*amie*, qu'il détache de son trésor de documents et qu'il publie, allèchent tellement le lecteur qu'il supporterait et désirerait volontiers des citations plus nombreuses et plus longues. Ces lettres, qui amusaient Alexandre et ses ministres, auraient bien de l'intérêt pour les lecteurs français. M. Pingaud, qui s'en est montré un peu avare, persévérera-t-il à les retenir? Disons tout de suite que l'*ami* (qu'on ne nomme point) était un haut personnage qui travaillait près de Talleyrand et qui souvent semble écrire sous la dictée de son ministre. Quant à l'*amie*, elle frayait, à titre officiel, chez Joséphine, et, comme l'autre, elle avait, avec des yeux et des oreilles, une plume excellente. Une collection de ces deux correspondances anonymes, jointes à celle de Vannelet, qui écrivait dans les deux dernières années du Directoire, paraîtrait devoir être des plus curieuses.

D'Antraigues eut deux choses contre lui : son mariage avec la Saint-Huberty, qui le déclassa et qui entrava toutes ses allures, sa qualité d'homme de plume condamné à une activité épistolaire ou littéraire à laquelle aucune fonction définie ne servait de contrepoids. La philosophie du XVIIIe siècle ôta l'équilibre à son esprit et à ses mœurs. On l'appelle intrigant : que de diplomates de son temps n'ont pas fait autre chose ! mais on peut dire que ses qualités d'esprit et même de cœur méritaient mieux que la vie qu'il a menée. Que de fois il fit preuve de clairvoyance, soit quand il dénonça la tyrannie des assemblées, soit quand il traça les programmes de l'enseignement officiel pour l'empire russe, soit le jour où il prédisait et fixait les conditions auxquelles devrait s'effectuer la rentrée de Louis XVIII !

Ce personnage qu'on est si prompt à décrier, il eut des amis dévoués ; Alexandre lui-même eut pour lui des regards plus complaisants que tels de ses ministres qui en étaient jaloux. Supposez à d'Antraigues la franchise de ses coudées, il fût sorti des régions inférieures du discoureur politique; en montant, il se fût purifié; en tout cas, revêtu d'une position officielle, on ne lui eût pas marchandé la considération.

Il agit sans cesse contre la France en croyant agir contre Bonaparte : ce fut son impardonnable tort. Et pourtant, il aimait la France. « Je l'aime, écrivait-il en 1803, plus que je ne l'aimais quand j'étais Français.... Dès que je suis seul, alors je me retrouve au milieu du pays où je suis né, et mon imagination s'aide de mes souvenirs pour la peupler de tout ce qui me fut jadis si cher. La France actuelle ne m'est rien...., mais celle qui a péri, et à laquelle j'ai survécu, sera toujours le premier et le dernier objet de mes plus tendres souvenirs. » J'interromps à regret cette touchante citation (326-328). Sur la fin de sa vie, le voltairien se reprit à croire, ce qui réjouissait le cœur de son admirable mère. Le 1er janvier de l'année qu'il mourut, il écrivait : « Je me borne à demander à Dieu la résignation, la force, les ressources, la grâce d'être bon catholique, celle de protéger mon fils, de conserver ma femme et de mourir sans souffrir, mais en ayant le temps de me préparer » (375). On sait qu'il fut assassiné le 22 juillet 1812, en même temps que sa femme, par un domestique congédié, qui se suicida immédiatement.

A ce livre, d'investigation profonde et d'art savant, M. Pingaud a joint trois portraits, dont deux de d'Antraigues et le troisième de la Saint-Huberty.

VICTOR PIERRE.

Mémoires du prince de Talleyrand, publiés avec une préface et des notes par le duc DE BROGLIE, de l'Académie française. Tomes IV et V. Paris, Calmann Lévy, 1891-1892, 2 vol. in-8 de 501 et XVIII-650 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Le quatrième volume contient la suite de l'ambassade du prince de Talleyrand à Londres et des négociations pour la reconnaissance du royaume de Belgique. Une partie des dépêches qu'il contient a déjà été donnée par M. Pallain, dans son livre sur l'ambassade de Talleyrand à Londres; mais la publication de M. Pallain s'arrête à la fin de juin 1831, celle de M. le duc de Broglie au 22 juin 1832. De plus, ce volume des Mémoires contient, outre les dépêches officielles, un très grand nombre de lettres de hauts personnages : du roi Louis-Philippe, de M. Casimir Périer, du duc de Dalberg, de Madame Adélaïde d'Orléans, et du prince de Talleyrand lui-même, soit à Madame Adélaïde, soit à la princesse de Vaudémont. Cette correspondance, qui n'était nullement destinée à la publicité, n'est certes pas la partie la moins intéressante du livre; les lettres du duc de Dalberg, surtout, contiennent de très vives critiques de la po-

litique du gouvernement français dans les commencements de la monarchie de Juillet, particulièrement pendant le ministère Laffite. Ces critiques, Talleyrand les approuvait évidemment, car il blâmait sévèrement ce système de laisser faire qui eût conduit rapidement la France à une nouvelle révolution, si elle n'eût été relevée et arrachée à l'abîme par la main vigoureuse de Casimir Périer. Il fallait toute l'habileté de Talleyrand pour mener à bien la difficile négociation dont il était chargé au milieu de tous les obstacles qu'il avait à vaincre : malveillance des puissances continentales, résistance du roi de Hollande, soutenu en dessous par la Russie, imprudence des Belges, incohérence souvent du gouvernement français, qui ne tenait pas à Bruxelles le même langage qu'à Londres. Mais il fallait aussi toute l'expérience et toute l'autorité du vieux diplomate, qui s'imposait à ses collègues de la conférence, et aussi à son propre ministre, dont il mettait les instructions dans sa poche, quand elles le contrariaient. Lorsqu'au bout de deux ans d'absence, Talleyrand rentra en France le 22 juin 1832, il pouvait se dire qu'il avait rendu un grand service à la nouvelle dynastie, qu'il avait fait accepter par la Sainte-Alliance, malgré son origine révolutionnaire; à la France, qu'il avait su préserver d'une guerre imminente et dont il assurait la frontière du Nord; à la Belgique enfin, qu'il avait définitivement constituée. Le roi Léopold régnait à Bruxelles, la neutralité de la Belgique était proclamée et acceptée par les grandes puissances; ses limites étaient fixées; il n'y avait plus à obtenir que le consentement de la Hollande; mais devant l'accord de l'Europe, ce consentement était inévitable ; ce n'était plus qu'une affaire de temps; et c'est ce qui est raconté dans le cinquième volume.

Le prince lui-même avait arrêté ses Mémoires à la signature du traité de quadruple alliance entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal. M. le duc de Broglie a cru devoir cependant, et avec raison, pousser sa publication jusqu'à la fin même du séjour du célèbre diplomate à Londres. Il l'a fait à l'aide des documents conservés aux Archives étrangères, de ceux qu'il possède dans ses propres archives et des lettres du prince, publiées par la nièce de M. de Bacourt, Mme la comtesse de Mirabeau. C'était le complément nécessaire de l'œuvre.

Quant aux affaires traitées pendant cette période, ce sont celles qui avaient été commencées déjà dans la période et le volume précédents, et tout d'abord cette constitution du royaume de Belgique qui fut l'œuvre principale de Talleyrand pendant cette ambassade d'Angleterre et qui lui donna tant de peine, celle peut-être où il déploya le plus d'habileté et de perspicacité. Il ne l'acheva pas cependant complètement, et son départ de Londres laissait la Hollande hésitante encore, malgré la prise d'Anvers et le blocus de ses côtes, à ratifier les décisions du Congrès. Mais deux autres questions avaient surgi, qui mettaient aussi à l'épreuve l'ac-

ivité du vieux diplomate : la question d'Orient où à la Russie, qui jouait le rôle assez singulier de protectrice de la Porte, il fallait opposer l'alliance franco-anglaise qui s'interposait plus utilement, et avec un intérêt plus réel, entre le débile sultan et son turbulent vassal Méhémet-Ali. Mais où Talleyrand échoua, c'est quand il voulut remplacer cette alliance de fait par une alliance de droit, cimentée par un traité. Les hommes d'État anglais se dérobèrent toujours, et il semble que cette significative réserve aurait dû avertir le prince de ce qu'avait de factice et de fragile l'alliance qu'il rêvait. Les intérêts sont trop opposés, les antipathies trop vives entre les deux peuples, pour qu'il y ait entre eux autre chose que des rapprochements momentanés. Qu'eût dit Talleyrand encore, s'il avait vu adopter de nos jours avec tant d'enthousiasme cette alliance franco-russe qu'il combattait de toutes ses forces et déclarait à jamais impossible ? Qu'eût-il dit, lui qui croyait que la similitude des systèmes politiques suffit à fonder l'union, s'il avait entendu saluer des mêmes applaudissements l'hymne russe et la *Marseillaise* ?

Une très curieuse étude sur Choiseul, étude peu sympathique au ministre de Louis XV, mais plus personnelle peut-être que la première partie du livre et ayant moins la forme de *Mémoires*, termine ce volume. Une courte introduction le précède, où M. le duc de Broglie établit, avec des arguments qui nous paraissent sans réplique, l'authenticité et l'intégrité de cette publication qui a certainement causé des déceptions, mais qui, comme le dit justement l'illustre éditeur, « peut prendre place à un rang élevé dans cette riche collection de souvenirs historiques qui est l'un des titres de gloire de notre littérature. » M. DE LA ROCHETERIE.

Christophe Colomb, par A. RASTOUL. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de 382 p., orné de grav. — Prix : 6 fr.

Quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde (Comité départemental du Calvados). Caen, 20 août 1892, petit in-8 de 101 p., avec une carte.

Christophe Colomb, *vie populaire*, par la vicomtesse SIMARD DE PITRAY, née DE SÉGUR. Paris, Tolra, s. d., in-18 carré de 135 p. — Prix : 0 fr. 60.

Comme il fallait s'y attendre, la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique a motivé la publication de nombreux ouvrages sur Christophe Colomb. Les trois que nous signalons aujourd'hui à nos lecteurs sont dignes de recommandation à des titres divers.

M. Rastoul, l'éminent écrivain catholique, a fait véritable œuvre d'historien, et nous n'hésitons pas à lui donner le premier rang. Dans son étude très consciencieuse, il a utilisé les travaux antérieurs des Espagnols : Fernand Colomb, fils du grand navigateur, Las Casas, Oviedo ; des protestants : W. Irving, Robertson, Humboldt ; enfin de l'ardent panégyriste

de Colomb, le comte Roselly de Lorgues. Mais il a eu grand soin de ne citer ces divers auteurs qu'en contrôlant très sérieusement leurs appréciations, sans se laisser entraîner ou aveugler par les partis pris qui ont trop souvent altéré cette grande figure que l'éloignement du temps semble amplifier de plus en plus. L'histoire impartiale ne doit pas se laisser impressionner par ces effets de mirage ; elle doit, au contraire, s'efforcer de ramener les faits et les hommes à leurs proportions réelles; c'est ce que M. Rastoul a compris excellemment. Pour lui, Christophe Colomb fut un navigateur de génie, le premier peut-être qui ait jamais existé ; mais en outre, et c'est ce qu'il importe de mettre en relief, sans toutefois rien exagérer, ce fut un grand chrétien, un admirable et constant serviteur du Christ et de son Église. Fut-il un saint? Fit-il des miracles et eut-il des révélations divines, comme ses panégyristes l'affirment? Sur ce double et délicat sujet, l'auteur se maintient dans une sage réserve, déclinant toute compétence; pour lui, et jusqu'à ce que l'Église ait prononcé, on peut admettre simplement que le découvreur de l'Amérique fut, en raison de ses hautes vertus, singulièrement favorisé par la Providence ; là se bornent ses constatations. En tous cas, l'on doit admettre que Colomb, tout grand chrétien et homme de génie qu'il fut, eut des faiblesses et commit des fautes. Sans doute, il eut beaucoup à se plaindre de l'injustice et de l'envie de ses contemporains, même les plus haut placés; mais en y regardant de près, on doit reconnaître qu'il a souvent provoqué les passions de ses adversaires par son attitude hautaine et dure et par son âpreté dans ses revendications. L'un de ses grands mérites est de s'être toujours proposé, comme but suprême de ses efforts, la conquête des âmes et l'extension du royaume de Dieu ; lors même qu'il recherchait l'or avec une apparente avidité, c'était pour procurer le rachat du Saint Sépulcre. Mais a-t-il toujours employé, pour atteindre son noble objectif, des moyens irréprochables? M. Rastoul ne le pense pas ; il montre son héros souvent déloyal à l'égard des Indiens, parfois même envers ses compagnons d'armes, inaugurant dans les Antilles le funeste système de colonisation caractérisé par les *repartimientos*, la réduction des indigènes en esclavage et la chasse à l'homme au moyen de chiens féroces ; si l'on peut dire que l'illustre Génois usa de ces moyens regrettables avec une modération relative, il n'en est pas moins vrai qu'il donna un exemple que ses successeurs suivirent avec une cruauté abominable, qui aboutit à l'extinction des races primitives. M. Rastoul nous paraît avoir donné la note juste en proclamant que Colomb fut admirable comme navigateur et comme chrétien, mais qu'il ne fut pas exempt des imperfections humaines; tel doit bien être le jugement de l'impartiale histoire. Nous n'avons relevé dans son excellent ouvrage qu'une faute d'inattention : il parle des vents alisés comme pouvant favoriser le retour des navires d'Amérique en Europe, oubliant

que ces vents soufflent constamment du nord-est dans l'hémisphère nord.

— Tout autre est l'élégante plaquette publiée par le comité départemental formé dans le Calvados pour la célébration du *Quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde*. On y trouve un peu de tout, plusieurs des membres de ce comité y ayant contribué, chacun suivant ses connaissances spéciales. Le recueil débute par une dédicace fort respectueuse et bien tournée à Sa Majesté la Reine régente d'Espagne, signée de tous les membres, y compris le préfet du Calvados. Puis vient une légende indienne intitulée l'*Orphée américain*, racontée et commentée par M. le comte de Charencey; suit un très curieux exposé de *l'État des connaissances géographiques quarante ans après la découverte du Nouveau Monde*, d'après Sébastien Münster, par M. Louis Guillouard, avec un très curieux fac-similé d'une carte du célèbre cosmographe allemand. La pièce la plus intéressante est une traduction par M. Émile Travers, l'érudit président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, d'un drame espagnol de don Tomas Rodriguez Rubi, dont les principaux personnages sont : Gonzalve de Cordoue et Christophe Colomb; par une ingénieuse, mais un peu audacieuse fiction, l'auteur représente ces deux grands hommes liés par une ardente amitié; les deux principales scènes ont trait au départ et au retour triomphal de Colomb. Enfin, sous le titre de *Glanes normandes à propos de la découverte du Nouveau Monde*, M. Eugène de Beaurepaire expose quelques traditions à peu près contemporaines du grand événement, mais ne s'y rapportant, pour la plupart, que très indirectement. Cet opuscule constitue une louable tentative de célébrer par un monument littéraire le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

— Quant au petit volume de Mme la vicomtesse de Pitray, c'est une réduction fidèle de l'œuvre de M. le comte Roselly de Lorgues; on y trouve, par conséquent, le même parti pris de présenter les événements à l'avantage du grand navigateur en vue d'une canonisation ardemment sollicitée. Les faits qui s'y prêtent le moins du monde sont délibérément qualifiés miracles, et la discussion critique est écartée d'une façon systématique. Le sentiment religieux y est très exalté et cette lecture convient parfaitement aux classes populaires. Ajoutons que, dans un avis en forme de préface, l'éditeur prévient que l'ouvrage se vend au profit du rachat des Lieux Saints.

COMTE DE BIZEMONT.

Heine intime, lettres inédites avec notes biographiques et commentaires par le baron L. DE EMBDEN. Édition française par M. S. GOUROVITCH. Préface par Arsène Houssaye. Paris, Le Soudier, 1893, in-18 de xv-369 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Louis de Embden, neveu de Henri Heine, vient de livrer à la publicité les lettres de son oncle à sa mère et à sa grand'mère. « Je souhaite,

dit-il, que cette publication.... et les quelques détails biographiques que j'y ai ajoutés mettent fin, une fois pour toutes, aux faux bruits répandus sur la vie du poète et ses relations avec sa famille; j'espère aussi que ces pages resteront comme un tribut d'amour et de vénération bien dû à la mémoire de celui qui n'est plus. » L'édition française de cette correspondance de famille a paru presque en même temps que l'édition allemande. Heine s'est partagé entre la France et l'Allemagne, et il n'est point si oublié chez nous que toute publication le concernant ne trouve facilement des lecteurs. Cependant ces lettres inédites n'ajouteront rien à sa gloire littéraire : ce sont des compliments de nouvel an, des billets de condoléance ou de félicitation à l'occasion des petits événements de la famille, des demandes de livres, des avis de changement d'adresse, d'envois de cadeaux, le tout écrit à la hâte, sans couleur et sans style, d'une suprême banalité. A peine quelque mot isolé laisse-t-il parfois soupçonner l'écrivain de profession. Le malin poète ne montre un peu d'esprit que dans l'expression de son infinie tendresse pour sa « chère, vaillante et sainte femme de mère » et pour sa sœur Charlotte, objet de déclarations passionnées. Il trouve à leur adresse des câlineries charmantes, des hyperboles d'amoureux. Toute sa malice est réservée à sa femme, Mathilde Mirat, la « dépensière, » et encore ses amusantes boutades sont-elles bien émoussées par la résignation, une reconnaissance enthousiaste, la joie de l'amour. Cette correspondance atteste donc chez Heine des qualités de cœur que son scepticisme et ses impitoyables railleries lui avaient fait parfois contester : il fut excellent parent et, dans l'intimité, bourgeoisement bonhomme. De littérature, il n'en est pas question ; la plupart des œuvres du poète ne sont même pas mentionnées; tout au plus rencontre-t-on quelques allusions à ses querelles avec l'éditeur Campe. En revanche, dès les premières lettres, les lettres de jeunesse datées du temps des tragédies et du *Buch der Lieder*, le pauvre poète se plaint de sa santé : il souffre déjà d'intolérables maux de tête; puis les paupières s'alourdissent, les muscles de la face se paralysent; bientôt paralysie et cécité sont presque complètes, l'intelligence seule reste intacte pour souffrir. « Mes yeux sont au plus mal et j'ai l'âme rongée par le chagrin et la pensée qu'il n'y a plus d'espoir pour moi. » Mais la douleur le ramène à un déisme grave, humble, repentant, presque religieux. « Je meurs croyant en un Dieu unique et éternel, créateur du monde, et dont j'implore la miséricorde pour mon âme immortelle. »

L'édition allemande est ornée des portraits de la mère, de la sœur, de la femme de Heine et de celui de Heine lui-même dans sa jeunesse. Ce dernier devrait partout remplacer la figure de mort ou de mourant, tombante, aux yeux clos, qu'on donne ordinairement comme l'effigie du poète. Mais en ce qui concerne Lolotte et Mathilde, il y a là trahison : comment reconnaître dans ces femmes laides et vieilles les charmeuses

d'antan ? Peut-être l'éditeur français a-t-il bien fait de supprimer ces documents peu séduisants, mais il était assurément inutile de leur substituer une préface par laquelle M. Arsène Houssaye revendique l'honneur d'avoir connu personnellement Heine. Et pourtant on y pourrait glaner de ci de là quelque chose. C'est ainsi, par exemple, que le préfacier apprécie Mathilde Mirat : « Ses qualités, c'était de représenter la Vénus de Milo avec quatre bras (?). » E. S. A.

Le Cardinal Mermillod, *sa vie, ses œuvres et son apostolat,* par J.-T. de Belloc. Fribourg, Librairie de l'Université; Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-4 de xii-614 p., rel. toile. — Prix : 10 fr.

Il semble qu'il soit bien tôt pour écrire l'histoire définitive du cardinal Mermillod. Cette vie si remplie, si féconde, exige une longue étude, de longues recherches pour être bien connue et bien racontée. Mais il est possible déjà à ceux qui l'ont approché et suivi dans sa brillante, glorieuse et sainte carrière, de nous donner un aperçu de sa vie extérieure, de ses œuvres, de son apostolat; c'est ce qu'a fait l'auteur de ce beau livre, et il l'a fait avec succès. L'illustre prélat nous y est montré sous ses aspects multiples et divers : l'homme du monde, le prêtre, l'orateur, l'évêque, le cardinal apparaît tour à tour, et de ces pages qui le font revivre et parler, s'échappe comme une sorte d'attrait et de charme qui le font admirer, qui le font vénérer, qui le font aimer. Car l'auteur, et nous ne saurions trop l'en féliciter, cite très longuement les discours et les actes épiscopaux du cardinal Mermillod. C'est une idée très heureuse, car ces discours et ces lettres n'ont pas été publiés pour la plupart, ou, tout au moins, emportés par la publicité d'un jour, ils n'ont pas été recueillis dans des livres et sont fort difficiles à retrouver. C'est par là surtout que le livre de Mme de Belloc a sa véritable valeur et offre un très grand intérêt. La part de l'auteur est d'ailleurs estimable et distinguée; elle a su très bien rendre le charme et la poésie de son sujet, et c'est beaucoup, en pareil cas, de ne pas rester au-dessous d'une si difficile tâche. Elle y a réussi. La vie du cardinal Mermillod est le monument provisoire où se réfugieront ceux qui ont gardé le culte de cette noble et sainte figure, en attendant le monument définitif que lui doit et que lui élèvera la postérité. P. Talon.

BULLETIN

A une supérieure religieuse, au sujet d'un récent décret pontifical. Lettre du R. P. Secondo Franco, S. J. Traduite par M. l'abbé A.-E. Gautier. Paris, Téqui, 1893, in-16 de iii-174 p. — Prix : 1 fr. 75.

Nous avons déjà eu occasion de signaler plusieurs commentaires du fameux décret « Quemadmodum, » si utile, et depuis longtemps si désiré. Le R. P. Pie de Langogne, le R. P. Meynard ont chacun, dans un genre et à un point de

vue un peu différent, traité de ces délicates questions. M. l'abbé Gautier, docteur en droit canonique, nous apporte aujourd'hui une excellente traduction d'un travail analogue dû à la plume expérimentée du savant R. P. Franco. C'est la forme de lettres spirituelles qui a été adoptée ici. Après une reproduction du texte pontifical en latin et en français, un premier chapitre donne le résumé des matières du décret, puis viennent sous les titres suivants les points les plus importants : La reddition du compte de conscience, les confesseurs extraordinaires; Une religieuse peut-elle faire la communion plus fréquemment que ne le prescrit la règle ? A qui appartient-il d'accorder ou de refuser cette autorisation ? — Comme conclusion, le commentateur insiste sur les paragraphes VII et VIII, relatifs à l'obligation où sont les supérieurs religieux de faire connaître les sages dispositions du Souverain Pontife. Signalons à l'éditeur un assez grand nombre de fautes typographiques qui déparent cet utile petit volume : elles se multiplient un peu trop à certaines pages (v. p. III en particulier : « je me formerai » pour je me bornerai, « *cette* opuscule »). G. P.

Carnet d'un séminariste-soldat, par Alfred Tastevin. Paris, Ollendorff, 1892, in-12 de 243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les mangeurs de curés en seront encore cette fois-ci pour leurs frais. On avait fait grand fond sur cette taquinerie ridicule qui, chaque année, met le sac au dos à trois ou quatre cents séminaristes : on avait pensé tarir ainsi la source du sacerdoce; on avait compté que nos prêtres de l'avenir, désemparés de l'aide tutélaire de leurs maîtres naturels, renonceraient en masse à un ministère dans lequel ils seraient tous entrés — au dire des saucissonniers — sans connaître la vie, la vraie vie. Comme nous le disions, les prêtrophobes ont donné là un coup d'épée dans l'eau. Voilà deux ans que le système est appliqué : le chiffre des déserteurs a été infime, archi-infime, et le passage du séminariste par la caserne, au lieu de démoraliser la soutane, a moralisé la chambrée. On y jure moins, on y chante moins de chansons obscènes, parfois on y fait la prière en commun ! Voilà un résultat dont nous ne nous plaindrons pas, mais auquel ne s'attendaient guère les promoteurs des *Curés sac au dos*. *Le Carnet d'un séminariste-soldat* intéressera vivement tous les gens qui tiendront à se rendre compte de la façon dont nos futurs abbés ont pris vaillamment leur parti d'une persécution aussi ridicule qu'inutile. Il fera rire jaune bien des gens qui se frottaient les mains, il y a deux ans, de la bonne farce jouée aux calotins.

Arthur de Ganniers.

Étude de la frontière nord-est ou franco-allemande, par le général X***. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-8 de 64 p. — Prix : 1 fr. 50.

Écrite au point de vue de la défense de notre frontière, l'étude du général X*** est traitée avec une grande connaissance du sujet et une compétence militaire très remarquable. C'est un chapitre de géographie, de statistique, de stratégie basée sur une étude géologique très serrée, très condensée, que tous nos officiers liront avec intérêt et profit. Des détails complets sur les voies de communication et les ouvrages d'art qu'on rencontre dans cette région complètent heureusement cette publication.

Arthur de Ganniers.

Le Chansonnier français à l'usage de la jeunesse, par le baron D'AVRIL. Paris, Leroux, 1892, in-16 de IX-182 p. — Prix : 2 fr.

« Qu'ils chantent pourvu qu'ils paient, » disait Mazarin. Les Français d'aujourd'hui ont de bien autres charges que ceux de son temps, mais ils ne chantent plus guère, si ce n'est la *Marseillaise*, ou pis encore, la *Carmagnole* et le *Ça ira*. M. d'Avril a voulu réveiller les chansons d'autrefois. Il en a publié un recueil illustré par de nombreuses gravures, dont plusieurs sont la reproduction de vieilles et curieuses images. Nous avons-là une foule de couplets choisis de manière à n'effaroucher aucun chanteur. Parmi eux, M. d'Avril a inséré quelques pièces de caractères fort différents, telles que le charmant rondel de Charles d'Orléans sur le *Renouveau*, et telles aussi que les *Adieux de Marie Stuart à la France*, mis en musique par Niedermeyer, mais qui, malgré leur aspect archaïque, ne sont pas de la pauvre Reine, comme on l'a cru longtemps. Ils sont l'œuvre d'un lettré du dernier siècle, Meussier de Querlun. Bien entendu, nous rencontrons dans *le Chansonnier français* toutes les pièces pour ainsi dire classiques du genre : *Fanfan la Tulipe*, le *Juif errant*, *Malbrough*, le *Roi Dagobert*, etc., etc., et aussi quelques chansons populaires dans le vrai sens du mot, et encore quelques chansons artistiques de Désaugiers et de Béranger. M. d'Avril a pensé devoir accueillir de plus divers morceaux tirés d'opéras que le succès a vulgarisés. Peut-être est-il à regretter que quelques pages de notes n'accompagnent pas certains couplets ou certaines stances. Plusieurs airs ne doivent plus être connus des jeunes générations auxquelles le livre s'adresse spécialement. Charmant volume du reste, qui se distingue de toutes les collections analogues par la prudente réserve avec laquelle il a été composé.

TH. P.

Théâtre à la maison et à la pension, par B. VADIER. Paris, Hetzel, s. d., 10 vol. in-12 de 35 p. Illustrations de J. Geoffroy. — Prix : 3 fr.

Passons en revue les dix petits volumes de cette collection dramatique, qui convient plutôt à la « maison » qu'à la « pension, » puisqu'elle comporte presque toujours en même temps des rôles de jeunes gens et des rôles de jeunes filles.

1er VOLUME : Une seule pièce : *Entre parents*, pour quatre jeunes filles et deux garçons. Sujet : deux parents brouillés pour une vétille et raccommodés par l'intermédiaire des enfants, peu faits, heureusement, pour partager ces petites haines de famille.

2e VOLUME : *La Petite Nièce*, pièce pour une jeune fille et trois garçons. Ici ce n'est pas d'une brouille de famille mais d'un misanthropisme invétéré que triomphe la gracieuse intervention d'une charmante petite nièce, qui ramène avec son sourire la joie dans la maison.

3e VOLUME : Trois pièces : *Une bonne action*, pour deux jeunes filles et trois garçons ; *Les Enfants célèbres*, pour deux jeunes filles et un garçon ; enfin *Une Mystification*, pour une jeune fille et deux garçons ; la première montre qu'une bonne action n'est bonne qu'à condition d'être faite à propos et avec la permission de qui de droit ; la deuxième fait voir que les enfants doivent travailler avant de songer à devenir célèbres ; la troisième met en garde contre la tentation de faire mal à propos des mystifications.

4e VOLUME : Deux pièces : *La Fée de Blanche et de René*, pour trois jeunes filles et un garçon ; *Le Serpent*, pour deux jeunes filles et deux garçons. *La Fée* de Blanche et de René n'est qu'une pauvre vieille que leur imagination transforme en fée ; mais à défaut de dons merveilleux, elle leur prodigue

de bons conseils ; *Le Serpent* n'est que la réédition, à l'usage des enfants, de la scène du Paradis terrestre, d'où il est toujours aisé de faire sortir une très pratique leçon.

5e VOLUME : Deux pièces : *Le Bahut*, pour deux jeunes filles et trois garçons; *Le Petit misanthrope*, pour trois jeunes filles et un garçon; la première prouve une fois de plus qu'en voulant attraper les autres on s'expose à s'attraper quelquefois soi-même; la deuxième n'est qu'une adaptation à l'enfance des premières scènes du *Misanthrope* de Molière; les enfants y apprendront qu'entre Alceste et Philinte il y a un juste milieu et qu'il faut s'y tenir.

Dans les autres volumes, ce sont aussi de petits préceptes de morale utile et courante qui font l'objet de développements comiques; il nous semble inutile de résumer toutes les pièces, dont le titre suffit souvent à indiquer le sujet. Je me borne donc à les citer :

6e VOLUME : *Le Nouveau*, pour sept garçons et plusieurs figurants; *C'est un poisson d'avril*, pour une jeune fille et cinq garçons; *Prêté-rendu*, pour deux garçons.

7e VOLUME : *L'Ermite de dix ans*, pour deux jeunes filles et deux garçons, mise en scène d'un épisode de la vie de Bernardin de Saint-Pierre; *Arrangeons mon armoire*, monologue pour jeune fille.

8e VOLUME : *L'École buissonnière*, pour trois garçons; *Le Penseur*, pour une jeune fille et deux garçons.

9e VOLUME : *Le Précepteur*, pour une jeune fille et six garçons; *Qu'en ferai-je?* et *le Gâteau des Rois*, deux monologues pour garçon.

10e VOLUME : *La Fin du monde*, pour deux jeunes filles et trois garçons; *l'Auberge rouge*, pour une jeune fille et deux garçons.

L'impression que m'a laissée la lecture de tous ces petits drames enfantins est bonne. Le style est aimable et vif; l'intérêt bien ménagé, et la leçon toujours très morale et très pratique. J'y voudrais seulement une note chrétienne qu'à mon grand regret je n'entends résonner nulle part. Par ce temps de neutralité, ce peut être habile d'être neutre; mais cela nuit auprès des familles vraiment chrétiennes. Et il y en a encore assez en France, grâce à Dieu, pour que les auteurs aient le devoir de compter avec elles. L'auteur du *Théâtre à la maison* n'y a guère pensé, et c'est dommage.

P. TALON.

Le Concordat, *ce qu'il est, ce que l'on veut en faire*. Extrait de la *Revue du diocèse d'Annecy*. Écrit de propagande. Annecy, François Abry, 1893, in-32 de x-39 p. — Prix : 0 fr. 10.

C'est au rapporteur du budget des cultes pour 1893 que s'attaque l'auteur de cette brochure. Ce budget de 43 millions, on voudrait le réduire de 32; mais « ce résultat ne peut être atteint que par des procédés successifs. » Pour y parvenir, on multiplie les fausses affirmations, les mensonges, les détours hypocrites. — On parle de chiffres concordataires, on y veut ramener le traitement des évêques : or, le Concordat ne détermine aucun chiffre. — On prétend que le nombre des diocèses a été irrévocablement fixé aussi bien par le Concordat que par l'exécution qu'il a reçue; or, tout au contraire, des bulles ont succédé à celle de 1801 et ont modifié, en l'augmentant, le nombre des diocèses. — On veut supprimer les vicaires généraux comme des agents administratifs qui ne fonctionnent que dans l'intérêt des évêques; or, le gouvernement sait si bien qu'ils ne font qu'une seule personne avec l'évêque qu'il est jaloux de son droit de les agréer. — On veut supprimer l'al-

location des desservants, les traitements mêmes des curés et des vicaires, qui n'ont, dit le rapporteur, rien de conventionnel, et cela, ajoute-t-il, « sans nuire au service du culte. » Et c'est un ministre des cultes, catholique devenu protestant; ce sont les membres de la commission, libres penseurs, francs-maçons ou rien du tout, qui décident sans façon qu'il n'y a pas d'inconvénient à ces suppressions ! — Toutes les mesures seront prises pour l'exécution fidèle du Concordat. Le Concordat détruit, la religion sera libre et possible en France. Or, conclut l'auteur, « vous n'avez pas d'autre but que de lui ôter toute liberté, tout moyen d'exister. » — Cette brochure, qui n'a pas besoin d'une signature pour qu'on en devine l'origine, n'est pas seulement solide et précise; elle a une netteté et un relief singuliers. L'auteur veut-il décrire les procédés « successifs, » il écrit : « Il y a des gens qui, pour abattre une maison, la font sauter tout simplement. Les entrepreneurs s'y prennent autrement; ils tâchent de ne pas causer de blessures aux ouvriers et aussi de ménager les matériaux pour les faire servir dans d'autres constructions » (p. 15). Je voudrais citer la suite, et les pages 20-21; mais j'en ai assez dit pour montrer le caractère saisissant de cette brochure, la haute compétence qui l'a dictée, l'utilité qu'il y a à la lire et à la propager. V. P.

L'Encyclique aux catholiques de France. *Objections et réponses*, par Mgr H. Sauvé. Paris, Palmé, 1892, in-12 de xviii-112 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il n'est pas nécessaire de dire à ceux qui connaissent Mgr Sauvé, avec quel amour, quel enthousiasme, quelle conviction, l'excellent prélat s'empresse de recevoir les enseignements de l'encyclique du 16 février 1892 et s'efforce de les faire agréer autour de lui. « Je prie Dieu de vous éclairer, ô Prince ! (dit-il à Mgr le Comte de Paris), vous et vos partisans, à ce sujet, et de méditer ces paroles de saint Alphonse de Liguori, si j'ai bon souvenir : *Volonté du Pape, volonté de Dieu.* » Mgr Sauvé n'avait pas toujours envisagé comme aujourd'hui certaines questions « où la politique est intimement liée à la morale, » il l'avoue en toute simplicité et explique franchement les motifs de sa conversion. Sans donc entreprendre un commentaire complet de l'Encyclique, il en expose le but, dit quelle conduite il faut tenir envers la République actuelle, et répond à la difficulté résultant des sentiments anti-chrétiens de l'État, manifestés par des lois injustes et illicites. Il le faut reconnaître, la chose ne semble pas très aisée, et nous signalerons à l'auteur (p. 27 et 28) certaine « distinction *lumineuse* destinée à porter la *lumière* dans tous les esprits. » Cette lumière lumineuse nous apparaît en brisant ses rayons dans une avalanche de que, de comme, de auquel, qui, qu'elle, etc., peu favorable à leur convergence vers le point visuel. — Dix *que* ou *qui* dans une même phrase, c'est un peu trop pour lui conserver sa clarté. — Dans la réponse aux différentes objections, Mgr Sauvé insiste sur le caractère éminemment religieux des enseignements pontificaux et démontre que la ligne de conduite tracée dans l'important document rentre bien dans les attributions du Saint-Père. F. D'H.

L'Apostolat de la presse, par le P. H. Fayollat, S. J. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de xi-268 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage se divise en trois parties. Jetant un coup d'œil sur la situation actuelle, le R. P. Fayollat, après avoir pesé la lourde responsabilité des écrivains de nos jours et constaté la diffusion prodigieuse des mauvais livres, démontre d'une manière saisissante la nécessité de réagir et

l'excellence de l'apostolat de la presse. Mais comment exercer cet apostolat avec fruit? La seconde partie du livre l'explique en entrant dans des détails très pratiques et en donnant des conseils qu'on ne saurait trop méditer. Enfin, comme beaucoup opposent des difficultés derrière lesquelles ils se retranchent pour justifier leur inaction, l'auteur, dans la dernière partie, réfute les objections qu'on apporte le plus ordinairement. Cinq appendices terminent le volume. Le premier indique la composition d'une bibliothèque choisie, le second, le règlement applicable à une bibliothèque de bons livres. Dans le troisième sont contenus un résumé très clair des règles de l'Index et un extrait du catalogue de l'Index. De courtes notices sur les œuvres de la presse, comme la Société bibliographique, l'œuvre de Saint-Paul, l'œuvre de Saint-Michel, etc., forment le quatrième appendice, et l'ouvrage se termine par l'extrait d'une allocution du P. Lacordaire aux dames de Lyon. Cet excellent petit traité est certainement appelé à faire beaucoup de bien. Sa lecture est des plus faciles; son prix peu élevé en fait un véritable ouvrage de propagande. On ne saurait trop le recommander. AUGUSTE RIVET.

L'Apothéose de Renan, par le P. V. DELAPORTE, de la Compagnie de Jésus. Extrait des *Études*, novembre 1892. Paris, V. Retaux et fils, 1893, in-16 de 63 p. — Prix : 0 fr. 50.

Les honneurs officiels rendus à feu M. Renan, l'éclat des cérémonies dont le gouvernement français s'est efforcé de rehausser ses funérailles, la bassesse et le ton écœurant des éloges répandus à l'envi sur le blasphémateur par la presse, par l'Université, par l'Institut, tout cela exigeait des catholiques une protestation vigoureuse. Le P. Delaporte y a employé toute l'énergie de sa pensée et tout son talent d'écrivain. Tandis que d'autres travaux — parmi lesquels nous rappellerons seulement celui de Mgr d'Hulst dans le *Correspondant* du 25 octobre, — examinaient avec calme la vie et l'œuvre du renégat et flétrissaient ses doctrines, le P. Delaporte s'est fait l'écho de l'indignation que soulevait dans tous les cœurs catholiques l'apothéose, le transfert, dans une église désaffectée, du cadavre de l'insulteur du Christ. Peut-être cette indignation a-t-elle jeté l'auteur dans quelques exagérations de plume ; mais il a eu raison de rappeler que ni la valeur morale ni la valeur littéraire ou scientifique de M. Renan ne méritaient une telle glorification; d'insister sur les véritables causes de ces honneurs, à savoir, l'apostasie de M. Renan et sa haine contre la foi catholique ; de flétrir enfin ceux qui se sont associés à ces vilenies. E.-G. LEDOS.

Der Antheil der Jesuiten an der preussischen Königskrone von 1701.... *Eine preussische und deutsche Studie* von NIKOLAUS THOEMES. Berlin, 1892, in-8 de 112 p.

En 1878, les archives d'État de Prusse ont publié un volume de documents relatifs aux négociations qui ont procuré à l'électeur de Brandebourg la couronne royale de Prusse. Deux jésuites se trouvèrent mêlés à cette affaire. L'un, Frédéric Lüdinghausen, plus connu sous le nom de Wolff, demeurait à Vienne, et jouissait d'une haute considération auprès de l'empereur Léopold. L'autre, Carlo Maurizio Vota, Italien d'origine, remplissait à Varsovie la charge de confesseur du roi Auguste II. Or, c'était précisément à Vienne et à Varsovie que l'érection d'un nouveau royaume de Prusse pouvait rencontrer les plus graves obstacles ou les plus désirables facilités. L'électeur de Brandebourg s'adressa donc aux PP. Wolff et Vota,

qui crurent bien mériter de l'Église d'Allemagne et préparer de loin l'unité religieuse en favorisant les projets de Frédéric III. Ils lui prêtèrent l'appui moral de leur influence. Devenu roi sous le nom de Frédéric Ier, l'ancien électeur se montra prodigue de remerciements.

L'auteur s'est proposé de vulgariser ces documents, dont une partie est rédigée en français, et il n'a presque pas utilisé d'autres sources. Elles sont cependant nombreuses, comme l'atteste le livre de M. Albert Waddington sur l'*Acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern*. M. Thœmes semble avoir plutôt un but pratique en vue. Il s'attache à faire ressortir le contraste entre les belles promesses de Frédéric Ier et les paroles de M. de Caprivi, déclarant à la Chambre des députés, le 29 janvier 1892, que le Gouvernement prussien voterait contre le rappel des jésuites si le Conseil fédéral était saisi de cette question. P. S. P.

Rouget de Lisle et l'Hymne national, par Er.-Ch. Gaudot. Extrait des *Annales franc-comtoises* (septembre-octobre 1892). Besançon, Paul Jacquin; Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-8 et in-4 de 17 p., avec un portrait (papier de Hollande). Quelques exemplaires sur papier rouge. — Prix : 1 fr. 50 et 3 fr.

Rouget, à qui, vers 1777 ou 1778, on ajouta le nom *de Lisle*, qui était celui de son grand-père, « pour faciliter son entrée à l'École militaire, » est-il l'auteur du chant de la *Marseillaise?* M. Gaudot, d'accord avec M. Julien Tiersot, lui restitue cet honneur, que M. Arthur Loth lui avait contesté et, de l'avis de beaucoup, enlevé ! La controverse reste ouverte et les arguments produits méritent d'être examinés. L'espace nous manque pour le faire : il suffira de signaler aux curieux cette brochure qui forme un nouvel et curieux numéro dans la bibliographie de la *Marseillaise*. V. P.

Beiträge zur vaterländischen Geschichte (Band IV, Heft 1), *Franz Hotman*, von L. Ehinger. Bâle, H. Georg, 1892, in-8 de 121 p.

La vie d'Hotman est des plus curieuses à étudier pour qui veut connaître l'érudit, le jurisconsulte, le publiciste du xvie siècle, dont le savant français en question est un des types les plus achevés; aussi, félicitons-nous sincèrement la Société des historiens et antiquaires de Bâle qui lui a accordé une place parmi les contributions à l'histoire locale publiées sous ses auspices. L'auteur a retracé d'une plume sobre les nombreuses péripéties de l'existence agitée de son héros qui, pendant l'exil auquel le condamna un zèle outré pour la Réforme, enseigna tour à tour à Genève, Bâle et Strasbourg. Nous aurions aimé à constater quelques recherches nouvelles à propos du rôle rempli à l'Université de Paris par le jeune docteur qui y enseigna le droit romain en dépit des antiques défenses. Les conditions de cet enseignement passager n'ont pas encore été entièrement élucidées, et ce que nous avons dit dans un livre sur la Faculté de droit de Paris a soulevé des discussions où l'action d'Hotman aurait mérité d'attirer davantage l'attention. M. Ehinger ne fait qu'indiquer rapidement cette particularité, en renvoyant à la lettre bien connue de Pasquier. La correspondance intéressante du huguenot exilé valait assurément la peine d'être publiée; malheureusement, elle nous montre sous un triste jour l'influence néfaste exercée par les haines religieuses et politiques sur un homme d'une haute valeur intellectuelle, mais dont la vie n'a guère été consacrée en définitive qu'à rechercher les moyens de combattre son pays. G. Péries.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de Mgr Alexandre-Jean Namèche, survenue à Louvain, le 30 janvier dernier, est une perte considérable pour la science historique catholique en Belgique. Né à Perwez le 26 juillet 1811, Mgr Namèche, après avoir obtenu le grade de docteur en théologie, dirigea tour à tour le collège de la Haute-Colline, puis l'école normale de Nivelles. En 1854, il fut appelé à la Faculté des lettres de Louvain. En 1871, à la mort de Mgr Laforêt, il fut choisi pour lui succéder à titre de recteur magnifique. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1881, date à laquelle il obtint l'éméritat qui lui permit de se retirer à l'abbaye du Parc, où il se livra tout entier aux études historiques. Les ouvrages dus à Mgr Namèche sont assez nombreux, même sans tenir compte d'ouvrages classiques, tels que le *Livre de lecture* (1847, in-8). Nous manquons malheureusement des éléments nécessaires pour dresser la bibliographie de l'illustre prélat. Mais nous ne pouvons omettre de rappeler ici son principal titre de gloire, ce *Cours d'histoire nationale* qui, commencé en 1853, ne fut achevé qu'en 1891, et compte près de trente volumes. C'est jusqu'à présent l'ouvrage le plus considérable qui embrasse dans son ensemble l'histoire de la Belgique, et c'est une œuvre colossale qui n'a guère de similaires dans les autres États de l'Europe.

— M. Arsène-Léon Brièle, qui est mort le 2 mars dernier à Paris, était né dans la même ville le 10 septembre 1836. Il n'avait donc que vingt-deux ans quand il sortit de l'École des chartes, où il avait eu entre autres condisciples M. Siméon Luce, dont nous avons eu récemment la douleur d'annoncer la perte, et M. Jules Lair. Archiviste du Haut-Rhin en 1858, il entra plus tard aux archives de l'assistance publique à Paris, dont il devint même chef de bureau. Après la guerre, il reçut la mission de professer un cours d'allemand aux élèves de l'École des chartes, mais cette innovation ne dura pas, et le cours ne tarda guère à être supprimé. La plupart des publications de M. Brièle portent naturellement sur les hôpitaux. Nous ne nous arrêterons point à la part qu'il prit dans la rédaction de l'*Inventaire sommaire des archives départementales du Haut-Rhin*, ni dans celle de l'*Inventaire sommaire des archives communales*, pour lequel il rédigea celui de Cernay, et nous citerons seulement de lui : *Rapport à M. le préfet du Haut-Rhin sur la première partie du fonds de la régence d'Ensisheim* (1861, in-8); — *Notes pour servir à l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Paris* (1870, in-8); — *Récolement des archives de l'administration générale de l'assistance publique qui ont échappé à l'incendie de 1871* (1876, in-8); — *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris* (1881-1887, 4 vol. in-fol.); — *De l'origine de l'hospice des incurables* (1885, in-8); — *Supplément à l'inventaire sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790* (1888-1889, 2 vol. in-fol.); — *L'Hôpital de Sainte-Catherine de la rue Saint-Denis, 1184-1796* (1890, in-8).

— Nous consacrerons aussi quelques lignes à un savant allemand, que ses recherches anthropologiques ont rendu illustre, M. le professeur Hermann Schaaffhausen, mort à Bonn le 26 janvier, à soixante-dix-sept ans. Il était né à Coblentz en 1816. C'est à Berlin qu'il couronna ses études par une thèse de doctorat *De vitae viribus* (1839, in-8). Ses investigations anthropologiques eurent la vallée du Rhin comme principal champ de recherches ; et l'on se rappelle les habitations lacustres d'Andernach qu'il retrouva. L'on n'a pas oublié le bruit que fit dans le monde savant la découverte, à laquelle il prit part, du crâne de Néanderthal et les discussions passionnées

qui s'établirent là-dessus entre savants. Est-il utile de rappeler les efforts tentés par quelques-uns pour en tirer la preuve de l'origine simienne de l'homme, efforts restés d'ailleurs sans résultats? Parmi les ouvrages dus à l'illustre anthropologue, nous citerons : *Recherches sur la génération spontanée* (1863, in-8); — *Ueber die Urform des menschlichen Schädels* (1869, in-4); — *Anthropologische Sammlungen Deutschlands* (1880-1884, in-4); — *Der Schädel Raphaëls* (1883, in-4); — *Anthropologische Studien* (1885, in-8); — *Der Neanderthalerfund* (1888, in-4).

— M. Louis-Alphonse Leveaux, né à Paris en 1810, est mort à Compiègne le 10 février 1893. Homme de lettres et auteur dramatique, il a fait jouer avec Eug. Labiche, sous le pseudonyme d'Alphonse Jolly, les pièces suivantes : *Le Fin mot*, aux Variétés, en 1840; — *Un Ami acharné*, au même théâtre, en 1853; — *Le Baron de Fourchevif*, au Gymnase, en 1859, et enfin *la Grammaire*, au Palais-Royal, en 1867. Dans deux brochures intitulées l'une : *Histoire de quatre pièces, souvenirs dramatiques* (1881, in-8), et l'autre : *La Grammaire, notes pour servir à l'histoire d'une pièce* (1888, in-8), M. Leveaux a raconté l'histoire de cette collaboration. Il a encore publié, sous le même pseudonyme : *Italie et Sicile, journal d'un touriste* (1854, in-12); — *Les Lectures de l'oncle Robert, avec notes et commentaires* (1866, in-12); — *Six mois du Monde illustré (1861)* (1869, in-12); et sous son nom : *Étude sur les Essais de Montaigne* (1870, in-8 carré); — *De la poésie dans les fables de La Fontaine* (in-12); — *Le Théâtre de la cour à Compiègne pendant le règne de Napoléon III* (1882-1885, in-12); — *Les Premières de Molière* (1882, in-8). — Il a donné, dans le *Bulletin de la Société historique* de Compiègne, une notice biographique sur *Mague de Saint-Aubin*, comédien et auteur dramatique compiégnois (t. II), et une notice sur son oncle, *Dom Leveaux*, religieux bénédictin (t. VII). On lui doit aussi une *Notice sur Antoine Vivenel*, placée en tête du *Catalogue du musée de Compiègne* (1873, in-8).

— Le 3 janvier est mort à Oxford le professeur Westwood, âgé de quatre-vingt-sept ans. En zoologie, il avait publié, en collaboration avec Bate, la célèbre *History of the British Sessile-eyed crustacea*, mais c'est spécialement comme entomologiste qu'il s'était acquis une renommée universelle. Ses *Arcana entomologica* et *Cabinet of oriental entomology*, sont de remarquables monuments d'iconographie zoologique. Parmi ses autres ouvrages, il convient de citer : *The Genera of diurnal Lepidoptera; Introduction to the modern classification of Insects; Palæographa Sacra dictoria et Lapidarium Walliæ.*

— M. l'abbé Marie-Eucher Gaillaud, curé-archiprêtre de la cathédrale de Gap, est mort en février, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il était né à Saint-Bonnet-en-Champsaur, le 5 avril 1819. Il fit de brillantes études littéraires et théologiques au petit séminaire d'Embrun et au grand séminaire de Gap, et fut ordonné prêtre le 10 juin 1843. Après avoir professé avec succès les humanités au petit séminaire d'Embrun, il fut nommé, en 1853, vicaire de la cathédrale de Gap. Au bout de dix ans, il devint curé-archiprêtre de Rosans (1864), peu après, curé-archiprêtre de Serres (1867), puis de Briançon (1869) et enfin de Gap (1er août 1876). Entre temps M. Gaillaud s'occupait de travaux littéraires et historiques. Parmi ses diverses publications, nous signalerons ses *Recherches historiques sur la Belle Briançonne* (2e édition, 1861); l'*Histoire de Notre-Dame d'Embrun, ou la Vierge du Réal* (1862), et surtout les *Éphémérides pour servir à l'histoire des Hautes-Alpes*, travail considérable, publié d'abord dans le *Courrier des Alpes* (1862-1863), puis tiré à part (1864) et dont une seconde édition, considérablement augmentée et enrichie d'une double table chronologique et alphabétique, a paru à Gap, chez MM. Jou-

glard, en 1874. Pendant plusieurs années, M. Gaillaud fut à la fois le directeur et le rédacteur principal des *Annales de Notre-Dame du Laus, semaine religieuse du diocèse de Gap*. Récemment il éditait encore, chez M. Richaud, les *Œuvres* choisies du poète Jean Faure de Chaillol, qu'il a fait précéder d'une préface remarquable, au point de vue littéraire et historique.

— On annonce encore la mort : de M. Gustave DE BARRAL, explorateur, qui laisse de précieux documents sur son voyage au Casally, mort à Grand-Lahau; — du comte DE CORNULIER-LUCINIÈRE, ancien officier de marine et écrivain distingué, mort à Orléans à la fin de janvier; — du docteur Alphonse DAVAINE, moins connu que son oncle le docteur Casimir Davaine, mort le 22 février; — de M. DELAITRE, secrétaire de l'Académie de France à Rome, mort à la fin de janvier; — de M. Jérôme DUVAL, savant archéologue normand, mort à Lillebonne, à quatre-vingt-deux ans, le 17 février; — de M. Alphonse LEVEAUX, connu par sa collaboration à quelques pièces de Labiche, mort à quatre-vingt-trois ans, le 14 février; — de M. Raoul-Léonor 'L'HOMME-DIEU DU TRANCHANT, comte DE LIGNEROLLES, bibliophile distingué, mort à Paris, à l'âge de soixante-quinze ans, le 14 février; — de M. l'abbé PÉRIGNON, chanoine titulaire de la cathédrale de Verdun, et qui dirigeait avec zèle le grand séminaire de cette ville, où il est mort le 9 février, âgé de soixante-sept ans; — de M. ROBINET DE CLÉRY, premier président honoraire de la cour d'appel de Besançon, mort à quatre-vingt-huit ans, le 18 février; — de M. le docteur SONRIER, un des plus actifs et des plus anciens collaborateurs de la *Gazette des hôpitaux*, mort à Poussay, à soixante-seize ans, au début de février; — de M. le docteur THOMAS, bibliothécaire adjoint à la Faculté de médecine de Paris, mort le 6 février.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Henri-Francis BLANFORD, attaché au Geological Survey of India, auteur de travaux estimés sur la météorologie et la géologie de ce pays, mort à Folkestone, le 24 janvier; — de M. A.-J.-N. BISCHOFF, professeur de physique et bibliothécaire de l'Institut technique de Munich, où il est mort dans le courant de janvier; — du R. P. Antoine DENIS, S. J., auteur d'ouvrages de piété, mort à Charleroi, le 20 novembre; — de M. Robert DICKSON, dont nous avons annoncé dans ce recueil (t. LXI, p. 353) l'excellent ouvrage : *Annals of Scottish printing;* — du comte Emanuele GARELLI DELLA MOREA, doyen de la Faculté de droit de Turin, mort le 18 janvier, à soixante-douze ans ; — de M. Ludwig GOLDHANN, dramaturge et publiciste, président de la Société des publicistes moraves, mort à Brunn, le 19 janvier, âgé de soixante-dix ans ; — de M. J.-E.-H. GORDON, électricien distingué, collaborateur de l'*Athenæum*, auteur d'ouvrages estimés, parmi lesquels nous noterons : *Electricity and Magnetism* (1880), mort en février; — de M. W. HAZLITT, fils du fameux essayiste dont il a publié les œuvres, auteur de divers ouvrages juridiques et d'une biographie de Cromwell, mort en février; — de M. Melchior IMHOFER, professeur au Lycæum de Dillingen pour l'histoire de l'Église et le droit canon, mort à l'âge de trente-huit ans; — de M. Louis JENNINGS, journaliste et publiciste anglais, fondateur de *The Week*, tour à tour collaborateur de journaux importants, parmi lesquels il convient de citer le *Times* de Londres et le *New-York Times*, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *80 Years of republican government in the United States* (1868, in-8); *the Millionnaire* (1882-1883, in-8); *Rambles in the peak of Derbyshire and the South downs* (1886, in-8); — de M. Otto KAHLER, professeur de pathologie et de thérapeutique à la Faculté de médecine de Vienne, mort le 24 janvier ; — de Mme Eduarda MANCILLA DE GARCIA, poétesse estimée de la Répu-

blique argentine, morte à Buenos-Ayres en décembre; — de M. O.-F. Morris, connu par de remarquables travaux d'entomologie et d'ornithologie, et notamment par une *History of the British birds* en six volumes; — de M. Fried.-Carl Noll, rédacteur de *Der zoologische Garten*, naturaliste distingué, mort le 14 janvier, à Francfort-sur-le-Mein, âgé de soixante et un ans; — de M. Diodati Pictet, naturaliste genevois, mort à vingt-neuf ans, en février; — de M. Karl Renz, qui s'est surtout occupé de l'éducation des sourds-muets, mort à Stuttgart, le 31 janvier; — de M. Heinr. Richard, professeur à l'École technique supérieure de Carlsruhe, mort dans cette ville, le 2 février; — de M. Friedrich Seidel, connu par de nombreuses publications pédagogiques, professeur à l'Institut Sophie de Weimar, mort à soixante et un ans, le 13 janvier; — de M. John Sevain, poète anglais, mort à Londres, le 11 janvier; — de M. Ferdinand von Steinbein, dont on a quelques études commerciales, mort à quatre-vingt-six ans, le 7 février; — de M. C.-J. Stock, frère du libraire bien connu et auteur de poésies, qui ont été récemment réunies en un volume, mort le 22 janvier; — de M. Van Rysselbraghe, électricien belge, mort en février; — de Mme Bettina Walker, excellente pianiste, à laquelle on doit un intéressant ouvrage : *My musical experience*, morte à Fulham en février; — de Mme Jane Whately, à laquelle on doit une biographie de l'archevêque Whately, son père, morte le 19 février; — de M. Whipple, directeur de l'observatoire de Kiew; — de M. von Zech, directeur du Polytechnicum de Stuttgard, mort le 17 janvier.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 2 février, à l'élection aux fauteuils laissés vacants par la mort de MM. Ernest Renan, Xavier Marmier et Camille Rousset.

Fauteuil de M. Renan : premier tour de scrutin : MM. Berthelot 10 voix, Challemel-Lacour 13, Émile Zola 4, bulletins blancs 5; — second tour : MM. Berthelot 10 voix, Challemel-Lacour 14, Émile Zola 3, bulletins blancs 5; — troisième tour : MM. Berthelot 9 voix, Challemel-Lacour 14, Émile Zola 3, bulletins blancs 6; — quatrième tour : MM. Berthelot 13 voix, Challemel-Lacour 13, Émile Zola 2, bulletins blancs 4; — cinquième tour : MM. Berthelot 10 voix, Challemel-Lacour 15, Zola 2, bulletins blancs 5. — Après ce cinquième tour, l'Académie a décidé de remettre l'élection à une date ultérieure.

Fauteuil de M. Marmier : au premier tour de scrutin, M. de Bornier a obtenu 10 suffrages, M. Leroy-Beaulieu 10, M. Zola 6, M. Imbert de Saint-Amand 5, et M. G.-Augustin Thierry 1; au second tour, M. de Bornier a été élu par 22 voix contre 5 à M. Leroy-Beaulieu, 2 à M. Zola, 1 à MM. Imbert de Saint-Amand et G.-Augustin Thierry.

Fauteuil de M. Rousset : M. Thureau-Dangin a été élu au premier tour de scrutin par 22 suffrages contre 4 à M. Zola et 6 bulletins blancs.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 février, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement du marquis d'Hervey de Saint-Denis, décédé. Au premier tour de scrutin, MM. Barth et Eug. Müntz ont obtenu chacun 11 voix, MM. H. Derenbourg et L. Havet chacun 5 voix, M. Cordier 2. Au second tour, M. Barth a été élu par 23 suffrages contre 9 à M. Müntz et 2 à M. Havet.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 février, après la présentation d'un curieux reliquaire florentin par M. Schlumberger, M. le comte de Mas-Latrie a continué la lecture de son mémoire sur l'empoisonnement politique à Venise. — Dans la séance du 10 février, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur l'emplace-

ment de l'embouchure du Jourdain dans la Mer Morte au temps de Josué. — La lecture de M. le comte de Mas-Latrie a été continuée dans la séance du 17 février.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 4 février, M. Léon Say a lu une analyse du rapport de M. Gould sur la statistique des salaires des ouvriers en Amérique. M. Buffet a commencé la lecture d'une notice sur la vie et les œuvres du comte Daru. — La lecture de M. Buffet a été terminée dans la séance du 11 février. M. Perrens a ensuite commencé une communication intitulée : *Une Page incomplète de l'histoire de Port-Royal.* — Cette lecture a été continuée dans la séance du 18 février. — Le 25 février, M. Binet a lu une étude sur les facultés remarquables de mémoire qui permettent à certains joueurs d'échec de jouer une partie sans voir l'échiquier. M. Barthélemy-Saint-Hilaire a ensuite communiqué une étude sur le néo-bouddhisme.

Les Noces d'argent de la Société bibliographique. — Les noces d'argent de la Société bibliographique sont un peu celles du *Polybiblion;* si la Société a été définitivement constituée le 6 février 1868, c'est dans le même mois de la même année qu'a été lancé le premier numéro du recueil qui en est aujourd'hui à son soixante-septième volume, et qui se trouve ainsi le premier en date des publications de la Société. Il n'est donc que juste d'accorder ici une place aux réunions qui ont marqué la journée du 6 février dernier. A neuf heures du matin, la Société, représentée par son conseil et par un certain nombre de ses membres, est allée demander à Dieu, dans l'église de Sainte-Clotilde, la continuation de ses grâces; la messe a été célébrée par l'un des plus anciens membres de la Société, M. l'abbé Gardey, curé de la paroisse, qui a prononcé une éloquente allocution. A la réunion tenue l'après-midi, à quatre heures, dans la grande salle de la Société de géographie, un auditoire choisi a entendu d'abord le président, le fondateur de la Société, M. le marquis de Beaucourt, dresser le bilan de ce qui a été fait jusqu'ici; montrer les services rendus à la cause catholique et à la science par des travaux comme le *Répertoire* de l'abbé U. Chevalier, devenu le manuel de tout homme d'études; retracer les efforts tentés pour répandre des ouvrages de propagande et de vulgarisation; raconter l'impulsion donnée à l'œuvre des Publications populaires par son union avec la Société bibliographique. Le *Polybiblion*, qui a eu sa part aux éloges, s'efforcera de les mériter chaque jour davantage. Après M. le marquis de Beaucourt, M. Godefroid Kurth, venu exprès de Liège, a pris la parole à son tour; et l'assemblée, après avoir applaudi à ce qui a été fait, s'est associée à l'éminent catholique belge, montrant qu'il y avait encore beaucoup à faire, indiquant ses *desiderata*, proclamant la nécessité d'une fédération entre la Société bibliographique et les sociétés catholiques analogues de l'étranger, manifestant ses espérances à l'égard des congrès provinciaux de la Société, capables de développer en province l'action de cette grande œuvre et de porter la vie du centre jusqu'aux extrémités, établissant l'utilité qu'il y aurait à publier des ouvrages de référence, des manuels faits dans un esprit catholique. Enfin, Mgr d'Hulst, qui avait bien voulu accepter la présidence de cette réunion, a insisté sur la nécessité pour les catholiques de reconquérir la supériorité sur le terrain des principes, et sur le devoir pour la Société bibliographique de contribuer à cette œuvre de tous ses efforts. La fête a été terminée par un banquet cordial, où de nombreux toasts ont été portés, même au *Polybiblion*, et où n'a cessé de régner la plus grande animation et la plus franche gaieté.

Numismatique du Dauphiné et du Comtat.— M. Roger Vallentin poursuit

la publication de ses intéressantes recherches sur l'histoire monétaire du Dauphiné et du Comtat. S'attachant moins à décrire les pièces frappées dans les différents ateliers qu'à faire connaître l'organisation de ces ateliers, la condition de leurs officiers et à examiner les documents inédits qui peuvent nous éclairer sur les droits des seigneurs au point de vue du monnayage, il nous donne : *Observations sur le monnayage des évêques de Gap* (Gap, in-8, 16 p.) ; — *Un atelier monétaire à Courthézon, 1270* (Avignon, in-8, 7 p.) ; — *Du prétendu monnayage des barons de Mévouillon* (Valence, in-8, 13 p.) ; — *Du mode de nomination des prévôts généraux de la monnaie d'Avignon* (Genève, in-8, 46 p.) ; — *Du degré d'instruction du personnel des monnaies d'Avignon et de Villeneuve-lez-Avignon à la fin du XVIe siècle* (Bruxelles, in-8, 21 p.) ; — *Marques de la confrérie du Saint-Esprit de l'Aumône de la rue de l'Épicerie et de l'Aumône générale d'Avignon* (Bruxelles, in-8, 17 p.).

Paris. — Le *Correspondant* du 25 janvier contient un article de Mgr d'Hulst sur la *Question biblique*. L'éminent recteur de l'Institut catholique vient de publier cet article en tirage à part (Paris, Poussielgue, in-8 de 53 p.). Nous ne saurions recommander assez vivement la lecture de ces pages où Mgr d'Hulst, avec une admirable clarté d'expressions, montre comment se pose de nos jours la question de la Bible. Il établit que désormais, c'est au Nouveau Testament qu'il faut demander les raisons positives de notre foi à l'inspiration des Livres Saints. Il examine ensuite quelle doit être la conduite de l'apologiste dans l'étude des erreurs scientifiques et historiques reprochées à la Bible ; il nous fait connaître les deux écoles apologétiques aujourd'hui en présence : l'école étroite, ou de ceux qui, faisant Dieu responsable de tout le contenu des Écritures, prétendent qu'il ne s'y peut trouver aucune énonciation inexacte ; l'école large, ou de ceux qui ne croient pas que l'inspiration ait pour effet de garantir en tout l'exactitude des saints Livres, et qui sont portés à ne pas leur attribuer une autre infaillibilité qu'à la sainte Église, c'est-à-dire qui ne regardent la Bible comme infaillible que sur les questions de doctrine et de morale. L'éminent écrivain termine en conseillant aux familles chrétiennes la lecture, trop abandonnée de nos jours, de la Bible.

— La *Revue du monde latin*, dont les bureaux sont transférés actuellement 5, rue Saint-Simon, et qui paraît déjà depuis dix années, entre, avec le numéro du 1er mars prochain, dans une voie nouvelle. Sans abandonner l'étude des races latines, elle va consacrer régulièrement une partie de son recueil aux questions slaves. Le baron A. d'Avril et le marquis de Barral-Montferrat dirigeront ensemble cette importante publication, qui s'appellera désormais *le Monde latin et le Monde slave*.

— En 1886-87, M. Lanéry d'Arc publia, dans le *Bulletin du bibliophile*, un essai de bibliographie des ouvrages relatifs à la Pucelle. Cet essai est devenu le point de départ d'un ouvrage très considérable qui doit prochainement paraître à la librairie Techener (H. Leclerc et F. Cornuau, successeurs), sous ce titre : *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc, bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc, catalogue méthodique descriptif et critique des principales études historiques et littéraires consacrées à la Pucelle d'Orléans depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours*. M. Lanéry d'Arc a divisé cet ouvrage en deux parties. Première partie : Jeanne d'Arc dans l'histoire. Section I, histoires générales. Section II, monographies. Deuxième partie : Jeanne d'Arc dans la poésie, au théâtre et dans les beaux-arts. Appendice : Revues, almanachs, etc.

— Nous signalons avec plaisir les *Notices et extraits de manuscrits inté-*

ressant l'histoire de France, conservés à la Bibliothèque impériale de Vienne, par M. E.-S. Bougenot. (Paris, E. Leroux, in-8 de 69 p. Extrait du *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, section d'histoire et de philologie, année 1892*.) Entre autres documents intéressants dont M. Bougenot nous donne ici la description, nous avons relevé : l'Obituaire du prieuré de Sainte-Foy à Coulommiers, que Dom Toussaint du Plessis avait en vain recherché et que M. Bougenot reproduit intégralement; un manuscrit des Chroniques de Jean de Wavrin (n° 2545), présentant des variantes intéressantes avec le texte des éditions données par M. Chadupont et M. William Hardy; une Chronique anonyme française finissant en 1308, dont M. Bougenot a noté d'utiles variantes avec le texte donné dans le *Recueil des historiens de France* (tome XXI, p. 132-134); le Trésor de l'archiducale d'Autriche, par le Franc-Comtois Claude Perrod, dont on trouvera ici quelques extraits; des lettres relatives à Jeanne d'Arc publiées en appendice. L'appendice contient aussi des extraits du manuscrit 2545 dont nous avons déjà parlé.

— Encore un ouvrage sur Marie Stuart, dû à la plume de M. John Skelton, et qui sera publié par MM. Boussod, Valadon et Cie. L'auteur suit le courant apologétique qui, depuis quelques années, s'est décidé en faveur de la malheureuse reine.

— La librairie Fischbacher annonce la deuxième édition refondue et augmentée d'un ouvrage bien connu de tous ceux qui s'intéressent au blason, nous dirons même de tous ceux qui s'occupent de recherches historiques, avec lesquelles l'art héraldique a tant de liens : c'est l'*Armorial général, précédé d'un Dictionnaire des termes du blason*, par J.-B. Riestap. L'ouvrage est publié en deux forts volumes grand in-8, dont le prix est de cent francs.

— La *Revue neurologique*, que MM. E. Brissaud et P. Marie publient deux fois par mois à partir du 28 février (G. Masson, éditeur), se propose d'analyser les travaux français et étrangers qui concernent le système nerveux et ses maladies. (Abonnement : 20 fr. par an; 22 fr. pour l'Union postale.)

— La librairie L. Joly, quai Saint-Michel, entreprend une publication originale qui est appelée à un succès certain. Elle a pour titre : *Immortels passés, présents et futurs*, par M. F. Vallotton. Plusieurs pourront croire, en raison du mot « immortels, » qu'il s'agit là exclusivement d'académiciens : erreur. L'artiste, embrassant un cadre plus complet, a voulu, au moyen de fort belles lithographies de format in-4 (portraits par la tête, charges par le reste du corps ou ce qui, parfois, tient lieu de corps à cette tête), reproduire la physionomie de « tout ce que la France compte d'illustrations dans la presse, dans la littérature et dans les beaux-arts. » Le champ est vaste, très vaste, et nous souhaitons que M. Vallotton le parcoure avec le brio dont il a fait preuve dans la composition et l'exécution des huit sujets déjà parus, savoir : Émile Zola, Alexandre Dumas fils, Alphonse Daudet, Jean Richepin, Pierre Loti, Puvis de Chavannes et Louis Pasteur.

— L'an dernier (t. LXIV, p. 82), nous avons signalé le *Catalogue méthodique des revues et journaux parus à Paris*. La seconde année de cette utile publication (1892) vient de nous parvenir (Paris, Albert Schulz, in-16 de 85 p.). C'est déjà deux pages de plus que pour 1891, ce qui n'empêche pas que l'on pourrait encore constater un certain nombre d'omissions; c'est ainsi, qu'entre autres, nous n'avons point trouvé à la table alphabétique qui clôt la brochure : la *Gazette timbrologique* et le *Gratis*. Quoi qu'il en soit, ce travail mérite bon accueil, car, si l'on cherche dans le genre un catalogue absolument irréprochable, on ne le rencontrera jamais.

— Chez l'éditeur E. Bouillon, vient de paraître : *Saxe et Moscou, Un*

médecin diplomate, Laurent Rinhuber et Reinufer, par P. Pierling. C'est un épisode très curieux qui répand sur la Russie du XVIIe siècle une lumière inattendue.

— M. Charles Dejob offre à son savant ami M. Alessandro d'Ancona, dont le *Polybiblion* louait récemment les *Origini del teatro italiano*, une charmante plaquette, à l'occasion du mariage de Mlle d'Ancona (*Nozze Cassin-d'Ancona*, petit in-8 de 35 p.). A la suite de l'épître dédicatoire, datée de Paris, janvier 1893, et très bien tournée, M. Dejob a fait imprimer un *Supplément à un essai de bibliographie pour servir à l'histoire de l'influence française en Italie de 1796 à 1814*; essai qui fait partie de son livre sur *Mme de Staël et l'Italie*. Le *Supplément* est divisé en trois sections: I. *Histoire générale de l'Italie* (histoire civile et politique, histoire militaire); II. *Histoire particulière de l'Italie* (Piémont et Ligurie, Lombardie, Vénétie et Mantouan, Toscane, Lucques et Parmesan, États pontificaux, royaume de Naples); III. *Mémoires, correspondances, biographies* (Napoléon et sa famille, autres personnages). Il ne manque à cet excellent travail bibliographique que l'indication de la monographie que M. Boulay (de la Meurthe) vient de consacrer à la mère de Napoléon Ier et qui a été si bien analysée par M. Cherbuliez dans une des dernières livraisons de la *Revue des Deux Mondes*.

— Donnons une mention à *la Danse des morts comme elle est dépeinte dans la louable et célèbre ville de Basle, pour servir d'un miroir de la nature humaine, dessinée et gravée sur l'original de feu Matthieu Merian* (Paris, maison de la bonne presse, imp. Petithenry, 8, rue François Ier, petit in-16 de IX-81 p.). Cette jolie brochure, qui débute par une courte préface, résumé historique nécessaire pour beaucoup de lecteurs, fait partie de la « Bibliothèque à 0 fr. 40. » Les quarante gravures dont elle est ornée sont accompagnées des textes tels qu'ils sont traduits en français dans la réédition de l'œuvre faite à Bâle en 1744.

— Comprendra qui pourra, parmi les « prolétaires » socialistes, pourquoi un *Almanach de la question sociale pour 1893* (Paris, 5, boulevard Saint-Michel, gr. in-8 illustré de 223 p.) coûte 1 fr. 50. Ce prix, bien élevé pour un almanach, ne révèle-t-il pas des tendances « bourgeoises » au moins inconscientes? Il nous paraît. Quoi qu'il en soit, ne nous plaignons pas desdites tendances: les théories ultra-révolutionnaires de M. P. Argyriadès et consorts ne se propageront guère à ce prix. Ajoutons que cet almanach libre penseur est fort bien imprimé, sur beau papier vélin.... aristocratique. De tout cela, nous conclurons naturellement que l'*Almanach de la question sociale*, dont les éphémérides offrent une salade extravagante et parfois réjouissante, ne sera guère lu que par les adversaires du socialisme sous toutes ses formes.

— L'on a souvent eu l'idée de publier dans une revue les cours les plus importants de l'enseignement supérieur. Nul n'ignore que la *Revue politique et littéraire*, plus ordinairement connue aujourd'hui sous le titre de *Revue bleue*, a commencé modestement par être la *Revue des cours littéraires*. D'autres périodiques, sans avoir pour unique objet la reproduction des cours, leur ont donné une place dans leurs colonnes : telles l'*Instruction publique* et l'*Université*. Voici une tentative du même genre : la *Revue des cours et conférences* qui paraît tous les jeudis, du mois de décembre au mois d'août (Paris, Lecène et Oudin, in-8. Prix : 15 francs par an). La revue rendra certainement des services, surtout en province.

— Nous signalerons encore trois autres revues : la *Revue thomiste* (Paris, P. Lethielleux, in-8. Bimestrielle, 12 francs par an), dirigée par les Pères do-

minicains et qui se donne comme l'organe officiel de saint Thomas ; — la *Curiosité militaire, organe des amateurs d'histoire, de littérature et du bibelot militaires* (Paris, 18, rue des Grands-Augustins. Mensuelle, 10 francs par an). C'est une espèce d'*Intermédiaire des chercheurs*, dont l'objet est restreint à un ordre spécial de recherches ; — la *Franco-English Review* (Paris, Boyveau et Chevillet, 22, rue de la Banque. Mensuelle, sauf août et septembre. 7 fr. 50 par an), revue spéciale pour les dames qui étudient l'anglais.

— La *Revue rétrospective* a pour sous-titre justifié : *Recueil de pièces intéressantes et de citations curieuses*. Nous avons sous les yeux le tome XVII de cette publication (juillet-décembre 1892. Paris, 55, rue de Rivoli, in-12 de 432 p.). Parmi les choses qui méritent une mention spéciale, nous citerons : *Lettres sur la guerre du Mexique (1862-1863)*, écrites par le capitaine d'artillerie Guinard et reproduites d'après les originaux ; — *Les Avatars d'une œuvre de Balzac*, par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, notice de grand intérêt pour les balzaciens ; — un important travail de M. Paul Destrée sur *Un Policier homme de lettres, l'inspecteur Meusnier (1748-1757)*, qui renferme des détails sur des personnages connus et sur la société à cette époque ; — *Croquis d'après nature, notes sur quelques artistes contemporains*, par Philippe Burty. Ces artistes sont : Eugène Delacroix, Millet, Meissonier, Eugène Lami, Louis Cabat, Théodore Le Blanc ; — *Mommsen et Renan (1871)* : ici, on trouvera une lettre de Mommsen à Renan et la réponse de celui-ci (17 mars 1871), où l'on remarque ce passage, bien digne du triste sire : « Nombre de fois, avant les derniers événements (la guerre contre l'Allemagne), j'ai proclamé que je mettais *au-dessus de la patrie* les intérêts de la civilisation ; » — enfin trois pages intitulées : *Le Secret du banquet des bouquinistes (1892)*, signées X. simplement, lesquelles ne manqueront pas d'être désagréables aux amis de Xavier Marmier, mais seront certainement relevées quelque jour. En résumé, ce recueil est un des plus intéressants et des plus variés qu'on puisse consulter.

— La librairie Gangloff, de Mulhouse, nous prie de rectifier le prix du volume qu'elle a publié : *Croquis honnêtes*, par C. de France, titre qui a figuré ici (livraison de janvier dernier, p. 13). Ce prix n'est pas de 2 fr., mais de 1 fr.

— M. Alexandre Beljame, dans une courte mais substantielle brochure (Paris, E. Bouillon, in-8 de 21 p.), démontre que *la Prononciation du nom de Jean Law, le financier*, provient de la forme *Laws*, la première entendue et ensuite adoptée en France.

Bourgogne. — M. F. Fertiault vient de publier une très attachante brochure sous le titre : *Une Noce d'autrefois (En Bourgogne)* (Le Puy, imp. Marchessous, in-8 de 92 p.). Ces pages charmantes ne sont, paraît-il, destinées qu'aux « amis de l'auteur. » Lecture faite, nous nous déclarons de ceux-ci. Le récit de M. Fertiault est précédé des lignes suivantes, qui en résument parfaitement le but et la portée : « Au point de vue ethnologique, il serait piquant et utile de ressusciter, avec couleur et fidélité, les coutumes, les usages, les cérémonies de jadis.... On vient de le tenter pour une de ces dernières. Amusons-nous à la décrire. C'est une noce moderne qui va se dérouler devant nous, mais dans laquelle, avec un drame animant la description, nous allons voir se reproduire les curieux détails d'une noce ancienne. » Tout cela est si bien peint que nous conseillerons à M. Fertiault de nous entretenir, le plus tôt possible et par le même procédé, des cérémonies de baptême et d'enterrement dans le pays qu'il ne nomme pas, mais qui, situé sur les confins de la Bourgogne et de la Franche-Comté, pourrait bien être quelque chose comme Verdun-sur-le-Doubs.

Bresse — *Sens du mot « quitte » dans les actes féodaux de la Bresse et du Bugey*, par M. Henri Beaune (Paris, Ernest Leroux, in-8, tirage à vingt-cinq exemplaires). Cette brochure explique les raisons pour lesquelles le mot « quitte, » dont le sens général est *libéré, affranchi*, signifiait au contraire en Bresse *mainmortable*.

Bretagne. — Voici le seizième fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, par M. René Kerviler (Rennes, imp. de J. Plihon et L. Hervé). Nous ne nous lasserons pas de recommander à nos lecteurs cette excellente publication, la plus importante en ce genre qui ait jusqu'ici été consacrée à l'une de nos provinces. Ce fascicule comprend les articles Brévalaire (saint) à Broussais et termine le sixième volume. Les notices les plus considérables se trouvent sous les mots Briand, Briçonnet, Brieuc (saint), Brizeux, Broussais.

— La Bretagne a pris sa part aux fêtes qui ont célébré de tous côtés le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Sous l'impulsion du marquis de Granges de Surgères, un comité s'établissait et organisait la participation de la Bretagne à ces fêtes. On lira avec intérêt la brochure que le président de ce comité, M. de Granges de Surgères, vient de publier sous ce titre : *Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique* (*1492-1892*). *Rapport sur les travaux et opérations du comité de la Loire-Inférieure, de l'Ille-et-Vilaine, de Maine-et-Loire, de la Mayenne et du Morbihan* (Nantes, imp. Bourgeois, in-8 de 49 p.).

Dauphiné. — Le *Polybiblion* doit doublement une mention honorable au *Curriculus vitae* d'un de ses meilleurs collaborateurs, lequel est aussi un des meilleurs bibliographes de notre temps, M. le chanoine Ulysse Chevalier (Romans, imp. R. Sibilat André, gr. in-8 de 14 p.). L'opuscule contient une notice biographique qui se compose surtout d'indications chronologiques, d'une bibliographie très complète où sont énumérés : 1° ouvrages et articles de fond ; 2° ouvrages sous presse ; 3° ouvrages en préparation ; 4° collaborations. La bibliographie, en son ensemble, renferme cent douze articles, quelques-uns d'une importance extrême, et, comme l'auteur est dans toute la force de l'âge (étant né le 24 février 1841), on peut se demander où s'arrêtera sa fécondité et si l'on a jamais vu pareil exemple d'une activité littéraire produisant en si grand nombre des œuvres dont une au moins, le *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, est un véritable chef-d'œuvre.

Franche-Comté. — Les rimailleurs du commun « aussi célèbres qu'inconnus » ne se font pas faute de vous fatiguer, en leurs luxueux volumes, — que personne, d'ailleurs, ne s'inflige le supplice de lire en entier, — de banalités sur la lune, le soleil, les étoiles et autres sujets *ejusdem farinae*. Point ne ferons le même reproche au poète-ouvrier bisontin, M. Louis Duplain, dont le nom s'imprime ici pour la première fois. Voilà un poète, un vrai. Ce n'est pas que l'on puisse recommander tous ces vers aux jeunes filles : M. Duplain se livre parfois à des fantaisies tant soit peu naturalistes, et, par conséquent, capables d'étonner les délicats. Sa jolie brochure : *La Loue* (Besançon, Bossanne, in-18 de 88 p.), n'en mérite pas moins d'être signalée comme supérieure aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes des productions dites poétiques qui encombrent, peu après leur apparition, les boîtes des bouquinistes du quai. M. Duplain a un talent incontestable : qu'il veuille bien éviter certaines peintures trop réalistes et il ne tardera pas à prendre rang parmi les poètes contemporains les plus originaux.

— M. le docteur Julliard a publié dans le journal *le Cycliste*, qui paraît à Saint-Étienne, puis fait tirer à part une intéressante relation de voyage en bicyclette, intitulée : *Excursions vélocipédiques. Quatre jours dans le Jura et*

cinq jours en Savoie (Saint-Étienne, imp. Thiolier, in-18 de 58 p.). Ces pages sont à la fois pleines d'humour et de renseignements pratiques dont s'égaieront et bénéficieront non seulement les vélocipédistes, mais encore quiconque se propose de visiter les pittoresques régions parcourues et décrites par l'auteur. Deux petites cartes eussent été utiles.

— Nous recevons une brochure intitulée : *Pratique de la dévotion à saint Alexandre, martyr, dont les reliques sont conservées dans l'église de Châtelblanc, diocèse de Besançon* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-16 de 198 p.). Le volume s'ouvre par une notice historique sur la translation des reliques de saint Alexandre à Châtelblanc et sur la dévotion à ce saint. Viennent ensuite des réflexions pieuses pour chacun des jours de deux neuvaines à l'illustre martyr. Signalons comme particulièrement intéressants les faits miraculeux attribués à saint Alexandre, lesquels, groupés sous le titre d'*Exemples*, suivent les réflexions et pratiques de la première neuvaine.

— Il est bien difficile de trouver un livre plus rempli de l'esprit sectaire que celui qui a pour titre : *Abrégé de l'histoire du pays de Montbéliard depuis les temps primitifs jusqu'à sa réunion à la France en 1793* (Montbéliard, Pétermann, in-16 de VI-281 p. avec 2 vues et un portrait de l'auteur). Cet auteur n'est autre que M. P. de Résener, lequel se donne ici des allures de pamphlétaire. Papes, empereurs, rois, nobles, prêtres, tous gibier de potence, pour le moins, aux yeux de M. de Résener ! Œuvre de dénigrement systématique, ce travail, au point de vue de la science historique, n'a on le devine, qu'une très mince valeur; mais, par la façon dont il est conçu, il offre assez d'intérêt pour être lu couramment dans les masses qui seront ainsi, tout simplement, induites en erreur. Il est à désirer qu'un antidote soit bien vite opposé à ce poison. Qui donc, d'une façon sérieuse et sereine, ainsi qu'il convient au véritable historien, se chargera de ce soin parmi les catholiques lettrés du pays de Montbéliard ?

Languedoc. — M. P.-M. Vieules, qui, à l'occasion du centenaire de Lapérouse, avait publié une notice sur la famille et la vie privée du célèbre marin avec portraits et fac-similé (février 1888), vient de donner un *Supplément* à la dite notice (Albi, gr. in-8 de 26 p.). M. Vieules y combat une note du journal *le Temps*, d'après laquelle Lapérouse serait un Toulousain. Les registres paroissiaux, déposés aux archives communales d'Albi, établissent que le navigateur naquit en cette dernière ville le 23 août 1741 (le Dictionnaire Lalanne indique le 22). Le consciencieux biographe montre encore, par des témoignages incontestables, que J.-Fr. de Galaup ne fut jamais élève du collège de Sorèze et qu'il ne fréquenta d'autre établissement scolaire que le collège d'Albi, dirigé depuis 1623 par des membres de la Compagnie de Jésus.

— M. Léon-G. Pélissier poursuit avec une infatigable activité ses recherches sur le règne de Louis XII, et il nous en donne les résultats dans des livres et des brochures où les textes viennent appuyer chacune de ses assertions. Aujourd'hui, c'est *le Traité d'alliance de Louis XII et de Philibert de Savoie en 1499*. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier*, section des lettres, 2e série, tome I. Montpellier, Ch. Bœhm, in-8 de 118 p.). Nous assistons à la suite des négociations entamées avec la Savoie par Louis XII dès le début de son règne, et que les faux-fuyants par lesquels le duc de Milan répondit à une demande d'argent de Philibert et du bâtard de Savoie, précipitèrent et amenèrent au traité du 13 mai 1499. En appendice, M. Pélissier publie, entre autres pièces justificatives, le texte du projet de traité du 22 février 1499 et celui même du traité signé le 13 mai suivant.

- Le P. Apollinaire, sous le titre de : *La Peste en Languedoc, de 1627 à 1632* (Nimes, imp. Gervais-Bedot, gr. in-8 de 37 p.), publie d'intéressants fragments des *Chroniques* (inédites) *des capucins de la province de Toulouse,* écrites vers la fin du XVIIe siècle, par un de leurs religieux nommé le P. Gabriel de Saint-Nazaire, dont le manuscrit autographe, énorme in-folio, est conservé aux Archives du département de la Haute-Garonne. Les localités mentionnées par le pieux chroniqueur comme ayant été successivement atteintes par la maladie sont les suivantes : Figeac, Sauveterre (en Rouergue), Villefranche (*ibid.*), Cahors, Toulouse, Grenade, Castelnaudary, Castelsarrasin, Montauban, Saint-Antonin, Béziers, Carcassonne, Limoux, Pézenas, Montpellier, « où le venin de la peste se mêla parmi celui de l'hérésie (juillet 1430), » Marmande, Villeneuve-d'Agenais, etc. On remarquera d'autant plus les détails donnés sur la peste à Toulouse, que les auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* n'ont donné que quatre lignes bien comptées au récit des ravages du fléau en cette province.

LIMOUSIN. — M. Louis Guibert a extrait de l'*Almanach limousin* de 1893 une excellente étude sur *La Monnaie de Limoges* (Limoges, veuve Ducourtieux, in-8 de 40 p.). Cette étude, aussi neuve que complète, est suivie d'une *liste des monétaires et monnayeurs de Limoges* et de l'indication des sources consultées, sources à la fois inédites et imprimées, dont l'abondance explique l'exactitude et la richesse des renseignements réunis par le savant auteur.

— Aujourd'hui que les questions sociales sont à l'ordre du jour et que l'on s'occupe si ardemment d'améliorer le sort des travailleurs et de les grouper afin qu'ils puissent défendre leurs intérêts, la brochure de M. le marquis de Moussac : *Une Corporation d'autrefois encore vivante aujourd'hui ; la Corporation des bouchers de Limoges* (Paris, Lamulle et Poisson, in-8 de 116 p.) ne peut qu'être bien accueillie. La persistance de cette corporation d'autrefois est vraiment très curieuse. On puisera là quantité de renseignements qui ne pourront manquer de charmer les lecteurs.

— L'auteur des *Iles oubliées*, M. Gaston Vuillier, vient de faire paraître dans les livraisons des 4 et 11 février dernier du *Tour du monde* un travail intitulé : *En Limousin (paysages et récits).* M. G. Vuillier a bien observé cette forte race, dure au travail, sobre, un peu âpre au gain comme toutes les populations généralement pauvres et pour qui la fortune réside surtout dans la propriété du sol. Il y a là de captivantes descriptions de ce pays pittoresque et de curieux détails de mœurs : les folkloristes, entre autres, liront ces pages avec le plus grand plaisir. Les gravures qui ornent cette jolie esquisse d'une partie du Limousin sont de toute beauté : elles ont, d'ailleurs, été exécutées d'après les dessins de l'auteur, un maître artiste.

LORRAINE. — M. Georges Pariset, chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy, a choisi, comme sujet de son cours pendant cette année scolaire, l'étude de la Réforme en Allemagne. Sa leçon d'ouverture, publiée dans les *Annales de l'Est*, vient d'être tirée à part : *Introduction à l'étude de la Réforme en Allemagne* (Nancy et Paris, Berger-Levrault, in-8 de 29 p.). M. Pariset fait ici preuve d'un esprit clair, méthodique et quelque peu systématique. Il expose rapidement les solutions générales données par le protestantisme, d'abord à la foi, puis à l'organisation de l'Église ; il trace ensuite le tableau des conditions dans lesquelles est né et s'est développé le protestantisme, montre l'existence de trois partis, dont l'un, qu'il appelle parti du Pape et de l'Empereur, veut la Réforme par l'Église contre les protestants ; tandis que le deuxième, celui des princes, veut la Réforme contre l'Église par les princes et les réformateurs ; et le troisième, celui des chevaliers, des déclassés et des mystiques, veut la Réforme à la fois contre l'Église et les princes.

Picardie. — En publiant *la Vie de collège chez les jésuites* (Abbeville, Paillard, in-18, 107 p.), M. le baron X. de Bonnault d'Houet n'a eu d'autre but que de rappeler les souvenirs des dix années passées par lui à Amiens, au collège de la rue de Narine. Écrites sans prétention, mais souvent avec une grande hauteur de vues, ces pages, dans lesquelles l'ancien écolier rend un juste hommage à ses maîtres, seront lues avec intérêt non seulement par les personnes qui s'occupent des questions d'enseignement, mais aussi par tous les pères de famille.

Poitou. — M. Bélisaire Ledain vient de publier en brochure, sous le titre : *Savary de Mauléon et le Poitou à son époque* (Saint-Maixent, Reversé, in-8 de 58 p.), les articles qu'il avait donnés à la *Revue poitevine et saintongeaise* sur le célèbre chevalier poitevin, qui joua un rôle si considérable dans la première moitié du XIIIe siècle, non seulement en France, mais en Angleterre.

— *Bertrand de Vignoles*, un des maréchaux de camp de Henri IV, était bien un peu oublié. Notre érudit collaborateur M. Tamizey de Larroque vient de publier quatre de ses *lettres inédites* (Niort, in-8 de 10 p.), adressées à M. de Pontchartrain, qui servent l'histoire régionale du Poitou et complètent l'édition des *Mémoires des choses passées en Guyenne.*

Provence. — C'est pour la sixième fois que nous annonçons une publication périodique très bien faite et digne de la plus favorable attention : *Almanach des saints de Provence pour l'année 1893, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal* (Marseille, Imp. marseillaise, in-8 de 40 p.). L'almanach de la présente année est enrichi de notices sur saint Paul, évêque de Trois-Châteaux, et ses successeurs, sur la fondation de l'abbaye de Lérins et sur saint Venance, saint Honorat, saint Caprais, enfin sur saint Domitien et sur saint Grégoire, évêque.

Saintonge. — La Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis vient de mettre en distribution deux volumes à la fois, le XXe et le XXIe : *Jonzac et Ozillac*, par l'abbé Bertrand de Cugnac, et *Chartrier de Pons* (seconde partie), par l'archiviste-paléographe Georges Musset (Paris, A. Picard ; Saintes, Mme Mortreuil, gr. in-8 de 487 et de 459 p.). Le tome XX est rempli de renseignements et de documents relatifs à la commune d'Ozillac et à son chef-lieu de canton, Jonzac. Diverses gravures ornent cette savante monographie (vues et plans du château de Jonzac). Le tome XXI contient plus de 240 pièces qui concernent la maison et la terre de Pons. La plus ancienne est une charte de 1245 ; la plus moderne est un contrat de vente de 1784.

Allemagne. — *Le Mouvement de la lumière*, par M. Auguste Tischner (Leipzig, G. Fock, in-12 de 12 p.), est une vive attaque contre les théories de Bradley. C'est un très bon sentiment qui a déterminé l'auteur à écrire sa brochure en français; mais sans compter les fautes qu'il commet contre notre langue, que de fautes typographiques! Sa brochure en devient illisible ; aussi l'engageons-nous à mettre dans la correction des épreuves une plus grande « rigoureusité, » comme il dit.

— M. L. Neubaur a publié en 1884 un ouvrage sur le Juif errant, dont il a été rendu compte ici même (tome XLIII, p. 254). Il nous donne aujourd'hui de nouvelles notes sur le même sujet : *Neue Mittheilungen über die Sage vom ewigen Juden* (Leipzig, J.-C. Hinrichs, in-8 de 24 p.). Il analyse les données que fournissent les travaux les plus récents sur la matière comme celui de M. Morpurgo : *L'Ebreo errante in Italia*, et aussi les notices qui lui avaient échappé lors de la rédaction de son grand ouvrage. On lira avec intérêt tous ces renseignements bien condensés et bien ordonnés par M. Neubaur.

— La *Zeitschrift für Litteratur und Geschichte der Stadtswissenschaft* (Leipzig, C. L. Hirschfeld, in-8), se publiera par fascicules irréguliers dont six formeront un volume (prix de souscription : 15 francs). A côté du directeur, M. Kuno Frankenstein, figurent parmi les collaborateurs de la revue des noms fort connus, comme ceux de notre compatriote M. Block et de M. Oncken. Ce dernier notamment a publié dans le premier numéro un article sur Louis XVI et le système des physiocrates. Trois parties dans la revue : la première réservée aux questions de méthode et à l'histoire de la science économique ; la seconde aux comptes rendus critiques ; la troisième à la bibliographie (revues comprises).

Angleterre. — Lord Ronald Gower a rédigé sur Jeanne d'Arc une monographie, qui sera bientôt publiée avec plans et gravures par la maison Nimmo.

— Par le temps qui court, c'est tout à fait un ouvrage de circonstance que la biographie de M. de Lesseps par M. Barnett Smith, qui va paraître à la librairie Allen.

— La sûreté des informations, directement obtenues des intéressés dans un grand nombre de cas, assure une valeur considérable au « livre d'or » de l'Inde, dont sir Roper Lethbridge entreprend la publication à la librairie Macmillan et Cie. Le titre du volume en dit assez l'objet : *The Golden Book of India, dictionary of the ruling princes, chiefs, nobles and other personages tilled and decorated of India.*

— Les dernières publications de l'*English dialect society* (exercice 1892) sont : le premier volume de *A Glossary of words used in Northumberland and on Tyneside* (lettres A à F), par M. R.-O. Heslop, et la *Grammar of the dialect of Windhill, in the west riding of Yorkshire,* par M. Joseph Wright, qui y a inséré nombre de textes originaux.

— Les *Notes and Queries* viennent de publier une importante bibliographie de M. Gladstone. On y trouvera une liste aussi complète que possible des écrits du *Great old man*, à l'exception de ceux dont il refuse de laisser dévoiler pour le moment l'anonymat.

— M. W. Sparrow-Simpson prépare un catalogue qui ne pourra être reçu qu'avec faveur de ceux qu'intéresse l'histoire de Londres : c'est le catalogue des livres, pièces, cartes, etc., relatives à cette cité (Elliot Stock, éditeur).

— La *Cambridge University Press* prépare deux nouveaux catalogues des collections du « Fitzwilliam Museum. » Ils comprendront une description complète des manuscrits par M. Montagne Rhodes James, avec vingt planches de reproductions photographiques et un relevé des antiquités égyptiennes par le docteur E.-A. Wallis Budge, du British Museum ; cette dernière partie contiendra une introduction et une série de chapitres consacrés aux momies, aux tombeaux, aux ornements funéraires avec leur signification religieuse, et un grand nombre de renseignements historiques.

— MM. Eden, Remington et Cie publieront prochainement les souvenirs de M. Ernest Legouvé, de l'Académie française, sous le titre : « *Sixty years of recollections translated with notes by the Editor of « An Englishman in Paris.* »

— MM. Sampson Low et Cie ont sous presse *The Princely Chandos, a biography of the first Duke of Chandos,* par J.-R. Robinson.

— *The Partition of Africa* de M. J. Scott Peltie paraîtra sous peu chez l'éditeur Stanford. L'ouvrage, qui a été mis à jour, sera accompagné d'un grand nombre de cartes et donnera l'état présent de la question africaine envisagée sous ses multiples aspects.

— La *Chambers's Encyclopædia* est terminée. Cet événement a donné lieu à un banquet à Édimbourg. M. Chambers a offert à M. David Patrick, le rédacteur en chef de ce monumental ouvrage, un album contenant la photographie de ses quatre cents collaborateurs.

— Le *Century* de mars contient un article qu'il importe de signaler à nos lecteurs. C'est un récit de la déportation à l'île d'Elbe de l'empereur Napoléon Ier, par feu Thomas Ussher, alors officier en charge. Ce document n'avait pas encore été publié.

— Nous recommandons aussi une publication de la Royal Geographical Society de Londres, qui a un intérêt d'actualité : *Bibliography of Morocco from the earliest times to the end of 1891*, par le lieutenant-colonel sir Lambert Playtaw, consul général en Algérie, et par le docteur Robert Brown.

Autriche-Hongrie. — La *Romänische Revue* vient de transporter le siège de sa rédaction de Vienne à Hermannstadt, en Transylvanie, à la suite de difficultés avec la poste autrichienne. Elle a cru devoir modifier en même temps le titre adopté primitivement : elle s'appellera donc désormais : *Romänische Jahrbücher;* mais ce changement extérieur n'est pas accompagné d'une modification dans l'organisation interne de la revue, qui continuera à donner à ses lecteurs les mêmes renseignements sur toutes les choses roumaines.

Belgique. — *Un Pape belge. Histoire du pape Étienne X* (Bruxelles, Société belge de librairie, in-16 de 121 p.) est la réédition, avec remaniements, d'un article autrefois publié par M. Ulysse Robert dans la *Revue des questions historiques* (1876, tome XX, p. 49-76). Cette notice remet en lumière l'un des papes les plus obscurs qui aient occupé le trône pontifical entre Léon IX et Grégoire VII. L'auteur a étudié consciencieusement et exposé avec méthode les événements de ce pontificat de sept mois. Comme pièces justificatives, on trouvera les douze actes qui nous ont été conservés de ce pontife. La première de ces bulles nous paraît contredire ce qu'écrit à la page 46 M. U. Robert du concile et de l'envoi d'Hildebrand en France. M. U. Robert rejette l'hypothèse de l'envoi en France d'Hildebrand par Victor II, et attribue à Étienne l'initiative de la convocation du concile; or, que le concile ait été convoqué par Victor II, c'est ce qui ressort à l'évidence de la phrase suivante de la première bulle citée à l'appendice (p. 64) : *De concilio autem Remis habendo quid aliud dicendum nisi quod beatæ memoriæ dominus Victor Dei judicio hinc est raptus?* Victor avait donc convoqué le concile et était mort avant qu'il se fût réuni.

Espagne. — *Soluciones catolicas,* tel est le titre d'une nouvelle revue mensuelle que vient de fonder à Valence (Espagne) Mgr Sancha, aujourd'hui archevêque de cette ville, et précédemment évêque de Madrid. La revue aura un caractère nettement apologétique et s'attachera à défendre le catholicisme contre les négations de la science contemporaine. Elle aura aussi une section bibliographique. Le premier numéro correspond à février de la présente année. La direction de la revue a été confiée à M. l'abbé Farreiroa, grand chantre de la cathédrale de Valence, avantageusement connu par ses publications antérieures.

— MM. Francisco de Zabalburu et José Sancho Bayn ont inauguré une nouvelle collection de documents inédits pour l'histoire de l'Espagne et de ses colonies en publiant la correspondance de Don Luis de Requesens avec Philippe II et le cardinal de Granvelle. Le tome I a paru et n'embrasse que deux mois et demi, soit du 1er janvier au 18 mars 1574 (Madrid, Murillo, in-4 de IV-329 p.).

Chili. — Nous avons à signaler deux ouvrages de M. l'abbé Rafael Eyza-

guirre, écrits l'un et l'autre pour la jeunesse. Dans son *Catecismo de primera comunión*, parvenu aujourd'hui à sa troisième édition (Santiago de Chile, imp. de Emilio Perez, in-32 de 70 p.), M. Eyzaguirre ne s'est pas proposé de faire un ouvrage que les enfants dussent apprendre par cœur. Il a voulu donner une idée claire aux personnes chargées de leur enseigner le catéchisme de la manière dont on peut s'en acquitter avec profit. L'autre volume est le *Compendio de historia antigua, griega y romana* (Santiago de Chile, imp. de Emilio Perez, in-18 de 315 p.). Ce résumé s'étend de la création du monde à la mort de Théodose. L'histoire de chaque peuple n'est pas traitée isolément; on a voulu dresser la suite chronologique des événements qui intéressent l'histoire générale de l'humanité. Nous n'osons trop reprocher à l'auteur de s'être peu occupé des institutions; nous n'oublions pas qu'il est assez difficile de donner là-dessus, aux jeunes élèves, des notions claires.

États-Unis. — Nous sommes un peu en retard pour signaler la 25e année de l'excellent *Illustrated catholic family annual for 1893* (New-York, Catholic publication society, in-16 de 160 p.). Outre les renseignements propres à tous les calendriers, ce petit volume, bien imprimé et bien illustré, contient d'intéressants articles que naturellement nous ne pouvons signaler tous ici. Deux ont pour la France un intérêt spécial : une courte biographie du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle par le frère Azarias et une notice du docteur Madden sur Jeanne d'Arc. Nous notons encore quelques pages du Rév. John Talbot Smith sur l'illustre cardinal Manning. Un *desideratum* auquel les almanachs catholiques devraient peut-être tous satisfaire et auquel nous fait penser la liste des congrégations romaines que nous trouvons ici : pourquoi ne pas dresser celle des livres mis à l'index dans le courant de l'année? Ce catalogue rendrait certainement des services.

Publications nouvelles. — *Les Mythes de la Bible*, par E. Ferrière (in-12, Alcan). — *Entstehung und erste Entwicklung der Katechismen des seligen Petrus Canisius*, von O. Braunsberger (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Lehrbuch der Moraltheologie*, von Dr T.-A. Simard (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *La Encíclica de nuestro Santissimo Padre Leon XIII*, por el P. A. Vicent (in-8, Valencia, Ortega). — *Œuvres choisies de Mgr de Rovérié de Cabrières, évêque de Montpellier* (in-8, Poussielgue). — *Œuvres oratoires* de l'abbé B.-J. Vittault (3 vol. in-8, Lyon, Vitte). — *Le Discernement des esprits*, par le P. J.-B. Scaramelli, trad. par M. A. Brassevin (in-18, Walzer). — *Principes de droit international public*, par A. Chrétien, t. I (in-8, Chevalier Marescq). — *Le Droit d'association et l'État*, par H. Brice (in-8, Rousseau). — *Les Impositions municipales en vue de la suppression des octrois*, par A. Desplanques (in-18, Savine). — *L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Allemagne*, par E. Duthoit (in-18, Rousseau). — *Sommaire de philosophie*, par L. Bossu (in-8, Roubaix, Reboux). — *Les Luttes entre sociétés humaines et leurs phases successives*, par J. Novicow (in-8, Alcan). — *Joseph de Maistre et la philosophie*, par F. Paulhan (in-18, Alcan). — *El Estado y la reforma social*, par E. Sanz y Escartin (in-8, Madrid, imp. San Franscisco de Sales). — *Annales des professeurs des Académies et Universités alsaciennes, 1523-1871*, par O. Berger-Levrault (gr. in-8, Nancy, Berger-Levrault). — *L'Année scientifique et industrielle*, 36e année, par L. Figuier (in-18, Hachette). — *L'Alimentation de l'homme et des animaux domestiques*. T. I. *La Nutrition animale*, par L. Grandeau (in-8, Firmin Didot). — *L'Embryologie générale*, par le Dr L. Roule (in-18 cartonné, Reinwald). — *Blanchisseries, Désinfection, Lavoirs publics*, par J. Piet (in-8, J.-B. Baillière). — *Modestes*

observations sur l'art de versifier, par Clair Tisseur (in-8, Lyon, Bernoux et Cumin). — *La Chanson de la Bretagne*, par A. Le Braz (in-18, Rennes, Caillière). — *Chansons et Poésies*, par J. Fuchs (in-18, Rennes, Caillière). — *Chansons gauloises*, par J. Fuchs (in-8, Messac, chez l'auteur). — *Égérie*, par E. Aubé (in-18, Perrin). — *Poésies-Théâtre*, par L. Germain (in-18, Panier). — *Sophocle. Œdipe-Roi, Œdipe à Colone, Antigone*, trad. en vers par L. Richaud (in-12, Rouam). — *Le Faust de Gœthe, traduit en français*, dans le mètre original et suivant les règles de la versification allemande, par F. Sabatier (in-8, Delagrave). — *Madame Rivat*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon et Nourrit). — *Déçue*, par J. Frehel (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Dessous de l'histoire*, par le comte A. de Saint-Aulaire (in-18, Calmann-Lévy). — *Ames blanches*, par W. Ritter (in-18, Lemerre). — *Claudius Bombarnac*, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *Les Enfants de Grand-Pierre*, par E. Muller (gr. in-8, Delagrave). — *Amour de Mère*, par M. du Campfranc (in-12, Gautier). — *Le Sénégal et le Soudan français*, par P. Gaffarel (in-8, Delagrave). — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par Melin (in-18, Moulins, André Paris). — *Lectures historiques. Moyen âge*, par J. de Crozals (in-18, Delagrave). — *Vie de saint Camille de Lellis*, par l'abbé T. Blanc (in-18, Lecoffre). — *Les Coulisses du Panama*, par L.-M. Floridian (in-18, Savine). — *Le Concordat*, par le duc de Broglie (in-18, Calmann-Lévy). — *Histoire poétique des Mérovingiens*, par G. Kurth (in-8, A. Picard). — *Les Origines de l'ancienne France, X^e et XIe siècles*, II, par J. Flach (in-8, Larose et Forcel). — *Étude sur la décomposition de la France. Avant 89*, par L. Bascoul (in-18, Vic et Amat). — *Origines de l'Inde française (Jân Begum. Mme Dupleix), 1706-1756*, par M.-J. Guët (gr. in-8, Baudoin). — *Heures d'histoire*, par le vicomte E.-Melchior de Vogüé (in-18, Colin). — *Petits Mémoires du XIXe siècle*, par P. Audebrand (in-18, Calmann-Lévy). — *Charles le Téméraire et René de Lorraine*, par A. Berlet (in-8, Dijon, imp. Darantière). — *Notes sur la justice et les tribunaux à Agen pendant la Révolution (1789-1800)*, par A. Douarche (in-8, Charavay). — *Histoire du règne de Marie Stuart*, par M. Philippson, t. II, (in-8, Bouillon). — *Leone X e la sua politica*, di F. Nitti (in-18, Firenze, Barbèra). — *Le Tasse*, par E. Mellier (in-8, Lecène et Oudin). — *La Bruyère*, par M. Pellisson (in-8, Lecène et Oudin). — *Le Comte Joseph de Maistre et sa famille, 1753-1852*, par M. de Lescure (in-18, Chapelliez). — *Lamartine*, par E. Rod (in-8, Lecène et Oudin). — *Daniel O'Connell, sa vie, son œuvre*, par L. Nemours-Godré (in-8, H. Gautier). — *Les Apologistes laïques au XIXe siècle*, par l'abbé E. Duplessy (in-8, Delhomme et Briguet). — *Musée des archives nationales*, par J. Guiffrey (in-16 cart., Delagrave). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Si !.... Étude sociale d'après-demain*, par AUGUSTE CHIRAC. Paris, Savine, 1893, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Ennemi des lois*, par MAURICE BARRÈS. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 3 *Le Traité de la Méduse*, par MAURICE QUILLOT. Dijon, Darantière, 1893, in-16 de 40 p., 1 fr. — 4. *Typhonia*, par JOSÉPHIN PÉLADAN. Paris, Dentu, 1893, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 5. *La Fin des dieux*, par HENRI MAZEL. Paris, librairie de l' « Art indépendant, » 1893, in-12 de 294 p., 3 fr. 50. — 6. *Passagère*, par PAUL BONNETAIN. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de 306 p , 3 fr. 50. — 7. *Décadence* (Étude d'artiste), par THOMAS MAISONNEUVE. Paris, L. Sauvaitre, 1893, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 8. *Mademoiselle d'Orchair*, par RICHARD RANFT. Paris, Savine, 1893, in-18 de 278 p., illustré, 3 fr. 50. — 9. *A l'entrée de la vie*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 10. *Complices*, par HECTOR MALOT. Paris, Flammarion, 1893, in-12 de 437 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Hermine*, par G. LAFARGUE-DECAZES. Paris, Savine, 1893, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 12. *Jean Bonnet à Luchon*, par ERNEST FERRAS. Paris et Toulouse, N. Brun, 1892, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 13. *Léa Dalti*, par LÉON VEDEL. Paris, Dubois, 1892, in-18 de 200 p., 2 fr. — 14. *L'Ami des jeunes filles*, par THÉO-CRITT. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de 200 p., 3 fr. 50. — 15. *Battu par des demoiselles*, par MARIE et ROBERT HALT. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de 336 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Mariage de Robert*, par ANDRÉ SURVILLE. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 17. *Un Cœur discret*, par GUSTAVE GUICHES. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 268 p., 3 fr. 50. — 18. *La Dragée haute*, par FELINE DE COMBEROUSSE. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 282 p., 3 fr. 50. — 19. *Marié*, par CARMEN SILVA. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 20. *Terre de Lourdes*, par BOYER D'AGEN. Paris, Lemerre, 1893, in-8 de 148 p., 2 fr. — 21. *Jean de Kerdren*, par JEANNE SCHULTZ. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de 362 p., 3 fr. — 22. *Mon Chevalier*, par GABRIEL FRANAY. Paris, Colin, 1893, in-12 de 334 p., 3 fr. 50. — 23. *Midi à quatorze heures*, par ERNEST D'HERVILLY. Paris, Westhausser, 1893, in-18 carré de 326 p., 3 fr. 50. — 24. *La Bataille de Tire-les-Grègues*, par MAXIME OGET. Paris, Savine, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 25. *Corallé, épisode de la révolution de Saint-Domingue*, par Mme GUZMAN (CLARA GOGUET). Paris, Savine, 1892, in-18 de 292 p., 3 fr. 50. — 26. *Contes de fées*, par la même. Paris, Savine, 1892, in-12 de 234 p., 3 fr. — 27. *Contes du Nord*, par DE L'ESTOILE. Paris, Sauvaitre, 1892, in-16 de 184 p., 3 fr. — 28. *Deux Gloires*, par F. DE JULIOT. Paris, Kolb, 1892, in-18 de 268 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Étui de nacre*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 320 p., 3 fr. 50.

1. — Le roman socialiste est à la mode plus que jamais. L'an dernier, dans sa livraison de janvier, le *Polybiblion* rendait compte d'un ouvrage d'imagination : *Seul de son siècle en l'an 2000*, dû au romancier américain Edward Bellamy. Amalgame des idées de Fourier, de Proudhon, de Karl Marx et autres collectivistes, cet ouvrage offrait aux lecteurs naïfs, sous sa forme brillante et facile, un danger tel qu'un économiste français, M. le vicomte Charles de Lestrade, crut devoir, pour en neutraliser les effets, traduire l'œuvre de l'utopiste du Nouveau Monde dans notre langue et la réfuter, page par page, au moyen de

notes abondantes et minutieuses. Depuis lors, nous avons eu les romans socialistes de MM. Drimeur, Pellerin, Martinvast, Robidan, Vertpré, tous sans grande portée, tous ennuyeux, sauf celui de Robidan, qui est dans la note gaie. Est venu ensuite un médecin parisien, le docteur Richet, qui, sous ce titre : *Dans cent ans*, nous a donné ses prévisions sur notre avenir social, avenir où l'on verra les riches appauvris, les pauvres enrichis, les frontières abolies, la guerre rendue impossible par la suppression des armées permanentes, les impôts remplacés par une taille unique sur le revenu, les machines partout substituées à la main d'œuvre, le capitaliste méprisé, l'ouvrier honoré, la religion maintenue, mais « moins absurde » (*sic*) et dépouillée de son caractère « surnaturel. » Aujourd'hui nous avons à parler de *l'Ennemi des lois*, de M. Maurice Barrès, et de *Si !....* (étude sociale d'après-demain), de M. Auguste Chirac.

Celui-ci n'a pas fait grand effort pour écrire son livre. La fiction y est à peu près nulle, et elle sert tout simplement de cadre à l'auteur pour développer ses doctrines, défendre ses idées, répandre ses erreurs. M. Chirac a pour interprète un bouillant écrivain, Maurice Dalbret, qui, par ses articles et sa propagande, aurait grandement coopéré à la Révolution sociale de France, sans y avoir pris matériellement part. Menacé d'être fusillé par la « réaction » aux abois, il se serait réfugié en Russie, au fond d'une province perdue, où il aurait demeuré sept ans, sans aucune nouvelle de son pays. Un jour cependant, il apprend que la France a fait complètement peau neuve et que le collectivisme y est passé de la théorie à la pratique. Il s'embarque aussitôt à Odessa et, après quelques jours de traversée, il arrive heureusement à Marseille, où ses amis lui expliquent en détail le nouveau machinisme gouvernemental. Avec Maurice Dalbret, rentrent en France le duc de la Rochetaillée, son fils Jacques, sa fille Diane, qui avaient émigré. Le duc représente le passé et meurt dans l' « impénitence » de ses convictions; Jacques devient agriculteur, et Diane épouse un des chefs du nouveau régime, le comte Georges de Santeny, converti jadis au collectivisme par Maurice Dalbret. La Révolution n'a pas été trop sanglante. Rothschild, Ferry, Rouvier, ont eu le temps de filer en Allemagne. On n'a exécuté (magnanimité touchante) qu'une centaine d'individus, parmi lesquels (pourquoi ce choix?) un opportuniste des moins en vue, M. Loubet. La France est maintenant divisée en dix-huit zones géographiques, correspondant à autant de commissions régionales. La région géographique, la commune régionale, sont, en apparence, autonomes. En réalité, elles obéissent à une administration mathématiquement organisée qui, sous prétexte de statistique, de sécurité, d'hygiène, englobe tout, dirige tout. Ainsi, chaque commission régionale a dans ses attributions la statistique et la sécurité territoriales d'abord, puis l'hygiène publique et le gouver-

nement de toutes les affaires communales courantes. La commune se relie à la région, et celle-ci a un grand conseil central qui siège dans la première zone, dont le chef-lieu est Paris. Toutes les impositions sont supprimées et remplacées par une contribution unique, qui ne peut être acquittée ni en or, ni en argent, mais seulement en billets d'impôt annuellement émis par l'administration nationale. Cette contribution unique s'évalue au cube pour les maisons, à la surface pour les terrains : c'est le détenteur de ces objets qui paie. Plus de rentes, d'arrérages, d'intérêts perçus, de capitalisations sous quelque forme que ce soit. La Bourse a été détruite. La monnaie, consistant en bons d'impôt, en billets de la Banque de France, en un métal frappé par la direction centrale, a cessé d'être une chose mobilière, une chose fongible. Elle ne peut faire l'objet d'aucune usure, d'aucun intérêt : son rôle exclusif est de servir de moyen d'échange. Il n'y a qu'un immeuble, la terre : il est défendu de la vendre et de l'aliéner. Des répartitions équivalentes en ont été faites. Ce n'est plus une propriété personnelle : ce n'est qu'une appropriation. Chaque ancien propriétaire est devenu le délégué agriculteur de ses anciennes terres, dont il partage le produit avec ceux qui lui aident à les cultiver, c'est-à-dire avec ses coopérateurs agricoles. Le gouvernement s'est emparé de tous les objets mobiliers : usines, ateliers, machines, chemins de fer, voitures, chariots, bateaux, vaisseaux, meubles, livres, instruments de musique, force motrice provenant des animaux domestiques, force motrice naturelle, etc. Il loue le tout aux citoyens. Plus d'écoles, de collèges, d'établissements d'éducation, de pensionnats ni d'externats. Les professeurs vont dans les familles donner leurs leçons, et on a organisé des cours publics nationaux, régionaux, communaux, tous gratuits. Plus de maisons de banque et de crédit; plus de tribunaux : des magistrats élus par la commune, pour une année seulement, sont chargés d'appliquer aux contrats sociaux la sanction de la volonté nationale. Tous les travaux se font par équipes, divisées en spécialités de production, et chaque corps d'état est tenu de réaliser dans un temps donné une même quantité de travail. La production exécutée par chaque individu doit procurer à ce dernier l'intégralité de sa consommation.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'organisation matérielle rêvée par M. Chirac. Mais l'homme ne vit pas seulement de pain : il vit aussi d'intelligence, d'art, d'idéal, de religion. L'art préoccupe peu notre écrivain collectiviste : les théâtres populaires lui suffisent; il admet aussi l'enseignement de la presse, une presse d'informations scientifiques, restreinte à un journal officiel par région. Quant à la religion, en attendant que la science et la diffusion des lumières aient fait disparaître cette « folie » d'un autre âge, il est de bonne politique de la laisser vivre et de ne pas la persécuter. Il y a donc une église, un clergé, dans

la France collectiviste de M. Chirac; mais une église sans hiérarchie, un clergé sans chefs : plus d'évêques, plus d'archevêques, plus de cardinaux; rien que des curés, pour le ministère paroissial. Un de ces curés, l'abbé Jean Cabriès, joue un rôle dans le roman socialiste de M. Chirac. Un moment, on croit même qu'il va présider au mariage purement civil de Diane de Rochetaillée et de Georges de Sainteny. C'eût été trop odieux : le romancier se ravise, et l'abbé Cabriès finit par donner aux fiancés la bénédiction nuptiale. On a fondé, dans la France nouvelle, des pensions de retraite civile pour tous les invalides du travail, sauf pour les prêtres, le gouvernement ne considérant pas leur ministère « comme une utilité sociale. » Ils vivent d'un budget, mi-partie fourni par leurs paroissiens, mi-partie par les congrégations « productrices ; » car il faut vous dire que M. Chirac maintient aussi les congrégations, non par esprit de justice et par amour de la liberté, mais parce qu'elles constituent de féconds ateliers de production. Il a été seulement établi à leur égard des règlements qui les empêchent de capitaliser et de surproduire. Ce sont elles qui pourvoient au budget de leur culte et à l'entretien de leur religion. En résumé et malgré son libéralisme d'apparat, le système socialiste de M. Chirac ne diffère pas essentiellement des systèmes égalitaires et utilitaires préconisés par les communistes modernes. Tout y est réglé, étiqueté, prévu, tiré au cordeau. Le pays se partagera, comme aujourd'hui, en fonctionnaires et en administrés : il y aura aussi comme aujourd'hui des malins et des naïfs. On pourra y avoir moins faim, moins froid, moins mal. Y sera-t-on plus heureux ? J'en doute, car, avec toutes ses suppressions, il est défendu à M. Chirac de supprimer les passions et l'égoïsme. Avec toutes ses innovations, il ne lui est pas donné de combler ce besoin d'infini que tout homme civilisé porte en lui. Avec toutes ses réformes, il ne lui est pas permis de changer la nature humaine. Au fond, le socialiste Chirac impose à la France de ses rêves une règle économique et une règle morale dont le positivisme est la base : faible digue contre la logique des appétits de ceux que rien ne satisfait, et contre les débordements des masses instinctives !

2 et 3. — Tout autre est le socialisme, ou plutôt l'anarchisme de M. Maurice Barrès. Il ne s'adresse pas au peuple, à la foule. C'est un anarchisme élégant, sensuel, artistique, exclusivement réservé aux « personnes de ce temps qui ont une vie intérieure la plus intense et la plus ornée, » et à qui serait dévolu, en vertu de leur très profonde culture intellectuelle, « le droit d'être supérieur aux lois » qui régissent les autres hommes. *L'Ennemi des lois*, de M. Barrès, a nom André Malterre ; il est professeur dans un collège de Paris, et, à ses moments perdus, il écrit, sous le voile de l'anonyme, des articles anarchistes dans un journal révolutionnaire. Une bombe éclate dans la cour d'une caserne :

on rend André Malterre responsable du fait, et il est condamné à trois mois de prison. Ce « martyre » lui vaut l'amour de deux jeunes femmes : la princesse slave Marina et Mlle Claire Pichon-Picard, fille d'un membre de l'Institut. Il épouse Claire, tout en filant, du consentement de sa femme, le parfait adultère avec la princesse. L'ennemi des lois, des usages et des coutumes a pour principe que « chacun doit vivre à *sa* guise, selon *sa* sensibilité. » On conviendra que c'est là une morale plus que facile et qu'elle pourrait mener loin. Si l'on ne savait que M. Maurice Barrès a l'habitude de se moquer de soi d'abord, et puis des autres qui existent si peu pour lui, il y aurait lieu de protester contre son dilettantisme énervant. Mais à quoi bon ? Ses livres peuvent exercer une influence dangereuse sur de jeunes snobs qui prennent cet ironiste au sérieux : ils n'auront jamais une action décisive ni sur nos destinées sociales ni sur les affaires humaines. A vrai dire, M. Barrès n'est qu'un individualiste. Dans *l'Ennemi des lois*, comme dans *Sous l'œil des barbares*, dans *Un Homme libre*, dans *le Jardin de Bérénice*, c'est le culte du Moi qu'il préconise. En ce style hautain, alambiqué, subtil, capricieux et moqueur, dont il a le secret, il élève ce culte à la hauteur d'une religion. Il le transforme en éthique et en règle de vie, à l'usage d'une élite dont il se réclame. Nous sommes loin du socialisme autoritaire, du socialisme d'État. André Malterre discute, analyse, dissèque les systèmes économiques des réformateurs modernes : Saint-Simon, Fourier, Karl Marx, Lasalle, Kropotkine. Aucun ne le contente pleinement, et il finit par conclure que la « société se transformera bien plus par malaise et sous la poussée des circonstances que par logique et à la suite de ses apôtres. » Il s'enthousiasme pour le feu roi de Bavière, Louis II. Ce prince, très personnel, rêveur toujours occupé à rendre tangible son rêve, échappant par tous les moyens à la banalité du monde épais qui l'entoure, manifestant sans cesse son horreur instinctive pour tout enrégimentement, et sans cesse affirmant son « moi, » l'intéresse autant et même plus que Fourier organisant son phalanstère. Le lecteur a déjà deviné qu'André Malterre, sinon dans sa vie, du moins dans ses théories, c'est M. Barrès lui-même. Il se raconte, il explique son état d'âme, il expose son « idéal » d'égoïsme supérieur. Reste à savoir si cet « égoïsme » suffit à son bonheur moral. Ce n'est pas sûr. Çà et là, dans *l'Ennemi des lois*, partent des déclarations significatives. Il dit ici : « Seules nous mènent les vérités qui nous font pleurer. » Ailleurs : « Dieu seul a le droit d'être misanthrope. » Plus loin : « Dégager la douleur de son caractère de vilenie, lui restituer la part de sublime qu'elle renferme, c'est avancer d'un grand pas la question sociale. » Mentionnons enfin ce singulier aveu, dans la préface du livre : « Il n'y a pas à composer un système de plus. Et notamment la religion catholique n'est-elle pas assez belle pour suffire aux besoins les plus profonds des personnes qui réclament une

foi et un Dieu? » Tout cela indique très certainement que le romancier doit souffrir de son scepticisme.

Est-ce la similitude du prénom qui a fait de M. Maurice Quillot un disciple de M. Maurice Barrès? Je ne sais. Mais celui-ci peut se vanter d'avoir dans le jeune écrivain un ardent adepte de ses façons philosophiques, de son idéologie et de sa « psychothérapie. » Seulement, le disciple dépasse le maître, comme c'est l'habitude, et son barésisme affecte une transcendance mystique dont l'obscurité ravirait un Allemand. C'est si profond que l'on n'y voit goutte. Déjà, dans *l'Entraîné*, M. Maurice Quillot avait jeté les bases de ce qu'il appelle la « Métapsychose. » Aujourd'hui, dans *le Traité de la Méduse*, il ouvre une fenêtre (mais combien opaque!) sur son système. Qu'est-ce que la Méduse? « C'est l'ombre sur l'écran. C'est une âme vagabonde, complément de notre âme, moitié de nous-mêmes, qui possède toutes les qualités qui nous manquent et tous les défauts que nous souhaitons. » Avez-vous compris? L'auteur suppose deux êtres d'essence supérieure, quelque chose dans le genre du Séraphitus-Séraphita, de Balzac. Un matin, se tenant par la main, ils entreprennent un voyage dans l'indéfini. Après avoir admiré en passant toutes les richesses de la nature, les « mers glauques des jeunes blés, » les « champs d'ocre, » les « prairies merveilleuses, » l' « or jongleur des sables, » la « crête grise des vagues, » l' « hostie du soleil s'abaissant sur les forêts, » ils arrivent dans une région illimitée, où les bruits de la terre ne parviennent plus: « patrie convoitée » qu'ils cherchaient depuis des siècles. Là, se révèle à eux dans son essence plénière la mystérieuse Méduse, et ils se mettent à ratiociner sur le temps, l'espace, l'action, le repos, le mouvement, l'ombre, la lumière, le silence, la vie et la mort. Ces ontologies imprécises n'ont rien d'attrayant, rien de pratique, rien de moralement profitable. Et cependant, grâce à ses mots curieux, à ses phrases cherchées, à ses périodes berceuses, on éprouve un certain plaisir à lire l'élégant opuscule de M. Quillot. Ce « philosophe » n'est, au fond, qu'un artiste.

4. — M. Joséphin Péladan en est au onzième volume de son Éthopée : *La Décadence latine*. Ce volume a pour titre : *Typhonia*. Il renferme, surtout vers les pages de la fin, des tableaux passionnels et des détails sensuels dont ni l'intention esthétique, ni la facture artistique, ne sauraient en rien légitimer le développement, excuser la hardiesse, atténuer le danger — surtout pour les lecteurs inexpérimentés. Et c'est fort regrettable; car il y a dans *Typhonia* de dures vérités et d'excellentes choses. La trame même du roman est simple et peu compliquée. Les Sin, à la suite de revers de fortune, vinrent se fixer de Toulouse à Typhonia (lisez : Nimes). Le père, très savant et très pieux, possédait une nombreuse bibliothèque et y passait une partie de son temps. Il ne fréquentait que les deux bouquinistes de la ville et de vieux prêtres. La mère

restait à son foyer, toujours en noir. Le fils, intelligence supérieure, à la façon d'une lyre muette, passait pour un cancre, impropre à tout. Il scandalisait Typhonia par ses longs cheveux et sa prétendue paresse. Il se promenait des journées entières, un livre à la main, dans le jardin du Nymphée ou sur le mont Zigur. C'est dans une de ses promenades qu'il rencontre Nannah, pauvre lycéenne orpheline, que sa tante destine au professorat. Le père de Sin veut marier l'adolescent à une riche héritière de l'Ardèche, Mlle de Lautaret. Sin s'y refuse : il aime Nannah. Celle-ci a passé ses examens et reçu son diplôme. Elle doit partir pour l'Angleterre. Avant son départ, elle donne à Sin rendez-vous dans les ruines de l'antique cité des Baux. Ce rendez-vous est loin d'être platonique. Nannah fait promettre à Sin de ne pas se marier : elle, de son côté, lui promet de faire fortune et de le sortir de l'état précaire qui annihile son indépendance et stérilise son génie. Sin est catholique, Nannah protestante, mais aussi peu que possible. On conçoit, par ce qui précède, combien peu ces deux êtres tiennent à la réalité de la vie ! Ce sont plutôt des entités symboliques. Ce que M. Joséphin Péladan a surtout voulu peindre dans *Typhonia*, c'est l'étouffement de toute originalité, de tout enthousiasme, de tout lyrisme par le collectif bourgeois des petites et moyennes villes de province. Aucun génie ne résiste au face à face de l'esprit étroit, mesquin, haineux, envieux, qui règne là. On n'y voit que des âmes « relâchées, lentes et paresseuses. » La « brutalité des hommes » y va de pair avec « la bêtise des femmes. » Le « côté animal de la vie » y devient « la plus perpétuelle des préoccupations. » C'est « un marais : » il faut s'y habituer, c'est-à-dire « s'immobiliser. » Vivre à l'écart dans un pareil milieu, « c'est afficher son mépris pour tous ; comment le pardonneraient-ils ? » Un moine qui revient souvent dans l'Éthopée de M. Joséphin Peladan, le père Alta, prêche à Typhonia contre ce qu'il appelle le « péché provincial : » péché fait de haine, d'égoïsme, d'hypocrisie et de calcul. Il tonne contre ces fausses dévotes dont la province pullule : personnes insolentes et rêches, pharisiennes implacables qui damnent tout le monde et ne se doutent pas que la première des vertus chrétiennes est la charité. Tout cela est juste, tout cela est vrai, en principe. Seulement le père Alta, ou plutôt M. Joséphin Peladan, a le tort de trop généraliser : la province ne se compose pas seulement de Typhonias et de bourgs pourris où règnent les vices qu'il stigmatise avec tant d'éloquente énergie. La province comprend aussi des villages, des hameaux, des mas. Ici, les âmes sincèrement religieuses ne manquent pas, les vertus patriarcales y fleurissent encore et on y vit généralement en toute simplicité. Je suis pourtant de l'avis de M. Peladan, quand il démontre que la moyenne et la petite ville enlisent le génie, l'individualité, l'intelligence. Pour les intellectuels, en effet, il n'y a que le village ou la très grande ville. A louer

tout particulièrement dans *Typhonia*, en dehors des proses lyriques, les méprisants et vigoureux croquis intitulés : *la Préfecture, la Mairie, le Palais de justice, le Lycée.* C'est pris sur le vif, et le burin du peintre s'enfonce comme un fer rouge dans toutes les tristes plaies que recèlent et alimentent ces monuments de notre centralisation jacobine et césarienne. *Typhonia* se termine par la règle esthétique du second Salon de la Rose-Croix. Rien de la franc-maçonnerie : c'est un Salon où ne sont admis que les œuvres de peinture, de dessin et de gravure, qui procèdent de l'Art idéaliste et mystique. Cette tentative de rénovation artistique, similaire au mouvement préraphaéliste de Ruskyn, en Angleterre, a ses critiques et ses approbateurs. Je me borne à mentionner le fait, la chose, en cette Revue, n'étant pas de mon domaine.

5. — Drame en style magnifique, aux scènes grandioses, *la Fin des dieux*, de M. Henri Mazel, tient aussi du roman et du poème. C'est une œuvre dans le genre de *la Tentation de saint Antoine*, de Gustave Flaubert, mais conçue dans un tout autre ordre d'idées et dans un meilleur esprit. *La Fin des dieux* met en présence la raison chrétienne représentée par le moine Norbert et la superstition païenne incarnée dans l'évêque Terpandre. Le drame se déroule dans la ville d'Arles, à la cour du roi René : un René fictif, qui, revenant d'une croisade fantaisiste autour des îles d'Ionie, avait ramené tout un cortège de sophistes grecs, byzantins et alexandrins, dont le but était de faire revivre en Occitanie les mythes et les rites du paganisme. Ainsi, vers la même époque, à Florence, une entreprise analogue fut tentée (et ceci est historique) par Gémiste Pléthon et Marsile Ficin. Donc, à la cour du roi d'Arles, ce ne sont que fêtes et danses voluptueuses autour des statues réédifiées d'Éros et de Vénus. On mêle sacrilègement le nom du Christ à des orgies d'amour, et la personne du divin Crucifié se confond pour ces panthéistes avec celle du dieu qu'adoraient les Bacchantes dans les mystères dionysiaques. Terpandre, l'évêque apostat de Scyros, est le propagateur du culte nouveau. Sur ces entrefaites, accourt du nord le moine Norbert, mâle et austère descendant des apôtres. Il est envoyé par les primats d'outre-Loire pour rappeler à la vérité catholique le peuple du midi, les chevaliers occitaniens, le roi René, le Pape lui-même, qui, siégeant alors à Avignon, ne tient pas d'une main assez ferme l'orthodoxe gouvernail de l'Église. Frère Norbert commence par prêcher dans les rues la bonne doctrine : il a contre lui tous les ergoteurs, tous les païens, tous les libertins, tous les enrichis, tous les satisfaits, tous les puissants du jour ; il a pour lui le peuple qui travaille et qui souffre, les parias, les lépreux, les pestiférés, les affamés de justice, les inquiets, ceux que tourmente le souci de l'au delà, les chercheurs assoiffés d'idéal que les formes présentes rebutent, les pauvres filles séduites et abandonnées. Tous, attendris, puisent dans ses discours une consolation à leurs souf-

frances, une solution à leurs anxiétés. Les tristes voient rayonner dans leurs ténèbres un soleil de certitudes; les idéalistes s'abreuvent à une source vivifiante et surnaturelle; les Madeleines retrouvent la paix de l'âme et le repos du cœur. Cependant, les païens murmurent. Furieux contre frère Norbert, ils le dénoncent comme un perturbateur au roi René, et celui-ci défend au moine de prêcher en public. Mais voilà qu'une armée de croisés, commandée par Eustache Lèvre-Forte, comte de Montlhéry, descend par la vallée du Rhône comme une avalanche, foulant les moissons, fauchant les hommes. Ces guerriers, bardés de fer, ont pour mission de refouler au delà des mers les hérétiques de Scyros. La cause est juste, pourquoi faut-il que des moyens aussi violents soient employés à son triomphe? Frère Norbert en gémit : il essaie d'arrêter l'effusion du sang. Avec trois saints prélats, Pierre de Citeaux, l'évêque de Laon et Fra Serafico, il pénètre dans le château de Minerve assiégé et entreprend de convertir le roi René. Les prélats discutent avec Terpandre : se voyant démasqué, l'évêque relaps les assomme de sa masse d'armes. Ils sont vengés par les chrétiens du septentrion, qui entrent dans la ville d'Arles en vainqueurs. L'hérésie païenne est détruite. Toutefois, frère Norbert, magnanime et miséricordieux, fait grâce de la vie à Terpandre, et favorise la fuite de deux jeunes fiancés qui ont joué dans le drame un grand rôle : le prince Cléotas et la princesse Chryséis, prêtresse d'Aphrodite. Cléotas a été converti par lui à la foi catholique : l'amoureux jeune homme convertira-t-il plus tard Chryséis? Frère Norbert l'espère, et le drame se clôt sur cet espoir. La thèse de M. Henri Mazel est celle-ci : que l'œuvre de la croisade des hommes du nord contre les hérétiques du midi a reconstitué une Gaule chrétienne; que revenir au paganisme, c'est faire un recul en arrière ; que les antiques civilisations n'ont plus rien à nous donner; que nulle renaissance des âmes et des cœurs par l'art ne sera si l'esprit catholique ne guide les artistes; que le christianisme intégral seul contient en lui les éléments d'une science vraiment humaine, d'une démocratie équitable et généreuse, d'une littérature féconde, d'un art original et vrai. Telle est l'idée qui se dégage, bien qu'un peu confuse et brouillée, de *la Fin des dieux*. Malheureusement, en M. Mazel, le lettré, le poète, ont déteint un peu trop sur le philosophe et le penseur. Ce panthéisme grec, cette civilisation hybride, ces rites sensuels, ces amours libres et folles qu'il réprouve dans sa foi ont grisé sa plume. Il les décrit et les restitue avec un lyrisme des plus séduisants, et, dans le duel oratoire de frère Norbert avec l'évêque Terpandre, c'est à ce dernier qu'il fait tenir les discours les plus charmeurs et les plus mélodieux : ces légitimes réserves bien établies, il y aurait injustice à méconnaître les intentions et les rares qualités d'écrivain, d'évocateur et d'érudit dont *la Fin des dieux* témoigne d'une page à l'autre. Je suis complètement aussi de l'avis de

M. Mazel, quand il expose la véritable esthétique du catholicisme. Il n'y a que les jansénistes pour prétendre que le Christ glorieux est venu attrister le monde et que sa doctrine est la condamnation même de la nature, de l'art et du beau. Le christianisme bien compris n'attriste rien, n'étouffe rien, n'obscurcit rien de ce qui est vie, mouvement, science, beauté, lumière, amour : il idéalise, surnaturalise, purifie et ennoblit tout.

6, 7 et 8. — Un petit fonctionnaire aux Beaux-arts, Henri Fresneaux, hérite inespérément d'une fortune de plusieurs millions. Après quelques années d'extravagances, de folies, d'oisiveté, le nouveau Crésus s'ennuie de l'existence parisienne. Il se fait construire un yacht, la *Liane*, et s'apprête à partir pour le « tour du monde. » Une toute jeune femme, excentrique, audacieuse, émancipée, poussée par le goût des aventures ou par des chagrins de cœur, demande à Henri Fresneaux de l'accompagner dans ce voyage. Ils partent : le boulevardier se prend de passion pour la mystérieuse inconnue, qui, d'abord, résiste, indignée, hautaine, dédaigneuse, pour succomber ensuite résignée, raffinée, capricieuse, maladivement névrosée. Elle meurt un jour à Ceylan, et Fresneaux revient à Paris reprendre sa vie de désœuvrement et d'ennui. Ce fait divers a fourni à M. Paul Bonnetain le canevas d'un long roman, mi-descriptif, mi-psychologique. Le style de *Passagère* est chaste, mais l'œuvre est malsaine, et on n'en peut guère retenir que quelques pages (genre Loti) sur les mille fugaces paysages dont se peuple le ciel oriental, sur l'imprévu toujours renouvelé des escales, sur la douceur des nuits constellées et les ardeurs des divers soleils que connaît l'Océan.

Décadence, de M. Thomas Maisonneuve, est le contraire de *Passagère*. Ici, l'œuvre en elle-même a une portée morale, et le style est d'un réalisme scandaleux. Yves de Kerbraz quitte sa Bretagne et vient à Paris chercher la gloire. Orphelin de père, il a été élevé par sa mère, une sainte, dans les principes de la religion et la pratique de la vertu. Écrivain et poète de talent, Yves se fait d'abord connaître par des livres, pleins de pensées élevées, où il glorifie Dieu, l'âme, l'idéal et la foi. Un soir, il va au Moulin-Rouge pour s'y distraire et y rencontre une danseuse de l'Éden qui profite de sa naïve inexpérience pour jeter sur lui son dévolu, peu désintéressé. Elle le débauche, l'accapare, l'absorbe, le domine, et, en rien de temps, en fait un mauvais fils, un mauvais ami, un égoïste, un matérialiste, un être pervers. De l'argent laborieusement et honnêtement gagné par son père, Yves de Kerbraz entretient cette gueuse qui l'abrutit et le dégrade. Lui, un convaincu, aimant passionnément son métier, soignant son œuvre, heureux naguère de travailler pour l'art, pour l'idée, pour le beau, prostitue maintenant sa plume, écrit des romans ignobles, fournit de contes licencieux les journaux pornographiques, traîne enfin dans la boue le nom si pur, si uni-

versellement respecté de sa mère. Celle-ci meurt : un instant on pourrait croire que le malheureux va se reprendre Non ! L'affolante obsession le tient : elle ne lâchera pas sa proie. Quelle existence! Le suicide en est le dernier mot. Évidemment, dans cette *Décadence*, qui rappelle par certains côtés la *Sapho* d'Alphonse Daudet, M. Maisonneuve a voulu montrer le danger, pour l'intelligence comme pour le cœur, des liaisons coupables, et l'influence néfaste des prostituées sur les esprits les mieux doués. La thèse est vraie; mais le romancier, en appuyant plus que de raison sur les débordements de ses personnages, en a détruit tout l'effet.

Moins réaliste d'expression est le roman de M. Richard Ranft, intitulé : *Mlle d'Orchair ;* il ne vaut pas pourtant beaucoup mieux. C'est l'histoire d'une jeune évaporée qui se donne au premier homme qu'elle rencontre sur sa route. Fille putative d'un général du second Empire, Marthe d'Houbrelan n'a pas trouvé, enfant, l'affection à laquelle elle avait droit, malgré le vice de sa naissance. Son éducation s'est ressentie de ces dissentiments. Élevée comme la Renée Mauperin, des Goncourt, très habile dans les exercices du corps, elle s'est engagée comme écuyère dans un cirque, après la mort du général. Un viveur et un faiseur, corrompu dans ses idées, pourri dans ses mœurs, débauche et pervertit l'écuyère. Plus tard, un plus noble amour la dégage de cette fange; mais elle y a souillé à jamais sa dignité de femme. Histoire banale, au surplus, et qui n'offre de bien original que le portrait d'une pauvre institutrice, très intelligente et très laide, qui reporte vers la littérature, à force de volonté, tous les sentiments, toutes les délicatesses, tous les enthousiasmes de sa nature féminine, parvenant ainsi à un goût très personnel et à un jugement très sûr.

9. — S'il ne s'y trouvait une scène trop risquée, celle où un oncle sans mœurs se comporte avec sa nièce de la plus odieuse façon, je n'hésiterais pas à recommander (car l'œuvre est bonne) le nouveau roman de M. Ernest Daudet : *A l'entrée de la vie.* Il s'agit d'une jeune fille des mieux douées, qui, à sa sortie du couvent, rencontre dans sa famille les plus cruelles épreuves. Noémi Margerin est son nom : elle a pour père un riche banquier qui s'est marié deux fois, qui manque totalement de sens moral et qui se ruine dans des spéculations hasardées. Sa belle-mère, femme sèche, sans cœur, sans principes religieux, mène une conduite indigne. Elle hait son mari, le trompe et profite de sa ruine pour divorcer. Le frère du banquier, Narcisse Margerin, est encore pire. Il est riche; il pourrait sauver le père de Noémi ; il le ferait, mais à la condition honteuse que la pauvre enfant consentît à se livrer au triste personnage. Quel joli monde ! Par bonheur, Noémi est entourée aussi d'excellents cœurs qui lui aident à se garer de tous les pièges qui l'entourent : il y a d'abord le vieux comptable Berthold, l'honnêteté même, qui veille non seulement sur la caisse de son maître, mais encore

sur les intérêts et sur l'honneur de la jeune fille ; il y a ensuite une ancienne amie de pension, Henriette de Péronne, qui est pour elle une véritable sœur ; il y a enfin le jeune peintre Adrien Laugier, qui aime Noémi d'un amour profond et chaste, et se dévoue à son bonheur. Grâce à tous ces efforts réunis, grâce également aux leçons de piété, de courage et de vertu que la jeune fille a autrefois reçues au couvent et qui ont trempé son caractère, la vie finit enfin par lui sourire. Tous ceux qui l'ont méconnue ou persécutée sont châtiés comme ils le méritent. Quant à Mlle de Péronne, guérie d'une incurable infirmité par Notre-Dame de Lourdes, elle se fait carmélite avec une joie profonde : ce qui donne occasion au romancier d'écrire de fort belles pages sur la vocation religieuse. M. Ernest Daudet a moins de talent que son frère, l'auteur du *Nabab ;* mais il a beaucoup plus que lui le respect de tout ce qui touche au sentiment chrétien.

10. — Pas de sentiment chrétien du tout, et un monde plus vilain, plus infâme, plus criminel encore, sans aucune figure réellement honnête (à l'exception d'un pharmacien), dans *Complices*, de M. Hector Malot. Il y est question de la femme d'un notaire, Henriette Gibourdel, qui empoisonne son mari, Me Courteheuse, pour vivre plus à l'aise avec le premier clerc de celui-ci, un certain Lavaupalière, venu de Paris en Normandie pour y faire une fin. L'action se passe dans la petite ville d'Oissel. Le notaire mort, les deux complices s'emparent de son étude et se marient. Une vie d'enfer. L'empoisonneuse, qui a des instincts de fille, essaie de débaucher un petit saute-ruisseau et de se débarrasser de son second mari. Mais Lavaupalière connaît son horrible femme et déjoue tous ses calculs. Il y a dans la ville d'Oissel, je l'ai déjà dit, un pharmacien, nommé Turlure, qui est aussi le maire de l'endroit. Ce pharmacien, une véritable création, a été frappé de certaines circonstances mystérieuses qui ont entouré la mort de Me Courteheuse. D'enquête en enquête, de déductions en déductions, il finit par découvrir le crime et il dénonce les coupables. Le jury acquitte l'empoisonneuse et condamne son complice à vingt ans de travaux forcés. M. Hector Malot décrit complaisamment tous ces adultères, tous ces empoisonnements, tous ces forfaits, sans leur reconnaître d'autre frein que la crainte du gendarme. Il est plus qu'indulgent pour les passions désordonnées de ses personnages. Rien de bien neuf d'ailleurs dans ce drame provincial. La façon dont s'y prend Henriette Gibourdel pour tuer lentement son premier mari est imitée de l'*Affaire La Farge* et de *la Dame de Saint-Tropez*. On peut rapprocher aussi certains types de *Complices* de ceux de *Madame Bovary ;* mais il ne faudrait point en conclure que le style de M. Hector Malot ressemble à celui de Gustave Flaubert.

11. — Avec *l'Hermine*, de M. G. Lafargue-Decazes, nous ne sortons pas du scandale, de la scélératesse, de la boue et du crime. Seulement, on

ne rencontre pas chez lui la moindre indulgence pour les scélérats. L'auteur leur applique, au contraire, les épithètes les plus énergiquement flétrissantes. C'est le juif que l'auteur dénonce et dont il dévoile sans pitié les turpitudes. Le réquisitoire avait déjà commencé dans un autre roman du même écrivain : *Le Citoyen Vénal*. Cette fois, M. Lafargue nous montre le sémite aux sommets de la magistrature française, cachant sous son hermine les instincts les plus dépravés, de même que certains Robert-Macaires de la finance et de la politique cachent sous un masque d'or la lèpre hideuse qui souille et ronge leur âme corrompue. Est-il cependant possible qu'un corps social qui a autrefois compté dans ses rangs des d'Aguesseau, des Omer Talon, des Harlay, des Molé, soit aujourd'hui envahi par des gagas comme le président du Boulois, des sodomites comme le conseiller Creuzin, des monstres comme le juge d'instruction Walkner ? Fils d'un israélite bordelais, ce Walkner pousse la perversité, le cynisme et l'hypocrisie à ses dernières limites. Il fait payer en faveurs gratuites, à une coureuse, l'ordonnance de non-lieu dont elle est l'objet, bien qu'elle ait été prise en flagrant délit de tentative d'assassinat. Il fait avorter la femme d'un magistrat qu'il a détournée de ses devoirs. Chargé de poursuivre ce crime dont il a été l'inspirateur, il en accuse un de ses anciens rivaux. Il abuse de ses pouvoirs pour enlever à ce dernier des dossiers importants sur un ministre en exercice et dont il se sert ensuite pour s'assurer l'impunité de ses prévarications. Non ! franchement, ce n'est pas possible, et M. Lafargue-Decazes exagère : si bas tombée que soit notre magistrature épurée, elle ne contient pas des malfaiteurs d'un pareil calibre. Cette exagération diminue la portée morale et le caractère vengeur de son livre. Il pouvait prouver (ce qui est vrai) que le juif, termite démoralisateur, a aujourd'hui pénétré dans tous les rouages de notre monde politique et social, et qu'il y poursuit implacablement son œuvre de décomposition. Il ne fallait pas forcer la note au point de rendre dangereuse la lecture de *l'Hermine*, — qui a du bon. Dans ce roman à clefs, passent des individualités bien connues : le ministre Compans, le procureur de Brivazac, Louis de Mora, Samuel Vénal, et tant d'autres, dont il est inutile de dire les vrais noms : chaque lecteur peut facilement les épingler au passage.

12 et **13**. — Un autre roman à clefs, mais d'un ton bien différent et d'un sujet où la politique n'a rien à voir, c'est *Jean Bonnet à Luchon*. Auteur : M. Ernest Ferras, avocat à la cour d'appel de Toulouse. Un de ses jeunes confrères rencontre à la gare de Montrejeau une riche famille américaine qui se rend dans les Pyrénées. La famille Rickson se compose de trois personnes : le père, un archéologue passionné ; la mère, une aimable bonne femme ; la fille, miss Mary, très intelligente, très distinguée, charmante. Jean Bonnet fait la cour à miss Mary. C'est d'abord un simple flirtage, qui ne tarde pas à changer de caractère. Un

amour vrai, sincère, s'empare de leurs cœurs. Sceptique et frivole, un instant accaparé par une vierge folle, Jean Bonnet subit peu à peu le salutaire empire de la vierge sage. Il s'amende, se corrige, et au dénouement devient le gendre du riche Américain. L'intrigue de ce roman, on le voit, est des plus simples et n'offre pas grand attrait, malgré tout le soin, un soin trop méticuleux et trop complaisant, qu'a mis M. Ferras à nous décrire la vie des eaux, le casino, le jeu, sans parler des extravagances balnéaires de quelques viveurs toulousains. L'intérêt de l'œuvre se concentre dans la partie légendaire et archéologique : il y a là des évocations, des descriptions, des tableaux très réussis sur le *Lugdunum Convenarum* des Romains et sur Saint-Bertrand de Comminges au XIIIe siècle. Le reste est écrit à la diable, mais non sans esprit.

Léa Dalti, de M. Léon Vedel, roman dont l'action se passe aussi pendant la saison des eaux, à Vals-les-Bains, est, au contraire, une œuvre d'artiste. Le drame qui s'y développe est vivant, le paysage vrai, celui-ci formant à celui-là un splendide décor. L'idée du drame est venue à M. Léon Vedel d'une phrase de M. Alexandre Dumas, dans laquelle l'auteur du *Demi-Monde* distingue les femmes déclassées des courtisanes, et expose, avec un exemple à l'appui, les dangers, les erreurs et les horreurs qui peuvent résulter de leur fausse situation sociale. La « déclassée » de M. Léon Vedel était une orpheline de bonne famille qu'un parent éloigné, chargé de sa tutelle, se hâta de marier avec le comte de Bayx. Elle avait vingt ans, lui quarante. Union malheureuse, déséquilibrée, que l'antipathie des goûts et des caractères rendait plus pénible encore. La comtesse de Bayx fut infidèle à la foi conjugale. Une séparation eut lieu. Le comte prit son fils et, avec lui, s'expatria en Amérique. La comtesse changea de nom et, comme elle avait une très belle voix, devint une chantense célèbre d'opéra. Tout Paris applaudissait la Floriani. Vingt ans après, nous la retrouvons, sous le nom de Léa Dalti, aux eaux de Vals. Elle est courtisée par André de Valverte, un grand et beau jeune homme qui lui a sauvé la vie dans une excursion sur les précipices de la Bezorgues. Léa n'est plus la femme légère d'autrefois : les chagrins l'ont amendée. Jeune encore et toujours belle, elle se détache du monde peu à peu et aspire au repos de l'âme, à la paix. André l'aime d'un amour sincère et respectueux : il la tient pour une grande dame italienne et provoque en duel un rastaquouère qui l'avait insultée. Au moment où André se bat, où Léa sent qu'elle va répondre à son amour, une découverte imprévue lui apprend, à n'en pouvoir douter, que M. de Valverte est son fils. Immédiatement, elle quitte Vals, renonce au théâtre, part pour Rome et entre dans un couvent pour expier les fautes de sa vie tourmentée. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus dramatique et de plus saisissant. Et cependant ce n'est pas ce qui m'attire le plus dans *Léa Dalti*. Je suis surtout ravi par les paysages : ils

sont de toute beauté. M. Léon Vedel a contemplé souvent cette Volane « aux eaux vertes, » ces blés « aux teintes d'or, » ces coins de prairie, « qui ressemblent à des tapis de velours, » ces vignes « aux pampres rougis, » ces châtaigniers « aux feuilles moutonnantes » et ces volcans « à peine éteints » qui encadrent la station vivaraise, et l'on dirait parfois que pour décrire toutes ces merveilles il a trempé sa plume dans l'arc-en-ciel.

14, 15 et 16. — On vient de fonder une *Bibliothèque des dames*. Si j'en juge par les trois volumes que j'ai sous les yeux, elle ne doit pas s'adresser à des lectrices bien catholiques ; car on y évite avec soin de leur parler de notre culte et de notre religion, et la morale qu'on leur enseigne est toute mondaine. Ainsi, dans *l'Ami des jeunes filles*, il est abondamment question des devoirs d'une jeune personne envers ses parents, envers ses domestiques, envers ses voisins. De ses devoirs religieux, pas un traître mot. — Dans *Battu par des demoiselles*, on nous présente un certain James Parker, qui est chantre le dimanche dans une église wesleyenne et qui occupe la semaine les fonctions de comptable dans un magasin de la ville d'Osborne. Joli, fleuri, coquet, ce Parker fait la cour, sans en épouser aucune, à toutes les petites héritières de sa communion. Deux de ses victimes platoniques le forcent enfin à se marier avec celle qu'il avait le plus dédaignée. Intrigue sans intérêt, mêlée de versets sacrés, de chants méthodistes, de flirtage, de caquetage et de rosbif. — Bien que ce ne soit pas un chef-d'œuvre, le meilleur des trois volumes parus de la *Bibliothèque des dames* serait encore *le Mariage de Robert*. On finit par s'attacher à ce jeune Français, Robert de Brian, qui, malade d'une fluxion de poitrine, épuisé de souffrance et de fatigue, au milieu d'une forêt du Tyrol, est recueilli par des charbonniers, soigné et sauvé par une jeune fille enlevée autrefois à sa famille par des Bohémiens. Les charbonniers ont acheté Rosita ; Robert la rachète, la fait élever dans un couvent de Vienne et l'épouse, malgré une belle-mère acariâtre et têtue qui a sur lui d'autres desseins. Au dénouement, Rosita retrouve ses parents et son vrai nom : elle s'appelle Yolande d'Alby. Tout cela fait bien songer un peu à *l'Enfant de la Forêt*, de Ducray-Duminil ; mais, en somme, le livre n'ennuie pas, et il est inoffensif.

17, 18 et 19. — Je n'en dis pas autant d'*Un cœur discret*, de M. Gustave Guiches ; de *la Dragée haute*, de M. Féline de Comberousse ; de *Marié*, de Carmen Sylva (la reine de Roumanie). Les intentions des auteurs sont droites, très certainement. Il n'en est pas moins vrai que leurs œuvres sont totalement dépourvues d'élévation morale.

Le *Cœur discret*, de M. Guiches, s'appelle Honoré Bastid. Il exerce la profession d'avocat consultant à Flottes-en-Quercy. Esprit bizarre, caractère pessimiste dans un corps chétif et maladif, Honoré a pour in-

time ami André Mazels, jeune étudiant, égoïste, ambitieux, sans scrupules. Ce dernier fait la cour à une jeune et jolie receveuse des postes, Mlle Claire de Gisols. Ame naïve, Thérèse croit que c'est pour le « bon motif. » Elle se donne à l'étudiant, qui file immédiatement sur Paris. Il feint toutefois l'amour le plus sincère, écrit à Claire des lettres hypocrites et se fait prêter de l'argent par celle qu'il a lâchement abandonnée après l'avoir séduite. Doublement compromise et comme femme et comme fonctionnaire, Claire est sauvée par Honoré Bastid, qui l'aime en secret depuis longtemps. Celui-ci paie les dettes qu'elle a contractées pour l'indigne André, comble le déficit de la caisse postale et se marie avec la receveuse. Cet Honoré est arrivé à point et à temps. *Un cœur discret* est bien inférieur à *Céleste Prudhomat*, à *l'Ennemi*, à *Philippe Destal*, du même auteur. Tout au plus peut-on s'arrêter ici à quelques types effacés d'égoïsme féroce, de basse hypocrisie et de froide avarice : les Mazels, les Molinier, les Savoix, les Gimbels et ce radoteur de docteur Collonges. Ils donnent bien une idée de l'esprit étroit et fermé de certains bourgeois de petite ville. On les sent vrais : seulement, ils apparaissent à nous sous un jour trop gris.

Dans *la Dragée haute*, M. Féline de Comberousse a voulu peindre un genre de coquette parisienne tout à fait à part : la coquette vertueuse, celle qui se joue du danger et dont l'honnêteté est purement matérielle. Le portrait s'incarne dans la personne de Mme Alice Gradinat. Elle a pour mari un polisson, et par cela même croit qu'il lui est permis de jouer toutes les gammes de l'amour de tête avec un jeune romancier idéaliste, Gaston Lesseparbès. Elle entre dans ses vues, l'encourage dans ses voies, adopte ses théories, se montre avec lui tour à tour galante et prude, l'exalte, l'exaspère et lui donne des rendez-vous auxquels, sous un prétexte quelconque, elle ne se rend jamais. Quelle différence voyez-vous entre cette femme et une courtisane ? Lesseparbès finit par se lasser, et il épouse Marguerite Deschaume. Que ne s'y décidait-il plus tôt ? Les personnages de *la Dragée haute* ont des noms bien singuliers : Gradinat, Ledineur, Vaucloison, Cerfeuil, Palingru. Ah ! on n'intentera pas de procès à M. Féline de Comberousse. Cet écrivain est de l'école gauloise. Il aime et cultive la note comique.

Tout autre est le genre de Carmen Sylva. La gaieté, l'entrain, le naturel, lui font complètement défaut. Elle écrit impeccablement notre langue ; mais elle pense en allemand. J'incline à croire qu'elle s'est trop nourrie de Schopenhauer. Le pessimisme noir dont elle est coutumière lui vient certainement de ce philosophe beaucoup trop vanté. Elle ne l'a pas seulement étalé dans les *Pensées d'une Reine ;* on le retrouve encore dans tous ses romans, notamment dans *Marié*, le dernier paru. Ce « marié » est un insupportable musicien teuton qui épouse Nora, adore Lavinia, n'aime pas sa femme, se hait lui-même, se méprise, gémit, geint, pleure,

voudrait se tuer, et couche, comme une petite pensionnaire, ses lamentations quotidiennes dans un *Journal* insupportable. Heureusement que le volume se termine par une nouvelle du même auteur, qui fait oublier le roman. Mérimée eût applaudi à ces pages, dans lesquelles sont racontées, en un style énergique et sobre, toutes les péripéties d'une vieille haine héréditaire existant entre la famille du paysan slave Dragomir et celle du maître d'école Parvu. Le père de l'instituteur, un pope, avait tué le père du paysan dans son église. Parvu aimait deux êtres au monde : son jeune frère et sa vache : Dragomir tue l'adolescent et mutile l'animal. La vengeance de Parvu ne se fait pas attendre : il fouette Sanda, sœur de Dragomir, en pleine place publique et, suprême déshonneur ! lui coupe les cheveux. Mais il en garde les tresses. Parvu devient alors amoureux de Sanda, qui le livre à Dragomir et devient folle. C'est encore plus terrible que les fameuses vendettas corses, et, pour retrouver une telle agglomération d'horreurs, il faut remonter à la tragique histoire de ces Labdacides grecs, poursuivis par le « destin amer » — *μοῖρα παρά*, comme dit Euripide.

20 et 21. — Il y a deux choses dans *Terre de Lourdes*, de M. Boyer d'Agen : la préface et le roman. La préface est très respectueuse, très éloquente et très belle. L'auteur y parle comme un croyant, et l'écrivain ne ménage aucune des couleurs de sa riche palette pour nous décrire l'inoubliable paysage qui se déroule devant les yeux du pèlerin émerveillé, quand s'offrent simultanément à son regard la vieille Lourdes et son château fort, le Gave et ses eaux frissonnantes, les monts Espelugues, la grotte Massabielle, la basilique de l'Immaculée, les Pyrénées gigantesques tout à coup entr'ouvertes. Je ne donnerai pas au roman un certificat aussi élogieux. Certes, la forme en est parfaite : c'est le fond, le sujet, qui nécessitent des réserves. Un jeune montagnard, Alban Desbourdettes, est sollicité par sa mère d'embrasser l'état ecclésiastique. Ce n'est pas la piété vraie qui guide la mère d'Alban : c'est la gloriole, l'égoïsme, la vanité. Fermière enrichie, Agnès Desbourdettes ne se demande pas si son fils a « la vocation. » Elle le pousse impérieusement au séminaire, ne songeant qu'à la considération qui rejaillira du sacerdoce d'Alban sur sa famille et sur sa maison. Le jeune homme part, non sans tristesse. Il a, tout enfant, gardé les troupeaux sur le Vignemale avec la pastoure Zabeth. Son souvenir lui tient au cœur : il l'aime, sans oser se l'avouer à lui-même. Aux vacances, Alban porte la soutane. Sa passion pour la pastoure lui fait prendre ce saint habit en dégoût. Il se défroque chez un tailleur de Tarbes. Mais sa terrible mère est là. Il n'ose pas affronter son courroux, reprend la soutane et repart pour le séminaire où il écrit, désolé, ennuyé, fatigué, le récit de ses souffrances, de ses incertitudes et de ses impressions. Agnès Desbourdettes a surpris l'amour de son fils pour Zabeth. Elle négocie le mariage

de celle-ci, qui est à son service, avec Hierro, jeune soldat en ce moment au Tonkin. Zabeth refuse : elle connaît le secret du séminariste et en meurt. Le secret est enterré avec elle, et, cette fois pour tout de bon, Alban demande à Dieu la grâce de la vocation et, résigné, mais l'âme tranquille, se donne sérieusement à ses études théologiques. L'abbé Alban Desbourdettes est un frère de Jocelyn et de l'abbé Mouret, avec cette différence que ses amours irréalisées conservent un caractère chaste que la plume du romancier n'a jamais trahi. Le livre n'en est pas moins dangereux. Il y a, dans *Terre de Lourdes*, une figure de curé de campagne qui est marquée à l'effigie d'un saint. C'est celle du curé de Gavarnie, M. Bargelas. Il est le véritable ami, le conseiller intelligent, l'appui et le soutien du jeune séminariste. C'est lui qui initie son âme à tous les devoirs, à toutes les abnégations, à toutes les responsabilités que la carrière sacerdotale comporte : « Si vous ne voulez pas, lui dit-il, chercher dans la souffrance la plus grande volupté de ce monde, ne vous faites pas prêtre. »

Le jeune officier de marine, Jean de Kerdren, dont les aventures ont fourni à Mlle Schultz, l'auteur de *la Neuvaine de Colette*, le sujet d'un roman plus captivant encore, devait penser sur ce point comme l'abbé Bargelas. En effet, après avoir passé par toutes les phases les plus mouvementées de la vie et en avoir connu les amertumes et les douceurs, il estime que cette vie, au fond, a été bien vide, bien inutile devant Dieu. La vie du prêtre, toute de sacrifice, toute de dévouement, lui apparaît désormais comme seule digne d'un homme tel que lui. Devenu veuf, sans hésiter, il l'embrasse et y consacre tout ce qui lui reste d'énergie, de force, de bonne volonté. Il y a bien de l'inexpérience encore dans *Jean de Kerdren*, mais il y a progrès aussi ; et on prend au livre plus de plaisir qu'à une foule d'autres romans laborieusement limés, irréprochablement écrits.

22 et 23. — La petite Lisbeth a vécu sous l'aile de sa grand'mère. Elle ne sait rien du monde, et n'a lu (avec ses *Heures*) que des ouvrages de chevalerie. Son âme candide et sa naïve imagination en sont imprégnées au point qu'elle voit tout sous un jour héroïque et pare le prosaïsme du siècle des plus poétiques illusions. Aux bains de mer, Lisbeth rencontre un jeune gentilhomme du Morvan, Renaud de Surgères, qu'elle tient tout de suite pour un preux des anciens temps, détaché de son cadre. Le fait est que Renaud a grand air : il est fort, il est vigoureux, il ne s'épargne pas pour les autres. Tout récemment, il a sauvé une grosse dame en train de se noyer, il a exterminé un chien enragé, il a plongé au fond de la mer pour rapporter à Lisbeth une perle précieuse. Lisbeth l'appelle « mon chevalier, » et elle frissonne de joie quand elle apprend que Renaud a demandé sa main. L'aïeule a consenti, et Renaud emporte Lisbeth à Surgères, dans le vieux château patrimo-

nial. La jeune femme y oublie vite Paris : elle vogue en plein rêve. Tout lui plaît, tout lui sourit, tout la charme, tout l'enchante, et, au jour le jour, elle note ses joies, ses surprises, ses réflexions. Cependant Renaud est avant tout un gentilhomme rural : il est plus souvent avec ses fermiers, ses domestiques, ses bêtes, qu'avec sa femme. Cet amour de Lisbeth en est bien un peu décontenancé au début; mais elle finit par s'y faire et elle aime son « chevalier » plus que jamais. Hélas! le bonheur durable n'est pas de ce monde. Renaud meurt d'un accident de chasse, laissant à Lisbeth un fils qu'elle élèvera dans le culte, les traditions et les principes de son père. *Mon Chevalier* est un roman qui glorifie et fait chérir le foyer traditionnel, la vie de famille, la vie des champs. On y respire, avec le parfum salubre des bois et des pâturages, quelque chose de frais, de pur, de vivifiant, qui a sa source dans l'exaltation morale de tous les nobles sentiments du cœur. Le style dénote une plume féminine, et Gabriel Franay doit être un pseudonyme. En tous cas, l'auteur n'aime ni ce qui est vicieux ni ce qui est laid. Il n'y a, dans *Mon chevalier*, que de fort braves gens.

Il en est de même — bien qu'ils appartiennent à une autre classe sociale — des personnages si spirituellement mis en scène par M. Ernest d'Hervilly dans *Midi à quatorze heures*. M. Godard, ancien sous-chef de bureau à l'hôtel de ville de Paris, vit de sa modeste pension de retraite, dans un coin perdu de Vaugirard, avec sa femme et sa fille. Les Godard n'admettent dans leur intimité qu'un de leurs parents orphelin, Cyprien Lovergnaud, et un ami de vieille date, Thomas Pahouïn. Ils considèrent Cyprien comme leur futur gendre. Mais celui-ci n'a pas l'air de s'en douter : il résiste à toutes les avances qui lui sont faites. Delphine, cependant, est charmante, elle a des qualités fort appréciables : la modestie, la réserve, l'esprit d'ordre et d'économie, une vertu aimable, un caractère toujours égal. Cyprien ne les voit pas : élevé naguère avec Delphine, il continue à la traiter en camarade, et va chercher loin ce qu'il trouverait si près, s'il voulait s'en donner la peine. Thomas Pahouïn, lui, n'est ni sourd ni aveugle. Pendant que Cyprien, à la suite d'une fantastique aventure, épouse miss Arabella, Thomas demande la main de Delphine Godard, et l'obtient. Un homme bien amusant, ce Pahouïn ! Il arrive d'Amérique, où il a dirigé l'exploitation de plusieurs mines de cuivre ; il a une taille colossale, un aspect terrible, une voix formidable. Au fond, cet hercule de quarante ans, bruyant, bavard, tapageur et d'apparence féroce, est doux comme un agneau, bon comme le bon pain, naïf comme un enfant. Il a la manie des petits soldats en plomb, des polichinelles, des chevaux de bois rouge. Sous prétexte de faire plaisir à un « petit Pahouïn » qui n'existe encore que dans son imagination, il en achète constamment, il en dévalise les magasins, il en remplit sa maison et en donne aux mioches

pauvres. Cette manie a une origine touchante : son enfance, qui eut à peine de quoi s'alimenter matériellement, manqua de joujoux, cette joie des bébés. Maintenant que Thomas Pahouïn est riche, il s'en paie. Quoi de plus inoffensif? A signaler aussi, dans *Midi à quatorze heures*, deux bonnes à qui jamais l'idée ne vient de faire danser l'anse du panier. De ces bonnes-là, on peut dire qu'aujourd'hui la vieille graine est perdue.

24, 25, 26 et 27. — Il m'est presque pénible, après *Mon Chevalier* et *Midi à quatorze heures*, d'avoir à parler d'un livre aussi boursouflé, aussi incohérent, aussi absurde, que *la Bataille de Tire-tes-Grègues*, de M. Maxime Oget, et d'un roman aussi banal et aussi parfaitement ennuyeux que la *Corallé*, de Mme Guzman. Le premier est le récit, héroïcomique, de la défaite humiliante de cinquante uhlans prussiens, qui, ayant une nuit quitté leurs chausses dans la basse-cour d'une ferme cauchoise, sont poursuivis par des oies lancées contre eux par les dindonnières de la ferme. On n'arrive à cette grosse farce qu'après trois cents mortelles pages de digressions oiseuses, de réflexions saugrenues, de plaisanteries sans le moindre sel. A chaque ligne, on sent que l'écrivain se bat les flancs pour faire de l'esprit. Mais, l'esprit qu'il veut avoir gâte même celui qui pourrait chez lui naturellement se produire. Dans le cours du volume, on lit une lettre adressée à M. Oget par un chef de rayon, nommé Cotillon, qui traite d' « écolier en rupture de thème » l'auteur de *la Bataille-de-Tire-tes-Grègues*, et lui reproche de n'écrire que des « platitudes. » Cette lettre est évidemment supposée et elle n'est mise là que pour donner au romancier le plaisir de la réfuter. Mais il a beau dire que Cotillon est un sot, Cotillon n'en a pas moins frappé juste. Je m'en tiens à son jugement. Le second récit (la critique d'ensemble a de ces rencontres désagréables) est, je le répète, d'une banalité désolante. Il a trait à l'amour d'une créole pour un Français, pendant la révolution de Saint-Domingue, et, en dehors de quelques renseignements sur le traitement des esclaves, ne renferme que des lieux communs. — Mme Guzman a publié, en même temps que *Corallé*, un recueil de *Contes de fées*. Certaine réclame a le toupet d'affirmer que ces *Contes* peuvent rivaliser avec ceux de Perrault. Il faut en rabattre. Sauf *le Lièvre* et *la Volonté assoupie*, qui ont quelque valeur, le reste est d'une afféterie bizarre.

Les *Contes du Nord*, de M. de l'Estoile, pèchent bien un peu également par la prétention. Mais ici, du moins, nous avons affaire à un conteur qui a le souci du style. *Attila*, *Argentine*, *Lemmi Kaïnen*, sont écrits en prose poétique. Il manque toutefois à ces contes ossianesques et vaporeux la musique de Schubert.

28. — Avec M. F. de Juliot (pseudonyme masculin d'une femme de talent), nous sommes en pleine vie moderne, dans le réalisme. Je me

hâte d'ajouter qu'avec la phrase alerte, agréable, spirituelle, de l'auteur, ce réalisme n'a rien de brutal. Cela ne veut pas dire que les trois nouvelles composant le volume publié par M. de Juliot : *Deux Gloires*, *Un Cas d'hypnotisme*, *Changement d'école*, soient destinées à la distraction des jeunes filles et au passe-temps des âmes innocentes. Non !.... Le livre s'adresse uniquement aux lettrés. Eux seuls peuvent, sans danger, s'intéresser, par exemple, à ce *Cas d'hypnotisme*, où l'on voit une Mme de Varanciennes, curieuse de magnétisme, permettre à un certain Teslinc de se livrer sur elle à des expériences scientifiques dont l'hypnotiseur ne laisse que trop deviner le but, lequel n'a rien de scientifique du tout. Eux seuls encore peuvent apprécier la fine critique subtile qui se dégage des *Deux Gloires :* originale histoire de deux artistes de génie, le peintre Patrice et le musicien Verbert, qui, furieux d'être absolument méconnus de leurs contemporains, simulent un suicide. Ce n'est pas le réchaud d'Escousse et de Lebras ; c'est un plongeon au fond de l'Océan. A peine la nouvelle de leur mort est-elle répandue que l'on s'arrache leurs œuvres et que leurs parents et leurs amis battent monnaie sur leur renommée posthume. Il y a là quelques bons coups de griffe aux zoïles de notre temps qui passent, dédaigneux et méprisants, devant le génie solitaire, et n'accordent leurs éloges qu'aux faiseurs. Il y a aussi un bon type de juif; mais c'est une exception, et elle ne suffit pas à faire aimer tous les fils d'Israël.

29. — *L'Étui de nacre*, de M. Anatole France, ne convient pareillement qu'aux artistes et aux lettrés. Cet étui, certes, renferme des perles fines, précieuses, rares et vraies. Mais, dissimulées dans le nombre, il s'en trouve d'autres dont la forme parfaite, le chatoiement caressant, la couleur indéfinissable, ne sont que des trompe-l'œil. Je citerai : *Le Procurateur de Judée*, Ponce-Pilate, avec son méprisant oubli de la condamnation de Jésus ; *Amycus et Célestin*, où le christianisme et le paganisme sont également glorifiés; *Scolastica*, avec cette ironie discrète, subtile, sceptique et dangereuse qui fait le fond du *Sérénus* de M. Jules Lemaître. Toutes ces nouvelles pourraient être signées de feu M. Renan. Les vraies perles de *l'Étui* sont, à mon sens, *Sainte Euphrosine*, merveilleux chapitre de *la Vie des Pères du désert; La Légende des saintes Oliverie et Liberette*, deux jeunes princesses du pays Porcin, converties en l'an 364, par le bienheureux saint Berthaud, fils d'un roi d'Écosse; *La Messe des ombres*, inspirée par une indéracinable et vieille croyance populaire; *Le Manuscrit d'un médecin de village*, où est soutenue cette thèse, très juste, que du plus humble, du plus simple, du plus élémentaire paysan peut naître un savant hors ligne, un génie lumineux ; *Gestas*, apologue où, sous le nom du bon larron, apparaît, dans son existence débraillée, son insouciance étrange et sa foi robuste, le poète Paul Verlaine ; *Les Mémoires d'un volontaire*, *Le Petit Soldat de plomb*,

récits prestement enlevés, tout vibrants de patriotisme; *La Mort accordée*, *Anecdote de Floréal*, dramatiques épisodes de la Révolution. Mais la perle des perles contenues dans *l'Étui de nacre*, c'est encore et surtout : *Frère Barnabé*, le jongleur de Notre-Dame. La voici en deux mots. Un pauvre jongleur de Compiègne, craignant Dieu et dévot à la sainte Vierge, se fait moine. Cela se passait au moyen âge. Dans le couvent où Barnabé fut reçu, les religieux employaient tous leurs talents, toute leur habileté, tout leur savoir, à servir et à magnifier la Mère de Dieu. Le prieur composait des livres et des hymnes en son honneur; le frère Paul chantait ses miracles en langue vulgaire; le frère Marbode taillait ses statues; le frère Alexandre peignait son image. Frère Barnabé se désolait, il ne savait que jongler. Alors une idée lui vint. Tous les jours, à une heure déterminée, le bon frère se rendait mystérieusement dans la chapelle du couvent. Au bout d'un certain temps, intrigués, le prieur et deux de ses assistants l'y suivirent. Quelle ne fut pas leur surprise! Ils aperçurent frère Barnabé jonglant avec des boules de cuivre et des couteaux devant l'autel de Notre-Dame. Il faisait, en l'honneur de Marie, les tours qui, dans le monde, lui avaient valu le plus d'applaudissements. Le prieur et ses assistants allaient crier au sacrilège, quand ils virent la Sainte Vierge descendre les degrés de l'autel et essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui coulait du front du jongleur. M. Anatole France a-t-il voulu mettre une malice dans cette naïve légende? Je ne le crois pas, et en la prenant telle qu'il la raconte, on ne peut que la trouver exquise, et répéter avec le prieur du monastère de Compiègne : « Heureux les cœurs simples, car ils verront Dieu! »

FIRMIN BOISSIN.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Histoire de la principauté d'Orange, suivie de lettres inédites des princes d'Orange, des rois de France, du comte de Grignan*, par le comte A. DE PONTBRIANT. Paris, A. Picard, 1891, in-8 de 466 p. et pl., 7 fr. 50. — 2. *Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIIIe siècle. Les Municipalités. Répartition et perception des impôts directs, répartition des charges publiques, finances municipales, travaux publics, police*, par ANT. DUPUY. Paris, A. Picard, 1891, in-8 de XII-456-94 p., 7 fr. 50. — 3. *Louis XI et les villes*, par HENRI SÉE. Paris, Hachette, 1892, in-8 de XXII-426 p., 7 fr. 50. — 4. *Causeries du Beauvaisis. Mélanges pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui le département de l'Oise (Picardie méridionale. Nord de l'Ile-de-France)*, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. Paris, Claudin; Champion, 1892, in-16 de 307 p. et pl., 3 fr. 50 — 5. *Précis historique de la guerre des Camisards, 1702-1710*. Nîmes, Gervais-Bedot, 1892, in-8 de 265 p., 4 fr. — 6. *Monographies paroissiales du diocèse de Marseille*, par l'abbé T. BRIEUGNE Fasc. 1er orné de plusieurs grav. I. *Archidiaconé de Sainte-Marie Majeure (canton de la Major). La Major, Saint-Laurent, Notre-Dame du Mont-Carmel, Saint-Lazare.* II. *Archidiaconé de Saint-Martin, (canton de Saint-Martin), Saint-Martin, Saint-Théodore, Saint-Vincent de Paul, Saint-Michel, Sainte-Marie-Madeleine, Saint-Pierre-Saint-Paul.* Marseille, Imp. marseillaise, 1892, in-8 de x-110 p. et pl. — 7. *Études historiques sur la province dominicaine de France. Les Dominicains d'Auxerre*, par le R. P. FR.-MARIE-DOMINIQUE

CHAPOTIN. Paris, A. Picard, 1892, in-8 de XII-418 p. et pl., 5 fr. — 8. *Séminaires de la province d'Auch*, par l'abbé CAZAURAN. Auch, J. Moulès, 1892, in-8 de VIII-117 p., 3 fr. — 9. *Études sur les communautés et chapitres de Laval*, d'après le manuscrit de LOUIS-JULIEN MOBIN DE LA BEAULUÈRE, publiées et annotées par LOUIS DE LA BEAULUÈRE, avec des additions de J.-M. RICHARD. Laval, Goupil, 1891, in-8 de VIII-391 p. — 10. *Les Bourniquettes de Saint-Charles, de la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc-lez-Orléans (1653-1770). Histoire intime d'un couvent d'Ursulines*, par P. RATOUIS. Orléans, H. Herluison, 1892, in-8 de X-274 p. et pl. — 11. *Le Désert de la Grande-Chartreuse, ou Histoire des Chartreux d'après leurs archives*, par ANDRÉ PASCAL. 3e éd. Grenoble, imp. Baratier, 1892, in-12 de VI-470 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Abbaye de Chassagne-en-Bresse, notes historiques*, par l'abbé F. MARCHAND. Bourg, imp. J.-M. Villefranche, 1889, in-8 de III-264 p. — 13. *Les Chartes de la Tour de Douvres (1250-1624). Documents pour servir à l'histoire du Bas-Bugey et des provinces voisines*, par l'abbé F. MARCHAND. Bourg, imp. Villefranche, 1891, in-8 de X-238 p. — 14. *Un Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Bourbourg*, recueilli et dressé par IGNACE DE COUSSEMAKER. Lille, imp. Ducoulombier, 1882-1891, in-8 de XII-663-108 p. — 15. *Recueil d'inventaires des ducs de Lorraine*. Nancy, Wiener, 1891, in-8 de XXIII-375 p. — 16. *Histoire de Chazay-d'Azergues en Lyonnais*, par l'abbé L. PAGANI. Lyon, imp. Mougin-Rusand, 1892, in-8 de III-528 p. et pl., 8 fr. — 17. *La Commune d'Agen. Essai sur son histoire et son organisation depuis son origine jusqu'au traité de Brétigny*, par ANDRÉ DUCOM. Paris, A. Picard, 1892, in-8 de LII-330 p., 7 fr. 50 — 18. *Histoire du pays de Villequiers en Berry*, par MAX DE LAUGARDIÈRE. Paris, A. Picard, 1892, in-8 de IV-433 p., 6 fr. — 19. *Fressin, histoire, archéologie, statistique*, par l'abbé FROMENTIN. Lille, imp. Salésienne, 1892, in-8 de 688 p., 8 fr. — 20. *Histoire de la Valette (Var)*, 2e éd., revue et corrigée, par LAURENT GERMAIN. Toulon, imp. A Isnard, 1891, in-8 de VIII-231 p. et pl. — 21. *Histoire illustrée de la ville et du canton de Saint-Gervais d'Auvergne (Puy-de-Dôme), suivie d'un Dictionnaire historique et archéologique des communes, paroisses, églises, chapelles, prieurés, commanderies, châteaux, fiefs, etc., compris dans ce canton*, par AMBROISE TARDIEU et AUGUSTIN MADEBÈNE. Herment et Saint-Gervais, chez les auteurs, in-16 de 232 p. et pl., 3 fr. — 22 *Monographie de la paroisse de la Mancellière au diocèse d'Avranches*, par ALFRED DE TESSON. Avranches, imp. de J. Durand, 1892, in-8 de 175 p. — 23. *Chambre de commerce de la Rochelle. Le Commerce rochelais au XVIIIe siècle, d'après les documents composant les anciennes archives de la Chambre de commerce de la Rochelle*, par ÉMILE GARNAULT. 3e partie. *Marine et colonies, de 1718 à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748)*. La Rochelle, imp. de E. Martin, 1891, in-8 de 262 p., 7 fr. — 24. *Histoire des arbalétriers de Saint-Omer, dits compagnons ou chevaliers de Saint-Georges*, par l'abbé O. BLED. Saint-Omer, imp. H. d'Homont, 1892, in-8 de 158 p.

1. — Dans le volume édité avec beaucoup de soin par M. de Pontbriant sur la *Principauté d'Orange*, il ne faut pas s'attendre à trouver une histoire complète de ce pays depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Si l'on jette un coup d'œil sur l'ouvrage, on se rendra compte tout de suite que c'est principalement l'histoire de la domination de la maison de Nassau que l'auteur a retracée. En effet, ce qui est relatif aux origines de la principauté est renfermé dans les trente-cinq premières pages, et presque tout le reste est consacré aux luttes que le protestantisme suscita dans cette région et aux princes d'Orange qui, au XVIIe siècle, montèrent sur le trône des Pays-Bas. L'auteur, après s'être occupé aussi du gouvernement du comte de Grignan et du prince de Conti, retrace dans le dernier chapitre les sanglantes et barbares exécutions qui souillèrent la ville d'Orange pendant la Révolution. Quatre-vingt-quatre pièces justificatives placées à la fin du volume

en augmentent l'intérêt. On a ainsi, dans ce travail fait consciencieusement, une intéressante histoire de ce petit pays depuis la dernière moitié environ du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, c'est-à-dire pendant les années où elle est le plus curieuse par suite des événements qui s'y accomplirent.

2. — Le travail de M. Dupuy : *Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIIIe siècle*, ne devait être que le tome Ier d'un grand ouvrage que la mort de l'auteur laisse malheureusement inachevé. Un chapitre seulement du second volume fut rédigé, et ce chapitre, réuni au premier volume, en forme la deuxième partie avec une pagination différente. M. Dupuy s'occupe successivement des municipalités et de leur organisation, de la répartition et de la perception des impôts directs et des charges publiques, fouage, capitation, dixième et vingtième, casernement et logement des troupes, milices provinciales, corvées pour la construction et l'entretien des grands chemins. Les finances municipales, les revenus et les dépenses des principales villes sont également passés en revue. Le second volume, qui forme le quatrième chapitre, est consacré aux travaux publics et à la police municipale. Quoique n'étant pas achevé, cet ouvrage n'en est pas moins très important sur cette question. Fait à l'aide de documents de premier ordre recueillis patiemment dans les divers dépôts d'archives de Bretagne et aux Archives nationales, il donne sur une foule de points des détails très précis. Si l'on avait quelque reproche à lui faire, ce serait peut-être de trop accumuler les chiffres et les faits. Si cette manière de procéder a le grand avantage de mieux éclairer les petits côtés de l'histoire, elle a le défaut de perdre le lecteur au milieu d'une foule de détails qui l'empêchent de suivre l'idée générale qui a servi de guide à l'auteur. Quoi qu'il en soit, il est très regrettable que la mort soit venue interrompre M. Dupuy ; l'érudition a été ainsi privée d'une œuvre qui aurait été le digne pendant de son *Histoire de la réunion de la Bretagne*.

3. — L'ouvrage de M. Henri Sée est d'une portée plus générale que celui de M. Dupuy ; dans *Louis XI et les Villes*, il a voulu examiner la politique suivie par ce monarque à l'égard des communes qui s'étaient formées sous les premiers Capétiens. Le sujet est en lui-même intéressant, et il est curieux de voir comment peu à peu le pouvoir royal s'immisça dans l'administration municipale et transforma les magistrats des différentes villes en agents de sa politique. A la fin du XVe siècle, à la suite de la guerre de Cent ans, la plupart des villes avaient leurs finances en très mauvais état et beaucoup étaient accablées sous le poids des dettes. Aussi le moment était-il favorable à la Royauté pour s'implanter dans les communes. Louis XI, avec son caractère, ne pouvait manquer de profiter des occasions qui lui étaient offertes ; il ne

cessa de favoriser les tendances et les changements qui affaiblissaient le régime communal ; il disposa souverainement des constitutions urbaines et intervint dans toutes les élections municipales. M. Sée a su faire ressortir dans son étude ces caractères de la politique de Louis XI à l'égard des villes. Après avoir exposé rapidement la situation et l'organisation des villes à l'avènement de Louis XI, il montre le parti qu'il en tira, tant au point de vue militaire qu'au point de vue financier, et le rôle politique que jouèrent les villes du domaine. L'auteur passe ensuite en revue les villes qui n'en faisaient point partie ; telles étaient les villes de Guyenne et de Normandie, les villes de la Somme, celles du duché de Bourgogne, de Franche-Comté, d'Artois, de Flandre et de Hainaut, du Roussillon, de Lorraine et de Savoie. Le volume se termine par un appendice et vingt pièces justificatives qui viennent à la suite de trois chapitres consacrés au commerce et à l'industrie dans les villes du royaume. Une table alphabétique des noms de personnes et de lieux permet de le consulter facilement, et une bibliographie placée en tête fait connaître les ouvrages que l'auteur a utilisés pour son travail.

4. — Les petits côtés de l'histoire ne sont pas toujours les moins intéressants, et souvent en glanant ce que d'autres abandonnent, on peut trouver la matière d'un bon ouvrage. Nous n'en voulons pour preuve que le livre consacré par M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour au *Département de l'Oise*. Ces *Causeries*, comme il les intitule, sont une suite d'articles sur des sujets variés. Dans l'Avant-propos, il passe en revue les sobriquets des archers et arquebusiers. La première causerie est destinée à redresser un certain nombre d'erreurs scientifiques. Dans la deuxième il s'occupe du festin du Roy-Boit et de la polémique soulevée à ce sujet en France et particulièrement à Senlis, dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Avec la troisième causerie le lecteur fait une promenade à travers les rues de Senlis. La quatrième est tout entière réservée à un réformateur religieux du XVIIe siècle : l'abbé Bourdoise. La cinquième est consacrée au Mont-Pagnotte et la sixième à Pierre de Cugnières, conseiller au Parlement du XIVe siècle. Ce travail consciencieux, bien documenté, pourvu d'un index alphabétique, peut rendre des services non seulement aux érudits locaux, mais à tous en général. La plupart des questions soulevées sont bien traitées, souvent avec humour, toujours avec beaucoup de sagacité et de clarté.

5. — Comme l'indique le titre, le *Précis historique de la guerre des Camisards* n'est pas une histoire détaillée du soulèvement des Camisards de 1702 à 1710, mais un bon résumé et un exposé chronologique des faits accomplis dans les Cévennes pendant cette période. Quoique concis, l'ouvrage donne une idée bien exacte de ce qui se passa dans cette guerre. Composé en grande partie d'après des imprimés, les sources manuscrites n'y sont pourtant pas négligées. L'ordre chronolo-

gique donne de la clarté, mais force quelquefois à couper en plusieurs parties le récit de faits qui mirent quelque temps à se dérouler. Tel qu'il est, ce volume ressemble à une chronique ou à un journal tenu par quelqu'un qui aurait assisté à toutes ces scènes. Inutile d'ajouter que l'opinion de l'auteur anonyme est favorable aux catholiques.

6. — M. l'abbé T. Brieugne fait paraître aujourd'hui le premier fascicule d'un ouvrage destiné à présenter l'histoire des quatre-vingt-douze paroisses qui forment le diocèse de Marseille. Publié d'abord dans l'*Écho de Notre-Dame de la Garde,* Semaine religieuse de ce diocèse, on comprendra facilement que ces *Monographies paroissiales* ne forment pas une étude bien complète de chacune d'elles. L'auteur, du reste, dit très bien qu'il n'a « aucune prétention au rôle et à la gloire des érudits. » Il ne s'est proposé que de mettre à la portée de tous l'histoire de ce diocèse. Ce premier fascicule ne comprend encore que les paroisses dépendantes des archidiaconés de Sainte-Marie-Majeure (canton de la Major) et de Saint-Martin (canton de Saint-Martin), savoir : La Major, Saint-Laurent, Notre-Dame du Mont-Carmel, Saint-Lazare, Saint-Martin, Saint-Théodore, Saint-Vincent de Paul, Saint-Michel, Sainte-Marie-Madeleine, Saint-Pierre, Saint-Paul. Un certain nombre de photogravures représentent les monuments ou les objets les plus dignes d'attention. En somme, une histoire du diocèse de Marseille ainsi comprise pourra offrir un certain intérêt, surtout au point de vue des œuvres dont l'auteur donne la nomenclature et l'histoire en quelques mots.

7. — C'est vers l'année 1240 que fut commencée la fondation du couvent des *Dominicains d'Auxerre*, par Amicie de Montfort. Cette maison, fondée ainsi dans les premières années de l'établissement du nouvel ordre, devint bientôt une des plus célèbres et ne cessa de fournir pendant de longues années des hommes remarquables à l'Église. Son histoire pouvait donc légitimement tenter un des fils de Saint-Dominique ou un Auxerrois. Le P. Chapotin, qui réunit ces deux qualités, l'a entreprise et terminée avec succès. Son ouvrage, résultat de longues et patientes recherches, est digne de cette maison. On se rend bien compte en le parcourant de l'influence heureuse qu'elle eut non seulement sur la région où elle était située, mais sur toute l'Église de France. Plus de quatre-vingts pièces inédites sont citées en note; il sera très facile de retrouver ces nombreux documents grâce à une bonne table chronologique placée à la fin. Deux autres tables de noms permettent encore de le consulter avec fruit. Parmi les chapitres les plus intéressants, on peut signaler ceux qui retracent les événements dont Auxerre fut témoin pendant les guerres de religion.

8. — M. l'abbé Cazauran, dans son volume intitulé *Séminaires de la province d'Auch*, donne successivement quelques renseignements très courts sur les séminaires des diocèses d'Aire, de Bayonne, de

Bazas, de Cominges, de Saint-Lizier, de Dax, de Lescar, d'Oloron, de Tarbes, d'Auch, de Lectoure, de Condom, de Lombez et sur la maîtrise d'Auch. Beaucoup de ces établissements et même des diocèses où ils étaient fondés ont disparu actuellement. L'auteur a été bien inspiré de les rappeler par cet opuscule.

9. — Les *Études sur les communautés et chapitres de Laval* sont une œuvre posthume de M. Morin de la Beauluère. On n'a pas, dans ce volume, une histoire bien suivie de chacune de ces communautés, mais plutôt un ensemble de notes réunies et suffisamment coordonnées pour faire un ouvrage digne d'être présenté au public. Ces notes, recueillies il y a près d'un demi-siècle, fournissent bien des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs; car les archives de ces maisons sont aujourd'hui détruites ou dispersées; aussi sont-elles précieuses. Les communautés dont M. de la Beauluère s'occupe sont : le chapitre de Saint-Tugal, les Ursulines, le monastère de Patience, les Capucins, le prieuré de Sainte-Catherine, le cimetière-Dieu et le chapitre de Saint-Michel, Saint-Melaine et Saint-Vénérand, les Dominicains, les Cordeliers et les Bénédictines. L'ouvrage est publié par MM. Louis de la Beauluère et Jules-Marie Richard, sous le patronage de la Société historique et archéologique du Maine. Les deux éditeurs y ont ajouté bon nombre de notes qui le rendent plus intéressant et une table alphabétique des matières.

10. — M. Ratouis consacre un volume tout entier à l'histoire des *Bourniquettes de Saint-Charles*, couvent d'Ursulines construit au milieu du XVIIe siècle sur la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc-lez-Orléans. Le nom bizarre donné à cette communauté vient de ce qu'elle fut établie dans une propriété appelée le *Bourniquet*. C'est en 1655, sous l'épiscopat de Mgr d'Elbène, que fut ouvert l'établissement du Bourniquet. Cette fondation ne se fit pas sans difficultés. Les jésuites, ennemis acharnés de ce qui était janséniste ou avait des rapports avec cette secte, s'y opposèrent de toutes leurs forces. L'évêque d'Orléans l'emporta cependant; mais après lui, ses successeurs, animés d'un esprit différent, ne soutinrent plus cette communauté. De là des luttes, des plaintes, des résistances qui durèrent jusqu'à la ruine du monastère, c'est-à-dire jusqu'en 1770. Ce sont toutes les différentes phases de ces luttes que M. Ratouis retrace en général avec impartialité. Il a eu entre les mains une quantité de documents considérables qu'il reproduit pour la plupart. Aussi son volume sera-t-il très intéressant à consulter par ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse des XVIIe et XVIIIe siècles et en particulier du jansénisme.

11. — Si M. Pascal s'était borné à réimprimer les deux premières éditions de son *Désert de la Grande-Chartreuse*, en y apportant les modifications qui pouvaient être nécessaires, peut-être pourrions-nous lui

adresser des éloges, tandis que nous ne pouvons que blâmer cette troisième édition. L'extension donnée à la partie historique n'a pas été une heureuse innovation et nous craignons bien qu'elle ne cause quelque préjudice à ce travail. Pour M. André Pascal, les Chartreux ne sont que des tyrans, « bien plus durs, plus intolérants et plus rapaces que les seigneurs laïcs. » Maintenant, ne pouvant plus ramener les populations au servage de la glèbe, ils font tous leurs efforts pour les soumettre à la servitude morale en propageant le *paupérisme* par l'abus des aumônes et l'*absinthisme* par le résidu de leurs liqueurs. Si les idées émises dans cet ouvrage, sont mauvaises, l'ouvrage en lui-même ne vaut pas beaucoup mieux. Vraiment, certaines parties sont propres à faire hausser les épaules à toute personne un peu sensée. Voir, par exemple, aux pages 161-162, ce que l'auteur dit à propos de l'exclusion des femmes de la Chartreuse; aux pages 402-404, ce qu'il dit sur les catholiques et les églises. Au point de vue de la compostion enfin, l'ouvrage de M. Pascal n'est pas non plus des mieux réussis. Que viennent faire, pages 37 et suivantes, à propos des premiers habitants du pays, cette digression sur l'alcoolisme; pages 211-214, l'histoire de l'amiral de Coligny racontée avec des détails que donnerait un biographe, et pages 337 et suivantes, ces longues considérations sur les suites de la révocation de l'édit de Nantes? En somme, M. Pascal a été mal inspiré de chercher à dénigrer les Chartreux surtout avec autant de fiel et aussi peu d'à-propos, car il n'a réussi qu'à rendre très mauvais un ouvrage qui auparavant pouvait être au moins convenable.

12. — Le volume de M. l'abbé Marchand sur l'*Abbaye de Chassagne-en-Bresse* n'est pas seulement le groupement de quelques notes, comme pourrait le faire croire la deuxième partie du titre, mais une véritable histoire de ce monastère. Il le prend, en effet, depuis son origine et le suit à travers les siècles jusqu'à sa ruine, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution. Cette abbaye fut fondée vers 1145 par un essaim de religieux sorti de celle de Saint-Sulpice. Elle appartenait à l'ordre de Cîteaux. Sans entrer dans de très grands détails, M. l'abbé Marchand a su cependant, à l'aide des documents qu'il a pu recueillir de divers côtés, composer un livre qui nous fait connaître suffisamment ce monastère, son administration et sa vie. Non seulement on y trouve des renseignements sur la vie religieuse dans cette contrée, mais encore bien des détails intéressants sur l'histoire de la région au centre de laquelle est Chassagne. L'ouvrage est composé sans prétention et avec soin. Bien que le sujet n'offre pas beaucoup d'agrément en lui-même, l'auteur sait cependant se faire lire. Deux appendices et huit pièces justificatives terminent ce volume.

13. — *Les Chartes de la tour de Douvres (1250-1624)*, du même auteur, ne sont pas, comme on pourrait le croire d'après le titre, une sorte de cartulaire contenant les pièces qu'il a trouvées dans l'ancien manoir

de la famille d'Oncieu. Ce volume ne nous donne que l'analyse des cent quarante-neuf pièces que M. Marchand y a découvertes, mais analyse qui est presque une traduction intégrale. L'auteur étudie en quelques pages les différentes particularités qu'offraient les chartes aux divers points de vue de l'écriture, des formules, des notaires, des témoins, des sceaux. Un dernier chapitre enfin donne la généalogie de la famille d'Oncieu. Cet ouvrage peut certainement rendre aux personnes qui s'occupent de l'histoire du Bas-Bugey et des provinces voisines quelques services, mais peu considérables, vu l'importance secondaire de ces documents. Une transcription intégrale n'eût pas exigé un volume beaucoup plus fort et eût été certainement plus utile que cette traduction incomplète et les remarques qui l'accompagnent.

14. — La publication de M. de Coussemaker est une publication posthume. Commencée en 1882 elle ne fut achevée qu'en 1891. On ne sera pas étonné que tout ce temps ait été consacré à éditer ce *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Bourbourg*, si l'on se reporte aux indications des sources placées à la fin de chaque acte. On n'a pas, en effet, la simple transcription d'un manuscrit, mais pour former ce volume M. de Coussemaker a fouillé dans plusieurs dépôts susceptibles de lui offrir quelque document. En dehors de la Bibliothèque nationale, dont les n°s 9126 du fonds latin et le Colbert Flandre, n° 193, ont fourni la plupart des pièces, l'auteur a encore exploré les archives du royaume de Belgique, du département du Nord, et la bibliothèque de Saint-Omer. Aussi, on a là une publication d'un réel intérêt. Divisée facticement en trois volumes, elle n'en forme qu'un en réalité, puisque la pagination n'est pas interrompue. Dans les deux premiers on n'a que des documents sans notes, et une courte introduction placée en tête de l'ouvrage. Le tome III contient un appendice enrichi de notes nombreuses, puis après viennent, avec une pagination différente, premièrement des notes qui se rapportent aux documents des deux premiers volumes ; deuxièmement une table détaillée suivie d'un long errata. Cet ouvrage ne pourra donc être que très utile pour les érudits qui s'occupent de l'histoire de la Flandre et des pays environnants.

15. — La publication des anciens inventaires des meubles qui ont appartenu aux maisons princières offre toujours de l'intérêt. L'érudit, comme l'archéologue, peut en faire son profit. Grâce à eux on pénètre dans la vie intime des grandes familles en même temps que l'on se rend compte de ce qu'étaient leurs bijoux et quels étaient les artistes qui les avaient fabriqués. Le *Recueil d'inventaires des ducs de Lorraine*, que publie la Société d'archéologie lorraine, est curieux par le nombre et la variété de ses documents. Il y en a vingt allant de 1530 à 1606. Les principaux sont ceux qui fournissent l'énumération des armures qui étaient à Nancy, des meubles des châteaux de Bar, de Boullay, de

Condé, de Darney, de Pont-Saint-Vincent, de Nomeny, de Châtel, des maisons de Nancy et de Solrup, du palais de Gondreville. A l'énumération des meubles il faut ajouter celle du linge et de la vaisselle du duc, qui étaient à Nogent-sur-Seine, de ses bagues qui étaient dans la même localité, de la vaisselle des princesses et enfin des armes et munitions de guerre du château de Châtel. Une introduction fait connaître les sources d'où sont tirés ces documents, de nombreuses notes éclairent le texte, et enfin, une table des noms de personnes et de lieux et un glossaire des termes anciens permettent de consulter ces inventaires facilement et avec fruit.

16. — L'*Histoire de Chazay-d'Azergues*, de M. l'abbé L. Pagani, est non seulement un ouvrage édité avec beaucoup de soin, mais encore un bon travail d'histoire locale, fait en grande partie à l'aide des travaux déjà publiés sur cette région, tels que les Cartulaires d'Ainay, la *Bibliotheca Dumbensis*, les Mazures de Guigue ; l'auteur n'a pas cependant négligé les dépôts d'archives, tels que les archives départementales du Rhône, les archives de la Charité et de l'archevêché de Lyon, les archives locales de Chazay et de quelques communes des environs, et même les archives de particuliers. Aussi toutes les informations puisées à ces diverses sources lui ont-elles permis d'offrir une histoire bien complète de Chazay-d'Azergues, enrichie de seize belles gravures et de quatre planches donnant les quarante-huit blasons des seigneurs de Chazay et des principales familles citées. Les seigneurs de Chazay, dépendant de l'abbaye d'Ainay, qui y avait une maison, eurent souvent des démêlés avec les abbés de ce monastère. M. Pagani nous en fait bien suivre pas à pas toutes les péripéties. Il donne, en effet, au cours de son ouvrage, la succession chronologique des abbés et montre ce qu'ils firent à l'égard de Chazay. Les chapitres les plus intéressants sont ceux qui se rapportent à la période de la guerre de Cent ans. Cette ville joua alors un rôle important dans la défense de la vallée du Rhône contre les troupes d'écorcheurs répandues dans cette région. C'est aussi dans un de ces chapitres qu'il retrace l'histoire du Babouin, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours par des fêtes en son honneur. Une table générale de noms placée à la fin permet de retrouver facilement les renseignements produits sur les familles de cette région.

17. — M. Ducom, dans *la Commune d'Agen*, ne nous donne le tableau de l'organisation de cette commune que jusqu'au traité de Brétigny. On ne sera pas étonné que l'auteur se soit arrêté à cette date si l'on sait que ce volume est la publication de la thèse qu'il présenta à l'École des chartes pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe. Dans une introduction étendue, M. Ducom fait une étude critique des documents et des histoires qui concernent la commune d'Agen. En parcourant cette étude, on voit qu'il n'a négligé aucune des principales sources

d'informations qui pouvaient l'aider à faire un travail sérieux. Il l'a divisée en deux parties : la première est consacrée spécialement à la période qui a précédé la commune et aux administrations du comte, du sénéchal, du baile et de l'évêque. Dans un chapitre il retrace l'histoire de l'établissement de cette commune, qui joua un rôle souvent important pendant la guerre de Cent ans à cause de sa situation entre les deux pays rivaux. La deuxième partie est consacrée uniquement à la commune, à son organisation, à son administration ; l'auteur nous dit quelle était la coutume qui la régissait et comment la justice était rendue. Onze pièces justificatives terminent ce volume. Le style et la manière dont est présenté le récit se ressentent un peu de la hâte apportée à sa composition : on y trouve trop de redites ; ce qui ne l'empêche pas d'être une bonne contribution à l'histoire communale.

18. — Jusqu'en 1666, le pays de Villequiers portait le nom de Montfaucon. A cette date, Louis-Marie d'Aumont, marquis de Villequiers, étant devenu possesseur de cette baronnie, obtint de Louis XIV la faveur de lui donner son nom. L'histoire de ce pays et de ses environs (M. de Laugardière ne s'est pas confiné seulement dans la monographie de Villequiers) n'offre rien de bien particulier. Situé au centre de la France, il n'eut pas, comme les localités placées sur les frontières, une vie agitée. La guerre de Cent ans et les guerres de religion n'ont fait qu'effleurer ce territoire, y laissant des traces peu sensibles. Aussi l'auteur a-t-il dû se rejeter, pour écrire l'histoire de cette région, sur les différents changements survenus dans l'administration ou sur la transmission de propriétés, les fondations religieuses, les établissements charitables. Il nous retrace même tout cela avec un grand luxe d'érudition. On ne peut lui en faire un reproche ; cependant s'il eût condensé davantage le résultat de ses recherches, son volume eût été sans doute moins gros, mais plus intéressant, car, présenté comme il l'est, il n'offre souvent qu'une sèche énumération de faits insignifiants. Les notes rejetées à la fin lui donnent un aspect bizarre ; elles font voir que M. de Laugardière n'a pas épargné ses peines pour arriver à être aussi complet que possible. Nous signalerons cependant des renvois qui sont puérils : ainsi, page 322, un renvoi à une histoire de France à l'usage de la jeunesse, édition A. M. D. G.

19. — M. l'abbé Fromentin a écrit un bien gros volume sur sa paroisse. Quelque intéressant que puisse être le passé de *Fressin*, nous croyons que la moitié de ce travail eût suffi pour donner une bonne monographie de cette localité. Nous ne voulons pas dire qu'il soit rempli de hors-d'œuvre ; non, car son auteur a su éviter de faire de l'histoire générale à propos de cette commune, mais il accable le lecteur sous le poids des détails et nous donne les moindres particularités qu'il relève dans les registres de l'état civil, les moindres changements sur-

venus dans la municipalité. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première est consacrée au château et aux seigneurs. On a fort peu de renseignements sur le château, mais beaucoup plus sur les seigneurs, dont les principaux furent les Créqui. Dans la deuxième partie, M. Fromentin retrace l'histoire de l'église et de la paroisse. C'est ici surtout qu'il s'étend avec complaisance sur les plus petits détails ; il donne l'histoire de tous les curés, depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à lui inclusivement, et nous fait connaître toutes les modifications survenues dans la paroisse ou dans l'église sous chacun des desservants. La troisième partie, consacrée à la commune, est faite aussi avec la plus grande minutie et l'auteur va jusqu'à indiquer l'état de la population par quartiers et par rues en 1892. Ce volume est peut-être même trop borné à la seule histoire de cette localité sans la rattacher à celle de toute la région ; aussi ne peut-il guère intéresser que les habitants de cette commune et des environs immédiats.

20. — *La Valette* est une petite ville du Var, située à trois kilomètres de Toulon. Sans tenir une grande place dans l'histoire de la Provence, elle eut cependant une certaine importance dans les siècles passés ; aussi méritait-elle que quelqu'un s'occupât de la faire connaître. L'histoire que M. Germain en donne est faite avec soin. L'auteur a bien su retracer les différentes phases de l'existence de cette bourgade avant 1789, et en présente un tableau complet sans se perdre dans des détails inutiles ou superflus. A la fin, se trouvent des listes des fonctionnaires et des seigneurs de La Valette et quelques pièces justificatives.

21.— M. Tardieu s'occupe sans relâche de fouiller les archives privées ou publiques qui offrent quelques matériaux sur l'Auvergne. Ses recherches lui ont déjà permis de publier bon nombre de volumes, la plupart intéressants, sur ce pays. L'*Histoire illustrée de la ville et du canton de Saint-Gervais d'Auvergne*, qu'il présente aujourd'hui, est conçue sur le même plan que celle d'Auzances et de Crocq, dont nous avons déjà parlé il y a quelques années. Cet ouvrage se divise en trois parties : d'abord l'histoire générale du canton, ensuite, celle de Saint-Gervais même, esquissée assez rapidement, sauf pour ce qui concerne les anciennes familles et les illustrations du pays. A la fin, on a un dictionnaire historique et archéologique des localités comprises dans le canton de Saint-Gervais. On y trouve beaucoup de renseignements sur nombre de familles de cette région. En somme ce nouveau travail pourra, dans bien des circonstances, rendre service aux érudits qui s'occupent de l'Auvergne.

22. — M. Alfred de Tesson, dans sa *Monographie de la paroisse de la Mancellière*, donne plutôt une généalogie qu'une œuvre d'histoire locale. Le commencement du volume est consacré à une rapide esquisse

historique du village de la Mancellière, mais cette esquisse n'est guère que la préface de la généalogie de la famille de Tesson, dont les membres, pendant quelques années, furent seigneurs de la Mancellière. On comprend du reste très bien que ce volume, écrit par l'un des membres de cette famille, soit consacré principalement à ceux qui l'ont représentée dans la localité. L'ouvrage, d'ailleurs, semble fait avec soin, et nous voyons par l'indication des manuscrits dépouillés, placée à la fin, que l'auteur n'a négligé aucun des dépôts dans lesquels il avait des chances de trouver quelque document. Ses recherches n'ont pas été infructueuses, et, s'il ne nous donne que peu de chose sur la Mancellière, il fournit, en revanche, un grand nombre d'indications sur la famille de Tesson, qui occupa une certaine place dans une partie de la Normandie.

23. — C'est déjà le troisième fascicule que publie M. Garnault sur *le Commerce rochelais au XVIIIe siècle*. Dans les deux premiers, il s'occupait de la représentation commerciale et des établissements maritimes ; dans ce troisième, il traite de la marine et des colonies, de 1718 à 1748. Toute cette période a été florissante pour le commerce, et les relations avec nos colonies d'Amérique très fréquentes. Malheureusement, pendant les guerres qui éclatèrent, guerres de la succession de Pologne et d'Autriche, la marine royale ne fut pas toujours en état de protéger efficacement la marine marchande. Ce sont tous les efforts faits par les Rochelais pour soutenir la prospérité de leur port et pour se défendre contre les escadres anglaises, que retrace M. Garnault. La méthode employée est toujours la même ; avant tout il laisse parler les documents. Son ouvrage n'est, la plupart du temps, qu'un recueil de pièces extraites des archives de la chambre de commerce de la Rochelle ; aussi les érudits et les économistes pourront-ils souvent le consulter avec fruit : présenté de cette manière, ce n'est pas au grand public, mais aux chercheurs et aux curieux qu'il s'adresse.

24. — Bien que les plus anciens documents que M. l'abbé O. Bled ait trouvés sur *les Arbalétriers de Saint-Omer, dits chevaliers ou compagnons de Saint-Georges*, ne remontent pas plus haut que le XIVe siècle, il est cependant très probable que cette confrérie a une origine plus reculée, mais ses archives ont disparu. Aussi l'auteur a-t-il dû, pour combler cette lacune, fouiller les archives mêmes de Saint-Omer et dépouiller les divers ouvrages déjà publiés sur ce sujet ou sur cette ville. Grâce à ses recherches, il a pu faire connaître suffisamment l'organisation de cette confrérie, ses statuts, ses fêtes, les services qu'elle a rendus, la manière dont elle se recrutait, etc. Pour terminer, il réunit un bon nombre de documents utiles. On a ainsi dans cette brochure, extraite du tome XXII des Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie, une publication faite avec soin. JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Le Règne du Christ. L'Église militante et les derniers temps, par l'abbé Thomas, vicaire général de Verdun. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-8 de vi-333 p. — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage nous offre une suite d'études qui s'appellent et se complètent réciproquement. Elles sont distribuées en six livres. Il s'agit, au livre Ier, des croyances eschatologiques de la chrétienté primitive. En les comparant avec la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres, l'auteur explique d'une manière très heureuse plusieurs passages obscurs du Nouveau Testament, notamment le chapitre XXIV de saint Matthieu. Il examine ensuite ce que ces croyances ont pu emprunter aux idées erronées sur le règne du Messie, qui se trahissent chez les contemporains de Jésus et qui se retrouvent plus tard dans le système des Millénaires. Ce sujet amène nécessairement les questions qui sont traitées dans les deux livres suivants : Quelle est, d'après les écrits du Nouveau et de l'Ancien Testament, l'idée vraie du règne du Christ? Le livre II est une belle synthèse de tous les points de doctrine qui se rapportent à l'Église considérée dans sa mission, sa constitution intime et l'exercice de ses droits. Le livre III débute par une étude très intéressante des croyances d'Israël à la vie future et à la résurrection en tant qu'elles se rattachent aux espérances messianiques ; il détermine ensuite le véritable sens des prophéties qui ont pour objet le Messie et son royaume.

C'est de l'avenir qu'il sera question désormais. Le livre IV a pour titre : *L'Avenir d'Israël ;* le livre V, *L'Église militante et son avenir terrestre.* Entre un littéralisme matériel, étroit, et une interprétation spirituelle, allégorique, qui ne laisse rien subsister du sens littéral, M. Thomas suit une voie moyenne et aboutit à des conclusions qui ne satisfont pas sans doute les néo-millénaires, mais qui tiennent compte de toutes les exigences légitimes. Il estime que la conversion d'Israël et sa réintégration dans la Terre promise marqueront le commencement d'une ère de prospérité pour l'Église, triomphe relatif, accalmie plus ou moins prolongée entre les orages du passé et les tempêtes de l'avenir. Dans plusieurs chapitres du livre V, il montre quelle lumière et quelle force apporte cet espoir à ceux qui, à l'heure présente, souffrent, combattent et attendent. Toutes les questions qui se rapportent aux derniers temps et à la consommation finale sont traitées dans le livre VI. Nous avons surtout remarqué le chapitre II, *Néron et l'Antéchrist*, où l'auteur réfute M. Renan, puis la belle explication du chapitre XX de l'Apocalypse, où il nous montre la confirmation des conclusions précédemment déduites, touchant l'ère de gloire promise à l'Église avant la dernière tribulation que suivra immédiatement la résurrection finale et le triomphe éternel.

Les travaux si remarquables publiés précédemment par l'auteur sur

les origines du christianisme et sur les origines religieuses de l'humanité ne pouvaient avoir un plus beau couronnement. Le meilleur accueil est réservé à cet ouvrage, grâce à l'intérêt qu'excite tout ce qui se rapporte aux destinées du monde et de l'Église, grâce surtout à cette méthode qui donne aux écrits de M. Thomas un si grand prix, à cette critique qui considère les questions sous toutes leurs faces et se montre toujours d'accord avec la plus saine théologie, en prenant pour règle le plus judicieux bon sens. LAMOUREUX.

Introduction scientifique à la foi chrétienne. — *Études modernes sur le christianisme*, par Un ingénieur de l'État, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, Bloud et Barral, 1892, petit in-8 de 308 p. — Prix : 4 fr.

La vérité ne change pas. Mais l'erreur, véritable Protée, revêt toutes les formes et tire parti de tous les progrès des connaissances humaines, pour se fabriquer des armes contre la vérité. Une démonstration scientifique, non pas des objets de la foi qui ne sont pas démontrables, mais de leur certitude, est donc bien en situation. Et l'auteur fait voir, dans ce volume, que les objets de la foi reposent sur des inductions et des considérations d'une exactitude et d'une précision tout aussi rigoureusement scientifiques que les théories et les faits les plus incontestés des sciences physiques et naturelles.

L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier est intitulé : *Nécessité scientifique de l'existence de Dieu.* Prenant l'erreur à son principe même, l'athéisme, il montre que parmi tous les systèmes tentés pour expliquer la cause première et universelle de tous les phénomènes de l'univers, aucun n'est aussi simple et partant aussi rationnel et aussi scientifique que l'explication spiritualiste et théiste. Tous les autres aboutissent fatalement au matérialisme ou au panthéisme. Or, par l'exposé de la cosmologie aujourd'hui adoptée pour l'univers inorganique, des conditions de la vie dans le monde organique, l'auteur montre l'absurdité, aux points de vue non seulement métaphysique, mais aussi et surtout scientifique, de ces deux vieilles et trop fameuses conceptions.

Dans le deuxième livre, *Des rapports de la divinité et de l'humanité*, notre savant fonde l'existence de Dieu sur la notion que nous en avons et en déduit la spiritualité et l'immortalité de l'âme humaine. Puis il passe à l'examen de la question du miracle, et fait voir combien est irrationnelle et antiscientifique l'opposition systématique faite par certains savants à sa réalité.

Avec le troisième livre, le savant écrivain, sous ce titre : *Jésus-Christ*, fait une certaine excursion dans le domaine de la théologie, mais toujours en restant sur le terrain scientifique, démontrant la certitude historique de la vie du Christ et de ses miracles, l'authenticité de tous

les livres du Nouveau Testament, la supériorité et la vitalité de la morale évangélique.

La Rédemption, *l'Église*, objets du livre IV et dernier, donnent occasion à l'ancien polytechnicien, auteur de cet ouvrage, d'étudier le problème de l'origine du mal, et de démontrer la nécessité de l'autorité souveraine de l'Église en matière de doctrine. Les effets de la faute originelle et de l'acte réparateur de la Rédemption y sont expliqués par une analogie tout au moins très ingénieuse, dans le monde moral, avec les ébranlements vibratoires et les interférences reconnus dans le monde physique, avec cette différence essentielle toutefois que, dans ce dernier, les molécules, par elles-mêmes inertes et passives, obéissent aveuglément aux impulsions reçues, tandis que, dans le monde moral, les individualités, molécules vivantes et libres, ont la faculté de résister à l'ébranlement réparateur et de n'en pas recevoir les salutaires effets.

Il résulte de là que l'accession aux vérités spiritualistes, et plus particulièrement encore aux vérités de la foi, n'est pas seulement un acte de l'intelligence, un acte de l'esprit, mais aussi un acte de la volonté. Il ne suffit pas de voir la certitude, de voir l'évidence pour y adhérer ; il faut encore que la volonté intervienne pour y donner son adhésion. Et la plus excellente condition pour cela, c'est d'avoir le cœur pur et dégagé de passions et de parti pris. C. DE KIRWAN.

La Voie parfaite, ou le Christ ésotérique, par ANNA KINGSFORD et EDOUARD MAITLAND. Ouvrage traduit de l'anglais, avec une préface d'Édouard Schuré. Paris, Alcan, 1892, in-8 de xv-336 p. — Prix : 6 fr.

La doctrine religieuse exposée dans cet ouvrage n'est autre que le monisme, le monisme mystique. Elle comprend les dogmes suivants : Dieu est la substance de l'existence ; la conception de l'univers se ramène à l'idée du manifesté et du non-manifesté. A l'évolution descendante que l'être accomplit en se manifestant, en se déterminant, jusqu'à ce qu'il rencontre l'extrême limite ou la matière qui est l'antithèse de l'esprit, répond le processus ascensionnel, nommé aussi évolution ou involution, qui va du dehors au dedans et fait remonter l'être à sa source. Quand l'âme, soit individuelle, soit collective, descend vers la matière et s'assujettit au corps, c'est la chute ; quand elle remonte, c'est la rédemption. La rédemption est l'œuvre du Christ ou plutôt des Christs, car le Christ n'est pas un personnage historique, c'est l'homme régénéré. La régénération s'accomplit par diverses étapes nommées passion, crucifixion, ascension. Historiques ou non, les plus remarquables des Christs sont : Jésus pour l'Occident, Bouddha, Osiris et Mithra pour l'Inde, l'Égypte et la Perse. Le Christ est toujours fils de Marie, c'est-à-dire de l'âme qui se polarise dans l'esprit et conçoit le Divin. La composition de l'homme est quaternaire, elle comprend le corps physi-

que, le périsprit ou corps astral, l'âme et enfin l'esprit. Engendrée d'abord dans les formes les plus basses de la matière, Psyché évolue en montant à travers les plantes et les animaux jusqu'à l'homme. Elle a ordinairement besoin de plusieurs migrations avant d'arriver à l'état parfait. Il est des âmes qui n'arrivent pas à cet état du Nirvana céleste, elles finissent par se dissoudre et tombent dans le Nirvana de l'anéantissement. Comme dans le microcosme, ainsi dans le macrocosme les âmes vont du simple au complexe. Dans l'âme d'un système sont contenues les âmes de toutes les planètes et dans l'âme de l'univers les âmes de tous les mondes. L'âme de l'univers, c'est Dieu, en qui sont tous les dieux. Les deux principes, le masculin et le féminin, sont dans le non-manifesté aussi bien que dans le manifesté. Dieu est père et mère et il engendre Adonaï, l'Esprit. Lorsque la femme occupera dans la société la place prépondérante qui revient à l'élément intérieur par rapport à l'extérieur, la rédemption de la société sera accomplie.

Cette doctrine est le résultat de l'intuition complétée et couronnée par l'illumination divine. Au plus haut degré de cette intuition, l'homme, atteignant la région intérieure et céleste de sa nature, connaît comme il est connu. Cette condition, qui est celle des parfaits, se nomme la compréhension.

La méthode d'exposition adoptée par Mme Kingsford a pour but de montrer que « les dogmes et les symboles du christianisme sont en substance identiques à ceux des autres et plus anciens systèmes religieux. » Elle a pour instrument l'interprétation au moyen de laquelle on fait concorder, dans une même signification, la Bible et les livres hermétiques, la théosophie orientale et le gnosticisme alexandrin, la Kabbale et l'Évangile, le polythéisme grec et le culte chrétien, y compris les mystères du Rosaire.

Sans insister sur le caractère antirationnel, antiscientifique d'un pareil criterium et d'une pareille méthode, ni sur le caractère monstrueux d'un système qui aboutit à mettre l'homme, le moi humain, à la place du Christ, à la place de Dieu, disons quelles sont les causes qui peuvent rendre compte d'un état d'esprit qui, on le sait, tend à se répandre en cette fin de siècle. Ces causes sont, d'une part, le besoin qui est au fond de l'âme humaine d'avoir une vue sur l'au delà ; d'autre part, les préjugés aussi nuisibles qu'injustifiés contre la foi chrétienne et l'enseignement de l'Église. Dans *la Voie parfaite*, on accuse l'Église d'être en opposition complète avec les connaissances historiques et scientifiques contemporaines ; puis on lui reproche la théorie luthérienne de la justification par imputation extérieure, la théorie d'une relation logique entre l'effusion du sang matériel et l'expiation, et d'autres choses aussi peu comprises et dont elle est aussi innocente. Lorsque l'étude et la réflexion auront fait tomber ces préjugés, alors

apparaîtra la saine lumière devant laquelle se dissiperont les ombres fantastisques de l'ésotérisme. Nous comprenons le dégoût que le matérialisme inspire; nous applaudissons au cri : En avant, vers le dedans, vers l'au delà ! Mais si vous ne voulez pas, dans votre marche en avant, aller au caprice du vent vers l'illusion absurde, fixez vos regards vers l'étoile directrice, la seule qui ait mission pour nous montrer le Christ, parce qu'elle a été placée par lui comme la règle vivante et indéfectible de la foi.

LAMOUREUX.

Medicina pastoralis. Edidit Dr C. CAPELLMANN, medicus Aquisgranensis. Editio nona, latinarum tertia. Paris, Retaux, 1893, in-8 de VI-245 p. — Prix : 3 fr. 75.

Pour remplir tous les devoirs de son délicat ministère, le pasteur des âmes ne doit pas ignorer certaines questions touchant plus ou moins à la médecine et que ses études préliminaires ne lui permettent ordinairement pas d'aborder. On pourrait citer en France tels et tels séminaires dont les élèves n'ont qu'une notion tout à fait incomplète, j'allais dire enfantine, de la physiologie et de l'anatomie : que d'imprudences, de bévues même, ne sont pas exposés à commettre les prêtres qui assument dans ces conditions les redoutables responsabilités de la direction des consciences ! Faudra-t-il donc conseiller à ces jeunes ecclésiastiques de compléter leurs connaissances imparfaites par la lecture des livres spéciaux ?.... Outre le danger qui résulterait le plus souvent du maniement imprudent d'œuvres matérialistes et athées, le choix serait malaisé et la dépense deviendrait rapidement trop considérable pour de très modestes budgets. Les auteurs de morale, dira-t-on, fournissent les indications essentielles, et, avec un peu de jugement et d'observation, on peut aisément les compléter. — Nous demandons la permission de nous inscrire contre cette assertion. Non pas, certes, que nous rêvions de faire du curé un médecin, mais un homme d'expérience, capable de donner un sage conseil, d'indiquer à propos aux familles l'opportunité d'une démarche, de juger par lui-même des conditions réelles où se trouve le malade qu'il doit administrer, en état, en un mot, de ne pas compromettre les fruits de son ministère, en oubliant que les âmes dont il a le soin sont unies à des corps. C'est ce qu'a compris un docteur-médecin d'Aix-la-Chapelle, chrétien pratiquant et éclairé. Désireux de mettre sa science et les résultats de longues années de consciencieuse pratique au service de l'Église, M. Capellmann a rédigé en allemand un traité de médecine pastorale. Le livre répondait à un tel besoin, que les éditions se succédèrent rapidement et qu'on pria l'auteur de donner une traduction latine de son ouvrage. La *Medicina pastoralis* devrait avoir sa place dans toutes les bibliothèques ecclésiastiques, à côté de la *Theologia moralis*, dont elle est le complément naturel. L'auteur a conçu un

plan d'une extrême simplicité. Il prend d'abord les commandements de Dieu, ceux de l'Église, parle des sacrements, puis donne quelques notions qu'il a reconnues plus nécessaires, sur les sujets ne rentrant pas dans la régularité de cette partition. Deux commandements divins sont connexes dans les détails de leur application avec la science médicale : le cinquième et le sixième. A propos du cinquième, on envisage la question de l'*abortus*, les opérations chirurgicales, l'usage de certains remèdes (morphine, chloroforme, hypnotisme). Des appendices traitent de la vaccine, des nourrices,.... des maladies de l'âme, etc. Relativement aux commandements de l'Église, l'auteur examine les excuses mises en avant pour s'exempter des offices du dimanche, du jeûne et de l'abstinence, et parle des mortifications corporelles. Viennent ensuite divers sacrements : Baptême, communion, extrême-onction, mariage (très développé). Plusieurs chapitres consacrés aux maladies dangereuses et à leurs indices, à l'agonie, à l'asphyxie, aux signes de la mort prochaine, aux premiers secours à donner dans les cas d'indisposition subite, aux soins à prodiguer aux malades, aux mourants, aux corps des défunts, terminent cet utile ouvrage. Nous aurons dit le bien que nous en pensons, quand nous aurons affirmé qu'il est indispensable à tout confesseur et que le devoir d'un professeur de morale est d'en recommander l'usage à ses disciples. Le médecin chrétien ne manquera pas non plus de s'inspirer des précieux renseignements multipliés dans ces pages : elles seront pour lui, au point de vue de la conscience, le meilleur des directoires, un véritable traité *de Officiis*. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Nos faux Moralistes, ou les fameuses « Maximes » de la Rochefoucauld, par André Berthet. Ouvrage précédé d'une notice par Abel Jacquin. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1890, 2 vol. in-12 de xxxvi-167 et 196 p. — Prix : 5 fr.

Il y a quelques mois, nous avons rendu compte à cette même place du *Catéchisme laïque*, d'André Berthet. La notice qui précède *Nos faux Moralistes* nous apprend qu'André Berthet est mort ; personne ne s'en est aperçu, bien que M. Abel Jacquin nous le présente comme le continuateur de Galilée, de Rabelais, de Voltaire, de Michelet et de Victor Hugo. Il paraît qu'il était inspecteur de la *Maternelle*. Nous serons vraisemblablement le dernier à parler de lui, et nous sommes vraiment fâché de ne pas avoir à en dire du bien. Ce citoyen, qui fut de son vivant partisan de la morale « libre, variable et diverse, » et avait publié un livre intitulé : *Mes lunes*, a laissé en mourant un commentaire des *Maximes de la Rochefoucauld*. Voici quelques échantillons. La Rochefoucauld a dit : *Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires....* M. Ber-

thet commente : *Jamais les chiens n'ont fait des chats.* — La Rochefoucauld : *Plus on aime une maîtresse et plus on est près de la haïr.* — M. Berthet : *Plus on aime le homard et plus on est près d'en avoir une indigestion.* — La Rochefoucauld : *On ne loue d'ordinaire que pour être loué.* – M. Berthet : *Voyons, censeur sévère et peu juste, quand vous dites : Dieu soit loué ! attendez-vous qu'il vous le rende ?* Inutile de multiplier les citations : voilà par quelles raisons victorieuses le susdit Berthet réfute les paradoxes de la Rochefoucauld. Il faut noter à sa décharge que l'auteur avait gardé ses commentaires inédits. Mais quelle idée singulière que d'infliger à sa mémoire l'affront d'une publication posthume ! M. Berthet était inconnu, on l'expose à paraître ridicule. Mais ne nous apitoyons pas trop à son sujet : comme personne ne le lira, ce mauvais renom lui sera très certainement épargné. C'est ce que nous pouvons lui souhaiter de mieux. Qu'il repose en paix !

P. Talon.

Le Budget, ce qu'il est, ce qu'il peut être, par Édouard Cohen. Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de IV-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Étudiant l'établissement du budget, M. Cohen souhaite avec raison qu'on l'unifie, en y rattachant tous les comptes annexes, qu'on le rende plus simple, plus clair et plus sincère. Il sent aussi qu'il conviendrait de séparer des éléments obligatoires et fixes de la loi de finances les éléments variables, sur lesquels se concentreraient les débats parlementaires. Mais il n'ose pas s'attaquer résolument au droit révolutionnaire, reconnu à chacune des deux Chambres, de refuser la totalité du budget. M. Paul Leroy-Beaulieu n'a pas eu cette timidité. « Il faudrait, écrivait-il le 11 décembre 1886, à l'*Économiste français*, considérer le budget comme une loi ordinaire qui n'est pas faite seulement pour un seul exercice, mais qui nécessite, pour tout changement, l'accord des deux Chambres. » C'est une solution analogue qu'ont indiquée, l'année suivante, les *Instructions* de M. le Comte de Paris. « Il suffira, dit-il, d'une modification de nos pratiques parlementaires pour prévenir toute domination exclusive de l'une ou l'autre Chambre. Le budget, au lieu d'être voté annuellement, sera désormais une loi ordinaire, et ne pourra, par conséquent, être amendé que par l'accord des trois pouvoirs. »

Dans le régime des impôts, l'auteur propose des réformes qui sont certainement désirables : suppression du principal de l'impôt foncier; suppression des octrois; allégement des impôts indirects qui pèsent sur les consommations populaires, et spécialement, dégrèvement des boissons hygiéniques. La principale ressource qui comblerait les vides ainsi faits devrait être cherchée dans la surélévation de l'impôt sur l'alcool ou même dans le monopole de l'État pour la fabrication ou la vente des eaux-de-vie.

Les dépenses publiques, si l'on joint les budgets locaux au budget de l'État, atteignent en France quatre milliards par an. Et elles donnent une idée grandiose (p. 5) de notre richesse nationale. Pourtant, M. Cohen cherche sagement à les réduire. On peut penser que les services de la guerre et de la marine pourraient obtenir plus économiquement les mêmes effets utiles. Le poids de la dette devrait être allégé par des conversions et des unifications intelligentes. Quant aux services civils, on n'obtiendra d'économies sérieuses qu'en renonçant à en faire un instrument d'oppression et de corruption aux mains du gouvernement, en répudiant tout socialisme d'État, en adoptant franchement une politique de liberté. Notre auteur le sent bien et l'indique, en somme, assez nettement. Il n'ose toucher qu'avec les plus extrêmes ménagements au régime de l'instruction primaire, mais il se demande si l'on ne devrait pas restituer aux communes une certaine autonomie pour la fixation des dépenses et le choix des instituteurs. Il voudrait enfin voir « entreprendre la réforme de l'administration, non point en rognant, par petites parcelles, le nombre ou le traitement du personnel, mais en inaugurant un vaste système de décentralisation administrative, qui reportera de l'État sur les départements et les communes une grande partie des dépenses centrales, et simplifiera à la fois la bureaucratie actuelle et les rapports des citoyens avec l'autorité. »

Le budget, on le voit, résume toute la politique. Et l'on aperçoit aussi quel profit on trouvera certainement à lire ce livre de bonne foi et d'information sûre.

J. Angot des Rotours.

Traité de chimie agricole, par P.-P. Dehérain. Paris, Masson, 1892, gr. in-8 de 904 p. — Prix : 16 fr.

Il y a longtemps que M. Dehérain, alors jeune professeur à l'école de Grignon, publiait ses *Leçons de chimie agricole*. Promptement épuisé, cet ouvrage ne se trouvait plus d'ailleurs au courant des nombreuses découvertes et des progrès de la science moderne. Si réclamée qu'elle fût, une seconde édition ne pouvait donc se faire que par un remaniement complet, et l'auteur appréhendait toujours d'avoir à composer un livre entièrement nouveau. Ses hésitations ont cependant pris fin. Aujourd'hui membre de l'Institut, il couronne sa longue carrière, consacrée aux travaux de laboratoire en même temps qu'à des cultures pratiques, par ce traité important que les agriculteurs ont maintenant à leur disposition et dont nous allons donner le rapide résumé.

Divisant son traité en trois parties, l'auteur examine successivement le développement de la plante en elle-même, le sol et les engrais. Partant de la graine, il suit les évolutions successives par lesquelles le végétal passe, grandit et arrive à la période des fleurs et des fruits. Chemin faisant, il étudie les causes extérieures, les influences diverses et

multiples qui influencent nécessairement, activent ou ralentissent la marche normale de la nature. Chaque point de vue est approfondi. On avance pas à pas dans les démonstrations des faits qu'appuient une exposition minutieuse et les expériences les plus concluantes. — L'étude de la terre arable, du sol, est l'objet de la seconde partie; on y voit sa formation, ses propriétés physiques, son analyse et sa constitution chimiques, ses propriétés absorbantes et les causes de sa stérilité. Ce sont autant de chapitres principaux qui se subdivisent eux-mêmes suivant les nécessités et l'ordre des matières. Elles abondent en effet, et se multiplient, et ne serait, ce qui est le propre de l'ouvrage entier, l'exposition simple, méthodique et parfaitement claire, elles provoqueraient facilement de la confusion et du trouble dans l'esprit du lecteur. Mais il sent tout de suite que tout est à sa place, se relie et s'enchaîne. — L'étude des forces naturelles développant les plantes sur le sol a rempli les deux premières parties. La dernière de l'ouvrage va laisser apparaître l'homme qui, par son industrie, cherchera à favoriser le travail des agents naturels en apportant dans le sol les éléments que les circonstances physiologiques ont pu répartir avec trop d'irrégularité. Il faut donc étudier successivement les amendements et les engrais que son activité répandra pour obtenir de meilleures moissons. On entre ici dans les pratiques agricoles, mais toujours, à vrai dire, sous leur côté scientifique. Cette connaissance des engrais est actuellement d'une importance capitale et l'on ne saurait trop s'en pénétrer. Par ignorance on a trop longtemps négligé cette partie de l'agriculture, par insouciance on le fait encore trop souvent aujourd'hui et l'on arrive fatalement à de graves mécomptes. Les propriétaires et les cultivateurs ne se pénétreront donc jamais trop des résultats certains de la science, corroborés par l'évidence des résultats agricoles. Un dernier chapitre s'occupe du commerce et de la vente des engrais; il est intéressant, mais, à notre avis, il eût mieux valu en faire une sorte d'appendice que de le comprendre dans le corps même de ce traité, auquel il ne se rapporte qu'accessoirement. En résumé, peu d'ouvrages contribueront à répandre les notions d'une science éprouvée autant que celui dont nous venons de parler, et l'auteur, en le publiant, rend à l'agriculteur sérieux un immense service. G. DE SENNEVILLE.

Des résidus industriels dans l'alimentation du bétail, par CH. CORNEVIN. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-8 de 552 p. — Prix : 6 fr.

Dans les conditions où elle se trouve placée aujourd'hui, l'agriculture doit utiliser toutes les ressources qu'elle a sous la main. Or, l'industrie lui fournit un grand nombre de déchets, qui, provenant pour la plupart de matières premières fournies par la culture, peuvent donner une aide et souvent un grand profit dans l'alimentation du bétail. C'est à en étu-

dier la nature, les qualités et les avantages que l'auteur a consacré ce nouveau volume.

Successivement il examine les résidus industriels suivant qu'ils ont une origine végétale ou animale. Les premiers proviennent principalement de la fabrication du sucre, de la bière ou des huiles, etc., les autres sont laissés par les boucheries, les tanneries, les industries de conserve de viande ou de poisson. Le champ est vaste et n'avait guère été exploré jusqu'ici qu'incomplètement et utilisé que dans quelques parties. Il n'avait encore été écrit sur ces matières aucun ouvrage d'ensemble, bien méthodique, où les différentes questions qui se présentent dans cet ordre d'idées fussent étudiées avec soin et ampleur, rapprochant tous les résultats de la pratique et les enseignements d'une science sans cesse en progrès nouveaux.

Chaque déchet connu et susceptible d'être utilisé de quelque manière a donc sa place déterminée dans cet ouvrage. Les analyses auxquelles il a donné lieu sont relevées, sa composition nettement définie, et les services qu'on en peut tirer parfaitement exposés. L'agriculteur a ainsi en main un guide précieux; c'est à lui de le mettre en œuvre. G. DE S.

BELLES-LETTRES

Vocabulario español-arabigo del dialecto de Marruecos, con gran numero de voces usadas en Oriente y en la Argelia (Alger), por el P. JOSE LARCHUNDI. Madrid, Gregorio del Amo, 1892, in-4 de XXIII-602 p. — Prix : 20 fr.

Parmi les arabisants de l'heure présente, un des plus avantageusement connus est sans contredit le R. P. Larchundi, de l'Observance de Saint-François, préfet apostolique des Missions espagnoles du Maroc. On lui devait déjà plusieurs ouvrages justement estimés pour l'étude de l'arabe, tels que : 1° *Rudimentos del arabe vulgar*, première édition, Madrid, 1873; seconde, Tanger, 1891. 2° *Crestomathia arabigo-española,* 1881, etc.

Il vient de donner au public un dictionnaire espagnol-arabe, qui, bien que composé spécialement pour des Espagnols, comme son titre l'indique, sera cependant aussi d'une grande utilité pour nos colons d'Algérie et de Tunisie et en général pour les missionnaires et les visiteurs qui vont en Orient. L'auteur a un grand avantage sur tous ses devanciers : c'est que non seulement il possède comme eux la connaissance théorique de la langue, mais en outre il la parle constamment depuis trente années et plus. Pendant tout ce laps de temps il a été en contact journalier avec les Arabes. Il a pu les consulter à loisir sur tous les points obscurs, et il l'a fait en maintes circonstances, comme il nous le déclare dans sa préface. Aussi son vocabulaire laisse-t-il bien loin en

arrière tout ce qui avait été publié précédemment à cet égard. Celui qui signe ce compte rendu se garderait d'être aussi affirmatif, s'il parlait en son nom, puisqu'il n'a pas l'avantage de connaître la langue arabe. Mais il a eu soin de consulter un arabisant d'un très grand renom en Espagne, M. Xavier Simonnet, et de lui soumettre les assertions qui viennent d'être énoncées; c'est donc ce savant homme qui en assume sur lui la responsabilité. FRANÇOIS PLAINE.

Traditions populaires de la Haute-Saône et du Jura, par CH. THURIET. Paris, Lechevalier, 1892, in-8 carré de 652 p. — Prix : 10 fr.

L'année dernière M. Thuriet a publié, sur les *Traditions populaires du Doubs*, un beau volume dont il a été rendu compte dans cette revue (t. LXIV, p. 341). Dans ce livre, M. Thuriet disait que la Haute-Saône et le Jura pouvaient offrir une récolte aussi importante que celle qu'il venait de faire. Il nous prouve la vérité de son assertion en nous donnant une énorme quantité de contes et de légendes recueillis dans ces deux départements. Sans doute, quand l'auteur s'éprit de toutes ces traditions, le mot folklore n'était pas inventé et M. Thuriet n'avait probablement nulle prétention à faire de la science. Il s'était senti amusé ou intéressé par des récits populaires, il pensait que des lecteurs y pourraient prendre le plaisir qu'il y trouvait et les a tout bonnement racontés sans aucun appareil d'érudition. Il ne cite guère les lieux où il a récolté telles traditions et semble le plus souvent les avoir trouvées dans des ouvrages de genres divers. Fréquemment ces traditions qu'il nous donne comme propres à la Haute-Saône et au Jura ne sont que des importations récentes et de source littéraire. Ainsi (p. 112) il nous raconte la prétendue histoire de Gabrielle de Vergy sans remarquer que les Coucy appartenaient au Vermandois, sans se douter que Mlle de Lussan rajeunit au siècle dernier le roman qu'au XIVe siècle Jakemon Sakesep composa d'après une fable celtique, et qu'elle inventa le nom de Gabrielle de Vergy. Il suffit à lui seul, ce nom, pour révéler d'où vient cette prétendue tradition. (Voir, sur Jakemon Sakesep, l'intéressante notice de M. Gaston Paris dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXVIII, p. 352 et suiv.) La légende de Mélusine nous paraît tout aussi adventice. Les noms d'Imogine et d'Alonzo (p. 590) viennent probablement du temps où M. d'Arlincourt écrivait le *Solitaire* ou *Ibsiboé*. La légende de Béatrix (p. 511) avait déjà été narrée par Ch. Nodier, mais Nodier, lettré comme il l'était, avait fort bien pu l'emprunter à un fabliau (*La Sacristine*, fabliaux de Le Grand d'Aussy, t. V, p. 105), dont le sujet est devenu un joli petit poème sous la plume espagnole de Zorrilla. — Ces immixtions exotiques auraient rendu utiles de précises indications de provenances; elles eussent aidé le lecteur à

découvrir quel pouvait être, dans le recueil de M. Thuriet, le véritable élément traditionnel et populaire. Quoi qu'il en soit de ces remarques, ce beau volume ne sera pas sans quelque intérêt pour les folkloristes et occupera agréablement les loisirs du simple lecteur. — A ces mérites il en joint un autre, prisé des bibliophiles : il n'est tiré qu'à deux cents exemplaires. TH. P.

Le Faust de Gœthe, traduit en français dans le mètre de l'original et suivant les règles de la versification allemande, par FRANÇOIS SABATIER. Paris, Delagrave, 1893, in-8 de XIX p., 186 feuillets et 198 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le titre adopté par les éditeurs de ce livre posthume en dit assez le caractère : c'est un essai de traduction métrique de la première partie de *Faust*, avec le texte en regard. « Les règles poétiques de Malherbe et de Boileau sont, paraît-il, de ce suranné auquel il faut avoir le courage de renoncer. » Laissant donc aux poètes en perruque le vers syllabique, M. Sabatier a inventé — après Baïf, Jodelle, Passerat et autres jeunes d'il y a trois siècles, — le vers métrique jadis renouvelé des Grecs. Il fut encouragé dans cette voie par quelques fervents admirateurs, à ce que nous assure l'Avant-propos. « Et quand M. Coquelin aîné vint demander à Henri Laube, le plus grand dramaturge de l'Allemagne, le plus illustre des directeurs du *Burgtheater* de Vienne, de lui indiquer la meilleure traduction de *Faust*, celle qui, selon lui, permettrait le mieux d'initier le public français à toutes les beautés du chef-d'œuvre de Gœthe, il lui répondit : « Il n'y en a qu'une, c'est celle de M. Sabatier, mais elle est inédite. » M. Laube est assurément une autorité, et pourtant s'il a vraiment prononcé les paroles qu'on lui prête, il peut être taxé de quelque indulgence pour un vieil ami. Cette traduction ne manque pas de réelles qualités sans doute : elle est très consciencieuse, et les notes témoignent du soin et des connaissances philologiques de l'auteur : elle est aussi matériellement très exacte. Mais elle a le grave défaut d'être d'une lecture pénible : ce ne sont pas seulement les vers qui sont composés « suivant les règles de la versification allemande, » — fantaisie déjà suffisamment bizarre, — c'est la langue même qui est mise à la torture, sous prétexte de je ne sais quel agencement d'ïambes, de trochées et d'anapestes peu visibles à l'œil nu. J'ai beau regarder, je ne distingue pas les pieds qu'on me signale ; j'ai beau écouter, je n'entends aucune cadence. Peut-être sommes-nous portés, nous autres profanes, à nous faire une fausse idée de la poésie : nous ne la comprenons que comme quintessence de la perfection, tandis que les gens du métier ont au contraire toujours proclamé très haut leur droit aux licences. Hiatus, enjambements, indigence des rimes, j'admettrai donc tout cela dans une certaine mesure, et n'aurai qu'un minimum d'exigence : que les vers ne

soient pas de tous points inférieurs à une prose médiocre. Un spécimen du faire de M. Sabatier en dira plus que tout commentaire. Voici donc le début de *Faust*. Le traducteur a réussi à ne rien retrancher ni rien ajouter : seuls les deux derniers mots ne se retrouvent pas dans le texte.

J'ai étudié philosophie,
Droit, médecine, et par malheur,
Hélas! aussi théologie,
A fond, avec effort et ardeur!
Et me voilà aussi savant,
O pauvre fou, qu'auparavant.
Nom j'ai de Maître, suis Docteur titré,
Et voici bien dix ans que par le nez,
A droite, à gauche, à tort et à travers,
Moi je mène mes élèves très chers....

Et voici à quelle note donne lieu ce dernier vers. « Vers trochaïque de cinq pieds, dont le dernier est un ïambe, avec césure féminine au second pied (entre la troisième et la quatrième syllabe), ce qui le rend singulier à des oreilles françaises. Elles préféreraient : « Je vais menant mes élèves très chers. » E. S. A.

Biblioteca clasica. *Antologia de poetas liricos castellanos desde la formacion del idioma hasta nuestros dias*, ordenada por D. Marcelino Menendez y Pelayo, de la Real Academia española. Madrid, Viuda de Hernando, 1890-1892, 3 tomes in-12 de xcv-300, lxxxiii-304 et cxliv-268 p. — Chaque vol. : 3 fr.

« Cette nouvelle anthologie des poètes lyriques castillans, à première vue, pourra sembler un travail ni très difficile ni très méritoire à qui se rappellera les nombreuses collections existantes et la réputation dont jouissent plusieurs d'entre elles. » Ainsi débute l'introduction que M. Menendez y Pelayo a placée en tête de son premier volume. Mais comme on devait s'y attendre de la part d'un savant tel que lui, il n'a pas le projet de reproduire ou de condenser des recueils antérieurs, c'est une œuvre nouvelle qu'il nous offre, l'on s'en aperçoit tout de suite à l'érudition et au goût avec lesquels il examine les matériaux qu'il emploiera et les livres qui ont précédé son anthologie. Nous ne pouvons suivre l'auteur pas à pas dans les appréciations si justes qu'il émet sur ses devanciers, parmi lesquels il mentionne très honorablement Sanchez, qui, à une époque où le moyen âge intéressait si peu, dans un temps où toutes nos chansons de geste dormaient dans l'oubli de nos bibliothèques, eut la gloire de publier le premier *la Geste du Cid* et plusieurs autres vieux poèmes castillans. Peut-être M. Menendez aurait-il pu accorder un souvenir à Argoté de Molina, qui, avant Sanchez, s'était épris des antiques romances et en a rappelé ou cité plusieurs dans sa *Nobleza del Andaluzia*. Nombreux du reste furent les lettrés qui plus tard réuni-

rent les vieux chants espagnols avant le moment où don Agustin Duran publia son Romancero général, « pour lequel toute louange paraît petite, le monument d'une vie entière, le plus considérable qui ait été élevé à la poésie nationale d'aucun peuple » (page XXXII).

Après un examen extrêmement intéressant de tout ce qui a paru comme *romanceros* et *cancioneros*, M. Menendez parle de l'ancienne littérature espagnole en général, et des influences qu'elle put subir. Il commence ensuite à tracer magistralement l'esquisse de l'histoire littéraire, ou tout au moins poétique de l'ancienne Espagne.

Le tableau commencé dans ce volume se continue dans les introductions du tome II et du tome III.

L'introduction de ce troisième volume est particulièrement intéressante. M. Menendez établit que si, comme cela a été dit et redit, la langue galicienne devint une sorte d'idiome poétique propre à toute l'Espagne, elle ne fut cependant employée que par les poètes lyriques, tandis que les poètes épiques ou didactiques usèrent du castillan. Une pointe dans la littérature portugaise nous vaut des observations curieuses sur ce qu'on y appelait les *Cantigos de amicos*, sur l'influence bretonne, sur ce fameux roman d'*Amadis*, dont on ignore l'auteur. Une bonne partie de cette introduction est occupée par l'examen de l'œuvre si remarquable de Juan Ruiz, l'archiprêtre de Hita; puis viennent des appréciations de poètes divers, parmi lesquels il faut distinguer le juif Sem Tob. Arrivé à Pero Ayala, M. Menendez réserve l'examen des œuvres de l'illustre chancelier pour l'introduction de son tome IV, où il étudiera le développement de la littérature espagnole jusqu'à la mort d'Isabelle la Catholique. M. Menendez touche à bien des questions dans ses savantes préfaces. Il est un point sur lequel je ne saurais être d'accord avec lui, et à ce sujet je suis obligé d'occuper un instant le lecteur de mes livres, parce que ce point est d'un assez grand intérêt littéraire. M. Menendez m'a fait l'honneur de citer plusieurs fois ce que j'ai écrit sur les vieux auteurs de sa patrie. Je suis fier de l'avoir devancé en faisant arriver par les Galiciens l'influence provençale aux Castillans (Voir *la Cour littéraire de D. Juan II*, t. II, p. 42. *Romanceiro*, p. XLIII). Je suis très heureux d'avoir peint Juan Ruiz à peu près, ce me semble, comme il l'a fait lui-même (V. *les Vieux auteurs castillans*, t. II, p. 65 de la première édition, et tome II, p. 359, de la seconde). Mais mon savant ami me reproche d'avoir exagéré l'influence française (t. II, p. XLV, LIII, LIV). Je ne puis entrer dans les détails nécessaires à la défense de mon opinion : il faudrait résumer une partie de ce que j'ai dit dans deux gros volumes; cette opinion, pourtant, je la maintiens, tout en ne pensant pas que l'on puisse m'accuser d'avoir, dans mes études, vu une seule chose, le triomphe de l'influence française (t. II, p. XLV). N'ai-je pas bien des fois mis les poètes castillans au-dessus des nôtres ? N'ai-je pas été le

premier en France à parler de l'archiprêtre de Hita comme il méritait que l'on parlât de lui et pour le placer au premier rang ? Et en faisant allusion à ces éloges, M. Menendez, sans que rien puisse l'y autoriser, avance que cela dut être un crève-cœur pour moi d'avoir à louanger ainsi son vieux compatriote ! Lorsque mes recherches personnelles m'amenèrent à constater le rôle littéraire de la France au delà des Pyrénées, un illustre Allemand, Wolf, soutenait la même thèse, si bien qu'en m'attaquant, moi chétif, M. Menendez me rappelle un peu Chrysale quand, n'osant pas trop contredire sa femme, il lui riposte indirectement en prenant sa sœur à partie :

> Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
> Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.

Mais nous voilà bien loin de l'*Antologia ;* revenons-y un instant. Elle n'est que le début d'une série de publications qui comprendront la poésie épique et les romances. Les trois volumes que nous venons d'examiner nous mènent du XIIIe au XVe siècle, cette époque si intéressante où l'Espagne, en avance sur nous de plus d'un siècle, se trouva à peu près dans la situation où la France fut sous les derniers Valois (V. *Cour littéraire de D. Juan II*, t, II, p. 206). Le choix que M. Menendez a fait est tel qu'on pouvait l'attendre d'un érudit plein de goût. C'est ce goût peut-être qui l'a empêché de donner une petite place à Maciars l'Enamouré, à qui une mort tragique a valu une célébrité que de mauvais vers ne lui méritaient point. Ne peut-on pas s'étonner que M. Menendez ait dans ces trois volumes accueilli des morceaux qui appartiennent à la poésie épique, comme les fragments de Juan Lorenzo, de Juan Ruiz, de Juan de Mena ? M. Menendez, il est vrai, a déclaré qu'à ces mots : poésie lyrique, il donnait l'acception la plus large et que, sous cette rubrique, il comprendrait élégies, églogues, satires, petits poèmes didactiques, etc. Une telle latitude ne contrarie-t-elle pas beaucoup des usages acceptés ? — Chaque tome est terminé par un fort utile glossaire des mots antiques.

TH. P.

Le Poème et la légende des Nibelungen, par H. LICHTENBERGER. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 442 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans l'appendice bibliographique par lequel il clôt son livre, M. Lichtenberger, après avoir énuméré les nombreuses publications allemandes à consulter pour l'étude de la légende et du poème des *Nibelungen*, range sous une rubrique spéciale les ouvrages ayant paru en France ou écrits en français sur le même sujet. La liste de ceux-ci n'est pas longue ; elle comprend en tout une vingtaine de numéros. Et encore plusieurs de ces ouvrages n'offrent-ils plus « qu'un intérêt de curiosité ; la plupart n'ont plus, à l'heure qu'il est, aucune valeur scientifique.... » Et l'auteur ajoute cet aveu : « Il est regrettable qu'aucune des traduc-

tions ni du *Nibelungenlied*, ni des poèmes eddiques, ne puisse être considérée comme suffisamment exacte. » La France n'a prêté jusqu'ici qu'une attention distraite au bruit qui s'est fait autour de l'antique épopée. Cependant, depuis que les leçons d'Auguste Guillaume de Schlegel attirèrent, en 1803, l'attention des lettrés et du grand public sur l'ancienne poésie allemande, le *Nibelungenlied* n'a cessé d'être, chez nos voisins, l'objet de savantes recherches et de polémiques passionnées. Il était grand temps que la France prît une part sérieuse à ces travaux et à ces discussions dont le résultat, en dehors de son intérêt général, a pour elle un intérêt tout particulier, aussi bien que pour l'Allemagne. Le poème étant écrit en ancien haut-allemand, les questions de philologie et de métrique qu'il soulève peuvent être abandonnées aux disputes d'outre-Rhin, et M. Lichtenberger n'a pas cherché à nous y mêler. Mais nul n'a plus de droits que nous à revendiquer la légende de Sigfrid, du jeune, vaillant et séduisant héros des temps mythiques de la race franque. Cette légende inconnue aux historiens, qu'était-elle primitivement? Qu'est-elle devenue dans la tradition orale du monde germanique et scandinave, dans ces lieder populaires où elle a dû se conserver par fragments pendant plusieurs siècles avant de se métamorphoser définitivement en une vaste épopée ? Comment la légende des rois burgondes et celle d'Attila sont-elles venues se souder à celle de Sigfrid ? Quelle part revient au peuple, aux jongleurs ou aux poètes dans la composition du *Nibelungenlied ?* Ces problèmes, qui ont exercé la sagacité de chercheurs infatigables, M. Lichtenberger a tenté à son tour de les résoudre dans la mesure du possible. Il ne s'est pas contenté de résumer les travaux les plus récents, il a classé lui-même et étudié les matériaux que lui offraient les traditions allemandes et norroises et a montré une fois de plus que la science française peut lutter sans désavantage avec toute autre ; il a su déployer, à côté de l'érudition d'un docteur allemand, les qualités françaises de sûreté dans la critique, de sagesse dans l'induction, de clarté dans l'exposition.

La thèse soutenue jadis par Wolf dans ses célèbres prolégomènes contre la croyance dogmatique et traditionnelle à l'unité des poèmes homériques, devait être d'autant plus facilement reprise contre le *Nibelungenlied*, que ce poème nous est parvenu sans nom d'auteur et que toutes les recherches pour lui en découvrir un n'ont jamais abouti à aucun résultat satisfaisant. Aussi Karl Lachmann, dès 1816, et ses disciples après lui ont-ils relevé une série de contradictions et signalé un grand nombre de passages interpolés qui excluaient, selon eux, toute idée d'unité primitive du poème : ils ont prétendu n'en faire qu'une mosaïque de lieder populaires. Ce système obtint et garda longtemps une faveur presque générale : les *Lachmanniens orthodoxes d'observance stricte* parlaient avec tant d'autorité que le doute ne semblait pas per-

[illegible] enfin la tête avec Holtzmann,
[illegible] du texte adopté par Lach-
[illegible] dans d'autres ; on fit, en
[illegible] le l'ensemble ne pouvait être
[illegible] comme on ne réussit toujours
[illegible], ni à faire accepter un nom
[illegible] pour le classement chronolo-
[illegible] rent de plus en plus difficiles et il
[illegible] concessions mutuelles. L'hypothèse
[illegible] able, faute de toute preuve positive ;
[illegible], et pour la même raison. La vérité
[illegible], et c'est la conclusion à laquelle
[illegible] discussion minutieuse des arguments
[illegible] du poème, aventure par aventure,
[illegible] allemands et norrois qui racontent
[illegible] XIIe siècle, les matériaux qui devaient
[illegible] donc tout prêts à être mis en œuvre....
[illegible] der chantés en Autriche par les jon-
[illegible] qui pût présenter de grosses diffi-
[illegible] légende étaient traités d'une manière
[illegible] ains lieder déjà groupés entre eux de
[illegible] l'un à la suite de l'autre. Il ne restait
[illegible] et groupes de lieder destinés à faire
[illegible] à fixer le commencement et la fin du
[illegible] divers groupes de lieder entre eux, pro-
[illegible] au point quant à la forme extérieure, la
[illegible] fait enfin effacer les divergences par trop
[illegible] entre les différentes parties du poème....
[illegible] *genlied* eût-il fait plus ? il ne prétendait
[illegible] raire : il n'a pas signé son poème et son
[illegible] lèbre parmi ses contemporains.... »
[illegible] *le trésor des Nibelungen*, la victoire res-
[illegible] chacun ayant plus ou moins tort et raison,
[illegible] es discussions savantes auront du moins
[illegible] du litige. Les légendes du *Nibelungenlied*,
[illegible] *Snorra Edda*, de la *Sæmundar Edda*, de
[illegible] *reksaga*, du *Sigfridslied*, de la *Klage*, du
[illegible] pu être rétablies dans leur teneur d'avant
[illegible] dispersion des Germains. On a pu également
[illegible] philosophie morale de ces peuples. Tout
[illegible] actuelle, le *Nibelungenlied* a conservé de
[illegible] barbare très différent de celui des poèmes
[illegible] rains des XIIe et XIIIe siècles. La partie du

livre de M. Lichtenberger consacrée à cette étude est peut-être la plus originale ; elle est du moins dégagée de ces querelles d'école toujours un peu savamment futiles pour la masse du public. L'auteur nous y trace d'abord une rapide esquisse des mœurs des Germains aux temps héroïques ; plus d'une remarque de Tacite s'y trouve confirmée. Il passe ensuite en revue les types de rois suivant les conceptions populaires et les idées politiques de l'époque. Elles sont peu compliquées : la libéralité (milte) est la principale vertu royale ; le sentiment de solidarité qui unit le roi et les vassaux (triuwe) sert de constitution. « Il y a en général harmonie préétablie entre la volonté du roi et celle des sujets : le roi agit et ordonne conformément aux désirs de ses vassaux et ceux-ci désirent ce que veut le roi et l'assistent fidèlement sans chercher à faire échec à son autorité. » Que n'en sommes-nous encore là ! L'honneur chevaleresque est à naître ; le héros de l'épopée germanique a des instincts matériels, des désirs violents ; mais « le mobile de toutes les actions désintéressées, la vertu morale par excellence, c'est la fidélité, la *triuwe*, » tandis que pour les jongleurs, « l'idéal du héros est l'habile homme qui sait se tirer d'affaire en toute rencontre. » Quelques pages sont aussi accordées à la femme, à son rôle et à son caractère.

Pour terminer par une légère critique, je reprocherai à M. Lichtenberger de n'avoir pas complété son livre par un index analytique. Peut-être a-t-il jugé que les infinies répétitions du texte ne permettaient pas d'établir un index d'un usage commode ; mais il aurait au moins pu reproduire à la table les sommaires détaillés des chapitres. Le seul mot *introduction*, par exemple, résume fort insuffisamment tout ce qui est exposé dans les soixante pages et les cinq chapitres de cette partie du livre. E. S. A.

HISTOIRE

L'Ame d'un missionnaire. Vie du P. Nempon, missionnaire apostolique du Tonkin occidental, par l'abbé Gustave Montauuis. Préface de Mgr Baunard. Paris, Retaux, 1891, in-8 de xvi-430 p. — Prix : 5 fr.

La vie d'un missionnaire qui meurt à vingt-sept ans, sans avoir fait autre chose que vaquer pendant cinq années aux occupations d'un modeste apostolat, il semble que ce soit peu de chose, et de ce peu de chose pourtant, M. l'abbé Montauuis a fait l'un des livres les plus intéressants, les plus touchants, les plus émouvants qui se puissent lire. C'est qu'à défaut d'événements dramatiques, il y a dans ce livre l'histoire d'une âme noble, qui se livre tout entière et nous rend témoins de ses luttes intimes, de ses rêves généreux, de ses espérances héroïques et de ses victoires modestes, mais méritoires et fécondes. Cette grande

âme, qui entrevoit, qui demande et sollicite de tout son cœur le martyre et la souffrance, est d'ailleurs une âme charmante, d'une admirable candeur, et toute pénétrée de sourire et de tendresse Quelle noble nature, et combien généreuse et sympathique! Aussi son histoire est-elle de celles qui doivent faire beaucoup de bien. Il s'en exhale comme un parfum qui embaume et pénètre les âmes et les prédispose et les incline à la piété, à la vertu, au sacrifice. C'est par excellence un livre bienfaisant, mais c'est aussi un livre bien fait : l'auteur écrit dans une langue élégante et claire, précise et gracieuse, quand il le faut, et son livre est composé avec un art qui sait dramatiser les récits, graduer et ménager l'intérêt. C'est un heureux début, plein de promesses. Je recommande très particulièrement ce livre, où l'on respire un air pur et fortifiant, cet air des hauteurs célestes qui fait les apôtres, les héros et les martyrs. P. Talon.

Curiosités révolutionnaires. — Billaud-Varenne, *membre du Comité de salut public. — Mémoires inédits et correspondance, accompagnés de notices biographiques sur Billaud-Varenne et Collot d'Herbois*, par Alfred Bégis; précédés de deux portraits. Paris, librairie de la Nouvelle Revue, 1893, in-8, x-455 p. — Prix : 7 fr. 50.

Billaud-Varenne n'a pas laissé de descendants; de toute sa famille, une seule personne lui survécut, sa nièce, fille de son frère Benjamin; c'est le fils de celle-ci, Joseph Bellion, peintre paysagiste, qui recueillit dans la succession de son père les *Mémoires* de son grand-oncle; les autres papiers avaient péri en 1823, dans un naufrage. Ces *Mémoires* méritent-ils ce nom? A peine si Billaud y parle politique; quelques détails sur sa déportation ne suffisent pas à en masquer le vide. C'est plutôt une dissertation sur des points de morale dans un style dont l'amphigouri est le moindre défaut. Il est heureux pour Billaud qu'il se soit assuré un nom par son rôle sanglant au Comité de salut public; car sa littérature n'eût pas permis même de le classer.

L'intérêt de ce volume est dans la biographie qu'a tracée M. Bégis. Il a en mains et il nous offre quantité de lettres soit de Billaud lui-même, soit de son père, de son frère, de sa femme, qui éclairent cette triste figure. Il avait certaines vertus privées; son respect et son affection pour son père et sa mère ne varient pas; il est désintéressé. Quant à son rôle politique, loin de le désavouer, il s'en glorifie. En 1800, il écrivait à son père : « En dépit de l'aigreur de mes souffrances, j'en trouve l'ample dédommagement dans la sérénité et le témoignage consolateur d'une conscience intacte.... ; dans l'espoir si flatteur et qui a toujours été mon objet, de recueillir la gloire immortelle qui attend tôt ou tard l'homme probe.... » Il regrettait, il est vrai, d'avoir frappé Danton; il ne regrettait pas moins d'avoir contribué au 9 thermidor : « Nos divisions ont

brisé ces jours-là l'unité du système révolutionnaire. » Les extraits que M. Bégis donne ici de la *Nouvelle Minerve* (1835) sont-ils, peuvent-ils être du style de Billaud ? Il y règne une fermeté, une netteté, qui trahissent une autre main que la sienne. C'est une apothéose du régime de la Terreur telle qu'il était de mode d'en dresser après la révolution de Juillet. Ces pages peuvent refléter les théories de Billaud, mais, littérairement, elles les embellissent. Il faut pourtant les accueillir comme des renseignements utiles : « Le malheur des révolutions, c'est qu'il faut agir trop vite ; vous n'avez pas le temps d'examiner ; vous n'agissez qu'en pleine et brûlante fièvre, sous l'effroi de ne pas agir.... Les décisions que l'on nous reproche tant, nous ne les voulions pas le plus souvent deux jours, un jour, quelques heures avant de les prendre : la crise seule les suscitait. Elles étaient prises au milieu des lassitudes de nos longues séances du Comité ; nous ne voulions pas tuer pour tuer, c'est trop stupide ; nous voulions vaincre à tout prix.... » On jugera l'explication. Du reste, point de repentir. Il disait à Pétion, président de la république d'Haïti : « La plus grande faute que vous avez commise dans le cours de la révolution de ce pays, c'est de n'avoir pas sacrifié tous les colons, jusqu'au dernier. En France, nous avons fait la même faute, en ne faisant pas périr jusqu'au dernier des Bourbons. » Cette faute fut-elle volontaire ? En fait, ils n'ont épargné que ceux qu'ils n'avaient pas à portée de leur couperet. Voilà ce que Billaud appelait la politique « puritaine. » Au moins, c'est franc, et j'aime mieux ces aveux effrontés que l'hypocrite excuse des gens qui disent : Je ne savais pas, je ne lisais pas, je signais sans lire.

Billaud était parti seul pour Cayenne ; sa femme, bien qu'elle en eût le désir, n'avait pu ni l'y accompagner ni l'y rejoindre. En janvier 1797, elle obtint son divorce et se remaria avec un sieur Johnson, Américain, très épris de Billaud et peut-être de sa femme, et qui, déjà âgé, voulait leur laisser sa fortune. Il mourut à la fin de décembre 1799. Billaud avait ignoré jusque-là ce qui s'était passé ; il ne l'apprit qu'en 1802. Les efforts de sa femme pour rétablir des rapports avec lui ayant échoué, elle se décida à se remarier une troisième fois, et sa fortune, assez considérable, passa à son nouvel époux. Quant à Billaud, il avait depuis longtemps uni son sort à celui d'une négresse dont il avait éprouvé le dévouement et à qui il laissa tout son bien. Il mourut à Port-au-Prince, en 1819, à soixante-trois ans ; on prétend que Virginie vivait encore en 1874.

M. Bégis a consacré quelques pages à Collot d'Herbois, l'ami et le compagnon de déportation de Billaud. Les « mitraillades » de Lyon suffiraient à sa réputation, d'autant que, d'après lui, ce fut « une marque de sensibilité. » Et comment ? Collot s'explique : « Lorsqu'on guillotine vingt coupables, le dernier exécuté meurt vingt fois, tandis que ces deux

cents conspirateurs périrent ensemble. La foudre populaire les frappe, et, semblable à celle du ciel, elle ne laisse que le néant et les cendres » (p. 32). Il rédigea et signa avec Billaud la circulaire du 23 janvier 1794 aux représentants en mission : elle porte la double griffe de leur férocité sauvage et de leur galimatias littéraire. C'est Collot d'Herbois qui, à la tribune des Jacobins, s'écriait : « Le 2 septembre est le grand article du *Credo* de notre liberté ! » En revanche, appelé à se défendre devant la Convention, il invoquait « le sincère tableau de son ménage républicain, où ont toujours habité les habitudes et les plaisirs de l'égalité et de la fraternité » (p. 285). La veuve de Collot mourut à Paris, le 17 mai 1810; elle avait une modique pension du gouvernement.

M. Bégis a joint à sa curieuse publication les portraits de Billaud et de Collot d'Herbois. VICTOR PIERRE.

Un Prussien en France en 1792. *Lettres intimes de* J.-F. REICHARDT, traduites et annotées par A. LAQUIANTE. Paris, Perrin, 1892, in-8 de 431 p. — Prix : 7 fr. 50.

La liste des témoins étrangers de la Révolution de 1789 s'accroît chaque jour. Après Governor Morris, Karamsin, Coray, John Moore, voici Reichardt. Celui-ci est un Allemand du Nord, un compatriote et un protégé de Kant, maître de chapelle du grand Frédéric, et par surcroît écrivain, ou tout au moins empressé à mettre par écrit, dans des lettres « intimes » destinées au public, ses impressions et ses aventures de voyage. Reichardt était venu en France en 1785, et, sous le patronage de Glück, y avait fait apprécier sa musique. Il y revint en 1792, et dans un milieu qui n'était plus guère favorable aux arts, exerça ses facultés d'observateur et de critique politique. Il devait mourir, oublié de ses compatriotes, en 1814.

Ses lettres sur la France, devenues très rares, même en Allemagne, méritaient une réimpression, et chez nous une traduction. Reichardt a visité notre pays pendant les premiers mois de 1792, au moment où se préparait la crise décisive qui devait emporter, derrière la monarchie absolue, la monarchie constitutionnelle. Il a vu de près, en quatre longues étapes, d'abord la « France extérieure, » celle des émigrés, qui s'organisa confusément, bruyamment, péniblement, sur les bords du Rhin, dans les électorats ecclésiastiques et le pays de Bade ; puis la France alsacienne, celle que personnifiaient alors Frédéric de Dietrich et Victor de Broglie, et où se montrait déjà Euloge Schneider ; puis la France lyonnaise, également disputée entre les Feuillants et les Jacobins, et enfin la France parisienne, à la veille de la déclaration de guerre à l'Autriche. Reichardt est un modéré, un optimiste plein d'illusions, mais dont les informations sont nombreuses, sincères, désintéressées, et chez qui on peut suivre en particulier la marche de l'anarchie sociale, parallèle à la

marche de l'anarchie politique. Il fait de fréquentes citations des écrits et des discours contemporains (l'une d'elles, p. 361, a été confondue d'une façon fâcheuse avec le texte). Son éditeur, qui a pris soin de supprimer les passages ne se rapportant pas directement à la France, a accompagné le texte de notes assez nombreuses, quelques-unes personnelles et non exemptes d'allusions au temps présent. L. P.

Les Grandes Compagnies de commerce. Étude pour servir à l'histoire de la colonisation, par Pierre Bonnassieux. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de IV-562 p. — Prix : 10 fr.

Depuis quelques années, l'attention du public et des pouvoirs se porte vers l'extension coloniale et le développement que le commerce peut prendre par suite des débouchés que lui créent chaque jour les nouvelles conquêtes de la civilisation. Aussi l'ouvrage de M. Bonnassieux est-il tout à fait un ouvrage d'actualité; c'est ce qui pourra encore augmenter l'intérêt que présente déjà en soi le sujet. Tout en présentant l'histoire des grandes compagnies d'une manière très succincte, il offre cependant un travail bien complet sur elles. Dans l'introduction, remontant aussi haut que l'histoire le permet, il nous rappelle les associations formées dans l'antiquité pour le commerce. Mais, comme on n'a pas de données très certaines et très positives sur elles, il glisse rapidement pour aborder de suite les compagnies formées au moyen âge, en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. Après ce préambule, il retrace l'histoire des grandes compagnies en Hollande, qui est le pays où se fonda la première et le type des compagnies qui se développèrent pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle. Dans trois chapitres, il fait connaître les efforts déployés par les Hollandais pour entretenir et accroître leurs relations avec l'Europe et le Levant, l'Asie et l'Amérique. A la suite de la Hollande, viennent l'Angleterre et la France. M. Bonnassieux procède de même et passe en revue toutes les sociétés qui s'y fondèrent. Cependant, s'il suit toujours la même marche pour ces différents pays, il ne les traite pas avec le même développement, et tandis qu'un peu plus de cent pages suffisent pour les deux premiers, il en consacre près de trois cents à la France seule. Aussi, tout le livre III est-il réellement intéressant, et, grâce aux documents, offre sur plusieurs points de nouvelles données. Le livre IV est consacré à un rapide examen des grandes compagnies dans les autres pays, Autriche, Danemark, Espagne, Italie, Pologne, Portugal, Prusse, Russie, Suède. Un exposé général des principes économiques sur lesquels étaient établies les compagnies de commerce et des inconvénients et des avantages qu'elles ont présentés, forme le livre V. Enfin, dans le livre VI, l'auteur parle des nouvelles sociétés de commerce et de colonisation fondées ou à fonder sur le modèle des anciennes grandes compagnies. On peut juger,

d'après ce rapide exposé, de l'intérêt que présente ce volume dans lequel les historiens, comme les économistes, pourront trouver de nombreux et excellents renseignements. Notons, pour terminer, que l'ouvrage de M. Bonnassieux vient d'obtenir une des médailles distribuées en 1892, par la Société de géographie commerciale de Paris. JULES VIARD.

Les Guerres des Alpes. Guerre de la succession d'Autriche (1742-1748). *Mémoire extrait de la correspondance de la cour et des généraux, par* F.-E. DE VAULT, *lieutenant général, directeur du Dépôt de la guerre (1763-1790)*, revu, annoté et accompagné d'un résumé d'observations par P. ARVERS, colonel d'infanterie, sous-directeur au ministère de la guerre. Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8, tome Ier, XXI-740 p.; tome II, 876 p., avec cartes noires et en couleurs, dans le texte et hors texte. — Prix : 30 fr.

Ce ne sera pas l'une des moindres anomalies qu'aura présentées le XIXe siècle, d'y voir, à côté du *servum pecus* des ignorants proclamant de bonne foi que la France remonte à 1789, ce retour intelligent des hommes sensés et des érudits vers l'époque où nous gémissions sous l'affreux régime des tyrans. A vrai dire, l'armée française a toujours eu le culte des ancêtres, et elle demeure peut-être la seule institution de notre pays chez laquelle la tradition n'ait jamais été rompue. Les vainqueurs d'Austerlitz et de Solférino n'ont jamais renié leurs pères de Fontenoy et de Steinkerque : ils sont heureux, au contraire, de se proclamer leurs fils. Ils sentent, ils comprennent, en effet, que le dévouement, le désintéressement, l'héroïsme, ne sont point choses nées d'hier chez nous, et qu'en mourant pour leur drapeau, les soldats de notre pays n'ont jamais remarqué ses couleurs : qu'il se déployât à Rocroi, à Valmy ou à Marengo, c'était toujours le drapeau de la France : il n'a jamais symbolisé autre chose que la patrie.

Ces réflexions nous venaient tout naturellement à l'esprit en voyant un officier de la valeur militaire du colonel Arvers, sous-directeur de l'infanterie au ministère de la guerre, l'organisateur tenace et intelligent de notre défense alpine, consacrer les rares loisirs que lui laisse un poste laborieux, à la publication du Mémoire du lieutenant général de Vault sur les campagnes qui eurent pour théâtre les Alpes, pendant la guerre de la succession d'Autriche au XVIIIe siècle.

Sans aucun doute, la guerre de montagnes est de toutes les guerres celle où les modifications apportées à la tactique se font le moins sentir. En effet, il n'en est point où le terrain, la nature, exercent une plus grande influence. Il était donc naturel d'aller rechercher là les leçons de l'histoire, la façon dont le passé peut nous enseigner à préparer l'avenir.

Mais l'éminent éditeur du général de Vault ne s'est point contenté de nous donner le texte même de l'ancien directeur du Dépôt de la guerre. Effectivement, plus qu'à l'honneur d'une restitution historique, d'une

publication littéraire, il tenait à nous donner une œuvre didactique. Aussi, après le texte même du général, un peu long, parfois prolixe, a-t-il voulu nous donner un résumé de l'original où fussent synthétisés la doctrine tactique et les enseignements qui découlent des événements racontés.

Cette œuvre toute personnelle du colonel Arvers a une valeur de premier ordre dans un genre de guerre que l'auteur a particulièrement étudié, que personne comme lui en France n'a creusé, fouillé sous ces aspects multiples. De nombreux appendices, la plupart extrêmement curieux, tous inédits, ajoutent un charme et un intérêt très piquants à cette belle publication, éditée avec grand luxe, ornée de cartes aussi soignées que minutieusement exactes.

Nos officiers trouveront là des leçons qui, pour ne pas dater d'hier, n'en renferment pas moins des enseignements pleins de valeur et d'actualité. Le livre du colonel Arvers a sa place marquée, il est inutile de le dire, dans toutes les bibliothèques militaires, mais son intérêt historique élargit beaucoup la zone du succès qui l'attend. Quiconque s'occupe d'histoire, les amateurs de documents, trouveront là une ample matière à réflexions et à études. ARTHUR DE GANNIERS.

Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte GABRIEL-JULES DE COSNAC et ÉDOUARD PONTAL. Tome XI. Paris, Hachette, 1891, in-8 de 366 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le nouveau volume que MM. le comte de Cosnac et Pontal viennent de mettre au jour s'étend du 1er janvier 1708 au 30 juin 1709. Les événements principaux qui y sont relatés sont la continuation, malheureuse pour la France, de la guerre de succession d'Espagne, la prise de Gand et de Bruges par les alliés, la sanglante bataille d'Oudenarde que le prince Eugène et Marlborough gagnèrent sur l'armée du duc de Bourgogne et qui eut pour conséquence l'investissement de Lille, l'héroïque défense de cette place par le maréchal de Boufflers, obligé enfin de capituler devant des forces vingt fois supérieures. A l'intérieur, Louis XIV n'est pas plus heureux; les inondations d'abord, la famine ensuite amenée par le terrible hiver de 1708, portent à son comble la misère du peuple, écrasé par les taxes que nécessite la guerre. Le marquis de Sourches d'ailleurs parle peu de ces terribles souffrances; sa plume aristocratique ne traite guère que des faits de guerre et des nouvelles de la cour.

Le présent volume doit, il nous semble, être l'avant-dernier de la publication. On prétend que les éditeurs n'ont point l'intention d'y joindre une table. Ce serait là une faute énorme et bien regrettable au point de vue de l'utilité de ce journal qu'on attribue au marquis de Sourches. Il est, en effet, impossible de s'en servir pratiquement sans un répertoire

des noms propres, et l'historien négligera forcément un recueil très précieux que le manque de table rendra sans usage. Si l'on parle des frais considérables que nécessite un travail de ce genre, il nous semble que la maison Hachette n'en est point réduite à de telles considérations, et qu'elle n'hésitera pas à faire un sacrifice qui serait bien compensé par la valeur et l'utilité pratique qu'une table donnerait à cette publication. L. L.

Les Causes financières de la Révolution française, par Charles Gomel. — *Les Ministères de Turgot et de Necker*. Paris, Guillaumin, 1892, in-8 de xxxi-548 p. — Prix : 8 fr.

C'est presque une banalité de dire que la situation financière de la France a été l'une des causes principales de la Révolution. Quelle était au juste cette situation, quels en étaient les éléments, quels remèdes a-t-on tenté d'y apporter et avec quel succès : telles sont les questions que M. Ch. Gomel s'est proposé d'étudier dans le beau livre que nous annonçons aujourd'hui. Deux hommes ont essayé des réformes et résument en quelque sorte la première et la plus heureuse partie du règne de Louis XVI : Turgot et Necker; tous deux honnêtes et désintéressés, tous deux animés d'intentions généreuses, mais tous deux de caractère et d'inspiration très divers, poursuivant un même but, mais par des moyens très différents. On connaît le programme de Turgot : pas de banqueroute, pas d'impôts, pas d'emprunts. Necker admettait bien les deux premiers termes de ce programme, mais nullement le troisième. Les emprunts étaient au contraire la base essentielle de son système, et c'en était aussi le défaut. Necker empruntait, et sa grande réputation financière, l'estime dont il jouissait près des banquiers, avaient relevé le crédit de la France et lui avaient permis de réaliser ces emprunts à des conditions avantageuses; mais il ne gageait ses emprunts que sur les impôts existants, absolument insuffisants, il ne se préoccupait pas d'amortir, et son système, poussé à bout, devait forcément le conduire à la ruine ou à cette aggravation de charges que le souci très grand de sa popularité le pressait d'éviter à toute force. Turgot, lui, ne voulait combler le déficit qu'à force d'économies, mais il ne connaissait pas les ménagements; il était tout d'une pièce; il taillait dans le vif, et sa raideur, indépendamment des courtisans que son honnêteté gênait, finit par ameuter contre lui tous ceux dont il lésait les intérêts et froissait la vanité, tout le royaume en quelque sorte, suivant un mot de l'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz. Necker était plus souple; il l'avait montré à plus d'une reprise; ses vues d'ailleurs étaient moins larges et moins nettes, il n'avait point, comme son prédécesseur, un plan d'ensemble politique et financier à la fois. Ce furent sa vanité et sa confiance en lui-même qui le perdirent; il se crut indispensable et s'attaqua au premier ministre, sans

vouloir, comme le lui recommandait Marie-Antoinette, qui le soutint constamment, patienter jusqu'à un événement que le grand âge de Maurepas garantissait prochain. Son compte rendu, dont le succès était extraordinaire, n'en fut pas moins une grave imprudence. Comme le remarque fort justement M. Gomel, en excitant les Français à s'emparer de la direction financière, il les trompait sur l'état vrai de la fortune publique; il majorait les recettes, dissimulait les dépenses et présentait comme en équilibre un budget que tout le monde croyait en déficit, et qui l'était réellement. Maurepas, devenu fort hostile au contrôleur général, avait donc raison, dans sa mordante ironie, de l'appeler un « conte bleu. » Ce fut, sinon l'occasion immédiate, du moins la raison de sa chute : chute néanmoins éminemment regrettable, comme l'avait été déjà celle de Turgot; car c'était la fin des réformes sages, la fin du crédit, la fin aussi de la confiance que le peuple avait dans la fermeté du Roi. M. Gomel compte donner bientôt la suite de ses études financières sur le règne de Louis XVI; si les volumes annoncés offrent le même intérêt et sont aussi consciencieux que celui-ci, ils peuvent être assurés du même légitime succès.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Culte de la Raison et le Culte de l'Être suprême (1793-1794). Essai historique, par F. AULARD. Paris, Alcan, 1892, in-12 de VIII-371 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous aurions bien de la peine à nous entendre avec M. Aulard, car nous ne parlons pas le même langage. A ses yeux, l'Église catholique en France pendant la Révolution, c'était l'Église constitutionnelle, et Robespierre a été le « patron et le défenseur des catholiques. » Singulier patron en vérité, qui envoyait ses clients, constitutionnels ou insermentés, à la guillotine. Pour M. Aulard aussi, la cause de la persécution religieuse fut surtout une cause patriotique, l'indignation contre les prêtres réfractaires qui faisaient cause commune avec les émigrés. Mais qui donc avait forcé les prêtres catholiques à émigrer, si ce n'est l'Assemblée législative et la Convention, qui leur avaient interdit l'exercice du culte et condamné à l'exil ou à la déportation ceux qui refusaient un serment schismatique? Nous reconnaissons d'ailleurs que la fête de l'Être suprême fut une protestation contre le matérialisme d'Hébert et de Chaumette et une réaction contre le culte de la déesse Raison ; mais il nous est impossible d'y voir un essai de christianisation de la France. Comment encore accorder la prétendue tolérance religieuse dont se targuait la Convention, et que vante M. Aulard, avec la proscription que les représentants en mission exerçaient contre les prêtres et contre tout exercice du culte autre que le culte officiel? Si la Convention avait voulu sincèrement la tolérance, elle l'eût imposée; elle n'avait pas l'habitude de se laisser bafouer par ses agents.

Tout en combattant énergiquement les tendances et l'esprit du livre de M. Aulard, nous ne faisons d'ailleurs nulle difficulté de convenir qu'il est vraiment intéressant, et qu'il contient des documents ou inédits ou oubliés, en tout cas fort instructifs en ces temps de sinistres anniversaires. R. M.

Correspondance générale de Carnot, publiée avec des notes historiques et biographiques, par ÉTIENNE CHARAVAY, archiviste-paléographe. Tome I. Paris, Imp. nationale, 1892, in-4 de XVII-480 p. — Prix : 12 fr.

Le premier volume de cette vaste publication, qui doit comprendre toutes les lettres écrites par Carnot de 1792 à 1815, s'étend du mois d'août 1792 au mois de mars 1793. Cette période fut remplie, du 1er au 5 août 1792, par une mission au camp de Soissons, avec Lacombe-Saint-Michel et Gasparin ; du 10 août au 4 septembre, par une autre mission, avec Coustard et C.-A. Prieur, à l'armée du Rhin ; d'octobre à décembre 1792, par une troisième mission à Bayonne et à l'armée des Pyrénées, avec Lamarque et Garrau. Les lettres, arrêtés et rapports de Carnot pendant ces trois missions remplissent les trois cents premières pages du volume, dont les cent dernières sont occupées par les actes de Carnot à la Convention, de janvier à mars 1793.

Avant de dire de cette publication tout le bien que nous en pensons et qu'elle mérite, il y a une critique générale à faire : c'est qu'il est excessif d'avoir tout publié *in extenso*. Nombre de pièces assez insignifiantes auraient pu être sommairement analysées ; l'ensemble du volume s'en serait trouvé allégé, et l'ouvrage entier n'aurait pu qu'y gagner. Cette réserve faite, il faut reconnaitre en toute justice que cette publication est tout à fait remarquable. On y trouve une très grande précision et une méthode très sûre ; la disposition en caractères différents des lettres émanées de Carnot et de celles qui lui sont adressées est excellente ; les sources et les références sont indiquées avec soin et exactitude ; les notes biographiques contiennent une abondance de détails et de dates que, malgré leur utilité incontestable, les éditeurs négligent trop souvent de réunir, et pour lesquels tous ceux qui travaillent sur l'histoire de la Révolution auront à M. Charavay une reconnaissance méritée ; les notes explicatives sont judicieusement faites et n'ont point le défaut trop fréquent de porter à côté du point qu'elles sont destinées à éclaircir ; enfin la table analytique, très détaillée et très précise, complète dignement cette excellente publication.

En examinant ce premier volume de la Correspondance de Carnot, nous avons cherché s'il n'y avait point à faire quelques observations de détail qui pourraient atténuer l'éloge d'ensemble que nous venons de faire. Nous n'en avons guère trouvé qu'une seule ; encore est-elle de peu d'importance ; nous ne la présentons que pour montrer com-

bien notre examen a été minutieux. En tête des actes de Carnot à la Convention se place son vote dans le procès de Louis XVI. Pourquoi l'éditeur ne l'a-t-il pas inséré dans le texte même et l'a-t-il renvoyé en note? C'est pourtant là un fait important dans la vie de Carnot, et, quel que soit le jugement qu'on porte sur ce vote régicide, on ne peut méconnaître les graves conséquences qu'il eut pour son auteur, puisqu'il fut cause de sa mort en exil. L. L.

Un Témoin des deux Restaurations (Edmond Géraud). *Fragments de journal intime*, publiés par Charles Bigot. Paris, Flammarion, 1892, in-18 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a quelques années, M. Gaston Maugras publiait le *Journal d'un étudiant sous la Révolution ;* aujourd'hui M. Charles Bigot se fait l'éditeur de la partie de ce même journal qui a trait à 1814 et à 1815. L'auteur n'est plus un adolescent, c'est un homme fait qui est revenu des folles chimères de 89, la Révolution l'a dégoûté, l'Empire l'a emprisonné ; il salue avec joie, avec enthousiasme, le retour du gouvernement réparateur des Bourbons.

Edmond Géraud était un écrivain de goût, modeste, sans grande ambition, satisfait de sa vie provinciale vouée au culte des lettres ; il avait montré un assez rare courage d'opposition, en un temps où la police impériale n'admettait guère la contradiction ; il fit du journalisme en 1814, rédigea le *Mémorial bordelais*, résista avec énergie, pendant les Cent-jours, au courant bonapartiste, et reprit assez facilement, au second retour de Louis XVIII, l'existence essentiellement calme et littéraire qui lui plaisait.

Cet homme quasi obscur, sans grande importance politique, d'un rang très estimable mais en somme modeste, a laissé un « journal » quotidien rempli d'observations justes et de remarques précieuses pour l'histoire de son temps. Le volume dont nous parlons est des plus instructifs, car il donne la note exacte de la bourgeoisie française du commencement de ce siècle, de cette bourgeoisie intelligente, cultivée, amie de son pays et de l'ordre, d'abord enthousiaste des Bourbons et assez mal disposée contre l'autoritarisme militaire de Napoléon.

Parmi les meilleurs passages, je citerai les portraits de Lainé (p. 285-381), de Chateaubriand (p. 292), de M. de Barante (p. 294), de Louis XVIII (p. 307), de Maine de Biran (*passim*); des réflexions bien justes sur les hommes politiques (p. 295); plus justes encore sur les responsabilités terribles de l'invasion de 1815 (p. 311); — des détails probants sur l'entrée, en somme très piteuse, de Napoléon à Paris en mars 1815 (p. 191); — les sentiments royalistes du peuple (p. 216) et la brutalité des soldats bonapartistes pendant les Cent-jours (p. 247). Tous ces témoignages ont leur prix.

On lira avec plaisir une charmante peinture d'une séance à l'Institut en 1816 (p. 333); et la curieuse lettre d'un étudiant bordelais sur le royalisme de l'École de droit de Paris (p. 251). — Çà et là, très souvent, des pages piquantes sur les révolutionnaires, des pensées pleines de bon sens sur les devoirs des légitimistes sont à signaler.

Certaines lacunes d'éducation religieuse et un vieux fonds de voltairianisme, commun à ceux de sa génération, se manifestent dans le récit des obsèques de l'actrice Raucourt (p. 148); ces lacunes donnent plus de valeur à ses autres jugements, montrant bien que cet « ultra » n'avait pas de préjugés en faveur des Bourbons et de l'Église. — Quelques noms sont mal orthographiés, par exemple à la page 79 : « Toulouse et Lantrec, » pour « comte de Toulouse-Lautrec, » etc. — Edmond Géraud (p. 280) parle des édifices de « forme gothique » de la place Royale! C'est d'une naïveté trop forte; mais passons.

M. Charles Bigot a fait précéder les pages de ce journal d'une notice intéressante et bien faite; quelques notes accompagnant le texte sont moins heureuses, elles auraient pu être plus nombreuses, et leur tendance d'esprit n'est pas toujours aussi bonne que l'on pourrait souhaiter, mais l'ensemble, notes et notice, dénote le désir très vif d'une impartialité digne d'éloges. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate (JOSEPH KERVILER), publiés par son fils *(Campagne du Levant, 1826-1829)*. Paris, Champion, 1893, in-18 de 272 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tous les membres de la Société bibliographique connaissent de nom M. Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées. C'est ce distingué confrère qui vient d'entreprendre de publier successivement les souvenirs de son père, qui a servi brillamment dans la marine. Le premier volume, qui vient de paraître, se rapporte à la campagne du Levant; ce furent les débuts du jeune officier à sa sortie de l'École polytechnique, débuts brillants, puisqu'il lui fut donné d'assister à la bataille de Navarin. Naturellement le récit de cette grande journée, où fut anéantie la flotte ottomane, est l'épisode principal du volume; il est écrit de main de maître. Kerviler fut très bien placé pour tout voir; car il était embarqué sur une petite goélette chargée spécialement d'écarter les brûlots turcs et qui fut désemparée par les projectiles ennemis. Il constate que l'engagement eut lieu, pour ainsi dire, par surprise, les Turcs ne s'attendant pas à être attaqués; cependant, ils se défendirent avec la plus grande vigueur et infligèrent aux assaillants des pertes sensibles. Mais ils ne pouvaient lutter avec succès contre des ennemis beaucoup mieux armés et surtout bien plus habiles manœuvriers. L'auteur se montre peu enthousiaste dans ses appréciations sur l'amiral de Rigny, qui ne lui était pas sympathique; mais surtout il juge sévèrement les

Grecs, qui, dans toute cette lutte pour leur indépendance, se montrèrent au moins aussi cruels que les Turcs et certainement plus perfides; souvent ils s'abandonnaient à leurs instincts de brigandage au point de piller leurs compatriotes eux-mêmes. Un autre épisode saillant de cette campagne est la fin héroïque de l'enseigne de vaisseau Bisson, qui préféra se faire sauter avec le petit navire qu'il commandait plutôt que de le rendre aux pirates qui l'assaillaient. M. Kerviler est, d'ailleurs, sobre d'appréciations sur la politique de la France et des autres puissances européennes, parce que les secrets diplomatiques étaient si bien gardés par l'amiral de Rigny et les autres chefs, que les officiers ignoraient absolument les mobiles qui les faisaient agir; ils ne voyaient que les faits accomplis et ne pouvaient en juger les origines et les conséquences. Il est souvent plus difficile, en effet, de juger les événements de près que de loin. Il faut aussi tenir compte de la grande jeunesse de l'officier-écrivain, et de la mobilité d'impression qui en résultait et qui fait, d'ailleurs, le charme de ses mémoires. Il passe avec une facilité surprenante du récit d'une bataille à celui des plaisirs dont il pouvait jouir dans une relâche à Smyrne et à Corfou; c'est qu'à son âge, on aime d'égale passion la fumée de la poudre et la griserie des bals exotiques, et Kerviler n'est nullement insensible à la beauté enivrante des Levantines. Hâtons-nous d'ajouter qu'il en parle seulement en véritable artiste admirateur de la belle nature. A cette époque, le sentiment religieux ne paraît pas encore très développé en lui, mais c'est toujours d'un ton parfaitement respectueux qu'il parle des prêtres catholiques, et l'on entrevoit que, par la suite, les souvenirs pieux de son enfance se réveilleront énergiquement dans son âme. Ce journal, écrit avec un remarquable accent de sincérité, captive étrangement le lecteur, et lui fait désirer ardemment la publication des volumes suivants, qui ne peuvent manquer de présenter un intérêt au moins aussi vif.

COMTE DE BIZEMONT.

Estudio sobre la guerra franco-germana de 1870, por el general de division D. JOSÉ ALMIRANTE. Madrid, Imprenta del « Memorial de Ingenieros, » 1892, gr. in-8 de 495 p.

Les Espagnols se plaignent généralement de ce que l'étranger parle d'eux sans les connaître : ils ont raison. Mais les étrangers n'ont-ils pas motif de se plaindre à leur tour de l'ignorance avec laquelle les Espagnols parlent d'eux? Voici un volume publié par un officier général qui jouit dans son pays d'une réputation méritée d'écrivain et d'historien, qui a publié notamment un dictionnaire militaire estimé et qui livre à l'appréciation du public, en 1892, sur la guerre franco-allemande, une étude qu'on eût pu apprécier peut-être il y a vingt ans, quand la campagne de 1870 était encore mal connue, mais qui aujourd'hui, après

que tout a été dit sur l'année terrible, paraît bien pâle et bien insuffisante.

Que dire, au point de vue de la composition littéraire, d'un récit militaire contemporain, de quatre cent quatre-vingt-quinze pages dont cent quarante-six sont consacrées à des hors-d'œuvre sur l'histoire de la Prusse et de la France, n'ayant absolument rien à faire avec le récit? Quelle nécessité de nous refaire, à propos de Sedan, l'histoire du démembrement de l'empire d'Occident, de nous parler de Charlemagne et même de l'invasion des barbares? Pourquoi cette histoire de l'agrandissement progressif du territoire français, en remontant à l'authenticité de Pharamond et de Clovis? Mais même en ne tenant pas compte de ces cent quarante-six malencontreuses pages, ne devons-nous pas dire que sous le rapport militaire, la relation est sans intérêt? Après s'être attardé à nous parler en détail d'événements qui datent de huit ou dix siècles, l'auteur court quand il arrive à son véritable sujet, sans s'arrêter même aux grandes idées stratégiques et tactiques de la campagne de 1870, telles que le mouvement enveloppant autour de Metz, la poursuite de l'armée de Châlons, la marche sur Paris. La bataille de Borny est racontée en vingt-neuf lignes (p. 193 et 194); celles du 16 et du 18 août, décrites en une page chacune, sont présentées (au moins la dernière), non pas comme des batailles de rencontre, mais comme des actions préméditées. Tout le reste est à l'avenant. Nous n'insisterons pas sur cette publication : elle est de celles dont il est préférable de ne rien dire. GÉNÉRAL X.

L'Ancien Clergé de France. I. *Les Évêques avant la Révolution*, par l'abbé SICARD. Paris, Victor Lecoffre, 1893, in-8 de II-523 p. — Prix : 6 fr.

Il ne faudrait pas se méprendre sur le but que s'est fixé l'auteur de ce livre. Il n'a pas voulu, croyons-nous, retracer l'histoire de l'Église en France pendant les temps voisins de la Révolution, dût-il remonter jusque bien avant dans le XVIIe siècle; il n'a même pas cherché à faire l'histoire ou de l'épiscopat ou des évêques. Si tel eût été son objet, il eût forcément suivi un ordre chronologique; il eût divisé son récit en périodes; il eût rattaché à chaque période un exposé de la conduite et de l'attitude de l'épiscopat. Or, ce n'est pas ce qu'il a fait : il a donc voulu autre chose. Son livre est un tableau, composé d'histoire et de chronique, de l'état social de l'ancien clergé; l'auteur montre « ce qu'étaient ces évêques, ces curés, ces chanoines, ces moines qui formaient le personnel de l'Église, comment était recrutée, élevée, nourrie, distribuée, gouvernée, cette armée.... » Toutes les parties de cette armée auront leur tour : cette fois, il s'agit des évêques.

Dans un recueil de bibliographie comme celui-ci, on nous permettra de louer tout d'abord l'effort qu'a fait en ce sens M. l'abbé Sicard. Si

l'on prenait la peine de relever tous les ouvrages, histoires de diocèses ou biographies d'évêques, qu'il cite au bas des pages, on aurait une bibliographie aussi complète que possible de l'histoire ecclésiastique dans le dernier siècle. Cette littérature s'est très développée; la lumière s'est portée de bien des côtés; de jour en jour, il en reste moins d'obscurs. Mais ces immenses lectures, qui peut se les permettre ? C'est le premier service que nous rend M. l'abbé Sicard : toutes ces biographies individuelles, toutes ces histoires de diocèses qu'il serait difficile et d'ailleurs très coûteux de se procurer, il les a eues sous la main, il les a lues, il s'en inspire, il les résume pour nous.

Il est d'autres documents qu'il ne connaît pas moins bien. On sait le rôle considérable qu'a joué le jansénisme : il a eu un journal, les *Nouvelles ecclésiastiques*, dont la collection est très rare et d'un abord difficile ; M. l'abbé Sicard l'a étudiée, explorée, exploitée et citée. Si, dans tel ou tel endroit, très exceptionnellement, il semble trop s'y fier, il faut ajouter qu'à mainte reprise il fait les réserves nécessaires, qu'il avertit le lecteur, et qu'il suffit à celui-ci de prendre le contre-pied de la citation pour se mettre au point. Je ferai la même observation pour le *Tableau moral du clergé de France* de l'abbé Laurent, œuvre suspecte sans doute : mais, là encore, le lecteur est avisé.

Puisque c'est un tableau, il ne faut pas s'attendre à un récit qui se déroule avec suite. L'auteur a pratiqué dans son sujet le système des « tranches. » Dans le premier livre, il examine la situation sociale et politique des évêques. Sous cette rubrique générale se rangent quinze chapitres (5-259). Dans les quatre premiers, il montre tous les évêques (à de rares exceptions près, que M. l'abbé Sicard aurait pu signaler) choisis dans la noblesse; tels évêchés devenant le fief de quelque grande famille, l'éclat des titres répondant à celui de la naissance. Les évêques n'ont pas seulement une fonction ecclésiastique : par leur fortune, par leur faste, ce sont de vrais seigneurs. Ils sont chargés d'une part d'administration temporelle ; ils se font ingénieurs, économistes, architectes ; non pas tous, car il y a deux camps, celui des politiques et celui des évangélistes (c. v-xi). Tout ce monde gravite autour du Roi, traite légèrement la résidence, vit à la cour. Dans ce tableau, il faut, comme l'auteur, faire bien des exceptions ; à côté d'un mouvement général qui entraîne du côté de Versailles des prélats courtisans, il en est, et M. l'abbé Sicard les signale, qui restent pieusement dans leur diocèse et qui n'en sortent pas de leur vie. Ailleurs, il généralise un peu vite ; ainsi, sous ce titre : *Engouement d'une partie du clergé pour les affaires publiques*, est-il correct de citer Turgot, Morellet, Vergniaud, j'oserai même ajouter Talleyrand et Brienne ? N'eût-il pas fallu choisir comme exemples des personnages plus ecclésiastiques ?

Le livre deuxième est consacré à l'administration épiscopale et comprend

dix chapitres. L'auteur y traite des rapports des évêques avec leur clergé, avec les fidèles; des soins qu'ils prenaient de la défense de la foi, de l'instruction publique, des œuvres charitables; de leur attitude dans la question du jansénisme, dans celle du gallicanisme. Il me permettra, à propos de ces divers points, une observation. Tantôt il étend ses tableaux au XVIIe et au XVIIIe siècle, tantôt il s'en tient au XVIIIe. Il en résulte quelque incertitude sur les limites de la période qu'il embrasse, de même que sur les conclusions qu'il émet. Parle-t-il de la défense de la foi et de la valeur intellectuelle des évêques? Il n'est question que de ceux du XVIIIe siècle. Il a pourtant assez fréquemment rappelé les évêques du XVIIe pour que, sur ce sujet où quelques-uns furent si grands, il soit juste de ne pas les omettre. On fera la même remarque à propos du jansénisme : l'auteur s'est cantonné, mais plus volontairement encore, dans le XVIIIe siècle. Enfin, pour le gallicanisme, n'y avait-il pas lieu d'insister sur le triste rôle d'une partie de l'épiscopat dans la fameuse assemblée de 1682? J'exprime ces *desiderata* moins pour y trouver l'occasion d'une critique que pour montrer que M. l'abbé Sicard aurait dû marquer d'une manière plus précise son point de départ.

Il y a eu sans doute à blâmer dans l'épiscopat de l'ancien régime; mais il y eut encore plus à louer. Sur cent trente-cinq évêques, une douzaine prêtèrent à de graves critiques, quatre seulement se jetèrent dans le schisme : voilà qui juge le corps tout entier. Le gallicanisme d'un certain nombre ne tardera pas à se manifester : M. l'abbé Sicard nous le dira sans doute dans un prochain volume, qui ne sera pas, nous en sommes sûr, d'une lecture moins attachante que celui-ci : nous lui souhaiterons seulement une impression plus correcte. VICTOR PIERRE.

Du Pouvoir législatif en France depuis l'avènement de Philippe le Bel jusqu'en 1789, par RAYNALD PETIET. Paris, Rousseau, 1891, in-8 de XXVIII-295 p. — Prix : 8 fr.

L'auteur de ce mémoire, se conformant au programme du concours ouvert par la Faculté de droit, a entrepris de rechercher à qui le pouvoir législatif appartint en droit et qui l'exerça en fait. Il prend comme point de départ l'avènement des Capétiens; à ce moment, d'après l'auteur, le Roi a le pouvoir législatif dans ses domaines; les seigneurs l'ont dans les leurs; le Roi ne peut faire la loi chez eux sinon de leur propre consentement. Sur ce point, M. Petiet s'accorde mal avec les opinions exprimées par M. Luchaire dans son ouvrage justement célèbre sur les institutions monarchiques. S'en tenant trop exclusivement à la vieille doctrine, il oublie dans Hugues Capet le souverain pour n'y voir que le suzerain. Ce principe une fois posé, on devine le développement des chapitres ultérieurs. L'auteur y mentionne d'abord l'action législative du Roi dans ses domaines, qui se manifeste par des chartes de communes

ou de privilèges, et des établissements rendus avec le consentement des barons. Puis il signale les tentatives, d'abord rares et incertaines, puis plus précises et plus fréquentes, que font les rois pour s'émanciper et légiférer sur les terres des barons; cette lutte, dont il résume les péripéties, est achevée au temps de Louis XI. M. Petiet n'oublie pas de faire observer qu'un mouvement analogue s'était produit en faveur des grands feudataires dans les régions qui leur étaient soumises; la Royauté, en recueillant la succession des grands fiefs profita des résultats acquis. L'auteur esquisse ensuite l'histoire des conflits que soutint la royauté contre les états généraux et les parlements pour maintenir les positions conquises. Il n'achève pas son livre sans résumer les théories des jurisconsultes et des publicistes sur les détenteurs et la fonction du pouvoir législatif.

A dire vrai, il ne serait pas bien difficile de trouver dans cet ouvrage des traces d'inexpérience; on pourrait aussi reprocher à l'auteur de s'en tenir à des systèmes vieillis et de ne point connaître certains ouvrages qui sur d'importantes questions ont renouvelé l'opinion des historiens. Mais le critique qui se montrerait rigoureux vis-à-vis de ce livre se rendrait coupable d'une criante injustice. En effet, le Mémoire sur le pouvoir législatif en France a été publié après la mort de son auteur, par de pieux amis qui l'ont livré au public à la fois comme un monument élevé à la mémoire de M. Petiet et comme un témoignage de ses rares et brillantes qualités intellectuelles. Ce double caractère de la publication a été bien mis en lumière par les quelques pages d'introduction écrites par le maître de M. Petiet, M. A. Duverger, lui aussi enlevé depuis lors au sympathique respect des nombreuses générations de jurisconsultes qu'il avait formées. J'ai hâte de dire que je m'associe de grand cœur au sentiment qui a inspiré la publication du Mémoire de M. Petiet; nul plus que moi ne rend hommage à l'esprit net, vigoureux et généralisateur du regretté défunt, en même temps qu'à son style élégant et nerveux. P. F.

La Marine royale en 1789, par Maurice Loir, lieutenant de vaisseau. Paris, Colin, s. d., in-18 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Taine a fait école et sa méthode d'investigations historiques nous a déjà valu quelques bons volumes où bien des théories préconçues ont été revisées avec impartialité. De ce nombre est le consciencieux ouvrage de M. M. Loir sur *la Marine royale en 1789*, qui fait le digne pendant de celui de M. Albert Duruy sur l'armée royale en 1789. L'auteur base ses appréciations sur divers documents contemporains, et spécialement sur la correspondance des intendants de ports de guerre, parmi lesquels il convient de citer Malouet. Il ressort de ce laborieux dépouillement que la marine française n'avait jamais été aussi puissante, aussi bien commandée et approvisionnée qu'à la veille de la Révolution. Le mérite en

revient, d'après M. Loir, à trois ministres qui la dotèrent d'une organisation si bien entendue qu'on n'a eu, jusqu'à nos jours, que bien peu d'améliorations à y apporter : ce sont MM. de Choiseul, de Sartine et le maréchal de Castries. Sans doute, l'administration n'était pas parfaite : on a pu, suivant le mot de Malouet, dire qu'elle était intègre, mais désordonnée; l'auteur ajoute avec finesse qu'on pourrait peut-être supposer cette critique plus récente et « qu'elle vise une marine moins éloignée de nous que la marine de Louis XVI. » Sans doute aussi, des usages barbares subsistaient, notamment les punitions corporelles, telles que la cale, la bouline et autres; mais ces abus étaient inhérents aux mœurs de l'époque, et la grande Révolution elle-même, par une étrange inconséquence, en faisant table rase de tout ce que l'ancien régime avait de bon et de mauvais, les laissa subsister et les maintint expressément dans le code maritime; ils ne disparurent définitivement que vers le milieu de ce siècle. Les officiers, auxquels on a pu reprocher justement une certaine hauteur de caste, étaient braves, instruits, d'une dignité de conduite et d'une noblesse de sentiments qu'on ne saurait trop admirer; les matelots étaient disciplinés et dévoués, « l'audace, la ténacité, l'intrépidité, étaient leurs vertus habituelles devant l'ennemi. » Quant aux chefs, il suffit de nommer les Suffren, les d'Estaing, les d'Orvilliers, les de Guichen, les de la Galissonnière, qui s'étaient couverts de gloire pendant la guerre d'Amérique. D'ailleurs, les derniers ministres de la marine s'étaient appliqués à réformer les institutions dans un sens plus libéral et leurs bonnes intentions étaient sur le point de porter leurs fruits lorsque éclata la tourmente qui remit tout en question. « La guerre pouvait surgir, la flotte de Louis XVI était assez forte pour accepter l'événement sans crainte et envisager ses conséquences avec une tranquille sérénité !.... Mais, hélas! dans le naufrage de l'ancien régime disparaîtra cette belle marine relevée par Choiseul et par Sartine, cette glorieuse marine qui avait fait la guerre de l'Indépendance américaine et que le maréchal de Castries venait de consolider par des ordonnances qui demeurent des modèles.... Ce sera l'anarchie complète et, comme ici-bas toutes les fautes se paient, ce sera pour les flottes de la France la défaite certaine dans les luttes à venir. » On le voit par ces courts extraits, cette étude est conçue dans un esprit hautement impartial; nous ajouterons qu'elle est aussi bien écrite que bien conçue et qu'on y trouve des pages d'une réelle éloquence. COMTE DE BIZEMONT.

La Normandie monumentale et pittoresque. Le Havre, Lemale, gr. in-fol., livr. 17 à 24, p. 193-288, nombr. héliograv. — La livr., 4 fr. 50.

Nous avons sous les yeux huit livraisons nouvelles de *la Normandie monumentale et pittoresque*, dont nous avons annoncé (t. LXV, p. 539)

la publication. Ces livraisons sont consacrées à la description des monuments les plus remarquables des arrondissements de Rouen et de Neufchâtel, et ne font qu'entamer ce qui se rattache à l'arrondissement de Dieppe.

Nous rencontrons d'abord le manoir de Malvoisine, édifice de la fin du XVIe siècle, à un seul étage, situé dans la vallée de l'Andelle ; le château de Mondétour, qui ne date que du commencement du XVIIIe siècle, et où l'on conserve les souvenirs du général de Marbot, dont les curieux *Mémoires* ont obtenu tant de succès ; l'élégante silhouette du château de Clères, vieille demeure restaurée dans le style de la Renaissance ; puis le château d'Esneval, « un des rares monuments du XVe siècle qui soit parvenu jusqu'à nous presque sans altération ; » le château d'Yville, qui n'avait vraiment pas de titre sérieux à figurer dans cette splendide galerie ; le château de la Rivière-Bourdet à Quévillon, vaste construction sans caractère architectural ; la maison de Pierre Corneille à Petit-Couronne, devenue un véritable musée, dont M. P. Delesques énumère les curiosités ; le magnifique château de Mesnières, construit vers 1540 et qui subsiste dans son intégrité ; enfin le château d'Argeuil et le château de la reine Blanche à Normanville.

Avec les châteaux, les églises : voici le curieux porche de l'église de Ry, « bijou qui a pour écrin un de nos plus beaux bourgs normands ; » les ruines de la célèbre abbaye de Jumièges, que la plume habile de M. Alfred Darcel reconstruit pour nous la montrer dans toute sa splendeur ; la belle église romane de Saint-Georges de Boscherville ; l'ancienne chapelle Saint-Julien du Petit-Quevilly, minutieusement décrite par M. le docteur Coutan ; l'église Saint-Jean d'Elbeuf, édifice du XVIe siècle, reconstruit partiellement au XVIIIe et remarquable par sa belle tour ; l'église de Neufchâtel, qui offre des parties remontant au XIIIe siècle ; l'église de Blangy, dont la façade mérite d'attirer l'attention ; l'église d'Aumale, construite au XVIe siècle ; l'église de Sigy, dont l'abside à sept pans est placée sous nos yeux ; enfin l'église Saint-Jacques de Dieppe, bel édifice du XIVe siècle, dont on nous donne une ample description.

Les auteurs ont eu soin de ne point se borner à décrire les châteaux et les manoirs : ils ont fait connaître sommairement leurs possesseurs ; de là des détails généalogiques qui ont leur intérêt, et parfois de piquantes anecdotes. Mais il ne faudrait pas, dans un ouvrage aussi sérieux et forcément aussi *technique*, abuser des digressions : ainsi, l'on ne voit pas pourquoi, à propos du château de la Rivière-Bourdet et de la présidente de Bernières, nous avons trois pages de citations de lettres de Voltaire — sous le vain prétexte que Voltaire fut à Rivière l'hôte de Mme de Bernière et qu'il resta un moment son correspondant assidu ; mieux eût valu une description plus ample du château et plus de détails sur les châtelains.

La partie artistique est toujours fort remarquable et d'une exécution aussi parfaite. — Signalons au point de vue typographique (p. 216 et 247), de regrettables fautes d'impression : M. de Glanville, le célèbre archéologue, est appelé *Glainville* et *Granville*. G. DE B.

La Maison dite de la reine Bérengère au Mans *(Maison Le Corvaisier de Courteilles)*, par ROBERT TRIGER. Le Mans, Pellechat, 1892, gr. in-8 de 108 p., avec 27 planches. — Prix : 5 fr.

M. Triger, après avoir décrit rapidement l'antique cité du Mans, « si aimée des archéologues et des artistes, » décrit de la façon la plus détaillée la maison dite *de la reine Bérengère*, qui a été de tout temps un des joyaux de ce vieux Mans, que l'auteur compare à une sorte de reliquaire. Il étudie non seulement dans son état actuel, mais aussi tel qu'on pouvait l'admirer avant les transformations modernes, il y a soixante ans encore, le logis présumé de la reine Bérengère, situé dans la Grande-Rue, au sommet de la colline et à quelques pas de la cathédrale ; il analyse tout ce qui a été écrit dans le Maine et ailleurs, autrefois et de nos jours, au sujet des constructions du XVe siècle, que la tradition n'a pas été seule à mettre sur le compte d'une princesse du XIIIe siècle. A la suite de cette piquante revue, M. Triger retrace l'histoire sérieuse, exacte, irréprochable, du beau monument si bien restauré par M. Adolphe Singher, artiste aussi habile que généreux. Il établit, d'après divers documents inédits (archives de la Sarthe, archives du Mans, etc.), que, sous le règne de Louis XII, la remarquable maison qui venait d'être achevée et sa voisine (aujourd'hui démolie) étaient « des habitations privées, appartenant à deux familles de haute bourgeoisie, qui se sont élevées par le travail et l'intelligence et qui jouent un rôle important dans l'histoire municipale du Mans, les familles Véron et Seigneur. » Au XVIIe siècle, le pittoresque logis devient la propriété « d'une famille à jamais illustre dans l'histoire du Maine, d'une famille qui suffirait seule à rendre cette maison célèbre et particulièrement chère aux érudits du Mans, » la famille Le Corvaisier de Courteilles, qui a produit (13 mai 1608) Antoine Le Corvaisier, l'auteur de la *Vie des évesques du Mans*, le plus ancien et le principal des historiens manceaux. A d'intéressants détails sur la famille Le Corvaisier, entièrement nouveaux, car ils sont empruntés à un dossier qui n'avait pas été utilisé jusqu'ici, succèdent de non moins intéressants détails sur l'installation de la Société historique du Maine dans la vénérable maison qui portera désormais le nom de Le Corvaisier.

Récits et descriptions sont faits de main de maître, et, comme l'illustration est digne du texte, on peut dire, en reprenant une phrase de l'auteur, que son recueil, si précieux au point de vue historique et aussi au point de vue bibliographique (car les indications de travaux divers

y sont d'une grande richesse; voir surtout les pages 7, 14, 20, 37, 44, 46, 59, 65, 99 à 104), « sera particulièrement aimé des archéologues et des artistes. » T. DE L.

Christophe Colomb, *sa vie, ses voyages, sa mission religieuse,* par l'auteur des *Deux nouveaux martyrs, Perboyre et Chanel.* Paris et Tournai, Casterman, 1892, petit in-12 de 144 p., orné de 5 grav. — Prix : 0 fr. 60.

Influencia de los Aragoneses en el descubrimiento de America, por D. MIGUEL MIR, de la Real Academia española. Palma de Mallorca, tip. de Amengual y Muntaner, 1892, in-12 de 93 p.

La Nao Santa-Maria. *Memoria de la comision archeologica ejecutiva.* Dibujos de R. Monleón, 1892, in-4 de 91 p., orné de nombr. grav.

Voici encore deux opuscules inspirés par la célébration du quatrième centenaire de la découverte du nouveau monde. Du premier nous dirons peu de chose : c'est un abrégé de la fameuse histoire de Christophe Colomb par le comte Roselly de Lorgues. Le grand navigateur y est considéré surtout au point de vue de sa mission divine et de la cause de sa béatification; c'est, par suite, la justification et l'apologie de tous ses actes. En tête du volume se trouvent un abrégé de l'Encyclique de Sa Sainteté le pape Léon XIII et une appréciation élogieuse du comte Roselly de Lorgues. Le mérite de ce petit volume consiste surtout dans son prix modique, qui permet de le faire figurer dans les bibliothèques populaires, pour lesquelles il est spécialement écrit.

— Tout autres sont le but et la tendance de la seconde brochure. L'auteur s'est placé à un point de vue spécial : détruire la légende d'après laquelle la pieuse reine Isabelle de Castille se serait faite, dès l'origine, la protectrice de Colomb, tandis que son époux, le roi Ferdinand d'Aragon, lui aurait toujours montré une hostilité marquée. D'après l'auteur, ce sont précisément des Aragonais, fidèles et dévoués serviteurs de ce monarque calomnié, qui ont le plus contribué à faire réussir l'entreprise, et ils ne l'ont fait certainement que sous l'inspiration de leur auguste maître. C'est ainsi que Luis de Santangel, trésorier de Ferdinand, a avancé, sur sa fortune personnelle, la somme nécessaire à l'armement des trois caravelles, ce qui réduirait à néant la version d'après laquelle Doña Isabelle y aurait engagé ses bijoux; c'est encore le secrétaire intime du roi d'Aragon, Mosen Juan Coloma, qui rédigea le traité conclu entre les souverains et Christophe Colomb. C'est à Gabriel Sanchez, autre seigneur de la cour d'Aragon, que fut écrite la lettre de Colomb envoyée de Lisbonne et qui, traduite en latin, fut la première nouvelle donnée à l'Europe de la découverte des nouvelles terres. Puis don Juan Cabrero, chambellan de don Fernando, ne s'employa pas moins activement en faveur du navigateur génois. Enfin c'est le roi d'Aragon qui, contrairement à ce qu'ont répété à l'envi les historiens, décida la reine de Castille à céder aux prétentions exorbitantes

de Colomb. Quant aux mesures de rigueur prises à diverses reprises contre l'illustre navigateur, D. Miguel Mir prétend établir que si Colomb fut un habile marin, il fut, d'autre part, un déplorable administrateur, et il ajoute, chose plus grave, mais qu'il ne démontre nullement, que sa vie privée ne fut pas irréprochable. Là où cet auteur dépasse évidemment toute mesure, c'est lorsqu'il loue hautement don Fernando d'avoir établi les trop fameuses *lois des Indes* qu'il déclare avoir été la base de la colonisation la plus civilisatrice qui fut jamais! On ne peut s'empêcher de trouver que cette thèse de parti pris va vraiment trop à l'encontre des jugements de l'histoire basés sur les appréciations émises par les écrivains contemporains.

— Quant à la brochure in-4, publiée par la commission exécutive chargée de la reconstitution du navire *Santa-Maria* que montait Christophe Colomb lors de son premier voyage de découvertes, c'est, à proprement parler, un album avec texte explicatif. On y trouve les fac-similés d'anciennes gravures représentant, soit la *Santa-Maria* elle même, soit d'autres navires du temps, puis des phototypies et des plans de la caravelle construite, à l'occasion du centenaire, sur les chantiers de la Caraca, d'après les indications de don Raphael Monleón, directeur du Musée naval de Cadix. Divers articles donnent de très curieux détails sur le gréement, l'armement et l'aménagement des bâtiments de Christophe Colomb. C'est une très belle publication qui fait grand honneur à ses auteurs.

COMTE DE BIZEMONT.

Bouquinistes et bouquineurs. Physiologie des quais de Paris, du pont Royal au pont Sully, par OCTAVE UZANNE. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1893, gr. in-8 de XI-318 p., illustrations d'Émile Mas, eau-forte frontispice de Manesse. — Prix : 10 fr.

Plût à Dieu que le bibliophile Jacob ne se fût jamais plus trompé que lorsqu'il exprima ce jugement rendu, à mon sens, en dernier ressort : « Si l'on me demande quel est l'homme le plus heureux, je répondrai : *Un bibliophile*, en admettant que ce soit un homme. D'où il résulte que le bonheur, c'est un bouquin. »

Oui, certes, le bonheur — bien passager, hélas! mais souvent renouvelable — c'est un bouquin longtemps désiré, longtemps cherché, découvert enfin d'une façon inattendue. Ce bonheur-là, je l'ai, pour mon compte, plus d'une fois savouré, et, à coup sûr, nombre des distingués lecteurs du *Polybiblion* l'ont de même éprouvé.

Sans nul doute, M. Uzanne a, lui aussi, beaucoup bouquiné au cours de sa vie ; sans cela, il n'eût point conçu et mené à bien ce livre suggestif, pour me servir d'une épithète à la mode. Ce n'est pas que tout soit édifiant en ces pages humoristiques, au style semé parfois d'expressions

et de tournures passablement décadentes; car, de ci, de là, on est en droit de regretter des notes réalistes dont l'auteur eût bien fait de s'abstenir. A la vérité, il peut me répondre qu'il n'a point écrit pour les jeunes filles et les couvents, mais pour les seuls bibliophiles et bibliomanes, qui ne se scandaliseront guère des quelques « historiettes » fleurant leur Tallemant des Réaux, et qui ont trouvé place dans le volume. N'importe, cela me paraît, pour le moins, une faute de goût, et je crois devoir en faire l'observation.

L'ouvrage débute par une sympathique *Épître dédicatoire aux étalagistes riverains du gentil fleuve de Seine.* Page d'artiste ès lettres qui n'a point suffi à calmer le courroux de plusieurs bouquinistes peu flattés ici, je le reconnais. Certains d'entre eux, assez typiques d'ailleurs, ont excité la verve de leur « pourtraictureur, » qui n'a pas hésité, en divers cas, sinon à franchir le mur Guilloutet, du moins à jeter des regards indiscrets du haut de ce mur. — Vient ensuite une *Flânerie préambule* très spirituelle, où M. Uzanne a eu le tort de médire du *Voyage littéraire sur les quais de Paris*, de M. de Fontaine de Resbecq, livre qui a bien sa valeur. Passons. — On a critiqué M. Uzanne pour ses *Recherches sur les bouquinistes à travers le passé.* On a dit que cela constituait un hors-d'œuvre : c'est possible; mais ces « prolégomènes historiques » offrent un réel intérêt, bien que, page 48, l'on trouve une citation de Diderot assez malencontreuse.

Au fond, c'est surtout à partir de la page 75 que M. Uzanne aborde absolument son sujet. Alors se déroule aux yeux le plus curieux kaléidoscope. Mais comment en donner une idée suffisante? L'espace restreint dont je dispose me fait une loi d'être bref.

M. Uzanne consacre d'abord un chapitre aux *Étalagistes disparus*, un autre aux *Étalagistes du jour.* On trouvera là des révélations singulièrement piquantes. Puis il passe aux *Bouquineurs et bouquineuses*, dont il esquisse les caractères et les physionomies et parmi lesquels on rencontre Paul Lacroix, « l'illustre » Boulard, Xavier Marmier et d'autres moins célèbres. Les détails suivants font l'objet « de notes et d'observations » groupées sous ce titre : *Les Voleurs de livres.* Je recommanderai à l'attention des fervents du quai la *Physiologie du bouquiniste*, où l'auteur, après nous avoir appris, notamment, comment on devient bouquiniste, fait le tableau amusant des rivalités des marchands du plein air et de ceux ayant boutiques et catalogues. Le dernier chapitre est relatif au *Commerce des livres sur les quais de Paris.*

De cet ensemble, où la vie déborde, je me demande avec embarras quelle est la partie le plus intéressante. Pour ne pas m'exposer à errer, je conclurai qu'elles sont toutes également captivantes, la seule différence me paraissant être dans les sujets traités.

Sur cet acte curieux de la « Comédie humaine » contemporaine, le

rideau ne tombe pas sans que M. Uzanne parle assez longuement du *Banquet des bouquinistes*, dont l'excellent Xavier Marmier a fait les frais — après sa mort. Idée saugrenue selon les uns, originale selon les autres, et qui ne me déplaît nullement. Toutefois, j'eusse préféré, au point de vue utilitaire, quelque bonne petite rente inscrite au grand-livre de la dette publique au profit des invalides nécessiteux de la corporation. Un festin, si plantureux soit-il, ne laisse guère, le lendemain, qu'un souvenir équivalant à la fumée d'un feu d'artifice. Puisse la présente réflexion inspirer, d'une façon conforme, d'autres bouquineurs bienfaisants.

Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends qu'un bouquiniste lettré, « bibliographe de haute volée, » s'est fâché tout rouge contre le volume et contre son auteur, et qu'il vient d'en publier une « réfutation. » A dire vrai, M. Uzanne l'a peu charitablement, mais bien gaiement « croqué. » Je n'ai pas à prendre parti dans la querelle ; mais je ne puis m'empêcher d'envier l'écrivain honni : car les attaques dont il est ou sera l'objet ne peuvent qu'accroître le succès d'une œuvre indispensable à la fois aux personnes qui se font une spécialité de l'histoire de Paris et à celles dont la manie bibliophilique (la plus douce et la plus noble de toutes) est, en quelque sorte, une des conditions de l'existence. Mais il sera prudent de ne pas laisser ce livre à la portée de toutes les mains.

Que dire, pour terminer, de l'illustration ? Émanant d'un artiste connu, elle a été acceptée par l'ancienne maison Quantin. — Cela suffit.

E.-C. Gaudot.

Dizionario bibliografico, di C. Arlia. Milano, Ulrico Hœpli, 1892, in-16 de 100 p. — Prix : 1 fr. 50. (Manuali Hœpli.)

Bibliografia, di Giuseppe Ottino, bibliotecario della Nazionale di Torino. Seconda edizione riveduta, con 17 incisioni. Milano, Ulrico Hœpli, 1892, in-16 de viii-166 p. — Prix : 2 fr. (Manuali Hœpli.)

Les Bibliographies méthodiques, par Eugène Bacha, docteur en philosophie et lettres. Bruxelles, imp. de l'Économie financière, 1892, in-8 de [viii]-83 p. — Prix : 2 fr. 50.

Voici une série de petits travaux consacrés à la bibliographie, rédigés avec le désir d'être utile. Les deux premiers, dont nous venons de transcrire les titres, nous initient aux règles de la bibliographie et aux termes en usage dans cette science ; tous ceux qui veulent avoir un aperçu de ce qu'est un livre, des procédés de gravure, d'une bibliothèque et de tout ce qui la constitue, pourront recourir aux manuels d'Arlia et d'Ottino ; mais ne leur demandez pas au delà d'un aperçu très sommaire à l'usage d'un public peu exigeant, car il vous arriverait bien souvent de ne pas trouver ce que vous y chercheriez, ou de trouver ce que vous n'y cherchez pas. Quelques articles du dictionnaire bibliographique d'Arlia sont

bons à consulter, par exemple *Data*, *Ex libris*, *Revisore*, mais combien d'autres sont notoirement insuffisants! La seconde édition du manuel d'Ottino n'est guère supérieure à la première, dont nous avons parlé en son temps, quoique sur certains points nous ayons constaté de légères améliorations.

La dernière brochure est surtout destinée aux étudiants, mais nous plaignons les étudiants qui en useront. Ce serait une erreur de croire que tous les recueils de bibliographie sont également bien faits et doivent être sans discernement mis entre leurs mains; il aurait donc fallu les prévenir du mérite relatif de chacun d'eux. M. Bacha s'est bien gardé de le faire, et c'est cela surtout que nous lui reprocherons. Il semble aussi qu'il aurait pu facilement préciser ses indications, être à la fois plus large et plus circonspect, donner moins d'une part et davantage de l'autre.

HENRI STEIN.

BULLETIN

Missale romanum *ex decreto SS. concilii Tridentini restitutum, S. Pii V Pontificis maximi jussu editum, Clementis VIII, Urbani VIII et Leonis XIII auctoritate recognitum.* Tornaci Nerviorum, sumptibus et typis Societatis S. Joannis Evangelistae. Desclée, Lefebvre, 1892, in-4 de 49-714-214-4 p. — Prix : 20 fr.

On n'a plus à faire l'éloge des belles éditions de la Société de Saint-Jean l'Évangéliste, de Tournai. L'accueil si favorable qui a été fait à bon droit au petit missel manuel de 1879, et plus encore au bréviaire imprimé en 1884, dont se servent presque exclusivement un grand nombre de nos diocèses français, a encouragé MM. Desclée et Lefebvre à poursuivre leur œuvre en la perfectionnant toujours. Ils nous offrent aujourd'hui un missel romain contenant les plus récents offices, et auquel ils ont su conserver un format très commode, tout en donnant au texte la plus grande netteté typographique. Des gravures d'un caractère profondément religieux, serties de ces encadrements empruntés au style gothique flamboyant qui sont familiers à la maison de Tournai, illustrent ce riche volume, dont le prix peu élevé complétera assurément le succès. G. P.

De infallibilitate Rom. Pontificis opusculum theologicum auctore P. PETRO FERNÁNDEZ et FERNÁNDEZ, Augustiniano. Palma, J. Villalonga, 1892, in-18 de XVI-158 p. — Prix : 2 fr.

Tout en rendant hommage au talent et à l'érudition du P. Fernández, nous ne pouvons admettre l'opinion qu'il préconise, d'après laquelle le privilège de l'infaillibilité, à l'instar d'une grâce efficace *ab intrinseco*, s'étendrait non seulement aux actes du magistère authentique, mais informerait partout et toujours la personne du Pontife, la préservant de toute erreur et la rendant infaillible jusqu'en ses écrits privés, pouvu qu'il y remplisse non seulement le rôle de rapporteur et de critique, mais celui de théologien.

Sans doute l'hypothèse d'un Pape hérétique est absolument chimérique; mais l'impossibilité pour le Pape, en tant que personne privée, de commettre par ignorance une erreur touchant la foi, n'est ni nécessaire ni démontrée.

De plus, la distinction entre le docteur universel et le docteur particulier n'est pas adéquate. Autres sont les actes du docteur suprême qui, soit qu'il s'adresse à tous, soit qu'il s'adresse seulement à quelques-uns, définit (*ex cathedrâ*) la doctrine qui doit être tenue par tous; autres les actes du même Pontife, dans lesquels, sans rien définir, il pourvoit avec l'autorité du pasteur suprême à la sauvegarde de la doctrine catholique; autres enfin les actes ou écrits du docteur particulier qui établit sa thèse et défend son opinion au nom de sa science personnelle. Les premiers sont infaillibles, et nous y répondrons par l'assentiment de la foi divine ou ecclésiastique, suivant l'objet. Les seconds nous imposent l'obéissance extérieure et intérieure, et nous donnent la sécurité qu'une telle obéissance comporte. Les derniers, tout en méritant notre respect, sont matière à libre discussion.

La vérité catholique se trouve entre les extrêmes; là aussi est la position que doivent garder ses défenseurs. LAMOUREUX.

Les Saints dans le monde, par L. DE LA BRIÈRE. Paris, Ernest Kolb, 1893, in-12 de x-464 p.

On peut se sauver ailleurs que sous les grilles d'un cloître. On peut vivre chrétiennement dans le monde, et y parvenir même aux honneurs de la canonisation. Nous le savions avant de lire M. de la Brière; nous en doutons moins encore après l'avoir lu. L'auteur de ce volume a eu l'heureuse idée de réunir les modèles de sainteté, empruntés aux conditions les plus diverses, spécialement aux rangs élevés. Il ne s'en est pas tenu aux vrais saints, à ceux que l'Église honore d'un culte public. Il nous présente aussi de grands chrétiens, comme le général de Sonis, de pieuses reines, comme Marie Leczinska et Marie-Amélie. Dans ce calendrier aux pages aimables, aux figures attrayantes, on rencontre un vivant : Mgr le duc de Nemours. — Souhaitons à ce livre beaucoup de lecteurs. En voyant combien le monde produit de saints, ils éprouveront peut-être l'ambition de le devenir.

H. DE BROC.

Au Palais, par le lieutenant-colonel FLORIDOR DUMAS, officier de la Légion d'honneur, avocat à la Cour d'appel. Paris, Savine, 1891, in-12 de 373 p. — Prix : 3 fr. 50.

De lieutenant-colonel, M. Floridor Dumas s'est fait avocat. Il est entré au Palais comme un nouveau propriétaire entre dans la maison qu'il vient d'acquérir, c'est-à-dire avec la pensée de tout réformer et de tout améliorer. Mais pour bien connaître une maison, il faut l'avoir habitée depuis longtemps, et souvent les changements qu'un nouveau propriétaire s'est trop hâté de faire ne sont rien moins que des améliorations. Il en serait ainsi, à notre avis, de la plupart des réformes que réclame M. Dumas. Par exemple, après avoir constaté le trop grand empressement des magistrats à prendre des vacances, il demande que la loi ne permette aux juges de se reposer que lorsqu'ils auront épuisé toutes les affaires du rôle. La justice en serait peut-être plus rapide; mais en serait-elle meilleure? M. Dumas trouve aussi de grands torts à tous nos codes; la partie de son livre qu'il a intitulée par ironie : *Beautés des codes* est pleine d'idées neuves. Nous croyons pourtant avec lui que, même dans un siècle, le « bouquineur enragé » qui feuillettera encore ce livre devra reconnaître que ces idées ne seront toujours pas réalisées. Déplorable effet de la routine! s'écrie M. Dumas. Mais attendons qu'il ait plus d'expérience des choses du Palais; lui-même alors

en jugera autrement. Quoi qu'il en soit, cette irruption d'un militaire dans le monde judiciaire est assez curieuse à suivre, — comme le serait l'irruption d'un homme du Palais dans le monde militaire. M. L.

L' « Amusez-vous » de M. Renan et le « Credo » du P. Didon, par Henri de Villeneuve. Paris, Bonhoure, 1892, in-18 de 136 p. — Prix : 2 fr.

Disciple de M. Renan, l'auteur ne croit pas cependant que son maître ait donné des preuves suffisantes que « la vérité et la justice peuvent se passer de Dieu, » et il n'admet pas la doctrine de l'*Amusez-vous*. Il rappelle ensuite les plus fortes objections — à son avis — formulées contre la foi catholique; de vrai, si elles ont du poids, elles ne tiennent guère de place, car quelques pages lui suffisent à les épuiser; quant à nous, le seul poids que nous leur avons reconnu, c'est celui de l'ennui que la lecture en cause. M. de Villeneuve nous offre une religion nouvelle, un christianisme à sa façon, dont il nous a exposé l'évangile il y a deux ans dans un ouvrage en deux volumes (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 121). Je doute que la lecture de la double brochure dont nous parlons ici attire beaucoup de lecteurs aux deux volumes précédents. E.-G. Ledos.

Le Krack certain des caisses d'épargne, par J.-T. de la Boulaye. Paris, Savine, 1892, in-18 de 60 p. — Prix : 1 fr.

Dans cet appel adressé aux porteurs de livrets de caisses d'épargne afin qu'ils retirent au plus vite leurs économies, la principale autorité qu'on invoque est celle de M. Laur, qui est, paraît-il, l'un de nos bons économistes; l'argument le plus solide qu'on développe à travers diverses digressions est celui-ci : il serait impossible de payer, si une panique multipliait tout à coup les demandes de remboursement. Sans être admirateur du système qui a conduit l'État à drainer 3,900 millions d'épargnes, il est permis de trouver ces alarmes fort exagérées. Le portefeuille de la Caisse des dépôts a une valeur qui aujourd'hui dépasse d'un demi-milliard les sommes dues; les caisses ont une réserve, une fortune personnelle, qui atteint 61 millions et qui s'accroît régulièrement. Enfin et surtout le débiteur des caisses d'épargne est encore l'un de ceux dont le crédit est le plus solide, bien qu'il puisse connaître des embarras passagers. J. Angot des Rotours.

Des associations syndicales appliquées à l'agriculture, par J. Guigues. Chambéry, Ménard, 1892, in-8 de 135 p.

La vallée de l'Isère est sujette à des infiltrations des eaux de ce fleuve, et d'ailleurs, dans les parages du Dauphiné et de la Savoie, on rencontre de nombreux marais insalubres et inféconds. Les travaux d'assainissement entrepris, déjà considérables, ont reçu un développement plus grand encore par l'organisation de syndicats. Cet opuscule écrit à leur sujet, tout en ayant un but un peu spécial, doit cependant avoir une portée plus étendue. Il montre en effet ce que peuvent de semblables associations et donne sur ce point tous les renseignements nécessaires à leur fondation : but qu'ils doivent se proposer, statuts en vigueur, et de plus, lois, circulaires, règlements, relatifs aux matières traitées, et dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible. G. de S.

L'Art de peindre un croquis et de l'utiliser, par G. Fraipont, professeur à la Légion d'honneur. Avec 50 dessins inédits de l'auteur, 2e édition. Paris, Laurens, s. d., in-8 de VIII-62 p. — Prix : 2 fr.

L'Art de peindre les paysages, par le même.

L'Art de peindre les marines, par le même.

L'Art de peindre les fleurs, par le même. Trois volumes in-8 de 70, 74 et 76 p., accompagnés chacun de 50 dessins inédits de l'auteur et d'un fac-similé d'aquarelle. Paris, Laurens, s. d. — Prix de chaque volume : 2 fr.

Le titre de ces petits livres en indique suffisamment l'objet, et le nom de M. Fraipont est assez connu comme illustrateur et dessinateur émérite pour qu'il n'y ait pas à insister sur leur intérêt. Au point de vue pédagogique, l'*Art de prendre un croquis* est un petit chef-d'œuvre. Les trois autres, malgré l'effort de l'auteur, ont un caractère un peu moins directement pratique. Dans tous abondent les indications utiles et d'expérience. En ce temps où tout le monde veut peindre, le succès de ces manuels est assuré; la médiocrité d'une légion d'amateurs a besoin d'en être munie. P. N.

J.-J. Rousseau, par Arthur Chuquet. Paris, Hachette, 1893, in-18 de 201 p. (*Les Grands Écrivains de la France*). — Prix : 2 fr.

Le premier tiers de ce volume retrace assez exactement la vie de Jean-Jacques, qui n'est pas, on le sait, une histoire bien édifiante. Puis vient une analyse consciencieuse de ses principaux ouvrages, où le lecteur contemporain trouve aujourd'hui tant de déclamation fausse et de contradictions. Dans le *Contrat social*, M. Chuquet découvre, non sans raison, la marque de l'influence protestante et genevoise. Mais il est bien difficile de démêler le germe d'une doctrine vraiment libérale dans la souveraineté, déclarée absolue, de la volonté générale. L'auteur tente pourtant de le faire (p. 140). Il est mieux inspiré quand il rapproche Rousseau de Hobbes : « L'individu n'a plus de droits qu'il puisse revendiquer légitimement; la majorité, la *volonté générale* impose à chacun la loi civile, politique et religieuse; elle envahit tout, décide tout, gouverne tout, même la conscience » (p. 145). On le voit bien au chapitre suivant, consacré à *la Religion*. Le culte et l'enseignement de la morale relèvent uniquement, comme la police, du pouvoir civil. Le déisme sentimental du *Vicaire savoyard* ne comporte aucune liberté de conscience, aucune indépendance pour l'Église. A propos des *Confessions*, on ne dissimule ni l'orgueil démesuré du pauvre grand homme, son amour-propre maladif qui finit en vraie folie, ni son impudeur naïvement étalée et tristement répugnante. — Comment expliquer l'influence qu'il a exercée, les amitiés indulgentes et fidèles qui l'ont entouré, les vertueux enthousiasmes dont il a été l'inspirateur ? L'examen de ce problème est toujours l'une des parties les plus curieuses des études consacrées à Jean-Jacques. Il a eu pour disciples non seulement Mme Roland, qu'on peut appeler sa fille spirituelle, non seulement la foule bruyante des révolutionnaires, petits et grands — (Hoche, dépouillant les églises, s'écriait que l'Éternel n'exige d'autre hommage que la pureté du cœur, p. 190) — non seulement tout le cortège des *romantiques*, mais combien d'autres, en France et à l'étranger, ont pensé ce qu'a écrit Georges Éliot : « Rousseau a vivifié mon âme, et éveillé en moi de nouvelles facultés » (p. 194)! Le livre de M. Chuquet explique-t-il tout à fait cette merveilleuse puissance de l'auteur de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse?* Il en indique au moins les principales raisons. En tout cas, c'est un résumé clair,

élégant et suffisamment impartial, des derniers ouvrages qui ont été publiés sur Jean-Jacques, et dont on aurait aimé à trouver une courte bibliographie.

J. Angot des Rotours.

Regards historiques et littéraires, par le vicomte Melchior de Vogüé. Paris, Armand Colin, s. d., in-18 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile de rendre compte d'un ouvrage composé, comme le sont tant de volumes d'aujourd'hui, d'articles n'offrant aucun lien entre eux et qui ordinairement sont eux-mêmes des appréciations d'autres livres. La difficulté augmente encore quand ces feuilles ont été écrites par un littérateur éminent auquel l'œuvre d'autrui suggère une foule de pensées neuves, d'aperçus profonds, qui du critique font véritablement un auteur original. Voilà les embarras que nous cause le volume de M. de Vogüé, bien que le classement des morceaux réunis lui donne une apparence d'unité. On ne peut d'un même coup d'œil embrasser les sujets si différents qu'il traite; il faudrait pouvoir s'arrêter à beaucoup d'entre eux. M. de Vogüé est très suggestif; comme, bien qu'académicien, il emploie ce néologisme, je ne me fais pas scrupule de m'en servir à mon tour. Si les livres dont il parle le stimulent et lui font exprimer une quantité d'idées personnelles, ces idées, remuant d'intéressants problèmes, provoquent de leur côté, chez le lecteur, quantité de réflexions, d'adhésions et parfois aussi de contradictions. Il faudrait, pour bien faire, débrouiller ces multiples impressions et la tâche est impossible. Il faudrait aussi essayer de définir le style de M. de Vogüé. Ce style est bien à lui, très imagé, très nourrissant, si l'on peut ainsi parler, il ne laisse quelquefois pas voir tout de suite la pensée qu'il revêt trop richement. En parlant de la langue de M. Weis, « langue trotte-menu, armée au XVIIIe siècle pour la course et pour la guerre, » M. de Vogüé dit que « l'étranger qui a pris vingt leçons de français l'entend sans effort » (p. 21). Ce même étranger ne serait pas aussi à l'aise avec la langue de M. de Vogüé. Ceci n'est pas un blâme, du reste : de notre temps où tout le monde écrit à peu près de même, n'a pas une manière à soi qui veut. Ce qui me console de remplir si incomplètement ma tâche à l'égard des *Regards historiques et littéraires* (titre un peu prétentieux et bizarre, n'est-ce pas ?) c'est que tous nos lecteurs connaissent le talent de l'auteur et qu'ils s'empresseront de lire ce volume où ils remarqueront surtout les belles pages : *A ceux qui ont vingt ans ;* le chapitre *le Voyageur ;* l'article le *Saint-Empire romain*, où de vives clartés sont jetées sur des questions assez confuses — la notice sur *Mithridate* et l'étude sur Alfred de Vigny considéré comme poète idéaliste.

Th. P.

La Grèce avant Alexandre, *étude sur la société grecque du VIe au IVe siècle*, par Paul Monceaux (*Bibliothèque d'histoire illustrée*). Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1892, in-8 de 320 p. avec de nombr. grav.—Prix : broché, 4 fr.; relié, 5 fr.

Les histoires de la Grèce, même luxueusement illustrées, ne font pas défaut : mais elles n'embrassent d'ordinaire que la suite des événements politiques. Le plan adopté par M. Monceaux est bien différent. Ce qu'il s'est proposé d'étudier avec sa double compétence de lettré et d'érudit, c'est le génie grec sous ses multiples aspects. Religion, propriété, état, unité nationale, vie quotidienne, — voilà les titres des sept chapitres entre lesquels se répartit l'ouvrage, auquel d'assez nombreuses illustrations, la plupart irréprochables et puisées aux meilleures sources, servent de vivant com-

mentaire. Dès l'*Introduction* l'auteur associe de la façon la plus heureuse ses réminiscences classiques et ses impressions personnelles de touriste, et marque sans exagération le genre d'intérêt qui s'attache à son livre : « Platon voyait dans toute science une réminiscence : bien souvent l'on trouve chez les vieux Hellènes l'esquisse de nos idées, de nos inventions, de nos œuvres d'art, même de nos révolutions. » Et d'ailleurs n'ont-ils pas le mérite d'avoir, en quelque façon, appelé à la vie industrielle comme à la vie littéraire les jeunes nations de l'Occident? Après la vérité chrétienne, l'éducatrice par excellence du monde moderne, c'est incontestablement la civilisation hellénique, dont M. Monceaux s'est fait l'intelligent historien. C. Huit.

L'Expédition du Dahomey en 1890, par Victor Nicolas, capitaine d'infanterie de marine. Paris, Charles Lavauzelle, 1893, in-8 de 152 p.—Prix : 3 fr.

Ernest Millot, par Arsène Thevenot. Arcis-sur-Aube, Louis Frémont, 1892, gr. in-8 de 32 p.

Les relations de la France avec les peuples du golfe de Bénin sont anciennes ; dès le xviie siècle, nous avions à Whydah une garnison et un fort. La garnison fut ultérieurement supprimée, mais la France donna toujours des fonctions consulaires à l'un des négociants des factoreries de cette ville. En 1851 fut conclu, entre le lieutenant de vaisseau Bouët et le roi de Dahomey Guezo, un traité solennel d'amitié et de commerce qui stipulait d'importants avantages au profit de nos nationaux. Dix ans plus tard, Soudji, roi de Porto-Novo, menacé par les Anglais de Lagos, réclama la protection de la France, qui lui fut accordée en février 1863, et devint effective à la suite de l'occupation de Kotonou. On sait comment éclata le conflit avec le Dahomey, à la suite de l'expulsion des religieuses, des missionnaires, et des mauvais traitements infligés à M. Bayol. Une expédition fut décidée, et le commandant Terrillon prit le commandement des troupes. M. Victor Nicolas donne en grand détail le compte rendu des opérations militaires, qui furent paralysées par l'indécision et la pusillanimité du gouvernement métropolitain, et aboutirent à la paix boiteuse conclue le 3 octobre 1890 avec Béhanzin.

— Si le commandant Terrillon fut au Dahomey le précurseur du général Dodds, M. Jean Dupuis fut au Tonkin le précurseur de Francis Garnier. Et M. Jean Dupuis eut pour bras droit, dans son audacieuse exploration du haut fleuve Rouge, un homme aussi intelligent qu'énergique dont M. Arsène Thevenot nous donne une consciencieuse biographie. M. Millot était franc-maçon ; mais, en Indo-Chine, il fit taire ses préjugés de sectaire, se lia avec Mgr Puginier et rendit pleine justice aux missionnaires, qu'il considéra toujours comme les premiers pionniers de la colonisation française et de la civilisation. R. L.

Les Évêchés non concordataires de France et le Budget de 1893, par le comte de Luçay, correspondant de l'Institut. (Extrait de la *Réforme sociale*.) Paris, au secrétariat de la Société d'économie sociale, 1892, in-8, 52 p. — Prix : 1 fr.

C'est affaire d'ignorance ou de mauvaise foi que de distinguer entre les évêchés et de déclarer non concordataires ceux que n'a pas prévus le Concordat de 1801. M. Jules Ferry écrivait lui-même il y a quelques années : « Tous les évêchés sont concordataires, » et il ne faisait que l'aumône de sa pitié aux républicains qui contestaient ou qui feignaient d'ignorer ce principe. On persiste pourtant, et la commission du budget de 1893 inscrit

à son programme la suppression progressive par voie d'extinction des sièges épiscopaux créés depuis 1801.

C'est à réfuter cette grossière erreur de droit, plus encore qu'à en montrer les déplorables conséquences, que M. le comte de Luçay a consacré ces quelques pages. Après un coup d'œil rapide sur l'organisation ecclésiastique en 1789 et sur la constitution civile du clergé, il aborde l'étude de l'organisation diocésaine et de la nomination des évêques, telles qu'elles résultent des négociations qui aboutirent au fameux Concordat de 1801, traité diplomatique qui, concerté entre le Pape et le premier Consul, fut ensuite expressément ratifié par le Corps législatif. Il en alla de même en 1822, où, sur les désirs mêmes des populations, le gouvernement et les Chambres, d'accord avec le Saint-Siège, augmentèrent le nombre des évêchés.

Au début de la dynastie de Juillet, on vit se produire plusieurs fois les objections qui se font aujourd'hui; chaque fois, le gouvernement les réfuta « comme une atteinte à la prérogative royale, à la loi, à la charte et à la liberté des cultes » (p. 35). En 1834, la loi de finances (art. 5) s'avisa de décider « qu'il ne serait pas affecté de fonds à la dotation des sièges non compris dans le concordat qui viendraient à vaquer; » mais, dès l'année suivante, la vacance de l'évêché de Nevers, rétabli en 1822, provoqua un tel mouvement de réclamations dans les populations du département, il en vint tant d'autres encore de seize autres diocèses de même date, que la Chambre ne contesta pas le crédit et que la loi de 1834 se trouva ainsi implicitement abrogée. C'est dans les mêmes conditions que l'archevêché de Cambrai, l'évêché de Laval, ceux d'Algérie, etc., furent successivement constitués, de telle sorte que sans contestation possible, le même caractère appartient aux évêchés récents et aux anciens.

M. le comte de Luçay, à la suite de cette intéressante et victorieuse démonstration, donne deux utiles appendices, l'un sur la France épiscopale de 1789, l'autre sur la France épiscopale de 1892. V. P.

La Séparation de l'Église et de l'État en France au point de vue financier, par Yves des Bruyères. Paris, Lethielleux, 1893, in-8 de 45 p. — Prix : 0 fr. 75.

Cette étude très claire et très ferme d'un problème avec lequel il est bon de nous familiariser comprend deux parties. En rappelant le passé, l'auteur prouve d'une manière irréfutable que le budget des cultes constitue une véritable dette, tout aussi sacrée que les autres parties de la dette publique. En regardant l'avenir, il établit qu'une séparation loyale et juste devrait comporter, outre une indemnité à débattre entre les parties, la reconnaissance du droit d'association et de fondation. Il montre combien, à cet égard, la législation des États-Unis est plus libérale que celle que nous subissons et surtout que celle qu'on nous promet. On aurait pu rappeler que le vicomte G. d'Avenel, esquissant un projet de séparation équitable de l'Église et de l'État, réclamait pour le clergé une dotation de rente semblable aux autres titres de la dette publique, et représentative de l'indemnité budgétaire actuelle (Voir *la Réforme administrative*, 1891). L'étude avait paru dans la *Revue des Deux Mondes*. M. de Molinari, dans son récent ouvrage intitulé : *Religion*, réclame aussi pour l'Église séparée de l'État la liberté de posséder.

J. Angot des Rotours.

A travers le champ de bataille. *Histoire. Politique. Anti-socialisme.* Gand, Eylenbosch, 1893, in-12 de 381 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au strict point de vue littéraire, les différentes pages de ce livre n'ont point entre elles un lien bien étroit; l'auteur ne semble pas avoir cherché à les souder les unes aux autres et un peu de confusion naît par suite dans l'esprit du lecteur; mais, au point de vue des idées, elles s'enchaînent et nous présentent, sur la situation sociale actuelle, des aperçus dominés par un excellent esprit. Des citations nombreuses, des rapprochements curieux, des autorités dignes de créance leur donnent une valeur qu'il convient de signaler. L'auteur est Belge, et c'est naturellement ses compatriotes qu'il met en scène le plus souvent et à eux qu'il s'adresse en leur parlant de leur vaillant petit pays; mais les Français ont, eux aussi, leur profit à faire de ce livre. Les bibliophiles noteront qu'il n'a été tiré qu'à deux cent cinquante exemplaires. G.

Le Général Ambert, sa vie et ses œuvres, par J. DE LA FAYE. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-8 de 304 p. avec 6 portraits. — Prix : 3 fr.

Le général Ambert, mort récemment, n'était pas seulement un officier de valeur, un écrivain de talent, c'était aussi un patriote et un bon chrétien. M. de la Faye, connu déjà par d'intéressantes biographies du général de Sonis et de l'amiral Courbet, a pensé qu'il y avait intérêt à ne pas laisser s'effacer une figure comme celle de l'auteur des *Récits militaires*, et il nous donne, dès aujourd'hui, un portrait intéressant, ressemblant, de l'écrivain-soldat. Ceux qui ont connu l'honorable général trouvent bien, çà et là, quelques exagérations, quelques grossissements un peu forcés, mais la note n'en est pas moins très véridique au fond, très juste. Le temps mettra d'ailleurs rapidement au point ces quelques inégalités. L'ouvrage, orné de jolies vignettes, peut être recommandé parmi ceux qu'on a avantage à mettre aux mains de la jeunesse. ARTHUR DE GANNIERS.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Hippolyte-Adolphe TAINE est mort le 5 mars, âgé de moins de soixante-cinq ans. Né à Vouziers, le 21 avril 1828, de brillantes études faites au lycée Condorcet le conduisirent à l'École normale, où il entra le premier. La philosophie dès l'abord l'attira, et l'échec qu'il subit à l'agrégation ne le découragea pas de poursuivre ses études dans le même sens. Tour à tour professeur à Nevers, à Poitiers et à Besançon, il ne tarda pas à quitter l'Université, où ses idées nuisaient à son avancement. La *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats* s'ouvrirent à lui, et, en lui donnant l'occasion de manifester ses talents, lui facilitèrent les moyens de fonder sa réputation. Son premier ouvrage, qui fut aussi sa thèse de doctorat, l'*Essai sur les fables de La Fontaine*, fut assez goûté pour obliger l'auteur d'en donner en sept ans (1853-1860) trois éditions. Tout en continuant à s'occuper de littérature, M. Taine consacrait beaucoup de temps aux études philosophiques, qui l'avaient amené à suivre des cours de sciences et de médecine; et il ne dédaignait pas non plus les questions de critique historique. Nommé professeur à l'École des beaux-arts, ce fut surtout la philosophie de l'art qui captiva son attention. Dans tous les genres qu'il aborda, l'on ne peut refuser à M. Taine des qualités dont l'empres-

sement du public à lire ses ouvrages peut servir de preuve; son *Histoire de la littérature anglaise* est peut-être ce que nous avons de mieux en France sur ce sujet; son essai *De l'intelligence* plut à beaucoup de personnes, bien que les théories de l'auteur ne soutiennent guère l'examen, et l'on a fait de ses *Origines de la France contemporaine* des éloges peut-être exagérés. La sévérité qu'il témoignait pour la Révolution lui valut chez les catholiques de nombreux suffrages, qui empêchèrent trop souvent de voir les dangers de sa méthode et les défauts de son système. Quoi qu'il en eût, M. Taine était un esprit systématique. Nous donnons ici la liste des principales publications dues à ce célèbre écrivain : *De Personis platonicis*, thèse de doctorat (1853, in-8) ; — *Essai sur les fables de La Fontaine* (1853, in-8) ; — *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1855, in-12) ; — *Essai sur Tite-Live* (1856, in-12) ; — *Les Philosophes français du XIXe siècle* (1857, in-12) ; — *Essais de critique et d'histoire* (1858, in-12) ; — *La Fontaine et ses fables* (1860, in-12) ; — *Histoire de la littérature anglaise* (1864, 4 vol. in-8 ; 4e éd., 1891-1892, 5 vol. in-12) ; — *L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle* (1864, in-12) ; — *Le Positivisme anglais; étude sur Stuart Mill* (1864, in-12); — *Philosophie de l'art; leçons professées à l'École des beaux-arts* (1865, in-12) ; — *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (1865, in-12) ; — *Philosophie de l'art en Italie* (1866, in-12) ; — *Voyage en Italie* (1866, 2 vol. in-8); — *De l'Idéal dans l'art* (1867, in-12); — *Notes sur Paris. Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge* (1868, in-12); — *Philosophie de l'art en Grèce* (1869, in-12) ; — *De l'intelligence* (1870, 2 vol. in-8) ; — *Du suffrage universel et de la manière de voter* (1871, in-16) ; — *Un séjour en France de 1792 à 1795. Lettres d'un témoin de la Révolution française* (1872, in-12) ; — *Notes sur l'Angleterre* (1872, in-12) ; — *Les Origines de la France contemporaine. Tome I : l'Ancien Régime* (1875, in-8); — 2e partie : *La Révolution* (1878-1884, 3 vol. in-8) ; — *Le Régime moderne* (1890, in-8).

— Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre longuement sur M. Jules Ferry, mort à Paris à la fin de mars. Sa carrière a été surtout politique et n'intéresse pas par conséquent le *Polybiblion*. Mais l'on ne peut omettre de s'arrêter quelques instants sur un homme que ses amis ont voulu faire passer pour un grand orateur, et dont quelques écrits ont eu un retentissement extraordinaire. Né à Saint-Dié, en 1832, avocat dès 1856 et avocat sans grand succès, il ne tarda pas à chercher fortune et réputation ailleurs que dans le barreau. De nombreux journaux reçurent sa collaboration; nous citerons entre autres le *Courrier de Paris* et le *Temps*. Sa brochure sur *la Lutte électorale en 1863* (1863, in-12) fut remarquée, mais bien moins que le petit pamphlet qui fit sa réputation : *Les Comptes fantastiques d'Haussmann* (1868, in-8). Nous ne pouvons oublier que M. Jules Ferry est l'auteur du fameux article 7 — il publia les discours prononcés par lui sur ce sujet : l'*Article sept* (1880, in-12), — et des tristes décrets de 1880. Nous ne pouvons oublier tout le mal qu'il a essayé de faire à la religion et à l'enseignement religieux, et le mal qu'il a fait aussi à l'instruction en général pendant son ministère néfaste. Outre les opuscules ci-dessus mentionnés, nous devons citer encore de M. Jules Ferry deux publications qui se rapportent aux questions coloniales qu'il avait tant à cœur : *Les Affaires de Tunisie* (1882, in-12); — *Le Tonkin et la mère patrie* (1890, in-18).

— Le baron Pierre-Emmanuel-Albert Du Casse, qui est mort à quatre-vingts ans, le 14 mars, était bien connu de tous ceux qui s'occupent de l'histoire du premier Empire. Né à Bourges en 1813, après avoir terminé son éducation à l'école de Saint-Cyr, il fit les campagnes d'Afrique; à son retour en France, il fit partie de l'état-major; nommé chef d'escadron en 1854, il

se vit cette même année appelé auprès du prince Jérôme, en qualité d'aide de camp. Les publications qu'il avait déjà faites sur le père de ce prince le désignaient naturellement pour ces fonctions. C'est surtout l'histoire militaire du premier Empire, sur laquelle jettent de la lumière les ouvrages qu'il a donnés au public et que nous indiquons ici presque tous : *Rambures, épisodes des guerres du temps de Charles VII* (1845, in-8) ; — *Précis historique des opérations de l'armée de Lyon en 1814* (1849, in-8); — *Opérations du IXe corps de la grande armée en Silésie, sous le commandement en chef de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, 1806 et 1807* (1851, 2 vol. in-8) ; — *Du soir au matin, scènes de la vie militaire* (1852, in-8) ; — *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de Russie en 1812, suivis des lettres de Napoléon au roi de Westphalie pendant la campagne de 1813* (1852, in-8) ; — *Des Erreurs militaires de M. de Lamartine. Examen critique de son Histoire de la Restauration* (1852, in-8) ; — *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph* (1853-1854, 10 vol. in-8) ; — *Histoire des négociations diplomatiques relatives aux traités de Morfontaine, de Lunéville et d'Amiens* (1855, 3 vol. in-8); — *La Morale du soldat, ou les Vertus militaires* (1857, in-16) ; — *Le Maréchal Marmont, duc de Raguse* (1857, in-8) ; — *Précis historique des opérations militaires en Orient, de mars 1854 à octobre 1855* (1857, in-8) ; — *Mémoires et correspondance politique et militaire du prince Eugène* (1858-1860, 10 vol. in-8) ; — *Le Marquis de Pazaval* (1858, in-12), en collaboration avec M. Valois ; — *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves* (1859, in-12) ; — *Le Conscrit de l'an VIII* (1859, in-12), en collaboration avec M. Valois; — *Les Trois Maréchaux d'Ornano* (1862, in-8) ; — *Histoire anecdotique de l'ancien théâtre en France* (1862-1864, 2 vol. in-8) ; — *Les Suites d'une partie d'écarté* (1863, in-18) ; — *Quatorze de dames* (1864, in-12) ; — *Le Général Arrighi de Casanova, duc de Padoue* (1866, 2 vol. in-8) ; — *1863 et 1867. Question d'armement, d'organisation militaire et de tactique* (1867, in-8) ; — *Le Général Vandamme et sa correspondance* (1870, 2 vol. in-8) ; — *Journal authentique du siège de Strasbourg* (1871, in-12) ; — *Conséquences militaires et politiques des armes nouvelles* (1872, in-12) ; — *La Guerre au jour le jour, 1870-1871* (1875, in-8) ; — *Variétés militaires* (1879, in-12) ; — *Les Origines* (1880, in-12) ; — *Monsieur Patau* (1881, in-12) ; — *Le Panthéon fléchois* (1883, in-8) ; — *Les Rois, frères de Napoléon Ier* (1885, in-8) ; — *Souvenirs de Saint-Cyr et de l'École militaire* (1886, in-12) ; — *Supplément à la correspondance de Napoléon Ier* (1887, in-12) ; — *Les Animaux intelligents* (1887, in-12) ; — *Les Veillées de la brigade, ou Vie d'un soldat de 1814 à 1871* (1889, in-16) ; — *Souvenirs d'un aide de camp du roi Jérôme* (1890, in-12) ; — *La Chute des monarchies en France au XIXe siècle* (1892, in-18).

— Les études d'histoire locale perdent en Alsace un de leurs meilleurs représentants, M. Xavier Mossmann, archiviste de Colmar, mort dans la nuit du 10 au 11 mars. Né dans cette ville le 5 avril 1821, il eut d'abord une position assez modeste; simple expéditionnaire à la préfecture du Haut-Rhin, puis adjoint au bibliothécaire-archiviste de Colmar, il se vit destitué en 1849 pour ses opinions politiques. Après quelques années passées dans le commerce comme comptable, et pendant lesquelles il commença sa collaboration à la *Revue d'Alsace*, il fut de nouveau appelé en 1864 au poste qui lui convenait si bien d'archiviste de Colmar. Outre de nombreux et excellents articles dans diverses revues, M. Mossmann a publié des travaux sur l'histoire d'Alsace qui comptent parmi les meilleurs, notamment ce *Cartulaire de Mulhouse*, si considérable à tous les points de vue. Regrettant de ne pouvoir donner ici une liste complète des publications de cet estimable érudit, nous rappelons du moins à l'attention de nos lecteurs les

ouvrages suivants : *Études sur l'histoire des juifs à Colmar* (1866, in-8); — *Murbach et Guebwiller, histoire d'une abbaye et d'une commune rurale d'Alsace* (1866, in-12); — *La Guerre des six deniers (Sechs Plappertkrieg) à Mulhouse* (1868, in-8); — *Les Anabaptistes à Colmar, 1534-1535* (1869, in-8); — *Notes et documents tirés des archives de la ville de Colmar* (1872, in-8); — *Notice sur Dornach* (1872, in-8); — *Un Chef de bande des guerres de Bourgogne* (1873, in-8); — *Scènes de mœurs colmariennes du temps de la guerre de Trente ans* (1875, in-8); — *Les Grands Industriels de Mulhouse* (1879, in-8); — *Les Grands Hommes de la France. Industriels* (1879, in-8), en collaboration avec MM. Albert Rouxel et Lorédan Larchey; — *Cartulaire de Mulhouse* (1883-1889, 5 vol. in-4); — *Un Industriel alsacien; vie de F. Engel-Dollfus* (1887, in-8).

— Le vénérable aumônier de Vincennes, M. l'abbé Guyot de Laval, mort dans les derniers jours de mars, a droit ici à une place spéciale, et nous devons lui donner l'hommage de nos regrets et de notre respect. Nous ne pouvons ici rappeler quel fut le rôle de M. l'abbé de Laval dans les œuvres militaires; mais nous ne saurions oublier qu'il a fondé et soutenu jusqu'à sa mort le journal qui est l'organe essentiel de ces œuvres : *la France religieuse et militaire.*

— On annonce encore la mort : de M. Paul Aclocque, ancien député de l'Ariège, président de l'Association de l'industrie française, auteur de travaux de géologie, moins connu que son frère le romancier, mort le 24 mars; — de M. Alfred Blanche, ancien conseiller d'État, ancien secrétaire général du ministère de l'intérieur, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, un précieux *Dictionnaire général d'administration* (in-8), dont la première édition a paru en 1848, et dont la plus récente, publiée en 1883, a été suivie de deux suppléments, mort le 19 mars, à soixante-seize ans; — de M. Maurice Bouquet, connu par quelques romans et quelques pièces de théâtre, notamment: *La Croix de Jeannette* (1865, in-8) et *la Provence amoureuse* (1866-1885, 3 vol. in-8), mort le 14 mars, à Marseille, âgé de soixante-deux ans; — de M. Léon Donnat, ingénieur des mines, à qui l'on doit, entre autres ouvrages : *De l'élection des fonctionnaires publics* (1878, in-12); *État de Californie, recueil de faits observés en 1877-1878* (1878, in-12); *La Politique expérimentale* (1885, in-12), mort à soixante-deux ans, à Paris, le 30 mars; — de M. le comte du Mesnil de Maricourt, bien connu comme romancier sous son second nom, mort le 10 mars, à soixante-quatre ans; — de M. Hecquet de Roquemont, traducteur de plusieurs ouvrages allemands sur l'Histoire du droit et qui a donné, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, t. XIV, *Discours sur l'Histoire du droit*, t. XVI, *Le Dernier Abbé de Prémontré*, mort à Amiens, le 4 mars, âgé de soixante-dix-neuf ans; — de M. Jouaust, imprimeur-éditeur, fondateur de la librairie des bibliophiles, mort à cinquante-huit ans, le 28 mars; — de M. Adam Laussel, compositeur distingué, dont les œuvres musicales sont généralement estimées, mort le 10 mars, âgé de quarante-sept ans, à Saint-Florentin, dans l'Yonne; — de M. Materne, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, ancien censeur des études au lycée Saint-Louis, mort à quatre-vingt-un ans, le 8 mars; — de M. le commandant Prost, ancien capitaine de vaisseau, préfet des études scientifiques au collège de Juilly, mort le 17 mars; — de M. le docteur Prunière, connu par ses travaux d'archéologie et de paléontographie, mort à la fin de mars, à Marvejols, qui lui doit son musée; — de M. Gabriel de Saint-Victor, auquel la cause catholique est beaucoup redevable, l'un des inspirateurs de la *Gazette de Lyon*, plus tard fondateur de la *Décentralisation*, mort le 12 mars, âgé de soixante-huit ans, à Rome, où il se trouvait en pèlerinage; — de M. Jean-Victor Saliou, rédacteur au *Courrier*

du Finistère, mort à quarante-trois ans, au Relecq en Guipavas, le 17 mars; — d'un bon orientaliste, M. Léonce VALENSIN, mort dans le courant de mars; — de M. Alfred DE VILLENEUVE, à qui d'assez nombreux romans d'aventures ont donné autrefois une certaine vogue, mort à soixante-dix-neuf ans, le 22 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Frederick BAINES, l'un des éditeurs du *Leeds Mercury*, mort à quatre-vingt-deux ans, dans le courant de mars; — de M. Félix BAMBERG, consul général d'Allemagne et publiciste, mort le 12 février, à soixante-treize ans; — de M. Douglas CAMPBELL, auteur d'un ouvrage important intitulé : *The Puritans in Holland, England and America*, mort à cinquante-trois ans, en mars; — de Mgr CORNELIUS, évêque de Linköping, qui fut professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université d'Upsala, mort le 12 février; — de M. Fr. DERABEK, auteur dramatique estimé en Bohême, mort à la fin de mars, à Prague; — de M. Friedrich-August GENTH, professeur de chimie et de minéralogie à l'Université de Pensylvanie, mort à soixante-treize ans, à Philadelphie, le 2 février; — de M. JANSON, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, où il est mort le 12 février; — de M. le baron Christian DE HESSE, qui a publié les premières études qui aient été faites sur l'isthme de Panama, mort en mars, à New-York; — de M. Charles-Pierpoint JOHNSON, auteur de *British wild flowers*, mort à Cambrewell, le 6 mars; — de M. Ludwig LINDENSCHMITT, qui s'est spécialement occupé de l'archéologie grecque et romaine, mort le 14 février, à Mayence, âgé de quatre-vingt-quatre ans; — de M. William MINTO, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *Manual of English prose litteratur* (1872, in-8), mort en mars; — de M. Christian-Joachim MOHN, philologue norvégien, mort en mars; — de M. PRANTL, professeur de botanique à l'Université de Breslau, mort dans cette ville, le 24 février; — de M. Pier-Colombo REMONDINI, collaborateur de la *Musica sacra*, mort à Gênes, le 9 mars; — de M. Leopoldo ROMANELLI, à qui l'on doit, outre plusieurs ouvrages de géographie et d'histoire, une biographie de Gui d'Arezzo, mort le 17 février, âgé de quarante-six ans; — de M. Robert WILSON, journaliste et auteur de *The Life and reign of queen Victoria*, mort en mars.

CONGRÈS. — Du 12 au 18 juin doit se tenir à Chicago un congrès international des œuvres de charité, de correction et de philanthropie. Sept sections : 1. Les Pouvoirs publics et le paupérisme; 2. Le Soin des enfants abandonnés; 3. Hôpitaux, dispensaires, etc.; 4. Détention et traitement des fous; 5. Répression du crime et amélioration des criminels; 6. Organisation des œuvres charitables dans les États, cités, bourgs et villages, mesures préventives pour l'extinction de la pauvreté; 7. Introduction de l'étude de la sociologie dans les établissements scolaires.

CONCOURS. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen met au concours les sujets suivants : Prix Gossier de 700 fr. (1894) : « Examiner en quoi a consisté la réforme de la Coutume de Normandie au XVIe siècle et signaler les différences entre l'ancien Coutumier et la Coutume réformée. » — Prix de La Reinty de 500 fr. (1894), à l'auteur du meilleur ouvrage manuscrit ou imprimé, écrit en français, ou de la meilleure œuvre d'art, faisant connaître, par un travail d'une certaine importance, soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles, présentement possédées par la France ou qui ont été jadis occupées par elle. — Prix Bouctot de 500 fr. (1895) : Trouver un moyen nouveau pour mesurer, avec précision, les hautes températures ou perfectionner, au point de vue de la précision, l'une des méthodes déjà connues. Nous rappelons que chaque manuscrit doit porter en tête une devise qui sera répétée sur

un billet cacheté, contenant le nom et le domicile de l'auteur, et que les ouvrages adressés devront être envoyés francs de port avant le 1er mai, soit à M. Barbier de la Serre, soit à M. Pierre Le Verdier, secrétaires de l'Académie.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 23 mars, à l'élection de deux membres, en remplacement de MM. Renan et John Lemoine, décédés.

Fauteuil de M. Renan : Premier tour de scrutin : M. Challemel-Lacour, 11 voix; M. Gaston Paris, 11 voix; M. Zola, 8 voix; 1 bulletin blanc. — Second tour : M. Challemel-Lacour, 15 voix; M. G. Paris, 12; M. Zola, 4. — Troisième tour : M. Challemel-Lacour est élu par 17 voix contre 13 à M. G. Paris et 1 à M. Zola.

Fauteuil de M. John Lemoinne : Premier tour : MM. Manuel, 12 voix; Brunetière, 12; Zola, 3; Fouquier, 5. — Second tour : MM. Manuel, 14 voix; Brunetière, 13; Zola, 2; Fouquier, 2. — Troisième tour : MM. Manuel, 13; Brunetière, 12; Zola, 4; Fouquier, 2; 1 bulletin blanc. — Quatrième tour : MM. Brunetière, 13 voix; Manuel, 10; Zola, 5; Fouquier, 2; 1 bulletin blanc. —Cinquième tour : MM. Brunetière, 15 voix; Manuel, 10; Zola, 3; Fouquier, 2; 1 bulletin blanc. — Sixième tour : MM. Brunetière, 15 voix; Manuel, 10; Zola, 2; Fouquier, 2; 2 bulletins blancs. L'élection a été renvoyée à une date ultérieure.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Siméon Luce, décédé. Au troisième tour de scrutin, M. Eug. Müntz a été élu par 17 suffrages contre 14 donnés à M. Louis Havet et 2 à M. Courajod.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 10 mars, M. le comte de Mas-Latrie a continué la lecture de son mémoire sur l'empoisonnement politique dans la République de Venise. M. Clermont-Ganneau a fait ensuite une communication tendant à démontrer que le passage du Jourdain à pied sec par les Hébreux peut s'expliquer par un phénomène naturel. — Le 17 mars, M. Gaston Paris a lu un travail sur l'altération de la prononciation du C devant E et I dans les langues dérivées du latin. M. Héron de Villefosse a ensuite présenté deux fragments d'une inscription provenant du cadastre de la colonie romaine d'Orange. — La lecture du mémoire de M. Clermont-Ganneau a été achevée dans la séance du 24 mars. M. Barth a lu ensuite un travail sur deux inscriptions sanscrites rapportées de Siam. — M. Barth a continué sa communication dans la séance du 29 mars. M. Chipiez a donné lecture d'un mémoire sur les origines de l'architecture dorique.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 4 mars, M. Levasseur a fait une communication sur l'enseignement de l'économie politique dans les Facultés de droit. M. le comte de Franqueville a lu ensuite un travail dans lequel il compare la justice criminelle en France et en Angleterre. — Le 11 mars, M. Guillot a présenté un mémoire sur le vagabondage des enfants. — Dans la séance du 18 mars, M. Glasson a commencé la lecture d'un travail intitulé : Le Châtelet de Paris et les abus de sa procédure aux XIVe et XVe siècles. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 25 mars. M. Alfred Neymarck a ensuite entretenu l'Académie d'une nouvelle évaluation du capital et du revenu des valeurs mobilières en France.

PARIS. — C'est un travail aride mais fort utile qu'a entrepris le R. P. Hamy en recueillant et publiant les *Documents pour servir à l'histoire des domiciles de la Compagnie de Jésus dans le monde entier de 1540 à 1773*

(Paris, Picard, in-4 de IV-96 p.). Le volume comprend d'abord un répertoire où l'on trouvera : 1° l'état général de la Compagnie en 1749, d'après le catalogue officiel; 2° l'énumération des domiciles de toutes les provinces vers la même époque ; 3° la liste alphabétique des noms latins adoptés dans les catalogues officiels de 1749, 1710, 1679, 1616, 1579, avec les noms vulgaires; 4° la liste de quelques synonymes latins (c'est le P. Hamy qui dit « quelques » synonymes; ils remplissent quinze colonnes serrées); 5° un index français-latin. Une deuxième partie renferme la nomenclature de tous les domiciles dont des plans nous ont été conservés. Une troisième partie donne le catalogue des localités desservies par les Pères de la Compagnie en Angleterre et en Hollande. Enfin divers appendices donnent : les résidences de Chine; des additions pour l'Espagne au catalogue de 1749; les dates d'érection des collèges pour les provinces de France, de Toulouse, d'Aquitaine, de Champagne, de Lyon, d'Allemagne, de la Gaule Belgique, de la Flandre Belgique; l'état de l'assistance de Pologne en 1756; l'état général comparé de la Compagnie dans les années 1556, 1579, 1591, 1596, 1616, 1679, 1710, 1749, 1773, 1833, 1890. L'on voit toute l'importance du travail publié par le R. P. Hamy, et les services qu'il peut rendre à tous ceux qui voudront étudier l'histoire de l'illustre Compagnie.

— Une autre entreprise du P. Hamy, qui mérite aussi les plus vifs encouragements, c'est la *Galerie illustrée de la Compagnie de Jésus*, actuellement en souscription en divers endroits et notamment aux bureaux du *Polybiblion*, au prix de 31 fr. 85 pour la France, de 32 fr. 15 pour l'Union postale et de 32 fr. 40 pour l'Espagne (recommandé à la poste). L'ouvrage, publié en huit livraisons, formera un album de quatre cents reproductions photographiques des portraits de Pères jésuites connus. Une notice biographique accompagnera chaque portrait. Œuvre d'art et d'érudition.

— Très petite, mais très importante au point de vue bibliographique est la plaquette (en cinq pages) de M. Léopold Delisle : *Une Réclame de la librairie parisienne des Marnef* (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, janvier-février 1893). Il s'agit là d'un de ces petits billets qu'on distribuait, au XVe siècle, dans les lieux de réunion ou sur la voie publique, pour indiquer la boutique où se vendait le livre nouveau qui paraissait devoir intéresser une catégorie de lecteurs. M. Delisle donne le fac-similé d'un billet de ce genre, trouvé dans une ancienne reliure par M. A. Claudin, offert par le savant libraire à la Bibliothèque nationale, et au moyen duquel les écoliers de l'Université de Paris auxquels se distribuait la « réclame » étaient avertis que l'ancienne traduction des *Éthiques* d'Aristote, revue par maître Pierre Tartaret et sur laquelle ce professeur devait faire sa leçon le lendemain au collège de Reims, était en vente dans la rue Saint-Jacques, *Au Pélican*, c'est-à-dire chez les Marnef.

— Tout en sachant gré à M. Léon Degeorge de l'intention qu'il a eue d'être utile par la publication de *l'Imprimerie en Europe aux XVe et XVIe siècles; les premières productions typographiques et les premiers imprimeurs* (Paris, E. Paul, L. Huard et Guillemin, in-16 de XII-137 p.), l'on est bien forcé de reconnaître que ce travail ne répond pas au dessein de l'auteur; sans parler des incorrections typographiques qui, pour être mises sur le compte de la linotypie, n'en sont pas moins choquantes, il y a des lacunes et des omissions extraordinaires. Il n'est plus permis d'ignorer l'existence de l'imprimerie à Albi dès 1481 ; l'on s'étonne de ne voir mentionnés, dans un ouvrage dont le principal intérêt serait d'être complet, ni Besançon, ni Tréguier, ni Goupillières, ni Valence, pour la France; ni, pour l'Italie, Venise, la ville pourtant où l'imprimerie a joué le plus grand rôle au XVe siècle,

ni Pavie, ni Savigliano, ni Vérone, ni Vicence; ni Valence, ni Tolède, pour l'Espagne; ni Esslingen, ni Laringen, ni Ulm, en Allemagne; ni Zwoll, aux Pays-Bas.

— M. Henri Moranvillé a extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes* de très intéressants documents relatifs à la *Trahison de Jean de Vervins en 1347* (Paris, A. Picard, in-8 de 7 p.).

— M. Jules Guiffrey vient de donner un *Catalogue sommaire du Musée des archives nationales* (Paris, Ch. Delagrave, in-18 de 127 p.). Le catalogue est précédé d'une notice historique brève, mais suffisante, sur le palais des archives. Le nombre des pièces exposées a été réduit de dix-huit cents, qu'il comprenait lors de l'ouverture du Musée, à six ou sept cents. C'est de celles-ci que s'occupe M. Guiffrey, suivant, dans sa description rapide, l'ordre même des vitrines, ce qui donne à son catalogue un caractère d'utilité toute pratique pour les visiteurs du musée. Pourquoi avoir reproduit, dans la notice historique (p. 22-25), la vieille et ridicule légende sur le *typus religionis ?*

— Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs l'*Annuaire de l'Union fraternelle du commerce et de l'industrie*, dont la seconde édition vient de paraître, double de la première, au secrétariat de l'Union fraternelle, 14, rue des Petits-Carreaux (in-18 cart. de LXV-800 p.). C'est, à notre avis, un trait d'union très important entre le producteur et le consommateur catholiques. A l'heure actuelle, il est nécessaire de s'unir sur le terrain des intérêts matériels comme sur celui de la spéculation, et la préférence doit être donnée aux industriels chrétiens qui luttent courageusement contre les coalitions hostiles et franc-maçonniques. D'ailleurs, l'Union fraternelle ne se borne pas à cette publication; elle procure aussi à la clientèle catholique des avantages d'ordres divers, parmi lesquels nous citerons la vérification des contributions pour les particuliers, comme pour les établissements religieux et autres; elle publie un bulletin mensuel destiné à renseigner les personnes qui s'intéressent à la marche de l'œuvre; l'abonnement est de 1 fr. 50. Le conseil a pour président M. Léon Harmel, pour directeur M. Victor Lecoffre et pour secrétaire général M. Hyacinthe Le Franc.

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France*, 6e année (Paris, in-8 de LVII-328 p.), contient, entre autres articles : *Les Colomb au service de France*, par le vicomte Oscar de Poli ; — *Sources généalogiques de la province d'Anjou*, par M. Joseph Denais; — *Les Pérégrinations d'un jeune gentilhomme de Provence à la fin du XVIe siècle*, par M. Paul de Faucher; — *Sources du nobiliaire de l'Auvergne*, par M. Ambroise Tardieu ; — *Thomas-Eugène de Watteville, marquis de Conflans*, par M. Paul Pellot; — *A Jeanne d'Arc*, poésie, par le marquis de Pimodan; — *Le Blason du printemps* et *le Livre de raison*, par M. Emile Travers, poésies; — *Famille de Poli*, par le comte Cais de Pierlas; — *Les Armoiries de Ronsard*, par le vicomte Oscar de Poli; — *Les Roys d'armes du comté de Corbie*, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour; — *Sources d'un nobiliaire de Normandie*, par M. Paul de Farcy.

ANJOU. — Mgr Barbier de Montault a donné, dans la *Revue de l'Anjou*, une courte notice sur *Un livre de prières du XVIe siècle* (Tirage à part: Angers, Germain et Grassin, in-8 de 6 p.). Ce petit volume, qui provient du prieuré des Bons-Hommes, près d'Angers, a dû être rédigé pour une dame. La particularité qu'il offre est de n'admettre que des vers français, paraphrases du *Pater*, de l'*Ave*, du *Credo* et une prière à la Vierge. Les citations que fait Mgr Barbier de Montault donnent une idée suffisante de l'ouvrage. Notons que ce n'est pas seulement dans les oraisons des dames que « prévalait trop souvent l'élément sensible et humain; » il suffit de rappeler d'une part les

vers du P. Martial de Brives, et d'autre part les protestations de quelques écrivains du XVIIe siècle contre quelques passages mêmes des plus anciennes hymnes où ils prétendaient relever des pensées « pas tout à fait honnêtes. »

CHAMPAGNE. — M. Ernest Jovy publie de curieux *Documents sur la Société populaire de Vitry-le-François pendant la Révolution* (Vitry-le-François, in-8 de 63 p. Extrait du *Messager de la Marne)*. Dans ce petit recueil, le premier qui ait été consacré à la période révolutionnaire à Vitry, M. Jovy a réuni quelques pièces qui avaient été, sans aucun doute, imprimées à tirage fort restreint, et qui sont excessivement rares aujourd'hui. Il y a là des discours, des adresses, des rapports, un *Règlement de la Société populaire et montagnarde de Vitry-sur-Marne*, un *Mémoire apologétique de la commune de Vitry-sur-Marne*. Une de ces pièces (p. 22) est ornée de la fraternelle et touchante formule : *La République ou la mort*. L'éditeur, pour prouver que la phraséologie déclamatoire des citoyens de Vitry a été encore dépassée par Lamennais journaliste, reproduit (p. 59-62), en colonnes parallèles, divers extraits des documents de la Société populaire de 1791 et du *Peuple constituant* de 1848. Les rapprochements sont piquants.

FRANCHE-COMTÉ. — Claude-François-Philibert Masson, né à Blamont en 1761, mort à Coblentz en 1807, devint rapidement officier supérieur au service de Catherine II de Russie. Mais à l'avènement de Paul Ier, il fut disgracié et se réfugia en Pologne, puis en Prusse. Finalement, il se retira à Paris en 1801 et fut nommé secrétaire général de la préfecture de Rhin-et-Moselle. Masson est l'auteur, entre autres choses, d'une sorte de poème en prose parsemée de vers, dont l'imprimerie Hoffmann, de Montbéliard, vient de donner une édition qui rappelle, en mieux, les productions de la célèbre « Bibliothèque bleue » de Troyes. Cet ouvrage est intitulé : *La Nouvelle Astrée, ou Histoire des coutumes et des mœurs du pays de Montbéliard* (in-8 de 158 p., avec quelques vignettes). La seconde partie de ce titre n'est guère motivée que par les notes placées à la fin de la brochure, et cela ne nous paraît point suffisant. Quant à l'action, qui se passe au moyen âge, elle est écrite dans le genre semi-héroïque et semi-champêtre qui caractérise certaines œuvres de Florian.

— M. F. Richenet publie une jolie plaquette : *Passe-temps rimés d'un désœuvré dolois* (Dole, typ. Ch. Blind, in-32 de 24 p.). On trouve là trois pièces de vers, toutes pétillantes d'esprit, savoir : *La Douleur de Ménélas*, lue au banquet de l'Association du collège de l'Arc, le 18 septembre 1892; *Le Chrysanthème*, lu au banquet offert au jury de l'Exposition de chrysanthèmes, le 5 novembre dernier, et *Dieu ou singe ?* Au point de vue de la prosodie, pas d'observations à faire; mais pourquoi n'avoir pas adopté, à propos du banquet de l'Association du collège de l'Arc, un sujet plus local que *la Douleur de Ménélas?* Un épisode historique, une vieille légende, quelques traits de mœurs ou la description d'un coin de ville ou de paysage comtois, n'eussent-ils pas été aussi bien accueillis ? Les « poètes du clocher » ne sont, hélas ! qu'en petit nombre, et il nous semble que M. Richenet a tout ce qu'il faut pour conquérir un bon rang parmi eux. *Le Chrysanthème* est une charmante poésie de circonstance, mais nous goûtons moins *Dieu ou singe?*

LANGUEDOC. — Le fascicule de janvier-août 1892 de la *Revue des langues romanes* (paru seulement en mars 1893 à cause de certaines difficultés d'ordre typographique) est tout entier consacré à la publication de la chanson de geste *Mauqis d'Aigremont*, par M. F. Castets, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier (in-8 de 416 p.). Le texte publié est celui de la bibliothèque du collège de Peterhouse, à Cambridge; l'auteur a ajouté les variantes des manuscrits de Paris et de Montpellier.

— Vient de paraître le premier volume du *Dictionnaire français-occitanien, donnant l'équivalent des mots français dans tous les dialectes de la langue d'oc moderne*, par L. Piat (Montpellier, Imp. centrale du Midi, gr. in-8 de 491 p.).

Normandie. — On annonce la prochaine publication, par M. Tony Genty, d'une réimpression soigneusement annotée et enrichie de gravures de l'*Histoire véritable des Grecs et des Troyens de Darès de Phrygie*, traduite par M. de Bras, fac-similé de l'exemplaire unique de 1572 existant à la bibliothèque de Caen.

Poitou. — Mgr Barbier de Montault, qui a déjà si bien mérité, par ses nombreuses publications, de l'archéologie et surtout de l'archéologie chrétienne, nous donne aujourd'hui l'*Inventaire archéologique de l'abbaye des Chatelliers* (Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*. Saint-Maixent, Ch. Reversé, in-8 de 125 p.). C'est l'éminent prélat qui a lui-même groupé en musée les divers objets provenant de l'ancienne abbaye cistercienne et plusieurs autres qui viennent de la famille Garran de Balzan, propriétaire de l'abbaye depuis la Révolution. Cet inventaire a pour objet de servir de guide aux visiteurs. Les archéologues y puiseront maint renseignement curieux. Les objets décrits ont été répartis en quarante-quatre sections, d'après la matière dont ils sont composés : fer, cuivre, argent, étoffe, crin, etc. Un quarante-cinquième chapitre renferme quelques rectifications et additions. Les objets les plus variés, les plus simples comme les plus riches, sont ici décrits avec soin : plaques de cheminée, fers à repasser, broches, armes, plats d'étain, médailles, monnaies, sceaux, bijoux, meubles, vêtements, manuscrits ou imprimés. Ce n'est pas en l'an 585, comme le dit Mgr Barbier de Montault d'après le *Rosier de Marie* (p. 17, n. 1), mais l'an 595 de Rome (il n'eût pas été inutile de marquer que c'est de l'ère romaine qu'il s'agit) que Scipion Nasica introduisit à Rome la clepsydre (Cf. Pline, *Hist. natur.*. VII, 60). Sur les treizains (p. 29-33), je dois dire que l'opinion de Dom Martène, renvoyant à la loi salique, se fonde tout naturellement sur la formule de Baluze, citée en note (p. 31, n. 1) par Mgr Barbier de Montault. Le texte de Juvénal des Ursins, relatif au mariage de Henri VI et de Catherine de France, et cité entre autres auteurs par Chéruel (*Dict. des instit.*, v° *Mariage*), désigne nommément l'usage des treize deniers à la cérémonie du mariage comme étant « l'usage de France. »

Provence. — M. Paul de Faucher publie la *Liste des anciens syndics et consuls, des officiers municipaux, maires et adjoints de Carpentras, du XIIIe siècle jusqu'à nos jours*, précédée de quelques notes historiques sur l'ancienne administration municipale de cette ville (Avignon, Seguin, gr. in-8 de 48 p.). Travail excellent fait à l'aide des manuscrits de la précieuse bibliothèque donnée par Mgr d'Inguimbert à la ville de Carpentras. La liste commence à l'année 1269 et ne s'arrête qu'à l'année 1892 : elle comprend les noms de près de quatre cents familles carpentrassiennes. M. de Faucher constate que, des cent cinq familles diverses dont les membres ont rempli les fonctions de premiers ou seconds syndics au cours des XIIIe, XIVe et XVe siècles, deux seulement, avec une filiation bien prouvée, sont encore représentées de nos jours, celles de Pelletier de Gigondas de la Garde et des Isnards.

— Il a été rendu compte ici des *Promenades dans la ville d'Arles et ses environs* (1889), et de l'*Expédition d'Alger* (1890), par M. Réveillé de Beauregard. Annonçons du même auteur un ouvrage non moins digne de recommandation : *Promenades dans la ville de Tarascon et dans ses environs, suivies d'une notice historique et statistique sur Beaucaire* (Aix, Nicot, in-8 de 219 p.).

A d'intéressantes notices sur l'origine de Tarascon, les personnages célèbres de cette ville, les inondations du Rhône, l'hiver rigoureux de 1891 à Tarascon, la Tarasque, Sainte-Marthe, la maison de Tartarin, la foire de Beaucaire, etc., l'auteur a mêlé d'agréables pièces de vers, descriptives pour la plupart, et a ainsi donné à ses lecteurs l'*utile dulci* dont parle Horace.

Angleterre. — Le duc d'Argyll a fait une étude approfondie « des sept siècles de mauvais gouvernement en Irlande » et il a envisagé sous tous ses aspects le problème si compliqué du Home Rule. L'éditeur Murray publiera prochainement cet ouvrage qui a pour titre : *Irish Nationalism : an appeal to History.*

— M. Fraser Rae, ami personnel du regretté M. H. Taine, qui présenta au public anglais, dans un article publié en 1861 par la *Westminster Review*, l'historien français, prépare un ouvrage considérable sur sa vie et ses œuvres.

— La première livraison du *Pall Mall Magazine* paraîtra dans les derniers jours d'avril chez les éditeurs Routledge et fils. Cette revue, qui sera dirigée par lord Frederick Hamilton et sir Douglas Straight, s'est assuré la collaboration de la comtesse de Cork, de miss Broughton, de Mrs Parr et de MM. Swinburne, Theodore Watts, Zangwill et W. W. Astor.

— M. W. A. Copinger, de Manchester, bien connu dans le monde des lettres et fondateur de la Société bibliographique anglaise, vient de faire imprimer : *A Catalogue of the Copinger collection of the editions of the Latin Bible*, qui sera d'une grande utilité pour les érudits et les bibliophiles.

— Un ouvrage posthume du cardinal Manning est sous presse chez les éditeurs catholiques Burns et Oates. Il comprendra divers « essais » sur l'honneur, la constance, la vanité, la popularité, la conversation, le quatrième État, la critique. Ce sera la contribution de l'éminent prélat à la littérature séculière de son temps.

— MM. Swan Sonnenschein et Cie vont faire paraître un nouvel ouvrage du docteur James Bonar intitulé : *Philosophy and Economics in their historical relations*, qui traite de l'histoire de l'économie politique depuis Socrate et Platon jusqu'à Karl Marx et son école, et met en relief l'influence de Hume et de Hegel sur le développement de la science économique en Angleterre.

Autriche. — Le Pape a reçu, le 27 mars, M. Pastor, professeur à l'Université d'Innsbrück, auteur de la célèbre *Histoire des Papes*, qui est chargé de la continuation de l'*Histoire du peuple allemand* de Jansen. Le Pape s'est grandement intéressé à cette dernière publication, et a questionné M. Pastor sur les manuscrits laissés par M. Jansen. Il a appris avec satisfaction que les manuscrits en question permettaient de pousser cette histoire jusqu'en 1806. Léon XIII a aussi interrogé M. Pastor sur son *Histoire des Papes*, dont il a fait le plus vif éloge. Au Vatican, on considère l'œuvre de M. Pastor comme la meilleure histoire des Papes qui ait paru jusqu'à ce jour.

Belgique. — Dans un article de la *Revue des questions scientifiques* de janvier 1893, M. C. de Kirwan s'occupe de *Newton et l'action à distance* (Tirage à part, Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, in-8 de 23 p.). Il établit que la condamnation prétendue portée par Newton contre le principe de l'action à distance est beaucoup moins catégorique qu'on ne l'a dit, qu'il a voulu simplement protester contre l'interprétation athée de ce principe, et que dans la pratique il n'a pas craint d'y recourir. M. de Kirwan insiste avec raison sur l'inutilité de ces interminables discussions sur la possibilité ou l'impossibilité de l'action à distance.

Italie. — Parmi les publications qu'a fait éclore le centenaire de la découverte de l'Amérique, ce n'est pas l'une des moins originales que le *Tos-*

canelli, recueil de *notes et documents concernant les rapports entre l'Italie et l'Amérique* (Florence, Loescher et Seeber, in-4), où naturellement Toscanelli tiendra une grande place.

— C'est au contraire tout à la gloire de Christophe Colomb qu'est consacrée la *Raccolta di documenti e studi pubblicata dalla R. commissione colombiana pel quarto centenario dalla scoperta dell' America* (Roma, fratelli Bocca, in-fol.). Cette publication de grand luxe comprendra six parties, dont voici le détail : Partie I; tomes I-II : Œuvres de Christophe Colomb, publiées par M. Cesare de Lollis; tome III : Autographes de Colomb, avec transcription diplomatique par le même; partie II; tome I : Documents sur la vie privée de Colomb et sur sa famille, par MM. L.-T. Belgrano et M. Staglieno; tome II : Cartulaire de Christophe Colomb, par les mêmes ; tome III : Questions colombiennes, par M. C. Desimoni; les corsaires Colomb au xve siècle, par M. A. Salvagnini; les Portraits de Colomb, par M. A. Neri; Médaillier de Christophe Colomb, par M. U. Rossi ; partie III; tomes I-II : Sources italiennes pour l'histoire de la découverte du Nouveau Monde, par G. Berchet, tant les documents diplomatiques que les sources narratives; partie IV; tome I : L'art et l'architecture navale au temps de Christophe Colomb, par M. E.-A. d'Albertis; tome II, comprenant deux études, l'une sur la déclinaison magnétique et sa variation dans l'espace, découvertes par Christophe Colomb, par le P. T. Bertelli; l'autre, de V. Bellio, sur les plus anciennes cartes géographiques relatives à l'Amérique, conservées en Italie; partie V : Monographie des précurseurs et des continuateurs de Christophe Colomb, par MM. Uzielli, Celonia, Pennesi, Hugues, Bellemo, Peragallo, da Mosto et Allegri, en trois volumes; partie IV, en un seul volume : Bibliographie italienne des ouvrages imprimés sur Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique, par MM. Giuseppe Fumagalli et P. Amat di San Filippo.

— *L'Annuario della nobiltà italiana*, fondé par le regretté G.-B. di Crollalanza, dont nous avons signalé la mort l'an dernier, et continué par son fils, en est arrivé à sa quinzième année. Le volume pour 1893 (Bari, direzione del *Giornale araldico*, in-32 de 998 p.) vient de paraître et contient, comme à l'ordinaire, trois parties : la première, consacrée à la maison royale d'Italie, au Saint-Siège et aux cardinaux; aux ordres de Saint-Jean de Jérusalem et du Saint-Sépulcre; au conseil héraldique et à l'Académie héraldique d'Italie; la deuxième partie, destinée aux maisons souveraines, régnantes ou dépossédées, d'Europe; la troisième, enfin, aux familles nobles d'Italie. Parmi les écussons reproduits, quelques-uns le sont hors texte et en couleur : ce sont ceux des familles d'Arezzo, Crollalanza, Poccianti et Savorgnan. On trouvera en outre en frontispice le portrait du comte Giambattista Crollalanza. Ce précieux annuaire rendrait encore plus de services s'il était accompagné d'une table héraldique.

— La Société pour la protection des enfants de Florence a résolu de fonder une revue générale pour l'étude de toutes les questions intéressant l'enfance. *L'Infanzia* commencera sa publication en avril, sous la direction de M. Giuseppe Signorini.

— Nous annoncerons également la fondation d'une revue géographique éditée à Rome, par M. F. Pasanisi : la *Rivista geografica italiana*.

— Nous n'avons pas encore parlé ici d'une revue fondée à Pise au début de l'année dernière par MM. A. Crivellucci et E. Pais : les *Studi storici* embrassent tout le domaine de l'histoire universelle; M. Pais dirige la revue pour l'histoire ancienne, M. Crivellucci pour le moyen âge et les temps modernes.

— En préparation, à la librairie Niccolò Giannotta, à Catane : un nouveau poème en douze chants de M. Mario Rapinardi, *l'Atlantide;* deux nouvelles de M. Luigi Capuana, *le Paesane* et *Un Consulto;* la *Biografia di Vincenzo Bellini*, faite d'après des documents inédits par M. Antonino Amore; *la Poesia siciliana sotto gli Svevi*, par M. G.-A. Cesareo; *Studî sull' antologià latina*, de M. Carmelo Cali; enfin un roman de M. G. Varvaro, *Anime deboli*. Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur ces publications avec plus de détails.

RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY. — Nous signalions récemment les monographies scolaires de M. José H. Figueira. Le même auteur a publié des *Instrucciones para la enseñanza de la lectura elemental y de la ortografía, según el método analítico-sintético* (Montevideo, Dornaleche y Reyes, in-16 de 15 p.), auxquelles il a donné un complément pratique : *Método analítico-sintético para la enseñanza elemental de la lectura y de la ortografía*, libro n° 1 (ibidem, in-16 de 101 p.). Les principes que s'efforce de faire prévaloir M. Figueira, c'est qu'un mot doit se lire à première vue, sans épeler; que l'on ne doit pas donner à lire aux enfants des mots dont ils ne puissent comprendre le sens, autrement dit, que la lecture ne doit pas être un exercice purement mécanique, que le meilleur moyen de connaître les éléments d'un mot n'est pas d'épeler, mais d'écrire ce mot, et par suite que l'enseignement de l'orthographe et de l'écriture doit aller de pair avec celui de la lecture.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Psaumes commentés d'après la Vulgate et l'hébreu*, par L.-C. Fillion (in-8, Letouzey et Ané). — *Cursus scripturae sacrae Commentarius in Evangelium secundum Matthaeum*, auctore J. Knabenbauer (2 vol. in-8, Lethielleux). — *L'Étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*, par le R. P. Berthier (in-8, Lethielleux). — *Manuel oratoire des pasteurs et des prédicateurs*, par le chanoine E. Guers (in-8, Bloud et Barral). — *Œuvres de saint François de Sales, évêque de Genève*, publiées par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy, t. II (in-8, Genève, Trembley). — *Œuvres du cardinal Mermillod, ancien évêque de Lausanne et Genève*, recueillies et mises en ordre par le R. P. Dom A. Grospellier (in-8, Delhomme et Briguet). — *Œuvres spirituelles du P. Jean-Joseph Surin*. T. I. *Traité inédit de l'amour de Dieu* (in-18, Librairie de l'œuvre de Saint-Paul). — *Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains sur la Très Sainte Vierge*, par l'abbé J. Guillermin (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *La Dévotion à la Sainte Vierge*, par le Vénérable Sarnelli (in-18, Haton). — *Manuel de piété à l'usage des enfants de Marie*, par la comtesse A. de la Rochefoucauld (in-12, Vic et Amat). — *Manuel pratique des Enfants de Marie*, par le P. J. Jacques (in-18, Casterman). — *Lehrbuch des katholischen, orientalischen und protestantischen Kirchenrechts*, von F.-H. Vering (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Traité de droit commercial*, t. IV, par C. Lyon-Caen et L. Renault (in-8, Pichon). — *Code manuel de droit industriel*. II. *Des brevets d'invention et de la contrefaçon*, par M. Dufourmantelle (in-18, Giard et Brière). — *De la nationalité d'origine*, par A. Geouffre de Lapradelle (in-8, Giard et Brière). — *Code civil du canton des Grisons*, par R. de la Grasserie (in-18, Pedone-Lauriel). — *Les Devoirs. Essai sur la morale de Cicéron*, par A. Desjardins (in-18, Perrin). — *Le Principe de la morale*, par C. Secrétan (in-8, Alcan). — *La Causalité efficiente*, par G.-L. Fonsegrive (in-18, Alcan). — *La Recherche de l'unité*, par E. de Roberty (in-18, Alcan). — *La Vue plastique*, par G. Hirth (in-8, Alcan). — *Libre-échange et protection*, par L. Poinsard (in-8, Firmin-Didot). — *La Providence dans les faits sociaux et la Science sociale*, par P. de Decker (in-8,

Bruxelles, Société belge de librairie). — *L'Évolution sociale*, par Bernard-Lavergne (in-18, Fischbacher). — *De la division du travail social*, par E. Durkheim (in-8, Alcan). — *Égoïsme et misère*, par J. Jeannin (in-16, Allemane). — *Les Fruits de la Révolution*, par le comte Léo de Saint-Poncy (in-12, Gaume). — *La Finance d'autrefois*, par E. Paz et L. Gratien (in-18, Guillaumin). — *Le Billet de banque productif d'intérêts et à lots par le Crédit agricole*, par le marquis Chappuis de Maubou (in-18, Lethielleux). — *Le Spiritisme dévoilé*, par A. Jeanniard du Dot (in-18, Bloud et Barral). — *La Thérapeutique suggestive et ses applications*, par le Dr A. Cullerre (in-18, Baillière). — *L'Hypnotisme*, par H. Nizet (in-18, Alcan). — *Hypnotisme et suggestion*, par W. Wundt, trad. par A. Keller (in-18, Alcan). — *Hygiène des fiancés*, par le Dr J. Nattus (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Les Accidents de la première dentition*, par P. Poinsot (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *L'Opium, ses abus*, par le Dr E. Martin (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *La Botanique générale*, par L. Gérardin (in-16, Alcan). — *Le Dessin et la peinture*, par E. Cuyer (in-18, J.-B. Baillière). — *Les Latins*, par E. Goumy (in-18, Hachette). — *Les Épopées françaises*, II, par L. Gautier (in-8, Welter). — *Études sur le XVIe siècle. Rabelais, Montaigne, Calvin*, par P. Gauthiez (in-18, Lecène et Oudin). — *Esquisses littéraires*, par E. Montégut (in-12, Hachette). — *Lesage*, par E. Lintilhac (in-18, Hachette). — *Notre temps, ses qualités et ses travers d'après les fables de La Fontaine*, par Mgr Gilly (in-8, Bloud et Barral). — *Le Crépuscule, propos du soir*, par M. Du Camp (in-18, Hachette). — *Mi Primera Campaña*, por R. Altamira (in-18, Madrid, Jorro). — *L'Annamite mère des langues*, par le colonel Frey (in-18, Hachette). — *Les Souffrances*, par P.-A. François (in-18, Sauvaitre). — *Mes poésies. Le Nouvel Isaïe*, par A. Weill (in-18, Sauvaitre). — *Poèmes chrétiens et français* (in-18, Vic et Amat). — *Au Pays natal*, par A. Gaud (in-16, Niort, Clouzot). — *Les Rois*, par J. Lemaître (in-12, Calmann Lévy). — *Daniel Levar*, par M. Floran (in-12, Charpentier et Fasquelle). — *Claudine Lamour*, par C. Lemonnier (in-12, Dentu). — *Quelques pages de l'histoire d'un imbécile écrite par lui-même* (in-18, Librairie de la « Nouvelle Revue »). — *Le Chemin qui monte*, par A. Filon (in-18, Hachette). — *Les Meyffren*, par A. Sylvabel (in-18, Savine). — *La Maison du loup*, par S. Weyman, trad. par Mme M. Dronsard (in-18, Colin). — *Nouvelles militaires*, par A. Delorme (in-18, Charles Lavauzelle). — *L'Automne d'une vie*, par J. L'Hôpital (in-18, Firmin-Didot). — *La Femme de mon fils*, par D. d'Arthez (in-18, Firmin-Didot). — *Diverses curiosités*, par X. Marmier (in-18, Firmin-Didot). — *En pleine gloire, histoire d'une mystification*, par A. Cim (in-16, Kolb). — *Vingt ans plus tard*, par G. Du Vallon (in-12, Delhomme et Briguet). — *Simples histoires de jeunes filles*, par Mme A. de Gentelles (in-18, Desclée, de Brouwer). — *Histoires et légendes*, par C. Pirmez (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *En Tyrol*, par M. Grandjean (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *L'Ouganda et les agissements de la Compagnie anglaise « East-Africa, »* par Mgr Livinhac (in-8, Procure des Missions d'Afrique). — *Trois ans dans l'Amérique septentrionale. Le Mexique*, par le P. C. Croonenberghs (in-8, Delhomme et Briguet). — *Trinidad, journal d'un missionnaire dominicain des Antilles anglaises*, par le R. P. B. Cothonay (in-8, Retaux). — *Histoire de saint Ignace de Loyola*, par le P. D. Bartoli, trad. par le P. L. Michel (2 vol. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Saint Jean-François Régis*, par F. de Curley (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Saints de France depuis le Ier jusqu'au XIIIe siècle*, par Mlle J. Verny (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Le Bienheureux Colombini*, par la comtesse de Rambuteau (in-18, Lecoffre). — *Les Grands Évêques de l'Église de France*, par Mgr Ricard, *3e série* (in-8, Desclée, de

Brouwer). — *Mgr Jacquemin, évêque de Saint-Dié (1750-1832)*, par l'abbé Mangenot (in-8, Nancy, R. Vagner). — *Histoire de la vie et des œuvres de Mgr H.-A. Languillat*, par l'abbé Pierre (2 vol. in-8, Retaux). — *Cardinal Johannes Dominici, 1357-1419*, von A. Rosler (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Le Père Joseph Aréso, restaurateur des Franciscains de l'Observance*, par l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien (in-8, Montreuil-sur-Mer, imp. Notre-Dame des Prés). — *La Révolution dans la société chrétienne*, par C*** (in-18, Retaux). — *Les Signes de la fin d'un monde*, par J. du Valdor (in-18, Vic et Amat). — *Les Complicités du Panama*, par G. Rouanet (in-12, Savine). — *La France sociale et politique (année 1891)*, par A. Hamon (in-8, Savine). — *Les Grands Séminaires*, par J.-B. Aubry (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Journal du congrès de Munster*, par F. Ogier, publié par A. Boppe (in-8, Plon et Nourrit). — *Études et leçons sur la Révolution française*, par F.-A. Aulard (in-18, Alcan). — *Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration. Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau*, par le vicomte de Broc (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires inédits de Bertrand Poirier de Beauvais*, publiés par la comtesse de la Bouëre (in-8, Plon et Nourrit). — *La Légende de Cathelineau*, par C. Port (in-8, Alcan). — *Napoléon intime*, par A. Lévy (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Maréchal Ney (1815)*, par H. Welschinger (in-8, Plon et Nourrit). — *Marie-Amélie et la Cour des Tuileries*, par J. de Saint-Amand (in-18, Dentu). — *Souvenirs d'Alexis de Tocqueville*, publiés par le comte de Tocqueville (in-8, Calmann Lévy). — *L'Europe et l'avènement du second Empire*, par G. Rothan (in-18, Calmann Lévy). — *Les Origines de la guerre de 1870*, par C. de Larivière (in-16, Alcan). — *Nos Adieux à la vieille Sorbonne*, par O. Gréard (in-8, Hachette). — *La Vie privée d'autrefois. Les Chirurgiens*, par A. Franklin, (in-18, Plon et Nourrit). — *La Vie privée d'autrefois. Le Café, le thé et le chocolat*, par A. Franklin (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Connétable de Lesliguières*, par C. Dufayard (in-8, Hachette). — *Les Commissions militaires révolutionnaires dans l'Ille-et-Vilaine en 1793-1794*, par Th. Lemas (in-18, Fischbacher). - *Cartulaire de l'abbaye royale du Lieu Notre-Dame-lez-Romorantin*, par l'abbé E. Plat (in-4, Romorantin, Standachar). — *Étude sur la politique de l'empereur Frédéric II en Allemagne*, par G. Blondel (in-8, Picard). — *La Civilisation florentine aux XIIIe et XVIe siècles*, par F.-T. Perrens. — *L'Angleterre devant ses alliés, 1793-1814*, par P. Cottin (in-8, « Revue rétrospective »). — *L'Allemagne et la Russie au XIXe siècle*, par E. Simon (in-12, Alcan). — *Elementos de historia de España*, por D. F. Sanchez y Casado (fasc. de 1 à 6, in-8, Madrid, Hernando). — *Le Président Hénault et Mme du Deffant*, par L. Perey (in-8, Calmann Lévy). — *Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie*, publiée par le baron A. du Casse (in-8, Bouillon). — *Lettres à Lamartine, 1818-1865*, publiées par Mme V. de Lamartine (in-18, Calmann Lévy). — *Toullier et son temps*, par A. Éon (in-8, Chevalier-Marescq). — *Friedrich Nietzsche*, von W. Weigand (in-18, München, G. Franz). — *Alexis Vrithoff*, par A.-M. de Saint-Berthuin (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Saxe et Moscou. Un médecin diplomate, Laurent Rinhuber de Reinhufer*, par le P. Pierling (in-8, Bouillon). — *Annuario della Nobiltà italiana, 1893* (in-16, Bari, « Giornale Araldico »). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉR. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Sommaire de philosophie*, par Léon Bossu, prof. de philosophie générale à l'Université cath. de Louvain. 4e édit., revue et compl. Roubaix, A. Reboux ; Louvain, Ch. Peeters, 1893, gr. in-8 de 330 p., 4 fr.

Psychologie. — 2. *L'Imagination et ses variétés chez l'enfant. Étude de psychologie expérimentale appliquée à l'éducation intellectuelle*, par Frédéric Queyrat, prof. de phil. au coll. de Mauriac. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 162 p., 2 fr. 50. — 3. *La Vue plastique, fonction de l'écorce cérébrale*, par Geo. Hirth, trad. de l'all. par Lucien Arréat. Paris, Alcan, 1893, gr. in-8 de 120 p. et 34 pl., 8 fr.

Esthétique. — 4. *La Suggestion dans l'art*, par Paul Sourian, prof. à la Faculté des lettres de Lille. Paris, Alcan, 1893, gr in-8 de 348 p., 5 fr. — 5. *Les Éléments du beau, analyse et synthèse des faits esthétiques d'après les documents du langage*, par Maurice Griveau. Paris, Alcan, 1892, in-12 de xx-582 p., 4 fr. 50. — 6. *Discurso leido en la Univ. de Salamanca, en la sol. inauguracion del curso academ. de 1892-1893*, por D. Rafael Cano y Rodriguez Cairo, in-4 de 68 p.

Métaphysique. — 7. *L'Idée de continu dans l'espace et le temps, réfutation du kantisme, du dynamisme et du réalisme*, par Alb. Farges, prêtre de Saint-Sulpice (*Études philosophiques..., VI*). Paris, A. Roger et Chernoviz, 1892, gr. in-8 de 278 p., 4 fr. — 8. *Le Secret de l'absolu*, par E.-J. Coulomb (Amaravella). Paris, bibl. de la Renaissance orientale (30, boulevard Saint-Michel), 1892, in-12 de xv-254 p., 3 fr. 50. — 9. *Lettre à nos coreligionnaires sur la valeur rationnelle des expressions « sensibilité, sentiment d'existence, immatérialité, »* par Jules Putsage. Mons, L. Loret, 1892, in-4 de 58 p. — 10. *Le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive*, par Louis Bourdeau. Paris, Alcan, 1893, gr. in-8 de 365 p., 5 fr. — 11. *Entretiens sur l'immortalité de l'âme*, par Jules Le Fèvre-Deumier. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-4 de 619 p., 5 fr.

Morale. — 12. *Le Principe de la morale*, par Ch. Secrétan, prof. à l'Univ. de Lausanne. 2e éd. Lausanne, Payot ; Paris, Alcan, 1893, gr. in-8 de 384 p., 7 fr. 50. — 13. *Les Bases de la morale et du droit*, par l'abbé Maurice de Baets. Paris, Alcan ; Gand, Siffer, 1892, gr. in-8 de 385 p., 6 fr.

Histoire de la philosophie. — 14. *Platon, sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits*, par Ch. Bénard. Paris, Alcan, 1892, gr. in-8 de viii-746 p., 10 fr. — 15. *Commodien, Arnobe, Lactance et autres fragments inédits*, par Mgr Freppel, évêque d'Angers. Paris, V. Retaux, 1893, gr. in-8 de xii-472 p., 6 fr. — 16. *La Philosophie de Hobbes*, par Geo. Lyon, maître de confér. à l'école normale supér. Paris, Alcan, 1892, in-12 de 221 p., 2 fr. 50. — 17. *La Morale du cœur, étude d'âmes modernes*, par J. Angot des Rotours. Paris, Perrin, 1893, in-12 de vii-288 p., 3 fr. 50.

1. — Le *Sommaire de philosophie* de M. l'abbé Léon Bossu, professeur de religion, de philosophie générale et d'histoire de la philosophie à l'Université catholique de Louvain, est déjà bien connu et bien apprécié. La quatrième édition de cet ouvrage, soigneusement revue et augmentée de pages assez nombreuses, est pourtant une bonne occasion de le recommander encore ici, comme un manuel très différent des résumés analogues et particulièrement approprié à plusieurs classes de lecteurs à qui je ne vois guère une autre philosophie à conseiller. Je parle des lecteurs

de tout ordre qui ne peuvent ou ne veulent mordre ni aux traités scolastiques, dont la méthode et le langage les rebutent, ni aux récents manuels universitaires français, dont l'allure scientifique ne leur répugne guère moins. Qui n'a rencontré des esprits très désireux d'être initiés à la saine doctrine, mais arrêtés dès le seuil par ce double obstacle? Donnez-leur le *Sommaire* de M. l'abbé Bossu. Je le qualifiais « substantiel et alerte » à sa précédente édition, et je félicitais l'auteur d'avoir parfaitement réalisé le programme du recteur magnifique de son Université, M. Laforêt : « Ni aride, ni banal. » D'ailleurs son cadre si simple et si large, « la conscience, les sens, la raison, » permet de l'embrasser d'un coup d'œil, et sa forme vive et animée ne fatigue jamais l'attention. Excellent déjà, le livre s'est encore amélioré, en particulier par quelques emprunts discrets — d'aucuns diront trop discrets — à la philosophie thomiste. En revanche, tel chapitre nouveau (sur l'erreur théologique fondamentale d'Aristote et sur le rôle de la conscience en théodicée) combat vigoureusement une théorie assez commune chez les scolastiques touchant la connaissance de l'âme. Mais il est probable que, parmi les meilleurs disciples de saint Thomas, plus d'un, même sans aller aussi loin que M. Barberis, qui fait de la perception immédiate de l'âme par elle-même la base de toute la théorie scolastique de la connaissance, admettra le bien fondé et reconnaîtra l'importance de la thèse de M. L. Bossu.

2. — *L'Imagination*, de M. Fréd. Queyrat, professeur de philosophie au collège de Mauriac, est un livre sans prétention, mais non sans mérite, qui tiendra bien sa place dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine, » de l'éditeur Félix Alcan. Les six premiers chapitres constituent une bonne étude de psychologie expérimentale, et les quatre derniers, une application pratique de cette théorie à l'éducation intellectuelle. De part et d'autre, rien peut-être d'absolument nouveau ; mais, d'abord, une doctrine bien exposée et bien appuyée, ajoutant au moins aux données du sens commun les précisions et la solidité de la science ; ensuite, des conseils judicieux, fort utiles aux philosophes et aux « pédagogues » de profession, et plus encore peut-être aux hommes étrangers aux études techniques, mais appliqués par attrait ou par devoir à l'œuvre si nécessaire et si complexe de l'éducation. On aura quelque idée de l'intérêt, sinon de la valeur scientifique, des premiers chapitres, par l'indication de quelques sujets qui s'y trouvent traités : 1° image, substitut et répétition affaiblie des sensations, ayant même nature et mêmes espèces ; 2° loi psychique de l'association des images, des idées et des mots, ces derniers fournissant à l'intelligence tous ses matériaux ; 3° variété des intelligences, provenant de la variété des aptitudes sensibles et des habitudes d'association. Sous les rubriques suivantes, relatives aux divers types sensoriels, « type visuel, type auditif, type moteur, »

on trouvera, je crois, la partie la plus personnelle du travail de M. Queyrat, qui a su corriger, par une analyse plus précise et plus complète, ce qu'il y avait d'étroit et d'exclusif dans tel ou tel de ses modèles. Peut-être y aura-t-il, malgré tout, quelque chose à dire à ses propres recherches : ainsi, n'aurait-il pas dû remarquer la part universellement dominante de l'appareil moteur dans la possession des formules « pourries dans la mémoire, » comme disait le P. de Ravignan? Quoi qu'il en soit, j'aimerais à louer la partie pratique de cet excellent petit livre, encore plus que sa partie théorique. Ce qui m'en plaît surtout, c'est que, poussé, ce semble, par le développement naturel de son sujet à favoriser la « spécialité » dans l'œuvre de l'éducation intellectuelle de l'enfant, l'auteur a su pourtant repousser toute vue exclusive et concilier l'intérêt des vocations particulières avec la nécessité supérieure de la culture générale des facultés. On fera bien de recourir à son livre pour apprécier sa méthode, dont voici seulement un point ou deux, résumés par lui-même : « La prédominance dans un esprit d'un ordre d'images lui assure des aptitudes prononcées pour une science, un art, une profession. Le rôle de l'éducateur est donc de s'appliquer à la reconnaître, afin, s'il y trouve un réel avantage, de pousser l'enfant dans la voie que lui trace la nature ; — cependant, à cause des dangers qui peuvent résulter de la culture trop exclusive d'un genre d'images, la vraie tâche de l'éducateur consistera à former des esprits où les diverses espèces d'images se contrebalancent : il y aura double profit, en effet, puisque les périls signalés seront moins à redouter, et les aptitudes de l'enfant plus variées.... »

3. — *La Vue plastique* de M. G. Hirth, traduite par M. L. Arréat, qui nous avait déjà dernièrement donné la *Physiologie de l'art* du même auteur, intéresse moins directement que ce dernier travail l'esthétique picturale. Ce n'est qu'une dissertation sur un point particulier, difficile et controversé, et où se rencontrent la psychologie et la physiologie. Il s'agit de la perception de la profondeur. C'est depuis longtemps une sorte d'axiome scientifique, que la vue ne saisit par elle-même que des surfaces colorées ; de là une foule de recherches et de théories pour expliquer l'éducation ultérieure de ce sens. Ceux mêmes qui soutiennent le « nativisme, » en ce qui concerne la connaissance des trois dimensions de l'étendue, l'expliquent généralement par l'hérédité, qui suppose un travail psychique antérieur. D'après M. Hirth, la vue plastique est une fonction normale de l'organe visuel et proprement de l'écorce cérébrale. Il a été préparé à cette conception par l'étude du stéréoscope, instrument fondé, on le sait, sur ce principe que « deux dessins, par la seule différence de la disposition perspective de leurs lignes et plans, produisent dans les deux yeux une impression plastique, une image invincible, que ne peuvent écarter ni l'expérience du contraire ni la pleine volonté. » Il a donc été amené à une étude attentive des conditions et

des lois de la vision binoculaire, dont il résume les résultats en une vingtaine d'observations préliminaires (p. 11-33). Ces observations elles-mêmes sont justifiées dans le reste de son livre par une foule d'expériences, accompagnées de dessins dans le texte, sans préjudice des trente-quatre belles planches de reproductions stéréoscopiques qui terminent le volume. J'ai toutes sortes de raisons pour laisser aux savants spéciaux le jugement de ces discussions fort délicates. Je dirai seulement, sous toutes réserves, que les caractères d'éloignement de la lumière, dans la vision binoculaire des objets, paraissent bien étudiés par M. Hirth, et que néanmoins ses constatations peuvent laisser aux théories « acquisivistes » de la perception de la profondeur au moins une bonne partie de leur valeur. Toujours est-il que ce travail très neuf se recommande de lui-même à l'examen attentif des physiologistes et des psychologues.

4. — Sans sortir de la psychologie, nous entrons en pleine esthétique — esthétique surtout expérimentale, il est vrai, — avec le travail de M. Paul Souriau, professeur à la Faculté des lettres de Lille, sur *la Suggestion dans l'art*, publié tout dernièrement dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. La donnée générale de ce livre élégant et plein d'intérêt est celle-ci : dans le plaisir que nous cause la vue d'un objet d'art, surtout dans cette rêverie mystérieuse, dans cette sorte d'extase où nous plonge souvent la contemplation du beau, il y a des rapports évidents avec l'hypnose ; et par là même, les procédés de l'art peuvent être considérés comme une forme atténuée et spiritualisée des procédés de la suggestion hypnotique. L'écueil du sujet, on le voit tout de suite, c'est l'exagération d'une vue acceptable, c'est l'assimilation trop exacte de l'art et de l'hypnotisme. Je ne dirai pas que M. Souriau a su l'éviter complètement ; on ne conçoit guère une idée heureuse, féconde, séduisante, sans être amené à la vider pour ainsi dire de tout son contenu. Mais les facultés d'induction et de déduction sont doublées, chez le spirituel professeur, d'une solide provision de prudence, de modération et de bon sens. Il faudra peut-être rabattre quelque chose de sa théorie, considérée comme telle, mais il sera toujours bon de méditer les exemples dont il l'appuie et les fines analyses psychologiques qui accompagnent ces exemples. — Sa démonstration comprend deux parties, deux études successives : l'une préliminaire, pour ainsi dire, sur l'hypnose, considérée tour à tour dans ses conditions préalables, dans les causes qui produisent la fascination soit visuelle, soit auditive, enfin dans le plaisir étrange qui accompagne la torpeur hypnotique. Tout cela est non seulement très bien déduit, très nettement exposé, mais fort attachant par le choix des matériaux et par l'art qui les a mis en œuvre. — Les exemples empruntés aux différents arts et les citations littéraires donnent encore plus d'agrément et de variété à la deuxième partie, la partie décisive de l'ouvrage, sur la « suggestion » dans les arts plastiques, dans

la musique, dans la poésie pittoresque, dans l'éloquence et dans le drame. J'ose à peine ajouter le titre du dernier chapitre : « Changement de personnalité ; » mais prenez que ce gros mot de la philosophie courante n'est guère ici que la traduction technique de l'expression triviale « entrer dans la peau d'un autre, » et vous comprendrez que le thème n'était pas à négliger. — Arrivé au terme du très agréable voyage qu'on a fait avec l'auteur, fort suspect, il est vrai, d'hypnotiser, lui aussi, ses compagnons de route, on se trouve persuadé, et persuadé sans tentation de résistance. Tout au plus peut-on se dire à la réflexion : Oui, « la suggestion joue un rôle considérable dans la contemplation du beau et dans l'art ; » mais était-il « bien nécessaire d'écrire tout un livre pour établir cette thèse ? » Or, ce sont là les termes mêmes de l'auteur dans la conclusion de son ouvrage (p. 344) ; et cet ouvrage n'en est pas moins un trésor d'observations nullement banales et qui intéresseront à la fois les philosophes, les artistes et les critiques. Peut-être M. P. Souriau a-t-il le tort de favoriser çà et là les pratiques hypnotiques ; mais il semble y mettre en somme les réserves que la morale exige, et je ne sais rien de plus éloquent, pour détourner de ces dangereux plaisirs, que les belles pages qui terminent le chapitre sur la « Pente de l'hypnose » (p. 64-67).

5. — *Les Éléments du beau*, de M. Maurice Griveau, nous font passer à l'esthétique la plus didactique, mais en même temps la plus spéciale, la plus particulière dans son fondement et dans ses visées. On a fait beaucoup d'esthétique avec des données empruntées à la psychologie et même à la métaphysique, on ne s'est guère avisé d'y employer les documents que fournit le langage. C'est le dessein qu'a conçu et réalisé l'auteur de ce livre un peu sévère, un peu semblable, par l'abondance des formules, des tableaux synoptiques et même des figures, à un traité d'algèbre et de géométrie, mais où ne manquent pourtant pas les détails attachants. L'essentiel est de saisir et d'apprécier l'idée maîtresse qui a présidé à cette longue déduction, recommandée par le suffrage très favorable de M. Sully-Prudhomme. Cette idée est assurément légitime au fond. Le concept du beau et les notions congénères ou voisines s'exprimant par une riche nomenclature d'épithètes, ces épithètes deviennent pour l'auteur, qui les classe et les interprète, « les éléments du beau. » Il y a là une première opération, intéressante pour la philosophie du langage autant que pour l'esthétique, et qui ne manque pas de nouveauté. L'auteur distingue fort judicieusement, parmi les épithètes d'ordre esthétique, celles qui peignent l'état d'âme suggéré par les objets, et celles qui indiquent le caractère suggestif des objets mêmes ; et cela dans chaque groupe de faits : tactiles, auditifs, visuels, physiologiques, psychiques, sans parler des contrastes, nuances et degrés qui s'opposent ou se succèdent dans chaque série, comme dans une gamme musicale. Cette analyse révèle un esprit exact et pénétrant, et assure d'avance un véritable et

multiple intérêt au dictionnaire esthétique des épithètes françaises que l'auteur prépare. Mais je n'oserais ni rejeter ni accepter le système entier des lois de contraste et d'harmonie qui constitue à ses yeux la formule scientifique définitive du beau dans l'art. Outre que ses déductions, quoique assez nettement exprimées, forment un ensemble bien laborieux à saisir, il ne peut y avoir, ce semble, dans la manipulation la plus habile des mots du vocabulaire, que la philosophie déjà présente à l'esprit du manipulateur. Il est vrai aussi que la sagesse, qui gît à l'état latent dans le trésor d'une langue, peut se révéler à un esprit patient et sagace. Quoi qu'il en soit, les doctrines esthétiques développées dans cet essai sont en elles-mêmes justes et sages; l'idée d'évolution, qui semble y dominer, est restreinte par l'auteur au sens scientifique : on me permettra de signaler, à ce sujet, un bon passage de la préface de M. Sully-Prudhomme contre le transformisme exclusif, au point de vue de l'explication des formes vivantes (p. XIII et suiv.).

6. — On ne s'attend guère à trouver dans une leçon inaugurale tout un traité d'esthétique. C'est presque cela pourtant que nous offre M. Cano, professeur à Salamanque, dans le long *Discours d'ouverture* de son cours de 1892-1893; ou plutôt, c'est à la fois moins, puisque les généralités y sont réduites à un petit nombre de pages, et davantage, puisque l'orateur philosophe ne craint pas de faire, en application de ses principes, une rude critique des systèmes contemporains, le vérisme, le réalisme, le naturalisme, le pessimisme, avec des coups droits, même sur nos auteurs français, en particulier sur M. Zola. Tel ou tel détail peut prêter à la discussion littéraire dans cet aperçu, d'ailleurs aussi brillant de forme que sérieux par le fond; mais on ne peut qu'applaudir à la saine philosophie et à la saine morale qui se révèlent partout, et particulièrement dans les dernières pages contre le cynisme dans l'art. — Par quelle distraction M. Cano a-t-il classé notre pauvre Fréd. Soulié (p. 63) parmi les romanciers vertueux ?

7. — Le volume de M. Farges, prêtre de Saint-Sulpice, sur *l'Idée de continu dans l'espace et le temps*, forme la sixième livraison de ses « Études philosophiques pour vulgariser les théories d'Aristote et de saint Thomas et leur accord avec les sciences. » Ces visées sont élevées autant que méritoires, et l'on peut dire aujourd'hui, en toute confiance, que le succès y a répondu. Non seulement les interprètes les plus autorisés de la philosophie thomiste ont salué avec admiration et reconnaissance les expositions et les discussions du savant sulpicien; mais M. Barthélemy Saint-Hilaire, le traducteur d'Aristote, leur a donné son suffrage le plus explicite; M. Janet, le représentant le plus en vue du spiritualisme universitaire, en a reconnu la solidité, et M. Richet lui-même, le philosophe le plus éloigné des idées traditionnelles, y a reconnu la doctrine d'Aristote « exposée avec talent et, suivant l'expres-

sion consacrée, mise au courant de la science contemporaine. » Enfin, bien au-dessus de tous ces éloges, la faveur et les encouragements de S. S. Léon XIII ont été exprimés au modeste et laborieux auteur dans une des lettres les plus flatteuses que le Saint-Père ait adressées à un écrivain catholique. Comprendrait-on après cela que les diverses études déjà publiées par M. Farges fussent absentes d'une bibliothèque philosophique quelconque, et à plus forte raison d'une bibliothèque de séminaire ? — Le volume actuel ne déparera pas la série. Le sujet était difficile autant qu'important; il a été traité avec la même exactitude d'information et la même netteté de discussion que les sujets précédents. La thèse initiale sur l'objectivité des idées d'étendue et de durée est bien menée et aboutit sans trop de peine à la défaite des étranges imaginations de la nouvelle psychologie. Les erreurs de Kant ne sont pas moins solidement combattues. Dans les questions suivantes, sur la nature de la quantité en général, sur celle de l'espace et du temps, l'auteur développe avec une subtilité qui n'enlève rien à l'aisance et à la clarté de sa rédaction les doctrines communément reçues dans l'école thomiste. Sur ces éternels problèmes de l'étendue infinie, de la possibilité du vide, je le préviens loyalement (mais n'est-il pas édifié là-dessus ?) que plus d'un philosophe, même très attaché aux idées de l'École, ne le suivra pas, s'obstinera dans cette croyance que les prétendues bornes de l'espace sont posées par l'imagination et renversées par la raison, que les « espaces imaginaires » ne sont pas imaginaires du tout et que beaucoup de scolastiques ont eu raison d'affirmer que Dieu y est réellement présent.... Mais trêve d'oppositions qui sont ici hors de leur place. Sur le difficile sujet qu''il vient de traiter, M. Farges reste, comme toujours, un interprète très ferme et très clair de la philosophie scolastique.

8. — Ce n'est pas à la métaphysique traditionnelle, c'est à la sagesse de la vieille race aryenne, c'est au mysticisme des Hindous, que M. E.-J. Coulomb a demandé *le Secret de l'absolu*. Cet absolu, dont la possession a pleinement satisfait ses aspirations philosophiques et religieuses, porte le nom de Parabrahm, sans doute parce que tous les êtres et Brahma lui-même aboutissent à lui ou plutôt vivent et respirent en lui; il ressemble d'ailleurs terriblement à l' « Idée, » de Hegel, quoique ses partisans prétendent dominer et dépasser de beaucoup tous les idéalismes, aussi bien que tous les matérialismes et tous les positivismes possibles. Au reste, cet Absolu ne se démontre pas. On ne le définit même pas, à parler rigoureusement, mais il a une quasi-définition dans le titre du premier chapitre de M. Coulomb : « Tout et Rien; » plus explicitement : « A la fois moi et non-moi, esprit et matière, sujet et objet, bien et mal, mouvement et repos, cause et effet, omniscience et inconscience, liberté et fatalité, plein et vide, instant et éternité, point et infini, tout et rien (p. 3). » Tout cela, évidemment, est à la fois très clair

et très obscur, même au jugement de l'auteur, qui n'en donne d'autre démonstration qu'une série de textes traduits du sanscrit et accumulés dans son prétendu « Voyage à travers les siècles. » Après quoi, il étudie l'Absolu identique à l'infini, dans les notions connexes de temps et d'espace. « Devant l'éternité et l'infini, la durée et l'étendue rentrent leurs longueurs comme des limaçons leurs tentacules » (p. 76). Quant aux « causes premières et finales, » on devine bien qu'elles se noient sans retour dans le sein ténébreux et silencieux de Parabrahm, qui est.... ce qu'il est, « et ce qu'il est, *lui seul le sait, et peut-être ne le sait-il pas;* ce qu'il n'est pas n'est rien, ou plutôt est encore lui, puisqu'il est à la fois l'être et le non-être » (p. 112). — La morale est représentée dans ce livre symbolique par les deux derniers chapitres, l'un sur « l'arbre de la science du bien et du mal, » l'autre sur « la balance de justice. » Quoique, dans le premier, toute antithèse morale précise s'efface, il y a dans le second une ombre d'éthique, constituée, ce semble, par l'hygiène (végétarisme, tempérance, continence) et par le progrès continu de l'altruisme. — Toutes ces ténèbres visibles sont émaillées d'impiétés pittoresques et encadrées entre une préface et un appendice dont il est bon de dire un mot. L'appendice, c'est le programme de la Société théosophique, qui a pour but immédiat « de former le noyau d'une fraternité universelle, sans distinction de sexe, couleur, race, rang, *credo* ni parti, » et pour but ultérieur, de préparer la religion de l'avenir en approfondissant « les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs psychiques latents dans l'homme. » Cette société, représentée à l'étranger, surtout en Amérique, par de nombreux journaux, n'a qu'un organe en France : *le Lotus bleu*, fondé par la fameuse Mme Blavatsky. Dans la préface mise en tête du *Secret de l'absolu*, M. Em. Burnouf célèbre, avec une imperturbable sérénité d'affirmation, la portée universelle de la pensée bouddhiste et l'infaillible avènement pour le XXe siècle de la philosophie définitive, que l'Orient doit nous fournir. Voilà un beau certificat pour le livre de M. Coulomb. Malheureusement, M. Émile Burnouf a donné, plus d'une fois déjà, la mesure de son jugement en histoire et en philosophie, même sur le terrain de l'indianisme, en dépit du nom glorieux qu'il a l'honneur de porter.

9. — C'est encore à une « petite église, » celle du « socialisme rationnel, » que s'adresse M. J. Putsage, dans sa *Lettre sur la valeur rationnelle des expressions* « sensibilité, sentiment d'existence, immatérialité, » brouillées par Colins, le patriarche de l'école, au bénéfice du sensualisme. M. Putsage s'efforce de rétablir, avec le vrai sens des mots, les titres de la raison et du « moral, » propres à l'homme. Il faut l'en féliciter, en regrettant que cette cause ait peu de chance de succès dans son milieu, fût-elle plaidée avec plus de profondeur et d'éloquence.

10. — Après le mysticisme bouddhiste, après le socialisme rationnel,

voici le positivisme en train de juger la question suprême de la destinée humaine. M. L. Bourdeau aborde *le Problème de la mort* au nom de ce qu'il nomme la « science positive. » On sait bien que cet adjectif est devenu synonyme de son contraire. L'on devine aussi que les solutions qu'il appelle « imaginaires » sont surtout celles de la métaphysique la plus rationnelle, la plus étrangère aux impressions de l'imagination et des sens. Certes, l'auteur de la *Théorie des sciences* manie aisément la langue philosophique et ne manque ni d'informations ni de vues sur les discussions de notre temps. Il n'en n'est pas moins vrai que son livre est, à prendre les mots dans leur vrai sens, aussi peu philosophique que possible, encore bien qu'il ait été accueilli dans une collection considérable, revêtue de cette épithète. Il est surtout historique, ou plutôt anecdotique. Des indications curieuses sur les croyances des divers peuples touchant la vie future, voilà presque tout ce que l'on trouve dans l'ouvrage entier et spécialement dans le second chapitre (p. 20-56) : « Exposé des doctrines, » et dans les chapitres VII-XI : « Réincorporation des âmes, métempsycose, lieu et durée d'une existence future, fonctions physiologiques et psychiques dans l'existence future, etc. » Tout cela, d'ailleurs, peut être utile à certains égards, pourvu qu'on sache se placer en dehors du point de vue étroitement positif de l'auteur, et aussi contrôler au besoin son témoignage. Que penser, en effet, de la valeur critique d'un écrivain qui ose émettre une assertion comme celle-ci : « Jésus, hardi novateur, exclut les riches du ciel et le promet aux pauvres, comme dédommagement de leur longue infortune, sans tenir aucun compte du bien que les premiers ont pu faire ni du mal dont les seconds ne sont pas exempts » (p. 105)? Il y a pourtant, dans cette longue compilation sur la vie future, trois ou quatre chapitres de discussion philosophique au moins d'intention. C'est l'examen successif des trois preuves de l'immortalité : spiritualité et simplicité de l'âme, sanctions de la morale. Mais sur le problème psychologique, M. Bourdeau ne touche assurément pas le vrai point : il se croit invincible en affirmant que « l'homme est un, » pour écarter le dualisme des spiritualistes, tandis qu'eux seuls établissent l'unité humaine en affirmant l'âme, seul vrai principe d'unité dans la multiplicité phénoménale de notre vie. Quant aux sanctions surnaturelles du devoir, elles ne peuvent avoir force de preuve, c'est évident, pour qui n'admet pas la valeur absolue du devoir lui-même. Et ici encore, M. Bourdeau aurait dû s'apercevoir que le « problème de la mort » n'existe même pas pour qui ne croit ni à Dieu, ni à l'âme, ni au bien absolu ; que, par conséquent, il n'avait pas lieu de l'aborder dans un travail spécial, mais tout au plus d'exposer et de défendre directement les principes de la philosophie qui fait disparaître les données de ce problème. Ce livre ne compte donc pas plus comme œuvre de discussion sérieuse qu'il ne mérite la reconnaissance

du public par des conclusions qui ne sont ni neuves ni consolantes.

11. — Tout autre est l'esprit des *Entretiens sur l'immortalité de l'âme*, œuvre posthume de M. Jules Le Fèvre-Deumier, mort en 1857, après avoir multiplié les volumes en vers et en prose sans atteindre le grand public, mais non sans s'assurer un rang honorable parmi les initiés du premier romantisme. Ces entretiens surtout témoignent non seulement de la distinction de son talent, apprécié déjà par quelques bons juges, mais de la noble direction de ses pensées dans l'ordre moral et religieux. Malheureusement, on ne sait trop à qui adresser ce magnifique volume dans le temps de lecture hâtive et de préoccupations positives où nous vivons. Il est bien long, et, malgré l'éloquence vraie de beaucoup de pages, il risque de paraître tantôt traînant, tantôt par trop solennel. Ce n'est d'ailleurs pas un traité en règle sur la question ; ce ne sont que des considérations propres à réconcilier l'esprit avec l'espérance en l'au delà. Les deux interlocuteurs sont également amis de la nature et de l'art ; mais l'un, Aurèle, atteint par les doutes de la science courante, n'ose plus s'appuyer sur aucune croyance spiritualiste ; l'autre, Scévole, sans prétendre dogmatiser, trouve en tout ordre d'observations au moins de précieuses lueurs qui l'orientent vers la lumière complète du christianisme. Le théâtre de leurs entretiens change souvent ; nous les trouvons d'abord à Naples ; ils promènent ensuite leurs préoccupations et leurs conversations philosophiques dans l'Inde, l'Amérique, la Polynésie, que sais-je encore ? Ils ne voyagent guère moins dans le monde de l'esprit : la nature humaine dans sa dualité, la parole, la liberté, les passions, les arts et les sciences, l'industrie, la société, l'histoire, les religions, leur fournissent tour à tour des thèmes aussi variés que féconds d'objections douloureuses et d'éclaircissements consolants. Nous sommes loin du programme de Malebranche pour les recherches métaphysiques : « Il est nécessaire de quitter ces lieux enchantés qui charment nos sens. Allons nous renfermer.... Rejetez tout ce qui vous est entré dans l'esprit par les sens. Faites taire votre imagination. Que tout soit chez vous dans un parfait silence. » Les entretiens de Jules Le Fèvre sont au contraire comme encadrés dans les paysages les plus lumineux et accompagnés de toutes les harmonies du monde extérieur. Mais tout est bien qui finit bien. Et le terme du voyage de nos deux chercheurs, c'est bien le repos dans le calme des croyances chrétiennes. Il est vrai qu'un propos malsonnant sur le jugement dernier gâte ces dernières pages (p. 616), mais c'est là, ce semble, une pure étourderie que les éditeurs auraient pu faire disparaître. Que la conclusion soit rigoureusement amenée, je ne l'affirmerai pas ; mais Scévole y est arrivé du moins par la pente d'un esprit et d'un cœur droits : c'est assez pour l'éloge d'un livre dont le plus grand défaut est d'être trop long et trop romantique pour les lecteurs de l'heure présente.

12.— *Le Principe de la morale*, de M. Ch. Secrétan, l'éminent professeur de Lausanne, a paru pour la première fois en 1884 et a pris dès lors une place distinguée dans la littérature philosophique de notre siècle. Mieux peut-être qu'aucun autre livre, il résume non seulement l'éthique, mais à peu près toute la philosophie du vigoureux penseur, dans ses parties les plus saines comme dans ses défaillances et ses excès. A propos d'une nouvelle édition d'un ouvrage déjà connu et jugé, il suffit d'en rappeler les traits généraux. — La *Préface*, datée de 1883, n'est qu'une réponse aux objections de M. Fouillée contre la *Philosophie de la liberté* de l'écrivain suisse. — L'*Introduction* contient une réfutation solide de la théorie positiviste des trois états, religieux, métaphysique et positif; M. Secrétan montre que ce dernier ne doit pas remplacer et exclure les deux précédents et qu'une vue complète de la réalité implique ces trois aspects également essentiels. — La première et principale partie de l'ouvrage (elle porte le même titre) constitue une synthèse, une conciliation de la solution empirique et de la solution *a priori* du problème moral. L'auteur maintient fortement les deux notions corrélatives de liberté et d'obligation, comme double fondement de l'éthique. Il défend en particulier le libre arbitre contre tous ses adversaires, mais il le regarde comme indémontrable. Entre le déterminisme et la doctrine de la liberté, il tient qu'il faut opter pour cette dernière, et que ce choix n'est pas nécessité par la logique, mais imposé par la raison pratique, à laquelle appartient en tout et partout la dernière explication des choses. Quant à l'obligation, qui est proprement le principe rationnel de la morale, elle serait vide sans les données empiriques fournies par l'étude de l'homme et du monde. La formule pratique qui résulte de cette étude pour M. Secrétan est celle-ci : « Agis comme la partie libre d'un tout solidaire. » Sa morale est donc, comme son ontologie et sa logique elle-même, bâtie sur le concept de liberté. Au reste, cette solidarité de l'espèce et cette unité de but qui donnent à la liberté ses lois propres, les lois morales, indiquent un autre caractère propre à l'éthique et à la politique de M. Secrétan : la charité y devient le fondement de tout devoir, et il ne faut plus l'opposer à la justice, qui n'est que la charité ordonnée. — Dans une seconde partie intitulée *Inférences*, l'auteur étend en divers sens le cercle de sa discussion, et remue avec autant d'intérêt que d'originalité le problème du mal, l'idée de substance (qu'il ne veut pas abandonner, sauf à l'identifier au *vouloir*), l'eudémonisme, le pessimisme et surtout les questions religieuses du surnaturel, de la prière, etc. On sait tout ce que l'illustre écrivain porte à la fois d'énergique conviction et de funeste libéralisme dans ces matières réservées. On en trouve l'expression éloquente dans les premiers mots de sa préface : « Je suis resté fidèle aux croyances de ma jeunesse. Je lis toujours dans le christianisme le secret du monde ; je vois toujours dans l'assi-

milation de l'âme au Christ le salut individuel ; j'attends toujours de l'accommodation des rapports sociaux à l'esprit du Christ la rédemption de l'humanité.... (Mais) je n'attribue aucune autorité définissable aux écrits, aux traditions, aux établissements qui nous l'apportent. Toute infaillibilité extérieure mettrait un obstacle insurmontable à l'œuvre de pénétration qui doit s'accomplir. » On voit que si le philosophe ne peut être suivi jusqu'au bout, il importe encore davantage de ne pas rester longtemps à l'école du théologien.

13. — En quittant ce terrain mouvant, quoique élevé, on est tout heureux de se retrouver sur le terrain solide de l'éthique traditionnelle, et on le sent bien sous ses pieds en abordant le beau travail de M. l'abbé de Baets sur *les Bases de la morale et du droit.* C'est une exposition nouvelle de la vieille doctrine des maîtres de l'école sur les questions qui intéressent le plus directement l'homme et la société ; mais comme elle gagne à se produire dans sa forme et dans sa vigueur natives, qui ont forcé l'admiration même des penseurs les moins favorables à la philosophie scolastique ! Toutefois, s'il y a aujourd'hui un désarroi doctrinal presque absolu dans les écoles indépendantes sur les bases mêmes de l'ordre moral et juridique, il n'en est pas moins vrai que les théories rationalistes ou empiriques, d'une part, les préjugés évolutionnistes, déterministes, « criminalistes, » de l'autre, n'ont rien laissé d'intact dans le vénérable édifice de la morale traditionnelle. Aussi M. de Baets, avant de le montrer dans sa solidité inébranlable à la génération nouvelle, fait-il connaître et apprécier les systèmes qu'on a voulu lui substituer sur les idées mêmes de droit et de devoir. Kant, Bentham, Stuart Mill, Spencer, Schopenhauer, fournissent leurs solutions diverses, dont aucune ne répond à toutes les données du double problème. Mais l'auteur construit à son tour. Fidèle à l'enseignement des docteurs chrétiens, il définit avec précision, il établit solidement sur ses bases ontologiques ce double élément objectif, droit et devoir. J'ai eu pour ma part une satisfaction particulière à constater qu'à l'inverse de la plupart des écoles contemporaines, il ne subordonne pas du tout l'une de ces idées à l'autre (V. p. 160-161). — A ce premier livre sur « l'élément objectif, » en succèdent deux autres, l'un sur « l'élément subjectif, *imputabilité,* » qui est un traité de la liberté et du déchet qu'elle peut recevoir par suite des passions, de l'infirmité mentale, des maladies du même ordre, enfin des altérations physiologiques accidentelles ; — l'autre sur la « *responsabilité.* » Ici, une critique vétilleuse pourrait épiloguer sur ce vocable, qui ne s'oppose guère à celui d'*imputabilité*, inscrit sur le livre précédent. Mais ce n'est qu'une affaire de mots. Ce troisième livre n'en a pas moins son objet propre, fort intéressant et, comme on dit, fort « actuel. » Il s'agit du pouvoir de la société sur les criminels et des atténuations qu'y apporte la diminution ou

l'absence de liberté morale. D'où une discussion serrée des doctrines afférentes de l'anthropologie et de la criminologie nouvelles. Cet examen achève de donner un intérêt d'à-propos et de nouveauté à un livre qui a pour premier mérite d'établir et de défendre, sous une forme à la fois très claire et très scientifique, la vieille morale et le droit éternel.

14. — L'un des plus vénérables représentants du spiritualisme français, M. Ch. Bénard, continue par son beau volume récent sur *Platon* l'œuvre commencée par un premier volume sur *la Philosophie ancienne*, — je veux dire l'exposition historique et critique des systèmes antiques, puisée aux sources et soumise au criterium des saines doctrines, — à la différence de maints savants contemporains qui font de l'histoire de la philosophie l'instrument trop docile de leurs vues les plus personnelles. — « Aucun de nous n'oserait dire qu'il sait tout Platon; » c'est un mot d'Origène dont M. Bénard fait l'épigraphe de son travail. Mais, sans se flatter d'une intelligence complète de l'œuvre de Platon, sans se piquer de découvertes exégétiques ni de critique transcendante, il croit avoir atteint par une étude attentive et prolongée et compte présenter aux étudiants plutôt qu'aux savants, sous une forme très accessible, l'essentiel de la doctrine de Platon; c'est-à-dire, non seulement la théorie des idées, à laquelle tel interprète récent s'est presque exclusivement arrêté, mais encore sa cosmologie, sa psychologie, sa théologie, et plus encore, sa philosophie pratique (morale, politique, esthétique, éducation); et tout cela avec le développement utile, en distinguant soigneusement le certain du probable, et le probable de ce qui est entièrement douteux et obscur. Par la modeste et consciencieuse méthode qui a présidé à ce long travail, on le distinguera sans peine, et non sans lui reconnaître un précieux avantage de fidélité, sinon d'originalité, de plusieurs essais analogues qui ont paru chez nous depuis quelques années. Quant aux recherches publiées à l'étranger et surtout en Allemagne, on pourra s'étonner et regretter que le traducteur d'Hegel ait voulu à peu près les laisser de côté ; mais il y a lieu de croire qu'elles n'auraient modifié en rien d'essentiel sa manière de comprendre et de juger le grand philosophe qu'il a si longtemps et si attentivement lu et médité. — C'est assez pour recommander un excellent livre, qu'il n'y a pas lieu d'analyser ici. Disons seulement que l'introduction historique, critique et littéraire (p. 1-48), qui touche à tant de points intéressants et souvent controversés, aurait comporté bien plus de développements si l'auteur n'avait pas voulu s'en tenir, comme il l'indique dès le titre, à un simple « aperçu ; » c'est un des points par lesquels son livre appelle un complément, et ce complément, on le trouvera sans doute surtout dans les *Études* de M. Huit, que M. Bénard annonce lui-même, avec pleine sympathie. En ce qui concerne l'exposition de la philosophie de Platon dans ces trois parties si vastes et si complexes, *Dialectique*,

Physique, *Éthique*, je tiens à dire, tout en reconnaissant le caractère presque exclusivement objectif du travail de M. Ch. Bénard, qu'il vise quelquefois, non sans critiques et corrections importantes, les interprétations de ses rivaux ; voir par exemple ce qui concerne M. Fouillée dans le chapitre sur « les idées et la pensée divine, » en particulier une note de la page 144. Toutefois, même en s'écartant des autres interprètes, le savant et modeste écrivain a surtout à cœur de leur rendre justice et de reconnaître leurs mérites.

15. — Le recueil posthume de fragments de Mgr Freppel, qui vient de paraître à la librairie Retaux, porte pour titre principal ces trois noms : *Commodien*, *Arnobe*, *Lactance*, qui ne répondent pas même au tiers du contenu de ce beau volume. Ils en représentent pourtant la partie la plus remarquable, celle qui en assurera le succès ; car ces sept leçons continuent, en le laissant, hélas ! inachevé, le cours d'éloquence sacrée sur les Pères de l'Église latine, professé à la Sorbonne avec tant de succès par l'abbé Freppel et qui, malgré quelques défaillances, restera l'un des principaux monuments de notre littérature chrétienne au XIXe siècle. Ce ne serait pas ici le lieu d'en parler si la philosophie ne tenait une place importante, la principale place même, sinon dans la première leçon (spécialement historique et littéraire) sur Commodien, au moins dans les trois leçons sur Arnobe et les quatre sur Lactance. On y remarquera surtout la critique des idées d'Arnobe sur la mythologie, avec retour contre MM. E. Havet et L. Ménard, et l'exposition de la théologie naturelle de Lactance, avec des pointes du même ordre sur le matérialisme contemporain. Il est presque inutile d'ajouter que ces pages un peu sévères sont relevées, comme d'habitude, par la lucidité et l'agrément de la forme et par la chaleur de la discussion. — Les autres morceaux réunis dans ce volume ne portent pas tout à fait au même degré l'empreinte du talent si ferme et si vivant de l'évêque d'Angers : ils sont l'œuvre d'un jeune professeur de vingt-deux à vingt-quatre ans. Et toutefois, outre leur très réel intérêt pour l'histoire de cette belle et riche intelligence, ils méritent encore d'être étudiés pour eux-mêmes surtout par les amis de la philosophie chrétienne. Ainsi les treize leçons professées à l'école des Carmes en 1850 sur « l'histoire de l'École d'Alexandrie » résument, avec une puissance d'assimilation déjà bien remarquable, les notions les plus sûres touchant le néo-platonisme païen, juif et chrétien, la kabbale, le gnosticisme de la Syrie, de l'Égypte et de l'Asie Mineure, etc. Ces difficiles questions étaient traitées dans le même temps par les maîtres les plus renommés de la philosophie officielle avec une science et un talent incontestables, mais avec une trop large part de préjugés rationalistes ; elles sont reprises ici, avec moins d'appareil scientifique, mais sous une forme très nette et très vive, et la lumière des idées chrétiennes. — Les sept leçons intitulées « Ratio-

nalisme et Raison » sont de la même date et se rapportent à des polémiques alors très ardentes sur les droits et les devoirs de la raison, ses limites, son indépendance bien comprise. Le jeune et vaillant professeur y vise surtout le rationalisme éclectique de M. Cousin et de son école. — C'est contre l'école la plus opposée, contre le traditionalisme, que sont dirigées les deux *Lettres à M. Bonnetty*. Et quoique cette polémique n'ait plus guère que la valeur d'un document, l'argumentation à la fois très pressante et très polie du professeur d'histoire du petit séminaire de Strasbourg fait lire encore avec le plus vif plaisir des pages qui ne parurent, en 1850, qu'alourdies par les notes interminables du savant et naïf directeur des *Annales de philosophie chrétienne*. — Signalons, en outre, deux belles études critiques, l'une sur les *Lettres pascales* de saint Athanase, l'autre sur la *Mystique* de Gœrres, et le lecteur sera plus que fixé sur l'intérêt varié qui distingue ce volume complémentaire des œuvres de Mgr Freppel.

16. — *La Philosophie de Hobbes*, par M. Georges Lyon, dépasse de beaucoup, ce me semble, par l'exactitude de l'analyse et la profondeur du sens critique, sans parler de la valeur littéraire de la forme, tout ce qui a paru sur l'œuvre si puissante et si étrange du théoricien de l'absolutisme. Sur la vie même de Hobbes, on pourrait croire que tout était dit et tiré au clair après le travail d'Aubrey (1813) et les recherches beaucoup plus récentes de Croom Robertson (1886). Mais en montrant à son tour le développement simultané de la vie extérieure et de la pensée de Hobbes, le nouvel interprète a souvent des explications plus ou moins nouvelles, qu'il sait mettre dans le meilleur jour. Il divise très naturellement la carrière du philosophe de Malmesbury en trois périodes, séparées par les événements publics qui eurent une influence si profonde sur sa vie. La première période va de sa naissance (1588) à la Révolution, qui le força de se réfugier sur le continent, où il avait déjà voyagé (1640); la seconde, la plus remarquable par la portée des œuvres qui la signalent, s'arrête à la Restauration des Stuarts (1662); une activité non moins féconde, mais plus contrariée, caractérise la dernière période, jusqu'à la mort de Hobbes (1679). Parmi ses ouvrages capitaux, le *De cive* fut publié le premier (1632), le *Leviathan* seulement en 1652; enfin le *De corpore* vers le milieu de 1655. Or ce dernier livre renferme les bases logiques et psychologiques de la philosophie de Hobbes, et le *Leviathan* sa morale avec les fondements de sa politique, dont le *De cive* est le développement : en telle sorte que l'ordre logique de l'œuvre est précisément inverse de l'ordre chronologique de sa publication. Mais la pensée entière du philosophe était de bonne heure fixée dans son esprit avec l'unité parfaite et l'inflexible rigueur de déduction qu'elle offre dans l'ensemble de ses ouvrages. Aussi M. Lyon, au lieu de les analyser séparément comme l'ont fait ses prédécesseurs, a-t-il préféré les utiliser tous,

sans preoccupation de date, au courant d'un exposé complet, plus net et plus vivant dans ce livre que dans ses sources elles-mêmes. Après un premier chapitre, épisodique pour ainsi dire, sur la querelle de Hobbes avec Descartes, nous sommes initiés successivement à la méthode du philosophe anglais et à son nominalisme; puis à sa philosophie première, qui est un déterminisme absolu dans la pensée, dans la nature et dans l'action ; puis à sa théologie, qui est au fond une théorie anticipée de « l'inconnaissable, » mais avec la prétention d'assurer sa supériorité légitime à la Révélation ; puis à sa psychologie, spécialement dans ces trois théories saillantes de l'association des idées, des passions, de la volonté. La morale et la théorie de l'État n'occupent que les deux derniers chapitres ; et c'est bien la première fois qu'on montre pleinement le rapport de ces parties les plus connues (quoique souvent mal connues) de l'œuvre de Hobbes avec sa philosophie proprement dite, dont elles sont les rigoureuses déductions. M. Lyon a raison de le dire : « Hobbes demeure positivement, dût l'alliance de ces deux mots sembler un intolérable paradoxe, le métaphysicien de l'empirisme, comme François Bacon en avait été le poète (p. 4). » Saisi d'une admiration prononcée pour « le souffle de la grande inspiration » qui anime les ouvrages de son héros, M. Lyon est loin de « remplir le rôle de critique avec le même soin que celui d'interprète. » A vrai dire, il se désintéresse à peu près de ce rôle important, et c'est surtout là ce qui ne permet guère de recommander absolument ce travail si bien composé et si bien écrit. Il a pourtant bien senti le vice radical du système et il le dénonce çà et là, et surtout dans la dernière phrase de son livre, avec son habituel bonheur d'expression : « La philosophie de Hobbes nous plonge en un désert, où il n'y a place ni pour l'amour ni pour l'action. Le monde qu'elle a recomposé est peuplé par les choses; l'âme s'en est retirée. »

17. — M. Jules Angot des Rotours a réuni dans une œuvre d'ensemble qui intéresse à la fois les moralistes et les philosophes, — disons mieux, qui est faite pour passionner tous les esprits sérieux et attentifs — les portraits critiques des philosophes qui, depuis Rousseau jusqu'à Tolstoï, ont voulu fonder leur doctrine sur l'amour ou la volonté, plutôt que sur l'intelligence. On ne saurait contester l'à-propos de cette étude : qui ne voit que le mouvement des esprits et des âmes vers ce qu'on appelle *Morale du cœur* se manifeste chaque jour avec plus de force et semble vraiment devenir, dans le domaine spéculatif, le plus saillant des signes du temps? Il est vrai que cette tendance de plus en plus générale admet des différences très importantes et que, dans l'armée de ces nouveaux chevaliers de l'amour, on pourrait distinguer toutes les nuances qui séparent le scepticisme le plus insouciant du dogmatisme le plus aigu. Ces différences n'échappent ni à l'écrivain lui-même, ni au maître illustre qui a voulu présenter ce livre au public. Toutefois la métaphysique de

M. Ravaisson, ici comme ailleurs, est plus profonde que lumineuse, et son exposition un peu elliptique ne satisfera peut-être pas de tout point les esprits soucieux avant tout de clarté et de précision. M. des Rotours lui-même, dominé par la pensée très légitime de montrer la convergence des philosophies et des âmes les plus diverses vers cette charité vivante et pratique dont le christianisme seul possède la pleine réalité, est peut-être un peu trop indulgent pour certains penseurs et certaines œuvres. Mais, sur les points essentiels, il fait à merveille son devoir de critique spiritualiste et chrétien : voir, par exemple, ses chapitres sur Jean-Jacques, sur A. Comte, sur Schopenhauer, sur Stuart Mill, sur H. Spencer. (A propos de cette énumération incomplète, je me permets de lui demander pour une nouvelle édition un chapitre sur M. Secrétan.) Il montre partout à merveille, et c'est le fruit le plus sûr de ce beau travail, l'insuffisance des doctrines scientifiques pour donner une base à la sagesse humaine, une règle à la conscience, une vraie paix au cœur, et son exposition, très remarquable comme étude philosophique, l'est encore plus comme « étude d'âmes. » Le but principal de notre distingué collaborateur, il le déclare lui-même avec une noble franchise, c'est de montrer dans l'évolution de la « morale du cœur, » qu'il a étudiée chez une douzaine de ses plus illustres représentants, la trace continue de « ce christianisme intérieur qu'on peut découvrir, à des degrés divers, au fond de toutes les consciences. » Il a d'ailleurs esquissé dans une conclusion éloquente un tableau des rapports de la vérité et de la bonté, aboutissant à la glorification du christianisme le plus formel et le plus complet. Ce livre est donc, en même temps qu'une série d'études solides et attachantes sur plusieurs philosophes d'un ordre élevé, à la fois un excellent ouvrage et une bonne action. LÉONCE COUTURE.

HAGIOLOGIE

1. *Saint Joseph, sa vie et son culte*, par Mgr RICARD. Lille, Desclée, de Brouwer, 1892, in-4 de VIII-394 p., 7 fr. 50. — 2. *Les Saints de France du Ier au XIIIe siècle*, par Mlle ISABELLE VERNY. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer, 1893, gr. in-8 de VI-487 p., 5 fr. — 3. *Saint Fort, premier évêque de Bordeaux*, par le R. P. MONIQUET, S. J. Paris, Tolra, in-12 de 144 p., 1 fr. 25. — 4. *Vie de saint Venance, martyr*, par le R. P. MONIQUET, S. J. Paris, Tolra, in-12 de 140 p., 1 fr. 25. — 5. *Le Duché mérovingien d'Alsace et la Légende de sainte Odile*, par CH. PFISTER. Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8 de 270 p. — 6. *Sainte Brigitte de Suède*, par la comtesse DE FLAVIGNY. Paris, Lecoffre, 1892, in-12 de VIII-626 p., 4 fr. — 7. *Histoire de saint Ignace de Loyola*, par le P. BARTOLI, traduction revue, complétée, annotée et enrichie de documents inédits, par le P. L. MICHEL, S. J. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1893, 2 vol. in-8 de XV-424 et 450 p., 10 fr. — 8. *Vie de saint Camille de Lellis*, par l'abbé BLANC. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de XII-420 p., 3 fr. — 9. *Saint Jean-François Régis*, par FRÉDÉRIC DE CURLEY, S. J. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de 384 p., 3 fr. — 10. *Les Saints de la Compagnie de Jésus*, par ADOLPHE ARCHIER. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de 380 p., 2 fr. 50. — 11. *Le Bienheureux Colombini*, par la comtesse DE RAMBUTEAU. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de XVI-353 p., 3 fr. —

12. *Life of the Blessed Father John Forest*, O. S. F., by Fr. THADDEUS, O. S. F. London, Burns et Oates, 1888, in-24 de XII-72 p. — 13. *M. Vincent de Paul. Témoignage sur sa vie et ses vertus éminentes* par BOSSUET, édité par ARMAND GASTÉ. Bruges, Desclée et de Brouwer, 1892, in-18 de 47 p., 0 fr. 15. — 14. *Les Vies de quatre des premières Mères de la Visitation*, par la Révérende Mère DE CHAUGY. Paris, Poussielgue, 1892, in-8 de XXXIX-552 p., 5 fr. — 15. *Vie de la Révérende Mère Suzanne Lévêque*, par le R. P. Dom LOUIS LÉVÊQUE. Paris, Lethielleux, 1893, in-18 de 344 p., 2 fr. 50. — 16. *Françoise de Bona*, par l'abbé J. SÉAUME. Avignon, Aubanel, 1892, in-16 de XXIV-504 p., 4 fr. — 17. *Histoire du R. P. de Clorivière, de la Compagnie de Jésus*, par le P. JACQUES TERRIEN. Paris, Poussielgue, 1892, in-8 de VII-614 p., 5 fr. — 18. *Mgr Jacquemin, évêque de Saint-Dié*, par l'abbé MANGENOT. Nancy, Vagner, 1892, in-12 de 272 p. — 19. *Vie du T. R. P. Marie-Joseph Coudrin*, par Un Père de Picpus. Paris, Lecoffre, 1892, in-8 de XVI-644 p., 7 fr. 50. — 20. *Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, par l'abbé LÉON CHAPOT. Paris, Poussielgue, 1892, 2 vol. in-8 de XI-451 et 473 p., 8 fr. — 21. *Une Famille napolitaine*, par le R. P. SICA. Paris, V. Retaux, 1892, in-12 de 195 p., 2 fr. — 22. *Vie de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph*, par le R. P. MERCIER. Paris, V. Retaux, in-8 de X-592 p., 5 fr. — 23. *Le P. Joseph Arézo*, par l'abbé HENRI DE SURREL DE SAINT-JULIEN. Montreuil-sur-Mer, 1892, in-8 de VIII-312 p. — 24. *Le R. P. Louis de la Morinière*, par le P. JOSEPH DAUPHIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de II-264 p., 3 fr. — 25. *Histoire de la vie et des œuvres de Mgr H.-A. Languillat*, S. J., par l'abbé PIERRE. Paris, Victor Retaux, 1892, 2 vol. in-8 de 505 et 484 p., 10 fr. — 26 *Les Principaux Faits miraculeux de Lourdes*, par l'abbé BARBÉ, 4e édit. Paris, Lefort, in-8 de VIII-205 p., 2 fr. 50. — 27. *Bernadette, sœur Marie Bernard*, par HENRI LASSERRE. Paris, Palmé, 1890, in-12 de XVI-430 p., 3 fr. — 28. *Une Ame de prêtre. L'Abbé C.-A. Estève*, par l'abbé NAUDET. Paris, Tolra, 1893, in-8 de XII-238 p., 2 fr. 50. — 29. *Vie et œuvres de M. Legentil*, par le P. M. BONY, oblat de Saint-François de Sales. Paris, Victor Retaux, 1893, in-8 de IX-405 p., 6 fr.

1. — Écrire une Vie de *Saint Joseph* qui satisfasse à toutes les exigences de la critique, étendre ce travail aux proportions d'un grand in-8 de quatre cents pages, orné de soixante-dix-huit gravures, constitue une entreprise pleine de difficultés. Devant cette tâche, Mgr Ricard, le fécond écrivain, qui donne au public un livre par année, n'a point reculé. Pourtant, nous n'oserions pas affirmer que son nouveau travail échappe à tout reproche de remplissage peu utile. Même observation au sujet des gravures, où, à propos de saint Joseph, on rencontre un peu tout le monde. Pour ce qui concerne le texte, les révélations de Marie d'Agréda et de Catherine Emmerich, les Évangiles apocryphes, le P. Faber et beaucoup d'autres en font les frais. Mgr Ricard donne une large part de son livre au développement du culte de saint Joseph. On peut discuter le titre donné au premier chapitre : *La Discipline du secret*. Il n'y eut pas de culte de saint Joseph aux premiers siècles ; il n'y avait donc rien à cacher. Mgr Ricard aurait pu profiter aussi pour la dernière partie de son ouvrage d'un très bon article du R. P. Pfülf, publié dans les *Stimmen aus Maria Laach* (t. XXXVIII, p. 137-161, 282-302).

2. — Le livre de Mlle Verny procède d'une excellente pensée. On connaît les grands hommes de l'histoire profane, mais on ignore tout des saints. Et pourtant quels hommes que les Pothin, les Irénée, les Hilaire, les Martin, les Benoît, les Léger, etc., etc.! Si le dessein de populariser

la Vie des saints est louable à tout point de vue, il n'en est pas de plus délicat à réaliser. Souvent les saints ont une double histoire, celle qu'ils ont vraiment vécue, et qui est souvent ignorée, et celle de la légende. Quelle histoire faut-il propager? Doit-on absolument négliger les traditions légendaires? Dans quelle mesure convient-il de les donner? L'enfant, le peuple, s'intéresseront-ils assez à l'histoire toute simple? Nous ne savons si Mlle Verny s'est posé ces questions. En tout cas, elle fait souvent comme si la critique n'avait rien dit. Il faut l'en blâmer moins que d'autres plus à même de connaître les plus récents résultats de l'hagiographie scientifique et qui, malgré tout, s'obstinent à défendre la légende au nom de l'histoire. Dans la galerie des saints personnages de France que Mlle Verny présente pour les douze premiers siècles, il y a quelques omissions. Plusieurs diocèses se plaindront de n'être point représentés. Les renseignements bibliographiques ne sont pas toujours bien choisis. Un exemple : pour saint Léon IX, il valait certes mieux renvoyer au livre du R. P. Pierre Brücker qu'à l'*Histoire* de Darras. Mais, encore une fois, nous nous laissons entraîner à faire de l'hagiographie scientifique. Ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut juger le travail de Mlle Verny, qui n'a voulu qu'une chose : raconter aux enfants la Vie des *Saints de France*.

3. — Le R. P. Moniquet a conçu le dessein d'écrire une monographie détaillée des saints du diocèse de Bordeaux. Il a commencé par la Vie de *Saint Fort*, premier évêque de cette ville. L'auteur nous avertit qu'il écrit principalement pour édifier : il ajoute pourtant qu'il admettra tout ce qu'ont « prouvé » avant lui les savants hagiographes. Fort bien, mais quand ces savants hagiographes sont MM. Faillon et Arbellot, que les choses admises sont l'évangélisation de la Gaule, telle que la raconte la légende d'Aurélien, on hésitera à dire que le R. P. Moniquet admet des choses « prouvées. » Cette réserve faite, on ne pourra qu'admirer le parti qu'a su tirer l'auteur des légendes et des maigres documents qui nous restent de ces époques lointaines. Et si l'on songe qu'il ne s'adresse pas aux savants, mais à l'universalité du peuple chrétien, peut-on lui faire un grief d'avoir fait la part plus large à la légende pieuse qu'à la stricte réalité de l'histoire?

4. — Le P. Moniquet a aussi donné, d'après les Bollandistes, — le sous-titre de son livre l'indique — la *Vie de saint Venance*, martyr à Camerino. Nous savons gré à l'auteur d'avoir très nettement indiqué le caractère des Actes dont il se sert. Sous ce rapport, ce travail vaut mieux que le précédent. Pour le reste, le procédé est le même. Dans le but de fournir à la jeunesse des exemples de vertu et de courage chrétiens, le P. Moniquet raconte, d'une façon très intéressante, les détails de la vie et du martyre de saint Venance. Il renchérit toutefois encore sur la prolixité des Actes publiés par les Bollandistes.

5. — M. Charles Pfister a naguère publié, dans les *Annales de l'Est* (t. IV, p. 433-465; t. V, p. 392-447; t. VI, p. 27-119), puis réuni en volume une nouvelle série de travaux préparatoires à cette *Histoire d'Alsace* qu'il a sur le métier depuis des années et qui promet d'être un ouvrage de toute première valeur. C'est là du moins l'espérance que nous donne sa *Sainte Odile*, étude solide et fort intéressante, menée d'un bout à l'autre dans un esprit strictement scientifique, avec cette critique ferme et modérée tout ensemble, dont le savant professeur nous avait déjà donné maintes preuves. Le titre même de l'ouvrage qui nous occupe aujourd'hui — *Le Duché mérovingien d'Alsace et la Légende de sainte Odile* — indique assez que l'auteur a élargi son cadre, et si la célèbre sainte alsacienne domine au premier plan du tableau, on y voit aussi apparaître nombre de personnages historiques et toute la perspective de l'histoire d'Alsace, depuis les temps les plus reculés. Le tout est représenté avec une netteté de contours, une vérité de détails, qu'on était loin d'avoir atteintes jusqu'ici. Un premier paragraphe, le plus instructif peut-être de tous, est consacré à l'ancien duché mérovingien d'Alsace. Nous y trouvons, refaite de toutes pièces, l'histoire de cette circonscription, qui comprenait les cités de Strasbourg et de Bâle, et dont l'existence éphémère eut cependant une si grande influence sur les destinées de l'Alsace. A noter entre autres cette conclusion importante (p. 12) : Au VIIe et au VIIIe siècle, « l'Alsace obéissait à un seul duc, à un seul comte, à un seul évêque » (celui de Strasbourg). De la dynastie ducale, cinq noms seulement appartiennent à l'histoire authentique. M. Pfister rassemble, commente, critique avec le plus grand soin tout ce qu'on rencontre à leur sujet dans les documents contemporains. Ceux-ci ne font aucune mention d'Odile; néanmoins, se basant sur une tradition fort plausible, il n'hésite pas à reconnaître en elle la fille du premier duc, Adalric; cette princesse aurait, au commencement du VIIIe siècle, fondé le monastère d'Hohenbourg. Ces maigres données, les seules qui semblent historiquement certaines, n'ont pas suffi à la postérité, et la légende est venue, selon l'usage, les entourer de ses multiples ornements. M. Pfister suit à travers les âges ce tissu légendaire, toujours de plus en plus fleuri, dans la vie de saint Hidulfe, dans un court récit inédit publié d'après un lectionnaire du IXe siècle (manuscrit 47 de Berne), dans la *Vita Odiliae* composée, selon M. Pfister, vers le début du Xe siècle, dans les diplômes et les testaments apocryphes d'Hohenbourg et de Niedermunster, dans la chronique d'Ebersheim, dans la *Vita Erhardi*, dans le *Hortus deliciarum* de Herrade de Lansberg, dans la vie métrique de sainte Odile, dans le cartulaire de Honau, et plus récemment dans les ouvrages de Jérôme Gebwiler, du trop célèbre Jérôme Vignier, etc., etc. Toujours l'histoire du monastère est menée parallèlement à celle de la légende, et toutes deux s'éclairent mutuellement. Il

y aurait long à dire, comme il y a beaucoup à y apprendre, au sujet de ce remarquable exposé, d'une clarté qui va de pair avec une rare ampleur d'informations. Qu'il suffise de signaler les conclusions, absolument plausibles, que M. Pfister tire, par manière de résumé, à la fin de la partie hagiographique de son étude (p. 156-160). Ces pages, que nous gâterions en essayant de les résumer, sont à lire tout entières; elles resteront. Une remarque de détail seulement : M. Pfister croit trouver le premier état de la légende dans la Vie de saint Hidulfe, écrite seulement au milieu du xe siècle, mais d'après une vie plus ancienne, qui paraît dater de cent ans auparavant; le récit du manuscrit 47 de Berne lui paraît présenter une étape ultérieure dans la voie légendaire. J'ai de la peine à m'en persuader. Ce récit est très vraisemblablement un résumé, et pour qu'il ait trouvé place, au cours du IXe siècle, dans un lectionnaire, il faut bien que le texte original ait été composé quelque temps avant. Cet original est-il plus ancien que la vie primitive de saint Hidulfe? Je n'ai pas jusqu'ici de raison décisive pour l'affirmer, mais je n'oserais certes non plus le nier. Le texte de Berne, dit bien M. Pfister (p. 40), présente la même légende que la *Vita Hidulfi*, mais avec de nouveaux détails. Est-ce rigoureusement vrai? Sans doute, ce texte nous apprend, sur la carrière de sainte Odile, bien des choses que le biographe de saint Hidulfe passe sous silence. Mais saint Hidulfe n'est cité, dans toute la légende de la sainte, que pour l'avoir baptisée; le biographe de l'évêque de Trèves n'avait donc à parler que du baptême, non du reste de la vie d'Odile. Or les deux récits sont identiques au sujet du baptême, et il n'y a pas, dans l'espèce, d'accroissement dans le texte de Berne. Il y a cependant une légère modification : la *Vita Hidulfi* rapporte que les parents de la sainte l'amenèrent à Hidulfe pour qu'elle fût baptisée; Hidulfe la baptisa, tandis que son frère Erhard servait de parrain à la catéchumène. D'autre part le récit de Berne, très abrégé, ne dit pas que la sainte ait été amenée par ses parents, mais il raconte sommairement que le baptême fut fait *secundum ammonitionem divinam* par Hidulfe et par Erhard. Enfin la *Vita Odiliae* mentionne l'avertissement céleste, mais ne nomme pas même saint Hidulfe. Quel est le rapport entre ces trois sources? Le rédacteur de l'abrégé de Berne s'est-il servi de la *Vita Hidulfi*, et l'auteur de la *Vita Odiliae* a-t-il, à son tour, employé l'abrégé en question? M. Pfister semble le croire; j'aurais voulu qu'il s'expliquât plus nettement sur ce point et qu'il poussât plus à fond l'étude des rapports mutuels de ces diverses sources. Sa manière de voir est peut-être exacte; mais encore fallait-il, ce semble, l'établir sur des preuves solides. C'est là du reste la seule critique un peu importante que nous ait suggérée l'étude de cet excellent travail, le meilleur sans contredit qui ait paru ces derniers temps dans le domaine de l'hagiographie mérovingienne.

6. — En ces dernières années, les savants suédois ont publié un grand nombre de documents nouveaux sur *Sainte Brigitte de Suède*. Nous rappellerons surtout la *Vita Sanctae Birgittae* éditée par M. Annerstedt (*Scriptores rerum suecicarum medii aevi*, t. III, p. 185-244) et les œuvres de la célèbre mystique publiées en onze volumes (1857-1884) par M. Klemming. Ces documents attendaient encore leur mise en œuvre, car l'essai tenté par M. Jeanjean (*Sainte Brigitte de Suède*. Paris, 1890) ne fut guère heureux, comme les Bollandistes l'ont fait remarquer (*Analecta Bollandiana*, t. XII, p. 89). Voilà pourquoi le livre de Mme la comtesse de Flavigny, qui tient compte des plus récentes recherches de la critique sur sainte Brigitte, sera bien accueilli par tout le monde. Les érudits liront avec plaisir ce travail de vulgarisation, où les données scientifiques ont été si heureusement exploitées, et ceux qui cherchent à s'édifier ne perdront rien à avoir l'histoire vraie faite sur les pièces originales. Histoire bien intéressante, car personne n'ignore la place importante que sainte Brigitte occupe dans la mystique du moyen âge. Pour ceux qui désirent connaître les mœurs suédoises à ces époques anciennes, la vie de Brigitte en offre un miroir fidèle.

7. — Dans la préface qu'il a mise en tête de son *Histoire de saint Ignace de Loyola*, Daniel Bartoli déclare qu'il veut offrir à ses lecteurs « le récit authentique de faits indiscutables » et qu'il ne s'écartera jamais de la « rigoureuse fidélité imposée à l'historien. » Il se permettra seulement « de mêler quelquefois aux mémoires historiques, anciens et fidèles, certains traits qui lui ont été fournis par des confrères qui ont vécu avec le fondateur de la Compagnie de Jésus. L'on pourra se convaincre, » ajoute-t-il, « que chacune de mes assertions s'appuie sur des preuves authentiques, et que je n'aurai rien caché de ce qu'il est utile de raconter. » On ne peut que féliciter le R. P. L. Michel, d'avoir choisi un livre écrit avec le souci constant de la vérité pour faire connaître à des lecteurs français Ignace de Loyola et l'établissement de la Compagnie de Jésus. Chaque biographe du saint a eu son point de vue spécial ; Bartoli s'est surtout attaché au fondateur d'une nouvelle milice religieuse, embrassant dans l'expansion de son zèle tous les genres d'apostolat. Il expose successivement la conversion et les qualités de l'ancien capitaine d'infanterie, la manière dont il a discipliné ses premières recrues, les règlements tout à la fois souples et sévères qu'il leur a donnés, l'accroissement rapide de la petite compagnie et les œuvres toujours plus nombreuses que son chef a entreprises et consolidées. C'était un vaste champ ouvert à l'activité de l'historien ; et l'on conçoit que, pour ne pas briser la trame du récit, il ait dû sacrifier des détails même curieux et qu'il ait relégué dans l'ombre des personnages encore suffisamment connus à l'époque où il écrivait. On trouvera une compensation à ces

lacunes dans la riche annotation du P. Michel. Je n'aime pas à voir rejeter toutes les notes à la fin de chaque volume, c'est incommode pour le lecteur; mais je comprends ici cette disposition à cause de l'extension que certaines notes ont prise, surtout quelques esquisses biographiques. Ces esquisses sont souvent excellentes, puisées en général aux bonnes sources; mais était-il bien besoin de nous donner des renseignements qu'on trouve un peu partout sur des personnages aussi considérables que saint François de Borgia? Et le procédé une fois admis, pourquoi laisser dans l'ombre un bienheureux Pierre Canisius? Ce qu'il faut louer sans réserve, dans le travail du R. P. Michel, ce sont les larges et judicieux emprunts à la nouvelle collection des *Cartas de San Ignacio de Loyola*, qui lui ont permis de nous dévoiler davantage l'âme du saint et les principes de son gouvernement. Le nouvel éditeur a apporté la même sollicitude à discuter certains points de chronologie et à retracer les vicissitudes des reliques d'Ignace et l'histoire des lieux sanctifiés par sa présence. A propos de l'année de sa naissance, qu'il nous permette de lui signaler un articulet du R. P. Kreiten, S. J. (*Stimmen aus Maria-Laach*, t. XLIII (1892), p. 91-93). A l'encontre de toute la tradition, le savant allemand se prononce résolument pour l'année 1594; et, franchement, nous avons été frappé du côté plausible de ses arguments. Il faudra qu'à l'avenir on s'en occupe, ne fût-ce que pour les réfuter. Parmi les documents publiés en appendice, le plus intéressant, et à coup sûr le moins connu, est un journal spirituel de quarante jours écrit par le fondateur lui-même, à l'époque où il rédigeait ses constitutions (t. II, p. 392-412). On demeure stupéfait à la lecture de ce mémorial intime, tant les merveilles surnaturelles dont l'âme d'Ignace était le théâtre sont extraordinaires et presque continuelles. En résumé, la traduction de Bartoli, telle que nous l'offre le R. P. Michel, est l'œuvre d'un éditeur érudit et consciencieux. A ceux qui désirent connaître cette Compagnie de Jésus dont les origines, l'esprit et l'organisation ont été travestis par bien des écrivains, amis et ennemis de l'Église, nous sommes heureux de pouvoir indiquer ces deux volumes, en leur disant : Prenez et lisez.

8. — Le livre de M. l'abbé Blanc sur *Saint Camille de Lellis* nous présente un de ces héros de la charité, qui a trouvé dans la doctrine évangélique la force et le courage de se dévouer au soin des malades. M. l'abbé Blanc a beaucoup profité de la vie italienne, écrite par le P. Sanzio Cicatelli, disciple et compagnon de saint Camille, et quatrième général de l'ordre. Ces documents contemporains sont de nature à donner toute confiance au lecteur; car on ne peut révoquer en doute la science et la bonne foi de ce témoin des vertus et des œuvres de saint Camille. Nous recommandons vivement la lecture de ce livre qui ne manque peut-être pas d'actualité. Il suggère un rapprochement typique entre le dévoue-

ment de saint Camille et de ses compagnons avec les déclamations souvent stériles du philanthrope, qui prétend avoir, mieux que les saints, compris la pratique de la charité.

9. — Dans la nouvelle Vie de *Saint Jean-François Régis* qu'il vient de publier, le R. P. Frédéric de Curley, d'après ce que nous apprenons par sa préface, n'a épargné aucune peine pour renouveler son sujet. Nous avouons que, pour la mise en œuvre, nous eussions mieux aimé lui voir suivre l'exemple donné par son confrère, le R. P. Michel, dans sa Vie de saint Ignace. Il eût été préférable, nous semble-t-il, de reproduire la Vie publiée par le P. Daubenton en 1716 et dont environ cinquante éditions successives, — sans compter les traductions, — ont consacré le succès. Les quelques rectifications de dates et de faits, les descriptions topographiques, les souvenirs historiques qui ne se rattachent qu'indirectement à l'histoire du héros principal, eussent été avantageusement rejetés dans des notes ou dans des appendices, et le texte aurait conservé ce caractère d'unité, de simplicité et de douce chaleur qui fait le charme de l'œuvre du P. Daubenton. Celle du R. P. de Curley nous semble inférieure sous ce rapport. Le style, toujours bien correct et net, est souvent quelque peu sec et dur; d'un autre côté, il se rencontre par-ci par-là des pages dont le ton peut paraître ampoulé et déclamatoire, particulièrement celles qui racontent la mort du saint (p. 310, 319-321). Ces réserves faites sur la forme, nous n'avons que des éloges à donner au fond du livre. Nous avons là une histoire aussi sûre et aussi complète que permettent de la donner les documents parvenus jusqu'à nous. Les lecteurs sauront gré aussi au R. P. de Curley du chapitre qu'il a consacré (p. 336-350) à la réfutation de l'absurde légende propagée par les ennemis de la Compagnie de Jésus sur les prétendues lettres de renvoi adressées par le général Mutius Vitelleschi à saint Jean-François Régis, dont la mort inopinée de l'apôtre du Velay et du Vivarais aurait seule empêché l'exécution.

10. — M. Archier a réédité son volume sur *les Saints de la Compagnie de Jésus*. On sait qu'il renferme la biographie succincte, mais écrite d'une façon intéressante et dans un style très agréable, des bienheureux et des saints jésuites. L'auteur fait erreur en donnant au bienheureux Charles Spinola le titre de saint.

11. — Le 2 juillet 1355, un riche marchand de Sienne, Giovanni Colombini, qui jusque-là n'avait vécu que pour la richesse et la gloire mondaine, rentrait dans sa demeure à l'heure du repas. Il dut attendre, et sa femme, pour le distraire, lui offrit un volume qui contenait la vie des saints. Impatienté, il jeta d'abord le livre; mais se ravisant, il le prit, l'ouvrit et tomba sur le récit de la conversion de Marie l'Égyptienne. Ce fut le trait de la grâce. Colombini renonça aux vanités du monde et fonda l'ordre des Pénitents connu sous le nom de *Jésuates*.

Mme la comtesse de Rambuteau a voulu écrire l'histoire du *Bienheureux Colombini* et des jésuates. Avec quel succès, Mgr Perraud, évêque d'Autun et membre de l'Académie française, l'a dit en des termes après lesquels toute recommandation serait impertinente : « La lecture de ce livre est tout à la fois attrayante et bienfaisante. C'est un charme de revivre avec ces âmes passionnées d'idéal, généreuses, chevaleresques, pénétrées à fond de l'Évangile, consumées de l'amour de Jésus-Christ, pour lequel on les voit accomplir simplement les actes les plus héroïques. Quel instructif et salutaire contraste avec le terre-à-terre et le positivisme de notre temps ! Les récits des siècles passés sont narrés dans un style du meilleur aloi, et d'un bout à l'autre du livre, l'agrément de la forme marche de pair avec la substantielle solidité du fond. »

12. — On connaît l'attachement inébranlable au Saint-Siège des franciscains de l'Observance, au fort de la tourmente religieuse que Henri VIII déchaîna sur l'Angleterre. A leur tête se distingue le bienheureux martyr John Forest, qui fut pendant plusieurs années le confesseur de la malheureuse reine Catherine d'Aragon. Esprit éclairé et ferme, il réprima avec une constante sollicitude les empiétements sur les droits de l'Église, d'où qu'ils vinssent, même du sein de son ordre. En 1525, le cardinal Wolsey faisait la visite des monastères en qualité de légat *a latere* du Saint-Siège. Les religieux soumis à l'obédience de Forest se mutinèrent. Le saint provincial les châtia comme ils le méritaient. Plus tard, il mit le même zèle à défendre la validité du second mariage de Catherine et à combattre par la plume et par la voix les prétentions exorbitantes du Roi en matière de suprématie spirituelle. Naturellement, la prison puis le martyre furent le digne couronnement de son dévouement. On le brûla à petit feu, le 22 mai 1538, avec tous les raffinements de la cruauté. Le R. P. Thaddée a-t-il donné à cette belle existence son véritable relief ? Je suis bien forcé d'avouer qu'en lisant je n'ai pas eu cette impression. Son petit ouvrage : *Life of the Blessed Father John Forest*, n'est pas une Vie du bienheureux, mais une pâle ébauche, une suite de découpures faites dans quelques chroniqueurs du temps et surtout dans Th. Bourchier (*De martyrio Fratrum minorum*, fol. 24 et suiv., Ingolstadt, 1583). Ni mise en œuvre, ni discussion critique. Quand on pense que l'auteur n'a pas même feuilleté les volumes des *Letters and Papers of Henry VIII !* C'est regrettable. Il y aurait appris, entre autres choses intéressantes, que Forest était un des prédicateurs les plus distingués de la cathédrale de Londres, et il se serait fait une idée plus grande des luttes du bienheureux martyr.

13. — C'est une bonne fortune pour les lettrés que la publication d'un opuscule inédit de Bossuet ; elle ne l'est pas moins pour tous ceux qui s'intéressent à la mémoire du saint le plus populaire de nos temps modernes, Vincent de Paul. L'authenticité de ce précieux document dé-

fie tout soupçon ; son éditeur, M. Armand Gasté, le prouve surabondamment. C'est sur le déclin de sa vie, en 1702, que l'évêque de Meaux apporta le poids de son témoignage à la cause de béatification de M. Vincent. Bossuet avait vécu à Metz pendant les six dernières années de l'apôtre de la charité, sous sa direction spirituelle. Dans sa déposition, il se borne à attester ce qu'il a vu et entendu, ce qui, en somme — il ne cesse de le répéter — « est public et notoire et le dire commun. » Il n'y faut donc pas chercher des révélations nouvelles sur un saint connu par tant de biographies. La valeur du document est dans le tact, la précision et une souveraine modération de jugement avec lesquels l'illustre prélat caractérise la carrière et surtout les vertus de son ancien maître spirituel. Malgré le cadre étroit où l'enfermaient les exigences d'une procédure canonique, Bossuet est toujours lui-même. Il voit les choses de haut et à travers la multiplicité des détails dont son exposition foisonne; sans raffinement de pensée ni exagération de langage il fait revivre à nos yeux, dans une saisissante vérité, le saint prêtre qu'on a si justement surnommé l'intendant de la Providence.

14. — On doit féliciter les religieuses d'Annecy d'avoir entrepris et mené à bonne fin la réédition de l'ouvrage de la Révérende Mère de Chaugy sur *les Quatre premières Mères de la Visitation*. Par une heureuse inspiration, elles ont négligé les éditions de 1852 et 1864, quoiqu'elles eussent été revues et corrigées par un écrivain de mérite, pour reproduire intégralement celle de 1659, vérifiée attentivement sur les manuscrits. Ce travail de la Mère de Chaugy, approuvé jadis et justement loué par Charles-Auguste de Sales, évêque de Genève, jette de vives lumières sur les origines de l'ordre de la Visitation. Il sert ainsi de commentaire à la vie de sainte Jeanne-Françoise de Chantal ; de plus, il montre de quel esprit la sainte fondatrice savait animer ses premières compagnes et comment elle les formait aux grandes vertus du cloître. Les communautés religieuses trouveront dans la lecture de ce livre de multiples sujets d'édification, les personnes pieuses, de sérieux encouragements pour persévérer avec ferveur dans le service de Dieu. Dans la collation du texte imprimé avec les manuscrits, les éditeurs ont suffisamment tenu compte des exigences de la critique moderne.

15. — Au siècle dernier, en 1760, *Suzanne Lévêque*, de la Congrégation des Filles de Notre-Dame, mourait à Avignon en odeur de sainteté. Peu connue en dehors de l'ordre auquel elle appartenait, la Mère Lévêque mérite cependant, par sa vie édifiante, par son zèle à propager la dévotion à la Très Sainte Trinité, d'être connue des âmes pieuses. Le R. P. Lévêque a composé la biographie que nous présentons en ce moment au lecteur à l'aide de plus de deux cents lettres de la Mère Suzanne. Il a mis aussi à profit une relation des faveurs extraordinaires qu'elle avait reçues, écrite par elle-même sur l'ordre de son confesseur,

le chanoine de Saint-Didier. Celui-ci et une autre religieuse ont aussi rédigé plusieurs notices qui ont servi au biographe. On le voit, l'auteur a puisé à bonne source. Il a bien exploité ces documents et rendu d'une façon très expressive la physionomie de Suzanne Lévêque. Au point de vue ascétique, on verra par la lecture de ce volume que la Mère Lévêque appartenait à l'école mystique de sainte Thérèse.

16. — Vers le même temps que la Mère Suzanne Lévêque, la sœur *Françoise de Bona* édifiait le monastère des Carmélites d'Avignon. Quelques années après sa sainte mort, en 1688, le R. P. Michel-Ange, prieur du Carmel de Chambéry, publiait sa vie, dont une seconde édition parut trente ans après. L'œuvre du R. P. Michel-Ange est devenue très rare, et sa forme surannée la rend peu attrayante pour les lecteurs de notre siècle. M. l'abbé J. Séaume a pensé qu'une nouvelle édition, dépouillée de la surabondance exagérée d'érudition, plairait davantage. Il nous a donné un charmant volume, dont M. Aubanel, l'éditeur bien connu d'Avignon, a fait un bijou typographique par une impression soignée et un heureux choix de gravures.

17. — L'*Histoire du R. P. de Clorivière* intéresse sans doute au premier chef la Compagnie de Jésus. Né en 1735 et mort en 1820, il fut, dans les desseins de la Providence, l'instrument choisi pour réorganiser la Compagnie en France, lorsqu'elle y fut rétablie au commencement de ce siècle. Ses vertus furent reconnues par ses ennemis mêmes, et Martial Marcet, dans un de ses plus violents pamphlets contre les jésuites, est obligé de leur rendre un hommage d'autant plus significatif qu'il semble moins spontané. Mais ce n'est pas seulement aux membres de l'ordre religieux, auxquels il rendit des services signalés à une époque difficile et troublée, que la vie du P. de Clorivière peut offrir de l'intérêt et de l'utilité. Il y a toujours profit à contempler de près l'âme des saints, et les événements auxquels fut mêlé le P. de Clorivière font de sa carrière un épisode important de l'histoire contemporaine. M. Taine décrivait naguère les phases de la reconstruction de la France après la terrible tourmente révolutionnaire. Il n'a tracé de ce tableau que les grandes lignes. Des monographies, comme celle que vient de nous donner le P. Terrien, complètent les vues souvent trop générales des historiens.

18. — Professeur de théologie à l'Université de Nancy de 1778 à 1790, membre de l'assemblée préliminaire des trois ordres de Lorraine, vicaire général du diocèse de Nancy (1796-1802), évêque de Saint-Dié (1823-1832), *Mgr Jacquemin* fut, en ces diverses fonctions, à la hauteur des temps critiques pendant lesquels il eut à les exercer. M. l'abbé Mangenot a repris, pour retracer cette carrière, les notes laissées par M. l'abbé Thiriet. Le clergé lorrain fera bon accueil à cette intéressante biographie. Divers appendices apportent de nouveaux renseignements biographiques sur la vie et les œuvres de plusieurs ecclésiastiques lor-

rains. Nous signalerons surtout la notice consacrée à Joseph-Denis Barlet, ancien jésuite. Elle complète ce qu'en dit le P. Sommervogel, dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (t. I, p. 902), pour la partie de la vie de Barlet qui s'est écoulée depuis la suppression de la Compagnie.

19. — On ne possédait pas encore d'ouvrage sur les origines et les premiers développements de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dite de Picpus. Et pourtant, le nom de cet institut religieux est aujourd'hui partout connu et estimé depuis que l'héroïsme du P. Damien l'a signalé à l'admiration émue de l'univers entier. Le fondateur de cette congrégation fut M. Pierre Coudrin, né en 1768. Ordonné prêtre pendant la Révolution en 1792, il exerça, en ces temps troublés, le saint ministère avec un zèle qu'aucun danger n'arrêta jamais. Vers cette époque, M. Coudrin rencontra à Poitiers une association de femmes pieuses réunies pour honorer le Sacré-Cœur. Il en devint le directeur. Bientôt l'association se transforma en congrégation religieuse ; les premières sœurs firent leurs vœux le 20 octobre 1800. A ces personnes pieuses s'étaient réunis, pendant la Terreur, plusieurs prêtres. La même année 1800, deux d'entre eux, avec l'abbé Coudrin, firent aussi les vœux de religion. L'Institut des Sacrés-Cœurs était fondé.

Nous n'entreprendrons pas de raconter les rapides développements de la nouvelle congrégation, qui fut approuvée à Rome par Pie VII, le 17 janvier 1817. On lira cette histoire dans le livre que nous présentons aux lecteurs. Tout en fondant l'Institut, en le gouvernant, M. Coudrin continua à occuper dans l'Église des fonctions importantes, comme vicaire général des diocèses de Mende, de Troyes et de Rouen. Le 27 mars 1837, le fondateur de Picpus couronnait sa féconde existence par une mort sainte. La vie si remplie de M. Coudrin et l'histoire de la Congrégation de Picpus, racontée d'une façon très intéressante dans l'ouvrage que nous analysons, fourniront aux prêtres et aux religieux une lecture des plus édifiantes. L'histoire ecclésiastique de France y trouvera aussi une utile contribution.

20. — Marie Guyard, de son nom de religion *Marie de l'Incarnation*, fut une de ces femmes remarquables du XVIIe siècle dont l'énergie virile déconcerte quelque peu les idées actuelles. Malgré l'attrait qui la portait dès sa jeunesse vers l'état religieux, elle s'engagea dans les liens du mariage pour obéir à ses parents ; mais la mort de son époux vint bientôt rompre ces liens. Demeurée veuve à l'âge de vingt ans, après avoir, pendant les deux années de sa vie conjugale, réalisé avec une admirable perfection le portrait de la femme forte tracé dans le livre des Proverbes, chargée de l'éducation d'un fils à peine âgé d'un an, elle repousse les propositions les plus avantageuses qui lui sont faites en vue d'une nouvelle union, malgré les instances de sa famille, appuyées, semblait-il,

sur d'excellentes raisons. Bientôt différents revers lui font perdre presque toute sa fortune, et elle en est réduite à accepter chez sa sœur et son beau-frère une position subalterne et les occupations domestiques les plus humbles et les plus pénibles. Tout cela ne l'empêche point de marcher à grands pas dans les voies de l'oraison et de la vie intérieure; à cette époque déjà, elle est comblée des faveurs divines les plus extraordinaires. Cependant elle se sent appelée à de nouveaux sacrifices. Rompant tous les liens qui l'attachaient encore au monde, elle prend l'habit religieux, à l'âge de trente ans, au monastère des Ursulines de Tours, abandonnant son vieux frère au désespoir de cette séparation, laissant sans ressources son fils, âgé de douze ans, à la charité incertaine de sa famille, qui désapprouvait hautement sa résolution. Hâtons-nous d'ajouter que la divine Providence ne trompa pas l'héroïque confiance de sa fidèle servante. Ce fils devint le P. Dom Claude Martin, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, qui remplit les charges les plus importantes de son ordre, et mourut en 1696, en odeur de sainteté, à l'abbaye de Marmoutiers, où il venait-de remplir les fonctions de prieur : il a publié plusieurs ouvrages de piété fort estimés, dont le principal fut la Vie de sa sainte mère. Mais revenons à notre héroïne. Bientôt le sacrifice de la vie religieuse ne suffit pas à l'ardeur de son esprit de dévouement. Elle en fit un nouveau, inouï jusque-là chez une femme, en se consacrant à l'apostolat des infidèles du Nouveau Monde, et, après avoir surmonté toutes les difficultés qui s'opposaient à l'accomplissement de ses desseins, elle alla, en 1639, avec deux compagnes auxquelles elle avait communiqué le feu de son zèle, fonder à Québec un monastère d'Ursulines pour y recevoir et y instruire les petites filles des tribus sauvages de la Nouvelle-France. La mission du Canada, qui devait produire des fruits si consolants, était alors à ses débuts, et ces débuts furent extrêmement pénibles. La petite colonie française établie à Québec depuis 1608 ne comptait encore, au moment de l'arrivée de la vénérable Mère, que deux cent cinquante personnes; dans son voisinage et sous sa protection, s'étaient établies deux tribus sauvages déjà gagnées au christianisme, les Algonquins et les Hurons; mais au delà erraient encore dans les immenses forêts les bandes nombreuses et féroces des Iroquois, qui avaient juré une haine irréconciliable aux convertis et aux blancs leurs maîtres, et ne perdaient aucune occasion de porter chez eux le pillage et le meurtre. Bien des années devaient se passer encore avant la soumission de cette farouche peuplade au joug de la foi; la colonie devait être mise plus d'une fois à deux doigts de sa ruine totale par ses sauvages irruptions; le sang de plusieurs martyrs, en particulier des PP. saac Jogues, Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemand, devait être répandu chez elle au milieu d'atroces tortures, pour y faire germer la semence de la foi. Ces épreuves, et bien d'autres, non plus que la

destruction du beau monastère des Ursulines, bâti par les soins de la Mère Marie de l'Incarnation, et consumé par un effroyable incendie huit ans à peine après avoir été construit, ne purent ébranler un instant le courage de l'intrépide femme apôtre, ralentir son zèle ni même troubler la paix de son âme. Elle continua sa vie de dévouement et de sacrifice jusqu'au terme de son existence, et mourut à Québec en 1672, à l'âge de soixante-douze ans, après en avoir passé plus de quarante et un dans la vie religieuse et plus de trente-deux dans la mission de la Nouvelle-France.

La Mère Marie de l'Incarnation trouva, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, son premier historien dans son fils Dom Claude Martin, qui avait pu s'informer auprès d'elle-même des plus intimes détails de son admirable vie. Il est difficile de douter que ce fut en vue de l'œuvre que projetait sa piété filiale et chrétienne que, dans les lettres qu'il écrivit à sa mère dans les dernières années du séjour de celle-ci en ce monde, il lui posa tant de questions sur son passé, et en particulier sur ses communications avec Dieu, questions auxquelles la Vénérable, par la considération du caractère de prêtre et de religieux dont son fils était revêtu, se fit un devoir de répondre aussi exactement et aussi complètement que possible. Les deux écrivains modernes qui ont fait paraître de nouvelles Vies de la servante de Dieu, M. l'abbé Casgrain, prêtre canadien, et peu d'années après, en 1873, M. l'abbé Richaudeau, n'ont peut-être pas tenu assez compte de cette source primitive et capitale. M. l'abbé Chapot a cru avec raison qu'il ne pouvait trouver un meilleur guide. Il l'a suivi pas à pas, se contentant de rajeunir le style du pieux bénédictin et de compléter son récit au moyen de documents nouveaux, particulièrement de la correspondance de la Mère de l'Incarnation et d'un travail peu connu sur l'histoire du monastère des Ursulines de Québec. Son ouvrage, d'un excellent style, offre le plus grand intérêt. Il nous semble seulement que, en vue de cet intérêt même, il eût mieux valu réunir dans une section spéciale, plutôt que de les disperser dans les diverses parties des deux volumes, les longs chapitres où il est parlé des états d'oraison extraordinaires dont la vénérable Mère fut favorisée. Ces chapitres interrompent désagréablement la narration, surtout pour les lecteurs peu familiarisés avec la théologie mystique. Nous croyons devoir ajouter que ceux que la lecture des œuvres de sainte Thérèse a mieux préparés à comprendre ces pages n'y trouveront pas grand'chose de neuf sur la matière.

21. — « Notre but en écrivant cette courte biographie d'*Une noble famille napolitaine*, aussi riche de vertus surnaturelles que des biens de ce monde, est de montrer la merveilleuse influence que peut avoir une éducation vraiment chrétienne sur des âmes généreuses. » L'exemple de la famille napolitaine du baron Antoine Massa, en donnant à Dieu ses cinq fils dans la Compagnie de Jésus, et ses deux filles au couvent des

religieuses des Sacrés-Cœurs, justifie pleinement cette intention de l'auteur de cette intéressante biographie. On trouvera aussi dans ce travail de curieux détails sur les missions de la Chine. Des illustrations heureusement choisies et d'une exécution très satisfaisante donnent à ce charmant volume un aspect particulièrement attrayant.

22. — Le R. P. Mercier a pris une place marquée parmi les historiens du Carmel par sa publication des Chroniques de l'ordre et sa biographie de Xavérine de Maistre. Il nous donne aujourd'hui l'intéressante vie de Mlle d'Augustin, *la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph*, prieure du Carmel de Tours. L'ouvrage est divisé en deux parties, la première fait le récit de l'édifiante existence de la Mère Thérèse de Saint-Joseph, la seconde nous initie à l'histoire de son âme. On lira avec un grand intérêt, car l'auteur raconte, prises sur le vif, les luttes soutenues par Ernestine d'Augustin pour vaincre un caractère difficile et suivre sa vocation, malgré tous les obstacles. Devenue carmélite, la sœur Thérèse de Saint-Joseph fut toute à Dieu. Prieure pendant vingt ans au Carmel de Tours, elle eut non seulement à l'intérieur du cloître une influence aussi douce que féconde pour le gouvernement de son ordre, mais elle fut mêlée à plusieurs œuvres extérieures. Avec M. Dupont, elle fit beaucoup pour le culte de la Sainte Face et pour la fondation du collège de la Compagnie de Jésus à Tours. Que dire de la vie spirituelle de la fervente carmélite? Le P. Mercier a préféré, et nous l'en louons, que chaque lecteur dégageât lui-même son impression. Au lieu de fondre dans ses propres appréciations les données qu'il possédait, il a communiqué intégralement les pièces. Les âmes vraiment religieuses lui sauront gré d'avoir publié l'intéressante correspondance de la Mère Thérèse de Saint-Joseph. Elles y trouveront lumière et force; elles y apprendront à s'initier aux mystères de la vie d'union, et y puiseront le stimulant du sacrifice, nécessaire à toute âme qui veut être à Dieu.

23. — La restauration des franciscains observants en France au milieu du XIXe siècle n'a pas eu, à beaucoup près, le même éclat que celle de l'ordre de Saint-Dominique, à laquelle a présidé le grand nom de Lacordaire. M. l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien a cru qu'il était bon toutefois d'en publier l'histoire, sous forme d'une étude biographique sur *le P. Joseph Aréso*, qui fut le principal instrument de l'œuvre. C'est une pensée pieuse, mais il faut avouer que cette étude n'offre guère d'intérêt que pour les membres de la famille franciscaine. Il y a là bien peu de détails qui puissent captiver la généralité des lecteurs. Ce ne sont certes ni cette énumération de missions prêchées avec des succès divers, très grands le plus souvent, mais sans aucun incident extraordinaire, et les petites aventures, assez insignifiantes de loin, des voyages pédestres des missionnaires, ni les longues lettres du P. Aréso dans son voyage à Rome et en Terre-Sainte, ni les articles de journaux catholiques en fa-

veur des œuvres franciscaines, ou décrivant l'inauguration de nouvelles maisons, et autres pièces semblables, qui produiront cet effet. Pour le grand public, l'ouvrage eût beaucoup gagné à être réduit à une centaine de pages.

24. — L'histoire du *R. P. Louis de la Morinière*, restaurateur de la Congrégation des Pères Eudistes, est tout autrement mouvementée que celle du P. Aréso. A la vérité, si l'on ne portait ses regards au delà, cette histoire laisserait une impression de profonde tristesse. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une suite de mécomptes, d'échecs, de luttes douloureuses, sans éclat et sans grandeur, et le héros de l'entreprise meurt sans avoir eu la consolation de voir son œuvre solidement établie. D'autres devaient récolter dans la joie ce qu'il avait semé dans les larmes. Jamais pourtant, dans ses vingt ans de généralat (1830-1849), cet homme, naturellement bon et plein de cœur, qui ressentait si vivement toutes les épreuves qui venaient l'assaillir, n'eut un instant de doute, de dégoût, de défaillance. Malgré les défections, malgré les contradictions et les difficultés de tout genre, il ne cessa de poursuivre avec une inaltérable constance la mission qu'il ne pouvait douter lui avoir été confiée par Dieu. — Le R. P. Dauphin a bien fait revivre ce beau caractère dans les pages qu'il a consacrées à sa mémoire. Il raconte dans un style simple et vrai, sans réticences et sans exagération, les vicissitudes du rétablissement des eudistes : son récit offre un intérêt qui se soutient jusqu'à la fin. Nous ne pouvons que féliciter cordialement l'auteur et la congrégation.

26. — La *Vie de Mgr Languillat*, vicaire apostolique de Nan-King et missionnaire en Chine de 1843 à 1878, résume l'histoire de l'évangélisation du Céleste Empire pendant une grande partie de ce siècle. Sujet bien digne de tenter la plume du biographe. M. l'abbé Pierre n'a pas trop mal réussi dans son entreprise de faire revivre à nos yeux l'œuvre d'un grand apôtre. Son livre se lit d'un bout à l'autre avec un intérêt soutenu. Nous faisons exception pourtant pour la longue introduction de cent trois pages, dont le lien avec l'ouvrage n'est pas justifiable, où l'auteur parle un peu *de omni re scibili*, et qui est écrite dans un ton déclamatoire peu digne de l'histoire. Heureusement, le temple vaut mieux que le péristyle. Mgr Languillat a été mêlé en Chine aux événements religieux et politiques les plus graves, et sous ce rapport le second volume de M. l'abbé Pierre, qui raconte l'organisation du vicariat apostolique du Kiang-Nan, est particulièrement intéressant. Nous signalerons surtout les chapitres III et V intitulés : *Pharmacies apostoliques*, et *les Religieuses au Kiang-Nan*. Le premier nous met sous les yeux le fonctionnement ingénieux de l'œuvre, qui fut un des grands moyens de propagation de la foi ; et dans le second nous assistons à l'éclosion de la vie monastique en Chine, qui y fut portée par les religieuses auxiliatrices de Paris.

26. — *Les Principaux Faits miraculeux de Lourdes* ont eu le privilège d'intéresser au plus haut point l'attention du public. Parmi les guérisons remarquables obtenues par l'eau de la grotte, M. l'abbé Barbé a choisi un certain nombre de faits particulièrement caractéristiques, et puisés aux sources les plus authentiques. C'est la quatrième édition de cet ouvrage que nous annonçons ici. La piété et la confiance envers la Vierge de Lourdes les multiplieront probablement encore.

27. — Nous n'avons plus à faire l'éloge de l'attachante biographie de *Bernadette*, par M. Henri Lasserre. En voici la dix-neuvième édition; preuve manifeste de l'accueil fait par le public à cette œuvre du vaillant écrivain catholique.

28. — Le plus bel éloge qu'on puisse faire du livre de M. l'abbé Naudet : *Une Ame de prêtre. L'Abbé C.-A. Estève*, c'est qu'il répond parfaitement à son titre. C'est bien l'idéal d'une âme de prêtre qu'il nous offre dans cette histoire d'hier, si simple et si touchante. Bien simple, certes : l'abbé Estève, né en 1851, ordonné prêtre en 1876, est mort en 1891, après avoir passé trois ans de sa vie sacerdotale dans les humbles fonctions de professeur de collège, et les suivantes, dans celle de directeur de deux orphelinats. Aucun événement de quelque importance, aucun incident tant soit peu dramatique n'a marqué cette courte vie. Et pourtant cette histoire si simple est vraiment émouvante. C'est qu'on y voit jointe, dans un homme qui a vécu au milieu de nous, à une exquise sensibilité, à la vivacité de l'imagination et de l'intelligence, à la grandeur du caractère, cette plénitude de la vie surnaturelle qui fait les saints. L'abbé Estève voyait tout du côté du ciel, à la lumière de la foi qui éclaire d'un jour si vif les choses de la terre. Et dans cette hauteur de vues et de sentiments, rien de rebutant et d'austère, rien qui ne provoque la sympathie bien plus encore que l'admiration. Ajoutons que la peinture est digne du modèle. Le style remarquablement pur et limpide, d'un coloris si ferme, si sobre et si délicat, est parfaitement en rapport avec le sujet. La figure du saint prêtre est dessinée avec une netteté saisissante; aucun trait ne manque pour nous dévoiler tous les recoins de sa belle âme; aucun trait non plus n'est exagéré, aucun n'y est de trop. Chacun souscrira de grand cœur à l'éloge adressé au pieux écrivain par Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Bordeaux : « Vous avez réussi. Il y a de l'intérêt dans votre livre à faire lire des volumes entiers, et arrivé à la fin, on ferme l'ouvrage avec le regret qu'il ne soit pas plus long. » Et c'est avec une pleine conviction aussi que nous donnons comme conclusion à ce rapide compte rendu la conclusion du livre, en y changeant seulement deux mots dictés par la modestie de l'auteur : « A notre époque où tant de livres malsains racontent tant de vies romanesques, en des pages dont la lecture gâte l'esprit et pervertit le cœur, on trouvera *sans doute un grand* charme à se repo-

ser dans une lecture d'un autre genre, calme et paisible, qui ne raconte point de grands événements, qui ne provoque point de troublantes impressions, mais qui dévoile ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le fond de l'âme d'un vrai prêtre du bon Dieu. »

29. — M. Alexandre Legentil fut, on le sait assez en France, l'initiateur de la grande œuvre du Vœu national de Montmartre. Ce que l'on sait moins, en dehors du cercle de sa famille, de ses amis et des œuvres auxquelles il s'est consacré, c'est la vie profondément édifiante de ce grand chrétien. Sans doute, M. Michel Cornudet avait levé un coin du voile quand il résumait en ces termes la sainte carrière de son ami : « Voici un homme plusieurs fois millionnaire et qu'on ne voyait ni au club ni aux courses ; un homme d'une intelligence élevée, d'un esprit cultivé et d'une conversation souvent brillante, toujours intéressante, et que les salons mondains n'attiraient pas. Les petits et les pauvres occupaient sa vie, et nul n'a fait plus de bien, nul ne le faisait plus discrètement, comme s'il eût tenu à le dissimuler. Paris a le droit de revendiquer comme la plus pure de ses gloires des noms comme ceux d'Ozanam, d'Augustin Cochin, d'Armand de Melun, d'Adolphe Baudon, et de tant d'autres qui ont passé parmi nous en n'y faisant que du bien. Legentil mérite d'être placé à côté de ces illustres morts. » Il faut donc savoir gré au R. P. Bony d'avoir fait connaître une existence si méritoire devant Dieu et devant les hommes. Sans rien dissimuler des grandes vertus et des œuvres importantes de son héros, il en a présenté le tableau avec une parfaite mesure de la réalité, avec une juste appréciation des hommes et des choses. Son livre n'a aucun des défauts qui déparent trop souvent les travaux de ce genre. Nous en recommandons vivement la lecture aux chrétiens du monde. Puisse-t-il leur inspirer le zèle, le dévouement et la piété solidement chrétienne dont il offre, à chaque page, de si nobles exemples ! Surtout les membres de la Société de Saint-Vincent de Paul, pour lesquels M. Legentil écrivit des méditations, seront heureux de pénétrer plus intimement dans cette âme. Relevons une légère inexactitude, page 191 : M. Victor Jacobs ne fut jamais chef du cabinet catholique en Belgique. Il fut même très peu ministre : deux fois, quelques mois. XXX.

THÉOLOGIE

Histoire du Bréviaire romain, par Pierre Batiffol, du clergé de Paris, docteur ès lettres. Paris, Picard, 1893, in-12 de xiv-356 p. — Prix : 3 fr. 50.

Par « Breviarium » on entend la rédaction concise, restreinte, unifiée, d'éléments nombreux puisés à diverses sources. Écrire l'*Histoire du Bréviaire romain*, ou du bréviaire de l'office canonique romain, sup-

pose donc la connaissance préalable des principes constitutifs de cet office, tant dans leur formation évolutionnelle que dans le détail précis de leurs parties. C'est ce qui nous vaut tout d'abord dans l'ouvrage de M. l'abbé Batiffol un exposé aussi intéressant que savant de la genèse des heures canoniques. Marchant sur les traces des cardinaux Bona et Tommasi, des Thomassin, des Mabillon et des Duchesne, l'auteur reconstitue sous nos yeux, avec une sûreté de touche et une lucidité prestigieuses, les antiques réunions chrétiennes où nos pères dans la foi louaient ensemble le Seigneur « in hymnis et canticis. » Aux vigiles dominicales nées de la grande vigile pascale, s'ajoutèrent, sous de pieuses influences, dès le second siècle, les anniversaires des martyrs. Les prières des premiers ascètes, perdant ensuite leur caractère privé, ne tardèrent pas à développer encore le cycle quotidien de la prière publique, et l'on eut ainsi : « Vêpres, nocturne, laudes, tierce, sexte et none » par l'adjonction de leurs oraisons diurnes à l'office primitif de la vigile. L'origine des deux autres heures, prime et complies, se retrouve dans les usages des maisons monastiques. Telle est la part respective de l'ancienne Église et du monachisme dans la constitution de l'office.

Le clergé de chaque titre presbytéral romain célébrait quotidiennement les vigiles et suffisait à ce devoir et aux besoins quasi paroissiaux qu'il avait à satisfaire; des monastères basilicaux furent postérieurement fondés dans le but de le suppléer dans la psalmodie. L'érection de ces monastères d'un genre spécial fut d'abord réservée aux églises situées hors les murs et ne remonte guère qu'au VIIe siècle pour les basiliques *intra muros*. Par eux s'accomplit une lente mais considérable révolution liturgique, résultant de la juxtaposition des heures monastiques à l'office traditionnel des clercs. Leur action fut immense, et la « scola » de Saint-Pierre, en conséquence de l'admiration attachée à la perfection de ses chants, non moins qu'en raison des privilèges résultant de la dévotion universelle envers l'Apôtre, devint comme la source autorisée de l'office ecclésiastique. — Nous n'avons pas craint d'entrer, à la suite de M. Batiffol, dans quelques détails, car il importait de bien faire ressortir la formation de cet office romain que les moines anglo-saxons répandirent dans toutes leurs missions et que les rois carolingiens favorisèrent exclusivement. L'auteur en fait plus loin une minutieuse analyse : *Office commun du temps*, éléments et distribution de la psalmodie, leçons, répons; *Fêtes du temps* et stations; *Offices des saints*, fêtes majeures et fêtes mineures (avec les transformations significatives du férial), et calendrier sanctoral romain. C'était là un ensemble admirable, où Rome « avait mis le meilleur de sa littérature et de son histoire; la marque de sa piété directe et simple; de son esthétique restée sensible aux compositions sobres, larges et harmonieuses, de sa langue brève, claire, concrète, biblique de lexique, hiéronymienne

de tour, rythmique de nombre.... enfin et surtout de sa cantilène.... »

Jusque vers la fin du XIIe siècle, l'office romain, tel qu'il existait à Rome à l'époque de Charlemagne, ne subit pas de notable modification. M. Batiffol en fournit la preuve au moyen d'une argumentation assez subtile, dans les détails de laquelle nous ne pouvons entrer ici, mais dont les conclusions sont de la plus grande vraisemblance. Peu à peu un office moderne s'est constitué pourtant, transformation ultramontaine de l'office romain du VIIIe siècle, et, pour en faciliter la récitation, on conçut l'idée d'un volume portatif qui réunirait les divers extraits tirés des nombreux livres contenant les parties de la prière ecclésiastique. Ce fut Innocent III qui entreprit au XIIIe siècle cette utile compilation; les Mineurs s'en servirent depuis Grégoire IX et, la popularisant de plus en plus, contribuèrent par leur exemple, sous Nicolas III, à la faire adopter de la curie romaine elle-même. Il faudrait maintenant relever avec l'auteur les fades tentatives des humanistes, désireux de donner au style rude et massif de cette première œuvre quelque chose de la langue précieuse qu'ils affectionnaient, constater les retours en arrière, les corrections historiques, les modifications liturgiques amenées par l'introduction de nouveaux offices de saints, étudier la tentative hardie de Quiñonez, les bréviaires gallicans, les travaux de la Congrégation de réforme instituée par Benoît XIV; le même intérêt puissant se maintient ou plutôt s'accentue à chaque page. Nous ne ferons pas à M. Batiffol le reproche de ne pas avoir conclu : il se défend, sans doute, d'avoir fait autre chose qu'une œuvre d'archéologue ou d'historien littéraire; mais sa réserve voulue, sa prudence bien compréhensible dans d'aussi délicates questions, ne l'ont pas empêché de témoigner une estime significative pour les vieux éléments romains conservés dans le bréviaire du concile de Trente et de laisser entrevoir, avec une transparence suffisante, ses appréciations personnelles sur divers points et en particulier sur la quasi-disparition des offices de férie. — Avant de terminer ce compte rendu, nous nous permettrons une critique à laquelle nous donnerons plutôt la forme d'une question : M. Batiffol croit-il qu'on puisse identifier d'une façon absolue les églises presbytérales de Rome avec de véritables paroisses? (p. 36 en n., p. 56, p. 71, etc.) Ces églises avaient en effet quelques-unes des prérogatives des paroisses, mais non le caractère très distinct de l'église rurale, seule paroisse d'alors. A notre avis, on peut affirmer le titre romain une institution presque analogue, mais il faut se garder de le confondre complètement avec la paroisse.

G. PÉRIES.

Œuvres choisies de Mgr de Roverié de Cabrières, évêque de Montpellier. Paris, Poussielgue; Montpellier, Joseph Calas, 1893, in-8 de 464 p. — Prix : 6 fr.

Par sa fermeté, par sa science, par la vigueur, l'éclat et la gravité de son éloquence, Mgr de Cabrières a conquis, dans l'épiscopat, une situation très haute et jouit d'une grande autorité. L'heure était donc venue de faire connaître et rayonner au loin les enseignements de ses discours ou de ses instructions pastorales, qui n'ont atteint qu'un nombre nécessairement restreint d'auditeurs et de lecteurs. Voilà pourquoi le monde chrétien fera bon accueil à ce recueil d'œuvres choisies d'une science si sûre et d'une inspiration si haute. Ce recueil, qui embrasse à peu près toutes les circonstances où peut parler et écrire un évêque, comprend des instructions pastorales, des discours d'inauguration, des allocutions funèbres, des panégyriques, et une série de discours prononcés dans diverses cérémonies anniversaires des événements de la Révolution ; on pourrait appeler ces discours : les discours du centenaire, et ils constituent l'originalité du recueil, qui se distingue par là de tous les similaires. Ces discours, en effet, sont d'admirables pages d'histoire et, séparés des autres, ils forment à eux seuls un très beau livre. Citons-les à part : ils le méritent. Il y a d'abord le discours prononcé à Romans, à l'occasion du centenaire des États du Dauphiné de 1788, puis l'allocution d'ouverture et le discours de clôture de l'assemblée commémorative de la réunion des sénéchaussées du Languedoc ; enfin, l'éloge funèbre des victimes des 2 et 3 septembre 1792. C'est en quelques pages l'histoire des espérances de 1789 suivies de si près des désillusions de 1792. A côté de ces discours, il convient de citer ceux qui furent prononcés à l'inauguration de l'Université catholique de Lyon, dans une séance de rentrée dans la même Université, enfin, au centenaire de l'Université de Montpellier. Notons à part aussi le beau panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé à Orléans. Pour le reste, il nous faut renvoyer le lecteur au livre même, sous peine de reproduire la table des matières. Toutes ces œuvres sont d'une inspiration très haute où passe le double souffle de la religion et de la patrie. Ce livre classe définitivement Mgr l'évêque de Montpellier parmi les grands orateurs religieux de notre temps.

P. Talon.

L'Église et les Belles-lettres. — *Études sur le progrès littéraire dans les sociétés chrétiennes*, par l'abbé A. Laveille. Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat, 1892, in-12 de x-366 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. l'abbé Laveille se propose dans ce livre de montrer que la religion, bien loin de nuire à la littérature, a servi ses intérêts, en élargissant son horizon et en étendant son domaine. Pour arriver à ce résultat, il commence par faire un rapide résumé des divers genres littéraires et

montre que, pour tous, la religion chrétienne a été le point de départ de nouveaux développements et de nouveaux progrès. Puis, abordant les divers genres séparément, il fait voir tour à tour que l'éloquence, la poésie, l'histoire, ont pris, depuis l'ère chrétienne, un merveilleux essor, et que les grandes vérités de la religion lui ont ouvert des sources d'inspiration que le paganisme n'avait pas connues. Une analyse éloquente et vive des œuvres des Pères de l'Église, au premier rang desquels brillent les Basile de Césarée, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Augustin et leurs héritiers, les grands sermonnaires du XVIIe et du XIXe siècle, commence cette démonstration, qui se continue par l'étude des grands poètes qui, de Dante à Lamartine, ont porté si haut la gloire de la poésie chrétienne. Qu'éloquemment parlent ces grands noms et ces grandes œuvres, qui dominent les œuvres des païens les plus illustres de toute la hauteur que les vérités révélées de Dieu communiquent aux œuvres des hommes ! Après la poésie et l'éloquence, l'histoire dit aussi son mot, et il est tout en faveur de l'Église, car elle n'a pas laissé déchoir entre ses mains cette manifestation de l'intelligence humaine, qui proclame si haut, en empruntant les voix du passé, les grandeurs et la gloire de Dieu. Un dernier chapitre est consacré à l'enseignement, dont l'histoire est un éclatant témoignage en faveur de l'Église, qui a toujours montré tant de sollicitude pour tout ce qui élève les cœurs et grandit les âmes. « Par elle, en effet, les petits et les humbles, les pauvres et les déshérités ont été conviés au festin de l'intelligence, comme l'avaient été, au festin de l'Évangile, les aveugles, les boiteux et les mendiants. »

Ce livre, en même temps qu'il est une apologie de la religion au point de vue esthétique et littéraire, moins beau de forme que celui qu'avait esquissé Chateaubriand, mais plus complet et plus convaincu, est un très éloquent plaidoyer en faveur des classiques chrétiens. Par là, il prend tout l'intérêt d'un livre d'actualité, puisque cette question des classiques préoccupe toujours et divise les meilleurs esprits. Ces considérations suffisent pour donner une idée du livre de M. l'abbé Laveille et en démontrer l'utilité et l'intérêt. Elles sont, croyons-nous, de nature à donner à beaucoup de nos lecteurs le désir de le lire et surtout de l'étudier. Nous sommes sûrs qu'ils ne s'en repentiront pas.

P. TALON.

JURISPRUDENCE

Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères, par JULES DE CLERCQ, consul de France. T. XVIII. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de XXXII-756 p. — Prix : 25 fr.

J'ai déjà eu à signaler ici même (t. LXII, p. 349) les mérites de cette publication. M. J. de Clercq marche presque aussi vite que les événements,

ce qui ajoute beaucoup à l'utilité d'un pareil livre. Le dix-huitième volume vient de paraître : il se réfère aux années 1888, 1889 et 1890. Il contient non seulement le texte même des stipulations internationales, mais les documents annexes qui s'y réfèrent et sans lesquels la lettre seule du pacte demeure souvent peu intelligible pour le grand nombre des lecteurs, y compris les publicistes. Pour mon compte, j'y ai trouvé beaucoup de pièces sur lesquelles il n'est pas facile de mettre la main au moment même du besoin.

Les tables sont une partie importante de tout recueil documentaire. Comme ses prédécesseurs, ce volume est pourvu de deux tables, la chronologique, qui a vingt-neuf pages, et l'alphabétique, qui n'en compte pas moins de soixante-dix. L'Afrique y joue naturellement un grand rôle : vous y trouverez l'indication des plus petits principicules du continent noir avec lesquels nous avons conclu quelque arrangement de 1888 à 1890.

A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Le Problème de la vie, par le marquis DE NADAILLAC, correspondant de l'Institut. Paris, Masson, 1893, in-12 de VI-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous voudrions pouvoir disposer de beaucoup de place pour dire tout le bien que nous pensons de ce petit livre, qui vaut plus à lui seul que plus d'un gros volume. Essayons toutefois d'en dire beaucoup en peu de mots; car *Facta non verba*, telle est son épigraphe, que justifie pleinement d'ailleurs l'ensemble de ces pages brillantes et convaincues.

La vie n'a pas toujours existé sur la terre; et, pour le prouver, l'auteur retrace, en un résumé éloquent, les théories les plus plausibles et les plus généralement admises sur la genèse cosmique du globe terrestre. La vie y apparaît aussitôt que les conditions climatériques et atmosphériques la rendent possible, et sous des formes appropriées à l'état de la planète naissante. Mais d'où vient-elle? Prétendre avec le savant lord Kelvin (Sir W. Thomson) et le professeur Richter, de Dresde, que le premier germe nous en fut apporté par un bolide tombé du ciel et formé de débris d'une vieille planète où elle existait antérieurement, est une manière de paradoxe qui ne soutient pas l'examen et qui d'ailleurs ne prouverait rien : car, ainsi que le dit excellemment l'auteur, cela ne nous apprend pas « comment la vie aurait pris naissance sur cette planète chargée de nous la transmettre. »

L'apparition de la vie à un moment donné est un fait que la science constate, mais dont, en tant que telle, elle ne peut donner l'explication. C'est un de ces cas nombreux où le savant doit savoir avouer qu'il ignore. Parti de ce point initial, M. le marquis de Nadaillac retrace à grands traits la succession des êtres vivants sur le globe : il les suit aux

différentes périodes des âges primaire, secondaire, tertiaire et quaternaire; et, toujours appuyé sur les faits, qu'il expose avec l'exactitude la plus scrupuleuse, il réduit à néant le trop fameux système des générations spontanées. S'il combat les théories transformistes avec la déférence qui sied envers des adversaires aussi respectables que M. Albert Gaudry, le docteur Maisonneuve et le R. P. Leroy, c'est d'ailleurs avec une logique rigoureuse, et en leur opposant des objections qui n'ont pas été, que nous sachions, renversées. L'homme tertiaire n'est pas mieux traité, et nous ne serions pas surpris que le récent livre du marquis de Nadaillac lui eût donné le coup de grâce, ainsi même qu'à l'homme simplement préglaciaire, les plus anciens vestiges de la vie humaine ne se rencontrant pas au delà de la période interglaciaire.

Notre auteur, armé du résultat des plus récentes découvertes, n'est pas moins explicite contre la prétendue origine simienne de l'homme; il en démontre l'inanité aussi bien au point de vue physiologique qu'au point de vue intellectuel et moral. Enfin, au moyen d'une étude ethnographique originale et des mieux fouillées, il attaque vigoureusement le préjugé trop répandu, même parmi les spiritualistes, de la soi-disant sauvagerie initiale de l'homme et de l'incapacité de certaines races à s'élever au-dessus de l'état sauvage.

Rien de plus propre que cet excellent ouvrage à dissiper une foule de préjugés et de malentendus dont l'école matérialiste a, comme à plaisir, encombré le terrain de la science. On ne saurait trop le recommander aux esprits sincères et studieux. JEAN D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

L'Annamite mère des langues, par le colonel FREY, de l'infanterie de marine. Paris, Hachette, 1892, in-8 de XVI-250 p. — Prix : 5 fr.

Le colonel Frey, qui publia l'an dernier un fort intéressant volume : *Pirates et rebelles au Tonkin*, dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. LXIV, p. 148), entreprend de démontrer dans un nouvel ouvrage que les races indo-chinoises, celtiques, sémitiques et soudanaises ont une origine commune et que l'annamite est réellement « la mère des langues. »

La première partie de la thèse n'est pas en contradiction avec les résultats acquis de l'ethnologie et les notions que l'on possède sur les grandes migrations humaines; mais la seconde est plus osée. Dans une série de chapitres, le colonel Frey cherche à établir qu'il y a de frappantes similitudes entre des mots annamites et des mots ouolofs, serères, peulhs, soninkhés, malais, ibériques, basques, bretons, esquimaux. La nomenclature est fort longue, mais un certain nombre d'étymologies sont contestables.

Il faut tout d'abord noter que les éléments des vocabulaires comparés

appartiennent presque tous aux langues monosyllabiques; ils sont par conséquent très limités et il faudrait, pour démontrer les concordances rigoureuses, tenir compte des modulations chantantes. Les sons primitifs émis par des gosiers de conformation semblable ne sauraient différer sensiblement, et il n'est pas difficile de trouver entre eux des rapports de signification. Mais en voulant en trouver trop, l'auteur a été amené à forcer le sens de plusieurs termes et à commettre de véritables erreurs de linguistique.

En ouolof, la paille se dit *niar;* en soninkhé, maison se dit *kani;* en annamite, maison se dit *cai nhà;* et, de ce que les maisons de l'Afrique centrale et des rives du fleuve Rouge sont construites en paille, le colonel Frey en déduit que les trois termes ont une origine commune. Pour prouver qu'au mot *kue*, qui signifie patrie en mandé, correspond une expression similaire en annamite, il donne à *ké* le sens de : homme de, habitant de, tandis que ce vocable n'est autre chose que le pronom conjonctif : qui, celui qui. Il faut aussi une certaine bonne volonté pour rapprocher de *Djenné*, nom d'un lac voisin de Timbouctou, le verbe annamite *chim*, se noyer. Quant au mot *titi* qu'on assimile au ouolof *tuti* et au français *petit*, il n'a jamais figuré dans un dictionnaire annamite; il appartient à ce jargon spécial analogue au *pidgin* parlé par les Célestes d'Hong-kong. Un caporal de zouaves croit parler annamite en prononçant ce mot et un boy tonkinois croit parler français.

Malgré ces critiques, je reconnais que l'ouvrage du colonel Frey contient beaucoup de remarques curieuses, fruit de laborieuses et patientes recherches. Mais pourquoi, dans une étude intitulée : *L'Annamite mère des langues*, n'avoir pas parlé des dialectes mongoliens et de la langue chinoise, dont l'annamite dérive et qui lui a donné sa notation écrite : les caractères idéographiques?

ROGER LAMBELIN.

Le Folklore du Poitou, par LÉON PINEAU (*collection des contes et chansons populaires*). Paris, Leroux, 1893, in-18 de XI-347 p. — Prix : 5 fr.

Au bon accueil fait à ses contes populaires du Poitou, M. Léon Pineau répond par un nouveau volume également publié dans la jolie collection de M. Ernest Leroux. Ce volume nous offre des contes encore, reproduits avec la plus grande fidélité sous la dictée de rustiques narrateurs, ce qui donne à ces récits un caractère à part et les distingue de ceux dans la rédaction desquels on sent un peu trop une préoccupation littéraire. Ces contes au nombre de plus de quarante, et la dizaine de légendes locales qui les suit, précèdent de nombreuses chansons, rondes, bourrées, pastourelles, chants d'amour et de mariage, ballades, etc. Viennent ensuite des berceuses, des formulettes, des devinettes, puis des renseignements sur plusieurs coutumes, sur d'anciens usages, des aphorismes sur le temps, sur les saisons. Le volume est terminé par

une table alphabétique et analytique des contes et des légendes. Les uns et les autres auraient pu appeler des rapprochements avec le folklore de différents pays, mais M. Pineau s'est montré avare dans l'indication des références. De temps en temps seulement, il cite quelques parallèles empruntés à la France et, en fait de peuples étrangers, ne se souvient guère que des littératures populaires du Nord. Donnons un exemple de cette pénurie de renseignements : après avoir reproduit une version de la superbe ballade de Renaud (p. 401), M. Pineau ne cite comme sujet de confrontation que quatre chants provenant de contrées françaises, et laisse de côté les versions bretonnes, italiennes, catalanes, espagnoles, qui sont si intéressantes. Nous ne reprochons pas à M. Pineau d'avoir négligé cette partie des parallèles, qui aurait pu le mener bien loin ; mais ne voulant pas la traiter à fond, il eût été préférable, croyons-nous, de la négliger entièrement. Que l'on ne prenne pas cette observation comme une atténuation aux éloges que mérite le travail de M. Pineau. L'essentiel, pour un recueil de ce genre, c'est d'être fidèlement et consciencieusement exécuté. TH. P.

La Prose métrique de Symmaque et les origines métriques du Cursus, par LOUIS HAVET. Paris, Bouillon, 1892, gr. in-8 de 112 p. — Prix : 4 fr.

C'est à M. Noël Valois que revient le mérite d'avoir découvert l'existence du *cursus* ou rythme usité dans les bulles des papes, à deux périodes assez éloignées du moyen âge. Peu d'années auparavant, le P. Bouvy avait signalé un *cursus* observé d'une façon très rigoureuse dans la prose grecque de saint Sophrone de Jérusalem. Reprenant la question, un professeur de Gœttingue, M. Guill. Meyer, crut pouvoir établir que ce n'était là qu' « un cas particulier d'un système de prose rythmique très général, lequel a été pratiqué par une multitude d'auteurs byzantins, depuis les derniers temps de l'antiquité jusqu'au delà de la prise de Constantinople. » Au même moment, M. l'abbé Léonce Couture, doyen de la Faculté des lettres à l'Institut catholique de Toulouse, constatait l'existence du *cursus* rythmique dans divers auteurs chrétiens non moins que dans les formules liturgiques de l'Église. Indépendamment de cette dernière découverte, l'idée vint à M. L. Havet de dépouiller à ce point de vue les lettres officielles, puis la correspondance privée, enfin les discours de Symmaque. Au lieu d'y trouver, comme il s'y attendait, un *cursus* rythmique, ayant l'accent pour base, il y a rencontré un *cursus* métrique, fondé sur la prosodie. A ses yeux, le *cursus* des premiers papes n'est pas rythmique, mais prosodique : saint Léon le Grand était presque contemporain de Symmaque. C'est dans les lettres de ce pape que « les prosateurs rythmiques croyaient trouver le modèle de leurs combinaisons ; » il en est de même de l'hymnographie.

M. Havet clôt son étude sans oser conclure « sur la nature de la prose qu'écrit Symmaque, sur les tendances ou les systèmes qui le guident, sur le principe soit phonétique, soit mathématique, de ses cadences finales. » On le voit, la philologie classique n'a pas dit son dernier mot ; sur certains points nouvellement mis à l'étude, elle est même à ses débuts. On ne saurait nier qu'ils contribueront à l'amélioration des textes : M. Havet vient d'en donner la preuve. U. CHEVALIER.

Montaigne, l'homme et l'œuvre, par PAUL BONNEFON. Paris, Rouam ; Bordeaux, Gounouilhou, 1893, in-8 carré de XIII-502 p.—Prix : 15 fr.

Bordeaux a toujours professé un culte pour Montaigne, qui remplit dans la cité les plus importantes fonctions et qui en demeure, avec Montesquieu, la grande gloire littéraire. C'est à Bordeaux, où furent publiés d'abord les *Essais*, que paraissait en 1870 la réimpression de l'édition originale de 1580, c'est là que le docteur Payen réunissait son admirable collection de documents sur Montaigne et son époque, c'est là que M. Dezeimeris et ses amis entretiennent, par leurs études et leurs découvertes, le feu sacré de l'admiration et de la recherche. Les biographes bordelais de Montaigne ont toujours été les plus zélés et les plus minutieux, et aujourd'hui encore cette biographie nouvelle, imprimée élégamment dans la docte ville, est due à un érudit qui, pour être naturalisé Parisien par ses fonctions de bibliothécaire à l'Arsenal, n'en revendique pas moins volontiers son origine provinciale. L'historien de La Boétie, M. Paul Bonnefon, s'était donné pour tâche de constituer sur Montaigne, après tant de travaux de détail et de monographies excellentes, une biographie complète mettant en œuvre tous les résultats acquis; il a utilisé pour cela avec profit, entre autres sources précieuses, les dossiers imprimés et manuscrits de Payen, aujourd'hui classés dans les divers fonds de la Bibliothèque nationale, et qui rendent plus facile le travail sur Montaigne à Paris qu'à Bordeaux même; mais il ne s'est pas privé d'ajouter des renseignements inédits aux recherches de ses prédécesseurs. Son travail, par les détails nouveaux qu'il apporte, est une « contribution » notable à l'usage des chercheurs les mieux informés. Toutefois, c'est surtout un ouvrage pour le grand public et qui doit être jugé à ce dernier point de vue. Le livre est vivant, clair, écrit. Après le chapitre nécessaire sur les Eyquem et leur origine, sont étudiés successivement la jeunesse et l'éducation de Montaigne, son rôle comme conseiller à la cour des aides, puis au parlement de Bordeaux, son premier voyage à Paris et sa liaison avec La Boétie, sa retraite à la campagne, la composition et la publication des *Essais*, le fameux voyage en Allemagne, en Suisse et en Italie (V. *Polybiblion*, t. LVI, p. 45), la mairie de Bordeaux, le voyage à Paris pour l'édition des *Essais* enrichis du troisième livre, les dernières années. M. Bonnefon complète son livre par une

étude particulièrement neuve sur la femme de Montaigne, Françoise de la Chassaigne, qui montra tant de zèle pour la renommée posthume de son mari, et sur les travaux de Mlle de Gournay. Le chapitre capital sur « Montaigne chez lui » apporte des indications nombreuses sur la bibliothèque du philosophe, ses annotations d'humaniste et de moraliste, etc. L'auteur aurait pu y joindre, je pense, sans craindre d'ennuyer son lecteur, quelques références de plus, nous donner par exemple, avec les indications et cotes d'usage, la liste des livres de Montaigne retrouvés à l'heure actuelle. Aucun de ces livres n'est plus intéressant que le *César* de Fulvio Orsini (Anvers, 1570), aujourd'hui à Chantilly, dont les marges ont été annotées plus de six cents fois par l'illustre possesseur, et dont M. Bonnefon fait la description avec un fac-similé de la note finale. Puisque je parle de Chantilly, j'exprimerai le regret que le portrait gravé en tête du volume, « d'après le portrait à l'huile conservé au château de Montaigne, » n'ait pas été accompagné du portrait, plus intéressant à mon avis, et peut-être plus sûr, du musée Condé. Ceci m'amène à parler de l'illustration. Les gravures, au nombre de quatre-vingt-deux, sont toutes documentaires : estampes anciennes, portraits, plans, vues de villes et de résidences, fac-similés d'imprimés et de manuscrits. Fort peu de ces gravures sont inutiles, et il en est beaucoup, surtout dans le dossier iconographique sur Montaigne et ses amis, que les amateurs du XVIe siècle s'estimeront heureux de trouver réunies. Parmi les fac-similés, on remarquera, outre la page de garde du *César*, des autographes variés de Montaigne, des actes et signatures de sa famille, les titres des ouvrages qu'il a publiés, et une page de l'inestimable exemplaire des *Essais* de la bibliothèque de Bordeaux, contenant les corrections et additions marginales mises par l'auteur en vue de l'édition qu'il préparait avant de mourir. En somme, ce volume est un monument d'un genre tout nouveau et très moderne, au meilleur sens du mot, à la gloire d'un des plus grands écrivains de notre langue. En réunissant un si grand nombre de renseignements écrits et figurés, M. Bonnefon a constitué une sorte de *Corpus Montanense;* le mot ne semblera pas excessif aux « montaignophiles, » qui ne craignent pas, pour célébrer leur héros, un peu de grandiloquence. NOLHAC.

Classiques populaires. *Lamartine*, par ÉDOUARD ROD. — *La Bruyère*, par MAURICE PELLISSON. — *Le Tasse*, par E. MELLIER. Paris, Lecène et Oudin, 1892-1893, 3 vol. in-8 de 232, 239 et 237 p.—Prix : 1 fr. 50 le vol.

De ces trois nouveaux volumes des *Classiques populaires* dont nous venons de transcrire les titres, le meilleur et le plus remarquable, à tous les points de vue, est incontestablement le premier. Peut-être le sujet lui-même, Lamartine, y est-il pour quelque chose, mais le talent de l'auteur y est certainement pour beaucoup. M. Édouard Rod est un écrivain

charmant, délicat, qui garde fort peu de cette lourdeur, marque d'origine ordinaire des livres qui nous viennent de Genève. C'est un des écrivains les plus distingués de la génération nouvelle. Analyste pénétrant, il était mieux préparé que personne pour discerner dans l'œuvre assez complexe de Lamartine les sentiments divers qui l'ont tour à tour fait vibrer. Son étude sur le poète des *Méditations* est réellement un travail fort distingué et d'une élévation soutenue, qui emporte l'âme et la maintient à des hauteurs vraiment sereines et pures, bien loin des boues empestées où le réalisme se vautre et se débat. Ce livre comprend trois parties : la *Vie de Lamartine*, l'*Œuvre poétique de Lamartine*, l'*Œuvre en prose de Lamartine*. Dans ces diverses parties, l'auteur fait avec beaucoup de sens et de justesse le départ entre les choses excellentes et les choses médiocres, et il ne se gêne pas pour dire que *les Girondins* sont un mauvais livre. Il montre ainsi un réel souci de la gloire de Lamartine, dont une partie de l'œuvre doit être oubliée, tandis que l'autre reconquerra une place désormais indiscutée dans la série toujours restreinte des œuvres qui ne meurent pas.

— Le *La Bruyère* de M. Pellisson n'est pas aussi bon, il s'en faut de beaucoup. Ce n'est pas que M. Pellisson n'ait pas de talent : ses chapitres sur *La Bruyère écrivain* dénotent au contraire une plume alerte et un sens littéraire très fin et très sûr. Mais M. Pellisson est un de ces universitaires aux vues étroites, qui n'ont rien appris et rien oublié. Il est de ceux qui ne peuvent parler des jésuites sans dénoncer leurs platitudes vis-à-vis des grands, comme si le langage du jésuite Bourdaloue parlant à Louis XIV n'évoquait pas un souvenir autrement fier que l'attitude de tel ou tel universitaire que je connais bien, dont la platitude sait s'accommoder de tous les gouvernements, de toutes les opinions et de tous les régimes, et dont la souplesse servile s'entend admirablement à les exploiter tour à tour. Après cela il ne faut pas s'étonner que, sous couleur d'analyser *La Bruyère*, M. Pellisson se borne à peu près à faire une longue diffamation de l'ancien régime, en oubliant que les représailles nous seraient vraiment bien faciles, à nous qui vivons sous la république de Panama. C'est dire assez que le *La Bruyère* de M. Pellisson ne doit pas pénétrer dans les écoles chrétiennes.

— *Le Tasse* de M. Mellier a un caractère plus technique : c'est simplement une vie bien faite, quoique un peu lourde et savante, de Torquato Tasso, et une analyse très détaillée et très intéressante de la *Jérusalem délivrée*. C'est un livre composé avec soin, avec conscience, qui ne sort pas de son sujet et ne se livre pas au plaisir toujours facile (demandez à M. Pellisson ci-dessus nommé) des divagations et des allusions inopportunes. Bon livre d'enseignement. P. Talon.

Nouvelles Tendances en religion et en littérature, par l'abbé Félix Klein. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est formé, en grande partie, d'une série d'articles parus dans le *Correspondant*. L'auteur, après les avoir augmentés, revisés, corrigés, a cru devoir les réunir en volume : il faut l'en féliciter. Le livre est excellent, et il aidera l'élite du clergé, les catholiques instruits, l'ardente jeunesse des écoles, à mieux comprendre et à mieux juger le « mouvement néo-chrétien » qui, en France, se manifeste dans la littérature, la poésie et l'art contemporains. Appartiennent à ce mouvement les auteurs qui se soustraient à l'influence naturaliste et positiviste pour s'intéresser aux phénomènes intérieurs de l'âme et de sa destinée; ceux qui aiment à parler de religion et le font avec sympathie, respectueux d'un dogme auxquels ils n'adhèrent pas, admirateurs déclarés d'une morale dont ils méconnaissent les fondements, mais qu'ils n'en proclament pas moins la plus belle de toutes et la plus efficace; ceux enfin qui n'hésitent pas à affirmer la nécessité absolue de l'idée chrétienne et à flétrir tout ce qui est destiné à en amoindrir l'action. Le mouvement commence sur l'aile gauche, à l'incrédulité curieuse et bienveillante, pour finir, sur l'aile droite, à la foi véritable (*Nouvelles Tendances*, p. 14). M. l'abbé Klein range dans l'une ou l'autre de ces diverses catégories des romanciers comme MM. Paul Bourget, Édouard Rod, Georges Duruy; des publicistes comme MM. Melchior de Vogüé, Paul Desjardins, Anatole Leroy-Beaulieu; des poètes comme MM. François Coppée et Maurice Bouchor. Il analyse leurs dernières œuvres, il montre l'évolution qui se fait ou qui s'est faite dans leur esprit; mais il a soin de bien limiter et préciser les différences. Il n'a garde, par exemple, de confondre M. de Vogüé qui, au fond, est un chrétien, avec M. Paul Desjardins, qui ne l'est pas. L'un, malgré quelques méconnaissances, pénètre dans le christianisme intégral; l'autre se perd dans une sorte de cartésianisme habillé à la moderne et dont son livre : *Le Devoir présent*, contient la formule quintessenciée. Mais, sans discuter les intentions de ceux qui ont provoqué le « mouvement néo-chrétien, » ou qui le continuent, M. l'abbé Klein estime que ce mouvement a quelque chose de sérieux, qu'il tient trop à la marche des idées en cette fin de siècle pour n'être attribué qu'à la fantaisie de quelques écrivains, et qu'ainsi, il est du devoir des catholiques de ne pas jeter aux écrivains de bonne volonté, aux plumes sincères que le christianisme attire, un anathème brutal — alors même que certaines de leurs idées ne cadreraient pas avec nos croyances et ne concorderaient pas, en tout et pour tout, avec nos propres sentiments. Telle est la thèse, inattaquable, à notre sens, que M. l'abbé Klein soutient dans le premier chapitre de ses *Nouvelles Tendances*. Ce chapitre, déjà publié à part, en brochure, a pour titre : *Le Mouvement néo-chrétien dans la littérature contemporaine,* et il est le plus important. Les

autres : *Le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et l'art*, *l'Art au point de vue social*, *la Poésie du temps présent*, n'en sont que les développements et les points d'appui. L'auteur y établit l'insuffisance pour les âmes éprises du vrai, du beau et du bien, des systèmes réalistes, des théories de l'art pour l'art, des prétentions de la poésie scientifique. Il fait l'historique de ces systèmes, de ces théories, de ces prétentions, et démontre qu'elles n'ont rien de nouveau.

L'étude intitulée : *La Démocratie et l'Église* constitue un chapitre à part. C'est celui qui pourrait être le plus discuté et s'ouvre le plus à la discussion. Néanmoins, comme l'auteur s'inspire des dernières lettres et encycliques du Souverain Pontife Léon XIII, il peut être ici également une lumière dans les confusions et les malentendus de l'heure présente. Ils sont tels, hélas ! qu'il ne faut pas trop jeter la pierre à quiconque ne parvient pas à distinguer encore très clairement les « linéaments de l'ordre futur. » Notre observation s'applique aussi à la préface que M. l'abbé Joiniot, vicaire général du diocèse de Meaux, a écrite pour les *Nouvelles Tendances*. C'est un éloquent et vibrant appel au clergé de France, l'invitant à chercher, « avec un esprit renouvelé, » à comprendre notre siècle, « dans ce qu'il a de noblement inquiet ; » à découvrir « le divin qui palpite encore en lui et le trouble ; » à l'aimer, sans méconnaître ses défauts, « dans tout ce qu'il a de bon ; » à s'ébranler de « ses aspirations ; » à s'émouvoir de ses « souffrances ; » à s'intéresser enfin à tous ceux qui, privés de la foi traditionnelle, « se sentent mal à l'aise en dehors d'elle et, inconsciemment quelquefois, la poursuivent à travers les ténèbres avec un cœur sincère. » On ne saurait nier que MM. Klein et Joiniot ne se jettent avec une certaine hardiesse dans le camp ennemi. Mais leur tentative est aussi généreuse que louable, puisque, dans les limites de l'orthodoxie la plus irréprochable, ils n'ont d'autre but que de ramener des âmes à la vérité catholique. F. B.

Les Grands Écrivains de la France. — J. DE LA FONTAINE, t. X et XI. *Lexique de la langue de J. de la Fontaine.* Paris, Hachette, 1893, 2 vol. in-8 de CCXVIII-499 et 462 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Deux énormes volumes complètent la publication des œuvres de La Fontaine, dont il a été rendu compte au fur et à mesure que paraissaient les tomes qui la composent ; c'est une immense tâche que vient de terminer M. H. Régnier. On peut s'en faire une idée en lisant la manière dont il définit la langue de son poète, faite du mélange de la langue courante avec celle de Villon, de Rabelais, de Marot, de Ronsard, de Malherbe, langue où La Fontaine se montre nourri d'Homère, de Platon, de Virgile, d'Horace, des Italiens. A la vue de cet amas d'éléments divers que mettait en œuvre La Fontaine, que penser de l'épitaphe qu'il se fit à lui-même et qui se termine ainsi :

Quant à son temps, bien le sut dispenser,
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

A ne rien faire! Ce prétendu paresseux, comme le conseillait Boileau, polissait et repolissait sans cesse ce qu'il écrivait. On a les preuves de ces scrupuleuses corrections, et la préface de M. H. Régnier montre ce qu'était le « grand distrait » et quelles étaient ses vastes connaissances, comme il empruntait d'heureuses images à des sciences, à des professions, à des situations sociales dont il semblerait qu'il ne dut jamais avoir à s'enquérir. A cette préface fort curieuse succède une introduction grammaticale, puis vient le lexique dressé par ordre alphabétique : tous les vocables employés par La Fontaine avec leurs nombreuses acceptions et l'indication des œuvres qui les appellent. Une des difficultés de ce grand travail a dû être de choisir le mot qui dans tel ou tel passage devait figurer au lexique. Ainsi, à propos de l'épitaphe dont je citais la fin tout à l'heure, fallait-il chercher temps, rien, faire, dispenser? C'est ce que je fis d'abord sans succès et j'étais tenté d'accuser M. Régnier d'un improbable, d'un impossible oubli, quand me vint l'idée de chercher le vieux verbe *souloit* (t. XI, p. 351). Je rencontrai aussitôt les vers si connus et m'expliquai que la présence d'un verbe aujourd'hui peu usité avait attiré l'attention du commentateur de préférence aux autres mots qui l'accompagnent.

Ce magnifique complément des œuvres de La Fontaine intéresse vivement les nombreux admirateurs du poète et autant quiconque s'occupe de questions de linguistique. TH. P.

Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, publiées par PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE. Tome III, *janvier 1634 à juin 1637*. Paris, Imprimerie nationale, 1892, in-4 de 830 p. — Prix : 15 fr.

L'intérêt va toujours croissant dans cette publication de la correspondance de Peiresc. Nous voici arrivés à la période de 1634 à 1637, qui marque d'une façon toute spéciale dans notre histoire littéraire par la fondation de l'Académie française, et il semble que la plume de notre érudit s'en inspire. Ce n'est pas qu'il songe à faire partie de la docte assemblée : la loi stricte de la résidence l'en empêche, et comment pourrait-il transporter à Paris son immense cabinet? mais il applaudit à l'institution et il en pressent très judicieusement l'influence et l'utilité, en la comparant (dès le 11 avril 1634) à l'académie de la Crusca, « laquelle n'a pas esté inutile pour la polissure de la langue italienne, quoy qu'il ne luy aye pas manqué de contradicteurs. Et si celle-cy peult aultant faire de bien à nostre langue que celle-là à la sienne, il n'y aura pas de quoy se plaindre de ceux qui s'y sont employez » (p. 75). Et le 23 janvier 1635, quand il sait que l'édit royal a paru, il en demande

d'urgence un exemplaire, « car l'advis met bien du monde en impatience, principalement aux provinces où l'on ne peut quasy pas sçavoir le vray langage mieux receus et le plus espuré des corruptions que chasque païs y forme insensiblement, en traduisant sans y penser les locutions locales.... » (p. 264). A ce propos, je signalerai tout particulièrement les observations philologiques de l'éditeur sur les dates d'emploi de certains mots ou de certaines expressions dans la langue française. Il y a là de précieuses indications pour le Dictionnaire historique ajourné récemment par l'Académie. C'est ainsi qu'il relève, chemin faisant, des mots ou des tours de phrase que Littré signale seulement dans des écrivains très postérieurs à Peiresc, tels que : se faire tirer l'oreille (p. 173), pot-de-vin (p. 375), avaler et dorer la pilule (p. 405), opacité (p. 490), etc. En revanche il en a relevé d'autres dont Littré n'a pas cité d'emploi plus moderne que dans les œuvres d'Ambroise Paré, comme augment (p. 185) ; redonder (p. 451), etc. Il en est aussi dont Littré ne signale aucun emploi ancien à sa connaissance, tel que : bransler au manche (p. 330) ; et je remarque même un mot, gémination, pour redoublement, auquel Littré appose l'astérisque indicateur de néologisme et que Peiresc a employé (p. 455).

Ces lettres sont, comme les précédentes, très riches en renseignements biographiques souvent fort inattendus, celui-ci, par exemple, à propos du gazetier Renaudot : « M. de Bourdelot me parloit de luy comme d'un homme qui, en badinant et souffrant les badineries de ceux qu'il est obligé de respecter, tire vingt mille livres de rente de son bureau ; ce, dit-on, qui est une quinte essence et pierre philosophale d'importance, et peut faire négliger toute aultre correspondance que celle qui luy peult servir » (p. 66). Ailleurs nous apprenons qu'un ouvrage anonyme fort curieux, cité par M. Joannis Guigard dans sa *Bibliothèque héraldique de la France*, mais dont aucun bibliographe n'a soupçonné l'auteur : « Les véritables cérémonies royales faictes à la réception de Messieurs les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit dans le chasteau de Fontainebleau » (Paris, 1633, in-8), appartient en propre au généalogiste Pierre d'Hozier (p. 85) ; puis voici de curieux détails sur l'*austérité de procédé* du P. Mersenne, plaisant euphémisme pour dire qu'il avait un mauvais caractère (p. 148) ; et une piste à suivre pour la solution du problème qui a tant intrigué les biographes au sujet de l'exclusion de Granier de Mauléon de l'Académie française ; Pellisson parle bien d'une certaine infidélité à propos d'un dépôt qu'on lui aurait confié : mais quel était ce dépôt et de qui venait-il ? Vaines recherches ; j'y ai perdu jadis, comme les autres, tout mon latin ; et voici dans une lettre de Peiresc une phrase qui m'ouvre des horizons : « Je crois bien qu'il aura depuis songé à d'aultres choses, ayant tant faict parler de sa vie et de ce mauvais tour qu'il avait joué aux pauvres carmélites.... » (p. 558). Plus loin

nous apprenons la date de la mort du géographe Pierre Bergeron, pour lequel tous les biographes se contentent de dire qu'il mourut en 1637, dans un âge avancé. Peiresc écrit le 24 mars : « Je plains bien le pauvre M. Bergeron, et m'estonne que ces Messieurs l'eussent ainsi laissé croupir après de si longs services en une si puissante maison.... » (p. 653). Je ne sais quelle était cette puissante maison, mais je puis répondre à quelques autres questions de M. Tamizey de Larroque, en particulier à propos d'une thèse de l'abbé de Bruc citée en 1634. La thèse et l'auteur sont depuis longtemps oubliés, dit le savant annotateur, si l'on en juge par le silence universel des biographes et des bibliographes (p. 107). Pas si universel que cela, car l'abbé de Bruc n'est pas un inconnu pour les amateurs bretons. Il est vrai que M. Tamizey de Larroque ne pouvait pas consulter, en 1892, l'article que je lui ai consacré dans le dix-septième fascicule de la *Bio-Bibliographie bretonne*, mais M. le comte de Palys avait, quelque temps avant moi, parlé de cette magnifique thèse dans la *Revue historique de l'Ouest* (1890, p. 41), et l'on comprend, à sa description, que Peiresc ait désiré posséder une pièce aussi artistique, car les gravures sont de Michel Lasne et représentent les travaux d'Hercule, avec dédicace au cardinal de Richelieu. Henri de Bruc, né en 1608, abbé de Bellefontaine en Anjou, de Saint-Gildas de Rhuys en Bretagne et d'Orbais en Champagne, était conseiller d'État, aumônier du Roi et le frère de René de Bruc, seigneur de Montplaisir, dont on a un recueil de poésies très recherché des amateurs.

Au point de vue simplement bibliographique, la correspondance de Peiresc, pendant cette période, nous offre encore une foule de renseignements curieux, car elle indique des ouvrages et des plaquettes que ne cite aucun recueil bibliographique et qui ne figurent pas dans les collections de la Bibliothèque nationale, comme la traduction en français des expériences naturelles de Bacon (p. 242) ou les deux relations sur les succès des armes du Roy au Limbourg et en Alsace en 1635 (p. 331). Ailleurs M. Tamizey de Larroque fait remarquer que Peiresc cite des ouvrages dont on ne connaît bibliographiquement la date que de l'année suivante, tels que le recueil de pièces historiques de Paul Hay du Chastelet en 1634, tandis qu'on ne le cite jamais qu'en 1635 (p. 51), ou l'édition des œuvres de Saint-Amant en 1631, tandis qu'on ne connaît, après celle de 1629, in-4, qu'une autre de 1632 ; et le savant annotateur se demande si certains exemplaires parurent réellement avec les dates de 1634 et de 1631. Je possède le recueil de du Chastelet avec la date de 1635 et je ne crois pas qu'il y ait eu d'édition antérieure, mais je crois volontiers qu'alors comme aujourd'hui on postdatait les livres publiés vers la fin de l'année, pour les faire paraître plus nouveaux. Ne recevons-nous pas fréquemment, dès le mois de septembre, des ouvrages datés de l'année suivante ?.... Même sur le prix des livres, il y a de

curieuses notes à relever. « L'on nous veult vendre icy, écrit Peiresc en octobre 1635, le volume in-4 du *Parnasse royal* 8 libvres, qui est une cherté plus qu'espagnole ; s'ils sont aussy chers de par delà à proportion, il faudra se laisser rançonner, si non, il vauldra mieux en faire venir au moings un exemplaire, s'il vous plaict » (p. 397). Le *Parnasse royal* est ce recueil de poésies luxueusement édité en l'honneur du roi Louis XIII, par l'abbé de Boisrobert, pour faire pendant au *Sacrifice des Muses*, spécialement consacré au cardinal de Richelieu.

Enfin je signalerai aux amateurs de curiosités naturelles les recherches incessantes de Peiresc pour l'élevage des caméléons, son enquête sur ce jeune Messinois, signalé au P. Mersenne par La Mothe le Vayer pendant son voyage en Italie à la suite de M. de Bellièvre, « dont les ieulx estoient si pénétrants qu'il voyoit dans le corps humain et à travers certaine espaisseur de murailles » (p. 456, etc.). On n'a que l'embarras du choix. Qu'il n'y ait pas un peu de fatras au milieu de tous ces épanchements de chercheur intrépide, je suis loin de le prétendre, mais je dirai à ce propos ce que Peiresc écrivait à du Puy au sujet des ouvrages du pauvre Saint-Amant : « De l'humeur que je suis, aymant à cueillir la rose et laisser les espines selon le proverbe commun, je passe tout ce qui ne me satisfaict pas et m'arreste à ce qui se rencontre de mon goust, non seulement en ses livres, mais en la plupart des aultres qui me passent par les mains, y en ayant bien peu, où c'est qu'un chascun, selon la diversité de son humeur, ne trouve de quoy regretter beaucoup de choses qui eussent mérité d'en estre retranchées, et souvent dans les plus anciens livres et les plus célèbres, si l'on y vouloit examiner les choses et les conceptions si scrupuleusement et ric à rac, comme faisoit aultres foys Malherbe. L'on a bien meilleur marché de passer oultre et choisir chascun ce qui peult agréer le plus.... » (p. 571). Faites comme moi, ami lecteur, et comme le bon Peiresc : laissez de côté ce qui, pour vous, serait « espines, » et je vous promets un bouquet de roses épais et odorant.

René Kerviler.

Lettres à Lamartine, publiées par Mme Valentine de Lamartine. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-16 de III-325 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un recueil de lettres, ces lettres n'eussent-elles qu'un seul auteur et cet auteur ne fût-il même pas un homme éminent, un tel recueil a son intérêt. Mais cet intérêt est bien autrement grand, si ce recueil se compose des communications de différents épistoliers, si tous ont une notoriété et si elles s'adressent à un personnage tout à fait supérieur, dont la prépondérance prête une sorte d'unité à ces feuilles venues de tous les côtés. Voilà ce qui fait l'importance et le charme des lettres à Lamartine. Ce sont tous les personnages les plus en vue de sa brillante époque, hommes du monde, littérateurs, poètes, princes, politiques, qui ont

composé ce volume où chacun d'eux apparaît avec ses idées, son style, ses opinions, et qui forme une sorte de mosaïque littéraire d'une originalité séduisante. Lamartine conservait les lettres qu'il recevait, mais ne prenait pas le soin de les classer; c'est sa nièce, Mme Valentine de Lamartine, qui a réuni les matériaux épars dont est formé ce volume. Les premières lettres datent de 1818, les dernières de 1861. Dans ce long espace, nous voyons se succéder les noms de Mme de Montcalm, de Mathieu de Montmorency, du duc de Rohan, du comte de Maistre, de la duchesse de Broglie, de Villemain, de Nodier, de Léopold II, duc de Toscane, de Victor Hugo, de Chateaubriand, de George Sand, de Cuvier.... Mais impossible de donner cette éclatante nomenclature. Il y a là deux lettres délicieuses de Mistral, et une lettre étrange d'Eugène Sue, qui attribue la révolte de Lyon, en 1830, aux saint-simoniens et s'effraie des idées révolutionnaires; il y a là aussi des contrastes bizarres : à une page où Béranger célèbre « notre sainte révolution, » en succède une où le marquis de la Rochejacquelein prend la défense de l'ancienne noblesse malmenée dans *les Girondins*.... Après le déclin de Lamartine, on trouva très joli de le comparer à un pompier qui aurait mis le feu pour avoir le plaisir de l'éteindre. Mais, dès 1842, Mme de Girardin avait fait ce mot et l'avait dit au poète lui-même : « Je crains que vous ne soyez comme les pompiers qui n'ont rien à faire quand il n'y a point d'incendies; j'ajouterai même que vous m'avez l'air assez disposé à mettre le feu pour l'éteindre » (p. 194).

Dupin, en 1849, resservit le même mot à Lamartine : il lui avait naguère écrit sans succès une lettre bien enjôleuse pour lui offrir la pairie. En 1849, ce n'est plus le même ton, Dupin récrimine sur l'opposition de Lamartine à des espoirs de régence, grief ravivé par M. Thureau-Dangin dans son *Histoire de la monarchie de Juillet*, prétendue tache que M. de Vogüé a récemment lavée dans un bel article (*Heures d'histoire*, p. 210).

Ce curieux volume, dont nous voudrions parler plus longuement, forme le complément de la *Correspondance du poète*, publiée il y a quelques années. TH. P.

HISTOIRE

Histoire poétique des Mérovingiens, par GODEFROID KURTH, professeur à l'Université de Liège. Paris, A. Picard; Bruxelles, Société belge de librairie; Leipzig, Brockhaus, 1893, in-8 de 552 p. — Prix : 10 fr.

Dans le rapide résumé que j'ai donné ici des noces d'argent de la Société bibliographique, j'ai eu l'occasion de signaler le dévouement de M. Godefroid Kurth à cette œuvre. L'éminent professeur de Liège a donné une nouvelle preuve de son attachement à la Société, en pu-

bliant, sous ses auspices et avec son sceau, l'ouvrage dont je viens de transcrire le titre, et dont l'intérêt n'échappera ni à ceux qu'attire l'étude des temps mérovingiens, ni aux amis de plus en plus nombreux des recherches sur la littérature populaire. Nous croyons utile de résumer ici les diverses parties du travail de M. Kurth.

L'introduction est consacrée à établir que chez tous les peuples l'épopée est la forme primitive de l'histoire ; à montrer l'impuissance des historiens en face de textes légendaires dont ils voyaient l'invraisemblance, mais dont ils ne pouvaient reconnaître la nature et distinguer les origines ; à faire ressortir les services rendus par la philologie contemporaine, et à retracer l'histoire de ses efforts pour démêler les principaux traits d'une épopée franque, efforts dont le dernier résultat, avant l'ouvrage que nous analysons ici, a été le volume de M. Pio Rajna : *Origini dell' epopea francese.*

Le premier livre de M. Kurth a pour objet les ancêtres de Clovis. Mais trois chapitres préliminaires présentent une étude des sources et des recherches sur la plus ancienne chanson germanique et la plus ancienne chanson franque. M. Kurth rappelle et commente les textes qui attestent l'existence d'épopées populaires chez les diverses races germaniques, étudie et résout par l'affirmative la question de savoir si les chroniqueurs mérovingiens (Grégoire de Tours, Frédégaire, l'auteur du *Liber historiae* ou *Gesta Francorum*) ont connu et utilisé les chants barbares ; signale comme le plus ancien chant germanique un poème sur la généalogie des Germains, auquel un remaniement du VIe siècle a rattaché la généalogie des peuples compris dans l'empire franc. En recherchant quelle peut être la plus ancienne chanson franque, l'auteur est amené à donner le criterium qui lui sert à distinguer chez les chroniqueurs mérovingiens et notamment chez Grégoire de Tours les enseignements empruntés à la tradition légendaire des Francs et ceux qui dérivent de sources annalistiques. Le plus ancien chant franc serait une sorte de poème mnémonique sur la loi salique, dont les prologues nous ont conservé la substance. La fin du livre Ier est occupée par l'examen des traditions épiques auxquelles les chroniqueurs ont puisé pour l'histoire de Clodion (ch. IV) ; de Mérovée (ch. V) ; de Childéric (ch. VI et VII), pour le règne duquel M. Kurth croit à l'existence de trois gestes diverses : les *Enfances ;* la brouille et la réconciliation avec le peuple franc ; le mariage avec Basine et la vision nuptiale de la reine.

Dans le livre II, nous avons affaire à Clovis et à ses fils. La guerre de Syagrius (ch. Ier), bien qu'empruntée à des sources écrites (l'épisode du vase de Soissons tout à fait historique est pris sans doute à une *Vita Remigii)*, laisse voir l'influence de traditions épiques franques. La légende barbare a une part beaucoup plus considérable dans l'histoire du mariage de Clovis, surtout chez l'auteur des *Gesta* et chez Frédégaire :

« C'est la forme stylisée des histoires de mariages royaux. » Dans les chapitres III, IV et V, l'auteur examine tour à tour ce qu'il y a d'historique et d'épique dans le récit de la première guerre de Burgondie, dans celui de la guerre contre les Wisigoths; dans celui des prétendus meurtres commis par Clovis contre les petits rois francs ses parents. La deuxième guerre de Burgondie, pour laquelle M. Kurth rejette notamment de l'histoire l'influence de Clotilde sur ses fils, fait l'objet du chapitre VI. L'étude de la guerre de Frise (ch. VII) et de la guerre de Thuringe (ch. VIII), dont les traits généraux sont historiques et dont tous les détails sont légendaires, termine le livre second.

Le troisième nous transporte aux derniers Mérovingiens. Si l'épopée, après la guerre de Thuringe, n'a plus de place dans le récit de Grégoire de Tours, il n'en est pas de même naturellement dans les chroniqueurs postérieurs. Frédégonde (ch. Ier), Brunehaut (ch. II), Clotaire II (ch. III), passent tour à tour sous nos yeux. Dans l'histoire de ce dernier, M. Kurth ne relève rien d'épique que le récit de la guerre de Saxe, et après ce prince, l'histoire des rois francs ne laisse plus voir de trace de chants épiques; tout au plus y peut-on relever ce que l'éminent professeur de Liège appelle des « impressions épiques, » le portrait de Dagobert, par exemple. Mais certains récits des chroniqueurs ont plus tard fourni des données importantes à nos épopées. C'est ainsi que M. Kurth voit dans le récit de l'expédition, sous Dagobert Ier, contre les Basques, expédition dirigée par le référendaire Chadoindus et onze autres ducs, le prototype de l'épisode de Roncevaux dans la chanson de Roland. C'est ainsi également qu'un autre passage de Frédégaire, racontant une expédition de Sigebert II contre les Thuringiens en 642, et où il est question de la trahison des gens de Mayence, serait la première origine de la fâcheuse réputation que les chansons de geste firent aux Mayençais dans le moyen âge.

Un chapitre de résumé et de conclusions est suivi de quatre appendices : 1) sur l'origine troyenne des Francs; 2) sur les généalogies des rois Mérovingiens; 3) sur les noms poétiques des Francs; 4) sur le baptême de Clovis, dont M. Kurth maintient l'historicité déjà établie par lui.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les principes et les conclusions de ce travail; il faudrait pour cela plus d'espace que celui dont je dispose. Je dois dire cependant que M. Kurth ne m'a pas pleinement convaincu, que si sa démonstration me semble solide sur plusieurs points, il en est d'autres où je ne crois pas pouvoir accepter les résultats de ses recherches. Je persiste à croire que la méthode philologique offre de véritables dangers, que l'historien doit s'en servir avec beaucoup de circonspection; je me méfie un peu de ces procédés de critique et je ne pense pas que M. Kurth échappe sur tous les points au reproche de témérité. Mais

encore une fois, ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre cette discussion. Il me suffit d'avoir fait mes réserves sur un ouvrage d'ailleurs fort érudit, fort intéressant, et appelé, je le répète, à un succès d'autant plus grand que la méthode qu'il emploie, les idées qu'il développe, ont chaque jour un plus grand nombre de partisans. E.-G. Ledos.

Le Concordat, par le duc de Broglie. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-12 de v-239 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet écrit a paru dans le *Correspondant ;* mais un nouveau ministre des cultes ayant renouvelé le maintien des maximes et des pratiques de ses prédécesseurs, l'auteur a eu l'excellente pensée de rééditer son étude sous forme de volume, dans le but de réfuter les allégations du ministre sur le caractère du Concordat, sur les articles organiques, sur la situation du clergé vis-à-vis de l'État et sur d'autres points d'une haute importance. La récente publication d'un ouvrage considérable de M. le comte Boulay de la Meurthe, sous ce titre : *Documents sur la négociation du Concordat et les rapports de la France avec le Saint-Siège en 1800 et en 1801*, fait connaître, avec des renseignements souvent inédits, « toutes les phases de la transaction la plus épineuse peut-être dont les annales de la diplomatie fassent mémoire. » C'est là que M. de Broglie a puisé, dans une certaine mesure, les éléments d'une discussion nette et péremptoire. Je la résume en y ajoutant ici et là quelques réflexions.

Voici d'abord les négociateurs en présence, Bonaparte et les délégués du pape Pie VII. Le Premier Consul sent le besoin de pacifier les esprits après une anarchie de dix années; le Pape comprend le devoir de réorganiser l'Église de France au prix de toutes les concessions possibles et des plus douloureux sacrifices. D'un côté les prétentions d'un parvenu autoritaire qui, débouté de ses projets d'ingérence illégitime, prendra sa revanche par les articles organiques; de l'autre, une souplesse et une fermeté qui ne se démentent pas. Pie VII, mettant au-dessus de ses affections politiques ses obligations pressantes de pontife, n'hésite pas à traiter avec le nouveau pouvoir; et, avant tout préoccupé du soin des âmes confiées à sa garde, il ira même jusqu'à sacrer quelques années plus tard le nouvel Empereur, laissant toutefois les catholiques parfaitement libres de se rallier ou non au soldat couronné.

Telle sera, sous les gouvernements ultérieurs et jusqu'à nos jours, la conduite pleine de sagesse du Pasteur suprême. Léon XIII, n'en déplaise aux polémistes excessifs, n'en a pas dévié : oralement et dans ses Encycliques, en vue du bien spirituel de la France qui lui est si chère, et non pour entrer dans la politique, il a puissamment invité tous les partis à cesser leurs divisions et leurs stériles disputes, afin de lutter, la main dans la main, dans une action énergique et persévérante contre le joug des sectaires et de ressaisir leurs imprescriptibles libertés

religieuses, dont la violation permanente et croissante mènerait notre pays aux abîmes. Par suite il a conseillé l'acceptation du terrain légal afin d'y combattre avec plus d'efficacité l'ennemi commun; mais il a certifié d'autre part qu'il n'entendait ni blâmer les préférences politiques et les fidélités à de nobles causes, ni imposer des adhésions d'esprit ou de cœur à des formes quelconques de gouvernement. Aussi bien « ne peut-il entrer dans l'esprit de personne que les fidèles, qui n'ont pas charge d'âmes, aient dû apporter à (des) maîtres successifs une adhésion (intime) qu'ils auraient eu ensuite à rétracter.... autant de fois qu'ils l'auraient promise, ce qui leur aurait fait jouer le triste rôle de se traîner toujours à la suite de la force et de la fortune » (p. 52 et 53).

Examinant ensuite le caractère essentiel du Concordat, œuvre évidente de conciliation mutuelle, l'honorable écrivain constate avec Léon XIII un « *Contrat bilatéral*, assurant les droits et les libertés de l'Église. » Or que font aujourd'hui ceux qui s'inspirent, ou plutôt qui sont les serviteurs des injonctions de la franc-maçonnerie? Ils affirment audacieusement, en paroles et en actes, que le Concordat a placé l'Église dans l'État par la nomination des évêques, par l'obligation de l'agrément officiel pour le choix des curés, comme si, dans ces cas, l'autorité ecclésiastique ne conservait pas ses prérogatives. Le prêtre est fonctionnaire, dit-on encore, en dépit de l'évidence, en dépit des décisions successives de la Cour de cassation. A cette occasion, le duc de Broglie rappelle fort à propos les paroles du procureur général Dupin, l'un des vieux tenants du gallicanisme parlementaire, prononcées au lendemain de la révolution profondément irréligieuse de 1830. « Les prêtres, disait-il, ne sont ni ne peuvent être des agents du gouvernement, puisqu'ils exercent des fonctions spirituelles. » Mais la secte qui règne et gouverne a résolu et s'efforce de déchristianiser la France, de faire triompher l'athéisme d'État et l'athéisme social. C'est pourquoi, chose inouïe dans l'histoire des peuples, elle a effacé le nom de Dieu de ses écoles et de toutes les institutions du pays, outragé la doctrine chrétienne sur le mariage par l'établissement du divorce, combattu le recrutement du sacerdoce par la loi militaire, et elle travaille sans relâche à comprimer le clergé dans les mailles serrées de son despotisme, à lui imposer le silence de la servitude par les condamnations iniques et par les suppressions de traitement opérées en haine du Concordat, au mépris de l'honnêteté la plus vulgaire et de toutes les garanties de la justice, à l'exiler enfin du droit commun, en même temps qu'elle entoure des cercueils de la pompe scandaleuse d'un athéisme officiel et qu'elle évoque à l'encontre des persécutés la tyrannie surannée des articles organiques réprouvés par le Saint-Siège comme frauduleusement ajoutés au Concordat, celle de l'année 1810, ainsi que certains abus, du reste exagérés, d'un ordre social tout différent du nôtre.

Dès lors nos maîtres ont détruit, remarque justement l'auteur, l'esprit du Concordat. S'ils n'osent pas encore le dénoncer à Léon XIII, c'est qu'ils redoutent pour leur domination l'ébranlement général qui en serait la suite. Mais ils se sentent à la merci d'une minorité ardente et de la franc-maçonnerie, avec lesquelles ils doivent compter chaque jour. D'un autre côté, certains catholiques, à la vue des malheurs du temps, désirent la suppression d'un ancien instrument de conciliation dont les puissants du jour font un instrument d'oppression et de perversion publique. Telle n'est pas la pensée du génie éminent et prudent qui préside aux destinées de l'Église ; il réserve sa décision. Quant à l'auteur, alarmé des conséquences terribles, — et il les énumère — de la suppression du Concordat, suppression que le mouvement révolutionnaire peut accélérer, il refuse son assentiment et il a raison.

Un appendice, contenant des pièces très intéressantes, termine ce volume d'une haute valeur et dont toutes les pages respirent l'impartialité, l'attachement à la religion et à l'Église, le dévouement à la justice et à la vraie liberté. On pourrait discuter quelques détails, mais ce ne serait diminuer en rien l'autorité des revendications courageuses qui se recommandent d'elles-mêmes à tout esprit de bonne foi. Elles empruntent d'ailleurs un attrait à la forme littéraire dont M. le duc de Broglie sait revêtir tout ce qu'il écrit.

Puissent-elles ranimer les courages et fortifier l'union des honnêtes gens pour les luttes prochaines ! C'est le vœu de l'auteur et le nôtre.

GEORGES GANDY.

Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon. *Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices*, par A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut. Tome IX. Paris, Hachette, 1893, in-8 de 503 p. — Prix : 7 fr. 50.

Écrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des Affaires étrangères, par M. P. FAUGÈRE. Tome VIII, publié par le vicomte MENJOT D'ELBENNE. *Notes sur tous les duchés-pairies, comtés-pairies et duchés vérifiés depuis 1500 jusqu'en 1750.* Paris, Hachette, 1893, in-8 de xv-722 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Boislisle poursuit avec une louable persévérance la magistrale publication des *Mémoires de Saint-Simon* pour la collection des grands écrivains de la France. Voici le neuvième volume de cette série, et la période des événements dont il est question ne comprend que la fin de l'année 1701, sans empiéter sur 1702. C'est l'épisode du mariage du roi d'Espagne, Philippe V, avec la princesse de Savoie, avec la curieuse digression sur les mœurs de la cour espagnole et sur l'institution de la grandesse que le noble duc ne voudrait, pour rien au monde, laisser confondre ou même mettre en parallèle avec la pairie française. Aussi

entre-t-il dans les détails les plus minutieux pour bien préciser l'origine et la valeur respective des différentes classes de cette distinction enviée; véritable travail de patience archéologique, car il ne faut pas oublier, remarque-t-il (p. 147), « que la diversité des classes est une espèce de mystère parmi les grands, qu'ils n'aiment pas à révéler, ou par vanité d'intérêt, ou par politesse pour les autres, et d'autant plus difficile à démêler que la différence ne s'en développe qu'aux couvertures, qui s'oublient bientôt après; car pour les distinctions qu'y fait le style de chancellerie, c'est un intérieur qui demeure dans leurs papiers.... » Mais c'est précisément dans ce genre d'études qu'excelle Saint-Simon, qui nous donne ici un véritable traité *ex professo* sur la matière.

Les appendices et les notes de M. de Boislisle sont aussi abondants, aussi riches que d'habitude. A l'appendice je remarque en particulier les études sur Ségur, le beau mousquetaire, et l'abbesse de la Joie ; — sur les Fleuriau d'Armenonville, — sur les généraux de l'armée d'Italie; — sur les débuts de la princesse des Ursins ; — sur la réception des ducs de Banos et d'Arcos à la cour de France.... Quant aux notes, elles sont, comme toujours, d'une érudition invraisemblable. Il est un mot dont abuse la critique moderne, ou du moins certaine critique moderne, celle que j'appellerai fin de siècle : c'est celui d'impeccable. On le voit surtout apparaître à l'époque des nécrologies. Théodore de Banville était, je l'ai lu dans cent articles divers, impeccable en poésie ; Renan, impeccable en prose. A Dieu ne plaise que je veuille nécrologier M. de Boislisle, car il faut lui souhaiter de longues années pour terminer son œuvre ; mais si le mot s'acclimate définitivement, on dira de lui qu'il fut impeccable en annotations. Je ne lui reprocherai que sa trop grande richesse. Lorsque, par exemple, Saint-Simon signale dans la famille de Thiard un évêque de Chalon-sur-Saône, grand poète, ami de Ronsard et de Des Portes, j'admets une notice sur ce poète, mais il me paraît superflu, à moins de rectifier des erreurs accréditées, de biographier séparément Ronsard et Des Portes, qui sont assez connus du moindre lecteur des Mémoires.

Le huitième volume des *Écrits inédits de Saint-Simon* conservés au dépôt des affaires étrangères est une merveilleuse galerie de portraits dont les figures se profilent avec une intensité de relief et de vie extraordinaire. Prélats, guerriers, favoris et favorites semblent sortir du cadre : on croit les avoir connus et fréquentés. A leur tête sont les princes de la maison de Lorraine : Vaudémont, « le Protée de son temps, » Rieux et d'Armagnac, « hauts et brutaux à merveille, » le chevalier de Lorraine, à la figure charmante, menant « avec considération une vie qui en méritait fort peu ; » Marsan, « l'un des plus petits et des plus ragots qu'on puisse imaginer. » Puis défilent ceux de la maison de Rohan : le maréchal de Gyé justifiant sa railleuse devise : « A la bonne heure

prend la pluie le pèlerin ; » Montbazon, avec son tic « du monde le plus estrange et dont il plaisantait tout le premier; » et ce romanesque chevalier de Rohan, favorisé des dames, qui se montrèrent parées pour lui voir couper la tête devant la Bastille. A leur suite, voici les ducs de la Trémouille, chez qui l'honneur, la probité, la fidélité, suppléaient parfois à l'esprit, « et cela avec beaucoup de dignité ; » Sully, portant éternellement le deuil de son maître; le beau Brissac, « le père de tous les grands capitaines de son temps ; » le petit Cossé, « le maréchal des bouteilles; » le cardinal de Lyon, frère favori de Richelieu, « doux, modeste, éloigné de goût et de volonté du monde, et toujours chartreux ; » le maréchal de Maillé, grand capitaine aussi, quand « le lièvre ne le prend d'aller manger des melons et des prunes en Anjou; » Luynes, qui fut « trente-neuf ans taupe et ne fut aigle que quatre ; » et l'ex-Madame Scarron, « belle gueuse de petit aloi, » à qui le vindicatif chroniqueur décoche ses traits les plus mordants; et la princesse d'Harcourt, « belle, galante, hideuse de bonne heure et dévote ; » et la Montauban, « qui mettait son esprit à toutes sortes d'horreurs ; » et la duchesse de Ludes, adorable avec une singulière beauté.... J'en passe, et des meilleurs, pour arriver au maître « titre » du livre, à celui de Saint-Simon, dans lequel le noble duc a tracé l'histoire de sa maison, la biographie de son père et la sienne. Son impartialité n'y est pas toujours indiscutable, mais les pages consacrées au roi Louis XIII, qui fut le bienfaiteur de son père, et au régent, qui fut son ami personnel, sont des morceaux de choix, qui font pardonner les vaniteuses protestations dont ils sont encadrés. Saint-Simon s'est arrêté court, au milieu de l'article de la Rochefoucauld, sans achever l'histoire des pairies existantes ; cela est fort regrettable, car ce qu'il nous en donne constitue déjà un monument unique dans les fastes modernes.

Ce volume achève la publication des manuscrits autographes contenus dans le tome CCXIII du fonds de France des archives des affaires étrangères. Le même dépôt renferme encore d'autres manuscrits inédits du maître : et nous exprimons l'espoir, au nom de tous les érudits et de tous les lettrés, que la maison Hachette, qui a déjà tant fait pour la mémoire du noble chroniqueur, en commencera bientôt l'édition.

René Kerviler.

Napoléon intime, par Arthur Lévy. Paris, Plon et Nourrit, 1893, XII-656 p. — Prix : 8 fr.

Ce livre est une réponse. M. Taine avait fait de Napoléon une sorte de monstre : M. Arthur Lévy le réduit aux proportions de l'humanité. Mais si M. Taine outrait le personnage, M. Arthur Lévy ne semble-t-il pas le diminuer? Ce n'est plus seulement un homme, c'est un bon homme, c'est un bourgeois. De l'accident, il fait la règle ; de quelques

attitudes, l'attitude constante; des nuances du caractère, le caractère lui-même. En regard de ce livre, qu'on s'avise de relire je ne dirai pas M. Taine, mais seulement Mme de Rémusat, ou les lettres de l'*amie* dans le *D'Antraigues*, de M. Pingaud, et l'on sera stupéfait de la différence d'impression. Ces livres, pourtant, sont, eux aussi, des autorités, et valent bien la duchesse d'Abrantès, Mlle Avrillon ou le valet de chambre Constant.

Suivant M. Taine, il n'y avait pas de morale pour Napoléon ; il ne la trouvait pas faite pour les hommes de son rang. La prétention est brutale : avec plus de formes, M. Arthur Lévy dit-il autre chose ? Il retranche, et avec raison, à son héros d'odieuses fantaisies qu'on regrette que M. Taine ait enregistrées, d'après des Mémoires inédits qui ne sont peut-être que des commérages de vieux garçons ; mais il lui en laisse et il en cite assez pour que, au jugement commun, Napoléon reste ce qu'il était, un homme sans scrupules. Effaçons les violences de style de M. Taine, et M. Lévy va, sur ce point, se rencontrer avec lui. Il est vrai que Napoléon tenait beaucoup à la morale chez autrui, même chez ses frères, bien qu'ils approchassent du rang suprême : c'était sa seule façon de la reconnaître.

Caractère tempéré, égal, aimable, prévenant : tel nous le représente M. Lévy; — personnalité féroce, tel nous le montre M. Taine. Qui donc a raison des deux? L'un et l'autre, suivant les heures. On n'est un héros ni tous les jours ni toute la journée. Il y a les moments de détente, d'abandon, d'habitude, de laisser aller; il y a ceux où le travail commande, où les circonstances et les grands desseins emportent l'âme, où l'on donne tout de soi, où l'on exige autant d'autrui. A ces moments divers, sera-t-on le même homme ? Aura-t-on, pour ses observateurs, le même aspect? M. Lévy nous montre le grand homme en robe de chambre; le plus souvent, il prend ses citations dans un ordre inférieur de témoins. Est-ce faux ? Non, mais ce n'est vrai qu'à quelques instants. Attendons : voici le chef d'État, l'homme de guerre, le législateur, avec ses lumières, ses éclairs et sa foudre : pour ces heures-là, il faut d'autres témoins que les valets de chambre.

En résumé, quand on voudra juger Napoléon dans sa force, dans la raison de sa puissance et de ses succès, on recourra, avec bien des réserves, au portrait qu'a tracé M. Taine. Pour s'en reposer, on parcourra les agréables chapitres qu'a écrits M. Arthur Lévy; chez lui, du moins, César « a conservé quelque chose d'humain; » c'est ce qu'avait oublié M. Taine.

VICTOR PIERRE.

Annales du collège royal Bourbon d'Aix, *depuis les premières démarches faites pour sa fondation jusqu'au 7 ventôse an III, époque de sa suppression*, par Édouard Méchin, prêtre. T. III. Paris, A. Picard; Aix, A. Dragon, gr. in-8 de xii-363 p. — Prix : 15 fr.

Nous croyons avoir suffisamment montré, en parlant des deux premiers volumes de cet ouvrage, le grand intérêt que présente, pour l'histoire d'une ville, d'une province entière, un journal comme celui que les recteurs du collège des jésuites d'Aix ont rédigé pendant cent quarante ans (1623-1762). Le troisième volume de ces annales achève d'abord la publication du journal (1732-1762), puis l'éditeur, se faisant historien, conduit dans la seconde moitié du volume jusqu'en 1795 l'histoire de l'établissement. Nous avons vu aussi avec quel soin scrupuleux le manuscrit des recteurs a été publié, comment chaque fait consigné dans ce journal, chaque nom propre a été éclairé par des notes précises et exactes; le troisième volume montre à la fois chez l'éditeur et chez l'historien les mêmes mérites de rigueur dans la méthode, de précision dans l'exposé des faits et d'impartialité dans les jugements..

Le second volume finissait en 1732, au moment où la ville d'Aix se débattait en proie à une vive émotion. L'affaire du P. Girard y avait soulevé contre le collège toutes les passions; des émeutes éclataient dans les rues. Comment cette ébullition s'apaise-t-elle en quelques jours ? Le moindre témoignage des auteurs contemporains aurait suffi à expliquer l'inextricable malentendu provoqué par l'hallucination d'une pauvre femme; quelques mots des mémoires du marquis d'Argens, par exemple, qui avait été juge dans l'affaire, du fameux marquis, l'ami de Frédéric et de Voltaire, nous auraient paru utiles pour démontrer l'innocence des jésuites, mais l'éditeur ne les croit pas nécessaires, il se refuse à introduire dans le récit du journal des faits nouveaux; cette innocence est, à ses yeux, suffisamment prouvée par le journal lui-même. On voit, en effet, que la tempête se calme d'elle-même, en quelques jours. Les jésuites ne cessent pas un instant de remplir leurs fonctions publiques dans la ville, au milieu de la paix la plus profonde. Bientôt ils prêchent une mission à toutes les corporations de la cité, et avec le plus grand succès. Enfin, le Parlement semble tenir à bien marquer sa réconciliation avec la Compagnie en choisissant un jésuite pour lui prêcher à lui-même la station de carême. C'est ainsi que le journal suffit à montrer la futilité de cette affaire du P. Girard, qui fut très grosse, il y a cent soixante ans.

On trouve dans les vingt dernières années du Journal des recteurs bien des symptômes précurseurs de l'expulsion de 1762. A Aix aussi, un parti s'agite pour arriver à ce but; mais tout cela, le journal l'indique discrètement et l'éditeur est aussi discret que le journal. Évidemment, le mot d'ordre part de Paris. Tantôt c'est le chancelier qui em-

piète sur les privilèges apostoliques; tantôt les thèses les plus innocentes sont taquinées en justice. Lorsque, dans sa querelle avec Christophe de Beaumont, le Parlement de Paris a donné l'exemple de faire porter les sacrements aux jansénistes par les gendarmes, le Parlement d'Aix ne veut pas être en retard dans cette voie. Des instructions venues de Paris provoquent, dès 1752, la réouverture du pensionnat des doctrinaires d'Aix. L'éditeur aurait pu indiquer par une note qu'à ce moment le gouvernement faisait déjà effort pour ouvrir des pensionnats destinés à remplacer les maisons d'internes qu'on voulait fermer. En 1759, les bénédictins ouvraient Sorèze; l'année suivante, l'Oratoire ouvre Notre-Dame en Forez, et c'est en 1761 que le Parlement rend le premier arrêt contre la Compagnie. L'œuvre de l'éditeur est maintenant terminée et celle de l'historien va commencer.

En ce moment de l'expulsion, M. Méchin continue à se montrer d'une absolue discrétion. Ainsi l'on n'aurait pas été fâché d'apprendre quelques détails sur la querelle qui éclata au sein même du Parlement; les gens de justice s'y condamnaient les uns les autres; ce fut une sorte de guerre civile. Il y a quelque vingt-cinq ans, le P. Carayon a publié sur cette affaire un très curieux document, le Mémoire justificatif du président d'Éguilles, condamné à l'exil par ses collègues. J'aurais désiré aussi trouver quelque explication de la singulière conduite de Ripert de Montclar, cet avocat général qui devait conclure à l'expulsion et qui, pendant toute sa jeunesse, avait été l'élève chéri des jésuites, leur protégé; sur Ripert de Montclar, dont le propre frère appartenait à la Compagnie. M. Méchin n'a rien trouvé à publier de lui qu'un rapport historique sur le collège, mémoire assez utile d'ailleurs. Maintenant, le rôle de l'éditeur fini, il va, en nous racontant lui-même les dernières années du collège, publier de plus nombreux documents.

Deux directions se succèdent au collège pendant les trente dernières années de l'ancien régime : celle des séculiers, qui va de 1762 à 1773, et celle des Doctrinaires, qui se termine à la Révolution. Le fait le plus saillant de la direction des séculiers, c'est l'acharnement que mit la municipalité à les remplacer par des doctrinaires. C'est Pascalis, c'est la future victime de la populace, qui mena cette campagne; nous aurions voulu démêler les motifs qu'avait eus, pour lutter avec tant de vigueur, l'illustre avocat qui plus tard fut le dernier et éloquent défenseur de la constitution provençale. Mais on ne voit guère ces motifs; il faut le reconnaître, d'ailleurs, M. Méchin nous donne tout ce que les documents lui fournissent; on ne peut lui demander davantage.

C'est surtout quand il arrive à la période des doctrinaires que le vaillant chercheur a dû se trouver bien malheureux. Les douze cartons, relatifs à cette période, qu'on montrait, il y a peu de temps encore, au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville, ces douze précieux cartons ont dis-

paru. Il a fallu se contenter des délibérations du conseil de ville et de celles du bureau du collège que la bibliothèque Méjanes a heureusement conservées.

Malgré une lacune si grave qui, il faut l'espérer, ne sera pas éternelle, la dernière période du collège est vraiment curieuse. Les études s'y abaissent sans doute, la politique règne en souveraine; ce n'est plus d'éducation qu'on s'occupe; ce qui fait la vie du collège sous les doctrinaires et malheureusement la vie de la ville entière, c'est le rêve commun de bonheur universel, indéfini, qui s'est emparé des esprits. Les réunions électorales de 1789 se tiennent dans la chapelle du collège; c'est là que Mirabeau essaie son éloquence, là que chaque jour les doctrinaires travaillent pour la Révolution. Dans cette même maison où l'on ne s'occupait autrefois, le Journal des recteurs l'a bien démontré, que de former les esprits et les caractères, où l'on enseignait exclusivement la religion, les mœurs, les lettres et les sciences, aujourd'hui le programme, c'est de tout réformer, de tout bouleverser à la fois. Le contraste est frappant et instructif; il expliquerait à lui seul la décadence intellectuelle et morale qui caractérise la fin du siècle; c'est une leçon de choses que M. Méchin nous a donnée par le seul rapprochement des faits des trente dernières années, avec le calme récit des recteurs qui a duré cent quarante ans et dont l'autorité ne peut être un instant contestée.

Ce troisième volume aurait entièrement complété l'œuvre de M. Méchin, si l'auteur n'avait cru convenable, pour en rendre la lecture plus facile, d'y ajouter de nombreuses tables qui formeront un quatrième volume; ce dernier volume est déjà annoncé; on comprend en effet l'utilité d'amples tables pour nous orienter dans ce dédale de faits locaux et qui jetteront sur l'histoire de la ville, de la province et sur l'histoire générale de l'enseignement, des lumières vives, inattendues et désormais acquises à la science.

A. S.

Histoire du collège de Tulle *depuis son origine jusqu'à la création du lycée (1567-1887)*, par G. Clément-Simon. Paris, H. Champion, 1892, gr. in-8 de 387 p. avec 6 planches. — Prix : 10 fr.

Nous possédions déjà un assez grand nombre d'histoires de nos anciens collèges : l'ouvrage de M. Clément-Simon prendra bien vite sa place parmi les meilleures de ces monographies. L'auteur, dont la réputation, soit comme écrivain, soit comme érudit, est depuis longtemps établie, n'a rien négligé pour rendre sa nouvelle publication aussi irréprochable que possible. Ses recherches dans les imprimés comme dans les manuscrits ont été si consciencieuses, si approfondies, qu'il n'a rien laissé échapper d'important dans son récit. Dix chapitres, pleins de choses, nous amènent de 1539, époque où sont mentionnées pour la première fois les écoles séculières de Tulle, jusqu'à l'ouverture du lycée

en octobre 1887. En ces dix chapitres, les événements et les hommes sont saisis au vif. Parmi les personnages qui ont le plus mérité l'attention du savant historien, nous nommerons l'érudit Jean Maleden, le maître ès arts, Denis Bilhonet, chargé par les maire et consuls de l'instruction de la jeunesse (1567), M. Julien de la Fosse, régent, Philippe Hersé, principal du collège de Tulle en 1580, son successeur Labeylie, le maire Pierre de Fénis, qui confia la direction de l'établissement aux jésuites réprésentés par le provincial Jean de la Renaudie (mai 1620), Jean Martin de Sanmarsal, bienfaiteur du collège; les professeurs Audebert, Frizon, Josset, Gaudin, Leau; l'évêque Mascaron, le P. Antoine Bonet; les principaux, l'abbé Coudert, l'abbé Lacombe, l'abbé Brival, le P. Ruffin (des Théatins), le P. Lanneau de Marey, devenu si célèbre, sous le nom de Victor de Lanneau, comme fondateur de Sainte-Barbe, etc.

On trouve aussi beaucoup de renseignements intéressants, surtout au point de vue bibliographique, dans l'*Introduction*, où sont énumérés les travaux relatifs aux illustrations littéraires du Limousin pendant le moyen âge jusqu'à la naissance des études classiques. Enfin, signalons une riche série de *Pièces justicatives*, inédites pour la plupart, entre lesquelles on remarque le testament de Jean Teyssier (1551), qui fournit des détails nouveaux sur la famille du poète bordelais Pierre de Brach, les lettres de Ph. Hervé, l'état des promesses et obligations faites à la ville de Tulle en faveur de l'établissement du collège des Pères jésuites (abondante liste de souscripteurs), le traité de fondation du collège, le testament du sieur de Sanmarsal, fondateur des prix de la Vierge, etc. A ces pièces, imprimées pour la première fois, M. Clément-Simon a joint la reproduction de diverses pièces de théâtre rares et curieuses, celle-ci, par exemple : *La Constance persique, ou Hormisdas et Suenes. Tragédie chrestienne.* (A Tulle, chez Jean Dalvy, 1651.) Il a aussi donné la liste des ouvrages imprimés à Tulle pour les jésuites depuis 1622 jusqu'en 1696. T. DE L.

Histoire d'Allemagne. *La Réforme, Jean Huss, Martin Luther, premiers empereurs de la maison d'Autriche*, par JULES ZELLER. Paris, Perrin, 1891, in-8 de 423 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur le nouveau volume que M. Zeller vient d'ajouter à sa grande histoire d'Allemagne. Le titre seul suffit à montrer tout l'intérêt du sujet qui y est traité; mais nous n'étonnerons pas nos lecteurs en disant que le rationalisme de l'auteur ne lui a pas permis de porter un jugement exact sur cette grande époque, et que son ignorance des affaires et des doctrines catholiques se manifeste en maint endroit. Après cette réserve, nous ne faisons pas difficulté d'avouer que l'érudition de l'auteur est vraiment étendue et que ce volume nous semble supérieur à celui qui l'a précédé. L'on sent bien

encore quelque hâte dans la rédaction : les répétitions, les défaillances de style, l'impropriété de quelques expressions, l'embarras de quelques tournures sont des taches qu'un peu d'étude aurait fait disparaître, comme les multiples fautes d'impression, si pénibles à l'œil, auraient pu être supprimées, avec plus de patience. Il est fâcheux que M. Zeller, qui évidemment travaille vite, ne fasse pas revoir ses travaux par quelque ami; le fond même s'en trouverait mieux, car l'érudition de l'honorable académicien, étendue, à la vérité, n'est pas toujours sûre dans le détail, et l'on relève, de ci de là, beaucoup de petites inexactitudes; il n'est guère permis, par exemple, d'appeler « un je ne sais quel Baptiste de Mantoue, général des carmes (p. 231), » un littérateur qui eut en son temps une aussi grande vogue que Battista Spagnuoli, dit le Mantouan. Mais je ne veux pas dresser une liste de ces vétilles; ce qui est plus important, c'est l'esprit de l'ouvrage; et un catholique est bien forcé de dire que si c'est là un volume intéressant, ce n'est point, à coup sûr, un bon livre. E.-G. Ledos.

Aus der Paulskirche. — *Berichte an den Schwabischen Merkur aus den Jahren 1848 und 1849*, von Gustav Rümelin. Herausgegeben und eingeleitet von H. R. Schäfer. Stuttgart, G. J. Göschen, 1892, in-8, xi-259 p.

Simple maître d'école dans une petite ville du Neckar, Gustave Rümelin est lancé, comme malgré lui, dans la tourmente révolutionnaire où l'Allemagne va se débattre pendant une année : esprit sage et pondéré en dépit de sa jeunesse (trente-trois ans), il prend place au centre, et il envoie au *Mercure de Souabe* des chroniques « vécues » qui sont encore aujourd'hui d'un puissant intérêt; il prophétise avec bonheur, il stigmatise les rêvasseries de ses collègues de l'Assemblée francfortoise, et ses récits verveux sont le meilleur commentaire de cet épisode douloureux de l'unité allemande. — Entre les énergumènes de la gauche (Blum, Wesendonk, etc.) qui veulent raser tout et proclamer la souveraineté despotique de l'Assemblée, et les maniaques féodaux (Vincke et d'Arnim) qui parlent des « trente-huit nations » du *Bund* germanique, il y a place pour les unitaires assagis, que l'ambition n'aveugle point et qui sont « pratiques » avant tout. Rümelin ne veut pas d'une « grande Allemagne » qui comprendrait l'Autriche et ses possessions danubiennes et, comme il dit plaisamment (p. 163), la Colchide, l'Asie Mineure; c'est un fantôme, un beau songe, un mirage trompeur; que serait un Reichstag composé d'Allemands, de Magyars, de Croates, de Tchèques, de Polonais et d'Italiens, et qui représenterait soixante-dix millions d'hommes? un avorton (*unlebensfähiges Monstrum*). Il veut, avec le grand historien Dahlmann, une « petite Allemagne » sous l'hégémonie prussienne; c'est le sujet d'un de ses deux discours, 22 janvier 1849 (il en fit un autre, 25 septembre 1848, sur le rôle de la religion dans l'enseignement) :

« Messieurs, je me range ouvertement à l'avis de ceux qui regardent l'admission de l'Autriche dans la famille germanique comme impossible. » Il est fort peu enthousiaste de la personne de Frédéric-Guillaume, l'utopiste couronné; ses ministres lui inspirent peu de confiance; mais il comprend qu'il faut une tête au plus beau corps du monde. Le Wurtemberg ne doit pas s'allier à la Bavière et à l'Autriche, mais se soumettre aux Hohenzollern (p. 252), et sacrifier son particularisme. Cette franchise a fait taxer Rümelin de lèse-patriotisme; mais l'avenir lui a donné raison. — Il a écrit aussi, dès le 18 juillet 1848 (p. 39-41), des pronostics qui se sont cruellement vérifiés; mais nous ne pouvons que louer la clarté de sa vision. — Ce fin politique, qui raille spirituellement les toasts à l'Unité et les banquets Lamourette et parle en si bonne prose (*praktische Opfer, wie müssen die Dinge sehen wie sie sind*), ce « réaliste, » cet « ἀνὴρ Βισμαρκώτατος » (comme il s'est qualifié lui-même), a pourtant sa petite faiblesse « romantique » les jours où il s'enthousiasme pour la Pologne : un novateur est toujours imbu de quelqu'un des préjugés de son époque! — Lisez ces pages mouvementées, et vous connaîtrez une minute palpitante de l'histoire de nos voisins. A. S.

Geschichte des Klosters, der Vogtei und Pfarrei Herbitzheim, von Joseph Levy, Vikar in Herbitzheim. Strasbourg, C. Bauer, 1892, in-8 de xix-288 p., 2 pl.

Herbitzheim est une modeste paroisse du diocèse de Strasbourg, sur la Sarre, dans le canton de Saverne. Un monastère y fut fondé vers 740; la cure actuelle date, comme construction, de 1536. La prétendue Réforme y pénétra dès 1522. Vicaire actuel, M. Levy a reconstitué l'histoire de cette petite localité et l'a dédiée à son curé. C'est d'un fort bon exemple. Dans bien des diocèses, les ordonnances synodales prescrivent aux desservants de recueillir les souvenirs de leurs paroisses respectives; ces prescriptions donnent lieu à la publication de bien peu de monographies. Je donnerai volontiers celle de M. Levy comme un modèle de recherches persévérantes et fructueuses : bonne division, tableaux chronologiques, pièces justificatives, rien n'y manque, pas même une lettre de félicitation d'un professeur du grand séminaire de Strasbourg. U. C.

Pombal, sein Charakter und seine Politik nach den Berichten der Kaiserlichen Gesandten im geheimen Staatsarchiv zu Wien. Ein Beitrag zur Geschichte des Absolutismus, von Bernard Duhr, S. J. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-8 de 182 p. — Prix : 3 fr.

M. de Santarem à Lisbonne et le docteur Schæfer en Allemagne ont attiré de nouveau, tout dernièrement, l'attention des lettrés sur Pombal. L'un publie des documents, l'autre compose une histoire géné-

rale du Portugal. Tous deux sont d'accord pour se décerner mutuellement un tribut d'admiration, puis pour faire de Pombal un grand homme et un ministre libéral. Afin de gagner sa cause, M. Schæfer ne craint pas de s'appuyer souvent sur John Smith *(Memoirs of the marquis of Pombal)*. Or, Smith remplissait les fonctions de secrétaire privé auprès du maréchal marquis de Saldanha, descendant direct de Pombal, et il écrivait évidemment pour glorifier l'aïeul de son patron.

On voit assez par là combien la note d'impartialité fait défaut dans ce concert d'éloges. Le P. Duhr a eu l'heureuse idée de faire intervenir les ambassadeurs impériaux accrédités à la cour de Lisbonne. Ce poste a été occupé pendant le ministère de Pombal par Starhemberg, Khevenhüller, de Kail, Welsperg, Stockeler et Lebzeltern. Aucun de ces diplomates n'a été hostile au tout-puissant Portugais. Au contraire, quelques-uns étaient liés d'amitié avec lui. Dans leurs dépêches, leurs relations, c'est l'élément historique qui domine. Khevenhüller va même jusqu'à se vanter de s'être toujours mis en garde contre toute appréciation personnelle et de n'avoir été qu'un simple narrateur.

Telle est la nature des matériaux inédits qui ont servi au P. Duhr pour esquisser le portrait de Pombal et juger sa politique. Le livre est divisé en dix chapitres qui embrassent toute l'administration de ce ministre, depuis son élévation jusqu'à sa chute. Mettant de côté la politique extérieure, l'auteur s'est étendu longuement sur les affaires d'ordre intérieur : commerce, industrie, finances, armée, instruction, science, inquisition. La suppression des jésuites a été aussi traitée à fond.

En suivant pas à pas ce ministre soi-disant libéral dans ses projets, dans ses réformes, dans ses entreprises, dans tous les actes de son administration, on sera peut-être étonné de voir qu'il a été l'incarnation d'un parfait absolutisme. P. S. P.

Saxe et Moscou. *Un médecin diplomate : Laurent Rinhuber de Reinufer*, par le P. Pierling. Paris, Bouillon, 1893, in-12 de 160 p. — Prix : 3 fr.

« Intelligent, médiocrement instruit, sachant se rendre compte des événements et des hommes, c'était surtout l'élévation de caractère qui lui manquait. D'un esprit impressionnable et mobile, il poursuivait avec trop d'ardeur ses projets particuliers et ses propres avantages pour être véritablement utile à un pays comme la Russie du XVIIe siècle : l'intérêt avait trop de prise sur son dévouement. A cause de ces mêmes visées personnelles, ses écrits, qui ne manquent pas d'indications précieuses, doivent être soumis à l'épreuve d'une critique sévère » (p. 106). Tel est le portrait que le R. P. Pierling trace de l'aventurier allemand qu'il promène successivement en Russie, en Saxe, en France, en Allemagne, où, sans avoir jamais abouti à rien, il touche un peu à tout.

Protestant de naissance, il se fait catholique pendant quelque temps pour amener l'union des Églises (p. 62, 94, 114). Il avoue que « les catholiques sont détestés en Russie, qu'on y favorise davantage les protestants et même les juifs : il insinue que la question catholique, à cause des Polonais, se confond souvent avec la question nationale » (p. 66). « Si les deux peuples voisins ne s'entendent pas, c'est la faute des ambassadeurs, ceux de la Russie étant (alors) mal élevés et ceux de Pologne très orgueilleux » (p. 141).

Avec Louis XIV et Colbert, ce Rinhuber a cherché à fonder une alliance franco-russe, cimentée par des rapports commerciaux qui seraient entretenus à Arkangel (p. 70). Les questions d'étiquette et de pots-de-vin apparaissent de temps à autre (p. 92, 101, 104). Au milieu de ces futilités, ce Saxon devina le génie de Pierre Ier, alors adolescent (p. 95).

Avant de lire ce curieux travail du P. Pierling, on pouvait croire que la Russie avait pensé pour la première fois à l'Abyssinie dans les années qui précédèrent l'équipée — peut-être la mission — du cosaque Atchinov. Or, dès le XVIIe siècle, Rinhuber, doublé de l'historien Ludolf, avait imaginé et combiné avec le duc Ernest une expédition russo-saxonne en Abyssinie, qui devait procurer beaucoup d'or et faciliter la chute de l'empire ottoman. Les Russes y parurent alors peu disposés.

Les documents réunis à l'appendice sont aussi instructifs et peu connus que la vie du personnage, ne fût-ce que l'aventure de ce jeune Potemkine, qui, s'étant fait raser la barbe pour plaire aux dames, fut interdit *à divinis* pour vingt ans, mais relevé bientôt de la peine, après boire.

A. D'AVRIL.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : *Bibliographie*, par les PP. AUGUSTIN et ALOYS DE BACKER. 2e partie : *Histoire*, par le P. AUGUSTE CARAYON. Nouvelle édition par CARLOS SOMMERVOGEL, S. J. Tome IV. HAAKMAN-LORETTE. Paris, A. Picard, 1893, in-4 de 1966 col. et XV p. — Prix : 40 fr.

Le bel ouvrage auquel le P. Sommervogel consacre des soins éclairés, et dont j'ai déjà deux fois eu le plaisir de parler à nos lecteurs, est arrivé à son quatrième volume, qui nous conduit à peu près au milieu de la première partie de l'ouvrage, de la bibliographie. En annonçant le tome III de la *Bibliothèque*, j'attirais l'attention sur les notices consacrées aux collèges de la Compagnie. Dans cet ordre d'idées, je signalerai tout particulièrement dans le nouveau volume la bibliographie considérable d'Ingolstadt ; elle ne comprend pas moins de quarante-six colonnes et de sept cent quarante-six articles, auxquels il faut ajouter vingt-neuf articles pour la congrégation de la Sainte-Vierge, sans compter, pour la même congrégation, deux additions dans l'appendice ; la liste des ouvrages commence à 1561 pour s'arrêter en 1773. La bi-

bliographie d'Innsbruck, qui ne commence qu'en 1585, est moins considérable; vingt colonnes et demie nous donnent la mention de cent quatre-vingt-dix ouvrages (les numéros *bis* et les additions de l'appendice non compris) et de vingt pour la congrégation de la Très-Sainte-Vierge. Il en est de même pour le collège de Kaschau, sept colonnes et demie et moins de cent soixante-quinze numéros, tout compris. Les autres articles consacrés aux collèges sont moins considérables. Il n'est pas besoin d'insister de nouveau sur l'utilité que présentent ces notices en signalant des ouvrages (thèses, comédies, etc.), dont la lecture offre toujours des indications intéressantes sur l'enseignement et sur la vie des établissements dirigés par les Pères de la Compagnie. Parmi les bibliographies individuelles, celles qui ont plus particulièrement attiré mon attention sont les suivantes : Jean Hardouin, si célèbre par ses opinions téméraires sur les auteurs anciens (cent huit numéros pour les imprimés et vingt-cinq pour les manuscrits); José-Francisco de Isla, dont le *Fray Gerundio* eut tant de vogue et dont la figure curieuse a été récemment remise en lumière par le P. Bernard Gaudeau (vingt-trois numéros pour les imprimés, vingt pour les manuscrits, en tout trente colonnes); Joseph de Jouvancy, dont les éditions classiques et l'*Appendix* ont rendu le nom populaire et auquel les éditions modernes d'ouvrages classiques empruntent, souvent sans le citer, la matière de leurs notes (vingt-neuf colonnes, soixante-seize articles pour les imprimés, et neuf pour les ouvrages inédits); Athanase Kircher, esprit curieux et savant, qui écrivit sur tant de questions scientifiques (vingt-deux colonnes, trente-neuf articles pour les imprimés, onze pour les manuscrits); Philippe Labbe, dont il suffit de rappeler ici le *Pouillé royal*, l'édition de la *Notitia dignitatum*, l'*Abrégé royal de l'alliance chronologique*, le *Blazon royal*, le *De scriptoribus ecclesiasticis* et la collection des conciles; si sa bibliographie inédite ne comprend que huit articles, il y en a quatre-vingt-trois pour la liste de ses ouvrages imprimés; Léonard Lessius (vingt-cinq colonnes, vingt-six numéros pour les imprimés, vingt-quatre pour les manuscrits); Matthieu Liberatore, dont la bibliographie en trente colonnes donne, entre autres renseignements précieux, la liste complète de ses articles dans la *Civiltà cattolica*. J'ai regretté de ne pas trouver mention à l'article Inchofer du fameux pamphlet de la *Monarchie des Solipses*, qui lui a été souvent attribué. Je sais bien qu'il n'y a plus guère personne aujourd'hui qui soutienne cette attribution, dont la fausseté a été démontrée avec évidence, mais je ne vois pas bien pourquoi le savant auteur de la Bibliothèque qui, dans d'autres cas, donne place aux ouvrages apocryphes, ne l'a pas fait ici. Je signalerai au P. Sommervogel quelques pièces du P. Pierre Labbé, qui lui ont échappé, dans le volume de la Bib. Nat. Réserve mYc 980. Je termine en remerciant une fois encore le savant jésuite de l'inap-

préciable service qu'il rend aux études par cette belle publication.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Contes chrétiens. Le Baptême de Jésus, ou les Quatre Degrés de Scepticisme, par T. de Wyzewa. Paris, Perrin, 1892, in-18 de IX-69 p. — Prix : 1 fr.

« Nous devons nous efforcer surtout de détruire en nous l'intelligence, cette soi-disant faculté de savoir et de penser : car toute science est vaine, toute pensée est vaine, et c'est d'elles que naît toute la souffrance qui est dans le monde... Sous l'intelligence, il y a la bonté et l'amour, qui fleuriront en fleurs immortelles, si l'on déracine la mauvaise herbe qui les empêche de fleurir. Telle est la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'évangile de saint Matthieu, » et telle est aussi la doctrine que M. de Wyzewa veut exposer dans le « conte chrétien » qui suit la préface dont nous venons de citer un extrait.

On peut juger par ces quelques mots que l'auteur, quelle que puisse être l'excellence de ses intentions, n'a pas des idées théologiques et philosophiques très justes, car l'évangile de saint Matthieu ne nous recommande en aucune façon de détruire en nous l'intelligence. Un peu plus loin, l'auteur nous dit, contrairement à l'enseignement de l'Église, que lorsque Jésus fut baptisé par saint Jean, « sa divinité ne s'était peut-être pas encore révélée à lui-même. » Il ne faut donc pas s'étonner si, dans le cours de son récit, M. de Wyzewa fait parler Jésus comme il n'a certainement jamais parlé, s'il lui fait dire, par exemple en s'adressant aux hommes : « Votre raison a toute chance de vous venir de Satan. » Ce n'est donc pas dans les *Contes chrétiens* qu'il faut aller chercher la véritable doctrine chrétienne. L'auteur met en scène deux personnages que le Sauveur rencontre après avoir été baptisé par saint Jean-Baptiste, un « prince des professeurs de Jérusalem, » Ruben Pompélius, et un Sarmate élevé à la romaine, qui s'est retiré dans le désert de la quarantaine. L'un et l'autre, sceptiques et blasés, rééditent à leur manière les plaintes et les désenchantements de l'Ecclésiaste. Jésus ne leur répond rien ou pas grand'chose. Il est vrai que l'auteur nous renvoie en finissant au *Sermon sur la montagne*. C'est là en effet un sermon qu'on ne saurait trop relire et trop méditer, et qui sera toujours efficace pour le salut des âmes droites.

L. M.

L'Art de vivre, avec une lettre de S. Ém. le cardinal Mermillod, par le Dr Charles d'Espiney. 2e édition revue et corrigée par l'auteur. Nice, Librairie salésienne du Patronage de Saint-Pierre, 1892, in-8 de 296 p.

Nous avons déjà rendu compte de la première édition de ce petit livre, parue en 1878, où la science du médecin s'unit avec un charme infini à la foi du chrétien. Cette seconde édition se présente au public sous de hauts patronages. Des lettres de Mgr Mermillod, de Mgr Ricard, de M. de Pontmartin lui servent d'introduction. On y trouvera d'intéressants documents sur la vie et la mort édifiantes de l'auteur, connu par sa belle histoire de Dom Bosco et des comédies de salon, qui eurent un légitime succès, sous le titre : *Les Comédies du docteur*. Cette nouvelle édition est augmentée d'un recueil de pensées inédites, auxquelles celle qui fut la compagne du docteur

d'Espiney a ajouté des méditations religieuses tout à fait dignes de figurer dans ce livre inspiré par la foi la plus pure. ARCELIN.

Des impositions communales en vue de la suppression des octrois, par A. DESPLANQUES. Paris, Savine, 1893, in-18 de 97 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur estime que la démocratie, après avoir obtenu le suffrage universel et l'instruction obligatoire, doit se hâter de gagner une troisième victoire en abordant la réforme économique par la suppression des octrois. Il reproduit donc les critiques accoutumées contre ce genre de taxes : — élévation des frais de perception; ils atteignent 16 0/0 dans l'Orne, les Bouches-du-Rhône et la Gironde; — entraves à la circulation et à la liberté du travail; — improportionnalité, qui est le fait, dit-on, de tous les impôts de consommation; on semble ignorer que le riche consomme plus que le pauvre, non seulement par lui-même, mais surtout par le personnel qu'il entretient;—exemple des pays étrangers; M. Desplanques affirme que l'Italie est seule, avec la France, à conserver ces maudits droits; il oublie l'Espagne, qui ne les perçoit pas, il est vrai, sans difficultés, et la Roumanie. Le seul argument sérieux en faveur des octrois c'est qu'on ne sait où trouver les 285 millions qu'ils fournissent à nos budgets locaux (142 pour Paris seulement). L'auteur propose une série de taxes dont plusieurs sont critiquables : — taxe de 4 0/0 sur le revenu cadastral des propriétés bâties, ce qui, à Paris, donnerait 60 millions; — taxes sur les terrains à bâtir, sur les maisons neuves, sur les cheminées et sur les balcons; — droits de mutation sur les immeubles; — doublement des centimes additionnels sur les patentes et la contribution mobilière; — assurances contre l'incendie organisées par les localités; — taxes variées sur les débitants de boisson, les domestiques mâles, les chevaux et voitures, les chiens, les affiches; — taxe d'abatage sur les bestiaux, qui, pour le consommateur, ressemblerait fort à un droit d'octroi sur la viande. Il aurait fallu indiquer que la suppression des octrois aurait pu et dû être la compensation des relèvements de droits de douane récemments votés. On aurait pu rappeler aussi qu'une campagne assez vive se poursuit pour que l'État abandonne aux localités le principal de l'impôt foncier, dont la péréquation générale paraît un problème insoluble. Voilà qui faciliterait la suppression des taxes municipales de consommation. Enfin il est permis de se demander s'il ne conviendrait pas, en abolissant les octrois, de rétablir, sous une forme ou sous une autre, le contrôle des plus imposés sur les finances locales.

J. ANGOT DES ROTOURS.

Exercices sur la petite grammaire française, du P. A. SENGLER, par GEORGES GABIOLLE. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 cart. de 212 p. — Prix : 1 fr 75.

Le P. A. Sengler avait fait une grammaire graduée, et se proposait de joindre, suivant les âges, des exercices en rapport avec son enseignement; la mort a interrompu ses travaux. Ils viennent d'être repris par un modeste professeur du collège de Mongré, M. Georges Gabiolle.

Un questionnaire précède chaque exercice, et il est fait de telle façon que la plus petite intelligence prend l'habitude de la logique si nécessaire dans l'étude d'une langue. Les exemples sont si variés qu'à défaut de l'un il s'en trouve toujours un autre pour donner à l'enfant la clef de la difficulté qu'il doit vaincre. C'est bien ainsi qu'il faut procéder : descendre jusqu'à

l'enfant pour l'élever petit à petit au niveau des connaissances qu'il doit acquérir.

Livre précieux qu'on ne saurait trop recommander de mettre non seulement entre les mains des enfants, mais encore entre les mains des professeurs qui y trouveront la route certaine à suivre chaque jour pour arriver au but, sans efforts et sans fatigue. L. B.

La Question électorale en 1893, par l'abbé Delafosse. Paris, Lamulle et Poisson; Rennes, Fougeray, 1893, in-18 de v-160 p. — Prix : 1 fr.

M. l'abbé Delafosse est connu. Il a été traduit devant les tribunaux : on l'accusait de violence; c'était un caractère ferme et un esprit net. Dans son *Explication préalable*, il s'exprime ainsi : « Je ne suppose pas que personne prétende demander au catholique de se décolorer en cachant sa foi, pour se présenter simplement comme un honnête homme, pas plus qu'on ne demandera, sous peine de rupture, à l'honnête homme étranger à nos croyances religieuses, de se catholiciser de suite. Cela serait la confusion; mais que les catholiques, tout en restant ce qu'ils sont et formant un parti à eux, avec un programme nettement catholique, s'allient aux honnêtes gens pour combattre l'ennemi commun, à la bonne heure ! que, en vertu de cette alliance, le catholique appuie l'élection de l'honnête homme là où les conditions locales l'exigeront; et que, réciproquement, l'honnête homme appuie le catholique partout où ce sera possible : cela, c'est la fusion de toutes les forces honnêtes, et la fusion sans confusion » (p. III). — « Le Pape et l'épiscopat français, dit plus loin M. l'abbé Delafosse, sont absolument d'accord....; tous les deux, tout en acceptant la forme gouvernementale, sont contre la législation sectaire » (p. VIII). A la suite de ces explications, l'auteur partage ainsi son sujet : 1° nature de la question; 2° manière de poser la question; 3° programme électoral; 4° devoir électoral; 5° organisation électorale. Il s'attache à montrer comment la question religieuse domine la question politique, et, en regard, il énumère (p. 16-18) les prédispositions contre cette priorité qu'il attribue au nationalisme, au passé politique, aux enseignements historiques, aux restes de gallicanisme, à ce qu'il appelle le « régalisme » et aux relations sociales. La question électorale se pose, d'après lui, et doit être posée carrément : une France sans Dieu, ou une France fidèle à son Dieu. C'est la lutte antimaçonnique. Que tel soit le fond de la question, qui en doute ? Que, dans une circonscription électorale, on puisse pratiquement la poser ainsi, c'est plus contestable : de ce que Dieu est présent à toutes choses, il ne s'ensuit pas qu'il faille mêler son nom à toutes. Admissible peut-être pour certaines conférences et pour certains auditoires, ce système n'aurait pas d'effet dans des discussions politiques. Saint Michel, Mathathias et les Machabées peuvent avoir leur place en chaire, mais est-il à propos de les ramener dans le vocabulaire électoral ? On lira avec intérêt les développements que donne l'auteur sur l'organisation électorale. — « Il nous faut, dit-il, un comité central; des comités régionaux et locaux; des agents électoraux; des écrits et des discours, principalement le journal et les conférences populaires; des ressources pécuniaires; un cri de guerre; des alliés; le concours du clergé; l'apostolat de la prière » (p. 116). Tel est le vaillant programme de M. l'abbé Delafosse. C'est beaucoup, dira-t-on. Mais, si nous aimons tant notre repos, comment nous plaindre de nos défaites ? Victor Pierre.

Les Obsèques du Cardinal Lavigerie (*Alger, Tunis, Carthage*). *Journal d'un témoin*, par l'abbé A.-J. Rance-Bourrey. Paris, Lamulle et Poisson, 1893, in-8 de 87 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'Ouganda et les agissements de la Compagnie anglaise « East-Africa. » par Mgr Livinhac. Paris, Procure des Missions d'Afrique, 27, rue Cassette, 1892, in-8 de 176 p. — Prix : 1 fr.

Nous avons cru devoir réunir ces deux brochures en un seul compte rendu, parce qu'elles ont un lien commun : elles sont l'une et l'autre consacrées au souvenir du cardinal Lavigerie, que l'Église et la France viennent de perdre.

Dans la première, M. l'abbé Rance-Bourrey décrit les magnifiques funérailles auxquelles il a eu la consolation d'assister en trois étapes successives : Alger, Tunis et Carthage. C'est une page d'histoire qu'il importait d'écrire aussi complète que possible ; pour les générations à venir, certains épisodes discutables s'effaceront pour ne laisser voir que la grande figure de ce primat d'Afrique qui a fondé tant de belles œuvres et contribué plus que les hommes d'État, les militaires et les diplomates, à l'affermissement de la domination française en Algérie et en Tunisie. Aussi a-t-on vu à ses obsèques une touchante unanimité de regrets et de vénération. M. l'abbé Rance-Bourrey signale seulement l'absence totale et regrettable de membres de l'épiscopat métropolitain. Son récit est coloré, précis, impartial ; il y ajoute les textes des allocutions prononcées par M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, par NN. SS. Combes et Brincat, et de la lettre du cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, à Mgr Tournier.

—On connaît d'une manière générale les événements qui ont profondément troublé les missions catholiques de l'Ouganda (Afrique équatoriale), fondées par les Pères blancs d'Afrique sous la direction de S. Ém. le cardinal Lavigerie. Mgr Livinhac, supérieur général des Pères blancs, croit devoir réunir tous les documents relatifs à cette affaire et les exposer nettement sous les yeux des gouvernements civilisés. De toutes les dépositions désintéressées, comme de celles des victimes, il résulte clairement que la compagnie anglaise East-Africa, représentée par deux capitaines détachés de l'armée anglaise (Williams et Lugard), ainsi que les missionnaires anglicans de l'Ouganda, ont eu recours à des procédés dignes des peuples les plus sauvages pour étouffer les progrès croissants du catholicisme dans ces régions. Les persécutions de Néron et de Caligula étaient à peine plus odieuses que ces massacres froidement combinés de femmes et d'enfants sous les coups des fusils perfectionnés et des mitrailleuses Maxim de la compagnie anglaise. Certainement le gouvernement anglais se verra contraint, par l'opinion unanime du monde civilisé, de renier ces actes de barbarie et de les réparer dans une certaine mesure par des indemnités ; mais comment pourra-t-il laver cette nouvelle souillure à l'honneur anglais ?

Comte de Bizemont.

Cosas de España, por Espinosa y Quesada. Séville, 1892, petit in-16 de 115 p.

Ce petit volume, qui contient beaucoup de choses curieuses et piquantes, nous offre un document dont l'importance est tout à fait exceptionnelle. C'est le compte rendu très détaillé, par un témoin oculaire inconnu, de l'entrevue de François Ier avec Charles-Quint, dans la ville d'Aigues-Mortes. Il a d'abord été publié par M. Espinosa y Quesada dans le supplément littéraire d'*El Dia* (23 juillet 1883). L'entrevue eut lieu le 13 juillet 1538. Elle est racontée minutieusement. C'est, avec une lettre assez longue de l'empe-

reur Charles-Quint au marquis de Aguilar, le seul document en langue espagnole relatif à cet événement diplomatique. — Moins importante au point de vue de l'historien, mais extrêmement pittoresque est la relation d'une fête célébrée à Mexico en 1621, en l'honneur de saint Isidore, avec cavalcade et mascarades. L'ouvrage de M. Espinosa y Quesada contient encore des monographies intéressantes, consacrées à l'histoire de la force et de l'adresse en Espagne, ainsi qu'à l'art de la tauromachie. Parmi les merveilleuses prouesses que nous raconte l'auteur, d'après des chroniqueurs pleins d'imagination, quelques-unes semblent bien un peu invraisemblables. Peut-être aurait-il pu le faire remarquer lui-même à son lecteur, sans nous laisser ce soin. — Cet ouvrage, qui se termine par un court article sur un livre rare et curieux, *El Tropezón de la Risa*, est à recommander aux chercheurs et aux bibliophiles. MAXIME FORMONT.

A descriptive List of Novels and Tales dealing with Life in France compiled by W.-M. GRISWOLD. Cambridge (Massachussets), Griswold, 1892, in-8 de XII-96 p. — Prix : 5 fr.

L'éditeur Griswold a conçu l'idée excellente de réunir dans une sorte de catalogue raisonné, comportant des notes bibliographiques et des comptes rendus analytiques, tous les ouvrages et romans relatifs à la vie américaine et à la vie en France.

Les livres de fiction ont une notoriété éphémère, et quand ils ont disparu de la vitrine des libraires pour faire place à des romans nouveaux, il est, au bout de quelques années, difficile d'en retrouver les traces. Ces *Descriptive Lists* seront donc fort utiles à consulter, mais elles sont susceptibles d'être améliorées. La valeur des comptes rendus est très inégale ; les uns sont empruntés à des revues sérieuses comme l'*Athenæum* et le *Spectator;* les autres — c'est le plus grand nombre — sont extraits de journaux politiques américains qui ne jouissent d'aucune autorité en matière de bibliographie, et il en résulte des appréciations superficielles et parfois étranges. La table alphabétique des auteurs est un complément précieux pour guider le lecteur dans ce dédale de 389 volumes analysés dont les traducteurs ont souvent rendu les titres méconnaissables. Elle permet aussi de constater les omissions; des romanciers aussi connus que René Bazin, Jean Rameau, Pierre Maël, Charles Vincent, etc., ont été totalement oubliés.

Particularité digne de remarque : le manuel de M. Griswold est imprimé selon la méthode d'une école récemment instituée aux États-Unis pour la réforme de l'orthographe. On lit par exemple *nébor* pour *neighbour* (voisin); *bôt* pour *bought* (acheté); *fâses* pour *phases;* et les voyelles brèves ou longues sont coiffées des signes ˘ ou ¯. ROGER LAMBELIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Adolphe FRANCK, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, est mort le 11 avril à Paris. Né à Liecourt (Meurthe) le 9 octobre 1809, il fut, après de bonnes études aux collèges de Nancy et de Toulouse, admis premier à l'agrégation de philosophie en 1832. Appelé à professer cette science au collège Charlemagne en 1840, il profita du nouveau concours d'agrégation aux Facultés, où il fut reçu brillamment, et ouvrit un cours à la Sorbonne. Élu, en 1844, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Franck reprit en 1847 ses cours de la

Sorbonne, que l'altération de sa santé l'avait obligé d'abandonner en 1843. Deux ans après (1849), M. Barthélemy Saint-Hilaire le prenait pour suppléant dans sa chaire de philosophie grecque au Collège de France. Plus tard (1854), M. Franck professa dans le même établissement le droit de la nature et des gens. Il a beaucoup écrit, surtout sur des sujets philosophiques ou religieux. Il n'est personne qui n'ait eu à consulter le précieux *Dictionnaire des sciences philosophiques*, rédigé sous sa direction, dont la première édition (1843-1849) a été publiée sous les auspices de M. Cousin. M. Franck ne s'est pas contenté de diriger ce travail considérable, il y a personnellement pris une part active, et ses articles ne comptent pas parmi les moins solides. C'est à un autre de ses ouvrages, la *Kabbale*, dont une nouvelle édition a été récemment donnée, que l'on ira longtemps encore demander des renseignements sûrs et curieux sur la philosophie religieuse des Hébreux. La connaissance approfondie que M. Franck avait de la langue hébraïque détermina l'abbé Glaire à s'assurer sa collaboration pour sa traduction de la Bible. Voici, au reste, la liste des ouvrages du savant dont nous annonçons la mort; nous regrettons de n'y pouvoir faire entrer l'indication des articles qu'il a donnés à diverses revues et même à des journaux, comme le *Moniteur* et le *Journal des Débats*, articles dont quelques-uns sont fort curieux : *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue hébraïque* (1834, in-8); — *Des Systèmes de philosophie et des moyens de les mettre d'accord* (1837, in-8); — *Esquisse d'une histoire de la logique* (1838, in-8); — *La Kabbale, ou la Philosophie religieuse des Hébreux* (1843, in-8); — *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1843-1849, 6 vol. in-8); — *De la Certitude* (1847, in-8); — *Le Communisme jugé par l'histoire* (1848, in-8); — *Paracelse et l'Alchimie au XVIe siècle*, à la suite de l'ouvrage de M. C. Théodore Tiffereau, intitulé : *Les Métaux sont des corps composés* (1855, in-8); — *Études orientales* (1861, in-8); — *Réformateurs et publicistes de l'Europe. Moyen âge, Renaissance* (1863, in-8); — *Philosophie du droit pénal* (1864, in-12); — *Philosophie du droit ecclésiastique* (1864, in-12); — *De la famille* (1867, in-12); — *Philosophie et religion* (1867, in-8); — *Philosophie mystique en France à la fin du XVIIIe siècle. Saint Martin et son maître Martinez Pasqualis* (1866, in-12); — *La Vraie et la fausse Égalité* (1868, in-18); — *Éléments de morale* (1869, in-12); — *Morale pour tous* (1869, in-12); — *Moralistes et philosophes* (1871, in-8); — *Projet de constitution* (1872, in-12); — *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 2e édition, tellement transformée que c'est presque un ouvrage nouveau (1875, in-8); — *Philosophes modernes, étrangers et français* (1879, in-12); — *Réformateurs et publicistes de l'Europe. XVIIe siècle* (1881, in-8); — *Essais de critique philosophique* (1885, in-12); — *Le Péché originel et la femme* (1886, in-12); — *Le Panthéisme oriental et le monothéisme hébreu* (1889, in-8); — *Nouveaux Essais de critique philosophique* (1890, in-16); — *L'Idée de Dieu dans ses rapports avec la science* (1891, in-12); — *Réformateurs et publicistes de l'Europe. XVIIIe siècle* (1893, in-8).

— M. l'amiral Edmond Paris, mort à Paris le 9 avril, était un de nos marins les plus distingués et un de nos meilleurs écrivains sur les matières de marine. Né à Brest en 1806, sorti, à peine âgé de seize ans, de l'école de marine d'Angoulême, avec le grade d'aspirant; enseigne de vaisseau en 1826, il accompagna Dumont d'Urville dans son célèbre voyage de circumnavigation. Un peu plus tard, il prit part à l'expédition de la « Favorite » (1829), et sa collaboration à l'Album historique de voyage fut son premier ouvrage écrit. Esprit sérieux et amoureux du travail, M. Pâris ne tarda pas à s'acquérir une réputation justement méritée de savant. Les questions d'art naval ont tout particulièrement attiré son attention. Dès

l'abord, la navigation à vapeur l'intéressa et il publia divers mémoires sur la matière. C'est à ce titre qu'il collabora au *Dictionnaire de marine*, de M. le baron de Bonnefoux, dont le tome II, consacré à la marine à vapeur, est son œuvre propre. Le blindage des navires fut aussi l'une des questions qu'il étudia le plus, et ses *Notes sur les navires cuirassés* ont été justement remarquées. D'ailleurs l'excellence de ses travaux trouva une récompense dans les honneurs mérités qu'il reçut. L'Académie des sciences lui donna un fauteuil en 1863. Il fut aussi membre du Bureau des longitudes, directeur général du Dépôt des cartes et plans de la marine, et vice-président de la Commission des phares. L'on pourra se faire une idée de l'activité scientifique de l'illustre amiral en parcourant la liste ci-dessous de ses travaux : *Essai sur la construction navale des peuples extra-européens* (1841, in-fol.);— *Dictionnaire de marine à voile et à vapeur* (1848, 2 vol. in-8), avec la collaboration de M. le baron de Bonnefoux; — *Catéchisme du marin et du mécanicien à vapeur* (1850, in-8); — *Traité de l'hélice propulsive* (1855, in-8); — *Utilisation économique des navires à vapeur* (1858, in-8); — *Vocabulaires des termes de la marine à vapeur* (1859, 7 vol. in-8); — *Instructions sur la manœuvre des canots naviguant avec grosse mer et dans les brisants* (1859, in-12); — *Souvenirs de Jérusalem* (1862, in-fol.); — *L'Art naval à l'exposition universelle de Londres en 1862* (1863, in-8); — *Notes sur les navires cuirassés* (1865, in-8); — *L'Art naval à l'exposition universelle de Paris en 1867* (1867-1869, in-8); — *Note sur la mâture en fer et en acier* (1873, in-8); — *Souvenirs de marine conservés, ou Collection de plans de navires de guerre et de commerce et de bateaux divers de tous les pays* (1878-1886, 3 fasc. gr. in-fol.); — *Le Musée de marine du Louvre* (1883, in-fol.); — *F.-G. Roux, peintre du musée de la marine* (1883, in-8); — *La Marine française* (1885, in-fol.); — *L'Œuvre de François Roux* (1885, in-8 oblong); — *Les Peintres et les dessinateurs de la mer*, en collaboration avec M. L. de Veyran (1889, in-fol.).

— L'histoire de l'art a fait une perte considérable par la mort de M. Wilhelm Lübke, arrivée à Carlsruhe, dans les premiers jours d'avril. Né à Dortmund le 17 janvier 1826, il commença par étudier la philologie à Bonn et à Berlin, puis se sentit attiré vers l'étude des arts et notamment de l'architecture. Il y réussit de telle façon que son premier ouvrage sur la matière, l'Introduction à l'étude de l'histoire de l'architecture ecclésiastique au moyen âge, eut rapidement quatre éditions. Son Histoire de l'architecture, qui parut d'abord en 1855 et qui est un des travaux les plus considérables sur ce sujet, le fit appeler à professer l'histoire de l'architecture à l'École d'architecture de Berlin. Il passa de là au *Polytechnicum* de Zürich (1861), puis à Stuttgart, où il enseigna l'histoire de l'art à l'École des beaux-arts. Lorsqu'il est mort, il occupait la même chaire à l'École technique supérieure de Carlsruhe. Bien qu'il se soit tout spécialement occupé de l'art du bâtiment, il a produit, comme le prouvera un simple coup d'œil sur la liste que nous donnons ci-après, des ouvrages, tous remarquables et estimés, sur d'autres points du domaine artistique. Son Précis de l'histoire de l'art a eu les honneurs d'une traduction française. Les travaux plus spéciaux qu'il a consacrés à l'histoire de la sculpture et à celle de la peinture en Italie méritent aussi d'être signalés spécialement. Enfin le succès de son Histoire de l'art allemand a été considérable. En dehors de sa collaboration à divers recueils périodiques, l'éminent esthéticien a produit les ouvrages suivants : *Vorschule zur Geschichte der Kirchenbaukunst des Mittelalters* (1852, gr. in-8); — *Die mittelalterliche Kunst in Westfalen, nach den vorhandenen Denkmälern dargestellt* (1853, gr. in-8); — *Geschichte der Architektur von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart* (1855, in-8); — *Die Kunst der*

Gegenwart (1859, in-fol.), en collaboration avec J. Caspar ; — *Grundriss der Kunstgeschichte* (1860, in-8); — *Abriss der Geschichte der Baukunst* (1861, in-8); — *Der Todtentanz in der Marienkirche zu Berlin* (1861, in-fol.); — *Die Frauen in der Kunstgeschichte* (1862, gr. in-8); — *Geschichte der Plastik von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart* (1863, in-8); — *Die Glasgemälde im Kreuzgange zu Kloster Wettingen*, tome XIV, 5e fascicule des *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich* (1863, in-4); — *Ueber alte Oefen in der Schweiz, namentlich im Kanton Zürich*, tome XV, livr. 4 du même recueil (1865, in-4); — *Ueber die alten Glasgemälde der Schweiz* (1866, in-8); — *Denkmäler des Hauses Habsburg in der Schweiz. Das Kloster Königsfelden*, en collaboration avec M. Th. von Liebenau (1867, gr. in-4); — *Bericht über die künstlerische Abtheilung der allgemeinen Ausstellung zu Paris* (1867, gr. in-8); — *Geschichte der neueren Baukunst*, en collaboration avec M. Burckhardt, tome IV de la *Geschichte der Baukunst*, sous la direction de M. Franz Kugler (1868, gr. in-8); — *Kunsthistorische Studien* (1869, gr. in-8); — *Ueber Richard Wagner* (1869, gr. in-8), en collaboration avec M. Eduard Hanslick; — *Grundriss der Kulturgeschichte*, 5te *Auflage* (1871, 2 vol. in-8); — *Die moderne französische Kunst* (1872, gr. in-8); — *Württemberg und die Renaissance* (1873, gr. in-8); — *Das Kunsthandwerk in Vergangenheit und Gegenwart* (1878, in-16), tome Ier de la 3e série de la *Neue Volksbibliothek*; — *Geschichte der italienischen Malerei vom 4. bis im 16. Jahrhundert* (1879, 2 vol. gr. in-8); — *Carl Schnaase, biographische Skizze* (1879, gr. in-8); — *Geschichte der Renaissance in Deutschland* (1881-1882, 2 vol. gr. in-8); — *Raffael-Werk* (1881, gr. in-4); — *Rafaels Leben und Werke* (1882, gr. in-4); — *Die Kunst und der Kaufmann* (1882, gr. in-8), 5e livraison de la collection *Deutsche Bücherei*; — *Die Kultur der Frührenaissance in Italien* (1882, gr. in-8), fasc. 17 de la même collection; — *Zur französischen Renaissance* (1885, gr. in-8), fasc. 35 de la même collection; — *Wandtafeln zur Kunstgeschichte* (1883, gr. in-fol.); — *Bunte Blätter aus Schwaben* (1885, gr. in-8); — *Kunstwerke und Künstler* (1886, in-8); — *Geschichte der deutschen Kunst* (1888-1889, gr. in-8); — *Altes und Neues* (1890, in-8); — *Denkmäler der Kunst*, en collaboration avec M. Carl von Lützaw (1890, in-fol.); — *Claus Meyer's Werke* (1890, in-fol.).

— M. Alphonse-Louis-Pierre Pyramus de Candolle est mort à Genève le 4 avril. Fils d'un des plus illustres naturalistes de ce siècle, Augustin Pyramus de Candolle, il sut maintenir par ses propres travaux la gloire du nom qu'il portait. Né à Paris le 27 octobre 1806, il fit ses études à Genève et prit en 1829 son doctorat en droit. Mais il ne tarda pas à se sentir invinciblement attiré vers l'étude de la botanique que son père professait avec tant de succès. Après avoir suppléé celui-ci dans la chaire de botanique de l'Académie de Genève, il fut en 1841 appelé à lui succéder, en même temps qu'il était directeur du Jardin botanique. Correspondant de l'Institut dès 1851, il fut choisi en 1874 pour remplacer Agassiz comme membre étranger. Deux fois les congrès de botanique se firent honneur de l'élire président. Voici la liste des ouvrages de l'illustre savant : *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis* (1824-1874, 17 vol. in-8), en partie seulement son œuvre; — *Du droit de grâce*, thèse de doctorat en droit (1829, in-8); — *Monographie des campanulées* (1830, in-4); — *Introduction à l'étude de la botanique* (1834-1835, 2 vol. in-8); — *Les Caisses d'épargne de la Suisse* (1838, in-8); — *Hypsométrie des environs de Genève* (1839, in-4); — *Géographie botanique raisonnée* (1855, in-8); — *Lois de la nomenclature botanique* (1867, in-8); — *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles* (1872, in-8); — *Monographia phanerogamarum* (1878-1883, 5 vol. in-8); — *Darwin, con-*

sidéré au point de vue des causes de son succès et de l'importance de ses travaux (1882, in-12) ; — *La Phytographie* (1880, in-8) ; — *Origines des plantes cultivées* (1883, in-8), dans la *Bibliothèque scientifique internationale ;* — *Nouvelles Remarques sur la nomenclature botanique* (1883, in-8). — M. de Candolle a en outre inséré de nombreux mémoires dans divers recueils scientifiques, tels que les *Annales des sciences naturelles*, les *Mémoires de la Société physique et des sciences naturelles de Genève*, etc.

— L'Académie française vient encore de perdre un de ses membres. M. Charles DE MAZADE est mort le 26 avril, à Paris. Né à Castel-Sarrasin en 1821, M. de Mazade, après avoir achevé ses études et pris à Toulouse son doctorat en droit, vint à Paris, débuta dans la vie littéraire par la publication d'odes (1841), sut se faire admettre dans la *Presse*, puis dans la *Revue de Paris*, d'où il passa dans la rédaction de la *Revue des Deux Mondes* qui aida à l'établissement de sa réputation. Le *Bulletin politique* qu'il y rédigea pendant vingt-cinq ans était généralement apprécié. Ce sont surtout des ouvrages historiques qui ont fait connaître M. de Mazade. Le fauteuil qu'il occupait à l'Académie française depuis 1882 l'avait été auparavant par M. le comte de Champagny. On doit à M. de Mazade : *Odes* (1841, in-8); — *Espagne moderne* (1855, in-12); — *L'Italie moderne* (1860, in-12); — *La Pologne contemporaine* (1863, in-12); — *L'Italie et les Italiens* (1864, in-12); *Deux femmes de la Révolution* (1866, in-12); — *Les Révolutions de l'Espagne contemporaine* (1868, in-12); — *Lamartine* (1872, in-12); — *La Guerre de France* (1875, 2 vol. in-8); — *Portraits d'histoire morale et politique du temps* (1875, in-12); — *Le Comte de Cavour* (1877, in-8) ; — *A travers l'Italie, rimes* (1879, in-12) ; — *Le Comte de Serre ; la politique modérée sous la Restauration* (1879, in-12) ; — *M. Thiers* (1884, in-8) ; — *Correspondance du maréchal Davoust* (1885, 4 vol. in-8); — *Un Chancelier d'ancien régime. Le Règne diplomatique de M. de Metternich* (1889, in-8).

— M. Félix ESQUIROU DE PARIEU, sénateur et membre de l'Institut, est mort à Paris le 9 avril, âgé de soixante-dix-huit ans. Né à Aurillac, le 13 avril 1815, d'une vieille famille de robe, M. de Parieu suivit les exemples de ses ancêtres et entra dans le barreau. Membre de la Constituante après la chute de Louis-Philippe, il entra, le 31 octobre 1849, comme ministre de l'instruction publique dans la combinaison dont firent aussi partie MM. Barrot, Fould et Rouher. C'est à son ministère qu'est due la loi organique du 15 mars 1850 sur l'instruction publique, qui établissait un nouveau conseil supérieur et dotait chaque département d'une académie. Président de la section des finances au conseil d'État, puis vice-président de ce corps (1855-1870), il se retira quelque temps de la vie publique après la chute de l'Empire. Ce qui lui donne un titre à figurer ici, ce sont ses nombreux ouvrages d'économie politique, toujours estimés, qui lui valurent un fauteuil à l'Académie des sciences morales et politiques et dont voici la liste : *Histoire des impôts généraux sur la propriété et le revenu* (1856, in-8) ; — *Traité des impôts considérés sous le rapport historique* (1862-1864, 5 vol. in-8) ; — *Essai sur la statistique agricole du département du Cantal* (1865, in-12); — *La Question monétaire en France et à l'étranger* (1866, in-8); — *L'Union monétaire* (1866, in-8) ; — *De l'Uniformité monétaire* (1867, in-8) ; — *La Question monétaire et l'opportunité de sa solution* (1868, in-8) ; — *Principes de la science politique* (1870, in-8) ; — *La Politique monétaire en France et en Allemagne* (1872, in-8); — *Histoire de Gustave-Adolphe* (1875, in-12); — *La Fausse Direction de la démocratie en France* (1882, in-8).

— Le R. P. Henry-James COLERIDGE, éditeur, jusqu'en 1880, de la grande revue catholique *The Month*, qui tient, parmi les publications des Pères de la

Compagnie de Jésus, un rang honorable à côté des *Études religieuses*, est mort le 13 avril dernier. Neveu du poète de ce nom et frère du lord chief justice actuel, le R. P. Coleridge porta dignement un nom déjà honoré dans ce siècle par plusieurs membres de sa famille. Né le 20 septembre 1822, il fut tour à tour étudiant à Eton et à Oxford. Entraîné comme beaucoup de ses contemporains dans ce qu'on a nommé le *tractarian movement*, il fut d'abord prêtre anglican, mais ne tarda guère à se convertir au catholicisme (1850). Ordonné prêtre en 1855, il entra deux ans plus tard dans la Compagnie de Jésus. En 1864, il devint éditeur de *The Month*, qui venait de se fonder, et déploya autant de talent que de zèle dans l'exercice de ses fonctions. Il s'en retira pour se consacrer à la rédaction de son grand ouvrage sur N. S. Jésus-Christ, qui est un de ses principaux titres à la reconnaissance non seulement de ses compatriotes, mais de tous les catholiques. Nous n'avons pas à rappeler ici qu'une édition française de cet ouvrage a été donnée; tous nos lecteurs se souviennent des éloges que nous avons eu à donner à plusieurs reprises à *la Vie de notre vie*. Voici la liste des ouvrages dus au pieux et remarquable écrivain : *The Theology of the Parables, with an arrangement of the Parables, by Father Salmeron* (1871, in-8); — *The Dialogues of S. Gregory the Great, an old English version* (1872, in-8); — *Life and Letters of S. Francis Xavier* (1872, 2 vol. in-8); — *The Life of P. Frore, from the Italian* (1872, in-8); — *The Story of S. Stanislaus Kotska* (1875, in-8); — *The Public Life of our Lord* (1875, 5 vol. in-8); — *The Prisoners of the King, thoughts on the catholic doctrine of Purgatory* (1878, in-8); — *The Sermon on the Mount* (1879, 3 vol. in-8); — *The Life and Letters of S. Theresa* (1881-1888, 3 vol. in-8); — *The Life of Mother Francis Mary Teresa Ball, foundress in Ireland of the Institute of the Blessed Virgin Mary* (1881, in-8); — *The Works and Words of our Saviour gathered from the four Gospels* (1882, in-8); — *The Return of the King, Discourse on the latter days* (1883, in-8); — *The Baptism of the King, considerations on the sacred Passion* (1884, in-8); — *The Story of the Gospels harmonized for meditation* (1884, in-8); — *The Preparation of the Incarnation* (1855, in-8); — *The Life of lady Georgiana Fullerton, from the French of Mme Augustus Craven* (1888, in-8).

— M. le docteur Robert HARTMANN, professeur d'anatomie à l'Université de Berlin, est mort le 20 avril dernier. Il était né en 1830. C'est un voyage fait en Afrique avec le comte Adalbert von Barnim (1859 et 1860) en qualité de médecin, qui commença d'attirer sérieusement son attention sur les problèmes anthropologiques. L'Afrique l'occupa toujours beaucoup et c'est par son ouvrage sur *les Peuples de l'Afrique* qu'il est le plus connu des lecteurs français, grâce à la traduction qui en a paru dans la *Bibliothèque scientifique internationale*. Le docteur Robert Hartmann s'était conquis par ses travaux un rang très distingué parmi les savants qui s'occupent d'anthropologie. La *Zeitschrift für Ethnologie*, fondée à Berlin en 1869 et dont il était un des directeurs, est un des recueils de ce genre les plus estimés. M. Hartmann, qui a fait de longues recherches sur les rapports entre le singe et l'homme, est arrivé à la conclusion qu'on ne pouvait sûrement rattacher l'espèce humaine à aucune des espèces connues de singes. Voici l'indication des principaux ouvrages du savant Berlinois : *Plantae quaedam Nitoticae, quas in itinere cum Adalberto libero baroni de Barnim facto collegit* (1862, in-4); — *Reise des Freiherrn A. von Barnim in den Jahren 1859 und 1860* (1863, in-4); — *Naturgeschichtliche medicinische Skizze der Nilländer* (1865, in-8); — *Die Nigritie* (1876, in-8); — *Die menschenähnlichen Affen* (1876, in-8); — *Die Völker Afrikas* (1876, in-8), tome XXXVIII de l'*Internationale wissenschaftliche Bibliothek*, et à ce titre traduit en français; — *Der*

Gorilla (1880, in-4); — *Handbuch der Anatomie des Menschen* (1881, in-8); — *Die Oberen Nilländer* (1881, in-fol.); — *Abyssinien und die übrigen Gebiete der Ostküste Afrikas* (1883, in-8), tome XV de *Das Wissen der Gegenwart;* — *Die menschenähnlichen Affen und ihre Organisation im Vergleich zur Menschlichen* (1883, in-8), tome LX de l'*Internationale wissenschaftliche Bibliothek*, et à ce titre traduit en français; — *Die Nilländer* (1884, in-8); tome XXIV de *Das Wissen der Gegenwart;* — *Madagascar und die Inseln Seychelles, Komoren und Mascarenen* (1886, in-8), tome LVII de *Das Wissen der Gegenwart.*

— M. John-Addington Symonds est mort à Rome le 20 avril, âgé de cinquante-trois ans. Né en 1840 à Bristol, élève à Harrow School, puis au Bailliol College, à Oxford, M. John A. Symonds commença de se faire connaître dans le monde littéraire par la publication de mélanges laissés par son père (1871). L'Italie et particulièrement la Renaissance italienne le passionnèrent, et les travaux qu'il produisit sur la matière furent accueillis dans son pays avec une faveur singulière, comme d'ailleurs presque tous les écrits sortis de sa plume délicate. A l'étranger, l'appréciation fut moins enthousiaste : c'est ainsi que les connaisseurs des études dantesques reprochent à son *Introduction* de ne pas témoigner d'une science suffisante du sujet. Quoi qu'il en soit de la valeur scientifique de ces travaux, il est un mérite qu'on ne leur conteste pas, c'est le mérite littéraire; et l'on ne saurait refuser non plus à M. Symonds d'avoir contribué à faire goûter les choses italiennes à ses compatriotes. Nous donnons ici l'indication de ses principaux ouvrages : *An Introduction to the study of Dante* (1872, in-8); — *Studies of the Greek poets* (1873-1876, 2 vol. in-8); — *Sketches in Italy and Greece* (1874, in-8); — *Renaissance in Italy; the age of the despots* (1875, in-8); — *Renaissance in Italy, the revival of learning* (1877, in-8); — *Renaissance in Italy; the fine arts* (1877, in-8); — *Renaissance in Italy; Italian literature* (1881, 2 vol. in-8); — *Renaissance in Italy, the catholic reaction* (1886, 2 vol. in-8); — *The Sonnets of Michael Angelo Buonarotti and Tommaso Campanella, now for the first time translated into rhymed English* (1878, in-8); — *Many moods, a volume of verse* (1878, in-8); — *Shelley*, dans la collection des *English men of letters* (1878, in-8); — *Sketches and studies in Italy* (1879, in-8); — *New and Old, a volume of verse* (1880, in-8); — *Animi-figura* (1882, in-12); — *Italian Byways* (1883, in-8); — *Shakespeare's predecessors in the English drama* (1884, in-8); — *Wine, woman and song, mediæval songs in English verse* (1884, in-12); — *Vagabundi libellus* (1884, in-8); — *Sir Philip Sidney*, dans la collection des *English Men of letters* (1886, in-8); — *Ben Jonson*, dans les *English Worthies* (1886, in-8); — *Life of Benvenuto Cellini, newly translated* (1887, 2 vol. in-8).

— Ce sont des travaux historiques qui ont fait connaître du monde littéraire M. le comte Gabriel-Jules de Cosnac, mort le 20 avril à Paris, âgé de soixante-quatorze ans. Né à Clermont-Ferrand en 1819, M. le comte de Cosnac fut quelque temps conseiller général de la Corrèze. Outre quelques brochures politiques d'une médiocre importance, il a publié des ouvrages d'un intérêt considérable pour l'histoire du XVIIe siècle. Voici la courte liste des travaux qui lui sont dus : *De la Décentralisation administrative* (1844, in-8); — *Questions du jour. République, socialisme et pouvoir* (1849, in-12); — *Mémoires de Daniel de Cosnac*, publiés pour la Société de l'histoire de France (1852, 2 vol. in-8); — *Question romaine, croisade* (1860, in-8); — *Discours à la commission de décentralisation. Législation comparée des divers États de l'Europe relativement aux institutions municipales et à la nomination des maires* (1870, in-8); — *Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne!* (1873, in-12); — *Souvenirs du règne de Louis XIV* (1874-1881, 8 vol. in-8); — *Les Richesses du*

palais Mazarin (1884, gr. in-8); — *Mémoires du marquis de Sourches*, édités avec notre collaborateur M. Édouard Pontal (en cours de publication).

— L'un de nos meilleurs et plus savants collaborateurs, un des érudits dont les travaux honorent le plus la science catholique et française, M. le chanoine Ulysse Chevalier vient de perdre son père, M. Jean-André-Ulysse Chevalier, mort le 10 avril, à Romans, dans sa quatre-vingt-neuvième année. Né dans la même ville le 15 juillet 1804, après avoir complété à Bourg-du-Péage son éducation commencée dans sa ville natale, il se tourna vers l'étude de la médecine, fut quelque temps chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Dunkerque, puis de celui de Phalsbourg (1849). Nommé médecin-major de 1re classe en 1852, il prit sa retraite l'année suivante à Romans, où il devint membre, puis vice-président de la commission administrative de l'Hôtel-Dieu. Correspondant de diverses sociétés scientifiques, M. le docteur Chevalier ne s'intéressait pas seulement aux études médicales, il s'occupait aussi de travaux historiques. Nous ne pouvons donner ici la liste des cinquante-deux publications qu'on lui doit; nous renvoyons pour cela à la notice que vient de lui consacrer son fils sous forme de lettre de faire-part (Romans, imp. R. Sibilat André, in-8 de 8 p.). Nous avons seulement voulu adresser ici à notre excellent collaborateur le témoignage de notre sympathie et l'assurance de nos prières.

— M. Charles Faider, l'un des plus éminents jurisconsultes de Belgique, est mort le 6 avril à Bruxelles. Né à Trieste le 6 septembre 1811, avocat en 1832, il ne tarda pas à se faire connaître par des publications sur les institutions belges et par son ardeur à défendre la nationalité de son pays. L'Académie royale des sciences, lettres et arts de Belgique l'appela dans son sein en 1846. Il fut quelque temps ministre de la justice. On lui doit : *Paroles d'un voyant* (1834, in-18), parodie d'un livre célèbre de Lamennais; — *Coup d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique* (1834, in-8); — *De la Nationalité littéraire en Belgique* (1840, in-8); — *De la Personnification civile des associations religieuses* (1840, in-8); — *Étude sur les institutions nationales, Pays-Bas autrichiens et Pays de Liège* (1842, in-8); — *État de l'instruction primaire en Belgique, 1830-1840* (1842, in-8); — *De l'Étude du droit coutumier en Belgique* (1846, in-8).

— Bien que cette liste nécrologique soit déjà longue, nous devons encore une mention spéciale à un vaillant prêtre suisse, M. le chanoine Schorderet, mort à Fribourg le 20 avril. Sans retracer ici la carrière de cet apôtre, qui contribua beaucoup à régénérer le catholicisme dans une partie de la Suisse et dont le zèle développa les associations catholiques d'ouvriers et d'étudiants, nous rappellerons que c'est en partie au moins à son initiative qu'est due la fondation du journal *la Liberté de Fribourg* et de la *Revue de la Suisse catholique*. C'est lui aussi l'organisateur de l'Œuvre de Saint-Paul qui, de la Suisse, s'est répandue dans les pays voisins.

— On annonce encore la mort de M. Charles Armengaud, ingénieur, auteur de traités industriels techniques, parmi lesquels nous citerons la *Publication industrielle des machines*, précieux recueil périodique, mort à l'âge de quatre-vingts ans, le 11 avril; — de M. Charles Barat, qui, après s'être fait connaître par des voyages dans les régions arctiques de l'Europe, alla explorer la Corée, mort à Paris, âgé de cinquante et un ans, le 22 avril; — de M. Louis Bessot de Lamothe, auteur de travaux agronomiques, mort en avril, à quatre-vingts ans; — de M. Charles Bigot, professeur de littérature à l'Ecole Saint-Cyr, collaborateur du *Siècle* et du *XIXe Siècle*, fort connu par ses ouvrages pédagogiques et notamment par un Manuel d'instruction civique, conçu dans des idées que nous ne pouvons approuver,

mort à cinquante-trois ans, le 15 avril; — de M. Louis CANTIN, qui dirigea successivement les Folies-Dramatiques, l'Éden-Théâtre et les Bouffes-Parisiens, mort à Antibes, au commencement d'avril, âgé de soixante et onze ans; — de M. le docteur DANET, mort le 11 avril à Paris; — de M. DEHARAMBURE, membre de la Société de géographie de Paris, mort le 13 avril à Paris, âgé de quatre-vingt-quatorze ans; — de M. Charles DUCHEMIN, publiciste, qui depuis quarante-cinq ans dirigeait avec vaillance l'un des meilleurs journaux de Bourgogne, *l'Union de l'Yonne*, mort à soixante-treize ans, le 18 avril; — de M. l'abbé FAIVRE, aumônier honoraire de Bellevaux, chanoine honoraire de Besançon, membre de l'Académie de cette ville, mort à Besançon le 25 avril; — de M. FELTZ, professeur d'anatomie et de physiologie pathologique à la Faculté de médecine de Nancy, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort à cinquante-huit ans, le 6 avril; — de M. Ernest GAULLIEUR, archiviste de la ville de Bordeaux, auquel on doit notamment une *Histoire de la Réformation à Bordeaux*, restée inachevée; — de M. Franz GERALDY, auteur de travaux remarqués sur l'électricité, mort à Bois-Colombes le 24 avril; — de M. HATTU, rédacteur à l'*Observateur français*, mort à Paris le 9 avril; — de M. Achille KÜHNHOLTZ-LORDAT, membre de la Société des gens de lettres et de l'Académie de Montpellier, président de l'Association des amis de l'Université de cette ville, mort en avril; — de M. Dominique-Auguste LETRAIN, ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort à Bourges en avril; — de M. Loys LHERMINIER, collaborateur de la *Patrie* et fondateur du *Bulletin diplomatique*, mort à soixante-dix-neuf ans, au commencement d'avril; — de M. Albert LIOUVILLE, avocat, moins connu au barreau que son père (M. Félix Liouville), rédacteur en chef pendant de longues années du journal *le Droit*, mort en avril, âgé de cinquante-huit ans, à Cannes; — de M. Alfred MAME, le grand éditeur catholique de Tours, qui a contribué à donner à la maison qu'il dirigeait le rang éminent qu'elle occupe parmi les librairies du monde entier, mort le 11 avril à Tours, âgé de quatre-vingt-deux ans; — de M. Joseph MAROTTE, médecin honoraire des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine, mort le 11 avril à Paris, âgé de quatre-vingt-quatre ans; — de M. Louis MARTIN DE BEAUCÉ, inspecteur général des ponts et chaussées, mort à La Rochelle, âgé de soixante-treize ans, le 26 avril; — de M. Joseph MOLON, qui signait du pseudonyme Émile Noll les comptes rendus de l'Académie des sciences qu'il donnait au *Figaro*, mort le 21 avril; — de M. MORANT, conseiller général de la Marne, connu par ses travaux de viticulture, mort à Congy le 26 avril; — de M. Gustave NADAUD, le chansonnier fameux, mort à Paris, âgé de soixante-treize ans, le 26 avril; — de M. Adolphe RICARD, secrétaire honoraire de la Société archéologique de Montpellier, numismate distingué, auteur de publications sur Murviel, etc., mort à Montpellier le 2 avril, dans sa soixante-quinzième année; — de M. le docteur Charles DE VILLIERS, membre de l'Académie de médecine, mort à quatre-vingts ans, le 25 avril.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Théophilos ARÉTAROS, chirurgien grec, que de savants travaux firent élire membre de plusieurs sociétés savantes, mort en avril; — de M. John BARTHOLOMEW, cartographe écossais, auteur d'un excellent *Gazetteer of the British Insels*, l'un des collaborateurs de l'*Imperial Atlas*, de Philip, mort le 30 mars; — de M. Karl BEIDTEL, ancien professeur de l'Université d'Innsbruck, mort le 6 mars, âgé de soixante-quinze ans; — de M. Samuel Cox, théologien anglais, qui dirigea dans les premières années *The Expositor*, et auquel on doit, entre autres écrits, des commentaires de Job, de Ruth et d'autres livres bibli-

ques, mort à la fin de mars ; — de M. Richard Crawley, qui a donné en anglais une traduction fort estimée de Thucydide, et dont nous citerons, entre autres ouvrages originaux : *Horse and Foot* (1868, in-8); *Venus and Psyche and other poems* (1871, in-8); *The Younger Brother* (1878, in-8), mort en avril ; — du R. P. Alphonse Deham, S. J., préfet des études du collège Saint-Servais de Liège, auteur de nombreux opuscules de piété, mort le 19 mars; — de M. Udo Eggert, professeur d'économie à l'Université de Tokyo; — de M. Cargill Guthrie, bibliothécaire de la *Free library*, à Dundee, dont on cite les *Village scenes*, mort en avril; — de M. James Hutton, journaliste et publiciste anglais, qui séjourna longtemps dans l'Inde, où il fonda la *Delhi Gazette*, et écrivit dans diverses revues ou journaux, auteur de souvenirs de mission (*The missionary Life in the Southern Seas)*, et d'un intéressant ouvrage sur les Arteveldt : *James and Philip van Arteveldt* (1882, in-8), mort le 21 mars, âgé de soixante-quinze ans, à Hammersmith ; — de M. Gustav Herbst, professeur de physiologie à l'Université de Göttingen, mort le 11 mars, à quatre-vingt-dix ans; — du poète strasbourgeois Daniel Hirtz, mort à Strasbourg en avril, âgé de quatre-vingt-neuf ans; — de M. Fr. Jerabek, membre de l'Académie François-Joseph, à Prague, auteur dramatique estimé, mort dans les derniers jours de mars; — de M. Gottfried Leinburg, baron de Luettjendorf, poète et littérateur autrichien, mort à Vienne, le 8 avril, âgé de soixante-huit ans ; — de M. Christian-Joachim Mohn, linguiste norvégien, mort à Naples, le 2 mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans; — de M. Bernard Pataky, correspondant parisien de divers journaux autrichiens, mort à Paris le 9 avril; — de M. Peabody, théologien américain, mort en mars ; — de M. N. de Roever, directeur des archives municipales d'Amsterdam, mort le 11 avril; — de M. Senft, connu par des recherches géologiques et minéralogiques, mort le 20 mars à Eisenach ; — de M. Supinsky, économiste, mort à Lemberg le 16 mars; — de M. John Taylor, bibliothécaire de la Cité de Londres, qui a publié de nombreux articles d'histoire et d'archéologie dans l'*Athenæum* et le *Saturday Review*, fondateur de la Société archéologique de Bristol et Glocester, à qui l'on doit des monographies de l'abbaye de Tintern et de la cathédrale de Bristol; — de don Vicente Vasquez-Queipo, membre des Académies royales des sciences et d'histoire de Madrid, correspondant étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, auteur de : *Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples, depuis les premiers temps historiques jusqu'à la fin du khalifat d'Orient* (1859, 3 vol. in-8), et d'un livre en espagnol sur *Cuba, ses ressources, son administration, sa population*, traduit en français par M. d'Avrainville, et écrit au point de vue de l'émancipation des esclaves et de la colonisation européenne; — de M. Mor. Vermehren, professeur à l'Université d'Iéna, mort à soixante-quatre ans, le 3 avril; — du R. P. Everard Weemaes, de la Compagnie de Jésus, auteur de poésies flamandes estimées, récemment réunies en volume, sous le titre : *Gezangen* (1891, in-8), mort le 15 mars, âgé de quatre-vingt-quatre ans, à Tronchiennes ; — de M. Karl Werder, philosophe et poète, dont on estime les travaux sur Shakespeare, Lessing et Schiller, mort le 10 avril; — de M. Thomas Wingham, pianiste anglais distingué, qui, après sa conversion au catholicisme, devenu organiste de l'Oratoire de Brompton, composa de beaux morceaux de musique religieuse, parmi lesquels on cite tout particulièrement une messe, mort en avril ; — de M. Thomas Wood, à qui l'on doit *Annals of the disruption*, mort aussi dans le mois d'avril.

Concours et Prix. — La société Jablonowski, de Leipzig, met au concours les sujets suivants : Développement de l'industrie en Pologne depuis

la fin de l'indépendance polonaise (1894). — Les associations en Grèce, d'après les sources écrites et surtout d'après les inscriptions (1895). — Étude sur le mouvement économique, politique et social dans une grande ville de l'Allemagne à la fin du moyen âge (1896). Le prix pour chaque mémoire couronné est de 1,250 fr. Les ouvrages peuvent être écrits aussi bien en français qu'en allemand ou en latin. Le terme du concours est le 30 novembre de l'année pour laquelle il est annoncé.

— L'Académie des sciences morales et politiques de Naples décernera, en 1894 (délai pour la remise des manuscrits : 31 mai 1894), un prix de 1,000 fr. sur cette question : la liberté de la presse dans ses rapports avec les procès en diffamation et en injures, examen de la législation des divers États sur la matière.

— Il n'est que temps d'annoncer les sujets mis au concours pour cette année par la Société des antiquaires de Picardie : Prix d'histoire, fondation Le Prince, 500 fr. : Un sujet d'histoire relatif à la Picardie, s'arrêtant à 1789, laissé au choix des concurrents (Histoire civile, religieuse, militaire, artistique ou littéraire ; même celle des légendes et des chansons en dialecte picard, en patois ou en français). — Prix d'archéologie, fondation Le Dieu, 500 fr. : Mémoire manuscrit d'archéologie, concernant la Picardie, au choix des concurrents (Description archéologique d'une église, d'un monument civil ou militaire. Épigraphie. Numismatique. Tapisseries. Vitraux. Dessins inédits, etc.). — Prix de topographie, offert par Mme Garnier, en mémoire de feu M. Garnier, secrétaire perpétuel de la Société, 300 fr. : Carte topographique, à l'échelle de 1/10.000, de l'une des communes du département de la Somme, au choix des concurrents. — Temps préhistorique, prix offert par M. Pinsard (200 fr.) : Mémoire sur les temps préhistoriques dans la limite d'un ou de plusieurs des arrondissements du département de la Somme. — Biographie, prix offert par Mme Pinsard, 200 fr. : Biographie des femmes picardes qui se sont illustrées dans la littérature, les arts, le dévouement à la patrie ou à l'humanité avant 1789. Les Mémoires inédits non signés, munis d'une épigraphe, seront adressés, avant le 1er juillet 1893, à M. le secrétaire perpétuel, à Amiens.

Congrès. — Le premier congrès d'historiens allemands s'est réuni le 5 avril, à Munich. Cent une personnes y ont pris part. Le docteur Huber, de Vienne, a été nommé président. Les professeurs Kaufmann, Breszlau et Dove ont fait un rapport sur l'organisation de l'enseignement de l'histoire et la part qu'il doit avoir dans la préparation à la vie publique de nos jours. D'autres questions intéressantes ont été discutées, notamment celle des archives. Le congrès a émis le vœu que les communications de pièces soient autorisées jusqu'à l'année 1847 inclusivement; on a également soulevé la question de savoir s'il ne serait pas possible de faire dresser et publier les répertoires de toutes les archives d'Allemagne. La prochaine séance du congrès aura lieu à Leipzig, l'année prochaine.

— Le dixième congrès des géographes allemands s'est réuni le même jour à Stuttgart, sous la présidence de MM. le comte de Linden et docteur baron de Richthofen. Sujets traités : *La Réaction du nouveau monde sur l'ancien, de 1492 jusqu'à nos jours*, par le docteur Rein ; *les Peuples nains* de l'Ituri, par le docteur Stuhlmann.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 7 avril, M. Fabia a fait une communication sur le consulat de Tacite, et M. l'abbé Duchesne a lu un mémoire sur la *Vie de sainte Geneviève*. — Le 14 avril, M. Deloche a entretenu l'Académie de la signification des mots *pax* et *honor* qui se trouvent sur les monnaies béarnaises.

M. L. Delisle a fait ensuite une communication sur l'éléphant de Henri IV, et M. J. Havet a lu un mémoire de M. Robiou sur les religions asiatiques au moment de la conquête d'Alexandre. — Dans la séance du 21 avril, M. Ph. Berger a communiqué une note sur le squelette de baleine conservé à Carthage, selon saint Augustin. M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un travail sur les inscriptions grecques qu'il a recueillies à Gaza. — Cette communication a été terminée dans la séance du 28 avril; M. Bertrand a ensuite entretenu l'Académie d'un vase à figures en argent trouvé en Danemark.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 22 avril, M. Alfred Neymarck a lu un mémoire sur l'évaluation du capital et du revenu des valeurs mobilières en France. M. Raffalovitch a fait ensuite une communication sur les institutions patronales en Allemagne. — Le 29 avril, M. Neymarck a achevé la lecture de son mémoire. Puis M. Picot a entretenu l'Académie d'un travail de M. Cheysson sur les institutions patronales destinées à améliorer le sort de l'ouvrier.

École des chartes. — Nous réparons une omission en donnant la liste des archivistes-paléographes de la promotion de janvier, suivant l'ordre de mérite : 1. L.-A. Coulon, *Étude sur les forêts de la Franche-Comté ;* — 2. G. Daumet, *Essai sur l'histoire de Calais sous la domination anglaise ;* 3.—M. Saché, *Étude sur François de Coligny ;* 4.—F.-O. Claudon, *Histoire de la ville de Langres jusqu'au milieu du XVe siècle ;* —5. J.-S. Soyer, *La Communauté des habitants de Blois jusqu'au commencement du XVIe siècle ;* —6. J.-M.-V. Guibert, *Jean II, duc d'Alençon ;*—7. E.-M.-J. de Peretti de la Rocca, *De l'influence des coutumes du Berry sur la législation de Genève au XVIe siècle ;* —8. G.-A. Salles, *Guerres et négociations entre François Ier et Henri VIII (1544-1546);*—9. M.-P. d'Arbois de Jubainville, *Recherches sur la condition de la classe agricole dans l'ancien diocèse de Troyes.* — Hors rang : P.-T. Hoppenot, *Étude sur l'église Sainte-Madeleine de Troyes ;*—A.-P.-E. Vautier, *Étude sur la vie et les œuvres de Robert Cenalis (1483-1563).*

Paris. — Pour la deuxième fois vient de paraître l'*Annuaire de l'enseignement commercial et industriel*, publié sous la direction de M. Georges Paulet, chef de bureau de l'enseignement commercial au ministère du commerce (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-32 de xi-725 p.). L'objet que l'on s'est proposé dans cette publication est le suivant : « Dresser le catalogue méthodique de toutes les institutions qui ont pour objet l'enseignement industriel ou commercial, renseigner brièvement les parents et les candidats sur les conditions d'accès et de scolarité, indiquer les matières enseignées, mettre enfin à la portée de tous les intéressés les documents relatifs à la situation et au développement de l'enseignement technique. Quatre parties dans l'*Annuaire :* la première consacrée aux renseignements généraux (administrations centrales, conseils et inspections, établissements nationaux d'enseignement, soit commercial, soit industriel, etc.); la deuxième, groupant sous la rubrique : renseignements spéciaux, la liste des distinctions, diplômes, etc., décernés dans la dernière année, celle des sujets donnés aux examens, des matières de concours proposées par les académies et sociétés, enfin la nécrologie. La troisième partie comprend la législation; la dernière, la bibliographie, qui donne une liste d'ouvrages récents intéressant l'enseignement commercial et industriel. L'on peut juger par ce simple cadre que l'ouvrage de M. Paulet est mieux conçu que beaucoup des annuaires des autres écoles. Nous exprimerons seulement deux regrets : d'abord que le directeur de l'*Annuaire* ait cru devoir n'y faire entrer que les établissements officiels ou quasi officiels; nous espérons que

M. Paulet élargira son plan dans une nouvelle édition. Nous voudrions aussi lui voir donner plus de développements à la bibliographie et ne se pas borner à reproduire les titres des ouvrages que les éditeurs lui envoient (encore oublie-t-il quelquefois de nous donner le nom de l'éditeur). Il a paru, à l'étranger, des ouvrages qui méritaient d'être signalés; nous n'en avons pas trouvé un seul ici.

— La librairie Le Soudier nous donne le premier guide en français de l'exposition de Chicago. C'est M. John J. Flinn qui est l'auteur de ce *Guide général de l'exposition universelle de Chicago et Annuaire officiel illustré* (in-8 de 39 p.). Écrite à une époque où l'exposition non seulement n'était pas ouverte, mais n'était même pas complètement installée, cette brochure ne peut qu'offrir un aperçu rapide de ce qu'ont fait les Américains; l'exposition étrangère n'a ici presque aucune place. Tel qu'il est, cet opuscule fournit des renseignements intéressants sur quelques-unes des merveilles qui se disputent l'admiration des visiteurs de cette exposition considérable. On trouve là un plan général assez net et dix gravures.

— Une superbe revue mensuelle illustrée, avec planches en noir et en couleurs tirées hors texte, paraît depuis le 10 mars dernier à la librairie Émile Rondeau. Prix de l'abonnement annuel : France, 40 fr.; union postale, 45 fr. Titre : *Le Livre et l'Image*. — Placée sous la direction de M. J. Grand-Carteret, un littérateur et un artiste dont la réputation, à ce double titre, est faite depuis longtemps, cette revue s'annonce brillamment. Elle s'adresse surtout au monde des grands bibliophiles et des collectionneurs de la France et de l'étranger. Deux livraisons seulement ont paru; il serait donc prématuré de porter sur ce luxueux périodique un jugement définitif. Tel qu'il débute, cependant, il s'impose à l'attention; d'ailleurs, ses rédacteurs ont tous ou presque tous des noms connus dans les lettres, les arts ou la « curiosité. » On trouvera, régulièrement insérés, dans la partie technique du *Polybiblion* les sommaires de la nouvelle publication; mais, pour en donner ici une idée générale, nous citerons quelques lignes de la « manière de préface » par laquelle M. Grand-Carteret présente *le Livre et l'Image* aux amateurs : « La Revue que nous fondons sera bien réellement la revue du Livre et de l'Image, s'intéressant au tableau de la vie, à la vignette réclame comme à l'estampe des maîtres, notant soigneusement chansons, caricatures, scènes de mœurs, canards, curiosités, restituant le passé aux côtés du présent, en manière de comparaison. — Ce seront à la fois des études et des notes, des impressions d'ensemble et des jalons posés à la hâte, au fur et à mesure, dans tous les domaines de la curiosité, qu'il s'agisse d'art, de littérature, de sciences, de modes, de jeux ou de sports. Ce seront également des aperçus sur les productions du Livre et de l'Image, à côté de la simple notation du monceau de papier imprimé ou gravé que chaque mois voit éclore. » — Vaste et alléchant programme qu'il sera d'autant plus méritoire de remplir qu'il nous semble hérissé de difficultés de toute sorte. Nous suivrons cette intéressante publication dans son développement.

— Douze notes composent la première série des *Mélanges de bibliographie* de notre collaborateur M. Henri Stein, parus d'abord dans le *Bulletin du bibliophile*, puis en tirage à part (Paris, Techener, in-8 de 49 p.). Du XIIIe siècle, dont il nous fait connaître deux enlumineurs, Richard et Guillaume, omis par M. Bradley dans son *Dictionary of miniaturists*, M. Stein descend le cours des âges jusqu'au Directoire, dont il nous donne un acte enjoignant au général Bonaparte de faire venir de Rome les caractères étrangers de l'imprimerie de la Propagande. Chemin faisant, l'auteur nous apporte bien des renseignements intéressants; combat l'hypothèse d'après la-

quelle Nicolas Trumeau aurait quitté Reims vers 1552; publie un procès-verbal de saisie de livres protestants, en 1570; donne des indications précises pour les biographies de Jacques Foillet et de Jean Exertier, imprimeurs à Besançon au XVIe siècle; contribue aussi à l'histoire de la typographie parisienne, par une notice sur le séjour à Paris, de 1607 à 1610, de Jean Jannon; fixe d'une manière sûre à l'année 1661 et non 1660, comme le voulait Deschamps, l'introduction à Laon de l'imprimerie; exhume des archives de Seine-et-Marne un important document sur la papeterie du Marais, en 1680. Nous ne pouvons tout signaler dans cette substantielle brochure, mais nous voulons encore relever la note dans laquelle M. Stein fait connaître une curieuse lettre de Desmarest sur les filigranes.

— L'histoire de l'économie agricole dans la France du XIVe siècle trouvera beaucoup à prendre dans l'excellente étude publiée par M. J.-M. Richard sur *Thierry d'Hireçon, agriculteur artésien* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, tome LIII. Paris, in-8 de 69 p.). Agent de Philippe le Bel, conseiller de Mahaut d'Artois, prévôt de la collégiale d'Aire, et, dans les derniers mois de sa vie, évêque d'Arras, Thierry possédait de nombreux domaines dont il tirait le meilleur parti possible. Ses comptes et ceux des domaines de Mahaut ont fourni à M. Richard de précieux renseignements sur l'exploitation des propriétés rurales au début du XIVe siècle. Les modes d'exploitation, l'ensemencé, les prairies, les bois, les courtils, les animaux, l'outillage, les ouvriers ruraux nous sont tour à tour présentés. Un appendice comprend, outre divers documents, des notes sur les mesures de superficie et de capacité employées dans les comptes et sur le prix des denrées alimentaires.

— Nous analysons plus haut (p. 391) un ouvrage de M. E.-J. Coulomb, autrement dit Amaravella, sur *le Secret de l'absolu*, publié par la Société théosophique. La même société, qui poursuit activement sa propagande par le livre, nous donne, traduits par le même auteur, des « fragments choisis du livre des préceptes d'or à l'usage journalier des lanous. » *La Voix du silence* (Paris, au siège de la Société théosophique, in-16 de 105 p.) est dédiée au petit nombre, à ceux qui veulent devenir des disciples (lanous). Nous espérons que l'ouvrage ne sortira pas d'un cercle restreint de lecteurs, et nous n'en pouvons recommander à personne la lecture. Bien qu'il renferme des considérations élevées et qu'il offre des préceptes dont on pourrait tirer profit pour rendre meilleur, les pensées étranges et les idées fausses y sont si intimement amalgamées avec ce qu'il y a de bon, que l'ensemble du livre est mauvais, dangereux, et que la lecture nous en semble malsaine pour presque tout le monde.

— *La Revue des Églises d'Orient* (Paris et Poitiers, Oudin), est entrée dans la neuvième année de son existence. Le congrès eucharistique de Jérusalem apporte un intérêt de plus à cette publication, qui se rattache à l'Œuvre des écoles d'Orient. A l'occasion des fêtes, elle publie la traduction, quelquefois le texte même, des hymnes et des prières des Églises orientales et des monographies détaillées de ces communions si intéressantes et trop peu connues. Le prix de l'abonnement annuel est de 3 fr.

— La librairie Picard vient d'éditer un beau volume intitulé : *La Dalmatie, de 1797 à 1815. Épisode des conquêtes napoléoniennes*, par M. l'abbé Paul Pisani. L'ouvrage, qui a valu à son auteur les éloges unanimes de la Faculté des lettres de Paris, à laquelle il était présenté comme thèse de doctorat, est accompagné de 3 héliogravures et de 10 cartes en couleurs.

— *L'Annuaire universel illustré, revue générale de l'année*, par un groupe d'écrivains français, dont la première année (1892) vient de paraître (Paris, 31, rue Saint-Lazare, et à la librairie Paul Dupont, in-4 de 1,124 p. Prix :

12 fr.), a déjà reçu de nombreuses approbations d'hommes marquants de toutes les opinions. Le volume que nous avons sous les yeux donne des renseignements météorologiques et démographiques ; rappelle la constitution nationale ; fournit l'état des Chambres, des ministères et établissements qui en dépendent, des institutions de crédit et d'assurance ; parle tour à tour de Paris et des pays étrangers ; dresse le bilan de l'année 1892, en retraçant non seulement les événements politiques, mais l'histoire scientifique et littéraire, résumant, par exemple, les séances de l'Institut. Les auteurs présentent leur travail sans prétention : « Glissant à la surface des choses, nous laissons à d'autres plus compétents, disent-ils, le soin d'approfondir ces questions. » Cela n'empêche pas l'*Annuaire* d'être destiné à rendre d'assez grands services.

Bourbonnais. — *L'Inventaire des découvertes archéologiques faites pendant l'année 1886 dans le département de l'Allier*, par M. Francis Pérot (Moulins, imp. de E. Auclaire, in-8 de 14 p. et pl.), est dressé à un point de vue tout particulier. C'est la liste et la description des objets trouvés et faisant presque tous partie de la collection de M. Pérot. Ce n'en est pas moins une heureuse idée de faire connaître ainsi chaque année le résultat des fouilles et des découvertes qui viennent enrichir les collections publiques ou privées.

— Le même auteur, dans sa brochure : *Les Vues et plans de l'ancien château de Moulins*. Extrait des *Annales bourbonnaises* (Moulins, imp. de E. Auclaire, in-8 de 22 p. et pl.), a réuni douze planches rappelant les diverses vicissitudes que subit ce château très remarquable avant l'incendie de 1755. Le texte qui accompagne ces planches n'en est guère que l'explication.

Dauphiné. — Le P. Apollinaire publie des *Études franciscaines sur la Révolution dans le département de l'Isère* (Grenoble, imp. Allier, in-8 de 65 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4e série, t. VI), travail très substantiel, puisé aux meilleures sources, et où le savant capucin combat tout d'abord avec une grande vigueur cette erreur, sinon cette calomnie, trop répandue, qui attribue aux ordres religieux du XVIIIe siècle le plus fâcheux relâchement. Il montre que, dans tous les départements, et particulièrement dans celui de l'Isère, les franciscains de 1790 donnèrent un grand spectacle d'héroïsme et de fidélité. Sur 131 religieux des ordres franciscains que possédait ce dernier département, sept seulement tombèrent dans le schisme : c'est le dix-huitième du nombre total.

Forez. — Dans sa *Dissertation sur le nom primitif de la Loire* (Roanne, imp. de Chorgnon et Bardiot, in-8 de 12 p.), M. Francis Pérot, se basant sur un certain nombre de remarques philologiques et géographiques, proposerait de voir dans le mot *Cé*, que l'on trouve dans Ponts-de-Cé, l'ancien nom de ce fleuve.

Franche-Comté. — Archéologie, géologie et histoire : voilà, presque exclusivement, les sujets traités par certains membres de la *Société d'émulation du Jura* dans le beau volume que cette société vient de publier (5e série, t. II, Lons-le-Saunier, imp. Déclume, in-8 de 471 p., orné d'un grand nombre de planches). M. l'abbé A. Guichard a donné à lui seul trois études, savoir : *Le Jupiter gaulois de Pupillin et Étude comparée sur les statuettes de Jupiter costumé à la gauloise ; — Compte rendu des séances, section d'archéologie (Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, 1892)* et *la Cité gallo-romaine de Grozon*, dont le tirage à part a déjà été signalé ici avec quelques détails (t. LXVII, p. 183). Nous devons mentionner également : *Coup d'œil sur les terrains tertiaires supérieurs en Bresse et quaternaires dans le Jura et la Bresse*, par M. A.-N. Parandier ; — *La Franche-Comté ancienne*, intéressant résumé géographique sur une partie de cette province à l'époque romaine, par M. E.

Girard; — *Coupes des étages inférieurs du système jurassique dans les environs de Lons-le-Saunier, précédées d'un historique de la géologie lédonienne*, par M. Louis-Abel Girardot, 3e partie ; — *Notice sur les antiquités gallo-romaines (statuettes, médailles, objets divers) trouvées à Grozon (Jura)*, par M. François Vuillermet ; — *La Justice criminelle dans la terre de Saint-Oyend-de-Joux, aujourd'hui Saint-Claude (Jura), aux XVIe et XVIIe siècles*, par M. Louis Duparchy, contribution importante à l'histoire du haut Jura, quoique nous paraissant un peu poussée au noir, et qui, avec les pièces justificatives qu'elle comporte, ne renferme pas moins de 227 pages. — Notons pour finir un travail philosophico-littéraire de M. F. Guillermet intitulé : *La Vieillesse (banalités et paradoxes)*, où le spirituel écrivain se montre assez visiblement disciple de La Rochefoucauld. Ce volume comptera parmi l'un des plus considérables de l'active Société.

— M. Ch. Bourget vient de publier un très intéressant petit volume intitulé : *Les Amours rurales, contes et nouvelles franc-comtoises*. (Pourquoi n'avoir pas écrit : *Nouvelles et contes franc-comtois?* La correction grammaticale n'y eût rien perdu, il nous semble) (Paris, Bibliothèque des modernes, in-18 de 147 p.). Pour la première fois, l'auteur est notre justiciable. C'est évidemment un jeune, qui promet beaucoup : dans ses jolis récits, on trouve à la fois du cœur, de l'esprit, un réel talent d'observation et une fine psychologie; aussi ses types ont-ils une vie intense. Mais que M. Ch. Bourget prenne bien garde à l'écueil naturaliste : quand on est capable d'écrire quelque chose comme *le Billet de loterie*, par exemple, on est en droit, on a même le devoir de dédaigner absolument les grossiers procédés du maître de Médan et de ses disciples. M. Ch. Bourget connaît et aime sa Franche-Comté : nous ne saurions trop l'engager à nous la dépeindre encore en de nouvelles œuvres d'où sera bannie la teinte trop réaliste à la mode dans certains milieux.

Guyenne et Gascogne. — Beaucoup de bien à dire du *Pouillé du diocèse de Bordeaux au XVIIIe siècle, dressé d'après les documents inédits des Archives de l'archevêché*, par M. le chanoine E. Allain (Bordeaux, imp. Duverdier, in-fol. de 27 p.). L'auteur, en classant les Archives de l'archevêché de Bordeaux, y a trouvé presque tous les éléments d'un état administratif et financier du diocèse, tel qu'il était constitué avant la Révolution. Il a disposé ces éléments en une série de tableaux dont la direction des archives au ministère de l'instruction publique a libéralement autorisé l'impression dans l'introduction du premier volume de l'inventaire de la série C des archives de la Gironde, introduction dont la rédaction lui avait été confiée et ne pouvait être confiée à meilleure plume. Ce sont ces tableaux que le docte chanoine réimprime aujourd'hui avec la brève notice préliminaire qui les accompagne dans la publication départementale. Tout cela a été fait avec un soin infini et peut être consulté avec cette confiance absolue due aux travailleurs qui n'ont pas moins de science que de conscience.

Ile-de-France. — La brochure de M. le comte de Luçay, intitulée : *Le Comté de Clermont-en-Beauvoisis; études pour servir à son histoire. Les Comptes d'un apanage de la maison de France au XVIe siècle* (Beauvais, imp. de D. Pere, in-8 de 83 p.), est avant tout l'analyse très détaillée d'un compte de recettes et de dépenses de ce comté, présenté en 1514-1515. En tête, M. de Luçay retrace très rapidement l'histoire de cet apanage et donne également quelques renseignements sur le manuscrit qui renferme ce compte. A la fin, se trouvent aussi quelques détails sur l'administration des finances en France à cette époque. Au cours de cette publication et en note, de nombreux emprunts sont faits à l'original ; aussi a-t-on là un opuscule

qui pourra être très utile aux érudits qui s'occupent des questions financières au XVIe siècle, et en particulier des possessions et des revenus de la maison de Bourbon à cette même époque.

LANGUEDOC. — Le P. Apollinaire, dans ses *Études franciscaines sur la Révolution dans le département de la Haute-Garonne* (Toulouse, Éd. Privat, gr. in-8 de 80 p. Extrait du 2e volume des congrès de l'Association pyrénéenne), s'occupe des Cordeliers de Beaumont-de-Lomagne, de Montgiscard, de Muret, du Salin (à Toulouse), de Rieux, de Valcabrère et de Polignan; des grands Cordeliers de Toulouse, des Récollets de Toulouse, des Récollets de Verdun, des capucins de Toulouse, de Villemur, de Notre-Dame de Peytes (à Montgaillard), de Grenade, des Pères de Picpus (Toulouse), des Clarisses du Salin (à Toulouse), des Clarisses de la Porte (à Toulouse), des Clarisses d'Hauterive, de Beaumont-de-Lomagne, de Lévignac, enfin des Tiercerettes de Toulouse. Il ne s'appuie que sur des documents très sérieux, d'une incontestable authenticité; dont il publie de nombreux extraits.

LORRAINE. — La Société d'archéologie lorraine et du musée historique lorrain a récemment publié le vingtième volume de la troisième série de sa collection (Nancy, René Wiener, in-8 de 416-XXX p., avec 9 planches et figures). L'on ne saurait trop recommander à l'attention des érudits les études qui composent ce volume et dont voici la nomenclature : *Monographie de l'église de Revigny*, par M. l'abbé A. Bouillet; — *Le Traité conclu en 1497 entre René II, duc de Lorraine, et Robert II de la Mark, seigneur de Sedan*, par M. P. Marichal; — *Ferri de Bitche*, par M. le comte M. de Pange; — *Le Berceau de Nancy, essai historique et archéologique*, par M. J.-B.-Paul Hannion; — *La Communauté des enfants-prêtres et l'Inventaire des fondations de la paroisse de Mirecourt*, par M. Ch. Guyot; — *Note sur la famille de Christian de Chastenay*, par M. Raymond de Souhesmes; — *Le Retable de l'église d'Aingeray*, par M. Victor Riston; — *La Sueur anglaise en Alsace et en Lorraine, notes à propos d'un imprimé lorrain présumé de 1529*, par M. Jules Rouyer; — *Harangue des étudiants de Pont-à-Mousson au duc de Lorraine Henri II, 1614*, par M. J. Favier; — *Contribution à l'étude des camps vitrifiés et calcinés*, par M. F. Barthélemy; — *Notice sur Étienne Bourgeois, abbé de Saint-Vannes, de Verdun, 1417-1452*, par Mlle Buvignier-Clouet; — *La Famille Héraudel, d'après les archives du bailliage de Bassigny*, par M. J. Marichal; — *Lettres de Grégoire à Jérémie-Jacques Oberlin*, par M. Ch. Pfister; — enfin *Table d'horloges solaires, gravée par Jean Appion Hanzelet*, par M. Léon Germain, avec la collaboration de M. Ch. Millot, travail qui a été tiré à part, et dont il est question spécialement ci-après.

— A la suite d'une visite faite à la fin de l'année 1892 au musée de Longwy, M. Léon Germain en publie une bonne description dans sa brochure : *Le Musée de Longwy et ses taques de foyer* (Montmédy, imp. de Ph. Pierrot, in-8 de 19 p.). Il attire surtout l'attention sur les taques de foyer qui s'y trouvent, et profite de cette occasion pour proposer une rectification des armes de la ville de Longwy.

— Il est rempli des renseignements les plus curieux, l'opuscule de MM. Léon Germain et Ch. Millot, sur la *Table d'horloges solaires gravée par Jean Appier Hanzelet* (Nancy, Sidot, in-8 de 40 p.). On a là d'utiles détails sur ces instruments si fréquemment employés dans les siècles derniers, sur Antoine de Stainville, seigneur de Couvonges, et son épouse, Françoise de Montpezat, pour lesquels la table en question fut sans doute construite; sur le graveur Hanzelet; enfin, sur tous les points qui peuvent se rattacher à cet objet de précision. Bon travail que M. Germain ajoute à ceux déjà très nombreux qu'il a produits.

Normandie. — Avec son vingtième numéro, *la Pomme, revue hebdomadaire du Calvados* (5, place de la République, à Caen), fondée le 4 décembre dernier, prend un nouveau développement. Elle donnera désormais une plus large place à la littérature, et pendant la saison balnéaire, elle publiera des chroniques historiques et pittoresques sur tout le Calvados.

Provence. — M. Charles Furby publie une remarquable étude sur *les Plaidoyers de Mirabeau devant la sénéchaussée d'Aix et le Parlement de Provence* (Aix, imprimerie Remondet-Aubin, gr. in-8 de 36 p.). L'auteur a consulté tous les travaux antérieurs (dont il donne la liste en une note de la page 3), et, de plus, divers documents (mémoires et lettres), dont quelques-uns inédits; le récit de M. Furby complète les études spéciales sur les procès de Mirabeau en Provence, par MM. A. Joly, Sandbreuil et Seligman.

— M. A. Mouttet a trouvé de curieuses *Pièces relatives à Louis-Pierre-Marie Thiers* et à *la Garde-robe d'une grande dame au XVIIIe siècle*. Extraits de la *Revue rétrospective* (Paris, in-8 de 15 p.). La première partie de la piquante brochure contient la correspondance (tirée des Archives des Bouches-du-Rhône) échangée, en 1777-1778, entre le ministre Amelot et Louis-Charles Thiers, secrétaire-archiviste de la ville de Marseille, lequel se plaignait des dissipations de son fils, Louis-Pierre-Marie Thiers, père du futur Président de la République française; il demandait un ordre pour le faire enfermer au couvent des Pères Cordeliers de Saint-Pierre de Canon, ordre qui fut envoyé à M. de la Tour, premier président du Parlement de Provence. M. Mouttet ne dit pas que le jeune homme qui avait si mal commencé (à dix-sept ans), finit bien tristement, dans une demi-misère et dans l'isolement, en une petite maison de campagne, aux environs de la ville d'Aix. La seconde partie de la plaquette est remplie par le *Rolle général des effets de Mme la marquise de Marignane* (Anne-Gabrielle Mabile de Maliverny, belle-mère de Mirabeau). Il y a là sur ses robes d'hiver, de printemps, d'été, sur ses déshabillés de printemps et d'été, sur le linge (avec flots de dentelles), des détails qui intéresseront fort les curieuses et aussi « bon nombre d'hommes qui sont femmes » sur ce point.

Allemagne. — Signalons l'apparition de la première encyclopédie de gymnastique : *Encyclopädisches Handbuch des gesammten Turnwesen*, publication fasciculaire sous la direction de M. Carl Euler (Vienne, Ve A. Pichler).

— Les études astronomiques de M. August Tischner se continuent par *Le Mouvement universel* (Leipzig, G. Fock, in-8 de 18 p.). L'objet de ce nouvel opuscule est d'établir trois principes qui doivent guider les savants dans les études astronomiques : 1° « le mouvement universel; » l'inertie n'ayant pas de place dans l'univers; 2° « la conservation des distances inaltérables des corps attirants et attirés; » 3° « l'uniformité des mouvements des corps célestes, leur vitesse, angulaire et virtuelle, restant invariablement la même. » Nous regretterons encore une fois que M. Tischner s'obstine à employer à l'expression de ses idées la langue française; les multiples incorrections qui choquent les yeux du lecteur fatiguent son attention.

— En souscription à la librairie G. Hirth, de Munich, *die Geschichte der Malerei im XIX. Jahrhundert*, par M. R. Malher, publication dont le premier fascicule a paru et qui doit être complète en dix livraisons formant trois volumes richement illustrés.

Angleterre. — L'éditeur T. Fisher Unwin publiera prochainement *The Autobiography of Theobald Wolfe Tone*, par M. Barry O'Brien, avec une introduction de M. James Bryce; l'ouvrage formera deux volumes et contiendra, outre le frontispice, cinq gravures en taille-douce.

— On annonce l'apparition, chez MM. Sampson Low et Cie, de : *Japan as we*

saw it, par miss M. Bickersteth ; c'est le récit d'un récent voyage accompli en Extrême Orient par l'évêque d'Exeter.

— Parmi les principaux ouvrages destinés à commémorer le Jubilé de l'Église libre d'Écosse, nous signalerons celui du docteur Peter Bayne intitulé : *The Church of Disruption, its rallying Cry : « Christ the Head of His Church.* » On sait que le docteur Bayne a pris une part importante au schisme et qu'il a qualité pour en décrire les péripéties. MM. Clark, d'Édimbourg, comptent publier le livre dans le courant de mai.

— Les trois volumes suivants vont compléter la série *The Story of Nations*, éditée chez MM. Fisher Unwin : *Parthia*, par le chanoine Rawlinson ; *The Recovery of Spain*, par M. H.-E. Watts, et *The Australian Commonwealth*, par M. Greville Tregarthen, chef du département de la statistique à Sydney.

— M. Wilmot Harrison, dont on connaît le livre : *Memorable London Houses*, prépare un travail analogue sur Paris, accompagné de gravures et de portraits.

— Le 1er mai a paru la première livraison de *Larks*, journal hebdomadaire illustré, dirigé par M. Gilbert Dalziel.

— Le *Century* du mois de mai contient des *Souvenirs de lord Tennyson*, par M. John Addington Symonds, et un poème de M. Aubrey de Vere, dédié à la mémoire du poète-lauréat.

— Nous apprenons que la publication de M. Wilfrid Ward, sur *William George Ward and the catholic Revival*, a été retardée de quelques semaines pour permettre l'addition de plusieurs fragments de la Correspondance échangée entre le chef du « Mouvement d'Oxford » et le cardinal Newman.

— M. le docteur Joseph A. Moloney, qui accompagna, en qualité de médecin, l'expédition dirigée vers le Katanga (Afrique du Sud) par le capitaine Stairs, prépare à la librairie Sampson Low un récit de cette exploration périlleuse, dont le chef périt pendant le retour à la côte.

— MM. Chapman et Hall sont sur le point de mettre en vente un volume consacré par M. Edward Delille à l'étude de la littérature française contemporaine. Les lecteurs de la *Fortnightly Review* ont déjà pu juger de cet ouvrage, dont quelques chapitres leur ont été offerts en lecture.

— De longs voyages dans l'Afrique méridionale ont permis à M. Frank Evans de recueillir les éléments d'un ouvrage sur les traditions et les croyances religieuses de ce pays : cet ouvrage va être publié chez MM. Cassell sous ce titre : *Some Legendary Landmarks of Africa.*

Autriche. — La Société des antiquités de Vienne (Alterthumsverein) prépare, sous la direction d'un comité composé d'ecclésiastiques, d'artistes et de savants, une histoire encyclopédique illustrée de la ville de Vienne.

Espagne. — M. Félix Sanchez y Casado, professeur d'histoire à l'institut de San-Isidro, publie à Madrid (Libreria de Hernando) les premières livraisons d'un ouvrage considérable, dont il sera parlé dans le *Polybiblion* lorsqu'il sera terminé. Cet ouvrage, *Elementos de Historia de España*, paraît par livraisons mensuelles de quatre feuilles ; prix de chacune : une peseta ; il se divisera en deux parties, la première consacrée au texte et à la bibliographie, la seconde aux cartes, aux tableaux généalogiques et à d'amples index. Six livraisons ont été publiées et donnent 368 pages. L'impression est bonne, bien que le caractère soit un peu fin. Le livre offre d'assez nombreuses gravures, les unes reproduisent des monuments anciens ou des vues ; les autres, celles-là sans valeur, sont des dessins de fantaisie dans lesquels on a tenté de représenter divers épisodes. Les *Elementos* ont mérité à leur auteur une médaille d'or à l'exposition universelle de Barcelone.

— Sous ce titre : *Antiguedades y importancia del periodismo español* (in-8 de 94 p.), don Juan Criado y Dominguez a retracé les Annales du journalisme en Espagne, journalisme dont M. Hatin s'était à peine occupé dans son Histoire générale du journal. M. Criado a adopté l'ordre chronologique et poursuit son sujet depuis les origines du journal et des revues en Espagne vers le milieu du dernier siècle jusqu'à nos jours. Il y a inévitablement des lacunes et des erreurs dans un travail de ce genre, mais l'auteur n'en a pas moins bien mérité du public lettré, en raison des recherches considérables qu'il a dû faire pour jeter du jour sur ce côté si curieux et si négligé cependant de la bibliographie espagnole.

— La collection des *Documents inédits* pour servir à l'histoire de l'Espagne vient de s'enrichir d'un nouveau volume (le 104e; prix, 12 fr.). Il renferme : 1° un *Manuel* pour l'extirpation de l'idolâtrie chez les Indiens du Nouveau Monde ; 2° Relation de ce qui s'est passé de plus important dans les provinces de Tituano et de Chunchos, par Jean Recio de Léon.

— Une revue hebdomadaire illustrée vient de se fonder à Barcelone, sous le titre ambigu : *El Mundo de las Aventuras*. Le premier numéro a paru le 15 octobre 1892, 16 pages de texte, nombreuses gravures. Prix du numéro, 25 c.

Italie. — Annonçons un recueil qui intéressera aussi bien les Français que les Italiens : *La Litteratura provenzale moderna*, par E. Portal (Palerme, Pedone-Lauriel, in-18 de 437 p.). L'auteur, membre du Félibrige, parle avec autant de compétence que d'agrément de la langue provençale, de la littérature provençale au moyen âge et à l'époque moderne, de l'origine et des phases principales du Félibrige et de sa constitution actuelle, de la biographie des félibres et des félibresses. Dans la dernière partie du recueil il a réuni, sous le titre de *Florilegio poetico*, les meilleures pièces d'André, d'Arène, d'Arnavielle, d'Astruc, d'Aubanel, d'Azaïs, de Bonaparte Wyse, de Bourrelly, de Boy, de Chailan, de Berluc, de Donnadieu, de Gras, de Guillibert, de Lieutaud, de Mistral, de Monné, de Plauchud, de Roumanille, de Verdaguer, etc. Cette anthologie vraiment charmante couronne à merveille un volume qu'il faut mettre au premier rang parmi ceux qui ont été consacrés à la langue, à la littérature et aux poètes du Midi.

— Encore un *per nozze*. Un savant de Florence, M. Eugenio Casanova, publie, d'après les autographes conservés aux archives de l'État en cette ville, six lettres écrites par Charles-Quint au pape Clément VII, de 1527 à 1533, et très bien annotées. L'intéressant recueil, élégamment imprimé sur un papier de choix, est dédié *al professore Leone G. Pélissier nel lieto giorno delle sue nozze* [xxv avril 1893] *colla gentil signorina Editta Rouchier-Alquié*.

— On a beaucoup écrit sur la venue de Charles VIII en Italie, mais on avait jusqu'ici négligé une source importante, les archives d'État de Pise. M. Vittorio Fanucci les a consultées avec fruit et y a trouvé les matériaux d'une brochure intéressante pour notre propre histoire : *Le Relazioni tra Pisa e Carlo VIII* (Pisa, tipografia Nistri, in-8 de 84 p.).

— On vient de publier à Côme une seconde édition augmentée de la bibliographie d'un des plus actifs et des plus savants travailleurs de la péninsule : *Bibliografia di Antonio Manno con cenni autobiografici e ritratto* (gr. in-8 de 24 p.), comprenant 84 articles et ornée d'un beau portrait du baron Manno, contenant un *curriculum vitae* retracé avec beaucoup de modestie.

Suisse. — Les vieux-catholiques de Suisse fondent une revue trimestrielle théologique : *Internationale theologische Zeitschrift. Revue internationale de théologie*. Directeur : M. Michaud, 17, rue d'Erlach, à Berne (Berne, K. Staempfli; 10 fr. par an). C'est le deuxième congrès international ancien ca-

tholique de Lucerne tenu en septembre dernier qui a eu cette pensée. Ces messieurs, qui n'ont trouvé en France de meilleur collaborateur, en dehors du protestant M. F. Puaux, que le renégat M. H. Loyson, et qui prétendent, dans des études d'un caractère purement scientifique et pacifique, travailler à l'union des Églises chrétiennes, ne se font pas faute de manifester, dès leur premier numéro, leur esprit sectaire et la violence de leur passion contre la sainte Église romaine.

Hindoustan. — Il s'est établi à Calcutta, le 13 août de l'année dernière, une société pour la publication de textes bouddhiques. Présidée par M. Narendra Náth Sen, la société publie un journal dont la rédaction est confiée au secrétaire M. Sárat Candra Dás. L'objet du *Journal of the buddhist text society* (Calcutta, Mott's Lane, the Baptist mission press) est de poursuivre, dans un esprit de liberté scientifique, des recherches dans le domaine de l'histoire et des institutions de l'Inde pendant la période bouddhique. A côté du journal, la société éditera, par fascicules irréguliers, des textes sanscrits.

Japon. — C'est une entreprise tout à fait digne d'être encouragée que la publication qui se fait à Tokyo depuis le 1er janvier 1892 d'une *Revue française du Japon* (Mensuelle ; 12 fr. par an pour la France et les pays de l'Union postale. Bureaux : Wa-futsu Horitsu Gakko, n° 16, 6e rue, Fujimicho, Kojimachi-Ku, à Tokyo). Par cette publication, la Société japonaise de langue française, fondée en 1881, a voulu remédier à une lacune : la non-existence en Extrême Orient d'un périodique français. La revue ne se borne pas à donner des travaux originaux, mais elle publie la traduction de documents japonais intéressants. Entre autres articles curieux, nous signalerons dans le numéro de février 1892 la description d'un ancien instrument japonais destiné à marquer les heures des marées et les phases de la lune. Cette revue qui, si elle est encouragée comme elle mérite de l'être, ne peut manquer de se développer, n'intéresse pas seulement les Japonais ou les Français établis au Japon, elle peut rendre encore d'utiles services à ceux qu'attire la connaissance de l'Extrême Orient. Nous noterons en terminant que parmi les membres du comité de publication, on trouve les noms de MM. Fouque, professeur de français à l'École des nobles ; Giraud, professeur de français à l'École des officiers supérieurs ; Ouvré, professeur à l'Université impériale ; Revilliod, professeur de droit français à l'Université impériale ; ce qui n'empêche pas certains journaux parisiens de déclarer qu'il n'y a qu'un seul professeur français dans tout le Japon.

Publications nouvelles. — *Beati Alberti Magni, episcopi Ratisbonensis, de sacrosancto corporis Domini sacramento sermones*, accurate recogniti per G. Jacob (in-8, Ratisbonne, Pustet). — *La Prédication populaire d'après les Pères, les Docteurs et les Saints*, par M. l'abbé Pailler (in-4, Vic et Amat). — *Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ*, par le R. P. J. Corne. II, *Incarnation du Verbe. Vie cachée de Jésus* (in-8, Delhomme et Briguet). — *Vie de la Sainte Vierge, Mère de Dieu* (in-18, Propagande catholique). — *Mois de Marie du Saint Rosaire*, par l'abbé G. de Bessonies (in-32, Vic et Amat). — *Petit Mois de saint Jean*, par le P. V. Jeanroy (in-32, Desclée, de Brouwer). — *L'Église catholique, lumière et force du peuple*, par Mme L. R. (in-12, Œuvre de Saint-Paul). — *Les Femmes chrétiennes. Récits tirés de la vie des saints* (in-8, Propagande catholique). — *Manuel des antiquités romaines*. III. *Le Droit public romain*, par T. Mommsen, traduit par P.-F. Girard, t. III (in-8, Thorin). — *Explication élémentaire du droit romain pour la préparation aux examens de licence et de doctorat*, par P. Rambaud, t. II (in-8, Chevalier-Marescq). — *Résumé de droit romain pour les premier et deuxième examens de licence*, par P. Rambaud (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code des falsifications agricoles, industrielles et commer-*

ciales, par J. Desclozeaux (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire du droit civil français*, par P. Viollet (in-8, Larose et Forcel). — *L'Année philosophique, 1892*, par F. Pillon (in-8, Alcan). — *Logique surnaturelle objective*, par le chanoine J. Didiot (in-8, Taffin-Lefort). — *La Psychologie des idées-forces*, par A. Fouillée (2 vol. in-8, Alcan). — *L'Éducation dans l'Université*, par H. Marion (in-18, Colin). — *Programme et règlement des études de la Société de Jésus, comprenant les modifications faites en 1832 et 1858*, traduit par H. Ferté (in-12, Hachette). — *De la manière d'apprendre et d'enseigner*, par le R. P. J. Jouveney, traduit par H. Ferté (in-12, Hachette). — *L'Élève de rhétorique au collège Louis-le-Grand de la Société de Jésus au XVIIIe siècle*, par le R. P. J. Jouvency, traduit par H. Ferté (in-12, Hachette). — *Le Marché financier en 1892*, par A. Raffalovich (in-8, Guillaume). — *Seventh annual report of the bureau of Ethnology*, by J.-W. Powel (gr. in-8 cart., Washington Government printing Office). — *Hypnotisme et double conscience*, par le Dr Azam (gr. in-8, Alcan). — *L'Inoculation préventive contre le choléra-morbus asiatique*, par J. Ferran, traduit par le Dr E. Duhourcau (in-8, Société d'études scientifiques). — *Des Perforations de la membrane de Shrapnell, étude anatomique et clinique*, par le Dr A. Raoult (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Éléments de la théorie des fonctions elliptiques*, par J. Tannery et J. Molk, t. I (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Lieux géométriques en géométrie élémentaire*, par P. Sauvage (in-8, Gauthier-Villars). — *Récréations mathématiques*, par E. Lucas, t. III (in-8, Gauthier-Villars). — *Premiers Principes d'électricité industrielle*, par P. Janet (in-8, Gauthier-Villars). — *Conférences scientifiques et allocutions*, par sir W. Thomson (lord Kelvin), traduit par P. Lugol (in-8, Gauthier-Villars). — *Jahrbuch der Naturwissenschaften 1892-1893, unter Mitwirkung von Fachmännern*, herausgegeben von M. Wildermann (in-8 cart., Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *La Porcelaine*, par G. Vogt (in-8, May et Motteroz). — *A Dakota-English Dictionary*, by S. Return Riggs (gr. in-8 cart., Washington, Government printing Office). — *Antologia de poetas latinos de los siglos XVI y XVII*, por J. Collell (in-8, Barcelone, Subirana). — *Les Chimériques*, par L. Malosse (in-18, Lemerre). — *Les Quatre Vents de l'esprit*, par V. Hugo (2 vol. in-18, Hetzel). — *Les Burgraves*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Angelo, tyran de Padoue*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Le Secret du percepteur*, par V. Cherbuliez (in-18, Hachette). — *La Nuit du crime*, par M. Juillet (in-18, Retaux). — *A la dérive*, par Brada (in-18, Plon et Nourrit). — *Jolie propriété à vendre*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Aux jardins*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *Mademoiselle de Circé*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *A toutes brides*, par A. Germain (in-18, Perrin). — *Sur les grèves. L'Intérêt et le cœur*, par L. Petibon (in-18, Savine). — *Autour du clocher, coutumes et fêtes chrétiennes*, par l'abbé A. de Barral (in-18, Delhomme et Briguet). — *Aïnhoa*, roman de mœurs basques, par P. Harispe (in-18, Paris-Auteuil, Librairie de la « France illustrée »). — *Une Pensionnaire*, par H. Pirmez (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *L'Esprit de tout le monde*, par L. Larchey (in-18, Berger-Levrault). — *La Vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny (1602-1674)*, par E. Roy (in-8, Hachette). — *Études de littérature et d'art*, par G. Larroumet (in-18, Hachette). — *Studien zur Litteraturgeschichte*, Michael Bernays von Schülern und Freunden gewidmet (in-8, Hambourg, Voss). — *L'Éloquence et la littérature chrétiennes*, par F. Bournand (in-8, Delhomme et Briguet). — *Vingt jours en Tunisie*, par C. Lallemand (album oblong cart., May et Motteroz). — *Les Tonga, ou Archipel des Amis et le R. P. Joseph Chevron*, par le P. A. Monfat (in-8, Paris, Vic et Amat; Lyon, E. Vitte). — *Chrétiens illustres au XIXe siècle*,

Littérateurs, savants et artistes, par l'abbé A. Baraud (in-8, Taffin-Lefort). — *La Thaumaturge sainte Philomène*, par L. Petit (in-18, Œuvre de Sainte-Philomène). — *La Vénérable Mère Julienne Morel, dominicaine, sa vie, sa doctrine, son institut*, par le R. P. M.-J. Rousset (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Cardinal Manning et son action sociale*, par l'abbé Lemire (in-18, Lecoffre). — *Vie du R. P. Muard, fondateur des Pères de Pontigny et du monastère des Bénédictins de la Pierre-qui-Vire*, par le R. P. Dom Bouchard (2 vol. in-8, Retaux). — *Histoire du cardinal Pitra*, par le R. P. Dom F. Cabrol (in-8, Retaux). — *Le Pape, les catholiques et la question sociale*, par L. Grégoire (in-18, Perrin). — *Sophismes politiques de ce temps*, par C. Benoist (in-18, Perrin). — *La Question électorale en 1893*, par l'abbé Delafosse (in-18, Paris, Lamulle et Poisson; Rennes, Fougeray). — *Souvenirs d'un échappé de Panama*, par P. Mimande (in-18, Perrin). — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, Naples et Parme*, par J. Reinach (in-8, Alcan). — *La Fin d'une société. Le Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV*, par G. Maugras (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires sur Carnot*, par son fils (2 vol. in-8, Charavay, Mantoux et Martin). — *Mémoires militaires du général baron Boulart sur les guerres de la République et de l'Empire* (in-8, Librairie illustrée). — *Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire* (in-8, Librairie illustrée). — *Mémoires du général Radet*, par A. Combier (in-8, Saint-Cloud, imp. Belin). — *Un Homme de lettres sous l'Empire et la Restauration (Edmond Géraud). Fragments de journal intime*, publiés par M. Albert (in-18, Flammarion). — *1815*, par H. Houssaye (in-8, Perrin). — *Souvenirs du baron de Barante, de l'Académie française, 1782-1866*, publiés par son petit-fils, C. de Barante, t. II et III (in-8, Calmann-Lévy). — *Actes et paroles. Depuis l'exil, 1881-1885*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *1870-1871. Les Femmes de France pendant l'invasion*, par J. Turquan (in-18, Berger-Levrault). — *Monographie de la commune de Beaumont-la-Ferrière (Nièvre)*, par G. Gauthier (in-8, Nevers, G. Vallière). — *L'Église Notre-Dame de Saint-Omer*, par L. Deschamps de Pas (2 vol. in-18, Saint-Omer, d'Homont). — *Les Populations agricoles de la France*, par H. Baudrillart, 3e série. *Les Populations du Midi* (in-8, Guillaumin). — *Histoire de l'Escale*, par J.-M. Maurel (petit in-8, Forcalquier, A. Crest). — *La Question italienne, période de 1814 à 1860*, par G. Giacometti (in-18, Plon et Nourrit). — *La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther. I. La Théocratie. Apogée du pouvoir pontifical*, par F. Rocquain (gr. in-8, Thorin). — *Storie intime di Venezia, Repubblica*, per E. cav. Volpi (in-18, Venezia, Visentini). — *La Grèce byzantine et moderne. Essais historiques*, par D. Bikélas (in-8, Firmin-Didot). — *La Chute de Khartoum, 26 janvier 1885*, par Borelli-Bey (in-8, May et Motteroz). — *Les Dernières Heures d'une monarchie*, par F. de Montréal (in-8, Victorion). — *Notas para a historia do Ceará*, pelo D. R. G. Studart (in-8, Lisbonne, tip. do « Recreio »). — *Les Femmes des Tuileries. Marie-Amélie et la Duchesse d'Orléans*, par Imbert de Saint-Amand (in-18, Dentu). — *Deflandre et Sonis, 1870*, par A. Delorme (in-18, Dubois). — *Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie, 1802-1817. Œuvres de la première jeunesse* (in-18, Hetzel). — *Bibliography of the Athapascan languages*, by J.-C. Pilling (in-8, Washington, Government printing Office).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. *L'Origine de l'idée de droit*, par GASTON RICHARD. Paris, Thorin, 1892, in-8 de XXIII-263 p., 4 fr.—2. *Les Transformations du droit*, par G. TARDE. Paris, Félix Alcan, 1893, in-18 de 212 p., 2 fr. 50. — 3. *L'Idée du droit en Allemagne depuis Kant jusqu'à nos jours*, par M. AGUILÉRA. Paris, Félix Alcan, 1893, in-8 de XVII-350 p., 5 fr. — 4. *L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Allemagne*, par EUGÈNE DUTHOIT. Paris, Rousseau, 1893, in-18 de 244 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Droit d'association et l'État*, par HUBERT BRICE, avec une préface de René Goblet. Paris, Rousseau, 1893, in-8 de II-170 p., 3 fr. 50. — 6. *Du Contrat d'association, ou la Loi française permet-elle aux associations non reconnues de posséder? Étude de droit civil*, par le comte DE VAREILLES-SOMMIÈRES. Paris, Pichon, 1893, in-8 de XI-194 p., 3 fr. 50. — 7. *L'École d'anthropologie criminelle*, par l'abbé MAURICE DE BAETZ. Gand, Van Fleteren, 1893, in-18 de 56 p.—8. *De la Responsabilité des criminels*, par M. FABREGUETTES. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 64 p., 2 fr.

HISTOIRE DU DROIT. — 9. *Histoire du droit civil français*, par PAUL VIOLLET, 2e édition. Paris, Larose et Forcel, 1893, in-8 de XII-942 p., 12 fr.—10. *Un ancien doyen. Toullier et son temps*, par A. ÉON. Paris, Chevalier-Marescq; Rennes, Plihon et Hervé, 1893, in-8 de 208 p., 3 fr. —11. *Bertrand d'Argentré. Ses doctrines juridiques et leur influence*, par CH. DE LA LANDE DE CALAN. Saint-Amand (Cher), Imp. Saint-Joseph, 1892, in-8 de 125 p.

DROIT CIVIL. — 12. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par THÉOPHILE HUC, tome IV. Paris, Pichon, 1893, in-8 de 596 p., 9 fr. —13. *De la Nationalité d'origine*, par ALBERT GEOUFFRE DE LAPRADELLE. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de XVII-448 p., 8 fr. — 14. *Manuel-formulaire des actes de l'état civil*, par CHARLES RAGEL. Paris, Rousseau, 1892, in-8 de 292 p., 4 fr. — 15. *Code des droits successoraux des époux*, par ÉDOUARD GERBAULT et LÉON DUBOURG. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in-12 de XIV-391 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Conséquences de la mauvaise foi du second acquéreur d'un immeuble qui a transcrit son contrat avant le premier*, par RAOUL BIVILLE. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de 30 p., 1 fr. 50. — 17. *De la Restriction de l'hypothèque légale de la femme*, par L. JOUITOU. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de VIII-195 p., 4 fr. — 18. *Projet de code civil allemand*, trad. avec introd. par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de LIX-492 p., 8 fr. — 19. *Code civil du canton des Grisons*, trad. avec introduction par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de 169 p., 4 fr. — 20. *Estudios sobre el código civil*, por don JESÚS FIRMAT Y CABRERO. Zamora, Enrique Calamita, 1892, in-8 de 207 p., 3 fr.

DROIT COMMERCIAL ET INDUSTRIEL. — 21. *Traité de droit commercial*, par CH. LYON-CAEN et L. RENAULT, 2e édit., tome IV. Paris, Pichon, 1893, in-8 de 748 p., 10 fr. — 22. *Code de commerce argentin*, traduit, annoté et précédé d'une introd. par HENRI PRUDHOMME. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de LXXV-451 p., 8 fr. — 23 et 24. *Code-manuel de droit industriel*, par MAURICE DUFOURMANTELLE. I. *Législation ouvrière en France et à l'étranger*. II. *Des Brevets d'invention et de la contrefaçon*. Paris, Giard et Brière, 1893, 2 vol. in-18 de VI-287 et VIII-264 p., 3 fr. le vol. — 25. *La Protection industrielle et le Nouveau Régime douanier*, par A. TYPALDO-BASSIA. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, in-8 de III-248 p., 5 fr.

DROIT CONSTITUTIONNEL. — 26. *Le Système judiciaire de la Grande-Bretagne*, par le comte DE FRANQUEVILLE. Paris, Rothschild, 1893, 2 vol. in-8 de VIII-614 et X-740 p., 20 fr. — 27. *Éléments de droit constitutionnel français*, par MARCEL DE LA BIGNE DE VILLENEUVE. Paris, Marchal et Billard, in-8 de 660 p., 8 fr. — 28. *Du Sénat en France et dans les Pays-Bas*, par OSCAR PYFFEROEN, avec une préface sur le Sénat en Belgique, par J. VAN DEN HEUVEL. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-8 de XLII-137 p., 2 fr.

Philosophie du droit. — La philosophie du droit paraît reprendre faveur depuis quelques années. On ne peut qu'y applaudir. Après les grands travaux accomplis par l'école historique, il serait à souhaiter que l'école philosophique obtînt à son tour des résultats équivalents. Mais cette renaissance désirable de la dogmatique juridique, en admettant qu'elle doive se produire, n'est encore qu'à son aurore ; à vrai dire même, elle commence à peine, car s'il se publie des ouvrages sur la philosophie du droit, on ne saurait sans exagération leur attribuer une haute valeur scientifique.

1. — M. Gaston Richard a pris pour sujet de sa thèse de doctorat ès lettres : *L'Origine de l'idée de droit*. Sujet difficile assurément, et pour lequel l'auteur ne manquait ni de préparation ni d'aptitude : une grande abondance d'informations, un style correct et élégant distinguent son travail. Mais, si nous en jugeons par notre propre expérience, la lecture de cette longue dissertation (263 pages !) n'a pas pour effet d'éclaircir beaucoup les idées sur le droit. Quelle est la pensée de l'auteur ? A quelle école se rattache-t-il ? Est-il spiritualiste ? Non. Positiviste ? Non plus. Entre la doctrine spiritualiste, qui fait remonter jusqu'à Dieu la loi morale et la montre promulguée par la conscience, et la théorie matérialiste, qui identifie le droit avec la contrainte sociale, M. Gaston Richard a cherché un système intermédiaire d'après lequel le droit aurait son origine dans les sentiments altruistes ou sympathiques, dans l'émotion suscitée en nous par le spectacle des actes qui nuisent à autrui ou qui causent un trouble social. Que ce soit là l'origine de beaucoup de nos idées sur le droit, on peut bien l'admettre. Mais l'idée du droit en lui-même a une origine plus haute ; c'est la rabaisser et la méconnaître que d'en faire une idée contingente, uniquement subordonnée au milieu social. Et quelle peut être alors la force obligatoire du précepte juridique ? M. Gaston Richard a fort bien vu que, contrairement aux opinions matérialistes, l'idée du droit suppose un arbitre. Cet arbitre, il le trouve dans la société. Mais pourquoi l'arbitrage social s'impose-t-il à l'individu ? Qu'est-ce qui peut empêcher l'individu de mettre son propre jugement au-dessus de celui de ses semblables ? M. Richard peut répondre qu'il ne s'est pas proposé de rechercher le fondement du droit, mais seulement l'origine de l'idée de droit chez l'homme vivant en société. En fait, il confond souvent ces deux problèmes, d'ailleurs intimement unis. Il soutient que le respect de la personnalité d'autrui ne suffit pas pour expliquer la notion du droit ; le respect de l'autorité sociale est-il donc lui-même suffisant pour justifier cette notion, si puissante en nous, si essentielle à notre nature ?

2. — M. Tarde se rattache ouvertement à l'école darwinienne et anthropologique. Son ouvrage sur *les Transformations du droit* n'en est pas moins bon ; on pourrait presque dire qu'il n'en est que meilleur,

car il a pour but de dénoncer et de combattre les excès de la doctrine évolutionniste en matière de droit. Les similitudes que l'on découvre et les comparaisons que l'on établit entre les diverses législations, dans leur développement progressif, ne prouvent nullement que toutes les sociétés humaines obéissent à des lois fatales et identiques. Beaucoup d'institutions qui, regardées superficiellement, peuvent paraître semblables, sont au fond très différentes; d'autres, qui se ressemblent réellement, ont pris naissance dans des causes toutes contraires; d'autres encore, qui sont aujourd'hui dissemblables et même opposées, tirent leur origine du même état social. Il en est ainsi, comme le montre M. Tarde, dans le droit criminel, dans la procédure, dans le régime des personnes et même dans la théorie des obligations; sur tous ces terrains, les transformations historiques du droit résultent non seulement des besoins innés et héréditaires de la nature humaine, mais aussi des besoins dérivés, provoqués par les circonstances, par les inventions nouvelles et acquis par contagion imitative. De là, l'infinie diversité des institutions juridiques. M. Tarde nous paraît même exagérer cette diversité; il va jusqu'à nier la réalité du droit naturel : il n'y voit qu'un sentiment confus et sans portée. Il réduit aussi beaucoup trop la valeur du droit des gens, dont l'autorité ne serait due, suivant lui, qu'au succès des ouvrages de Grotius et de Wattel. Si ces ouvrages ont obtenu tant de crédit, n'est-ce pas parce que les idées qu'ils renferment sont conformes à la raison et à la morale? Si le droit romain a prévalu dans la plus grande partie du monde civilisé, est-ce seulement à cause de l'expansion de l'empire romain? N'est-ce pas aussi parce que ce droit était « la raison écrite? »

3. — Dans son livre, *l'Idée du droit en Allemagne*, M. Aguiléra a assumé une tâche redoutable : celle d'exposer les divers systèmes des philosophes allemands sur le droit, depuis Kant jusqu'à nos jours. Il est vrai qu'en essayant de traduire en français tant de théories nébuleuses, M. Aguiléra ne s'est pas chargé de les rendre claires. Pour beaucoup, il n'aurait pu y parvenir. Avec son livre cependant, on peut facilement se rendre compte des doctrines professées par les principales écoles germaniques : l'école idéaliste, d'abord, représentée par Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Lasson, Krause, Schopenhauer, Herbart; l'école historique ensuite, fondée par Savigny et continuée, avec des tendances diverses, par Stahl, Puchta et Schaffle, Blunchli et Kunze, Ihering, Post et Knapp, et enfin l'école socialiste de Karl Marx et de Lassalle. S'il fallait juger ces trois écoles par leurs fruits, la seconde, l'école historique, surpasserait de beaucoup les autres; mais elle-même, réduite à ses seules forces, comme le montre M. Aguiléra, est incapable d'expliquer l'origine du droit. En général, philosophes et jurisconsultes allemands s'accordent à exagérer l'autorité sociale et à identifier le droit avec la

force; quelques-uns vont même jusqu'à la déification de l'État. Était-ce bien la peine de remuer tant d'idées et d'échafauder tant de systèmes pour aboutir à une pareille conclusion? A partir de Fichte, la science allemande a été vraiment la mère nourricière du socialisme. A la fin de son livre, M. Aguiléra recherche les causes de cette conception particulière du droit chez le peuple allemand. Ces causes, nous ne croyons pas qu'il les ait découvertes; il ne parle même pas de l'une des plus visibles, la Réforme, le libre examen, qui a laissé l'enseignement universitaire sans direction. Il commet aussi dans cette discussion bien des erreurs : des erreurs philosophiques, comme quand il dit que le droit procédant de la volonté divine serait « un pur arbitraire, une force aveugle, sans aucun caractère moral (!), incapable d'obliger la conscience (!!!); » des erreurs historiques, comme lorsqu'il affirme, contrairement à toute l'histoire de la vieille Rome, que « le peuple romain n'a jamais songé à faire dépendre d'un ordre divin quelconque le caractère obligatoire de la loi. »

4. — Un bon moyen de connaître les idées que l'on a sur le droit en Allemagne, c'est d'examiner comment le droit y est enseigné. On trouvera sur ce sujet toutes les informations désirables dans un excellent petit livre que vient de publier M. Eugène Duthoit, maître de conférences à la Faculté libre de Lille : *L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Allemagne.* Ce livre est le fruit d'un voyage scientifique accompli par le jeune professeur dans les villes universitaires, tant en deçà qu'au delà du Rhin. L'auteur ne parle que de ce qu'il a vu et bien vu. Il compare les méthodes suivies par les professeurs allemands à celles de nos professeurs français, et il tire de ces rapprochements d'utiles leçons qu'on aurait grand tort en France de dédaigner. Le dernier chapitre, consacré aux « séminaires juridiques et économiques, » sortes de conférences d'étudiants dirigées par un professeur, est surtout très intéressant. Il semble que de telles institutions ne se rattachent pas nécessairement à une Université; dans toute ville un peu importante, des conférences de ce genre pourraient être fondées, au grand bénéfice de la décentralisation et du progrès scientifique.

5. — La délimitation des droits de l'État est une des questions dont la philosophie du droit s'est le plus préoccupée, et non sans raison, dans ces dernières années. C'est surtout dans les rapports de l'État avec les associations que cette question est épineuse, ou plutôt qu'elle paraît telle, étant donné les habitudes d'esprit des juristes et les préjugés des hommes politiques. On s'obstine à ne pas reconnaître que le droit de s'associer et de posséder en qualité d'associé est un droit naturel, un droit sacré, dont le législateur ne peut priver les citoyens qu'autant qu'ils en font un mauvais usage. Ce préjugé est tellement enraciné en France que les meilleurs esprits ne peuvent s'y soustraire. Dans un

livre intitulé : *Le Droit d'association et l'État*, livre précédé d'une préface de M. Goblet, M. Hubert Brice s'indigne avec raison de la situation faite en France aux associations, qui attendent encore leur 89, qui sont restées soumises sous tous les régimes au bon plaisir de l'administration. Il fait l'historique des nombreux projets de loi par lesquels on a feint de vouloir les affranchir, mais qui, pour la plupart, ne leur apportaient qu'une liberté dérisoire. Si aucun de ces projets n'a encore pu aboutir, c'est surtout parce que leurs auteurs ont toujours poursuivi un but contradictoire, celui d'établir une liberté générale et d'empêcher les associations religieuses d'en profiter. M. Brice propose à son tour son système, dont le libéralisme serait encore tempéré par des entraves inadmissibles : impossibilité de posséder, même individuellement, pour tous les membres des associations admettant la vie en commun ; droit pour le gouvernement de dissoudre celles comprenant des membres étrangers ; incapacité de recevoir aucune libéralité sans l'autorisation du gouvernement ; impôt progressif sur le revenu des biens. La part du bon plaisir ne serait-elle pas encore excessive ?

6. — Les vrais principes sur l'association sont fort bien définis et expliqués par M. le comte de Vareilles-Sommières dans son nouvel ouvrage intitulé : *Du contrat d'association, ou la Loi française permet-elle aux associations non reconnues de posséder ?* Par son côté théorique, cet ouvrage se rattache à la philosophie du droit, bien qu'il constitue aussi une étude de droit civil. Le savant auteur y soutient cette thèse hardie et que beaucoup de juristes ne seront que trop portés à taxer d'insensée : que le code civil permet aux associations non reconnues d'acquérir et de posséder en tant qu'associations. M. de Vareilles-Sommières nous paraît en effet avoir démontré d'une manière victorieuse qu'aucun texte du code civil ni des autres lois françaises ne s'oppose à ce que les membres d'une association non reconnue acquièrent et possèdent, même comme associés. Les lois qui limitent la capacité d'acquérir pour les associations reconnues ne peuvent pas être étendues aux associations non reconnues mais licites, puisque celles-ci n'entraînent pas les inconvénients que ces lois ont voulu prévenir et qui consistent dans l'accumulation des biens de mainmorte. Sur un point, toutefois, M. de Vareilles-Sommières ne nous a pas convaincu : c'est lorsqu'il prétend que les membres des associations non reconnues ne peuvent pas demander le partage des biens acquis. L'article 815 du code civil interdit toute convention ayant pour but de maintenir l'indivision au delà de cinq ans ; cette prohibition n'admet d'exception qu'en cas de société civile ou commerciale, régulièrement constituée ; elle ne peut être violée sous le couvert d'un contrat d'association ou d'une donation avec charge pas plus qu'autrement. Mais, si la thèse soutenue par l'éminent doyen de la Faculté libre de Lille est contestable et n'a, comme il le reconnaît lui-

même, guère de chance de prévaloir, son ouvrage n'en est pas moins excellent, car, en critiquant minutieusement les doctrines admises, il indique sur tous les points celles qu'une science dégagée de tous les vieux préjugés devrait ratifier.

7. — C'est encore de la philosophie du droit, et de la meilleure, que renferme la brochure de M. l'abbé Maurice de Baetz sur *l'École d'anthropologie criminelle*. Cette école, M. l'abbé de Baetz la connaît bien; il l'a étudiée dans les œuvres de ses représentants et dans ses congrès. Il la juge avec impartialité, la loue de la rénovation qu'elle a amenée dans l'étude du droit criminel, mais constate aussi ses erreurs et les réfute en quelques pages vigoureuses, dans une forme un peu oratoire, motivée par la circonstance que ces pages furent écrites pour la conférence du jeune barreau de Bruxelles.

8. — M. Fabreguettes, premier président de la cour de Toulouse, s'occupe aussi des mêmes questions dans une brochure intitulée : *De la Responsabilité des criminels*. Il y rend compte des nouvelles théories qui nient le libre arbitre, et il proteste contre elles plus qu'il ne les réfute. C'est fort bien de citer M. Caro écrivant qu'un peuple serait perdu le jour où il ne verrait plus dans la pénalité qu'un artifice légal imaginé pour protéger les intérêts. Mais encore faudrait-il dire au nom de quels principes supérieurs on condamne une telle doctrine qui, si funeste qu'elle soit, n'en est pas moins enseignée aujourd'hui dans mainte chaire officielle.

Histoire du droit. — 9. — Sous le titre de : *Histoire du droit civil français*, M. Paul Viollet, membre de l'Institut, vient de publier la seconde édition, très augmentée, de son *Précis de l'histoire du droit français*, qui a obtenu le grand prix Gobert et dont l'éloge n'est plus à faire. Comme le dit fort bien M. Viollet dans l'avant-propos de cette seconde édition, « l'histoire est devenue une œuvre collective à laquelle collaborent une foule de travailleurs de toute langue et de toute nation, personnellement inconnus les uns aux autres, mais qui de loin s'entr'aident, apportant chacun leur pierre à l'édifice commun. » Pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du droit et des institutions, les ouvrages de M. Viollet, celui-ci pour le droit civil, et son *Histoire des institutions politiques et administratives* pour le droit public, sont des manuels indispensables, qui fournissent sur tous les points l'indication des sources et les derniers résultats de la science. L'*Histoire du droit civil* est divisée en quatre livres : le premier comprend l'histoire des sources, depuis le droit gaulois jusqu'au code civil; le second livre traite de la condition des personnes; le troisième, de la famille, et le quatrième, des biens et des contrats. Au lieu de diviser, comme l'ont fait presque tous ses devanciers, l'exposé du développement historique du droit par périodes plus ou moins arbitraires, M. Viollet décrit l'évolution de chaque institution,

depuis son origine jusqu'à nos jours, en un seul chapitre. Cette disposition des matières rend l'ouvrage beaucoup plus intéressant, plus philosophique, plus utile aussi au point de vue des enseignements qu'on en peut tirer. A la fin de chaque chapitre, M. Viollet risque volontiers quelques aperçus sur l'avenir. Pour la condition des femmes, par exemple, il constate que tous les progrès sur lesquels on pouvait compter n'ont pas été réalisés, et il conseille au législateur français de prêter quelque attention aux lois nouvelles qui, chez les peuples voisins, viennent, presque chaque année, améliorer la position sociale et juridique de la femme. Pour le mariage, M. Viollet ne cache pas que le système du code civil ne lui donne pas complète satisfaction. Il n'approuve pas qu'un maire catholique puisse être obligé de marier un prêtre ou un divorcé. Ajoutons que M. Viollet accorde au droit canonique la part légitime qui lui est due : son livre, sous ce rapport, mérite d'être étudié dans les séminaires comme dans les écoles de droit.

10. — Comme monographies se rattachant à l'histoire du droit, nous avons à citer les biographies de deux jurisconsultes. La première est l'œuvre d'un maître : M. Éon, doyen de la Faculté de droit de Rennes. Nous n'en critiquerons que le titre, un peu enflé : *Toullier et son temps*. C'est plutôt « Toullier et l'enseignement du droit au commencement du XIXe siècle » qu'il convenait d'écrire. Né à Dol en 1752, Toullier avait été reçu agrégé à l'ancienne Faculté de droit de Rennes avant la Révolution. En 1806, quand on réorganisa les écoles de droit, il fut nommé professeur de code civil à la nouvelle Faculté de Rennes ; il en devint le doyen en 1812, et, après avoir cessé de l'être en 1817, il le redevint en 1830. Les premiers volumes de son *Droit civil français*, premier commentaire développé du code civil, parurent en 1811 ; les derniers, sur le contrat de mariage, sont de 1831. Toullier est mort en 1835. Sa correspondance avec Lanjuinais, avec Dupin et avec son collègue de Dijon, Proudhon, dont M. Éon cite de nombreux extraits, contient des renseignements intéressants sur l'organisation et l'esprit de l'Université sous le premier Empire et sous la Restauration.

11. — Deux siècles avant Toullier, la science du droit avait eu déjà à Rennes un illustre interprète dans Bertrand d'Argentré, le réformateur et le commentateur de la coutume de Bretagne. La belle et fière figure de ce vieux magistrat, aussi ardent patriote qu'éminent jurisconsulte, a été fort bien rendue dans l'importante notice que M. Ch. de la Lande de Calan vient de lui consacrer. Ses doctrines juridiques y sont appréciées avec justesse et sagacité. A en juger par de nombreuses citations latines, — qu'il eût mieux valu traduire, sauf à en donner le texte en note, — ce travail paraît être une thèse de doctorat ; il n'en est pas moins intéressant, bien écrit et digne de son sujet.

Droit civil. — 12. — Nous avons déjà signalé les caractères du nou-

veau *Commentaire du code civil*, que publie M. Théophile Huc, professeur honoraire des Facultés de droit et conseiller à la cour de Paris. C'est un ouvrage qui tiendra le milieu entre les traités étendus et approfondis, tels que ceux de Demolombe et de Laurent, et les livres élémentaires destinés aux étudiants. Le quatrième volume, qui a paru au commencement de cette année, comprend tout le second livre du code. Les matières très importantes et très pratiques de la distinction des biens, de l'usufruit et des servitudes, y sont exposées avec une clarté et une précision remarquables. Nous y retrouvons toutefois aussi des tendances que nous avons déjà observées dans les précédents ouvrages de M. Huc : il accorde à l'État une prédominance excessive, et il nous paraît trop disposé à restreindre la liberté des conventions. Suivant lui, la propriété individuelle doit son origine à l'État; il déduit cette idée d'une prétendue préexistence de la propriété collective, qui n'est nullement démontrée. La plus ancienne forme de propriété que l'on connaisse est la propriété familiale; elle ne diffère guère de la propriété individuelle et paraît bien être antérieure à l'État. D'autre part, M. Huc, dans ce volume, comme déjà dans son savant *Traité de la cession des créances* (V. *Polybiblion*, t. LXII, p. 291), soutient que la propriété ne peut être transmise sous une condition, même temporaire, d'inaliénabilité. Aucun texte cependant ne prohibe une condition de ce genre, qui peut être motivée en certains cas par un intérêt légitime.

13. — Comme monographie consacrée à l'étude d'une question de droit civil, il serait difficile de trouver un ouvrage mieux fait, plus documenté et plus complet que celui de M. Geouffre de Lapradelle sur *la Nationalité d'origine*. Un enfant naît : quelle est sa patrie ? A cette question qui paraît bien simple, deux théories principales apportent leurs réponses, non toujours concordantes. Anciennement, sous le régime féodal, c'était le lieu de la naissance qui déterminait la nationalité. Peu à peu, le principe de la filiation s'est introduit à côté du *jus soli* : les jurisconsultes, pour combattre le droit d'aubaine, ont fait admettre que la nationalité se transmettait aussi par le sang. Puis le *jus sanguinis* a prévalu : le code civil l'a consacré; la naissance sur le sol français n'a plus eu d'autre effet que de permettre à l'enfant né de parents étrangers de réclamer la qualité de Français dans l'année de sa majorité. Mais ce système du code civil a été la source d'un abus très grave, désigné sous le nom un peu barbare d'*heimatlosat :* des familles étrangères se sont perpétuées de père en fils sur le sol français sans subir les charges du service militaire. C'est pour faire cesser cet abus que des lois de 1851, de 1874 et de 1889 ont rétabli progressivement l'empire du *jus soli :* aujourd'hui tout individu né d'un étranger en France est Français, si son père y est né ou s'il y est lui-même domicilié à l'époque de sa majorité, sauf dans ce dernier cas la faculté de revendiquer la

nationalité étrangère. Ces lois ne sont-elles pas des lois d'expédient? N'ont-elles pas abandonné les vrais principes en vue du résultat politique qu'elles voulaient atteindre, et qu'elles n'atteignent même pas toujours réellement, grâce à la facilité qu'on a de les éluder? M. Geouffre de Lapradelle le soutient et le démontre par les arguments les meilleurs et les plus probants. C'est dans la puissance paternelle qu'il place, avec raison, le fondement de la nationalité. Il montre que les principales législations modernes s'orientent vers cette idée, seule conforme aux droits de la famille, et il invite le législateur français à s'y rallier à son tour.

14. — M. Charles Ragel, juge de paix, offre aux maires, adjoints et secrétaires de mairie, un nouveau *Manuel-formulaire des actes de l'état civil*. Cet ouvrage modeste et sans aucune prétention scientifique contient le commentaire des articles du code relatifs aux actes de l'état civil et aux formalités requises pour le mariage. Les formules applicables suivant les cas sont intercalées dans le texte. Une table alphabétique bien faite permet de trouver facilement les renseignements dont on a besoin.

15. — La loi du 9 mars 1891 est venue réparer, après un siècle, un oubli, volontaire ou involontaire, mais en tout cas inconcevable, des rédacteurs du code, quant aux droits de succession entre époux. On sait que cette loi accorde à l'époux survivant un droit d'usufruit, qui est du quart ou de la moitié, suivant qu'il y a ou non des enfants, sur la succession du premier mourant, sauf la faculté qu'a celui-ci d'empêcher l'effet de cette disposition; dans tous les cas, le survivant a droit à des aliments. Le *Code des droits successoraux des époux*, qui vient de paraître dans la petite encyclopédie juridique de la maison Pedone-Lauriel, contient l'étude et le commentaire détaillé de cette nouvelle loi : il a pour auteurs deux avocats à la cour de Caen, MM. Édouard Gerbault et Léon Dubourg. Cet ouvrage aidera les notaires et autres hommes d'affaires à résoudre les nombreuses difficultés que soulève le règlement des droits de l'époux survivant dans la liquidation des successions; on y trouvera notamment la manière de combiner les dispositions de la loi avec les assurances sur la vie contractées pendant le mariage.

16. — Depuis la loi du 23 mars 1855, celui qui s'est rendu acquéreur d'un immeuble n'en devient définitivement propriétaire que par la transcription du contrat d'acquisition au bureau des hypothèques. Cette règle, établie pour protéger les tiers acquéreurs, peut aussi servir à les tromper. Il arrive parfois qu'un homme de mauvaise foi, après une première vente que l'acquéreur n'a pas fait transcrire immédiatement, revend l'immeuble à un second acquéreur. Si la seconde vente est transcrite avant la première, c'est le second acquéreur qui sera propriétaire. Toutefois, lorsque ce second acquéreur a participé à la fraude du vendeur, le premier acquéreur peut faire annuler la seconde vente, en

vertu de l'article 1167 du code civil. C'est ce que démontre fort bien M. Raoul Biville, agrégé à la Faculté de droit de Caen, dans une brochure intitulée : *Les Conséquences de la mauvaise foi du second acquéreur d'un immeuble qui a transcrit son contrat avant le premier.* La question sans doute n'est pas nouvelle, mais elle n'avait pas encore été aussi complètement élucidée.

17. — M. Jouitou, bâtonnier de l'ordre des avocats près la cour d'appel d'Agen, s'est déjà fait connaître par un excellent traité sur le régime dotal. Le nouvel ouvrage qu'il vient de publier sur *la Restriction de l'hypothèque légale de la femme* est assuré d'avance d'être bien accueilli par la pratique.... Nous ajouterions : « et par la jurisprudence, » si les tribunaux n'avaient pas un peu trop pris l'habitude de dédaigner les auteurs et de ne s'en rapporter qu'aux arrêts. Ils feraient mieux souvent de se fier à un guide sûr et savant comme M. Jouitou, surtout dans une matière spéciale et encore peu étudiée comme celle qui fait l'objet de l'ouvrage dont nous parlons.

18. — Avant tout, ce qu'il faut pour guider les tribunaux et pour préserver les justiciables de l'arbitraire du juge, c'est une bonne loi. C'est pourquoi toutes les nations civilisées éprouvent de plus en plus le besoin de codifier et de perfectionner leurs lois civiles. On sait que l'Allemagne est entrée dans cette voie depuis une vingtaine d'années. En 1874, une commission de onze jurisconsultes a été chargée de préparer un projet de code civil applicable à tout l'empire. Ce projet a été achevé et publié en 1887 ; mais il ne doit être présenté au Parlement qu'après une revision à laquelle travaille une nouvelle commission. En attendant, M. Raoul de la Grasserie vient de le traduire, et il l'a fait précéder d'une excellente introduction. Toutefois, le savant traducteur ne s'est-il pas un peu trop épris de l'œuvre qu'il a pris charge de présenter aux jurisconsultes français ? Il signale à bon droit dans ce projet des mérites qui sont, d'ailleurs, les qualités distinctives de la science allemande : l'ordre, la logique, l'emploi de formules compréhensives et générales, l'absence de formalisme inutile, la tendance philosophique. On y remarque aussi des dispositions qui constituent de réels progrès sur notre code civil : par exemple, le droit de prouver la paternité naturelle ; l'admission des substitutions fidéicommissaires, limitées à un degré ; la faculté d'exhérédation attribuée au père de famille dans certains cas, en quoi M. de la Grasserie voit avec raison une solution heureuse de la question de liberté de tester. Mais, en revanche, n'est-ce pas un recul, plutôt qu'un progrès, de subordonner le transfert de la propriété à la tradition réelle, s'il s'agit d'un meuble, et à un acte d'investiture, s'il s'agit d'un immeuble ? Est-ce bien le cas d'approuver la suppression partielle de l'autorité maritale, le relâchement qui résultera d'un régime légal où la femme pourra disposer seule de la majeure partie de ses

biens ? Est-ce un progrès aussi de supprimer le testament olographe? Si l'on prévient ainsi quelques procès, n'empêchera-t-on pas la confection de beaucoup de testaments ?....

19. — C'est aussi à M. Raoul de la Grasserie que nous devons la traduction du *Code civil du canton des Grisons*. Ce code, rédigé en 1862 par M. Planta, est l'expression fidèle des coutumes germaniques de la Suisse, et non une création arbitraire ; à ce point de vue, il intéresse spécialement ceux qui s'occupent de l'évolution historique et de la géographie du droit ; c'est en même temps une œuvre personnelle et consciente, où l'on peut chercher des modèles utiles. Il contient notamment une sage et libérale réglementation des « personnes morales, » c'est-à-dire des corporations, associations et fondations.

20. — Un autre code civil récent est celui qui a été promulgué en Espagne par M. Alonso Martinez en 1889. S'il faut en croire certaines critiques, il aurait été un peu trop rapidement « bâclé » par des gens trop pressés, de ces hommes qui ont à faire un rapport dans la matinée, un discours parlementaire dans l'après-midi et une conférence scientifique le soir. C'est ainsi souvent que s'expédient beaucoup de lois, en Espagne et ailleurs. Sous le titre de *Estudios sobre el código civil*, M. Jesús Firmat y Cabrero a réuni seize études dans lesquelles il examine autant de questions soulevées par le nouveau code : il en cherche la solution pratique plutôt qu'il ne les discute au point de vue théorique.

Droit commercial et industriel. — 21. — Le quatrième volume du *Traité de droit commercial* de MM. Lyon-Caen et Renault nous transporte au cœur même du droit commercial. Il traite des lettres de change, des billets à ordre, des chèques, des opérations de banque, du compte courant, des bourses et des opérations de bourse. Ce volume, plus encore que les précédents, montre que les savants auteurs ont pris un excellent parti lorsqu'ils ont résolu de transformer en un ouvrage plus étendu le *Précis du droit commercial* qu'ils avaient d'abord publié en deux volumes. Ce tome quatrième de leur *Traité* ne contient rien de superflu ; comme dans les précédents, les notions d'histoire du droit, d'économie politique et de législation comparée y sont répandues dans une juste mesure. Nous signalerons en particulier, à la suite de la section consacrée aux effets de commerce, un appendice dont l'utilité à notre époque n'est pas contestable : il est relatif aux conflits des lois des différents pays en matière de lettres de change, de billets à ordre et de chèques. Cette étude de droit international privé est des plus remarquables ; elle fournit la solution de nombreuses difficultés qui, pour des jurisconsultes moins consommés que MM. Lyon-Caen et Renault et, à plus forte raison, pour de simples négociants, sont inextricables. On trouvera encore dans ce volume des renseignements exacts et des vues

très juridiques sur les fameux syndicats de banquiers dont il a été tant question récemment à propos des émissions du Panama. Toutes les diverses opérations de banque et de bourse y sont d'ailleurs expliquées clairement et analysées d'après la législation et la jurisprudence la plus récente. Les solutions des questions douteuses sont généralement inspirées par un esprit essentiellement pratique. L'année dernière, en rendant compte du *Traité des opérations de bourse* de M. Buchère, nous exprimions le regret que cet auteur eût adopté une opinion qui laissait aux tribunaux un pouvoir discrétionnaire pour annuler les marchés à terme sur les effets publics, toutes les fois qu'ils y verraient de simples paris (*Polybiblion*, t. LXIV, p. 488). MM. Lyon-Caen et Renault ont su éviter une doctrine aussi dangereuse ; ils montrent que la loi du 28 mars 1885 ne permet plus d'invoquer l'exception de jeu que dans des cas très rares. Ils constatent aussi toutefois que pour toutes les valeurs qui rentrent dans le monopole des agents de change, il est encore trop facile aux spéculateurs de mauvaise foi de se soustraire à l'exécution de leurs engagements, en se prévalant de la nullité de l'opération qui n'a pas été conclue par un agent de change.

22. — M. Henri Prudhomme, jeune magistrat auquel on doit déjà la traduction des codes de commerce espagnol et chilien, vient encore de nous donner celle du *Code de commerce argentin*. Ce code, promulgué en 1889, est un des plus récents. « Les auteurs, nous dit M. Prudhomme, avaient à leur disposition des matériaux considérables. Ils ont pris soin de les consulter et ils les ont mis en œuvre avec une science consommée. Sur quelques points, sans doute, les systèmes qu'ils ont adoptés, comme toute œuvre humaine, peuvent prêter à la critique. Leur travail n'en est pas moins très intéressant et très utile à étudier. » Certaines parties de ce nouveau code doivent attirer plus spécialement l'attention, parce qu'elles y sont réglementées avec plus de développement et plus de soin que dans tous ceux qui ont été promulgués jusqu'à ce jour : telles sont notamment celles consacrées aux assurances, au compte courant et aux chèques. Le code argentin contient aussi quelques particularités remarquables : ainsi, par exemple, il laisse toute liberté d'établir des bourses de commerce; en revanche, il exige l'autorisation du gouvernement pour l'établissement des sociétés anonymes ; il accorde aux créanciers et aux obligataires de ces sociétés le droit d'assister et d'être entendus aux assemblées générales des actionnaires ; il élève une présomption de faute contre les compagnies de chemins de fer, en cas d'accidents. Sous ces rapports et sous beaucoup d'autres, il est intéressant de comparer ce code au nôtre et aux autres codes de commerce étrangers, et cette comparaison est rendue facile par les renvois que le traducteur a mis à la suite de presque tous les articles.

23 et 24. — M. Maurice Dufourmantelle a entrepris un ouvrage fort

utile sous le titre de *Code-manuel de droit industriel.* Les deux premiers volumes qui ont déjà paru traitent, l'un de la *Législation ouvrière en France et à l'étranger*, et l'autre des *Brevets d'invention et de la contrefaçon.* Dans la législation industrielle, l'auteur fait entrer les lois sur les syndicats, sur le travail des enfants, des filles mineures et des femmes, sur les établissements dangereux et insalubres, sur les contrats d'apprentissage, de louage de services et de louage d'ouvrage, sur les assurances, sur les sociétés de secours mutuels, la caisse des retraites pour la vieillesse et les caisses d'épargne. Viennent ensuite des notions sur la participation aux bénéfices, sur les sociétés coopératives et sur les habitations ouvrières. Par cette énumération, on peut juger de l'intérêt que présente ce petit ouvrage. Toutes les questions sociales les plus agitées en ce moment y sont exposées simplement, clairement et sans parti pris. On peut même se demander si l'auteur ne se montre pas parfois un peu trop timide touchant les moyens d'améliorer le sort de la classe ouvrière : c'est ainsi qu'il déconseille la participation aux bénéfices, par le motif que, trouvant son terrain le plus favorable dans la grande industrie, elle pourrait amener la ruine de la petite.

Dans le second volume, qui traite des brevets d'invention, les règles de fond et de procédure relatives à l'obtention des brevets, aux droits et aux obligations qui en dérivent et à la poursuite des contrefaçons sont expliquées d'une manière très pratique. Les principales dispositions des lois étrangères sont ordinairement citées à côté de celles de la loi française ; sous ce rapport-là toutefois, il nous semble que l'ouvrage pourrait recevoir encore quelques développements.

25. — M. Typaldo-Bassia est un jeune auteur, fécond et favorisé du succès. Ses deux premiers ouvrages sur *les Assurances sur la vie* et sur *les Classes ouvrières à Rome* ont obtenu des récompenses académiques. Le dernier, qui traite de *la Protection industrielle et du Nouveau Régime douanier*, vient encore d'être couronné par l'Académie des sciences morales. Ce volume contient l'historique, l'examen et la critique, surtout la critique, de la loi du 11 janvier 1892, qui a établi le tarif général des douanes. C'est moins un livre de droit qu'un livre d'économie politique. En tant que livre de droit, il vient à son heure ; en tant que livre économique, il nous paraît un peu prématuré. « Une expérience de quelques mois, dit la préface, a suffi pour juger et condamner les nouveaux tarifs douaniers. » Pour invoquer l'expérience, attendons au moins quelques années ! Il est vrai que les événements vont quelquefois très vite : ainsi, dans sa conclusion, l'auteur nous parle d'un « nouveau ministère » qui n'est déjà plus nouveau, qui n'est même déjà plus !.... Au fond, cet ouvrage n'est qu'un résumé des arguments produits dans la discussion du tarif par les libre-échangistes.

Droit constitutionnel. — **26.** — C'est à l'Angleterre que revient in-

contestablement l'honneur d'avoir enseigné au monde les vrais principes du droit public. C'est elle qui a fourni le modèle de la plupart des institutions politiques qui existent actuellement chez les peuples civilisés. De là résulte le grand intérêt que présente l'organisation des pouvoirs publics en Angleterre, et, grâce à M. le comte de Franqueville, cette organisation, si originale et si compliquée, n'aura bientôt plus de secrets pour nous. Après avoir exposé dans un premier ouvrage (*Le Gouvernement et le parlement britanniques*) la constitution et le fonctionnement du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif, l'éminent membre de l'Institut vient de consacrer deux nouveaux volumes à l'étude du *Système judiciaire de la Grande-Bretagne*.

Rendons tout d'abord hommage à la haute compétence de l'auteur. Il arrive bien rarement qu'un écrivain puisse dire comme lui dans sa préface : « Ce n'est pas seulement dans les livres que j'ai étudié l'ensemble des questions traitées dans le présent ouvrage. Depuis plus de trente années que mon attention est fixée sur ce vaste sujet, je n'ai cessé de suivre les transformations qui se sont opérées dans les idées, dans la législation et dans les coutumes judiciaires. A mainte et mainte reprise, j'ai suivi les débats civils et criminels dans les tribunaux les plus élevés, comme dans les plus humbles juridictions. J'ai souvent siégé dans toutes les sections de la cour d'appel et de la Haute Cour, dans les cours de comté, comme dans les cours de police (M. de Franqueville explique en note qu'il emploie l'expression *siéger* dans le sens propre, car les juges, avec une rare bonne grâce, l'ont constamment fait prendre place entre eux ou auprès d'eux sur le *banc*). J'ai accompagné le lord-chef justicier d'Angleterre et des juges du Banc de la Reine dans les tournées d'assises ; j'ai assisté, dans divers comtés, aux sessions trimestrielles et aux petites sessions. Je n'ai pas négligé les séances judiciaires de la Chambre des lords, du Conseil privé, de la Commission des chemins de fer et d'autres juridictions exceptionnelles, pas plus que je n'ai omis d'assister aux enquêtes des *coroners*, etc. »

Dans une introduction magistrale, M. de Franqueville établit les vrais principes sur la constitution du pouvoir judiciaire. Il montre que, malgré certaines confusions apparentes, la séparation des trois pouvoirs n'est nulle part plus assurée ni plus effective que dans le Royaume-Uni. Il en attribue l'honneur non tant à la législation qu'à l'opinion publique. L'ouvrage est divisé en trois parties. La première, qui remplit tout le premier volume, considère dans leur histoire et dans leur fonctionnement actuel les divers organes de la justice anglaise : le Conseil privé et la Chambre des lords, la Cour suprême, les cours inférieures, civiles et criminelles, le barreau, les avoués ou *solicitors*, le jury, la police, les shérifs. La seconde partie traite de la procédure civile et criminelle : on y voit les procès se dérouler devant les divers tribunaux. La troisième

partie fait connaître les juridictions spéciales et le système judiciaire de l'Écosse et de l'Irlande. Comme on le pense bien d'ailleurs, l'éminent auteur ne se borne pas à rapporter sans réflexion ce qu'il a appris par les œuvres des juristes ou par sa propre expérience : dans tout le cours de l'ouvrage et surtout dans la conclusion qui le termine, il apprécie, il juge, il fait des rapprochements aussi intéressants qu'instructifs. Entre la magistrature anglaise, qui jouit d'une indépendance absolue, et la nôtre, dont la subordination n'est que trop visible, nous n'avons pas besoin de dire laquelle lui paraît la meilleure. Et toutefois, ce sont moins les hommes que les institutions qui, selon lui, font la supériorité de la première. « Il faudrait, dit-il, qu'un juge anglais fût le dernier des hommes pour manquer à son devoir; pour remplir le sien tout entier, il faut que le magistrat français soit un héros. Là est le mérite capital des institutions anglaises, là est le vice fondamental des nôtres. »

Disons aussi, cependant, que M. de Franqueville n'admire pas tout en Angleterre. Pour la procédure criminelle, notamment, à l'inverse de l'opinion commune, il donne la préférence à la législation française. Quoi qu'il en soit, un ouvrage comme celui-ci ne saurait être trop lu et médité par tous les hommes qui s'intéressent aux affaires publiques, par tous ceux qui aspirent à connaître, au moins théoriquement, en quoi consiste la vraie liberté.

27. — Ces mêmes principes du droit public dont M. de Franqueville nous montre l'application en Angleterre, nous les retrouvons parfaitement définis et justifiés au début des *Éléments de droit constitutionnel français* de M. de la Bigne de Villeneuve, professeur à la Faculté libre de droit d'Angers. La suite de l'ouvrage seulement nous apprend qu'ils sont loin d'être aussi bien respectés de ce côté-ci de la Manche que de l'autre côté. Cet ouvrage n'est pourtant point une étude critique sur notre constitution, encore moins une œuvre de parti. C'est un livre d'enseignement, rien de plus : l'auteur ne se départ jamais de la sérénité qui convient au professeur et à l'homme de science; mais en même temps son enseignement se distingue par une sûreté de doctrine et une hauteur de vues qu'on remarque rarement dans les livres élémentaires. Un tel livre ne peut que faire honneur au corps professoral des Facultés catholiques. Nous croyons aussi qu'il ne peut manquer d'être bien accueilli des étudiants. L'ordre, tout d'abord, en est excellent. Après l'exposé des principes, vient l'historique et l'analyse, exacte et complète, des constitutions qui ont régi la France depuis 1789. Puis la constitution actuelle, avec toutes les lois qui s'y rattachent, est étudiée dans tous ses détails. Enfin, dans une dernière partie, l'auteur envisage successivement les divers droits publics que la constitution doit assurer aux citoyens : l'égalité devant la loi, la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile, l'inviolabilité de la propriété, la liberté religieuse, le droit de

réunion et d'association, la liberté de la presse, etc. ; il montre comment ces droits sont garantis par la loi française. Ajoutons que ses explications sont toujours claires, simples, exemptes de toute emphase. Sur certains points nous les voudrions un peu plus développées, notamment sur la liberté du travail. Nous aimerions aussi que l'ouvrage contînt plus de renseignements bibliographiques et plus de renvois aux sources; sans perdre pour cela son caractère élémentaire, il aiderait les élèves studieux à étendre et approfondir leurs études. Mais ce sont là des améliorations qui pourront être facilement apportées à une nouvelle édition.

28. — Voici encore un bon livre qui paraît se rattacher à l'enseignement supérieur catholique. Il est précédé d'une préface par M. Van den Heuvel, le savant professeur de Louvain. Il traite du *Sénat en France et dans les Pays-Bas*, et a pour auteur M. Oscar Pyfferoen, avocat à la cour d'appel de Gand. Dans l'étude qu'il fait de l'organisation et du rôle du Sénat français, M. Pyfferoen se montre parfaitement renseigné. C'est à peine si nous avons remarqué deux ou trois inexactitudes, trop insignifiantes pour qu'elles méritent d'être citées. Quant au Sénat hollandais, nous ne pouvons que nous en rapporter à ce qu'il nous en dit. Ce Sénat est élu par les membres des États provinciaux, parmi des catégories d'éligibles composées des plus imposés et des principaux fonctionnaires. Il est renouvelable par tiers, tous les trois ans. L'élection a lieu au scrutin de liste. — M. Van den Heuvel, dans la préface, nous parle du Sénat belge, qui jusqu'ici a été élu par les mêmes électeurs que la Chambre des représentants, et pour lequel il voudrait voir adopter le système de l'élection à deux degrés. Comparant le Sénat français et le Sénat hollandais, M. Van den Heuvel estime que ces deux assemblées « puisent le secret de leur force et de leur sérénité dans un régime électoral à deux degrés, qui les élève au-dessus des agitations passionnées du moment sans diminuer en eux le vrai sentiment des besoins populaires et des intérêts nationaux. Le *seul défaut* qu'on puisse reprocher à leur organisation, c'est de ne pas permettre assez généreusement l'entrée des adversaires du parti dominant, c'est de ne pas être tempérée par l'un ou l'autre système de représentation proportionnelle ou de représentation des minorités. » Bien des Français ne jugent pas avec autant de bienveillance la Chambre.... qui a jugé Boulanger. MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Doctoresse*, par ROGER DOMBRE. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-18 de 282 p., 2 fr. 50. — 2. *L'Homme aux cent millions*, par PAUL VERDUN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 360 p., 3 fr. — 3. *Le Secret de l'abbé Fauvel*, par H. DE BRISAY et D. LAUMONIER. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. — 4. *Histoire d'une folie*, par le docteur LOUIS DE POITIERS. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 235 p., 2 fr. — 5. *Jane de Kerhors*, par FRANCIS BAZOUGES. Paris, Téqui, 1891, in-18 de 316 p.,

Cet explorateur, connu sous le pseudonyme de Ferrari, accomplit alors des exploits à rendre jaloux et même honteux Vidocq, Canler et nos plus habiles policiers actuels. A lui tout seul, il découvre d'abord que plusieurs grands banquiers étrangers ont projeté la formation d'un syndicat ayant pour but l'exploitation et la ruine de la France, de l'Allemagne, de la Russie et de l'Autriche. Puis, grâce à des ruses de sauvage, il en arrive à pouvoir s'emparer des preuves écrites de la culpabilité de l'un de ces oiseaux de proie, le faux baron Odon Wegrow, aventurier de la pire espèce, qui exerce en plein Paris. Le drame judiciaire que M. Paul Verdun a échafaudé à propos du crime dont Marchand a été injustement accusé est bien émouvant; mais ce qui mérite surtout de fixer l'attention, ce sont les criminels agissements d'hommes d'argent que les scrupules ne gênent pas et qui drainent, à leur unique profit, et avec de hautes complicités inconscientes, la richesse des nations imprudentes qui les tolèrent.

3. — Encore un drame judiciaire : le genre ne me plaît pas; mais je sais bien que la grande majorité des lecteurs pense autrement. Donc, en dépit des coups de poignard, de revolver et de fusil qui se distribuent ici *ab hoc et ab hâc*, je n'hésite pas à considérer *le Secret de l'abbé Fauvel*, de MM. H. de Brisay et D. Laumonier, comme un bon roman dont les bibliothèques populaires feront leurs délices. Jugez, d'ailleurs. Afin de ne pas violer le secret de la confession, l'abbé Fauvel se laisse condamner pour meurtre sur la personne de son beau-frère, très honorable père de famille. Et qui l'accuse, ce digne prêtre? L'assassin lui-même. On a vu, dans l'*Homme aux cent millions*, situation analogue. Les deux récits, toutefois, n'ont pas d'autres rapports. Dans le but d'établir l'innocence de son oncle, le fils de la victime entreprend une expédition au Mexique, en compagnie d'un vieux loup de mer, intime ami du défunt, et qui connaît bien le pays. Cette partie du volume fait presque l'effet d'un conte des *Mille et une Nuits*. Finalement, et en dépit des efforts tentés pour le sauver, le noble martyr du secret de la confession irait au bagne ou à l'échafaud, si le vrai coupable, à bout de ressources et plein d'involontaire admiration pour l'abbé Fauvel, ne venait, au moment le plus solennel des débats, livrer sa tête à la justice.

4. — Le docteur Louis de Poitiers me replonge au sein d'horreurs desquelles je voudrais bien sortir. Dans l'*Histoire d'une folie*, on voit une jeune fille, dont la main est sollicitée à la fois par un avocat et un médecin, son cousin, accorder au premier ses préférences motivées. Furieux, le médecin compose une poudre de perlimpinpin quelconque ou alambiqué un liquide spécial — je ne me souviens plus au juste — et crac! il en administre à Lucy d'Astay, qui devient folle. Désespoir du fiancé, désespoir de la mère de la fiancée, colère d'un vieux docteur ami des uns et des autres, aventures abracadabrantes, discussions

sur l'hypnotisme, le tout se terminant par la mort de la mère et du cousin coupable, la guérison de Lucy et son mariage avec l'avocat. Médiocre roman, écrit par un chrétien, je n'en disconviens pas, mais que, en raison surtout d'un passage dangereux (p. 137) relatif à des faits de suggestion, je ne puis recommander à personne et principalement aux classes ouvrières.

5. — Si vous suivez ce compte rendu, résignez-vous à contempler encore une figure de coquin, après quoi, je passerai — enfin ! — à d'autres sujets. M. Francis Bazouges publie un très intéressant roman : *Jane de Kerhors*. Cela se passe pendant la Révolution, au pays breton. M. de Kerhors a quitté le manoir des ancêtres pour répondre à l'appel des fidèles du Roi, laissant sa femme et sa belle-mère sous la garde du bon apôtre Riantec, triste personnage qui, à quelque temps de là, sur le bruit de la mort de M. de Kerhors, tente de remplacer celui-ci auprès de sa femme. Repoussé avec mépris, le misérable, secrètement affilié aux comités révolutionnaires, prend ses mesures pour faire arrêter les châtelaines, et il serait parvenu à ses fins si M. de Kerhors, échappant à mille dangers, n'était revenu à ce moment-là même au château. Riantec, pris à son propre piège, ne trouve rien de mieux que de se faire sauter la cervelle, digne couronnement d'une vie de fourberies et de trahisons. — Deux nouvelles : *L'Épreuve de Marguerite* et *le Rêve de la tante Ursule*, également charmantes, terminent cet excellent petit volume.

6. — Après tous ces romans plus ou moins violents, l'on éprouve une douce émotion en lisant, de Mlle L. Valbrun (un pseudonyme), l'œuvre reposante qu'elle a intitulée : *Rêve de vingt ans. Mlle de Carreros.* M. de Béris est aimé, à la fois et en même temps, par deux amies d'enfance : Marie-Claire de Carreros et Juliette de Bellange. Celle-ci, la première, fait ses confidences à son amie qui, ainsi liée d'honneur, garde le silence sur ses sentiments. Marie-Claire se sacrifie donc pour éviter à Juliette une peine mortelle peut-être. Et cela d'autant mieux qu'elle s'imagine à tort que M. de Béris lui préfère son amie. De sorte que Juliette devient Mme de Béris. Au comble de ses vœux, elle le dit, elle l'écrit à Marie-Claire, sans se douter, l'innocente, qu'elle retourne un glaive cruel dans une plaie non fermée. Mais Juliette est de santé délicate ; la maladie, certain jour, l'atteint et la terrasse. Puis avant de mourir, ayant découvert qu'elle occupe par surprise et par erreur la place de Marie-Claire, elle supplie celle-ci de servir de mère à ses enfants. Ces dernières pages, en particulier, sont écrites avec un charme enveloppant. Il est permis, cependant, de regretter que Mlle Valbrun ait jeté, surtout dans la première partie de ce « Rêve de vingt ans, » un peu trop de digressions ou réflexions philosophiques qui n'ont servi qu'à alourdir un récit très recommandable et que goûteront les âmes tendres et les esprits délicats.

7. — Pareillement, je trouve de la grâce et du cœur dans le livre de

Mme Étienne Marcel : *Une Amitié d'enfance.* Le roman débute par un tableau d'intérieur exquis, tout paisible, auquel ne tarde pas à succéder l'une de ces scènes tragiques que les grèves tempêtueuses de notre époque voient trop souvent se reproduire d'une façon bêtement criminelle : le meurtre d'un directeur d'usine placé dans la situation difficile que lui crée la défense des intérêts légitimes d'actionnaires luttant contre la concurrence à outrance et les exigences, justes quelquefois, d'ouvriers insatisfaits : rivalité, guerre entre le capital et le travail, entre l'intelligence qui combine, l'argent (exposé souvent) qui donne les moyens d'entreprendre, et la main qui exécute. Les responsabilités, les aléas ne sont pas les mêmes dans cette association de fait, et, par conséquent, les bénéfices, quand il y en a, ne sauraient être également répartis.... Mais je m'arrête bien vite sur ce sol glissant pour moi : j'anticiperais, d'ailleurs, sur les attributions de notre éminent collaborateur M. Claudio Jannet, et si je continuais, il est probable que je le ferais sourire. Je trouve donc plus prudent de revenir au roman, qui m'offre un terrain plus ferme. Lucie Arnaud, fille d'un directeur d'usine, et Jacques Vaillant, fils d'un contremaître, se sont liés d'amitié. Ils sont tous deux dans la première enfance et, à cet âge, cela tire assez peu à conséquence, bien que M. Arnaud considère cette affection de mauvais œil et songe à la faire cesser, au moment même où la grève éclate et en fait une victime du devoir. Sa veuve et sa fille quittent alors l'usine et se réfugient à Paris, chez un frère de M. Arnaud. A partir de cette heure néfaste, les deux pauvres créatures ont bien des épreuves à traverser. D'abord, Mme Arnaud meurt ; puis Lucie se résigne, la mort dans l'âme, à épouser le fils de son oncle, Octave, un « pschutteux » qui ne vaut pas deux centimes rouillés. Dédaignée heureusement par le susdit, elle finit, après de graves ennuis, par épouser Jacques, l'ami de son enfance, qui, devenu un grand artiste, renonce au théâtre par amour pour sa chère Lucie et accepte une place de professeur au conservatoire de Milan. Cet ouvrage s'adresse au même public d'élite que le précédent.

8. — Me voici, à présent, en face de l'œuvre bien française d'une Alsacienne, Mme O. Gevin-Cassal, qui n'a pas oublié un seul jour les lambeaux de terre et de chair, pour ainsi dire, arrachés à la patrie française à la suite des désastres de l'année terrible. Ses *Récits de la Haute-Alsace* ont une attraction double : attraction des souvenirs tristes, attraction des mœurs, des coutumes, des croyances et des superstitions d'un pays que nous aimons, qui nous aime et qui rêve douloureusement de l'*Alma mater*. En dépit, donc, de quelques notes à peine discordantes dans ce concert original de choses et de gens, la perfection n'étant pas de ce monde, je conclurai libéralement que c'est un livre à lire à petites doses et à relire souvent; car rien de ce qui peut entretenir et accroître nos sympathies pour les chères provinces perdues ne saurait être négligé.

9. — D'Alsace en Franche-Comté, la distance est nulle : les deux pays, rentrés presque ensemble dans le grand tout gaulois, se touchent. Or, l'ouvrage de Mme Jeanne France : *Le Dernier Chevalier, histoire d'un descendant des sires de Joux*, a la Franche-Comté pour théâtre, au moins en partie. Est-ce bien la peine d'analyser longuement ce roman dont les allures font penser à Ducray-Duminil ou à Ponson du Terrail? Je ne le crois pas. Qu'il suffise de dire que c'est l'histoire d'un seigneur, Comtois d'origine, dont un ancêtre, le baron Vannod, s'est réfugié en Italie, après le sac de Pontarlier par le terrible duc de Saxe-Weimar, et y a fait souche. Ce rejeton du baron Vannod a failli devenir, par mariage, prince souverain de San-Carlo. Tout l'intérêt du roman roule sur cette élévation manquée. Ajoutez qu'on trouve là sur Mirabeau des admirations et des enthousiasmes que je ne partage guère. Ajoutez encore, si vous voulez, que tout se termine au mieux par un ou deux mariages — le nombre flotte dans ma mémoire, — et puis c'est tout. Style médiocre, roman un peu lourd, à travers lequel, cependant, semblables à quelques rayons de soleil perçant un ciel gris, se font jour quelques envolées poétiques de nature à donner l'espoir que, si l'auteur est jeune, elle pourra gagner sous le rapport de la forme et du goût.

10. — Je préfère à cet ouvrage *les Récits du père Noé*, par M. Marie-Joseph Bidal. L'on m'assure que l'auteur est prêtre, et si cela est exact, j'en suis, ma foi, enchanté; car ce doit être un ecclésiastique « à poigne » au besoin, et, dans tous les cas, un homme de cœur très résolu et qui combat le bon combat des honnêtes gens. M. Bidal, que j'eusse pris volontiers pour un ancien officier à longues moustaches, a su, dans ces récits, animés d'excellents sentiments religieux, éviter l'ennui et la monotonie en donnant la parole à un brave épicier de village franc-comtois qui, assis devant sa porte ou debout dans sa boutique, raconte aux amis, voisins et clients, ses souvenirs, avec beaucoup de vigueur et d'entrain. *Les Récits du père Noé* méritent d'être accueillis à tous les foyers; ils ont leur place naturellement indiquée dans les bibliothèques paroissiales des pays où s'entend la bonne, simple et énergique langue française.

11, 12, 13. — J'en voudrais pouvoir dire autant du *Secret du Mage*, dont le *Polybiblion* a déjà parlé lorsque ce volume a paru en édition illustrée (t. LIX, p. 508); mais M. Laurie a gâté sa merveilleuse affabulation franco-persane par « quelques réflexions de sectaire très inutiles, » comme l'a dit justement notre collaborateur M. Visenot. C'est grand dommage! — En passant de l'Asie à l'Europe, du midi au nord, de la Perse à la Suède, M. Laurie s'est calmé. Aussi son *Axel Ebersen, le gradué d'Upsala*, se ressent-il de ces heureuses dispositions. Là, rien à reprendre, et, m'en référant au compte rendu de la grande édition de ce livre (Voir *Polybiblion*, t. LXII, p. 511), je dirai également que

« c'est une étude et en même temps un roman, dramatique quelquefois, plus souvent charmant comme une idylle. » Je dirai de plus que le lecteur s'instruira par la lecture de cet honnête roman, où je ne regretterai que l'insuffisance, sinon l'absence, de l'idée religieuse, une force pour ceux qui, comme Axel Ebersen, souffrent et luttent. — Je dois noter encore les aventures stupéfiantes d'un Français, Raymond Frézois, que ledit M. André Laurie a consignées dans son volume : *De New-York à Brest*, présenté une première fois déjà par le *Polybiblion* (t. LXVI, p. 496) à ses lecteurs (édition illustrée). Le « clou » de ces aventures est la relation du trajet accompli par Frézois, en sept heures, à travers un tube sous-marin qui conduit le pétrole recueilli en Pensylvanie, depuis le port de New-York jusqu'à celui de Brest. Il n'y a guère que le fantastique voyage *De la terre à la lune*, de M. Jules Verne, capable, dans le genre, de lutter d'intérêt avec le présent récit. Et encore suis-je porté à accorder la préférence à *De New-York à Brest*. Ici, du moins, l'on ne quitte point notre globe et la tentative paraît moins extravagante.

14. — Rien ne s'oppose à ce qu'une bonne note soit donnée à M. J. Lermont pour son livre : *Un Heureux malheur*. De même que pour les précédents, son édition illustrée a été signalée avantageusement ici (t. LXII, p. 512). « La scène, disait alors M. Visenot, se passe en Amérique, et nous vaut des détails de mœurs très instructifs et très curieux. » Notre collaborateur constatait aussi que « c'était une thèse, mais présentée avec un charme littéraire qui défend le lecteur contre l'ennui difficilement séparable de tout livre qui affecte ouvertement la prétention de donner une leçon. » D'accord. Mais cet éloge mérité ne me paraît pas complet : il convient de dire, en outre, qu'en divers endroits M. Lermont a fait à Dieu la part qui lui est due dans les livres destinés à la jeunesse.

15. — Vingt-six petits récits composent l'aimable et amusant volume de M. P.-J. Stahl : *Les Contes de l'oncle Jacques*. C'est de la morale pratique, complétée par une suffisante préoccupation de la pensée religieuse. Cet ouvrage a précédemment bénéficié d'une mention élogieuse lors de sa publication en édition illustrée à l'occasion des étrennes (*Polybiblion*, t. LXII, p. 511). Je crois pouvoir le recommander sans aucune réserve pour les enfants de six à douze ans.

16, 17. — La série des volumes in-18 édités par la maison Hetzel, qui occupe dans le présent compte rendu les numéros 11 à 17, va prendre fin. Voici les deux derniers, Je n'aurai guère qu'à en mentionner les titres, savoir : *Claudius Bombarnac*, et *le Château des Carpathes*, par M. Jules Verne (Voir pour les détails le *Polybiblion*, t. LXV, p. 507). L'un et l'autre sont irréprochables, mais le premier est plus gai, sinon plus dramatique que le second. Les personnes de tout âge se

distrairont agréablement et plusieurs s'instruiront au double point de vue géographique et scientifique, en lisant ces deux nouvelles productions de l'inépuisable conteur.

18. — N'oublions pas une vieille nouveauté, aussi connue que le fameux loup blanc que nul n'a jamais vu : *La Jeune Sibérienne*, par Xavier de Maistre. La Société de Saint-Augustin en a donné récemment une petite édition illustrée, à prix infime, qui peut être classée dans les bibliothèques paroissiales.

19. — Autre histoire non moins neuve comme sujet. La quatrième édition de *la Capricieuse*, par M. Sabatier de Castres, est, en vérité, fort intéressante; elle est, de plus, aussi édifiante qu'instructive. Ce roman d'aventures, qui aurait besoin d'être illustré, rappelle beaucoup le *Robinson suisse;* mais s'il a une tête, c'est-à-dire un commencement, il est privé de queue, ou, si vous aimez mieux, d'une fin logique. La prime jeunesse, croyez-le bien, s'en apercevra tout comme vous et moi, mais elle n'en lira pas moins avec grand plaisir ces scènes attachantes.

20. — Je terminerai en donnant une mention absolument favorable au *Monde des histoires pittoresques, fleurs choisies du Pèlerin*. Nulle de ces « histoires pittoresques, » agrémentées d'une illustration soignée, n'étant préférable à l'autre, je me borne à rappeler ou à révéler l'existence de ce recueil à nos amis, en le leur recommandant chaudement pour leurs enfants. E.-C. La Grette.

THÉOLOGIE

Les Apologistes laïques au XIXe siècle, par l'abbé S. Duplessy. Paris et Lyon, Briguet et Delhomme, 1893, gr. in-8 de 575 p. — Prix : 6 fr.

Les apologistes des premiers siècles de l'Église, saint Paul lui-même devant l'Aréopage, n'hésitaient pas à faire appel aux auteurs profanes en faveur de la foi chrétienne. C'est sous le patronage de ces exemples que M. Duplessy a écrit ce livre pour les indifférents, pour ceux dont la foi est chancelante ou éteinte, et Son Éminence le cardinal-archevêque de Paris l'en a félicité sans réserve. Son labeur a été immense ; il a puisé à pleines mains dans les bibliothèques que l'obligeance des éditeurs lui a ouvertes, et il a eu les conseils, les encouragements de confrères dévoués. Toutefois, il fait tout d'abord une observation essentielle qu'il faut retenir. Ce ne sont pas, dit-il dans la préface, les auteurs du siècle qu'il a voulu louer, c'est la religion chrétienne. Il a cité les bons, les douteux, les mauvais ; leur lecture reste soumise « aux règles que tout chrétien a le devoir d'observer. »

L'ouvrage a trois parties : le dogme, la morale, le culte, et chaque partie se subdivise en chapitres et en articles. La première a pour objec-

tifs : le Créateur, la création et la créature, la religion, l'Église, les fins dernières. La seconde traite du devoir en général, des devoirs de l'homme envers Dieu, envers son prochain, envers lui-même. La troisième est consacrée au culte public et aux sacrements. Dans cette étude que personne ne trouvera trop longue, toutes les erreurs capitales de notre temps sont passées en revue, définies et jugées; on y compte dans une table alphabétique environ deux cent soixante-huit sujets et plus de quatre cents écrivains ou orateurs, en outre de deux pages et demie d'indications de pièces inspirées par la Bible.

Va-t-on croire que ceux, en si grand nombre, à qui une célébrité malsaine est acquise, n'aient à la bouche ou sous la plume que le sophisme, le blasphème ou l'impudeur? Eh bien! non. En eux, pour la plupart, une racine de foi vit encore et ne peut mourir. De cette révolte actuelle contre la raison et la révélation émergent des adhésions aux vérités sacrées, ailleurs méconnues ou conspuées. S'il est vrai que jamais la Providence n'a distribué plus largement qu'au XIXe siècle les dons du talent et du génie; s'il est vrai encore qu'en aucun temps ils n'ont été plus profanés, en revanche on ferait une bibliothèque avec les nobles aveux sortis de ces âmes aveuglées ou ulcérées; les *Confessions d'un enfant du siècle*, si lamentables et si saisissantes dans Alfred de Musset, jaillissent de tous côtés, à certains moments, en nobles accents. C'est ainsi que, dans ce précieux volume, les arts, la littérature sous toutes ses faces, l'éloquence et la science, quelque dévoyés qu'on les sache, se retrouvent chrétiens à l'heure où les préjugés et les passions mauvaises font silence : poètes, philosophes, orateurs, romanciers, dramaturges, politiques, économistes, déistes, protestants, matérialistes, athées, naturalistes, défilent dans ces pages, faisant trêve en quelques endroits à l'insulte impie ou à l'indifférence, et laissant voir des envolées vers le vrai, le beau et le bien. Ainsi nous apparaît Victor Hugo, ce funeste charmeur des foules. C'est lui qui est le plus souvent mis en lumière. Là où le blasphème a surabondé, M. Duplessy a fait abonder la note chrétienne: il faut l'en remercier.

Mais à côté des contempteurs qui font retour au bon sens religieux, ne fût-ce qu'en une ligne, il y a les vaillants soldats fidèles à la foi et au devoir de la venger. On écoute attentivement ces grands esprits et ces grands cœurs dans toutes les catégories du savoir humain; leurs noms vénérés et bénis ont un éclat que le temps n'obscurcira pas, tandis que les illustres de l'erreur et du mal disparaîtront dans le mépris ou l'oubli.

M. Duplessy, malgré son zèle de chercheur, n'a pas songé à enfermer dans son cadre, forcément restreint, la totalité des apologistes. Néanmoins, il a franchi de temps en temps les bornes de notre âge, il a fait de courtes visites aux siècles antérieurs et hors de France pour cueillir des hommages qu'on voudrait plus nombreux, s'il n'y avait pas

de bornes aux meilleures choses. Cependant, bien que le volume soit chargé de cinq cent soixante-quinze pages, j'aurais entendu volontiers, à propos du duel, Rousseau, du divorce, Bonald, et aussi Mgr Gerbet, Mgr Dupanloup, Auguste Nicolas, Montalembert et quelques autres admirés et aimés, qui, à mon sens, sont trop rarement cités.

Un mot, en finissant, sur la méthode excellente de l'auteur. Il ne se contente pas d'évoquer les apologistes, il paie sans cesse de sa personne. Sur chaque sujet, il rappelle l'enseignement du catéchisme, et il justifie sobrement ce qu'il a exposé. Viennent ensuite une ou plusieurs citations, puis il reprend l'énoncé et la preuve de la doctrine, et il donne encore la parole tantôt aux bons, tantôt aux douteux ou aux mauvais, ainsi de suite jusqu'à la fin. Vraiment il y a plaisir autant que profit à lire ces réflexions distinguées, souvent éloquentes, toujours saines et entourées de religieuses glorifications venues de tous les points de l'horizon littéraire et scientifique, si ténébreux ou orageux qu'il soit ; par exemple, Lamartine, Victor de Laprade, Brizeux et Autran rencontrent Leconte de Lisle et Alfred de Musset ; Joseph de Maistre, Chateaubriand et Lacordaire côtoient Richepin, Baudelaire et même Zola. Cette variété d'aspects n'est pas la moindre séduction de cet écrit. A tous égards, il est digne d'un succès de popularité.

GEORGES GANDY.

SCIENCES ET ARTS

Die grössen Welträthsel. *Philosophie der Natur*, von TILMANN PESCH, S. J. 2e édition, Fribourg en Brisgau, Herder, 1892, 2 vol. in-8, XXV-799 et XII-616 p. — Prix : 22 fr. 50.

Il y a environ douze ans, le R. P. Pesch a déjà publié en latin un ouvrage considérable sur la philosophie de la nature : *Institutiones philosophiae naturalis secundum principia sancti Thomae Aquinatis.* Cet ouvrage, qui témoignait d'une étude approfondie de la doctrine scolastique, a été fort apprécié par les amis de l'enseignement traditionnel. Mais le savant auteur s'est dit avec raison qu'un livre écrit en latin n'est lu et compris que dans un milieu assez restreint. Il a voulu donner une publicité plus étendue aux théories de l'école. De là les deux nouveaux volumes en langue allemande dont nous annonçons la seconde édition.

Toutefois, le traité en langue allemande n'est pas une simple traduction du précédent. Les doctrines sont les mêmes, mais le plan est tout autre. Les *Institutiones philosophiae naturalis* étaient avant tout l'exposition des théories anciennes. Le nouveau livre nous place en pleine polémique. L'auteur commence par établir qu'il doit exister une philosophie de la nature. Il passe en revue tous les systèmes de cosmologie en vogue : les théories mécaniques de Descartes et de Kant, celle de Pla-

ton, le dynamisme de Leibniz, le panpsychisme de Schopenhauer, l'atomisme de Fechner, etc. Il montre l'insuffisance de tous ces systèmes et y oppose les idées de l'école sur la constitution et les propriétés des corps. De là il passe à la biologie et à la vie intellectuelle, et, s'élevant à la première cause du monde, il combat la philosophie monistique sous toutes ses faces, soit qu'elle réduise le monde à la matière, soit qu'elle le confonde avec Dieu.

On voit l'importance de cet ouvrage, qui réalise sur un vaste plan ce que d'autres ont tenté dans des travaux souvent trop sommaires : tirer de l'étude scientifique du monde une preuve de l'existence de Dieu.

Tout le monde applaudira aux belles conclusions par lesquelles le R. P. Pesch termine son étude : que les sciences naturelles ont produit de nos jours de grandes et précieuses découvertes, mais qu'elles se renferment trop dans le champ de l'expérience sensible; que l'ancienne philosophie ne se contentait pas de ce qui se voit ou se touche, qu'elle reconnaissait au-dessus de la matière une hiérarchie de principes formels dans lesquels le soleil éternel reflète sa splendeur. Il n'y a qu'un vrai monisme, c'est celui par lequel le monde est ramené à Dieu comme à son but. En vain on invoque l'idéal auquel tendrait la nature. L'idéal ne suffit pas. Le monde est réel, il exige un principe réel que la raison de l'homme peut entrevoir, et que la révélation met en pleine lumière.

Ces vérités élevées sont singulièrement opportunes en un moment où les philosophes les plus en vogue semblent s'être donné le mot pour ébranler tous les fondements de l'intelligence et réduire, selon la remarque très juste de notre auteur, la connaissance humaine au pur phénoménisme qui constitue la connaissance animale. D. V.

La Franc-maçonnerie, synagogue de Satan, par Mgr Léon Meurin, S. J., archevêque-évêque de Port-Louis. Paris, Victor Retaux, 1893, in-8 de 556 p. — Prix : 7 fr. 50.

La franc-maçonnerie étant la concentration de toutes les forces qui attaquent l'Église soit par les erreurs dogmatiques, soit par les révolutions politiques, soit par l'immoralité sous toutes ses formes, on peut l'étudier à des points de vue très divers. L'œuvre du P. Deschamps restera toujours l'ouvrage classique pour l'étude de l'action politique de la franc-maçonnerie jusqu'en 1880, et nous avons souvent mentionné ici des ouvrages qui le continuent pour les événements postérieurs à cette époque.

Le savant évêque de Port-Louis l'envisage à un autre point de vue qui n'est pas le moins important. Il montre, dans les rituels et les interprétations maçonniques, la continuation des doctrines gnostiques, manichéennes et kabbalistiques, et avec sa grande science des choses de l'Orient il en cherche les lointaines origines dans le zoroastrisme, le

brahmanisme, le bouddhisme. En le lisant on est effrayé de l'absurdité dans laquelle peut tomber l'esprit humain quand il se met en révolte contre la loi de Dieu. Les divagations verbeuses et abondantes de l'imagination orientale nous font sourire; mais, en réalité, pour qui prend la peine de réfléchir, celles des sophistes occidentaux depuis Spinoza et Hegel jusqu'à Renan sont non moins absurdes.

Mgr Léon Meurin a traité à fond cette partie de la question maçonnique, et pour montrer la filiation de l'erreur sous des formes si multiples, il a dressé seize planches qui résument toutes ces doctrines en tableaux et permettent au lecteur de se les représenter à lui-même d'un coup d'œil.

Le gnosticisme et la kabbale aboutissent à l'immortalité sous toutes ses formes. Mgr Meurin montre quelle place le culte du *Phallus* tient dans la maçonnerie moderne. La magie en découle. Il n'entre pas dans l'exposé de cet art diabolique; mais il montre son lien avec la doctrine maçonnique et indique comment le culte positif de Satan est la conséquence dernière de ces erreurs doctrinales et de ces perversions morales. De tout temps il y a eu des groupes pratiquant ce culte, et, depuis le commencement de ce siècle, il existe un rite luciférien, sous le nom de maçonnerie palladique, dont le grand conseil est établi à Charleston dans la Caroline du Nord. Les membres de ce grand conseil, étant souverains grands inspecteurs du 33e degré, peuvent pénétrer dans les ateliers de tous les rites, et ils y exercent à l'occasion une influence sérieuse. Il est aujourd'hui impossible de nier l'importance des grades supérieurs dans la franc-maçonnerie : l'étrange puissance qu'a exercée Cornélius Herz dans la République française pendant des années la rend palpable à tous les yeux.

Mgr Meurin insiste beaucoup sur les liens qui existent entre le talmudisme et la doctrine maçonnique, et il montre dans les loges l'action persistante des juifs. Sur un point historique nous ferons des réserves. Les lettres des juifs d'Arles à ceux de Constantinople de 1489, qu'il cite p. 207-209, ne nous paraissent pas authentiques. Arrivé au présent, Mgr Meurin présente ce projet de solution de la question sémitique :

« L'expulsion des juifs d'un pays est un manque de charité et de justice envers les pays voisins sur lesquels on décharge ces vers rongeurs. Elle est également une mesure trop dure contre ceux d'entre les juifs qui ne sont pas coupables des crimes de la poignée audacieuse qui, au moyen de la franc-maçonnerie, exploite les nations. Il suffirait, nous croyons, de défendre aux juifs les occupations de banquiers, de marchands, de journalistes, de professeurs, de médecins et d'apothicaires. Il ne semble pas injuste de déclarer les fortunes gigantesques de certains banquiers propriété nationale, parce qu'il n'est pas admissible qu'un homme puisse, par des manœuvres financières, amasser en peu de temps

une fortune plus que royale, un capital vraiment national, et appauvrir ainsi le pays et le peuple qui lui donnent l'hospitalité. »

Nous nous bornons à transcrire, en laissant au vénérable auteur la responsabilité de ses idées. C. J.

BELLES-LETTRES

Aristophanis Equites. Annotatione critica, commentario exegetico et scholiis graecis instruxit Fredericus H.-M. Blaydes. Halis Saxonum, in Orphanotrophei libraria, 1892, in-8 de xx-526 p. — Prix : 11 fr. 25.

Inutile de rappeler le sujet de la pièce d'Aristophane : chacun sait avec quelle verve mordante le grand comique y fait le procès de Cléon, alors l'idole d'Athènes. Ainsi qu'il est arrivé maintes fois depuis, les Athéniens rirent de bon cœur, mais n'en continuèrent pas moins à porter aux nues l'audacieux démagogue, dont le portrait est d'ailleurs fortement poussé ici à la caricature. En revanche, peu de comédies nous donnent une idée plus saisissante de la vie quotidienne du *Démos* athénien.

Voilà la dixième pièce d'Aristophane publiée par les soins de M. Blaydes, dont l'activité a quelque chose d'infatigable, car, après tout ce qu'il a déjà fait imprimer, je vois annoncée sur la couverture du livre une douzaine au moins de nouveaux volumes. Le texte des *Chevaliers* occupe à lui seul cent soixante-trois pages : telle page, il est vrai, ne contient que deux vers, tant sont considérables les développements donnés à l'*Apparatus criticus*. Néanmoins, malgré cette collation si consciencieuse des manuscrits, le tort communément reproché aux éditions de M. Blaydes, c'est de ne pas reposer, en ce qui touche la constitution du texte, sur une méthode philologique assez sévère. Le commentaire grammatical qui suit (je voudrais ajouter : littéraire, mais je n'y trouve rien ou presque rien qui réponde à cette seconde épithète) n'a pas moins de trois cent cinquante-quatre pages, les *addenda et corrigenda* compris. C'est vraiment excessif. Chaque particularité grammaticale ou lexicologique est éclairée, justifiée au besoin par une suite interminable d'exemples ; un seul, bien choisi, suffirait. De même, parmi les rapprochements invoqués il en est beaucoup d'inutiles, comme parmi les explications données bon nombre sont un luxe superflu. Qu'il s'agisse d'une théorie philosophique ou d'un texte classique, la critique anglaise est coutumière de ces longueurs : la mesure gardée dans nos éditions savantes sorties de la maison Hachette paraît infiniment préférable. Ajoutons qu'en dehors de très rares exceptions l'impression est ici d'une correction et d'une netteté remarquables. C. Huit.

Les Épopées françaises, *étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale*, par Léon Gautier, membre de l'Institut, ouvrage trois fois couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (grand prix Gobert en 1868). Tome II. Seconde édition entièrement refondue. Paris, H. Welter, 1892, gr. in-8 de 416 p. — Prix : 20 fr.

L'étude du moyen âge et de sa littérature a si rapidement fait de tels progrès, qu'après avoir consacré quatre énormes volumes à nos chansons de geste, M. Léon Gautier n'a pas hésité à refaire ce travail si considérable. Il a donc donné une nouvelle édition des *Épopées françaises*, trois fois couronnées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les tomes I, III et IV en ont paru à des dates diverses (Voir *Polybiblion*, T. XXIX, p. 134), mais bien des recherches à faire ont retardé l'apparition du second volume, dont la première partie vient seulement d'être publiée et se compose de plus de quatre cents pages, tout un gros livre; dans ce second volume, M. Léon Gautier nous donne les plus curieux renseignements sur les jongleurs, leur genre de vie, la manière dont ils composaient et débitaient leurs poèmes. Jamais, jusqu'ici, on n'avait fait mieux connaître l'existence de ces chanteurs nomades. M. Gautier a réuni sur eux des textes qu'aucun érudit n'avait connus. On pourrait croire que de cette abondance de détails sur les jongleurs naît une sorte de monotonie. Il n'en est rien. L'analyse de poèmes, de fabliaux, intéresse à chaque instant le lecteur, et M. Léon Gautier connaît si bien son moyen âge, qu'il nous fait revivre dans tout ce passé dont il nous entretient comme si lui-même y eût vécu. C'est un tableau plein de mouvement, plein de vérité, qu'il met sous nos yeux. M. L. Gautier, toutefois, estime médiocrement les gens dont il s'est tant occupé. S'il admire et nous fait admirer certains poèmes, il ne rit guère des contes souvent grivois, souvent sceptiques, que les jongleurs débitaient sur les places des villes et dans la grande salle des châteaux. M. L. Gautier se laisse cependant toucher par la grâce du roman mi-parti vers et prose d'*Ancassin et Nicolette*. Il y a pourtant là, sur le Paradis et l'Enfer, de véritables et audacieuses impiétés débitées par le héros du livre. Gautier de Coincy s'est attiré quelques phrases sympathiques de l'auteur. Il est certain que les récits prétendus édifiants du prieur de Vic-sur-Aisne ont été composés dans d'excellentes intentions; mais la leçon qui ressortait de la plupart de ses contes dévots est-elle bien pure, bien salutaire? Ne pouvait-elle offrir plus de dangers que les fugitives impressions laissées par quelques fabliaux? La conséquence à tirer des *Miracles de Notre-Dame* est que le pécheur le plus endurci, le plus criminel, pouvait être sauvé s'il avait dans la Sainte Vierge une foi que démentaient ses actes. Cette persuasion explique, du reste, les anomalies qui frappent dans les hommes du moyen âge; elle explique les médailles bénites de Louis XI et cet incohé-

rent mélange de pratiques superstitieuses, de duels et d'aventures galantes que l'on remarque encore avec étonnement dans les *Mémoires de Bassompierre*. Parmi ses contemporains, Montaigne ne devait guère en trouver qui comprissent ce passage des *Essais :* « Celui qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est en train du vice, il fait comme le coupeur de bourses qui appellerait la justice à son aide. » A propos de Gautier de Coincy, il est bon peut-être de faire une remarque. L'édition de ses œuvres qui a été donnée par M. l'abbé Poquet, et que M. Gautier cite fréquemment, est mauvaise, très mauvaise. M. l'abbé Poquet a bien des fois falsifié le texte, dans l'histoire du pèlerin Gérard, par exemple, p. 201. Les expurgations se sont même étendues aux vignettes dont on prétendait offrir l'exacte reproduction.

La longue et si curieuse étude de M. L. Gautier sur les propagateurs et l'exécution des chansons de geste nous conduit aux *Voyages de l'épopée française*. L'auteur la suit en Allemagne, en Néerlande, en Angleterre, dans les pays scandinaves, en Espagne et en Italie, et nous montre l'immense influence que nos gestes eurent sur toutes les littératures de l'Europe. Nous voudrions pouvoir nous arrêter à cette intéressante histoire de nos vieux poèmes à l'étranger et signaler les notes si nombreuses, si savantes, qui complètent et justifient le texte. Peut-être donnerons-nous une idée du soin que M. Gautier a mis à compulser tout ce qui se rattache à son vaste sujet, en disant, avec un sentiment de reconnaissance, qu'il n'a pas dédaigné de rappeler fréquemment ce que nous avons pu écrire sur les antiques relations littéraires de la France et de l'Espagne.

Dans un chapitre final, M. Léon Gautier résume tout ce qu'il vient de si bien exposer et indique les causes qui amenèrent la décadence des chansons de geste. C'est cette période de déclin qu'il se propose d'étudier dans la seconde partie de ce deuxième volume, dont nous espérons que l'apparition ne se fera pas trop attendre. TH. P.

Quelques pages de l'histoire d'un imbécille, écrite par lui-même. Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*, 1893, in-12 de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Imbécile est mis ici par antiphrase. L'auteur a, au contraire, beaucoup d'esprit. Il est fâcheux que ce soit, çà et là, souvent, trop souvent, un bien mauvais esprit. Quand l' « imbécile » raconte, il est délicieux; quand il digresse, il est détestable. Faut-il voir dans cette « histoire » un roman, une autobiographie? Les deux peut-être — à moins que ce ne soit un canevas, un cadre, imaginé par l'auteur pour exposer plus aisément ses théories en philosophie, en morale, en politique et en religion. Qui est l' « imbécile ?.... » Il ne nous donne, au bas de la préface

du livre, que ses initiales : J. B. Il est méridional et Cévenol — voilà tout ce que son « histoire » laisse deviner.

Enfant naturel, il a été recueilli par des paysans âpres au gain, qui, le voyant richement vêtu, calculent qu'ils seront grassement récompensés de leurs soins par quelque main inconnue. On le baptise, et, par rencontre, il a pour parrain un homme singulier, un être à part, que l'on appelle Jean le simple et qui lui donne son nom. Lui, sera Jean l'imbécile. Ce parrain, étant jeune, a étudié pour être prêtre; mais, la vocation lui manquant, il a été envoyé aux écoles d'agriculture. Puis il s'est marié avec une femme libertine et sans cœur qui, après l'avoir trompé avec Pierre et Paul, l'a, un beau matin, « planté là. » Alors, Jean le simple s'est fait berger transhumant. On qualifie ainsi les pâtres du Gard et de l'Hérault qui, réunissant au printemps des milliers de moutons dont les troupeaux appartiennent à divers propriétaires, les vont mener paître tout l'été sur les hautes montagnes de la Lozère et de l'Ardèche. Ce berger, qui « a de quoi, » élève son filleul dans ses idées : une sorte de panthéisme catholique ou de christianisme païen, comme on voudra. Au village, le dimanche, pour ne scandaliser personne, il allait à la messe et assistait aux offices; mais il ne faisait point ses Pâques et se contentait, quand il arrivait là-haut, sur les plateaux ardéchois, de « communier de Dieu dans la nature. » Il a résolu de faire de Jean l'imbécile un médecin, et le tient deux ans à Montpellier. Mais Jean le simple meurt, et, comme il ne laisse pas de testament, sa veuve, maintenant transformée en comtesse des Hautes-Futaies, surgit tout à coup pour recueillir l'héritage. Jean l'imbécile est forcé de renoncer à ses études médicales. Il entre comme précepteur chez le marquis de Belle-Fontaine : le marquis est un propre à rien ; la marquise est une femme supérieure, pleine d'intelligence et de cœur, ne vivant plus que pour son fils. Celui-ci est tout le portrait de sa mère. Son père, une fois l'éducation de l'enfant achevée, veut le marier avec la jeune princesse de Santa-Corona — une fille adultérine de la veuve de Jean le simple. Jean l'imbécile, qui connaît le fond de ces misérables intrigues, ne demanderait pas mieux que d'éclairer à ce sujet la religion de la marquise. Mais Georges de Belle-Fontaine aime la Santa-Corona. Le mariage à lieu : mariage affreux, mariage malheureux. Chassant de race, l'indigne fille de la prétendue comtesse des Hautes-Futaies n'attend pas même la fin de la lune de miel pour donner des coups de canif au contrat conjugal. Ce n'est pas tout : une ligue s'ourdit pour accuser Georges de Belle-Fontaine de folie et capter son héritage en faveur de l'enfant d'une autre. La marquise ne résiste pas à tant d'épreuves. Elle meurt, suppliant Jean l'imbécile de servir désormais de père à son fils. C'est ce que Jean d'ailleurs n'a cessé de faire — depuis qu'il a commencé l'éducation de Georges et qu'il a vu le marquis déserter si lâchement ses

devoirs. Sa sainte femme morte, cet homme se remarie avec la « comtesse des Hautes-Futaies. » La fièvre typhoïde emporte Georges, et Jean l'imbécile vit toujours, si c'est vivre que de ne plus tenir à rien et d'isoler sa vie dans ses seuls souvenirs et ses seules espérances.

On le voit : l' « histoire » est triste; elle peut être vraie, bien qu'elle paraisse extraordinaire, sur certains points. Pourquoi l'auteur s'est-il acharné à la gâter à plaisir par ce qu'il nomme ses « déraillements, » et dont la plupart ne sont que des hors-d'œuvre aussi mécréants que parfaitement inutiles? M. J. B. se défend d'être impie, et, à tout bout de champ, il raille « le bon Dieu du catéchisme, » qui est pourtant le vrai Dieu, le Dieu vivant. L'autre, celui des philosophes rationalistes, est un Dieu qui pue l'encre. Ne parlons pas du Dieu des bonnes gens, de Béranger : c'est une plaisanterie indigne. L'auteur de l'*Histoire d'un imbécile* en veut surtout à la Providence (qu'il appelle « une Juiverie ») des misères de sa naissance et de son enfance. Il a une constante préoccupation de l'enfer, et s'en fait une idée à lui — ce qui l'amène à dire : « Un enfer comme celui des théologiens ravale Dieu au-dessous de sa créature » (p. 337). Il interprète la Bible (épisode d'Agar et d'Ismaël) à la façon de Voltaire. Il voit dans l'ensemble du catholicisme dogmatique une sorte de *monstrum horrendum* qui n'existe que dans son imagination. Il accuse (p. 353) la cour de Rome de faire « un honteux trafic » des décorations pontificales. Il ne pardonne pas au Pape (p. 354) d'avoir canonisé Benoît-Joseph Labre, « le roi des gueux. » Il semble croire (p. 355) que l'homme est issu du singe. Sans cesse, il confond la dévotion avec la bigoterie. Sans cesse, il déblatère contre les « pratiquants » et « pratiquantes, » nobles et bourgeois, pour qui la religion est « toute dans la liturgie. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions relever un à un tous les « déraillements » de M. J. B. Qui ne le sait, hélas! qu'il y a dans l'aristocratie, comme il y a dans la bourgeoisie, comme il y a dans le peuple, des hypocrites qui damnent tout le monde et pour qui la religion consiste en pratiques extérieures? Mais est-ce donc là le catholicisme? Dans la vieille cathédrale aussi, il y a des monstres, il y a des figures grimaçantes, il y a même des obscénités sculptées sur la pierre : ce n'en est pas moins la cathédrale, c'est-à-dire le radieux et triomphant résumé de tout ce qu'il y eut de meilleur dans les âges de Foi.

Ces très légitimes critiques ne doivent pas cependant nous rendre injuste pour l'auteur de l'*Histoire d'un imbécile*. Tout n'est pas mauvais dans son livre, loin de là. M. J. B. a un profond sentiment de la justice : il hait vigoureusement le mal; il est doux, il est miséricordieux, se contentant de rire des spectacles attristants que lui offre la bêtise humaine. Le culte qu'il professe pour « l'éternel idéal, » bien qu'étran-

gement mêlé, s'affirme ardent et désintéressé. De temps à autre s'échappent de sa plume des déclarations chrétiennes dans le genre de celle-ci : « Quand Dieu voudra me prendre, je sais, grâce à cet enfant si cher, mon élève, à sa mère et à mon parrain, qu'il y a dans le giron céleste un coin où je retrouverai ma vie dans ce qu'elle aura eu de meilleur ici-bas. » Le style de l' « imbécile, » parfois, est un peu abrupt, il procède par soubresauts; mais il ne manque pas de charme. On ne peut lire sans émotion les touchantes pages que M. J. B. consacre à la mort de la marquise de Belle-Fontaine, et ses descriptions des combres cévenols et des mœurs rurales de leurs habitants sont d'un artiste qui connaît le pays, qui longtemps y a vécu et qui en a gardé la salubre impression. F. B.

La Literatura española en el siglo XIX, por el P. Francisco Blanco García. Madrid, Saenz de Jubera, 1891, 2 vol. in-8 de xv-443 et 636 p. — Prix : 11 fr.

Nous sommes en retard avec ce bel ouvrage, achevé vers la fin de 1891 ; mais le succès, au delà des Pyrénées, en est encore aussi vif qu'au premier moment, et peut-être recevrons-nous sous peu le complément provincial et américain promis par l'auteur et impatiemment attendu de ses compatriotes. On sait du reste que les œuvres littéraires de l'Espagne ne se pressent guère d'arriver jusqu'à nous. Mais, s'il en est une qui mérite, même en France, l'attention des lecteurs sérieux, c'est bien ce large et brillant relevé de toute la littérature castillane contemporaine, dont l'apparition a été chez nos voisins un véritable événement. Outre le mérite de l'œuvre, l'âge de l'auteur a vivement frappé les esprits : le P. Blanco Garcia avait à peine vingt-six ans quand son premier volume a paru. Chez nous, ce qui étonnera peut-être encore davantage, c'est le contraste au moins apparent entre une étude si pénétrante et si sympathique du mouvement poétique, théâtral et romanesque du xixe siècle espagnol et le costume de l'auteur, qui est entré dès sa quinzième année dans l'ordre des augustins. Au fond, ce qui justifie le succès du livre, c'est moins le prodigieux travail qu'il suppose (on a évalué à plus de deux mille le nombre des ouvrages examinés par le jeune écrivain), que la maturité de son jugement, relevée encore par l'intérêt et la clarté de l'exposition et par les brillantes et solides qualités d'un style qui dénote un penseur doublé d'un poète. De là une vogue, bien rare partout, et surtout de l'autre côté des Pyrénées, pour un livre de critique littéraire. On peut dire que seul le centenaire de Christophe Colomb y a pris une plus large part de l'attention générale; sauf les plaintes intéressées de maint auteur mécontent, les applaudissements ont été unanimes, et deux mille exemplaires de ces deux gros volumes sont au moins bien près d'être épuisés.

Je ne m'arrête pas à chercher les modèles et les secours dont pouvait s'aider le critique débutant. Il a paru chez nous, à la librairie Charpentier, un livre analogue par le titre, mais où le P. Garcia n'a trouvé de remarquable que de violents préjugés anticatholiques « unis à une ignorance presque constante des faits. » Quant aux publications espagnoles, il a eu plus à prendre dans quelques bonnes monographies et surtout dans une excellente anthologie dramatique publiée en 1882. Mais c'est bien lui, et lui tout seul, qui nous offre pour la première fois, de la littérature espagnole en ce siècle, un tableau d'ensemble aussi large que bien rempli, divisé naturellement en deux parties par cette date centrale, 1850, qui marque, aussi bien dans l'ordre des idées que dans celui des faits politiques, un arrêt et un renouvellement.

La première période (comprise dans le premier volume) s'ouvre en Espagne par un classicisme d'origine française, que domine Quintana, à la fois lyrique, tragique et critique renommé. Le passage au romantisme est déterminé, dans la poésie lyrique, par le duc de Frias ; au théâtre, par ce José de Lara, si célèbre sous le pseudonyme de Figaro, et à peu près dans tous les genres, par Martinez de la Rosa. Le romantisme bat son plein, en poésie, avec le duc de Rivas, Espronceda et Zorrilla, ce magnifique restaurateur de la poésie légendaire, dont l'Espagne porte encore le deuil ; dans le drame, avec Garcia Guttierrez et Hartzenbusch ; dans la comédie, avec Breton de los Herreros. Dans tous ces chapitres, l'auteur sait faire avec une parfaite équité la part de l'imitation française, aussi flagrante dans le romantisme de l'Espagne qu'elle l'avait été dans son classicisme, et celle du renouvellement de la tradition nationale et de l'originalité propre des écrivains.

Le second volume est plus touffu et un peu moins facile à saisir d'un coup d'œil ; mais c'est la faute de la multitude des œuvres et de la divergence des écoles, des centres et des modèles, sans compter l'absence de perspective et de recul. Toutefois l'auteur, en accordant beaucoup, peut-être trop, aux noms secondaires, dégage à merveille les œuvres caractéristiques. Après avoir indiqué les causes qui, au milieu de ce siècle, ont transformé la culture espagnole (cercles littéraires, enseignement supérieur, presse périodique, influence française, politique, renaissance catholique), il fait bien valoir, à côté des tenants de la poésie légendaire, des lyriques sévillans, des imitateurs de Heine, l'œuvre poétique si personnelle de Campoamor, et en un sens tout opposé le néo-classicisme dans la lyrique et surtout au théâtre, par exemple chez Tamayo, qui a subi l'influence de notre Ponsard. Mais ce qui, probablement, intéressera le plus les lecteurs étrangers dans cette période, c'est le roman, surtout le roman de mœurs, qui, plus ou moins préparé par les moralistes légers, tels que Selgas, arrive à une vogue presque sans exemple avec Fernan Caballero, le George Sand catholique de l'Espagne. Depuis 1868, la *Novela*

de costumbres prend une saveur nouvelle dans les œuvres, si variées de ton et de tendances, d'Alarcon, de Valera, de Perez Galdos, de Pereda et du P. Coloma, ce jésuite dont les *Pequeñeces* sont servies aujourd'hui même aux lecteurs des *Débats !*

On aura remarqué dans ces indications, du reste très insuffisantes, l'absence complète de la littérature religieuse, du genre oratoire et de l'histoire elle-même. L'auteur les a exclues de son cadre et il faut en somme s'en féliciter, parce qu'en se bornant aux œuvres purement littéraires, il a tracé un tableau plus homogène et plus vivant, tout en écartant des occasions presque inévitables de discussions d'un ordre supérieur. Tout au plus pourrait-on se plaindre que, dans quelques pages rapides, il n'ait pas donné un aperçu de ces grandes portions de l'activité intellectuelle, qui soutiennent avec la pure littérature des rapports si essentiels. Dans son cadre heureusement restreint et encore immense, il a su tenir le milieu entre la prolixité des analyses complètes et la sécheresse des jugements sommaires, entre l'indifférence des purs dilettanti et le dogmatisme étroit de l'école. Les hommes les plus étrangers à la littérature espagnole le liront avec autant d'intérêt que de fruit, et les plus versés dans cette étude, aujourd'hui si négligée, y apprendront encore beaucoup; ils apprécieront surtout la fermeté de jugement du jeune religieux qui, tout en exprimant à propos les réserves exigées par les principes, a su rendre constamment pleine justice au talent des auteurs et au mérite littéraire des œuvres mêmes de l'école révolutionnaire et rationaliste.

LÉONCE COUTURE.

Les Manuscrits de Dante des bibliothèques de France, par LUCIEN AUVRAY. Paris, Thorin, 1892, in-8 de v-195 p. — Prix : 6 fr.

Ce livre, qui a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les amis de Dante, vient enfin de combler une immense lacune, en nous donnant pour la première fois une description exacte, méthodique et suffisamment détaillée des richesses dantesques que la France possède : trente-six manuscrits de la *Divine Comédie*, des copies, plus rares, des *opere minori*, et des ouvrages d'exégèse ou d'analyse qui se rapportent à l'œuvre de Dante. L'importance et l'intérêt d'une publication semblable, destinée à compléter et à remettre au courant les travaux de Marsand et de Colomb de Batines, n'ont certes pas besoin d'être démontrées. Elle est une des manifestations les plus heureuses de ce mouvement d'opinion et d'érudition qui s'accuse de plus en plus en faveur du grand poète; elle est faite avec un soin intelligent et consciencieux par un homme du métier, et si l'inspiration en est bonne, l'exécution en est presque partout excellente.

Cela dit, et avant de revenir, pour y insister comme il convient, sur les mérites de l'ouvrage, M. Lucien Auvray me permettra de lui adres-

ser deux ou trois observations sur des points accessoires d'ailleurs et qui touchent à peine à son sujet et à son travail. J'avoue que je ne comprends pas comment on peut reprocher à Karl Witte de n'avoir pas fait un relevé des variantes caractéristiques des principaux manuscrits, alors que la méthode des *Probe-Collationen*, qu'il a employée le premier, consiste précisément à choisir, de préférence aux leçons d'une intelligence plus facile, celles qui offrent dans l'expression ou l'idée quelque chose d'une recherche plus laborieuse et d'un tour plus subtil, dont on ne saurait faire honneur à l'imagination d'un copiste. Si M. Lucien Auvray, à défaut de la grande édition de Berlin, a l'occasion de consulter la petite édition Daelli, de Milan, qui en est une reproduction assez fidèle, sauf quelques erreurs typographiques, il y trouvera, j'en suis persuadé, un grand nombre de ces variantes assurément « caractéristiques. » J'ai lu aussi avec surprise les éloges adressés par l'auteur au livre de M. Symonds, rempli de bévues dont j'ai signalé ici même les plus grossières ; la partie historique de cet ouvrage ne tient pas debout, et la partie critique est écrite avec une extrême légèreté. Par contre, même en se bornant à une revue très sommaire des principaux travaux italiens, je crois qu'il est impossible de ne pas citer celui du professeur Poletto, le grand *Dictionnaire dantesque* en sept volumes, et de ne pas nommer tout au moins M. d'Ancona. Enfin, à propos de la France, je prendrai la liberté de rappeler à M. Auvray, qui me fait une observation très juste relativement à mon étude sur les *Anciens Commentateurs*, une brochure intitulée : *Le Véritable Génie de Dante*, dans laquelle on trouverait peut-être une certaine nouveauté d'aperçus et d'informations.

Mais toutes ces réflexions ne visent que quelques lignes de l'avant-propos et de l'introduction ; dans sa partie principale, le livre de M. Auvray est écrit avec une compétence et distribué avec une méthode qui ne laissent rien à désirer ni à reprendre. Contenu et contenant, les manuscrits sont analysés dans le plus grand détail, d'après des règles sûres : les renseignements les plus complets sont donnés sur la provenance, le titre, le format, le texte, l'écriture et l'ornementation : beaucoup d'entre ces manuscrits ont une histoire qui vient enrichir les annales de la bibliographie française de particularités intéressantes et jusqu'ici peu connues. En tant que contribution aux études dantesques, il n'est pas douteux que cet ouvrage ne soit digne d'être classé parmi les plus remarquables qui aient paru dans ces dernières années, et surtout parmi les plus utiles. Mais il y a plus : ce n'est pas seulement des amis de Dante, c'est de tous les érudits français que M. Auvray mérite d'être applaudi, quand il nous donne ce consciencieux inventaire de nos richesses bibliographiques.

MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Introduction critique à l'histoire moderne, *matériaux et littérature*, par CHARLES MOELLER. Paris, E. Thorin, 1891, in-8 de IV-357 à 455 p. — Prix : 7 fr. 50.

Travaux pratiques d'une conférence de paléographie *à l'Institut catholique de Toulouse*, par le chanoine DOUAIS. Paris, A. Picard, 1892, in-8 de XXII-116 p. — Prix : 5 fr.

Entretiens sur l'histoire du moyen âge, par JULES ZELLER. Paris, Perrin, 1892, in-16 de 275 p. — Prix : 3 fr. 50.

1. — Nos lecteurs ont encore présent à l'esprit tout le bien que nous avons dit (*Polybiblion*, t. LIII, p. 138) du *Traité des études historiques* du savant Jean Mœller, professeur d'histoire générale à l'Université de Louvain. Son fils, Charles, qui lui a succédé dans sa chaire, a commencé par rendre un pieux hommage à sa mémoire respectée en publiant le *Traité* précité. Il lui en a rendu un second en donnant un complément aux travaux du regretté professeur et en poussant jusqu'à l'*histoire moderne* le cadre tracé par son père.

C'est un ouvrage qui devra se trouver non pas seulement dans les bibliothèques de nos établissements catholiques d'enseignement, mais qui forcera la porte des savants plus ou moins irréligieux. Ceux-ci lui feront des emprunts déguisés ou non : ils seront en tous cas forcés de s'en servir, car c'est un manuel très précieux.

Une introduction critique des plus larges ouvre à l'étudiant la voie vraie de l'étude des textes, confrontés soigneusement avec les faits contemporains. Les faits sont contenus dans les actes et dans les correspondances. Comme sources de cette introduction, M. Charles Mœller indique la bibliographie (en allemand, *Litteratur*, d'où ce mot dans le titre du livre. Voir une distinction trop subtile à admettre, p. 406) des *Mémoires*, et celle (Quérard) de la critique de ces *Mémoires*.

Puis, étudiant tour à tour la formation des archives, leur concentration et leur classement, la méthode des recherches historiques parmi leurs liasses, il fait connaître les collections principales de matériaux publiés et les actes officiels de la politique intérieure des divers États, le tout accompagné d'une très bonne bibliographie, bien critiquée.

L'histoire moderne commençant au XVIe siècle, M. Mœller nous donne une bibliographie qui embrasse les guerres d'Italie (fin XVe siècle), et conduit chaque nation jusqu'à l'époque la plus rapprochée de nous qu'il est possible, aussi bien pour les histoires locales que pour les générales. Il a consacré deux paragraphes très utiles aux biographies générales et aux dictionnaires historiques. Les revues ont aussi une place judicieusement établie, où se trouvent en bon rang la *Revue des questions historiques* (n° 1), et la *Revue d'histoire diplomatique* (n° 3).

Qu'il nous soit permis d'exprimer le vœu que l'ouvrage de M. Charles Mœller soit entre les mains de tous les amis de l'histoire; il en est digne.

2. — M. le chanoine Douais a institué auprès de son cours à la Faculté catholique des lettres de Toulouse une conférence de paléographie, en 1883. En 1892, il a publié un résumé des travaux de ses élèves et des siens propres.

Rien de plus intéressant que la méthode suivie par l'éminent professeur et dont il nous fait part au début de son recueil. Dix élèves d'abord, parmi lesquels un moine et un officier, lisaient à tour de rôle une charte exposée aux yeux de tous sur un chevalet; les chartes provenaient de la bibliothèque de l'Institut catholique, puis vinrent les facsimilés. De 1883 à 1892, vingt-huit étudiants ont suivi les leçons; et M. Douais peut donner en bonne page l'indication des travaux particuliers que ses élèves ont exécutés (p. XVIII). Rien n'est plus utile, et si dans chaque diocèse pouvaient se trouver un ou deux paléographes, l'histoire de l'Église de France ferait de grands progrès.

C'est là ce qu'exprime avec raison M. Douais (p. IX) en traçant par exemple une petite bibliographie des statuts synodaux du Midi, encore inédits. Le champ est vaste. Puissent les entreprises comme celles de M. Douais réussir : souvent elles périssent, faute qu'on comprenne en haut lieu l'utilité de ces études. C'est pour cela que nous souhaiterons à son livre de tomber entre toutes les mains, principalement celles de Nosseigneurs les évêques.

M. Douais fait encore ressortir l'intérêt des pièces qu'il édite; les unes sont rééditées d'après l'original, qui n'avait pas servi à la première édition; les autres sont entièrement inédites; quelques-unes inconnues.

M. Douais me pardonnera de critiquer l'établissement des textes. Date, sommaire, description et source : parfaits. Mais, dans un travail paléographique, je me range à l'avis de M. Léon Gautier, qui veut que l'on souligne les lettres complétées en traduisant l'abréviation. Il y a un intérêt majeur, pour le critique qui n'a pas l'original sous les yeux, de savoir s'il a un texte primitivement complet ou un texte complété par l'éditeur. Une seconde remarque, c'est que les notes ne sont pas suffisamment riches. M. Douais, suivant un système que nous préconisons avec ardeur, a rejeté les notes du bas de la page à la table. Mais elles ne sont pas suffisantes. Un petit bout de topographie et de biographie n'eût pas nui. Tout bon paléographe doit supposer le lecteur « estre asne de tous poincts, » et lui fournir plus que tous les renseignements désirables.

3. — Les *Entretiens sur l'histoire du moyen âge,* par M. Jules Zeller, sont un de ces livres que l'érudition de feu M. Taine a mis à la mode. Cependant, à la différence des ouvrages de l'académicien, il est écrit avec un grand charme d'expressions et de pensées. Et, quoique l'auteur

n'ait pas toujours su s'élever à une impartialité absolue, il a généralement une expression aussi adéquate que possible de la vérité. C'est, du reste, une période bien curieuse et bien belle du moyen âge que celle qui s'étend des origines de la troisième race à Philippe le Bel.

M. Zeller a d'abord exposé, en un chapitre préliminaire, ce qu'étaient les villes et les communes. Son titre primitif, qu'il a conservé en tête de son chapitre et dans sa table, mais qu'il n'a pas reproduit, par une heureuse correction, sur la couverture était : *les Républiques, les bourgeoisies, les communes :* ce qui était inexact en fait, mais ce qui répondait fort bien à l'idée préconçue de l'écrivain. Car c'est là le défaut de M. Taine et des auteurs de son école : ils n'écrivent pas un récit des faits, ils écrivent une philosophie de l'histoire ; c'est-à-dire qu'ils font servir les faits à la démonstration de la thèse qu'ils ont conçue. Ceci dit, on ne peut nier avec quel soin, avec quelle érudition, M. Zeller a composé ce chapitre. On croit sentir les angoisses de ce peuple sorti de l'esclavage et du colonat, organisé en cités sous la domination romaine, retombant sous la coupe de Charlemagne et de ses descendants, essayant de se ressaisir dans les villes neuves, et, à la fin du XIe siècle, achetant à prix d'argent la franchise des villes maritimes d'abord, puis des communes jurées ensuite. Devant lui se dressent les évêques (quoique M. Zeller en reconnaisse « beaucoup » (p. 39) de favorables), et pour lui les rois de France (p. 45) et les empereurs. Un tableau peint de main de maître, c'est celui de la commune de Rome et d'Arnaud de Brescia.

Le XIIe siècle est dominé, dit M. Zeller, par la grande figure de saint Bernard. Là, nous n'avons plus de restrictions à faire dans notre éloge. Cette brillante figure de Français et de moine a séduit, on le sent, M. Zeller et il en fait le pivot de tout un siècle. « Ferme quelquefois, humble souvent, mais toujours inflexible (p. 84). »

Une autre figure qui rayonnera sur le siècle suivant et qui efface toutes les personnalités mondaines qui la précèdent ou qui l'entourent, c'est celle de saint Louis. M. Zeller a raison de rendre hommage à Suger et à son roi Louis VI ; à Philippe-Auguste et à sa vaillance ; il s'étend longuement et comme il convient sur ces deux périodes de la Royauté, mais il a raison d'attribuer la première place à saint Louis et à son règne (p. 210 et 220).

Ce que saint Louis avait su rester : catholique et roi, Philippe le Bel ne le voulut pas. Il s'efforça de faire dominer partout, même à Rome, l'autorité du roi de France. Il y réussit par tous les moyens. Clément V se fixa en Avignon, à l'ombre des lis.

On ne peut se défendre, quand on a lu ce volume, d'une réelle admiration pour l'écrivain, et d'une grande sympathie pour quelques-uns de ses héros. On regrettera néanmoins que M. Zeller se soit peut-être trop complu dans le tableau et pas assez dans l'histoire. BOURMONT.

Le Président Hénault et Mme du Deffand ; la cour du Régent, la cour de Louis XV et de Marie Leczinska, par Lucien Perey. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8 de 548 p.—Prix : 7 fr. 50.

M. Lucien Perey est un heureux chercheur : toutes les archives publiques et privées lui sont ouvertes, et il y fait sans cesse des découvertes curieuses. Nous ne nous en étonnons pas d'ailleurs : peu d'écrivains connaissent mieux que lui le XVIIIe siècle ; peu surtout savent en tracer le tableau d'un crayon plus léger, plus fin et plus attrayant, et entourer d'un cadre plus coquet et plus harmonieux les documents nouveaux qu'il a la bonne chance de rencontrer. Cette fois, c'est M. le comte Gérard de Contades qui lui a communiqué les *Mémoires inédits* du président Hénault, et nous voici en face de l'aimable président, de son amie de cinquante ans, la marquise du Deffand, et de toute leur société ou plutôt de la société du Régent, puis de Louis XV et de Marie Leczinska, en d'autres termes de la société de la première et plus longue partie du XVIIIe siècle. Nous y passons successivement en revue les hommes de cour et les hommes de lettres, les parlementaires et les philosophes, le Régent et M. le Duc, le cardinal Fleury et le duc de Choiseul, Marie Leczinska et Mme de Pompadour, d'Alembert et Voltaire. Par une bonne fortune qui fait peut-être plus d'honneur à sa souplesse qu'à son caractère, le président Hénault trouve moyen de rester bien avec tous les puissants du jour ; il est au mieux avec le cardinal Dubois, et en même temps des familiers de Mme de Prie ; il fait sa cour au Régent et à la duchesse du Maine ; il est surintendant de la Reine et il a son tabouret attitré au théâtre des Petits-Cabinets. Et cependant il est profondément, il est sincèrement attaché à l'épouse délaissée de Louis XV ; mais il est aimable, il est foncièrement bon et chacun veut le compter parmi ses amis. Nous n'en dirons point autant de Mme du Deffand. Il n'y a rien chez elle d'aimable ; elle attire par son esprit, elle repousse par son égoïsme. Maîtresse temporaire du Régent, séparée de son mari après d'éclatants scandales, elle s'insinue à la cour de Sceaux, où l'on tient avant-tout à ceux qui amusent, et Marie de Vichy est de celles qui amusent. Elle a la conversation spirituelle, le style vif, le trait acéré. C'était alors la mode des portraits à la plume : ceux qu'a tracés Mme du Deffand sont étincelants de verve, mais aussi de méchanceté ; ils emportent la pièce et n'épargnent pas même les amis. Elle réussit cependant, après son départ de Sceaux qu'elle quitte lorsque vieillit sa protectrice, par se créer, au couvent de Saint-Joseph où elle se retire, un salon recherché et redouté ; c'est le rendez-vous de tous les beaux esprits, français ou étrangers : on y cause, on y soupe, on y apprend et on y commente les nouvelles, et surtout on y dissèque le prochain. La politique y paraît avec les Choiseul, la poésie avec Voltaire, la science avec d'Alembert, le droit avec Montesquieu, l'esprit avec Hénault, avec Pont-de-Veyle, avec tous ; il n'y a que le cœur qu'on n'y trouve pas,

du moins chez la maîtresse de maison ; c'est l'égoïsme et la sécheresse personnifiés. Et pourtant un jour vient où ce cœur de soixante-dix ans, qui semblait de pierre, se met à battre avec une violence extraordinaire. Comment et pourquoi ? On a de la peine à se l'expliquer ; la marquise est aveugle et elle ne peut pas voir l'objet de son amour, car c'est bien de l'amour, non pas de l'amitié, mais de l'amour ardent qu'elle ressent pour Horace Walpole. Et ses manifestations sont si enflammées, si extravagantes parfois, que Walpole en est embarrassé : il redoute le ridicule de cette passion septuagénaire ; il n'est pas seulement froid, il est dur pour elle, il fait tout pour l'éteindre, et il n'y parvient pas. La dominatrice impérieuse, qui n'avait supporté ni résistance ni partage d'autorité, devient une humble esclave, agenouillée devant un maître qui ne la ménage pas. La femme qui a toujours tout calculé dans sa vie, toutes ses actions, toutes ses démarches, qui ne les a rapportées qu'à elle-même, qui a vu disparaître d'un œil sec la duchesse du Maine, à qui elle devait tout, qui à la mort du président, son ami dévoué d'un demi-siècle et son bienfaiteur discret, déclarait n'avoir perdu qu' « une connaissance, » en vint, pendant les dix dernières années de sa vie, à souffrir de cet amour qui n'était pas partagé, qui ne lui valait que des rebuffades et qu'elle emporta dans la tombe. C'était la revanche du cœur et la punition de quatre-vingts ans d'égoïsme. Et c'est aussi la leçon à tirer du beau et attachant livre de M. Lucien Perey.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires inédits de Bertrand Poirier de Beauvais, *commandant général de l'artillerie de la Vendée*, publiés par la comtesse DE LA BOUËRE. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de xv-392 p. — Prix : 7 fr. 50.

Bertrand de Beauvais était conseiller au Grand Conseil, quand il émigra, en 1791 ; chargé par les princes d'une mission en France, il vint en Vendée et y resta. Il prit part à la plus grande partie de la campagne, fut nommé commandant général de l'artillerie et membre du conseil supérieur des armées royales. Il lutta jusqu'au bout, s'opposa de toutes ses forces à la paix avec la République, et lorsque cette paix eut été signée par Charette à la Jaunaie, par Cormatin et Stofflet à la Mabilais, Beauvais se réfugia en Angleterre. Lorsqu'en 1795, le général Turreau, le bourreau de la Vendée, l'auteur des colonnes infernales, écrivit l'histoire de cette guerre, Beauvais prit la plume pour le réfuter et publia un précis sous ce titre : *Aperçu sur la guerre de Vendée, suivi d'observations politiques et d'une lettre à l'empereur de Russie.* Mais ce n'était qu'un abrégé ; il avait composé des Mémoires plus étendus, que la modicité de sa fortune, après la Restauration, ne lui permit pas d'imprimer. Ce sont ces Mémoires, complets et inédits, que Mme la comtesse de la Bouëre publie aujourd'hui. Ils constituent une véritable histoire

de la guerre de Vendée, la seule écrite par un des chefs principaux qui y ont pris part; les autres ou ont été tués dans la campagne ou n'ont rien écrit : quelques-uns seulement, ou plutôt leurs femmes, comme Mme de la Rochejacquelein ou Mme la comtesse de la Bouëre elle-même, ont laissé des *Souvenirs*. Beauvais a fait plus, il a composé une véritable histoire : toute la campagne de 1793 à 1795 est là, avec ses émouvantes péripéties, son épopée héroïque, ses glorieux faits d'armes et aussi ses tristesses. Je n'en connais guère de plus grand que le tableau des divisions qui éclatent entre les Vendéens après le second passage de la Loire, au retour de cette désastreuse expédition sur la rive droite, dont Beauvais, qui y fut toujours hostile, rend responsable le prince de Talmont. Les grands chefs, ceux qui ont organisé les premiers soulèvements et dirigé les débuts de la guerre de géants, ont presque tous disparu : Cathelineau, Bonchamp, d'Elbée, Lescure, ont été tués; La Rochejacquelein leur survivra peu; il ne reste plus que Charette et Stofflet, vaillants tous deux, mais chez qui le caractère n'est peut-être pas à la hauteur du courage. Les tiraillements se manifestent de toutes parts; la jalousie fait son œuvre : plus d'ensemble dans les expéditions, plus d'union dans les esprits; Charette opère presque toujours seul; Stofflet fait fusiller Marigny, et il arrive à cette glorieuse Vendée ce que l'Écriture a prédit aux royaumes divisés entre eux-mêmes; elle se dissout dans l'impuissance et est réduite à cette soumission humiliée, à cette pacification peu sincère dont ceux qui l'ont signée devinrent les premières victimes.

Quoique écrits sans notes et sur ses seuls souvenirs, ces Mémoires de Beauvais, rédigés en 1796, c'est-à-dire très peu de temps après les événements qu'ils racontent, ont les plus grandes garanties d'exactitude. Ce sont donc des documents d'une haute importance et d'un intérêt précieux, et il faut remercier Mme la comtesse de la Bouëre de les avoir édités et d'avoir ajouté ainsi un nouveau volume à celui qu'elle a déjà publié sur cette grande lutte de la Vendée contre la Convention.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration. — Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau, d'après des lettres inédites et des souvenirs de famille, par le vicomte DE BROC. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de IX-344 p., avec portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

On a discuté, on discutera longtemps encore sur l'émigration; on appréciera diversement la conduite des émigrés, leurs mobiles, leurs illusions; ce que nul ne contestera, c'est la dignité fière avec laquelle ils ont supporté leur misère; car s'ils ont commis des fautes, il est vrai de dire aussi qu'ils les ont cruellement expiées. M. le vicomte de Broc, l'auteur distingué des remarquables études sur *la France sous l'ancien régime*

et *la France pendant la Révolution*, dont les premières ont été couronnées par l'Académie française, nous en apporte aujourd'hui une nouvelle preuve dans le beau livre qu'il consacre à la marquise de Falaiseau. Adélaïde de Kerjean était la petite-nièce de Dupleix, le glorieux conquérant des Indes, si indignement payé des services qu'il avait rendus à son pays. A vingt-sept ans elle avait épousé un brillant officier, riche propriétaire de l'Orléanais, le marquis de Falaiseau, dont les goûts et les sentiments cadraient avec les siens; un an après, elle était mère d'un fils. C'était le bonheur, le bonheur absolu, mais on était en 1788, et le bonheur ne devait pas durer longtemps. La Révolution arrivait à grands pas, la prise de la Bastille, les décrets du 4 août, mal compris, avaient exalté toutes les têtes, les paysans se soulevaient partout contre les seigneurs; un jour, une bande hostile se montra sous les fenêtres du château de la Revaudière, qu'habitaient les Falaiseau. Menacés à la campagne, ils se réfugièrent à Paris et bientôt, les troubles continuant, ils quittèrent la France, malgré les représentations de Mme de Kerjean. La vie de l'émigration commençait : vie brillante au début, pleine d'espérances et d'illusions; on avait emporté des fonds de France; on avait des bijoux; on était convaincu que la Révolution était un feu de paille qui s'éteindrait vite et qu'on ne tarderait pas à rentrer, et en attendant on menait, à Coblentz et à Aix-la-Chapelle, la vie de Versailles. Deux ans après, tout était changé, les émigrés fuyaient devant les armées françaises victorieuses, cherchant partout un asile qui leur était à peu près partout refusé; les populations, qui les avaient accueillis avec empressement tant qu'ils avaient eu de l'argent et qu'ils semblaient devoir être vainqueurs, les chassaient sans pitié lorsqu'ils étaient devenus pauvres et compromettants. A ce titre, le chapitre consacré par le vicomte de Broc au séjour du marquis et de la marquise de Falaiseau en Hollande est tristement instructif. Et que dire de ces douloureuses odyssées à travers l'Allemagne et les Pays-Bas, à travers les neiges, sur la glace qui bloquait les bâtiments dans les ports et ne permettait même pas de se réfugier en Angleterre! Quels que fussent les périls des royalistes restés en France, M. et Mme de Falaiseau regrettèrent plus d'une fois de l'avoir quittée et à plusieurs reprises tentèrent tout pour y rentrer; mais ce fut en vain, et c'est sous le Consulat seulement qu'ils purent obtenir leur radiation. Ce n'était pas la fin des misères, car les biens avaient été séquestrés et vendus et l'on rentrait pauvre; on souffrait du moins sur le sol de France et au milieu des siens.

Nous n'avons point à faire l'éloge de ce livre; mais nous remercions M. le vicomte de Broc d'avoir retracé ce tableau si attachant et si bien chanté ce qu'il appelle lui-même « le poème des misères de l'émigration. » Espérons que ce poème, sous sa plume, aura d'autres chants encore, et que les intéressants et édifiants souvenirs dont il nous a donné

quelques traits détachés, mais d'un haut relief, ne seront pas indéfiniment dérobés à la curiosité publique. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Heures d'histoire, par le vicomte MELCHIOR DE VOGÜÉ. Paris, Armand Colin, 1893, in-18 de 363 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lire un volume de M. de Vogüé, c'est ce que l'on fait avec un vif empressement; mais rendre compte d'un de ces volumes où tant d'idées neuves s'enveloppent d'un style éclatant, imagé, dont on est parfois ébloui au point de ne pouvoir tout de suite pénétrer les intentions de l'auteur; parler dans un petit exposé et convenablement d'une œuvre de ce genre, la tâche est difficile. Que de choses dans ces *Heures d'histoire!* Voici d'abord sur l'état social, sur les solutions cherchées par des penseurs d'écoles diverses, une étude à laquelle les cigognes (il y a bien du poète chez M. de Vogüé) ont fourni un titre. Elles annoncent le printemps, comme les livres de ces penseurs font présager des temps nouveaux. Seulement, le printemps n'est pas toujours splendide, la lune rousse y exerce souvent une funeste influence, et le « grand coup » qui doit changer le monde peut inspirer des appréhensions que M. de Vogüé ne semble pas trop éprouver. C'est l'attente de ce grand coup, de cette rénovation, de ce cataclysme peut-être, qui le préoccupe évidemment dans tout ce volume, c'est l'idée qui sert de fil dans ce labyrinthe; nous nous bornons à l'indiquer sans vouloir ni pouvoir suivre exactement ce fil qui circule à travers les articles de genres différents dont le livre est composé. — Sous ce titre : *Poésie et vérité*, M. de Vogüé nous donne d'excellentes pages sur Lamartine. Il parle d'abord des juvéniles admirations que lui causa le poète. On s'effraie ensuite en le voyant confronter la poésie et la vérité. Lamartine est un peu de l'école de ce peintre qui déclarait qu'on devait peindre la nature non telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être. Il voyait ses souvenirs à travers son imagination, mais il ne ressemblait pas à un autre grand poète qui, lui, disons le mot, mentait pour satisfaire à sa vanité. Si l'étude de M. de Vogüé fait perdre quelques illusions sur le poète, elle rehausse singulièrement l'homme politique, si injustement méconnu. Nous sera-t-il permis de rappeler qu'il y a quelques années, dans la *Revue des questions historiques*, nous avons osé lui reconnaître des capacités qu'on lui refusait, et que nous avons même cité une appréciation vraiment prophétique sur des événements dont, heureusement pour lui, Lamartine ne fut pas témoin (*Revue des questions historiques*, janvier 1885). Avec une bien autre autorité, M. de Vogüé nous montre, dès 1838, Lamartine comprenant, mieux que les prétendus hommes d'État, la situation et l'avenir, et justifiant une observation de Sainte-Beuve : « Lamartine agissait avec cette divination de la pensée publique qu'ont les poètes et que

n'eurent jamais les doctrinaires » (p. 63). Une admirable citation empruntée à une préface trop oubliée prouve ce don de divination politique.

Après Lamartine, c'est Chateaubriand qui vient poser devant M. de Vogüé. Il nous donne un grand et beau tableau, fait d'une main impartiale, mais où est bien constatée « l'influence du père spirituel de ce siècle, de l'homme qui l'a le plus et le mieux pétri après Napoléon » (p. 104).

Les *Images romaines* offrent de magnifiques choses; la préoccupation que M. de Vogüé y montre de l'ancien monde est un naturel acheminement au *Testament de Silvanus*, superbe récit de la conversion d'un jeune païen, qui fait comme un pendant aux Confessions de saint Augustin. Le grand ouvrage de M. Thureau-Dangin inspire ensuite de bien justes réflexions à M. de Vogüé. Qu'elle est bien dépeinte la bourgeoisie alors triomphante, et que de pages à méditer !

Le Roman d'un conspirateur, vivante analyse des *Mémoires de Hyde de Neuville*, fait diversion à ces spéculations politiques et philosophiques. L'auteur y revient dans un bel article sur *la Débâcle*. Tout en rendant justice au talent de l'écrivain, M. de Vogüé expose les déplorables effets produits par ce lugubre tableau : « Montrez au monde nos Lapoulle, si vous voulez, dit-il à l'auteur, — qui n'a pas les siens? — mais montrez-lui aussi nos Sonis » (p. 277).

Dans l'article : *Après M. Renan*, article impartial, sans acrimonie, M. de Vogüé prédit la fin prochaine de l'individualisme, inauguré par Renan. Dans ces pages comme dans tout le volume, du reste, il y a un grand souffle chrétien; dans cette transformation dont l'espoir un peu vague plane sur tout son livre, M. de Vogüé semble attribuer une mission civilisatrice à un petit livre persécuté par les puissants du jour; certains passages de cette étude étonneront plus d'un lecteur. M. de Vogüé voit les idées se tourner vers le moyen âge. Il voit un symptôme de cette évolution dans la curiosité générale qui s'attache à des personnages chez lesquels on relève des affinités avec ce moyen âge si décrié : l'Empereur d'Allemagne (?), le Czar, le Pape surtout, « dont le geste large et audacieux, écartant trois siècles de diplomatie de cabinet, va ressaisir aux origines la tradition des grands pontifes rassembleurs de foules, émancipateurs de peuples, législateurs sociaux » (p. 311).

Le morceau qui termine le volume, *l'Heure présente*, est confus comme l'heure présente elle-même. Il a été en quelque sorte interrompu par les incidents qui ont si tristement signalé ces derniers temps, incidents qui se déroulent avec tant de hâte « qu'on dirait, si l'on jugeait à notre pauvre mesure, que l'Éternel est pressé d'aboutir. » L'auteur termine ainsi cette espèce de post-scriptum : « Il ne nous reste qu'à attendre l'inconnu; l'âme qui se réserve quelque part dans l'ombre et le

silence pour rassembler et guider l'âme éparse de la France. J'ai la confiance que Dieu ne nous refusera pas cette manifestation » (p. 362). A ces souhaits il ne nous reste rien à ajouter, si ce n'est le mot par lequel les écrivains du moyen âge terminaient si souvent leurs écrits : *Amen !* TH. P.

Histoire de l'Église de Cambrai, par l'abbé C.-J. DESTOMBES, vicaire général du diocèse. Lille, Société de Saint-Augustin, 1890-1891, 3 vol. in-8 de VII-335, 276 et 334 p. — Prix : 12 fr.

M. l'abbé Destombes peut être considéré comme l'historiographe de l'archevêché de Cambrai : sa *Vie des saints des diocèses de Cambrai et d'Arras* a eu au moins trois éditions. La présente *Histoire* « est la reproduction presque intégrale des articles qui ont paru sous ce titre dans la *Semaine religieuse* depuis sa fondation en 1866. » Si chaque petite feuille de ce genre (il y en a aujourd'hui dans tous les diocèses de France) donnait l'hospitalité à un travail de cette valeur, notre vieille Église des Gaules serait bientôt pourvue d'Annales, qui, sans donner peut-être satisfaction à toutes les exigences de la critique, répondraient amplement aux besoins du clergé et des laïques pieux. Il est bon de faire connaitre l'esprit qui a guidé M. Destombes ; son Avant-propos l'indique en termes mesurés : « Chaque diocèse présente dans son histoire, mais comme en raccourci, la succession des faits dont se compose l'histoire de l'Église universelle, et à part les promesses d'infaillibilité et de perpétuité qui n'appartiennent qu'à celle-ci, tout s'y trouve réuni : la doctrine et l'enseignement, le gouvernement et l'autorité, la succession des pontifes et des prêtres, les institutions et les œuvres, les succès et les revers, les exemples de sainteté et les scandales, les luttes enfin, comme aux premiers jours, des enfants de Dieu et des fils de Satan. Ce spectacle, visible et frappant partout, l'est peut-être encore davantage dans nos contrées, où la domination séculière a plus souvent varié et la puissance épiscopale revêtu longtemps un caractère spécial. Tour à tour bouleversée par les Barbares, conquise par les Francs, à plusieurs reprises partagée entre les descendants de Charlemagne, Francs ou Germains, protégée mais plus souvent encore attaquée par des seigneurs féodaux, malgré l'autorité dévolue à l'évêque sous la suzeraineté impériale, cette Église de Cambrai, jusqu'à l'époque plus rapprochée de nous, a eu sa grande part d'agitations, de troubles et d'épreuves de toute nature.... Son action salutaire et bienfaisante ressortira toujours assez de notre récit pour éclairer le lecteur consciencieux dans le jugement qu'il voudrait prononcer sur les faits et les institutions des âges qui nous ont précédés. .... Dans une histoire même simplement locale...., il faut, sous peine de forfaire aux lois de l'équité, tenir compte des temps et des circonstances qui expliquent, s'ils ne les justifient pas toujours, des actes qui peuvent

étonner plus d'un lecteur. » Ces trois volumes conduisent l'histoire de l'Église de Cambrai jusqu'au Concordat de 1802 : le premier va des origines à la séparation des diocèses d'Arras et de Cambrai en 1093; le deuxième, de cette époque à l'érection de Cambrai en archevêché (1561); le troisième, de la constitution de la métropole au commencement de ce siècle. L'auteur a bien fait de s'y arrêter : il nous est difficile de juger les événements de la Restauration et de la monarchie de Juillet autrement qu'à travers nos préoccupations actuelles. U. C.

L'Université de Perpignan, avant et pendant la Révolution française, par l'abbé Ph. Torreilles, professeur au grand séminaire. Perpignan, Ch. Latrobe, 1892, in-8 de 114 p.

L'Université de Perpignan avait plus d'utilité que d'éclat : elle comprenait quatre facultés, théologie, droit, médecine, arts; cette dernière était la moins importante. Le palais (c'est aujourd'hui le musée) avait été donné par le comte de Mailly, commandant de la province, en 1760; les revenus, pour lesquels le Roi, l'évêque, la municipalité, rivalisèrent de générosité, s'élevaient à la somme de vingt-quatre mille livres. Toutefois, les professeurs, maigrement appointés, devaient chercher au dehors d'autres ressources. L'Université avait le privilège de conférer seule les grades, de même que, seule, elle dispensait l'enseignement, sans parler de privilèges d'étiquette qu'elle maintenait ou disputait avec opiniâtreté, ne fût-ce que celui de tenir la masse haute devant la Cour ; mais celle-ci y mit ordre. Avec le commandant de la province, ses relations ne connurent pas de nuages : « l'illustre Mécène, » comme on l'appelait, recueillait sans cesse des éloges en vers, en prose, et son buste fut placé dans la cour d'honneur du palais.

C'est le schisme constitutionnel qui porta les premiers troubles dans la vie de l'Université. On refusa le serment; les traitements cessèrent d'être payés; les élèves disparurent; à la langueur de l'année 1792 succéda la chute complète en 1793. « Le 17 et le 18 mars, après avoir constaté qu'il avait été impossible de payer la contribution foncière de 1792, on décidait de vendre la masse d'argent du bedeau, la sonnette du recteur, la coupe du calice et les ornements sacrés. Il ne restait plus qu'à rendre ses comptes et partir : c'est ce qu'on fit le 8 juin » (p. 103).

L'Université prit alors le nom d'École nationale ; mais ce ne fut qu'un nom : il manquait des élèves, des professeurs et un local. Le commandant de place avait fait occuper par ses canonniers le pavillon du jardin des plantes ; les salles de l'Université recueillirent les livres et les manuscrits des couvents et des émigrés ; des magasins civils ou militaires encombrèrent le reste des locaux. Des professeurs, les uns voulurent se faire oublier pour échapper à la Terreur; les autres ou s'exilèrent en Espagne ou passèrent dans d'autres départements.

L'École centrale dura de 1796 à 1804. M. l'abbé Torreilles passe ici un peu rapidement ; il se borne à promettre pour plus tard une étude spéciale sur cette partie de son sujet. Mais nous n'imaginons pas que l'École centrale de Perpignan ait échappé aux graves difficultés qu'ont rencontrées les autres dans le reste de la France : la conception était fausse et les faits ne l'ont pas réhabilitée.

Peut-on espérer rétablir cette Université ? Ce serait, d'après l'auteur, une « chimérique illusion. » — « Supposé, dit-il, qu'elle pût se fonder, avec notre société moderne engouée de la vie parisienne, préférant les grandes villes à notre modeste cité, on ne créerait jamais un foyer naturel de hautes et complètes études. Après avoir végété misérablement, l'enseignement supérieur tomberait bientôt d'inanition. Il est des morts illustres qu'on pleure, parce que jadis ils ont rendu des services, quoiqu'on ne veuille ni ne puisse les remplacer : l'Université de Perpignan est de ceux-là. » Nous laissons, bien entendu, à M. l'abbé Torreilles la responsabilité de cet augure.

Cette étude est intéressante et témoigne des qualités que nous avons déjà eu plaisir à signaler dans l'*Histoire du clergé des Pyrénées-Orientales pendant la Révolution*, du même auteur : recherche des sources originales, aisance de l'exposition et du style, choix éclairé dans les documents. Nous regrettons qu'il ait été si bref sur l'École centrale de Perpignan ; mais nous enregistrons la promesse qu'il nous fait d'y revenir bientôt.

VICTOR PIERRE.

Dictionnaire des figures héraldiques, par le comte THÉODORE DE RENESSE. 1er fasc. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-8 de 127 p. — Prix : 4 fr.

L'*Armorial général* de Riestap, avec la description qu'il donne de plus de 100,000 armoiries, est consulté à tout moment par les archéologues et par les bibliophiles. Le comte de Renesse a voulu le rendre d'un usage encore plus facile en donnant, de ce recueil, une table méthodique qui permette de rechercher le nom d'une famille par les meubles de son écusson. Déjà plusieurs armoriaux français avaient été individuellement pourvus de ces tables dont on apprécie l'utilité. Douët d'Arcq, Demay, Pol de Courcy, J. Guigard, ont donné l'exemple. L'ouvrage complet formera quinze livraisons au moins, à 4 fr. l'une. La première livraison, que nous avons sous les yeux, comprend le renvoi à tous les écussons qui portent des *lévriers*, des *chiens* autres que le lévrier, des *couples* ou *accouples* de chiens, des *merlettes*, des *canettes*, des *canards* et *canes*, des *licornes*, des *cors de chasse*, des *gréliers*, des *huchets*. Nous tiendrons nos lecteurs au courant du contenu de chaque livraison, aussitôt son apparition. Tous ceux qui ont le livre de Riestap voudront avoir celui du comte de Renesse.

A. DE B.

La Restauration impériale au Japon, par le vice-amiral Layrle. Paris, Colin, 1893, in-18 de VI-388 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire de la Restauration impériale de 1868 est certainement peu connue, et au Japon même, l'on ne possède sur cet événement capital qu'une brochure publiée sous le titre : *Kinzé Shiriaku*, en 1876, dont l'impartialité n'est pas le trait dominant. L'amiral Layrle, comme chef d'état-major de l'amiral Jaurès et plus tard comme commandant en chef de la division navale des mers de Chine, a fait de longs séjours sur les côtes japonaises; il a connu personnellement les acteurs qui ont joué le principal rôle dans cette évolution politique et sociale, vieille de vingt-cinq ans; c'est dire qu'il était bien préparé pour en étudier les phases et pour en fixer la synthèse.

Dès le commencement du XVIIe siècle, il existait au Japon un dualisme intégral en matière de gouvernement. On s'est imaginé, en s'en rapportant aux apparences, que les deux pouvoirs fonctionnaient côte à côte, l'un spirituel, celui du *Mikado*, l'autre temporel, celui du *Shogun* (Taïcoun), et que le seul dont l'Europe eût à s'occuper était celui qui détenait la puissance militaire; cette ignorance prolongée a eu un résultat bizarre : toutes les nations d'Occident ont conclu des traités avec un pouvoir qui n'avait aucune qualité pour les signer.

Après un exposé un peu diffus, mais très complet, de l'état politique du Japon avant la restauration impériale, l'amiral Layrle examine les difficultés internationales qui surgirent en 1857, quand M. Townsend Harris débarqua à Simoda, avec la prétention de représenter officiellement les États-Unis auprès du gouvernement impérial; il rappelle le combat naval provoqué par le prince de Nagato, relate les nombreux incidents qui préparèrent le dénouement et établit d'une façon très claire que c'est la présence des Européens qui permit à l'Empereur de reprendre possession effective du pouvoir.

Le dernier chapitre, consacré au « Japon moderne, » résume, en fort bons termes, les notions que l'on possède sur l'organisme gouvernemental, la religion, l'armée, le commerce, l'instruction, la vie mondaine des jaunes sujets du Mikado. ROGER LAMBELIN.

Glorification religieuse de Christophe Colomb, par l'abbé Casabianca. Paris, Ch. Poussielgue, 1892, in-12 de 339 p. — Prix : 2 fr. 50.

Homenaje á Cristobal Colon, por cuenta y á costa ajena. D. Fernando Colon hijo natural ó legitimo. Polemica por el Conde de las Navas. Madrid, 1893, in-8 de 26 p.

Nous n'en avons pas encore fini avec les ouvrages qu'a fait naître la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Celui de M. l'abbé Casabianca est tout spécialement consacré à la thèse de la béatification de Christophe Colomb. Ce sujet est traité avec beaucoup

de méthode et en parfaite conformité avec les règles canoniques. L'auteur établit le caractère surnaturel de la mission du grand navigateur : 1° par ses écrits; 2° par ses actes ; 3° par les auteurs contemporains et postérieurs. Il démontre ensuite les vertus de son héros : vertus théologales, vertus cardinales, vertus humaines, et enfin les miracles qu'il croit devoir lui attribuer. Jusque-là, M. l'abbé Casabianca se trouve en accord absolu avec M. le comte Roselly de Lorgues ; mais, dans la troisième partie de son livre, il se sépare complètement de l'ardent panégyriste en déclarant l'impossibilité où il se trouve d'admettre le mariage de Colomb avec Béatrix Henriquez et, par suite, la légitimité de la naissance de son fils don Fernand. Il appuie cette opinion sur les témoignages tirés de divers auteurs contemporains de Colomb, notamment Las Casas, et sur les écrits du grand navigateur lui-même. Mais l'irrégularité de cette union passagère avec Béatrix ne semble pas du tout à M. l'abbé Casabianca un motif suffisant pour infirmer la sainteté de son héros. Bien d'autres avant lui ont gravement péché et n'en ont pas moins été jugés dignes des honneurs de la canonisation : il suffit, en effet, de l'aveu de la faute commise, du repentir et de l'expiation. Or, qui a jamais plus durement expié son erreur que le découvreur de l'Amérique, persécuté par ses compagnons, par son roi lui-même, et courbant toujours la tête sous le poids d'un châtiment qu'il jugeait mérité ? Après cette démonstration bien déduite des mérites extraordinaires de Christophe Colomb, l'auteur présente avec confiance le *postulatum* et les vœux d'une grande partie de l'épiscopat catholique en faveur de la béatification.

— La brochure du comte de las Navas, tirée seulement à soixante-quinze exemplaires et demeurée la propriété de l'auteur, vient en somme à l'appui de la thèse si brillamment soutenue par M. l'abbé Casabianca. C'est une réplique à don Leon Carbonero y Sol, directeur de la *Cruz*, qui, se basant sur diverses biographies et notamment sur les ouvrages de M. Roselly de Lorgues, soutient la légitimité du second mariage de Christophe Colomb. Après avoir invoqué les opinions contraires, à commencer par celle de Las Casas, M. le comte de las Navas fait observer que, d'ailleurs, aux XVe et XVIe siècles, la bâtardise n'était pas plus infamante pour le père que pour le fils, et il cite comme exemple concluant l'illustre don Juan d'Autriche ; pour lui, comme pour le prêtre français que nous venons de citer, ce n'est pas là un obstacle sérieux à la béatification de Christophe Colomb. COMTE DE BIZEMONT.

Joseph de Maistre et sa philosophie, par M. FR. PAULHAN. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 166 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le Comte Joseph de Maistre et sa famille, par M. DE LESCURE. Paris, Chapellier, 1893, in-12 de 442 p. — Prix : 4 fr.

Joseph de Maistre n'est peut-être pas le plus grand écrivain français

du commencement de ce siècle; il est certainement de ceux qui ont exercé dans leur milieu l'influence la plus profonde et la plus durable. Aujourd'hui encore le mouvement catholique se ressent à quelques égards de la direction qu'il lui a donnée. L'esprit puissant, mais paradoxal et lutteur, de Joseph de Maistre était peu propre à se concilier ses adversaires, comme le remarque M. Paulhan; il était très apte à fortifier et à rallier, au milieu de la tourmente révolutionnaire, les débris dispersés du parti catholique. M. Paulhan est, par ses idées, au pôle opposé de Joseph de Maistre; néanmoins il a subi, dans une large mesure, l'influence de ce profond penseur. Non seulement il est impartial; il aime l'homme et l'écrivain; il sait apprécier la vigueur de son argumentation, la hauteur de son caractère et le charme de ses épanchements intimes. Il reconnaît l'unité puissante et la justesse de ses vues cachées souvent sous une forme un peu étonnante. Il est des points toutefois que le critique contemporain ne pouvait guère juger exactement. Ainsi, on sera étonné qu'il refuse à Joseph de Maistre le sentiment chrétien. Il insinue que ce penseur élevé préférait l'unité à la vérité. Sans doute, J. de Maistre insistait beaucoup sur l'unité, mais parce qu'il y voyait la garantie et le caractère propre de la vérité. On ne saurait lui refuser un sentiment très exact et très profond des vérités chrétiennes; je ne sais qui a dit qu'il était presque un Père de l'Église. Il n'était cependant pas un mystique, quoi qu'en dise M. Paulhan, qui donne, par abus, ce nom à quiconque s'élève à des vérités supérieures à l'expérience. Le vrai mysticisme consiste à aller à Dieu par le sentiment plutôt que par la raison. Joseph de Maistre fut avant tout un homme de raisonnement.

— Bien différente est la manière dont le comte de Maistre est apprécié par M. de Lescure. Celui-ci se préoccupe surtout de la biographie de son héros et assez peu de sa philosophie. Ce qu'il admire sans réserve, c'est l'homme et l'écrivain. Il a une tendance à tout approuver et tout justifier, jusqu'à cette idée assez étrange d'une entrevue avec Napoléon, qui marque plus de vivacité d'imagination que de sagacité diplomatique. M. de Lescure nous paraît aussi exagérer les mérites de J. de Maistre comme écrivain. Malgré une puissance incontestable de style, il y a chez cet auteur une exagération et parfois une vulgarité dans l'expression qui ne convient guère à un classique. Toutefois l'ouvrage de M. de Lescure est fort intéressant, parce qu'on y voit revivre le comte de Maistre dans ses affections de famille, dans ses préoccupations politiques, dans cette vie tourmentée que lui a faite un gouvernement besogneux, qui l'employait sans pouvoir le payer, et qui profitait du prestige de son talent, tout en le trouvant incommode. On y retrouve aussi avec plaisir cette charmante figure de Xavier de Maistre, d'un talent moins élevé mais plus pur que celui de son grand frère. Si l'on veut se faire une idée

complète du vaillant défenseur de la vérité catholique, il faut lire l'ouvrage de M. de Lescure, qui fera connaître l'homme, et celui de M. Paulhan, qui, malgré des divergences considérables d'opinion, fera beaucoup mieux connaître le philosophe. Entre ces deux écrivains, il resterait place pour un troisième, qui, appréciant la philosophie de Joseph de Maistre à son vrai point de vue, saurait mettre en relief sa puissance d'intuition, la profondeur de ses vues et le sentiment éminemment catholique qui a inspiré tous ses travaux. D. V.

Lamennais, d'après des documents inédits, par ALFRED ROUSSEL, de l'Oratoire de Rennes. Rennes, H. Caillière, 1892, 2 vol. in-12 de xx-282 et 470 p.

Cet ouvrage n'est point une biographie de Lamennais, l'auteur le déclare lui-même avec modestie; mais il sera d'une grande utilité à qui, plus tard, écrira l'histoire du célèbre polémiste. Des documents originaux nombreux donnent à ces deux volumes une réelle importance; venant d'un ancien disciple de Lamennais : M. l'abbé Houet, ils offrent plus d'indulgence peut-être qu'il ne conviendrait, et, mis en œuvre par le P. Roussel, ils gardent encore de cette bienveillance excessive parce qu'elle s'appuie sur le désir respectable, mais contestable, de sauvegarder la mémoire du malheureux prêtre infidèle. Je sais bien que le P. Roussel a soin de nous avertir qu'il ne défend pas le philosophe mais l'homme. La distinction m'a paru quelque peu subtile.

Quoi qu'il en soit, différentes questions importantes sont éclaircies par ces pièces inédites : la vocation de Lamennais est exposée dans son vrai jour; ce serait tirer des conclusions outrées que de vouloir rendre responsable de la chute future les sages et pieux conseillers (l'abbé Carron surtout et après lui l'abbé Tesseyre) qui firent franchir à Féli de Lamennais le pas grave et redoutable du sanctuaire. J'ai toujours pensé qu'on exagérait cette influence en épiloguant sur les termes de leur correspondance d'alors; ils ne disaient rien de plus que ce que peuvent dire en tout temps des gens d'expérience, qui engagent un ami à prendre une décision dont le premier mérite consiste justement à briser avec le monde des liens toujours forts.

La dispense du bréviaire, accordée par Léon XII, sur la demande de Lamartine, à l'insu de Lamennais; — sa disposition d'esprit entre l'encyclique *Mirari vos* et la publication des *Paroles d'un croyant;* — ses relations avec l'abbé Rohrbacher — les « amis » qui entourèrent son lit de mort, — les derniers jours de sa vie, sont encore des points de détail, mais caractéristiques, que le P. Roussel nous permet de mieux connaître.

Il reste encore des incertitudes sur l'authenticité de la traduction de l'*Imitation*, du moins les justifications apportées (I, p. 214) paraîtront

faibles. Il y aurait surtout bien des questions à poser, bien des atténuations à produire, bien des justifications à exiger à propos de la rupture entre Gerbet et Lacordaire d'une part, et le solitaire de la Chênaie de l'autre. Le P. Roussel est d'une sévérité excessive pour les deux premiers, j'oserai dire d'une partialité qu'il aurait eu le devoir de justifier, car les accusations dont il les frappe sont d'une gravité exceptionnelle; je ne veux rien dire de plus, mais ces pages m'ont paru regrettables et les appréciations sur les adversaires de Lamennais non moins fâcheuses, du moins par les termes brusques et virulents dans lesquels elles sont formulées. J'ai enfin noté, au courant de la plume, quelques fautes matérielles, sans doute purement typographiques : Bréart de Boilanger (p. 20), pour Boisanger; — Mgr de Hercé ne fut pas évêque de Vannes (p. 262), mais de Nantes, etc. Mais il ne convient pas de s'attarder aux points et aux virgules; ce livre est intéressant par ses documents inédits; ce sera pour l'histoire de Lamennais une précieuse contribution.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Monseigneur Freppel, d'après des documents authentiques et inédits, par ET. CORNUT, S. J. Paris, Retaux, 1893, in-8 de 422 p. — Prix : 5 fr.

Avant que soit écrite l'histoire définitive de ce grand évêque qui restera pour la postérité l'évêque d'Angers, le R. P. Cornut en a tracé, à l'aide de nombreux documents inédits, une esquisse solide et brillante, qui nous permet d'attendre sans impatience le grand portrait que Mgr Freppel mérite, et qui se fera. Le livre où l'éminent écrivain nous raconte cette noble vie, toute faite de piété, de travail et de combats, se divise en cinq parties : l'*Alsace*, la *Sorbonne*, *Rome*, *Angers*, le *Palais-Bourbon*, c'est-à-dire qu'il étudie tour à tour, dans Mgr Freppel, l'*étudiant*, le *professeur*, le *théologien*, l'*évêque*, le *député*. La division est ingénieuse, car elle nous montre sous ses diverses faces ce qu'a été tour à tour l'évêque d'Angers, étudiant laborieux, professeur éloquent et apologiste convaincu, théologien savant et d'une doctrine sûre, évêque d'une activité sans égale, qui a laissé tant d'œuvres destinées à assurer sa gloire et à multiplier sa bienfaisante et féconde influence à travers les générations à venir, enfin député toujours sur la brèche au service de la religion et de la patrie. Sur tous ces aspects multiples plane la grande figure du patriote qu'a été Mgr Freppel, en qui la France vaincue et démembrée reconnaîtra toujours un de ses enfants les plus dévoués et les plus fidèles. Que de précieuses leçons jaillissent de cette grande et noble vie ! Entre les nombreux documents inédits que le R. P. Cornut a utilisés pour orner son livre, il en est qui présentent un grand intérêt ; citons en particulier (p. 52) cette lettre du 23 janvier 1851, où l'abbé Freppel apprécie avec tant de justesse la situation de la France, et trace un portrait si vivant et si fidèle de Michelet, le décla-

mateur fielleux du Collège de France. Le pamphlétaire fameux est remis à sa vraie place par un auditeur de son cours, et cette place n'est ni haute ni noble : elle est méritée. Ce pauvre Michelet, comme son œuvre apparait vieillotte et basse et fanée à travers le jugement de Mgr Freppel! Détail piquant, la maison où il écrivit *le Jésuite* appartient aujourd'hui à l'école Sainte-Geneviève, qui fait construire une chapelle sous ses fenêtres :

Les morts qu'il a tués se portent assez bien.

Quant à Mgr Freppel, il avait deviné dans Michelet un simple farceur : il ne s'était pas trompé. C'est une des leçons qui sortent du beau livre du P. Cornut. Il en est beaucoup d'autres dont il sera aisé de tirer profit.

P. TALON.

Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885, par VICTOR CHAUVIN, professeur à l'Université de Liège. T. Ier. Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1892, in-8 de CXVII-72 p. — Prix : 6 fr.

La bibliographie arabe est déjà représentée par deux importants travaux allemands, l'un de Schnurrer, datant de 1811, dans sa seconde forme, qui seule doit être consultée, l'autre de Zenker, qui parut en 1846-1861. Malheureusement Schnurrer est fort ancien déjà; Zenker, très sensiblement inférieur à son prédécesseur, est resté incomplet et insuffisant à cause de sa méthode et de son projet d'englober tous les titres des livres imprimés dans toutes les langues de l'Orient par tous les imprimeurs du monde depuis l'invention de l'imprimerie. Plan trop vaste assurément, à une époque surtout où les communications étaient peu faciles et les recherches dans les bibliothèques peu propres à encourager les bibliographes.

Reprenant la tâche où Schnurrer l'a laissée, M. Chauvin, professeur de langue et de littérature arabes à l'Université de Liège, a entrepris un travail considérable, mais en le circonscrivant à l'Europe chrétienne, et conséquemment en laissant de côté les éditions orientales qui voient le jour en Afrique, en Asie, même en Turquie. Il a renoncé au reste, jugeant que la matière était trop vaste, que les moyens de se tenir au courant, au delà des limites de l'Europe, étaient trop faibles, et il laisse à un autre le soin de s'acquitter de cette nouvelle tâche. Enfin il s'est arrêté dans ses recherches et dépouillements à l'année 1885, parce qu'à partir de cette époque on a pour guide l'excellente *Orientalische Bibliographie*, à laquelle on ne saurait trop décerner d'éloges pour le soin et la précision qui président à sa rédaction.

En faisant précéder son ouvrage de la table alphabétique de la *Bibliotheca arabica* de Schnurrer, M. Chauvin a rendu service à ceux qui n'ont pas sous la main cette publication et donné un élément utile à la

sienne : cette table constitue une bonne partie de ce tome Ier qui vient de paraître et qui sera suivi d'une quinzaine d'autres plus gros, suivant les évaluations mêmes de l'auteur. Nous souhaitons vivement que l'impression marche avec rapidité, puisque le manuscrit, fruit de vingt années d'un labeur assidu, est à peu près terminé, et nous voulons espérer que le gouvernement belge, les Universités étrangères, les bibliothèques publiques et les arabisants aideront par leur souscription au plus prompt achèvement possible de ce magnifique monument bibliographique. L'auteur le mérite par sa science et son heureuse tentative ; l'imprimeur le mérite par son zèle et son dévouement.

Le premier volume, que nous avons sous les yeux et dont nous ne trouvons que du bien à dire, contient la bibliographie des proverbes ; les suivants doivent renfermer successivement celle des contes, des poésies, des grammaires et dictionnaires, des livres religieux, du droit, de la géographie, de l'histoire, des antiquités, de la philosophie, de la médecine, des sciences et arts, enfin de la littérature arabe des chrétiens, des juifs et des Samaritains, et des traductions. Ce programme sera très bien exécuté, nous n'en doutons pas, quelles que soient les préoccupations du bibliographe et les difficultés auxquelles il se heurte fatalement.

D'ailleurs, M. Chauvin a d'excellentes idées en bibliographie, — sa préface en fait foi. Il sait qu'il ne doit pas plus promettre qu'il ne peut donner, il sait qu'il pourra être consulté au hasard à chaque page et que chaque fois il doit fournir l'éclaircissement qu'on lui demande. Il ne lui suffit pas de décrire exactement un livre, il veut en connaître les destinées ultérieures, rééditions, traductions, critiques et réfutations, plagiats et falsifications, et sa curiosité mise en éveil est excitée à chaque nouveau détail qu'il nous révèle. Un auteur qui poursuit un pareil idéal et qui multiplie ses efforts pour y parvenir a droit à toutes nos félicitations et à tous nos encouragements. Nul mieux que M. Chauvin ne me paraît devoir se rapprocher davantage de cet idéal. HENRI STEIN.

BULLETIN

The Reasonableness of the catholic Church, by Rev. J.-J. BURKE. New-York, Benziger, 1892, in-18 de 30 p.

The Reasonableness of the practices of the catholic Church, by Rev. J.-J. BURKE. New-York, Benziger, 1892, in-18 de 64 p.

Ces deux petites brochures appartiennent à la famille des *tracts*, et sont destinées à faire pénétrer dans les masses protestantes, ignorantes encore des cérémonies et des usages catholiques, les notions que la mauvaise foi empêche souvent de laisser parvenir jusqu'à elles, ou tente de ridiculiser. Si l'on voulait seulement ne parler que de ce qu'on comprend, si l'on accordait à l'église catholique la même attention qu'on dépense à propos de cent questions moins importantes, que de malentendus on écarterait !

L'auteur démontre la nécessité pour l'homme, qui n'est pas un pur esprit, de s'élever jusqu'à Dieu au moyen des cérémonies, actes extérieurs qui frappent ses sens et manifestent au dehors les sentiments intimes de la piété, puis il explique d'une façon suffisamment détaillée les différentes cérémonies de la sainte messe, cet acte principal de notre culte. — La seconde brochure a trait aux autres dévotions ou principales pratiques catholiques : vêpres et bénédiction, dévotion au saint Sacrement, sainte communion, confirmation, culte de la Sainte Vierge, confession, indulgences, derniers sacrements, prière pour les morts, culte des saints, crucifix, reliques et images, etc. A signaler, en outre, un court et excellent chapitre sur le célibat ecclésiastique. En somme, exposition rapide, claire et instructive d'une foule de points méconnus ou travestis journellement, conçue par l'auteur dans le genre populaire de Mgr de Ségur, et destinée à produire d'excellents résultats. G. P.

La Liberté de conscience et l'Église gardienne de la liberté de conscience, par le P. Jeanjacquot, S. J. Paris, Retaux, 1891, in-12 de 312 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'École neutre en face de la théologie, *cas de conscience*, par Deux prêtres docteurs en théologie, 4e éd. Paris, Retaux, 1892, in-8 de 188 p. — Prix : 2 fr. 50.

La liberté de conscience, de tous les principes le plus universellement acclamé, est aussi celui sur lequel on arrive le moins à s'entendre. Opprimés et oppresseurs l'invoquent en même temps, et c'est en son nom qu'on s'acharne aujourd'hui à poursuivre l'immortelle gardienne de la conscience et de la liberté. Pour dissiper d'aussi déplorables malentendus, le P. Jeanjacquot a pensé avec raison qu'il fallait avant tout soumettre à l'analyse la plus rigoureuse tous les éléments de la question. Dans la première partie de son travail, il détermine la notion de la conscience et de la vie de la conscience, la nature et les conditions de la liberté, puis ce que la conscience et la liberté sont l'une pour l'autre, les conditions auxquelles la conscience est vraiment libre, la différence qui sépare la liberté de conscience de celle qui est en dehors de la conscience et contre la conscience. La seconde partie développe les conséquences des prémisses posées dans la première. L'auteur y démontre les devoirs qui incombent au pouvoir social par rapport à la conscience considérée soit au point de vue de l'ordre purement naturel, soit au point de vue de l'ordre surnaturel et par conséquent de l'Église. Deux points, entre plusieurs, nous ont paru remarquablement traités : le minimum de liberté qui doit être garanti à la conscience catholique sous le régime de la séparation de l'Église et de l'État, tout ce qu'il y a de faux et de cruellement ironique dans la prétendue égalité des catholiques et des non-catholiques au point de vue de certaines lois préceptives ou prohibitives de l'État. A tout l'intérêt qui s'attache à un aussi grave sujet, cet ouvrage ajoute le grand charme de la précision et de la clarté. Il s'adresse à tous les hommes sincères qui combattent ou croient combattre pour la liberté. En dissipant les équivoques, il rendra le plus grand service à la cause de la vérité et de la justice.

— C'est surtout aux prêtres, aux directeurs d'âmes, que s'adresse la brochure : *L'École neutre*. Il s'agit, en effet, non plus d'établir le droit de la conscience catholique, mais de tracer les devoirs qui s'imposent à elle par suite de l'application de la loi scolaire. Cette brochure est divisée en trois parties. La première montre le but que poursuit et que doit atteindre à bref

délai cette funeste loi. La seconde, après avoir rappelé la nécessité de la résistance, en expose les moyens, en insistant surtout sur la fondation d'écoles libres, soit paroissiales, soit centrales. La troisième examine trois cas de conscience sur la ligne de conduite à prescrire aux parents chrétiens : 1° lorsque l'école publique est positivement irréligieuse; 2° lorsque sont en présence une école neutre et une école chrétienne; 3° lorsque l'école neutre est seule. Mais comme il arrive parfois qu'en face de l'école libre déjà fondée, l'école officielle, dans un but de concurrence, se montre religieuse en fait, de là résulte un quatrième cas dont l'examen fait l'objet d'un supplément.

Dans les circonstances difficiles, deux choses sont nécessaires : la lumière pour connaître le devoir, le courage et la force pour l'accomplir. Cette brochure est éminemment propre à donner cette lumière et à inspirer ce courage. D'une exactitude théologique irréprochable, elle s'appuie sur les décisions du Saint-Siège, et se présente à nous munie de l'approbation de vingt-deux évêques. Grâce au style dont elle est écrite, elle communique aux lecteurs le souffle qui l'anime, nous voulons dire un ardent amour pour les âmes, pour l'Église, pour la patrie. LAMOUREUX.

L'Esprit de servilité dans la démocratie, par LÉON DE GÉNIEU. Paris, Lecoffre, 1892, in-8 de 69 p.

Nous n'avons plus la belle confiance qu'ont eue quelques âmes généreuses — Mme de Staël par exemple — dans la vertu moralisatrice des institutions démocratiques. Elles nous apparaissent, hélas! parfaitement compatibles avec la corruption et l'esprit de servilité. Personne, sauf peut-être quelques faiseurs de discours officiels, ne contestera sur ce point les conclusions de M. de Génieu. Il nous montre les formes multiples de lâcheté intéressée, de platitude égoïste, qui s'épanouissent aujourd'hui au parlement, dans la magistrature, et jusque dans l'administration de nos plus petites communes rurales. Voici une observation, entre cent autres, prise sur le vif, et qu'ont faite tous ceux qui connaissent nos paysans : « Vous rencontrez un de vos voisins seul dans un chemin écarté : il vous salue affectueusement; vous le rencontrez le lendemain en compagnie d'un mauvais sujet notoire; il détourne la tête en feignant de ne pas vous voir » (p. 36). Cette étude de pathologie sociale s'achève par l'indication des remèdes. Le premier, c'est de renoncer à un despotisme gouvernemental, qui n'est pas devenu inoffensif pour être passé des mains d'un monarque absolu à une majorité souveraine. Le second, c'est de relever les caractères, et rien n'y contribuerait plus efficacement que le christianisme, puisqu'il nous donne la conscience de ne dépendre, en notre for intérieur, que de Dieu. L'auteur aurait pu rappeler à cette occasion, pour confirmer les intéressantes citations qu'il tire de saint Thomas, les pages où M. Taine (*Le Gouvernement révolutionnaire*) a montré les origines chrétiennes du sentiment de l'honneur, du respect de la personne humaine. J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER (36e année). Paris, Hachette, 1893, in-18, 636 p. et 1 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Résumé complet et méthodique des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts en 1892; c'est l'un des plus intéressants volumes de cette utile collection. Il suffit d'y signaler : les découvertes et les études relatives à l'astronomie;

la Lune à un mètre; les faits météorologiques de l'année; la reproduction des couleurs par la photographie; l'application de l'électricité à la traction sur les voies ferrées; l'éclairage électrique des trains de chemin de fer; les voitures sans chevaux; la dérivation à Paris des sources de l'Avre; l'éruption de l'Etna et les tremblements de terre; le *Tout à la mer;* le choléra en France, les perruches infectieuses, la lèpre de Bretagne, la médecine trépidante et le *Casque vibrant;* le calculateur Inaudi; les nouveautés principales de la chimie et de la science agricole; dynamite et dynamiteurs, etc.... Ajoutons que le volume se termine par le résumé des congrès scientifiques et des séances publiques des Académies ou des sociétés savantes, et par trente-trois notices biographiques sur les savants décédés en 1892.

A. Delaire.

Les Fleurs et les Jardins de Paris, par Charles Yriarte. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1893, in-18 de 277 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Paris, dit l'auteur en sa préface, prodigieux Minotaure qui jamais ne s'étonne, veut désormais, chaque matin, des hécatombes parfumées et des moissons de fleurs à son râtelier.... Peu à peu, en formant des dossiers, en ouvrant des enquêtes, en interrogeant les hommes et en étudiant les choses, nous avons pénétré quelques-uns des secrets de tant de ressources nouvelles. »

C'est donc en possession de documents certains que M. Yriarte a abordé son sujet, et, bien qu'on ait souvent écrit sur les fleurs à Paris, on l'a rarement fait avec autant de charme. La première partie du présent volume est divisée en quatre chapitres : *La Culture*, — *l'Approvisionnement*, — *l'Exportation*, — *les Fleurs dans la vie*. La deuxième partie traite du rôle de la ville de Paris comme administration au point de vue de l'embellissement par la végétation, les plantations et les fleurs, par conséquent de la création et de l'entretien des promenades, des parcs, des boulevards, des squares, des jardins et des cimetières.

Cet intéressant volume, orné d'une carte florale de Paris et des environs, se termine par des tables diverses parmi lesquelles il convient de signaler un *calendrier floral* par ordre alphabétique. E.-C. La Grette.

Les Chants oraux du peuple russe, par Achille Millien. Paris, Champion, 1893, in-12 de 254 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons jadis parlé ici même de *la Russie épique*, de M. Alfred Rambaud. Elle nous a fait connaître de beaux chants héroïques, mais la poésie lyrique populaire de la Russie n'avait été l'objet d'aucun travail en France, et si l'on désirait en prendre une idée, il fallait recourir au livre de Ralston, dont la langue nous est plus familière que celle des sujets du czar. M. Achille Millien a voulu nous faire pénétrer dans cette poésie lyrique orale et nous a donné la traduction d'environ cent cinquante morceaux répondant aux incidents de la vie populaire en Russie. Il a fait précéder ce choix de notions intéressantes sur les usages, les mœurs, les traditions et les croyances du peuple russe. M. Millien a rendu plusieurs de ces chants en vers français; c'est une tâche difficile à laquelle il était bien préparé. Jadis M. Millien avait demandé dans ses belles poésies des inspirations sincères et nouvelles à la vie des champs; entre les jeunes poètes, ses contemporains, il s'était distingué par ce contact avec la nature, plus tard il s'est livré à l'étude du folklore du Nivernais. Plus que personne il connaît et aime la poésie populaire et nul mieux que lui n'était capable d'interpréter, dans notre idiome, les chants populaires de la Russie. Th. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La philosophie thomiste, récemment éprouvée par la mort du R. P. Liberatore, vient d'être frappée d'un deuil également cruel par la perte de S. Ém. le cardinal Tommaso Zigliara. Cette mort, arrivée à Rome le 10 mai, frappe l'ordre des dominicains tout entier, auquel appartenait l'éminentissime cardinal ; elle est aussi un coup douloureux pour la Société bibliographique, dont il était le protecteur, et par conséquent pour le *Polybiblion*. Né en Corse, à Bonifacio, le 9 octobre 1833, entré à quinze ans dans l'ordre de Saint-Dominique, où il se fit remarquer par sa science autant que par sa piété, il fut appelé par ses supérieurs à professer la philosophie au couvent de la Minerva, à Rome. La *Summa philosophica*, qu'il publia en 1876 et qui eut huit éditions, est un résumé du cours qu'il y professa, et l'on considère cet ouvrage comme un des résumés les plus purs et les plus justes de la philosophie de saint Thomas, qu'il expose avec une grande prudence, s'en tenant toujours aux idées généralement acceptées, évitant les questions difficiles, n'émettant point d'opinions hasardeuses. La réputation de ses cours et le succès de ses prédications le recommandèrent à S. S. Léon XIII pour la pourpre cardinalice, qui lui fut accordée en 1879. Le Souverain Pontife l'appela par la suite à la présidence de l'Académie romaine de Saint-Thomas, lui donna une place d'honneur dans la commission cardinalice pour la publication des œuvres complètes de saint Thomas d'Aquin. Membre de la commission des études historiques, préfet de la Congrégation des études, le pieux cardinal faisait encore partie de plusieurs congrégations, et notamment de celle de l'Index. Nous citerons de lui : *Summa philosophica ad usum scholarum* (1876, 3 vol. in-8, 8e éd., 1891, 3 vol. in-12); — *De mente concilii Viennensis in definiendo dogmate unionis animae humanae cum corpore* (1878, in-8); — *Œuvres philosophiques*, traduites par l'abbé A. Murga (1880, 3 vol. in-8); — *Theses philosophicae* (1881-1883, 3 vol. in-4).

— M. Alfred Darcel, directeur du musée de Cluny, est mort le 27 mai, à Paris. Né à Rouen, le 4 juin 1818, il dirigea dans cette ville une manufacture de produits chimiques, avant d'être attaché en 1852 au service des expositions, d'où il passa comme auxiliaire au musée du Louvre. Administrateur des Gobelins en 1871, la mort de M. Du Sommerard le fit appeler à la direction du musée de Cluny. L'activité littéraire de M. Darcel ne s'est pas manifestée seulement par sa collaboration à diverses revues, telles que les *Annales archéologiques* de Didron, la *Gazette des beaux-arts* et son supplément : la *Chronique des arts et de la curiosité*, l'*Illustration*, le *Journal de Rouen*, mais aussi par un certain nombre d'ouvrages estimés, dont les titres suivent : *L'Office au XVe siècle* (1853, in-4); — *Le Ciboire d'Alpaïs* (1854, in-4); — *Les Arts industriels du moyen âge et de la Renaissance* (1858, in-8); — *Excursion artistique en Angleterre* (1858, in-8); — *Album de Villard de Honnecourt, architecte du XIIIe siècle* (1858, in-4), publié sur les papiers de M. de Lassus; — *L'Art architectural en France depuis François Ier jusqu'à Louis XIV* (1859-1860, 2 vol. in-4), avec la collaboration de M. Eugène Rouyer; — *Calice et patène de l'église Saint-Jean du Doigt (Finistère)* (1860, in-4); — *Trésor de l'église de Conques* 1861, in-4); — *Excursion artistique en Allemagne* (1862, in-8); — *Les Arts industriels du moyen âge en Allemagne* (1863, in-8); — *Un Guide de l'amateur de faïences et de porcelaines* (1864, gr. in-8); — *Notice des faïences peintes italiennes, hispano-mauresques et françaises, et des terres cuites émaillées du musée de la Renaissance* [au Louvre] (1864, in-12); — *Recueil de faïences italiennes* (1869, in-fol.), en collaboration avec MM. De-

lange et Bornemann; — *Collection Basilewsky, catalogue raisonné précédé d'un essai sur les arts industriels du Ier au XVIe siècle* (1874, 2 vol. in-4), en collaboration avec M. A. Basilewsky; — *Les Tapisseries décoratives du Garde-meuble (mobilier national)* (1881, 2 vol. in-fol.), avec la collaboration de M. Ed. Guichard; — *L'Exposition rétrospective de Rouen* (1884, in-8); — *La Collection Basilewski* (1885, in-8); — *Histoire et description de l'église de Saint-Marcel de la Maison-Blanche* (1885, in-8); — *Histoire et description de l'église de Saint-Marcel de la Salpêtrière* (1885, in-8); — *Histoire et description de l'hospice de la Salpêtrière* (1885, in-8).

— M. Carlos Calvo, mort le 4 mai à Paris, était né à Buenos-Aires en 1824. Il eut une brillante carrière diplomatique, tour à tour ministre plénipotentiaire à Paris, à Londres, à Berlin, à Washington. Nous n'avons pas à insister ici sur ce côté de sa vie. Mais M. Calvo a publié d'excellents ouvrages, tant sur le droit international que sur l'histoire américaine; son nom a été cité avec respect dans la convention de Berlin pour les affaires du Congo; son traité de *Droit international théorique et pratique* est l'ouvrage dont l'autorité est la moins contestée en ces matières; enfin nous ne pouvons oublier que l'écrivain argentin a toujours emprunté, pour écrire ses ouvrages, la langue française, contribuant à lui maintenir son titre de véritable langue du droit international. L'Académie des sciences morales et politiques, l'Académie d'histoire de Madrid, lui avaient réservé une place parmi leurs membres correspondants. Voici la liste de ses ouvrages : *Recueil complet de traités, conventions, capitulations, armistices et autres actes diplomatiques de tous les États de l'Amérique latine compris entre le golfe du Mexique et le cap de Horn depuis l'année 1493 jusqu'à nos jours, précédé d'un Mémoire sur l'état actuel de l'Amérique, de tableaux statistiques, d'un dictionnaire diplomatique* (1862-1865, 15 vol. in-8); — *Une Page du droit international, ou l'Amérique du Sud devant la science du droit des gens moderne* (1864, in-8); — *Annales historiques de la Révolution de l'Amérique latine* (1864-1875, 15 vol. in-8); — *Le Droit international théorique et pratique* (1868, 2 vol. in-8, 4e éd., 1887-1889, 5 vol. in-8); — *Examen des trois règles de droit international proposées dans le traité de Washington* (1874, in-8); — *Étude sur l'émigration et la colonisation* (1875, in-8); — *Manuel de droit international public et privé* (1881, in-12); — *Dictionnaire manuel de diplomatie et de droit international public et privé* (1885, in-8); — *Dictionnaire de droit international public et privé* (1885, 2 vol. in-8).

— M. Jacob Moleschott, mort le 20 mai à Rome, était né à Bois-le-Duc le 9 août 1822. Après avoir étudié la philosophie et la physiologie à l'Université d'Heidelberg, et s'être fait dès lors remarquer par ses observations sur la théorie de Liebig touchant la nutrition des plantes, il enseigna dans cette université comme *privat-docent*. Ses idées matérialistes l'ayant forcé d'abandonner sa chaire, il se vit appelé à Zurich (1856) et bientôt après à Turin (1861). Il resta depuis lors en Italie, passa en 1879 à l'Université de Rome, fut nommé sénateur du royaume (1876) après s'être fait naturaliser. M. Moleschott était un des chefs de l'école matérialiste. On lui doit : *Versuch einer physiologischen Chemie* (1844-1846, 7 fasc. in-8), traduit du hollandais de G. J. Mulder; — *Ueber den Werth und die Bedeutung der Naturwissenschaften für die Medicin* (1844, in-8); — *Rede über die Welt der Materie* (1845, in-8); — *Kritische Betrachtung von Liebig's Theorie der Pflanzernährung* (1845, in-4); — *Lehre der Nahrungsmittel* (1850, in-8); — *Die Physiologie der Nahrungsmittel* (1850, in-8); — *Physiologie des Stoffwechsels in Pflanzen und Thieren* (1851, in-8); — *Der Kreislauf des Lebens* (1852, in-8); — *Georg Forster, der Naturforscher des Volks* (1854, in-8); — *Licht und Leben* (1856, in-8); —

Physiologisches Skizzenbuch (1861, in-8); — *Begrüssung Schiller's im Namen J. G. Forsters und im Namen Italiens* (1862, in-8); — *Zur Erforschung des Lebens* (1862, in-8); — *Eine physiologische Sendung* (1864, in-8); — *Die Einheit des Lebens* (1864, in-8); — *Natur- und Heilkunde* (1865, in-8); — *Untersuchungen zur Naturlehre des Menschen und der Thiere* (1865-1890, 14 vol. in-8); — *Pathologie und Physiologie* (1866, in-8); — *Rath und Trost für Cholerazeiten* (1866, in-8); — *Ursache und Wirkung in der Lehre vom Leben* (1867, in-8); — *Von der Selbststeuerung im Leben des Menschen* (1871, in-8); — *Die Einheit der Wissenschaft aus dem Gesichtspunkte der Lehre vom Leben* (1879, in-8); — *Sull' accrescimento delle formazioni cornee del corpo umano e sulla perdita d' azoto che ne resulta* (1879, in-8), avec M. Fubini; — *Dell' influenza della luce mista e cromatica nell' esalazione di acido carbonico per l' organismo animale* (1879, in-8), en collaboration avec M. Battistini; — *La Fisiologia e le scienze sorelle* (1879, in-8); — *Kleine Schriften* (1880-1887, in-8); — *Sugli attributi generali dei nervi* (1881, in-8); — *Carlo Roberto Darwin* (1882, in-8); — *L' Uso dell' iodoformio nel diabete melleto* (1882, in-8); — *Ein Blick in's Innere der Natur* (1882, in-8); — *Sulla razione del soldato italiano* (1883, in-8); — *Hermann Hettner's Morgenroth* (1883, in-8); — *Francesco de Sanctis* (1884, in-8); — *Filippo Pacini* (1885, in-8); — *Per una festa della scienza* (1887, in-8); — *Franciscus Cornelius Donders* (1888, in-8).

— Le Rev. Charles Pritchard, mort à Londres dans les derniers jours de mai, était né en 1808. En même temps qu'il exerçait le ministère anglican, il se faisait connaître par de remarquables publications astronomiques. Successivement secrétaire, puis président de la *Royal Astronomical Society*, professeur d'astronomie à l'Université d'Oxford, il a donné de nombreux mémoires dans les *Transactions of the R. Astron. Society*. Nous citerons de lui : *A Treatise of the theory of statical couples* (1837, in-8); — *Remarks on some relations of modern Knowledge to theology* (1866, in-8); — *Nature and Grace* (1868, in-8); — *The continuity of the natural with the divine* (1868, in-8); — *Uranometria nova Oxoniensis, a photometric determination of the magnitude of all stars visible to the naked eye, from the Pole to teen degrees south of the Equator* (1885, in-8.)

— On annonce encore la mort de M. le docteur Émile Blanc, ancien chef de clinique obstétricale à la Faculté de médecine de Lyon, auquel on doit plusieurs travaux importants relatifs à l'obstétrique, mort à Lyon le 28 mai; — de M. Antoine Campion, directeur du Conservatoire des arts et métiers, mort le 12 mai, à l'âge de soixante-deux ans; — de M. Corbin, compositeur de musique, mort le 3 mai, à l'asile de la Ville-Évrard; — de M. Des Essarts, conservateur honoraire de la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris, père de M. Emmanuel des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, mort dans cette ville, à quatre-vingt-deux ans, le 17 mai; — du frère Didier-Marie, directeur principal des Frères de l'instruction chrétienne au Sénégal, mort le 12 mai, à Saint-Louis du Sénégal; — de M. Georges Ducros, rédacteur à l'*Intransigeant*, mort le 8 mai, âgé de quarante-sept ans; — de M. Alphonse Dubois, dont les *Fragments philologiques* sont assez estimés, mort le 24 mai, à Villeneuve-sur-Lot, à quatre-vingt-quatre ans; — de M. l'abbé Aloïs Florence, docteur en théologie, professeur d'Écriture sainte à la Faculté de théologie de Lille, mort le 15 mai, âge de cinquante ans; — de M. le docteur H. Gaudichier, mort à Paris le 26 mai, âgé de trente-deux ans; — de M. Alfred Giron, membre de la Société des gens de lettres, mort à Pont-Audemer, âgé de soixante-quinze ans, dans les premiers jours de mai; — de M. Adolphe Goupil, éditeur de gravures, mort à quatre-vingt-sept ans, le 9 mai, à Paris; — du poète dramatique,

M. Georges HEYMONNET, mort à vingt-cinq ans, le 3 mai, à Nancy; — de M. LENEVEUX, ancien rédacteur du *Siècle*, mort à Paris, le 13 mai; — de M. MAC ALL, ministre protestant, fondateur de la mission qui porte son nom et qui, depuis plusieurs années, fait tant d'efforts pour répandre par des conférences et des brochures le protestantisme en France, mort à Paris le 11 mai, dans sa soixante-douzième année; — de M. Michel PERRET, ancien élève de l'École des chartes, auxiliaire attaché aux travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, auteur d'une *Notice biographique sur Louis Malet de Graville* (1889, in-8), et de diverses études sur les rapports de la France avec Venise, mort à trente-trois ans; — de M. PILLIOT, directeur du *Journal des actionnaires*, mort le 16 mai; — de M. PUTON, directeur de l'École forestière de Nancy, mort le 13 mai; — de M. Amédée TARDIEU, bibliothécaire de l'Institut, bien connu dans le monde savant par sa traduction de la *Géographie de Strabon* (1860-1890, 4 vol. in-16), mort en mai, âgé de soixante et onze ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. ANGERSTEIN, publiciste allemand, mort à Berlin, âgé de cinquante-huit ans, le 2 mai; — de M. Robert Lubbock BENSLY, professeur à l'Université de Cambridge, orientaliste distingué, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *The Missing Fragment of the Latin translation of the fourth book of Ezra* (1875, in-8), mort le 23 avril, à Cambridge, dans sa quatre-vingt-troisième année; — de M. Enrico BIXIO, jurisconsulte et poète italien, tour à tour secrétaire et président de l'*Accademia ligustica di belle arti*, connu en France par sa collaboration au *Correspondant*, mort à Gênes, le 1er mai, âgé de soixante et un ans; — de M. Giambatista BULGARINI, collaborateur de la *Sapienza*, de Turin, du *Rosmini*, de Milan, de la *Rassegna Nazionale*, à qui l'on doit quelques travaux philosophiques et une brochure de polémique intitulée : *Antonio Stoppani e la Civiltà cattolica*, mort en avril; — de M. Arnoldo CANTANI, professeur de médecine à l'Université de Naples, et auteur d'un ouvrage estimé sur la sylviculture, mort le 2 mai, âgé de cinquante-six ans; — de M. Peter Petrovitch CHALFEJEV, conservateur du musée zoologique de l'Académie des sciences de Russie, mort à Saint-Pétersbourg le 14 avril, âgé de trente-deux ans; — de M. Antonio CICCONE, économiste italien, professeur d'économie politique à l'Université de Naples, mort en avril; — de M. Richard EDWARDS, surnommé Effendi, à qui l'on doit un ouvrage estimé sur les troubles du Liban, mort en avril; — de M. FERRARIS, compositeur de musique italien, mort dans le courant de mai; — de M. Luigi FINCATI, vice-amiral italien, auteur de travaux estimés sur l'histoire et l'archéologie navale, qui soutint avec talent une discussion contre M. l'amiral Jurien de La Gravière, au sujet des trirèmes antiques, mort en avril; — de M. Ad. VON GABRIELY, professeur à l'École technique supérieure de Graz, mort le 27 avril; — de M. L. VON HALLER, publiciste, mort à quatre-vingts ans, à Soleure, le 11 avril; — de M. Ad. KIESSLING, professeur de philologie à l'Université de Strasbourg, mort à cinquante-sept ans, le 3 mai; — de M. KOHNE, autrefois directeur du séminaire ecclésiastique d'Osnabrück, mort à soixante-dix ans, le 30 avril; — de M. KUMMEL, associé étranger de l'Académie des sciences de France, mort à Berlin le 20 mai; — de M. Karl-Julius LENSTRÖM, écrivain suédois, connu par un grand nombre de travaux scientifiques, mort à Wester-Löffta, le 6 avril; — de M. William MACPHERSON, qui dirigea pendant quelque temps *The Quarterly Review*, et à qui l'on doit quelques ouvrages, notamment : *The Practice of the Judicial committee of the privy Council* et *The Life of Major Charles Macpherson* (1885, in-8), mort en avril, à quatre-vingt-un ans; — de M. Joseph MOSER,

poète populaire et dialectal, mort à Neulust, en Styrie, dans le courant d'avril; — de M. W.-C. Oswell, explorateur africain, à qui l'on doit la découverte du lac Ngami, mort à Tunbridge-Wells, au début de mai, âgé de soixante-quinze ans; — de M. Giacinto Pacchiotti, sénateur et médecin italien, professeur à l'Université de Turin, mort le 15 mai; — de M. le capitaine Richard Pike, voyageur américain, qu'ont fait connaître de hardis voyages dans les régions polaires, mort dans le courant de mai, à Terre-Neuve; — de M. John Trefusis Punnett, philosophe anglais, collaborateur de *The Mind*, mort en mai, à Hampstead; — de M. Schnitzler, professeur de médecine à l'Université de Vienne, mort à cinquante-huit ans, le 2 mai; — de M. Julian-Ivanovitch Simachko, naturaliste et pédagogue russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 24 avril; — de M. Gian-Paolo Tolomei, auteur de travaux estimés sur la science pénale, mort en avril; — de M. C.-F. Wegner, historien danois, mort le 9 mai, à Copenhague; — de M. Th. Wüstenfeld, professeur honoraire à l'Université de Gœttingue, mort le 1er mai.

Congrès. — Nous ne pouvons nous étendre longuement sur le Congrès des sociétés savantes, qui s'est tenu à la Sorbonne du 4 au 8 avril dernier; nous ne saurions nous dispenser cependant de signaler quelques-unes, au moins, des communications qui y ont été faites, nous bornant d'ailleurs à la simple indication des sujets. I. Section d'histoire et de philologie : M. l'abbé Galabert, *Désastres causés par la guerre de Cent ans, à la fin du XIVe siècle, dans le pays de Verdun-sur-Garonne;* M. Mireur, *Procession à Brignolles, en 1429, en réjouissance des succès de Jeanne d'Arc;* M. Jules Gauthier, *Fabrication du papier en Franche-Comté et filigranes des papiers comtois du XVe au XVIIIe siècle;* M. Edouard Forestié, *Pati conclu en 1370 entre le châtelain de Lourdes et Jean II d'Armagnac;* M. l'abbé Bourdais, *Procédé de sectionnement dans la cosmogonie sémitique;* M. Guiraud, *Le Monastère dominicain de Prouille au XIVe siècle;* M. R. Delachenal, *Origine et sens des mots Dauphin et Dauphiné;* M. Edouard Forestié, *Coutume de Montagnac, près Mauvevin, en 1260;* M. Vingtrinier, *L'Érection de la Savoie en duché;* abbé Lemire, *Statuts du marché d'Hazebrouk;* M. V. de Swarte, *Un banquier du trésor royal au XVIIIe siècle;* M. Finot, *Relations commerciales de la France au moyen âge avec La Rochelle, Niort, Saint-Jean-d'Angély, Bayonne, Bordeaux et Narbonne;* M. E. Garnault, *Les Armements en course et les armateurs rochelais au XVIIIe siècle;* Ch. Brun, *Les Troubadours à la cour des seigneurs de Montpellier au XIIe et au commencement du XIIIe siècle.* — II. Section d'archéologie : M. Braquehaye, *La Collection d'antiquités de Florimond de Raymond au XVIe siècle;* Denis, *Les Dolmens de Tunisie;* M. Berthelé, *La Date de l'église Saint-Généroux dans les Deux-Sèvres;* M. Thiollier, *Restitution du tombeau de saint Lazare à la cathédrale d'Autun;* M. Monméja, *Sarcophages chrétiens du Quercy;* M. Gautier, *L'Orfèvrerie du moyen âge en Franche-Comté;* M. C. Enlart, *L'Architecture des Cisterciens en Scandinavie;* M. Ed. Forestié, *Inventaire du château de Montbelon, près Montauban en 1496.* — III. Section des sciences économiques et sociales : M. Cacheux, *Charges qui grèvent les petits logements;* M. Coutance, *Les Femmes journalistes en France de 1789 à 1889;* M. Choquenet, *Rôle de la phonétique dans l'enseignement de la langue française;* M. Guillois, *L'Influence du tabac sur l'intelligence;* M. Cerisier, *La Colonisation et l'éducation coloniale;* M. des Cilleuls, *Le Mouvement des finances parisiennes de 1789 à nos jours;* M. Rouire, *De la population de l'empire allemand au point de vue des religions;* M. Georges Meunier, *Tentatives faites en France pour créer un enseignement d'où les langues anciennes seraient exclues.* — IV. Section des sciences : M. Em. Belloc, *Moraine quaternaire et monuments mégalithiques de la montagne d'Espiaup*

(Haute-Garonne); M. Croisier de Lacvivier, *Faune et géologie des lacs de l'Ariège et des Pyrénées-Orientales;* M. Perrier du Carne, *Age du creusement de la vallée de la Seine.* — V. Section de géographie : M. Castonnet des Fosses, *Jean Thévenot;* M. Martel, *Grottes préhistoriques de la région des Causses.*

— C'est du 23 mai au 4 juin que s'est tenu, à l'hôtel de la Société de géographie pour les séances générales, et à la Bibliothèque de la Société d'économie sociale pour les réunions de travail, le douzième congrès annuel de la Société d'économie sociale et des Unions de la paix sociale. Le Congrès a été présidé par M. Glasson. Parmi les communications marquées au programme, nous notons les suivantes : *De la séparation de l'Église et de l'État aux États-Unis et en France*, par M. le vicomte de Meaux; — *La Vie ouvrière à Berlin*, par M. Ed. Fuster; — *Les Associations professionnelles et les économistes au XVIIIe siècle*, par M. des Cilleuls; — *La Philosophie morale et la réforme sociale*, par M. J. Gardair; — *Les Récents Progrès du socialisme en Allemagne*, par M. G. Blondel; — *Une Famille rurale du Poitou sous l'ancien régime*, par M. André Tandonnet; — *Une Imitation anglaise de l'organisation familiale chinoise : le major Poore et les villages du Wiltshire*, par M. Eug. Simon; — *L'Organisation de l'assistance et de la charité en Hollande*, par M. Léon Lallemand.

— La soixantième session du congrès archéologique de France, tenue par la Société française d'archéologie, s'ouvrira le 27 juin à Abbeville. Le programme des excursions du congrès comporte la visite des monuments religieux et civils d'Abbeville, de Rambures, d'Airaines, d'Eu, du Tréport, de Rue, du Crotoy, de Saint-Valens-sur-Somme, des gisements préhistoriques de Menchicourt et de Moulin-Quignon, de Fontaine-sur-Somme, de Berteaucourt, de Naours, de Saint-Riquier, et du sud de l'Angleterre. Étude des monuments préhistoriques et des ruines romaines, recherches des traces des invasions normandes, examen des monuments religieux et civils, description des œuvres des artistes picards et de l'influence exercée sur eux par les Anglais et les Flamands, étude de l'archéologie navale et des industries picardes, tels sont les principaux sujets qui seront discutés dans les séances du congrès.

Concours et prix. — L'Institut lombard de Milan met au concours une histoire du régime parlementaire en Italie, une étude de ses défauts et des remèdes à y apporter. Le terme fixé pour la remise des manuscrits est le 31 décembre 1895; le prix, de 5,000 fr. La langue italienne est seule admise.

— La Société italienne d'anthropologie met au concours une étude sur la propriété collective en Italie, étude qui pourra porter soit sur l'ensemble du pays, soit sur une région, soit même sur une simple localité. Terme du concours : 31 décembre 1894. Valeur du prix : 900 fr. Les mémoires doivent être rédigés en italien ou en français.

— L'Académie Pontaniana de Naples décernera en 1894 (terme du concours : 31 mars 1894) un prix de 553 fr. 35 à la meilleure biographie du poète Jacques Sannazar.

— Un généreux donateur, M. Louis Cavens, a mis à la disposition de la Société d'archéologie de Bruxelles une somme de 1,500 fr., destinée à être répartie en trois prix de 500 fr. chacun, aux auteurs : 1° de la meilleure carte préhistorique de la Belgique; 2° de la meilleure carte de la Belgique à l'époque romaine; 3° de la meilleure carte de la Belgique à l'époque franque. Le concours est ouvert à tous les Belges, et aux étrangers domiciliés dans le royaume de Belgique ou faisant partie de la Société d'archéologie de Bruxelles. Les cartes et mémoires devront être adressés à cette Société au plus tard le 31 décembre 1894.

INSTITUT. — *Académie des beaux-arts.* — L'Académie a procédé, le 13 mai, à l'élection d'un membre de la section de peinture en remplacement de M. Cabat, décédé. Premier tour de scrutin : MM. Benjamin Constant, 10 voix; Aimé Morot, 6; Roybet, 5; J. Blanc, 5; de Curzon, 5; Harpignies, 2. Deuxième tour : MM. B. Constant, 14 voix; Aimé Morot, 6; Roybet, 6; J. Blanc, 3; de Curzon, 4. Troisième tour : MM. B. Constant, 16 voix; Aimé Morot, 8; Roybet, 7; de Curzon, 2. Quatrième tour : MM. B. Constant, 16 voix; A. Morot, 9; Roybet, 8. Cinquième tour : MM. B. Constant, 16 voix; A. Morot; 8, Roybet, 9. Au sixième tour, M. B. Constant est élu par 19 voix contre 7 à M. Aimé Morot et 7 à M. Roybet.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 mai, M. Himly a lu un mémoire de M. A. Waddington sur *la République des Provinces-Unies en 1630.* — Dans la séance du 20 mai, M. Leroy-Beaulieu a communiqué à ses confrères un travail intitulé : *Du Profit de l'entrepreneur*, dans lequel il cherche à établir la légitimité des bénéfices du directeur d'une entreprise industrielle. — Dans la séance du 27 mai, M. Bardoux a lu des extraits de l'ouvrage qu'il va faire paraître sur M. Guizot dans la collection des grands écrivains de la France.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 5 mai, après que M. Foucart eut communiqué une note sur Xénoclès de Lindos, riche Athénien qui, vers l'an 318 avant J.-C., fit construire un pont en marbre sur le Céphise, M. Ravaisson a commencé la lecture sur un portrait par Pisanello entré récemment et dans lequel M. Ravaisson croit reconnaître un portrait de Cécile de Gonzague. — Le 12 mai, M. de Barthélemy a fait une communication sur le classement des monnaies carolingiennes, et M. Ulysse Robert a lu une notice sur un manuscrit des fables de Phèdre récemment découvert et datant du IXe siècle. — Dans la séance du 19 mai, après une communication de M. Maspero sur le catalogue des monuments de l'Égypte rédigé par M. de Morgan, M. Clermont-Ganneau a signalé, dans le récit du voyage à Jérusalem d'un évêque de Saintes au XVe siècle, le texte intégral de l'inscription de l'église de Bethléem, aujourd'hui disparue. — Dans celle du 26 mai, M. le marquis de Vogüé a communiqué une lettre du P. Delattre relative aux fouilles de Carthage; M. le comte de Charencey a lu ensuite un mémoire sur l'ancien pays appelé Chicomostoc par les historiens du Mexique.

PARIS. — Le P. Ingold publie *les Trois Statues du cardinal de Bérulle. Étude archéologique suivie d'une autobibliographie* (Paris, Poussielgue, in-fol. de 36 p., tiré à 100 exemplaires numérotés). Le grand et saint cardinal a inspiré plusieurs de nos premiers peintres, Ph. de Champagne (portrait au séminaire de Saint-Sulpice), Simon Vouet (portrait placé au-dessus de l'autel de la petite église de Cérilly, lieu de naissance du vénéré fondateur de l'Oratoire), Le Nain (pastel retrouvé par le P. Ingold). Pour la sculpture, nous nous trouvons en présence d'œuvres plus remarquables encore; car on peut ranger parmi les plus belles créations du génie humain les statues du cardinal de Bérulle conservées au grand couvent et à Juilly. Ces statues, pas plus que la troisième, malheureusement incomplète, n'ont jamais été fixées par la gravure. Le P. Ingold en donne trois excellentes reproductions par l'héliogravure, en les accompagnant de divers curieux renseignements, lesquels complètent et rectifient l'*Histoire de Juilly* de M. Hamel, l'ouvrage de l'abbé Houssaye, etc.

— M. Léon-G. Pélissier fait paraître *(Henri IV, Bongars et Strasbourg*, Paris, Berger-Levrault, gr. in-8 de 50 p. Extrait de la *Revue alsacienne*) un résumé très habile de l'important travail de M. L. Anquez sur *Henri IV et l'Alle-*

magne d'après les Mémoires et la correspondance de Jacques Bongars. Le jeune professeur ne se contente pas d'analyser un travail qu'il appelle « livre fondamental sur la matière, qu'il renouvelle tout entière et fixe pour longtemps; » il ajoute d'utiles observations à celles de son devancier, soit pour ce qui regarde les grandes lignes de la politique française en Allemagne sous Henri IV, soit pour ce qui regarde les épisodes alsaciens de la vie de Bongars. Les substantielles cinquante pages de M. Léon-G. Pélissier remplacent très bien, pour la plupart des lecteurs, l'ouvrage même de M. Anquez. Ajoutons qu'on trouve à l'*Appendice* les instructions *(in extenso)* données par Henri IV à Bongars, le 2 février 1599, divers documents relatifs à l'ambassade de M. de Bois-Dauphin, trois lettres de Henri IV à Bongars (avril, septembre 1602 et janvier 1603) conservées à la Bibliothèque nationale, et qui n'ont pas été publiées dans le recueil où M. Berger de Xivrey en a d'ailleurs inséré tant d'autres moins importantes, enfin plusieurs lettres de Bongars conservées aussi à la Bibliothèque nationale et qui font connaître à la fois l'homme et son style. Un portrait de Bongars orne la brochure.

— Avis aux fureteurs : les quais de Paris contiennent encore des trouvailles à faire. Nous n'en voulons pour exemple que le *Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart, évêque de Saintes* (1461), découvert et acquis pour un prix dérisoire par M. Camille Couderc, sous-bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, qui en a fait don à cet établissement. Le curieux ouvrage, complètement inconnu jusqu'ici, vient d'être livré au public par M. Camille Couderc (*Revue de l'Orient latin*, t. Ier. Tirage à part. Paris, Leroux, in-8 de 109 p.). Ce n'est pas seulement le texte du voyage fait à Jérusalem dans l'été de 1461, par le nouvel élu de Saintes, qui est intéressant par les nombreux renseignements qu'il fournit; mais l'éditeur a fait précéder ce *Journal* d'une biographie de Louis de Rochechouart; de nombreux actes du Parlement lui ont surtout servi à mettre dans son jour cette triste figure. On y trouvera de précieux détails sur l'état du clergé français à la fin du xve siècle. Quelques pièces justificatives bien choisies, parmi lesquelles nous signalerons l'épitaphe de Charles VII par Louis de Rochechouart, terminent l'introduction biographique. Nous ne comprenons pas comme M. Couderc le passage (p. 89 et n. 2), dans lequel l'évêque ne veut pas qu'on appelle *Syriani* les habitants de la Syrie. Il nous semble que Louis de Rochechouart voudrait que l'on écrivît *Siriani* et non *Suriani*.

— Le tome LIII des *Bulletins et mémoires de la Société nationale des antiquaires de France* (Paris, Klincksieck, gr. in-8 de 351 p.) renferme les communications suivantes : *Socques à charnière de l'antiquité grecque et étrusque* par M. Ch. Ravaisson-Mollien; — *Les Travaux consacrés au groupe de l'anguipède et du cavalier jusqu'en 1891*, étude rétrospective par M. Aug. Prost; — *Recherches sur la sculpture brabançonne*, par M. J. Destrée; — *Notes sur quelques enceintes anciennes des départements de la Somme et de la Seine-Inférieure*, par M. O. Vauvillé; — *De la tradition de l'art grec dans les manuscrits latins des Évangiles*, par M. Samuel Berger; — *La Primatie d'Arles*, par M. l'abbé Duchesne (le morceau capital du volume, en huit chapitres qui embrassent une centaine de pages et qui sont intitulés : *Les Origines, Patrocle, Saint-Hilaire, Ravennius, Léonce, Saint Césaire, les Temps mérovingiens, Arles et le droit canonique*); — *La Mosaïque chrétienne pendant les premiers siècles*, par M. E. Müntz; — *Inscriptions latines de Doukla*, au Monténégro, par M. Cagnat; — *Nouveaux exemples de sandales articulées à semelles en bronze garnies de bois*, par M. E. Michon.

— M. Maurice Tourneux publie une plaquette intéressante : *Auguste Poulet-Malassis. Notes et souvenirs intimes* (Paris, aux bureaux de l'*Artiste*, gr. in-8 de 31 p. avec un portrait du célèbre éditeur). M. Tourneux a beaucoup connu Poulet-Malassis. Aux détails biographiques il joint d'abondants et minutieux détails bibliographiques qui rendront son travail précieux aux chercheurs. Ajoutons que le récit est semé de nombreuses anecdotes très spirituellement racontées.

— M. Armand Gasté nous donne un petit recueil : *Bossuet. Lettres et pièces inédites ou peu connues* (Caen, Henri Delesques, gr. in-8 de 61 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*). Lors de la dispersion des papiers de feu A. Floquet (1890), M. Gasté a racheté du principal acquéreur un certain nombre d'autographes de Bossuet et beaucoup de copies de lettres et de pièces inédites ou peu connues du grand évêque de Meaux, copies faites par Floquet lui-même sur les autographes qu'on avait bien voulu lui communiquer. Il y a joint quelques documents qu'il a eu le plaisir de rencontrer lui-même. Tout cela forme un ensemble fort bien annoté.

— Nous croyons utile de signaler le *Catalogue général annuel des produits chimiques, de la droguerie, pharmacie, spécialités, distillerie, savonnerie, parfumerie, sucrerie, raffinerie, engrais, couleurs, vernis, huiles, graisse, etc., et des industries qui s'y rattachent*, dont la troisième année vient de paraître (Paris, Léon Parly, gr. in-8 de 288 p.). Le titre indique suffisamment l'objet de cette publication, qui comprend : 1° la liste des professeurs de physique et de chimie et des directeurs des laboratoires; 2° la liste des fabricants des différents produits chimiques classés dans l'ordre alphabétique de ces produits, et sous chaque rubrique dans l'ordre alphabétique des départements, des villes et des pays étrangers; 3° une liste spéciale des pharmaciens; 4° un catalogue alphabétique des spécialités pharmaceutiques, précédé des noms et adresses des auteurs, fabricants et dépositaires de ces spécialités; 5° les spécialités de la parfumerie; 6° les eaux minérales. Une table alphabétique des chapitres et une table des annonces permettent de se retrouver facilement dans cet utile répertoire que terminent le nouveau tarif des douanes et une statistique du commerce de la France, avec une table spéciale des matières.

— M. le baron d'Hamonville publie les considérations fort judicieuses par lesquelles il a obtenu du conseil général de Meurthe-et-Moselle un vœu tendant à prendre des mesures contre *la Chasse aux petits oiseaux* (Extrait de la *Revue des sciences naturelles appliquées*. Paris, 41, rue de Lille, in-8 de 11 p.).

— *La Plume et l'épée* (Paris, 12, rue de la Grange-Batelière, 12 francs par an) est un recueil mensuel, publié sous la direction de M. le général Jung, par une société de soldats-écrivains, et dont l'objet est précisément de faire connaître les soldats français qui se sont distingués par la plume, d'en dresser le « livre d'or. »

— Vient de paraître chez L. Joly, 19, quai Saint-Michel : *Plan-Commode, Paris-Banlieue, indiquant les tramways, les chemins de fer, les bateaux, les routes nationales et départementales, chemins de communication, avec les renseignements nécessaires pour MM. les vélocipédistes*, dressé par A. Guibal (Prix : 1 fr. 75). Ce nouveau plan, renfermé dans un cartonnage pouvant très facilement être placé dans la poche, donne : les lignes d'omnibus et de tramways ordinaires et à vapeur, les lignes de chemins de fer, les noms des voies, des rues, les distances kilométriques des communes en partant de Paris, les mairies, les écoles, les églises, les gendarmeries, les marchés; les stations de bateaux dans Paris et hors Paris, les stations de pêche, les

lieux intéressants à visiter, les routes pavées praticables, impraticables et bonnes, avec l'indication des pentes et des rampes.

— La même maison Joly met en vente, au prix de 1 fr. 25, un *Plan-Commode de Paris, avec les lignes d'omnibus et de tramways*, lequel ne ment point à son titre. A ce plan est joint un dictionnaire des rues et des monuments publics de la capitale. Au verso de ce plan l'on trouvera une *Carte des environs de Paris avec les chemins de fer*. C'est assurément l'une des plus claires et des plus nettes publications de l'espèce que nous connaissions.

Auvergne. — M. Félix Ribeyre vient de faire paraître une notice biobibliographique intitulée : *Ambroise Tardieu, historiographe de l'Auvergne* (Mâcon, imp. Protat, in-fol. de 12 p.). La notice contient la liste des 36 principales publications de M. Tardieu (la première en date étant de 1862, la dernière étant de 1893), et est enrichie de son portrait. La biographie de M. Tardieu (né à Clermont-Ferrand le 3 avril 1840) est celle d'un des plus intrépides travailleurs qui aient jamais existé.

Bourbonnais. — M. des Gozis a publié dans les *Annales bourbonnaises* d'intéressantes recherches généalogiques qu'il a réunies en un volume : *Les Montluçonnais de 1470-1477, étude sur les familles qui habitaient Montluçon à la fin du XVe siècle* (Moulins, imp. Étienne Auclaire, in-8 de 174 p.). C'est un ancien terrier qui a fourni les éléments de cet ouvrage. Il est à regretter que M. des Gozis n'ait pas étendu ses recherches en dehors de ce terrier, il aurait pu mentionner avec détails des familles dont les noms ne figurent qu'accessoirement dans son livre, qui, dès le quinzième siècle, occupèrent des positions élevées à Montluçon, qui depuis se sont distinguées dans diverses carrières et qui existent encore aujourd'hui. Une petite visite au cabinet des titres de notre Bibliothèque nationale eût fourni à l'auteur tous les documents nécessaires et eût modifié cette phrase : « L'on remarquera que la plupart des familles citées sont aujourd'hui éteintes ou ont si bien quitté le pays qu'il m'a été impossible d'avoir des renseignements sur ce qu'elles ont pu devenir. J'ai indiqué pour toutes celles où j'ai pu le connaître leur état actuel ou la date de leur extinction. » Espérons que M. des Gozis nous donnera une nouvelle édition augmentée de son travail alors appelé à prendre place à côté du *Nobiliaire du diocèse de Limoges* de Nadaud et Pierrefite et du *Nobiliaire d'Auvergne*, de Bouillet.

Bretagne. — Les *Comptes de la corporation des gantiers à Rennes en 1642*, dont Mgr Barbier de Montault nous donne une analyse minutieuse (Rennes, imp. Catel, in-8 de 10 p.), nous font connaître la façon dont s'alimentait la caisse de la corporation, les dépenses (surtout en messes et services religieux); enfin le mobilier de la sacristie.

Flandre. — Mgr Hautcœur, le savant recteur honoraire de l'Université catholique de Lille, met en ce moment la dernière main à une publication très importante. Il s'agit du recueil des chartes de la célèbre collégiale de Saint-Pierre de Lille. Mgr Hautcœur y travaille depuis plusieurs années, et se propose d'en faire le digne pendant de son *Cartulaire de l'abbaye de Flines*.

Franche-Comté. — M. le docteur Briot a inséré dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (année 1882) un travail intitulé : *Annales de Chaussin depuis les origines jusqu'à 1790, pour servir d'introduction à l'inventaire des délibérations de la chambre de ville*. C'est ce travail qu'il a repris en ces derniers temps et qu'il publie, sans dépasser ladite année 1790 (ce qui est un tort), sous le titre : *Annales de Chaussin, deuxième édition dédiée aux élèves des écoles municipales de Chaussin* (Dole, typ. Ch. Blind, in-18 de 127 p.). L'œuvre première comportait une carte qu'il est regrettable de ne pas retrouver dans cette deuxième édition remaniée. Telle qu'elle est, ce-

Lorraine. — A propos d'une erreur de date commise en lisant une inscription gravée sur *la Cloche de Sarbazan* (*Landes*) *1573* (Nancy, Sidot, in-8 de 15 p.), M. Léon Germain a publié un excellent opuscule sur les inscriptions campanaires, résumant beaucoup d'autres travaux déjà écrits sur ce sujet et donnant nombre de renseignements nouveaux et bien présentés.

— M. l'abbé Chapelier est un infatigable chercheur, et déjà, bien souvent, nous avons eu à signaler ses opuscules sur les Vosges. A leur liste nombreuse il vient d'ajouter : *Inventaires ecclésiastiques. Collégiale de Saint-Dié. Chapitres nobles des Vosges.* Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne, année 1892-93* (Saint-Dié, Humbert, in-8 de 26 p.). Tous ces inventaires ne sont pas de même date, les uns remontent à 1690, les autres à 1790 ; mais tous sont intéressants. A la fin il décrit le manuscrit latin 10514 de la Bibliothèque nationale, qui est un magnifique évangéliaire du VIIe ou du VIIIe siècle ayant appartenu, avant la Révolution, à l'abbaye des chanoinesses de Poussay.

— Le même auteur, dans sa brochure intitulée : *Établissements dans la cure de Champs* (Nancy, G. Crépin-Leblond, in-8 de 8 p.), qu'il a extraite du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, publie un document curieux relatif à Jean-Claude Sommier, archevêque de Césarée. Il donne ainsi un aperçu des efforts de ce prélat pour améliorer le sort de la paroisse de Champ-le-Duc, village du canton de Bruyères, dont il était le titulaire.

Normandie. — A signaler aux curieux des dialectes patois la *Petite Grammaire du patois de l'arrondissement d'Alençon*, par M. Charles Vérel, que le bien connu M. Gustave Le Vavasseur a augmentée d'une préface et de notes (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*. Alençon, E. Renaut-de Broise, in-8 de 32 p.).

— La lecture faite à la séance publique de la Société des antiquaires de Normandie, le 10 décembre 1891, par notre collaborateur M. le comte de Marsy, et qui paraît seulement en tirage à part du *Bulletin* de ladite Société, tome XVI, a pour titre : *L'Abbé Lebeuf et la Normandie* (Caen, H. Delesques, in-8 de 36 p.), et pour objet de résumer à grands traits ce que le savant auteur de l'*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris* a écrit sur la Normandie. La liste des papiers imprimés qu'il a donnés sur cette province termine l'opuscule.

— M. l'abbé Tougard a extrait des *Mémoires* de l'Académie de Rouen (1892) quelques pages intéressantes : *D'une modification de la prononciation française* (in-8, 8 p.). On trouvera là des rectifications nombreuses qui s'adressent au *Dictionnaire de l'Académie française*, au *Dictionnaire* de Littré, etc. L'auteur emprunte diverses particularités aux *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, par Andry de Bois-Regard (1689) et à l'*Art de prononcer parfaitement la langue française*, par Hindret (1696). Indiquons, en courant, quelques remarques de l'auteur : Littré n'avait jamais rencontré le substantif *réglementaire*, si commun dans la langue des séminaires. — L'accent circonflexe était une nouveauté en 1696, et l'accent grave n'était pas encore en usage. — On ne savait ce que c'était que l'accent ni dans l'écriture, ni dans l'impression, avant 1570. — L'Académie persiste à donner deux é fermés au mot : *évènement*, que Littré et l'usage prononcent *évènement* (Voir encore les remarques sur les mots *revision*, *desir*, *querir*, *desabuser*, sur les noms *Fenelon*, *Moreri*, *Niceron*, etc.). Ajoutons qu'il n'y a pas seulement de la philologie dans la brochure de M. l'abbé Tougard, mais aussi des notes supplémentaires aux travaux de Monteil, de Quicherat sur l'*Histoire du costume en France* (à propos des manuterges et de Bolbec), et une note réfutant cette erreur de M. Franklin : « L'Église n'a jamais entendu faire de la propreté

même une demi-vertu, » laquelle note est à rapprocher de l'article sur *la Propreté au moyen âge*, jadis publié par M. Tamizey de Larroque dans la *Revue des questions historiques* et où, à l'aide de textes décisifs, était combattue une semblable erreur commise par M. Taine.

— MM. Jadart et Demaison ont fait tirer à part du *Bulletin monumental* leur notice sur *les Reliquaires de l'église de Murtin* (*Ardennes*) (Caen, imp. H. Delesques, in-8 de 18 p. avec planche hors texte).

Orléanais. — La notice sur *M. Valentin-Smith, conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris, notice lue en séance de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, le 12 juin 1891* (Orléans, Herluison, in-8 de 7 p.), publiée par MM. Francis Pérot et Boucher de Molandon, est un excellent hommage rendu à la mémoire d'un homme de bien qui consacra sa longue vie à la science.

Provence. — M. de la Roque, bien connu pour ses travaux d'histoire nobiliaire, vient de faire paraître le quatrième volume de sa *Biographie montpelliéraine : Les Évêques de Maguelone et de Montpellier* (Montpellier, Calas, et Paris, Champion, in-8 de xlv-312 p.). Après une introduction sur l'île de Maguelone, qui fut le siège de l'évêché de Montpellier jusqu'en 1536, et sur sa cathédrale, l'une des belles œuvres de l'architecture romane du Midi, M. de la Roque donne la biographie de tous les évêques qui se sont succédé du vi^e au xixe siècle. L'auteur se borne surtout dans ces pages à résumer les travaux des érudits qui l'ont précédé. La nouveauté du livre est localisée dans l'appendice. Sous ce titre : *Le Patriarcat de Jérusalem et la Mission de Mgr Thibault auprès du roi Louis-Philippe (octobre 1847)*, M. de la Roque publie une œuvre inédite de Mgr Thibault, qui est réellement une page d'histoire d'intérêt général : on trouvera là sur un épisode de l'histoire de la France contemporaine et sur un côté du caractère de Louis-Philippe des détails inattendus.

Saintonge. — M. Louis Audiat publie une curieuse notice sur *Un Géographe saintongeais au XVIe siècle* (Rochefort, imp. Ch. Thèze, in-8 de 11 p. Extrait du *Compte rendu des travaux du Congrès de géographie tenu à Rochefort*) : Nicolas Alain, auteur du : *De Santonum regione et illustrioribus familiis* (1598, réimprimé et traduit par M. L. Audiat en 1889 à Bordeaux). L'éditeur de ce traité généalogico-géographique avait certes qualité pour raconter la vie et pour analyser l'œuvre de son ancien protégé. Il a rempli sa double tâche d'une façon charmante et on aura autant de plaisir à lire sa conférence qu'on a eu de plaisir à l'écouter.

Allemagne. — Sous le titre de : *Elektrotechnische Bibliographie*, M. Georg Maas entreprend, sous les auspices de la Société électrotechnique de Leipzig, de nous donner chaque mois la liste, dressée méthodiquement, des ouvrages et articles de revue parus dans tous les pays, sur l'électrotechnique. Le prix de l'abonnement est de 6 fr. 25 par an (Leipzig, A. Meiner).

— *Die Neueren Sprachen, Zeitschrift für den neu-sprachlichen Unterricht, mit dem Beiblatt: Phonetische Studien* (Marburg i. Hessen, N. G. Elwert. Prix : 15 francs par an), dont le premier numéro a paru en avril dernier, est une revue qui a surtout pour objet de faciliter aux Allemands la connaissance des langues et littératures française et anglaise. Elle paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La direction est partagée entre MM. Wilhelm Vietor (phonétique), Franz Dörr (langue anglaise), Karl Kühn (langue française).

— M. Ernst Wein a entrepris la publication d'une revue trimestrielle dont l'objet est de tenir les lecteurs au courant des recherches pratiques et scientifiques dans le domaine de la brasserie et industries analogues. Voici

le titre exact de cet organe, dont le premier volume vient de paraître et qui intéresse l'industrie française : *Zymotechnisches Centralblatt, referirendes Organ (Vierteljahrschrift) über die neuesten wissenschaftlichen Forschungen und praktischen Erfahrungen auf dem Gesammtgebiete der Bierbrauerei, Spiritusbrennerei, Malz- und Hefe-fabrikation* (Munich, Killinger, 11 fr. 25 par an).

Angleterre. — Le nouvel ouvrage du professeur Dicey sur le Home Rule, qui va paraître chez M. John Murray, aura pour titre : *A Leap in the Dark*, et sera une critique documentée du projet de loi actuellement soumis au Parlement par M. Gladstone.

— Miss Jane Barlow, dont les *Irish Idylls* ont été si appréciées du public lettré, a donné, dans la livraison de juin du *Sylvia's Journal*, un charmant poème intitulé : *Mushrooming*.

— La reine Victoria a collaboré par une notice sur le tartan de Balmoral à *Old and Rare Scottish Tartans*, qui vient d'être édité par M. D. W. Stewart, chez M. G. P. Johnston, à Édimbourg. L'ouvrage renferme une curieuse correspondance inédite échangée sur les tartans entre sir Walter Scott et sir Thomas Dick Lander. C'est une histoire très savamment documentée du costume des Highlanders depuis les temps les plus reculés.

— Le treizième rapport publié par la commission des manuscrits historiques contient l'analyse de plusieurs collections particulières, qui présentent un réel intérêt, notamment : les manuscrits du comte d'Ancaster avec des lettres écrites par lord Willoughby de Eresby pendant la campagne de Zutphen; la collection du château de Lowther (comté de Lonsdale) avec les comptes rendus des séances du Parlement pendant les années 1626, 1627, 1628; et divers papiers appartenant à sir William Fitz Herbert, de Tissington, qui renferment des lettres et notes du général Monk, de l'évêque Burnet, de Titus Oates, William Penn et John Locke.

— M. Walter Low vient d'être choisi par le conseil du collège des précepteurs, comme rédacteur en chef de l'*Educational Times*. M. Low est le frère du sympathique directeur de la *St-James Gazette*.

— L'éditeur Elliot Stock annonce la prochaine publication d'une nouvelle traduction en prose de Dante, due à sir Edward Sullivan.

Belgique. — Sous le titre de « Répertoire méthodique décennal des travaux bibliographiques parus en Belgique (1881-1890), » M. Paul Bergmans, de la Bibliothèque de l'Université de Gand, a imprimé dans le tome Ier du *Bulletin de la Société liégeoise de bibliographie*, et tiré à part (Liège, in-8 de 76 p.) un travail très consciencieux et très bien compris qui ne peut qu'être loué. Ce n'est qu'une nomenclature, avec quelques observations indispensables; ce n'est pas un travail critique. Les omissions nous ont paru fort rares; les transcriptions sont excellentes et la disposition typographique est claire. M. Paul Bergmans a, paraît-il, l'intention de continuer sa publication à rebours, c'est-à-dire en remontant le cours des années, et de nous donner un répertoire méthodique semblable pour les années antérieures à 1881. Nous ne pouvons que l'encourager dans cette voie et souhaiter la prompte réalisation de cette promesse, qui aboutira à un excellent manuel de bibliographie belge pour le XIXe siècle.

— On annonce la prochaine publication d'une *Bibliographie de l'histoire de Belgique*, qui serait l'œuvre de M. Henri Pirenne, professeur à l'Université de Gand. Elle est destinée à faire pendant au Dahlmann et au Monod.

Espagne. — La publication de M. Anselmo Salva : *Cosas de la Vieja Burgos* (Burgos, Arnaiz, in-8 de 208 p.), n'offre pas un intérêt considérable au point de vue de l'histoire générale de l'Espagne : mais il en est tout autrement sous le rapport de l'histoire locale. Les documents réunis avec tant

de soin par le savant Burgalèse ont trait à ce qu'on peut appeler l'âge d'or de l'ancienne capitale de la Castille, et jettent un grand jour sur les vraies illustrations de cette cité, autrefois siège d'une royauté.

— Sous ce titre : *Musa latina in Montserrat*, M. l'abbé Collell, chanoine de l'église cathédrale de Vich, met au jour une collection de poésies latines des XVIe et XVIIe siècles qui méritaient à plus d'un titre d'échapper à l'oubli. Ces poésies ont pour auteurs divers religieux de la célèbre abbaye de Montserrat. L'éditeur a eu soin de recomposer au profit du lecteur la biographie de chacun de ces auteurs. Il a même mis en tête une lettre inédite de Philippe II à l'abbé du Montserrat. Cette lettre est antérieure à l'abdication de Charles-Quint. L'ouvrage se vend au monastère du Montserrat. Prix : 2 fr.

— Le 7 mai, l'Académie des Jeux floraux de Barcelone a fêté le cinq-centième anniversaire de sa fondation par le roi d'Aragon Juan Ier. C'est à la demande de ce roi que don Enrique de Villena créa ces Jeux floraux en prenant pour modèle le Consistoire de la Gaie science de Toulouse. Dans une lettre au marquis de Santillana, sur l'*Arte de trobar o gaya ciencia*, Villena a donné de curieux détails sur le consistoire de Barcelone (V. la *Cour littéraire de Juan II*, par M. le comte de Puymaigre, t. I, p. 181). On se rappellera que sous les auspices des *Joes florals* de Barcelone a paru ce poème de l'*Atlantide* qui a placé Verdaguer au nombre des grands poètes de notre époque.

Italie. — On vient de publier le tome XXX des *Miscellanea di storia italiana edita per cura della regia deputazione di storia patria* (Turin, Bocca, gr. in-8 de XXXI-547 p.). Voici la liste des mémoires et notices qui y sont contenus : les rois de Savoie considérés comme protecteurs des arts. Contribution à l'histoire artistique du Piémont au XVIIIe siècle, par Gaudenzio Claretta (ce très important mémoire, qui est accompagné d'un index analytique, remplit près des deux tiers du volume, soit 308 pages) ; notice biographique sur le commandeur Camille Brambilla, par Carlo dell' Acqua ; documents qui regardent la guerre en Piémont et quelques événements d'autres pays à la fin de l'année 1642 publiés par Albino Caffaro ; le ministre Vallesa et l'ambassadeur Dalberg en 1817, notice historique, par Paolo Boselli ; notice sur le chanoine Carlo Vassallo, par le baron Antonio Manno, etc.

— La grande édition critique des *Opere minori in versi* du Tasse, dont les deux premiers volumes ont paru chez Zanichelli à Bologne, en 1890, va s'enrichir d'un troisième volume contenant le théâtre complet du grand poète et précédé d'une préface de M. Carducci. En même temps, l'éditeur, M. Angelo Solerti, a mis sous presse à Turin sa grande biographie du Tasse, d'après de nombreux documents nouveaux, qui était depuis longtemps en préparation.

— On annonce, comme devant paraître au début de 1894, chez Sansoni, à Florence, une édition des *Rime* de Pétrarque, avec un commentaire entièrement nouveau de MM. Carducci et Severino Ferrari, et une revision complète du texte sur les manuscrits, notamment sur le précieux autographe partiel du poète retrouvé en 1886 par M. Pierre de Nolhac, dans la Bibliothèque Vaticane.

— Un prélat des plus lettrés de la Renaissance italienne, l'ami et le biographe de Pie II, vient d'être l'objet d'une étude très complète de M. Giuseppe Lesca (*Giovannantonio Campano detto l'Episcopus Aprutinus*. Pontedera, Ristori, in-8 de XII-210 p.). Ce travail, biographique et littéraire, intéresse non seulement l'histoire de l'humanisme, mais encore celle des débuts de l'imprimerie à Rome, auxquels Campano, mort en 1477, fut activement mêlé.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue topographique, exégétique et mystique*, par l'abbé Candellier (in-18, Téqui). — *La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, par le R. P. J.-B. Terrien (in-18, Lethielleux). — *Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile, ou Lectures évangéliques pour le mois du Sacré-Cœur*, par le R. P. D.-A. Mortier (petit in-16, Desclée et de Brouwer). — *Amour, paix et joie. Mois du Sacré-Cœur de Jésus, d'après sainte Gertrude*, par le P. A. Prévot (petit in-16, Casterman). — *A Course of lenten Sermons on the sacred Passion*, by the Rev. P. Sabela (petit in-16, cart., Burns et Oates, London). — *Histoire des tribunaux de l'inquisition en France*, par L. Tanon (in-8, Larose et Forcel). — *Établissement et revision des constitutions en Amérique et en Europe*, par C. Borgeaud (in-8, Thorin). — *Les Ministres dans les principaux pays d'Europe et d'Amérique*, par L. Dupriez (2 vol. in-8, Rothschild). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc. T. V (*Art. 711 à 892*) (in-8, Pichon). — *Code du divorce et de la séparation de corps*, par A. Curet (in-18, Pedone-Lauriel). — *Des droits de l'époux survivant dans la succession de son conjoint décédé*, par J. Brugairolles (in-8, Giard et Brière). — *Du contrat d'édition en matière littéraire*, par G. Lardeur (in-8, Rousseau). — *Code-manuel de droit industriel*, par M. Dufourmantelle I. *Législation ouvrière en France et à l'étranger* (in-18, Giard et Brière). — *Moralphilosophie*, von V. Cathrein (2 vol. in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Das Gefühl, eine psychologische Untersuchung*, von E. Ziegler (in-8, Stuttgart, Göschen). — *Introduction à l'étude de la science politique*, par F. Pollock, traduction (in-8, Thorin). — *De la vie simple, étude sociale*, par J.-E. Ivanouel (in-18, Giard et Brière). — *Leçons sur les origines de la science grecque*, par G. Milhaud (in-8, Alcan). — *Écuyers et écuyères*, par le baron de Vaux (in-8, Rothschild). — *Le Matériel agricole moderne*. T. I, par A. Tresca (in-8, Firmin-Didot). — *Semer et planter*, par D. Cannon (in-8, Rothschild). — *La Protection des oiseaux*, par E. Oustalet (in-8, Jouvet). — *Mes trucs*, par Dicksonn (in-18, Jouvet). — *Impressions de Hollande. Petits maîtres*, par E. Estaunié (in-18, Perrin). — *Voix de la plaine, des monts et de la mer*, poésies par P. de Tournefort (in-18, L. Vanier). — *L'Ame vibrante*, par A. Magnier (in-18, Lemerre). — *A propos de théâtre*, par J.-J. Weiss (in-18, Calmann Lévy). — *Euripide et l'esprit de son théâtre*, par P. Decharme (in-8, Garnier). — *Don Juan et la critique espagnole*, trad. de l'espagnol par J.-G. Magnabal (in-18, Leroux). — *Le Drame norvégien. Henri Ibsen. Biörnstierne Biörnson*, par E. Tissot (in-18, Perrin). — *La Littérature française au XVIIe siècle*, par J.-B. Stiernet (in-8, Paris, Lamulle et Poisson ; Bruxelles, Kiessling). — *Tolstoï et la Philosophie de l'amour*, par G. Dumas (in-18, Hachette). — *L'Exilée*, par P. Loti (in-18, Calmann Lévy). — *La Bôtisserie de la reine Pédauque*, par A. France (in-18, Calmann Lévy). — *Mlle Volonté*, par F. Calmettes (in-18, Plon et Nourrit). — *La Prodigue*, par P.-A. de Alarcon, trad. par M. Deleyne (in-18, Hachette). — *Les Filles du pope (popes et popadias)*, par M. Poradowska (in-18, Hachette). — *Miss Méphistophélès*, par F.-W. Hume, trad. de l'anglais par Hephell (in-18, Hachette). — *Rose d'Hatra*, par J. Dieulafoy (in-18, A. Colin). — *Le Château des Airelles*, par G. Franay (in-18, A. Colin). — *Contes à Mademoiselle*, par J. de la Bretonnière (in-18, Firmin-Didot). — *Aventures d'un ourson russe*, par A. Slivitsky, trad. du russe par L. Golschmann et E. Jaubert (in-8, Jouvet). — *Les Enfants de Paris, esquisses d'après nature*, par le marquis de Ségur (in-18, Retaux). — *La Mouche*, par P. Margueritte (in-18, Lecène et Oudin). — *La Passion catholique. Une âme princesse*, par P. Demade (in-8, Gand, Siffer). — *Autour de Chicago, notes sur les États-Unis*, par G. Sauvin (in-18, Plon et Nourrit). — *Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté, de 1682 à 1705*,

publiés par L. Mention (in-8, Picard). — *History of the Church in England*, by M. H. Allies (in-8 cart., Burns et Oates, London). — *L'Église catholique et la liberté aux États-Unis*, par le vicomte de Meaux (in-18, Lecoffre). — *Vie de saint Martin*, par P. Sévère, trad. du latin par R. Viot (in-8, Tours, Cattier). — *Vie de sainte Claire de la Croix*, par L. Tardi, trad. de l'italien (in-18, Téqui). — *Les Bienheureux martyrs de Salsette, Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons, de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. Suau (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Histoire du cardinal de Richelieu*, par G. Hanotaux. T. I (in-8, Firmin-Didot). — *Le Cardinal Fesch, archevêque de Lyon, 1763-1839*, par Mgr Ricard (in-18, Dentu). — *La Papauté en droit international*, par J. Imbart-Latour (in-8, Pedone-Lauriel). — *L'Église et l'État, ou les Deux Puissances au XVIIIe siècle (1715-1789)*, par P. de Crouzat-Crétet (in-18, Retaux). — *Pressant appel du clergé à l'épiscopat sur la situation religieuse* (in-8, Lyon, Alricy et Fauque). — *Histoire de la population française*, par L. Schöne (in-18, Rousseau). — *Les Juifs et l'antisémitisme. Israël chez les nations*, par A. Leroy-Beaulieu (in-18, Calmann-Lévy). — *Histoire contemporaine, 1789-1890*, par R. Suérus et E. Guillot (in-18, Delagrave). — *Les Causes financières de la Révolution française, les Derniers Contrôleurs généraux*, par C. Gomel (in-8, Guillaumin). — *Le Serment du Jeu de paume*, par A. Brette (gr. in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Les Régicides*, par E. Belhomme (in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Recueil des actes du Comité du salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du conseil exécutif provisoire*, publié par F.-A. Aulard. T. IV et V (2 vol. gr. in-8, Hachette). — *Mémoires de Michelot Moulin sur la chouannerie normande*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine (in-8, A. Picard). — *Princesses byzantines*, par P. Adam (in-8, Firmin-Didot). — *La Diplomatie au temps de Machiavel*, par M. de Maulde la Clavière. T. I. (in-8, Leroux). — *The Wars of York and Lancaster, 1450-1485*, by E. Thompson (in-16, London, David Nutt). — *Philippe le Bel et les Tournaisiens*, par A. d'Herbomez (in-8, Bruxelles, Hayez). — *Histoire de la Prusse depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa*, par E. Véron (in-18, Alcan). — *La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée*, par G. Rothan (in-18, Calmann Lévy). — *Souvenirs de guerre 1870-1871*, par le colonel H. de Ponchalon (in-18, Charles-Lavauzelle). — *La France et l'Italie devant l'histoire*, par J. Reinach (in-8, Alcan). — *J. Locke, sa vie et son œuvre*, par H. Marion (in-18, Alcan). — *Descartes*, par A. Fouillée (in-18, Hachette). — *Aurelius Ambrosius*, von G.-M. Dreves (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Joseph de Maistre avant la Révolution, souvenirs de la société d'autrefois (1753-1793)*, par F. Descottes (2 vol. in-8, A. Picard). — *Les Généraux morts pour la patrie, 1792-1871*, par J. Charavay (in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Alfred de Musset*, par A. Barine (in-18, Hachette). — *Élie Sorin, souvenirs d'un ami*, par G. Rogeron (in-18, Picard). — *Paul Lamache, 1810-1892*, par P. Allard (in-18, Lecoffre). — *Léon Ducoudray, directeur de l'école Sainte-Geneviève, martyr de la Commune (1827-1871)*, par les PP. Daniel et Mercier (in-18, Retaux). — *Histoire généalogique des Tardieu*, par A. Tardieu (gr. in-4, chez l'auteur, à Herment, Puy-de-Dôme). — *La Biblioteca Bertoliana di Vicenza*, da D. Bortolan S. Rumor (in-18, Vicenza, tip. S. Giuseppe).

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Étude sur la canonicité des Saintes Écritures (*le chanoine Magnier*). I. Ancien Testament 130
Conférences prêchées dans l'église des Carmes sur l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament (*l'abbé de Broglie*). Avent 1890 114

Théologie dogmatique. Le Décalogue, ou les Dix Commandements de Dieu, expliqué par *Louis de Grenade*. Trad. nouvelle par le *R. P. Hébrard* 115
Constitutiones dogmaticae sacrosancti œcumenici concilii Vaticani ex ipsis ejus actis explicatae atque illustratae a *Theodoro Granderath*. 227
De infallibilitate Rom. Pontificis opusculum theologicum (*P. Petro Fernández et Fernández*) 363
Œuvres de *saint François de Sales*, évêque de Genève et docteur de l'Église. Édition complète. T. I. Les Controverses 113
Le Règne du Christ. L'Église militante et les derniers temps (*l'abbé Thomas*) 322
De la Beauté merveilleuse du corps des bienheureux (*l'abbé J.-F. Brinquant*) 117
La Liberté de conscience et l'Église gardienne de la liberté de conscience (*le P. Jeanjacquot*) 537

Théologie morale. Medicina pastoralis (*Dr C. Capellmann*) . . . 326
L'École neutre en face de la théologie, cas de conscience (*Deux prêtres docteurs en théologie*) 537

Théologie parénétique. Œuvres posthumes de Mgr Le Courtier, ancien évêque de Montpellier, archevêque de Sébaste, pieusement recueillies et publiées par *l'abbé Grégoire*. Tome Ier, en deux parties séparées. Temps de l'Avent et de l'Épiphanie. — Temps du Carême. 225
Œuvres choisies de *Mgr de Roverié de Cabrières*, évêque de Montpellier 421
Conférences de Notre-Dame. Carême de 1892 (*Mgr d'Hulst*) 224
Table générale alphabétique de tous les sujets traités dans la collection intégrale et universelle des Orateurs sacrés (*le P. J.-B. Nicolas*). 228

Théologie ascétique. Enseignements à la jeunesse catholique (*l'abbé Fava*) 115
Probation religieuse sur l'humilité (*M.-F. Maucourant*) 123
Probation religieuse sur l'obéissance (*M.-F. Maucourant*) 123
Probation religieuse sur la pauvreté (*M.-F. Maucourant*) 123
La Prière selon les PP. Bourdaloue et de Ravignan 125
Les Sublimités de la prière (*l'abbé Henry Bolo*) 116
Fleurs et fruits d'or cueillis dans la vie et les écrits des saints. Les Docteurs de l'Église. Saint Alphonse de Liguori : Manière de converser avec Dieu (*abbé J. Pailler*) 126
La Voie sûre du salut par l'oraison mentale (*l'abbé Aug. Rébuffat*) . . 122
Introduction à la vie spirituelle par des exercices disposés pour la méditation et la lecture selon la méthode de saint Ignace (*le R. P. Jacques Masénius*). Trad. par l'abbé Z.-C. Jourdain 122
Une année de méditations (*saint Alphonse de Liguori*). Trad. nouvelle par *le P. Eug. Pladys* 120
Élévations sur les grandeurs de Dieu, les perfections de Jésus-Christ, les misères et la dignité de l'homme, etc., composées sur d'anciens manuscrits (*le R. P. Hyacinthe-Marie Cormier*) 124

Recollectiones precatoriae desumptae ex XIV libris de perfectionibus moribusque divinis (*R. P. Leonardi Lessius*) 130
Lectures pieuses extraites des Pères et des principaux écrivains catholiques (*la comtesse Max de Beaurexueil*) 125
La Vraie Épouse de Jésus-Christ (*saint Alphonse de Liguori*). Trad. par *le P. Eug. Pladys* 121
Jésus adolescent. Récits, descriptions, élévations (*Mgr Ricard*) . . . 117
Jésus connu, aimable, aimant, aimé (*l'abbé Aubry*). 118
La Colombe du tabernacle (*le R. P. H. Kinane*) 124
La Dévotion au Sacré-Cœur et le Vén. J. Eudes; réponse aux Études religieuses (*le R. P. Le Doré*) 119
Regulae Jesu et Mariae (*V.-J. Eudes*). 119
Vie de saint Jean-Baptiste. Élévations contemplatives sur la vie du saint Précurseur (*l'abbé J.-B. Dewez*) 126
Fleurs et fruits d'or. Saint Anselme. Incarnation et Rédemption (*le même*) 125
Fleurs et fruits d'or. Saint Bernard : Jésus et Marie (*le même*). . . . 126
Le Manuel du Saint Rosaire, à l'usage des personnes pieuses 128
Le Mois du saint Rosaire (*F.-I. Michel*) 128
Louanges de la Vierge Marie (*saint Bernard*), recueillies et trad. par *l'abbé Schwendinger* 119
Manuel de dévotion à saint Dominique, contenant l'office et les plus belles prières en l'honneur du saint, suivies de l'Imitation de saint Dominique (*le R. P. Matthieu-Joseph Rousset*). 129
Mois des saints anges (*F.-I. Michel*) 129
Le Mois des trépassés, trad. du breton (*l'abbé Kerné*) 129

Liturgie. Les livres liturgiques du diocèse de Langres. Étude bibliographique suivie d'un appendice sur les livres liturgiques du diocèse de Dijon et d'une note sur les travaux d'histoire liturgique en France au XIXe siècle (*l'abbé L. Marcel*) 57
Histoire du Bréviaire romain (*Pierre Batiffol*) 418
Missale romanum ex decreto SS. concilii Tridentini restitutum, S. Pii V Pontificis maximi jussu editum, Clementis VIII, Urbani VIII et Leonis XIII auctoritate recognitum. 363
Officium parvum Beatae Mariae Virginis nec non Officium defunctorum juxta ritum sanctae romanae Ecclesiae in graecam linguam translata a *Monachis Benedictinis* 127

Apologétique. Introduction scientifique à la foi chrétienne. Études modernes sur le christianisme (*Un ingénieur de l'État*) 323
The Reasonableness of the catholic Church (*Rev. J.-J. Burke*) . . . 536
The Reasonableness of the practices of the catholic Church (*Rev. J.-J. Burke*) 536
L'Église et les Belles-lettres. Études sur le progrès littéraire dans les sociétés chrétiennes (*l'abbé A. Laveille*) 421
Les Apologistes laïques au XIXe siècle (*l'abbé S. Duplessy*) 504

Ouvrages hétérodoxes. La Voie parfaite, ou le Christ ésotérique (*Anna Kingsford et Édouard Mailland*). Traduit de l'anglais . . 324
Contes chrétiens. Le Baptême de Jésus, ou les Quatre Degrés de scepticisme (*T. de Wyzewa*) 454

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. L'Origine de l'idée de droit (*Gaston Richard*) 482
Les Transformations du droit (*G. Tarde*). 482
L'Idée du droit en Allemagne depuis Kant jusqu'à nos jours (*M. Aguiléra*). 483
L'École d'anthropologie criminelle (*l'abbé Maurice de Baets*). . . . 486
De la Responsabilité des criminels (*M. Fabreguettes*). 486

Droit des gens. Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères (*Jules de Clercq*). . . . 422

Droit canonique. Die Lehre von den Kirchenrechtsquellen (*Dr Philipp Schneider*). 57
A une supérieure religieuse, au sujet d'un récent décret pontifical. Lettre du *R. P. Secondo Franco*, trad. par *l'abbé A.-E. Gautier*. . . 265

Droit public et constitutionnel. Éléments de droit constitutionnel français (*Marcel de la Bigne de Villeneuve*). 495
Code manuel des électeurs et des éligibles (*A. Maugras*) 228
Du Sénat en France et dans les Pays-Bas (*Oscar Pyfferoen*), avec une préface sur le Sénat en Belgique, par *J. Van den Heuvel*. 496
Le Système judiciaire de la Grande-Bretagne (*le comte de Franqueville*). 493
Le Droit d'association et l'État (*Hubert Brice*) 484
Du Contrat d'association, ou la Loi française permet-elle aux associations non reconnues de posséder? Étude de droit civil (*le comte de Vareilles-Sommières*) 485

Droit ecclésiastique. Le Droit social de l'Église (*P. Ch. M.*). . 131

Droit civil. Commentaire théorique et pratique du code civil (*Théophile Huc*). T. IV. 487
De la Nationalité d'origine (*Albert Geouffre de Lapradelle*). 488
Manuel formulaire des actes de l'état civil (*Charles Ragel*). 489
Code des droits successoraux des époux (*Édouard Gerbault et Léon Dubourg*) 489
Les Conséquences de la mauvaise foi du second acquéreur d'un immeuble qui a transcrit son contrat avant le premier (*Raoul Biville*). 489
De la restriction de l'hypothèque légale de la femme (*L. Jouitou*). . 490
Projet de code civil allemand, trad. avec introd., par *Raoul de la Grasserie*. 491
Code civil du canton des Grisons, trad. avec introd., par *Raoul de la Grasserie* 491
Estudios sobre el código civil (*Jesús Firmat y Cabrero*). 491

Droit commercial et industriel. Traité de droit commercial (*Ch. Lyon-Caen et L. Renault*). T. IV. 491
Code de commerce argentin, trad., annoté et précédé d'une introduction, par *Henri Prudhomme* 492
Code manuel de droit industriel (*Maurice Dufourmantelle*). I. Législation ouvrière en France et à l'étranger. II. Des brevets d'invention et de la contrefaçon 492
La Protection industrielle et le Nouveau Régime douanier (*A Tyndaldo-Bassia*). 493

Histoire du droit. Histoire du droit civil français (*Paul Viollet*). 486
Bertrand d'Argentré. Ses doctrines juridiques et leur influence (*Ch. de la Lande de Calan*). 487
Manuale di Storia del diritto italiano, dalle invasioni Germaniche ai nostri giorni (*G. Salvioli*). 230

Enseignement du droit. L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Allemagne (*Eugène Duthoit*). . 484

SCIENCES ET ARTS

Cours de philosophie. Sommaire de philosophie (*Léon Bossu*). 385

Psychologie. Les Passions et la volonté (*J. Gardair*). 133
Souvenirs d'un président d'assises. Les Passions criminelles, leurs causes et leurs remèdes (*Bérard des Glajeux*). 229
L'Imagination et ses variétés chez l'enfant. Étude de phychologie expérimentale appliquée à l'éducation intellectuelle (*Fréd. Queyrat*) . . 386
La Vue plastique, fonction de l'écorce cérébrale (*Geo. Hirth*), trad. de l'allemand par *Lucien Arréat* 387

Esthétique. La Suggestion dans l'art (*Paul Souriau*) 388
Les Éléments du beau, analyse et synthèse des faits esthétiques d'après les documents du langage (*Maurice Griveau*). 389
Discurso leido en la Univ. de Salamanca, en la sol. inauguracion del curso academ. de 1892-1893 (*Rafael Cano y Rodriguez Cairo*). . . 390

Morale. Le Principe de la morale (*Ch. Secrétan*). 395
La Morale du cœur, étude d'âmes modernes (*J. Angot des Rotours*) . 400
Les Bases de la morale et du droit (*l'abbé Maurice de Baets*). . . . 396
L'Art de vivre, avec une lettre de S. Em. le cardinal Mermillod (*le Dr Charles d'Espiney*). 451

Nos faux Moralistes, ou les fameuses « Maximes » de la Rochefoucauld (*André Berthet*). 327
L' « Amusez-vous » de M. Renan et le « Credo » du P. Didon (*Henri de Villeneuve*) 365

Métaphysique. L'Idée de continu dans l'espace et le temps, réfutation du kantisme, du dynamisme et du réalisme (*Alb. Farges*). . . 390
Die grossen Welträthsel. Philosophie der Natur (*Tilmann Pesch*). . 506
Le Secret de l'absolu (*E.-J. Coulomb* (*Amaravella*) 391
Lettre à nos coreligionnaires sur la valeur rationnelle des expressions « sensibilité, sentiment d'existence, immatérialité » (*Jules Putsage*). 392
Le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive (*Louis Bourdeau*) 392
Entretiens sur l'immortalité de l'âme (*Jules Le Fèvre-Deumier*). . . 394

Histoire de la philosophie. Platon, sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits (*Ch. Bénard*). 397
Commodien, Arnobe, Lactance et autres fragments inédits (*Mgr Freppel*). 398
Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters (*Dr Clemens Baeumker*). Fons vitae, fasc. 2. 232
La Philosophie de Hobbes (*Geo. Lyon*). 399
Joseph de Maistre et sa philosophie (*Fr. Paulhan*). 531

Éducation et Enseignement. Les Écoles et les écoliers à travers les âges (*L. Tarsot*). 6
L'Enseignement supérieur en France. Ce qu'il est ; ce qu'il devrait être (*Ferdinand Lot*). 232
L'Instruction religieuse dans l'enseignement secondaire (*l'abbé Ch. Dementhon*) 234
L'Histoire dans l'enseignement primaire (*Alfred Pizard*). 58

Sciences politiques et sociales. Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*). 49e année. 235
Traité d'économie sociale, ou l'Economie politique coordonnée au point de vue du progrès (*A. Ott*). 104
Staatslexikon (*Dr Adolf Bruder*). 17e à 20e livraisons 111
L'Interprétation économique de l'histoire (*J. Thorold Rogers*), trad. et introd., par *E. Castelot* 100
La Société moderne, études morales et politiques (*Courcelle-Seneuil*) . 99
Essais sur les lois de la population (*Charles Bertheau*) 106
D'où vient le XIXe siècle et où va-t-il ? (*G. de Farguettes*). 107
Anarchie et Nihilisme (*Jehan Préval*) 107
Le Socialisme chrétien (*Henry Joly*) 109
Où mène le socialisme (*E. Richter*), trad. française. 107
La Démocratie libérale (*E. Vacherot*). 59
L'Esprit de servilité dans la démocratie (*Léon de Génieu*) 538
Le Gouvernement dans la démocratie (*Émile de Laveleye*) 97
Le Passé et l'avenir des Trade's Unions (*Georges Howell*). trad. et préface par *Ch. Le Cour Grandmaison*. 101
Des Associations syndicales appliquées à l'agriculture (*J. Guigues*) . . 365
Le Budget, ce qu'il est, ce qu'il peut être (*Édouard Cohen*) 328
Des Impositions communales en vue de la suppression des octrois (*A. Desplanques*) 455
Des Anciens Prix et des difficultés inhérentes à leur évaluation actuelle (*de Vienne*) 102
Transportation et colonisation pénale (*G. Pierret*) 110
L'Établissement pénitentiaire de l'État de New-York à Elmira (*Alex. Winter*). 60

Sciences naturelles, physique, chimie. Jahrbuch der Naturwissenschaften. 5-7 Jahrgang. 1889-1892. Unter Mitwirkung von Fachmännern herausgegeben (*Dr Max Wildermann*). 135
Le Problème de la vie (*le marquis de Nadaillac*) 423
Bulles de savon, quatre conférences sur la capillarité faites devant un jeune auditoire (*C.-V. Boys*). Trad. de l'anglais par *Ch.-Ed. Guillaume*) 165
Traité de chimie agricole (*P.-P. Dehérain*).. 329
Traité pratique de chimie métallurgique (*le baron H. Jüptner de Jonstorff*). Trad. de l'allemand par *Ern. Vlasto*. 62

Agriculture, horticulture. Des Résidus industriels dans l'alimentation du bétail (*Ch. Cornevin*) 330
Les Fleurs et les jardins de Paris (*Ch. Yriarte*) 539

Mathématiques. Premières leçons d'algèbre élémentaire (Nombres négatifs et positifs. Opérations sur les polynomes) (*Henri Padé*) . . 165

Équitation. L'Amateur d'équitation (*L. Reyremol*) 53

Art militaire. Causeries militaires (*le général Thoumas*) 4e série . . 48
Les Vertus guerrières. Livre du soldat (*le général Thoumas*) 47
Conseils à un jeune gradé (*le lieutenant de Cissey*) 48
Carnet d'un séminariste-soldat (*Alfred Tastevin*) 266
Petit traité d'éducation du soldat (*V. Coquinet*). 1re série : Six conférences à faire par le capitaine pendant la première période d'instruction 49
Memoria acerca de la enseñanza práctica dada en la Academia general militar 55
Solutions de douze sujets tactiques donnés aux examens d'entrée de l'École supérieure de guerre 40
Essai sur l'application de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée, ou Manuel du recrutement de l'armée française (*J.-P.-V. Simon*) 51
La Loi militaire sur le recrutement de l'armée et la loi sur le rengagement des sous-officiers, commentées et annotées par *Daniel Mérillon*. 51
Éléments de la guerre, 1re partie. Marches, stationnement, sûreté (*le colonel L. Maillard*) 38
Aide-mémoire de l'officier d'état-major en campagne 52
L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes (*le colonel Langlois*) 39
Agenda de mobilisation. Infanterie. 52
Aide-mémoire de l'officier d'infanterie en campagne 52
Ce que doit être le nouveau règlement de manœuvres de l'infanterie française 40
Du Soutien de la cavalerie par des fantassins dans les temps anciens et dans les temps modernes (*le comte Raoul de Coligny*) 41
L'Infanterie de marine (organisation, recrutement, service colonial) (*G. de Singly*) 53
Prontuario del Zapador (*Mariano Rubió y Bellvé*) 55
Manuel d'administration et de comptabilité en temps de paix et en temps de guerre, à l'usage des capitaines-commandants et des sous-officiers comptables (*J. Mangin*). 50
Les Pigeons voyageurs et leur emploi à la guerre (*Eugène Caustier*) . 54
La Défense des frontières de la France (*le général Pierron*) 36
Étude de la frontière nord-est ou franco-allemande (*le général X****) . 266
Lebel contre Mannlicher et Vetterli dans la prochaine guerre (*le colonel Ortus*) 40
État militaire des principales puissances étrangères au printemps de 1891. Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Italie, Russie, Suisse (*S. Rau*) 52

Beaux-Arts. Histoire de l'art. Biographies artistiques. L'Art et la nature (*V. Cherbuliez*) 201
La Femme dans l'art (*Marius Vachon*) 202
L'Art de peindre un croquis et de l'utiliser (*G. Fraipont*) 366
L'Art de peindre les paysages (*le même*). 366
L'Art de peindre les marines (*le même*) 366
L'Art de peindre les fleurs (*le même*). 366
La Vie artistique (*G. Geffroy*). 1re série 201
Les Arts de l'ameublement. La Serrurerie (*H. Havard*) 198
Les Arts de l'ameublement. La Tapisserie (*H. Havard*) 198
Les Arts de l'ameublement. L'Horlogerie (*H. Havard*) 198
La Manufacture nationale des Gobelins (*E. Gerspach*). 202
Le Cicerone, guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie (*Jacob Burckhardt*), trad. par *Auguste Gérard*. Partie II. (Art moderne). 203
Guide-programme du cours d'histoire de l'art (*F. Lhomme et S. Rocheblave*) 203
L'Art antique, choix de lectures, 2e partie : La Grèce, Rome (*Gaston Cougny*) 204

La Peinture antique (*Paul Girard*) 205
L'Archéologie chrétienne (*André Pératé*). 205
Histoire de l'Art en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*L. Horsin-Déon*), 1re partie. (Des origines au XIVe siècle.) . 205
Les Styles français (*Lechevallier-Chevignard*). 198
Album classique de l'histoire de l'art (*S. Rocheblave et F. Lhomme*). Fasc. spécimen : Les Arts sous Louis XIV 204
L'Architecture de la Renaissance (*Léon Palustre*) 199
Michel-Ange, sa vie, son œuvre (*L. Roger-Milès*). 199
Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps (*Émile Michel*). 194
Léonard de Vinci, l'artiste et le savant (*Gabriel Séailles*). 200
Les Artistes célèbres. Les Brueghel (*Émile Michel*) 195
Les Artistes célèbres. Les Van de Velde (*Émile Michel*) 195
Les Artistes célèbres. Les Clouet et Corneille de Lyon (*Henri Bouchot*). 196
Les Artistes célèbres. Abraham Bosse (*Antony Valabrègue*). 196
Les Artistes célèbres. Les Audran (*G. Duplessis*) 196
Les Artistes célèbres. Les Hüet. Jean-Baptiste et ses trois fils (*C. Gabillot*) 197
Les Artistes célèbres. Les Boulle (*Henry Havard*) 198
Murillo et ses élèves, suivi du catalogue raisonné de ses principaux ouvrages (*Paul Lefort*) 199
Les Artistes célèbres. J.-B. Greuze (*Ch. Normand*) 197
La Peinture étrangère au XIXe siècle (*T. de Wyzewa*) 201
Vincenzo Bellini. Arte-Studi e ricerche (*Antonino Amore*) 166
Charlet (*F. Lhomme*). 62
Raffet et son œuvre (*Armand Dayot*) 61
Raffet (*F. Lhomme*) 61

Graphologie. La Philosophie de l'écriture (*Louis Deschamps*) . . . 134

Mélanges scientifiques. Annuaire du Bureau des longitudes pour 1893 237
Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour les années 1892 et 1893. 236
L'Année scientifique et industrielle (*Louis Figuier*) 538

BELLES-LETTRES

Linguistique, grammaire, métrique. Altkeltischer Sprachschatz (*Alfred Holder*). 3e Lieferung : Branoscus-Corentius. Col. 513-768. 239
La Philologie classique (*Max Bonnet*). 223
La Prose métrique de Symmaque et les Origines métriques du Cursus (*Louis Havet*). 426
Le Latin dans la langue française (*M. Michelin-Tronson du Coudray*). 223
Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, à l'usage des écoles (*Élie Blanc*) 136
Essai d'étymologie historique et géographique (*Charles Toubin*). . . 222
La Langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XIe siècle (*E. Étienne*) 220
Glossaire de la langue d'oïl (XIe-XIVe siècles (*le Dr A. Bos*) 222
Les Grands Écrivains de la France. J. de la Fontaine, t. X et XI. Lexique de la langue de J. de la Fontaine 431
Le Français et le provençal (*H. Suchier*), trad. par *P. Monet* 218
La Revision de l'orthographe et l'Académie française (*A. Coty*) . . . 223
Exercices sur la petite grammaire française du P. A. Sengler (*Georges Gabiolle*) 455
Vocabulario español-arabigo del dialecto de Marruecos, con gran numero de voces usadas en Oriente y en la Argelia (Alger) (*P. Jose Lerchundi*). 331
L'Annamite mère des langues (*le colonel Frey*) 424
The Tzegiha language (*James-Owen Dorsey*) 240

Folklore. Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo (*Arturo Graf*). Il mito del Paradiso terrestre. Il Riposo dei dannati. Le Credenze nella fatalità. T. I 63
Traditions populaires de la Haute-Saône et du Jura (*Ch. Thuriet*) . . 332
Folklore du Poitou (*Léon Pineau*) 425
Les Chants oraux du peuple russe (*Achille Millien*) 539

Éloquence. Discours parlementaires et écrits politiques (*Cobden*) . . 110

Poésie. Les Plus anciens Chansonniers français (XIIe siècle) (*Jules Brakelmann*). 222
Le Chansonnier français à l'usage de la jeunesse (*le baron d'Avril*). . 267
Das Faustbuch des christlich Meynenden, d'après l'édition de 1725, édité par *Siegfried Szamatólski*. 242
Le Faust de Gœthe, trad. en français dans le mètre de l'original et suivant les règles de la versification allemande, par *François Sabatier* 333
Poèmes et Poésies (*Nicolas Lenau*), trad. de *V. Descreux*. 242
Biblioteca clasica. Antologia de poetas liricos castellanos desde la formacion del idioma hasta nuestros dias (*Marcelino Menendez y Pelayo*). 334

Théâtre. Aristophanis Equites. Annotatione critica, commentario exegetico et scholiis graecis instruxit (*Fred. H.-M. Blaydes*). 509
Théâtre à la maison et à la pension (*B. Vadier*). 267
Hedda Gabler, trad. par *M. Prozor*. 166
La Dame de la mer. Un ennemi du peuple, trad. de *Ad. Chenevière* et *H. Johansen*. 166

Romans, contes et nouvelles. La Terre promise (*Paul Bourget*). 13
L'Histoire d'Angèle Valoy (*Edmond Tarbé*). 15
Peau de satin (*Paul Ponsolle*). 16
Une Race (*Georges Beaume*). 17
Montorgueil (*le comte Léonce de Larmandie*). 18
Souvenirs d'un grenadier (Étapes du Berry en Alsace) (*A. Laisnel de la Salle*) 19
Les Combats (*Eugène Granger*). 20
Le Cuirassier blanc (*Paul Margueritte*). 20
Au Pays des étapes, notes d'un légionnaire (*Charles des Écorres*) . . 21
L'Argentier de Milan (*Pierre Sales*). 21
Périnaïk (*J. Cantel*). 22
Pougatcheff, d'après le roman russe du *comte Palhias de Tournemine* (*Candiani*). 23
La Comédie des champs (*Charles d'Héricault*). 24
L'Élu du peuple, mœurs d'à présent (*Joseph Maurain*). 25
Les Expériences d'un maître d'école allemand (*Frédéric Polak*), trad. de *A. Rosselet*. 26
L'Institutrice des Chantepôt (*Mary Floran*). 27
Une Lumière dans la nuit, roman imité de l'anglais (*M.-L. Rousseau*). 27
La Châtelaine de Trélivier (*Mlle Gabrielle d'Éthampes*). 28
Miss Louisa (*F. Jérusalémy*). 28
Le Crime de Kéralain (*la comtesse de Beaurepaire de Louvagny*) . . 28
L'Heure maudite (*la comtesse de Beaurepaire de Louvagny*). 28
Les Chevaliers de la dynamite (*Lucien Thomin*) 28
Honneur et bonheur (*B. de Buxy*). 29
Noëlle (*Champol*). 29
Un Portrait de famille (*Maryan*). 29
La Dernière Bataille du général Berger (*Jacques Bret*) 29
Monsieur le maréchal, scènes de l'Ukraine (*Étienne Marcel*). . . . 29
Messine, ou les Martyrs d'Alsace-Lorraine (*Pascal Lauroy*). 30
La Conversion d'un franc-maçon (*Mme Morisson-Lacombe*). 30
Jeunes filles et jeunes femmes, esquisses morales (*Loïsda*). 30
Pour lire en train express (*Maxime Juillet*) 30
Croquis honnêtes (*Christian de France*). 30
Un amant (*Émily Brontë*), trad. française, précédée d'une introd. par *Th. de Wyzéwa*. 30
La Fille à Lowrie (*mistress Frances Hogson Burnett*), trad. de l'anglais par *Robert de Cérisy*. 31
Lioudmila (*Polevoï*), trad. du russe par *Xavier Marmier*. 32
Pochékhonié d'autrefois. Vie et aventures de Nicanor Zatrapezny (*Chtchédrine*), trad. du russe par *Mme Polonsky* et *G. Debesse*. . . 32
Études, souvenirs et récits (*J. Bonneton*). 33
Les Soirées de Calibangrève (*Émile Bergerat*). 34
Passagère (*Paul Bonnetain*). 298
Décadence (étude d'artiste) (*Thomas Maisonneuve*). 298
Mademoiselle d'Orchair (*Richard Ranft*). 299
A l'entrée de la vie (*Ernest Daudet*). 299

Complices (*Hector Malot*). 300
L'Hermine (*G. Lafargue-Decazes*). 300
Jean Bonnet à Luchon (*Ernest Ferras*). 301
Léa Dalti (*Léon Vedel*) 302
L'Ami des jeunes filles (*Théo-Critt*). 303
Battu par des demoiselles (*Marie* et *Robert Halt*). 303
Le Mariage de Robert (*André Surville*). 303
Un Cœur discret (*Gustave Guiches*) 303
Le Dragée haute (*Feline de Comberousse*). 304
Marié (*Carmen Silva*). 304
Terre de Lourdes (*Boyer d'Agen*). 305
Jean de Kerdren (*Jeanne Schultz*). 306
Mon Chevalier (*Gabriel Franay*). 306
Midi à quatorze heures (*Ernest d'Hervilly*). 307
La Bataille de Tire-tes-Grègues (*Maxime Oget*). 308
Corallé, épisode de la révolution de Saint-Domingue (*Mme Guzman*) (*Clara Goguet*) 308
Contes de fées (*la même*). 308
Contes du Nord (*de l'Estoile*). 308
Deux Gloires (*F. de Juliot*) 308
L'Étui de nacre (*Anatole France*) 309
Le Coq rouge, aventures de deux petites Parisiennes en Russie (*Constant Améro*). 12
Christian Goël (*Émile Chambe*). 167
Trop mondaine (*Mme Jules Samson*). 9
L'Ennemi des lois (*Maurice Barrès*). 292
Si!.... Étude sociale d'après-demain (*Auguste Chirac*). 289
La Fin des dieux (*Henri Mazel*). 296
Typhonia (*Joséphin Péladan*). 294
Le Traité de la Méduse (*Maurice Quillot*). 294
Quelques pages de l'histoire d'un imbécile, écrite par lui-même. . . 511
A descriptive List of Novels and Tales dealing with Life in France (*W.-M. Griswold*). 458

Ouvrages pour la jeunesse. Doctoresse (*Roger Dombre*). . 497
L'Homme aux cent millions (*Paul Verdun*). 498
Le Secret de l'abbé Fauvel (*H. de Brisay* et *D. Laumonier*). 499
Histoire d'une folie (*Dr Louis de Poitiers*) 500
Jean de Kerhors (*Francis Bazouges*). 500
Rêve de vingt ans. Mademoiselle de Carreros (*L. Valbrun*) 500
Une Amitié d'enfance (*Étienne Marcel*) 500
Souvenirs du Sundgau, récits de la Haute-Alsace (*Mme O. Gevin-Cassal*). 501
Le Dernier Chevalier, histoire d'un descendant des sires de Joux (*Jeanne France*). 502
Les Récits du père Noé, nouvelles franc-comtoises (*Marie-Joseph Bidal*). 502
Le Secret du mage (*André Laurie*). 502
Axel Ebersen, le gradué d'Upsala (la Vie de collège dans tous les pays) (*André Laurie*). 502
De New-York à Brest en sept heures (*André Laurie*). 503
Un Heureux malheur (*J. Lermont*). 503
Les Contes de l'oncle Jacques (*P.-J. Stahl*) 503
Claudius Bombarnac (*Jules Verne*) 503
Le Château des Carpathes (*Jules Verne*). 503
L'Héritage de Marie-Noël (*Louis Mainard*). 9
Les Cinq Nièces de l'oncle Barbe-Bleue (*Jacques Lermont*) 10
Les Voleurs de locomotives (*Fernand-Hue*). 11
La Lutte pour le devoir. Mademoiselle Volonté (*Fernand Calmettes*). . 9
Le Roi Bou-Bou (*Edgar Monteil*). 10
Louis et Louisette (*Mlle Marie Miallier*). 11
La Jeune Sibérienne (*Xavier de Maistre*). 504
La Capricieuse (*C. Sabatier de Castres*). 504
Le Monde des histoires pittoresques, fleurs choisies du Pèlerin. . . 504

Épistolaires. Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace, trad. du latin, par *Victor Develay*. 139
Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, publiées par *Philippe Tamizey de Larroque*. T. III, janvier 1634 à juin 1637 432
Lettres à Lamartine, publiées par *Mme Valentine de Lamartine* . . . 435

Le Reporter d'un évêque. Lettres de Boursault à Monseigneur de Langres, publiées et annotées par *Émile Colombey* 140

Littérature française. Histoire et critique. Les Épopées françaises, étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale (*Léon Gautier*). T. II. 510
Le Théâtre chrétien dans le Maine au cours du moyen âge (*le R. P. Dom Paul Piolin*) 64
Classiques populaires. Lamartine (*Édouard Rod*). La Bruyère (*Maurice Pellisson*). Le Tasse (*E. Mellier*). 428
Nouvelles Tendances en religion et en littérature (*l'abbé Félix Klein*). 430
La Vie littéraire (*Anatole France*), 4e série. 136

Littératures anciennes et étrangères. Histoire et critique. Histoire de la littérature grecque (*Max Egger*). 244
Origini del Teatro italiano. Libri tre con due appendici sulla rappresentazione drammatica del contado toscano e sul teatro mantovano nel sec. XVI (*Alessandro d' Ancona*). 66
La Literatura española en el siglo XIX (*P. Francisco Blanco Garcia*) . 514
Le Poème et la légende des Nibelungen (*H. Lichtenberger*). 336
Alcuni Studi su Dante Alighieri (*D. Giacomo Poletto*). 137
Trois poètes italiens, Dante, Pétrarque, le Tasse (*A. de Lamartine*). . 245
Hénrick Ibsen et le Théâtre contemporain (*Auguste Ehrhard*). . . . 166

Polygraphie. Bibliothèque littéraire de la famille, publiée sous la direction de *F. Lhomme*. — *Voltaire*, Œuvres choisies (prose et vers). — Les Chefs-d'œuvre de la chaire: — *Saint-Simon*, Scènes et portraits. — Les Femmes écrivains, œuvres choisies. 167

HISTOIRE

Encyclopédie historique. Dictionnaire universel d'histoire et de géographie. (*M.-N. Bouillet et L.-G. Gourraigne*). 69

Géographie. Cours de géographie rédigé conformément au nouveau programme d'admission à l'École spéciale militaire pour 1891 (*J. Molard*). 56
Atlas universal para las escuelas primarias, secundarias y normales, segun los ultimos adelantos de la pedagogia alemana (*Volckmar*). I. Edicion grande para el Reino de España. — II. Edicion pequeña (id.). — III. Edicion sur-americana 208
Géographie de la France et de ses colonies (*Marcel Dubois*). Cours supérieur 208
Notre pays de France. En cheminant. (Auvergne) (*Édouard-D. Labesse et H. Pierret*). 11
Du Saint-Gothard à la mer. Le Rhône. Histoire d'un fleuve (*Charles Lenthéric*). 210
De Paris au Cap Nord. Notes pittoresques sur la Scandinavie (*Paul Ginesty*) 213
L'Europe illustrée. Spiez et la vallée de la Kander dans l'Oberland bernois (*Ernest Müller*) 212
A Rome et en Italie. Impressions d'un pèlerin (*l'abbé J.-M. Buathier*). 212
Huit jours en Italie. Pèlerinage de la jeunesse française à Rome (septembre-octobre 1891) (*Louis d'Eslion et J. de la Nézière*). 212
Lettres sur l'Inde (*Myr Laouënan*), publiées par *Adrien Launay* . . . 214
Les Etablissements français dans l'Inde et en Océanie (*G. Haurigot*) . 213
Une Excursion en Indo-Chine. De Hanoï à Bangkok (*le prince Henri d'Orléans*) 214
Autour de la Méditerranée. Les Côtes barbaresques. De Tripoli à Tunis (*Marius Bernard*) 8
Choses d'Afrique. Voyage d'un curieux (*Pierre d'Arlay*) 215
Tunisie. La Khroumirie et sa colonisation (*le Dr Guérard et Émile Boutineau*) 214
Souvenirs de la côte d'Afrique (Madagascar-Saint-Barnabé (*le baron E. de Mandat-Grancey*) 216
A travers les tropiques (*lady Brassey*), trad. de l'anglais par *Gaston Bonnefont*. 8
Trois ans dans l'Amérique septentrionale (1885, 1886, 1887). Les États-Unis (*le R. P. Ch. Croonenberghs*) 217

Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les hommes (*Élisée Reclus*). T. XVIII. L'Amérique du Sud. les Régions andines, Trinidad, Vénézuéla, Colombie, Ecuador, Pérou, Bolivie, Chili 246
Un Royaume polynésien. Iles Hawaï (*G. Sauvin*) 218

Histoire sainte. Abrégé de l'histoire sainte, à l'usage des classes inférieures des établissements d'instruction publique (*le Dr F. Schuster*). 127

Histoire ancienne. Deux papyrus démotiques (*L. Denisse*). . . . 249
La Grèce avant Alexandre, étude sur la société grecque du VIe au IVe siècle (*Paul Monceaux*). 367
L'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs (*René Cagnat*) 249

Histoire universelle, du moyen âge et moderne. La Guerre à toutes les époques (*le Dr Quesnoy*). 11
Entretiens sur l'histoire du moyen âge (*Jules Zeller*) 519
Nouvelles Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1378 à 1461 (*Alfred Leroux*). 149
Introduction critique à l'histoire moderne, matériaux et littérature (*Charles Moeller*) 518
Précis historique des campagnes modernes 47
La France et Rome de 1700 à 1715 (*Albert Le Roy*). 253
La Paix d'Aix-la-Chapelle (*le duc de Broglie*) 152
Étude sommaire des campagnes d'un siècle (*le capitaine Ch. Romagny*) (campagnes de 1813, 1814, 1815, 1859, 1866, 1877-1878) 47
Histoire contemporaine de la transformation politique et sociale de l'Europe. L'Italie et la Pologne, 1860-1864 (*le prince Lubomirski*) . . 144

Histoire de l'Église. Étude sur le Liber censuum de l'Église romaine (*Paul Fabre*) 141
Kirchengeschichtliche Studien. Wolfenbüttler Fragmente, Analekten zur Kirchengeschichte des Mittelalters (*Max Sdralek*). 251
Analekten zur Papst- und Konziliengeschichte im 14. und 15. Jahrhundert (*Henri Simonsfeld*). 75
Geschichte des Klosters, der Vogtei und Pfarrei Herbitzheim (*Joseph Levy*) 450
Les Principaux Faits miraculeux de Lourdes (*l'abbé Barbé*). 417

Hagiographie. Biographie religieuse. Les Saints dans le monde. (*L. de la Brière*). 364
Les Saints de France du Ier au XIIIe siècle (*Mlle Isabelle Verny*) . . . 402
Les Saints de la Compagnie de Jésus (*Adolphe Archier*) 408
Saint Joseph, sa vie et son culte (*Mgr Ricard*) 402
Vie de saint Venance, martyr (*le R. P. Moniquet*) 403
Saint Fort, premier évêque de Bordeaux (*le R. P. Moniquet*) 403
Le Duché mérovingien d'Alsace et la Légende de sainte Odile (*Ch. Pfister*) 404
Histoire de Bretagne. Critique des sources. Saint Goulven. Texte de sa vie latine ancienne et inédite publié avec notes et commentaire historique (*Arthur de la Borderie*) 143
Saint Hervé. Texte latin de la vie la plus ancienne de ce saint publié avec notes et commentaire historique par *Arthur de la Borderie* . . 143
Sainte Brigitte de Suède (*la comtesse de Flavigny*) 406
Histoire de saint Ignace de Loyola (*le P. Bartoli*), trad. revue, complétée, annotée et enrichie de documents inédits par *le P. L. Michel*. 406
Vie de saint Camille de Lellis (*l'abbé Blanc*) 407
Saint Jean-François Régis (*Frédéric de Curley*) 408
Le Bienheureux Colombini (*la comtesse de Rambuteau*) 408
Life of the Blessed Father John Forest (*Fr. Thaddeus*) 409
M. Vincent de Paul. Témoignage sur sa vie et ses vertus éminentes par *Bossuet*, édité par *Armand Gasté* 409
Les Vies de quatre des premières Mères de la Visitation (*la R. M. de Chaugy*). 410
Vie de la Révérende Mère Suzanne Lévêque (*le R. P. Dom Louis Lévêque*) 410
Françoise de Bona (*l'abbé J. Séaume*) 411
Histoire du R. P. de Clorivière, de la Compagnie de Jésus (*le P. Jacques Terrien*) 411

Mgr Jacquemin, évêque de Saint-Dié (*l'abbé Mangenot*) 411
Vie du T. R. P. Marie-Joseph Coudrin (*Un Père de Picpus*) 412
Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation (*l'abbé Léon Chapot*) 412
Une Famille napolitaine (*le R. P. Sica*) 414
Vie de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph (*le R. P. Mercier*) . 415
Le P. Joseph Aréso (*l'abbé Henri de Surrel de Saint-Julien*) 415
Le R. P. Louis de la Morinière (*le P. Joseph Dauphin*) 416
Histoire de la vie et des œuvres de Mgr H.-A. Languillat, S. J. (*l'abbé Pierre*) 416
Une Ame de prêtre. L'Abbé C.-A. Estève (*l'abbé Naudet*). 417
Bernadette, sœur Marie Bernard (*Henri Lasserre*) 417
Vie et œuvres de M. Legentil (*le P. M. Bony*) 418
L'Ame d'un missionnaire. Vie du P. Nempon, missionnaire apostolique du Tonkin occidental (*l'abbé Gustave Montauuis*). 340
Le Cardinal Mermillod, sa vie, ses œuvres et son apostolat (*J.-T. de Belloc*) 265
Monseigneur Freppel, d'après des documents authentiques et inédits (*Ét. Cornut*) 534
Histoire populaire de Son Ém. le cardinal Charles-Martial-Allemand Lavigerie, archevêque de Carthage et d'Alger, primat d'Afrique (*Mgr Émile Lesur* et *l'abbé J.-A. Petit*) 74
Les Obsèques du Cardinal Lavigerie (Alger, Tunis, Carthage). Journal d'un témoin (*l'abbé A.-J. Rance-Bourrey*). 457

Questions du jour. Il Caso della partenza del Papa de Roma (*Nerio Malvezzi*) 145
Léon XIII et l'Union catholique (*Un prêtre lecteur assidu de l'*Univers) 168
L'Encyclique aux catholiques de France. Objections et réponses (*Mgr H. Sauvé*) 269
Les Évêchés non concordataires de France et le Budget de 1893 (*le comte de Luçay*) 368
Le Concordat, ce qu'il est, ce que l'on veut en faire 268
Le Concordat (*le duc de Broglie*). 439
La Séparation de l'Église et de l'État en France au point de vue financier (*Yves des Bruyères*). 369
Le Krack certain des caisses d'épargne (*J.-T. de la Boulaye*) 365
A travers le champ de bataille. Histoire. Politique. Anti-socialisme. . 370
La Question électorale en 1893 (*l'abbé Delafosse*). 456
La Franc-maçonnerie, synagogue de Satan (*Mgr Léon Meurin*) . . . 507
L'Apothéose de Renan (*le P. V. Delaporte*) 270
L'Apostolat de la presse (*le P. H. Fayollat*). 269
La Colonisation de l'Indo-Chine. L'Expérience anglaise (*J. Chailley-Bert*). 159
L'Ouganda et les agissements de la Compagnie anglaise « East-Africa » (*Mgr Livinhac*) 457

Histoire de France. Histoire poétique des Mérovingiens (*Godefroid Kurth*) 436
Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V (*Christine de Pisan*) 147
La Politique extérieure de Louise de Savoie. Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François Ier (1525-1526) (*G. Jacqueton*) 148
Le Parti des Politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy. La Molle et Coconat (*Francis de Crue*). 150
La Minorité de Louis XIII, Marie de Médicis et Sully (1610-1617) (*Berthold Zeller*) 251
Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices (*A. de Boislisle*). T. IX. 441
Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le *comte Gabriel-Jules de Cosnac* et *Édouard Pontal*. T. XI. . 345
Précis historique de la guerre des Camisards, 1702-1710. 313
Le Président Hénault et Mme du Deffand; la cour du Régent, la cour de Louis XV et de Marie Leczinska (*Lucien Pérey*) 521
Les Guerres des Alpes. Guerre de la succession d'Autriche (1742-1748).

Mémoire extrait de la correspondance de la cour et des généraux, par F.-E. de Vault, lieutenant général, directeur du dépôt de la guerre (1763-1790), revu, annoté et accompagné d'un résumé d'observations par *P. Arvers* 344
Maurice de Saxe et le marquis d'Argenson (*le duc de Broglie*). . . . 152
La Chute de l'ancienne France. Les Débuts de la Révolution (*Marius Sepet*) 255
Un Ami de la Reine (Marie-Antoinette. M. de Fersen) (*Paul Gaulot*). . 155
Un Prussien en France en 1792. Lettres intimes de J.-F. Reichardt, traduites et annotées par *A. Laquiante*. 342
Récits d'un soldat. Les Prussiens en France, Longwy, Verdun, Thionville, Valmy (1792) (*le commandant Grandin*) 41
Curiosités révolutionnaires. Billaud-Varenne, membre du Comité du Salut public. Mémoires inédits et correspondance, accompagnés de notices biographiques sur Billaud-Varenne et Collot d'Herbois (*Alfred Bégis*) 340
Journal du canonnier Bricard, 1792-1802, publié en l'an 1891 par ses petits-fils *Alfred* et *Jules Bricard*. 42
Mémoires inédits de Bertrand Poirier de Beauvais, commandant général de l'artillerie de la Vendée, publiés par *la comtesse de la Bouère*. 522
Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration. Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau, d'après des lettres inédites et des souvenirs de famille (*le vicomte de Broc*). 523
L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804) (*Geoffroy de Grandmaison*). 73
Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues (*Léonce Pingaud*) 256
Correspondance générale de Carnot, publiée avec des notes historiques et biographiques (*Étienne Charavay*). T. I. 348
Napoléon intime (*Arthur Lévy*). 443
D'Essling à Wagram. Lasalle, correspondance recueillie par *A. Robinet de Cléry*. 41
Mémoires du prince de Talleyrand, publiés avec une préface et des notes par *le duc de Broglie*. T. IV et V 259
Un Témoin des deux Restaurations (*Edmond Géraud*). Fragments de journal intime, publiés par *Charles Bigot*. 349
Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate (*Joseph Kerviler*), publiés par son fils (Campagne du Levant, 1826-1829). 350
Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville. T. III. Charles X, la Duchesse de Berry, le Comte de Chambord. 158
Français et Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient (*le général Herbé*). 42
Guerre franco-allemande de 1870-1871 (*Ch. Romagny*). 46
Estudio sobre la guerra franco-germana de 1870 (*José Almirante*) . . 351
Souvenirs du général Jarras, chef d'état-major général de l'armée du Rhin (1870), publiés par *Mme Jarras* 43
Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870 (*Théodore Fontane*) 44
Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande. 1re partie. Événements ayant eu lieu dans la zone frontière (15 juillet-2 août 1870), fasc. 1 et 2 (*le général von Verdy du Vernois*). Trad. du *capitaine Monet* 45
Armée de Chalon. Charges héroïques (*Georges Bastard*). 44
L'Heure suprême à Sedan (*l'abbé Lanusse*). 44
Devant l'ennemi (*le P. Fréd. Rouvier*). 7
L'Expédition du Dahomey en 1890 (*Victor Nicolas*). 368

Histoire religieuse, civile et politique.

L'Ancien Clergé de France. I. Les Évêques avant la Révolution (*l'abbé Sicard*) . . . 352
Histoire de l'Église de Cambrai (*l'abbé C.-J. Destombes*) 527
Le Culte de la Raison et le Culte de l'Être suprême (1793-1794). Essai historique (*F. Aulard*) 347
Du Pouvoir législatif en France depuis l'avènement de Philippe le Bel jusqu'en 1789 (*Raynald Petiet*) 354
Écrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des Affaires étrangères, par *M. P. Faugère*. T. VIII, publié par *le vicomte Menjot d'Elbenne*. Notes sur tous les duchés-pairies, comtés-pairies et duchés vérifiés depuis 1500 jusqu'en 1750. . . . 442

Louis XI et les Villes (*Henri Sée*) 312
Les Françaises à toutes les époques de notre histoire (*H. Gourdon de Genouillac*) 7
Des Transformations successives du sou (*de Vienne*) 102
Notice sur la Chambre des comptes de Dole, suivie d'un armorial de ses officiers (*Roger de Lurion*) 163
Machault d'Arnouville. Étude sur l'histoire du contrôle général des finances de 1749 à 1754 (*M. Marion*) 154
Les Causes financières de la Révolution française (*Charles Gomel*). Les Ministères de Turgot et de Necker 346
La Société française avant et après 1789 (*Victor du Bled*) 156
Au Palais (*le lieutenant-colonel Floridor Dumas*) 364

Histoire militaire, maritime et coloniale. L'Armée française à travers les âges (*L. Jablonski*). 49
La Marine royale en 1789 (*Maurice Loir*) 355
Trente ans de la vie militaire (*le capitaine H. Choppin*) 48
La France coloniale. Histoire, géographie, commerce (*Alfred Rambaud*). 209
Les Grandes Compagnies de commerce. Étude pour servir à l'histoire de la colonisation (*Pierre Bonnassieux*) 343

Histoire locale. Paris ignoré (*Paul Strauss*) 5
Histoire illustrée de la ville et du canton de Saint-Gervais d'Auvergne (Puy-de-Dôme) (*Ambroise Tardieu* et *Augustin Madebène*). 320
Histoire du pays de Villequiers en Berry (*Max de Laugardière*) . . . 319
Études historiques sur la province dominicaine de France. Les Dominicains d'Auxerre (*le R. P. Fr.-Marie-Dominique Chapotin*) 314
Histoire de la commune de Pourrain pendant la Révolution (1789-1800) (*Th. Mémain*). 76
L'Abbaye de Chassagne-en-Bresse, notes historiques (*l'abbé F. Marchand*) 316
Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIIIe siècle. Les Municipalités. Répartition et perception des impôts directs, répartition des charges publiques, finances municipales, travaux publics, police (*Ant. Dupuy*) 312
Les Chartes de la Tour de Douvres (1250-1624). Documents pour servir à l'histoire du Bas-Bugey et des provinces voisines (*l'abbé F. Marchand*) 316
Le Désert de la Grande-Chartreuse, ou Histoire des Chartreux d'après leurs archives (*André Pascal*). 315
Un Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Bourbourg, recueilli et dressé par *Ignace de Coussemaker* 317
Fressin, histoire, archéologie, statistique (*l'abbé Fromentin*) 319
Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude (*Dom P. Benoît*) . 160
Histoire de la principauté d'Orange, suivie de lettres inédites des princes d'Orange, des rois de France, du comte de Grignan (*le comte A. de Pontbriant*). 311
La Commune d'Agen. Essai sur son histoire et son organisation depuis son origine jusqu'au traité de Brétigny (*André Ducom*) 318
Séminaires de la province d'Auch (*l'abbé Cazauran*). 314
Histoire du collège de Tulle depuis son origine jusqu'à la création du lycée (1567-1887) (*G. Clément-Simon*) 447
Histoire de Chazay-d'Azergues en Lyonnais (*l'abbé L. Pagani*). . . . 318
Études sur les communautés et chapitres de Laval, d'après le manuscrit de *Louis-Julien Morin de la Beauluère*, publiées et annotées par *Louis de la Beauluère*, avec des additions de *J.-M. Richard*. . . . 315
La Normandie monumentale et pittoresque 356
Monographie de la paroisse de la Mancellière au diocèse d'Avranches (*Alfred de Tesson*). 320
Les Bourniquettes de Saint-Charles, de la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc-lez-Orléans (1653-1770). Histoire intime d'un couvent d'Ursulines (*P. Ratouis*) 315
Histoire des arbalétriers de Saint-Omer, dits compagnons ou chevaliers de Saint-Georges (*l'abbé O. Bled*). 321
Causeries du Besacier. Mélanges pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui le département de l'Oise (Picardie méridionale. Nord de l'Ile-de-France) (*le vicomte de Caix de Saint-Aymour*) . . . 313
Monographies paroissiales du diocèse de Marseille (*l'abbé T. Brieugne*) . 314

Annales du collège royal Bourbon d'Aix, depuis les premières démarches faites pour sa fondation jusqu'au 7 ventôse an III, époque de sa suppression (*Édouard Méchin*). T. III 445
Histoire de la Valette (Var) (*Laurent Germain*) 320
L'Université de Perpignan, avant et pendant la Révolution française (*l'abbé Ph. Torreilles*). 528
Chambre de commerce de la Rochelle. Le Commerce rochelais au XVIIIe siècle, d'après les documents composant les anciennes archives de la Chambre de commerce de la Rochelle (*Émile Garnault*). 3e partie. Marine et colonies, de 1718 à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) . . 321

Histoire étrangère. Histoire d'Allemagne. La Réforme, Jean Huss, Martin Luther, premiers empereurs de la maison d'Autriche (*Jules Zeller*) 448
Der Antheil der Jesuiten an der preussischen Königskrone von 1701. — Eine preussische und deutsche Studie (*Nikolaus Thœmes*) 270
Aus der Paulskirche. Berichte an den Schwabischen Merkur aus den Jahren 1848 und 1849 (*Gustav Rümelin*). Herausgegeben und eingeleitet *von H. R. Schäffer* 449
Saxe et Moscou. Un médecin diplomate : Laurent Rinhuber de Reinufer (*le P. Pierling*) 451
La Lutte dans la mer Adriatique en 1866. Bataille de Lissa. Extrait du tome V des Luttes de l'Autriche en 1866. Trad. de l'allemand par *Franz Crousse* 43
Cosas de España (*Espinosa y Quesada*) 457
Monografias de Catalunya. Diccionari historich-geographic anotat (*J. Reig y Vilardell*) 168
Rome et l'Italie sous Léon XIII (*le baron Jehan de Witte*) 211
Pombal, sein Charakter und seine Politik nach den Berichten der Kaiserlichen Gesandten im geheimen Staatsarchiv zu Wien. Ein Beitrag zur Geschichte des Absolutismus (*Bernard Duhr*). 450
La Restauration impériale au Japon (*le vice-amiral Layrle*). 530

Biographie. Modern English biography, containing many thousand concise memoirs of persons who have died since the year 1850 (*Frederic Boase*). T. I 164
Le Fondateur de Lyon. Histoire de L. Munatius Plancus (*Émile Jullien*). 71
Beiträge zur vaterländischen Geschichte (Band IV, Heft 1), Franz Hotman (*L. Ehinger*) 271
Un ancien doyen. Toullier et son temps (*A. Éon*) 487
Montaigne, l'homme et l'œuvre (*Paul Bonnefon*) 427
Duguay-Trouin (*le docteur Philippe*) 76
J.-J. Rousseau (*Arthur Chuquet*) 366
Rouget de Lisle et l'Hymne national (*Er.-Ch. Gaudot*) 271
Le Vicomte de Maurès de Malartic (Ambroise-Eulalie), maréchal de camp, maire de la Rochelle, député aux États généraux (*le comte Gabriel de Maurès de Malartic*) 77
Le Général Marceau, sa vie civile et sa vie militaire (*Noël Parfait*). . 41
Le Comte Joseph de Maistre et sa famille (*de Lescure*) 532
Thomas Martin de Gallardon (*le capitaine Paul Marin*) 169
Heine intime, lettres inédites avec notes biographiques et commentaires par *le baron L. de Embden*. Édition française par *M. S. Gourovitch* . 263
Lamennais, d'après des documents inédits (*Alfred Roussel*). 533
Le Général Ambert, sa vie et ses œuvres (*J. de la Faye*) 370
Ernest Millot (*Arsène Thevenot*). 368

Christophe Colomb. Centenaire de la découverte de l'Amérique. Christophe Colomb (*A. Rastoul*). 261
Christophe Colomb, sa vie, ses voyages, sa mission religieuse (*l'auteur des* Deux nouveaux martyrs, Perboyre et Chanel). 359
Christophe Colomb, vie populaire (*la vicomtesse Simard de Pitray, née de Ségur*) 263
Homenaje á Cristobal Colon, por cuenta y á costa ajena. D. Fernando Colon hijo natural ó legitimo. Polemica (*Conde de las Navas*) . . . 531
Glorification religieuse de Christophe Colomb (*l'abbé Casabianca*) . . 530
Quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde (Comité départemental du Calvados) 263
La Nao Santa-Maria. Memoria de la comision archeologica ejecutiva . 360

Influencia de los Aragoneses en el descubrimiento de America (*Miguel Mir*). 359

Archéologie. Sciences auxiliaires. Recueil d'inventaires des ducs de Lorraine 317
La Maison dite de la reine Bérengère au Mans (Maison Le Corvaisier de Courteilles) (*Robert Triger*) 358
Travaux pratiques d'une conférence de paléographie à l'Institut catholique de Toulouse (*le chanoine Douais*) 519
Essai de sigillographie. Saint Luc, patron des anciennes Facultés de médecine (*le Dr Dauchez*) 77
Numismatique de la principauté de Stavelot et de Malmédy (*le baron de Chestret*) 77
Dictionnaire des figures héraldiques (*le comte Théodore de Renesse*). 1er fasc. 529

Mélanges. Regards historiques et littéraires (*le vicomte Melchior de Vogüé*) 367
Heures d'histoire (*le vicomte Melchior de Vogüé*) 525

Bibliographie. Bibliografia (*Giuseppe Ottino*) 362
Dizionario bibliografico (*C. Arlia*) 362
Les Bibliographies méthodiques (*Eugène Bacha*). 363
Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : Bibliographie (*les PP. Augustin et Aloys de Backer*). 2e partie : Histoire (*le P. Auguste Carayon*). Nouvelle édition (*Carlos Sommervogel*). T. IV. Haakmann-Lorette. 452
Les Manuscrits de Dante des bibliothèques de France (*Lucien Auvray*). 516
Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885 (*Victor Chauvin*). T. Ier 535
Bouquinistes et bouquineurs. Physiologie des quais de Paris, du pont Royal au pont Sully (*Octave Uzanne*) 360

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Aguiléra (M.) 483
Almirante (José). 351
Amégo (Constant) 12
Amore (Antonio) 166
Ancona (Alessandro d'). 66
Angot des Rotours (J.). 400
Archier (Adolphe) 408
Aristophane 509
Arlay (Pierre d'). 215
Arlia (C.) 362
Arréat (Lucien) 387
Arvers (le colonel P.) 344
Aubry (l'abbé). 118
Aulard (F.). 347
Auvray (Lucien) 516
Avril (le baron d') 267
Bacha (Eugène) 363
Backer (le P. Aloys de). 452
Backer (le P. Augustin de) . . . 452
Baets (l'abbé Maurice de) . 396, 486
Bæumker (Dr Clemens). 232
Barbé (l'abbé). 417
Barrès (Maurice). 292
Bartoli (le P.). 406
Bastard (Georges) 44
Batiffol (Pierre). 418
Bazouges (Francis) 500
Beaume (Georges). 17
Beaurecueil (la Cte Max de) . . 125
Beaurepaire de Louvagny (la Cte de) 28
Beauvais (Bertrand Poirier de). . 522
Bégis (Alfred) 340
Belloc (J.-T. de). 265
Bellvé (Mariano Rubio y). . . . 55
Bénard (Ch.) 397
Benoit (Dom P.) 160
Bérard des Glajeux. 229
Bergerat (Emile). 34
Bernard (Marius). 8
Bernard (saint) 119

Bertheau (Charles) 106
Berthet (André) 327
Bidal (Marie-Joseph) 502
Bigot (Charles) 349
Billaud-Varenne 340
Biville (Raoul) 489
Blanc (l'abbé) 407
Blanc (Élie) 136
Blaydes (F.-H.-M.) 509
Bled (l'abbé O.) 321
Bled (Victor du) 156
Bloch (Maurice) 235
Boase (Frédéric) 164
Boislisle (A. de) 441
Bolo (l'abbé Henry) 116
Bonnassieux (Pierre) 343
Bonnefon (Paul) 427
Bonnefont (Gaston) 8
Bonnet (Max) 223
Bonnetain (Paul) 298
Bonneton (J.) 33
Bony (le P. M.) 418
Bos (A.) 222
Bossu (Léon) 385
Bouchot (Henri) 196
Boujllet (M.-N.) 69
Bourdeau (Louis) 392
Bourget (Paul) 13
Boursault 140
Boutineau (Émile) 214
Boyer d'Agen 305
Boys (C.-V.) 165
Brakelmann (Jules) 222
Brassey (lady) 8
Bret (Jacques) 29
Bricard (Alfred) 42
Bricard (Jules) 42
Brice (Hubert) 484
Brieugne (l'abbé T.) 314
Brinquant (l'abbé J.-F.) 117
Brisay (H. de) 499
Broc (le Vte de) 523
Broglie (l'abbé de) 114
Broglie (le duc de) . . 152, 259, 439
Brontë (Emily) 30
Bruder (Dr Adolf) 111
Bruyères (Yves des) 369
Buathier (l'abbé J.-M.) 212
Burckhardt (Jacob) 203
Burke (Rev. J.-J.) 536
Buxy (B. de) 29
Cabrières (Mgr de Roverié de) . . 421
Cagnat (René) 249
Caix de Saint-Aymour (le Vte de) . 313
Calan (Ch. de la Lande de) . . . 487
Calmettes (Fernand) 9
Candiani 23
Cano y Rodriguez Cairo 390
Cantel (J.) 22
Capellmann (Dr C.) 326
Carayon (le P. Auguste) 452
Carnot 348
Casabianca (l'abbé) 530
Castelot (E.) 100
Castres (C. Sabatier de) 504
Caustier (Eugène) 54
Cazauran (l'abbé) 314
Cérisy (Robert de) 31
Chailley-Bert (J.) 159
Chambe (Émile) 167
Champol 29
Chapot (l'abbé Léon) 412
Chapotin (le R. P. Fr.-Marie-Dominique) 314
Charavay (Étienne) 348
Chaugy (la R. M. de) 410
Chauvin (Victor) 535
Chenevière (Ad.) 166
Cherbuliez (V.) 201
Chestret (le baron de) 77
Chirac (Auguste) 289
Choppin (le capitaine H.) 48
Christine de Pisan 147
Chtchédrine 32
Chuquet (Arthur) 366
Cissey (le lieutenant de) 48
Clément-Simon (G.) 447
Clercq (Jules de) 422
Cléry (A. Robinet de) 41
Cobden 110
Cohen (Édouard) 328
Coligny (Raoul de) 41
Colombey (Émile) 140
Comberousse (Féline de) 304
Coquinet (V.) 49
Cormier (le R. P. Hyacinthe-Marie) . 124
Cornevin (Ch.) 330
Cornut (le R. P. Ét.) 534
Cosnac (Gabriel-Jules de) 345
Coty (A.) 223
Coudray (Michelin-Tronson du) . 223
Cougny (Gaston) 204
Coulomb (E.-J.) (Amaravella) . . 391
Courcelle-Seneuil 99
Coussemaker (Ignace de) 317
Croonenberghs (le R. P. Ch.) . . 217
Crousse (Franz) 43
Crue (Francis de) 150
Curley (Frédéric de) 408
Dauchez (le Dr) 77
Daudet (Ernest) 299
Dauphin (le P. Joseph) 416
Dayot (Armand) 61
Debesse (G.) 32
Dehérain (P.-P.) 329
Delafosse (l'abbé) 456
Delaporte (le P. V.) 270
Dementhon (l'abbé Ch.) 234
Denisse (L.) 249
Deschamps (Louis) 134
Descreux (V.) 242
Desplanques (A.) 455
Destombes (C.-J.) 527
Develay (Victor) 139
Dewez (l'abbé J.-B.) 126
Dombre (Roger) 497
Dorsey (James-Owen) 240
Douais (le chanoine) 519
Dubois (Marcel) 208
Dubourg (Léon) 489
Ducom (André) 318
Dufourmantelle (Maurice) . . . 492
Duhr (le R. P. Bernard) 450
Dumas (le lieutenant-colonel Floridor) 364
Duplessis (G.) 196

Duplessy (l'abbé S.) 504
Dupuy (Ant.) 312
Duthoit (Eugène) 484
Écorres (Charles des) 21
Egger (Max) 244
Ehinger (L.) 271
Ehrhard (Auguste) 166
Elbenne (le Vte Menjot d'). 442
Embden (le baron L. de) 263
Éon (A.). 487
Eslion (Louis d'). 212
Espiney (le Dr Charles). 454
Espinosa y Quesada. 457
Étrampes (Mlle Gabrielle d') . . . 28
Étienne (E.) 220
Eudes (V.-J.) 119
Fabre (Paul) 141
Fabreguettes (M.) 486
Farges (Alb.) 390
Farguettes (G. de) 107
Faugère (P.) 442
Fava (l'abbé) 115
Fayollat (le R. P. H.). 269
Féline de Comberousse. 304
Fernand-Hue 11
Fernandez y Fernandez (P. Petro) . 363
Ferras (Ernest) 301
Fouier (Louis) 538
Firmat y Cabrero (Jesús). 491
Flavigny (la Cteesse de) 406
Floran (Mary). 27
Fontane (Théodore). 44
Fraipont (G.) 366
Franay (Gabriel). 306
France (Anatole). 136, 309
France (Christian de) 30
France (Jeanne) 502
Franco (le R. P. Secondo) 265
Franqueville (le Cte de) 493
Freppel (Mgr). 398
Frey (le colonel). 424
Fromentin (l'abbé) 319
Gabillot (C.) 197
Gabiolle (Georges) 455
Garcia (le P. Francisco-Blanco) . 514
Gardair (J.). 133
Garnault (Émile). 321
Gasté (Armand) 409
Gaudot (Er.-Ch.) 271
Gaulot (Paul) 155
Gautier (l'abbé A.-E.) 265
Gautier (Léon) 510
Geffroy (G.) 201
Génieu (Léon de). 538
Genouilhac (H. Gourdon de). . . 7
Geoffroy de Grandmaison. . . . 73
Geouffre de Lapradelle (Albert) . 488
Gérard (Auguste). 203
Géraud (Edmond) 349
Gerbault (Charles) 489
Germain (Laurent) 320
Gerspach (E.) 202
Gevin-Cassal (Mme O.) 501
Ginesty (Paul). 213
Girard (Paul) 205
Goethe 333
Gomel (Charles) 346
Gourdon de Genouilhac (H.). . . 7
Gourovitch (S.) 263
Gourraigné (L.-G.) 69
Graf (Arturo) 63
Granderath (le R. P. Theodor). . 227
Grandin (le commandant). . . . 41
Grandmaison (Geoffroy de) . . . 73
Granger (Eugène) 20
Grégoire (l'abbé). 225
Grenade (Louis de) 115
Griswold (W.-M.) 458
Griveau (Maurice) 389
Guérard (le Dr) 214
Guiches (Gustave) 303
Guigues (J.). 365
Guillaume (Ch.-Ed.). 165
Gûzman (Mme) [Clara Goguet]. . . 308
Halt (Robert). 303
Haurigot (G.) 213
Havard (Henry) 198
Havet (Louis). 426
Hébrard (le R. P.) 115
Heine. 263
Herbé (le général) 42
Héricault (Charles d'). 24
Hervilly (Ernest d') 307
Hirth (Geo.) 387
Hogson-Burnett (Mistress Frances). 31
Holder (Alfred) 239
Horsin-Déon (L.). 205
Howell (Georges) 101
Huc (Théophile) 487
Hulst (Mgr d'). 224
Jablonski (L.) 49
Jacqueton (G.). 148
Jarras (le général) 43
Jarras (Mme) 43
Jeanjacquot (le P.) 537
Jérusalémy (F.) 28
Johansen (H.) 166
Joly (Henry) 109
Jonstorff (H. Juptner de) 62
Jouitou (L.) 490
Jourdain (l'abbé Z.-C.). 122
Juillet (Maxime). 30
Juliot (F. de) 308
Jullien (Émile) 71
Juptner de Jonstorff (H.). . . . 62
Kerné (l'abbé). 129
Kerviler (Joseph) 350
Kinane (le R. P. H.). 124
Kingsford (Anna) 324
Klein (l'abbé Félix). 430
Kurth (Godefroid) 436
La Beauluère (Louis de) 315
La Beauluère (Louis-Julien-Morin). 315
Labesse (Édouard-D.) 11
La Bigne de Villeneuve (Marcel de). 495
La Borderie (Arthur de) 143
La Bouëre (la comtesse de) . . . 522
La Boulaye (J.-T. de) 365
La Brière (L. de) 364
Lafargue-Decazes (L.) 300
La Faye (J. de) 370
La Fontaine (J. de) 431
La Grasserie (Raoul de) 491
Laisnel de la Salle (A.) 19
La Lande de Calan (Ch. de) . . . 487
Lamartine (A. de). 245

Lamartine (Valentine de). . . . 435
La Nézière (J. de) 212
Langlois (le colonel) 39
Lanusse (l'abbé) 44
Laouënan (Mgr) 214
Lapradelle (Albert Geouffre de) . 488
Laquiante (A.) 342
Larmandie (le comte Léonce de) . 18
Larroque (Philippe Tamizey de) . 432
Lasalle (général) 41
La Salle (A. Laisnel de) 19
Las Navas (le comte de) 531
Lasserre (Henri). 417
Laugardière (Max de) 319
Laumonier (D.) 499
Launay (Adrien) 214
Laurie (André) 502, 503
Lauroy (Pascal) 30
Laveille (l'abbé A.). 421
Laveleye (Émile de) 97
Layrle (le vice-amiral) 530
Lechevallier-Chevignard. . . . 198
Le Cour Grandmaison (Ch.) . . . 101
Le Courtier (Mgr) 225
Le Doré (le R. P.) 119
Le Fèvre-Deumier (Jules). . . . 394
Lefort (Paul). 199
Lenau (Nicolas) 262
Lenthéric (Charles). 210
Lerchundi (le P. José) 331
Lermont (Jacques) 10, 503
Leroux (Alfred) 149
Le Roy (Albert) 253
Lescure (de) 532
Lessus (Léonard) 130
L'Estoile (de). 302
Lesur (Mgr Émile) 74
Lévêque (le R. P. dom Louis) . . 410
Lévy (Arthur). 443
Lévy (Joseph). 450
Lhomme (F.): 61, 62, 167, 202, 204
Lichtenberger (H.) 336
Liguori (saint Alphonse de). 120, 121
Livinhac (Mgr). 457
Loir (Maurice) 355
Loïsda 30
Lot (Ferdinand). 232
Lubomirski (le prince) 144
Luçay (le comte de). 368
Lurion (Roger de) 163
Lyon-Caen (Ch.) 491
Lyon (Geo.). 299
Madebène (Augustin) 329
Magnier (le chanoine) 130
Maillard (le colonel L.) 28
Mainard (Louis) 9
Maisonneuve (Thomas). 298
Maistre (Xavier de). 504
Maitland (Édouard). 324
Malartic (le comte Gabriel de Maurès de). 77
Malot (Hector) 390
Malvezzi (Nerio) 145
Mandat-Grancey (le baron E. de) . 216
Mangenot (l'abbé) 411
Mangin (J.) 50
Marcel (Étienne). 29, 500
Marcel (l'abbé É.) 57
Marchand (l'abbé F.) 316
Margueritte (Paul) 20
Marin (le capitaine Paul). . . . 169
Marion (M.). 154
Marmier (Xavier). 32
Maryan 29
Masénius (le R. P. Jacques) . . . 122
Maucourant (M.-F.) 123
Maugras (A.) 228
Maurain (Joseph). 25
Maurès de Malartic (le comte Gabriel de) 77
Mazel (Henri). 296
Méchin (Édouard) 445
Mellier (E.) 428
Mémain (Th.) 76
Menendez y Pelayo (Marcelino). . 384
Menjot d'Elbenne (le Vte) 442
Mercier (le R. P.) 415
Mérillon (Daniel) 51
Meurin (Mgr Léon) 507
Miallier (Mlle Marie) 11
Michel (Ernest) 194, 195
Michel (F.-J.) 128, 129
Michel (le P. L.). 406
Michelin-Tronson du Coudray . . 223
Millien (Achille) 539
Mir (Miguel) 360
Moeller (Charles) 516
Molard (J.). 56
Monceaux (Paul) 307
Monet (le capitaine) 45
Moniquet (le R. P.) 493
Montauuis (l'abbé Gustave) . . . 340
Monteil (Edgar) 10
Morisson-Lacombe (Mme) 30
Müller (Ernest) 212
Nadaillac (Mte de) 423
Naudet (l'abbé) 417
Neuville (le baron Hyde de). . . 156
Nicolas (le P. J.-B.). 228
Nicolas (Victor) 398
Normand (Ch.). 197
Oget (Maxime) 306
Orléans (le prince Henri d'). . . 214
Ott (A.) 104
Ottino (Giuseppe) 362
Padé (Henri) 165
Pagani (l'abbé L.) 318
Pailler (l'abbé J.) 126
Palustre (Léon) 199
Parfait (Noël). 41
Ortus (le colonel) 40
Pascal (André) 315
Paulhan (Fr.) 531
Peiresc 432
Péladan (Joséphin) 294
Pelayo (Marcelino Menendez y). . 384
Pellisson (Maurice). 428
Pérey (Lucien) 521
Pesch (Tilmann) 506
Petiet (Raynald). 354
Petit (l'abbé J.-A.) 74
Pétrarque (François) 139
Peyremol (L.) 53
Pfister (Ch.) 404
Philippe (le Dr) 76
Pierling (le P.) 151

Pierre (l'abbé) 416
Pierret (G.) 110
Pierret (H.) 11
Pierron (le général). 36
Pineau (Léon). 425
Pingaud (Léonce) 256
Piolin (Dom Paul) 64
Pisan (Christine de). 147
Pitray (Vicesse Simard de), née de Ségur. 263
Pizard (Alfred) 58
Pladys (le P. Eug.) 121
Poirier de Beauvais (Bertrand) . 522
Poitiers (Louis de) 500
Polak (Frédéric). 26
Poletto (D. Giacomo) 137
Polevoï 32
Polonsky (Mme) 32
Ponsolle (Paul) 16
Pontal (Édouard) 345
Pontbriant (le comte A. de) . . . 311
Préval (Jehan) 107
Prozor (M.). 166
Prudhomme (Henri) 492
Putsage (Jules) 392
Pyfferoen (Oscar) 496
Quesnoy (le Dr) 11
Queyrat (Fréd.) 386
Quillot Maurice). 294
Ragel (Charles) 489
Rambaud (Alfred) 209
Rambuteau (la Cesse de) 408
Rance-Bourbey (l'abbé A.-J.). . . 457
Ranft (Richard) 299
Rastoul (A.) 261
Ratouis (P.) 315
Rau (S.) 52
Rébuffat (l'abbé Aug.). 122
Reclus (Élisée) 246
Reichardt (J.-F.) 342
Reig y Vilardel (J.) 168
Renault (C.) 491
Renesse (le comte Théodore de) . 529
Ricard (Mgr) 117, 402
Richard (Gaston). 482
Richter (E.) 107
Robinet de Cléry (A.) 41
Rocherlave (S.) 203, 204
Rod (Édouard) 428
Roger-Milès (L.) 199
Romagny (Ch.). 46, 47
Rosselet (A.) 26
Rousseau (M.-L.) 27
Roussel (Alfred) 533
Rousset (le R. P. Matthieu-Joseph) 129
Rouvier (le R. P. Fréd.) 7
Roverié de Cabrières (Mgr de) . . 421
Rubio y Bellvé (Mariano). . . . 55
Rümelin (Gustav). 449
Sabatier (François). 333
Sabatier de Castres (C.) 504
Saint-Julien (Henri de Surrel de). 415
Saint-Simon 167, 442
Sales (saint François de). . . . 113
Sales (Pierre) 21
Salvioli (G.) 230
Samson (Mme Jules) 9
Sauvé (Mgr H.) 269
Sauvin (G.) 218
Schäfer (H.-R.) 449
Schneider (Philipp) 57
Schultz (Jeanne). 306
Schuster (Dr F.) 127
Schwendinger (l'abbé) 119
Sdralek (Max). 251
Séailles Gabriel). 200
Séaume (l'abbé J.) 411
Secrétan (Ch.) 395
Sée (Henri). 312
Sepet (Marius) 255
Sica (le R P.). 414
Sicard (l'abbé) 352
Silva (Carmen) 304
Simard de Pitray, née de Ségur (la Vicesse) 263
Simon (J.-P.-V.) 51
Simonsfeld (Henry). 75
Singly (G. de). 53
Sommervogel (le R. P. Carlos) . . 452
Sourches (Mis de) 345
Soubiau (Paul) 388
Stahl (P.-J.) 503
Strauss (Paul). 5
Sucheer (H.) 218
Surrel de Saint-Julien (Henri de). 415
Surville (André). 303
Szamatolski (Siegfried) 242
Talleyrand (le prince de) 259
Tamizey de Larroque (Philippe) . 432
Tarbé (Edmond) 15
Tarde (G.) 482
Tardieu (Ambroise). 320
Tarsot (L.). 6
Tastevin (Alfred). 266
Terrien (le P. Jacques) 411
Tesson (Alfred de) 320
Thaddeus (Fr.) 409
Théo-Caitt 303
Thevenot (Arsène) 368
Thomes (Nikolaus) 270
Thomas (l'abbé) 322
Thomin (Lucien) 28
Thorold Rogers (J.) 100
Torreilles (l'abbé Ph.) 528
Thoumas (le général) . . . 47, 48
Thuriet (Ch.) 332
Toubin (Charles). 222
Tournemine (le comte Palhias de) . 23
Triger (Robert) 358
Typaldo-Bassia (A.) 493
Uzanne (Octave) 360
Vacherot (E.) 59
Vachon (Marius) 202
Vadier 267
Valabrègue (Antony) 196
Valbrun (L.) 500
Van den Heuvel (J.). 496
Vareilles-Sommières (le comte de). 485
Vault (F.-E. de) 344
Vedel (Léon) 302
Verdun (Paul). 498
Verdy du Vernois (le général von). 45
Verne (Jules) 503
Vernois (le général von Verdy du). 45
Verny (Mlle Isabelle) 402
Vienne (de). 102